UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXVe ANNÉE. — CINQUIÈME PÉRIODE

TOME XXVI. — 1er MARS 1905.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXVe ANNÉE. — CINQUIÈME PÉRIODE

TOME VINGT-SIXIÈME

668 15
27/10/05

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1905

AP
20
R5
pér. 5
t. 26

CENDRES

DEUXIÈME PARTIE (1)

V

Un matin d'octobre, il se leva plus tôt que d'habitude; et Zia Tatana le débarbouilla, le peigna, lui fit endosser son petit costume neuf, ce costume de futaine dur comme la peau du diable.

Déjà son père était à table, mangeant des entrailles de brebis grillées. Lorsqu'il aperçut le bambin prêt à partir pour l'école, il rit de plaisir, et lui dit, en le menaçant du doigt :

— Surtout, tâche de bien travailler. Sinon, je t'envoie chez maître Pane faire des cercueils pour les morts!

Bustianeddu vint prendre Anania et le conduisit à l'école, non sans un certain air de protection dédaigneuse. La matinée était splendide; dans l'air transparent flottait une douce odeur de moût, de café, de marc de raisin en fermentation; les poules chantaient au milieu de la rue; les paysans se rendaient au travail avec de longs chariots couverts de pampres, précédés par les chiens allègres et frémissans.

Anania se sentait heureux, quoique son compagnon parlât fort mal de l'école et des maîtres.

— Ton maître, à toi, disait Bustianeddu, ressemble à un coq, avec sa calotte rouge et sa voix enrouée. J'ai eu à le supporter pendant un an. Que le diable lui morde le talon!

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

L'école était à l'autre extrémité de Nuoro, dans un ancien couvent entouré de jardins tristes. La classe d'Anania, située au rez-de-chaussée, donnait sur la rue solitaire; une poussière épaisse en recouvrait les murs; la chaire du maître était rongée en plusieurs endroits par les souris; des taches d'encre, des entailles, des barbouillages, des noms semblables à des hiéroglyphes décoraient les bancs.

Anania éprouva une désillusion profonde lorsqu'il vit entrer dans la classe, au lieu du maître décrit par Bustianeddu, une maîtresse habillée en costume sarde, petite et pâle, ayant la lèvre supérieure estompée de légères moustaches noires, pareilles à celles de Zia Tatana.

Quarante galopins, presque tous morveux, animaient cette classe. Anania était le plus grand de tous; et, peut-être pour cette raison, la petite maîtresse qui, outre ses moustaches noires, avait de terribles yeux noirs, s'adressait à lui de préférence, l'appelant par son seul nom de famille et lui parlant un peu en sarde et un peu en italien.

L'attention obstinée dont il était l'objet l'ennuya beaucoup, mais lui profita. Après trois heures seulement d'école, il savait lire et écrire deux voyelles. Il est vrai que l'une de ces voyelles était la lettre *o*.

Vers onze heures, pourtant, il était déjà fatigué de l'école et de la maîtresse, comme aussi de son vêtement neuf qui le gênait beaucoup; et il pensait à la maison, à la cour, au sureau, à la corbeille de figues d'Inde où il avait coutume de plonger souvent ses menottes aguerries contre les épines. Il se mit à bâiller. L'heure de partir n'arriverait donc jamais? Beaucoup de ses camarades pleuraient, et la maîtresse s'époumonait inutilement à leur prêcher l'amour de l'étude et à réclamer la tranquillité.

Enfin la porte s'ouvrit, et l'on vit apparaître, puis disparaître, rapide comme l'éclair, la figure rasée du bedeau. Cet homme, habillé aussi en costume sarde, annonça :

— Il est l'heure!

Et les bambins s'élancèrent tous ensemble vers la porte, se bousculant, se chamaillant. Anania demeura seul près de la maîtresse qui, de sa main sèche, lui caressa la tête.

— Bravo! lui dit-elle. Tu es le fils d'Anania Atonzu?

— Oui, madame.

— Bravo! Tu présenteras mes salutations *à ta mère*.

Naturellement, il comprit que ces salutations étaient pour Zia Tatana; et aussitôt la maîtresse lui devint sympathique.

Elle l'avait quitté pour se mêler à la foule turbulente des bambins et rétablir l'ordre.

— Qu'est-ce que ces façons-là? — criait-elle en les empoignant par le bras et en les forçant à rester immobiles. — Deux par deux! Formez les rangs!

Elle les mit deux par deux, et ils parcoururent ainsi le couloir, franchirent la porte de l'école, firent dans la rue un bout de chemin; après quoi, rendus à la liberté, ils se dispersèrent sur la place comme des oiseaux échappés de la cage, prenant leur volée et piaillant.

Ensuite sortirent, en meilleur ordre, les élèves des autres classes, de plus en plus âgés et sérieux. Soudain, Bustianeddu fondit comme une trombe et asséna sur la tête d'Anania un coup de ses cahiers.

— Eh bien! ça te plaît, l'école?

— Oui, répondit l'autre. Mais j'ai faim. La classe n'en finissait pas.

— Tu t'imaginais peut-être qu'une classe, c'est l'affaire d'une minute? repartit Bustianeddu, avec sa supériorité de grand. Attends, attends, et tu vas voir! La faim et la soif te viendront... Oh, oh! regarde Margherita Carboni.

La fillette, avec ses bas violets, son écharpe rose, ses poignets de laine verte, s'avançait au milieu d'une nuée d'écolières sorties de l'école après les garçons; et elle passa devant les deux amis sans leur accorder un regard.

Plusieurs autres groupes d'écolières sortirent encore, pauvres et riches, paysannes et bourgeoises, quelques-unes déjà grandelettes et coquettes. Les garçonnets de quatrième et de cinquième s'arrêtaient pour les regarder et riaient entre eux.

— Ils leur font la cour, dit Bustianeddu. Si les maîtres s'en aperçoivent!...

Anania ne répondit rien, convaincu que les élèves de quatrième et de cinquième étaient bien assez grands pour être amoureux.

— Ils échangent même des lettres! ajouta Bustianeddu, d'un air d'importance.

— Nous aussi, quand nous serons en quatrième, nous courtiserons les filles, déclara le petit avec simplicité.

— Que dis-tu là, mamelouk? s'écria l'autre en le considérant avec ironie. Il faut d'abord que tu apprennes à te moucher le nez.

Sur ce, il le saisit par une main; et tous les deux prirent leur course vers la maison.

Après ce jour, d'autres jours passèrent et d'autres encore. La mauvaise saison revint; le pressoir recommença de fonctionner; les scènes de l'année précédente se renouvelèrent. Anania était le premier de sa classe, peut-être parce qu'il en était aussi le plus vieux; et, dès lors, personne ne mit en doute qu'il deviendrait avocat ou médecin ou même juge.

Tout le monde savait que M. Carboni avait promis de l'aider dans ses études; et l'enfant lui-même ne l'ignorait pas, mais il était trop jeune encore pour se faire une juste idée de ce que valait une semblable promesse. On l'invitait souvent à dîner chez son parrain; mais, étrange invitation, on le faisait manger à la cuisine avec les servantes et les chats. D'ailleurs, il ne songeait pas à s'en plaindre; car il lui semblait que, à la table des maîtres, l'intimidation et la joie l'auraient empêché d'ouvrir la bouche.

Les années d'école se succédèrent. Après la petite maîtresse moustachue, ce fut le tour du maître qui ressemblait à un coq; puis d'un autre maître, vieux priseur qui, en montrant du doigt l'archipel du Spitzberg, disait sur un ton larmoyant : « C'est là que fut emprisonné Silvio Pellico! »; puis d'un jeune maître à la tête ronde, pâle, très gai, qui se suicida. Tous les écoliers gardèrent de cet événement douloureux une impression malsaine; pendant longtemps, ce fut l'unique objet de leurs pensées et de leurs entretiens; et Anania, qui ne parvenait pas à comprendre comment ce maître avait pu se suicider, puisque c'était un homme gai, déclara en pleine classe que, pour son propre compte, il était prêt à se suicider aussi dès qu'il en aurait l'occasion.

Par bonheur, l'occasion ne se présenta pas. A cette époque, il n'avait aucune peine; il était bien portant, aimé des siens, toujours le premier de sa classe. Autour de lui la vie se déployait égale, avec les mêmes visages et les mêmes épisodes, un jour semblable à l'autre, une année semblable à l'autre; telle, l'étoffe à dessins uniformes dont le marchand déroule l'interminable pièce. En hiver, c'étaient toujours les mêmes personnes qui se réunissaient au moulin, les mêmes scènes qui se reprodui-

saient autour du pressoir. Au printemps, le sureau refleurissait dans la cour, les mouches et les abeilles rebourdonnaient dans l'air lumineux, les mêmes silhouettes se montraient dans les rues et dans les maisons. Zio Barchitta, le fou, avec ses yeux bleus toujours fixés devant lui, avec ses cheveux partagés sur le front, semblable à un vieux Jésus mendiant, continuait ses inoffensives extravagances ; maître Pane sciait des planches en se parlant tout haut à lui-même ; Efes Cau passait en faisant des zigzags ; Nanna venait derrière lui ; les marmots déguenillés s'amusaient avec les chiens, les chats, les poules, les petits cochons ; les commères se prenaient de bec ; les jeunes gens, pendant les nuits sereines, au clair de la lune, chantaient des chœurs mélancoliques ; les lamentations de Rebecca vibraient dans l'espace comme le chant du coucou dans la tristesse d'un paysage inculte.

De même qu'apparaît le soleil par une soudaine déchirure du ciel voilé, de même apparaissait quelquefois, dans ce misérable milieu, la réjouissante figure de M. Carboni. Les femmes s'avançaient sur le pas de leurs portes pour le saluer et lui sourire ; les hommes oisifs, paresseusement vautrés au soleil, se relevaient d'un bond et rougissaient ; les mioches couraient après lui pour baiser les mains qu'il tenait débonnairement croisées derrière son dos.

Durant un rigoureux hiver de disette, il avait fourni de polenta et d'huile tout le voisinage. Chacun s'adressait à lui pour de petits prêts, qui n'étaient jamais remboursés ; à chaque pas, dans toutes les ruelles où le vent apportait des feuilles, de la paille et des ordures, il rencontrait des marmots qui l'appelaient « mon parrain, » des femmes et des hommes qui l'appelaient « mon compère. » Il ne se souvenait plus du nombre de ses filleuls ; et Zio Pera affirmait malignement que beaucoup de personnes se donnaient à tort pour les compères et les commères du maître, afin de lui attraper des sous.

— Et, par-dessus le marché, nombre de gens espèrent qu'il aidera leurs enfans à faire des études ! dit un jour le vieux jardinier, assis devant le four du pressoir, son gourdin entre les jambes.

— Dame ! il y en a bien quelques-uns dans le nombre qu'il aidera en effet ! repartit l'huilier avec une évidente complaisance, les yeux fixés sur Anania qui était auprès de la fenêtre.

— Un, peut-être ; pas davantage. Le maître a un tantinet de gloriole ; mais, en somme, il ne se ruine pas.

— Qu'est-ce que vous dites, vieille sauterelle ? riposta l'huilier en colère. Vous êtes comme le diable : plus vous vieillissez, plus vous devenez méchant.

— Allons donc ! répliqua le vieux en toussant et en crachant. Est-ce qu'on ne sait pas les choses ? Il n'y a que les chiens qui réussissent à cacher leurs ordures. Pourquoi le maître ne fait-il pas étudier ses bâtards?

Anania sentit un frisson, comme si quelqu'un lui avait donné un coup dans les côtes ; mais il ne bougea pas.

L'huilier toussa et cracha à son tour, et il aurait bien voulu qu'Anania n'entendît pas les sacrilèges paroles du jardinier; mais il ne put se contenir et s'emporta contre le vieillard.

— Encore une fois, est-ce qu'on ne sait pas les choses? répéta le vieux, empoignant son gourdin comme pour se défendre contre une attaque possible. Le mioche qui travaille dans la boutique de Franziscu Carchide serait-il, par hasard, le fils de Jésus-Christ? Pourquoi donc le maître ne le fait-il pas étudier, ce mioche qui est son enfant?

— Il est l'enfant d'un prêtre, affirma l'huilier en baissant la voix.

— Non, ce n'est pas vrai ; il est l'enfant du patron. Regardez-le bien : Margherita et lui se ressemblent comme deux gouttes d'eau.

— Mais voilà! dit l'huilier, à bout d'argumens. Ce petit est mauvais comme le démon : il n'y a pas moyen de le faire étudier; est-ce qu'on peut lutter contre les pierres?

— Ah ! bon ! alors, murmura Zio Pera, repris d'une quinte de toux.

Anania demeura longtemps encore à la fenêtre, accablé d'une singulière tristesse. Il connaissait Antonino, le mioche qui travaillait chez Carchide, et il savait qu'à la vérité, c'était un mauvais garnement, mais, somme toute, pas plus mauvais que Bustianeddu et tant d'autres qui fréquentaient l'école. Pourquoi donc M. Carboni ne le prenait-il pas chez lui comme il avait été pris lui-même par l'huilier, si cet enfant était son fils? Puis il pensa : « Ce garçon a-t-il une mère? »

Ah! la mère, la mère! A mesure qu'il grandissait, que son intelligence s'ouvrait, que ses idées et ses perceptions se formaient et se développaient comme les pétales d'une fleur sauvage sans que personne s'en occupât, la pensée de la mère se

dessinait de plus en plus nette dans l'aube de sa conscience naissante !

Un fait qui survint exalta singulièrement ses rêveries. Ce fut le retour de la mère de Bustianeddu.

A cette époque, Anania fréquentait le gymnase, et il était secrètement amoureux de Margherita; aussi se croyait-il déjà un homme pour tout de bon. Il feignit de ne prendre aucun intérêt à ce qui mettait en émoi tout le voisinage; mais une multitude de sentimens inavoués le tourmentaient jour et nuit.

Il ne vit pas tout de suite cette femme, qui se tenait cachée dans la maison d'une parente; mais il recevait chaque jour les confidences de Bustianeddu, devenu maintenant un jeune homme sérieux et madré.

Comme Zio Pera n'avait plus guère de forces, il s'était associé l'huilier pour la culture des fèves et des cardons. Aussi Anania pouvait-il entrer librement dans le jardin; et, soit pour lire, soit pour étudier ses leçons, il aimait à s'asseoir dans l'herbe, sur le rebord du fossé que protégeait l'ombre courte des figuiers d'Inde. Bustianeddu venait le trouver là pour lui confier ses réflexions. A vrai dire, les paroles de Bustianeddu étaient empreintes de quelque scepticisme; mais son langage froid n'en suscitait pas moins dans l'âme de l'autre un tumulte d'émotions.

— Elle est revenue! disait Bustianeddu, couché à plat ventre dans l'herbe et agitant les jambes en l'air. Mieux aurait valu qu'elle ne revînt pas. Mon père voulait la tuer; mais on a réussi à le rendre plus calme.

— Tu l'as vue?

— Bien sûr. Mon père me défend d'aller chez elle, mais j'y vais tout de même. Elle est grasse, habillée en dame. Je ne l'ai pas reconnue, tu sais.

— Tu ne l'as pas reconnue! s'écriait Anania, étonné que Bustianeddu eût si peu de mémoire et songeant à sa propre mère.

Ah! lui, il aurait reconnu sa mère au premier coup d'œil! Et il se disait : « Elle aussi, elle doit être habillée en dame, coiffée à la mode... Mon Dieu, mon Dieu! comment peut-elle être? » La figure d'Oli lui échappait, et il demeurait perplexe; mais il cherchait à se réconforter par la confiance qu'il avait dans son instinct. « Oui, de toute façon je la reconnaîtrais, moi. Oh! j'en ai la certitude! »

— Pourquoi ta mère est-elle revenue? demanda-t-il un jour à Bustianeddu.

— Pourquoi? Mais, tout naturellement, parce que c'est ici son pays... Elle cousait à la machine chez un tailleur de Turin; elle en a eu assez, et elle est revenue à la maison.

Un silence pénible suivit ces paroles. Les deux jeunes gens savaient que l'histoire du tailleur était un mensonge ; mais ils l'acceptaient sans contester. Au bout de quelques instans, Anania fit même cette remarque :

— Eh bien! ton père devrait se réconcilier avec elle.

— Non! — déclara Bustianeddu, faisant semblant de prendre le parti de son père. — Il a raison. Elle n'avait pas besoin de travailler pour vivre!

— Est-ce que ton père ne travaille pas, lui? Est-ce une honte de travailler?

— Mon père est négociant! corrigea l'autre.

— Et à présent, qu'est-ce que fera ta mère? Et toi, avec qui demeureras-tu?

— Je l'ignore.

Cependant, les nouvelles devenaient de jour en jour plus émouvantes.

— Si tu savais tout le monde qui vient chez mon père, pour le prier de se réconcilier avec *elle!* Le député lui-même est venu. Ma grand'mère aussi est venue, hier soir, et elle a dit à mon père : « Jésus a pardonné à la Madeleine. Songe, mon fils, que nous sommes nés pour mourir; songe que dans l'autre monde nous n'emporterons avec nous que nos bonnes œuvres. Vois comme ta maison est désolée : les souris y font continuellement la fête. »

— Et ton père ne s'est pas laissé convaincre?

— Il a eu un transport de colère et s'est écrié : « Sortez d'ici, à l'instant même! Vous devriez rougir de vos paroles! »

Le jour suivant, Bustianeddu rapporta encore d'autres particularités.

— Voilà que Zia Tatana aussi s'en mêle! Quel sermon elle a fait! « Figure-toi, disait-elle à mon père, que tu reçois une amie dans ta maison. Oui, reçois-la : elle est repentante; elle va s'amender. Si tu refuses, qui sait ce qu'il adviendra d'elle? Le roi Salomon avait soixante-dix amies sous son toit, et il était l'homme le plus sage du monde. »

— Et qu'est-ce que ton père a répondu ?

— Il a répondu que ce sont les amies qui ont fait perdre la tête au roi Salomon. Et il est resté dur comme pierre.

Par le fait, le négociant ne céda pas et sa femme alla se loger à l'autre bout du pays, près du couvent où étaient les écoles. Elle reprit le costume sarde, mais un costume un peu arrangé, enrichi de rubans et de dentelles, si bien que cela faisait reconnaître tout de suite la femme de conduite équivoque. Non pardonnée par son mari, elle persista dans la voie du mal.

Un jour, Anania l'aperçut ; et ensuite il la vit tous les jours, lorsqu'il se rendait au collège. Elle habitait une maison noirâtre, avec des fenêtres encadrées d'une bordure blanche peinte à la chaux, qui se terminait par une croix. Devant la porte il y avait quatre marches ; et souvent, cette femme, qui était grande et encore belle, quoiqu'elle ne fût plus très jeune et qu'elle eût le visage trop brun, s'asseyait sur ces marches pour coudre ou pour broder une chemise paysanne. L'été, elle avait la tête nue, avec des cheveux noirs, un peu bouffans sur un front bas, et elle portait un petit foulard de soie grise autour d'un cou allongé.

Anania rougissait chaque fois qu'il la voyait ; il éprouvait pour elle une sympathie morbide, et en même temps, une sorte de haine. Il aurait voulu changer de chemin pour ne plus la voir ; mais une force occulte et maligne l'attirait toujours par ce chemin-là.

VI

C'étaient les vacances de Pâques. Un après-midi, tandis qu'Anania étudiait la grammaire grecque au jardin, en se promenant dans une petite allée qui traversait le vert cendré d'une planche de cardons, il entendit frapper à la barrière.

Il y avait dans le jardin plusieurs personnes : l'huilier, qui piochait en chantonnant une poésie amoureuse de Luca Cubeddu ; Nanna, qui sarclait de mauvaises herbes ; Zio Pera, qui l'aidait ; Efes Cau qui, comme d'habitude, était ivre et vautré sur l'herbe. Il faisait presque chaud ; de petits nuages roses voguaient dans le ciel laiteux et allaient se perdre derrière les pics bleuâtres des monts d'Oliena ; du fond de la vallée, comme d'une immense conque emplie de verdure, montaient des parfums et des sons qui se dissolvaient dans l'air tiède.

De temps à autre Nanna se redressait, une main posée sur l'échine ; et, de l'autre main, elle envoyait des baisers au liseur.

— Ma chère âme, lui disait-elle avec tendresse, que Dieu te bénisse ! Le voyez-vous, le gentil garçon ? Il étudie comme un petit chanoine. Que ne deviendra-t-il pas ? Il est capable de devenir juge d'instruction, et toutes les filles de la ville voudront le ramasser comme une dragée... Ah ! ma pauvre échine !

— Fainéante ! lui criait Zio Pera. Puisse une balle te transpercer la rate ! Allons ! travaille, et laisse-le tranquille.

— Et vous, que la peste vous étouffe ! Si j'étais une fillette de treize ans, vous ne me parleriez pas sur ce ton ! insinuait-elle avec malice, en se courbant de nouveau sur sa besogne.

Au premier coup frappé à la barrière, l'huilier demanda :

— Qui est-ce ?

Anania et Efes Cau relevèrent le visage, l'un, de l'herbe où il somnolait, l'autre, du livre qu'il lisait, tous deux avec une expression à peu près semblable d'attente anxieuse. Si ce visiteur était M. Carboni ? En effet, Anania et l'ivrogne éprouvaient presque le même saisissement de honte, lorsque M. Carboni les surprenait dans le jardin : Efes sentait tout le poids de son abjection, en présence de cet homme affable qui, avec un regard doux et triste, sans jamais lui adresser, comme tant d'autres, d'inutiles reproches, le saluait et lui parlait ; et Anania, se rappelant sa mère, avait honte de lui-même pour l'audace avec laquelle il se permettait de penser à Margherita. Mais l'un et l'autre, le collégien et le vicieux, dès qu'ils avaient aperçu la bienveillante figure de cet honnête homme, en ressentaient néanmoins une joie intimidée et reconnaissante.

On frappa de nouveau.

— Eh bien, qui est-ce ? répéta l'huilier, cessant de chanter et de piocher.

— Je vais voir, dit Anania.

Un moment après, il revenait, accompagné d'un jeune homme en costume de Fonni, très maigre et très pâle, avec une petite figure de rat.

— Le reconnaissez-vous ? demanda le collégien à son père. Moi-même, je ne l'ai pas reconnu tout d'abord.

— Qui es-tu ? interrogea l'huilier, en s'essuyant les mains avec une touffe d'herbe.

Le jeune homme se mit à rire timidement et regarda Anania.

— Mais c'est Zuanne ! s'écria le collégien. Voyez comme il a grandi !

— Bonjour ! dit l'huilier en embrassant le Fonnais. Nous sommes parens. Sois le bienvenu. Comment va ta mère ?

— Pas mal.

— Et qu'est-ce qui t'a fait descendre à Nuoro ?

— Je suis témoin dans un procès.

— Où as-tu laissé ton cheval ? A l'auberge ? Tu avais donc oublié que nous sommes parens ; ou bien, quoi ? tu dédaignes de recevoir l'hospitalité chez nous parce que nous sommes pauvres ?

— En effet, je suis si riche ! répondit le jeune homme avec un sourire.

— Allons ! c'est entendu, conclut Anania en fourrant son livre dans sa poche. Viens chercher ton cheval et ramenons-le à la maison.

Ils s'en allèrent ensemble : Anania, puérilement heureux de revoir l'humble pastoureau qui lui rappelait tout un monde lointain ; Zuanne, pris d'une grande gêne en présence de ce beau petit monsieur blanc et frais, dont une cravate flambante ornait le col très luisant.

Lorsqu'ils revinrent, le collégien cria de la rue à Zia Tatana :

— Mère, préparez-nous le café !

Le café bu, Anania introduisit son hôte dans sa chambrette et se mit à lui montrer une quantité de choses.

Cette pièce longue et étroite, avec un plafond de cannes badigeonnées à la chaux et une aire de terre battue, était remplie de meubles étranges : deux bahuts de bois, semblables aux vieux coffres vénitiens, sur lesquels un artiste primitif avait sculpté des griffons et des aigles, des sangliers et des fleurs fantastiques ; une commode monumentale ; des paniers accrochés aux murs, près de petits tableaux qui avaient des cadres en liège ; dans un coin, une jarre pour l'huile ; dans un autre coin, le modeste lit du collégien, recouvert d'une étoffe de laine grise filée par Zia Tatana ; et, entre le lit et la fenêtre qui regardait sur le sureau de la cour, une petite table avec un tapis de percale verte et une étagère de bois blanc, où la fantaisie artistique de maître Pane avait ébauché dans les encoignures, peut-être à l'imitation des bahuts, des feuilles et des fleurs antédiluviennes. Sur la table et sur l'étagère il y avait peu de livres et beaucoup

de cahiers, — la collection complète des cahiers écrits par Anania, — plusieurs boîtes ficelées mystérieusement, des almanachs, des paquets de journaux sardes. Tout cela était propre et bien en ordre; par la fenêtre arrivaient des flots de lumière et de brise embaumée; sur l'aire brunâtre, crevassée çà et là, voltigeaient comme pour une folâtre poursuite deux feuilles de sureau; la table portait un volume des *Misérables*, grand ouvert.

Que de choses Anania aurait pu et voulu montrer au jeune montagnard comme à un frère longtemps attendu! Mais la niaise attitude de Zuanne pendant que l'autre déficelait et reficelait quelques-unes de ces boîtes mystérieuses, jeta un froid sur son allégresse enfantine. A quoi servirait-il de lui faire des confidences? Pourquoi le collégien avait-il introduit ce vacher dans la chambrette où, pêle-mêle avec la fragrance du miel, des fruits et des bouquets de lavande que Zia Tatana conservait dans les bahuts, s'exhalait le parfum de ses rêves solitaires, et où, par cette petite fenêtre tournée vers le sureau et vers les toits herbeux des maisonnettes de pierre, il voyait s'ouvrir le monde aussi vierge et fleuri que les montagnes granitiques de l'horizon voisin?

A la joie succéda un accès de tristesse; il sentit quelque chose se détacher de lui et tomber sur le sol, comme une pierre qui se détache du rocher pour n'y jamais revenir. Le village natal, le passé, les premières années de sa vie, les souvenirs et les regrets, sa poétique tendresse pour le frère d'adoption, tout disparut en un clin d'œil.

— Sortons, dit-il, agacé.

En passant devant la maison de M. Carboni, les deux jeunes gens virent apparaître sous le porche une face joufflue, colorée et comme illuminée par le reflet d'une éclatante chemisette républicaine. Anania ôta vite son chapeau; et on aurait pu croire que le reflet de la chemisette venait de frapper et d'illuminer aussi son propre visage; Margherita répondit à ce salut par un sourire, et jamais joues potelées de demoiselle ne se marquèrent de plus irrésistibles fossettes.

— Qui est cette dame? demanda sottement Zuanne, dès qu'ils eurent dépassé la maison.

— Une dame! Mais c'est une jeune fille de mon âge, repartit Anania, d'un ton brusque. Elle n'a pas même un an de plus que moi.

Sur ce, Zuanne laissa voir un embarras manifeste et n'osa plus souffler mot. Mais, chez Anania, ce fut le phénomène contraire qui se produisit. Soudain, la langue lui démangea; et, comme si sa volonté n'était plus assez forte pour l'obliger au silence, il laissa échapper des paroles rapides; et il mentit, avec la claire conscience qu'il mentait; et néanmoins il éprouva une félicité délicieuse à se dire que ce mensonge deviendrait peut-être une vérité.

— Cette jeune fille et moi, déclara-t-il, nous nous aimons.

Ce soir-là, tandis que l'huilier, couché dans la cuisine, se faisait raconter par Zuanne la découverte des ruines de Sorrabile, l'antique cité exhumée aux environs de Fonni, et lui demandait si l'on pourrait encore y découvrir des trésors, Anania, accoudé à sa petite fenêtre, regardait la lune se lever lentement entre les dents noires de l'Orthobene.

Enfin il était seul ! La nuit régnait, pleine de frissons et de douceur; et déjà le coucou faisait vibrer de cris plaintifs la solitude de la vallée. C'était avec la même tristesse que le cœur d'Anania criait et palpitait dans une solitude infinie. Pourquoi avait-il fait ce mensonge ? Et pourquoi ce pâtre stupide n'avait-il rien dit, lorsqu'il avait entendu la grande révélation ? Zuanne ne comprenait donc pas ce que c'était que l'amour, l'amour pour une créature supérieure, l'amour sans borne et sans espérance ?... Mais pourquoi lui-même s'était-il abaissé jusqu'à mentir ? Quelle honte, quelle honte ! Il lui semblait qu'il avait calomnié Margherita, tant il se jugeait infime et tant il la voyait distante.

Il appliqua ses paumes froides contre ses joues en feu, et, les yeux fixés sur le mélancolique visage de la lune, il frissonna. Il se rappelait une froide et lumineuse pleine lune d'hiver, la honte et l'aveu du vol des cent lires, la figure de Margherita se dressant devant lui comme l'ombre d'une fleur sur l'or du disque lunaire. Ah ! peut-être son amour datait-il de ce soir-là; mais c'était aujourd'hui seulement, après des années et des années, qu'il brisait enfin la pierre sous laquelle il avait été enseveli jusqu'alors et jaillissait, telle une source qui ne veut plus couler sous terre.

« Comme je suis lâche ! se disait-il. Lâche au point de mentir ! J'aurai beau étudier et devenir avocat; moralement, je resterai toujours le fils d'une femme perdue... »

Il s'attarda longtemps à la fenêtre. Un chant triste monta de la rue, passa et s'évanouit, réveillant chez l'adolescent la vision de la terre natale, les sanglans crépuscules, les souvenirs d'enfance, mais avec un sentiment autre que celui qu'il avait éprouvé jusqu'alors.

Un rêve, mélancolique et lumineux comme la lune, se forma dans son âme. Il s'imagina qu'il était encore à Fonni; il n'avait pas étudié; il n'avait jamais senti la honte de sa condition sociale; il travaillait, faisait le métier de pâtre, et il était, lui aussi, un peu simple, comme Zuanne. Et voilà qu'il se trouvait au bord de la route, par un rouge crépuscule d'été; et il voyait passer Margherita, pauvre comme lui-même, exilée dans ce haut village, la taille serrée par le jupon d'orbace, l'amphore sur la tête, semblable à ces femmes de la Bible qui semblent ressuscitées en la personne des rouges Barbaricines. Il l'appelait et elle se retournait, éclairée par la lueur du crépuscule, et elle lui souriait voluptueusement.

— Où vas-tu, ma belle? lui demandait-il.

— Je vais à la fontaine.

— Permets-tu que je t'accompagne?

— Si tu veux, Nania.

Et il partait avec elle; et ils cheminaient ensemble, au bord de la route qui dominait ces immenses vallées dans le fond desquelles s'était déjà couché le soir, attendant que le ciel pourpre se décolorât et couvrît de voiles d'ombre toutes les choses; et ils descendaient à la fontaine. Margherita déposait son amphore sous le jet argenté de l'eau murmurante, qui soudain changeait de ton et qui, de maussade qu'elle était, devenait allègre, comme si la chute dans la cruche eût interrompu son éternel ennui. Alors les deux jeunes gens s'asseyaient sur une longue pierre, devant la fontaine, et ils parlaient d'amour. L'amphore se remplissait; l'eau débordait, puis se taisait quelques instans, comme pour écouter ce que disaient les amoureux. Et voilà que le ciel se décolorait, couvrait de ses voiles d'ombre les pentes les plus hautes et les plus lumineuses de la montagne. Et, enhardi par cette ombre propice, le jeune homme entourait enfin de son bras la taille de la jeune fille, et elle inclinait la tête sur l'épaule de son ami, et il lui donnait un baiser...

A cette époque, Anania, qui n'avait guère plus de dix-sept ans, vivait sans amis, et il s'entendait même assez mal avec ses

camarades de collège, parce qu'il était défiant et susceptible. Il avait une crainte continuelle qu'on ne lui reprochât son origine; et, un jour qu'il avait surpris un lambeau de conversation entre deux élèves dont l'un disait : « A sa place, je ne resterais pas avec mon père, » il crut que c'était une allusion à sa propre personne. Depuis lors, il s'abstint de saluer le riche camarade qui avait prononcé ces paroles; mais, dans le secret de son cœur, il lui donnait raison.

« Oui, pensait-il, pourquoi resté-je près de cet homme sordide, qui a trompé ma mère et l'a jetée dans la voie du mal? Je ne l'aime ni je ne le hais; mais je ne le méprise pas non plus, comme ce serait mon devoir. Il n'est pas méchant; il n'est pas même entièrement vulgaire, comme le sont tous nos voisins; et, avec ses rêves puérils de trésors et de choses merveilleuses, avec son affection déférente envers sa vieille femme, avec sa fidélité éprouvée pour la famille de son maître, il réussit parfois à me devenir sympathique; mais cela me déplaît, parce que je devrais et voudrais le mépriser. Qu'est-il pour moi? Lui ai-je demandé de me faire naître? Oui, mon devoir serait de quitter sa maison, maintenant que je suis capable de comprendre... »

Mais un peu de tendresse et beaucoup de confiance l'attachaient à Zia Tatana, et celle-ci adorait son fils adoptif. Elle n'avait pas réussi à faire de lui ce qu'elle aurait souhaité, c'est-à-dire un enfant religieux et docile; mais, tel qu'il était, indifférent à la religion, parlant mal des prêtres et du Roi, n'en faisant qu'à sa tête et libre de tout préjugé, elle ne l'en aimait pas moins et vivait presque exclusivement pour lui, sûre qu'il deviendrait un grand homme. Lui, il riait et badinait avec elle, la faisait danser, lui contait toutes les nouvelles de la ville. Chaque matin, elle lui apportait dans son lit une tasse de café et lui annonçait si la matinée était belle ou laide; puis, tous les dimanches, elle lui promettait de l'argent de poche à condition qu'il allât à la messe.

— Non, j'ai sommeil, répondait-il. J'ai travaillé trop longtemps hier soir.

— Eh bien ! tu iras à la seconde messe, insistait l'excellente femme.

Il ne promettait rien; mais Zia Tatana lui donnait quand même l'argent.

Le lendemain du rêve idyllique fait au clair de la lune, sur l'accoudoir de la petite fenêtre, Anania s'empara de Zuanne, dès que celui-ci fut revenu de l'audience, et il l'emmena dehors, dans la louable intention de lui faire boire un verre d'anisette au cabaret voisin.

— Qui sait quand nous nous reverrons? lui dit le jeune pâtre. — Pourquoi ne viens-tu pas à Fonni? Tu devrais y venir pour la fête des Martyrs.

— C'est impossible, répondit Anania, faisant l'important. J'ai beaucoup à étudier, cette année : je prends mon certificat d'études secondaires.

— Et après, où iras-tu? sur le Continent?

— Oui, affirma le collégien avec vivacité. J'irai achever mes études à Rome.

— Il y a un grand nombre de couvens, à Rome, et plus de cent églises, n'est-ce pas?

— Oh! plus de cent, cela est certain. Qui te l'a dit?

— Hier soir, ton père racontait que, au temps où il était soldat...

— Est-ce que tu seras soldat, toi? interrompit Anania, qui ne prenait pas garde à la physionomie de Zuanne.

— Non. C'est mon frère qui le sera. Moi...

Il se tut. Les deux jeunes gens entrèrent dans le cabaret désert, empuanti par l'eau-de-vie et le tabac. Les mouches bourdonnaient, comme d'habitude, autour d'une fille brune, assez belle, mal peignée et malpropre, qui était assise au comptoir.

— Bonjour, Agata. Tu as bien dormi?

— Que veux-tu prendre? demanda-t-elle en se levant et s'adressant à Anania avec une familiarité triviale.

— Qu'est-ce que tu veux prendre, toi? répéta le collégien à Zuanne.

— Ce que tu voudras, répondit le pâtre, gêné.

La fille se mit à contrefaire la voix et l'attitude de Zuanne :

— Ce que tu voudras... ce que tu voudras... Eh bien! mon agneau, qu'est-ce que tu veux?

Elle regarda effrontément Anania, et Anania la regarda aussi. Après tout, il n'était pas un saint; mais il s'aperçut que Zuanne rougissait et baissait les yeux. Quand ils sortirent du cabaret, le pâtre lui demanda timidement :

— Celle-là aussi est ton amoureuse?

— Pourquoi? interrogea-t-il, moitié fâché, moitié amusé. — Parce qu'elle me regardait? La belle affaire! Les yeux ne sont-ils pas faits pour cela? On dirait, ma parole, que tu te destines à être moine!

— Oui, c'est mon intention, déclara Zuanne simplement.

— Fais-toi donc moine, si bon te semble! repartit Anania en éclatant de rire. Et maintenant, allons visiter le *campo-santo :* cela nous mettra en gaîté.

— C'est un lieu où nous irons tous! prononça gravement le pâtre.

Tandis qu'ils retournaient vers la maison, Anania rencontra un de ses camarades.

— Atonzu, cria le camarade, — j'allais justement chez toi. Le directeur te demande. Tu joueras un rôle de femme.

— Moi? Au diable la femme et son rôle! Je ne jouerai rien du tout, protesta Anania, très digne.

— Comment faire, alors? Tu es le seul dont la physionomie convienne... Regardez-le! s'écria-t-il en s'adressant à Zuanne. N'est-ce pas, qu'il ressemble à une femme?

— Oui, c'est vrai, tu es beau, répondit avec timidité le pâtre, qui n'y comprenait goutte.

— Grand merci du compliment! déclara Anania en faisant un grand salut.

— Mais oui, tu es beau, répéta le camarade. N'affecte donc pas la modestie! Allons! viens chez le directeur.

— J'irai plus tard; mais je te jure que je ne jouerai pas un rôle de femme. Jamais!

Quand Zuanne fut parti, Anania se rendit chez le directeur; et, par le fait, celui-ci ne put le convaincre de jouer un rôle de femme dans une soirée de bienfaisance où l'on devait représenter une comédie au profit des étudians pauvres.

— Je suis pauvre, moi! Jouez-la donc à mon profit, votre comédie! déclara-t-il à ses camarades.

— Tu es pauvre? Mais, le diable t'emporte! tu es plus riche que nous, lui cria un des élèves, en le secouant par l'épaule.

— Que prétends-tu dire? interrogea Anania sur un ton de menace, irrité par le soupçon que l'autre faisait allusion à la protection de M. Carboni.

— Certainement!... Tu es beau, tu es le premier de ta classe, expliqua l'élève avec prudence. Tu deviendras juge d'ins-

truction, et toutes les filles te ramasseront comme une dragée...

Cette expression, que Nanna répétait sans cesse, fit rire les camarades et calma Anania ; mais il tint parole et refusa de jouer aucun rôle. Il n'eut pas à s'en repentir : car, le soir de la représentation, il put y assister au second rang, immédiatement derrière la chaise de son parrain, qui était alors syndic de Nuoro et qui avait près de lui Margherita, en costume rouge et en chapeau blanc, resplendissante comme une flamme.

Le capitaine des carabiniers, le secrétaire de la sous-préfecture, l'adjoint et le directeur du collège étaient au premier rang. à côté du syndic et de son éblouissante fille ; mais celle-ci ne paraissait pas très satisfaite d'être en compagnie de ces gros personnages, et elle se retournait souvent pour regarder, d'un air digne, les élèves et les officiers.

La salle, qui avait été autrefois la chapelle du couvent et qui servait aujourd'hui de gymnase et de théâtre, était décorée avec des guirlandes de lierre et de viorne ; et, dans le fond, un rideau de percale, raccommodé par endroits, ondulait et laissait apercevoir des groupes de collégiens dansant d'allégresse. Cette large toile fut enfin relevée, non sans peine, et la comédie commença.

Le sujet était emprunté à l'époque des Croisades et se déroulait dans un château dont l'extérieur, d'ailleurs invisible, devait être fort antique et garni de nombreuses tours ; mais, à l'intérieur, il n'y avait pour tout mobilier qu'une petite table ronde et six chaises de Vienne.

La fidèle Ermenegilda, — un jeune élève qui s'était rougi les joues avec du papier coloré (1), — amplement vêtue d'une robe de Mme Carboni et croisant les jambes d'une façon peu convenable, brodait une écharpe pour son fidèle Goffredo, guerrier lointain.

— Elle va se piquer les doigts, chuchota Anania en se penchant vers la fille du syndic.

Et celle-ci, se penchant vers lui à son tour, porta son mouchoir à ses lèvres pour étouffer un éclat de rire.

Sur quoi, le capitaine, excédé par l'impertinence de l'observation, se retourna brusquement et dit à Anania, d'un ton sec :

— Finissez donc!

(1) Il s'agit d'un papier que l'on emploie pour faire des fleurs artificielles et qui, lorsqu'on le mouille avec de la salive et qu'on le frotte sur la peau, teint la partie frottée comme ferait un fard.

Anania sursauta, se retira en arrière; et la sensation qu'il éprouva dut être un peu semblable à celle de l'escargot qui, lorsqu'on le dérange, rentre dans sa coquille. Pendant plusieurs minutes, il cessa de rien voir et de rien entendre.

« Finissez donc! » Ainsi, il ne lui était permis ni de plaisanter, ni de souffler mot : il avait parfaitement compris l'apostrophe du capitaine ! Il ne lui était pas même permis de lever les yeux : il était pauvre, il était enfant de la faute!... « Finissez donc! » Qu'est-ce qu'il faisait là, parmi tous ces messieurs, parmi tous ces jeunes bourgeois riches et honorés? Comment l'avait-on laissé prendre place au milieu d'eux? Comment avait-il eu l'audace de se pencher à l'oreille de Margherita et de lui chuchoter cette phrase vulgaire? Car, à présent, il reconnaissait toute la vulgarité de ce qu'il avait dit. Mais était-il possible que l'on parlât d'autre façon, quand on était le fils d'un huilier et d'une femme... « Finissez donc! »

Peu à peu, cependant, il reprit courage. Il jeta un regard de haine sur la nuque rouge et sur le crâne chauve du capitaine, dont il apercevait les oreilles difformes et les moustaches aux pointes gommées; et il eut un désir féroce de lui administrer autant de coups de poing qu'il restait de cheveux sur cette tête odieuse.

Margherita, ne l'entendant plus ni rire ni parler, se retourna un peu et le regarda. Comme il observait tous les mouvemens de la jeune fille, leurs regards se rencontrèrent; elle se rembrunit en le voyant triste; il saisit cette impression fugitive, et il lui sourit. Aussitôt ils redevinrent gais tous les deux. Elle reporta son visage vers la scène, mais elle garda l'impression que les grands yeux mi-clos d'Anania continuaient à la regarder et à lui sourire. Une subtile ivresse les enveloppa l'un et l'autre.

Après la comédie qui, comme de juste, se termina par le mariage d'Ermenegilda et de Goffredo, on joua une farce qui fit rire ingénument le syndic. Margherita et Anania se divertirent beaucoup aussi; mais ils ne rirent pas.

Vers minuit, Anania reconduisit les Carboni jusqu'à leur porte. L'adjoint, un vieux médecin bavard, marchait à côté du syndic, l'entretenant d'un docteur américain qui avait découvert que les microbes sont nécessaires à l'organisme de l'homme. Anania et Margherita les précédaient, s'égayant, trébuchant contre les cailloux de la rue obscure et mal entretenue. Des groupes de personnes passaient, batifolant et jacassant.

La nuit était noire, mais tiède et veloutée. Par intervalles, on sentait arriver, s'en aller et revenir, tel un accord lointain, quelque léger souffle de vent, quelque flot de parfum sauvage, quelque arome de forêt humide. Étoiles et planètes, innombrables comme les larmes humaines, palpitaient dans le ciel infini. Sur l'Orthobene, Jupiter brillait.

Deux ou trois fois Anania eut un frisson, parce que la main de Margherita venait d'effleurer la sienne; mais la seule pensée de prendre cette main et de la serrer lui parut un crime. Il éprouvait comme un dédoublement moral : il parlait, et pourtant il lui semblait qu'il se taisait et pensait à des choses toutes différentes; il marchait et trébuchait, et pourtant, il lui semblait qu'il n'effleurait pas la terre; il riait, et pourtant, il se sentait triste jusqu'aux larmes; il voyait son amie près de lui, si près qu'il pouvait lui serrer la main, et pourtant il avait aussi l'impression qu'elle était lointaine et insaisissable comme le souffle de ce vent qui arrivait et passait outre.

Margherita se montrait heureuse, et il avait bien vu tout à l'heure, dans les yeux de la jeune fille, le reflet de sa propre tristesse indignée; mais il persistait à croire qu'elle ne pouvait faire attention à lui autrement qu'à un chien fidèle. « Si elle soupçonnait que je meurs du désir de lui serrer la main, pensait-il, elle crierait d'horreur comme à la morsure de son chien devenu enragé. »

Que se dirent-ils en cette nuit étoilée, cheminant par les rues sombres, avec ce vent chargé de parfums qui leur caressait le visage? Il n'en retrouva jamais le souvenir; mais il se rappela très longtemps la conversation entre M. Carboni et l'adjoint, qui causaient de choses quelconques.

A un certain moment, la voix haute et nasale de l'adjoint se tut; Margherita et Anania s'arrêtèrent, saluèrent, puis se remirent en marche. Et ce fut alors comme si le collégien sortait d'un rêve : il eut de nouveau la sensation d'être seul, triste, timide, chancelant dans l'obscurité de cette rue déserte.

— Eh bien! dit à Anania le syndic, qui s'était placé entre les deux jeunes gens, est-ce que la comédie t'a plu?

— Elle est stupide! déclara le collégien sur un ton tranchant.

— Pas possible! répéta M. Carboni, interloqué. Tu es un critique acerbe, toi!

— Mais a-t-on idée de jouer une pareille ineptie? Il est vrai que le directeur est un fossile qui ne pouvait choisir autre chose. La vie ne ressemble point à cela, n'a jamais ressemblé à cela. Or le théâtre doit être l'image de la vie; sinon, il est ridicule. A supposer que l'on voulût absolument jouer une pièce moyen-âgeuse, il n'était pas difficile de trouver quelque chose de moins bête, quelque chose de vrai, d'humain, d'attendrissant. Ainsi, Eleonora d'Arborea qui meurt en soignant les pestiférés...

— Excuse-moi si je t'interromps, fit observer débonnairement M. Carboni, étonné de l'éloquence d'Anania. Mais il me semble que notre petit théâtre ne se prête guère à un sujet aussi grandiose.

— Dans tous les cas, — intervint Margherita, en prenant le ton et l'accent du jeune homme, — on aurait pu donner une comédie moderne, quelque chose qui eût touché le cœur. Ces fades comtesses sont si démodées!

— Toi aussi? A merveille! Tu as raison : il eût été préférable de donner quelque chose qui eût touché le cœur : par exemple, la comédie de ces Indiens qui, lorsque leurs femmes mettent un enfant au monde, prennent le lit et se font soigner comme des accouchées. Vous avez entendu ce que racontait l'adjoint?

Margherita se mit à rire, et Anania fit comme elle. Mais, tout à coup, le rire du collégien cessa comme si une pensée triste était venue le trancher subitement. Ils continuèrent leur chemin en silence.

— Décidément, il faudra que je songe à ces réverbères, dit à demi-voix M. Carboni, se parlant à lui-même.

Puis, à haute voix :

— Qu'est-ce que tu disais du directeur?

— Que c'est un fossile!

— Bravo! Et si j'allais le lui répéter?

— Peu m'importe. Je pars l'an prochain.

— Tu pars? Et où vas-tu?

Anania devint rouge, à la pensée qu'il ne pouvait partir sans l'assistance de M. Carboni. Mais que signifiait cette question? Cet homme ne se souvenait-il pas? Ou se moquait-il du collégien? Ou voulait-il lui faire sentir le poids de sa protection en le tenant dans l'incertitude et en l'obligeant à se rendre compte que, pour partir, il lui fallait l'assentiment de son protecteur?

— Je n'en sais rien, dit-il à voix basse.

— Ah! reprit l'autre, tu veux partir? Tu grilles de partir? Eh bien! tu t'en iras, tu t'en iras. Tu es pressé de prendre ta volée, tu ouvres déjà tes ailes, petit oiseau. Prends donc ta volée. Psitt...

Et il fit le geste de lancer un oiseau en l'air; puis il frappa sur l'épaule de son filleul. Et Anania soupira, se sentit léger, joyeux, ému comme s'il avait réellement pris son vol.

Margherita riait; et, dans le silence nocturne, ce rire argentin paraissait à Anania, métamorphosé en oiseau, le frémissement mystérieux d'un buisson fleuri sur lequel il pourrait se poser et chanter.

VII

L'automne arrivait. C'étaient les derniers jours qu'Anania devait passer en famille, et une foule d'émotions diverses lui pesait sur l'âme. Il ressentait de plus en plus vivement l'allègre impatience de l'oiseau qui va prendre sa volée; mais une mélancolie secrète assombrissait sa joie, une crainte vague de l'inconnu le tourmentait. Tandis qu'il se demandait comment était fait ce monde nouveau vers lequel il s'élançait déjà par la pensée, il devait dire adieu, successivement, jour par jour, au monde humble et terne où s'était écoulée son enfance incolore, sans autre ombre que l'ancienne douleur de l'abandon maternel, sans autre lumière que l'idéal amour de Margherita. La saison languissante et bénigne contribuait à le rendre sentimental. Une douceur infinie baignait le ciel; l'horizon s'embrumait, derrière les montagnes; et c'était comme si un voile laiteux était descendu, mais qui aurait laissé entrevoir un monde de rêves ineffables.

Durant les crépuscules verdâtres, embellis de nuées rouges qui rampaient, s'évanouissaient et se reformaient continuellement sur le ciel glauque, Anania entendait le crépitement et respirait l'odeur des herbes sèches, brûlées par les laboureurs; et il lui semblait que quelque chose de son âme se dissipait avec la fumée de ces feux mélancoliques.

Adieu, jardins regardant la vallée; adieu, fracas lointain du torrent qui annonce le retour de l'hiver; adieu, chant du coucou qui annonce le retour du printemps; adieu, gris et sauvage

Orthobene, aux yeuses qui se dessinent sur les nuages comme la rebelle chevelure d'un géant endormi; adieu, belles montagnes bleues et roses; adieu, foyer tranquille et hospitalier, chambrette embaumée de miel, de fruits et de rêves! Adieu, humbles créatures qui n'avez pas conscience de votre propre détresse, vieux Zio Pera l'ivrogne, Efes et Nanna les disgraciés, Rebecca l'incurable, maître Pane l'extravagant; et vous, mendians, fous, coquins; et vous, belles filles qui ne savez pas que vous êtes belles; et vous, enfans voués à la douleur. Adieu, vous tous, gent infortunée ou méprisable qu'Anania n'aime point, mais qu'il sent attachée à sa propre existence comme la mousse à la pierre, et qu'il abandonne avec joie et avec regret!

Adieu aussi, ô toi, douceur et lumière sur tant d'obscures souffrances, arc-en-ciel qui se courbe comme un limbe radieux sur le tableau crevassé d'une misère ancienne et éternelle, ô Margherita, adieu!

Le jour du départ approchait. Zia Tatana préparait une infinité de choses et songeait encore à beaucoup d'autres qu'il ne faudrait pas oublier. Chemises, bas, confitures, fruits, galettes luisantes comme l'ivoire, fromages, un poulet, douze œufs, un cornet de sel, du vin, du miel, du raisin sec emplissaient peu à peu les caisses, les paniers et les besaces.

— Diable! lui disait Anania. On croirait qu'une armée entière va se mettre en campagne.

— Silence! mon enfant. Quand tu seras *là-bas*, tu verras que toutes ces choses te seront nécessaires. Là-bas, il n'y aura personne pour avoir soin de toi, pauvret! Ah! comment feras-tu?

— N'ayez crainte : j'aurai soin de moi-même!

Il commença la grande tournée de visites que l'on ne manque jamais de faire quand on part pour longtemps. Il alla chez le directeur du collège, chez un chanoine ami de Zia Tatana, chez le médecin, chez le député, et aussi chez le tailleur, chez le cafetier, chez le cordonnier Franziscu Carchide, ce beau garçon qui fréquentait autrefois le moulin. Aujourd'hui Carchide avait fait fortune, on ne savait ni pourquoi ni comment; il possédait un beau magasin, avait cinq ou six ouvriers, s'habillait en bourgeois, parlait avec affectation; et il se permettait d'être galant avec les demoiselles qu'il fournissait de chaussures.

— Adieu, lui dit Anania en entrant dans le magasin. Je

pars après-demain pour Cagliari. As-tu des commissions à me donner?

— Oui, s'empressa de répondre un des employés de Carchide, avec un sourire gouailleur. Envoie-lui un anneau orné d'un diamant : il va épouser la fille du syndic!

— Et pourquoi non? s'écria Carchide avec jactance. Mais assieds-toi...

Le jeune homme, choqué de cette plaisanterie qui lui semblait une injure à Margherita, ne voulut point s'asseoir et se retira tout de suite.

Revenu à la maison, il fit un récit détaillé de ses visites à Zia Tatana qui, assise devant un brasier, préparait un gâteau d'écorces d'oranges, d'amandes et de miel (1), présent destiné à un notable de Cagliari.

— Écoutez, dit Anania, votre chanoine m'a fait cadeau d'un écu, et le médecin m'a donné deux lires. Je ne voulais pas les prendre...

— Mais, mauvais enfant, c'est l'usage! repartit-elle, en remuant et mélangeant délicatement, avec deux fourchettes, les fines lanières des écorces d'orange, dans la luisante casserole d'étain. On fait toujours un petit cadeau aux étudians qui s'en vont pour la première fois.

Une subtile odeur de miel en ébullition parfumait la cuisine paisible ; et, çà et là, on apercevait les paniers jaunes qui contenaient les effets et les provisions du voyageur. Anania s'assit près de Zia Tatana, prit le chat sur ses genoux et se mit à le caresser.

— Où serai-je dans huit jours?... — soupira-t-il, pensif. — Allons, *Mussittu* (2), tiens-toi tranquille ; et à bas la queue!... Votre chanoine m'a fait un long sermon.

— Il t'a conseillé de te confesser et de communier, avant de partir?

— Ça se faisait il y a vingt ans, quand on partait pour Cagliari à cheval et que le voyage durait trois jours ; mais aujourd'hui, ça ne se fait plus! — répondit Anania, réjoui de la taquiner.

— Mauvais enfant, tu ne crois plus en Dieu! Que feras-tu

(1) Ce gâteau renommé, qui s'appelle *aranciata*, présente à peu près la couleur et la consistance d'un rayon de miel.

(2) Petit chat, minet.

donc à Cagliari, ô bonne Sainte Catherine? J'espère que du moins tu iras visiter la Sea (1), où l'on dit qu'il y a des saints qui font des miracles... A Cagliari, tout le monde est religieux. Tu n'y parleras pas mal de la religion, j'espère?

— Moi, je me moque des gens de Cagliari! — déclara Anania. — Chacun croit ce que bon lui semble; et, dans mon cœur, j'honore Dieu plus que tous les hypocrites.

Ces paroles consolèrent un peu l'excellente femme, qui lui raconta l'épisode biblique d'Elie. Puis elle lui demanda :

— Où as-tu été encore?

Il continua son récit.

Tandis qu'il racontait l'impertinente plaisanterie de Carchide, Nanna survint, avec des épices et des dragées que Zia Tatana l'avait envoyée acheter pour garnir le gâteau.

— Voilà! dit-elle, en retirant de son sein les petits paquets et en s'arrêtant pour écouter le jeune homme.

— Tu as entendu? s'écria ingénument Zia Tatana. Cette horreur de Franziscu Carchide prétend épouser Margherita Carboni!

— Mais non, mais non! ce n'est pas cela! protesta Anania, furieux. Vous ne comprenez rien!

— Je sais, dit Nanna. Il est fou. Il a demandé en mariage les filles du médecin, l'une ou l'autre, ça lui était égal. On l'a chassé avec le manche à balai. Et maintenant il veut épouser Margherita, parce qu'il lui a pris mesure pour une paire de bottines et qu'il lui a tenu le pied.

— Elle aurait dû lui en donner un bon coup dans la figure! s'écria Anania, en se levant avec le petit chat sur les épaules. Oui, un bon coup dans la figure!

Nanna le regarda et ses petits yeux avaient un éclat bizarre.

— Eh bien, reprit-elle en ouvrant de ses mains tremblantes les petits paquets, c'est justement ce que j'ai dit... Et puis, il y a aussi un militaire, un capitaine ou un général, je ne sais plus lequel des deux, qui veut épouser Margherita. Mais moi, j'ai dit et je répète : C'est une rose, et elle doit épouser un œillet... deux fleurs!... Prends donc un bonbon.

Elle s'approcha d'Anania et lui offrit les dragées; mais il recula brusquement, tandis que le petit chat essayait de mettre la patte sur le paquet.

(1) Église cathédrale, comme en aragonais *Seo*.

— Vous sentez le vin comme une futaille! Écartez-vous! cria-t-il.

Nanna tituba; quelques dragées tombèrent et roulèrent sur le sol.

— Mon œillet chéri! continua-t-elle d'une voix caressante, malgré les injurieuses paroles du jeune homme. C'est toi, l'œillet de Margherita!... Alors, tu vas donc nous quitter? Pars, étudie, deviens docteur.

Anania se baissa et ramassa les dragées; après quoi, il ne put s'empêcher de rire et dit, tout heureux :

— C'est ainsi, n'est-ce pas, que les filles me ramasseront?

Mais, soudain, il retomba dans la tristesse. Quel était ce militaire que voulait épouser Margherita? C'était peut-être le capitaine au collet rouge qui, le soir de la comédie, lui avait dit sur un ton méprisant : « Finissez donc! » Une vision cruelle traversa son esprit : Margherita mariée à un homme jeune et riche, Margherita était perdue pour lui éternellement!

Il déposa le minet à terre et se sauva, s'enferma dans sa chambre, s'accouda à la fenêtre. Il suffoquait. Jusqu'alors il n'avait jamais été jaloux, il n'avait jamais pensé que Margherita pût se marier si vite.

« Non, non! se disait-il, en étreignant ses tempes dans ses mains. Non, il ne faut pas qu'elle se marie! Il faut qu'elle attende, jusqu'à ce que... Mais pourquoi devrait-elle attendre? Moi, je ne pourrai jamais l'épouser. Moi, je suis un bâtard, le fils d'une femme perdue. Moi, je n'ai d'autre mission que de rechercher ma mère et de l'arracher à l'abîme du déshonneur... Il est impossible que Margherita s'abaisse jusqu'à moi; mais, tant que je n'aurai pas rempli ma mission, j'ai besoin d'elle comme d'un phare. *Après*, je mourrai content. »

Il passa une nuit de fièvre. Ah! elle était déjà bien loin, l'époque où il se contentait de voir Margherita dans les petites allées du jardin, sans prendre garde à la couleur de ses cheveux et à la forme de son buste! En ce temps-là, il rêvait de romanesques aventures : des transports de passion, des rendez-vous, des fuites dans des lieux mystérieux et jusque dans les blanches plaines de la lune; mais, si on lui avait annoncé le mariage de la jeune fille, il n'en aurait pas souffert. Une fois, il avait formé le projet de la décider à le suivre dans la montagne; là, ils s'empoisonnaient avec un poison qui ne défigurait pas les ca-

davres, s'étendaient sur les rochers, parmi le lierre et les fleurs, mouraient ensemble; et dans ce rêve n'était pas même intervenu le fugitif désir d'un baiser ou d'un serrement de main. Mais, plus tard, il y avait eu le songe idyllique de la forêt de Fonni, avec le baiser, avec l'abandon de Margherita; et, plus tard encore, il y avait eu cette soirée de la comédie pendant laquelle, à voir de si près les cheveux, les yeux, le buste de la jeune fille, il avait éprouvé de subtiles ivresses. Et, à cette heure, la pensée qu'elle pourrait appartenir à un autre l'affectait douloureusement; et, dans son demi-sommeil fiévreux, il rêvait qu'il lui écrivait une lettre, une lettre désespérée qu'il ne réussissait pas à finir; et il suffoquait d'angoisse. Tout à coup, il se rappela qu'il avait écrit pour elle un sonnet en dialecte, et il pensa à le lui envoyer.

Il se leva, ouvrit la fenêtre. L'aube lui sembla proche. Le ciel était limpide; une grande étoile rougeâtre se couchait sur un pic noir de l'Orthobene, pareille à une petite flamme qui s'éteindrait sur un candélabre de pierre; les coqs chantaient, se répondant à qui mieux mieux par des cris rauques, de sorte qu'ils paraissaient réciproquement irrités de leurs cris et tous ensemble furieux de ce que le jour n'arrivait pas.

Anania regardait le ciel et bâillait.

— Quel froid! dit-il tout haut.

Il referma la fenêtre et alla s'asseoir devant sa table, toujours frissonnant et bâillant. Le sonnet était déjà recopié en caractères semblables à ceux de l'imprimerie, sur une feuille de papier rose lisérée de vert et réglée à l'encre violette; le titre en était éloquent: «Margherita!»; et le sujet (une sorte de petite allégorie) ne manquait pas non plus d'éloquence.

Une incomparable marguerite croissait dans une verte prairie. Toutes les autres fleurs l'admiraient, surtout un pâle et humble bouton d'or qui, poussé à côté d'elle, mourait d'amour pour sa voisine. Et voilà que, par une radieuse journée de printemps, une charmante jeune fille venait se promener dans la prairie, cueillait la marguerite, la baisait et l'attachait sur son sein délicat, tandis que, sans y prendre garde, elle écrasait l'infortuné bouton d'or. Mais celui-ci, voyant qu'on lui enlevait sa voisine adorée, s'estimait heureux de périr.

Il glissa le papier rose dans une enveloppe et réfléchit longuement. Qu'est-ce que Margherita penserait de ces vers? Et si la lettre allait être interceptée? Comment faire pour être sûr

qu'elle lui serait remise en mains propres? Lorsque le facteur de la poste donnait contre la grande porte de M. Carboni ces trois coups qui l'annonçaient, c'était presque toujours Margherita qui accourait pour recevoir la correspondance. Mais encore fallait-il qu'en ce moment-là elle fût à la maison. Or, chaque jour, le facteur faisait deux tournées, l'une à midi et l'autre à la nuit tombante; mais, à la nuit tombante, Margherita pouvait être en visite ou en promenade, tandis qu'à midi elle serait certainement là pour le déjeuner. Il était donc urgent que la poétique épître fût mise de bonne heure à la poste.

Aussitôt cette résolution prise, le jeune homme quitta sa chambre silencieusement et chemina comme un somnambule dans les petites rues sombres et désertes. Quelle heure pouvait-il être? Il n'en savait rien. Derrière les murs des cours, sous les hangars rustiques des maisons paysannes, les coqs continuaient leurs chants courroucés; l'air humide avait une senteur de chaume; une pauvre pétrisseuse de pain d'orge, qui allait à sa fatigante besogne ou qui en revenait, traversa une ruelle; le pas de deux grands carabiniers noirs résonna sinistrement sur le pavé du Corso. Ensuite, plus une âme.

Anania rasait les murs, craignant d'être reconnu malgré les ténèbres; et, dès qu'il eut mis sa lettre à la poste, il s'enfuit en courant. Il aperçut de nouveau les carabiniers au fond d'une rue, changea de chemin; et, presque sans savoir de quelle façon, il se retrouva dans son quartier préhistorique. Mais il lui répugnait de rentrer chez lui; il avait besoin d'air, d'espace; et il se remit à courir vers la grande route, avec son chapeau dans la main. Là il trouva l'horizon barré, la vallée sombre. Alors il monta sur la hauteur; et ce fut seulement après avoir atteint la base de l'Orthobene qu'il respira, dilatant les narines comme un poulain qui vient d'échapper au lacet. Il aurait voulu crier d'allégresse et d'angoisse.

C'était l'aube; de légers voiles bleuâtres couvraient les vallées humides; les dernières étoiles s'évanouissaient. Machinalement, Anania répéta les vers :

Chères étoiles de l'Ourse, oh ! non, je ne croyais pas...

et il s'efforça de chasser loin de son esprit la pensée de ce qu'il venait de faire, encore qu'il en éprouvât un bonheur qui allait jusqu'à la souffrance.

Il commença l'ascension de l'Orthobene, arrachant des feuilles, des touffes d'herbe, lançant des cailloux, riant ; on l'aurait cru en démence. Les buissons embaumaient ; derrière l'énorme escarpement azuré du mont Albo, le ciel prenait une couleur de cyclamen. Il s'arrêta sur une roche pour contempler la vaste enceinte bleue des montagnes, teintées par le suave reflet de l'aurore. Et, brusquement, il devint pensif : demain il serait au delà de ces montagnes, et Margherita songerait vainement à l'humble bouton d'or qui lui avait voué son amour...

Et voilà qu'une mésange se mit à chanter sur son nid sauvage, dans le cœur d'une yeuse, exprimant par ses notes tremblantes tout ce qu'il y avait de poésie mélancolique dans la solitude du lieu et de l'heure. Le jeune homme sentit en lui-même la répercussion de ces accens, se rappela le chant d'un autre petit oiseau, sous l'humide feuillage d'un châtaignier, par une lointaine matinée d'automne, là-bas, dans une de ces montagnes de l'horizon, peut être dans cette zone rose formée par l'aurore, en face de lui ; et il revit un enfant joyeux qui, en compagnie d'une femme triste, descendait la pente, inconscient de son malheureux destin.

Il revint à la maison, défait et morne.

— Où donc as-tu été, *galanu meu* (1) ? lui demanda Zia Tatana. Pourquoi es-tu sorti avant l'aube ?

— Donnez-moi du café ! dit-il, de mauvaise grâce.

— En voici. Mais qu'est-ce que tu as, mon agneau ? Tu es pâle. Remets-toi, reprends tes couleurs avant d'aller chez ton parrain... Comment ? Tu secoues la tête ? Tu n'iras pas chez lui ce matin ?... Qu'est-ce que tu regardes ? Il y a une fourmi dans ton café ?

Il regardait fixement la petite tasse rouge, ornée d'un filet d'or, qui ne servait que pour lui ; et, mentalement, il disait adieu à la petite tasse. Demain encore, et ce serait la dernière fois ! Les larmes lui montaient aux paupières.

— J'irai chez mon parrain plus tard ; pour le moment, il faut que je finisse de ranger mes affaires, dit-il tout bas, comme s'il parlait à la tasse.

Puis, s'adressant à Zia Tatana :

(1) « Mon beau garçon. »

— Et si nous ne nous revoyions plus? si je mourais avant de revenir?... Cela vaudrait peut-être mieux. A quoi bon vivre longtemps? Puisqu'il faut toujours mourir, le mieux est de mourir vite...

La vieille femme le regarda, fit un signe de croix en l'air et demanda :

— Tu as donc fait de mauvais rêves, la nuit passée? Pourquoi parles-tu ainsi, petit agneau sans laine? Tu as mal à la tête?

— Vous ne comprenez rien! s'écria-t-il en se levant d'un bond.

Il regagna sa chambrette et se mit à ranger dans une petite valise les livres et les objets qui lui étaient les plus chers. De temps à autre, il tournait les yeux vers la fenêtre ouverte, par où l'on apercevait un carré de ciel automnal; et ce carré de ciel ressemblait à une toile gracieusement peinte, qui aurait représenté une plaine blanchâtre avec de petits lacs bleus.

Que verrait-il par la fenêtre de la chambre qui l'attendait à Cagliari? La mer? la vraie mer? les lointains infinis de l'eau bleue sous les lointains infinis du ciel bleu? Tout cet azur, vu et désiré, le rasséréna; il se repentit d'avoir contristé l'excellente femme. Mais que pouvait-il y faire? Sans doute il avait conscience d'être un ingrat; mais les nerfs sont les nerfs, et on ne peut leur commander...

D'ailleurs, il ne voulut pas être tout à fait ingrat. Quelques minutes plus tard, il planta là valise, livres et caisses, et il se précipita dans la cuisine où Zia Tatana balayait, d'un air moitié chagrin et moitié philosophique, songeant peut-être aux funèbres paroles de l'« agneau sans laine; » et il se jeta sur elle, étreignit d'un même embrassement la balayeuse et le balai, entraîna l'un et l'autre dans un vertigineux tour de valse.

— Ah! mauvaise laine, qu'est-ce que cela signifie? s'écria la vieille, palpitante de bonheur.

Mais, au plus beau moment, il s'enfuit sans répondre.

La valise faite, il alla dire adieu aux voisins, à commencer par maître Pane. La boutique du vieux menuisier, ordinairement pleine de monde, se trouva par hasard déserte, et l'étudiant dut attendre un peu, assis sur la marche intérieure de la porte, les pieds au milieu des copeaux abondans qui couvraient le sol. Un léger souffle de brise agitait au plafond les grandes toiles d'araignée où la sciure de bois s'accrochait en longs fils jaunâtres.

Enfin maître Pane rentra. Il était vêtu d'une vieille tunique militaire dont il astiquait avec soin les boutons luisans; et il eut un sourire de satisfaction enfantine lorsque Anania lui dit qu'il ressemblait à un général.

— J'ai aussi le képi! annonça-t-il très sérieusement. Tu sais, j'aimerais bien à le mettre; mais ça fait rire les polissons du quartier... Ainsi donc, tu pars, mon cher enfant? Dieu t'accompagne et te protège! Moi, je n'ai rien à te donner.

— A quoi pensez-vous là, maître Pane?

— Le cœur y est, mais le cœur ne peut suffire... Eh bien, je te construirai un bureau, quand tu seras docteur. J'ai déjà le modèle.

Il chercha un catalogue de meubles caché sous l'établi et fit voir au jeune homme un splendide bureau à colonnettes et à ornemens ajourés.

— Tu crois que je ne serais pas capable de le construire! ajouta-t-il, piqué de voir qu'Anania souriait. Ah! tu ne connais pas maître Pane! Je n'ai jamais exécuté de meubles précieux et artistiques, parce que je n'avais pas d'argent; mais je saurais bien...

— Je le crois, je le crois! répondit Anania. Et, quand je serai docteur et riche, c'est à vous que je commanderai tous les meubles de mon palais.

— Vraiment? s'écria le pauvre bossu, réjoui.

Mais, un instant après, tandis qu'il feuilletait le catalogue :

— Faudra-t-il attendre encore beaucoup d'années? demanda-t-il.

— Je l'ignore. Dix ans, quinze ans peut-être...

— C'est trop, c'est trop! Alors je serai au ciel, dans l'atelier du glorieux saint Joseph.

Et, quoique ce fût une plaisanterie, il fit dévotement le signe de la croix. Puis, les yeux fixés sur une page du catalogue :

— Dis-moi, reprit-il en épelant. Qu'est-ce que c'est, des meubles Lou-is-quin-ze?

— Louis XV était un roi..., commença Anania.

— Ça, je le sais, repartit vivement maître Pane avec un malin sourire sur sa grande bouche édentée. C'était un roi qui aimait les petites filles...

— Oh! maître Pane, où avez-vous appris cela? s'écria le jeune homme, ébahi.

Le petit vieux, tout en ôtant sa tunique et en la repliant avec soin, se mit à rire.

— Eh quoi? dit-il, feignant une stupeur ingénue, pour ne pas troubler davantage l'innocence d'Anania. Parce que nous sommes des ignorans, s'ensuit-il que nous ne devions rien savoir du tout? Ce roi-là aimait à jouer et à se divertir avec les fillettes, comme la reine Esther aimait à cueillir des épis dans la campagne et Victor-Emmanuel à piocher son jardin...

Mais Anania en savait plus long que maître Pane, et à son tour il demanda avec une feinte ingénuité :

— Vous avez donc fait des études?

— Moi? Je l'aurais bien voulu, mais je n'en ai pas eu le moyen. Tu sais, ma fleur, tout le monde ne naît pas comme toi sous une bonne étoile.

— Mais enfin, comment avez-vous connu ces histoires?

— Eh! que diable, ça se raconte! L'histoire de la reine Esther, je l'ai apprise de ta mère, et celle du roi Louis XV, de Pera *Sa Gattu*.

Ensuite, Anania vint frapper à la petite porte close de Nanna; mais le vieux fou, assis près de là sur une pierre, lui dit qu'elle était absente.

— Je l'attends aussi, ajouta-t-il; car Jésus-Christ m'a dit hier qu'il avait besoin d'une servante.

— Et où avez-vous rencontré Jésus-Christ?

— Dans la ruelle... là bas! — indiqua le fou. — Il avait une longue capote et des souliers percés... Or çà, pourquoi ne me donnes-tu pas une paire de vieux souliers, toi, Nania Atonzu?

— Ils vous seraient trop étroits.

— Et pourquoi ne marches-tu pas nu-pieds? interrogea le fou sur un ton menaçant, en fronçant les broussailles de ses sourcils gris.

— Adieu, fit Anania, sans répondre à la question. Je pars demain.

Les grands yeux bleuâtres du fou prirent une expression rusée.

— Tu vas à Iglesias?

— Non; je vais à Cagliari.

— A Iglesias, il y a les vampires et les fouines. Adieu, donc. Touche-moi la main. Comme ça, bravo! N'aie pas peur, je ne veux pas te manger. Et ta mère, où est-elle, à présent?

— Adieu, portez-vous bien, répéta le jeune homme en retirant de la grosse main calleuse du fou sa petite main fine.

— Moi aussi, je vais partir, ajouta le fou. J'irai dans un lieu où l'on mange toujours de bonnes choses : des fèves, du lard, des lentilles, des entrailles de mouton...

— Grand bien vous fasse ! Adieu.

— Eh ! cria le fou, tandis qu'Anania s'éloignait. Prends garde aux ceinturons jaunes ! Et ne manque pas de m'écrire !

Anania continua sa tournée de visites chez les autres voisins et même chez la mendiante, qui le reçut dans une chambre assez propre et lui offrit une tasse de très bon café.

— Est-ce que tu iras aussi chez Rebecca? lui demanda-t-elle avec une inquiétude jalouse. Ne voilà-t-il pas que cette sotte s'est mise à mendier ! N'est-ce pas une honte, quand on est jeune comme elle? N'oublie pas de le lui dire.

— Mais elle est couverte de plaies, elle peut à peine se traîner..., fit observer Anania.

— Non, non; elle est guérie, au contraire... Que regardes-tu là-haut? C'est une faucille de moissonneur.

— Et pourquoi l'a-t-on pendue au-dessus de la porte?

— Pour le vampire. Lorsque le vampire entre la nuit dans la chambre, il s'arrête à compter les dents de la faucille; et, comme il ne peut compter que jusqu'à sept, il recommence toujours. De cette façon, l'aube arrive; et, sitôt que le vampire aperçoit la lumière, il prend la fuite. Tu ris? Pourtant c'est la pure vérité.

La mendiante le reconduisit dehors et, en le quittant, elle lui dit :

— Que Dieu te bénisse! Bon voyage! Et fais honneur aux gens du quartier.

Anania entra chez Rebecca. Celle-ci avait encore l'air d'une fillette, quoiqu'elle eût plus de vingt ans; et elle était livide, chauve, accroupie dans son trou noir comme une bête malade dans sa tanière. En apercevant le jeune homme, elle rougit et, toute tremblante, lui offrit sur un primitif plateau de liège une grappe de raisin noir.

— Prenez-le, balbutia-t-elle. Je n'ai pas autre chose...

— Mais tutoie-moi donc! s'écria Anania, en prenant à la grappe un grain de raisin.

— Je n'en suis pas digne! Je ne suis pas Margherita Car-

boni! Je ne suis qu'une misérable ordure! répondit l'infirme en s'animant. Mais prenez-la donc, cette grappe, je vous en prie! Elle est propre; je ne l'ai pas même touchée. C'est Zio Pera *Sa Gattu* qui m'en a fait cadeau... Il ne m'oublie jamais, lui; chaque jour il m'apporte quelque chose. Le mois passé, j'ai été malade, mes plaies se sont rouvertes; et Zio Pera m'a envoyé le médecin et m'a acheté les médicamens. Oh! il fait pour moi ce que ferait mon propre père, si... Mais mon père m'a abandonnée...

Elle remarqua tout de suite qu'elle venait de toucher un point douloureux pour son visiteur et changea de conversation.

— Suffit! Vous ne voulez donc pas la prendre, cette grappe? Elle est propre, je vous assure.

— Eh bien, donne! répondit le jeune homme. Mais où la mettrai-je?... Attends: je vais l'envelopper dans ce journal... Tu sais, je m'en vais. Je vais à Cagliari comme étudiant. Au revoir. Porte-toi bien; guéris-toi.

— Adieu! dit-elle les yeux pleins de larmes. Ah! moi aussi, je voudrais partir!

En sortant, Anania vit sur la porte du cabaret la belle Agata, et il se dirigea vers elle. Dès que la fille l'aperçut, ses grands yeux brillèrent; et elle lui sourit, lui envoya de grandes salutations avec la main.

— Adieu! dit-il.

— Tu faisais donc ta cour à ce petit tas d'immondices? demanda-t-elle en indiquant Rebecca qui était venue sur le seuil de sa porte.

Et elle se mit à rire, fixant sur lui un regard lascif.

— Tu sais, reprit-elle; cette pourriture est jalouse de moi. Regarde comme elle nous épie! La sotte! Elle pense continuellement à toi parce que, la dernière nuit de l'an passé, lorsque nous avons tiré les amoureux au sort, le sort t'a mis avec elle.

— Assez! dit-il avec impatience. Je pars demain. Adieu. As-tu quelque commission à me donner?

— Non. Mais emmène-moi! proposa-t-elle avec chaleur.

Et elle attira le jeune homme dans le cabaret, lui demanda ce qu'il voulait boire.

Rien. Merci. Adieu, adieu!

Mais Agata lui versa quand même du vin blanc; et, tandis qu'il le buvait, elle regardait dehors et appuyée sur le comptoir, languissante, elle disait :

— Moi aussi, j'irai bientôt à Cagliari. Dès que j'aurai un costume neuf et des boutons d'or pour ma chemise, j'irai là-bas et j'y chercherai une place. De cette façon, nous pourrons nous revoir... Ah! diable, voici Antonino qui arrive. Il veut m'épouser, tu sais, et il est jaloux de toi... Adieu, mon trésor! Adieu, et va-t'en.

Tout en parlant ainsi, elle se jeta sur lui d'un bond félin et lui plaqua sur la bouche un baiser passionné; puis elle le poussa dehors.

Il s'en alla, étourdi, mal à l'aise, et marcha quelques minutes au hasard. Tout à coup, il se trouva entre les bras d'une femme.

— Fils de mon cœur! dit Nanna, en geignant d'un air comique et en lui présentant un cornet. C'est donc vrai? Tu pars demain? Que le Seigneur t'accompagne et te bénisse comme il bénit l'épi du froment. Nous sommes gens de revue, mais n'importe : voici pour toi... Ne me refuse pas, tu sais! j'en mourrais de chagrin!

Comme il prenait le cornet, il sentit sur sa joue le contact des lèvres de la vieille femme.

— Vois-tu, balbutia Nanna, après l'avoir embrassé, je n'ai pas pu résister à mon envie. Essuie ta joue, maintenant. Il ne faut pas qu'elle reste sale pour les suaves baisers des jeunes filles aux cheveux d'or qui te ramasseront comme une dragée...

Revenu chez lui, il déplia le petit paquet, qui contenait treize sous; et il se mit à les faire sauter dans sa main.

— As-tu été chez ton parrain? lui demanda Zia Tatana.

— Non. J'irai tout à l'heure, après le déjeuner.

Mais, après le déjeuner, il sortit dans la cour et se coucha sur une natte, à l'ombre du sureau qu'entouraient de leurs bourdonnemens les abeilles et les mouches. L'air était tiède; entre les branches, Anania voyait de grands nuages blancs passer sur le ciel bleu, et il sentait une suprême douceur tomber de ces nuages, telle une pluie de lait tiède. Des souvenirs lointains, errans et changeans comme les nuages, flottaient dans son esprit, confondus avec les impressions récentes. Il revoyait le paysage triste, gardé par les pins sonores, où son père piochait la glèbe pour semer le froment du patron; les pins avaient un murmure pareil à celui de la mer, le ciel était d'un azur profond et mélancolique. Puis il se rappelait des vers :

Le mystère de ses yeux bleus,
Vides, profonds comme les cieux...

Les yeux de Margherita? Non : dans les yeux de sa bien-aimée, il n'y avait que bonté simple et claire tendresse. Puis il entendait un pas dans la rue et croyait voir le facteur devant la porte de M. Carboni. *Toc, toc, toc!* Margherita accourait pour ouvrir, prenait la lettre rose à filets verts et se sauvait. Anania voulait la suivre, mais il ne le pouvait pas : il était incapable de bouger et de parler...

— Il est trois heures, mon enfant. Quand donc iras-tu chez ton parrain? fit Zia Tatana en le touchant à l'épaule.

Il se réveilla et se mit debout, encore ensommeillé, une joue blanche et l'autre rouge.

— Comme je dormais! dit-il en s'étirant. C'est parce que, la nuit dernière, je n'ai pas dormi une minute... J'y vais tout de suite.

Il alla faire sa toilette, se peigna, perdit une bonne demi-heure à se coiffer. Son cœur battait d'angoisse. « Qu'est-ce que cela signifie? pensait-il. Qu'est-ce que j'ai? » Il tâchait de se dominer, mais il n'y réussissait pas.

— Tu es encore là? Mais quand donc iras-tu chez ton parrain? lui répéta la vieille, de la cour.

Il mit la tête à la fenêtre et demanda :

— Qu'est-ce que je lui dirai?

— Tu lui diras que tu pars demain, que tu travailleras courageusement, que tu seras toujours un fils respectueux.

— *Amen!* Et lui, qu'est-ce qu'il me dira?

— Il te donnera de bons conseils.

— Mais me parlera-t-il de...

— De quoi?

— De l'argent! dit-il plus bas.

— Que Dieu te bénisse! repartit la vieille en levant les mains au ciel. Ça, ce n'est pas ton affaire, et tu n'as pas à t'en occuper.

— Bon! Alors, j'y vais.

Ce fut seulement dans la soirée, après avoir passé et repassé plusieurs fois sous les fenêtres de Margherita sans réussir à l'entrevoir, qu'Anania se décida enfin à frapper et à demander M. Carboni.

— Il n'y a personne à la maison, répondit la servante, hargneuse. Si tu veux attendre, ils rentreront bientôt. Pourquoi n'es-tu pas venu de meilleure heure?

— Parce que cela ne m'a pas plu, répliqua-t-il, agacé.

— C'est juste. Tu aimes mieux perdre ton temps avec ce souillon d'Agata que venir présenter tes respects à tes bienfaiteurs.

Il entra, frémissant de colère, et alla s'accouder à la fenêtre, dans le cabinet de M. Carboni. Quelle humiliation! Cette servante continuait à le traiter comme en la nuit lointaine où il était venu avec Bustianeddu demander une tasse de bouillon; il avait eu beau grandir et s'instruire, il n'était toujours que le fils d'un domestique, l'obligé qui vit des bienfaits du maître. Des larmes de rage lui mouillèrent les yeux.

« Mais je suis un homme! pensa-t-il. J'ai la ressource de renoncer à tout, de labourer la terre, de me faire soldat. Ce que je ne puis pas, c'est être lâche. Et je serais lâche si je restais un moment de plus dans cette maison! »

Il quitta la fenêtre; mais, en passant à côté du bureau déjà éclairé par la lune, il aperçut, entre les papiers qui s'y trouvaient pêle-mêle, une enveloppe rose à filets verts. Le sang lui monta à la tête; ses oreilles s'échauffèrent, martelées par un tintement métallique; sans savoir ce qu'il faisait, il saisit l'enveloppe... Oui, c'était bien celle-là, ouverte et vide! Il eut la sensation de toucher la dépouille d'une chose profanée et détruite... Ah! tout était fini! Son âme était vide et lacérée comme cette enveloppe!

Soudain, une vive lumière inonda la pièce. Il vit entrer Margherita et eut à peine le temps de laisser retomber l'enveloppe; mais il soupçonna que la jeune fille avait deviné son indiscrétion, et une vive honte se joignit à sa douleur.

— Bonsoir, lui dit Margherita en posant la lampe sur la table. On t'avait donc laissé dans les ténèbres?

— Bonsoir, murmura-t-il, résolu à expliquer son acte, puis à fuir et à ne jamais reparaître.

— Assieds-toi.

— Pardon..., commença-t-il à balbutier. Je n'ai pas fait exprès; je ne suis pas une âme vile. Mais j'ai vu cette... cette enveloppe...

Il la montra du doigt.

— Et je n'ai pas pu... Je l'ai regardée!

— C'est toi qui as écrit la lettre?

— Oui, c'est moi.

Margherita rougit et laissa voir son trouble. Elle était si belle

et si rose, dans son costume de promenade, la taille serrée par un ruban de couleur vive! Le jeune homme oublia soudain l'offense de la servante, la colère éprouvée, l'indélicatesse commise. Il aurait voulu éteindre la lampe et, dans le clair de lune, tomber aux pieds de l'aimée, l'appeler des noms les plus doux. Mais il ne pouvait pas, il ne pouvait pas! Et cependant il s'apercevait bien que, elle aussi, elle levait et baissait les yeux avec une appréhension délicieuse, dans l'attente de son cri d'amour.

— Est-ce que ton père l'a lue? demanda-t-il enfin, à voix basse.

— Oui; et il riait.

— Il riait?...

— Oui. Et, après l'avoir lue, il me l'a donnée en disant : « De qui diable cette lettre peut-elle venir? »

— Mais toi?... Qu'est-ce que tu as dit?

— Moi...

Ils parlaient bas, pleins d'anxiété, déjà enveloppés par le mystère d'une complicité enivrante. Tout à coup, Margherita changea de voix et d'aspect.

— Oh! mon père qui arrive!... dit-elle d'une voix étouffée.

Puis elle cria à son père :

— Tu sais, Anania est ici!

Et, courant vers la porte, elle sortit à la hâte, tandis qu'Anania retombait dans la plus grande agitation. Il sentit la main chaude de son parrain serrer la sienne; il vit des yeux bienveillans qui le regardaient et une chaîne d'or qui scintillait; mais il ne conserva pas le moindre souvenir des bons conseils et des facéties que lui prodiguait le père de la jeune fille. Un doute amer l'empêchait d'écouter. La véritable signification du sonnet avait-elle été comprise par Margherita? Et qu'en pensait-elle? Car elle ne lui avait rien dit à ce sujet, pendant les précieuses minutes qu'il avait si sottement laissées fuir. Le trouble manifeste qu'elle avait montré le rassurait insuffisamment; ce trouble ne disait pas tout, et Anania voulait en savoir davantage, voulait tout savoir...

« Tout quoi? » se demanda-t-il avec découragement. Tout, c'était peut-être rien!... Hélas! rien n'était possible! A supposer qu'elle eût compris, à supposer qu'elle aimât... Mais cette supposition même était une sottise! Non, rien n'était possible! Une immensité vide entourait le pauvre garçon; et, dans ce vide, la

voix de M. Carboni se perdait comme dans un abîme au fond duquel il n'y aurait eu personne pour entendre.

— Sois gai et ne pense qu'à étudier! conclut le parrain, en voyant qu'Anania poussait un soupir. De la gaîté, que diable! Montre que tu es un homme et fais-toi honneur!

Margherita reparut, accompagnée de sa mère qui, à son tour, ne ménagea pas au visiteur les conseils et les encouragemens. La jeune fille allait et venait dans la pièce; elle s'était rajusté les cheveux, avec coquetterie; et, chose plus significative encore, elle s'était poudrée. Ses yeux et ses lèvres resplendissaient; elle était très belle. Anania la suivait du regard, en extase.

Lorsqu'il s'en alla, elle le reconduisit jusqu'à la grande porte. La lune eclairait la cour, de même qu'en ce soir lointain où la fière et pourtant suave apparition de la fillette avait éveillé chez le garçonnet la conscience du devoir. Maintenant aussi elle était fière et suave, et elle marchait légère, avec un frou-frou d'ailes, comme prête à prendre son vol Ah! elle était véritablement un ange; et Anania s'attendait à la voir s'élancer dans les airs, disparaître parmi les étoiles; et le désir d'enlacer cette taille souple, ceinte du ruban de couleur vive, lui donnait le vertige.

Margherita retira le verrou et tendit sa main au jeune homme. Elle était pâle.

— Adieu... murmura-t-elle. Je t'écrirai...

— Adieu! répondit-il, frissonnant de joie.

Et ils s'embrassèrent, éperdus.

VIII

A Cagliari, Anania suivit d'abord les cours du Lycée, puis, pendant deux ans, ceux de l'Université. Il étudiait le droit

Ces années furent dans son existence comme un intermède, comme une musique douce et tendre.

Déjà, tandis que le train l'emportait à travers les campagnes désolées, rendues encore plus tristes par l'automne, il avait senti naître en lui-même une vie nouvelle. Il se sentait tout autre, comme s'il venait de dépouiller un vieux vêtement trop étroit pour en prendre un neuf, moelleux et commode. Quelle était la cause de ce bien-être moral? Était-ce le baiser de Margherita? ou l'adieu à toutes les petites et misérables choses du passé? ou la joie un peu craintive d'être libre? ou la pensée du

monde inconnu vers lequel il s'élançait? Il n'en savait rien et il ne cherchait pas à le savoir. Une ivresse profonde, faite d'orgueil et de volupté, l'enveloppait ainsi qu'un nuage à travers lequel il entrevoyait des horizons merveilleux. Comme la vie était riante et facile! Beauté, force, victoire, tout lui appartenait; toutes les femmes l'aimaient; toutes les portes du bonheur s'ouvraient devant lui.

Pendant le trajet de Nuoro à Macomer, il demeura continuellement sur la plate-forme du wagon, debout, secoué par les cahots rageurs du train. Peu de gens montaient et descendaient aux stations désertes, où les acacias, comme ennuyés de leur solitude, semblaient attendre le passage du train pour lancer contre lui des nuées de petites feuilles jaunes. Le contraste entre l'immobilité morose de ces arbres et la course tapageuse du train frappait son esprit surexcité. « Oui, pensait-il, la vie, c'est le mouvement. » Et il se réjouissait de sentir en lui-même la force allègre de l'eau courante, après ces longues années durant lesquelles son âme avait été comme une mare qui croupit entre des bords encombrés d'herbes fétides.

A Cagliari, tout s'arrangea au mieux, comme si la fortune, se repentant du tort qu'elle lui avait fait jusque-là, s'était mise à le favoriser jusque dans les moindres choses. Il trouva tout de suite une belle chambre avec deux fenêtres. De l'une, on avait une vue splendide sur un paysage clos par les collines et par la mer; et, certains jours, la mer était si calme que les vapeurs et les bateaux à voile s'y dessinaient comme des gravures sur une plaque d'acier. De l'autre, on apercevait presque toute la ville grimpant jusqu'aux bastions et au Castello parmi une profusion de palmiers et de fleurs : telle, une ville mauresque.

Anania d'abord eut une préférence pour cette dernière fenêtre, au bas de laquelle passait une large rue blanche. En face du *palazzo* neuf où il avait son logement, la rue était bordée par une file d'anciennes petites maisons badigeonnées en rose, avec des balcons à l'espagnole, garnis d'œillets et de loques étendues au soleil.

Bien qu'on fût aux derniers jours d'octobre, il faisait encore chaud; l'air était imprégné d'étranges parfums, et les dames que, de sa fenêtre, l'étudiant voyait se rendre à l'église de San Lucifero, étaient habillées de mousseline et d'étoffes légères. Il semblait au jeune homme qu'il vivait dans un pays enchanté; l'air

odorant et énervant, les commodités inaccoutumées de la chambre spacieuse, les douceurs de la vie indépendante lui donnaient l'impression vague d'un rêve. Il tomba dans une sorte de torpeur voluptueuse, à travers laquelle les particularités de sa nouvelle existence et les souvenirs de son passé récent lui arrivaient délicieux et voilés. Tout lui semblait grand et beau, les rues, les églises, les maisons. Et que de monde il y avait à Cagliari ! Quelle élégance et quel luxe !

La première lettre de Margherita accrut encore sa joie de vivre. C'était une lettre simple et tendre, écrite sur un grand feuillet blanc, en caractères ronds, presque masculins. Margherita racontait que, tous les soirs, elle s'accoudait de longues heures à la fenêtre et qu'elle se plaisait à imaginer qu'il allait passer d'un moment à l'autre, comme il avait l'habitude de faire avant son départ. Elle était bien chagrinée de cette séparation ; mais elle se réconfortait en se disant qu'il poursuivait ses études et qu'il préparait ainsi leur avenir. Dans un post-scriptum, elle lui indiquait l'endroit où il pourrait adresser la réponse, et elle le priait d'agir avec la plus extrême prudence ; car, si l'on venait à savoir qu'ils s'écrivaient, on s'y opposerait certainement de la manière la plus rigoureuse.

La réponse d'Anania fut toute vibrante d'amour et de félicité. Sans doute il éprouvait un peu de remords à trahir son bienfaiteur par cette correspondance clandestine ; mais déjà il cherchait à se tromper lui-même par des sophismes. « Si mon amour rend la fille heureuse, pensait-il, je ne comprends pas qu'il puisse être un mal pour les parens. »

Après avoir mis cette première lettre à la poste, Anania eut un besoin impérieux de respirer à pleins poumons, de courir à travers la campagne, de gravir une hauteur ; et il se dirigea d'un pas rapide vers la colline de Bonaria.

Une douceur orientale descendait avec les feux du soir. L'avenue qui conduit au Sanctuaire était déserte, et la lune commençait à briller entre les arbres immobiles ; le ciel, d'un bleu verdâtre, sillonné de nuages rouges et violets, prenait sur la ligne de la mer une délicieuse teinte d'émeraude. C'était comme un rêve. Anania s'assit sur la banquette de gazon qui entourait le parvis du Sanctuaire, et il contempla la mer paisible et radieuse. La splendeur verdâtre du ciel s'y reflétait, avec la coloration des nuages, avec la phosphorescence de la lune ; et les flots venaient

briser au bas de la colline leurs énormes conques de nacre liquide qui se dissolvaient en écumes argentées. Quatre barques à voile, se détachant sur le fond lumineux, ressemblaient à d'immenses papillons qui seraient venus là pour boire ou se reposer sur les eaux. Jamais il ne s'était senti aussi heureux. Son âme était ondoyante et resplendissante comme la mer, et il se croyait transporté par quelque bienfaisant sortilège dans un mystérieux pays enchanté, au seuil d'un palais magique où il allait s'installer pour toujours.

Lorsqu'il reprit le chemin de la ville, déjà la lune semait de disques et d'arabesques d'argent l'avenue obscurcie; on entendait un chant lointain de pêcheur ; tout était paix et tendresse. Mais une mélancolie tombait avec les ombres, et le cœur du jeune homme se serra.

Comme il traversait le square de San Lucifero, il entendit des cris, des hurlemens, des glapissemens de femmes, et des voix d'hommes qui blasphémaient et prononçaient d'ignobles paroles. La curiosité le fit courir, et, lorsqu'il fut arrivé dans la rue où il habitait, il vit en face des petites maisons roses un groupe de gens qui vociféraient et se prenaient aux cheveux.

— Mais les gardes? Pourquoi les gardes ne viennent-ils pas? demanda-t-il, tout ému, à un gros homme en costume de velours noir qui regardait tranquillement la mêlée.

— Qu'est-ce que les gardes pourraient y faire? répondit l'homme. Ce qu'il faudrait, ce serait obliger les donzelles à déguerpir.

— Pourquoi? Qui sont ces femmes?

— Eh! parbleu, ce sont des femmes perdues! Vous êtes bien innocent.

Sur ces entrefaites, on vit poindre au bout de la rue les casques des agens. Aussitôt deux hommes se détachèrent du groupe et s'enfuirent vers le square; les femmes coururent s'enfermer chez elles; la rue reprit son aspect tranquille. Et ce fut seulement dans l'âme d'Anania que persista le tumulte.

Il rentra chez lui, si pâle et si oppressé que sa logeuse remarqua son trouble.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle. C'est la bagarre de la rue qui vous a fait peur? N'ayez crainte : nous forcerons bientôt les gueuses à déguerpir. Nous avons adressé une pétition à la Questure.

— Et d'où sont-elles?

— Il y en a une qui est de la ville. Je crois que l'autre est de Capo-di-Sopra. Est-ce qu'on sait jamais?

Cette nuit-là, tourmenté par l'insomnie et par de cruelles réflexions, il sanglotait dans les ténèbres : « O mon Dieu, mon Dieu, faites qu'elle soit morte! Ayez pitié de moi, Seigneur! » Après les renseignemens que sa logeuse lui avait fournis pendant le dîner, il ne redoutait plus qu'une de ces femmes pût être sa mère; mais il se représentait Oli vivant comme ces malheureuses dans la plus honteuse abjection, et il frémissait de haine et de dégoût.

De temps à autre, une sorte de vide se produisait dans son esprit. Alors, las de se tourmenter, il laissait sa pensée courir au hasard après des visions étrangères à ce qui le tourmentait; le souffle du vent et le murmure des vagues lui rappelaient les bois de l'Orthobene, où si souvent, tandis qu'il cueillait des violettes, la brise sur les yeuses lui avait donné l'illusion d'entendre la mer. Mais, tout d'un coup, la sinistre vision réapparaissait et lui donnait une nouvelle angoisse.

Puis il pensait à Margherita. « Hélas! se disait-il, pourquoi ai-je fait ce rêve d'amour? Jamais ma fiancée ne voudra être la belle-fille d'une femme perdue. *Cette femme* nous sépare nécessairement... Mais si *elle* était morte?... Oh, non, elle n'est pas morte! J'en ai la certitude... Elle vit, et elle est jeune encore. Quel âge peut-elle avoir? Trente-deux ou trente-trois ans, je suppose... Ah! elle est jeune, elle est très jeune! »

L'idée de cette jeunesse finissait par l'attendrir. « Et qui sait si elle n'est pas revenue au bien?... Dans tous les cas, mon devoir est de la rechercher, de la retrouver, de l'aider à sortir de la honte... En somme, elle ne m'a abandonné que pour m'être utile. Avec elle, j'aurais végété dans l'indigence, j'aurais risqué de devenir un voleur, un criminel. Maintenant, au contraire, me voici en passe de conquérir une situation honorable dans le monde. Je serai le fils de mes œuvres... Pourquoi Margherita refuserait-elle de se donner à moi? Elle verra en moi, non le fils de la femme perdue, mais le fils de ses œuvres. Je n'ai rien fait, moi, qui puisse me déshonorer... »

La conclusion de ce débat intérieur fut qu'il devait écrire dès le lendemain à Margherita pour lui apprendre la vérité tout

entière. Mais ni le lendemain ni les jours suivans il n'eut le courage de faire à la jeune fille cette triste confession. Il s'excusait vis-à-vis de lui-même en se disant : « Quand je la reverrai, je lui révélerai de vive voix mon secret. » Et cependant il se rendait bien compte que, lorsqu'il la reverrait, il aurait encore moins de courage pour parler que pour écrire.

Depuis le soir de la rixe, il évita de regarder par la fenêtre de la rue. Mais, soit en allant au cours, soit en rentrant chez lui, il ne pouvait éviter d'apercevoir souvent les deux femmes de la maison rose, qui étaient presque continuellement sur leur balcon ou sur le seuil de leur porte. L'une de ces femmes, — celle de Capo-di-Sopra, — grande et mince, avec des cheveux très noirs et des yeux d'un bleu vif, attirait surtout son attention. Elle s'appelait Marta Rosa ; il y avait des jours où on la voyait misérablement vêtue, mal coiffée, les pieds dans des savates rouges ; et, d'autres jours, on la voyait habillée avec une élégance criarde, traînant dans l'ordure ses bottines de satin. Quelquefois, elle chantait des chansons de son pays ; et tandis qu'Anania travaillait dans sa chambre, il l'entendait fredonner, d'une voix assez pure, ce refrain qui revenait sans cesse aux lèvres de la fille :

Le soldat qui fait la guerre,
De Dieu ne se souvient guère,
A ce qu'on dit.
Et moi, mon corps se réduit
A sept onces de terre,
Quand il est enseveli.

Alors le jeune homme se demandait : « Pourquoi ne réfléchit-elle pas à ce qu'elle chante ? Pourquoi ne songe-t-elle pas à la mort et à Dieu ? Pourquoi ne se corrige-t-elle pas de ses vices ? » Le chant de cette femme lui faisait mal.

Cependant, les semaines et les mois passaient. Un hiver très doux avait succédé à un automne aussi chaud qu'un été ; en janvier, les amandiers commençaient à fleurir ; si le mistral n'eût pas, de temps à autre, enveloppé la ville dans des nuages de poussière, on se serait cru au printemps.

Anania ne s'était lié avec aucun ami, ne fréquentait aucun camarade. Lorsqu'il n'étudiait pas, il se promenait seul au bord de la mer ou faisait de longues excursions dans les campagnes environnantes. Ce fut ainsi que, en explorant les collines du

Monte Urpino, il eut la chance de découvrir un site merveilleux.

C'était une pigneraie aux allées désertes, tapissées de mousse ; à gauche, il y avait des prés verts, des clos entourés de haies rousses et parsemés d'arbres en fleur ; à droite, il y avait des bouquets de bois et des pentes couvertes d'iris. Anania venait s'asseoir sous les pins, au sommet d'une éminence, et il s'attardait à contempler le paysage sans limites. La ville rougeoyait au soleil ; des étangs bleuâtres luisaient de reflets métalliques ; la mer était pareille à un immense creuset plein d'or en ébullition. La pigneraie du Monte Urpino fut dès lors le royaume de ses rêves. Il y revenait presque tous les jours, et il se considérait si bien comme le maître de l'endroit que la rencontre d'une autre personne le rendait de mauvaise humeur. Il se plaisait à y relire les lettres de Margherita et s'y abandonnait librement à ses rêves. Les sonnailles d'un troupeau de brebis paissant dans le voisinage évoquaient le souvenir du pays natal et lui inspiraient une tristesse nostalgique. Que faisait en ce moment Zia Tatana ? Elle était sans doute dans sa cuisine, occupée à préparer le repas du soir, et la pensée de son fils adoptif mouillait de larmes ses yeux si bons. Et l'*autre*, où était-elle, que faisait-elle ? Était-elle riche ou mendiante ?... Et si elle était en prison ?...

* * *

Les vacances de Pâques approchaient, et Anania comptait avec une impatience croissante les jours, les heures, les minutes.

Lorsqu'il s'installa dans le train, l'excès de sa joie était cuisant comme une souffrance. « Et si j'allais mourir en voyage ? se disait-il. Ah ! mes belles montagnes ! Ah ! ma vieille petite ville de Nuoro ! Ah ! le visage adoré de Margherita ! »

Heureusement, il arriva sain et sauf à destination ; et la première personne qu'il reconnut sur le quai de la gare, ce fut Nanna. Elle attendait depuis longtemps ; et, sitôt qu'elle vit le beau jeune homme descendre du wagon, elle s'élança à sa rencontre.

— Mon cher enfant ! mon cher enfant !

— Tiens ! lui dit-il d'un ton sec.

Et, pour se préserver d'un embrassement peu désirable, il lui mit entre les mains sa valise, un ou deux paniers, une canne, un parapluie. Et il ordonna :

— Porte vite mes bagages à la maison. Moi, j'ai une course à faire.

Tandis que Nanna, stupéfaite, s'en allait d'un côté, il s'en alla de l'autre, vers la demeure de Margherita.

L'aspect de ces lieux où s'était écoulée son adolescence et qu'il avait quittés depuis quelques mois à peine lui semblait nouveau et lui donnait une sorte de désappointement. Comme les maisons étaient basses! Comme les rues étaient étroites! Comme le printemps était froid, dans cette région montagneuse!

Une femme se montra sur le pas de sa porte, regarda curieusement et dit à haute voix : « C'est lui! » Le jeune homme sentit son cœur battre plus fort et hâta le pas.

Ah! la voilà enfin, la voilà, cette demeure dont il s'approche comme un dévot s'approche du tabernacle. Voilà le porche rouge; voilà les volets verts. Il n'y a dans la cour qu'une poule noire, qui marche en levant très haut les pattes et qui, par instans, s'arrête pour donner un coup de bec sur le sol. A la fenêtre, aucune figure n'apparaît. C'est étrange! Il l'a cependant avertie qu'il suivrait ce chemin pour aller de la gare à la maison de son père. L'anxiété le serre à la gorge.

Tout à coup, il a comme un éblouissement. Elle est là-haut, elle le regarde, elle sourit. L'émotion le trouble à tel point qu'il ne songe même pas à répondre par un salut et par un sourire.

La vision disparaît; mais il n'en continue pas moins à contempler la fenêtre vide.

Des pas retentissent au bout de la rue : c'est Franziscu Carchide, qui s'avance en compagnie de deux ou trois autres personnes. Pour éviter cette rencontre, Anania prend sa course, et, quelques minutes après, il fait irruption dans la cuisine où Zia Tatana le reçoit à bras ouverts, tandis que Nanna, essoufflée, entre avec la valise, les paniers, la canne et le parapluie.

GRAZIA DELEDDA.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

AU TEMPS PASSÉ

Beaucoup de choses s'estompent déjà dans le lointain de ma mémoire. Avant que tout s'efface, je voudrais rassembler quelques souvenirs, non pour la satisfaction de parler de moi, mais pour faire revivre les traits essentiels d'une société aujourd'hui presque disparue. Quelle était, il y a trois quarts de siècle, sous le gouvernement de Juillet, la vie provinciale d'une partie de la France ? J'ai pu l'observer de très près, sur la frontière de l'Est, dans une ville de guerre toute pénétrée des traditions françaises, où le voisinage même de l'étranger donnait plus de force encore au sentiment national. Je ne prétends pas généraliser outre mesure. La généralisation, dont Renan avait justetement horreur, est le pire des procédés historiques. La vérité se compose de nuances, de retouches, et non d'absolu. Je ne dirai donc pas que ce qui se passait à Metz, ma patrie, se passât exactement de même ailleurs. Il y avait certainement des différences. Mais un fonds commun d'idées et de manières de sentir subsistait un peu partout.

I

En première ligne le souvenir toujours vivant de l'Empire, de ses gloires et de ses malheurs, — surtout de ses gloires. Ni la retraite de Russie, ni la journée de Leipzig, ni même Waterloo n'avaient ébranlé la confiance générale du peuple français dans le génie de l'homme et dans la supériorité des armes françaises.

On avait été vaincu, il est vrai, mais la France n'avait succombé que sous l'effort d'une coalition qui elle-même ne devait son succès qu'à la trahison de Bernadotte, de Murat, de Bourmont. L'orgueil national n'acceptait l'idée de la défaite qu'en la corrigeant par une série de circonstances atténuantes. La masse du public ne se reportait guère vers les heures sombres, quoiqu'elles fussent les plus récentes. L'Empire apparaissait toujours dans le glorieux rayonnement de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna.

Ce sentiment était entretenu par les survivans de la Grande Armée, nombreux encore et tout pleins de leur sujet. La guerre était la période éblouissante de leur vie. Ils avaient pris part à de si grands événemens, ils en conservaient un souvenir si profond qu'ils ne pouvaient guère parler d'autre chose. Souvent indifférens ou même hostiles à la réalité présente, qui leur paraissait trop étroite ou trop mesquine, ils se plongeaient dans la contemplation, dans l'admiration du passé. Presque toutes les familles comptaient parmi leurs membres un ou deux de ces glorieux vétérans. Mon grand-père maternel avait construit les fortifications de Mayence sous la surveillance directe de l'Empereur ; un de mes grands-oncles servait dans la cavalerie. Quatre de mes cousins se trouvaient à Leipzig d'où ils avaient eu tous quatre la chance de revenir.

Dans notre enfance et dans notre jeunesse nous étions tous bercés par la même légende, la légende napoléonienne. Que de fois nous avons entendu les mêmes récits, un peu monotones, mais si vibrans et si sincères ! Ceux qui les faisaient nous semblaient entourés d'une auréole.

Les mots qui sortaient de leurs lèvres résonnaient comme des fanfares. Ils ne parlaient que de grands souvenirs, du grand Empereur, de la Grande Armée, de la grande nation. A les écouter, un frisson d'enthousiasme et de patriotisme passait dans nos veines. Ils nous apprenaient à ne jamais douter de la patrie, à la considérer comme la première des nations, comme la reine du monde. Soldats obscurs ou généraux illustres, ils tenaient tous un langage analogue. Un simple canonnier de marine, débris de la malheureuse expédition de Saint-Domingue, s'exprimait avec la même foi que le général Villatte, le général de Piré ou le baron Achard qui se succédaient dans le commandement de la division de Metz.

Sous l'impression de ces récits, presque toute la jeunesse lo-

cale se destinait aux écoles militaires, à l'École Polytechnique et à Saint-Cyr. L'École d'Application du génie et de l'artillerie, les régimens de ces deux armes spéciales tenaient dans la ville le haut du pavé. Il n'y avait guère de famille qui n'eût un fils, un gendre, un parent sous les drapeaux. Aussi les bourgeois vivaient-ils en bonne harmonie avec les soldats, sauf dans les circonstances très rares où ceux-ci, à la suite de quelques libations, troublaient le calme des rues par un tapage nocturne. Seulement, tandis que les officiers se consacraient exclusivement à leurs devoirs militaires, sans vouloir connaître de la France autre chose que son armée, les civils regardaient du côté du Parlement et s'intéressaient à la politique.

Il y avait parmi eux trois partis très tranchés. Un groupe peu nombreux, mais compact, composé de quelques gentilshommes authentiques, de nobles qui s'étaient anoblis eux-mêmes, et de bourgeois flattés de faire figure à côté de la noblesse, restait fidèle aux idées de la Restauration et de l'ancien régime. Ils traitaient le roi Louis-Philippe d'usurpateur et boudaient le monde officiel. A l'autre extrémité, un petit nombre d'hommes résolus souhaitaient et annonçaient le triomphe de la République. Dans le milieu, les gros bataillons des propriétaires, des industriels, des commerçans, des gens paisibles s'accommodaient à merveille du suffrage restreint et de la monarchie bourgeoise. La physionomie du roi Louis-Philippe n'était pas faite pour inspirer l'enthousiasme, mais elle plaisait par sa bonhomie, surtout elle rassurait les intérêts. D'ailleurs les princes ses fils, qui tous portaient l'uniforme, particulièrement le Duc d'Orléans, ne laissaient échapper aucune occasion de passer en revue les régimens de Metz, ou de prendre part à leurs manœuvres. La popularité qui les entourait rejaillissait dans une certaine mesure sur le gouvernement de leur père.

Au fond, la population messine était heureuse, active, appliquée au travail, contente du présent, sans inquiétudes pour l'avenir. Les ouvriers de métier gagnaient largement leur vie, la petite bourgeoisie et le petit commerce vivaient de l'armée, les propriétaires du revenu de leurs maisons louées en partie à les officiers. L'élément militaire jeune, aimable, brillant, donnait aux réunions de la société un caractère permanent de bonne grâce et de gaieté. Excepté quelques esprits boudeurs ou avancés, personne ne désirait de changement. Aussi la Révolu-

tion de Février inspira-t-elle dans la bourgeoisie plus d'appréhensions que de joies. On ne séparait guère la République des souvenirs de la Convention et de la Terreur. Le département de la Moselle envoya cependant à l'Assemblée Constituante des représentans de l'opinion républicaine modérée, choisis parmi les plus honnêtes et les plus capables. Le choix du général Poncelet, par exemple, et de Dornès, qui fut tué en défendant l'ordre dans les journées de Juin, faisait le plus grand honneur au discernement du suffrage universel alors à ses débuts.

Quelques mois après, tout se gâtait. L'insurrection parisienne, la lutte des clubs et des faubourgs contre la représentation nationale avaient inquiété et indigné les Messins. Les élections à l'Assemblée législative se firent dans un sens absolument opposé. On n'envoya guère à la nouvelle Chambre que des gens décidés, ou tout au moins résignés à la réaction. L'élection du prince Louis-Napoléon imprimait à la liste une signification nettement rétrograde. Sur cette terre de soldats le neveu de l'Empereur bénéficiait des souvenirs du premier Empire si vivans encore et si répandus dans le peuple. Tous les anciens militaires, leurs fils, leurs parens, leurs familles avaient voté et travaillé pour lui avec ardeur. Même après le Mexique, même après Sadowa, ces sympathies lui demeurèrent fidèles. En 1870, la députation de la Moselle restait tout entière bonapartiste.

Si en dehors des apparences extérieures on voulait pénétrer jusqu'au fond des âmes messines, généralement fermées, peu communicatives, qu'y trouvait-on ? Beaucoup de raison, de sagesse, de mesure, le sens pratique des choses, par-dessus tout le goût de l'économie et de l'épargne. Quelques maisons riches donnaient l'exemple du luxe, mais elles faisaient exception. La grande majorité des habitans évitait tout ce qui aurait pu ressembler à de l'ostentation, leur donner l'air de jeter de la poudre aux yeux. Ils recevaient, à coup sûr, leurs familles et leurs amis; ils les recevaient même fort honorablement, mais avec simplicité. Peu importait aux Messins de paraître moins riches qu'ils ne l'étaient en réalité, pourvu qu'ils ne fissent pas de dépenses inutiles. En général le train de maison était inférieur à ce qu'aurait comporté la fortune réelle. Sans être précisément avares, des ménages fort à l'aise vivaient petitement. N'ayant aucun besoin personnel, pas même celui d'étonner la galerie, ils se contentaient de peu. Il leur suffisait d'être en réalité ce qu'ils étaient, de

posséder ce qu'ils possédaient, sans le moindre désir d'en faire étalage.

Sous la modestie des apparences, sous le mépris visible de toute ostentation se cachait l'esprit d'initiative qui est le trait caractéristique des populations lorraines, la hardiesse de la pensée qui devance le temps, l'intuition précoce des besoins et des nécessités du monde moderne. Nulle part on n'a mieux compris ni favorisé plus tôt l'ascension inévitable de la démocratie dans la société française. C'est à Metz qu'ont été créées en province les premières sociétés de secours mutuels, à Metz encore que se sont ouverts les premiers cours publics destinés aux ouvriers sous la direction des personnes les plus distinguées de la ville. La simplicité des habitudes facilitait le rapprochement des classes en ne laissant subsister entre elles aucune de ces barrières qu'élèvent entre les hommes le luxe ou la morgue.

Cette manière très simple de vivre qu'on aurait retrouvée alors, et qu'on retrouverait encore, sur bien des points de la France était relevée à Metz par la vivacité du sentiment national. Il n'y avait pas de ville plus profondément française, française par la langue et par les mœurs, par son attachement à toutes nos traditions, ni plus éloignée de l'empire germanique qu'elle ne connaissait que pour lui avoir résisté victorieusement avec le duc François de Guise. Si on nous avait prédit que Metz deviendrait un jour, — ne fût-ce que momentanément, — une ville allemande, aucun de nous n'aurait voulu le croire. Personne n'y avait jamais parlé, personne n'y parlait allemand. La langue allemande, l'esprit allemand s'étaient arrêtés à quelques lieues de nos murailles sans y pénétrer jamais. Nos chartes, nos archives, nos plus vieux documens, toute notre littérature locale étaient de langue française. Un si grand nombre de nos compatriotes, depuis Lasalle, le brillant cavalier, jusqu'au maréchal Ney, le brave des braves, avaient glorieusement servi la France que nous nous considérions comme les plus Français des Français. Qui aurait pu prévoir parmi nous et la folie du second Empire, déclarant la guerre sans l'avoir préparée, et le droit de conquête, le droit brutal du moyen âge ressuscité contre nous dans le plus civilisé des siècles par un des peuples qui sont le plus fiers de leur civilisation!

Race positive et forte, cette race messine, plus solide que brillante, mais douée d'une énergie peu commune! Nullement

réfractaire d'ailleurs à l'élégance de l'esprit et à la puissance de l'art. L'Académie de Metz recevait et publiait des communications littéraires, le Conservatoire de musique formait des élèves, les concerts donnés par les maîtres attiraient toute la ville, le ténor Dupré se faisait entendre et applaudir au théâtre avant d'être accueilli à l'Opéra de Paris. La gloire d'Ambroise Thomas commençait à poindre. L'école de peinture était représentée par Maréchal, le grand peintre verrier, par Auguste Rolland dont les pastels reproduisent si fidèlement la physionomie de la terre lorraine, ses étangs, ses forêts, ses grands animaux de chasse; par De Lemud, au crayon si fort et si délicat; par Devilly, si bien fait pour peindre les soldats. C'est à Metz, au milieu de ces vétérans de l'art que s'est formé le fort et délicat talent d'Émile Michel, qu'il a appris à observer la nature, à en rendre les nuances les plus différentes avec tant de justesse et de charme. Ce sont eux qui ont développé en lui le sentiment de toutes les variétés de l'art, ce sont eux qui l'ont préparé au rôle de critique qu'il remplit aujourd'hui avec une si haute autorité.

II

Les souvenirs de ma jeunesse me laissent, à distance, une impression très douce. Il me semble que je vivais dans un milieu agréable, parmi des gens satisfaits de leur sort. La nature humaine demeurant partout la même, on soupçonnait bien quelques drames secrets, des amertumes, des jalousies, des rivalités. Mais l'ensemble offrait une apparence de contentement. Quoiqu'il y eût dans la ville trois opinions, représentées par trois journaux différens : le *Vœu National*, légitimiste, l'*Indépendant*, ministériel, le *Courrier de la Moselle*, républicain, quoiqu'il en résultât des polémiques assez vives, les relations entre les personnes restaient plutôt courtoises. Jamais je n'ai entendu prononcer autour de moi les paroles de haine, les anathèmes violens qui depuis ont si souvent frappé mes oreilles. On ne pensait pas de même, sans se croire pour cela le droit de se mépriser et de s'injurier. Une certaine politesse subsistait entre les partis, à l'image du monde militaire qui donnait l'exemple de la correction et de la tenue.

Le collège de Metz, où j'ai fait mes premières études, de la huitième à la philosophie, rassemblait tous les élémens de la

société messine, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevés. Sous le gouvernement de Juillet, l'État seul donnait l'enseignement. Il n'y avait donc aucune institution qui pût faire concurrence au collège. Tous les enfans du pays, fils de gentilshommes, fils d'officiers, fils de riches bourgeois, de petits commerçans, de boutiquiers ou de cultivateurs, boursiers sans fortune, étaient élevés ensemble. On peut dire que leur réunion représentait les différens aspects de la population tout entière. Dans leurs relations de tous les jours ils apportaient naturellement l'esprit de leurs parens, esprit large et libéral. Les catholiques coudoyaient les protestans et les israélites. Les enfans des millionnaires vivaient dans l'intimité des pauvres diables dont les parens gagnaient leur pain à la sueur de leur front. Ils se querellaient, bien entendu, ils se battaient même quelquefois, mais jamais par esprit de caste. L'égalité et la cordialité régnaient entre eux. Je n'ai guère entendu reprocher à un juif sa religion, à un fils de fripier le commerce de son père.

Une classe de lycée était un observatoire bien modeste, mais d'où l'on avait vue sur tout le pays. Nulle part on n'aurait trouvé un champ d'observation plus étendu. La maison paternelle m'offrait aussi un théâtre instructif et plein d'intérêt. Ici, j'en demande pardon au lecteur, mais je suis obligé d'entrer dans quelques détails personnels sans lesquels mon récit resterait incomplet. Mon père, ancien élève de l'École normale supérieure, ancien professeur de rhétorique au lycée de Lyon, avait été nommé en 1835 recteur de l'Académie de Metz par M. Villemain, son ancien maître. Chez lui se réunissaient le monde universitaire, les autorités, un certain nombre d'habitans de la ville et d'officiers. J'ai rarement vu une société plus tolérante, d'esprit plus ouvert et plus conciliant. L'aumônier du lycée y voisinait avec le juif Salomon Hirsch, professeur d'anglais, beau-père du poète Eugène Manuel. Des libres penseurs, des voltairiens s'entendaient à merveille avec des catholiques convaincus, avec des membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

Mon père y donnait le ton par sa manière de voir tout à fait éclectique, peut-être aussi un peu par les contrastes qu'il réunissait en sa personne. Descendant direct d'une des plus anciennes et des plus nobles familles du Maine; petit-fils du vidame de Vassé, maréchal de camp des armées du Roi, gouverneur de Plessis-les-Tours, il avait, comme son père lui en avait donné

l'exemple dans la nuit du 4 août, renoncé à tous ses titres pour se contenter du nom de la terre de Mézières, dépendant de l'ancien domaine de Vassé. Il n'en conservait pas moins un certain orgueil de race, mais il était beaucoup plus fier de ses brillans succès au concours général, et des grades qu'il avait conquis à la Sorbonne, que de ses parchemins. C'est dire qu'il estimait par-dessus tout le mérite personnel. Les hommes distingués, quel que fût leur rang ou leur costume, trouvaient chez lui l'accueil le plus cordial. J'y ai vu le Père Lacordaire en tournée de prédication, assis à côté de Frédéric Cuvier, frère du grand naturaliste, zélé protestant, d'une famille de pasteurs. L'Université profitait surtout de cet éclectisme. Elle comptait à Metz des hommes de valeur que leur timidité ou leur modestie empêchait d'occuper dans le monde la place qui leur était due. Le recteur ne manquait aucune occasion de les faire valoir et de les placer à leur véritable rang dans l'estime publique.

Quels profonds sentimens de reconnaissance nous conservons, mes anciens camarades et moi, pour ces maîtres de notre jeunesse ! Braves gens dont quelques-uns manquaient de science ou de portée d'esprit, mais si honnêtes, si consciencieux, si appliqués à leurs devoirs de chaque jour. Ils nous ont appris à travailler et, ce qui est plus précieux encore, ils nous ont donné le goût du travail. L'un d'eux, M. Gelle, professeur de rhétorique, était tout à fait de premier ordre. Excellent élève des lycées de Paris, lauréat du concours général, rival de Victor Le Clerc, il possédait à fond l'antiquité classique. Il lui arrivait souvent de dicter de mémoire une version latine sans en avoir le texte sous les yeux. J'ai vu bien des fois mon père accomplir le même tour de force. Tous deux avaient appris très jeunes des pages de latin qu'ils avaient retenues. A cette connaissance des textes, M. Gelle joignait le goût, la finesse, la faculté de comprendre et d'admirer les beautés littéraires. Il parlait de ses auteurs favoris avec un feu, avec un enthousiasme communicatifs. Il ne se contentait pas de nous expliquer les belles œuvres, il nous en faisait sentir le charme ou la puissance en termes pleins de chaleur. Lorsque nous écoutions sa parole ardente et émue, il passait en nous quelque chose de l'émotion qu'il éprouvait lui-même. Aujourd'hui encore, nous ne pouvons relire certains passages sans revoir par la pensée sa mimique expressive, sans entendre l'accent vibrant de sa voix.

III

Pendant qu'au lycée, j'apprenais à connaître les habitans de Metz, un autre aspect de la vie familiale me mettait en relations avec les habitans de la campagne lorraine. La famille de ma mère possédait un petit bien dans le département de la Moselle, à Rehon, tout près de la frontière belge et luxembourgeoise. J'y étais né, j'y avais été nourri, et j'y passais régulièrement mes vacances chez mes grands-parens maternels. C'est une habitude à laquelle je n'ai manqué que deux fois dans ma vie, lorsque j'étais retenu loin de la France par mon séjour à l'École d'Athènes. Rehon est le lieu qui a abrité une partie des miens depuis deux siècles. J'y reste d'autant plus fidèle que j'y retrouve à la fois les souvenirs les meilleurs et les plus poignans de ma vie. La plupart de ceux qui me sont chers reposent dans le petit cimetière qui entoure l'église. Il n'y a pas un coin du village où je n'aie joué enfant, pas un sentier que je n'aie suivi des milliers de fois, pas une des vieilles maisons dont je ne connaisse l'histoire.

C'était, il y a soixante ans, un hameau d'une trentaine de feux, blotti sous une colline boisée qui l'abrite contre le vent du nord, traversé par un ruisseau, borné par la Chiers, petite rivière qui prend sa source en Belgique, près d'Arlon. Des bois profonds entourent la vallée, sur laquelle s'étendent des prairies et, de temps en temps, au versant des hauteurs quelques champs cultivés. Une centaine d'habitans vivaient là dans une retraite paisible. La plupart possédaient un lopin de terre, un jardin qu'ils cultivaient, une vache, des chèvres, des porcs. Les plus pauvres blanchissaient le linge de la ville voisine de Longwy ou braconnaient sur la rivière. Aucune industrie. Au milieu de la médiocrité générale des fortunes, deux familles seulement émergeaient, celle d'un propriétaire qui cultivait une trentaine d'hectares et celle de mon grand-père. Au temps où il fallait payer deux cents francs de contributions pour prendre part à l'élection des députés, le hameau de Rehon ne comptait que ces deux électeurs.

L'un était bien du cru, de la race locale. L'autre, mon grand-père, né en 1765, venait d'une tout autre origine. Il appartenait à la famille irlandaise des O'Brien qui avait suivi en France la fortune des Stuarts. Tant que ceux-ci avaient vécu des

subsides et de la protection de Louis XIV, les O'Brien étaient restés en France avec eux. Mais lorsque le traité d'Utrecht obligea Louis XIV à reconnaître la dynastie nouvelle qui régnait en Angleterre, les Stuarts cherchèrent un refuge chez le duc de Lorraine qui les accueillit à Commercy. Là le prétendant licencia les régimens irlandais qu'il ne pouvait plus payer. Un O'Brien épousa une personne du pays et se fixa à Rehon. C'est de lui que descend la famille de ma mère. Seulement le nom a été défiguré en route par les scribes des paroisses, fort peu au courant de l'orthographe anglaise. Dans les premières années du XVIIIe siècle on écrivait O'Brion. Cet O qui étonnait tout le monde a fini par disparaître. Il a été remplacé par Au, d'autant plus aisément qu'il y avait dans le pays de longue date une famille Aubrion avec laquelle on nous a confondus sans qu'il y eût entre nous la moindre parenté.

L'origine irlandaise est attestée par les actes les plus anciens et aussi par la continuité de la tradition. Ma mère, née en 1807, et sa cousine germaine, née en 1784, la conservaient si fidèlement qu'elles ne se couchaient jamais sans adresser au ciel une prière pour les âmes de Jacques II et de Jacques III. De tels exemples de fidélité à la dynastie déchue et éteinte existent peut-être en Angleterre, mais j'avoue que je n'en ai trouvé nulle part aucune trace. Au bout de deux générations, les Aubrion, mariés en Lorraine, se sont étroitement confondus avec la race française au milieu de laquelle ils vivaient. Durant les guerres de la Révolution et de l'Empire, mon grand-père fut un des premiers à donner l'exemple du patriotisme en travaillant aux fortifications de Longwy qui dominent Rehon, puis en acceptant l'entreprise des fortifications de Mayence qui lui était offerte par le génie militaire. Il resta douze années dans cette ville, en relations constantes avec l'Empereur qui la considérait comme sa tête de pont en Allemagne et qui n'y passait jamais sans visiter les travaux en cours. Avant d'être exécutés, tous les plans étaient soumis au maître qui les examinait avec beaucoup d'attention, qui y indiquait au besoin des modifications et des retouches. Mon grand-père admirait, en même temps que la netteté de ses vues et la fermeté de son caractère, la bonne grâce avec laquelle il écoutait les objections. Dès qu'il s'agissait de l'intérêt du service, il atténuait les angles, il faisait violence à son tempérament autoritaire et ne s'offensait pas lorsqu'on lui démontrait qu'il avait pu

se tromper. Il remerciait même quelquefois ses interlocuteurs d'avoir osé lui tenir tête et défendre la vérité contre lui.

Arrêtons-nous un instant au portrait de cet aïeul que nous avons eu la bonne fortune de conserver jusqu'à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, qui est demeuré jusqu'au bout le chef respecté et vénéré d'une nombreuse famille. C'était un homme de taille moyenne, large d'épaules, entièrement rasé, toujours vêtu d'un costume marron, l'air sérieux et réfléchi, avec un œil plein de finesse et un sourire bienveillant. Il n'avait guère été à l'école que dans un couvent de moines du voisinage, chez les Carmes de Longwy-bas, mais il s'était formé lui-même au contact des hommes. Son goût prononcé et son aptitude pour le dessin avaient fait de lui un géomètre, un arpenteur, un architecte. Il excellait à tracer des plans et lorsqu'il s'était agi de les exécuter, grâce à son esprit d'observation, il était passé sans trop de peine de la théorie à la pratique. Il devint ainsi entrepreneur des travaux du génie dans une des places fortes les plus importantes du premier Empire. Les généraux pour le compte desquels il travaillait rendaient tous hommage à son talent et à sa probité. J'en ai connu quelques-uns. L'un d'eux me racontait qu'un jour à Mayence, en se rendant au bureau du génie, il avait failli recevoir sur la tête un sac rempli d'or qu'un sous-entrepreneur venait offrir à M. Aubrion pour obtenir qu'on fermât les yeux sur quelques malfaçons, et que M. Aubrion avait jeté avec indignation par la fenêtre.

L'administration française avait laissé dans les Provinces rhénanes un souvenir d'honnêteté dont j'ai encore trouvé la trace dans ma jeunesse. Avant que la résurrection du second Empire n'eût inquiété les populations allemandes, on parlait sur les bords du Rhin avec estime et même avec regrets du long séjour qu'y avaient fait les Français. La Révolution de 1848 faite au nom de la liberté avait eu en Allemagne un long retentissement et avait suscité un peu partout des mouvemens analogues. On ne se refroidit pour nous qu'après l'élection du prince Louis-Napoléon. Son nom, qui rappelait aux Allemands des souvenirs de conquête, résonnait comme une fanfare de guerre. Les cœurs qui s'ouvraient se refermèrent aussitôt. C'est alors, mais seulement alors, que nous sommes redevenus l'ennemi héréditaire, désigné à la haine des générations nouvelles par tout le monde enseignant.

Mon grand-père aimait le coin de terre où s'étaient établis les Irlandais, ses ancêtres, où il avait vécu pendant trente-cinq ans avant de partir pour Mayence. Ses travaux terminés, il n'eut plus qu'une pensée, rentrer à Rehon dans la maison paternelle et y élever ses enfans. Il s'y installa définitivement en 1812 et n'en bougea plus. Jusqu'à sa mort, il y exerça une sorte de magistrature pacifique, il y remplit les fonctions de maire pendant quarante ans, consulté par ses administrés sur toutes les questions, leur donnant volontiers des conseils, se dérangeant même pour eux, mais sans pitié pour les délinquans, dur aux coquins, secourable au pauvre monde. Depuis mon enfance je l'ai connu sous ces différens aspects. Il ne fronçait les sourcils que par nécessité, malgré lui en quelque sorte, lorsqu'on le poussait à bout. Au fond, il n'y avait pas d'homme plus sensible et meilleur. Nous attendions avec impatience comme les jours les plus heureux de notre année les mois de vacances que nous passions sous son toit. Que de choses j'ai apprises de lui! Avec une curiosité enfantine, je ne cessais de l'interroger sur les événemens de sa vie. Né sous Louis XV, il avait vu Louis XVI et Marie-Antoinette à la messe des Tuileries, il avait assisté à la bataille livrée près d'Arlon aux Impériaux par les troupes françaises, il s'était entretenu cent fois avec l'Empereur. Il parlait de tout cela, très simplement, sans jamais se vanter. Ce qu'il ne disait pas, mais ce que nous savions par les récits de ma grand'mère, c'est que, sous la Terreur, il avait risqué sa vie en cachant dans sa maison des aristocrates poursuivis.

Sa conversation était au plus haut degré celle d'un honnête homme, défendu contre tous les pièges de la vie par son bon sens et par sa droiture naturelle. Il avait traversé l'Ancien Régime, la Révolution, l'Empire, la Restauration, le gouvernement de Juillet, sans se mêler beaucoup de politique. Quoiqu'il fût très réservé sur ce chapitre, on devinait en lui l'homme de 89, qui ne regrettait rien de la vieille monarchie, auquel l'échafaud avait fait horreur, que les désastres de l'Empire avaient guéri de l'Impérialisme, et qui se reposait avec satisfaction sur l'oreiller de la monarchie constitutionnelle. En sa qualité d'Irlandais et de Lorrain, deux races batailleuses, il aurait peut-être aimé la guerre si la guerre n'avait amené deux fois l'étranger chez lui. Il se rappelait que le duc de Brunswick, en 1792, avait pris Longwy, traversé Rehon, et campé tout près de là, à la ferme

Procourt. Les Prussiens avaient reparu dans sa commune en 1814 et y avaient laissé un souvenir détesté. Il savait gré au gouvernement de Juillet de le préserver de ces aventures. Très prudent, comme le sont en général les gens de la campagne, il ne se compromettait pas inutilement, il n'affichait pas ses votes; mais il devait toujours voter pour le candidat ministériel. Il représentait parfaitement le type du bourgeois orléaniste et conservateur sous la monarchie de Juillet.

Ce n'est pas par ce côté qu'il nous charmait : la politique nous laissait bien indifférens. Ce que nous aimions en lui, outre sa bonté, c'était sa connaissance de la vie rurale. Dans toutes ses promenades, il me prenait pour compagnon. Je le suivais, un point d'interrogation presque toujours sur les lèvres. A la suite de nos entretiens, beaucoup de notions utiles s'emmagasinaient dans ma petite cervelle. J'apprenais à distinguer les plantes qui poussent dans nos champs : le seigle, le blé, l'avoine, l'orge, le sainfoin, le trèfle, la luzerne, le chanvre, la betterave. Dans nos grands bois, derniers restes de la forêt des Ardennes, je pouvais nommer toutes les essences, les érables, les frênes, les bouleaux, les hêtres, les chênes. Je reconnaissais le vol et le chant de chaque oiseau : les alouettes, les tourterelles, les geais, les pies, les corbeaux, les merles, les grives, les rouges-gorges, les mésanges, les pinsons. Même aujourd'hui, après tant d'années, il me serait difficile de confondre les espèces. Un coup d'aile, un cri, la couleur d'une plume suffisent pour m'avertir.

Pauvres oiseaux! que de remords j'éprouve maintenant à leur endroit! Faut-il qu'il reste en nous quelque chose de la férocité de l'homme des cavernes pour que les meilleurs des êtres prennent plaisir à torturer ces innocentes petites bêtes! Hélas! mon grand-père qui n'aurait pas fait du mal à une mouche était le plus habile tendeur de pièges de la région ; pièges cruels qui se composent d'une branche d'arbre courbée en arc de cercle et accrochée à un piquet enfoncé dans le sol. Les deux bouts opposés de la branche sont réunis par une ficelle double qui passe dans un trou et soutient un léger morceau de bois appelé matelas. Lorsque l'oiseau se pose sur le matelas, il détend le piège et se trouve pris dans la ficelle par les deux pattes. Il pend ainsi lamentablement, les pattes brisées; tous les efforts qu'il fait pour se dégager aggravent son supplice. S'il ne meurt pas de ses blessures, pour l'empêcher de souffrir plus longtemps, on est ré-

duit à le tuer en posant le doigt sur sa poitrine et en l'étouffant. Horreur! voilà le métier que j'ai appris lorsque j'étais enfant et où j'étais devenu maître. Au moment des passages, au commencement de l'automne, nous prenions ainsi des rouges-gorges par douzaines. On les servait rôtis sur des tranches de pain et on les trouvait délicieux.

J'en ai honte aujourd'hui et cependant, par un de ces contrastes qui ne sont pas rares dans la nature humaine, je suis resté chasseur. Je n'éprouve aucune émotion à fracasser les ailes d'une caille, d'un perdreau, d'un faisan. Je m'excuse en me disant que ce n'est pas tout à fait la même chose. De loin on assassine la bête sans la sentir palpiter sous ses doigts, tandis qu'à la *sauterelle*, c'est le nom qu'on donne aux pièges dans notre pays, on la détache toute sanglante pour l'achever d'un coup de pouce. Souvent le chasseur ne ramasse sa victime que morte, le tendeur est obligé presque toujours de la faire mourir entre ses mains. C'est sans doute un effet de l'atavisme. L'âme du chasseur survit chez moi à toute la sensibilité et à tous les raisonnemens de l'homme civilisé. Toute partie de chasse me rappelle les émotions les plus vives de mon enfance; l'attente fiévreuse du jour de l'ouverture, le départ à l'aube, la marche lente dans les couverts, à travers les luzernes, les betteraves, les pommes de terre; la quête du chien d'arrêt qui sent de loin le gibier, son immobilité absolue, la fixité de ses oreilles et de sa queue lorsqu'il arrête définitivement, et d'autres jours, c'est la joyeuse fanfare du chien courant qui lance le lièvre, le renard ou le chevreuil. L'oreille de mon grand-père ne s'y trompait jamais; à peine les chiens avaient-ils donné de la voix qu'il reconnaissait tout de suite la nature du gibier poursuivi. Il savait aussi très nettement où il fallait se poster pour avoir chance de tirer : tantôt à la sortie du bois, tantôt dans les sentiers où l'animal de chasse avait l'habitude de passer. L'hiver, la feuille tombée, il devinait dans quelle partie profonde de la forêt nous trouverions les sangliers ou les loups.

IV

Mes camarades et moi, nous grandissions ainsi, corrigeant le travail acharné du collège par les intervalles de cette vie en plein air, active, alerte, qui développait nos muscles et fortifiait

nos corps. Nous nous endurcissions aux intempéries des saisons. Nous ne connaissions pas même de nom l'anémie dont on parle tant aujourd'hui. Nous supportions le froid, le chaud, la neige, la pluie, le vent, le soleil sans en souffrir. Les exercices physiques, la natation, la gymnastique, l'équitation complétaient heureusement l'influence bienfaisante de la campagne.

Quel était l'état d'esprit de la jeunesse élevée dans ces conditions? En général excellent : *mens sana in corpore sano.* Elle n'était pas exempte des défauts, ni même des vices de son âge; mais elle les rachetait par une qualité, l'amour du travail. Les nombreux candidats qui se destinaient aux écoles militaires entretenaient l'émulation parmi leurs condisciples. La perspective d'un concours les obligeait non seulement à bien faire, mais à faire mieux que d'autres. Il en résultait dans les hautes classes un effort continu, une poussée de travail pour arriver au premier rang. Dans les études de mathématiques élémentaires, ou de mathématiques spéciales où se réunissaient les internes, le maître pouvait s'absorber dans des préoccupations personnelles, s'absenter, disparaître, l'application n'en souffrait pas un instant. Chacun tenait trop à ne pas perdre une minute pour distraire son voisin ou pour se laisser distraire par lui. Comme le disait un jour un de nos maîtres : On mettrait un chapeau à ma place, les élèves ne s'en apercevraient même pas.

Au milieu de l'entraînement général il fallait une certaine force d'âme pour ne pas se laisser tenter, comme presque tous, par la perspective de l'épaulette. Dans une ville où les officiers donnaient le ton, où presque toutes les familles comptaient un militaire dans leurs rangs, comment résister à la contagion de l'exemple? En ce qui me concerne, je n'eus pas à lutter contre la tentation. Une autorité supérieure y mit bon ordre. Mon père, quoiqu'il fût le petit-fils d'un maréchal de camp, quoiqu'il connût supérieurement l'histoire militaire de l'Empire, peut-être même à cause de cela, parce qu'il avait trop vu l'envers de la gloire, ne voulait pas donner son fils à l'armée. Il avait sur ce point des idées très arrêtées. Universitaire dans l'âme, il ne concevait pas pour moi d'autre carrière que celle qu'il avait suivie lui-même. Aussi s'appliquait-il à développer en moi le goût des lettres et, m'y trouvant quelques dispositions, il ne cessait de m'encourager.

Il s'en fallut de peu cependant qu'un dissentiment n'éclatât

entre lui et moi. J'avais fait mon deuil sans trop de peine de l'École Polytechnique et de l'École de Saint-Cyr, mais je n'avais pas fait mon deuil de l'uniforme. La veste et les aiguillettes d'aspirant de marine dont on m'avait affublé dans un bal costumé, la lecture de quelques voyages, et surtout celle du *Robinson Suisse*, m'inspirèrent tout à coup un désir immodéré de naviguer. Je venais précisément d'obtenir un prix de géométrie, et je me croyais de force à entrer du premier coup à l'École navale. On avait beau me représenter que je n'avais jamais vu la mer et qu'elle me réserverait peut-être de cruelles déceptions. Je m'obstinais. Il devint nécessaire qu'à l'autorité paternelle s'ajoutât l'influence persuasive et caressante d'une mère inquiète. Je cédai aux instances maternelles. Le sort en était jeté, il fut décidé que j'entrerais à l'École normale supérieure. Au fond, je ne demandais pas mieux. L'École navale n'avait été qu'une velléité. Je prenais de plus en plus goût aux études littéraires dont le charme m'était chaque jour révélé par mes entretiens avec mon père. Sa connaissance approfondie des classiques, son admirable mémoire lui fournissaient les argumens, les exemples, les textes qui pouvaient produire la plus forte impression sur un esprit bien préparé. Il savait par cœur plus de trente mille vers latins et français. Il n'en abusait pas, mais un hémistiche de Virgile, une citation d'Horace, de Racine ou de Corneille placés à propos entretenaient chez moi, comme un besoin naturel et impérieux, le sentiment du beau.

Cher père! je ne dirai jamais assez combien je lui dois, quelles provisions inépuisables de science, de bon sens, de hauteur d'âme et de noblesse morale je trouvais en lui. Pas une petitesse ni une banalité. Parisien jusqu'au bout des ongles par sa naissance et par son éducation, il acceptait sans regrets la monotonie un peu plate de la vie de province. Il ne s'étonnait ni d'entendre souvent répéter les mêmes choses, ni de trouver quelquefois autour de lui des horizons bornés. Il lui suffisait pour sa satisfaction de pouvoir s'évader par la pensée de ces milieux restreints. Il en faisait naître, ou il en saisissait l'occasion avec une joie secrète. Chaque fois qu'il prenait la parole en public, c'était pour exprimer une idée neuve, pour présenter un point de vue original. La facilité avec laquelle s'accréditent les légendes, la quantité de niaiseries qui se débitent dans le monde l'amusaient infiniment. Il éprouvait un malin plaisir à démontrer la

fausseté ou l'enfantillage des opinions courantes. Ses rares discours, prononcés d'une voix superbe, avec un organe souple et fort, étaient des événemens. Il y avait toujours dans ce qu'il disait quelque chose d'inattendu.

Cette tournure d'esprit naturelle chez lui s'était fortifiée, pendant qu'il professait en 1826 un cours de littérature anglaise à l'Athénée de Paris. De sa familiarité avec les essayistes anglais dont il avait été le premier traducteur, il lui restait un fonds d'*humour* britannique. Comme beaucoup d'auteurs et d'orateurs d'outre-Manche, il aimait à dire, non pas ce qu'on croyait qu'il dirait, mais tout autre chose, à surprendre et à déconcerter le public. Dans la conversation, il était éblouissant par la variété et par l'étendue de ses souvenirs. Je l'ai entendu tenir tête à des généraux de l'Empire et leur apprendre des détails inédits sur leurs propres campagnes. Ses interlocuteurs ne connaissaient guère que les documens français. Il avait sur eux l'avantage de contrôler par les récits des Anglais, des Italiens et des Espagnols, nos documens officiels si souvent frelatés.

Comme chez beaucoup d'Anglais, le sérieux de ses manières cachait une disposition naturelle à la gaîté. Dans certaines circonstances, personne ne riait de meilleur cœur, avec plus d'abandon que lui. Pendant l'hiver, le dimanche soir était son heure de récréation. Il recevait alors très simplement, mais très cordialement, une trentaine de personnes de son intimité : professeurs, magistrats, militaires avec leurs femmes et leurs filles. Il organisait alors un jeu auquel il prenait un plaisir extrême, celui des charades dont il a parlé longuement dans un volume piquant publié chez Hachette.

V

Une fois ma résolution prise de me présenter à l'École normale supérieure, mon père n'hésita pas sur la marche à suivre. Je venais d'avoir seize ans et d'être reçu bachelier, après avoir terminé toutes mes classes au collège de Metz. L'enseignement local ne pouvait plus me servir à rien. J'en avais tiré tout ce qu'il était possible d'en tirer. D'ailleurs, il était extrêmement rare qu'un élève de province, quel que fût son mérite, pût être reçu directement à l'École normale sans avoir passé par les collèges de Paris. Il fut donc décidé que je redoublerais ma rhéto-

rique dans la capitale. Je dis la rhétorique, parce que cette classe était la seule qui préparât aux principales épreuves du concours. Restait à choisir l'établissement où j'entrerais. Mon père, ayant été élevé au collège Sainte-Barbe, pensa naturellement pour moi à cette grande maison.

Le régime en était paternel. Le directeur, M. Labrouste et le préfet des études, l'excellent M. Guérard, originaire de Metz, comprenaient tous deux à merveille ce que l'internat pouvait avoir de pénible pour des jeunes gens habitués à vivre dans leur famille. Autant que le permettait le bon ordre de la maison, ils adoucissaient la sévérité du règlement. Ce fut un moment dur que celui où je quittai la liberté de l'externat pour m'enfermer entre les quatre murs d'une prison. Mais je dois dire à l'éloge de mes maîtres qu'ils n'épargnèrent rien pour me rendre ce passage moins sensible. Encouragemens, paroles bienveillantes dites à propos, sorties exceptionnelles accordées comme récompense, chaque jour m'apportait une preuve de leur sollicitude. Dans la mesure où ils le pouvaient, ils remplaçaient la famille absente. Nous nous sentions doucement surveillés, soutenus, aimés par eux. Ils éloignaient de nos esprits l'idée si cruelle de l'isolement. Il n'y a rien de plus douloureux que le sentiment de la solitude au milieu de la foule anonyme. Ils nous l'épargnaient à force de bonne grâce et d'attentions délicates. Nos camarades s'inspiraient de leur exemple et sans doute aussi de leurs conseils. Au lieu de faire des niches aux nouveaux, les anciens leur tendaient amicalement la main et les mettaient tout de suite à l'aise par la franchise de leur accueil. La pièce de Scribe avait rendu célèbre la camaraderie de Sainte-Barbe. Je puis attester qu'elle existait réellement et que nous en recueillions tous le bénéfice.

Les plus forts des Barbistes, et particulièrement les candidats à l'École normale, suivaient les cours du collège Louis-le-Grand. J'ai refait là deux années de rhétorique dont j'avais le plus grand besoin pour ne pas m'en faire accroire sur mes succès de province et pour apprendre à me mesurer avec des concurrens beaucoup plus redoutables que mes anciens camarades du collège de Metz, avec les meilleurs élèves des collèges de Paris. La première leçon qui me fut infligée me vint d'un professeur tout à fait distingué, M. Rinn. Celui-ci, l'année où j'entrai dans sa classe, était chargé de la rhétorique française. Il nous donna pour commencer un sujet de composition dont je ne me rappelle pas

exactement le titre, mais qui devait être une harangue militaire. La classe comprenait une soixantaine d'élèves parmi lesquels plusieurs ont marqué depuis : Frédéric Morin, philosophe originaire de Lyon, un des adversaires les plus courageux et les plus éloquens du second Empire; Émile Keller, qui a été longtemps député du Haut-Rhin; J.-J. Weiss, l'illustre critique. Je m'appliquai de mon mieux à faire parler le général qui haranguait ses soldats, et je le fis sans doute avec une certaine emphase. Lorsque arriva le jour où le professeur distribue les places, quelle ne fut pas ma surprise en entendant M. Rinn lire tout haut ma composition ! C'était un homme du goût le plus sûr et le plus fin, dans la vraie tradition française, que toute expression exagérée, que toute boursouflure choquait comme une atteinte à la simplicité forte de notre langue. Le pli ironique de sa bouche donnait à sa critique quelque chose de mordant et d'incisif. A mesure qu'il lisait chacune de mes phrases, sans m'avoir encore nommé, je me sentais rougir, j'aurais voulu disparaître en prévoyant que j'allais servir de risée à mes camarades. Il continuait imperturbablement, soulignant les fautes de goût, faisant ressortir l'impropriété et l'emphase des termes. Il y avait surtout une expression qu'il releva sur le ton de la plus spirituelle ironie. J'avais eu la malencontreuse idée de parler dans ma harangue du casque des combats. Au milieu de l'hilarité générale, M. Rinn demanda ce que cela voulait dire, si les soldats qui allaient se battre, après avoir été harangués par leur chef pouvaient mettre sur leur tête un autre casque que celui des combats. Je crois même qu'il fit une allusion moqueuse au casque des pompiers.

J'attendais à ma place la fin de ce supplice, convaincu qu'au moment où mon nom serait prononcé, les regards de tous mes camarades allaient se porter sur moi pour se moquer de ma mésaventure. Heureusement, la fin du discours apporta quelque adoucissement à mon sort et chatouilla même agréablement mon amour-propre. « Vous voyez combien cette composition est mauvaise, conclut le professeur; je vous en ai signalé tous les défauts, et cependant elle est encore moins mauvaise que les autres, car je n'hésite pas à lui donner le premier rang. » La sévérité de M. Rinn me rendit ce jour-là le plus grand des services. Je n'avais pas besoin d'être excité, je l'avais été au plus haut point par mon professeur de Metz, M. Gelle, qui nous in-

spirait le feu sacré, qui ne nous parlait jamais de la littérature qu'avec enthousiasme. J'avais besoin de sortir de cette atmosphère un peu échauffée, surtout d'un milieu trop indulgent, pour voir clair en moi-même, pour apprendre à me contenir, à me modérer, à développer en moi le sens critique qui me manquait absolument.

M. Rinn est le seul professeur du collège Louis-le-Grand qui m'ait laissé une impression très forte. M. Lemaire aîné professait avec une correction parfaite, il expliquait et commentait les textes à merveille. M. Durand avait de la bonté et s'intéressait à ses élèves. Mais ni l'un ni l'autre n'exerçaient la même autorité, le même ascendant sur les esprits. L'enseignement que nous donnait le collège était complété à Sainte-Barbe par des conférences dont j'ai conservé le meilleur souvenir. Nous avions pour conférencier un professeur exquis, Eugène Despois, nature fine et délicate, d'une haute élévation morale, qui s'est tant honoré plus tard par sa résistance au coup d'État. Il ne prévoyait rien alors des malheurs de l'avenir. Il ne s'occupait que de lettres, il les aimait profondément, il en pénétrait toutes les beautés et il nous faisait partager le goût qu'il éprouvait pour elles.

Après mes deux années de rhétorique, je me présentai à l'École normale supérieure où j'eus la bonne fortune d'être reçu. La jeunesse d'aujourd'hui, habituée à tous les soins de l'hygiène et même du confortable, ne se doute guère du dénûment dans lequel vivaient, il y a soixante ans, les élèves des grandes écoles de l'État. Nous habitions, rue Saint-Jacques, une annexe de Louis-le-Grand où la vie du collège semblait se prolonger pour nous : un long dortoir où couchaient pêle-mêle des élèves de la section des lettres et de la section des sciences ; une grande étude où travaillaient la première et la seconde année ; un réfectoire commun, une cour plantée d'arbres et fermée par un mur très élevé ; des vêtemens, pantalons, gilets, redingotes, du drap le plus grossier. On se serait cru dans un des plus pauvres établissemen. d'enseignement secondaire. Heureusement, au bout de dix-huit mois, ma promotion bénéficia du nouveau régime. On nous installa dans les bâtimens neufs de la rue d'Ulm qui nous firent l'effet d'un palais en comparaison de ceux que nous quittions.

Le local de la rue Saint-Jacques, mal entretenu depuis qu'on était décidé à en changer, sombre, noir, couvert d'une couche de poussière et de saleté, nous aurait paru lugubre et nous

aurait portés aux idées tristes si nous n'avions eu comme compensation le ressort merveilleux de la jeunesse, la joie d'avoir atteint le but désiré et la nécessité du travail. Nous n'étions pas à l'École pour nous reposer. Deux examens nous guettaient : la licence au bout de la première année, l'agrégation au bout de la troisième. On ne jouissait réellement d'une certaine liberté d'esprit et d'une certaine indépendance de travail que pendant la seconde année, parce que cette année-là était la seule où l'on n'eût pas d'examen à passer. La première année avait au contraire pour nous une importance capitale. Non seulement il s'agissait de réussir à la licence, mais d'être classé dans la section de son choix, lettres, philosophie, histoire, grammaire. Il fallait donc commencer par un coup de collier.

Les conférences auxquelles nous assistions n'exigeaient plus, comme les classes du collège, des redactions ou des devoirs réguliers. Avec une grande largeur d'esprit nos maîtres nous laissaient à cet égard toute latitude. Ils indiquaient une direction. C'était à nous de la suivre strictement ou de la modifier en toute indépendance. Quoiqu'ils fussent très différens les uns des autres, ils s'entendaient sur un point : ne pas nous gêner dans le choix de nos études, ne nous demander que du travail. Ce multiple enseignement nous était donné par des hommes d'un rare mérite : Wallon, la solidité même; Jacquinet, la délicatesse, la finesse et la subtilité du goût; Gibon, la connaissance approfondie de la grammaire latine; Havet, la fermeté et la force de l'esprit; Jules Simon, la parole la plus abondante et la plus insinuante, l'aisance, la grâce et le charme dans les matières les plus abstraites. Il faut cependant que je l'avoue : aucun de ces maîtres éminens, sans doute parce que nous ne les voyions qu'une fois par semaine au lieu de les voir tous les jours, n'a exercé sur moi la même influence que mes professeurs de rhétorique. C'est à ceux-ci que je dois le pli de mon esprit.

J'ai beaucoup gagné aussi au contact de mes camarades, hélas ! presque tous disparus, mais dont les physionomies restent si vivantes au fond de mon souvenir. Gandar, mon compatriote, grand remueur d'idées, qui a écrit un beau livre et qui en aurait écrit plusieurs si la mort ne l'avait interrompu trop tôt; Jules Girard, esprit si fin et si juste, l'homme de notre temps qui a le mieux connu la Grèce antique, le plus athénien des habitans de Paris; Beulé, âme d'artiste, désigné par ses dons naturels pour

devenir un jour secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts; Caro, le plus élégant et le plus séduisant des philosophes; Eugène Manuel, poète tendre et délicat, dont la fortune n'a pas égalé le mérite; Challemel-Lacour, aussi éloquent à l'École dans les controverses de philosophie qu'il le parut plus tard dans les assemblées politiques; Weiss et Assolant, tous deux si spirituels; Pasteur enfin, dont personne ne soupçonnait alors les grandes destinées, mais dont nous admirions tous l'application au travail, la persévérance, la volonté. La presse parle souvent de la grande promotion de 1848, sans doute parce qu'elle comprenait avec Taine trois des maîtres du journalisme : Sarcey, About, Prévost-Paradol. Je suis quelquefois tenté de réclamer une part d'attention pour les promotions antérieures, sans parler des vivans, avec l'unique ambition de défendre la mémoire des morts.

Comme les peuples heureux, nous n'avions pas d'histoire. Nous préparions consciencieusement nos examens, nous échangions nos idées philosophiques et littéraires. Nos esprits se formaient et mûrissaient dans des entretiens amicaux, dans des luttes de parole auxquelles prenaient part volontiers les plus hardis de nos camarades. Notre émulation ne nous mettait guère aux prises que dans le monde de la pensée. Et cependant, au fond de notre cloître laïque, nous ne pouvions échapper complètement aux agitations politiques de nos contemporains. Le bruit de la lutte pénétrait jusqu'à nous. La *Presse* d'Émile de Girardin, les *Girondins* de Lamartine que nous lisions assidûment, faisaient entrevoir la tempête prochaine. Elle éclata dans les journées de Février plus rapidement et plus violemment qu'on ne le croyait. L'École normale fut alors entraînée par la force des choses dans une action politique imprévue dont elle se tira à son honneur et que j'ai racontée ici même il y a quelques années.

A. Mézières.

A TRAVERS LA ROUMANIE

II[1]

JUIFS ET PAYSANS

« Quand partez-vous pour la Moldavie? — Demain. — Vous allez y étudier la question juive? » Mon interlocuteur est un sénateur moldave très antisémite, et qui afferme ses propriétés à un Juif. Je lui réponds : « A Dieu ne plaise! Étudier la question juive, cher monsieur, vous n'y pensez pas! Encore si j'appartenais à l'Académie des Sciences morales et politiques, on excuserait ma témérité en faveur de ma compétence. Mais, simple voyageur, il ne me convient pas de trancher de l'économiste ou du philosophe. — Mais, puisque vous allez en Moldavie, vous étudierez la question juive. — Pas plus que je ne l'ai fait lorsque j'ai parcouru la Valachie. — Ce n'est pas la même chose! Des 68000 Israélites établis en Valachie, 43000 résident à Bucarest, où ils se fondent dans la population commerçante. L'artisan et le paysan des campagnes valaques ont résisté jusqu'ici à l'invasion. Mais, sur les 360000 habitans des villes moldaves, nous comptons 140000 Juifs, et les bourgs en sont remplis. — Bon : je visiterai vos couvens. Votre ami, M. Vasesco, qui est le plus sympathique des hommes et le plus hospitalier, m'a invité dans ses propriétés du Nord. — Il vous entretiendra des Juifs. — Il m'a prévenu que quiconque prononçait ce nom sous son toit était mis à l'amende. — Preuve

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

qu'on y pense beaucoup. Et après? — Après, j'irai voir M. Carp, s'il consent à me recevoir. — Carp! Le pauvre! Il vous protestera que les Juifs sont de petits agneaux. Et après? — Je descendrai jusqu'aux embouchures du Danube, aux steppes de la Dobrodja, où je trouverai des Turcs, des Bulgares, des Allemands, des Grecs, des Lippovans, des Arméniens, des Tatars... — Et des Juifs! Et qu'écrirez-vous, je vous prie, de la Moldavie? Qu'elle est peuplée de Tatars? — Je ne serais pas le premier à le dire : vous avez des gens qui prétendent que beaucoup de vos Juifs sont d'anciennes tribus tatares converties à la loi mosaïque. — On calomnie les Tatars... Croyez-m'en, allez en Moldavie et racontez bonnement ce que vous y aurez vu. Vous ne ferez ni économie politique, ni polémique, ni philosophie. Vous risquerez de mécontenter tout le monde, mais on vous en voudrait peut-être davantage de ne mécontenter personne... »

I. — SYNAGOGUES ET HÔPITAL

J'arrivai un samedi matin à Neamtsu, petite ville de huit mille âmes. Les samedis moldaves ressemblent aux dimanches anglais. La ville mal bâtie, qui commence comme un hameau et finit comme une bourgade, était livrée au soleil, aux mouches et à la poussière. Sur la place du marché, deux Roumains se promenaient mélancoliquement autour d'une pile de melons. Les échoppes étaient fermées; les épiceries et les boucheries étaient fermées; des cabarets même étaient fermés. Les chiens désœuvrés venaient renifler aux interstices des volets clos. Mais des différens points de la ville, on entendait, à brusques intervalles, des explosions de cris sauvages. Les douze synagogues célébraient le sabbat.

Je n'ai rien vu au premier abord de plus repoussant que ces synagogues, rien qui réponde moins à l'idée que je me forme d'un culte religieux; non, rien, pas même dans les affreux greniers des pagodes chinoises. Représentez-vous une vieille salle d'école mal aérée, jamais balayée, empestée d'ail, pleine de gens assis ou debout, le chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles, quelques-uns ayant jeté sur leur tête et leurs épaules un morceau de tapis rayé, luisant de graisse. Le rabbin, devant son pupitre, leur tourne le dos et lit à haute voix, pendant qu'ils causent, discutent, se déplacent, semblent traiter leurs affaires. Et soudain,

au moment où la voix du rabbin, qui s'entendait à peine, ne s'entend plus, tous ces gens éclatent en hurlemens et en vociférations. Ils passent du brouhaha au charivari. Et je confesse que cette façon de louer Dieu m'a profondément étonné.

Mais la scène prit bientôt à mes yeux une sorte d'intérêt dramatique. Ce n'était pas une simple assemblée de fidèles qui fourmillait dans cette masure : c'était une armée en marche. Ce prêtre, encapuchonné d'un voile brillant, la tête en arrière, la barbe presque horizontale, drapé de blanc comme l'Arabe dans son burnous, avait l'air, tout immobile qu'il fût, de marcher à la conquête d'une terre promise. Derrière lui, la foule arrêtée un instant, pour établir ses comptes et supputer ses gains, repartait sur des clameurs de guerre.

Les vieillards de la tribu, ceux qui gardent la longue lévite et qui portent encore les boucles de cheveux ondulées tombant jusqu'au menton, occupaient une autre synagogue, toute petite, rayonnée de casiers en bois blanc et d'in-folio déchiquetés Ils ne criaient ni ne chantaient; mais, penchés sur une table où s'étalait leur barbe grise, ces docteurs de la cabale feuilletaient des grimoires que les rats avaient rongés et semblaient y déchiffrer les destinées de leur peuple.

Toutes ces synagogues avaient l'air de baraquemens dressés à la hâte; et le soleil et le vaste silence faisaient autour d'elles l'immensité du désert.

Des huit mille habitans de Neamtsu, environ trois mille cinq cents sont israélites : assez faible proportion pour une ville moldave. Je ne sais encore s'ils sont persécutés, mais j'affirme qu'on ne les réduit pas à prier dans des catacombes.

Pendant que le vacarme continuait, nous allâmes visiter l'hôpital. C'est le seul monument de la ville, et elle le doit aux religieux d'un grand monastère du voisinage. — « Avez-vous du cœur au ventre? me dit le médecin, un de ces médecins à la forte carrure qui ne marchandent pas aux malades le cordial de leur belle humeur. Voulez-vous m'accompagner dans ma visite? Vous y verrez en raccourci toutes les misères de nos campagnes. » — Je le suivis. L'hôpital ne dispose que de cinquante lits. Sur cent malheureux qui s'y présentent, on en prend deux ou trois. Ces élus sont souvent des désespérés. Ils viennent y mourir de l'infection qui grandit dans leurs villages et que leur apporta l'invasion des armées étrangères. Mais ce qui me remplit d'hor-

reur et de pitié, ce fut le spectacle d'une salle de pellagreux.

Cette terrible maladie des campagnes roumaines et surtout moldaves frappe indifféremment l'homme, le vieillard ou l'adolescent. Elle se tient embusquée sous le toit pourri des chaumières; elle égrène de ses doigts empoisonnés le maïs des années mauvaises; elle guette le paysan à la sortie des auberges. Avant de le terrasser, elle se fait souvent sa compagne et marche des années et des années dans son ombre. Elle n'est pas pressée; elle est même paresseuse. Son premier contact laisse de petites gerçures, et d'avoir mordillé la peau lui suffit. L'automne vient : elle se repose. L'hiver, elle dort. Toute la famille est là, tassée autour du poêle en terre. La pellagre dort sur le lit des parens ou des enfans, et ne gêne personne. Cependant le jeune homme est pris, sans cause apparente, d'un vertige de lassitude qui lui décolore la vie. La mère regarde ses petits et, le cœur vide, se sent très loin d'eux. Le vieux qui remâchait ses souvenirs s'aperçoit qu'ils ont perdu leur saveur. Les yeux ne se tournent plus vers l'horizon pour y épier les indices du printemps : ils s'attachent obstinément au sol noir de la chaumière, comme si tout l'avenir y germait. Cela ne dure pas. On secoue ce malaise. On se dit : « C'est la faute de la bise que nous envoie la Russie. » La Russie est innocente : le souffle de la pellagre endormie s'est un instant mêlé à leurs haleines. Et quand le printemps sourit, elle se réveille. Elle s'étire aux premiers bourgeons. Le paysan la trouve derrière ses bœufs, et ses sandales lui pèsent comme des souliers de plomb. De jour en jour plus morne et plus hébété, il porte en lui une effrayante solitude où se lève le fantôme du suicide. Ses regards sont immobiles et ternes. Ses lèvres ne se desserrent qu'à la rencontre du verre d'eau-de-vie. Et l'ivresse ne le détache pas de son silence. Le maïs dont il fait presque sa seule nourriture, — le malheureux se réserve d'ordinaire son plus mauvais maïs et vend le meilleur, — l'abus de l'alcool, l'observance de tous les jeûnes, l'ignorance de l'hygiène, l'acheminent à cette salle d'hôpital où j'ai vu des femmes, des hommes, un enfant, la prunelle fixe, les lèvres soudées, plus rigides que des morts, le drap relevé jusqu'au menton et comme hallucinés par sa blancheur de suaire. J'ai visité des maisons de fous, et je n'ai pas souvenance d'avoir surpris si visiblement dans les yeux de l'homme l'idée de sa propre destruction.

— Tenez, me dit le médecin en continuant sa promenade,

vous pourrez dire que nous soignons les Juifs et gratis. Il n'est pas inutile de l'observer, puisqu'on nous traite de persécuteurs. Voici une vieille Juive qui a le corps perclus de rhumatismes.

Je lui demandai si la population israélite souffrait aussi de la pellagre. — « Non, me répondit-il, l'Israélite a bien plus d'hygiène que le paysan roumain, et une alimentation beaucoup plus saine. Il mange de la viande et ne boit pas. Qu'un de ses enfans tombe malade, le Juif court chercher le médecin et dépense, s'il le faut, jusqu'à ses dernières économies. C'est une des raisons qui vous expliquent que l'accroissement des Juifs en Moldavie, depuis 1850, est d'environ cent pour cent, tandis que celui des Moldaves ne dépasse pas soixante. Et nos paysans n'ont pourtant à payer ni le docteur ni les remèdes! Il est vrai que nous ne sommes pas assez nombreux, mais ils ne songent guère à s'en plaindre. Ils font si bon ménage avec la maladie qu'ils ont toujours peur de la contrarier. »

C'était l'heure de la consultation. Son antichambre se remplissait de détresse et d'angoisse. — « Ah! me dit-il, ceux-là n'en peuvent plus. Et je vais être obligé de les repousser! Je n'ai qu'un lit de disponible. Quelle misère! »

Il me serra la main, et, d'un air de tristesse qu'il n'avait pas au chevet de ses malades, il entra dans son cabinet.

II. — UN BACHELIER DE MOLDAVIE

Je quittai à regret le sous-préfet de Neamtsu et sa charmante femme, directrice de l'École, qui m'avaient si gracieusement accueilli dans leur petite maison tapissée de fleurs; et, recommandé à leur collègue de Piatra, je partis en voiture pour le chef-lieu du district. Le hasard me donna comme compagnon de route le fils d'un pope, un gros étudiant campagnard dont la conversation me divertit extrêmement. Avec cette douce familiarité qui est un des attraits de la vie roumaine, il me mit la main sur le bras et me dit : « Connaissez-vous M. Jaurès? En voilà un homme que j'aime! Et M. Guesde? Et M. Combes? Oh! M. Combes! je l'aime encore plus. Quels hommes! Êtes-vous heureux en France de les avoir! — Vous n'en avez pas idée, lui dis-je. Mais il me semble que vous êtes socialiste. » Il m'expliqua que, s'il ne l'était pas encore, il avait bonne espérance de le devenir.

Là-dessus, nous rencontrâmes une division d'artillerie qui s'en allait aux manœuvres, et notre voiture dut se ranger sur le bord du fossé. Des officiers défilaient au pas dans un nuage de poussière, et je les entendais qui causaient en français : « Bon ! s'écria mon étudiant, ces gens-là ne se dépêcheront pas ! Ça leur est bien égal que nous avalions leur poussière. Et regardez les pauvres hères perchés sur leurs caissons ! Est-ce une vie de traîner ainsi du bronze sur les routes ? — Vous ne me paraissez pas, lui dis-je, apprécier les institutions militaires. — Moi, fit-il énergiquement, je suis antimilitariste : c'est pourquoi j'aime tant le socialisme. »

L'infâme poussière des officiers et du train des équipages nous ayant desséché la gorge, je lui proposai de descendre à une auberge qui se dressait, solitaire, à mi-chemin de Piatra. Elle était relativement propre. L'aubergiste, un Juif, nous ouvrit sa chambre, une petite pièce décorée de tapisseries comme les pièces roumaines et nous servit cet alcool de maïs qu'on nomme la *souika*, et dont s'enivrent les paysans. Je n'y eus pas goûté que j'eus la bouche emportée d'une âcre brûlure. « Ce n'est pas de l'eau-de-vie, m'écriai-je, c'est du poison ! » Mon étudiant qui avait lampé son verre faisait la grimace. « Elle est un peu rude, dit-il ; mais les paysans la préfèrent ainsi. Notre cocher en est à son troisième verre et s'en lèche les moustaches. » Il me souvint d'avoir lu dans un rapport de M. Ernest Desjardins paru en 1867 sur les Juifs de Moldavie que l'eau-de-vie vendue aux paysans moldaves était frelatée de vitriol. Et ma petite expérience me persuadait que depuis quarante ans la fabrication n'en avait pas changé.

La porte de l'auberge s'entre-bâilla et une paysanne se glissa vers le comptoir où elle posa un panier. Le cabaretier, qui s'était approché sans mot dire, l'ouvrit et y prit délicatement une douzaine d'œufs et une bouteille vide. Je le vis soupeser les œufs, les flairer, les observer à la lumière, puis les placer un à un dans une caisse où d'autres œufs étaient déjà rangés. La femme silencieuse suivait ses gestes. Il revint au comptoir, versa dans la bouteille quatre mesures d'eau-de-vie, s'aperçut qu'il s'était trompé, en retira la valeur d'un petit verre, et la rendit enfin à la femme qui balbutia un remerciement et s'esquiva. Son mari devait être absent : elle en profitait pour liquider ses œufs. La pensée de l'ignoble mélange qu'elle emportait dans son panier me soulevait le cœur.

— A qui la faute? me dit mon étudiant. Croyez-vous que les cabaretiers roumains se privent d'en débiter? On accuse toujours les Juifs de la misère des paysans : ce n'est pas juste. Ils leur vendent de mauvaises drogues, mais ils n'ont pas les moyens de leur en vendre de bonnes. Je ne vois pas pourquoi je ne les aimerais pas. Ils ont deux jambes, deux bras, un cœur et une tête comme nous. Ne faut-il pas qu'ils vivent? Vivent les Juifs et vivent les socialistes! — Qui donc, lui dis-je en riant, déplorait que la jeunesse de votre pays fût désenchantée? Vous avez de généreux enthousiasmes. — J'en ai d'autres encore, fit-il avec un coup d'œil malin. » Mais je ne jugeai pas à propos de le pousser sur ses plus secrètes ferveurs...

III. — DANS UNE CONFISERIE DE PIATRA

C'est à Piatra, dans cette jolie ville peinte au creux des montagnes, que j'eus la plus forte impression peut-être de l'étrange état social des cités moldaves. Le même spectacle m'y apparaissait que dans les villes cynghalaises, cochinchinoises ou de l'archipel des Philippines : d'un côté, une population indigène qui conserve ses usages, ses rites, son esprit, ses dieux ; de l'autre, une société de conquérans et de colons qui se contente de gouverner et d'exploiter le travail des indigènes. Mais ici, quelle différence! Ce sont les indigènes qui gouvernent et les colons qui forment le gros de la population. Il semblerait que cette terre appartînt aux Juifs et fût conquise par les Roumains. Elle appartient aux Roumains et elle est accaparée par les Juifs. Les conquérans qui d'ordinaire imposent leurs lois aux premiers habitans du sol subissent ici les lois de ces premiers habitans. Ils sont le nombre, ils sont la force, ils possèdent presque tout, sauf le droit de tout posséder. Les parias ont une patrie : ils n'en ont pas. Les étrangers se réclament d'un ministre ou d'un consul : ils n'ont ni consul ni ministre. Aucun drapeau ne les couvre. Ils vivent en marge des nations. Et cependant on les devine très assurés de leur puissance et très délibérés dans leur allure. Il se pourrait que ce fussent les citoyens de l'Europe.

La ville de Piatra reçoit une éternelle gaîté de son impétueuse et charmante Bistritza qui descend des montagnes en galopant sur les pierres. Toute la saison, des radeaux de bois en descendent avec elle. Ils courent sur l'écume des vagues, rasent

les écueils, et, sous la main de leurs flotteurs, se jouent des rocs et des rapides. Ce sont les jeux du cœur de l'été. Piatra entend leurs rires. Là-haut, dans ces montagnes bleues, la race est plus saine, l'homme plus énergique ; les femmes savent encore se parer des beaux costumes d'autrefois. Et, comme les villes ont souvent l'âme de leurs rivières, Piatra aime les secousses du plaisir et les rêves légers qu'emporte la vie.

Mais, le samedi soir, Piatra est morose, ou, pour mieux dire, Piatra a la physionomie de ces masques dont tout un côté sourit et dont l'autre se renfrogne. Ce n'est pas que les magasins soient fermés, puisqu'on a fait ses provisions la veille et que d'ailleurs, à la tombée de la nuit, le sabbat terminé, quelques boutiques allument, et qu'enfin les cafés et les confiseries restent ouverts. Ce n'est pas non plus que les musiques se taisent, car dans le délicieux petit jardin public, que la Bistritza éclaire à l'électricité, l'orchestre des tsiganes mène un glorieux tapage. Mais le Piatra roumain s'estime engagé d'honneur à quitter le trottoir au Piatra israélite et à lui abandonner le concert. Et le Piatra israélite n'a pas l'air de sentir le moins du monde l'excès de délicatesse du Piatra roumain. Point de souquenilles ni de sordides lévites ; rien de « ces sacs de cuir noir roulés dans l'huile et le cambouis, » comme un voyageur définissait autrefois les Juifs moldaves : une société pimpante, des toilettes claires, les hommes très corrects, les femmes très coquettes, une multitude de jeunes filles qui réalisent l'expression roumaine « que leur corps a été passé par un anneau » et dont les yeux en amande justifient la présence de quelques officiers égarés en ce monde sémite. C'est pour lui que les tables sont dressées devant le kiosque illuminé ; pour lui, que les tsiganes tirent de leurs violons des sons qu'ils semblent arracher de leur âme.

Je suis absorbé dans une allée sombre par deux promeneurs qui rôdent autour de la fête d'un air aussi lamentable que deux pêcheurs à la ligne autour de leur place indûment occupée. Ils me connaissent de ouï-dire et sont heureux d'avoir un étranger témoin de leur infortune : « Vous le voyez, gémit l'un ; ils nous ont pris nos chaises, nos tables... Nous ne pouvons même pas boire un bock le samedi soir, en écoutant la musique ! Tout est à eux, tout. — Ce n'est encore rien, dit l'autre : mais ils m'ont pris mon nom ! — Ils vous ont pris votre nom ? — Eh ! n'ont-ils pas l'habitude de changer leur nom allemand en nom roumain ? Je

m'appelle Cheresco : un certain Grumfeld a jugé bon de s'appeler Cheresco, lui aussi. Je le poursuis. Il fait observer au tribunal qu'il écrit Chedesco. Le tribunal lui donne raison et le coquin s'empresse de reprendre mon *r* sur ses cartes. Et tous les ans la Roumanie s'enrichit d'un nouveau petit Cheresco. Entendez-vous ce morveux qui piaille ? Ça doit en être un ! »

On proposa de se réfugier à la confiserie, et, là, d'autres victimes du sabbat rejoignirent notre groupe. Un propriétaire des environs disait : — Les Juifs sont paresseux : l'an dernier, pendant qu'on battait le blé dans ma ferme, des émigrans juifs qui mouraient de faim arrivèrent. Je les embauchai, et, quand ils eurent mangé, je les mis à la besogne. Deux heures après, ils se plaignirent que l'ouvrage était trop dur et me tirèrent leur révérence. — Oui, fit un médecin, je les crois incapables d'un long effort physique. Et leur faiblesse musculaire les rend plus dangereux encore dans un pays agricole qui manque d'agriculteurs. Au lieu de labourer la terre, ils vivent sur ceux qui la labourent. — Mais aussi, reprit le propriétaire, nos paysans sont des enfans imbéciles. Il leur faut des tuteurs qui les forcent d'assoler, de planter, d'enfoncer la charrue dans un sol qu'ils se contentent d'égratigner... — Et surtout, interrompit le médecin, de semer un autre maïs que ce maïs de rebut qui leur altère le sang. — — L'Administration s'en désintéresse ! dit un jeune homme. — Je vous demande pardon, répondit un fonctionnaire de la préfecture : l'Administration plante des arbres le long des routes ; mais les paysans les coupent pour s'en faire des bâtons. — Ils ont bien besoin de bâtons ! s'écria le jeune homme. Comprenez vous qu'ils rossent quelquefois le notaire, le percepteur, qu'ils rossent leurs femmes, qu'ils se rossent eux-mêmes et qu'ils ne rossent jamais le Juif ! — Je ne sais pas, dit un vieux petit monsieur adonné aux sciences occultes, je ne sais pas si l'on ne pourrait expliquer l'indifférence de nos paysans à l'égard de ceux qui les volent par une espèce de possession magique. Ce sont des gens envoûtés. Le Juif leur jette des sorts et particulièrement à leurs femmes. — Bah ! s'écria le médecin, c'est l'eau-de-vie la grande sorcière !

— Messieurs, dit un ingénieur, permettez-moi de vous conter une histoire. L'année dernière, je gagnais Vaslui, et j'en étais encore à deux bonnes lieues, lorsque, à la porte d'un village, mon cheval s'abattit et mon essieu se cassa. La bête était fourbue ;

la voiture exigeait une longue réparation, et je devais à tout prix arriver avant la nuit noire. J'avisai une assez belle ferme et je demandai au paysan de me conduire à la ville. Il prétexta que son cheval avait mal au pied, et toutes mes insistances, voire l'appât d'une pièce de cinq francs, ne purent vaincre son refus. Le crépuscule tombait. Que devenir dans ce village avec mon cheval hors de service et mon essieu rompu ? J'entrai chez le Juif. Son auberge était la seule maison ouverte, la seule où je fusse assuré d'un bon accueil. Je n'y étais pas assis que, s'avançant et me saluant jusqu'à terre, le gaillard me dit : « Votre Seigneurie est bien ennuyée. Votre Seigneurie voudrait arriver à la ville avant la nuit noire. Votre Seigneurie est ingénieur, et ses chefs attendent Votre Seigneurie. » Je ne m'étonnai point qu'il sût aussi bien que moi qui j'étais, où j'allais et pourquoi j'y allais. Autant vaudrait s'étonner que le Pruth se jetât dans le Danube ! Tant qu'il y aura un voyageur et un Juif sous le ciel, le Juif connaîtra le nom, l'âge, les fonctions, la provenance, l'itinéraire et le but du voyageur. C'est une loi de la nature encore mal expliquée, mais admirablement observée. Je lui répondis donc : « En effet, Ma Seigneurie est désolée. Comme tu l'as dit, mes chefs m'attendent, et je ne trouve ni cheval ni voiture. » Il sourit doucement. « S'il plaît à Votre Seigneurie que j'en fasse mon affaire, dans une heure d'ici Votre Seigneurie sera à la ville. — Soit. Combien ? — Ce sera quatre francs pour Votre Seigneurie. » Il s'éclipsa, et, dix minutes après, je n'en crus pas mes oreilles, quand un bruit de voiture s'arrêta devant l'auberge. En dix minutes, il avait décidé un paysan, et le paysan avait attelé ! C'était prodigieux, et je ne fus pas éloigné de penser que mon Juif était sorcier, qu'il avait prévu mon accident et tenu prête une carriole. Mais ma surprise se changea en stupeur, lorsque je reconnus dans l'homme qui conduisait la voiture le même paysan qui m'avait si obstinément refusé, et dont le cheval prétendu boiteux se mit à trotter allégrement.

— Voilà une preuve de fascination, interrompit le petit monsieur en hochant la tête.

— Ne vous hâtez pas de conclure, poursuivit l'ingénieur. Quand nous fûmes hors du village, je demandai au paysan qui se taisait : « Combien le Juif te donne-t-il pour me mener à Vaslui ? — Trois francs, répondit-il. — Tu es donc fou ! m'écriai-je. Je t'en offrais cinq. Voyons, explique-toi. » Et il s'expliqua

très simplement : « Je ne vous dois rien, à vous, me dit-il. Pourquoi me serais-je dérangé, puisque j'avais de la besogne au logis ? Mais je connais le Juif ; je le connais depuis dix ans. Je ne pourrais pas vivre, s'il n'était là. Quand ma récolte est mauvaise, il me prête de l'argent. Quand un de mes enfans meurt, c'est lui qui m'aide à payer les frais d'enterrement. Il comprend la vie. Il nous procure tout ce dont nous avons besoin. Ce n'est pas un méchant homme. Et l'on est bien obligé de faire quelque chose pour lui. » Je n'avais rien à objecter ; je gardai le silence.

— Comment ! s'écria le jeune homme. Je lui aurais dit, moi, que cet usurier juif abusait de sa candeur et le pillait effrontément. — A quoi bon ? reprit l'ingénieur. Êtes-vous sûr qu'un autre aubergiste montrerait plus de scrupules et autant d'obligeance ? — Il serait Roumain comme nous, répliqua le propriétaire. — Je conviens que cela vaudrait infiniment mieux, dit l'ingénieur. Mais de quel droit reprocherais-je au paysan de s'abandonner au Juif, quand je lui donne l'exemple de la même confiance ou du même aveuglement ? Les huit mille Juifs de Piatra, que font-ils, sinon de nous servir et, quelquefois aussi, de nous aider à payer nos frais d'enterrement ? Pouvez-vous affirmer que ce que vous buvez en ce moment n'ait pas été brassé par un Juif ? Que le verre, où vous le buvez, n'ait pas été fabriqué par un Juif ? Que le costume que vous portez n'ait pas été coupé par un Juif, et que cette pièce d'argent, dont vous me permettrez de régler nos consommations, ne soit pas sortie d'une banque juive ? — Alors, s'écria le jeune homme, nous devons nous déclarer vaincus et nous laisser anéantir ? — Prenez modèle sur moi, dit le propriétaire : je n'achète jamais rien chez un Juif. — Dieu sait ce qu'il vous en coûte ! répliqua le médecin. Votre femme et vous, vous êtes toujours par monts et par vaux. — Jeune homme, reprit l'ingénieur dont la barbe grisonnait, si j'avais votre âge, je ne me ferais ni ingénieur, ni avocat, ni conseiller de préfecture, ni chef de bureau, ni journaliste : j'achèterais une épicerie et je ne désespérerais pas de l'avenir. — Vous êtes tous ensorcelés, prononça le vieux petit monsieur.

En rentrant, nous vîmes sur notre chemin une grande maison éclairée *a giorno* et, par les fenêtres ouvertes, des couples tourner aux sons de la musique.

— Les voilà qui dansent ! s'écria M. Cheresco. Et dire que mon nom doit figurer dans ces quadrilles-là ! Misère ! misère !

IV. — BOUHOUSI

Si vous ouvrez un guide Joanne, vous y lirez : « Bouhousi, gros bourg sans intérêt. » Je ne partage pas l'opinion du guide Joanne. Il est vrai que Bouhousi ne possède point comme Piatra une vieille église bâtie par Étienne le Grand, qu'on y chercherait vainement un casino, et qu'on n'y découvrirait même pas un hôtel. Mais Bouhousi est la résidence du plus grand rabbin de la Roumanie, d'un des plus grands rabbins du monde, d'un rabbin aussi mystérieux que le Grand Lama du Thibet. Son nom ne figure pas aux registres du Gouvernement. Des légendes courent sur lui. On dit que sa maison est l'Arche Sainte et que le peuple choisi danse autour de ses murs. On prétend qu'il ne sort que dans un magnifique carrosse et que la foule se bouscule sous les pieds de ses chevaux pour attraper un de ses regards. On affirme que, lorsqu'il paraît à Iassi, la multitude se précipite à la gare et se dispute la gloire de toucher et de baiser le bas de son manteau.

Si je n'accueille ces bruits qu'avec la plus extrême réserve, l'existence de ce fabuleux pontife ne laisse pas de piquer ma curiosité. Bouhousi est à une heure environ de Piatra, et, le dimanche matin, j'y arrivai en compagnie de mon hôte, le sous-préfet de Piatra. En face de la gare, s'élève une fabrique de draps roumains, « la Première, » comme le disent de grosses lettres noires peintes à son fronton. On m'avertit que cette fabrique, fondée par un Roumain, avait été rachetée par une compagnie anonyme de Juifs et d'Allemands.

La gare était bondée de vieux Juifs en papillotes, une calotte noire sous le chapeau, les poches de la lévite gonflées et étranglées d'une ceinture de soie noire. La pluie de la nuit avait crotté leurs bas blancs et leurs souliers éculés. Ils portaient des parapluies qui ressemblaient à des tromblons. Dans l'allée de chênes qui monte au bourg nous en croisâmes beaucoup d'autres. La foire du dimanche ne justifiait point une telle affluence. Mais nous apprîmes à la mairie que, la veille au soir, le rabbin avait célébré l'anniversaire de la mort de son père et que des Juifs y étaient venus jusque de la Galicie.

J'envoyai solliciter du rabbin la faveur d'une audience ; et, pendant que nous attendions sa réponse, je m'entretins avec le

maire qui administre à Bouhousi dix-sept cent cinquante-sept Roumains, dix-sept cent trente et un Juifs, et cent vingt-trois Autrichiens ou Allemands, ces derniers employés et ouvriers à la fabrique, tous catholiques. Ajoutez trois Arméniens, et vous aurez la population de ce bourg aussi hétérogène que pacifique. Le grand rabbin, Israël Friedmann, nous manda qu'il était prêt à nous recevoir ; mais, dans le cas où la langue allemande ne nous serait pas familière, il nous priait de nous faire accompagner d'un interprète, car il ignorait le français et, s'il comprenait le roumain, il ne le parlait pas.

Hier à Piatra, sur une hauteur qui dominait la ville, on me disait : « Là où vous ne voyez pas d'arbres, ce sont les quartiers juifs. » Cette différence est encore plus marquée dans les bourgs. Le Juif ne cultive autour de sa maison ni fleurs ni plantes. L'arbuste y dépérit, l'herbe s'y fane. Son esprit abstrait, que l'éducation talmudique enfonce dans la sécheresse, semble préférer aux jardins ombragés les cours aussi nues que des tables d'abaque. Leur absence de verdure donne aux bourgs juifs un aspect misérable que n'a pas le plus pauvre hameau roumain. Et Bouhousi n'est qu'un assemblage d'échoppes dont la crasse efface le peinturage et de boutiques larges et basses, pareilles à des déballages de pacotille sous des arcades délabrées. Nous traversons une ruelle d'auvens enguirlandés d'oignons et des rangées de tables saignantes où les bouchers juifs ont un air de sacrificateurs ; et voici tout à coup une maison seigneuriale, badigeonnée de rose, avec ses deux ailes, sa cour et son enclos de murailles.

Sur le perron de l'aile droite, c'était un grouillement de cafetans noirs, de papillotes, de barbes grises et de barbes blondes, de grosses bottes, de dos courbés et d'yeux inquiets. Devant l'aile gauche, se promenaient à l'écart deux jeunes dames de forte prestance, en robe bleue traînante, les poignets cerclés d'or, de l'or aux oreilles, de l'or au cou, une mantille sur les cheveux : les filles du rabbin. La porte du milieu nous fut ouverte ; nous aperçumes une enfilade de salons, et l'on nous introduisit dans un riche cabinet de travail. Le grand prêtre s'avança vers nous.

Il était gros, le cou large, le visage d'une majesté replète. Sa main molle, sa soutane en soie, ses papillotes ramenées derrière ses oreilles, son collier de barbe lisse, ses yeux humides et bleus, ses lèvres charnues d'où glissait un sourire qui ne les plissait pas, toute sa personne était comme baignée d'une

onction luisante et douce. Je m'excusai de l'importuner, mais il comprendrait sans doute qu'un étranger ne pouvait passer à Bouhousi sans désirer voir un homme dont la réputation était si étendue. Il me répondit : — « En effet, je suis un descendant du roi David. »

Il nous pria d'accepter un verre de vin qu'il nous versa lui-même d'une aiguière d'argent, et, prenant dans un plateau trois gâteaux secs, il les plaça devant chacun de nous. Je m'étonnai qu'un rejeton de cette souche royale se fût enraciné dans un aussi médiocre bourg. Mais il me répondit qu'il y était né et ne voulait pas le quitter, que d'ailleurs, sauf peut-être un rabbin de Russie et deux qui vivaient en Autriche, nul n'exerçait une puissance comparable à la sienne. Et, pendant que l'interprète nous traduisait ces choses, il classait négligemment sur son bureau des bons de poste, de façon à les mettre en évidence. Bons de dix francs, de cinq francs, de trois francs venus de Russie, d'Allemagne, de partout. Un domestique lui apporta son courrier. « Vous voyez, me dit-il, quelle correspondance ! » Et il me fit passer sous les yeux des lettres de France, d'Angleterre, d'Autriche, d'Amérique, la plupart d'entre elles portant leur timbre en guise de cachet. Ses regards coulaient sur mon compagnon avec une douceur attentive, et je sentais dans cette petite comédie encore plus de politique que de vanité. Il n'était pas fâché d'étaler, d'exagérer même son empire devant un fonctionnaire du gouvernement roumain. Puis il me parla de son père, disparu depuis sept ans, et qui, adoré de son vivant, continuait de l'être dans la mort. « Mon père a beaucoup écrit ; moi, je n'écris pas, mais mon fils écrira un jour. » J'admirai le souci de laisser reposer, pendant une génération, le génie producteur de la famille. Et il rit, d'un rire un peu sourd. Enfin il aborda la question israélite, et s'espaça longuement sur la misère des Juifs galiciens qui l'avait douloureusement ému dans son dernier voyage, alors que les Juifs autrichiens étaient les plus fortunés des hommes. Quant aux Juifs roumains, ils auraient peut-être mauvaise grâce de trop se plaindre ; mais ils émigraient...

— Oh ! interrompit mon compagnon, ils n'émigrent guère ! — Ils émigrent et surtout ils veulent émigrer, reprit le rabbin. S'ils ne sont pas persécutés, ils craignent la persécution. Que faire ? Je tâche de les en dissuader ; je n'y épargne ni ma peine ni mon argent...

Et tout cela était supérieurement joué. Sans aucun doute il s'amusait de cette étrange situation des Roumains, qui sont partagés entre la peur de voir leurs Juifs se multiplier et l'appréhension de les voir partir. Il leur souvient encore que, l'an passé, ils furent obligés de rapatrier à leurs frais des émigrans qui, arrivés en Autriche, n'avaient plus le moyen de poursuivre leur route. Et chaque fois que deux cents Juifs leur montrent les talons, deux millions de voix les traitent d'Amalécites.

La maison de ce rabbin fait de Bouhousi une sorte d'archevêché juif, où la communauté des fidèles a gardé toute sa force et sa merveilleuse organisation. Son première caractère est la discipline, l'obéissance absolue aux ordres de ses chefs, une obéissance comme on n'en trouve que dans les sociétés théocratiques. Du plus pauvre au plus riche, tous les fronts s'inclinent sous un pouvoir armé de l'anathème. La communauté tient dans ses mains la fortune de chacun de ses membres. Que le *herem* ou malédiction soit lancé, elle peut l'anéantir. Le Juif excommunié serait un homme chassé de son îlot sur une épave. Personne ne bronche : les impôts sont perçus avec une inflexible rigueur, et les secours aux malheureux si exactement distribués que le maire de Bouhousi m'en exprimait son admiration. Disciplinés et religieux, et disciplinés parce qu'ils sont religieux, les Juifs s'opiniâtrent ici dans la plus rigide observance du Talmud. L'instituteur qui dirige leur école de garçons, un jeune israélite de Iassi, très intelligent et très ouvert, me confiait sa surprise quand, à Bouhousi, il avait vu ses vieux coreligionnaires lire leur livre sacré à la clarté de la nouvelle lune et danser et prier ainsi qu'au temps où Titus s'acheminait vers Jérusalem. Bien que la majorité soit née dans le pays, ils parlent moins le roumain qu'un jargon judéo-germanique. Dans leurs écoles de garçons et de filles, — que subventionne l'Alliance Israélite de Paris, — on étudie l'allemand, le roumain, l'hébreu : l'hébreu deux heures par jour. Le soir, les enfans, dont l'éducation est sévère, continuent leurs leçons hébraïques pendant trois heures avec leurs parens et les reprennent avant d'aller en classe.

Un attachement aussi étroit à ses traditions ne prouve pas qu'on vive uniquement dans le passé. Le Juif porte en lui un immense espoir. Prenez garde que cet homme d'une obséquiosité si déplaisante et qui vous paraît halluciné par une pièce d'argent est un plus grand idéaliste que vous. Notre patrie à nous, c'est

notre maison, notre village, notre province, tout le pays de douleur et de joie que depuis des siècles nos joies et nos douleurs ont ensemencé. Notre patrie a des villes, des champs, des bois, des fleuves, de petites herbes odorantes. Nous sommes de pauvres êtres qui tenons à la forme de nos collines. Nulle part l'alouette ne chante comme chez moi ! Et si, exilés sur une terre lointaine, nous nous y recréons une patrie, c'est encore sur la figure des choses que se modèle notre amour. Mais le Juif n'a pas même besoin d'une motte de glèbe pour s'imaginer sa patrie. Il la conçoit en esprit pur. Il la bâtit avec le temps et l'espace. D'autres peuples ont été dispersés sur la face du monde : lui seul n'a pas été dissous. Son nationalisme, farouche et intangible, l'a sauvé de la dissolution. Il doit de vivre encore à cette patrie idéale dont sa tête est la citadelle.

Quoi ! m'objectera-t-on, vous n'avez donc pas regardé les Juifs moldaves ? Comment concilier tant de grandeur et tant de bassesse ? Sans compter qu'une longue insécurité dégrade forcément la personne humaine, je pourrais répondre que l'Oriental n'a pas de la dignité la même idée que nous. Pour lui, la mendicité n'est pas une déchéance. Mais, Roumains et voyageurs, ils croient peindre les Juifs en deux mots : serviles et cupides. Or, sous sa servilité apparente et entachée d'une inconsciente ignominie, le Juif me paraît un des êtres les plus orgueilleux et les plus libres du monde. Je parcours Bouhousi, et je n'y vois qu'échoppes de tailleurs, de cordonniers, de merciers, d'épiciers, de fruitiers. Ici comme partout, la multiplicité des petits commerces me confond. Chacun, dans cette communauté, veut être son maître. Les gens peuvent s'y entr'aider, mais, en dehors des obligations hiérarchiques, ils y conservent jalousement leur indépendance.

J'entre dans une des plus misérables boutiques. Un plat de farine, trois savons, six œufs, des gousses d'ail et deux poulets qui se débattent dans un coin : voilà tout le fonds de commerce. La femme, une grande femme au profil dédaigneux et fin, et qui est enceinte de son quatrième enfant, assise sur un tas de hardes, ravaude des bas. L'homme est au champ de foire. L'arrière-boutique sert de chambre : une malle, des lits défaits, et, au milieu, une grosse paire de bottes crottées, fatiguées, affaissées sur elles-même, avachies. Elles m'en disaient long, ces bottes ! Elles étaient sorties de bonne heure, avant le jour ; elles avaient couru dans la boue des chemins de traverse, loin, bien loin ; elles

avaient guetté le paysan et la paysanne qui s'en venaient au marché avec leur panier d'œufs, leurs légumes et leurs volailles. Et elles s'étaient faites très humbles, de pauvres petites bottes aimables, officieuses, pleines d'attention pour les sandales campagnardes, et désireuses de leur épargner les mares et les fondrières qui les séparaient du bourg. L'eau tombait à verse. Le paysan s'était laissé convaincre et débarrasser pour un prix modique. Et les bottes avaient repris leurs grandes enjambées afin d'arriver au marché de Bouhousi les premières de toutes les bottes qui couraient dans le crépuscule du matin. Accuserez-vous de paresse leur propriétaire? Cependant vous lui donneriez des gerbes à lier que, deux heures après, il tirerait ses grègues. C'est que le Juif préfère la soif et la faim au labeur machinal sans initiative et sans cet aléa qui en décuple l'intérêt. Il est soutenu dans sa misère et au-dessus de sa misère par son insatiable ambition. Incapable de se plier à la condition du domestique, de l'ouvrier rural ou du manœuvre, il n'accepte pas d'être celui qui travaille sous les ordres de tous, mais celui qui collabore ou commande. Vous ne le trouverez presque jamais au dernier échelon des subordinations sociales. Il ne commence de vivre qu'à l'avant-dernier.

On dit qu'il aime l'argent. Cette avarice, il la partage avec bon nombre d'honnêtes chrétiens. De tous les épiciers de Bouhousi, un seul est Roumain : c'est contre lui que les paysans élèvent le plus de griefs et de doléances. Certes le Juif a pour le gain une âpreté formidable. Mais je ne connais que les associations ouvrières, abominablement exploitées par leurs agitateurs bourgeois, où l'on rencontre autant de générosité que dans les communautés juives. Chaque fois que la cause d'Israël réclame des subsides, il n'y a pas d'humble Juif, dans le plus humble bourg moldave, qui essaie de se dérober à la contribution de guerre. L'argent n'est à leurs yeux qu'un des moyens d'atteindre cette domination dont ils sont si étrangement passionnés. Toute la vie juive gravite autour du même objet qui est de conquérir, non pas le plus d'argent, mais le plus d'influence possible. Un rêve d'impérialisme couve sous des fronts qui semblent si humbles. Nous ne saurions nous dissimuler que nous dépendons plus de notre cordonnier qu'il ne dépend de nous, et de notre tailleur, et de notre chapelier, et de notre boucher. Le Juif, en s'emparant de ces petits métiers, se rend maître de toute la per-

sonne du Roumain des pieds à la tête, y compris l'estomac. Mais ce n'est qu'une première étape. Si, dans un pays et surtout un pays agricole, je parviens à me faufiler entre le producteur et le consommateur, et que, par mon ingéniosité et ma promptitude, je facilite leurs transactions, ma puissance grandit. J'aurai bientôt à ma merci ceux qui travaillent et ceux qui jouissent. Les risques seront peut-être pour moi : je ne les crains pas, et la séduisante idée de mon importance me console de vos affronts. L'homme, qui se réveille à trois heures du matin et qui fait des lieues sous la pluie pour acheter aux paysans des œufs et des poulets qu'il revendra au marché, assaisonne son mince profit d'un plaisir de conquête. L'aubergiste, qui prévoit et prévient tous les besoins de son village, y respire obscurément des fumets de royauté. Quand les autorités le menacent d'expulsion, les paysannes intercèdent en sa faveur : « Si vous nous l'enleviez, nous serions obligées d'aller nous-mêmes quérir à la ville une pelote de fil ou un mètre de cotonnade. Laissez-nous notre Juif. »

Je me suis promené sur le champ de foire de Bouhousi : il était morne. Le costume national disparaît plus vite là où le Juif colporte les étoffes allemandes. Les paysans, au doux visage et aux longs cheveux, les épaules opprimées par leur lourd manteau brun que l'averse avait encore alourdi, des femmes, les pieds nus dans la boue, attendaient aussi résignés que leurs bêtes. Au milieu d'eux, circulaient, le gourdin à la main, des Juifs de Bacau. De temps en temps une bête était détachée de son piquet et conduite au barrage. Le Juif l'emmenait, et le paysan, qui avait touché la somme, se dirigeait vers l'auberge où d'autres Juifs lui versaient à boire. On se sentait enveloppé d'une marée d'hommes irrésistibles qui obéissent à la même consigne, mais dont chacun aspire à se former une petite province au sein de l'empire universel. Ils sont patiens, tenaces, sans délicatesse mais non sans force morale, aussi étroitement unis dans les intérêts généraux que profondément ancrés dans leurs intérêts particuliers. Les vertus qui pâlissent autour d'eux gardent encore à leur foyer une verdeur primitive : la piété, le respect des traditions, le culte des ancêtres, l'amour de la famille qui a chez eux la puissance d'un instinct dynastique. Je les admire. Pour comprendre leur valeur, il suffit de les comparer aux déplorables Arméniens, l'espèce de maquignons d'affaires la plus honnie peut-être dans l'Orient de l'Europe. L'Arménien

cultive, trafique, brocante, s'enrichit; sa fortune s'enfle à la surface de la terre, y crève et n'y fait, hélas! qu'une tache de sang. Le Juif est un des plus extraordinaires fermens de l'humanité. Là où il s'établit, le sol même entre en effervescence. Que sera la Modalvie dans cinquante ans, dans un siècle, dans deux siècles? Il faut jeter un taled sur la face de l'avenir! Le Roumain ne périt pas, dit le proverbe : le Juif non plus. Deux races d'hommes, après des souffrances et des persécutions sans nombre, se rencontrent sur les champs de foire moldaves. Pourquoi ce spectacle m'éprouve-t-il jusqu'à l'angoisse?

V. — DANS LES LABOURS

Huit heures de chemin de fer, quatre heures de voiture, et nous touchons au nord de la Moldavie. Nous sommes entrés dans le grand désert des labours, et nous vivons au milieu de ce désert, en pleine oasis. Faut-il choisir entre les trésors d'un roi d'Asie et trois mille hectares de glèbe bien noire et bien luisante? J'opte pour la terre. Toute destinée me paraît médiocre, qui n'enfonce pas dans la graisse des sillons. Notre hôte, M. Vasesco, ancien élève de Fontainebleau, officier démissionnaire et député, s'est consacré à l'agriculture. Il nous a reçus, comme des amis au milieu de ses amis, dans sa belle vieille maison roumaine si spacieuse, où sa mère et ses filles donnent à l'hospitalité moldave une grâce inoubliable. Je suis émerveillé de son parc, de ses vergers, de ses jardins, de la solitude qui enclôt cette île de feuillage, — et plus encore du bien qu'il fait autour de lui. Quand le propriétaire roumain consent à résider sur ses terres, surtout quand il a l'intelligence et la libéralité de M. Vasesco, il ramène aux villages de ses paysans la verdure et l'amour de la vie. Pénétrez sous le chaume des maisonnettes de Cotusca, de ces maisonnettes dont les murs de torchis à la teinte bleuâtre sourient dans le fouillis des maïs : la ménagère y suspend aux poutres du plafond des bouquets de feuilles odorantes.

Ce pays dégage un charme puissant. Si loin que s'étendent les regards, et pendant des lieues et des lieues, ce ne sont que des mamelons et d'immenses ondulations sans arbre et sans ombre. La terre n'égare pas une parcelle de sa sève en beautés inutiles. Sa tâche est de pousser du blé, du maïs, de l'orge, toutes les céréales : elle accomplit sa tâche avec une sorte d'ivresse con-

centrée et de sombre joie. Elle ne se désaltère pas aux eaux des rivières et des lacs. Sa sobriété se contente des averses. « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Elle est riche : deux mois de sécheresse n'ont pas encore pâli et desséché ses mottes noires, grasses et fumantes. Elle a le sauvage aspect des déserts qui produisent de l'or. Ses vallonnemens et ses mornes impriment à son labeur je ne sais quoi de tourmenté. Elle ne gémit pas; elle ne bruit pas. De loin en loin elle ouvre vers le ciel l'œil vitreux et glauque d'un petit étang. Et parfois son silence tient du recueillement. Vous y entendriez germer le grain de blé. Les moutons à la queue-leu-leu, presque immobiles, broutent le long des pentes, la tête sous l'arrière-train de celui qui les précède, afin d'y trouver un peu d'ombre. Çà et là, des vols de corbeaux s'abattent, et les sillons frissonnent au passage des cailles. Un héron regarde sur l'eau d'une mare le reflet d'une émigration de cigognes. Et dans le lointain des chevaux galopent en liberté.

Mais souvent de grands bœufs cheminent, cinquante, soixante, quatre-vingts bœufs à robe blanche, qui s'en vont d'un domaine à l'autre, traînant les machines. Le matin, je les voyais partir. La splendeur du soleil voguait sur leur dos et leurs flancs immaculés. Leur caravane sacerdotale fendait lentement les champs hérissés de verdure et d'or. Ils avaient l'air d'une procession de flamines en route pour un sacrifice aux dieux de la terre. Et le soir, à l'heure où les couleurs se fondent en nuances et la magnificence des moissons en douceur, ils rentraient du même pas grave, toujours en harmonie avec les choses. Ils s'agenouillaient alors dans un pré, pareils à des bêtes de marbre, tandis que leurs petits bouviers, des enfans criards, barbouillés de terre et de poussière, aussi sales que des ramoneurs, mais qui, mieux que les hommes, savent conduire ces colosses, venaient rôder autour de la marmite où, sur un feu de paille, cuisait la *mamaliga* des moissonneurs. Un adolescent, armé de deux bâtons, y barattait la farine de maïs, et, lorsqu'elle formait une solide pâte jaune, les gens, pour se la partager, la coupaient au moyen d'une ficelle. Les machines achevaient de gronder : on mettait en sac les derniers grains des dernières gerbes ; et déjà l'herbe tendre du blé naissant recouvrait les pentes voisines. Les lueurs du jour s'attardaient dans la pâleur rousse des maïs encore debout. Quelle envergure avait la nuit en ces vastes étendues !

Si par hasard, du fond d'un village moldave, vous entendiez à la belle étoile des coups de fusil, ce pourrait être un chasseur de loups, car les loups n'infestent pas le pays seulement en hiver. Leurs femelles mettent bas dans les avoines, dans les maïs, et souvent aussi dans les ronces des terres dormantes. L'an dernier, une paysanne qui était venue battre le blé, avait déposé son petit enfant derrière elle, sur la lisière d'un champ de maïs : une louve s'approcha et dévora la tête de l'enfant.

On vous racontera des histoires sinistres; on vous en racontera aussi de plaisantes, comme celle de ce chasseur qui, embusqué dans un arbre, aperçut tout à coup six paires d'yeux luisans braqués sur lui. Il en éprouva une telle émotion qu'il perdit l'équilibre et tomba au milieu des loups, lesquels eurent encore plus peur et détalèrent.

Mais si ces coups de fusil que vous entendez sont accompagnés de longs appels, ce n'est pas un loup qu'on tue, c'est une fille qu'on vole. La tradition n'admet pas qu'une jeune fille suive un homme de son plein gré, et la cérémonie des fiançailles n'est qu'un rapt simulé. L'amant a réuni une douzaine des plus joyeux compagnons du village. Tous, en habits de fête, se glissent silencieusement vers la maison de la belle; et, là, les fusils éclatent, des clameurs d'assaut retentissent. On force la porte qui se laisse forcer, on écarte les parens qui se laissent écarter, on s'empare de la jeune fille qui feint la résistance, et on la dépose dans une charrette attelée de solides chevaux qui emportent les deux fiancés à travers les moissons et la nuit. Les parens, fussent-ils même opposés à ce mariage, se consolent en pensant que leur fille obéit à la destinée. Et, comme les camarades du ravisseur sont restés dans la maison envahie et que la pauvreté du Moldave ne l'empêche point d'être hospitalier, la mère étend sur la table sa plus belle nappe brodée, le père va quérir ses dernières bouteilles de vin, et les jeunes gens mangent, boivent et chantent jusqu'au petit jour la victoire de leur ami. Jamais fille volée n'est rendue. Un mois après l'enlèvement, le jeune homme vient donner aux parens des nouvelles de leur fille et fixer avec eux la date du mariage. Mais d'ordinaire, m'a-t-on dit, on attend pour aller à l'église la naissance de l'enfant, car le mariage coûte cher : il faut payer les popes et les chantres. Heureusement les invités sont généreux : l'un fait présent d'une mesure d'orge et de froment, l'autre d'un

mouton, l'autre d'un jeune veau; parfois même, quelque parent riche amène un bœuf qui n'a pas encore porté le joug. Et c'est alors que l'épousée ceint sa tête du bandeau des matrones qu'elle ne quittera qu'à la mort : le soleil ne doit plus baiser les cheveux d'une femme mariée.

Que de vieux usages se conservent sous la poussière de ces routes! Ce sont à peu près les mêmes qu'en Valachie, mais ici la tristesse qui les enveloppe les rend encore plus touchans. J'aime, dans les cimetières, ces longues branches plantées sur les tombes de ceux qui moururent avant d'être mariés, ces branches bientôt flétries, que, jeunes époux, ils eussent portées à la main le jour de leur mariage, et dont la mort ombrage parcimonieusement leur couche solitaire. Et j'aime ces puits creusés dans les champs pour le repos d'une âme. Là où le passant se rafraîchit, c'est la mémoire d'un père, d'une mère, que la piété filiale honore. Dieu veuille que cette eau des morts soit douce aux vivans!

L'eau du Pruth ne le fut pas. Nous avons été jusqu'à la frontière russe. Cette petite rivière du Pruth, la plus fantasque des rivières, coulait, calme et bleue, devant son rideau de peupliers. On eût dit à la voir un sage cours d'eau qui n'a d'autre souci que de rouler un peu d'azur entre les maïs roumains et les vignobles de la Bessarabie. Mais, au printemps, elle s'enfle et se répand à travers les champs avec toute la folie d'une imagination slave. Point d'année où cette capricieuse ne change de lit. Elle laisse derrière elle des lambeaux de grève blanche qui scintillent au soleil comme des parures abandonnées. Les sauterelles la traversent en été ; en hiver, les loups. Le paysan roumain la redoute à l'égal d'un fleuve des enfers. Il la voudrait si large que le rivage n'y pût apercevoir le rivage, ni la voix entendre la voix, ni les yeux rencontrer les yeux, si large que les sauterelles, les choléras, les armées ennemies, tout ce qui menace de la franchir se noyât, s'abîmât dans ses eaux troubles. » Ah, Pruth, rivière maudite! » Et cependant cette Bessarabie, dont nous distinguons les villages et les églises, est habitée par d'anciens Roumains. Mais le paysan se rappelle les invasions russes. Il maudit le Pruth de n'avoir pas su le protéger. Il lui attribue un pouvoir de génie malfaisant. Et sur cette terre découverte, que sa richesse semble étaler comme une proie facile, ne vous étonnez pas qu'il ne soit pas encore revenu de ses an-

ciennes terreurs et qu'il se sente, même aujourd'hui, exposé, sans défense, à des forces cruelles.

D'ailleurs pour qui travaille cette terre? Est-ce pour le paysan que les champs jaunissent? Il est pauvre : ses hameaux ne bordent pas les routes; ce sont des mendians, honteux de leur misère, et qui n'osent pas s'approcher du grand chemin. Ils se tapissent dans l'entre-deux des mamelons. Les murs aveugles penchent, leurs clôtures chancellent, les arbustes de leurs jardinets rabougris, poudreux, laissent pendre un feuillage aussi gris et déchiqueté que des toiles d'araignée. La mare voisine les envahit d'une odeur de vase. On jurerait des paillotes de nègres, si les enfans, seuls êtres qu'on y voie et qui se roulent en chemise dans la poussière, n'avaient les cheveux d'un blond pâle. Nulle part je ne retrouve la dignité naturelle aux paysans valaques. Le Moldave, même heureux, a des façons plus humbles. Il vous traite d'Altesse. Il garde la courbature de l'ancien servage. M. Vasesco me vantait son intelligence, sa remarquable aptitude à comprendre les machines agricoles les plus compliquées. Mais ces machines ne lui appartiennent pas; sa charrue n'est pas à lui ; il ne possède rien de son outillage. Si la terre est mieux cultivée qu'en Valachie, parce que le propriétaire, de qui tout dépend, y introduit les nouveaux procédés de culture, le paysan, simple journalier, y demeure dans un état de sujétion, dont ses frères du Danube et de l'Olténie commencent à sortir. Je ne sais ce que vaut le métayage au point de vue purement agricole, mais il me paraît offrir des avantages moraux : il forme des hommes; il développe l'initiative et l'indépendance. J'ai lu un rapport que le comte d'Hauterive, secrétaire de l'ancien hospodar Mavrocordato, rédigea en 1787 sur la Moldavie et présenta au nouvel hospodar Ypsilanti. C'est à peine si je retoucherais la peinture qu'il y fait des paysans moldaves, ou plutôt je ne la retoucherais que pour en affaiblir l'expression de hardiesse et de gaîté. Tout ce qu'il dit de leur indolence et de leur misère n'a guère vieilli. Leur condition politique s'est plus modifiée que leur condition sociale et que leur âme. Ils restent toujours ceux dont on pourrait écrire : « S'ils arrosaient la terre de leurs sueurs, ils auraient plus d'aisance; mais cette aisance serait une caution qu'ils donneraient à leurs maîtres. » C'est peut-être le spectacle le plus pénible de la Moldavie que cette pauvreté des paysans, au milieu de l'abondance des moissons.

Lorsque je les vis, ils portaient sur leurs traits tirés les deux semaines de jeûne qui avaient précédé l'Assomption et promenaient nonchalamment dans la richesse des blés leurs figures de carême.

Non, ce n'est point pour eux que travaille la terre. Mais pour qui? Si l'on s'en rapporte à l'impôt foncier, la valeur des propriétés exploitées par les Roumains du district de Dorohoi s'élève, dans les communes urbaines, à trois millions de francs; la valeur des propriétés exploitées par les Juifs à sept millions. Au district limitrophe de Botosani, les Roumains en conservent à peu près treize millions, mais les Juifs en ont acquis quatorze. Il est juste de dire que ce sont les deux districts les plus aliénés de la Moldavie puisque, d'après les dernières statistiques, les Juifs ne possèdent que trente et un pour cent de la propriété foncière des communes urbaines. Seulement, la plupart des communes rurales sont tombées en leur pouvoir, car les plus beaux domaines moldaves sont administrés par des fermiers juifs. Leurs propriétaires ont oublié que la fortune crée des devoirs, et que la grande propriété ne se comprend vraiment que si l'homme qui en dispose assume la charge des hommes qui y vivent. Mais il est plus agréable de courtiser l'intrigue parlementaire à Bucarest que de s'occuper de ses terres et de ses paysans. La politique exerce la même attirance sur ces opulens terriens que jadis la cour de Versailles sur les seigneurs de la province. Et, comme ces derniers perdaient leur raison d'être en s'affranchissant de leurs anciennes obligations féodales, ceux-ci perdent au moins toute raison de se plaindre en abandonnant leur domaine aux soins d'un étranger. Cependant ils se plaignent. Le soir, dans la fumée des cigares, ils s'entretiennent des méfaits du Juif, de son avarice, de son ingéniosité à pressurer le paysan. J'ai peine à comprendre cet antisémitisme. Si le Juif empoisonne et abrutit vos paysans, que penserai-je de vous qui les lui livrez? Les cent ou deux cent mille francs, dont il vous achète par an votre autorité, devraient vous fermer la bouche. Quel est le plus avare, du Juif qui travaille ou de celui qui bénéficie paresseusement sur le travail du Juif? Le paysan ne s'y trompe pas, lui. On m'a cité l'exemple de paysans moldaves qui, apprenant que leur propriétaire voulait affermer ses propriétés, étaient venus le supplier de ne pas les laisser devenir la proie des Juifs. J'ignore ce qu'a fait le propriétaire; mais, ce que je sais bien, c'est que

le paysan, avec le bon sens que la misère n'arrive pas à obscurcir, accuse moins l'âpreté du fermier que l'insouciance de son maître. Les Juifs ne détiennent pas seulement les deux tiers des maisons de commerce, les trois quarts des entreprises industrielles, la plus grande partie des exploitations forestières, presque tous les capitaux : ils ont aussi capté l'esprit du paysan et, sinon sa confiance, du moins sa soumission. « Nous sommes tes vrais maîtres, lui disent les gros Israélites : vois notre or. — Nous sommes tes vrais amis, lui disent les pauvres Juifs : vois nos haillons. »

M. Vasesco a pour voisin un ancien et futur ministre, propriétaire de 3500 hectares, un homme très fin et en même temps assez énergique. Il réalise autour de lui de petites réformes dont ses paysans sont les premiers à profiter. Dans cette contrée où jadis, avant que les Hongrois fussent devenus intraitables, l'élevage était une des plus grandes ressources, les gens n'avaient rien imaginé de mieux pour protéger les bœufs des vents de l'hiver qu'une simple palissade : quand la bise soufflait d'un côté, on les rangeait de l'autre. Notre hôte a bâti des étables, et l'horrible hutte du pâtre s'est changée en maisonnette de briques. Il a planté sur plus de cent hectares des chênes, des sapins, des acacias, au grand ébahissement des campagnards qui doutaient si ce monsieur n'était pas un peu fou de dépenser tant d'argent à faire de l'ombre. Il appartient au parti libéral, c'est-à-dire au parti le plus nationaliste de la Roumanie. Sa fortune lui assure l'indépendance; son double rôle d'homme politique et d'éminent avocat, une légitime réputation. Eh bien! il nous suffira de parcourir ses propriétés pour nous rendre compte que cet homme en Moldavie ne pourrait rien sans le secours des étrangers.

Nous partons au soleil levant à travers les champs infinis, et notre voiture s'arrête une première fois devant les granges de blé où des hommes pèsent et expédient les sacs, sous l'œil d'un Juif. Ce Juif, longue casaque et hautes bottes, barbe grisonnante et regard humide, est depuis trente ans l'agent d'une maison juive de Dorohoi. Il nous raconte que ses deux fils ont émigré en Amérique, parce qu'ils ne trouvaient plus rien à gagner dans un pays où, selon lui, les Juifs sont trop nombreux. Ses fonctions consistent à visiter les campagnes, à juger des récoltes; puis, quand ses maîtres avertis les ont achetées, il vient en surveiller la livraison. Il gagne quatre-vingts francs par mois et ses frais

de déplacement. Il n'a pas souvenance d'avoir jamais eu maille à partir avec le moindre paysan. « Ce sont de bonnes gens, dit-il, et si mes deux fils avaient eu de l'ouvrage, je m'estimerais tout à fait heureux. »

De là, nous nous rendons à la batteuse : des paysans y travaillaient, sous l'œil d'un Juif. Sitôt qu'il nous aperçut, il se précipita sur nos mains et voulut à toute force les baiser. Sa face rose s'épanouissait dans son collier de barbe noire comme une rose de Saron. Il renversait la tête en parlant; il étendait les bras et relevait ses larges paumes; il avait des mouvemens d'épaules inimitables; il fondait en sourires, et, quand un de nos compagnons le traita de farceur, je crus qu'il allait, sauf votre respect, lui sauter au cou. Mais, tout en causant, il ne perdait pas de vue son équipe de journaliers, et s'interrompait pour reprendre l'un, stimuler l'autre. Et il le faisait d'une voix très douce, sur un ton de prière.

— C'est le racoleur d'ouvriers, me dit mon hôte, l'homme peut-être le plus indispensable. Sans lui, mes machines à battre chômeraient. Les paysans, qui ne répondraient point à mon appel, obéissent à son premier signe.

Cinq cents mètres plus loin, on avait recommencé de labourer la terre. Un Juif trapu, botté, enjamba les sillons et accourut à notre rencontre. Celui-là, c'était le loueur de charrues, de chevaux et de bœufs. L'exploitation des propriétés moldaves exigeant un énorme matériel, le propriétaire a souvent besoin de son office. Mon hôte lui demanda des nouvelles de sa fille. Elle s'était embarquée pour New-York, l'année où leurs seize chevaux étaient morts de maladie; mais, depuis qu'il avait réparé ce désastre, sa fille était revenue, et ses affaires marchaient à souhait.

— Vous le voyez, me dit l'ancien ministre avec un léger sourire, ce sont des charrues juives qui labourent quelques-unes de mes jachères; ce sont des paysans embauchés par des Juifs qui battent ma moisson; et ce sont des Juifs qui l'achètent. Ils n'ont jamais de paroles rudes envers ceux qu'ils emploient et commandent. Mais leur douceur est implacable. L'hectare que nous louons vingt francs au paysan, ils le lui afferment vingt-cinq, et le paysan cède. Leurs commissionnaires ont un coup d'œil admirable. L'an dernier, l'un d'eux vint acheter la récolte d'une de mes amies. Il se fit conduire un matin dans ses champs de blé et de maïs encore verts, et lui dit au retour de sa prome-

nade : « Vous aurez cinquante wagons de blé, quarante de maïs : je vous prends votre blé, à raison de mille francs le wagon, votre maïs à raison de huit cents francs. » Et il lui tendit le contrat. — J'en aurai davantage, répondit la dame. — Soit, repartit le Juif, je vous donnerai quinze cents francs de tout wagon supplémentaire. » Et il signa. Elle eut exactement les quarante wagons de maïs et les cinquante de blé que notre homme avait calculés du haut de sa voiture.

Cependant nous continuions notre marche, et parfois mon hôte interrogeait les paysans et les paysannes que nous rencontrions au seuil de leur chaumière et dans leur petit champ. — Eh ! l'ami, combien vendras-tu ton orge ? — Ce que le Juif m'en offrira. — Mais t'es-tu informé des prix en cours ? » Le paysan haussait les épaules : — « Je n'ai pas le temps. » Une paysanne, le fichu noué autour de la tête, coupait ses maïs : « Es-tu contente de ta récolte ? — Non, nous avons payé l'hectare trop cher, et notre maïs nous reviendra au même prix que si nous l'achetions au marché. — Qui t'a loué cet hectare ? — Le Juif.

Nous arrivâmes au bourg de Darabani, un de ces grands radeaux de misère pouilleuse qui dorment sur l'océan des moissons roumaines à l'ancre du Talmud. Les maisons pressées sur le bord de la route semblaient trop étroites pour contenir leur population. Sous les auvens, au milieu du chemin, le long des fossés, partout, la vie débordait. De jolies filles s'entassaient aux fenêtres ; des vieilles femmes au nez crochu tricotaient dans la poussière. Des patriarches, appuyés sur leur grosse canne, balayaient des pans de leurs lévites la marmaille qui grouillait à leurs pieds. Un boulanger, les deux mains à fond dans les poches, la bedaine en avant, remplissait l'embrasure de sa porte d'une face aussi rayonnante qu'un soleil. La plus belle maison du bourg, vis-à-vis de la principale synagogue, était une auberge. L'aubergiste, un Juif naturalisé, fendit la foule et vint serrer la main de l'ancien ministre avec une complaisance marquée ; puis il nous invita à entrer chez lui. J'observais ses airs d'importance, et les regards de parvenu qu'il promenait sur ses coreligionnaires. « Vous voyez, disaient ces regards, moi, je serre la main de ces gens-là : je suis leur camarade. » Les autres le contemplaient d'un œil d'envie, et manifestaient en nous considérant la même vague appréhension qu'ils eussent fait d'une descente de police.

La fille de l'aubergiste, très coquette, ici presque grande dame, jupe noire et corsage blanc, les yeux pétillant d'aise derrière son pince-nez, nous ouvrit gracieusement un joli petit salon, qui n'était séparé de la salle d'auberge que par une cloison fort mince. Le bruit des hoquets nous y arrivait dans une odeur d'eau-de-vie et de vase. — Allons-nous-en, dit l'ancien ministre, dont le visage avait pâli. Mais au moment où nous sortions, la porte du cabaret céda sous la poussée de paysans ivres; deux paysannes, plus ivres encore, chantaient, et l'une releva sa jupe et nous montra en ricanant sa cheville enveloppée de bandages ensanglantés. Des sergens de ville les refoulèrent dans l'auberge. — Allons-nous-en! répéta mon hôte: c'est atroce.

Quelques instans après, nous recevions, dans une villa qu'il possède à l'entrée du bourg, la visite des membres les plus notables de la communauté juive. On les pria de formuler leurs griefs et leurs désirs. Ils parlèrent longtemps et se frappaient la poitrine, où leur lévite noire était bossuée par le gonflement luisant du portefeuille. Que demandaient-ils? Qu'on ne leur défendît plus le séjour des communes rurales et, sur ces communes, la vente du tabac, des allumettes et de l'alcool. Il semblait que les cabarets fussent leur industrie nationale et qu'en la leur interdisant, l'État leur portait un mortel préjudice. On leur objecta qu'il leur était permis de séjourner dans les communes rurales, puisque les propriétaires et les fermiers pouvaient les y embaucher comme ouvriers. Mais je vis bien que la misère même ne saurait les réduire à cette condition de subalternes, car ils se contentèrent de nous répondre: « Nous ne sommes pas plus mauvais que les Roumains: pourquoi ne ferions-nous pas les commerces qu'ils font? »

Le médecin de Darabani leur succéda, un jeune homme très bien mis, parlant le français sans aucune difficulté. Je craignais que la présence de mes compagnons roumains ne l'intimidât, mais je m'aperçus bientôt que, loin de le gêner, elle l'excitait. Singulière figure : l'œil était ironique et froid, la voix âpre, toute la personne raidie. On devinait un bouillonnement d'amertume sous cette parole qui vous prenait à la gorge comme un acide. Il me raconta qu'il avait fait ses études à Fotosani « où les professeurs aiment les bons élèves même quand ils sont juifs, » et, du reste « pourquoi n'aimerait-on pas des élèves qui payent deux fois plus cher que les autres? » Il avait suivi les

cours de médecine à Iassi, et, là, obligé pour vivre d'enseigner dans une institution libre, il avait été indignement exploité par le Roumain qui en était le chef. Puis il avait fait son service militaire : tous ses camarades étaient lieutenans; lui n'était rien, pas même citoyen. Et maintenant il végétait dans ce bourg. L'Alliance israélite lui allouait un traitement annuel d'environ mille francs. Ses consultations lui étaient payées cinquante centimes. Les Juifs étaient malheureux, pas plus malheureux que les paysans, « mais les paysans souffraient de la crise et les Juifs souffraient des lois. » Les lois s'acharnaient à ne voir en eux que des étrangers sur une terre où ils étaient nés et où leurs pères étaient morts. Cependant ils ne réclamaient point les droits politiques. « Vous les avez regardés : qu'en feraient-ils, je vous prie? » Ils n'ambitionnaient que les droits civils, et la vente des monopoles. Mais ils ne trouvaient de justice que dans l'âme des paysans, aussi pauvres qu'eux et qui ignoraient jusqu'au mot d'antisémitisme. Je lui demandai si les millionnaires de Dorohoi aidaient leurs frères des bourgs. Il hésita un instant : « Oh certainement! » fit-il.

Quand il se fut retiré, je songeai tristement au sort de ce jeune homme, instruit et laborieux, qui, dans ce canton de la Moldavie, subissait des tortures de paria. Je sentais que sa culture intellectuelle l'avait détaché des joies obscures de la communauté juive et l'enivrait d'humiliation. L'accent dont il m'avait parlé de ses coreligionnaires me le montrait aussi déclassé parmi les siens qu'étranger parmi les autres. Je le plaignais, et pourtant quelque chose glaçait ma sympathie, l'idée peut-être qu'il n'en avait pas besoin, mais surtout cette haine, légitime hélas! qui fermentait derrière ses yeux durs.

Mon hôte avait gardé sur ses lèvres un énigmatique sourire. — Il est temps de repartir, me dit-il. Vous avez vu et entendu : jugez.

Le crépuscule nous surprit au milieu de la route, et nous coupâmes à travers champs. Les pentes fauchées des mamelons, et leur chaume pâle, ressemblaient à de vastes ruissellemens de blé. Une charrue qui achevait son sillon cheminait dans la pénombre ainsi qu'un animal fantastique. Les sombres abreuvoirs se confondaient avec les noirs labours; et parfois la lumière d'une petite cabane brillait au ras de la terre comme une constellation tombée.

VI. — A IASSI

Je suis redescendu vers le Sud et je m'arrête à Iassi, la capitale moldave. Un député roumain me disait : « Quand je vais à Iassi, j'appelle les Juifs des Hindous et je me crois à Calcutta. » Moi, je me crois en Allemagne. Il est impossible de se laver dans cette ville avec d'autres savons que des savons fabriqués à Hambourg ou à Cologne, impossible d'acheter un mouchoir de poche qui n'ait pas été tissé dans la vertueuse Germanie. Je note que les produits allemands ne s'y déguisent plus sous l'étiquette française. Ils ont rejeté masques et faux nez, et leur belle assurance ne nous laisse aucun doute sur leur conquête.

A une des tables de l'hôtel où je déjeune, voisine de la mienne, un grand Roumain d'aspect militaire est venu s'asseoir. On nous a servi un beefsteak, mais ce beefsteak excite visiblement sa méchante humeur. Tout à coup il se tourne vers moi : « Vous êtes Français, monsieur ? — Oui, monsieur. — Permettez-moi de vous demander comment vous trouvez ce beefsteak ? — Ni bon, ni mauvais, monsieur. — Il est exécrable ! » Et le pressant du plat de son couteau : « Regardez : pas de sang dans cette viande ! — Peut-être est-il trop cuit, dis-je. — Non, monsieur, il n'est pas trop cuit ! Il est *kascher*, abominablement *kascher :* voilà ce qu'il est ! On ne peut plus manger à Iassi que la viande *kascher !* Et pourtant, jura-t-il, je n'ai pas fait vœu de manger de la viande *kascher !* Garçon, enlevez-moi ce beefsteak et apportez-moi le fromage !... Ah ! monsieur, reprit-il après un instant de silence, nous en voyons de dures à Iassi ! C'est en vain que nos magistrats chargés de la surveillance des abattoirs essayèrent de substituer à la tuerie *kascher* la ponction céphalique. Cette révolution dura quatre jours pendant lesquels les Juifs égorgèrent tous les poulets de la ville et des environs. Mais le cinquième jour Bucarest envoya l'ordre de rétablir ces rites sauvages. Et depuis, il nous faut mâcher des viandes qui n'ont pas plus de jus qu'une semelle de botte ! Et tout cela, c'est de votre faute. — De ma faute ??... — Oui, monsieur ! J'en rends responsable la France. Rappelez-vous le Congrès de Berlin en 1878. C'est vous qui, suggérés par Disraeli ou par le Diable, avez réclamé l'égalité politique et civile pour les trois cent mille Juifs qui nous oppriment. — Mais puisque vous ne la leur avez

pas accordée !... — S'ils ne l'ont pas obtenue, comme vous nous l'imposiez, du moins ce Congrès de Berlin est devenu, grâce à vous, la forteresse d'où ils nous narguent et nous harcèlent. Quel mal vous avaient fait les Roumains ? Ils vous aimaient. Saviez-vous vous-mêmes ce que vous demandiez en les obligeant d'un coup à naturaliser leurs trois cent mille Juifs ? Ignoriez-vous que ces Juifs parlent allemand, qu'ils forment l'avant-garde de l'influence allemande et qu'ils propagent les contrefaçons allemandes comme les rats la peste ? Vous demandiez que les Roumains ouvrissent leur cité à trois cent mille artisans et commerçans dont l'activité achèverait d'y tuer l'industrie française ! Et qui nous a tirés de l'impasse où vous nous aviez enfoncés? Qui? Bismarck ! Il était bien sûr d'ailleurs que ces Juifs, d'attaches germaniques, réussiraient à vous évincer des marches roumains, et il pouvait, sans danger, acquérir des droits à notre reconnaissance. — Monsieur, lui dis-je, je ne connais pas les diplomaties du Congrès de Berlin. Il me souvient cependant que l'intervention de la France vous a valu un agrandissement de territoire. Et vous auriez tort de lui en vouloir si là, comme partout, elle a réglé sa conduite sur la beauté des principes plutôt que sur ses intérêts matériels. Je ne pense pas que ce soit Disraeli qui ait rédigé la Déclaration des Droits de l'Homme. — Alors, c'est le Diable ! s'écria-t-il en riant. Mais ne vous imaginez pas que je boude contre la France. Je regrette seulement que son panache d'idéal lui tombe quelquefois sur les yeux, et qu'on la paie si mal de ses générosités... Garçon, un journal étranger ! » Le garçon revint avec le *Berliner Tagblatt*. — A Bucarest, on nous aurait apporté *le Gaulois* ou *le Figaro*. Mais ici !... Savourez la beauté des principes.

Il se peut que les beefsteaks soient médiocres à Iassi, puisque mon voisin me l'assure; mais la ville me paraît charmante. Je la trouve tout à fait aimable, cette capitale des Princes moldaves, rouge et verdoyante dans sa ceinture de souples collines. Sa proximité de la frontière russe l'a empêchée de devenir la capitale de la Roumanie, et l'union des deux Principautés en a fait une ville un peu sacrifiée, un peu mourante. L'industrie s'en retire : si j'ai bonne mémoire, elle ne possède qu'une fabrique de cordages tenue par un étranger. Les grands négoces n'y entrent pas; les petits commerces y fourmillent. Sur 78 000 habitans, elle ne compte que 38 000 Roumains. Les autres

sont des boutiquiers, des revendeurs, d'humbles artisans installés à leur compte. Comme à Bucarest et dans toute la Roumanie, les Roumains y ont bâti de superbes édifices. Son Université qui la domine, au milieu de grands jardins, est surchargée d'ornementations. Les peintres y ont tant prodigué leurs peintures que les livres à moitié chassés de la bibliothèque sont descendus au sous-sol. Le palais du prince héritier encore tout neuf se délabre déjà. Je ne crois pas qu'il ait jamais été habité. On m'a montré, presque au centre de la ville, des tas de pierres provenant de maisons démolies et qui sont là depuis sept ans. Les quartiers misérables s'étendent sur un large espace. Ce sont des amas de bicoques où l'on vend des décombres. J'y ai vu des entassemens incroyables de hardes, de cordes, de bonnets, de licous, de souliers, de roues et de vieilles ferrailles.

Mais du sein de ces bric-à-brac se dégage l'église de Saint-Nicolas avec ses murs rouges et ses faïences enluminées de saintes figures. C'est comme si, après avoir traversé d'innombrables pouilleries, vous aperceviez tout à coup dans une salle heureuse un bel arbre de Noël tout illuminé. Quelle joie enfantine pour les yeux que cette église de Saint-Nicolas ! Et qu'elle est bien à sa place dans cette ville moldave dont la population indigène semble n'attendre sa prospérité que de la visite des Saints du ciel ! Je préfère pourtant l'église des Trois Hiérarques. Ah ! celle-là, je le confesse, si j'avais pu la voler et m'enfuir, aucune considération ne m'aurait retenu ! Je n'ai jamais éprouvé pareille tentation d'emporter une église. Mais aussi, que fait-elle dans ce terrain vague, devant cette rue où ne passent que des fripiers ? Est-il permis d'exposer à notre convoitise un si délicieux bijou ? Et pourquoi notre compatriote, M. Lecomte du Nouy, l'habile restaurateur, lui a-t-il rendu toute la grâce de la jeunesse ? Elle est byzantine, elle est russe, elle est persane, elle est ensorcelante comme une exquise mariée sous son voile de dentelle et d'or. On a peur que les vents des steppes russes ne l'enlèvent un soir d'hiver. Son intérieur : un brasier d'or sous cette neige de pierre. Je reproche aux églises orthodoxes de m'éblouir. Mon rêve cherche en vain à se frayer un passage au travers de leur flamboiement et de leur splendeur. Mais je ne reproche rien à l'église des Trois Hiérarques et je jouis de mon éblouissement.

Nous en sortîmes à l'heure où les anciens d'Israël tiennent leurs conciliabules dans les rues. Il semble que tous les pa-

triarches bibliques aient quitté les iconostases des églises, et, dissimulés sous des lévites aussi antiques qu'eux-mêmes, soient venus prendre le frais sur les trottoirs. Ils sont admirables de vie et de beauté. Ils ont des barbes blanches où descendent des papillotes noires. Ils se rassemblent, rapprochent leurs têtes et sans doute s'entretiennent du temps que la terre « était encore molle du déluge. » Et ce sont des brocanteurs, à moins que ce ne soient des prophètes.

Il y a des prophètes à Iassi : j'en connais au moins un. J'étais entré dans une assez pauvre boutique d'antiquaire, où j'avais aperçu un vieux bouquin que je désirais. Je m'étonnai des prétentions de la marchande, mais j'allais m'exécuter, quand, d'une petite pièce voisine, un jeune homme, qui nous avait entendus, engagea avec cette femme, probablement sa mère, un âpre dialogue dans un jargon allemand. La femme furieuse finit par lui jeter le livre entre les mains, tourna le dos et disparut par une autre porte. Il s'avança, et me demanda la moitié du prix qui m'avait été fait. Je considérai l'extraordinaire jeune homme : un visage aux lèvres minces et au nez très aquilin, que travaillait l'âcreté du sang et que dévoraient de grands yeux pleins de fièvre. Comme il s'exprimait facilement en français, je me mis à l'interroger. Il me répondit avec la préoccupation manifeste de savoir qui j'étais et pourquoi j'étais à Iassi. Je le lui dis. Sa mère, un peu calmée, était revenue, attirée par de nouveaux cliens. « Voulez-vous passer dans ma chambre, fit-il : nous serons plus à l'aise. » Des livres traînaient sur la table. « Vous travaillez? lui dis-je. — Je lis un peu : tenez, voici ce que je lis. » Il me montra quelques tomes dépareillés de J.-J. Rousseau et des livres de Lassalle. Et brusquement : « Vous m'avez demandé si nous étions malheureux, si on nous tracassait. Oui, on nous tracasse ; oui, nous sommes malheureux. Mais en quel pays les pauvres ne le sont-ils pas? Cela ne nous empêchera point de faire de grandes choses. Nous aimez-vous? — Je cherche à vous connaître, » lui répondis-je. Il me regarda avec une singulière fixité : « Vous aussi, vous ne nous aimez pas. Je vous parlerai tout de même à cœur ouvert : j'ai beaucoup réfléchi; je crois que le monde nous appartiendra. Oh! pas comme vous l'entendez! On dit que nos capitalistes gouvernent l'Europe, ces capitalistes que, par respect de la fortune, vous appelez des « Israélites » et qui ne sont que des Juifs dépravés.

La gouvernent-ils vraiment? Mais ils la gouverneront, c'est sûr. Il faut que cela soit. Il faut que tout le crédit et tout l'or se concentrent en leurs mains. Nous en ferons du bonheur et de la justice, car nous viendrons après eux, nous qu'ils essaient d'endormir et de livrer endormis à l'avidité de leurs rabbins. Vous vous figurez peut-être que nous sommes unis; et cependant c'est chez nous, en nous, dans ce petit groupe dispersé aux quatre coins de l'univers, que s'engagera le combat décisif qui changera la société. » Ses yeux brillaient; mais, à mesure qu'il s'échauffait intérieurement, sa voix devenait plus basse : « Le premier, reprit-il, qui a osé prononcer le mot de socialisme en Roumanie, c'est un Juif. Il s'était associé à un nihiliste russe et à un tsigane. Vous l'a-t-on dit? Mais il y manquait quelqu'un, poursuivit le jeune homme : il y manquait un paysan. Dans trente ans d'ici, les paysans seront avec nous. Seulement, je ne serai pas avec eux. Je grelotte de fièvre chaque soir, et je tousse à me déchirer le poitrine. Alors, vous comprenez, je me hâte de rêver et d'imaginer tout ce que je ne verrai pas, tout ce que je voudrais tant voir! »

Sa mère se montra dans l'embrasure de la porte, inquiète de notre long entretien, l'œil soupçonneux. Il la regarda et sourit : « Elle craint que je me fatigue. On m'a défendu de parler et même d'ouvrir un livre. Mais j'ai tant à dire et tant à lire! »

Je m'étais attardé : je n'eus que le temps de sauter dans une de ces jolies voitures à un cheval et au joug surélevé, dont les cochers russes sillonnent la ville ; et je passai ma soirée en compagnie d'agréables Roumains qui — Dieu soit loué! — ne me parlèrent point de révolution sociale ni de lutte entre les classes, et qui m'entretinrent des belles chasses en hiver autour de Iassi, à travers ces collines giboyeuses où la Russie leur envoie, par le pont glacé du Pruth, non seulement les lièvres, mais les loups, les sangliers et les ours.

Il est difficile à un étranger de saisir les différences d'humeur qui caractérisent les provinces d'un même pays. Toutefois, s'il me fallait discerner le Moldave du Valaque, je dirais que ce dernier est plus pratique et le premier plus artiste. Iassi a donné à la Roumanie presque tous ses poètes et ses meilleurs écrivains. Et Iassi a l'honneur d'avoir fondé entre le parti libéral et le parti conservateur, mais plus près de celui-ci, le parti de la Jeunesse, la *Junima*. D'abord cénacle littéraire, épris de litté-

rature nationale, les Junimistes ont bientôt tourné au groupe parlementaire. C'est une loi, dans les pays qui se forment, que les préoccupations de la politique absorbent rapidement l'activité de tous ceux qui rêvent ou qui pensent. La littérature roumaine, si j'en excepte les deux poètes Alexandri et Emînesco, doit peut-être ses meilleures pages à l'inspiration politique. Les Roumains, nés orateurs, ont besoin d'une cause à plaider. Et les Junimistes ont éloquemment plaidé toutes les causes de la jeune Roumanie. Leur chef est M. Carp : il passe une partie de l'année sur son domaine de Tibanesti, à une heure de chemin de fer et quatre heures de voiture des portes de Iassi.

VII. — UNE VISITE A M. CARP

On m'avait dit : « M. Carp a l'humeur orageuse comme le ciel des Carpathes et changeante comme les flots du Pruth. Il tonne, il éclaire, il déborde, — ou il est charmant ; et l'on ne sait jamais, quand on va le trouver, si l'on recevra de lui des rayons ou de la grêle. » Lorsque, après avoir traversé huit bonnes lieues, sous la pluie, d'une route noire entre des champs de maïs trempés et des mamelons jaunis, après avoir vu de vieux fantômes ruisselans nous ouvrir d'espace en espace des barrières féodales, j'arrivai à la masse de verdure où se cache la maison de Tibanesti, je compris tout de suite que je n'avais rien à craindre et que, par ce merveilleux esprit de contradiction dont se plaignent ses adversaires, M. Carp opposait aux intempéries de la nature une imperturbable sérénité.

On prétend que M. Carp préfère la civilisation germanique à la française. Mais je ne saurais oublier que cet homme, ministre en 1870, déclara fièrement dans les Chambres roumaines ses sympathies pour la France ; et, s'il affecte peut-être la brusquerie d'un vieux général allemand aux moustaches tombantes, toute la gaîté française rit dans son œil clair. Du moment où nous nous levâmes de table jusqu'à l'heure où, sur ma prière, il me fit reconduire à la gare, de midi jusqu'au soir, M. Carp fut dans son salon, qu'il ne cessa d'arpenter, comme sur une tribune aux harangues. Tour à tour éloquent et spirituel, mordant et familier, il ne s'arrêtait que pour relever les quelques objections que je lui adressais et qui venaient mourir à ses pieds : il les relevait et repartait plus allégrement. J'avais l'impression d'être, à moi

seul, l'auditoire d'un homme d'État; et ce n'est pas un mince plaisir, ni un plaisir que l'on goûte tous les jours. Je reverrai longtemps sa silhouette nerveuse passer et repasser devant ces hautes fenêtres et le paysage de cette première journée d'automne : un grand parc et plus loin des terres labourées et des collines pâles comme des grèves. Les Juifs, les paysans, les partis politiques, graves questions, passaient et repassaient avec lui sur le ciel un peu brouillé de ce vaste horizon.

.. « Vous me dites que vous n'avez pas rencontré de Juifs persécutés? Mais quand un préfet révoque l'autorisation donnée à un Juif de séjourner sur une commune rurale et que son bon plaisir ruine ce Juif, père de cinq ou six enfans, n'est-ce pas là de la persécution? Persécution administrative, la pire de toutes! Que leur reproche-t-on, à ces Juifs? D'occuper des places dont nous ne voulions pas! Comme les peuples uniquement agricoles, nous sommes dénués d'initiative. Et nous refuserions de nous incorporer ces étrangers que nous avons appelés nous-mêmes et de nous infuser ainsi les qualités qui nous manquent? Je n'exploite pas mes biens; donc personne ne les exploitera! L'admirable raisonnement! On affirme que les Juifs sont méprisés et détestés. Avez-vous constaté chez le paysan le moindre signe de mépris ou de haine? J'ai protégé récemment contre l'administration un Juif dont mes paysans me suppliaient de prendre la défense. Notre antisémitisme n'est qu'une forme de la peur que nous inspirent les capitaux et l'industrie des étrangers. Cependant les Bulgares, les Bukovins, les Hongrois emportent, bon an, mal an, six millions que pourraient gagner les habitans de ce pays. J'ai sur mes terres quinze cents paysans. Je trouve des bergers tant que j'en veux; mais pas de vachers, et jamais, jamais, un porcher. Les descendans de Trajan, garder des porcs : fi donc! Ils ne sentent pas la nécessité. Personne ne meurt de faim dans nos villages. Et l'on continue d'y travailler la terre comme du temps de Basile le Loup!

... « Ah! vous semblez croire que nous nous désintéressons du sort des paysans! Mais nous sommes un certain nombre d'honnêtes propriétaires qui vivons sur nos propriétés et qui essayons de secouer l'apathie de nos campagnards. Nous l'essayons : seulement, nous n'y parvenons point. Mes labours de maïs, à moi, sont achevés aux derniers jours de l'automne. L'humidité pénètre la terre, la gelée y tue les herbes parasites, tandis qu'au sortir

de l'hiver, les bœufs sont trop faibles pour labourer assez profondément. J'obtiens ainsi une moisson d'un quart plus riche, qui crève les yeux de mes paysans. Pensez-vous qu'ils suivent mon exemple? Ils se disent que le maïs du propriétaire, ça doit toujours mieux pousser et que c'est l'ordre du monde qui veut ça. J'ai entrepris de les amener à une idée plus exacte de l'ordre du monde, et, une année, j'ai fait, à mes frais, labourer leur lopin de terre. Résultat : une récolte excellente. Ils s'en réjouirent... et ne recommencèrent pas! Nous avons institué une école d'agriculteurs. Mais, en trente ans, elle a produit dix agriculteurs. J'ai proposé à des jeunes gens qui en sortaient de venir sur mes terres : « Monsieur, m'ont-ils répondu, nous sommes diplômés et nous voulons des traitemens de quatre mille francs. — Bien, mes amis, faites-vous bureaucrates! » Et depuis ils labourent consciencieusement des feuilles de papier. Ces gaillards-là transforment le licou en rond de cuir!

... « Nous ne sommes pas en monarchie; nous sommes en bureaucratie! Les libéraux, fils de petits boyars enragés contre les grands, étaient fort empêchés de s'appuyer sur le Tiers-État, puisque le Tiers-État n'existait point : ils se créèrent une clientèle bureaucratique, et les conservateurs s'en créèrent une autre. En ce moment, le pays est divisé en deux factions; l'une qui attend que Carp ou Cantacuzène arrive au pouvoir afin d'envahir les préfectures, les mairies et les bureaux; l'autre qui les a envahis... Mon programme? Il est simple. Absorbons nos Juifs. Je ne dis pas : naturalisons-les en masse. Je dis : absorbons-les. Attirons les capitaux étrangers. Cessons de considérer les hommes qui habitent au delà des frontières comme des ennemis toujours prêts à jeter un filet d'or sur notre indépendance. Les Roumains sont attaqués d'une maladie terrible, la maladie des idées générales. Elle commence par l'inaptitude à toute espèce d'entreprise industrielle et par l'illusion qu'on est un homme d'État : elle finit par la paralysie complète devant un bureau d'expéditeur. Je n'y vois d'autre remède qu'une politique sans clientèle. Mes amis et moi, nous coupons derrière nous cette queue de partisans qui, dans le combat des idées, ne cherchent qu'à dépouiller les vaincus. Instruisons les paysans; mais, pour l'amour de Dieu, ne leur farcissons pas le cerveau des subtilités du parfait et du plus-que-parfait! Nos programmes d'enseignement encyclopédique et nos cantines scolaires me rappellent cette caricature

française où deux jeunes gens se montraient une pièce de cent sous : « Irons-nous dîner, demandait l'un, ou danser au bal de l'Opéra? » Et l'autre répondait : « A quoi bon se donner le nécessaire, quand on peut s'offrir le superflu? »

... « Il y a quelque mélancolie peut-être à se dire, lorsqu'on a mon âge, qu'on représente le parti de l'avenir. Mais cette mélancolie ne va pas sans une certaine fierté. Je laboure, à la fin de mon automne, pour une moisson que je ne récolterai pas. L'hiver neigera sur la terre comme sur ma tête. Vieux cultivateur de maïs, j'ai confiance dans l'hiver. Et l'on me rendra au moins cette justice que je n'ai jamais trottiné derrière la popularité ni courbé les épaules devant la majesté du pouvoir... »

L'âme de la Roumanie est foncièrement optimiste, et son optimisme se communique presque à tous ceux qui foulent ses fertiles terroirs. Le moyen de douter de l'avenir, quand on entend sourdre sons ses pas des promesses d'abondance? Comme mon petit prophète de Iassi, et à l'autre extrémité de la société, M. Carp salue déjà le soleil qui luira sur les hommes de demain. C'est en somme l'expression la plus haute et la plus désintéressée que puisse prendre notre amour de la vie.

La pluie avait cessé, quand je m'éloignai de Tibanesti. La pleine lune s'était levée sur ces solitudes. Le sabot des chevaux faisait de sourds clapotemens dans la terre grasse. A moitié route, le bourg juif de Negresti nous apparut, et des parfums m'arrivèrent enveloppés d'une musique de danse. J'aperçus à travers une foule de paysans assemblés à la porte d'une demeure ouverte un bal où tournoyaient des robes blanches. Ce ne fut qu'un éclair : la steppe nous ressaisit.

... Encore un arrêt dans les champs moldaves : une salle d'auberge; deux paysans qui boivent de la *souika*, un Juif qui les sert, et un tsigane, son violon sous le bras, qui regarde par l'étroite lucarne le clair de lune. J'aurais voulu être peintre. Comme plancher, de la terre battue; comme table, un tréteau; comme comptoir, deux tonneaux sous un rayon de bouteilles : les paysans aux cheveux longs et rares, les yeux rivés à la table; le Juif, tête carrée par le haut et pointue par le bas, l'air impassible; le tsigane, le collet relevé sur sa tête d'oiseau sauvage : les quatre hommes silencieux. Quelle histoire de la souffrance humaine, et qui remplirait des nuits entières, si tout le passé de ces hommes à travers les âges leur montait aux lèvres! Que de

routes sans fin, que d'exils, que de persécutions, que de sursauts et de paniques, que de larmes et de sang! Allons, tsigane, montre-nous sur ton corps la place où tes pères étaient fouettés de verges, et l'endroit où s'imprimait le fer de l'esclavage! Paysans qui étreignez vos verres, ne vous souvient-il plus de vos ancêtres suspendus par les pouces au-dessus d'un fagot crépitant? Et toi, Juif [illegible] sors d'un effrayant tunnel d'angoisse. Et je te sens tout de même le plus robuste et le plus vivant de ces quatre hommes où ont abouti tant de misères. C'est pourquoi ma pitié s'attable de préférence à côté des paysans. Quant au tsigane, ouvrez-lui la fenêtre : il brûle de s'enfuir et de dévorer l'espace, à cheval sur un rayon de lune.

On n'attend pas que je tire une conclusion de cette simple promenade dans un pays qui m'a semblé curieux et où j'essayai de noter scrupuleusement des physionomies et des entretiens. A d'autres, de conclure! Pour moi, si j'étais Roumain, je crois que je me plaindrais moins des Juifs. Certes, je regretterais que mes ancêtres eussent commis l'imprudence de les attirer; je me rappellerais qu'ils n'ont réclamé des droits de citoyens qu'au lendemain de la victoire et à l'heure de la prospérité; mais, tout en leur refusant une naturalisation rapide, je leur rendrais plus équitable l'accès à l'indigénat. Si j'étais Juif, je me plaindrais certainement moins des Roumains; mais je protesterais contre une loi militaire qui m'obligerait de servir un État dont je ne serais pas le citoyen (1). Si j'étais historien, j'admirerais les Roumains et les Juifs d'avoir persévéré, malgré toutes les tourmentes, dans leur vie nationale, et les uns de s'être dégagés d'une oppression séculaire, les autres d'offrir aux vexations une si belle résistance. Si j'étais moraliste, je réprouverais peut-être... Mais comme je ne suis ni moraliste, ni historien, ni Juif, ni Roumain, je descends vers le Danube.

André Bellessort.

(1) Il est vrai que cette loi n'a été faite que pour arrêter l'immigration menaçante des Juifs de Pologne et de Galicie. D'ailleurs je renvoie ceux que cette question juive intéresserait à l'excellente brochure de M. Jean Lahovary : *la Question israélite en Roumanie* (Bucarest, 1902) et à l'ouvrage de Verax : *la Roumanie et les Juifs* (Bucarest, 1903), le plus complet qui ait paru. Notons aussi, dans un tout autre esprit, le violent réquisitoire de M. Bernard Lazare, *les Juifs en Roumanie* (*Cahiers de la quinzaine*).

L'ŒUVRE

DE

SAINTE-BEUVE

Il a essayé d'être romancier, et il a voulu être poète. Et l'on ne saurait dire sans injustice que son œuvre a été comme non avenue dans l'histoire du roman et de la poésie française. Mais sa véritable gloire n'est point là. Ce n'est pas, ou ce n'est guère à l'auteur de *Volupté* et des *Pensées d'août* qu'on a consacré tant de travaux récens (1); c'est d'un autre Sainte-Beuve que l'on vient de célébrer le centenaire. Et son œuvre à celui-là pourrait être définie d'un mot : *Il a constitué la critique en dignité.*

I

« La critique est la femme de chambre des Muses; et il n'y a que les petits esprits qui courtisent la suivante, ne pouvant plaire à la maîtresse. » Ce joli mot d'un critique exprime assez bien ce qu'avant Sainte-Beuve les écrivains d'imagination et les critiques eux-mêmes pensaient de la critique, de son importance

(1) Vicomte de Spœlberch de Lovenjoul, *Sainte-Beuve inconnu*, Plon, 1901 ; — *Table alphabétique et analytique des Premiers Lundis, Nouveaux Lundis et Portraits contemporains*, Calmann-Lévy, 1903; — G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*, 1903; *Etudes sur Sainte-Beuve; Le « Livre d'amour » de Sainte-Beuve*, 1904, Fontemoing; — C. Latreille et M. Roustan, *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet*, Société française d'imprimerie et de librairie, 1903; — Léon Séché, *Sainte-Beuve : son esprit, ses idées, ses mœurs*, 2 vol.; *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*, publiée par Mme Bertrand, avec une introduction et des notes par Léon Seche, librairie du Mercure de France, 1904; — *Le Livre d'or de Sainte-Beuve*, publié à l'occasion du centenaire de sa naissance, par le *Journal des Débats*, Fontemoing, 1904.

et de son rôle; et il en est bien peu qui n'y eussent entièrement souscrit.

Voici Du Bellay. Certes, il attachait un certain prix, et un grand prix à la *Défense et illustration de la langue française*. Mais son manifeste une fois lancé, voyez comme il s'en désintéresse. Il ne prend même pas la peine d'en revoir et d'en corriger les éditions successives (1) : à part quelques autres rapides escarmouches, il est tout à son œuvre d'humaniste et de poète. C'est que pour lui, comme pour Ronsard, la critique n'est pas une fin, mais un moyen, un moyen de ruiner une certaine notion de l'art et d'en faire triompher une autre. Ce triomphe une fois assuré, ou du moins préparé, ils s'empressent de retourner à leurs vers, et de réaliser par des œuvres non abstraites leur propre idéal. La critique n'a été qu'un accident, un épisode dans leur vie. Ce sont des artistes égarés un moment dans la critique.

Cette conception un peu intéressée et, si l'on osait dire, apologétique de la critique a duré bien près de trois siècles. Corneille, Racine et Molière n'en ont pas eu d'autre. Quand l'un composait ses *Examens* ou ses *Discours*, le second ses *Préfaces*, et le troisième sa *Critique de l'École des Femmes*, ils n'avaient tous trois pour objet que de défendre et de légitimer leur façon personnelle de comprendre leur art. Ils étaient poètes, dira-t-on, et rien n'est plus naturel. Mais ceux mêmes qui sont nés critiques n'agissent pas autrement. La critique ne leur suffit pas; pour consacrer leur réputation littéraire, c'est sur la littérature d'imagination qu'ils comptent. Chapelain se croit tenu d'écrire *la Pucelle*. Malherbe ne se serait pas reconnu le droit de régenter comme il l'a fait les auteurs ses contemporains ou ses devanciers, s'il n'avait lui aussi prêché d'exemple et fait œuvre de poète. Boileau de même. Nous n'en sommes assurément plus, comme au temps du romantisme, à refuser à l'auteur des *Satires* tous les dons proprement poétiques ; très volontiers nous lui reconnaissons certaines parties du vrai poète. Mais enfin, Boileau est avant tout pour nous un critique, et nous ne voyons pas très nettement ce que l'*Art poétique* eût gagné à ne pas être écrit en vers. Lui-même et ses contemporains en ont jugé tout autrement. Personne, de son temps, n'a été tenté de lui retourner son fameux : « Que n'écrit-il en prose ! » qui parfois,

(1) Voir l'excellente édition de M. Henri Chamard, Fontemoing, 1904

avouons-le, nous vient aux lèvres en le lisant de nos jours. « Il y a, disait Sainte-Beuve, nombre de pensées droites, justes, proverbiales, mais trop communes dans Boileau, que La Bruyère n'écrirait jamais et n'admettrait pas dans son élite. » Et cela est vrai. Mais de là à prétendre que La Bruyère, comme l'insinue Sainte-Beuve encore, avait conscience de sa supériorité sur Boileau, et qu'il s'est délibérément proposé de faire « quelque chose de mieux et de plus fin, » il y a, ce semble, une singulière distance. La Bruyère n'a pas eu pour Boileau d'autres sentimens que Racine, La Fontaine ou Molière, et ceux-ci n'auraient pas eu à l'égard du « législateur du Parnasse » l'amicale déférence que l'on sait, s'ils n'avaient pas vu en lui un poète, un de leurs pairs par conséquent, et dont ils pouvaient sans déroger suivre les directions et accepter les conseils. L'art de « faire difficilement des vers faciles, » il l'avait pratiqué avant de l'enseigner aux autres; et son enseignement n'aurait eu peut-être aucune action si ses vers n'en avaient point prouvé la légitimité et souligné l'importance. Ce n'est pas la haute valeur de sa critique qui a fait la fortune de sa poésie; c'est au contraire sa poésie qui a consacré et imposé son autorité critique.

Nous venons de parler de La Bruyère. Le moraliste des *Caractères* est, à ses heures, chacun le sait, un critique littéraire exquis. Il partage ce privilège avec Pascal et avec Fénelon. Mais tous trois n'ont touché à la critique qu'en passant, en « honnêtes gens » qui donnent leur avis sur des questions à l'ordre du jour, mais non pas du tout en professionnels. Leurs préoccupations dominantes sont ailleurs. Pascal ne s'y serait point arrêté, si, convaincu comme il l'était, de la valeur persuasive du style, il n'avait cru de son devoir d'apologiste d'en connaître les procédés et d'en étudier les lois. Fénelon s'est diverti un jour à écrire la *Lettre à l'Académie;* mais qu'est-ce que ce mince opuscule dans toute l'œuvre de Fénelon? Peu de chose assurément en comparaison des *Maximes des Saints* et du *Traité de l'existence de Dieu.* La Bruyère même, le plus « auteur » d'entre eux, n'a qu'un chapitre sur *les Ouvrages de l'esprit*, et je me demande s'il n'attachait pas plus de prix au portrait d'*Onuphre* ou à celui de *Ménalque* qu'aux pages, si délicates pourtant, où il abordait les problèmes d'art et de goût. Les prosateurs comme les poètes ne se livrent alors à la critique que par occasion : ils n'en tiennent pas boutique ou enseigne, comme eût dit Pascal

Ce n'est pas encore un genre classé : ils croiraient déchoir s'ils pouvaient être soupçonnés d'en faire métier.

Faut-il faire une exception pour Bayle? Si la principale fonction du critique consiste à apprécier les livres d'autrui, il semble que la vie de Bayle réponde assez bien à cette définition. Il avait un vrai tempérament de journaliste, et les articles de journal ou de Revue abondent dans son œuvre : le *Dictionnaire* n'est qu'une collection d'essais ou d'articles, que l'auteur a pris soin de recueillir, en prévision du futur Voltaire et de ses disciples. Mais Bayle est un théologien et un philosophe autant qu'un critique. Il est aussi un érudit, un érudit qui, pour l'énormité indigeste et parfois puérile de son information, rappelle les hommes de la Renaissance. Enfin et surtout, il n'a absolument aucun goût, aucun sentiment de l'art, et c'est pourquoi l'on hésite à voir en lui, comme le voulait Sainte-Beuve, une incarnation complète du véritable « génie critique. »

En tout cas, il n'a pas fait école. Et la critique, après lui, continue à ne pas former une province séparée de la production littéraire. Si l'on recueillait toutes, ou du moins presque toutes les pages où Voltaire, « ce gigantesque journaliste, » comme l'appelle quelque part Michelet, a traité des « ouvrages de l'esprit, » on en ferait un volume considérable, et qui, pour l'intérêt, la justesse alerte et malicieuse, non seulement ne le céderait à aucun autre du même écrivain, mais encore pourrait lui faire pardonner bien des écarts de pensée et de plume. Seulement, ce serait un volume d' « extraits, » et pas autre chose. La critique, chez Voltaire, s'insinue un peu partout; elle ne se réduit jamais à une forme déterminée. On ne trouverait même chez lui rien d'analogue à ces *Élémens de littérature* que Marmontel avait dispersés dans l'*Encyclopédie*, et qui sont sans doute l'un des premiers recueils d'études critiques à la moderne que nous aient légués les siècles antérieurs.

Déjà, en effet, vers la fin du XVIIIe siècle, la critique tendait à prendre conscience d'elle-même, et à s'organiser comme puissance indépendante. La Harpe, dont on a trop médit, sur la foi de ses nombreux adversaires, a joué le rôle et il a fait le métier, — puisqu'il a été longtemps « professeur de littérature, » — d'un véritable critique. Il a porté dans ses fonctions un sérieux, et, avec certaines étroitesses et certaines ignorances, une conscience, un esprit de continuité et un talent de style auxquels on n'a

pas suffisamment rendu hommage. Enfin, il a été par la date le premier de nos historiens littéraires. Il semble donc qu'avec La Harpe, la critique, telle que nous l'entendons, soit en possession de tous ses attributs essentiels. Mais La Harpe, comme Marmontel, ne s'est pas contenté d'être critique. Il a été poète, et poète dramatique, et une partie de son œuvre a fait tort à l'autre. De plus, il a été tellement bafoué pendant sa vie et après sa mort, on a tellement exploité contre lui certains défauts et certaines intempérances de caractère, bref, on a si bien réussi à envelopper ses livres dans le discrédit qu'on a jeté à pleines mains sur sa personne, que l'on a trop aisément méconnu l'originalité de son effort. Après lui, comme avant lui, la critique avait besoin encore, pour valoir tout son prix et remplir toute sa mission, d'être définitivement et officiellement enlevée aux folliculaires à gages et aux gazetiers faméliques.

Deux grands écrivains, deux nobles esprits, au lendemain de la Révolution, s'y sont généreusement employés. Après le livre de *la Littérature*, après celui de *l'Allemagne*, après le *Génie du Christianisme* surtout peut-être, il n'était plus permis de voir dans la critique l'occupation désespérée d'écrivailleurs sans portée et sans conscience. On ne fait pas facilement à un Chateaubriand ou à une Mme de Staël la réputation, d'ailleurs imméritée, d'un Fréron. Tous deux renouvelaient par la critique la conception même de la littérature. Mme de Staël invitait à regarder par-dessus les frontières, Chateaubriand à s'inspirer du christianisme. « Il restera vrai, écrivait bien plus tard, en 1841, Chateaubriand à Alfred Michiels ; il restera vrai que j'ai posé les premiers fondemens de cette critique moderne que tout le monde suit aujourd'hui, en montrant ce que la religion chrétienne a changé dans les caractères des personnages dramatiques et dans les descriptions de la nature, en chassant les dieux des bois. » C'était se rendre à lui-même un juste et fier hommage. Aussi, et quoique ni Chateaubriand, ni Mme de Staël n'aient été de purs critiques, voyons-nous se former autour d'eux toute une école d'écrivains, les Fauriel, les Villemain, les Ampère, les Nisard, qui consacrent à la critique une activité qu'en d'autres temps ils eussent sans doute tournée ailleurs. On les lit, on les applaudit quand ils professent à la Sorbonne, au Collège de France ou à l'École normale ; ils ont du succès ; on les invite à

l'Abbaye au Bois ; on commence enfin à les traiter comme de véritables hommes de lettres.

Et cependant, même alors, on ne les considère pas toujours, ils ne se considèrent pas eux-mêmes comme les égaux des grands écrivains qu'ils coudoient, et qui, parfois, daignent les honorer de quelques conseils. On sait tout le mépris que les romantiques ont professé pour la critique, « puissance des impuissans, » comme l'appelait Lamartine, et pour tous ceux qui la représentaient ; et l'on se rappelle les amusantes déclamations de la *Préface de Cromwell.* Les critiques les plus indépendans n'ont d'ailleurs que trop encouragé cette manière de voir. Ils n'ont pas pris leur art ou leur mission suffisamment au sérieux. La critique a trop souvent été pour Villemain un prétexte à des digressions politiques, en attendant qu'elle lui fût un moyen de jouer à son tour un rôle politique. Et Nisard, le classique Nisard, l'auteur des *Poètes latins de la décadence*, veut-on le voir dans la vérité de son attitude à l'égard d'un poète, et d'un grand poète ? Qu'on lise certaine *Préface*, — qu'il a jugé bon de ne pas réunir en volume, — et qu'il a écrite pour un recueil d'articles sur les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Je n'en veux détacher que ces lignes significatives. Nisard se représente admis à feuilleter le manuscrit des *Mémoires*, et, au moment de prendre congé, exprimant son admiration à Chateaubriand :

Et moi, écrit-il, j'éprouvais, faut-il le dire, une joie exquise de voir qu'*un homme chétif*, n'ayant que le don de sentir vivement les œuvres du génie, et celui, plus rare peut-être, de savoir pourquoi ses écrits n'en sont pas, et d'en prendre son parti, pouvait, par un accent sincère, avoir prise un moment sur un homme supérieur, et *comment il n'était pas impossible que le rat donnât du cœur au lion...*

Ces lignes sont datées de 1834. A cette époque, la critique a enfin conquis son droit à l'existence. Elle existe comme un genre à part ; mais, de l'aveu de tous, et des critiques eux-mêmes, elle est un genre inférieur. On lui appliquerait volontiers la définition qu'au XVIIIe siècle Voltaire donnait du roman : « la production d'un esprit faible, écrivant avec facilité des choses indignes d'être lues par des esprits sérieux. » Et, de fait, elle est exactement dans l'état où était en France, avant Rousseau, le genre du roman. On lui reconnaît le droit de vivre de sa vie propre : elle n'a pas encore ses lettres de noblesse.

II

Du roman à la critique, et de la critique au roman, la distance, à présent, n'est pas grande. Les deux genres se sont si bien transformés *depuis trente ans*, qu'en partant de points très éloignés, ils sont venus se rencontrer sur le même terrain... Si le roman s'emploie à nous montrer ce que nous sommes, la critique s'emploie à nous montrer ce que nous avons été. L'un et l'autre sont maintenant une grande *enquête sur l'homme*, sur toutes les variétés, toutes les situations, toutes les floraisons, toutes les dégénérescences de la nature humaine. *Par leur sérieux*, par leur méthode, par leur exactitude rigoureuse, par leur avenir et leurs espérances, tous deux se rapprochent de la science. On peut blâmer une pareille tendance, mais on ne peut nier qu'elle ne soit dominante, ni contester qu'au bout d'un ou deux siècles l'enquête poursuivie sur tous les points du présent et du passé, ordonnée en système, assurée par des vérifications constantes, ne doive renouveler les conceptions les plus importantes de l'esprit humain.

Ces lignes sont de Taine, — dans un article peu connu, qui ne figure *que* dans la seconde édition des *Essais de critique et d'histoire*, — et elles sont datées de 1865. Elles auraient bien surpris un Balzac ou un Victor Hugo; elles auraient moins scandalisé un Flaubert. « Vous me parlez, écrivait ce dernier à George Sand, vous me parlez de la critique dans votre dernière lettre, en me disant qu'elle disparaîtra prochainement. Je crois au contraire qu'elle est tout au plus à son aurore. » Et à la façon dont il parlait de cette critique nouvelle, il est aisé de voir que la sympathie et la déférence réciproques ont désormais remplaeé les superbes railleries d'autrefois. C'est que de puissans esprits, de rares écrivains ont passé par là. Taine, né philosophe, et obligé par les circonstances de se consacrer tout d'abord aux lettres, dès son premier livre, s'efforce de « faire de la critique une recherche philosophique; » il y réussit, et de cet effort, la critique sort entièrement renouvelée. Renan, que les nécessités de la vie quotidienne, les conseils d'Augustin Thierry et le désir de se faire connaître du grand public ont tourné vers la critique, a dit bien souvent en quelle haute estime il tenait ce genre, qu'il a d'ailleurs renouvelé lui aussi et si remarquablement pratiqué. C'est la critique, déclarait-il, qui seule peut empêcher le monde « d'être dévoré par le charlatanisme. » Et n'allait-il pas, dans sa ferveur pour elle, jusqu'à écrire : « L'étude de l'histoire littéraire est destinée à remplacer en grande partie la lecture directe

des œuvres de l'esprit humain ? » Et encore : « La critique a admiré jusqu'ici les chefs-d'œuvre des littératures, comme nous admirons les belles formes du corps humain. La critique de l'avenir les admirera comme l'anatomiste, qui perce ces beautés sensibles pour trouver au delà, dans les secrets de l'organisation, un ordre de beautés mille fois supérieur. » Nous voilà bien loin de ce mépris que poètes et romanciers affectaient jadis pour ceux qui, par impuissance et stérilité d'esprit, pensaient-ils, faisaient métier d'apprécier leurs œuvres. Scherer, ce Renan protestant, une fois détaché de ses croyances religieuses et de ses fonctions pastorales, ne croit pas déchoir en se vouant pour le reste de sa vie à la critique, où, entre Renan et Taine, on sait la place considérable qu'il s'est faite. Enrichie par tous ces apports successifs, illustrée par tous ces talens, honorée par tous ces hommages, élevée par les uns au rang de la philosophie, par les autres au rang de la science, par d'autres enfin au rang de l'art, la critique, dans ce dernier demi-siècle, ne se reconnaîtrait plus dans ce malicieux portrait que traçait d'elle autrefois La Bruyère : « La critique n'est pas une science, c'est un métier, où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie. »

Et assurément, ce n'est pas sans soulever parfois des protestations véhémentes que la critique a peu à peu conquis dans la série des genres littéraires l'une des premières places. Il serait facile de relever dans les œuvres des jeunes poètes et des jeunes romanciers contemporains la trace ironique ou indignée des injustes ou puérils dédains d'autrefois. Combien d'entre eux sont encore tentés de croire que l'unique raison d'être de la critique et des critiques est d'annoncer et de prôner leurs œuvres ! A cette condition, ils consentiraient peut-être à nous laisser vivre. Mais qu'on n'aille pas leur dire qu'il y a plus de « génie, » — ou, si l'on préfère, plus de pensée, plus d'observation morale et de talent de style, — dans tel article de Taine que dans tous leurs vers ou leurs romans réunis. Ils nous renverraient triomphalement à ces boutades de Flaubert : « La critique est au dernier échelon de la littérature, comme forme presque toujours, et comme valeur morale ; incontestablement elle passe après le bout-rimé et l'acrostiche, lesquels demandent au moins un travail d'invention quelconque. » « O critique ! s'écriait encore l'auteur de *Bouvard et Pécuchet*, éternelle médiocrité qui vit sur

le génie pour le dénicher ou pour l'exploiter, race de hannetons qui déchiquetez les belles feuilles de l'art! » Mais enfin, des déclarations de ce genre deviennent chaque jour de plus en plus rares. Il devient de plus en plus malaisé de prétendre que l'*Histoire de la littérature anglaise* exige moins d'invention qu'un acrostiche et un bout-rimé. Et le jour n'est pas loin où ces façons de concevoir la critique paraîtront aussi surannées et provoqueront autant de sourires que le jugement que nous avons cité de Voltaire sur le genre du roman.

Et cela est si vrai, la critique a si bien obtenu droit de cité dans la haute littérature, que nombre de romanciers contemporains ont débuté par la critique, et, bien loin d'avoir honte de leurs débuts, reviennent volontiers à ce genre d'études qui a commencé leur réputation. Tel est par exemple le cas de M. Bourget, de M. E.-M. de Vogüé, de M. Édouard Rod, de M. Anatole France. Le premier écrit de M. Anatole France est une étude sur Alfred de Vigny, et ses nombreuses préfaces à des éditions d'auteurs français classiques ou modernes, ses feuilletons de *la Vie littéraire* surtout ont sans doute plus fait pour le révéler au grand public que les *Noces corinthiennes* et peut-être même que *le Crime de Sylvestre Bonnard*. M. Rod a mené presque toujours de front le roman et la critique ; et ses *Etudes sur le XIXe siècle*, ses *Idées morales du temps présent* surtout ont certainement plus contribué à attirer l'attention sur lui que *Palmyre Veulard*, son premier roman. Quel que soit le mérite des premiers vers et des premières nouvelles de M. Bourget, sa véritable entrée dans les lettres et dans la renommée date des *Essais de psychologie contemporaine;* et ni *le Disciple*, ni *la Terre Promise*, ni *Un Divorce* même n'ont fait oublier aux connaisseurs ces pages d'une sincérité si passionnée et d'une pénétration si vibrante. Qu'on songe enfin à tout ce qui manquerait à l'œuvre de M. de Vogüé, — et à la littérature contemporaine, — si l'admirable *Roman russe* n'existait pas. De tels faits, de tels exemples parlent assez haut, et prouvent surabondamment la place éminente qu'occupe la critique dans les préoccupations et dans les habitudes littéraires d'aujourd'hui.

« Ce sera un des ridicules du XIXe siècle aux yeux de la postérité qu'il ait laissé moins de livres proprement dits que de livres consacrés à rendre compte des livres. » Celui qui parle ainsi, non sans injustice peut-être, c'est un écrivain de verve et de talent

qui, de son propre aveu, s'est cantonné exclusivement dans la critique, et qui y a dépensé sans compter des trésors d'esprit, de bon sens, de lucidité et d'expérience morale. M. Émile Faguet, — car c'est lui, — est ici trop modeste, comme toujours. Il feint d'ignorer que la critique, telle qu'il la pratique avec quelques autres, exige des dons aussi rares que le roman, le théâtre ou la poésie; il affecte même de croire qu'elle « n'a aucune espèce d'influence; » en un mot, il oublie ses livres. Mais on peut en appeler contre M. Faguet à M. Faguet lui-même. Il nous avoue quelque part certains « péchés de jeunesse, » des vers, des commencemens de romans ou de nouvelles. Il n'aurait pas jeté au feu ces essais juvéniles, il aurait récidivé, et récidivé publiquement, bref, il ne se serait pas condamné à ne faire que de la critique, s'il avait, dans son for intérieur, cru travailler à une œuvre moins élevée et moins utile.

Enfin, il y a un écrivain contemporain qui, celui-là, n'a jamais fait ni voulu faire que de la critique, qui y a mis son point d'honneur en quelque sorte, et qui a vu là un emploi suffisant de son activité littéraire. Jamais non plus il n'a failli à revendiquer hautement les droits et les prérogatives du genre qu'il avait délibérément adopté. Que de fois M. Brunetière n'a-t-il pas déclaré que la critique elle aussi était « une forme de l'action ! » Et qui ne se rappelle ici même la belle page, véhémente comme un défi ou une déclaration de guerre, où il exposait le programme de sa vie et sa conception de la critique (1) ! La critique ainsi comprise est non seulement utile, elle est indispensable à l'écrivain d'imagination; elle éclaire et elle lui crée son public; elle le met en garde contre ses défauts, elle l'aide à prendre conscience de lui-même, à exploiter utilement son talent; elle est pour lui la plus précieuse des collaboratrices; à un point de vue plus général encore, elle entretient, elle renouvelle le culte des chefs-d'œuvre; elle relie entre elles les générations successives; elle jette sur toute sorte de sujets des idées dans la circulation : n'est-ce pas là un emploi de la vie et de la pensée qui en vaut un autre, et qui, pour être différent peut-être, ne le cède à aucun autre en noblesse, en intérêt général et en utilité sociale ?

Et si l'on trouve que ce sont là des théories de critique trop

(1) Voyez dans la *Revue* du 1er janvier 1892 la fin de l'article *Sur la « Littérature »*.

intéressé à ne pas médire de son métier ou de son rôle, écoutons maintenant un poète, un romancier, un dramaturge, qui, dans ce dernier domaine surtout, s'est fait une place singulièrement enviable. « J'ai dessein, écrivait il y a quelques années M. Jules Lemaître, j'ai dessein de reprendre et de poursuivre cette série des *Contemporains*, interrompue pendant cinq ou six ans par des besognes à la fois plus ambitieuses et *au fond plus frivoles*. Car c'est sans doute encore *la forme de la critique* qui, à propos des personnes originales de notre temps ou des autres siècles, permet *le mieux* d'exprimer ce qu'on croit avoir, *touchant les objets les plus intéressans et même les plus grands, d'idées générales et de sentimens significatifs*. » Si parfois la critique a été l'objet d'injustes dédains, la voilà maintenant bien vengée.

Ainsi donc, mêlée et confondue longtemps avec tout ce qui n'était pas elle, la critique peu à peu, et non sans peine, s'était constituée comme un genre déterminé. Mais, il y a cinquante ou soixante ans, on la tenait encore pour un genre « inférieur; » elle était, aux yeux des critiques eux-mêmes, l'apanage des « petits esprits, » des écrivains « chétifs », des imaginations indigentes et stériles. Quelques années se passent, et tout est changé. La critique passe désormais pour un genre qui, dans l'estime des lettrés et du public, est l'égal des plus grands. De vigoureux, de nobles esprits le cultivent sans infidélité et sans défaillance. Des romanciers, des poètes, des auteurs dramatiques, qui ont le choix entre des formes diverses de leur pensée, ne cachent pas pour la forme de la critique leur vive sympathie, quelquefois même, on l'a vu, leur préférence. Le changement d'attitude est complet; et il est aussi général qu'il est significatif.

Le principal, sinon l'unique artisan de cette transformation, c'est Sainte-Beuve.

III

Il avait débuté au *Globe* en 1824, à vingt ans, par de modestes comptes rendus où il y avait plus de conscience que d'originalité et de talent. La critique alors, — il en fut, on le sait, pour lui longtemps ainsi, — est fort loin de remplir tout son idéal de vie littéraire. Elle est surtout, à ses yeux, un moyen de gagner quelque argent, d'échapper à l'obsession d'un métier pour lequel il ne se sent point fait, celui de médecin, et une

façon aussi de pénétrer dans les lettres par une porte dérobée. Il a d'ailleurs du goût, des lectures, un certain sens historique, et une prédilection déjà marquée pour « les coteaux modérés. » Avec cela, le désir de voir clair et de montrer qu'il n'est point dupe. « Le propre de tout vrai critique, disait-il plus tard, est de ne pouvoir garder longtemps le mot qu'il a sur le bout des lèvres : cela le démange. Très jeune, dans un journal, *le Globe*, j'étais comme cela. » En même temps, car il faut vivre, il entreprend, sur le conseil de Daunou, l'étude de la poésie française du XVIe siècle en vue d'un concours académique.

Cependant, il était ou se croyait poète : il écrivait pour lui-même des vers où il essayait d'exprimer ce fond de sensibilité souffrante et inquiète, cette « tristesse resserrante » qu'il devait bientôt exhaler dans son *Joseph Delorme*. Entré en relations avec Victor Hugo, enrégimenté bientôt parmi les poètes du Cénacle, il se convertit littéralement au romantisme. Et cette conversion produit d'abord un double effet. D'une part, elle le consacre officiellement poète : il se sent dès lors encouragé à publier ses vers. D'autre part, la grâce opère et fait qu'il va trouver à la critique une utilité pratique et un intérêt qu'il n'avait pas encore aperçus : il y voit maintenant un moyen tantôt détourné et tantôt direct de soutenir ses jeunes amis, de défendre leurs théories communes et leur idéal d'art, de combattre leurs adversaires, de légitimer leur attitude et de leur découvrir une tradition et des ancêtres.

C'est ainsi que ses recherches sur la poésie française du XVIe siècle garderont certes une bonne part de leur valeur proprement historique ; mais elles lui serviront en même temps à rattacher à Ronsard et à Du Bellay les poètes de la jeune école. Et, sans parler ici des services immédiats qu'il rend à ces derniers, pour lancer ou patronner leurs œuvres, — articles sur eux, lettre aux *Débats* pour défendre *Cromwell*, rédaction du *Prospectus* des œuvres complètes de Victor Hugo (1), — il s'avise,

(1) Voyez, pour les détails, l'excellente *Bibliographie des écrits de Sainte-Beuve, de ses débuts*, non pas *à sa fin*, comme l'auteur l'a imprimé par erreur, mais *jusqu'aux « Lundis, »* que M. G. Michaut a jointe à son ouvrage sur *Sainte-Beuve avant les « Lundis. »* Sur toute cette première partie de la vie et de l'œuvre de Sainte-Beuve, le gros, un peu gros livre de M. Michaut est essentiel ; et il n'y a guère, le plus souvent, qu'à résumer ses fines, exactes et abondantes analyses. — — Cf. dans la *Revue* du 15 février 1904 l'article de M. René Doumic sur *les « Métamorphoses » de Sainte-Beuve.*

dans les études critiques qu'il donne à la *Revue de Paris*, d'un procédé des plus ingénieux. Ce n'est pas un pur hasard qui a déterminé le choix des écrivains dont il s'occupe successivement : Boileau et Mme de Sévigné, Jean-Baptiste Rousseau et Le Brun, Mathurin Regnier et André Chénier, Corneille et Racine. Ce sont pour lui des précurseurs ou des ennemis du romantisme, — des ennemis morts sans doute, mais dont la réputation n'est encore que trop vivante et gênante; et il abaisse les uns et il exalte les autres suivant la sympathie ou l'hostilité posthume qu'il leur attribue à l'égard des doctrines et des œuvres contemporaines. Boileau, Jean-Baptiste Rousseau et Racine portent la peine d'avoir été des classiques authentiques, et surtout d'avoir trop souvent servi d'« autorités, » d'exemples et de modèles impeccables dans les controverses récentes; Regnier, Corneille ou André Chénier, au contraire, bénéficient largement des « affinités électives » qu'ils ont, ou qu'ils paraissent présenter avec les nouveaux poètes : Sainte-Beuve fait d'eux des romantiques avant la lettre, et il déploie toute son habileté et tout son art à découvrir et à mettre en relief ce que l'on a depuis appelé « le romantisme des classiques. »

Son initiation aux théories du Cénacle entraîne une autre conséquence, plus heureuse peut-être et en tout cas plus durable. Il ose désormais être poète même dans sa critique. Son style, naguère un peu gris et terne, dans son élégante correction, maintenant s'anime et se colore d'ingénieuses et piquantes images. Sa personnalité, qui s'effaçait autrefois, intervient à travers ses expositions, ses jugemens et ses analyses et leur donne mouvement, chaleur et vie. Et c'est aussi la personnalité, chez les autres écrivains, qu'il s'efforce d'atteindre et de restituer dans sa réalité vivante : personnalité morale et poétique surtout. Car, pour qui sait lire, tout grand écrivain élabore un certain genre particulier de beauté : c'est cette beauté particulière que le critique doit ressaisir, et dont il doit donner l'idée, par d'adroites « transpositions, » et comme l'équivalent plus ou moins lointain à ceux qui le liront. Michelet disait que l'histoire est une résurrection : la critique est une *évocation*. Et il s'agit aussi de connaître et de faire connaître aux autres l'âme individuelle qui s'exprime, et parfois se dérobe, sous cette forme littéraire, de la surprendre dans l'intimité de sa vie journalière, dans ses dispositions foncières, dans les derniers replis de son *moi*. Pour

cela, on étudiera l'œuvre sans doute, mais l'œuvre ne sera guère qu'un prétexte pour aller à l'homme; et pour peindre l'homme, on aura largement recours à l'étude biographique, à l'analyse psychologique et morale, bref, à tout ce qui précise, localise, caractérise la ressemblance individuelle. La critique, pour une large part, devient l'art du « portrait littéraire. » Ce n'est pas seulement avec le poète que rivalise Sainte-Beuve; c'est avec le romancier, et comme le romancier, c'est à donner l'impression de la vie qu'il vise.

Le romancier et le poète qui couvaient en lui se donnent d'ailleurs, vers le même temps, moins timidement carrière. Ils se dérobent encore sous l'anonymat, — *Joseph Delorme*, les *Consolations* ne sont pas signées, — comme s'ils craignaient le grand jour et ne fussent pas bien sûrs de leur vocation et de leur mérite propre; mais enfin, ils osent se montrer et se développer tout entiers. C'est en 1830 également que Sainte-Beuve écrit son roman inachevé d'*Arthur*. Le succès ne répondit pas entièrement à son attente. « J'ai monté assez près du sommet, disait-il plus tard à Scherer à propos de ses vers, mais je ne l'ai pas dépassé, et en France, il faut dépasser. » D'autre part, les événemens politiques, l'évolution de sa propre pensée et les vicissitudes d'une passion coupable, tout cela le détache progressivement de Victor Hugo et du Cénacle, lequel du reste est maintenant dispersé. Forcé par toutes ces circonstances de se rabattre sur la critique, il y revient avec un sentiment de lassitude et d'amertume. La critique, écrit-il, « est le refuge de quelques hommes distingués qui ne se croient pas des grands hommes,... qui, en se permettant eux-mêmes des essais d'art, de courtes et vives inventions, ne s'en exagèrent pas la portée, les livrent, comme chacun, à l'occasion, au vent qui passe, et subissent, quand il le faut, avec goût, la nécessité d'un temps qu'ils combattent et corrigent quelquefois, et dont ils se rendent toujours compte. » Et, quelques années après, précisant encore sa pensée : « Chez la plupart de ceux qui se livrent à la critique et qui même s'y font un nom, il y a, ou du moins il y a eu une arrière-pensée première, un dessein d'un autre ordre et d'une autre portée. La critique est pour eux un prélude ou une fin, une manière d'essai ou *un pis aller*. » Un « pis aller : » que de fois, et jusqu'à la fin, le mot ne reviendra-t-il pas sous la plume de Sainte-Beuve ! Cet homme qui a fait du genre de la

critique l'égal en dignité du roman et de la poésie même, a été, toute sa vie durant, — et c'est là la piquante originalité de son « cas, » — un critique à contre-cœur et comme malgré lui.

Et pourtant, qu'il le voulût ou non, sa critique s'enrichissait tous les jours des expériences, même malheureuses, qu'il tentait en divers sens. Déjà, avant 1830, sous l'influence des romantiques et de leurs vagues aspirations religieuses, il s'était ouvert à ces sortes de questions, et ses articles en portaient la trace. Mais, après la révolution de Juillet, un moment désemparé et ne sachant où se prendre, il se met bientôt et activement en quête d'une foi politique et sociale, et religieuse surtout. C'est d'abord au Saint-Simonisme, puis à Lamennais qu'il s'attache, et l'action de ce dernier est si forte sur cette âme essentiellement mobile et « seconde, » que la critique de Sainte-Beuve va s'en trouver peu à peu transformée. La *Préface*, — non recueillie depuis, — de la première édition des *Critiques et Portraits littéraires* est bien significative à cet égard. « On n'aura pas de peine à saisir, déclarait Sainte-Beuve, dans les huit premiers articles qui ont tous été écrits avant 1830..., *une intention littéraire plus systématique*... que dans les suivans. Ceux-ci... *ont avant tout une signification morale*, et se rapportent à une littérature plus indifférente ou même légèrement désabusée. Malgré cette diversité assez sensible de nuance..., il semble qu'il reste encore une espèce d'unité suffisante dans le procédé de peinture et d'analyse familière qui est appliqué à tous les personnages, aussi bien que dans le fond de principes moraux et de sentimens auxquels on s'est constamment appuyé. C'en est assez peut-être pour que le lecteur arrive sans trop de secousses... de l'article *Boileau où l'art et la facture poétique sont principalement en jeu* à l'article sur *l'abbé de Lamennais où la question humaine et religieuse se pose, s'entr'ouvre aux regards, autant que l'auteur l'a pu et osé faire.* » Ainsi donc, le procédé général et la forme de l'enquête critique n'ont point, ou n'ont guère varié, et ce sont toujours des « portraits » que trace Sainte-Beuve ; mais le fond s'est insensiblement modifié : la préoccupation presque purement esthétique a fait place à la préoccupation morale et même religieuse.

Ces préoccupations nouvelles, Sainte-Beuve a essayé de les exprimer sous une autre forme, celle du roman, et c'est en 1834 que, déjà détaché d'ailleurs de Lamennais, il publie, — toujours sous l'anonymat, — son curieux livre de *Volupté*. « Ce sont tous

des portraits, une peinture très exacte, » disait-il bien plus tard à Scherer. Le livre n'eut pas tout le succès qu'il méritait. C'est alors aussi qu'il écrit les vers qui composeront l'odieux *Livre d'amour* et le recueil des *Pensées d'août* (1), lequel, quand il parut en 1837, trouva « un accueil tout à fait hostile et sauvage. » Ces échecs ou demi-échecs, les déceptions qu'il éprouve de toutes parts, dans ses amours, dans ses amitiés, dans ses aspirations vers la foi chrétienne, tout cela le rejette vers la critique. Il conçoit alors et il applique surtout aux contemporains une sorte de critique plus impersonnelle qu'auparavant, plus détachée de toute tendance dogmatique, une critique essentiellement analytique et descriptive, où « l'observation morale » est intimement « mêlée à l'appréciation littéraire, » et qui, préoccupée avant tout de « chercher l'homme dans l'auteur, le lien du moral au talent, » s'intéresse tout spécialement aux « hommes, aux œuvres secondaires, » et s'efforce de « mettre en œuvre avec intérêt et avec art » les renseignemens qu'elle fournit, « les jugemens nouveaux » qu'elle fonde (2). En un mot, la critique, telle qu'il la réalise entre 1832 et 1837 environ, est presque exclusivement, — la formule a fait depuis fortune, mais elle est de lui, dans un article sur Ballanche, — « une biographie psychologique. » Il se défend d'avoir désormais « un art à soi, » et même « une doctrine à soi. » Plus encore que de juger les hommes et les œuvres, il est préoccupé de les comprendre et de les expliquer; et c'est à comprendre et à expliquer les cas les plus divers, les personnalités les plus opposées, les œuvres les plus contradictoires que semblent lui avoir surtout servi les multiples expériences esthétiques, morales ou religieuses auxquelles il s'est successivement livré.

Et cependant, cela ne saurait lui suffire encore. Ces études au jour le jour ne remplissent pas entièrement la conception qu'il se forme de la critique; le cadre en est trop étroit pour lui permettre d'y exprimer toutes ses idées, d'y appliquer à fond toute

(1) Toutes les poésies de cette époque, malgré les additions des éditions successives, malgré la publication récente et intégrale du *Livre d'amour* (Paris, Durel, 1904), ne nous sont point parvenues. « Il y en a une trentaine, écrivait à Scherer Sainte-Beuve dans une lettre que n'a pas recueillie l'éditeur de la *Correspondance*, il y en a une trentaine que je vous donnerai à lire, et puis vous les brûlerez. »

Voyez, sur *Sainte-Beuve poète*, la leçon que lui a consacrée M. Brunetière dans *l'Évolution de la Poésie lyrique en France au XIXe siècle*, et, dans le *Livre d'or*, une très pénétrante étude de M. Paul Bourget.

(2) *Préface* du 2e volume des *Critiques et Portraits littéraires* (1836).

sa méthode. D'autre part, il est artiste, et il est poète. Il sent vivement, et il n'est pas incapable de rendre la poésie tout intime qui se dégage d'« une vie sobre, d'un ciel voilé, de la mortification dans les désirs, d'une habitude recueillie et solitaire ; » et l'artiste, de son côté, après s'être longtemps attardé aux finesses de la miniature, se sent mûr maintenant pour les « brusques fiertés » de la fresque ; il aspire à « prendre, s'il se peut, congé du présent pour quelque étude moins mobile, pour quelque œuvre plus recueillie (1). » Enfin, il a été trop fortement pris par Lamennais, il a trop profondément souffert de la défection de cet homme qui avait failli le refaire chrétien, pour renoncer encore à la foi : il a besoin, pour prendre parti et pour « parier » définitivement, d'une nouvelle étude et d'une dernière épreuve. Et s'il trouve un sujet qui réponde entièrement à ces diverses exigences de sa pensée et de son cœur, qui lui permette de les concilier et de les fondre ensemble, et de donner enfin toute sa mesure, il aura réalisé son chef-d'œuvre. Ce chef-d'œuvre, c'est *Port-Royal.*

IV

Je veux écrire avec simplicité l'histoire d'une entreprise religieuse qui remplit tout le XVIIe siècle, qui commença par la réforme d'un couvent de filles et à laquelle les plus grands esprits et les plus savans hommes s'associèrent bientôt étroitement. Je m'attacherai moins au détail des querelles, qui serait infini — et qu'on peut lire ailleurs dans des livres déjà faits — qu'à l'esprit même et aux phases successives de l'entreprise, qui ne fut pas, en tout temps, la même, qui se modifia et s'altéra en se continuant. Elle resta grande durant tout le XVIIe siècle, et je ne la suivrai rapidement au delà que pour en montrer à regret les conséquences de plus en plus forcées et rétrécies. Du moins, de saints hommes, de justes et beaux caractères s'y rencontrent jusqu'au bout et consolent. Je m'arrêterai surtout devant ceux du XVIIe siècle : avec complaisance, avec respect, heureux de reconnaître en eux les derniers vrais modèles de cette autorité morale dont nul aujourd'hui n'est investi, heureux d'oublier un peu dans leur commerce sévère la connaissance des hommes de nos temps : plus heureux qui, favorisé d'en haut, apprendrait d'eux à se retremper soi-même !

C'est en ces termes, — heureusement retrouvés par l'un de ses derniers biographes (2), — que Sainte-Beuve avait formé le

(1) Même *Préface.*

(2) M. G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les « Lundis, »* p. 391, et *Études sur Sainte-Beuve (« Port-Royal » cours et « Port-Royal » livre).* M. Michaut note que Sainte-

projet de commencer son livre et de définir son dessein ; et je n'en sache pas qui exprime mieux, avec une brièveté plus saisissante, plus émue et plus discrètement recueillie, et l'ouvrage qu'il se proposait d'écrire, et les dispositions d'âme dans lesquelles il l'abordait.

Le sujet, à tous égards, était admirablement choisi. Il convenait d'abord excellemment au tempérament et au tour d'esprit de Sainte-Beuve. Érudition, finesse aiguë du sens littéraire, historique et critique, pénétration psychologique, goût de la vie intérieure et de la poésie intime, sensibilité religieuse, intelligence des questions et des idées les plus diverses, dons de portraitiste et d'artiste évocateur d'âmes, il n'était, pour ainsi dire, aucune des qualités de Sainte-Beuve qui ne trouvât là son emploi ; et, par la plus heureuse des rencontres, il n'était pas un de ses défauts habituels, — scepticisme moral et goût du libertinage, impuissance à bien comprendre et à pénétrer pleinement, un peu dans tous les ordres, les personnalités les plus hautes, — qui ne fût obligé de se dissimuler et de s'atténuer jusqu'à disparaître, au moins momentanément. Sainte-Beuve s'est oublié lui-même jusqu'à entrer complètement dans la pensée et dans l'âme de Pascal et à trouver, pour parler de lui, un langage vraiment digne de son héros. Et, d'un autre côté, par la nature des questions qu'il soulevait, par la multiplicité des rapports qu'il impliquait comme nécessairement avec toutes les parties de l'histoire du XVIIe siècle, par les rapprochemens qu'il suggérait, par l'étendue des perspectives qu'il ouvrait en tous sens, le sujet était de ceux dont l'intérêt apparaît plus large et plus vivant à mesure qu'on les approfondit davantage. Qu'on veuille bien y réfléchir : ils ne sont pas très nombreux les sujets qui, comme celui de *Port-Royal*, posant au premier plan la question religieuse, permettent d'enfermer dans leur cadre la vie littéraire, sociale et morale d'un siècle tout entier. L'histoire de la Réforme pour le XVIe siècle, celle de l'*Encyclopédie*, pour le XVIIIe, celle de Chateaubriand et surtout celle de Lamennais pour le XIXe, voilà peut-être les seuls sujets que l'on puisse mettre en parallèle avec celui que Sainte-Beuve a traité dans son grand ouvrage. Et il a bien senti qu'il tenait là un de ces grands sujets qui portent en quelque sorte leur auteur, et qui le forcent à se déployer

Beuve, au lieu de « favorisé d'en haut, » avait d'abord écrit : « *Dieu aidant.* » — Voyez aussi dans le *Sainte-Beuve* de M. Séché l'intéressant chapitre sur *Port-Royal*.

et à s'exprimer tout entier dans ce qu'il a de meilleur et de plus élevé : aussi n'a-t-il mis aucune hâte à en presser la maturité et l'exécution. Conçu dès 1834, et peut-être dès 1830, lentement amorcé et préparé à travers mille occupations et mille obstacles, professé de novembre 1837 à la fin de mai 1838 sous forme de cours public à l'Académie de Lausanne, le *Port-Royal* n'a été terminé qu'au mois d'août 1857. Le premier volume a paru en librairie en 1840 ; les deux derniers en 1859. Et ce n'est qu'en 1867, deux ans avant sa mort, que Sainte-Beuve s'est enfin résolu à donner de son livre une édition définitive. On le voit, c'est au moins trente ans de la vie intellectuelle et morale de Sainte-Beuve qui aboutissent à ce livre et qui sont venus y déposer les résultats de leurs recherches et les conclusions de leur expérience. Et quand, en 1865, à propos de *Port-Royal*, il écrivait à Saint-René Taillandier « pour demander entière justice et exactitude en ce qui est de *son œuvre capitale*, » il en jugeait lui-même comme nous en jugeons aujourd'hui.

Pour traiter ce vaste et noble sujet, Sainte-Beuve a fait preuve de très hautes qualités d'artiste. Son style, dont un pur classique, — un classique d'avant La Bruyère, — pourrait peut-être critiquer les minuties, les raffinemens, les hardiesses métaphoriques, a pour nous un mérite suprême : il est vivant. Pour rendre la diversité infinie des caractères individuels et des attitudes morales, pour traduire au grand jour les mille dessous obscurs, les soubresauts tumultueux ou les flammes dormantes de la vie religieuse, pour peindre dans la vérité nue de leur existence quotidienne des intérieurs d'âmes, l'auteur de *Port-Royal* s'est créé une langue souple, exacte, toute en nuances et en demi-teintes, perpétuellement trouvée et inventée, d'une richesse, d'une puissance suggestive, d'une variété incomparables. D'aucuns la déclarent un peu subtile, et même précieuse ; mais la vie, surtout la vie morale, n'est pas simple, et ceux qui la voient et la rendent telle risquent de n'en apercevoir que les dehors. Pareillement, l'abondance des métaphores n'est pas toujours et partout un défaut : il y a certaines profondeurs où la raison pure ne peut jamais atteindre, où l'esprit dénué d'imagination et le style géométrique ne sauraient point descendre ; il y faut l'esprit de finesse ; il y faut les images qui, seules, par les « correspondances » qu'elles établissent ou qu'elles suggèrent, peuvent projeter quelques lueurs sur ces régions inexplorées du monde

moral. Souvent les poètes voient plus loin et plus avant que les simples logiciens. Sainte-Beuve n'aurait pas été le pénétrant et profond historien de Port-Royal, s'il ne s'y était heureusement souvenu d'avoir été le romancier de *Volupté* et le poète des *Consolations*.

L'artiste se retrouve encore dans l'habile ordonnance de l'œuvre. Assurément on peut concevoir une composition plus serrée, moins touffue, plus rectiligne en quelque sorte que celle du *Port-Royal*. Sainte-Beuve, esprit plus successif (1) et discursif que proprement constructeur, gâté d'ailleurs comme nous le sommes tous par la production au jour le jour dans les Revues et les journaux, a dû, peut-être plus qu'un autre, faire effort pour dominer sa matière et la réduire aux justes proportions du tableau qu'il voulait tracer. De plus, il était poète : à ce titre, il aimait les sous-bois, les éclaircies, les chemins de traverse, et il s'y attardait volontiers; il se plaisait aux rapprochemens, aux oppositions qui sollicitent l'imagination et provoquent la rêverie, à tout ce qui égaye, rompt et diversifie la monotonie d'une composition trop austère et méthodiquement poursuivie. De là bien des digressions imprévues, — mais toujours si ingénieusement expliquées et justifiées! — et qui, si elles rendent la composition parfois un peu flottante, contribuent à donner à l'ensemble ce charme poétique, cette couleur presque dramatique que nous y admirons. Qui voudrait supprimer du *Port-Royal*, ou même simplement abréger les deux chapitres sur Montaigne, et surtout les admirables pages sur le « convoi idéal » de l'auteur des *Essais?* Qu'on y regarde bien d'ailleurs : ces digressions, ces parenthèses ont leur raison d'être; elles varient l'uniformité du plan, elles n'en rompent jamais l'unité. La ligne semble fléchir quelquefois; elle ne se brise jamais. Ici, nous touchons au caractère le plus original de l'art de Sainte-Beuve. Dans son *Discours d'ouverture*, il énumérait les divers points de vue auxquels on peut et auxquels il comptait se placer pour faire l'histoire de Port-Royal. Eh bien! ces divers aspects de son sujet, — théologique et disciplinaire, politique et philosophique, littéraire, moral et poétique, — Sainte-Beuve n'en a négligé aucun; il les a tous et continuellement présens à la pensée et comme tenus

(1) Il disait de lui-même dans ses *Cahiers* (p. 39) : « J'ai l'esprit étendu *successivement*, mais je ne l'ai pas étendu *à la fois*. Je ne vois bien à la fois qu'un point ou qu'un objet déterminé. »

sous le regard; il les a mêlés et fondus ensemble, les développant successivement ou parallèlement au fur et à mesure que l'ordre des faits les impose à son attention : cela, sans confusion, sans heurts, sans que cette complexité d'intentions et cette variété d'horizons fassent jamais perdre de vue l'objet essentiel, sans que l'unité d'impression en soit jamais altérée ou brisée. Rien de plus malaisé que de savoir, dans une œuvre de longue haleine, mener ainsi de front et conduire d'un même mouvement des idées directrices assez différentes, que de les maîtriser et de les grouper toujours autour d'une idée centrale, que de multiplier enfin les points de vue de détail sans nuire à l'harmonie générale; rien aussi qui fasse plus d'honneur à l'écrivain qui y a une fois réussi. Ce mérite qu'on admire si justement dans l'*Histoire des variations* de Bossuet, Sainte-Beuve l'a eu dans son *Port-Royal*.

Ce n'est pas sans raison que nous rapprochons ici ces deux œuvres. Renan disait du *Port-Royal* que c'était un « vrai modèle de la façon dont il convient d'écrire l'histoire religieuse, » et c'est un modèle en tout cas qu'il a souvent imité. Le *Port-Royal*, en effet, n'est pas uniquement, mais il est presque essentiellement un livre d'histoire religieuse; ou plutôt, pour parler plus exactement encore, c'est un livre d'histoire et de psychologie religieuses. Sans négliger, certes, le récit des faits et l'étude des controverses, Sainte-Beuve a concentré son principal effort sur les âmes. Ce qui l'intéresse surtout, ce qui le passionne, ce qu'il veut décrire avec la dernière précision, ce qu'il « voudrait faire passer dans les autres, » c'est ce qui différencie l'âme religieuse d'un Pascal de celle d'un Saint-Cyran, celle du grand Arnauld de celle d'un Nicole. La véritable histoire du jansénisme et de Port-Royal, ce n'est pas pour lui l'interminable querelle engagée au sujet des cinq propositions; c'est le drame qui se joue dans la conscience de Pascal au moment de sa seconde conversion; ce sont telles paroles familières de Saint-Cyran ou de M. de Saci nous peignant au vif l'état d'âme, le « moi profond » de ces pieux personnages. Et c'est à se représenter ces dispositions morales, à les faire pleinement comprendre de ceux-là mêmes à qui elles sont le moins familières que Sainte-Beuve a mis toute sa subtilité d'esprit, tout son tact, toute sa sympathie critique, et toute son expérience personnelle des choses religieuses. Il y a excellemment réussi, Flaubert lui-même, le

peu mystique Flaubert lui en a rendu le témoignage (1), et il a ouvert à cet égard une voie extrêmement féconde, et où peut-être ne l'a-t-on pas encore assez suivi. Il faut le louer sans réserves d'avoir ainsi renouvelé l'histoire religieuse en y introduisant la psychologie, et cela d'autant plus qu'il n'avait guère eu de modèles. Seul peut-être, Bossuet dans ses *Variations*, s'était avisé déjà du parti qu'on pouvait tirer de la psychologie pour écrire et pour vivifier l'histoire. Mais, chez Bossuet, la psychologie religieuse n'intervient qu'assez rarement; elle est subordonnée à l'exposé et à la discussion des doctrines. Chez Sainte-Beuve, elle est traitée en elle-même et pour elle-même; et l'on ne saurait assez dire tout ce que son livre y a gagné en intérêt, en profondeur et, pour dire le mot, en humanité.

« Je m'occupe en ce moment, écrivait Sainte-Beuve en 1835 à l'abbé Barbe, d'une histoire littéraire de Port-Royal et des solitaires qui s'y rattachent; c'est une belle page de l'histoire littéraire du XVIIe siècle, la plus belle peut-être, en y faisant rentrer Racine, Despréaux même, Mme de Sévigné un peu, et en parlant par occasion de Bossuet et de Fénelon, qui eurent des rapports, de contradiction, il est vrai, avec le jansénisme. » Cette façon, presque exclusivement littéraire et critique, de concevoir son sujet, si elle s'est, en fait, conciliée avec une conception moins détachée et plus « humaine, » n'a pourtant jamais cessé d'être présente à l'esprit de Sainte-Beuve, et son livre est bien, en même temps qu'une histoire religieuse, une histoire littéraire de Port-Royal et du XVIIe siècle tout entier. A ce point de vue, sa critique marque sur les œuvres précédentes un intéressant progrès. Tout d'abord, il semble qu'il y ait dans sa méthode fort peu de chose de changé. Il est toujours préoccupé de comprendre et d'expliquer, et, pour arriver à ses fins, il a recours comme auparavant aux « biographies psychologiques. » Il pousse même si loin les procédés que Taine reprendra bientôt, que déjà il rencontre les formules mêmes dont Taine va faire la fortune, « familles naturelles d'esprits, » « faculté première. » Mais il

(1) « Une dernière question, ô maître, une question inconvenante : Pourquoi trouvez-vous Schahabarim presque comique et vos bonshommes de Port-Royal si sérieux ?... Je regarde des barbares tatoués comme étant moins anti-humains, moins spéciaux, moins cocasses, moins rares que des gens vivant en commun et qui s'appellent jusqu'à la mort *Monsieur!* — Et c'est précisément parce qu'ils sont très loin de moi que j'admire votre talent à me les faire comprendre. » (Flaubert, Lettre à Sainte-Beuve à propos de *Salammbô*, *Nouveaux Lundis*, t. IV, p. 455.)

ne s'en tient pas là, et son sujet même l'oblige à ne pas s'en tenir là. Quand il écrivait des articles suivant les caprices de son humeur ou les hasards de l'actualité, il pouvait choisir à son gré « des hommes et des œuvres secondaires; » il pouvait, dans ces conditions, négliger relativement les œuvres, se contenter de « chercher l'homme sous l'auteur, » et se dispenser, ou à peu près, de juger. Ici, il n'en va plus ainsi. S'il rencontre des personnalités et des écrits de second ordre, il se trouve aussi aux prises avec saint François de Sales et avec Montaigne, avec Corneille et avec Pascal, avec Molière et avec Racine. Avec eux, comment négliger les œuvres? Comment ne pas prendre corps à corps les *Essais* ou *Polyeucte*, les *Provinciales* et les *Pensées*, *Tartuffe* et *Athalie?* Et dès lors, comment s'abstenir de les juger, ces œuvres mémorables? Comment se refuser à en mesurer la valeur de forme et de fond? Sans compter qu'ici, un élément nouveau, et qui faisait entièrement défaut dans les études individuelles et fragmentaires d'autrefois, intervient presque nécessairement : on se trouve en face de Pascal et d'Arnauld; il faut les étudier parallèlement; il faut les *comparer;* et comparer, c'est juger; c'est avouer que Pascal écrivain avait du génie, et qu'Arnauld écrivain n'avait même pas de talent (1). Et c'est ainsi que, dans le *Port-Royal* et grâce au *Port-Royal*, sans répudier le moins du monde ses acquisitions antérieures, et même en les augmentant encore, en s'ouvrant donc et en s'élargissant de plus en plus, la critique de Sainte-Beuve rentrait, si je puis ainsi dire, en possession d'une de ses fonctions essentielles, l'obligation de juger, fonction qu'elle avait failli perdre de vue quelques années auparavant.

Ce n'est pas tout encore. Avec le *Port-Royal*, c'était la première fois qu'un critique littéraire de profession s'attaquait à un sujet aussi vaste, aussi important, aussi élevé. Y réussir ou y échouer, c'était, en un certain sens, prouver que la critique était ou n'était pas capable de soulever et de traiter certaines questions; c'était, dans une certaine mesure, entraîner dans sa fortune le genre même de la critique. Bien en a pris à Sainte-Beuve d'avoir soutenu cette gageure et d'avoir gagné triomphalement son pari; et tout vrai critique devrait lui en savoir un gré infini. Car c'est la critique elle-même qui a bénéficié de cette victoire. Sainte-Beuve

(1) Cf. *Port-Royal*, t. II, p. 71-73.

lui a littéralement annexé de nouvelles provinces; il lui a conquis définitivement le droit de ne pas se cantonner uniquement dans les questions purement littéraires, d'étudier en lui-même et pour lui-même le problème religieux sous ses diverses formes, et d'en proposer une solution. A partir du *Port-Royal*, Sainte-Beuve a pu prononcer, en son nom et au nom de tous ceux qui viendraient après lui, la parole célèbre : « Tout ce qui est d'intelligence générale et intéresse l'esprit humain appartient de droit à la littérature, » et donc à la critique. On voit l'élévation de l'idéal, et l'élargissement de l'horizon. Il s'est passé ici quelque chose d'analogue et d'inverse à ce qui avait eu lieu un demi-siècle auparavant, lors de la publication du *Génie du Christianisme*. Qu'est-ce que le grand ouvrage de Chateaubriand? Une admirable étude d'esthétique et de critique littéraire encadrée dans une apologie, — parfois un peu faible, — de la religion chrétienne. Mais les parties proprement littéraires, — et surtout si l'on y joint *Atala* et *René*, — étaient si pénétrantes et si neuves, elles avaient une telle portée, elles révélaient une telle supériorité de vision et de talent, qu'elles projetèrent un peu de leur gloire sur tout le reste; et, le livre s'annonçant comme une œuvre apologétique, ce furent l'apologétique et l'idée chrétienne elles-mêmes qui bénéficièrent de l'originalité et de l'éclat des pages littéraires. Ici, dans le *Port-Royal*, par un juste retour, ce sont les pages d'histoire et de psychologie religieuses qui ont payé tribut et prêté un peu de leur valeur propre à la critique littéraire. Sainte-Beuve nous dit que pour son ouvrage il avait reçu de Chateaubriand les plus intelligens et les plus précieux encouragemens. Je ne m'en étonne point. Le grand artiste avait senti d'instinct entre les deux œuvres les mille rapports secrets qui les rattachaient l'une à l'autre. Et de fait, qu'est-ce à le bien prendre que le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, sinon une sorte de *Génie du jansénisme?*

V

« Mon livre de *Port-Royal*, écrivait Sainte-Beuve vers la fin de sa vie, est le plus approfondi et le plus personnel de ceux que j'ai faits; et c'est là, à y bien regarder, qu'on me trouvera tout entier, lorsque je suis livré à moi-même et à mes goûts. » Et cela est si vrai que, s'il n'avait pas écrit les quarante volumes

d'études critiques qui ont suivi, son œuvre, — j'entends comme impulsion donnée, comme exemple fourni et comme idées directrices, — serait à bien peu près tout ce qu'elle est déjà. Dans la suite des *Portraits Littéraires* ou *Contemporains*, dans le *Chateaubriand*, dans les *Lundis* et *Nouveaux Lundis*, Sainte-Beuve n'a guère fait que de *monnayer* le fond d'idées, de doctrines et de procédés critiques qu'il avait appliqués dans *Port-Royal*.

Il s'était résigné à la critique, non sans des retours parfois amers vers ses ambitions d'autrefois. Tout en poursuivant son *Port-Royal*, pour vivre d'abord, et puis parce que ce genre de production convenait assez bien à son tempérament et à son caractère, il s'était laissé reprendre par la critique au jour le jour, et il s'était remis à faire des portraits.

Décidément, déclarait-il, ce genre de *Portraits* que l'occasion m'a suggéré... m'est devenu une forme commode, suffisamment consistante et qui prête à une infinité d'aperçus de littérature et de morale : celle-ci empiète naturellement avec les années, et la littérature, d'ailleurs, a pris un tel accroissement de nos jours que, par elle, on se trouve induit sans peine à toutes les considérations sur la société et sur la vie (1).

Un moment interrompue par les événemens de 1848 et sa campagne de professorat à Liège, cette série d'études critiques a été reprise de plus belle en 1849, d'abord au *Constitutionnel*, puis au *Moniteur*. Ce sont les *Lundis*.

On a tout dit sur les *Lundis;* et peut-être l'admiration très légitime que l'on a professée pour cette partie de l'œuvre de Sainte-Beuve s'est-elle parfois exercée aux dépens de ses autres écrits : on ne veut souvent voir que les *Lundis* dans son œuvre, et l'on oublie trop aisément et le *Port-Royal* et les premiers *Portraits*. D'autre part, cette admiration un peu générale et confiante ne gagnerait-elle pas en vivacité et en profondeur à se soumettre à l'épreuve de la critique, à admettre certains tempéramens et quelques réserves, et à ne porter en définitive que sur les seules portions qui, expérience faite, en paraîtraient entièrement dignes? Les légendes ne conviennent à personne moins qu'à Sainte-Beuve. Lui qui n'aimait point à être dupe, il nous en voudrait d'être la sienne. Il est d'ailleurs assez grand pour n'avoir pas besoin d'être surfait, et pour n'avoir rien à craindre de la vérité.

(1) *Préface* du tome IV des *Critiques et Portraits Littéraires* (1839).

Tout d'abord, il convient de maintenir le *Port-Royal* hors de pair et au-dessus de toute comparaison avec les autres études de Sainte-Beuve. Les recueils d'articles sont des recueils d'articles : qui n'est point capable d'écrire des articles et de les réunir en volume? C'est au livre, — au livre composé, ordonné et maîtrisé en vue d'une fin déterminée, au livre organique et vivant que l'on attend et que l'on juge l'ouvrier. Et quand ce livre, indépendamment de sa valeur d'art, de composition et de style, a la complexité, la profondeur et la portée du *Port-Royal*, alors, il prend place parmi les chefs-d'œuvre de la littérature universelle. On n'en saurait dire autant, — et Sainte-Beuve eût été le premier à en convenir, — d'aucun autre de ses écrits, non pas même des *Lundis*.

Port-Royal reste donc unique dans l'œuvre de Sainte-Beuve. Et cela est d'autant plus remarquable que Sainte-Beuve a dans sa vie rencontré un autre sujet qui, à quelques différences près, lui offrait l'équivalent de celui qu'il a consacré aux écrivains de Port-Royal, qu'il en a fait aussi l'objet d'un cours, et qu'il a essayé d'en tirer un livre, un vrai livre. Oui, si l'auteur du *Chateaubriand* avait voulu suivre la méthode qui lui avait si bien réussi dans son cours de Lausanne, si, en même temps qu'une simple étude d'histoire littéraire, il avait fait de son livre une étude de psychologie et d'histoire religieuses, s'il y avait apporté toute la conscience scrupuleuse, tout le désir d'équité, toute la sympathie critique surtout dont il avait lui-même donné jadis l'exemple, il aurait pu nous donner un pendant à son *Port-Royal*, et un nouveau chef-d'œuvre. Il n'y a point consenti. Un nouvel état d'esprit, dont on peut suivre à la trace les progrès dans les derniers volumes et dans certaines notes du *Port-Royal*, s'était définitivement emparé de lui et lui avait fermé bien des horizons Il n'a pas vu tout l'intérêt, même simplement historique, d'un sujet qu'il aurait pu traiter mieux que tout autre écrivain. Et le livre, très intéressant certes, et amusant, et habile, mais très perfide aussi, et très incomplet, qu'il a publié sur *Chateaubriand et son groupe* est, à parler franc, un livre manqué. Par quelque biais qu'on le prenne aujourd'hui, on le voit qui s'écaille et qui s'effrite. Et cet ouvrage qui, au point de vue moral, ne fait pas un grand honneur à Sainte-Beuve (1), ne lui en fait pas un très

(1) Je veux dire par là que ce livre, d'ailleurs injuste, d' « éreintement » et de rancune, moins que personne, l'auteur des articles sur la *Vie de Rance* et sur les

grand non plus au simple point de vue critique et littéraire.

Nous n'en dirons pas autant des *Lundis*. Là pourtant, il y a lieu de préciser et de distinguer. On a loué, avec un certain luxe d'hyperbole quelquefois (1), l'étonnante fécondité du « travail héroïque » auquel il s'est livré durant les vingt dernières années de sa vie. On a entr'ouvert devant nous, et l'on nous a décrit avec éloquence sa « cellule de bénédictin. » On a vanté l'étendue et la précision de son information, son « exactitude merveilleuse, » les infinis scrupules de sa curiosité érudite, de sa soif de savoir et de sa conscience professionnelle ; on nous l'a représenté donnant toujours le dernier état de toutes les questions qu'il abordait, et ne négligeant aucune recherche pour épuiser tout le *connu* actuel des problèmes historiques qu'il étudiait. On nous l'a montré sur tous sujets plein de vues justes, pénétrantes, profondes, d'observations ingénieuses, de pressentimens féconds, doué en un mot d'un sens historique et critique et d'une puissance de divination des plus remarquables. Enfin, on nous l'a dépeint possédant une faculté de rajeunissement et de renouvellement incroyable, sensible jusqu'au bout au vrai talent, ouvert à toutes les innovations d'art et de pensée, à toutes les juvéniles ambitions, et toujours heureux de les signaler au grand public et de « sonner le coup de cloche. » Et il y a, certes, du vrai, beaucoup de vrai dans ce portrait. — Avouerai-je cependant qu'il me paraît çà et là un peu idéalisé et qu'il me semble ne pas convenir aussi exclusivement qu'on le prétend au seul Sainte-Beuve? Je crains même parfois que, si l'on s'avisait, avec les seuls instrumens de travail, bien entendu, et dans le même laps de temps dont il disposait, de refaire quelques-unes des enquêtes auxquelles Sainte-Beuve s'est livré, on n'y découvrît plus d'une lacune. Mettons cela, j'y consens, sur le compte des nécessités impérieuses du journalisme contemporain. Mais je ne puis entièrement souscrire à ce que, tout récemment, dans son discours de Liège, M. Lanson disait des articles des *Lundis :*

Mémoires d'Outre-Tombe, l'hôte assidu et choyé du salon de Mme Récamier, le jeune écrivain goûté et encouragé par Chateaubriand, avait le droit de l'écrire. Sainte-Beuve n'a jamais pu comprendre qu'il y a des complaisances qui engagent, des déclarations qui lient, et qu'il faut s'en abstenir à tout prix, si l'on ne veut pas qu'on vous reproche un jour à juste titre vos contradictions comme des « trahisons. » C'est ici le cas de redire le mot de Cousin que nous cite M. d'Haussonville : « Sainte-Beuve n'était point gentilhomme. »

(1) Voir notamment Scherer, *Études sur la Littérature contemporaine*, t. IV, *Sainte-Beuve.*

« Quiconque, après quarante ou cinquante ans, repasse sur un sujet de Sainte-Beuve, s'étonne de ce qu'il a vu, su, aperçu, deviné. » Cela est vrai quelquefois, souvent même, non pas toujours. Je sais plus d'un article de Sainte-Beuve où l'on s'étonne qu'il n'ait pas vu plus juste et percé plus avant (1). Et si nous en venons à ses appréciations des contemporains, — la partie la plus délicate du métier et la vraie pierre de touche du vrai critique, — que constatons-nous? D'abord, la critique dramatique est à peu près entièrement exclue de ses études. Et dans les autres genres mêmes, le jugement de la postérité n'est pas toujours celui qu'il a porté. Parlant de Fromentin, et de son roman de *Dominique*, Scherer, si indulgent d'ordinaire pour le critique des *Lundis*, faisait cet aveu : « L'article que Sainte-Beuve a consacré à ce roman est l'un des péchés, l'une des défaillances du moins, d'un juge à qui l'on en a si peu à reprocher. » Scherer avait raison ici; mais n'exagérait-il pas singulièrement en sens contraire, quand il déclarait ailleurs : « Sainte-Beuve est le seul grand critique de poésie que nous ayons eu? » Car aujourd'hui, nous sommes tentés de trouver que ce « grand critique de poésie » s'est montré quelque peu froid pour le premier recueil de Sully Prudhomme; et nous sommes plus scandalisés encore de le voir nous parler moins longuement, moins chaudement, et dans la même étude, du *second* volume de Leconte de Lisle, ses *Poèmes barbares*, que... du *Poème des Champs*, par M. Calemard de Lafayette. Ne rappelons enfin que pour mémoire ses jugemens sur Vigny et sur Balzac, sur Musset et sur Chateaubriand. Non, décidément, sur chacun de ces points, plus d'un critique nous paraît valoir au moins Sainte-Beuve; et, à ces divers points de vue, l'auteur des *Lundis* mérite, si l'on veut, infiniment d'estime, mais non pas l'admiration qu'on lui a si souvent prodiguée.

L'originalité vraie des *Lundis*, — originalité moindre que dans *Port-Royal*, encore une fois, — est ailleurs, selon nous. A-t-on tout d'abord assez loué la valeur d'art de ces deux

(1) Un exemple entre beaucoup d'autres. Qu'on lise, au tome IV des *Lundis*, l'article, charmant d'ailleurs, ingénieux et exquis, de Sainte-Beuve sur Amyot. Il s'attarde à des questions accessoires de langue et de style, et l'importance historique et morale de l'œuvre du traducteur de Plutarque parait lui avoir complètement échappé. Il n'a pas vu le rôle essentiel qu'a joué cette œuvre dans la formation de l'idéal classique et dans la renaissance et la diffusion du stoïcisme. Dans le même ordre d'idées, il ne s'est pas rendu compte non plus de la vraie portée de l'œuvre de Du Vair, qu'auraient dû lui signaler pourtant les travaux de Sapey et surtout de Cougny.

recueils d'articles? Sainte-Beuve, qui croyait devoir faire quelques concessions au goût environnant et aux formules à la mode, prétendait qu'ils formaient une collection de « monographies. » Le mot n'est-il pas un peu gros, un peu pédantesque aussi? En réalité, ces *Lundis*, ce sont encore et toujours des « portraits : » portraits littéraires, portraits historiques et portraits moraux, portraits en pied et portraits de profil, et portraits qui, pour l'intensité de la couleur et la vérité de la vie, rivalisent avec les meilleures créations du roman contemporain. La manière de Sainte-Beuve, qui avait peut-être plus d'éclat et de poésie dans le *Port-Royal*, a ici quelque chose de plus dépouillé, de plus incisif, de plus direct ; mais ce sont toujours ces coups de pinceau successifs, ces traits qui s'ajoutent les uns aux autres, tantôt se neutralisant et tantôt se renforçant les uns les autres, et ces retouches, et ces « repentirs » qui, peu à peu, font lever et laissent dans l'esprit du lecteur une image mobile, nuancée comme la vie elle-même. Jamais encore la critique n'avait ainsi fait concurrence, et une heureuse concurrence, à la littérature d'imagination, et c'est ce qu'on n'a peut-être pas revu depuis.

Ce qui donne encore leur prix à ces trente volumes d'essais, c'est le parfait équilibre qui s'y établit peu à peu entre les divers élémens dont s'est composée jusqu'ici la critique de Sainte-Beuve. Il analyse et il décrit, il explique et il commente, il traduit et il transpose, il évoque et il juge. L'étude biographique et la psychologie, l'histoire morale ou sociale, philosophique ou littéraire, la philologie même, tout ce qui peut servir à mieux faire comprendre les origines et la formation d'un talent, et les caractères spécifiques d'une œuvre, il y a recours, sans parti pris, à la rencontre ; et, son enquête achevée, il « conclut, » il juge ; il juge, à vrai dire, moins au nom de certains principes esthétiques et fixés d'avance qu'au nom de son goût personnel, lequel est essentiellement un goût d'humaniste classique élargi par le romantisme ; mais enfin, il juge, ce qu'il ne faisait pas toujours auparavant. Et, tout en subissant l'influence de trois de ses disciples, Renan, Scherer et Taine (1), il maintient nettement contre eux, contre le dernier surtout, avec l'obligation de juger, ce qu'on pourrait appeler les droits de l'art et du goût, et du génie même, qui échappera toujours à nos constructions

(1) Cette influence a été mise très fortement en lumière par M. Brunetière dans le beau discours de Boulogne, qui ouvre le *Livre d'Or*.

logiques et fera toujours éclater la rigidité de nos formules et de nos cadres. Ce qu'il défendait là contre ses jeunes rivaux, c'était, il le sentait bien, sa propre originalité critique, et ce qu'il ajoutait de lui-même aux procédés et aux méthodes d'investigation qu'il empruntait à autrui, ce qui les lui faisait combiner en des proportions inédites, je veux dire cette part d'invention artistique, de demi-création et de divination qui restera dans l'histoire du genre la marque propre de Sainte-Beuve.

Un dernier trait achève d'expliquer et de légitimer dans une certaine mesure l'admiration qu'on professe généralement pour cette partie de l'œuvre de Sainte-Beuve. « Les *Lundis*, je n'hésite point à le dire, écrivait Scherer, sont un des livres les plus extraordinaires dont l'histoire littéraire conserve le souvenir. » Et un peu plus loin, il ajoutait : « On dirait Montaigne devenu critique. » C'est cela même ; et la comparaison mériterait d'être reprise et poursuivie. Le Sainte-Beuve des *Lundis* est un Montaigne plus préoccupé de « littérature » que l'autre, et qui écrit dans les journaux ; c'est l'un des derniers, et l'un des plus grands de nos « moralistes français. » Sur toutes les questions qui touchent à l'homme et qui intéressent la vie, il est plein de vues, parfois contestables, souvent pénétrantes et profondes, toujours suggestives et qui font penser (1). De son œuvre on pourrait extraire tout un gros volume de « pensées, » « réflexions » ou « maximes » qui viendrait prendre tout naturellement sa place à côté des livres des observateurs les plus célèbres du cœur humain. On y sent l'homme qui a longtemps vécu à Port-Royal, et qui a pleinement justifié le mot de Royer-Collard : « Qui ne connaît pas Port-Royal ne connaît pas l'humanité. » On y sent l'homme aussi qui a beaucoup lu, beaucoup étudié, beaucoup réfléchi, qui a vécu d'ailleurs en dehors des livres, qui a pratiqué bien des milieux, qui n'est resté étranger à aucun des mouvemens d'idées qui ont agité ses contemporains, et qui, de tout cela, lectures, fréquentations, pratique de la vie et des hommes, a rapporté une expérience morale infiniment riche et diverse. C'est cette expérience qui se répand à travers ses livres avec une aisance heureuse, avec une grâce alerte et piquante qui sont d'un charme singulièrement vif ; c'est elle qui les soutient, les nourrit et les anime ; c'est elle qui en fait la sève intérieure et

(1) Voir dans le *Livre d'Or*, les intéressantes pages où M. J. Bourdeau a essayé de définir ce qu'il appelle si joliment « le dogmatisme furtif » de Sainte-Beuve.

la « substantifique moelle; » c'est elle qui y ramène souvent les lecteurs curieux de renseignemens sur l'homme et sur la vie; c'est elle enfin qui, plus que tout le reste peut-être, fera vivre la critique de Sainte-Beuve. Car ainsi conçue et ainsi pratiquée, la critique est quelque chose de plus qu'une opération purement littéraire, et même qu'une jolie réussite d'art; elle est une manière de philosophie. Et les *Lundis* sont les *Essais* du XIXe siècle.

Regardons maintenant l'ensemble de cette œuvre. Cinquante-deux volumes de critique, — un bagage plus considérable que celui de Voltaire, et Sainte-Beuve a vécu vingt ans de moins que le patriarche de Ferney, — sont là, qui représentent la plus large part de l'activité intellectuelle de l'un des plus laborieux ouvriers littéraires du siècle qui vient de finir. Ces études, de valeur assez diverse, sont à peu près toutes marquées de ce triple caractère : ce sont bien, dans leur fond, des études critiques; mais en même temps, ce sont des œuvres d'art, et de vives esquisses morales : de telle sorte que cette œuvre relève tout à la fois de l'histoire de la critique, de l'histoire de la littérature d'imagination, et de l'histoire des idées. Sainte-Beuve est venu prouver par son exemple que la critique n'était pas nécessairement un genre inférieur, que tout dépendait de celui qui s'y appliquait, et que, si celui-ci, en même temps qu'un critique, était un artiste et un moraliste ou un philosophe, la critique était du même coup constituée l'égale en dignité de l'art et de la philosophie. Après les *Lundis*, après le *Port-Royal* surtout, la preuve était faite. C'est d'avoir fourni cette preuve qu'on a su gré à Sainte-Beuve. Et si le centenaire de ce simple critique a été fêté aussi solennellement que celui de ces romanciers et de ces poètes qu'il a si jalousement enviés, si l'on a déjà tant écrit sur son compte, c'est qu'on lui a été reconnaissant d'avoir employé son talent et d'avoir consacré sa vie à « défendre » et à « illustrer, » en les dotant d'un nouveau genre et de nouveaux chefs-d'œuvre, ces Lettres françaises qu'il a tant aimées.

VICTOR GIRAUD.

LE PÉRIL JAUNE

AU XIIIE SIÈCLE

Une puissance, née sur les bords de l'Onon et de la Kéroulène, en plein continent asiatique, loin de toute mer, et rapidement grandie jusqu'à toucher aux mers chinoises et à la Baltique, aux glaces de l'Océan polaire et aux ardeurs du golfe Persique ; un empire,

> Qui plus grand que César, plus grand même que Rome,
> Absorbe dans son sort le sort du genre humain ;

des armées, parties du fond de l'Asie Centrale, de la Mongolie et de la Sibérie, qui promènent leurs étendards toujours triomphans des bords du fleuve Bleu jusqu'aux rives du Danube; des capitaines, les plus victorieux dont le monde ait jamais ouï parler; une administration, dont les ordres, venus de Pékin ou de Karakoroum sont rigoureusement obéis depuis Moscou et Buda-Pesth jusqu'au Tonkin et à la Corée; un commerce actif, qui, par des routes sûres, sous la protection de la loi et du gendarme mongol, unit l'Extrême-Orient asiatique avec l'Occident européen : voilà, vers le milieu du XIIIe siècle, le prodigieux spectacle qu'offre le monde, et c'est ce que, peut-être, on ne trouvera pas sans intérêt de rappeler au moment où, par la plus terrible des guerres, l'Extrême-Asie rentre en contact avec l'Europe.

Il ne s'agit point ici, bien entendu, de profiter de l'universelle émotion pour évoquer devant l'Europe troublée le fantôme de l'ogre mongol et, en décrivant les anciennes révolutions de l'Asie, de conclure à une menace imminente du « péril jaune. »

Les Japonais ne sont point les Mongols, et nous ne sommes plus au XIIIe siècle. Mais les conditions de la vie des peuples asiatiques et de leurs rapports avec l'Europe sont déterminées par des circonstances permanentes que les siècles et les hommes n'ont pas créées et qu'ils ne sauraient modifier. L'Europe est un prolongement, une péninsule de l'Asie : entre elles, point de frontière naturelle, aucune solution de continuité, mais des affinités de sol et de climat, une parenté géographique de nature à créer une solidarité historique. Entre Occident et Orient, les relations de commerce et de guerre sont la règle; l'isolement est l'accident. Ce n'est pas la nature, c'est l'Islam qui, triomphant avec Timour, vers la fin du XIVe siècle, dans l'Asie touranienne, ferma les routes séculaires du commerce et enveloppa de mystère et de mort les principautés turques de la Transoxiane et du Turkestan. L'Europe prit l'habitude d'aller chercher l'Asie par mer, par le cap de Bonne-Espérance, depuis Vasco de Gama, et par Suez, depuis Ferdinand de Lesseps; la Chine lui apparut comme un pays fermé, où l'on n'accède que par quelques « ports ouverts, » et, pour les Chinois, les nations chrétiennes furent les « barbares de la mer. » L'Asie et l'Europe s'ignorèrent réciproquement; elles cessèrent de se comprendre et de se compénétrer.

Quelle que soit l'issue de la guerre où Russes et Japonais s'étreignent actuellement avec un égal acharnement et un égal héroïsme, elle aura certainement pour conséquence de mêler plus intimement la vie de l'Europe aux affaires de l'Asie. Lorsque, dans le recul des siècles, la guerre russo-japonaise n'apparaîtra plus que comme un point sanglant sur la route de l'humanité, c'est encore de cette heure que l'histoire fera partir l'ère nouvelle où, refluant vers leurs origines, les peuples occidentaux ont repris contact avec la vie asiatique. La marche des Russes vers l'Orient, en faisant disparaître les petits États musulmans du Turkestan où, naguère encore, un chrétien ne pouvait pénétrer qu'au péril de ses jours, a rouvert l'ancienne « route de la soie, » déblayé la voie où passèrent les armées chinoises, turques et mongoles et le commerce de Venise. En conduisant une voie ferrée vers l'Extrême-Orient, la Russie a réveillé cette Asie de l'Amour, de la Mandchourie et de la Mongolie que le monde oubliait depuis les temps du Tchinghiz Khan. C'est une loi de l'histoire humaine que, plus encore que le commerce, la guerre rapproche les peuples : tel sera le résultat du

conflit actuel. Le reflux des hommes des steppes vers cet Orient asiatique, témoin de leurs premières migrations, entraîne l'histoire du monde hors des voies où les peuples d'Europe prétendaient la canaliser à leur profit, et la ramène vers cette Asie Centrale d'où sont parties les grandes races dominatrices de la terre. C'est là un fait dont les conséquences apparaîtront aux générations qui suivront la nôtre et qui ne saurait être comparé qu'à ces événemens décisifs qui divisent en grandes périodes l'histoire de l'humanité, tels que les conquêtes d'Alexandre, celles de Rome, l'invasion des Arabes arrêtée à Poitiers, la conquête de l'Asie par les Mongols (1).

I

Nulle part plus étroitement que dans les étendues immenses de l'Asie Centrale, la nature n'a contraint les hommes à adapter leur vie à ses exigences. L'altitude et l'épaisseur de ses montagnes gigantesques, la morne solitude de ses déserts, l'indéfini déroulement de ses steppes glacées où s'étalent, inutiles et superbes, des fleuves qui se perdent dans des bassins fermés ou parmi les banquises de l'Océan du Nord, l'absence de toute voie naturelle de communication et de toute mer libre, ont créé, pour les habitans de l'Asie Centrale, certaines conditions d'existence dont ils ont toujours subi l'inexorable fatalité. Les empires ont succédé à d'autres empires et les croyances à d'autres croyances sans rien changer à la vie du nomade qui hante les hauts plateaux, ou à celle du paysan chinois qui peine sur son coin de terre. L'Asie, mère de toutes les religions, est le pays de l'immuable.

De la Hollande et de l'Allemagne du Nord au désert de Gobi et aux larges vallées chinoises, un seul obstacle naturel interrompt la continuité monotone des plaines et des steppes : c'est la série des montagnes qui, depuis l'Hindou-Kouch et l'Hima-

(1) Nous avons puisé les principaux élémens de cette étude dans le livre de Léon Cahun : *Introduction à l'Histoire de l'Asie*. Armand Colin, 1896, in-8°. Léon Cahun, mort en 1900 conservateur-adjoint à la Bibliothèque Mazarine, avait voyagé dans l'Asie Centrale; il en connaissait les langues et les dialectes, il en avait étudié les annales et les inscriptions, et il en racontait l'histoire avec une verve passionnée qui n'excluait pas une critique rigoureuse. Nous avons pris pour guide son ouvrage dont la documentation mérite toute confiance; nous le citons ici une fois pour toutes. Le même auteur a raconté, sous forme de roman, l'épisode de l'invasion de la Hongrie en 1241 : *la Tueuse*. Bibliothèque des romans historiques. Armand Colin, 1893, in-12.

laya jusqu'au delà du lac Baïkal, séparent la dépression où coulent le Syr et l'Amou-Daria, l'Obi et l'Irtyche, du bassin du Tarim et des plateaux de la Mongolie. De l'Europe Centrale et de la Russie jusqu'en Chine, en franchissant ces chaînes, la route est directe; elle s'allonge en ligne droite à travers tout le vieux continent; tandis que, des ports de la Baltique jusqu'aux mers Jaunes, par le cap de Bonne-Espérance ou même par Suez, c'est la plus longue navigation que l'on puisse faire sur le globe. « Le coureur de terres du haut Yénisseï peut courir aussi bien vers l'embouchure du fleuve Jaune que vers celle du Don, sans quitter son cheval, au lieu que le coureur de mers, riverain de la Vistule ou des détroits entre la Suède et le Danemark, ne peut pas courir aux bouches du Danube sans quitter son bateau : la navigation est trop compliquée, trop tortueuse, trop hérissée d'obstacles. » De Chine en Europe, la vraie route, c'est la route de terre, la fameuse « route de la soie. »

Le Gibraltar de cette voie terrestre, le point où il est facile de la couper, ce sont les passages par où elle franchit la barrière montagneuse qui sépare les Marches de la Chine des steppes du Turkestan et de la Sibérie. Entre les chaînons de l'Altaï, courant de l'Ouest à l'Est, et la longue arête parallèle que nos cartes désignent sous le nom de Monts-Célestes (en chinois Tian-Chan, en turc Tengri-dagh : montagne du Ciel ou montagne de Dieu), s'ouvre un long couloir, large de plus de cent cinquante lieues. « Des seuils, des îlots, des promontoires bossellent et obstruent le fond de ce grand détroit; mais, au nord et au sud d'un seuil que les Russes désignent sous le nom de montagnes du Tarbagataï, par la dépression au fond de laquelle le lac Dzaïssan s'écoule dans l'Irtyche, et par celle où, après le lac aux Eaux-Violettes (Ala-Koul), les Sept Rivières vont grossir le lac Balkach, le détroit est largement ouvert entre l'Altaï et la Montagne du Ciel, donnant passage du bassin d'en haut à celui d'en bas (1). » Ce passage, nos cartes le nomment : portes de Dzoungarie, et les Chinois, de tout temps, l'ont appelé Tian-Chan-Pe-Lou, c'est-à-dire route au Nord de la Montagne du Ciel. Le voyageur qui arrive de Mongolie peut encore se glisser entre les sables du Gobi et la chaîne du Tian-Chan et arriver au pied des Pamir, « terrasse du monde, » dans la dépression où s'élève Kachgar et,

(1) Le bassin d'en haut c'est la Mongolie, plus élevée de 1000 mètres que le bassin d'en-bas (Turkestan et Sibérie).

en franchissant des cols difficiles, parvenir dans la haute vallée du Syr-Daria, entre l'Alaï et le Tchotkal, en Fergana. Fergana, en iranien, veut dire passage; là en effet aboutit la « route au Sud de la Montagne du Ciel, » le Tian-Chan-Nan-Lou. Route du Sud et route du Nord conduisent l'une et l'autre vers la mer d'Aral et la Caspienne, vers les plaines russes, ou vers la Perse, l'Arménie et la Méditerranée. Par ces deux routes sont passés, de tout temps, les conquérans et les marchands ; par là passera sans doute un jour le chemin de fer direct d'Europe à Pékin ; par là seulement la Chine communique avec l'Occident. Dans l'histoire de l'Asie Centrale, ces passages et les peuples qui en habitent les abords, ont joué un rôle capital.

Toute l'activité asiatique gravite autour de quelques centres particulièrement favorisés par le climat, où la terre et l'eau se combinent en d'heureuses proportions et permettent à l'homme le travail sédentaire. Là viennent s'entasser, en agglomérations nombreuses, les peuples attirés par la douceur de vivre sous un ciel clément, sur un sol fertile ; là s'élaborent les civilisations et s'organisent les empires. La Chine, avec ses fleuves vivifians et ses vallées plantureuses, l'Iran avec ses belles oasis et les grands cours d'eau qui flanquent ses abords, le Tigre et l'Euphrate, le Syr et l'Amou-Daria, ont toujours été les pôles d'attraction de l'Asie Centrale. Deux civilisations s'y sont développées qui, à travers les vicissitudes de l'histoire, malgré les conquêtes et les révolutions, n'ont jamais perdu ni leur physionomie originale, ni leur puissance de rayonnement. Ces terres de prédilection attirent l'homme du désert et de la steppe, le caravanier, le pasteur, le coupeur de routes, comme une table bien servie fascine le vagabond qui n'a jamais connu la jouissance de manger à sa faim; vers ces édens interdits sont allées de tout temps les convoitises des Turcs et de leurs cousins les Mongols.

Les montagnes qui vont des Pamir aux rives de l'Amour, les vallées qui en descendent, les prairies et les forêts qui s'y intercalent, les passages qui les interrompent, tout ce pays verdoyant qu'arrosent la Selenga, l'Orkhon, la Toula (1), et que « la Kéroulène sainte » sépare du « Grand Vide » (le Gobi), c'est la patrie des Turcs et des Mongols. Dans les plaines abritées, partout où l'eau permet la culture, le Turc s'adonne volontiers

(1) Rivières qui se réunissent pour tomber dans le lac Baïkal : c'est la région où est aujourd'hui Ourga. La Kéroulène est une des rivières qui forment l'Amour.

aux travaux des champs; il vit en sédentaire, en *tarantchi;* mais celui qui ne trouve pas place sur les gras pâturages, l'aventurier en rupture de ban, s'en va vivre en « marron, » en *kazak* (cosaque) sur la steppe indéfinie que la glace durcit l'hiver, qui poudroie l'été, mais qui, pendant la courte fête du printemps, se couvre de verdure et se pare de ces fleurs multicolores, de ces tulipes, dont les femmes reproduisent le chatoyant éclat en tissant les merveilleux tapis qui sont, chez tous les Turcs, le chef-d'œuvre de l'art national. Mais, coureurs de steppes ou sédentaires, Turcs et Mongols sont cavaliers et guerriers par vocation et par nécessité; sous leur rude climat, ils ont besoin de se fouetter le sang; ils aiment l'ivresse de la course, de la chasse et de la guerre; ils méprisent le vilain, le « Sarte » qui peine sur la glèbe pour acquérir à la sueur de son front ce qu'un bon Turc gagne avec son sabre. Comment ne serait-il pas guerrier, quand, du haut de ses montagnes, il aperçoit à ses pieds la proie convoitée, la plantureuse Chine ou les riches oasis de la Transoxiane, où un brave trouve toujours sa fortune, soit comme conquérant, soit comme mercenaire?

Un voyageur moderne, Prjewalski, décrit d'une façon saisissante le tableau qui se découvre devant le cavalier quand, venant du Nord, après un interminable voyage à travers la lande morne, il découvre à ses pieds la Chine. « Jusqu'au dernier jour, le voyageur est enfermé par les ondulations du plateau; tout à coup paraît devant ses yeux un merveilleux panorama. Aux pieds du spectateur ravi se dressent, comme dans un rêve fantastique, de hautes chaînes de montagnes; rocs sourcilleux, précipices et gorges profondes s'enchevêtrent et descendent sur de larges vallées où la vie déborde, où serpentent les rubans argentés d'innombrables cours d'eau. » « Il faut avoir vécu, ajoute M. Léon Cahun, les longues et monotones journées de marche à travers les interminables ondulations de la lande aride, pour comprendre le tumulte des passions que la vue des montagnes bleues, des plaines diaprées, des filets argentés d'eau courante, éveillent dans l'âme de l'homme armé et à cheval. Quand ces Turcs, de la crête du plateau, plongeaient le regard dans la Chine immense, ils ne doutaient plus de rien; le pays n'était pas difficile; ils voyaient de l'eau partout; il n'y avait qu'à courir, à sabrer. Rapides, ils descendaient, saccageaient, disparaissaient, tels les montre le fameux vers persan :

Amedend ou kendend ou soukhtend ou kouchtend ou bourdend ou reftend.
Ils vinrent et saccagèrent et brûlèrent et tuèrent et chargèrent et s'évanouirent.

Comme la Scythie pour le Romain ou la Parthie pour l'Iranien, la terre des Turcs est, pour le Chinois, le pays de l'épouvante, d'où vient la tempête, le terrible *bourane*, qui affole les chevaux, et l'invasion foudroyante, dans un tourbillon de poussière jaune, des escadrons turcs et mongols. Tel était l'effroi qu'ils inspiraient qu'au troisième siècle avant notre ère, les Empereurs d'Or n'imaginèrent rien de mieux, pour les contenir, que d'enfermer la Chine dans la prodigieuse ceinture de la Grande Muraille. Mais montagnes ni remparts n'arrêtent le Turc; dès qu'il se sent assez fort, dès que la surveillance se relâche aux frontières, il se rue au butin, à la conquête. Toute l'histoire de l'Asie Centrale est la constante répétition d'une même série de faits : les gens des Marches, Mongols, Mandchous, Turcs, Arabes, plus pauvres et plus hardis que les laboureurs leurs voisins, se jettent sur leurs terres, s'y installent, y fondent des empires; mais, après une ou deux générations, les plus civilisés l'emportent, les vaincus assimilent les vainqueurs et poursuivent leur propre histoire, entraînant avec eux les petits-fils des conquérans. Ces guerriers superbes, ces rudes coureurs d'aventures, n'ont pas été des créateurs de civilisation ; chaque fois qu'ils ont imposé une dynastie de leur sang à la Chine ou à la Perse, elle s'est tout de suite « chinoisée » ou « iranisée. »

Se sentent-ils trop faibles pour tenter un coup de force, les loups se font bergers; ils sollicitent humblement d'entrer sur la terre promise, ils s'y insinuent, par petites troupes de soldats mercenaires, ils s'y emploient avec zèle à défendre, contre de plus faméliques, le festin dont ils sont admis à savourer les reliefs. « Le Barbare combat pour nous, pour nous il sème ! » s'écriait dans sa joie le Gallo-Romain du IVe siècle ; au VIe ou au VIIe, l'homme de l'Iran et du Cathay avait à l'égard du Turc ou du Mongol la même illusoire sécurité. Mercenaires ou conquérans, la vie des « Barbares » de l'Asie Centrale a été intimement mêlée à celle de la Chine et à celle de la Perse. Caravaniers du désert, ils ont convoyé sur la « route de la soie » non seulement les marchandises, mais aussi les religions, l'alphabet, les idées; grâce à eux, au XIIe et au XIIIe siècle, la

Chine était moins étrangère à l'Europe qu'elle ne l'était encore il y a cinquante ans ; ils ont été les véhicules des civilisations chinoise, arabe, persane; ils ont servi de trait d'union entre l'Occident européen et l'Orient jaune. Ainsi, à côté de l'éternel antagonisme, Iran contre Touran, Chinois contre Mongol, il y a toujours eu, entre nomades et sédentaires, échange de services et réciprocité d'influence; tout en se combattant périodiquement, ils sont, pour ainsi dire, complémentaires les uns des autres. Toute l'histoire de l'Asie Centrale tient dans ce jeu de bascule.

A des peuples batailleurs convient une organisation sociale et politique toute militaire : le Turc est toujours mobilisé, toujours sur le pied de guerre. La discipline, le respect de la hiérarchie, de l'ancienneté en grade, sont les fondemens de la société; le capitaine de gens d'armes est aussi celui qui possède le franc-alleu, la terre libre. Le devoir militaire, l'obéissance au supérieur prime tout, même les droits naturels de la famille. « Le Turc, à cheval, ne connaît plus son père : » c'est un dicton du pays. « Si l'on sabre la maison de ton père, sabre avec tes compagnons : » c'en est un autre. En revanche, deux guerriers, deux rois qui ensemble ont « bu le serment, » c'est-à-dire partagé une coupe remplie de leur propre sang mêlé à du koumiss (1), sont unis l'un à l'autre par le plus puissant des liens. Les coutumes de l'héritage sont caractéristiques d'une société toute militaire : c'est le plus jeune des fils qui hérite de la terre et reste le gardien du foyer, vivant paisiblement sous sa yourte, sur le pré de ses ancêtres ; à l'aîné, au contraire, les chevaux et la bande de gens d'armes avec lesquels il saura faire bonne besogne ; quant aux cadets, nantis d'une méchante monture, l'arc et le carquois à l'épaule, le sabre au côté, ils s'en vont « aux fortunes de Chine, » quêtant au loin une adoption, s'offrant à qui veut les employer, à un père sans enfans, à un roi en quête de reîtres : en cherchant leur vie de-ci, de-là, ces aventuriers eurent parfois d'étranges fortunes : ils succédèrent aux khalifes de Bagdad et s'assirent sur le trône des empereurs de Byzance. Témoudjine, avant de devenir le Tchinghiz Khan des Mongols, s'est offert à l'adoption du roi des Turcs Keraït; Timour s'est mis en route pour la conquête du monde portant sa femme en croupe sur son cheval boiteux; le grand Mogol Bâber, qui

(1) Boisson pétillante faite avec du lait de jument fermenté.

conquit les Indes, dépouillé de son royaume de Fergana, mena d'abord la vie d'un paladin errant. « Spadassins et bravi dans la maison des khalifes, reîtres et condottieri en Perse, en Chine, en Asie Mineure, en Syrie, coupe-jarrets gagés chez les mameluks d'Égypte, voilà ce qu'ont été les aventuriers turcs et mongols qui ont détruit et fondé les empires, en Asie, du VIe au XVIe siècle ; ces gens de guerre professionnels ne ressemblent en rien aux pâtres qu'on s'est figurés. De houlette, ils n'ont jamais connu d'autre que leur lance, et leurs pipeaux étaient des clairons. »

Dans cette société guerrière, la religion tient peu de place : le Turc croit au Tengri, maître du ciel, et s'adonne à des pratiques superstitieuses; mais il est trop peu sentimental et il n'a pas assez d'imagination pour être sensible à la poésie des mythes. Il a toujours accepté la religion de ses chefs ou de ses maîtres; musulman dans l'Asie occidentale, bouddhiste dans les Marches chinoises, il n'a jamais été qu'un « pauvre croyant; » aucune hérésie n'est jamais née en pays turc ou mongol; la foi, pour ces soldats, est affaire de discipline; leur vraie religion, c'est le règlement, le *yassak*. Au temps du Tchinghiz Khan, les Turcs de l'Asie occidentale, sous l'influence de la Perse, étaient devenus musulmans; du Thibet, le bouddhisme s'avançait vers le Nord et faisait des progrès dans les marches chinoises: enfin plusieurs nations turques, telles que les Keraït et les Naïmane, étaient chrétiennes nestoriennes. Ce petit troupeau, perdu si loin dans les steppes de l'Asie Centrale, les chrétiens latins en avaient vaguement entendu parler : c'était, pour eux, le mystérieux royaume du Prêtre Jean (1). L'époque du Tchinghiz Khan est le moment critique où les trois grandes religions qui se partagent le monde pouvaient prétendre l'une et l'autre à l'empire de l'Asie; des trois, nous verrons que les Turcs ne favorisèrent aucune; par une étrange contradiction, le caporalisme turc qui a imposé un joug uniforme à tant de peuples divers, a respecté l'indépendance des consciences.

Une horde de cavaliers sauvages, qui surgit tout à coup des profondeurs de l'Asie, conduite par un guerrier sanguinaire, nouvel Attila, incarnation du génie du mal, qui se rue, d'une seule chevauchée, sur le monde consterné, tuant, brûlant, ravageant tout, détruisant sans rien édifier, et qui passe, comme

(1) Ce nom, d'après M. Cahun, viendrait du Ouang Khan, roi des Turcs Keraït au commencement du XIIIe siècle.

un aveugle fléau, sur l'Asie et sur l'Europe pour s'évanouir enfin par l'exagération même de ses conquêtes, sans laisser après elle d'autre souvenir que des ruines : c'est à peu près ainsi que l'on se représente en général le rôle historique des Mongols au temps du Tchinghiz Khan. Si la réalité répond à ce sombre tableau, s'il ne doit rester, de ces grandes révolutions de l'Asie, d'autre image que celle de villes brûlées et de pyramides de têtes humaines, ou si au contraire, autant que par la puissance du sabre, ce n'est pas par la souplesse de leur politique, par l'exactitude de leur administration et la fermeté de leur justice que ces Turcs et ces Mongols ont fondé et gouverné leur immense empire, c'est ce que nous voudrions examiner ici.

II

Dès leur apparition dans les annales chinoises, au VIe siècle, sous le nom de Tou-Kioue (Τούρκοι en grec), nous voyons les Turcs et les Mongols en relations, tantôt d'alliance et de vasselage, tantôt d'hostilité, avec l'Illustre Nation ou avec les dynasties persanes : ils sont déjà les gardiens de la « route de la soie, » ils y conduisent les caravanes ou, selon les temps, les pillent. A cette époque, un Turc du nom de Mokan règne sur presque tous les rameaux de la grande famille, depuis les Marches chinoises jusqu'au pays des Turcs Kiptchak (la Russie méridionale actuelle); ce curieux précurseur prend conscience du rôle qu'offre au peuple turc sa situation entre l'Empire d'Or et les royaumes occidentaux, il ébauche déjà le programme qu'exécutera, au XIIIe siècle, le Tchinghiz Khan, il cherche à négocier une alliance entre la Chine et l'Empire Byzantin, pour mettre à la raison les Perses, coupables de fermer la « route de la soie, » partager leur pays avec les empereurs de Roum et obliger les Abares, Turcs en rupture de ban qui couraient la steppe et inquiétaient les frontières du Danube, à rentrer sous son autorité. Une coalition entre Byzance et les Turcs contre la Perse, à cette époque, au moment où allait naître l'Islam, c'était peut-être la propagande musulmane rendue infructueuse et le triomphe assuré du christianisme nestorien qui se développait alors en Transoxiane et dans tout les pays turcs. Le formalisme des Byzantins, leur mépris pour tout ce qui était « barbare, » coupèrent court à ces vastes projets : l'Islam envahit la Perse et

le Turkestan, et la religion chrétienne, reléguée en Pe-Lou, dans les Marches chinoises, séparée du catholicisme grec et latin par l'écran des peuples musulmans, allait lentement s'étioler pour finalement disparaître, vers le XIVe siècle, écrasée entre les sectateurs de Mahomet et les adorateurs du Bouddha.

Rejetés au nord par la poussée arabe, les Turcs et les Mongols se font reîtres au service de la Perse, de la Chine ou du Khalifat, et besognent si habilement qu'au XIIe siècle, des capitaines turcs, les Seldjoucides, sont les maîtres en Iran, avec un fantôme de khalife à Bagdad, pendant que d'autres Turcs, les Khitaï, sont les maîtres en Chine, avec un fantôme d'empereur à Pékin. Au moment où va paraître le Tchinghiz Khan, les diverses branches de la famille turco-mongole se partagent l'Asie depuis les frontières du pays de Roum jusqu'au golfe du Pe-tchi-li. Réunir toutes ces forces en un faisceau, soumettre à la même loi tous les fragmens épars de la race, ce sera l'œuvre de Témoudjine, le Tchinghiz Khan des Mongols.

Témoudjine naquit en 1162; son père Yésougueï était un petit chef qui, entre l'Orkhon et la Selenga, commandait à quelque 200 000 âmes; il appartenait à la noble lignée mongole des Bordjiguène, qui s'attribuait une origine miraculeuse et dont les annalistes ont plus tard embelli la légende. Par sa mère, Témoudjine descendait d'une famille turque Oïgour, probablement chrétienne, et était parent des Seldjoucides. Quand Yésougueï mourut, son fils n'avait que treize ans; bravement, la veuve rassembla les cliens de son mari; au bord de la Kéroulène, près des sources de l'Orkhon, elle déploya l'étendard aux neuf queues blanches et invoqua le secours de son voisin, le roi des Turcs Kéraït chrétiens, avec qui Yésougueï avait « bu le serment. » Ces premières années de Témoudjine se consumèrent en des luttes obscures, avec des alternatives de succès et de revers, pendant lesquelles, plus d'une fois, il dut prendre le désert et battre l'estrade en cosaque; ces épreuves achevèrent de tremper son caractère, de lui donner l'habitude de l'autorité et l'expérience des hommes; autour de lui se forma un noyau de fidèles parmi lesquels il sut discerner les chefs qu'il allait lancer à la conquête du monde. En 1188, il remporte sa première grande victoire; il a déjà, avec lui, 13 000 chevaux, sans compter les gens de pied et les valets; bientôt il se sent de taille à s'attaquer à son ancien allié, le Ouang Khan, le « Prêtre Jean » des Occi-

dentaux, roi des Turcs Kéraït; il s'empare de ses États, rallie toutes les tribus, depuis la Selenga jusqu'à l'Amour et depuis le Baïkal jusqu'au désert de Gobi et à la Grande Muraille; puis, sûr de sa force, il prend franchement, en face de l'empire chinois, le protectorat des Ongout, Turcs chinoisés que les Empereurs avaient préposés à la garde de l'Enceinte d'Or. Cet acte d'audace rallie à sa cause tous les chefs turcs et mongols; « le maître, c'était ce Mongol qui bravait l'Empereur de Chine et qui promettait de maintenir envers et contre tous l'héritage des ancêtres et leur droit coutumier. En tout pays où émigraient des Turcs, Témoudjine eut des partisans au grand jour et, dans l'ombre, des agens, des espions, » grâce auxquels il organisa ce merveilleux service de renseignemens qui a été l'un des instrumens les plus perfectionnés de ses victoires. En 1208, menacé par une coalition, il s'élance vers l'Ouest, court sus aux Turcs Naïmane de l'Altaï et du Haut-Irtyche, défait et tue leur roi, les soumet; puis il s'attaque, des deux côtés des Monts-Célestes, en Nan-Lou et en Pe-Lou, au plus redoutable de ses adversaires, Guchlug, gendre du puissant roi des Turcs Kara-Khitaï et le repousse au delà des montagnes. Dès lors, tout le pays, depuis les Pamir et les steppes sibériennes jusqu'à la Grande Muraille, lui obéit, et il pense, comme l'avait dit notre Charlemagne, que celui qui a la puissance d'un Empereur doit en avoir le titre; en 1206, il prend son parti, déplante les étendards et les génies tutélaires de sa famille pour les porter, de Deligoun-Bouldak, en pays Naïmane, à la vieille capitale turque, à Karakoroum. L'acte était décisif : planter ses étendards à Karakoroum, c'était relever l'ancien empire turc, c'était prendre le titre impérial; Témoudjine franchit ce dernier pas. Avec le scrupule de légalité qui caractérise son genre particulier de despotisme, il avait d'abord réuni le *Kouriltaï*, l'assemblée générale des Tarkhans ou possesseurs de francs-alleux, et s'était fait décerner le pouvoir impérial avec le titre de Tchinghiz Khan, « Seigneur Inflexible, Inébranlable, Absolu. » En se faisant acclamer comme Empereur par les représentans de dix-neuf peuples turcs et toungouzes et de vingt-six tribus mongoles, Témoudjine ne se décorait pas seulement d'un titre fastueux; comme Charlemagne, il consacrait et symbolisait l'union de tous ces peuples en une seule nation : les Mongols bleus Une légende postérieure lui prête un discours qui reproduit certainement sinon le texte, du moins l'esprit des paroles

qu'il prononça, ce jour-là, sur la colline de Deligoun-Bouldak : « Ce peuple qui s'est fait inséparable de ma personne, ce peuple qui, d'un cœur égal, acceptant joies et douleurs, a donné ce grand corps à ma forte pensée.., ce peuple, pur comme le cristal de roche, qui, parmi tous les dangers, a fait rayonner sa loyauté jusqu'au but de mes efforts, je veux qu'il s'appelle les Mongols bleus; au-dessus de tout ce qui se meut sur terre, qu'il grandisse et s'élève! »

Relever l'empire turc, c'était déclarer la guerre à la Chine du Nord (1). Le Tchinghiz Khan le savait, il s'y était préparé et il se lança d'un cœur joyeux dans une aventure d'autant plus périlleuse que la dynastie des Niu-tchi, qui régnait sur la Chine du Nord, était d'origine mandchoue et avait à son service des bandes redoutables de mercenaires turcs et thibétains. La guerre dura vingt-quatre ans, tant la résistance fut acharnée; mais, dès les premières campagnes, l'issue de la lutte n'était plus douteuse : les temps étaient venus où aucune armée au monde ne pourrait résister au choc des troupes mongoles et à la stratégie supérieure de leurs généraux, où toute puissance terrestre devrait frapper le sol du front devant la majesté du Tchinghiz Khan, Force du Ciel. Par delà les Pamir et les passages de Pe-Lou et de Nan-Lou, l'Empire des Turcs Kara-Khitaï, héritiers des Seldjoucides, qui s'étendait jusqu'aux Marches de l'Inde, de l'Afghanistan et de la Transoxiane et, plus loin encore, la puissante nation musulmane des Turcs Kankli, dont le roi Mehemed le Batailleur, régnait sur la Transoxiane, le Kharezm (2), la Perse et l'Irak, jusqu'aux confins de la Géorgie, de l'Arménie, du pays de Roum et du Khalifat, allaient en faire la rude expérience. Cette fois, le Tchinghiz Khan marchait vers l'Ouest avec la résolution d'en finir et d'achever de rassembler sous son autorité tous les membres de la famille turque; il arrivait, précédé de l'immense réputation, de la gloire et de la terreur qui accompagne toujours, en Asie, un conquérant de cette Chine, modèle de toutes les splendeurs, type de tous les empires : « Devant un Turc maître de la Chine, ces Turcs d'Occident sentaient la partie perdue d'avance. »

(1) La Chine était alors divisée en deux empires. Le Tchinghiz Khan était allié avec les Song, dynastie nationale du sud, contre l'empire du nord : il soudoyait en outre une Jacquerie comparable à celle des Boxeurs.

(2) Pays de Khiva.

Cependant Guchlug tint tête bravement : allié à Mehemed le Batailleur, il avait détrôné son beau-père, le Khan des Kara-Khitaï; il prit l'offensive en Nan-Lou (1), attaquant les garnisons mongoles, molestant leurs alliés. Mais le Tchinghiz Khan revenait de Chine et, devant lui, ses terribles capitaines accouraient, doublant les étapes. « Djébé arrivait à Karakoroum et Souboutaï l'y rejoignait, ramenant ses troupes de Corée par une jolie marche de six ou sept cents lieues, une promenade pour ces gens-là. » Le temps de laisser souffler les chevaux, ils étaient sur l'Irtyche où ils écrasaient un peuple rebelle, et en Nan-Lou, dans le pays de Kachgar, où Djébé rejoignait Guchlug et lui coupait la tête. Depuis la Corée jusqu'en Transoxiane, depuis les solitudes du Nord jusqu'aux glaciers du Thibet, il ne restait plus debout un seul ennemi; mais par delà les Pamir, dans l'Ouest, d'autres Turcs encore régnaient sur l'empire du Kharezm, et, plus loin encore, on savait vaguement qu'il y avait des Bachkir, que d'autres appelaient Madjar, et des Boulgar, jusqu'à un grand fleuve nommé Touna (2). Tous ces Turcs ou cousins de Turcs devaient à leur tour s'humilier devant la puissance du Khan.

La lutte la plus rude et la plus longue fut contre les musulmans du Kharezm : mais, comme en Chine, la première campagne, sur le Syr-Daria, fut décisive : menacés par le Nord, tournés par le Fergana, Sultan Méhemed et son fils Djelal Ed-Dine furent battus. Jamais encore l'habileté stratégique et la parfaite organisation des Mongols ne s'étaient manifestées avec une plus foudroyante supériorité. Tout le bassin du Syr et de l'Amou-Daria, toute la Perse avec ses dépendances furent conquis. Djelal Ed-Dine, le héros de la résistance persane, traqué, pourchassé jusqu'à Delhi, tenait tête, reparaissait inopinément, reprenait la lutte; une fois même il infligea à une armée mongole le seul échec que les troupes du Tchinghiz Khan aient jamais subi; il ne périt qu'en 1231. Ses vieilles bandes, qui faisaient depuis vingt ans la plus rude guerre, allèrent prendre du service en Égypte et chez les Atabeks de Syrie; nos croisés rencontrèrent à Gaza, en 1244, ces terribles routiers, débris des grandes guerres mongoles, ces « Corasmins » dont Joinville a

(1) Bassin du Tarim, pays de Kachgar et de Yarkand.

(2) Le Don ou le Danube : les textes chinois confondent parfois les deux fleuves.

gardé le souvenir et qui leur infligèrent une rude défaite.

Entre temps, le Tchinghiz Khan lançait vers l'Ouest une audacieuse avant-garde, 25 000 hommes, avec ses deux meilleurs généraux, Djébé et Souboutaï; longeant la rive sud de la mer Caspienne, ravageant la Perse, ils débouchent tout à coup en Géorgie, enlevant les villes d'assaut, escaladant les châteaux; ils franchissent le Caucase, comblant les précipices avec des rochers et des pièces de bois, bravant montagnes et torrens, et, tout d'un coup, ils tombent, comme du ciel, dans le pays des Kiptchak, battent les tribus turques et tous les princes de la Russie du Sud et de l'Est, accourus à la rescousse, 80 000 hommes! ils poussent jusqu'au Dniepr; puis, tranquillement, ils reviennent, contournant par le Nord la Caspienne et la mer d'Aral, rapportant de ce prodigieux « raid, » sans exemple dans l'histoire, la soumission d'un immense empire, tout ce qui est aujourd'hui la Transcaucasie, la moitié de la Russie, la Sibérie occidentale. En passant, ils avaient appris que, plus loin dans l'Ouest, d'autres Turcs encore, d'autres enfans de la grande famille, étaient établis au bord d'un autre fleuve Touna (le Danube). Ils rejoignirent le Tchinghiz Khan par delà les Pamir, en Nan-Lou; « ils revinrent bien contens, dit naïvement Aboul' ghazi, le Khan approuva le rapport qu'ils lui firent et leur accorda de hautes récompenses. »

Ayant ordonné ses besognes au pays des Turcs, l'Empereur Inflexible revenait vers la Chine, où le rappelait la mort de son lieutenant Moukhouli, et où quelques résistances locales restaient encore à écraser, lorsqu'il mourut, dans une petite bourgade du Chan-Si, le 18 août 1227, à l'âge de soixante-six ans.

Beaucoup de nos livres d'histoire disent que l'œuvre ne survécut pas au fondateur, que son immense empire, sans cohésion, se disloqua dès qu'eut disparu la main ferme qui l'avait créé, et que la puissance mongole ne se réveilla qu'avec Timour. Nous verrons, en étudiant le système de gouvernement du Tchinghiz Khan, que son Empire était fondé sur des bases trop solides pour s'effondrer sans rien laisser derrière lui. Ses conquêtes furent partagées entre ses fils et ses petits-fils, mais l'unité ne fut pas rompue : le Khan, Force du Ciel, héritier de l'Empereur Inflexible (1), resta le suzerain de tous ces rois provinciaux. La force d'expansion de la race était loin d'être épuisée; c'est en 1241

(1) Les premiers successeurs du Tchinghiz Khan furent Ogodaï, Gouyouk, Meungke, Khoubilaï.

seulement que les princes Baïdar et Kaïdou viennent écraser à Liegnitz, en Silésie, les Polonais, les chevaliers teutoniques, les Allemands des Marches de l'Est, tandis que Souboutaï, descendant dans les plaines de Hongrie, supprime l'armée hongroise, en une seule bataille, sur les bords du Sayo, affluent de la Theïss, et poursuit le roi Bela par delà le Danube jusqu'à Spalato, sur l'Adriatique. C'est en 1246 que commencent les campagnes qui aboutissent à la conquête de la Chine du Sud, de la Chine chinoise des Song, et que les Mongols s'avancent jusqu'au Tonkin et tentent, sans y réussir, de débarquer au Japon. Enfin, c'est en 1258 seulement que Houlagou détruit le royaume des « Assassins » et met fin à l'existence du khalifat de Bagdad. Ainsi, l'empire mongol survit à son fondateur; il n'est pas seulement la poussée formidable d'un peuple entraîné par le génie d'un homme; il est une fondation puissante, qui repose sur un principe d'unité et sur un système de gouvernement. Sur quelles assises l'Empereur Inflexible construisit son édifice grandiose, et pourquoi cette force prodigieuse s'énerva, au XIVe siècle, et se disloqua, c'est ce qu'il nous reste à expliquer.

III

Les grands créateurs d'empire ont tous été, dans le monde, les représentans d'une idée. Elle se forme et se précise : l'empire naît ; elle triomphe : l'empire atteint son apogée ; elle perd sa force active : l'empire se disloque. La puissance mongole au XIIIe siècle repose sur le nationalisme turc ou, comme nous dirions aujourd'hui, sur le panmongolisme et, si le mot existait, sur le panturcisme. Réunir sous une seule domination toutes les branches éparses de la famille turque, reconstituer sur de plus larges assises l'ancien empire de Mokan, revendiquer toutes les terres appartenant ou ayant appartenu à un peuple turc, tel a été d'abord le programme de Témoudjine ; puis, peu à peu, sa pensée s'est précisée et s'est élargie à mesure que se développaient les résultats de sa politique : sur le fondement solide de la communauté de race, il a voulu constituer un État centralisé, avec une administration uniforme, une même loi et un même droit. Par l'éclat de ses triomphes, par la fermeté de son vouloir, le Tchinghiz Khan a eu cette gloire si rare d'éveiller chez un peuple le sentiment national, de créer un patriotisme, de donner aux instincts

unitaires de toute une famille ethnique une formule et un lien. A cette nationalité qu'il constituait, Témoudjine comprit qu'il fallait donner la consécration de la victoire ; plus grand politique qu'homme de guerre, il savait cependant que le ciment qui unit les peuples est fait d'épreuves partagées et de commune gloire. La légende le représente comme ayant été, dans sa jeunesse, un forgeron : il a forgé l'État mongol sur l'enclume chinoise. En conduisant ses Turcs à l'assaut de l'Empire d'Or, en les faisant tous ensemble solidaires de la conquête, d'un amas de tribus réunies sous son autorité il constituait une nation, et, à cette nation, il donnait une âme. Lui-même, en prenant le titre impérial, rendait sensible la réalisation de son œuvre ; il devenait la vivante image de l'unité de son peuple. Pendant un siècle, pour la grandeur du Khan, Force du Ciel, et de l'empire mongol, des légions d'hommes ont combattu et sont morts avec une abnégation héroïque. Courber tous les fronts devant la majesté de l'Étendard bleu, plier toutes les volontés sous la loi du *Yassak* impérial, tel est l'idéal que l'Inflexible a donné à ses Mongols et à ses Turcs et par lequel il les a transfigurés.

C'est la pratique constante de cette politique nationale turque qui a rendu possibles les immenses conquêtes du Tchinghiz Khan. Il a trouvé de rudes ennemis parmi les rois, comme Guchlug et Djelal Ed-Dine ; mais les peuples turcs qu'il a vaincus se sont ralliés à lui sans regret, fascinés par sa gloire, séduits par les belles chevauchées et par le riche butin qu'on faisait à son service. Partout, en pays turc, avant que ses terribles capitaines parussent, il avait ses intelligences, ses amis qui le renseignaient, qui lui préparaient les voies et lui gagnaient les cœurs. L'armée battue, le prince tué, les peuples étaient à lui corps et âmes, et les reîtres venaient grossir ses troupes.

Une politique fondée sur le sentiment national ne pouvait réussir qu'à la condition d'avoir pour corollaire une rigoureuse neutralité entre les différentes confessions religieuses. Le respect de tous les cultes fut, pour le Tchinghiz Khan, un moyen de gouvernement, un instrument de conquête. Bouddhistes, chrétiens, musulmans, païens se coudoyaient dans les bureaux de sa chancellerie et marchaient côte à côte dans ses régimens. Cette étrange promiscuité témoigne d'ailleurs beaucoup moins en faveur des sentimens de tolérance et de mansuétude de tous ces Turcs, qui ont donné depuis, notamment en Transoxiane, l'exemple du sec-

tarisme le plus exclusif et le plus étroit, qu'elle ne prouve l'intensité des passions nationales que Témoudjine avait allumées dans les cœurs, et qui étaient devenues assez fortes pour imposer silence même aux divergences confessionnelles. Ces rudes batailleurs étaient disciplinés, matés par la main de fer de l'Empereur Inflexible : le règlement, le *Yassak*, les ordres du chef, ils ne connaissaient que cela. Au moment où, au nom d'une foi religieuse, les chrétiens d'Occident s'élançaient aux croisades, les Turcs, en Orient, conquéraient le monde au nom d'une loi civile et d'une consigne militaire. Très habilement, le Tchinghiz Khan, resté lui-même païen, se servait, pour préparer ses annexions, de sa propre indifférence religieuse. Guchlug, chrétien renégat, était devenu bouddhiste pour plaire à sa femme et, en témoignage de sa ferveur nouvelle, il avait fait pendre l'évêque devant la cathédrale et crucifier l'iman devant la mosquée : contre lui, les armées mongoles, dès qu'elles parurent, eurent pour alliés tous les chrétiens et tous les musulmans. Le Tchinghiz Khan avait pour principe de prouver d'abord sa force, puis de respecter complètement les cultes et leurs ministres. Quand il entra dans Bokhara, la ville sainte de l'Islam transoxianais, « il alla droit à la mosquée cathédrale, y entra sur son cheval, monta en chaire, fit tenir les chevaux de ses reîtres par les gens d'église, pour prouver à tout ce monde qu'il était bien l'Empereur par la force du ciel... Après avoir convaincu tout ce clergé, après l'avoir terrorisé, l'Inflexible le sermonna. Il se fit conduire à la place des prières publiques, monta sur la grande chaire des prédicateurs, devant le peuple assemblé ; là, droit sur son cheval, le casque en tête, il prêcha : « O peuple, l'énormité de vos péchés est manifeste ; je suis venu, moi, la colère du Très-Haut, moi de par le Dieu très haut, le terrible châtiment ! » Cet Empereur Inflexible était aussi un merveilleux metteur en scène, un maître dans l'art supérieur de manier les hommes. Le prince qui a pu avoir des serviteurs passionnément dévoués parmi les musulmans, les chrétiens, les bouddhistes et les païens, devait être une personnalité singulièrement puissante, un de ces conducteurs de peuples qui marquent leur sillon profondément dans l'histoire humaine.

Ce conquérant, dont le nom est resté entouré d'une légende de terreur et qui apparaît comme l'incarnation du démon de la guerre, n'était pas lui-même un capitaine, et il le savait. Ses armées, constamment victorieuses, il les animait de sa présence

dans les circonstances solennelles, mais il ne les commandait pas en personne. Sa bravoure ne fait pas question ; il l'avait montrée dans les rudes années de sa jeunesse aventureuse, et, en un jour de crise, il en donna des preuves éclatantes. Ses meilleurs généraux étaient occupés au loin, quand, en 1221, Djelal Ed-Dine surgit tout à coup en Perse et souleva la population ; l'armée envoyée contre lui se fit battre à Pervan (près de Ghazna) ; on vit bien alors que Témoudjine était vraiment l'Empereur Inflexible ; il rallia lui-même ses troupes, marchant à leur tête, réconfortant les généraux battus et proclamant qu'ils avaient fait tout leur devoir ; à l'assaut de Bamiane, son petit-fils préféré venait d'être tué sur la brèche, l'Empereur, casque en tête, monta lui-même, le premier, aux échelles, devant toute l'armée qui, enthousiasmée par son exemple, enleva la place et vint à bout de Djelal Ed-Dine. Mais, en général, le Tchinghiz ne se réserve que la préparation diplomatique et politique des campagnes ; quand il a pratiqué ses menées secrètes, préparé ses alliances, noué ses intelligences, il trace aux généraux les grandes lignes de leur programme, leur laissant pleine liberté pour l'exécution. Il est sûr d'eux, car c'est lui-même qui les a choisis et il a été, dans toute la force du terme, un connaisseur d'hommes. Il a eu la vertu maîtresse des grands rois, ce génie de l'autorité qui inspire le fanatisme de l'obéissance.

Avant tout, ce conquérant a été un organisateur, un administrateur, un politique au cerveau froid, à la volonté tenace ; il n'a donné au hasard que le moins possible, juste ce que nul homme ne saurait lui enlever ; dans son œuvre, tout est calculé d'avance ; ses conquêtes se succèdent l'une à l'autre, dans un ordre logique, jusqu'à l'accomplissement complet de son programme. Les contemporains ne se sont pas trompés sur le caractère de l'homme dont les légendes postérieures ont fait un fléau de Dieu ; ils ont vu en lui surtout le grand législateur, l'homme du *Yassak* et du *Toura*, le grand souverain qui porta au loin la guerre, mais qui donna à ses peuples le bienfait de la paix et d'un bon gouvernement. « Il mourut, dit Marco Polo, dont ce fut grand dommage, car il était prudhomme et sage ; » et Joinville ajoute ce mot, qui peut paraître extraordinaire appliqué à l'homme qui a conquis le monde depuis la mer du Japon jusqu'à la Mer-Noire : « Il procura paix. » Jamais, parmi ces Turcs batailleurs, jadis toujours en lutte, peuplade contre peuplade, fa-

mille contre famille, on n'avait vu paix aussi profonde : un historien postérieur, Sanang Setzène, qui était lui-même de la descendance du Tchinghiz, écrit : « Pendant dix-neuf ans, le souverain mit ordre et loi parmi son grand peuple, établit l'empire et son gouvernement sur solides piliers, procura travail paisible à pieds et à mains, éleva le bonheur et la prospérité de tous et d'un chacun de ce grand peuple à tel point que rien ne peut se comparer au bonheur du Khan et de ses sujets. » Tel est le bienfait de l'autorité créatrice d'ordre. Certes, les armées mongoles ont laissé de terribles souvenirs ; elles ont fait une guerre rude, impitoyable, ravageant le plat pays, brûlant les villes, passant au fil de l'épée des garnisons entières, massacrant les prisonniers gênans, procédant à d'atroces exécutions militaires ; mais la guerre est la guerre, et elle n'est point tendre, sous nos yeux, en Mandchourie ! Les croisés, quand ils entrèrent à Jérusalem, massacrèrent pendant sept jours et sept nuits : c'étaient les mœurs du temps ; elles n'empêchent pas les grands rois législateurs d'avoir été les bienfaiteurs de leurs peuples.

Les instrumens de la grandeur de son règne, le Tchinghiz Khan les a créés lui-même. Il fixa d'abord, dans un monument écrit, les règles de la vie des Turcs et des Mongols et leur droit coutumier ; cette base législative de son règne et de l'unité de son peuple, c'est le *Yassak* et le *Toura*, « le *Yassak* de mauvais augure et le *Toura* blâmable, » disent les historiens musulmans qui ne pardonnent pas à l'Empereur Inflexible d'avoir substitué ses lois civiles au *Chériat*, à la loi religieuse du Coran. De la domination mongole, ce qui est resté odieux dans le souvenir des peuples, surtout des peuples mahométans, c'est l'administration, c'est le *Daroga* (préfet), c'est la conscription des hommes, le recensement des chevaux, les charges du service de la poste, toute cette administration compliquée, toute cette bureaucratie méticuleuse qu'organisa l'Inflexible ; l'esprit exact et paperassier des Turcs s'y complaisait, mais elle était alors, pour les autres nations, un prodigieux anachronisme et elle apparaissait, à ces gens du Moyen âge, comme la pire des tyrannies.

Gouverner des peuples aussi divers par la race, le langage, la religion, les coutumes était une tâche très délicate. Le Tchinghiz trouva, parmi ses sujets, de précieux auxiliaires. Comme Louis XIV, il eut à son service des dynasties de ministres. Yelou-Tchoutsaï, un Turc Liao « chinoisé, » Tatakoun, un Oïgour

chrétien, Mahmoud Yelvadj, un Transoxianais musulman, dirigèrent l'administration et surent merveilleusement adapter les rigueurs du *Yassak* au tempérament de chaque province. L'Empereur Inflexible recevait tous les rapports, prenait toutes les décisions graves. Une partie de sa chancellerie restait à Pékin (Khan-Balik, la ville du Khan), l'autre le suivait dans ses campagnes; pour simplifier la correspondance, les bureaux empruntèrent aux Oïgour leur alphabet chrétien syriaque, qui ne fut remplacé par le chinois qu'au temps de Khoubilaï. Des courriers de cabinet (1) transmettaient la correspondance officielle. La poste fonctionnait régulièrement d'un bout à l'autre de l'empire; il était interdit, sous les peines les plus sévères, d'arrêter ou de retarder le service. Le fonctionnaire en voyage, l'officier, le voyageur qui exhibait une « tablette de commandement » en or ou en argent, avait droit aux réquisitions, aux vivres, aux chevaux. Partout la sécurité régnait et avec elle se développait le trafic; grâce au gendarme mongol, les marchands pouvaient venir des plus lointains pays, de Venise et jusque de l'Europe occidentale. Le Tchinghiz Khan se préoccupait de favoriser dans ses États l'industrie et le commerce; il transplantait, d'une province à l'autre, des ouvriers d'art, important en Transoxiane les métiers chinois, attirant les étrangers. De cette époque date un véritable renouvellement de l'art chinois au contact des méthodes persanes et byzantines.

Ce même génie d'organisation et d'unification, l'Inflexible l'a porté dans la préparation du merveilleux instrument de ses conquêtes, l'armée. S'il n'a été ni un Napoléon, ni un Alexandre, il a été du moins son propre Louvois. A lui remonte la répartition des troupes mongoles et turques en régimens ou milliers, de mille hommes, divisés eux-mêmes en escadrons de cent hommes. Dix régimens constituaient une division. Les auxiliaires étaient groupés par corps de cinq mille hommes. Les contingens de chaque peuple étaient utilisés selon leurs aptitudes nationales: les Chinois servaient dans les arbalétriers à pied, les artilliers, les « armes savantes; » les Toungouzes des bois, habitués à suivre la piste du gibier, servaient à l'avant-garde et battaient au loin l'estrade. Les Mongols et les Turcs combattaient par escadrons accouplés ou isolés, dans une formation très souple, très

(1) Nous avons le journal de l'un d'eux, le Chinois *Tchang-Tchoun* depuis avril 1220 jusqu'en mars 1223.

malléable, sur cinq rangs de profondeur : « les deux premiers rangs portaient l'armure de plates ajustée par bandes, assez connue aujourd'hui par les nombreuses armures japonaises de ce modèle qu'on trouve partout en France, ou le corset de fer à feuilles imbriquées. Aux armes nationales, l'arc de corne et le sabre demi-courbe, ils ajoutaient la lance, souvent garnie d'un crochet rivé sur la douille de fer. Leurs chevaux étaient bardés. Les trois derniers rangs, montés sur des chevaux plus légers et sans bardes, armés de cuir bouilli ou laqué, remplaçaient la lance par la javeline. » C'étaient ces trois derniers rangs qui passaient en avant, pour engager le combat, en tirailleurs, à coups de flèches et de javelins ; quand ils avaient jeté le désordre dans les rangs, tué des chevaux et jeté bas des hommes, ils disparaissaient dans les intervalles des pelotons pour laisser les deux premiers rangs charger à fond et décider la victoire.

A la bravoure silencieuse, à l'entrain discipliné des troupes, correspond, chez les chefs, la connaissance consommée de tout ce que l'art de la guerre comporte de plus délicat. Les mouvemens les plus compliqués d'une stratégie savante : concentrations rapides et foudroyantes, marches enveloppantes à grande envergure qui font penser à la manière de Napoléon ou de Moltke, débordement des ailes, attaques de flanc et par derrière, étaient familiers aux armées mongoles. Si l'on songe aux bandes féodales, très braves, mais sans discipline, sans organisation, lourdes, incapables d'évolutions d'ensemble, qui constituaient alors les armées de la Chrétienté occidentale, l'on cesse de s'étonner que les généraux mongols, qui mirent vingt-quatre ans à soumettre la Chine du Nord, n'aient eu besoin que de deux mois pour détruire les forces de la Pologne, de l'Allemagne et de la Hongrie ! L'effroi des vaincus a prêté au Tchinghiz des soldats innombrables : la vérité est que ses armées, nombreuses pour l'époque, étaient surtout redoutables par leur cohésion, leur entraînement, et par le génie de leurs chefs. Pendant la campagne de 1219-1220, véritable modèle de l'art militaire, où la ligne du Syr-Daria fut forcée et une armée de plus de cent mille hommes dispersée sans une seule grande bataille, par l'habileté et la précision des manœuvres, les généraux de l'Inflexible n'avaient que 150 000 hommes, et ils n'en avaient laissé que 30 000 en Chine. Djébé et Souboutaï, pour leur fantastique chevauchée autour de la Caspienne, n'avaient que deux divisions mongoles et un corps auxiliaire,

25 000 hommes. A Liegnitz, en Silésie, le corps des princes Baïdar et Kaïdou était d'environ 40 000 hommes et l'armée du centre, qui conquit toute la Hongrie et défit si rudement le roi Bela comptait de 60 000 à 80 000 hommes; les Madjars étaient près de cent mille; mais les Mongols avaient à leur tête le soldat infaillible, le capitaine qui, sans doute, détient, dans l'histoire, le prodigieux « record » de la victoire, Souboutaï.

Ces généraux qui, sous les auspices du Tchinghiz Khan, firent la conquête du monde depuis le Tonkin et la Corée jusqu'au Danube, nos livres d'histoire ignorent jusqu'à leurs noms. Qui connaît Moukhouli, qui fut lieutenant de l'empereur en Chine? Qui connaît Djébé, type accompli du général d'avant-garde, qui joignit à la fougue d'un Murat la sagesse d'un Davout? Qui connaît même l'infaillible Souboutaï qui fit trembler l'Europe et tint dans sa main le sort de la chrétienté? De celui-là, au moins, on nous permettra de donner brièvement les « états de service. » De pur sang mongol, né au bord de la Toula, Souboutaï, dès l'enfance, se distingua parmi les compagnons qui restèrent fidèles à Témoudjine pendant les années difficiles de sa jeunesse. A dix-sept ans, il est général de division; à vingt-trois, il commande en chef sur l'Irtyche, poursuit Djamouka, l'implacable adversaire de son maître, le presse, le bat, le tue. Pendant l'invasion de la Chine, avec Djébé, son émule, il force la Grande Muraille et mène l'avant-garde avec tant de célérité et de vigueur qu'à eux deux ils décident du sort de la campagne. En 1219, il est en Corée, sur les bords du Yalou; il en revient à marches forcées pour combattre sur le Syr-Daria; avec Djébé toujours, il accomplit, autour de la Caspienne, le tour de force dont nous avons parlé; il revient par les steppes du Nord, après une campagne si rude que Djébé n'y survécut pas. En 1225, l'Inflexible l'appelle en Chine où il remplace Moukhouli qui venait de mourir; il achève la soumission de l'empire du Nord. En 1241, il a près de soixante ans; son génie mûri par quarante ans de victoires est dans tout son éclat; le Khan Ogodaï l'envoie en Occident commander la grande armée qui doit s'enfoncer jusqu'au Danube et soumettre les Hongrois; il conquiert d'abord la Russie, puis il combine cette étonnante campagne dans laquelle il supprime d'un coup ses adversaires. « Les impeccables manœuvriers de Souboutaï avaient marché le plan du grand capitaine aussi exactement, sur le terrain, par montagnes et vallées, fleuves et rivières, qu'il l'aurait

tracé, avec son pinceau, sur un écran de Chine. Sans une erreur, sans un retard, sans un à-coup, dans les trois journées décisives, l'extrême droite mongole était à son poste sur la Katzbach, le 9 avril, en face du duc Henri, vingt-quatre heures avant l'arrivée du roi de Bohême, et le battait. Les quatre colonnes du centre et de la gauche, Cheïbane, par la Wolhynie, Souboutaï par la Galicie, Kadane par la Transylvanie, se donnaient la main, le 10, entre le Danube et la Theïss, et envoyaient déjà leurs flanqueurs, par la Moravie, à la rencontre de ceux que l'armée de Silésie détachait par sa gauche. Le 11, l'armée hongroise était anéantie. Sur le champ de bataille, à chaque coup, la victoire avait été entière, écrasante, pas un instant douteuse. » Après ce grand triomphe, d'où il rapportait les dépouilles de toute l'Europe, le glorieux vieillard revient à Karakoroum, assiste à l'assemblée où Gouyouk fut élu Khan; les fêtes n'étaient pas encore terminées qu'il montait à cheval pour aller prendre le commandement de l'armée qui allait conquérir la Chine du Sud. Il remporta ses dernières victoires sur le Yang-tse (1247-48), puis, enfin rassasié de gloire et de batailles, il demanda son congé et retourna mourir sous sa *yourte*, sur ce pré au bord de la Toula, d'où il était parti, encore enfant, pour courir les aventures avec Témoudjine. « De la Corée au Frioul, il avait vaincu trente-deux nations et gagné soixante-cinq batailles rangées. »

Nous avons vu comment et sur quels fondemens la puissante volonté de l'Empereur Inflexible avait créé la nationalité et l'empire mongols. Lui mort, l'élan qu'il avait imprimé à sa formidable machine continua longtemps encore d'en assurer la marche régulière; mais les mêmes causes, qui avaient favorisé l'œuvre de Témoudjine allaient peu à peu, par la suite naturelle de leur évolution, travailler à la ruiner. L'idée nationale fondée sur le sentiment de la communauté de la race, peut suffire à forger, par le fer et par le feu, les assises d'un puissant empire, mais elle reste impuissante à en maintenir la cohésion lorsque l'unité est menacée par des forces dissociantes telles que la différence des religions et des civilisations. Le Tchinghiz Khan, en fondant un empire, n'avait pas créé une civilisation originale; les diverses branches de la famille turco-mongole, après comme avant lui, allaient se trouver attirées par les deux foyers de vie et de culture autour desquels les hommes des steppes ont toujours gravité : la Chine et l'Iran. Aussitôt après la mort de l'Empereur Inflexible, on pouvait pré-

voir qu'il y aurait bientôt un empire « chinoisé » en Extrême-Orient, un empire « iranisé » en Perse, un empire turco-russe en Kiptchak et enfin, en Turkestan et en Transoxiane, un empire turc qui resterait le vrai centre de la vie nationale et de l'orthodoxie musulmane.

L'Inflexible disparu, le parti des hommes de gouvernement, qui estimaient que l'empire était achevé, qu'il ne restait qu'à le maintenir et à l'administrer sagement, l'emporta sur le parti des sabreurs, qui croyaient que l'œuvre des Mongols ne serait pas complète tant que les nations du globe n'auraient pas toutes frappé la terre du front devant la majesté du Khan. Les vieux ministres du Tchinghiz, les Yelvadj, les Yelou-Tchoutsaï, disaient que « l'empire qui avait été fondé à cheval ne pouvait être gouverné à cheval, » et ils avaient raison; mais le parti militaire, lui, comprenait d'instinct que c'en serait fini de l'unité le jour où viendrait à faire défaut la plus puissante des forces de cohésion, la présence aux frontières de l'ennemi à vaincre; en cherchant, après chaque guerre, le prétexte d'une guerre nouvelle, il aurait voulu garder un suprême moyen de faire vibrer les cœurs à l'unisson; mais ce rêve paradoxal ne serait-il pas lui-même acculé, à force de réussir, à un échec final? Il était inévitable que l'empire fondé par le Tchinghiz allât se disloquant en divisions territoriales et en groupes confessionnels. La vieille terre des Mongols, les prairies de l'Onon et de la Kéroulène, où fut ramené le corps du grand Empereur, avait toujours été dans la zone d'attraction de la Chine; l'empire, en restant mongol, devait nécessairement se chinoiser : c'est un empire chinois que Khoubilaï, petit-fils de l'Inflexible, installa à Pékin; c'est un empire chinois que vit Marco Polo. La forte race mongole eut le sort de toutes celles qui ont tenté de dominer la Chine, elle a été absorbée, assimilée par elle et, en même temps, elle a été énervée par le bouddhisme : « Des Mongols, il n'y en a plus, disait l'empereur Kien-Long, leurs prêtres les ont domestiqués. » Le bouddhisme a exercé, sur les petits-fils des soldats de Djébé et de Souboutaï, son action stupéfiante; il les a énervés : en attendant un réveil que les révolutions de l'Asie provoqueront peut-être, il les a retranchés de l'histoire active et vivante.

L'époque du Tchinghiz Khan est le temps où les différentes religions qui se disputaient, en Asie, la maîtrise des âmes, se faisaient à peu près équilibre; mais, l'œuvre d'unification accom-

plie, la conscience religieuse reprit ses droits et la propagande confessionnelle sa force. En Iran, en Transoxiane et en Turkestan commença la lutte de la loi coranique contre l'idée nationale turque, la rivalité du *Chériat* et du *Yassak*. Timour, au XIVe siècle, assure le succès définitif de l'Islam; il est le chevalier orthodoxe, le « combattant pour la foi; » ses victoires et ses conquêtes sont autant de triomphes pour le Prophète; le christianisme nestorien, comprimé entre l'Islam turc et persan et le bouddhisme chinois et mongol, achève de disparaître. La force turque devient une force musulmane; au XVIe siècle, sa puissance d'expansion est encore telle qu'un descendant du Tchinghiz et de Timour, Bâber, conquiert l'Inde et y fonde l'empire des Grands Mogols qui a duré, non sans éclat, jusqu'à la conquête anglaise. Quant aux principautés turques des vallées du Syr et de l'Amou-Daria, elles ont été se rétrécissant sous la tyrannie bigote et fanatique des petits Khans de Khiva et de Boukhara; elles se sont endormies dans un farouche particularisme jusqu'à l'apparition des Cosaques du grand Tsar blanc.

V

L'Europe, — on disait alors la Chrétienté, — l'Europe de saint Louis, d'Innocent IV et de Frédéric II, menacée par ce débordement de l'Asie, comprit-elle le péril, se rendit-elle compte des grands événemens qui bouleversaient le monde oriental et fit-elle effort pour se prémunir contre les suites de tout ce branle-bas? C'est ce qu'il nous reste à nous demander Les relations des pays méditerranéens avec l'Orient étaient alors très fréquentes: les croisés occupaient encore une partie de la Terre-Sainte et ils régnaient à Constantinople; le commerce de Gênes et de Venise avait pris la route de la Mer-Noire et des Échelles du Levant. A Soldaia (Soudak), en Crimée, les Génois avaient des établissemens prospères: là venait aboutir le trafic qui passait par la « route de la soie. » Par Byzance, par Gênes, par Venise, les royaumes chrétiens furent informés du beau tapage que menaient, là-bas, tous ces « Tartarins. » Mais cette Asie Centrale était si loin, si loin, derrière la Pologne, derrière les Marches où guerroyaient les Teutoniques, derrière toutes les Russies; il fallait, pour y parvenir, voyager durant tant de mois et traverser tant de royaumes, que la Chrétienté ne se sentait pas

menacée : tout ce bruit se faisait entre « barbares. » En 1241, quand Souboutaï et ses armées tombèrent tout à coup sur la Russie, la Pologne et la Hongrie et arrivèrent comme la foudre sur le Danube, faisant soixante-douze lieues en trois jours, balayant deux armées, ce fut, en Europe, une clameur d'épouvante, un long cri de détresse des peuples en fuite, des villes brûlées, des paysans massacrés. De toute la chrétienté s'éleva le *carmen miserabile;* les évêques prêchèrent la guerre sainte et les nations consternées se tournèrent anxieusement vers cette Rome où saint Léon le Grand avait jadis arrêté Attila et où son successeur s'appelait alors Grégoire IX. Si les Tartares s'avançaient encore, en lui seulement, et dans le roi de France, il pouvait rester quelque espoir. Du champ de bataille de Liegnitz, le grand maître du Temple, Ponce d'Aubon, l'écrivait à saint Louis : « Et s'il avient chose par la volente de Dieu que cist (les Hongrois) soient vaincus, ils ne trouveront qui lor puist contrester jusqu'à votre terre. » Allait-il surgir de France un nouveau Charles Martel ? Les hommes de guerre qui avaient vu les Mongols à l'œuvre en Hongrie et en Silésie conservaient peu d'illusions : rien ne résisterait à de pareils soldats commandés par un Souboutaï; avec ces diables, on était toujours surpris, attaqué à l'improviste, par derrière, sur les flancs; les chevaliers étaient déconcertés par ces escadrons légers, tourbillonnant autour de leurs massives batailles ; ils étaient stupéfaits d'apercevoir, de loin, sur une hauteur, Souboutaï ou ses lieutenans dirigeant la bataille sans s'y mêler, sans tirer le sabre. Habitués aux belles apertises d'armes, aux joutes courtoises d'homme contre homme, toujours de front, ils s'indignaient des procédés des « barbares, » de ces nuées de flèches qui s'abattaient de loin, comme une pluie, et perçaient d'un trait anonyme cavaliers et chevaux. Le silence absolu qui régnait dans les rangs mongols les glaçait d'un indicible effroi. Héroïquement, ils tombaient, sans reculer : à Liegnitz et sur le Sayo les Teutoniques, les Hospitaliers, les Templiers se firent hacher sur place; Hongrois, Allemands, Polonais, se conduisirent en gens de cœur, surent mourir, mais ils se sentaient impuissans à vaincre. « Il n'est pas gent au monde, écrit Thomas de Spalato, qui sache autant (que les Mongols), surtout à la rencontre en rase campagne, vaincre l'ennemi, soit par le courage, soit par la science du combat. » Après la campagne de Hongrie, « la question militaire est jugée;

quand on voit apparaître les guidons blancs et noirs, on sait qu'on sera battu. »

Heureusement, nous l'avons vu, il n'entrait pas dans la consigne de Souboutaï de conquérir l'Occident et de pousser son cheval dans les flots de l'Atlantique comme l'avait fait, au Maroc, dans un élan d'enthousiasme religieux, le conquérant arabe. Les Mongols, parvenus d'eux-mêmes auprès de Vienne et sur les bords de l'Adriatique, se retiraient sans organiser leurs dernières conquêtes, satisfaits de la leçon donnée à ces Turcs rebelles et dédaignant de garder leur pays (1). Mais la terrible invasion, qui reculait aujourd'hui, ne pouvait-elle revenir demain et submerger toute la Chrétienté ? Beaucoup le craignaient et pressaient le Pape et l'Empereur, Grégoire IX, puis Innocent IV, et Frédéric II, alors au plus fort de leur querelle, de mettre fin à la discorde qui désolait la Chrétienté, pour marcher ensemble à une croisade contre les barbares. Les esprits politiques qui présidaient alors aux destinées de l'Europe étaient-ils assez bien informés pour savoir que les Mongols ne chercheraient pas à faire de nouvelles conquêtes ? En tout cas, le péril ne semble pas les avoir émus outre mesure. L'empereur Frédéric II, tout à sa haine contre la Papauté, n'était peut-être pas loin de souhaiter que tout fût submergé sous le flot mongol, pourvu que Rome et le Saint-Siège fussent emportés dans la tourmente ; les Guelfes, en tout cas, l'en accusaient, et celui qui avait appelé en Italie les Sarrasins était homme à s'entendre avec les Tartares : contre son ennemi, il aurait fait pacte avec le diable ! Il y avait alors en Italie deux grands pouvoirs à qui leur destinée ou leur vocation faisait de la prévoyance une nécessité : c'était l'aristocratie vénitienne, qui chaque jour soutenait une âpre lutte pour le développement de son commerce et pour l'hégémonie des mers ; et c'était surtout le Pape, qui pilotait la barque de l'Église dans la plus effroyable tempête qu'elle eût jamais essuyée. Innocent IV avait ceint la tiare en 1244, après deux années d'interrègne et d'anar-

(1) Le comte Eugène Zichy qui, en 1898, fit à cheval le voyage de Hongrie à Pekin pour rechercher les origines du peuple Madjar, m'a raconté un bien curieux détail. De la campagne de 1241, les Mongols, fidèles à leurs habitudes d'administration exacte et régulière, rapportèrent dans leur pays les archives des villes, des châteaux, des monastères pris par eux en Hongrie et en Allemagne. Ces précieux documens étaient conservés à Pékin et, par une déplorable fatalité, ils y ont péri, en 1900, dans l'incendie du palais occupé par l'état-major allemand, où périt le général Schwarzhof.

chie : les Mongols avaient déjà évacué la Hongrie, le danger ne paraissait plus imminent; le Pape se contenta de faire prêcher la croisade en Allemagne et de prescrire qu'on ajoutât, dans toute la chrétienté, aux prières liturgiques, l'invocation : *a furore Tartarorum libera nos, Domine.* C'étaient là, visiblement, des satisfactions données à l'opinion : elles contribuèrent à la rassurer, sans toutefois empêcher les Gibelins d'accuser le Pape de pactiser avec les Mongols contre l'Empereur. A la vérité, le Pape redoutait moins le Khan qui était à Pékin, ou même son vassal qui était à Saraï sur le Volga, que l'Empereur qui était à Naples et en Lombardie, sur la tête et sous les pieds de cette Rome pontificale dont il voulait refaire une Rome impériale; certainement, par les Vénitiens, il était au courant de tout ce qui se passait alors en Asie et de la liberté religieuse que les Tatares y maintenaient, et, sans doute, il songeait à tous ces barbares que l'Église, jadis, avait apprivoisés, civilisés, et dont elle avait fait ses défenseurs. De fait, si les Mongols avaient achevé la conquête de l'Europe, il y aurait eu, en Occident, un empire turc latinisé et chrétien, comme il y avait, en Chine, un empire mongol chinoisé et, en Perse, un empire iranisé et musulman. Pareils accidens n'étaient pas de nature à troubler un Innocent IV; son génie politique ne s'y trompait pas : pour l'Église et pour la Chrétienté, au milieu du XIIIe siècle, le péril, ce n'était pas le Tatare, c'était ce Frédéric II qui vivait en païen, enlevait les cardinaux, appelait les Sarrasins, et rêvait de rétablir, sur les peuples asservis et sur l'Église domestiquée, la tyrannie des Césars romains. Comme jadis saint Léon était allé au-devant d'Attila, les papes du XIIIe siècle firent des avances aux Mongols. Ces hommes d'Église n'oubliaient pas la tradition; ils savaient par leurs Écritures que ces fléaux de Dieu sont parfois les instrumens du règne de Dieu; ils connaissaient les paroles qui domptent ces conquérans superbes et, sans plus s'alarmer, en politiques réalistes qu'ils ont toujours été, ils se préparaient à les baptiser. En août 1246, à Karakoroum, à l'élection de Gouyouk comme Khan, « à ce conclave laïque qui allait faire un Fils du Ciel, » avec les membres de la famille du Tchinghiz Khan, Meungke, Khoubilaï, Houlagou, qui tous devaient régner, avec tous les princes et les princesses douairières, avec Souboutaï, vainqueur du monde, le grand duc de Russie Yaroslaw, les vice-rois de la Perse, du Turkestan et de

la Transoxiane, les deux frères David Lacha, candidats au trône de Géorgie, les ambassadeurs des princes de Mossoul, de Fars et de Kerman, et celui du « Vieux de la Montagne, » avec Rokn Ed-Dine le Seldjoucide, sultan de Roum, le connétable Sempad, frère du roi d'Arménie, les autorités civiles et militaires de Chine, du Thibet, de Mongolie, de Corée, on vit, en costume d'apparat, les hauts lamas bouddhistes, le légat du Khalife de Bagdad, et le légat de « l'Apostoille » de Rome, frère Jean de Plan Carpin, moine de Saint-François, pénitencier d'Innocent IV.

Ce chemin de l'Extrême-Orient, que les envoyés du Pape avaient suivi, les Vénitiens le connaissaient depuis longtemps; ils étaient en relations d'affaires avec les Mongols par la vieille « route de la soie; » c'est par eux que le Tchinghiz Khan et ses successeurs étaient si exactement renseignés sur les choses de l'Occident. Ces marchands étaient les meilleures têtes politiques qu'il y eût dans toute la Chrétienté; ils surent très vite discerner le profit qu'ils pourraient tirer de ces révolutions asiatiques. Les Génois, leurs rivaux, faisaient à Soudak un commerce très prospère : Djébé et Souboutaï, pendant leur fameux « raid » autour de la Caspienne, envoyèrent un détachement en Crimée avec mission expresse d'anéantir les établissemens des Génois; plus tard, pendant la campagne de 1240, les Mongols s'acharnèrent à détruire Kiev et à ravager les routes qui menaient à la Baltique et aux ports de la Hanse. Les Vénitiens avaient dirigé les coups et recueillirent l'héritage. Pendant l'année terrible, 1241, l'attitude de ces négocians parut singulièrement suspecte : ils n'aimaient pas les Hongrois, et ils montrèrent, quand les cavaliers mongols arrivèrent tout près de leurs lagunes, à Spalato, à Udine, une tranquillité telle que les contemporains en furent scandalisés. Ces marins, ces marchands s'arrangeaient fort bien d'un état politique qui mettait toute l'Asie sous une même domination et permettait d'y trafiquer sous la protection du grand Khan; la terre aux Mongols, à eux la mer et le commerce. Quant au péril de la Chrétienté, ils s'en rapportaient, pour y pourvoir, à Dieu et au Pape : *Siamo Veneziani, poi christiani!* Dans tout l'Empire mongol, jusqu'en Chine, on trouvait des Vénitiens, trafiquant, intrigant, sachant se rendre utiles. Marco Polo et ses deux oncles s'établirent à Pékin en 1274, mais, dès 1256, leur aîné, André, était installé à Soudak; d'autres, sans doute, l'y avaient précédé; dès 1235, les Mongols

vendaient aux marchands d'hommes de Venise des jeunes gens Kiptchak que les sultans d'Égypte achetaient pour recruter leurs Mamelouks; parmi ces esclaves, il se trouva un jour le fameux Beïbars, qui vainquit saint Louis à la Massoure. Les Vénitiens, jusqu'en Chine, rencontrèrent des concurrens : Rubruquis, envoyé par saint Louis auprès de Meungke Khan, fut joyeusement surpris de trouver, à Karakoroum, un orfèvre parisien, nommé Guillaume Boucher, dont le frère avait boutique sur le Pont-au-Change; marié à une Hongroise, il avait été enlevé par les Mongols à Belgrade et il travaillait de son métier pour le compte de Meungke et des gens de sa cour. Mais ces étrangers étaient venus contraints et forcés, à une époque où, depuis longtemps déjà, la route de Karakoroum était familière aux gens de Venise. Aux guerres mongoles, ces marchands avisés avaient gagné un véritable monopole du commerce et des changes avec l'Orient; ils avaient achevé d'assurer, à la reine de l'Adriatique, l'empire de la Méditerranée.

Il ne tint peut-être qu'à saint Louis et à ses agens que des rapports plus étroits ne fussent inaugurés entre les Mongols et la Chrétienté latine. Que les héritiers du Tchinghiz Khan, maîtres de l'Iran, et les princes chrétiens, établis en Palestine et à Byzance, vinssent à s'entendre, que la poussée de l'Ouest coïncidât avec la poussée de l'Est, et l'Islam asiatique pouvait se trouver comprimé, étouffé; tout au moins, sa puissance d'expansion pouvait être pour longtemps arrêtée et le fruit des croisades rester entre les mains des latins. En 1249, les circonstances se trouvaient extrêmement favorables : Meungke, devenu Khan, avait donné à son frère Houlagou la souveraineté de l'Iran et lui avait enjoint de détruire la puissance des « Assassins » et de conquérir Bagdad et la Syrie; il lui recommandait en outre de prendre en toutes circonstances les conseils de la princesse sa femme, Dokouz Khatoun, une Kéraït, chrétienne zélée, protectrice du clergé nestorien. L'expédition prit l'allure d'une croisade : Houlagou comblait de faveurs les chrétiens, faisait bâtir des églises, donnait le commandement de son armée à un chrétien, le Turc Naïmane Kit-Bouka, « un vieux du temps de Souboutaï, » et, apprenant l'arrivée du roi de France en Chypre avec une nombreuse armée, il lui envoyait aussitôt une ambassade. « Tandis que li roys séjornait en Cypre, vindrent li messaige des Tartarins à li, et li firent entendre que il li aide-

roient à conquerre le royaume de Jérusalem sur les Sarrazins. » Houlagou offrait la Syrie en échange d'une alliance. Saint Louis ne paraît pas avoir aperçu tous les avantages qu'il aurait pu tirer d'une pareille combinaison ; ces chrétiens d'Occident n'arrivaient pas à comprendre qu'il pût y avoir des chrétiens sur les confins de la Chine et, malgré tout, ils se défiaient des « barbares. » Saint Louis fit une réponse honnête, mais vague, et il envoya au Khan une belle petite chapelle « que il lour fist faire d'écarlate, » et deux moines pour chanter messes. Ces politiques réalistes prirent mal la pieuse intention du bon roi ; son envoyé, Guillaume de Rubruquis, rapporta une lettre des plus cavalières où le Khan traitait le roi de France en vassal et lui rappelait l'interminable liste des peuples vaincus par les Mongols. Le bon Sire comprit son erreur et la maladresse de son envoyé ; « et sachiez qu'il se repentit fort quand il y envoya. » Il était trop tard ; l'occasion était manquée : saint Louis, en Égypte, se heurta aux vieilles bandes turques qui, depuis tant d'années, reculaient devant les Mongols et qui se ralliaient, au Caire, sous l'étendard musulman : ce furent ces soudards qui vainquirent à la Massoure. Houlagou, pendant ce temps, triomphait, écrasait les Assassins, entrait dans Bagdad, dont il faisait égorger tous les habitans, mettait à mort le Khalife et supprimait le Khalifat (1258). La Syrie, avec Alep et Damas, était bientôt conquise. Mais là, les armes mongoles, depuis si longtemps invaincues, allaient trouver le terme de leurs triomphes. Un aventurier Kiptchak, au service du sultan d'Égypte Koutouz, Beïbars (la Panthère), rassemblant tous les reîtres turcs qui fuyaient devant Houlagou, ralliant les derniers compagnons de Djelal Ed-Dine, battit Kit-Bouka et ses Mongols près d'Aïn-Djalout (les sources de Goliath) en Palestine. C'était la revanche de l'Islam qui commençait. Bientôt, la « Panthère » poignardait son maître, prenait sa place, conquérait la Syrie, abattant les églises, proclamant le triomphe de Mahomet, enlevant aux Francs leurs dernières places, le Krak et Saint-Jean-d'Acre. L'Islam, après une courte éclipse, l'emportait ; bientôt tous les Mongols et les Turcs de l'Ouest allaient eux-mêmes se convertir à la foi du Prophète. Le règne de Timour, au XIVe siècle, marque le triomphe définitif du Croissant ; c'en était fait du christianisme en Asie.

L'Asie, nous l'avons dit, est le pays de l'immuable, en ce

sens que certaines conditions naturelles y déterminent certains régimes sociaux et fixent aux migrations des peuples des routes invariables ; mais, là où vit l'humanité, l'immobilité ne saurait exister : l'Asie est le pays des évolutions lentes et profondes, qui mettent des siècles à s'épanouir, mais qui changent la face du monde. Le XIIIe siècle a été, pour l'Asie, une époque de crise. Sous les pas des chevaux mongols, des empires naissent, d'autres s'écroulent; le vieux continent s'agite en d'effroyables convulsions; l'effort de la race turco-mongole vers l'unité, préparé par de longues générations, aboutit à la carrière prodigieuse du Tchinghiz Khan. C'est aussi le temps où, entre les trois grandes religions qui se partagent le monde, la lutte reste encore indécise. Mais, à mesure que l'œuvre de l'Empereur Inflexible s'effrite sous l'action des forces dissociantes, la Chine et le bouddhisme d'un côté, l'Islam de l'autre, donnent à l'Asie la forme, l'organisation sociale, politique et religieuse qu'elle devait conserver hiératiquement jusqu'à nos jours. L'Europe a assisté à ces secousses terribles, elle en a été ébranlée, mais nous avons vu aussi qu'elle a su en profiter : Pékin et la Chine n'étaient pas, à cette époque, des pays ignorés des marchands ou des voyageurs européens; entre Extrême-Orient et Occident, des relations régulières s'étaient établies. Ces temps sont revenus; mais il semble qu'aujourd'hui les évolutions historiques règlent leur allure sur celle des locomotives et des bateaux à vapeur ; les événemens se précipitent avec une déconcertante rapidité. Sur la route que suivirent les régimens invincibles de Djébé et de Souboutaï, le chemin de fer transporte, en sens inverse, des masses de troupes qui vont à de lointaines batailles dont on ne saurait encore prévoir le résultat. Qu'en adviendra-t-il pour l'Europe? Doit-elle en redouter les conséquences, en sera-t-elle victime comme le furent la Russie, la Pologne et la Hongrie, ou bien saura-t-elle, comme le fit Venise, en tirer avantage? C'est l'angoissant mystère de l'avenir. En tout cas, la poussée russe et le canon d'une guerre atroce ont rouvert l'ère inquiétante des révolutions de l'Asie.

René Pinon.

GEORGE SAND ET SA FILLE

D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE [1]

II

DU MARIAGE DE SOLANGE A LA MORT DE JEANNE CLÉSINGER (1847-1855)

« Sois béni aussi pauvre ange arraché de mon sein et ravi par la mort à ma tendresse sans bornes ! »
Hist. de ma vie, IV, 487.

V

A la fin de cette *Histoire de ma vie* qui, si elle ne brille pas toujours par l'exactitude documentaire, n'en demeure pas moins un livre beaucoup plus *vrai* qu'on ne l'a cru, George Sand a tracé ces lignes : « Ma vie, deux fois ébranlée profondément, en 1847 et en 1855, s'est pourtant défendue de l'attrait de la tombe; et mon cœur, deux fois brisé, cent fois navré, s'est défendu de l'horreur du doute. Attribuerai-je ces victoires de la foi à ma propre raison, à ma propre volonté? Non. Il n'y a en moi rien de fort que le besoin d'aimer. Mais j'ai reçu du secours, et je ne l'ai pas méconnu, je ne l'ai pas repoussé (2). »

Ces lignes sont datées du 14 juin 1855.

A ce moment, George Sand revenait d'Italie. Elle était allée demander à Rome, à Tivoli, à Frascati, la lumineuse bienfaisance de l'art et du ciel, pour combattre les mortelles ténèbres qui l'envahissaient au lendemain du drame de famille qui s'était dénoué

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.
(2) *Histoire de ma vie*, IV, 485-486.

par la mort de sa petite-fille, Jeanne Clésinger. Une fois de plus, elle venait d'échapper au désespoir, au suicide qui l'avait jadis tentée. Rentrée à Nohant auprès de la petite tombe, rendue et comme ressuscitée à la nature berrichonne, au travail, et à la société de son fils, — ses trois consolations éternelles, — elle pouvait, rassérénée maintenant, parcourir les étapes du véritable calvaire qu'elle avait gravi, entre cette année 1847 où elle avait commencé l'*Histoire de ma vie*, et l'année 1855 où elle l'avait achevée. Dans cette courte période, la mère avait vu le naufrage du bonheur de sa fille; l'amie avait dû rompre l'attachement qui lui tenait le plus au cœur; la grand'mère avait mis au tombeau une suprême espérance. Nous ne disons rien des déceptions de la politique, de la banqueroute de 1848, de l'Empire prévu par George Sand, subi en silence, mais jamais accepté : du moins, de ce côté, des réparations s'entrevoyaient-elles à échéance. Le reste, malheureusement, était irrémédiable.

L'année 1847 avait été triplement néfaste à son cœur. Trois mots la résument : luttes, tortures, ruptures; et les trois acteurs de ce drame intime s'appellent Solange, Clésinger, Chopin. La fille, le gendre, l'ami d'hier passé au camp ennemi, tels sont les trois adversaires avec lesquels George Sand eut simultanément à compter. Le mariage de Solange fut le point de départ de ces diverses hostilités. Et, de ces tristes débats, peu de témoignages aujourd'hui survivent. Chose pire : ceux qui ont survécu semblaient jusqu'ici accuser George Sand. Solange, dans ses lettres à Mme Bascans, se plaint que sa mère ait manqué de cœur envers elle (1). Dans ses lettres à Chopin, elle précise, détaille et aggrave; de vilaines questions d'argent brochent sur le tout. Chopin, de son côté, écrivant à sa famille, présente son « hôtesse, » aussitôt après la rupture, sous le jour le plus déplaisant (2). Si bien que, à en juger sur ces seuls indices, on a pu porter de très bonne foi sur George Sand un jugement défavorable. Mais ce ne sont là que des apparences. Le caractère de George Sand ne s'est pas plus démenti à l'occasion du mariage de sa fille qu'en toute autre conjoncture grave de sa vie. Seulement les circonstances de la rupture avec Chopin, comme celles mêmes du mariage de Solange, n'ont jamais été jusqu'ici bien connues. Enfin, plusieurs fils sont ici brouillés ensemble, qu'il s'agit de

(1) *La fille de George Sand*, p. 71.
(2) Carlowicz, *ouv. cité*.

démêler. Il y a la question Clésinger, la question Chopin, et aussi des questions de finances et d'intérêts. Isoler chacune de ces questions, l'éclairer rapidement, sera d'abord notre tâche. Ceci fait, l'histoire des rapports de la mère et de la fille s'éclairera d'elle-même, et n'offrira plus aucune obscurité. Autant que possible, ici comme plus haut, nous laisserons parler les textes, et nous produirons, sur les personnages mis en cause, leurs propres témoignages inédits.

VI

Comment le sculpteur Clésinger entra-t-il en rapports avec George Sand? Rien de plus honorable pour tous deux que le début de cette histoire. Ce même Clésinger qui, beaucoup plus tard, devait se répandre en propos fâcheux sur son ancienne bienfaitrice, fut d'abord porté vers George Sand par un élan d'enthousiasme, auquel George Sand répondit par un mouvement de générosité.

Un matin de mars 1846, George Sand recevait une lettre singulière, baroque, mais touchante de sincérité, signée d'un nom encore inconnu :

Madame,

Persuadé que la reconnaissance est la première des vertus, je prends la liberté de vous écrire, vous criant merci, merci!...

Sans doute que l'auteur de *Consuelo*, cette âme et ce cœur tout artiste, visitera l'exposition de sculpture. Alors, Madame, jetez un regard sur une statue de la *Mélancolie*, couronnée de myrthe, tenant un manuscrit dans la main gauche, et soutenant sa tête fatiguée de la droite. Cette statue est le résultat d'une ferme volonté et d'un ardent désir. Si vous y trouvez l'ombre de l'austère mélancolie de *Lélia*, soyez heureuse, Madame, car c'est votre œuvre.

Il me serait bien pénible de revenir sur le passé et de vous conter comment un fourrier du 1er de cuirassier (*sic*) en 1839 est l'auteur de cette statue. Seulement, Madame, permettez-lui d'espérer que vous en accepterez la dédicace, et que vous consentirez à ce qu'il grave sur le marbre éternelle le titre touchant de *Consuelo*. C'est le seul bien que j'envie, la seule récompense, la réalisation de mon rêve. Bien heureux si le bonheur que vous aurez procuré peut vous donner un instant d'indicible joie et d'orgueil.

Agréez, etc. (1).

A. Clésinger.

Lundi soir, 16 mars 1846.

(1) Cette lettre, communiquée par nous à M. Jules Claretie, a paru dans *le Temps* du 1er juillet 1904. Nous en avons respecté l'orthographe.

George Sand fut toujours maternelle aux artistes. On sait qu'à cette date elle attendait d'eux la palingénésie sociale. Elle inspirait les poètes ouvriers, échauffait de sa flamme la littérature prolétaire. Depuis quatre ans, elle avait noué correspondance avec le poète-maçon de Toulon, Charles Poncy, dont elle voulait faire l'apôtre des temps futurs. Touchée par la lettre de Clésinger, elle lui répondit courrier par courrier. Trois jours après, le 19 mars, nouvelle lettre :

... O, Madame, je ne croyais pas que j'eusse mérité l'honneur insigne que vous me faites en m'écrivant cette sainte et pieuse lettre, où votre grand cœur et votre belle âme se montre tout entière. O, merci à vous qui me donnez de si bons conseils. Ho non, l'orgueil n'est pas encore en moi, car, je n'ai rien fait pour être orgueilleux... Que n'ais-je le divin don de pouvoir vous exprimer toutes les pensées que votre lettre si paternelle fait bondir dans ma poitrine. C'est un véritable chao; j'aurais cependant le soin de l'élaborer, et de vous soumettre une à une ces pensées, ces idées suggérées par la noble ambition, la sainte reconnaissance, et l'amour exclusif de mon art. Ho! non, Madame, guidé par vous, je ne puis succomber, non, non... Merci, Madame, pour le bien que vous me faites et le courage que vous me donnez... Dans quelques semaines, je vous prierai à genoux de vouloir bien venir visiter une statue de la *Douleur!* Puisse-t-elle répondre à celle qui ronge sans cesse mon cœur attristé par la connaissance de ce monde que je fuis et que cependant je ne peux éviter.

Soyez heureuse, Madame, et bien fière, pour le bonheur que vous avez procuré à un pauvre jeune homme; il le proclamera bien haut, car dans ses œuvres il espère toujours rappeler George Sand à qui il doit ce qu'il est. Oui, je ferai en sorte de devenir grand parmi les hommes, ne serait-ce que pour payer la dette de la reconnaissance.

Daignez recevoir, etc.

A. CLÉSINGER.

19 mars [1846].

L'artiste fut présenté à George Sand durant le séjour qu'elle fit à Paris, au début de 1847 (1). Puis elle visita son atelier. En février 1847, les relations commençaient à se nouer. George Sand, qui préparait le mariage de Solange avec Fernand de Préaulx, ne pouvait soupçonner alors que Clésinger songeât à sa fille; et sans doute Clésinger n'y songea-t-il qu'en faisant le buste de la fille, après celui de la mère (2). La première mention de Solange apparaît dans une troisième lettre de Clésinger.

(1) Nous induisons ceci de la 9e lettre adressée par Chopin à sa famille, sous la date du 19 avril 1847. Voyez Carlowicz, *ouv. cité*.

(2) Voyez *Corr.*, II, 362, lettre à Mme Marliani, et la lettre de Chopin précitée.

Madame, je m'empresse de vous envoyer mon petit *Faune* (1). Ce sera pour moi une véritable fête d'aller vous le présenter moi-même et vous remercier de votre si bonne visite d'hier. Mon Dieu, que je voudrais pouvoir m'expliquer et vous dire tout ce que mon cœur sent et palpite! Mais je ne sais que l'écrire sur du marbre ou du bronze. Acceptez donc, Madame, le tribut d'un jeune homme bien fière d'avoir pu graver votre grand nom à côté du sien sur le marbre éternelle. A vous, Madame Sand, l'honneur d'avoir créé et encouragé un jeune statuaire, et qui vous demandera encore aide et protection pour la *Terre*, cette nourrice des hommes, que je vais chercher à reproduire.

Agréez, Madame, etc.

A. CLÉSINGER.

Vendredi, 19 février 1847.

P. S. Daignez, Madame, présenter mes hommages à Messieurs vos fils (sans doute Maurice et Chopin) et Mlle Sand, et les remercier aussi de leur extrême bienveillance à mon égard.

Dès lors les événemens se précipitent. Le sculpteur s'éprend de son beau modèle, qu'il représente fleur au corsage, narines frémissantes, cheveux en mouvement, comme ceux d'une ardente chasseresse (2); et le modèle reçoit le coup de foudre du robuste sous-officier devenu pétrisseur de glaise. Elle rompt elle-même son mariage avec M. de Préaulx, la veille du contrat (3). Elle bouscule tout, exige, impose « son sculpteur. » George Sand, affolée, cherche à se reconnaître, veut gagner un peu de temps, pousser plus loin une enquête sur un homme dont quelqu'un vient de lui dire « pis que pendre. » Mais Solange est pressée. Et le sculpteur, se souvenant qu'il a été cuirassier, brusque les choses par un procédé militaire. Il enlève Solange. Ce point a été ignoré. Si nous le révélons, c'est qu'il explique tout le reste.

George Sand n'avait plus qu'à sauver les apparences, et elle le fit avec son dévouement accoutumé. Elle marie au plus vite. C'est elle, maintenant, qui est pressée. L'enlèvement, par bonheur, ne s'est pas ébruité. Chopin lui-même, Chopin surtout l'a ignoré. Et ceci, encore, va expliquer certaines assertions bizarres de Chopin à sa famille... Mais suivons notre fil. George Sand prend, par diplomatie maternelle, une attitude satisfaite. Elle est heureuse, comment donc! Elle écrit à Mme Marliani, le 6 mai, une

(1) Le *Faune enfant* avait été exposé, de même que la *Mélancolie*, au Salon de 1846.

(2) Cette belle œuvre appartient aujourd'hui à M. Ch. Delagrave.

(3) Chopin, lettre précitée commencée la semaine sainte et terminée le 19 avril : « Quand ils sont tous arrivés à Paris pour faire le contrat, elle n'en a plus voulu. »

lettre qui équivaut, *urbi et orbi* (car la bonne Mme Marliani était fort communicative), à un certificat de bonne vie et mœurs pour Clésinger, qu'elle connaît à peine. Au fond, elle est trop sincère pour ne pas dissimuler assez mal; on peut lire entre les lignes : « C'est depuis un mois que son activité [celle de Clésinger] a levé tous les obstacles, et réduit à néant toutes les objections possibles. » Rien n'est pourtant fixé, quant au jour, quant au lieu. Clésinger a couru à Guillery, chez Dudevant. Se marierat-on à Nohant? en Gascogne? Les bans se publient, et « pourtant on ne sait encore rien dans ce pays-ci, et nous nous préservons des grandes annonces. » Cette discrétion procède, certes, d'une attention délicate à l'endroit du fiancé rebuté, qui habite le pays. Mais est-ce la seule raison? « Il faut bien que la fatalité apparente soit une volonté d'en haut. Je n'aurais pas voulu d'abord qu'on fît si vite un autre choix. Mais, le choix étant fait (et vous savez que les parens n'empêchent rien de ce côté-là), je crois qu'il faut le ratifier bien vite... Je ne puis rien vous dire de moi, sinon que je suis fatiguée à mourir (1). » Tout trahit la précipitation d'un mariage anormal.

Même note, et aggravée, dans les lettres plus confidentielles à Poncy :

18 avril [1847].

En six semaines, elle (Solange) a rompu un amour qu'elle éprouvait à peine, elle en a accepté un autre qu'elle subit ardemment. Elle se mariait avec celui-ci; elle le chasse et épouse celui-là. C'est bizarre, c'est hardi surtout, mais enfin c'est son droit et le destin lui sourit. A un mariage modeste et doux elle substitue un mariage brillant et brûlant. Elle domine tout et *m'emmène* à Paris à la fin d'avril... Le travail et l'émotion prennent tous mes jours et toutes mes nuits... Il faut que ce mariage se fasse impétueusement, comme par surprise. Aussi est-ce un secret *grave* que je vous confie, et que Maurice lui-même ne sait pas (il est en Hollande)...

Le 21 mai, elle écrit encore au ménage Poncy :

Mes enfans, ma fille Solange est mariée d'hier, bien mariée, avec un galant homme et un grand artiste, Jean-Baptiste Clésinger. Elle est heureuse. Nous le sommes tous. Mais nous sommes sur les dents, car jamais mariage n'a été mené avec tant de volonté et de promptitude... M. Dudevant a passé trois jours chez moi, et le voilà reparti. Il nous fallait le saisir au vol dans un bon moment, et nous n'avons pas même eu le temps

(1) *Corr.*, II, p. 361-364.

d'avertir nos amis à une lieue à la ronde. Nous avons fait venir le maire et le curé, au moment où ils y pensaient le moins, et nous avons marié comme par surprise. C'est donc fini, et nous respirons.

Il semble que nous entendions le soupir de soulagement de la mère qui a vu sa fille côtoyer les abîmes.

Aussitôt après, elle se ressaisit. Elle n'est pas longue à se faire illusion. Elle connaît trop Solange pour espérer d'elle une passion durable, ou la transformation d'un amour de tête en attachement de cœur. Et Clésinger s'est fait juger à son acte. Elle commence à deviner sa vraie nature : plus bouillant qu'inspiré, plus bruyant qu'énergique, tumultueux, désordonné, dépensier, débraillé peut-être, d'ailleurs d'instruction nulle ; et quant à l'éducation... Une angoisse la saisit. Que sera le lendemain pour sa fille ? Que sera-t-il pour elle-même ? Car si Clésinger, dilapidant la dot de sa femme (ce qu'elle semble avoir prévu tout de suite) (1), vient planter sa selle d'atelier à Nohant, et bouleverser sa vie de méditation et de travail, que deviendra-t-elle ? Elle prend un parti rigoureux, mais prudent, qu'elle signifiera bientôt à sa fille. Nohant sera toujours ouvert à Solange, « si elle venait à se brouiller avec son mari ; » quant à ce gendre imposé dont elle a le procédé sur le cœur, elle déclare ne plus vouloir le connaître. C'est dans ces dispositions que Solange, au retour du voyage de noces, la trouve à sa grande stupeur. Elle s'en plaint à Chopin (2), qui, lui aussi, avait dû s'exiler de Nohant sur ces entrefaites, nous dirons tantôt pourquoi. Elle s'en étonne. Ceci prouve seulement sa jeunesse. Au reste, de cette jeunesse, et de son inexpérience, elle allait multiplier les preuves durant le reste de cette année 1847, qui fut pour une jeune mariée, élevée comme l'avait été Solange, une terrible année d'apprentissage.

Solange, d'ailleurs, ne faisait-elle pas son *mea culpa* à demi-mot, lorsqu'elle écrivait à Chopin, au milieu de ses plaintes :

(1) En se mariant, Clésinger avouait 24 000 francs de dettes. Il ne disait pas tout.

(2) « Je l'ai trouvée très changée, mais froide comme de la glace, et même dure. Elle a commencé par me dire : que si je me brouillais avec mon mari, je pourrais retourner à Nohant ; que, quant à lui, elle ne le connaissait pas... » (Lettre du 10 novembre 1847). — Même note, dans la lettre précédente ; affaires d'argent dans la lettre suivante, et plaintes sur l'abandon où sa mère la laisse (Carlowicz, *ouvrage cité*). — Doléances identiques, mais d'un ton plus adouci, dans la lettre à Mme Bascans (*la Fille de George Sand*, p. 57-60).

Remarquez qu'on est toujours puni par où on a péché. Voyez moi, avec mes goûts de luxe, qui aurais trouvé un carrosse à six chevaux à peine digne de me porter, moi qui comptais vivre dans des espaces imaginaires avec des rêves de poésie, au milieu des nuages et des fleurs, me voilà plus prosaïque, plus aplatie que l'être le plus terre à terre. Je suis sûre que je deviendrai avare, moi qui aurais jeté des millions par les fenêtres. J'ai plus vieilli en huit jours qu'en dix-huit ans ; et je crois qu'il y a peu de femmes de mon âge, élevées comme moi en princesses, qni aient passé par de si rudes épreuves aussi tranquillement que je l'ai fait.

D'un côté les soucis d'argent, de l'autre une mère qui m'abandonne brusquement sans que j'aie aucune connaissance de la vie; un père plutôt dur qu'affectueux, un père sans tendresse, voilà qui n'arrive pas tous les jours à des filles de dix-neuf ans... Heureusement que j'ai *mon sculpteur*, qui me console de tout, qui me tient lieu de tout (1)...

Voilà l'état moral de la jeune femme, quelques mois après le mariage.

L'état de la mère ne vaut guère mieux. A Poncy, le 14 décembre 1847 : « Vous avez compris... que je traversais la plus grave et la plus douloureuse phase de ma vie. J'ai bien manqué d'y succomber quoique je l'eusse prévue longtemps d'avance, etc. (2). » Elle ajoute :

Solange est venue me voir en passant pour aller chez son père à Nérac. Elle a été roide et froide, *et sans repentir aucun* [c'est nous qui soulignons]. Elle est enceinte, et je n'ai pas voulu dire un mot qui pût l'émouvoir péniblement. Du reste, elle est bien portante, plus belle que jamais, et prenant la vie comme un assemblage d'êtres et de choses qu'il faut dédaigner et braver.

Et un peu plus loin, en annonçant l'*Histoire de ma vie :*

... Ce sera une assez belle affaire qui me remettra sur mes pieds, et m'ôtera une partie de mes anxiétés sur l'avenir de Solange, qui est assez compromis (3) *par son manque d'ordre et les dettes de son mari.* [Ces derniers mots supprimés dans le texte imprimé.]

La dette ! Ce mot fut la terreur de la grande tâcheronne, que son incorrigible générosité empêcha toujours d'être riche et qui, vers cette époque, était moins que jamais à son aise. Neuf ans auparavant, en 1838, elle avait recouvré la jouissance de l'hôtel de Narbonne, moyennant une somme de 50 000 francs

(1) Carlowicz, *ouvr. cité*, 3e lettre de Solange à Chopin.
(2) *Corr.*, II, 374.
(3) *Ibid.*, p. 378.

versée à son mari (1). Appauvrie de ce capital, elle dut s'appauvrir encore pour la réfection totale de l'hôtel de Narbonne, qui lui coûta 100 000 francs. Elle travailla dix ans à combler ce vide, l'hôtel devant constituer dans ses plans la dot de Solange. Encore n'était-elle pas dégagée lors du mariage. Une somme de 50 000 francs était hypothéquée sur l'immeuble. George Sand donna donc en dot à sa fille (contrat du 18 mai 1847) l'hôtel de Narbonne avec les charges qui lui incombaient de ce chef, c'est-à-dire avec l'obligation pour la communauté de solder les créances encore dues sur l'hôtel, ou de payer les intérêts de l'hypothèque. L'hôtel rapportait, en loyers, 8 264 francs à la date de 1845. C'était donc, au bas mot, une rente de 5 750 francs net environ que George Sand donnait à sa fille en la mariant, par avancement d'hoirie ; et, vu l'état général de ses finances, cette dot était de sa part une vraie largesse ; c'est elle, la mère, qui la fournissait en entier, sur ses biens patrimoniaux. Ces détails seraient oiseux si Solange, dans ses lettres à Chopin, ne parlait des « créanciers de sa mère » dont le ménage serait la proie. Ce terme révèle, chez la jeune femme, ou une ignorance surprenante de son contrat de mariage, ou un usage équivoque de la langue. Le bon Chopin devait s'y laisser prendre. Que n'a-t-il point cru, de ce qui lui venait par Solange, dans la disposition d'esprit où il était !

En réalité, quand le déficit se révéla dans le ménage, — c'est-à-dire dès le lendemain, à cause des dettes du mari, — George Sand était hors d'état de tirer sa fille d'affaire, quand même elle l'eût voulu. Dès novembre ou décembre 1847, les époux Clésinger touchent à la ruine. Et en 1848, ce sera d'abord la saisie mobilière, puis la vente de l'immeuble, à la requête des titulaires de l'hypothèque, pour intérêts impayés. L'hôtel de Narbonne, finalement, fut vendu à l'audience des criées, le 6 décembre 1848, pour la somme de 100 080 francs, au moment le plus désastreux pour une vente de cette nature, au lendemain d'une révolution (2).

George Sand, le cœur navré, dut laisser l'exécution s'accomplir. Mais nous démêlons, dans les allusions de certaine lettre,

(1) *Histoire de ma vie*, IV, 422-423. Sur la fortune patrimoniale de George Sand, voyez Wladimir Karénine, *ouvr. cité*, I, 225-226.

(2) Nous devons tous ces détails à l'obligeance de M. Henry Harrisse, ami de la famille, et qui fut consulté au sujet des réclamations de Solange lors du règlement de la succession, en 1877, après la mort de George Sand. On sait par ailleurs (*Souvenirs et Idées*, etc.) quel ami précieux M. Harrisse fut pour George Sand de 1866 à 1876.

côté Chopin, qu'elle fit racheter sous main une partie du mobilier; et sûrement elle en fit ensuite présent au ménage, puisque nous voyons ce mobilier réclamé, à coups d'exploits d'huissier, par Solange à son mari, en l'année 1854. Elle fit plus. Très vite, peut-être dès 1849, elle servit volontairement à sa fille une rente mensuelle qu'elle lui compta avec une ponctualité de notaire (1). Et cela, toute sa vie. Même lorsque Solange, dégagée du mariage et « lancée, » vivait avec toutes les apparences de la richesse, George Sand ne cessa jamais, par principe, de prélever tous les ans une somme fixe sur le produit de sa plume, pour les consacrer aux « besoins éventuels » de sa fille (2). C'est dire quelle erreur commettent ceux qui, de bonne foi, ont touché à ces délicates questions. Nous n'y touchons nous-même que pour remettre les choses à leur vrai point.

VII

Reste l'incident Chopin.

Il est oiseux, sans doute, d'exprimer ici la profonde pitié que nous inspire la fin du douloureux artiste, mort victime de l'art et de sa fièvre presque autant que de sa maladie. Qui ne serait ému de son isolement, de ses souffrances physiques, — il étouffait, — de ses angoisses morales, de ses affres religieuses, enfin du long martyre qu'il traîna jusqu'à la fin de leçon en concert, de Paris à Londres et de Londres à Paris, parmi les frissons, la toux, l'insomnie et l'hallucination? Chopin malade, Chopin mourant attendrira toujours les cœurs aimans, comme sa musique trempée de larmes éveillera toujours un navrant écho dans les âmes blessées. Mais quoi! S'il lassa lui-même la main qui lui fut si longtemps bienfaisante, et s'il la contraignit à se retirer de lui, n'imputerons-nous qu'à George Sand un dénouement que, sans doute, elle n'eût pu conjurer? L'injustice serait par trop flagrante. Il y a les droits de la pitié certes; il y a aussi ceux de la vérité.

Mainte légende a couru sur cette célèbre rupture, et nous n'en connaissons aucune de véridique. Hier, les lettres de Chopin à sa famille ont fait entrevoir, sinon la raison profonde, du

(1) Lettre de décembre 1848, à M. Simonnet père (*inédite*).

(2) Lettres manuscrites de Solange à sa mère. Lettres *inédites* à Dumas, année 1862, etc. Cette rente fut, au début, de 1 800 francs; bientôt après, de 3 000 francs.

moins l'occasion de cette séparation. Cette occasion fut ce que certains ont appelé « une prétendue divergence d'opinion sur le mariage de Solange. » Faut-il donc croire que George Sand aurait profité d'une circonstance opportune pour se débarrasser d'un témoin gênant (version Chopin), ou d'un malade dont les jours étaient comptés (autre version, trop répandue)? Cette appréciation risquerait d'être inexacte, superficielle et injurieuse à la fois : inexacte, en ce que la question Clésinger a bien été, entre Chopin et George Sand, le sujet d'un dissentiment profond; superficielle, en ce que ce dissentiment provenait lui-même de désaccords lointains, intimes, cachés, et qu'il s'aggrava de tout ce qui l'avait précédé: injurieuse enfin, car George Sand souffrit atrocement d'être obligée d'abandonner à sa destinée son « malade ordinaire, » et ne le fit qu'à la dernière extrémité, toujours prête d'ailleurs à courir à son chevet, s'il la rappelait.

Chacun de ces points peut se prouver. Une seule lettre, écrite presque au lendemain de la séparation à un ami intime de Chopin, le Polonais Grzymala, suffirait à les établir tous les trois. Mais les dix pages consacrées à Chopin dans l'*Histoire de ma vie* (IV, 464-474) sont loin d'être négligeables, et les lettres de Chopin elles-mêmes ne sont pas sans contenir quelque témoignage à l'appui de l'une ou l'autre de ces assertions.

Que la question du mariage de Solange soit devenue un *casus belli* à Nohant, on n'en peut guère douter. Chopin, mêlé à la vie de la famille depuis huit années, crut devoir s'ingérer en cette affaire, comme il s'ingérait en tout, et avec la maladresse d'un poète, d'un artiste. Or il en ignorait l'élément principal, c'est à savoir l'enlèvement de Solange; et George Sand connaissait trop bien sa totale absence de sens pratique pour le mettre dans le secret. De là la contradiction que Chopin prétend signaler à sa famille, et qu'il raille naïvement, parce qu'il n'en a pas la clé :

> Elle me proclamera son ennemi parce que j'ai pris le parti de son gendre, qu'elle ne tolère pas, uniquement parce qu'il a épousé sa fille; tandis que moi, je me suis opposé à ce mariage tant que j'ai pu. (Noël 1847.)

Nous voyons d'ici cet être sensitif croyant de son devoir de conseiller, d'épiloguer; on lui résiste, il se fâche. Or, « Chopin fâché était effrayant (1). » Telle fut bien la cause déterminante

(1) *Hist. de ma vie*, 471.

non pas de son « renvoi, » car il ne fut pas *chassé*, comme on l'a dit, mais d'une lettre très ferme, où George Sand mettait à ses visites à Nohant certaines conditions. C'est encore Chopin qui nous fournit ce détail (1). Il nous apprend aussi (lettre suivante, 10 février 1848) que sa « rentrée » à Nohant ne tenait qu'à lui, et à l'observation d'une clause expresse. Il avoue enfin que sa présence n'est « pas un élément de paix à Nohant. » « Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus sans aucune *bataille*, sans aucune scène (2). Et je ne pouvais aller chez elle ayant pour condition de garder le silence sur sa fille. »

Ainsi, Chopin se croyait le droit d'intervenir dans les questions intimes de la famille Sand, et aimait mieux renoncer à Nohant que de s'interdire l'exercice de ce droit prétendu. Attitude d'autant plus étrange, que George Sand est seulement son amie, et, suivant le mot de Chopin dans ses lettres à ses parens, son « hôtesse. » George Sand elle-même le désigne ainsi dans un passage de l'*Histoire de ma vie* (IV, 435) : « l'hôte des huit dernières années de ma vie de retraite à Nohant sous la monarchie. » Le mot a sa signification. Il est rigoureusement exact. Sans doute, au début, Chopin avait été pour George Sand autre chose qu'un hôte. Mais ce temps est déjà lointain. Très vite, — probablement dès le voyage de Majorque, — George Sand a dérivé vers l'amitié et les soins maternels une passion corrigée en affection, par égard pour la fragilité du malade. Transformation héroïque, accomplie avec assez de délicatesse pour que Chopin n'en soupçonnât point la vraie cause, mais qui, en allongeant sûrement la trame légère de cette précieuse existence, dut sans doute en exaspérer la sensibilité déjà trop raffinée. Chopin souffrait et faisait souffrir l'entourage de son amie. Nous n'en voulons que ce témoignage, à coup sûr imprévu, fourni par le journal de Mme Juste Olivier : « *5 mars 1842*. Mickiewicz m'apporte une lettre de George Sand, fort aimable, et croit que Chopin est son mauvais génie, son vampire moral, sa croix, qu'il la tourmente et finira peut-être par la tuer (3). » Elle, cependant, s'attachait à lui de tous les soins nouveaux qu'elle lui prodiguait chaque jour, et de tout ce que lui coûtait son sacrifice méconnu; la nuit, elle travaillait dans une chambre

(1) Même lettre. Carlowicz, *ouvr. cité*, lettre X.
(2) Cf. *Hist. de ma vie*, IV, p. 472-473.
(3) Léon Séché, *Sainte-Beuve*, II, p. 109.

voisine, prête à se lever cent fois pour chasser le cauchemar de son chevet. Elle n'était plus que garde-malade. Depuis sept ans, elle vivait auprès de lui « comme une vierge, » c'est son terme, lorsque la goutte d'eau fit déborder le vase. Ne fut-elle pas mise en demeure, un jour, de choisir entre son fils et Chopin ? « Maurice parlait de quitter la partie. » Le choix ne pouvait être douteux. Il fallut donc se séparer. Ce dut être quelques jours avant le mariage de Solange, au début de mai 1847 (1). Là-dessus, Chopin tombe malade, et on le dit à la mort. Cette pensée la torture : son cœur vole vers l'infortuné.

George Sand à Grzymala.

Nohant, mai 1847.

Merci, cher ami, pour tes bonnes lettres. Je savais d'une manière incertaine et vague qu'il était malade, vingt-quatre heures avant la lettre de la bonne princesse [Marceline Czartoryska]; remercie aussi pour moi cet ange. Ce que j'ai souffert durant ces vingt-quatre heures est impossible à te dire; et, quelque chose qui arrivât, j'étais dans des circonstances à ne pouvoir bouger (2). Enfin, pour cette fois encore, il est sauvé; mais que l'avenir est sombre pour moi de ce côté ! Je ne sais pas encore si ma fille se marie ici dans huit jours ou à Paris dans quinze... Dans tous les cas, je serai à Paris pour quelques jours à la fin du mois, et, si Chopin est transportable, je le ramènerai ici.

Mon ami, je suis aussi contente que possible du mariage de ma fille, puisqu'elle est transportée d'amour et de joie et que Clésinger me paraît le mériter, l'aimer passionnément et lui créer l'existence qu'elle désire. Mais c'est égal, on souffre bien en prenant une pareille décision. Je crois que Chopin a dû souffrir lui aussi dans son coin de ne pas savoir, de ne pas connaître, et de ne pouvoir rien conseiller. Mais son conseil dans les affaires réelles de la vie est impossible à prendre en considération. Il n'a jamais vu au juste les faits, ni compris la nature humaine, sur aucun point. Son âme est toute poésie et toute musique, et il ne peut souffrir ce qui est autrement que lui. D'ailleurs son influence dans les choses de ma famille serait pour moi la perte de toute dignité et de tout amour vis-à-vis et de la part de mes enfans.

Cause avec lui, et tâche de lui faire comprendre, d'une manière générale, qu'il doit s'abstenir de se préoccuper d'eux. Si je lui dis que Clésinger (qu'il n'aime pas) mérite notre affection, il ne l'en haïra que davantage, et

(1) Nous croyons erronée la date que donne M. Carlowicz, automne 1847.

(2) Non seulement à cause du mariage de sa fille, mais à cause d'un accident. A Poncy, 21 mai 1847 : « Pendant ce temps-là, j'avais un muscle cassé à la jambe, et il fallait me porter comme un enfant. Je vais mieux. » P.-S. « Pendant ce temps-là aussi, Chopin était mourant à Paris; et je ne pouvais aller vers lui ! Que de choses depuis ce 1er avril 1847 ! » On voit l'absolue concordance des textes.

il se fera haïr de Solange. Tout cela est difficile et délicat, et je ne sais aucun moyen de calmer et de rassurer une âme malade, qui s'irrite des efforts qu'on fait pour la guérir. Le mal qui ronge ce pauvre être, au moral et au physique, me tue depuis longtemps; et je le vois s'en aller sans avoir jamais pu lui faire de bien, puisque c'est l'affection jalouse et ombrageuse qu'il me porte qui est la cause principale de sa tristesse.

... Vois quelle situation est la mienne dans cette amitié funeste, où je me suis faite son esclave, dans toutes les circonstances où je le pouvais sans lui montrer une préférence impossible et coupable sur mes enfans!... Je suis arrivée au martyre !... Mais le ciel est inexorable envers moi, comme si j'avais de grands crimes à expier; car, au milieu de tous ces efforts et de ces sacrifices, celui que j'aime d'un amour absolument chaste et maternel se meurt victime de l'attachement insensé qu'il me conserve! Dieu veuille, dans sa bonté, que du moins mes enfans soient heureux, c'est-à-dire bons, généreux, et en paix avec la conscience; car, pour le bonheur, je n'y crois pas en ce monde, et la loi d'en haut est si rigide à cet égard que c'est presque une révolte impie que de songer à ne pas souffrir de toutes les choses extérieures. La seule force où nous puissions nous réfugier, c'est dans la volonté d'accomplir notre devoir (1)...

GEORGE.

Cette lettre sans voile, dont nous donnons, sinon tout, du moins tout ce qui touche directement à notre sujet, est la peinture décisive de la situation lors de la rupture. Mais, dans la vivacité de sa douleur, George Sand se calomnie en disant « qu'elle n'a jamais pu faire de bien » à cette âme malade. Elle lui en avait fait au contraire, et beaucoup. Témoin la correspondance échangée par elle avec la famille, et dont il ne reste par malheur que peu de chose. Serait témoin aussi, et témoin irrécusable, sa correspondance avec Chopin lui-même, si elle existait encore, cette fameuse correspondance qu'Alexandre Dumas fils, au cours d'une poursuite plus amoureuse que littéraire, découvrit inopinément sur la frontière russo-polonaise, et fit tenir aussitôt à George Sand, qui la relut et la livra ensuite aux flammes. Dumas, qui l'avait lue, et qui en avait même transcrit des fragmens « admirables » (c'est son mot), qu'il détruisit après par délicatesse, a pu nous dire que toutes les tendresses, toutes les affections douces et calmantes y respiraient. La passion avait cédé la place à l'épanchement, à la confidence. Ce n'était pas seulement l'amie qui parlait, c'était la mère. Et ceci nous ramène Solange. Voici en quels termes George Sand re-

(1) D'après une copie communiquée par Mme Maurice Sand.

merciait le chevaleresque ravisseur de ses lettres (1), qu'à cette date elle ne connaissait pas encore. Car leurs relations datèrent de cet acte hardi et désintéressé de Dumas :

Nohant, 7 octobre 1851.

... Puisque vous avez eu la patience de lire ce recueil assez insignifiant par les redites, que je viens de relire moi-même, et qui me semble n'avoir d'intérêt que pour mon propre cœur, vous savez maintenant quelle maternelle tendresse a rempli neuf ans de ma vie. Certes, il n'y a pas là de secret, et j'aurais plutôt à me glorifier qu'à rougir d'avoir soigné et consolé, comme mon enfant, ce noble et inguérissable cœur. Mais le côté secret de cette correspondance, vous le savez maintenant. Il n'est pas bien grave, mais il m'eût été douloureux de le voir commenter et exagérer. On dit tout à ses enfans quand ils ont âge d'homme. Je disais donc alors à mon pauvre ami ce que je dis maintenant à mon fils. Quand ma fille me faisait souffrir par les hauteurs et les aspérités de son caractère d'enfant gâté, je m'en plaignais à celui qui était mon autre moi-même. Ce caractère, qui m'a bien souvent navrée et effrayée, s'est modifié grâce à Dieu et à un peu d'expérience (2). D'ailleurs, l'esprit inquiet d'une mère s'exagère ces premières manifestations de la force, ces défauts qui sont souvent son propre ouvrage, quand elle a trop aimé ou gâté. De tout cela au bout de quelques années il n'est plus sérieusement question. Mais ces révélations familières peuvent prendre de l'importance à de certains yeux malveillans; et j'aurais bien souffert d'ouvrir à tout le monde ce livre mystérieux de ma vie intime, à la page où est écrit tant de fois, avec des sourires mêlés de larmes, le nom de ma fille.

Pour rien au monde, cependant, je ne vous aurais demandé de me renvoyer la copie que vous aviez commencé à faire. Je savais que vous me la renverriez ou que vous la brûleriez aussitôt que vous auriez compris le motif de mes inquiétudes. Je ne veux pas non plus vous demander de ne rien conserver dans votre esprit de ce qui a rapport à *elle*. Elle ne le mérite plus, et, si vous vous en souveniez d'ailleurs, vous vous diriez : « C'est le secret d'une mère que j'ai surpris par hasard; c'est bien autrement sacré qu'un secret de femme. Je l'ensevelirai dans mon cœur comme dans un sanctuaire. » Je vous remercie de ce sentiment qui est en vous et dont vous me donnez une si touchante preuve...

(1) Ces lettres, que la sœur de Chopin rapportait en Pologne à la mort de son frère, furent arrêtées à la frontière pour être examinées. Dumas, arrêté lui-même au même point faute de passeport, trouva chez le chef du poste de police de la station le précieux dépôt. Sa curiosité fut éveillée; le chef lui permit de la satisfaire. Il dévora la correspondance en une nuit; le lendemain, il essaya de persuader au dépositaire de lui confier cette correspondance pour la rendre à son vrai propriétaire, savoir l'auteur. Le chef n'entendit pas de cette oreille, et, mis en défiance, pria Dumas de lui rendre le paquet. Celui-ci demanda encore 24 heures, qui lui furent accordées; il en profita pour s'échapper audacieusement avec les lettres, et courut d'une traite jusqu'à Paris, d'où il écrivit à George Sand.

(2) En 1851, comme on le verra ci-après, le rapprochement entre la mère et la fille était complet.

Adieu, monsieur, je vous serre bien affectueusement les deux mains, et vous envoie une bénédiction que mon âge permet de donner à votre jeune talent et à votre heureux avenir...

GEORGE SAND.

Embrassez pour moi votre bon et illustre père (1).

Il est maintenant facile de conclure.

L'incident du mariage acheva, par une amputation brusque, la déchirure douloureuse dont tout le monde souffrait à Nohant. Et tout se réunit pour accabler George Sand. Tout se réunit de même pour aigrir le sensible artiste, et envenimer sa blessure. On le voit à l'animosité croissante de ses lettres, de 1847 à 1849. La tristesse tourne en rancune, la rancune en mépris, et même en outrage. Au point où il en est après la révolution de Février, qui acheva de l'exaspérer, il accueille sur George Sand et sur les personnes de son entourage immédiat, les bruits les plus désobligeans, et les plus diffamatoires, ceux dont la police eut à faire justice (2). Il en vient à se persuader qu'il « a aidé George Sand à supporter les huit années les plus délicates de sa vie! » Ne prononce-t-il pas que « avec son fils aussi, cela finira mal, je le prédis et je l'affirme; » et que « Maurice, à la première bonne occasion, s'enfuira chez son père! » Autrement dit, il déraisonne. Certaines lignes, sous sa plume, paraîtraient à bon droit odieuses, si l'on ne songeait à son état. Et puis, « il y avait de mauvais cœurs entre eux, » suivant le mot de George Sand. Certes, si Chopin fut à plaindre, ce fut dans ces deux tristes années où son âme irritée s'exhalait avec son souffle haletant.

Si l'on veut voir encore le vrai Chopin, l'aimable et attachant Chopin, même durant cette funeste période, c'est à ses lettres à Solange qu'il faut se reporter (3).

(1) D'après l'original, à nous communiqué par A. Dumas en 1894.

(2) Nous faisons allusion aux commérages sur la filleule de George Sand, et au libelle infâme, composé de lettres apocryphes, dont George Sand a voulu faire justice elle-même dans une note de l'*Histoire de ma vie* (t. IV, p. 459). Chopin osa écrire que tout cela, c'était la *vérité*. — Là, encore, calomnie à part, il n'était pas au fait. Il n'a pas su la rupture soudaine d'un projet de mariage très avancé entre la filleule de George Sand et un artiste célèbre. C'est ce projet avorté, — d'ailleurs suivi d'assez près d'un mariage moins brillant, mais très honorable, — qui fut le point de départ de médisances gratuites.

(3) Ces lettres, au nombre de dix-neuf (la plupart sont des billets, mais deux ou trois sont assez importantes), nous appartiennent. Ce sont les réponses aux lettres de Solange publiées dans l'ouvrage de M. Carlowicz.

Chopin eut du moins cette consolation, en se séparant de la mère, de se dire qu'il était utile à la fille. Et il le fut, moins encore par le recours de sa bourse toujours ouverte au ménage pris de court, que par la douceur de son amitié, sa bonté conciliante, son dévouement au mari comme à la femme. Jadis, il s'était heurté à Solange enfant, volontiers maussade avec lui et même parfois grossière. Plus tard, il gâta la jeune fille, sans doute, comme dit George Sand, parce qu'elle était la seule à Nohant qui n'eût pas gâté Chopin. Jeune mariée, et malheureuse, Solange vint se blottir dans l'amitié de Chopin comme dans le seul refuge qui lui fût toujours ouvert. Et Clésinger, qui avait d'abord inspiré de l'aversion à Chopin (si jamais deux êtres se ressemblèrent peu, ce furent ceux-là), lui devint bientôt sympathique, grâce à l'admiration que Solange inspira au sculpteur pour le musicien (1). Et puis, n'étaient-ils pas tous les trois exilés du Paradis ?

C'est dans cette situation que la douloureuse année 1847 s'achève. L'année suivante verra de notables changemens. Désormais, nous n'avons qu'à laisser la parole à nos personnages. Leurs lettres parleront mieux que nous.

VIII

Aucune lettre de la mère ni de la fille durant l'année 1847. En 1848, deux seulement de la mère, et deux de la fille. Rien en 1849, rien en 1850. Les lettres de Chopin à Solange comblent une partie de cette lacune.

Chopin à Solange.

1847

Je suis très peiné de vous savoir souffrante. Je m'empresse de mettre ma voiture à votre disposition. J'en ai écrit à Madame votre mère. Soignez-vous.

Votre vieil ami. *Ch...* (2) mercredi.

(1) Solange assistait Chopin à son lit de mort. Clésinger moula son visage, et sculpta son tombeau au Père-Lachaise. George Sand ignora l'agonie de son ami. Elle déplore (*Hist. de ma vie*, IV, 459) qu'on ait cru devoir la lui cacher. Son dévouement fut prêt à l'acte, toujours. Mais on ne voulut pas l'employer. Voyez, dans l'ouvrage de M. Carlowicz, son dernier et triste billet à Louise Jedrzeïewicz, la sœur de Chopin, que celui-ci avait mandée en hâte pour le soigner. Ce billet resta sans réponse. Mais Chopin ne prononça aucune parole de haine contre George Sand sur son lit de mort. Ici encore, la légende est controuvée. (Voyez Carlowicz, vers la fin.)

(2) Chopin ne signait guère que des deux premières lettres de son nom, suivies d'une sorte de zigzag.

A la même.

Mercredi 24 [novembre 1847].

Je commence tous les matins depuis quinze jours à vous écrire combien je suis peiné de l'issue de vos deux visites à Nohant. Cependant le premier pas est fait. Vous avez montré du cœur, et il y a un certain rapprochement, car vous êtes priée d'écrire. Le temps fera le reste. Vous savez aussi qu'il ne faut pas prendre à la lettre tout ce qu'on dit, et si on ne *connaît* plus un étranger comme moi par exemple, il ne peut être de même avec votre mari qui est devenu de la famille.

... Il y a aussi dans le *Siècle* un article de Madame votre mère sur l'*Histoire* de Louis Blanc. Voilà tout. J'étouffe, j'ai mal à la tête et je vous demande pardon de mes ratures et de mon français. Donnez-moi une bonne poignée de main ainsi que votre mari. Votre dévoué, *Ch...*

A la même.

31 décembre 1847.

[Chopin lui envoie ses vœux, avec des nouvelles de son mari, qui ira « demain » la rejoindre, à Guillery, chez son père.] J'ai foi que tout s'arrangera peu à peu, et que bientôt au lieu de neuf lignes vous en recevrez quatre-vingt-dix, et que le bonheur de la grand'mère sera celui de la jeune mère. Vous adorerez toutes les deux le petit ange qui viendra au monde pour remettre vos cœurs dans leur état normal. Voilà le programme de 1848. ..

A la même.

Vendredi 3 mars 1848.

Je ne puis m'empêcher de vous écrire tout de suite tout le bonheur que j'ai à vous savoir mère et bien portante. L'avènement de votre fillette m'a donné bien plus de joie, comme vous pensez, que l'avènement de la république. Dieu merci que vos souffrances sont passées. Un monde nouveau commence pour vous. Soyez heureuse. Soignez-vous tous. J'avais bien besoin de vos bonnes nouvelles. J'étais au lit pendant les événemens...

Ce premier enfant de Solange ne vécut pas. Né le 29 février, à Guillery, il mourut le 6 mars. George Sand, accourue à Paris au premier bruit de la révolution, ignorait tout. C'est Chopin qui la mit au fait, au cours d'une rencontre :

Chopin à Solange.

Paris, 5 mars [1848].

Je suis allé hier chez Mme Marliani, et en sortant je me suis trouvé dans la porte de l'antichambre avec Madame votre mère, qui entrait avec Lambert (1). J'ai dit un bon jour à Madame votre mère et ma seconde parole était s'il y

(1) Le peintre Eugène Lambert.

avait longtemps qu'elle a reçu de vos nouvelles. « Il y a une semaine, m'a-t-elle répondu. — Vous n'en aviez pas hier, avant-hier? — Non. — Alors je vous apprends que vous êtes grand'mère : Solange a une fillette, et je suis bien aise de pouvoir vous donner cette nouvelle le premier. » J'ai salué et je suis descendu l'escalier. Combes l'Abyssinien (qui du Maroc est tombé droit dans la Révolution) m'accompagnait, et comme j'avais oublié de dire que vous vous portiez bien, chose importante, pour une mère surtout (maintenant vous le comprendrez facilement, mère Solange), j'ai prié Combes de remonter, ne pouvant pas grimper moi-même et dire que vous *alliez bien* et l'enfant aussi. J'attendais l'Abyssinien en bas quand Madame votre mère est descendue en même temps que lui et m'a fait avec beaucoup d'intérêt des questions sur votre santé. Je lui ai répondu que vous m'avez écrit *vous-même au crayon* deux mots le lendemain de la naissance de votre enfant, que vous avez beaucoup souffert, mais que la vue de votre fillette vous a fait tout oublier. Elle m'a demandé si votre mari était près de vous, j'ai répondu que l'adresse de votre lettre me paraissait être mise de sa main. Elle m'a demandé comment je me portais, j'ai répondu que j'allais bien, et j'ai demandé la porte au concierge. J'ai salué et je me suis trouvé square d'Orléans à pied, reconduit par l'Abyssinien (1)...

Solange à Chopin.

Mars 1848.

Mon bon Chopin, j'ai reçu ce matin la lettre où vous me parlez de ma mère. Oh! s'il est vrai qu'elle ait eu l'air de prendre intérêt à ma santé, faites-lui savoir mon malheur. Si elle est encore à Paris, qu'elle sache tout ce que je souffre, et combien j'ai besoin de consolations. Il est impossible que Clésinger quitte Paris. C'est bien assez que l'hôtel de Narbonne soit saisi par les créanciers de ma mère [nous avons montré plus haut la fausseté de ce terme]. Moi-même je lui écris tous les jours pour lui donner du courage et le forcer à rester. Mais ce que je vous demande est peut-être bien inutile. Elle ne bougera pas (2)...

George Sand « bougea » si bien, que Chopin écrit à Solange, le 22 mars :

Je suis fort heureux des bonnes lettres que Madame votre mère vous a écrites.

Son ressentiment avait fondu subitement à la nouvelle de cette tristesse succédant à cette joie. La mère se réveillait chez la grand'mère. Tout de suite, elle s'emploie auprès de ses amis

(1) Ici encore, nous vérifions la véracité de l'*Histoire de ma vie :* « Je le revis un instant en mars 1848. Je serrai sa main tremblante et glacée. Je voulus lui parler, il s'échappa... Je ne devais plus le revoir. » (IV, 473.) Le détail qui suit « Gutmann n'était pas là, » est aussi exact. Le dévoué Gutmann était le seul capable d'adoucir Chopin, et d'amener une détente, que George Sand souhaitait.

(2) Voyez la lettre *in extenso* dans Carlowicz, *ouvrage cité.*

politiques pour rétablir, dans une certaine mesure, les finances délabrées du ménage au moyen de commandes faites à Clésinger. Le talent du sculpteur avait fait sensation au Salon précédent. Charles Blanc était alors directeur des Beaux-Arts.

George Sand à Solange.

2 mai 1848.

Charles Blanc prétend n'avoir donné aucun ordre à des sculpteurs pour aider ton mari malgré lui. Lyonnet (?) assure que personne n'osera toucher à la statue [une statue colossale de la *Fraternité*] et qu'il y mettra ordre.

Au milieu de cette confusion, je conseille pourtant à ton mari de ne dépenser que l'argent qu'on lui donnera, et de s'arrêter si l'argent s'arrête; enfin, de ne faire dresser sa statue au Champ-de-Mars que le dernier jour avant la fête. Dans un désordre comme celui où nous sommes, il ne faut pas risquer ses propres ressources. Pourtant j'espère qu'il gagnera cette bataille. La tête colossale que j'ai vue est superbe; et, au premier *éclairci* politique, il aura certainement des travaux importans.

Solange à sa mère (fragment).

31 mai 1848.

Rien de nouveau ici, sinon que les affaires vont encore plus mal et qu'on bat le rappel encore plus fort. J'ai été hier voir Charles Blanc pour tâcher qu'il achète la statue du Salon [la *Bacchante*]. Il m'a gracieusement répondu qu'il ne pouvait disposer que de 25000 francs, et qu'avec cette somme il préférait avoir six mauvaises statues qu'une bonne. Voilà comment se portent les Beaux-Arts en France, et comment va leur Directeur.

Les temps étaient en effet très durs. Les créanciers de l'hôtel de Narbonne, effrayés, commencèrent par exiger le paiement des intérêts, que Clésinger devait depuis son mariage.

C'est une somme de 2500 francs à trouver de suite, écrit George Sand à sa fille, le 26 août 1848. Je ne le peux ici, j'ai fait le possible et l'impossible. C'est à vous de vous remuer et d'en venir à bout. Ce qui facilitera la chose, c'est que je puis vous cautionner pour cette somme de 2 500 francs, payable dans un an... C'est le devoir de ton mari de ne pas laisser vendre à bas prix l'immeuble que tu as apporté en dot, faute du service d'intérêts qui sont en résumé une somme minime...

Mais Clésinger ne trouva pas ou ne voulut pas trouver, et les créanciers, de plus en plus alarmés, procédèrent, en décembre, à l'exécution dont nous avons parlé. Ainsi se termina l'année 1848. Elle réalisait du moins, sur un point essentiel, le programme de Chopin : « J'espère beaucoup, pour votre tranquil-

lité à tous, dans votre correspondance avec Nohant. Dieu aidant, tout s'arrangera. » (Mardi, 14 décembre 1848.) Même année, date incertaine, lettre de Solange à sa mère :

Si Clésinger peut, nous irons t'embrasser au commencement de la semaine prochaine... Chopin a déjeuné ce matin avec nous. Il va bien pour lui. Il m'a rapporté des roses et des œillets, ce qui nous a rappelé les beaux œillets de la petite allée.

P.-S. — *Manon Lescaut*, est-ce un livre que je puisse lire?

L'année 1849 répara le deuil de la précédente. Le 10 mai, une seconde fille naissait à Solange, encore à Guillery. Dès le 14 mai, Solange, qui avait promis un filleul à Mme Bascans, s'excusait de l'erreur en ces termes joyeux :

Chère Madame, votre filleul s'est converti en une grosse fille d'une dimension énorme. Elle se porte à merveille, et, si elle ne vit pas, je ne sais pas quel enfant pourra vivre. Elle portera les noms de ses parens : *Jeanne* à cause de son père et de son parrain, *Gabrielle* à cause de moi et de ma belle-mère, et *Béatrice* à cause de vous, Mlle de Rozière m'ayant dit que vous aviez une prédilection pour ce prénom. C'est mon père qui est le parrain (1).

« Si elle ne vit pas... » hélas! elle vécut peu, assez cependant pour être à sa mère et à sa grand'mère une source de larmes intarissables. Jeanne, ou plutôt *Nini*, va bientôt remplir la correspondance de Solange et de George Sand.

Chopin, plus souffreteux que jamais, écrit à cette occasion :

Un ami bien malheureux vous bénit et bénit votre enfant. Il faut espérer que l'avenir vous [donnera, mot sauté] d'autres gages de consolations et de faveurs. Jeunesse oblige. C'est-à-dire, il faut absolument être heureuse et conserver votre souvenir à ceux qui vous aiment.

Il écrivait encore (c'est la dernière lettre que Solange reçut de lui), le mercredi 4 juillet 1849 :

Ne parlons plus de moi. J'ai vu avec plaisir que vous avez été sans fatigue jusqu'à Bordeaux. Cela ne prouve pas cependant qu'il ne faille pas vous ménager. Je me figure votre petite fillette avec une grande tête riante, criante, tapageuse, bavante, mordante sans dents, et tout ce qui s'ensuit.

(1) *La Fille de George Sand*, p. 73.

Vous devez être toutes les deux bien amusantes ensemble. Quand la ferez-vous monter à cheval ? J'espère que maintenant vous avez de la besogne à tout moment et que vous voudriez doubler les heures du jour et de la nuit, malgré que la Gasconne doit vous éveiller souvent..

Ayez la bonté de m'écrire deux mots dans un moment que votre fille vous laissera tranquille, pour me tenir au courant de votre santé à *tous*, maintenant que la famille a augmenté d'une si grande pièce. Soyez heureux tous. *Ch...*

Chopin se sentait mortellement atteint, quoiqu'il cachât la situation à ses amis. Déjà le 25 juin, il avait mandé sa sœur Louise. Il attendait que l'Empereur autorisât celle-ci à venir le soigner. Sa dernière agonie allait commencer. Solange fut une des personnes qui recueillirent son dernier soupir, le 17 octobre 1849.

IX

Rien ne reste, avons-nous dit, de la correspondance échangée en 1849 et 1850 entre George Sand et sa fille. Nous l'avons au contraire, sinon entière, en tout cas très abondante de part et d'autre, pour les années 1851, 1852, et les suivantes (1).

Les premiers mois de l'année 1851 s'écoulent gaîment, sans incident notable. Les rapports sont très affectueux. George Sand, occupée de théâtre, parle fréquemment de cette *Claudie* (2), que le Théâtre-Français a reprise le 1er juillet 1904, lors des fêtes du Centenaire, avec un succès éclatant. Solange se laisse emporter au tourbillon de la vie parisienne. Elle reçoit des écrivains à dîner, soupe chez Arsène Houssaye avec des comédiens ; elle a chevaux, voiture, cocher anglais; entre temps, elle projette de partir pour Nohant « avec son bataclan. » Clésinger, médaillé de première classe en 1848, décoré en 1849, artiste en vogue, fait des tournées à Londres, et travaille, à ses momens perdus, à la statue de sa belle-mère. Il professe pour elle, outre l'admiration de naguère, une reconnaissance et une affection véritables.

(1) Nous comptons 49 lettres de Solange en 1851, 48 en 1852, 30 en 1853, 39 en 1854, en tout 166. Pour la même période, 70 lettres de sa mère. Les lacunes de ce côté sont visibles.

(2) Des fragmens de ces lettres sur *Claudie* ont été cités par M. Émile Faguet dans le feuilleton dramatique du *Journal des Débats*, du lundi 4 juillet 1904.

George Sand à Solange.

13 février 1851.

Tu me dis toi-même que tu as monté à cheval le lendemain d'une fausse couche. Que veux-tu qu'on dise et qu'on fasse à cela ? Si Nini se jetait exprès dans le feu, tu verrais si tu prendrais la chose philosophiquement.

A la même.

23 mars 1851.

Nous sommes dans de grands remue-ménage aujourd'hui. Il y a une très jolie salle de spectacle à La Châtre, et une troupe de comédiens pas trop mauvais et assez honnêtes gens. Nous leur avons fait étudier et jouer *Claudie* sur le théâtre de Nohant. Bocage est arrivé hier soir et joue avec eux ce soir le père Remy sur les planches de La Châtre. Ils sont venus encore répéter avec lui ici ce matin. C'est l'éternel *Roman comique*, les éternels types de La Rancune, Destin, Mlle de l'Étoile. Il n'y manque pas même Ragotin, l'amateur, le galant et le mystifié. C'est le gros Magnard qui prend ce rôle, excellent homme d'ailleurs et pas rageur comme Ragotin, mais bouffon dans sa galanterie avec les comédiennes de province. La Châtre est à l'envers. Tout est loué, même les places à 3 francs ! Beaucoup feront une maladie d'avoir déboursé pareille somme. C'est une gracieuseté et une charité de Bocage pour ces pauvres cabotins. Ils ont réellement très bien joué ici. Nous avions une vingtaine de paysans dans notre public. Ils riaient comme des fous aux endroits les plus pathétiques. On se retournait pour les faire taire, et on les voyait tout en larmes. C'est très drôle, l'effet de l'émotion scénique sur ces braves gens. Ils pleurent ; mais comme ils savent que *c'est pas vrai*, ils rient de ce qu'ils pleurent. On dit que les nègres font de même. Et pourtant, ceux-ci ne sont pas des nègres. Ils sont diablement fins.

A la même.

13 avril 1851.

...Rachel se plaint beaucoup de ton mari. Elle dit qu'il lui a demandé 15 000 francs de chaque buste. *Je ne te garantis pas qu'elle ait dit cela*, mais on le lui fait dire, et je suppose que c'est faux ou exagéré. Je ne t'en parle pas pour te dire un cancan, ni pour donner blâme ou conseil à ton mari. Je te dis *à toi*, s'il y a quelque chose de vrai dans tout cela : tâche donc d'obtenir de ton mari qu'il fasse toujours un prix d'avance, et qu'on s'y tienne de part et d'autre. Il s'est presque toujours disputé et brouillé avec les gens qui lui ont fait faire des travaux particuliers. C'est fâcheux, qu'il ait tort ou raison dans les différends. On lui fait la réputation d'un artiste très exigeant et avec lequel il faut plaider ou se quereller...

... J'ai fait un *Molière* que Bocage va jouer aux boulevards. Nous le jouerons ici en attendant. On a joué *Claudie* à La Châtre avec un grand succès. J'y ai assisté à cause de Bocage. On m'a applaudie beaucoup quand je suis entrée dans ma loge, car il y a maintenant des loges et le théâtre est très joli. J'avais envie de les prier de me laisser tranquille, eux qui voulaient me pendre il y a deux ans. On ne comprend rien aux caprices de ce bas monde, et le mieux est de ne pas s'en occuper.

Solange à sa mère. (Réponse.)

Avril 1851.

... Je voulais tous les jours t'écrire, et puis, comme je suis dans une veine de plaisirs et de dissipations, je n'en trouvais jamais le temps. Ne t'inquiète donc pas de moi quand je n'écris pas. C'est la meilleure preuve que je me porte bien. Quand on souffre, on donne de ses nouvelles, pour avoir le soulagement de se plaindre. Il n'y a que les héros de roman ou les grands hommes de l'antiquité qui aient su souffrir et se taire. Je ne fais point partie de ces deux catégories, ainsi ne t'inquiète pas de mon silence. Quand j'aurai le moindre bobo, n'aie pas peur, je t'en ferai part immédiatement.

Je ne demande pas mieux que d'aller passer quelques jours à Nohant avec Nini, si tu viens à Paris et si mon mari se trouve reparti pour Londres, car je ne voudrais pas le laisser seul ici. Je profite de ce qu'il est là. Il est revenu de Londres couvert de beaucoup de lauriers, de compliments, et d'un peu d'argent. La Reine a daigné admirer elle-même la *Bacchante;* et, quand la Reine admire là-bas, tout le monde admire. Pendant que Clésinger était à Londres, le gouvernement lui a fait une commande de 25 000 francs.

A propos d'argent, Rachel est une farceuse avec ses 15 000 francs par buste. Elle était convenue de 5000 francs par buste; et, quand il a fallu payer, elle a tant chicané qu'on lui a laissé les deux pour 8 000 francs. Judith disait à propos d'elle : « Moi, je suis juive ; mais Rachel est Juif. » Je doute que Rachel ait dit cela. Après tout elle en est bien capable; ce qui ne l'empêche pas de venir souper et rire avec nous de temps en temps. Rachel n'est pourtant pas méchante sans motif, et elle n'a pas à se plaindre de nous, au contraire... Et puis, d'ailleurs, qu'importe un cancan de plus ou de moins? On dit tant de mal de tout le monde ; on éreinte tous les jours son meilleur ami. Consolons-nous donc tranquillement en n'y pensant plus, et appliquons-nous tout bonnement ces mots de Voltaire : « Il faut toujours que ce qui est grand soit attaqué par les petits esprits. » En créant l'homme, Dieu n'a pas dit qu'il devrait être étouffé par sa modestie. D'ailleurs, qu'est-ce que la modestie ? C'est le doute de soi-même, c'est la conscience de son impuissance morale ; l'homme vraiment fort, ne doutant pas de lui-même, ne doit pas être modeste.

George Sand à Solange.

Printemps 1851.

Ta vie est très fantastique, ma chère grosse, et, plus elle va, moins j'y comprends. Ce n'était pas la peine de faire tant de romans pour me voir dépasser dans l'invraisemblable par le roman de l'existence que tu mènes. J'ai ri de ta lettre [cette lettre est perdue], elle est bien drôle, mais prends pourtant garde à tes plaisanteries par lettres : on les décachette si souvent !

Tout en riant, je suis triste de ne pouvoir t'arranger une autre manière d'être. Si ça t'amuse, et Dieu le veuille, c'est moi qui ai tort dans mon jugement.

Solange à sa mère.

Fin mai 1851.

J'irai te voir dans huit ou dix jours, peut-être mardi prochain, c'est-à-dire de demain en huit. Ce beau temps à Paris me rend triste *comme une miette de pain dans un bonnet de coton.* Et puis, depuis que tu es partie [George Sand avait touché barres quelques jours à Paris pour les répétitions de *Molière*], les journées me paraissent d'une longueur extrême. Quand on demande à Nini où est grand'maman, elle répond : « Grand'maman est *patie* dans le beau *jadin* chercher des joujoux à Nini. »

...Au revoir, ma chérie. Je t'embrasse du fond de mon cœur, et Nini en fait autant. Mon mari te remercie et te serre la main. La statue (1) a manqué de s'écrouler hier. Le fauteuil a faibli par les jambes ; mais on est arrivé à temps pour te porter secours, et tu es intacte. Alexandre Dumas a eu l'idée de faire une souscription pour t'offrir cette statue en marbre. M. de Girardin, le comte d'Orsay, Dumas et le vieux roi Jérôme se mettent en tête.

A la même.

Début de juin 1851.

Ma mignonne, mon mari est parti hier pour Londres [second séjour de Clésinger en Angleterre dans cette année 1851] ; et moi je peux d'autant moins quitter Paris que ce sacré ministère n'a pas encore regorgé son argent. Tout cela m'ennuie fort, car je ne pourrai aller te voir avant 15 jours. Et puis, ce beau temps est désespérant à Paris. Cela me rend triste et grognon comme tout d'apercevoir le soleil et la verdure dans mon Meissonier de jardin. Je monte à cheval à 7 heures du matin pour me rafraîchir les idées, mais je ne trouve au bois de Boulogne que poussière, et imbéciles en pantalons nankin. Je prends des bains dans une baignoire pas toujours propre, à l'ombre de deux robinets en cuivre. Je me roule avec Nini sur un tapis vert et rouge qui, malgré ma bonne volonté, ne peut pas me faire l'illusion d'une prairie émaillée de coquelicots. Quand je fais bondir Bébé [sa chienne] dans mon vaste jardin, elle m'écrase mon pied d'œillet ou me bouscule mon unique rosier. Je mange à regret, et je boude si fort en dormant que je m'en réveille la nuit. Enfin, je suis la femme la plus malheureuse des cinq parties du monde, y compris l'Océannie.

...Si tu m'envoyais le rôle que tu me destines, je l'apprendrais ici et serais aussi avancée que vous en arrivant là-bas. Je demande un rôle de gamin, ou d'Armande Béjart, ou de muet qui ne retrouve pas la voix, s'il y en a. Je pourrais bien aussi remplir celui du domestique qui fait entrer beaucoup de monde chez M. le marquis.

(1) Il s'agit de la statue du Théâtre-Français, déposée au Louvre après l'incendie de 1900, et qui vient de faire retour à la Comédie. Cette statue n'est pas à vrai dire un portrait ; elle représente la *Littérature*, et n'offre avec les traits de George Sand qu'une ressemblance générale et « stylisée, » en réalité alourdie et vieillie.

George Sand à Solange.

9 juin 1851.

Eh bien, ma mignonne, te voilà donc retardée indéfiniment ? Si ce n'était que l'argent de ton petit voyage qui te manque, je te l'enverrais de suite ; mais tu as des comptes à régler, dis-tu, et je suis à sec comme *Molière* m'a laissée... Hâte-toi donc, si tu peux...

Rien de nouveau ici, je crois qu'il n'y a nulle part une vie plus monotone et plus paisible. Moi, je m'y plais. Mon âge et mon travail en ont besoin. Nous étudions nos rôles pour la pièce en question. Je suis en quête et j'ai bien peur d'en être réduite à la faire moi-même, ce qui ne m'amuse pas, car je suis détestable. Si ce n'était que la question de s'embêter deux heures pour faire amuser les autres, cela me serait bien égal. Mais quand je suis forcée de jouer un long rôle dans mes pièces, mon but, qui est de voir, n'est pas rempli. J'ai la tête dure comme un vieux pavé, pour apprendre par cœur, et j'ai tant à me préoccuper de ma mémoire que je ne juge plus bien mon rôle. Tu auras deux autres rôles à choisir si ça t'amuse. Si ça ne t'amuse pas, ces rôles-là seront facilement remplis par d'autres.

... Je voudrais que la souscription dont tu m'as parlé réussît, et qu'elle rapportât une bonne somme à ton mari. Mais je crains de n'avoir pas assez d'amis pour former une grosse liste; et, dans ce cas-là, il ne faudrait pas que ton mari se mît dans des dépenses pour cette statue. Il pourrait la garder en plâtre pour des temps moins *anti-socialistes*, c'est-à-dire probablement quand je ne serai plus de ce monde.

A la même.

12 juin 1851.

Je vais m'armer de patience, ma mignonne, puisque tu me promets que je n'y perdrai rien. Mais je m'afflige de te savoir enfermée à Paris quand il fait si bon sous les arbres. Nous avons été hier à la forêt de Saint-Chartier. Je pensais à toi, qui aimes tant les mauvais chemins. Celui-là ne laissait rien à désirer. Nous avons rencontré pas mal de serpens : Manceau n'en a plus peur (1), depuis qu'il porte toujours une pierre infernale et de l'alcali dans sa poche. Nous en avons tué un, qui certainement n'avait pas de mauvaises intentions, mais on a un préjugé contre ces pauvres bêtes. Nous avons aussi rencontré deux crapauds, de ces crapauds respectables qui ont peut-être deux cents ans et que leur ventre empêche de marcher. Lambert les a caressés à grands coups de bâton sur le dos. Cela paraissait les chatouiller agréablement et ils faisaient les yeux en coulisse. A propos de crapauds, nous avons trouvé une jeune première qui ressemble à une petite grenouille, ce qui ne l'empêche pas d'être très jolie. Je crois qu'elle sera intelligente, elle n'est pas timide du tout et ne recule devant rien. Mme Duvernet prend l'autre rôle de jeune femme. Il reste une mère qui n'a que peu de chose à dire et que je ferai, à moins que ça ne t'amuse de mettre une perruque poudrée et des paniers. Dans ce cas-là, tu seras assez à temps dans quinze

(1) Quelques jours auparavant, Manceau avait failli s'évanouir à la vue d'un orvet. George Sand et Solange en firent de bonnes gorges chaudes

jours, car tu apprendras ce rôle en une heure... Maurice est effrayé de faire un amoureux. Il est comme toi et comme moi aussi; la tendresse et les larmes de convention, sur les planches, ne lui viennent pas du tout. Mais il est le seul dont la tournure aille au rôle, tant pis pour lui. On a *rejoué* avant-hier, pour faire débuter la jeune première, une de nos anciennes improvisations, revue et corrigée, *Pierrot comédien*. Te souviens-tu que tu faisais le rôle de *Valère*, le jeune fils de la baronne dévote chez qui débarquent des comédiens? Tu étais un bien joli amoureux, pas amoureux du tout.

... Voilà toutes les nouvelles de Nohant. Marquis [le chien] est tondu, Palognon [Villevieille] dessine, Lambert peint, Manceau grave, Maurice fait un peu de tout. Moi, je fais des chapeaux de paille, à la veillée. Je t'en ferai un quand tu seras ici, et que je pourrai te l'essayer à mesure. Bonsoir, etc.

Enfin Solange arrive. La gaîté reprend de plus belle à Nohant. On joue la comédie, on se promène, on bavarde. Nini emplit le vaste escalier des éclats de sa joie enfantine. Mais cela ne dure qu'un instant. Un matin, George Sand apprend que Solange a « décampé » subitement, et décampé seule. En même temps on lui remet le billet suivant griffonné au crayon :

Ma chérie, décidément je pars. J'aime mieux cela. Le style ne fait aucun effet sur mon mari. Et puis j'aime mieux juger par mes propres yeux. Je veux savoir si c'est un caprice, ou si réellement il a besoin de moi pour quelque affaire, ou s'il est malheureux sans moi. S'il ne s'agit que de cancans, je reviendrai de suite. Adieu, ma mignonne, ou plutôt au revoir. Je te confie la santé de Nini et je charge Manceau de la conduire tous les matins. Elle s'est éveillée, cette nuit, pour dire : « Gentille grand'maman! »

SOLANGE CLÉSINGER.

Solange ne devait pas revenir tout de suite. Que s'était-il passé? Le mari, retour de Londres, avait-il recueilli une médisance qui avait éveillé sa jalousie? Et Solange, qui tenait encore à son mari, avait-elle tout quitté sur une lettre inquiétante? Il est fort probable. On devine l'émotion de la mère.

J'ai été douloureusement surprise en apprenant ce matin que tu étais partie, et partie seule. Je n'aime pas qu'une jeune femme comme toi s'en aille seule par les voitures publiques, et j'aurais voulu que Varennes [le vieux docteur] t'accompagnât, puisqu'il était venu ici pour toi. Je ne voudrais pas non plus être *chargée* longtemps de Nini de cette façon. Elle est gentille et adorable, mais enfin je ne connais pas sa bonne, et je n'ai pas d'autorité sur elle. Si elle ne gouvernait pas bien l'enfant, je n'aurais pas le droit de lui rien commander comme je le ferais si c'était une personne à moi.

... Je ne sais si je dois espérer que tu reviennes faire ton mois de campagne ici. Je ne comprends rien à ce qui arrive, et je jurerais qu'on a inventé les prétendus cancans faits à ton mari. Rien n'a pu sortir d'ici, parce qu'ici autour de moi il n'y a que des gens qui me respectent, et toi par conséquent. Et puis, parce qu'il n'y a rien, rien à dire sur des promenades où je suis toujours, ou bien Varennes et autres vieux; et encore moins sur des baignades où nous sommes tous habillés de la tête aux pieds d'une manière qu'on pourrait dire *exagérée*. Je comprends seulement que ton mari s'ennuie loin de toi. Je désire bien qu'il ait le courage de te laisser revenir; mais, s'il ne l'a pas, je ne te demande pas d'insister, car il est certain que l'affection d'un mari qu'on aime est la meilleure chose à conserver. D'ailleurs, cela ne me fâche pas, moi, et tu es sûre de me retrouver quand tu pourras revenir sans le priver et sans l'affliger... Les mamans ne sont pas jalouses, et elles savent qu'il faut céder aux maris. Je t'embrasse mille fois. (Fin juin ou début de juillet 1851.)

Ce ne fut cette fois qu'une alerte. L'ombrageux mari, radouci par l'arrivée de sa femme, écrivait à George Sand, le 22 juillet :

Ma chère mère, tout heureux de l'arrivée soudaine de Solange, je pense cependant plus à son bonheur qu'à moi-même. Je désire et vous demande de vous la ramener moi-même, car elle est bien jeune pour voyager ainsi toute seule.

Je vous remercie de cette bonne lettre que vous venez de lui écrire; cela dédomage bien des sottises et des jalousies que le monde invente. Dès que mes affaires seront débrouillées, Solange pourra vous rejoindre, et moi je me remettrai au travail avec plus de courage que jamais.

Adieu, ma chère mère, je n'ai pas besoin de vous recommander ma petite fille, mais je vous remercie de votre tendresse pour elle. Du courage, et bien des choses à Maurice.

Le sculpteur CLÉSINGER.

Une ou deux semaines se passent. Nini est ramenée à sa mère, superbe de santé, sauf une égratignure à la joue. L'enfant est tombée dans un buisson de roses, et celles-ci, « jalouses de Nini, » dit George Sand, l'ont griffée. La grand'mère se sépare d'elle avec chagrin. « J'aurai un réveil triste demain en ne la voyant pas défaire ses souliers sur mon lit. » Elle a déjà observé son caractère; elle fait des remarques sur son régime. Mais sa fille va l'inquiéter aussitôt. Solange est malade. « Pas plus tôt de retour ici, me voilà par terre. J'ai besoin d'un régime excitant et de secousses, à cause de mon tempérament chlorotique et endormi (5 août). » On lui ordonne le cheval. Elle monte en homme, ce qui lui vaut les admonestations énergiques de sa mère. Là-dessus, fausse couche de trois mois. « Il paraît

que j'étais enceinte lorsque j'ai été te voir à Nohant. Je ne m'en doutais guère pourtant. Toujours est-il que je suis au lit pour quelques jours, et fort *embêtée* (19 septembre 1851). »

« Embêtée, » Solange l'était de toutes façons. Le vide de cette existence commençait à lui peser. Son esprit inoccupé, son cœur sans aliment, criaient famine. L'ennui, d'abord, s'empare d'elle. Elle voudrait s'occuper, le courage lui manque. Comment s'y prendre? Elle a des habitudes et des goûts de princesse. Et les embarras du ménage recommencent. Et le mari, jusque-là assez attentif, découvre peu à peu sa vraie nature, intempérante, brutale, grossière! Des allusions voilées percent d'abord; puis la tristesse, puis le désespoir, le cri d'appel vers sa mère. Cette fois, c'est la crise prévue et redoutée (août-octobre 1851).

X

— 14 août : Je donnerais bien deux sous pour savoir écrire et avoir du talent. Cette réflexion arrive à propos de bécasse, parce que je ne sais rien faire et que je m'ennuie. — 25 août : Je t'assure, ma chérie, que mon régime n'est pas du tout fantastique; c'est ce régime-là qui me sauve; sans lui il y aurait longtemps que l'on m'aurait trouvée suspendue à l'espagnolette de ma fenêtre. Ah! l'ennui! Tu me dis de travailler. Est-ce que j'ai du talent, est-ce que je sais faire quelque chose? et, quand je le saurais, le pourrais-je dans ce moment-ci? Voici ce qu'un auteur, qui ne manque pas d'un certain mérite, dit dans un livre intitulé les *Lettres d'un voyageur :* « L'ennui est une langueur de l'âme, une atonie intellectuelle qui succède aux grandes émotions ou aux grands désirs... Ni le *travail*, ni le plaisir ne sauraient le distraire, etc. » — Septembre : Je ne demanderais pas mieux que de travailler, si je savais par quel bout m'y prendre, et si j'avais un *Delatouche* pour me dire : C'est mauvais, il faut faire autrement. Les raisonnemens ne m'ennuient jamais quand ils viennent de ceux que j'aime; et les observations, quand même je les conteste, n'en font pas moins leur effet lorsqu'elles sont justes.

George Sand à Solange.

15 septembre 1851.

Tu me disais dernièrement que tu essayerais de travailler si tu avais un Delatouche. Tu trouveras conseil et amitié partout; et, pour mon compte, je te serai un Delatouche plus bénin, je t'en réponds. Tu devrais, de temps en temps, t'exercer pour toi-même à résumer tes réflexions, tes impressions, etc.) [Suivent les conseils les plus précis, les plus pratiques. Comment George Sand vient de découvrir Bossuet, dont la beauté l'a « épatée (1). »]

(1) Tout ce passage a été cité par M. René Doumic dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1904.

En résumé, à ton âge, on a déjà un grand fonds dans l'esprit. Mais il est flottant, parce qu'on n'a pas la forme. C'est le chaos, où tous les élémens de la création existaient bien, mais qui n'était, comme dit Ovide, que *rudis indigestaque moles*... Quand la forme est venue, on est tout surpris de voir ce que le fonds produit, et on se découvre soi-même après s'être ignoré longtemps. On s'en veut alors pour le temps perdu, et on ne trouve plus la vie assez longue pour tout ce qu'on voudrait tirer de soi. Avec ou sans grand talent, avec ou sans profit d'argent, avec ou sans réputation, n'est-ce pas un immense résultat obtenu, une victoire sur les ennuis, les déceptions, les langueurs et les chagrins de la vie? La vie ne peut pas changer pour nous et autour de nous. Tous, nous sommes condamnés à en souffrir plus ou moins. Mais nous pouvons agir sur nous-mêmes, nous nous appartenons, nous pouvons nous transformer, nous fortifier, et nous faire, du travail et de la réflexion, une arme ou une cuirasse. Moi, je crois que tu aurais facilement du talent, et que le goût du talent te créerait l'habitude de la réflexion. Eh bien, la réflexion nous suit et nous occupe partout, à cheval comme à pied, dans le monde comme dans la solitude. Tu ne t'ennuies que parce que beaucoup de réflexions t'oppressent sans se coordonner, et cela te donne quelquefois des apparences d'irréflexion qui trompent sur ta véritable nature. Je t'ai vue, enfant, parfois si grave et si avancée, que jamais je ne croirai que cela doive aboutir à faire de toi une *lionne*. Cela peut t'amuser huit jours, et arriver vite à te lasser singulièrement.

Ne prends pas tout cela pour un sermon, et n'en garde que ce qui t'ira et te paraîtra juste. Si tu essaies de ranger quelques réflexions, ou un récit ou n'importe quoi sur un bout de papier, envoie-le-moi, et je ne te dirai pas *c'est mal* ou *c'est bien*, mais : *voilà ce que tu voulais dire et tu ne l'as pas dit*, ou bien : *tu as dit là-dessus plus que tu n'en penses*, car cela arrive souvent quand on tâtonne. Ton affaire, si tu t'y mets, c'est, je le répète, de chercher la forme pour commencer. Si je te montrais mes premiers essais, cela te ferait bien rire, et te donnerait grand courage.

A ces conseils précis, directement sollicités, Solange ne répond qu'avec mollesse. Et là-dessus la mère redouble d'avertissemens pénétrans, d'encouragemens virils et généreux :

Je te rabâche qu'il faut t'occuper, mettre moins de ta vie dans des choses frivoles qu'un rien peut détruire, tandis que le travail est toujours comme une main rude, mais fidèle. Au reste, que veux-tu ? La jeunesse est certainement un âge de souffrance. On ne peut pas se persuader que certains rêves sont des rêves; et si tu te creuses la tête autant que j'ai fait à ton âge, tu n'as pas fini ! Je n'ai vraiment commencé à pouvoir vivre que le jour où j'ai travaillé pour vivre. Il y a toujours aussi un certain bonheur domestique qu'on se fait à soi-même selon les conditions où cela se trouve; car c'est fort varié, les caractères et les existences ! Tu m'as dit toujours que ton mari t'aimait et tout le monde me l'a dit. Ta Nini est charmante et pousse bien. C'est quelque chose. Tu n'es pas laide, tu n'es pas bête. Tu te porterais bien si tu voulais t'en donner la peine. Les plus grands malheurs

d'une femme, tu ne les éprouves donc pas. Le reste, c'est, comme dit Hyacinthe, une affaire de goût, en parlant de la cinquième partie du monde, *on n'y est pas forcé.* C'est une oasis enchantée qu'on voudrait bien découvrir, mais où les voyageurs n'ont encore trouvé que des serpens et des sauvages.

Si tu as quelque peine intérieure où je puisse te donner quelque force intérieure, dis-la-moi. Si tu sens que ce que je te dirais ne servirait à rien, tâche de la *réduire* toi-même. Tu n'es pas expansive en général. Tu as peut-être raison. Se confier seulement pour parler de soi ne sert qu'à nous amollir.

Même langage, approprié à une nouvelle circonstance, dans une très belle lettre du 19 octobre (citée en partie par M. Doumic). Mais cette ferme sagesse révolte la jeune femme. Elle proteste avec colère :

Tu dis que la jeunesse est l'âge de la personnalité ! Certainement, et c'est bien juste. D'abord, parce que... [ici une ligne coupée] sauf beaucoup d'exceptions, la vieillesse est en général l'âge de la sécheresse et de l'égoïsme. Et puis, parce que jeunesse oblige. C'est-à-dire qu'il faut absolument être heureux pendant qu'on est jeune. Sans cela, quand donc le sera-t-on ? Le bonheur ! Mais je l'envisage comme le droit le plus sacré de la jeunesse... — Le devoir ? un de ces grands mots, vide de sens... ; — la vertu ? une fameuse duperie, etc.

Toute la lettre est sur ce ton. Parfois, cependant, l'accent change. C'est de la vraie douleur qui s'exhale. Solange est atteinte au fond. Et elle implore du secours :

L'amour n'est-il donc que l'expression d'un désir, et l'amitié qu'une habitude ? Ah ! dis-moi, toi qui as le double de mon âge, à quoi faut-il croire ? qui faut-il donc aimer ?

Il faut t'aimer, n'est-ce pas, ma chérie, il faut aimer Jeanne ? Ah ! je vous aime toutes les deux de toutes les forces de mon âme, comme je n'aime personne au monde. Mais Jeanne a deux ans, et toi tu es à 60 lieues de moi. Et, en attendant, le chagrin me ronge, et je dévore mes larmes dans mon coin, honteuse d'avoir la faiblesse de souffrir et de ne savoir me taire. Non, je ne puis te le dissimuler, je souffre horriblement, et, si je me connais bien, j'en ai pour longtemps encore. Le chagrin chez moi n'est ni violent ni emporté, mais il est profond et de longue durée. Ah ! console-moi donc, ma chère mère ! De quoi, me diras-tu ? D'avoir un cœur et de vouloir aimer.

Voilà quatre pages bien longues, bien confuses, bien lourdes, bien tristes. Eh ! mon Dieu, on endure tout de ses enfans : il faut bien pleurer avec eux quand ils souffrent, comme on rit avec eux quand ils sont gais. Cette semaine [le 17] est l'anniversaire mortuaire d'un être qui a souffert aussi, de notre pauvre Chopin. Qu'il était bon, celui-là ! et qu'il était dévoué et tendre !

Quand viens-tu à Paris, ma mignonne? Qu'il me tarde de te voir! Écris-moi, dis-moi que tu m'aimes, et que quand tu souffrais, autrefois, ma présence te consolait. Adieu, embrasse Maurice pour Nini et pour moi; à toi, *Solange*... Mardi. [Vers le 15 octobre 1851.]

De tels accens ne pouvaient laisser une mère insensible. Nous voyons son inquiétude croître de billet en billet. Elle appelle Solange à Nohant, pour « causer. » Le 5 novembre, elle écrit à Poncy :

Solange est venue ici passer quelques jours avec sa fille. La petite est ravissante. Solange n'est pas heureuse. Son mari est fou à moitié, et elle n'est pas du tout souple. Je ne sais si cette union ira loin, et, comme vous pouvez croire, je suis bien triste.

Ainsi s'achève l'année 1851 qui s'annonçait si brillante.

XI

Les années 1852, 1853, 1854 sont remplies par les démêlés de Solange avec son mari. George Sand avait bien prévu. C'était déjà la désunion, ce fut bientôt la brouille, puis les procès. Le mari et la femme vivent sur le pied de deux ennemis, tantôt s'épiant pour se surprendre en faute, tantôt se harcelant d'exploits d'huissier, tantôt se prêtant à quelque raccommodement boiteux dont les clauses sont tout de suite violées; et les hostilités recommencent. Tout cela est fort oiseux à raconter, et parfois répugnant. Disons vite que Clésinger semble avoir eu presque tous les torts, du moins jusqu'en mai 1854. C'est lui qui est responsable de la vie de bohême que mena le ménage dès le début, situation qui s'aggrava lorsque l'avènement de l'Empire eut exalté chez Clésinger la folie des grandeurs. Il voulait faire figure aux Tuileries, ne rêvait que projets gigantesques, escomptait et dévorait d'avance les sommes que ces projets lui rapporteraient, lâchait la bride à tous ses instincts de désordre. Il avait un atelier, mais rarement un appartement. Sa femme, privée du strict nécessaire pour entretenir un ménage, n'était guère soutenue, à la lettre, que par les subsides de Nohant et par ceux plus irréguliers, mais cependant effectifs, envoyés de Guillery par son père. Comment s'étonner que Solange ait demandé la séparation dès le début de 1852, et que ce soit elle, deux ans durant, qui ait attaqué son mari? Elle désarme d'ailleurs fréquemment

aussi, soit lassitude, soit prudence; car les colères de Clésinger sont effrayantes. Au chevet de son beau-père mourant, elle renonce à ses poursuites, et le brave homme expire en la remerciant. Mais Clésinger ne tient pas ses promesses. De là, rupture, procès en restitution de dot. Clésinger reconnaît qu'il doit au moins à Solange la rente des 50000 francs restans sur la vente de l'hôtel de Narbonne; mais il réclame l'enfant. Alors commence cette lutte pour l'enfant qui est l'épisode poignant de cette histoire, le seul qui mérite de nous attacher, à cause des souffrances de la mère et de la grand'mère durant cet atroce débat, et de la catastrophe qui le dénoue. Mettre Nini en sûreté, disputer Nini au tribunal, la préserver d'un enlèvement, la cacher, telle est l'unique préoccupation des deux femmes, au milieu de quelles alertes !

Solange à sa mère.

29 avril 1852.

Mon mari est un fou... s'il en fut jamais... Je consens de tout mon cœur à ce que l'enfant te soit remise. *Toi ou moi c'est la même chose.* Mais je ne veux à aucun prix la lui confier deux mois par an... A présent, elle est trop jeune pour être abandonnée à un pareil homme qui la laisse manquer de tout. Plus tard, ce sera une jeune fille. Et il sera tout aussi dangereux de la laisser à un homme aussi grossier, aussi cynique, un homme qui a de pareilles relations et qui ne respecte rien au monde...

Pendant ces tiraillemens, Nini faisait la navette entre Besançon (chez les beaux-parens de Solange) et Nohant. Après une absence un peu prolongée, elle ne reconnut pas sa mère, et ne s'apprivoisa qu'à la longue avec elle. Ce fut pour Solange un premier coup de poignard. A Nohant, du moins, on entretenait le souvenir de la maman absente A peine est-elle tranquille, nouvelle alerte : « Cache Nini ! envoie-la au Coudret, » écrit-elle à sa mère, le 25 août. Clésinger parle de l'enlever. George Sand met Nohant en état de défense; elle mobilisera, s'il le faut, les pompiers de Manceau ; si Clésinger veut user de violence, il est sûr de trouver à qui parler.

La correspondance ne roule plus que sur l'innocente, qui joue, en riant aux éclats, dans le parterre de Nohant. Quels soins aussi, que de sollicitude! En août elle a la dysenterie. Tout le monde la soigne; mais, comme elle est la « reine des

Ninis, » elle n'accepte sans sourciller son petit clystère qu' « à condition que les fleurs et les rubans flotteront à la seringue, et que Manceau siffiera un air pendant la manœuvre. » Elle se remet. Bientôt elle « mord dans la pomme de terre avec délices. » La voilà rétablie. Mais déjà sa mère la réclame, à la faveur d'un accord passager; car elle a (et cela se comprend) « faim et soif de sa Nini. » George Sand lui répond :

Je garderai Nini autant que possible. La pauvre enfant ne sera jamais si tranquille et si heureuse, tant que cette lutte ne sera pas résolue. Je resterai ici le plus longtemps que je pourrai; si je ne peux m'en charger à Paris, nous verrons alors.

Cependant il a fallu la rendre à sa mère. La séparation dicte à George Sand ces judicieuses réflexions :

Je travaille à me déshabituer de ma Ninette. Il m'en coûte beaucoup. Mais, si tu ne dois pas la garder et t'en occuper sérieusement, je ne désire pas ne l'avoir *qu'en passant*, pour en être brusquement séparée tout d'un coup, et la reprendre, la quitter, sans raison majeure et sérieuse. J'ai le malheur de m'attacher aux êtres dont je me charge, et je n'aime pas du tout l'imprévu. Séparée de ton mari, ayant une existence difficile et précaire, il était tout simple que Nini fût dans mon giron. Si vous êtes bien d'accord maintenant, si vous pouvez arranger votre vie pour le calme et la durée, je sais, je sens, que tu dois élever ta fille et l'élever toi-même. Il me semblait, dans l'intérêt de l'enfant, qu'il eût été sage de s'assurer de la situation avant de la reprendre. Si la réconciliation ne se soutient pas, tu vas me rapporter Nini malade, déroutée, irritée, difficile à manier. Si je la reprends alors, ce sera pour un certain temps, j'espère. Je ne veux pas d'allées et venues continuelles.

Le mieux sera de s'entendre, et de donner la preuve de ta raison et de ta sollicitude pour elle en lui consacrant toute ta vie.

George Sand voyait juste. Les lendemains de ces réconciliations étaient terribles. Il se passait alors des scènes si furibondes qu'il fallait à tout prix soustraire l'enfant à de tels spectacles. Après le danger de renvoyer Nini et de « trimballer » Nini, suivant le mot de George Sand, le danger de garder Nini, entre son père et sa mère!

Mon avis, écrit George Sand (fin août 1852), serait de la mettre dans un couvent, même sans espoir de le lui cacher [au père], mais en obtenant qu'elle y fût gardée comme dans un château fort. Il n'y a que les couvens cloîtrés qui soient de véritables citadelles. Celui des Anglaises était inabordable; et, grâce à l'étendue des jardins, j'ai vécu trois ans sans sortir, et sans en

mourir, bien qu'ayant parfois le mal du pays, chose qui n'est pas à redouter pour Nini. Il faudrait donc qu'une personne du monde, et *pieuse*, fît cette démarche sans te nommer, et sût s'il y a un couvent dans Paris qui veuille prendre une enfant de trois ans et demi, on peut dire quatre, et ne la laisse voir qu'à sa mère et à sa grand'mère, ou à son père, derrière la grille. Va donc consulter là-dessus M. de Belleyme [le magistrat qui présidait à leurs débats]. Dis-lui que je m'offre à prendre sur moi la responsabilité de lui dire, s'il le permet : « Oui, j'ai soustrait l'enfant au père et à la mère pour qu'il ne fût pas le témoin et le souffre-douleur d'emportemens dont la mère était impuissante à la défendre. Je l'ai caché. Au jour de la décision des tribunaux, je le rendrai à qui de droit, mais pendant la lutte je l'aurai protégé comme c'est mon devoir. »

A la même.

8 septembre [1852].

Tu me parais plus incertaine que jamais, et je vois qu'avec toi il faut vivre au jour le jour. Tu vas au couvent, tu n'y vas pas. Si tu pouvais faire en même temps les deux choses les plus opposées l'une à l'autre, tu aurais résolu le problème de ta cervelle.

Moi, je suis pour le couvent (1). Le mot, sinon la chose, nous sauve des cancans, et on y est libre en tout ce qui est raisonnable. Mais s'il y faut des ressources que tu n'as pas, je ne sais comment tu trancheras la difficulté. Peut-être que tu t'exagères la cherté de cette retraite, pour te dissimuler la répugnance qu'elle te cause. On ne sait jamais rien de certain avec toi, et te conseiller est la chose la plus impossible ou la plus inutile du monde.

Nini va bien. Pauvre Nini! Elle serait charmante, si elle pouvait vivre toujours dans des conditions faites pour son âge, et avec une personne exclusivement occupée d'elle. Mais que faire? Pense à sa sûreté. Je vois qu'à cet égard tu ne décides rien. Tu dis toujours : je la reprendrai, mais si c'est pour qu'on te l'enlève au bout de 24 heures, ce n'est pas la peine.

A la même.

21 septembre 1852.

Nini se porte comme un charme, et elle n'est pas reconnaissable pour le caractère. Elle est même gentille avec Solange [la bonne] et il n'y a plus de colères à présent que tous les 4 ou 5 jours, et très peu. Solange aussi apprend à la gouverner avec calme et raison. Avec moi la ninette est ravissante. Son sommeil même est devenu assez raisonnable. Ses nerfs se calment. Elle s'est remplumée... Elle est plus jolie que jamais. Elle parle de toi souvent, mais elle n'a pas de chagrin, et croit toujours que tu reviendras demain. Elle fait des progrès étonnans de compréhension, et se livre à la description du jardin, des fleurs, du soleil qui met son manteau gris, et des étoiles qui ont des *pattes d'or*, des belles-de-nuit qui s'ouvrent le soir

(1) Il s'agit cette fois d'un abri pour Solange elle-même.

pendant que les mauves se ferment, des vers luisans, etc. Enfin, il n'y a rien de plus gentil que cette petite fille-là.

Pendant ce temps, la malheureuse Solange disputait la possession de sa fille à l'avocat de son mari, Bethmont (qui paraît bien avoir montré de la dureté dans toute cette affaire); courait de couvent en couvent pour chercher un asile; se rabattait ensuite sur une médiocre pension de famille, bref, menait une vie lamentable, entrecoupée d'accès de désespoir. En novembre on lui fait espérer une séparation prochaine :

Dieu le veuille! mais j'en doute, ce serait trop de bonheur... Le cœur n'est bon qu'à faire souffrir... J'ai fait bravement l'amputation du mien, et j'ai suicidé une à une mes espérances les plus chères, mes aspirations les plus ardentes, mes illusions les plus douces. J'ai une amie très sincèrement pieuse qui voulait me *convertir*. Je m'y serais prêtée volontiers, si j'avais pensé réussir. Mais j'aime trop à raisonner ou à m'expliquer tout pour avoir la foi, qui est une passion d'instinct et d'aveuglement comme l'amour. La consolation de la religion m'étant refusée, j'ai cherché à m'étourdir; le travail est le moyen le plus honnête, le plus sûr et le plus durable. Je pense donc sérieusement à travailler. A quoi? Je n'en sais rien encore. Mais le plus difficile est fait : c'était de vouloir.

Même date [fin novembre].

Je trouve que rien ne peut m'arriver de pire que d'être séparée de ma fille. Ce serait un grand malheur pour elle aussi. J'ai continué à repousser une séparation basée sur cette condition... Ah! je trouverais cela affreux, qu'elle passât ses premières années sans caresses, sans câlineries, sans ces mille soins inutiles dont sont privés les orphelins et qui font le charme et la poésie de l'enfance. Une enfant qui grandit sans baisers, c'est une plante qui croît sans soleil. Son esprit est triste et son cœur froid, comme la fleur qui s'ouvre à l'ombre est étiolée et sans parfum. Oh! non, je ne me déciderai jamais à l'élever loin de moi, et le jour où je consentirai à m'en séparer, ce sera pour me tuer.

Au fait, en y songeant, je m'aperçois que le suicide est ma seule religion. Je serais bien malheureuse, si je ne savais pas cette dernière ressource toujours à ma disposition... Est-ce que la vie vaut tant de peines? Certes non. Ce qui fait que je l'endure chaque jour un jour de plus, c'est que je sens entre mes mains le pouvoir d'y mettre ordre, quand la souffrance sera trop forte et le vase rempli.

La situation, si tragiquement tendue, se détend tout à coup. Le comte d'Orsay, un des protecteurs officiels de Clésinger, se porte médiateur entre le mari et la femme. Le sculpteur promet une fois de plus d'observer le traité qu'on lui soumet; Nini

rentre au foyer et une fausse paix règne quelques semaines; décembre 1852 à janvier 1853.

La guerre va reprendre de plus belle, le caractère de Clésinger empirant de plus en plus. « Un jour de bon pour quinze de mauvais, » telle est la proportion. Solange poursuit la restitution de sa dot, et menace son mari de la saisie. Clésinger, de son côté, avait essayé peu auparavant de se faire une arme contre Solange des lettres de sa mère. Il inaugurait ainsi le système qu'il continuera plus tard. Mais George Sand avait coupé court à la manœuvre :

Je sais, écrit-elle à sa fille, que Clésinger n'a pas et n'a jamais pu avoir de lettres de moi qui ne fussent très sévères pour lui dans toute cette affaire. S'il les montre en entier, ces lettres dont tu as d'ailleurs la copie, elles ne peuvent remplir son but. Je ne crois pas qu'un avocat qui se respecte (et Bethmont est de ceux-là) se permette de citer une phrase isolée, un fragment approprié aux besoins de sa cause. Ce serait plaider comme les feuilletonistes écrivent. C'est dans ce cas pourtant, *dans ce cas seulement*, que j'autoriserais Me Duvergier [l'avocat de Solange] à lui fermer la bouche, la preuve en main.

Ainsi muselé, Clésinger, en dépit de ses violentes bourrasques et d'un notable relâchement de ses mœurs, vécut relativement en famille toute l'année 1853. Nini, tantôt chez sa mère, tantôt à Nohant, embellissait, se développait à vue d'œil. Les deux femmes s'extasient devant ses grâces, citent ses mots.

Elle me tutoie, écrit la grand'mère avec ravissement (30 mars 1853); elle m'envoie paître. Elle jette son bonnet par-dessus les moulins. Tout cela pourtant sans méchanceté ni colère, et d'un air voyou contre lequel il est difficile de garder sa dignité. — (9 février 1854) : Il n'y a de drôle ici que Nini, c'est toute la gaîté de la maison, avec Manceau qui se met tellement à son niveau, qu'elle m'adresse souvent cette question : « Bonne maman, est-ce que je suis encore plus bête que lui? » Elle est toujours gentille à croquer.

Solange à sa mère.

Elle dit qu'elle aime sa bonne maman grand comme le ciel et loin comme les étoiles... Elle compose des mots. Elle dit que ses souliers sont trop grands parce que le *mesurier* s'est trompé; que le *peinturier* a mal arrangé les portes, et que le *peigneur* lui a coupé les cheveux trop courts. Elle demande pourquoi il y a une petite Nini dans les yeux de tout le monde, etc. (6 août 1853.)

Cette enfant adorée, Solange allait malheureusement en compromettre elle-même le sort, en donnant contre elle à son mari une arme redoutable.

Le 3 mai 1854 au soir, Clésinger « pénètre violemment dans la chambre de sa femme, une scène épouvantable a lieu, au cours de laquelle le mari, justement irrité, saisit toute une correspondance accusatrice, et la livre à son avocat en vue d'une instance à suivre (1). » En même temps il fait disparaître Nini. Clésinger tenait sa vengeance. L'esclandre fut complet. Mais le scandale était peu de chose pour les deux mères auprès du reste. Les lettres effarées de George Sand à Mme Bascans montrent que, de tout un mois, elle ignora totalement ce qu'était devenue sa petite-fille. Clésinger, cependant, brandissait à son tour la menace de la séparation, mais à son profit. Bethmont triomphait. A la réflexion, pourtant, le sculpteur comprit le préjudice que tout ce tapage pouvait causer à un artiste officiel, alors amorcé par l'espérance d'obtenir la commande du monument de Courbevoie (2), une « affaire » de 150 000 francs. Subitement, le 12 août, il rendait Nini à Solange, qui suffoque de bonheur et de surprise. Mais, le lendemain, retourné par son avocat, il arrache de nouveau l'enfant des bras de sa mère, et la place dans une pension de son choix, en attendant que le tribunal prononce sur son sort.

Solange, brisée de tant d'émotions, crache le sang, s'alite, voit la mort de près. Pour la première fois, le remords aidant, la crainte de l'au-delà entre dans son âme. Elle a peur. Un charmant cousin, Gaston de Villeneuve, naguère son amoureux timide et transi, a pitié de son désarroi. Très pieux lui-même, il assiste Solange, il la prêche; il multiplie les voyages de Chenonceaux à Paris, pour battre en brèche de faibles résistances. Il la pousse enfin, doucement, dans les bras du Père de Ravignan. C'était pour Solange l'heure psychologique. Le tact du Père de Ravignan opère bientôt, dans cette âme endolorie, sinon une conversion définitive et profonde, du moins un changement sérieux. Le 12 novembre, Solange annonce sa « conversion » à sa mère. Si ce n'est chose faite, c'est en tout cas chose résolue; elle y tâchera de son mieux. Les lettres suivantes sont, sinon d'édification

(1) *La Fille de George Sand*, par G. d'Heylli, p. 78.

(2) Monument napoléonien dont le *Retour des Cendres* eût été le sujet. Clésinger en avait terminé la maquette. On s'en tint au projet.

pure, en tout cas, d'instructive curiosité. On sent la dualité de nature, le conflit entre l'ancienne Solange qui n'abdique pas son esprit critique et la Solange nouvelle qui voudrait croire, et qui s'applique. « Si je n'arrive pas à croire, ce ne sera pas de ma faute. Dans tous les cas, je pillerai Henri IV pour dire : Ma fille vaut bien une messe. » (18 novembre.) Ceci nous la gâte un peu. Néanmoins, la sincérité gagne du terrain. Solange essuie un premier sermon de sa mère, qui se méfiait, non sans raison; elle en essuie un autre de M. de Girardin. Elle persiste. Elle est maintenant en retraite, au Sacré-Cœur. Elle approche peu à peu de la « conviction, » en attendant la foi qui transporte les montagnes. Mais elle fait encore bien des restrictions. Elle est « convaincue de la divinité de Jésus-Christ. Ce qui n'a pu m'entrer dans la tête, c'est l'Immaculée Conception, le culte de la Vierge, ainsi que l'infaillibilité de l'Église (3 décembre)... » Cependant ses dispositions morales s'amendent, ce qui est évidemment l'essentiel. Elle songe à Nini, à l'avenir de l'enfant, au sien propre. « Il faudrait un miracle pour que ma fille me fût rendue. Dieu peut les miracles. Mais ai-je mérité qu'il en fasse un pour moi? Non. » (7 décembre.) Le repentir est sincère, ainsi que la résolution de vivre désormais une « vie nouvelle. »

En attendant, elle se résigne, et place Nini, comme elle-même, entre les mains de Dieu. « Si tu es réellement pieuse, lui écrit sa mère, c'est le moment d'échanger le baiser de paix avec Augustine (sa fille adoptive, Mme de Bertholdi). » Solange donne le baiser de paix; et la réconciliation, datée d'alors, ne se démentit pas dans la suite. Maintenant elle va faire sa première communion. Elle a choisi, pour cette cérémonie, le jour où le tribunal doit décider du sort de sa fille, le vendredi 8 décembre. Elle communie avec contrition. Mais le tribunal a remis la décision à huitaine. Elle attend, elle espère. Tout à coup, un cri de joie : « Réjouis-toi, ma chère mère! » Elle apprend qu'elle est séparée, et que le tribunal remet l'enfant à la grand'mère : « Quel bonheur, n'est-ce pas? quel bonheur inespéré, un vrai miracle! » (Vers le 15 décembre 1854.)

Et le cri de George Sand répond au sien (17 décembre) :

Quel bonheur, ma fille! voici de quoi affermir ta foi! Dieu est venu à notre aide, et, de quelque religion que l'on soit, on sent cette aide-là quand

on la cherche et quand on l'implore. Il faut venir tout de suite, mais avec Jeanne. Il faut absolument la tirer de cette sale pension... Il faut...

Il faut, il faut, certes ! mais on ne peut rien avant la signification du jugement, et celle-ci se fait attendre. Solange va voir son enfant, la comble de caresses et de joujoux, tâche de lui faire prendre patience. Toutefois, elle doit renoncer à l'emmener à Nohant pour le 1er janvier. Elle y va seule. Triste joie, sans Nini ! Et, le matin de l'année nouvelle, sous sa porte, elle trouve, comme jadis quand elle n'avait pas été sage, un billet, — quatre vers pauvres de poésie, riches d'affection, — le vœu de la mère tendre :

Pour ma Solange en ce beau jour
J'ai retrouvé tout mon amour,
Puisqu'elle veut être bien sage ;
Pourvu qu'elle en ait le courage !

1er janvier 1855.

Pendant ce temps, Nini est souffrante. Solange retourne en hâte. Il faut la soigner, la guérir, et, sitôt la levée d'écrou accordée, la mettre hors des prises de Clésinger. L'enfant paraît se remettre, dans les premiers jours de janvier. Le 9, Solange écrit qu'elle va bien et peut reprendre ses études. Une magnifique poupée et des perles égaient sa convalescence. Le 10, George Sand adresse à sa fille une lettre lumineuse sur la situation, l'appel possible, l'hostilité tenace de Bethmont, les représailles probables de Clésinger, etc., etc., et elle se rallie à l'idée de placer l'enfant au Sacré-Cœur.

Je ne demande pas mieux, j'en serai même très contente. Ce sera un très bon précédent. Et, bien que j'aie comme soif de ravoir cette pauvre mignonne, je me consolerai d'y renoncer en sachant qu'elle est bien sous tous les rapports et fortement protégée contre tout ce que je redoute pour elle... Présente tous mes respects à ta bonne religieuse, et même à ton père spirituel. C'est quelque chose que de trouver un père, et il n'y a pas à chicaner sur des points de doctrine quand le sentiment est bon. J'aime mille fois mieux que Nini soit élevée dans la croyance à l'Immaculée Conception que dans le mépris de toutes choses, chez les dames dont Clésinger lui-même m'a raconté l'histoire fausse ou vraie. Tant il y a, qu'il *méprisait* la personne à qui depuis il a confié sa fille. Cela n'est pas rassurant à envisager...

Inutiles prévisions! Trois jours après, le 13 janvier 1855, Nini mourait, et mourait dans sa sordide pension. Le petit corps était ramené à Nohant, déposé sous le grand if auprès de celui d'Aurore de Saxe, grand'mère de George Sand, et une simple croix de marbre recevait cette inscription : JEANNE-GABRIELLE, FILLE DE SOLANGE, NÉE A GUILLERY, LE 10 MAI 1849, MORTE A PARIS DANS LA NUIT DU 13 AU 14 JANVIER 1855.

Ce coup de tonnerre terrassa les deux femmes. De longtemps la grand'mère ne peut se ressaisir. Elle pleurait tout le long du jour, inerte; la nuit, elle avait des visions. Elle en a raconté une dans des pages inachevées qui ont vu le jour en 1904 seulement (1). Elle poursuivait, de son crayon incertain, la ressemblance toujours fuyante de l'enfant disparue (2). Enfin, au bout de deux mois elle fit l'effort de s'arracher à cette tombe fraîche pour se réconcilier avec la vie sous le ciel italien.

Solange faillit devenir folle, puis tomba dans un morne abattement. Reprise, elle aussi, peu à peu à la vie, elle devait désormais, épouse sans mari, mère sans enfant, laisser flotter son existence aux hasards d'une périlleuse liberté.

Quant à Clésinger, perdu de dettes et menacé de Clichy, il était en fuite.

SAMUEL ROCHEBLAVE.

(1) *Après la mort de Jeanne Clésinger* (dans *Souvenirs et Idées*, 1904).

(2) Dessins conservés dans un album qui appartient aujourd'hui à Mme Aurore Lauth-Sand, petite-fille de George Sand.

REVUE SCIENTIFIQUE

AU DELA DU MICROSCOPE

La découverte du microscope et ses perfectionnemens successifs ont rendu aux sciences naturelles d'inestimables services. Depuis deux siècles et demi cet appareil optique est le principal instrument de travail des naturalistes. La vue simple n'a qu'une puissance tres limitée : sa pénétration s'arrête entre le dixième et le vingtième de millimètre. Tout objet dont les dimensions sont au-dessous de cette limite est non avenu pour notre œil : à partir de ce point tout détail de composition lui échappe.

Le microscope a plus que centuplé le pouvoir de la vision; au sens exact du mot il faudrait dire qu'il l'a *milluplé*, c'est-à-dire multiplié par mille. Au lieu d'une fraction de millimètre, c'est à une fraction de millième de millimètre qu'il a reporté les bornes du monde visible. Tout ce qui est de l'ordre du millième de millimètre, — du *micron*, comme on dit en physique, — est de son ressort. Tout ce qui mesure quelques microns, ou seulement un *demi-micron*, un cinquième, un quart et même un tiers de *micron*, lui appartient. Or, il se trouve que le millième de millimètre est l'étalon absolu de mesure de la nature vivante et d'une partie de la nature morte. Du moins on le croyait et quelques naturalistes le croient encore.

Il existe au sein des eaux douces et salées ou dans les liquides organiques tout un monde d'animaux et de plantes que l'on dit « microscopiques » parce qu'en effet c'est le microscope qui nous en a révélé l'existence et qui nous a permis de les apercevoir et de les étudier. Il faut entendre que leurs dimensions s'évaluent en millièmes de millimètre, comme, dans la vie courante, le métrage des étoffes se fait en mètres et l'estimation des distances en kilomètres. D'autre

part, les naturalistes ont analysé au point de vue optique les organismes animaux et végétaux. Ils ont vu que les êtres vivans se décomposent en appareils, ceux-ci en organes, les organes en tissus, et les tissus enfin en un dernier élément, « l'élément anatomique » dont le prototype est *la cellule*. Précisément ces dernières pierres de l'édifice vivant, ces élémens anatomiques, ces cellules, se chiffrent en microns. Les globules rouges du sang de l'homme, par exemple, sont des disques ayant sept microns ou sept microns et demi de diamètre. Ainsi s'estiment tous les autres élémens ; leur longueur ou leur diamètre est un nombre entier de millièmes de millimètre; tout au plus s'y ajoute-t-il une fraction d'un demi, d'un quart ou de quelques dixièmes de cette unité. — De même les microbes et bactéries qui sont la cause spécifique d'un grand nombre de maladies ont des longueurs qui s'évaluent en millièmes de millimètre, ou en dixièmes de cet étalon de mesure. — De même encore, les germes cristallins qui, précipités dans une solution sursaturée ou dans une liqueur en surfusion, en provoquent la cristallisation presque immédiate, ont des dimensions limites de quelques dixièmes de micron. Le grain de salol, par exemple, qui projeté dans la liqueur fondue de cette substance, la fait prendre en une masse de cristaux ; autrement dit, la particule cristalline du salol, sa molécule cristallographique, elle aussi, mesure quelques microns en dimensions linéaires, comme les microbes, comme les élémens anatomiques.

Les observateurs ont donc été frappés de cette uniformité relative dans les dimensions, dans la taille des élémens derniers du monde animal et du monde végétal. Ils ont été fondés à croire que cet étalon de mesure, le millième de millimètre, avait quelque chose de fatidique, d'obligatoire, qu'il répondait à quelque nécessité fondamentale de la constitution des corps naturels. On tend aujourd'hui à revenir de cette opinion. Sans méconnaître le caractère significatif que peut avoir cette fixité relative des dimensions des élémens anatomiques, des micro-organismes et des micro-cristaux, on n'y cherche plus de secret mystère : on n'y place plus la cause suffisante de leur activité dynamique. On croit que ce secret doit être poursuivi plus loin, dans une analyse plus profonde encore et que l'on qualifie d'*hypermicroscopique*.

Ce que le microscope était par rapport à la vue simple, l'hypermicroscope l'est ou le sera par rapport au microscope. Le nouvel appareil multiplie par mille la puissance de l'instrument ancien, comme celui-ci avait multiplié par mille la pénétration de l'œil nu. Pour

parler plus simplement, ce nouveau dispositif permet d'apercevoir des objets mille fois plus petits que le millième de millimètre; il recule la limite du monde visible au micron de micron, c'est-à-dire au millième de millième de millimètre, ou, autrement dit, au millionième de millimètre. Imaginons une sorte de haie formée par un million d'objets alignés sur un seul rang, si petits pourtant qu'ils ne couvrent qu'une longueur de un millimètre, l'hypermicroscope permettra d'apercevoir chacun d'eux individuellement. Les physiciens allemands Siedentopf et Zsigmondy qui ont imaginé, en 1903, ce dispositif nouveau sont parvenus à rendre visibles des granules dont le diamètre ne dépassait pas 5 à 10 millionièmes de millimètre. Plus récemment l'appareil a été très simplifié par deux jeunes savans, nos compatriotes, MM. A. Cotton et H. Mouton.

L'hypermicroscope ainsi modifié se réduit essentiellement à un microscope ordinaire avec objectif à immersion homogène. Il s'y ajoute seulement un bloc de verre convenablement taillé qui supporte l'objet à examiner et qui en permet l'éclairage latéral. Ce qu'une disposition si simple ajoute de puissance à l'instrument, peut se concevoir assez facilement. L'explication en est parfaitement accessible. Elle fera l'objet d'une revue prochaine. D'autre part les résultats obtenus avec cet instrument ont des conséquences importantes, pour la biologie, pour la physique et pour la chimie. Le problème de la visibilité des objets ultra-microscopiques forme une introduction naturelle à l'étude des solutions colloïdales, c'est-à-dire à un chapitre tout à fait nouveau de la physicochimie qui se développe chaque jour sous nos yeux. En outre de cet intérêt, en quelque sorte indirect, l'examen hypermicroscopique est d'une importance considérable pour la bactériologie, pour la pétrographie et pour l'ensemble des sciences anatomiques. Cet intérêt justifiera les détails dans lesquels nous devons entrer à cet égard.

I

Ni l'anatomie, ni la bactériologie, ni la minéralogie, ni la chimie physique ne peuvent se contenter des renseignemens que fournit le microscope ordinaire, même le plus perfectionné. Au delà des détails que le meilleur appareil permet d'apercevoir, l'observateur en soupçonne d'autres qui échappent à la pénétration de l'instrument.

L'anatomie microscopique, par exemple, ne s'arrête pas aux particularités de structure que la puissance de l'instrument ne permet

pas de dépasser. Au delà des microsomes visibles, les anatomistes ont supposé l'existence de corpuscules invisibles, hypermicroscopiques, plastidules de Haeckel, gemmules, biophores, pangènes de De Vries, idioblastes de Lœrtwig, micelles de Naegeli, tagmas de Pfeffer. A tous ces naturalistes les particularités de configuration révélés par le microscope n'ont été que d'un faible secours pour l'explication du fonctionnement de la cellule vivante. C'est pour cela qu'ils ont imaginé ces élémens hypothétiques auxquels ils ont conféré les propriétés qui leur paraissaient nécessaires pour rendre compte des faits vitaux.

La marche constante de l'anatomie a consisté à décomposer en parties de plus en plus petites les organismes complexes qui s'offrent à son examen, avec le secret espoir de les résoudre en leurs élémens ultimes. Au siècle dernier un pas immense avait été accompli dans cette direction par les fondateurs de la doctrine cellulaire, Schleiden, Schwann et leurs successeurs Kölliker, Max Schultze, Ranvier. Ils établirent que tous les tissus étaient constitués par une sorte de boue microscopique dont chaque grain était construit sur un prototype commun, la « cellule », organite de quelques microns de diamètre. Montrer la généralité de cette constitution cellulaire, dans tous les tissus, chez tous les animaux et chez toutes les plantes; suivre la filiation de chaque élément anatomique depuis la cellule-œuf jusqu'à son état adulte, telle avait été la besogne des premiers micrographes, botanistes, zoologistes, anatomistes et médecins.

A dater du dernier tiers du XIXe siècle, les efforts des observateurs se tournèrent vers l'analyse de cet élément anatomique lui-même, la cellule, considérée jusqu'alors comme le terme ultime de la complication structurale. Strassburger, Bütschli, Flemming, Heitzmann, Balbiani, Guignard, montrèrent l'extrême complexité de cet élément et lui firent subir la même dissection pénétrante à laquelle leurs prédécesseurs avaient soumis l'organisme tout entier en le démembrant en groupemens de complications décroissantes, appareils, organes, tissus, et cellules. Ils aperçurent dans la cellule une sorte d'édifice très complexe avec noyau, vacuoles, leucites, inclusions diverses; et au lieu d'une matière homogène ils montrèrent l'existence dans le protoplasma, à la limite de visibilité, de granulations très petites, de *microsomes* unis par un ciment pour former des chaînes, rubans ou filamens chromatiques diversement enchevêtrés. Là s'arrête, avec la puissance d'analyse du microscope, l'observation positive. L'au-delà, qui a été suppléé par les vues de l'esprit, par les hypothèses des plastidules, des pangènes ou autres, appartient maintenant au domaine

de l'hypermicroscope. Il est permis d'attendre de l'usage de la nouvelle méthode d'investigation des éclaircissemens précieux.

II

La bactériologie et la pathologie, à leur tour, ont été amenées à la considérations des corpuscules ultra-microscopiques. Les bactériologistes ont dû admettre l'existence de microbes invisibles comme agens pathogènes d'un certain nombre d'affections épidémiques et contagieuses. Il y a toute une série de maladies qu'on est obligé d'attribuer, suivant la conception pasteurienne, à des parasites vivans, à des micro-organismes capables de pulluler et de répandre ainsi les contagions. Et cependant tous les efforts que l'on a faits pour les voir sont restés infructueux jusqu'au jour où la méthode hypermicroscopique est entrée en scène.

Parmi ces maladies microbiennes à microbe inconnu on peut citer la clavelée des moutons, le molluscum des oiseaux, l'affection myxomateuse des lapins; une maladie végétale, la « mosaïque » du tabac; la maladie des chevaux de l'Afrique du Sud, « horse sickness, » la fièvre aphteuse des vaches et la péripneumonie des bovidés. Ces deux dernières sont les mieux étudiées et les plus connues : pour elles, la preuve est faite qu'elles sont dues à un microbe que son extrême ténuité soustrait à la visibilité microscopique. Enfin on soupçonne — mais on ne fait encore que soupçonner — certaines maladies humaines d'avoir pour agens spécifiques des micro-organismes hypermicroscopiques. De ce nombre seraient la variole et la rage. L'hypothèse, en ce qui concerne la rage, n'est pas nouvelle : elle date de 1881 et elle a pour auteur Pasteur lui-même. L'illustre savant ne pouvant parvenir à mettre en évidence le microbe rabique, ne craignit pas de le déclarer invisible.

Toutes ces affections qui se propagent, qui se développent et se comportent à tous égards comme les affections microbiennes véritables ne laissent cependant pas apercevoir le micro-organisme qui les engendre. On ne connaît point leur microbe : tout au moins on ne le connaît point de vue, car à tous les autres égards on est renseigné sur son compte. On ne trouve aucun parasite dans le sang des sujets atteints; on n'en trouve pas dans les sérosités, on n'en trouve pas dans les organes. On ne voit se développer aucune forme microbienne dans les bouillons de culture qu'on ensemence avec les tissus malades. Le bouillon reste limpide dans sa masse. On le croirait sté-

rile comme un champ qui n'aurait pas été semé, qui n'aurait pas reçu de germe vivant. Pourtant, il n'est pas stérile; et la sérosité et le sang ne le sont pas davantage. Quelques gouttes de ces liqueurs filtrées, limpides, si on les inocule à un animal sain, lui communiquent la maladie. Le semis a donc produit une récolte : l'agent morbide s'est répandu; il s'est multiplié comme se multiplient les générations successives d'un être vivant.

On ne peut faire que deux suppositions, relativement à la nature de cet agent morbide? La première alternative est que la liqueur filtrée qui le contient n'est limpide qu'en apparence, et qu'elle renferme réellement en suspension des germes qui, à raison de leur petitesse, traversent les filtres, et échappent à l'examen microscopique : ce sont des microbes invisibles, hypermicroscopiques. Cette supposition est la vraie, et nous allons voir qu'on peut donner de sa réalité des preuves convaincantes, dans le cas de la fièvre aphteuse et de la péripneumonie bovine. A défaut de cette hypothèse il faudrait admettre, comme seconde alternative, que le liquide infectieux est un liquide véritable qui doit sa virulence à une toxine. Mais si l'on soumet cette supposition au contrôle de l'expérience, en filtrant ce prétendu liquide sur des bougies de porcelaine de différens numéros, on constate que les bougies les plus serrées lui font perdre sa virulence, et qu'en conséquence celle-ci est due à des particules retenues par ces filtres fins.

L'épreuve de la filtration est, en effet, un moyen d'analyser les dimensions des microbes ou des corpuscules qui peuvent exister en suspension en petit nombre dans une liqueur d'apparence limpide. Les bactériologistes emploient à cet effet des filtres de deux marques, la marque Berkefeld et la marque Chamberland. Les fabricans en livrent aux laboratoires de divers degrés de finesse, et, pour ainsi dire, de diverses qualités au point de vue de la capacité filtrante. Telle bougie Berkefeld arrêtera des microbes volumineux comme le *bacillus fluorescens* et laissera passer des micro-organismes plus petits, tels que celui de la fièvre aphteuse. La bougie Chamberland de marque F livre passage au microbe de la péripneumonie bovine; la bougie de marque B l'arrête. Celle-ci arrête également le microbe de la fièvre aphteuse, mais elle laisse passer, d'après M. Mac Fadyean, celui de la *horse sickness*.

Il y a donc des degrés dans la petitesse des microbes comme il y en a dans la finesse des bougies et dans leur puissance filtrante. Un bacille, comme celui de Schaudinn, qui mesure, en moyenne, quatre microns et demi, est un géant à côté du bacille de la grippe, trouvé

par Pfeiffer, qui mesure seulement un demi-micron, et est encore nettement visible au microscope. Ce dernier, à son tour, est une sorte de colosse en comparaison du microbe de la péripneumonie bovine quatre à cinq fois plus petit. Celui-là, dont la longueur est d'un peu plus d'un dixième de micron, est à la limite de la visibilité. Il marque le terme où s'arrête la puissance du microscope; il forme la transition des microbes ordinaires aux microbes invisibles.

Il n'y avait pas de raison *a priori* pour que le monde des microbes finît précisément au degré de petitesse que le microscope permet d'apercevoir. La puissance de l'instrument s'arrête aux environs de trois dixièmes de micron. Là se trouve la frontière du monde invisible. Le monde des microbes est à cheval sur cette frontière : il y en a en deçà et au delà. On conçoit que d'un côté à l'autre les caractères de ces populations microbiennes ne présentent pas de différences très sensibles : leurs mœurs, leurs propriétés sont les mêmes. Quelques dixièmes de micron de plus ou de moins, cela est sans conséquence au point de vue des propriétés de la matière vivante. Visibles ou invisibles, microscopiques ou ultra-microscopiques, ces organismes se cultivent dans des milieux analogues; ils se multiplient par semis; ils sont vulnérables aux mêmes agens, détruits par le chauffage, par les antiseptiques, arrêtés par les parois filtrantes dont les pores sont en proportion de leur taille. Quand ils viennent à être semés chez l'homme, les animaux ou les plantes, c'est-à-dire quand ils tombent sur un terrain animal ou végétal qui leur convient, ils se propagent en donnant lieu aux maladies sporadiques ou aux épidémies.

Parmi les épidémies les plus redoutées des éleveurs il faut ranger la péripneumonie des bovidés. On en a longtemps recherché l'agent. Les poumons de l'animal malade sont infiltrés d'une sérosité qui est virulente. Si l'on ensemence un bouillon convenable avec une goutte de cette sérosité, le liquide tout entier devient virulent. Sa transparence, cependant, est à peine troublée : vainement tenterait-on, pour l'éclaircir, de le filtrer sur les bougies ordinaires : il conserve après filtration son aspect et sa virulence. Au contraire la bougie Chamberland de la marque B le rend tout à fait limpide et inoffensif : le principe actif est resté sur la paroi filtrante. Il n'y a pas à douter, d'après cela, que ce principe actif est formé de grains très ténus en suspension dans le liquide, et invisibles individuellement.

On est arrivé ainsi à se convaincre, par des argumens rationnels, de l'existence du microbe de la péripneumonie, avant d'avoir réussi à

le voir. C'était jusqu'à ces derniers temps, un être de raison, de nécessité. Nocard et Roux lui ont donné un commencement d'existence sensible en le cultivant sur un milieu solide approprié où il forme des colonies si populeuses et si pressées que ces entassemens finissent par devenir visibles à l'œil nu.

La méthode hypermicroscopique a transformé ces présomptions en certitude. A. Cotton et H. Mouton, au moyen de l'éclairage latéral par réflexion totale, ont montré dans la culture de péripneumonie les individus microbiens isolés, en nature. Ils se présentent sous l'aspect de corpuscules très brillans, peu mobiles par eux-mêmes, et animés seulement de trépidations assimilables au mouvement brownien.

La fièvre aphteuse fournit un second exemple de maladie à microbe invisible, ultra-microscopique. C'est une affection qui sévit épidémiquement dans les étables et qui frappe plus ou moins gravement un grand nombre de vaches. Elle se manifeste, entre autres symptômes, par la présence d'aphtes, c'est-à-dire de vésicules gorgées de liquide, à l'intérieur de la cavité buccale. Une gouttelette de la sérosité limpide extraite d'une de ces vésicules, examinée directement, traitée par les méthodes de coloration les plus variées, ne permet d'apercevoir aucun micro-organisme. Loeffler et Frosch ont ensemencé cette sérosité dans les milieux les plus divers sans y faire apparaître de micro-organismes visibles. On peut soupçonner qu'elle en contient pourtant, puisqu'elle transmet la maladie. Loeffler et Frosch ont démontré la réalité de l'existence du microbe aphteux, par voie indirecte et d'une manière élégante. Ils commencent par filtrer la sérosité aphteuse sur une bougie Berkefeld ordinaire. La filtration arrête tous les corps étrangers tels que les cellules lymphatiques et fournit un liquide transparent qui contient pourtant le principe actif de la maladie, car quelques gouttes introduites dans les veines d'un veau communiquent à cet animal une fièvre aphteuse caractérisée.

Cette liqueur filtrée une première fois et restée virulente néanmoins, les savans allemands la soumettent à une seconde filtration, mais sur une autre bougie plus fine, de texture plus serrée (bougie de Kitasato). Cette fois le principe virulent est retenu et le liquide filtré est devenu inoffensif pour les animaux. Ainsi, le principe actif et virulent traverse un premier filtre et n'en traverse pas un second à mailles plus fines : il n'est donc pas une substance liquide, soluble, car une telle substance traverserait le second filtre comme le premier :

c'est un corps solide, figuré, un organisme ayant des dimensions finies qui lui permettent le passage de certains couloirs filtrans mais lui en interdisent d'autres plus étroits. —Et cet organisme est un être vivant, car injecté en très faibles proportions dans les veines d'un veau, il se multiplie au point de se rencontrer ensuite partout, dans la lymphe de cet animal. C'est un microbe, un microbe invisible, ultra-microscopique.

Ces déductions irréprochables de Loeffler et Frosch ont été confirmées par l'épreuve directe. L'hypermicroscope de Siedentopf et Zsigmondy a montré à l'œil le microbe de la fièvre aphteuse qui, jusque-là, n'avait qu'une existence logique.

Cette étude des deux bactériologistes allemands a eu un autre avantage. Elle a appelé, pour la première fois, l'attention sur la diversité de valeur des bougies filtrantes. On croyait jusqu'alors à la vertu absolue des filtres de porcelaine. On pensait qu'ils arrêtaient tous les microbes et qu'une eau, au sortir de la bougie, était parfaitement stérilisée. Il n'en est rien. A la vérité, la plupart des microbes banals et des bactéries pathogènes sont retenus par la paroi filtrante. Mais la stérilisation n'est pas absolue et les microbes ultra-microscopiques peuvent franchir l'obstacle. La précaution de filtrer l'eau est bonne, en hygiène pratique; mais, rigoureusement parlant, son effet n'est pas certain.

On a vu que Pasteur, il y a près de vingt-cinq ans, avait eu la prescience qu'il existait des microbes pathogènes invisibles. Il pensait que le microbe de la rage appartenait à cette catégorie.

Il est devenu vraisemblable, aujourd'hui, — que la variole est dans le même cas, que c'est une maladie microbienne à microbe ultra-microscopique. On en a pour garante l'histoire de la clavelée du mouton. C'est là encore une affection épidémique redoutable qui sévit durement sur les troupeaux. Elle offre beaucoup de ressemblance avec la variole humaine, si bien qu'elle est parfois désignée par le nom de variole ovine. Or, la clavelée est une maladie à microbe invisible. L'analogie amènerait donc à croire que la variole humaine a le même caractère. — D'autres maladies épidémiques de l'homme qui ont jusqu'ici défié les efforts des bactériologistes et dont on n'est pas parvenu à reconnaître le micro-organisme spécifique, se ramèneront sans doute à la même catégorie dans un avenir plus ou moins prochain. Ce sera là un nouveau domaine ouvert à l'investigation hyper-microscopique.

III

Les sciences physiques, à un moindre degré pourtant que les sciences naturelles, sont intéressées aux progrès de l'investigation microscopique. Il est quelquefois nécessaire au physicien et au chimiste de connaître la grandeur, la figure ou simplement l'existence de corpuscules très petits qui existent dans des conditions diverses et de résoudre pour l'œil des structures de plus en plus délicates. L'étude des précipités chimiques, des suspensions de solides dans les liquides, des émulsions, et enfin des solutions colloïdales comporte, dans une large mesure, l'usage du microscope, et, par là même, de l'investigation hypermicroscopique.

Les solutions véritables n'ont rien à montrer à l'examen microscopique ni à l'examen hypermicroscopique; mais, comme on va le voir, les « fausses solutions » en sont justiciables; et, par fausses solutions, on entend les suspensions, les émulsions et les solutions colloïdales.

Le moyen le plus parfait de diviser à l'extrême une substance telle qu'un morceau de sucre ou un morceau de sel, ce n'est pas de la broyer au pilon dans un mortier; c'est de la dissoudre dans un liquide tel que l'eau. Dans la solution salée ou sucrée, le sel et le sucre subsistent avec leurs caractères et leurs propriétés, mais elles sont à l'état de division ultime au delà duquel ces corps perdraient leur nature, c'est-à-dire à l'état de molécules. L'œil armé du microscope le plus puissant ne peut voir ces particules. C'est qu'elles sont en effet bien au-dessous de la limite de visibilité du microscope; et même au-dessous du millième de micron qui semble actuellement celle de l'hypermicroscope. Le diamètre moyen des molécules, est, en effet, d'un dix-millionième de millimètre. L'examen hypermicroscopique nous conduit seulement à apercevoir des corps trente fois plus gros.

Les suspensions sont les mélanges que l'on obtient lorsque l'on introduit dans un milieu fluide une poussière très divisée qui ne peut s'y dissoudre. Ultérieurement le milieu pourra se consolider, comme ces vitraux dans lesquels on a incorporé, pendant que le verre était en fusion, tel ou tel oxyde métallique destiné à leur donner telle ou telle brillante coloration. Un exemple de ces suspensions de particules dans un milieu solide est celui des verres colorés par la poussière d'or très divisée dont Zsigmondy et son collaborateur ont fait l'étude. A l'œil nu,

ces lames de vitrail paraissent parfaitement transparentes comme si l'or avait pu se dissoudre dans le verre en fusion. Examinées au microscope ordinaire, leur homogénéité peut encore sembler parfaite. C'est qu'en effet, les particules d'or dispersées dans la masse sont si ténues qu'elles restent au-dessous de la limite de visibilité. Dans certaines conditions favorables leur diamètre ne dépasse point 5 millionièmes de millimètre. Examinées avec le dispositif hypermicroscopique, ces lames apparaissent comme un champ parsemé d'une infinité de points brillans : leur aspect est celui d'un ciel étoilé : chaque étoile, chaque point brillant est une particule d'or ultramicroscopique.

MM. Cotton et Mouton ont examiné une autre préparation. Leur attention s'est portée sur les plaques de gélatino-bromure qui sont employées dans la photographie. Celles qui sont destinées à la photographie Lippmann sont les plus pures. Et cependant le bromure d'argent y est réellement en grains; mais ceux-ci sont invisibles par les moyens ordinaires. La méthode hypermicroscopique révèle seule l'existence de ces particules dont on ne soupçonnait pas l'existence.

Les suspensions de particules ultra-microscopiques dans un liquide véritable ne sont pas moins intéressantes que les suspensions solides. L'un des meilleurs exemples est fourni par la sépia, par l'encre de Chine véritable. L'encre de Chine ne se dissout pas dans l'eau; elle s'y délaye. Si l'on fait ce délayage en employant une petite quantité d'encre de Chine pour une grande quantité d'eau, on a une liqueur louche. Cette liqueur contient des granulations de deux espèces, les unes plus volumineuses, visibles au microscope et qui, si on laisse le vase au repos, finiront par se précipiter sur le fond; les autres plus ténues, réellement ultra-microscopiques, qui ne finissent jamais de tomber.

Le dispositif hypermicroscopique permet de les apercevoir : elles forment un champ étoilé, comme les particules d'or du vitrail dont nous parlions tout à l'heure, mais avec cette différence, qu'au lieu d'être immobiles dans le champ, elles sont animées de mouvemens très vifs; c'est une danse sur place, une sorte de trépidation qui jamais ne s'arrête. Les micrographes connaissent bien ce phénomène d'agitation qui se produit déjà pour des particules plus grosses, discernables au microscope. C'est le mouvement brownien, dont le botaniste anglais Brown, en 1827, fit l'objet de ses recherches. Ces oscillations individuelles ne se montrent que pour les particules qui ont moins de 4 microns de diamètre : elles sont d'autant plus amples que les gra-

nules sont plus petits. Le phénomène, d'ailleurs, n'a pas de signification vitale, car il se manifeste dans des liqueurs qui ont bouilli, dans des acides concentrés et dans des substances toxiques; et il est indéfini en durée. M. Gouy, en 1894, a donné de ces phénomènes une explication savante et simple à la fois et parfaitement satisfaisante.

En général, les physiciens réservent le nom de suspensions véritables au cas où les poussières qui flottent dans le liquide sont relativement volumineuses, visibles au moins au microscope, c'est-à-dire de dimensions supérieures au demi-millième de millimètre. Dans le cas où les grains sont plus petits, c'est-à-dire ultra-microscopiques, le mélange prend le nom de *solution colloïdale*.

Une émulsion ou suspension d'une part et une solution colloïdale d'autre part ne diffèrent entre elles que par la visibilité ou l'invisibilité des granulations qui entrent dans leur composition. Les suspensions toutefois ne sont point stables. Les grains se rassemblent : ils s'agglutinent en amas ou flocons et tombent sur le fond du vase. On connaît les lois de cette chute; les granulations les plus grosses tombent le plus vite. La vitesse de chute est proportionnelle au carré du diamètre. Elle est très faible et pratiquement nulle pour les très petites granulations, c'est-à-dire dans le cas des solutions colloïdales. De là la permanence apparente de ces fausses solutions opposée à la caducité des suspensions. Mais il n'y a là, comme on le voit, qu'une question de degré.

Le type le plus commun d'une solution colloïdale, c'est l'eau de savon. Le savon y est à l'état de granules hypermicroscopiques disséminés dans toute l'étendue du liquide. Cet état se maintient indéfiniment. Le savon n'a aucune tendance à se déposer. Au contraire, si on le met en morceau au fond du vase, la solution colloïdale se fait d'elle-même. Il en est de même pour l'encre de Chine. Le bâton mis dans l'eau dissémine ses granules et redonne de l'encre liquide.

L'étude des solutions colloïdales est à l'ordre du jour. Elle intéresse au plus haut degré les physiciens et les chimistes. Les biologistes, à leur tour, s'en préoccupent vivement. Presque tous les liquides organiques et la matière vivante elle-même sont à l'état colloïdal. Aussi peut-on attendre des progrès réalisés par la Physico-Chimie dans cette voie l'explication d'un grand nombre de phénomènes vitaux.

A. Dastre.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

28 février.

Le Sénat a voté pour la seconde fois le projet de loi qui abaisse à deux ans la durée du service militaire. Cette seconde fois sera peut-être la dernière : le gouvernement, en effet, a demandé à la Commission de la Chambre d'accepter le projet tel quel, et la Commission s'est conformée à son désir. Si la Chambre fait de même, le projet sera définitivement voté. Or la Chambre tient essentiellement à ce qu'il le soit avant les élections prochaines, et rien n'est plus naturel puisqu'il a été fait en vue de ces élections. Les députés, redevenus candidats, veulent pouvoir dire au pays que, s'ils n'ont pas fait les autres réformes, ils ont au moins fait celle-là, et ils comptent sur sa reconnaissance. Le principe d'égalité introduit dans la loi est de nature à plaire au plus grand nombre. On ne se demandera pas, au premier moment, si cette égalité n'est pas très lourde pour tout le monde; on ne s'en apercevra qu'à l'épreuve. En attendant, la satisfaction sera générale, et les élections de l'année prochaine ne manqueront pas de s'en ressentir. Telle est l'espérance qui a déterminé hier le vote du Sénat et qui déterminera demain celui de la Chambre.

Le débat a été ce qu'il pouvait être dans ces conditions. Il n'y a pas d'éloquence qui puisse tenir contre un parti pris inébranlable. Le courage des orateurs qui ont combattu la loi n'en est que plus méritoire. M. Mézières, M. le général Billot, M. de Tréveneuc n'avaient, à coup sûr, aucune illusion sur le résultat de leurs efforts, mais ils avaient la conscience de remplir un devoir, et ils l'ont rempli jusqu'au bout. Leurs discours ne laissaient pas de produire parfois quelque impression sur le Sénat. Plus d'un de ceux qui ont voté la loi ne l'ont pas fait sans inquiétude. Ils n'étaient pas bien assurés de ne pas affaiblir l'armée. Ils se demandaient si, dans la situation géné-

rale du monde, il était prudent de se livrer à des expériences douteuses. Mais l'intérêt politique a été le plus puissant : il a étouffé tous ces scrupules, s'il ne les a pas complètement dissipés. Parmi les adversaires de la loi, quelques-uns, comme M. Mézières par exemple, n'étaient nullement hostiles au principe du service de deux ans. Ils croyaient même qu'en l'appliquant dans certaines conditions et avec certaines garanties, on augmenterait la force de l'armée au lieu de la diminuer. Mais ces garanties et ces précautions leur ont été refusées. De tous les amendemens qu'ils ont présentés, pas un seul n'a été voté. Dès lors, que pouvaient-ils faire, sinon voter contre la loi ou s'abstenir? Nous ne reviendrons pas ici nous-même sur un débat épuisé; les argumens pour et contre sont bien connus; on peut seulement se demander si le Sénat, assemblée purement politique et civile, avait en elle toutes les lumières nécessaires pour en juger. M. Mézières lui a demandé une fois de plus, en termes émus et émouvans, de prier M. le ministre de la Guerre de consulter le Conseil supérieur et de lui communiquer l'avis qu'il en aurait reçu. Quelles que soient l'intelligence et les capacités de M. Berteaux, son autorité aurait gagné à s'appuyer sur celle d'un conseil technique. Personne n'ignore, en effet, que M. Berteaux est, de son métier, agent de change. Il a sans doute une grande facilité d'assimilation ; il parle en bons termes de ce qu'il vient d'apprendre; il affirme avec beaucoup d'assurance. Cela suffit-il pour inspirer pleine confiance dans une question où les compétences professionnelles sont indispensables, et qui importe si fort à la sécurité du pays? M. Mézières ne l'a pas cru; mais M. Berteaux a déclaré fièrement que, si on doutait de lui, il saurait ce qui lui restait à faire. On a vu autrefois des ministres de la Guerre, qui étaient des généraux blanchis sous le harnais, consulter le Conseil supérieur pour s'éclairer eux-mêmes, et faire connaître son avis aux Chambres pour les éclairer à leur tour. Ce qu'ils ont fait, M. Berteaux a refusé de le faire. Les partisans du service de deux ans ont semblé, pendant toute cette discussion, parler au nom d'un dogme supérieur à tout, indiscutable et intangible. Ce qu'ils attendaient de l'assemblée, ce n'était pas un acte de conviction, résultat d'une enquête longue et complète, mais un acte de foi. Tout le monde ne pouvait pas avoir cette foi *a priori*, et M. le général Billot a paru l'avoir moins que personne. Il a été plusieurs fois ministre de la Guerre. Il est aujourd'hui le représentant le plus en vue de notre ancienne armée. En vain a-t-il essayé d'arrêter l'assemblée sur la pente où elle se laissait entraîner : c'est tout au plus si son intervention énergique a retardé de quelques heures un

vote qui était devenu inévitable et fatal. Le gouvernement représenté par M. Berteaux dont les objurgations étaient vives et pressantes, la Commission représentée par M. de Freycinet dont la parole n'avait jamais été plus prestigieuse ni plus séduisante, ont eu aisément gain de cause dans une assemblée qui ne demandait qu'à être convaincue par eux. Les adversaires de la loi se sont trouvés réduits, au vote final, à une poignée de braves : nous craignons que l'avenir ne leur donne que trop raison.

Il s'est produit, aux derniers momens de la bataille, un incident qui a attiré l'attention, non seulement au Sénat, mais au dehors, et dont la presse s'est emparée. L'intervention de M. Casimir-Perier en a encore accru l'intérêt. Résolu à brûler jusqu'à la dernière cartouche, M. le général Billot a exprimé l'espérance que M. le Président de la République userait du droit que la Constitution lui donne de demander aux Chambres, par un message motivé, une nouvelle délibération de la loi. M. le président du Sénat a aussitôt fait remarquer à l'orateur que la personne du Président de la République ne devait jamais être introduite dans un débat parlementaire, à quoi M. le général Billot a répondu que la Constitution était formelle et qu'il ne faisait qu'en invoquer un article. Le droit du Président de la République est certain, en effet; mais dans quelles conditions peut-il s'exercer? C'est la question nouvelle qui n'a pas tardé à se poser, et comme on aime toujours en France les discussions constitutionnelles, ce qui ne veut pas dire qu'on en comprenne toujours très bien même les premiers élémens, elle a pris dans la presse une certaine ampleur.

Nous avons dit que M. Casimir-Perier y était intervenu. Dans une lettre au journal *Le Temps*, il a rappelé un principe incontestable, à savoir que « chacun des actes du Président de la République doit être contresigné par un ministre. » Un message motivé est un acte du Président de la République, et même un des plus importans : il doit donc se conformer à cette règle. Or dans le cas dont il s'agissait, c'est-à-dire dans l'hypothèse où s'était placé M. le général Billot, le ministre compétent, celui qui aurait dû mettre sa signature à côté de celle de M. Loubet, était M. Berteaux. Il suffit de le rappeler pour faire sentir tout ce qu'il y avait de décevant dans l'espérance exprimée par M. le général Billot. Quoi! M. Berteaux, qui venait de défendre avec tant de chaleur la réduction du service militaire à deux ans, aurait contresigné un message demandant une nouvelle délibération? Il aurait pu le faire, sans doute, par simple déférence à l'égard du Président de la République; mais alors quelle

aurait été la valeur de sa signature? Il aurait pu également s'y refuser, et il est même probable qu'il l'aurait fait; et alors quel n'aurait pas été l'embarras du Président? Aurait-il renvoyé ses ministres huit jours après les avoir pris? En aurait-il facilement trouvé d'autres après cet acte d'autorité personnelle? En tout cas, personne n'aurait compris que M. le Président de la République eût fait connaître soudainement, et comme par explosion, tout à la fin d'un long débat, une opinion qu'il aurait gardée pour lui seul depuis l'origine. Un acte comme celui que lui conseillait M. le général Billot ne peut jamais être que la conséquence de plusieurs autres, et non pas une surprise de la dernière heure. M. le général Billot avait donc posé la question dans des termes corrects, mais peu vraisemblables, ce qui infirmait l'importance de sa manifestation. Il n'en est pas de même de M. Casimir-Perier. Rien de plus net, au contraire, de plus précis, de plus pratique que son observation : le Président ne peut rien que par ses ministres. En partant de là on peut se livrer à des hypothèses très diverses, soit pour prouver que le Président de la République ne dispose personnellement que de pouvoirs très limités, soit pour montrer comment il peut échapper aux gênes que la Constitution lui impose et faire connaître, sinon faire prévaloir son opinion. La Constitution de 1875, est une combinaison un peu empirique des constitutions antérieures. Elle porte à la fois la marque d'époques différentes, et aussi, comme il était inévitable, celle du moment où elle a été votée au milieu de tiraillemens et de difficultés dont nous n'avons pas perdu le souvenir. On a mesuré alors d'une main assez parcimonieuse les pouvoirs du Président, et M. Casimir-Perier n'est pas le seul à en avoir fait l'observation : M. Loubet l'a faite, lui aussi, dans le discours qu'il a prononcé en 1900 au banquet des maires. Ce sont là des questions délicates, qu'il serait sans doute difficile de résoudre en ce moment, — il serait peut-être même dangereux de vouloir l'essayer; — mais sur lesquelles il est toujours utile d'appeler la réflexion du pays. Il importe, en effet, quand le jour viendra de les traiter, de n'être pas pris au dépourvu. A cet égard, la consultation que nous a donnée M. Casimir-Perier, sous une forme vive et spirituelle, mérite d'être retenue; mais il sait bien lui-même qu'elle n'est pas complète. « Je pourrais m'étendre sur ce sujet, dit-il, et peut-être le ferai-je un jour. » Nous en acceptons l'augure.

L'assassinat du grand-duc Serge a produit partout une émotion profonde : on ne peut pas dire qu'il ait également causé de la surprise.

Sans doute personne ne s'attendait à cet acte-là plutôt qu'à un autre; mais la situation troublée de la Russie tenait et continue de tenir les esprits dans une anxiété d'autant plus vive qu'on ne sait pas comment elle pourra se dénouer; et on est malheureusement habitué à voir, dans des circonstances semblables, l'assassinat politique surgir comme un sujet d'épouvante. Il n'en est pas moins un objet de réprobation de la part de tout le monde civilisé. Rien ne saurait en atténuer l'horreur. Le plus souvent, les crimes de cette nature provoquent une réaction violente, et vont ainsi contre le but que leurs auteurs s'étaient proposé. Le sang répandu est une mauvaise préparation aux réformes. Lors même qu'il n'amène pas des représailles, il laisse dans les cœurs des fermens de haine dont les explosions sont toujours à craindre. Où s'arrêtera-t-on dans cette voie? Après l'assassinat de M. de Plehve, celui du grand-duc Serge! Après s'être attaqués au ministre de l'Intérieur, les meurtriers s'en sont pris à un membre de la famille impériale! Ils n'ont même pas l'excuse que le premier crime ait été suivi d'une réaction. L'Empereur a donné pour successeur à M. de Plehve un homme dont les idées étaient larges, quoiqu'un peu flottantes, et les intentions excellentes, le prince Sviatopolsk-Mirsky. L'expérience n'a pas réussi parce que les élémens révolutionnaires s'y sont mêlés. Les déplorables événemens du 22 janvier se sont produits à Saint-Pétersbourg. Mais si le sang appelle le sang, on en verra sans cesse couler de nouveaux ruisseaux, et les réformes que tout le monde demande risqueront d'y sombrer. Nous constatons cependant que, cette fois encore, le gouvernement russe n'a pas perdu son sang-froid. Le comité des ministres continue de travailler à la préparation des réformes, et il y aurait là un heureux symptôme pour l'avenir si, d'autre part, tant de nuages ne s'amoncelaient pas à l'horizon. Le malheur de la Russie est qu'entre l'Empereur et son peuple il n'y a pas d'intermédiaires. Le pouvoir du souverain est absolu, mais son isolement l'est aussi. La grande majorité du peuple russe, c'est-à-dire la population des campagnes, ne pense et ne tient nullement aux réformes libérales qu'on préconise ailleurs : il est seulement et très dangereusement épris de socialisme agraire. Entre l'Empereur et les classes rurales, qu'y a-t-il? Une noblesse sans rôle politique, et des intellectuels de plus en plus portés aux conceptions violentes. Une constitution sociale aussi défectueuse crée le pire des dangers. Quelles que soient les bonnes intentions de l'Empereur, il ne peut tout qu'en théorie. En réalité, ses pouvoirs trouvent leur limite dans la nature même des choses et dans l'insuffisance des

hommes qui l'entourent. Les hommes sont faibles ; les institutions sont nulles. Tantôt on lui demande la liberté intégrale, comme si ce remède énergique ne devait pas faire plus de mal que de bien dans un corps social sans organisation et sans expérience. Tantôt on attend de lui, avec plus de bon sens, un certain nombre de réformes appropriées à l'état du pays. Mais par lesquelles commencer? Les problèmes les plus difficiles surgissent à la fois, sans préparation antérieure et sans transition, et, pour en rendre sans doute la solution plus aisée, on jette des bombes sous les voitures de victimes désignées et condamnées par des sociétés secrètes, avec la froide férocité qui caractérise généralement ce genre de conspirations et de conspirateurs.

La guerre extérieure, avec ses surprises douloureuses, a donné une accélération redoutable au péril intérieur. Les ménagemens que nous devons à des amis malheureux ne sauraient nous empêcher de dire que les leçons de la guerre ont mis à jour de graves défauts dans l'administration générale du pays. L'armée en a eu sa part. Il est naturel que l'esprit public en ait été vivement frappé ; mais si le moment est toujours bon pour corriger ses défauts, il ne l'est pas toujours pour les dénoncer avec acrimonie. Nous ne cesserons de rappeler l'exemple que les Anglais ont donné pendant la guerre Sud-Africaine. Ils ont éprouvé, eux aussi, de fâcheuses déconvenues ; mais ils n'en ont laissé rien voir pendant la guerre, ni même après ; et, lorsqu'une victoire chèrement achetée a récompensé enfin leur persévérance, ils se sont appliqués silencieusement à perfectionner leur instrument militaire. Il est vrai que l'organisation politique de l'Angleterre est admirable, et que les mœurs publiques qui en ont été, comme on voudra, la cause ou l'effet, sont le témoignage le plus manifeste de la pleine santé d'une nation. On ne saurait attendre tout à fait la même chose de la Russie. Mais il faut souhaiter qu'après les secousses qu'elle traverse elle retrouve le plus tôt possible son équilibre, et pour cela deux choses sont nécessaires, deux choses qu'on ne peut malheureusement pas réaliser par un coup de baguette magique : des réformes et la paix.

Les réformes sont à l'étude : puissent-elles être suffisantes! Pour ce qui est de la paix, les Russes sont seuls à même de savoir à quel moment et dans quelles conditions ils devront la faire. Il serait indiscret de leur donner à ce sujet des conseils qu'ils ne demandent pas. Tout ce que nous voulons dire de la paix, c'est qu'elle est nécessaire aux réformes. Le bruit du canon n'est pas pour celles-ci un accom-

pagnement bien favorable. Il semble qu'en Russie, soit du côté des révolutionnaires, soit de celui du gouvernement, on reste un peu trop préoccupé des souvenirs de la Révolution française. Les analogies entre les deux situations initiales sont extrêmement superficielles : les différences sont au contraire très profondes. La Révolution française, anarchique et violente au dedans, a d'ailleurs été victorieuse au dehors, et, loin que la guerre l'ait entravée, elle en a vécu jusqu'au jour où elle a été définitivement organisée par un général heureux. Sur ce point en particulier, il n'y a que des différences entre la France et la Russie. La France a continué la guerre pendant plus de vingt ans; la Russie aura sans doute bientôt de bonnes raisons de faire la paix. En attendant, on en parle beaucoup dans certains journaux; mais il semble bien que les nouvelles pacifiques viennent surtout d'une inspiration japonaise. Quoi de plus naturel? Les Japonais ont jusqu'ici l'avantage. Ils voudraient dès maintenant, ou le plus tôt possible et sans s'exposer à des hasards nouveaux, réaliser les bénéfices de leurs victoires. N'est-ce pas ce que tout le monde ferait à leur place? Mais les Russes, qui sont dans une position différente, raisonnent sans doute différemment. Ils ne se résigneraient à la paix immédiate que s'ils regardaient comme impossible une amélioration de leur situation militaire : or rien ne révèle chez eux un pareil sentiment, tout au contraire. Leur confiance dans le général Kouropatkine n'a peut-être plus l'élan des premiers jours, mais elle reste sérieuse et solide. L'incident Grippenberg en a été la preuve. Ce général a cru saisir la victoire dans un mouvement audacieux où il a dépassé ses instructions et qu'il n'aurait pu soutenir que s'il avait été secouru, c'est-à-dire si Kouropatkine s'était engagé à sa suite avant l'heure qu'il avait choisie et dans d'autres conditions que celles qu'il avait prévues pour la reprise des hostilités. Kouropatkine ne l'a pas fait, et, certes, il était le seul juge de ce qu'il pouvait faire. Le général Grippenberg a demandé à être relevé de son commandement, et il est rentré en Russie avec des sentimens aigris dont il a peu ménagé l'expression. L'opinion n'a pas été un seul instant hésitante : elle s'est prononcée en faveur de Kouropatkine. Les Japonais seuls auraient pu se féliciter de voir les dissentimens qui se sont produits entre les deux généraux avoir une répercussion jusqu'à Saint-Pétersbourg. Mais il n'en a rien été, et il est permis d'en conclure que le moral de la nation n'est pas aussi entamé qu'on le prétend quelquefois. Au surplus, quelles seraient aujourd'hui les conditions de la paix, si on en juge par les informations des agences? Elles seraient aussi avantageuses aux Japonais que s'il

avaient complètement anéanti les forces russes, ce qu'ils n'ont pas fait encore. Les deux armées se trouvent aujourd'hui front contre front à l'endroit même où elles se sont immobilisées au commencement de l'hiver, après une bataille qui est restée indécise. Cette fois, l'effort des Japonais s'est arrêté avant d'être victorieux, et rien par conséquent n'interdit aux Russes l'espoir de prendre leur revanche. C'est à ce moment qu'on leur demanderait de reconnaître à l'ennemi la possession de la Corée et du Liao-Toung, de consentir au démantèlement et à la neutralisation de Vladivostock, et de restituer à la Chine la partie de la Mandchourie que le Japon ne jugerait pas à propos de s'approprier! Il est probable qu'il n'y a là qu'un de ces ballons d'essai que la main qui les lance peut toujours désavouer, et auxquels il ne faut pas attacher grande importance. Les opérations militaires recommenceront bientôt. C'est alors qu'on pourra se rendre compte des changemens que l'hiver aura apportés dans la force respective des deux armées, et qu'il sera possible aussi, autant du moins que le comporte l'incertitude inhérente aux prévisions de ce genre, d'en établir quelques-unes pour l'avenir prochain.

La crise que traverse la Russie est assurément très grave, d'autant plus grave qu'elle a un double caractère, militaire au dehors et révolutionnaire au dedans. Mais, sans parler de nous-mêmes, d'autres nations en ont traversé de semblables et en sont sorties, sans avoir toujours eu les ressources dont la Russie dispose. Ce qui lui a manqué jusqu'ici, c'est un gouvernement capable d'ordonner, d'organiser ces ressources et d'en user avec vigueur. Le régime absolu s'est montré impropre à cette tâche. Mais cela ne veut pas dire qu'on puisse, du jour au lendemain, donner au pays un gouvernement parlementaire, celui de tous qui a besoin du plus long apprentissage. Ceux qui croient que les premières réformes à faire sont des réformes économiques et sociales sont probablement dans le vrai. En tout cas, il est hors de doute que des crimes qui affligent et révoltent l'humanité, comme l'assassinat de M. de Plehve et celui du grand-duc Serge, ne peuvent que nuire au progrès, le ralentir ou le faire reculer. Et nous nous excusons d'avoir l'air de rechercher ici ce qui peut être utile ou nuisible, puisque nous sommes en présence d'un de ces actes que condamne la morale éternelle, au nom de la loi suprême qui s'est énoncée dans les mots : Tu ne tueras pas.

Le parlement anglais a repris ses travaux, et les premières batailles qui lui ont été livrées par l'opposition ont été des succès pour le gou-

vernement. Nous ne savons si M. Balfour s'y attendait; mais le discours qu'il a mis dans la bouche du roi Édouard énumère un nombre de réformes propre à remplir une longue session, sinon même plusieurs. Ce programme n'annonce pas une dissolution prochaine. La première question qui s'est posée était précisément de savoir si la session nouvelle irait jusqu'à son terme normal, ou si elle serait brusquement interrompue par les élections. On disait, il n'y a pas longtemps encore, que M. Chamberlain était partisan de la dissolution, et cela pour des motifs que l'on donnait même assez volontiers: — il n'est plus jeune, il aspire à revenir au pouvoir le plus tôt possible, il n'espère pas que les élections donnent une majorité aux conservateurs, mais il compte que celle qu'elles donneront aux libéraux sera si faible qu'il faudra bientôt faire un second appel au pays; et tout cela devant être long, il faut commencer tout de suite pour arriver plus vite au dénouement. — S'il est vrai que M. Chamberlain ait été un moment de cet avis, il en a changé pour des motifs encore ignorés, car il a donné son appui à M. Balfour.

Quant au programme ministériel, il peut se décomposer en deux parties : on croit que l'une ne soulèvera pas de grandes difficultés de la part de l'opposition, mais il n'en est pas de même de l'autre. La première comprend la loi sur les sans-travail, la création d'un ministère du Commerce et de l'Industrie, une loi sur l'éducation en Écosse et une autre sur les Églises. L'opposition libérale est favorable au principe de ces deux premières lois, et ne conteste pas la légitimité des deux autres. Mais viennent ensuite des questions auxquelles elle ne semble pas devoir faire le même accueil : la loi contre les immigrans qu'elle a déjà combattue une première fois; la constitution du Transvaal, affaire compliquée; enfin, et peut-être faudrait-il dire surtout la loi sur la redistribution des sièges parlementaires. Cette dernière loi aurait pour conséquence d'enlever quelques sièges aux Irlandais et de les attribuer aux conservateurs : aussi les libéraux peuvent-ils compter, en ce moment plus que jamais, sur la fidélité des Irlandais, et on n'a pas tardé à s'en apercevoir à la déclaration de guerre que ceux-ci ont adressée au gouvernement. Mais, avant d'en venir à la discussion de ce programme, la question fiscale devait se poser dans son rapport avec l'opportunité des élections prochaines. La question fiscale est, en langage parlementaire, celle des réformes douanières proposées par M. Chamberlain. L'opposition juge qu'elle est mûre et qu'il n'y a plus, pour la résoudre, qu'à la soumettre au pays. C'est ce que M. Asquith a indiqué dans un amendement qu'il

a fait au projet d'adresse, et qui est ainsi conçu : « Nous représentons humblement à Votre Majesté que les différens aspects de la question fiscale ayant été entièrement discutés depuis près de deux ans, le moment est venu de soumettre sans retard cette question à la nation. » Rien de plus clair : M. Asquith demande la dissolution. Il a été naturellement appuyé par sir Henry Campbell Bannerman. Naturellement aussi, M. Balfour s'est opposé à la proposition, et il a été appuyé, non seulement par M. Chamberlain, mais encore par lord Hugh Cecil dont l'intervention lui a assuré la victoire. M. Balfour a soutenu que la question n'était pas mûre comme le prétendait l'opposition, et il faut reconnaître que son discours était merveilleusement propre à justifier son assertion. Plus on écoute en effet M. Balfour, et moins on voit clair dans sa pensée, soit qu'elle soit naturellement obscure, soit qu'il la voile à dessein. On sait qu'il ne va pas aussi loin que M. Chamberlain dans le sens de la protection, mais jusqu'où va-t-il? On sait aussi que s'il est d'accord avec M. Chamberlain dans une mesure qu'il est d'ailleurs impossible de préciser, les motifs qui le déterminent sont différens de ceux auxquels obéit son ancien collègue. M. Chamberlain veut faire entre les colonies britanniques et la métropole une sorte de Pacte de famille fondé sur l'exclusion des produits étrangers, tandis que M. Balfour veut se procurer des armes défensives pour lutter contre les tendances protectionnistes des autres nations, et les ramener par ce moyen de persuasion à la saine doctrine du libre-échange. Tout cela est bien compliqué.

Il y a quelques jours encore, le vote de la Chambre sur l'amendement annoncé de M. Asquith, pouvait paraître douteux, d'abord parce qu'on ignorait quelle serait l'attitude finale de M. Chamberlain, ensuite parce qu'on croyait que celle des unionistes libre-échangistes serait hostile au ministère. Il y avait certainement quelques motifs de le croire. Les unionistes libre-échangistes s'étaient séparés de la majorité à la suite du duc de Devonshire, et il était difficile de savoir jusqu'où irait la scission. Une fois le premier pas fait en dehors de la majorité, beaucoup d'autres pouvaient suivre. Les unionistes libre-échangistes croyaient pouvoir conserver une situation intermédiaire entre les deux partis, et rester avec les conservateurs pour tout le reste, tout en votant avec les libéraux sur la question fiscale : mais qui sait si plus tard ils ne se seraient pas rapprochés davantage de ces derniers? Cela devait dépendre de l'accueil qu'ils auraient trouvé auprès d'eux, et aussi du degré de mauvaise humeur que les conservateurs leur auraient témoigné. La logique des situations est souvent plus forte que les volontés.

Quoi qu'il en soit, pour un rallié complet au libéralisme, M. Wiston Churchill, presque tous les autres essayaient de conserver un pied dans chaque camp. Ils donnaient cependant des gages sérieux aux libéraux, puisqu'ils les leur donnaient sur le terrain électoral. Le duc de Devonshire, en partant pour l'étranger où il voyage depuis quelques mois, avait formellement conseillé à ses amis de voter pour un radical libre-échangiste plutôt que pour un conservateur protectionniste. Mais les unionistes entendaient naturellement être payés de retour. Ils se rappelaient qu'à la fin de l'année 1903 lord Rosebery avait recommandé l'union contre la Ligue de la réforme des tarifs de M. Chamberlain ; ils espéraient que cette union se traduirait par une entente électorale où libéraux et conservateurs dissidens se prêteraient un mutuel appui. Rien ne paraissait plus naturel que cette espérance, ni plus légitime que le contrat qui semblait devoir en sortir. Mais les libéraux ne s'y sont pas prêtés. Peu de jours avant la rentrée du Parlement, M. Herbert Gladstone, avec une loyauté qu'on ne saurait trop louer, mais peut-être avec une moindre opportunité, a écrit une lettre dans laquelle il annonçait qu'aux élections prochaines les libéraux auraient des candidats dans toutes les circonscriptions : cela devait leur donner le moyen de se compter. M. Herbert Gladstone regardait comme une duperie de voter pour les unionistes dissidens, c'est-à-dire pour des hommes avec lesquels les libéraux n'étaient d'accord que sur un point, pour des alliés d'un jour, pour des adversaires d'hier et de demain. Il est quelquefois dangereux en politique de prévoir les choses de trop loin. Quelles qu'aient pu être les dispositions des unionistes dissidens, la lettre de M. Herbert Gladstone était de nature à les modifier, et c'est ce qui n'a pas manqué d'arriver. Lord Hugh Cecil a pris la parole pour constater que, somme toute, rien ne démontrait que le ministère était devenu protectionniste. Le discours nébuleux de M. Balfour permettait en effet d'entretenir, sur ce sujet et sur plusieurs autres, tous les doutes qui pouvaient offrir quelque commodité. Lord Hugh Cecil concluait qu'il ne voulait pas désespérer du ministère et qu'il voterait pour lui. Les unionistes libre-échangistes disposent de 60 et quelques voix : la majorité du gouvernement a été de 63. Il est possible que M. Herbert Gladstone ait eu des vues d'avenir très justes et qu'il ait agi en homme politique extra-lucide à longue distance ; mais il a certainement contribué à faire perdre aux libéraux la première bataille, la plus importante peut-être, celle qui devait décider si les élections auraient lieu demain, ou si elles seraient remises à une date indéterminée.

La session a donc bien commencé pour M. Balfour, et il peut commencer la discussion de son programme. Après ce premier succès, il en a remporté bientôt un autre sur les Irlandais. Et pourtant, on ne croit généralement pas que les élections puissent être beaucoup différées. Le ministère qui avait au début de la législature la majorité la plus forte qu'on ait vue dans l'histoire de l'Angleterre, n'en a plus aujourd'hui, puisque celle dont il semble disposer, mais qui en réalité dispose de lui, se compose des unionistes libre-échangistes et des amis de M. Chamberlain, majorité accidentelle, majorité de coalition, où entrent des élémens destinés à en sortir lorsque la question fiscale devra être résolue. Qui aurait pu croire, après les élections dernières, qu'au bout de cinq années le parti conservateur en serait là?

Nous ne dirons qu'un mot de l'affaire de Hull. La Commission d'enquête a dû tenir compte, non seulement de la matérialité des faits, sur laquelle il était d'ailleurs difficile de se mettre absolument d'accord en présence d'affirmations contraires, mais encore des circonstances dans lesquelles ils se sont produits. Ces circonstances étaient telles que si la flotte russe a commis une erreur, elle était excusable. La majorité de la Commission a cru que l'amiral russe s'était trompé sur la présence de torpilleurs à Hull; mais elle a tenu à dire que cela ne jetait « aucune déconsidération sur la valeur militaire, ni sur les sentimens d'humanité de l'amiral Rodjestvensky et du personnel de son escadre. » Ce jugement sera celui de l'opinion désintéressée. Une affaire que la moindre imprudence aurait pu rendre dangereuse pour la paix du monde a été réglée dans un véritable esprit de conciliation. Il faut espérer qu'il n'en restera aucune trace dans les rapports de l'Angleterre et de la Russie.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

F. BRUNETIÈRE.

LA
CONJURATION DE CATILINA

I

LES PRÉLIMINAIRES DE LA CONJURATION

On ne dira pas que je cherche la nouveauté; il n'y a pas de sujet, dans l'histoire ancienne, dont on se soit plus occupé que de la conjuration de Catilina, et qui semble plus rebattu. On en a beaucoup usé, comme de tous les souvenirs de la république romaine, du temps de notre révolution ; Mirabeau trouvait même parfois qu'on en abusait (1). Mais ce n'est pas une raison de n'y pas revenir. Outre que les événemens dont on a beaucoup parlé sont précisément ceux dont il y a beaucoup à dire, quand ce ne serait que pour discuter la manière dont on les a jugés, celui-là est particulièrement curieux, soit par l'intérêt du drame, soit par l'importance des acteurs, et j'ajoute que, malgré l'abondance des renseignemens, il y reste encore beaucoup d'obscurité.

Je ne me flatte pas de les dissiper toutes ; on ne le verra que trop dans le cours de ce travail. Il y en a pourtant sur lesquelles il me semble que ce que nous avons vu de nos jours peut jeter quelque lumière. L'homme ne change qu'à la surface.

(1) « Eh ! Messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, et d'une insurrection qui n'eut jamais d'importance que, dans les imaginations faibles ou les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : « Catilina est aux portes de Rome, et l'on délibère ! » Mirabeau, discours du 26 septembre 1789.

Je tiens de M. Aulard, qui réunit en ce moment les adresses envoyées à la Convention à propos du 9 thermidor, que, dans presque toutes, même dans celles de petits villages, où le maire et les conseillers mnnicipaux n'avaient pas fait d'études classiques, Robespierre est appelé le *Catilina moderne.*

Nous allons souvent demander à des documens douteux et lointains des explications sur les choses antiques, quand il suffirait de regarder autour de nous pour en avoir l'intelligence. C'est bien le moins que, lorsqu'il s'agit d'étudier les révolutions d'autrefois, l'expérience que nous avons faite, pendant plus d'un siècle, des mouvemens populaires, des conspirations, des coups d'État, nous serve à quelque chose : nous en avons assez souffert pour avoir le droit d'en profiter. Je crois donc que ces souvenirs nous feront mieux comprendre ce qui s'est passé à Rome dans les dernières années du VIIe siècle de la république (1).

I

Les faits sont connus ; ils nous ont été transmis par deux grands écrivains, Cicéron et Salluste, qui étaient parfaitement en mesure d'être bien renseignés. Nous avons de plus l'avantage que ces deux témoins n'appartiennent pas au même parti politique et qu'on peut les contrôler l'un par l'autre.

Cicéron d'abord. — C'est le rôle qu'il a joué dans la conjuration qui en a fait la popularité. Les hommes de lettres devaient être particulièrement flattés qu'un des leurs eût gouverné glorieusement son pays, et que, sans armée, sans soldats, par sa parole, il l'eût tiré d'un très grand danger. C'était une réponse victorieuse aux dédains qu'affectent pour eux les hommes d'action, les politiques de métier, les gens de guerre. Voltaire, qui trouvait que ce grand souvenir honorait singulièrement toute la corporation, en avait fait une tragédie : *Rome sauvée*, qu'il a jouée plusieurs fois lui-même, soit sur son théâtre particulier, soit à Sceaux, chez la Duchesse du Maine, soit à Berlin, chez Frédéric II. Il y représentait, avec un très grand succès, le personnage de Cicéron, et Condorcet, qui l'y avait vu, disait, trente ans plus tard : « Ceux qui ont assisté à ce spectacle n'ont pas oublié le moment où l'auteur de *Rome sauvée* s'écriait :

Romains, j'aime la gloire et ne veux point m'en taire,

avec une vérité si frappante qu'on ne savait si ce noble aveu

(1) Pour la chronologie, dans tout le cours de ce travail, je suivrai ce qu'on appelle l'*Ère Varronienne*, qui part de la fondation de Rome, qu'elle place en 754 avant Jésus-Christ. Cicéron fut consul de Rome en 691, c'est-à-dire 63 ans avant notre ère.

venait d'échapper à l'âme de Cicéron ou à celle de Voltaire. »

Il était naturel que Cicéron, qui n'était pas modeste, fût plus convaincu que personne du mérite de ses actions et des services qu'il avait rendus à Rome. Il voulait par-dessus tout qu'ils ne fussent pas oubliés. Le moyen le plus sûr d'en conserver le souvenir ne lui paraissait pas, comme aux Grecs, de bâtir des monumens et d'élever des statues ; ces témoins silencieux ne le contentaient pas : il se fiait davantage à l'histoire, à l'éloquence, à la poésie : « Je n'aime, disait-il, que ce qui fait du bruit. *Nihil mutum me potest delectare.* » Il s'adressa donc à tous les gens de sa connaissance qui savaient un peu écrire, et qu'il croyait disposés à servir sa renommée, et il leur demanda sans fausse honte de célébrer le grand consulat. Mais, par une sorte de fatalité, il se trouva qu'ils étaient tous occupés ou prêts à l'être. Seul, Atticus, dont la complaisance était inépuisable, s'exécuta, sans satisfaire tout à fait son ami, qui trouva, dans son œuvre, moins de talent que de bonne volonté. Les autres s'en tirèrent avec des regrets et des complimens. Cicéron, voyant qu'il n'obtenait rien d'eux, se décida à se raconter et à se célébrer lui-même; il écrivit l'histoire de son consulat, en vers et en prose, en latin et en grec. Mais les ouvrages qu'il avait composés à cette occasion sont perdus, et ce qu'on en a conservé nous donne peu de regret du reste.

Il est plus fâcheux que nous n'ayons pas sa correspondance pour cette époque. Il n'était pas alors un aussi grand personnage qu'il l'est devenu plus tard et l'on n'avait pas pris l'habitude de garder ses lettres. Atticus lui-même ne s'était pas encore avisé qu'il ne vivrait dans la mémoire des hommes que grâce aux écrits de son ami, et que, selon le mot d'un ancien, Cicéron l'entraînerait dans sa gloire. Quand, vers la fin de sa vie, il prépara la publication de la correspondance à laquelle son nom reste attaché, il ne put retrouver que douze lettres antérieures à 691, et pas un mot de l'année même où Cicéron fut consul. Heureusement nous possédons la plus grande partie des *discours consulaires*, et surtout les quatre *Catilinaires*, qui nous sont parvenues tout à fait intactes. Ces discours sans doute ne furent réunis que trois ans après avoir été prononcés, et nous ne savons pas quels changemens a pu y faire Cicéron en les publiant. Il n'en est pas moins vrai que c'est là surtout qu'il faut chercher l'histoire de la conjuration.

Le *Catilina* de Salluste, dans sa petite taille, n'en est pas moins le premier en date des grands ouvrages historiques que la littérature romaine nous a laissés. Aussi est-il naturel qu'on souhaite savoir dans quelles circonstances il s'est produit, comment l'auteur a été amené à l'écrire, et les intentions qu'il avait quand il l'a composé. Ces questions ne sont pas toutes faciles à résoudre.

Il me semble qu'on peut assez exactement préciser de quelle époque il est. Comme on est sûr qu'il n'a pas pu paraître du vivant de César, et qu'on nous dit que Salluste est mort quatre ans avant la bataille d'Actium, il a dû s'occuper de ses ouvrages historiques de 710 à 718, et s'il a commencé par le *Catilina*, ce qui paraît assez vraisemblable, comme il faut lui laisser le temps de l'écrire, il doit l'avoir publié de 712 à 713, c'est-à-dire immédiatement après la bataille de Philippes et la défaite des républicains. Pour la première fois à ce moment, depuis la mort de César, il n'y avait pas d'armées en présence ; ce n'était plus la guerre, mais ce n'était pas la paix encore. Les temps étaient toujours très sombres ; les victorieux distribuaient à leurs soldats les terres des vaincus, et, quand elles ne suffisaient pas, ils prenaient aussi les autres. Le pillage et le massacre désolaient l'Italie et les provinces ; les chefs des Césariens s'étaient partagé le monde, mais comme aucun d'eux ne paraissait content de sa part, ils étaient toujours sur le point d'en venir aux mains. Et pourtant il semble que, malgré ces inquiétudes et ces menaces, on devait sentir comme un souffle de renouveau dans cette société malade. Les guerres civiles avaient brusquement interrompu un admirable mouvement littéraire qui vraisemblablement se serait développé, si le temps avait été plus favorable. En quelques années, les lettres romaines avaient produit, entre beaucoup d'autres, Cicéron, Lucrèce et Catulle. Ils avaient disparu presque ensemble ; mais il était bien probable qu'à la première éclaircie, l'élan était prêt à recommencer. Dès le lendemain de Philippes, on pouvait en saisir quelques signes précurseurs. Des bords du Pô arrivaient les premières bucoliques de Virgile, et à Rome, parmi les voix aigres des mécontens, on distinguait celle d'Horace. C'est vers le même temps, à l'aurore encore confuse et trouble d'un grand siècle, qu'on doit placer, je crois, l'apparition du *Catilina*.

Salluste, quand il publia son premier ouvrage, devait avoir

près de quarante-cinq ans. Comment se fait-il qu'il eût attendu si tard pour débuter dans la littérature? Il s'est chargé lui-même de nous l'apprendre. En tête du *Catilina* et du *Jugurtha*, il a placé de très longs prologues auxquels Quintilien reproche de n'avoir aucun rapport avec l'ouvrage qui les suit. Quand on les lit un peu vite, on est tenté de n'y voir qu'une vague leçon de morale et une suite de lieux communs. Mais les lieux communs ne sont pas toujours aussi insignifians qu'on pense; il arrive qu'on s'en sert quelquefois pour faire entendre ce qu'on ne veut pas tout à fait dire et qu'on tient pourtant à laisser deviner. C'est ainsi qu'il est, je crois, possible de découvrir, dans toutes ces généralités de Salluste, l'expression de sentimens personnels et presque des confidences. On y voit d'abord très clairement que c'est un désabusé, qui attaque sans pitié tous les partis, même celui qu'il a servi, qui ne ménage guère plus le peuple que l'aristocratie, qui accuse aussi bien ses anciens alliés que ses adversaires de ne chercher que leur profit particulier sous le prétexte du bien public. On n'a pas de peine à saisir la cause de cette sévérité. Elle tient sans aucun doute aux mécomptes qu'il a éprouvés pendant qu'il était dans les affaires publiques. Deux fois, la politique l'a trompé. Chassé du Sénat par des censeurs rigoureux, pour avoir prononcé des harangues séditieuses, pendant les querelles de Clodius et de Milon, et s'être mêlé aux émeutes de la rue, il y est rentré quand César a été le maître et par sa protection. Mais il n'a pas obtenu toutes les satisfactions qu'il espérait : après sa préture, on ne l'a pas fait consul. Dès lors, il a trouvé « que le mérite était méconnu. » Désenchanté de la politique, dans laquelle il s'est replongé sans succès deux fois de suite, il lui a paru « qu'un homme a mieux à faire que de perdre son temps à saluer le peuple au Champ de Mars ou à donner à dîner aux électeurs, » et il a renoncé pour toujours à la vie publique.

Les vieux Romains, quand ils prenaient leur retraite, se retiraient dans leurs terres; mais Salluste n'était pas homme à se contenter de la culture de ses champs ou du plaisir de la chasse. « Ce sont, disait-il, des occupations d'esclave. » Il lui en fallait d'autres. Ce petit Sabin d'Amiterne, quoiqu'il sortît d'une famille inconnue, était arrivé à Rome avec un désir immodéré de se faire vite un nom, de devenir un homme illustre. « Tous les efforts des hommes, nous dit-il, doivent tendre à ne pas traverser la vie sans faire parler d'eux; autrement ils ne diffèrent en rien

des bêtes, qui vivent courbées vers la terre et asservies à leurs appétits grossiers. » On remarque que ces grands mots de *gloriâ*, de *fama*, de *claritudo*, d'*immortalitas* reviennent souvent dans ses prologues. Cette célébrité qu'il paraissait souhaiter avec tant d'ardeur, il l'avait demandée d'abord à la politique, et elle la lui avait refusée; mais il pouvait s'adresser ailleurs pour l'atteindre. Comme il aimait les lettres, il n'ignorait pas « que les arts qui sont du domaine de l'esprit offrent beaucoup de moyens d'arriver à la renommée. » Pendant sa jeunesse, il avait eu un moment la pensée d'écrire l'histoire; il y revint dans son âge mûr. Il était d'autant plus certain d'y être vite remarqué que Rome n'avait pas eu encore de grand historien, et que, comme il le dit lui-même, « la postérité ne garde pas seulement le souvenir de ceux qui font des actions d'éclat, mais de ceux aussi qui les racontent. »

A l'époque suivante, dans les premières années du principat d'Auguste, on vit avec surprise quelques hommes d'État, comme Pollion et Messala, qui remontaient par leurs origines jusqu'à l'époque républicaine, après avoir servi quelque temps le régime nouveau, se retirer des affaires, avant que l'âge ne les y forçât : Peut-être trouvaient-ils que la faveur d'un prince ne pouvait pas leur offrir ce que leur aurait donné d'honneur et d'éclat un gouvernement libre. Pour colorer leur retraite et ne pas paraître des mécontens, ils rassemblèrent autour d'eux des gens de lettres, tinrent dans leurs palais des académies, ouvrirent des salles de lectures publiques et demandèrent à la littérature une situation que la politique leur refusait ou ne leur faisait pas assez brillante. C'est Salluste qui leur en avait donné l'exemple.

II

Mais pourquoi Salluste, quand il se fut décidé à composer des livres d'histoire, a-t-il été choisir, comme sujet, la conjuration de Catilina? On en a donné divers motifs, dont plusieurs ne me paraissent pas très vraisemblables.

Comme il a passé la première moitié de sa vie dans les affaires publiques, et qu'il n'a pas eu toujours à s'en féliciter, on a pensé qu'il avait des rancunes à satisfaire et qu'il voulait se venger de ses ennemis. Mais la conjuration de Catilina ne semblait pas de nature à lui en fournir l'occasion. Sans doute il ne se refuse pas

le plaisir d'adresser des injures au parti aristocratique, qu'il n'aimait pas; mais il est obligé de les mettre dans la bouche d'un scélérat, ce qui ne leur donne guère d'autorité. A la manière dont il dépeint les adversaires des aristocrates, c'est-à-dire les conjurés et leur chef, on ne peut pas faire des vœux pour eux; c'est bien en réalité le Sénat et le consul qui défendent l'ordre public et l'on est forcé, à quelque opinion qu'on appartienne, d'être de leur côté. Le peuple au contraire joue un rôle misérable; il attend les événemens pour se déclarer, et se tient prêt à tout détruire, au premier succès de Catilina. On ne peut donc pas prétendre que le livre de Salluste soit fait pour glorifier le parti populaire.

Il y a plus de vraisemblance dans l'hypothèse qu'a soutenue Mommsen. Selon lui, Salluste aurait composé le *Catilina* pour établir que César n'a pas fait partie de la conjuration. On l'en avait beaucoup accusé et il faut bien reconnaître que les apparences lui étaient contraires. Probablement Salluste ne croyait pas ces accusations fondées; il comptait peut-être que l'innocence de César ressortirait de la manière dont il allait raconter les faits; mais ce n'est pas une raison de penser que ce soit uniquement pour le prouver qu'il en ait entrepris le récit. S'il avait voulu faire une véritable apologie de César, le ton n'en serait-il pas différent? Se serait-il contenté, pour le justifier, d'omettre son nom dans la liste des conjurés? Quand il le voyait attaqué en plein Sénat par des accusateurs de métier que soutenaient de grands personnages, n'aurait-il pas cru devoir fournir quelques explications précises qui auraient rétabli la vérité? Contre des attaques formelles, violentes, vraisemblables, le silence ne suffisait pas, il fallait donner des preuves. On ne comprendrait pas qu'il ne l'eût fait nulle part si vraiment il n'avait écrit que pour justifier César des soupçons qui pesaient sur lui. J'ajoute qu'il ne paraît pas, quand on lit Salluste, qu'il eût conservé pour son ancien chef une affection sans mélange. On trouve, dans ses prologues, quelques phrases qui peuvent prêter à des interprétations malveillantes. Par exemple, quand il malmène « ces espèces de gens, » comme il les appelle, qui ont été admis dans le Sénat par la protection du dictateur, le reproche ne retombe-t-il sur celui qui les y a introduits? Salluste trouvait bon qu'on l'y eût fait rentrer, mais il aurait voulu y rentrer seul, et les collègues qu'on lui donnait n'étaient pas de

son goût. Ailleurs, je lis cette réflexion qui donne à penser : « Se faire par la violence le maître des siens et de son pays, quelque facilité qu'on en ait et quelque bien qu'on puisse accomplir, c'est un triste rôle (1). » Si c'est à César qu'il fait allusion, et il me semble difficile qu'il en soit autrement, le trait est rude. Même ce bel éloge qu'il fait de lui en le comparant à Caton, au lieu de lui plaire, risquait de le blesser. César avait l'âme généreuse; il a pardonné à presque tous ses ennemis. Caton est le seul qu'il ait franchement détesté. Je crois bien qu'il lui aurait été fort déplaisant d'être mis en parallèle avec lui.

Si ce n'est pas pour défendre César que Salluste a écrit son *Catilina*, n'est-il pas vraisemblable que ce soit pour attaquer Cicéron? Il ne l'aimait pas, nous le savons. C'était un adversaire politique, et les circonstances de sa vie privée en avaient fait un ennemi personnel. On connaît les raisons particulières qu'avait Salluste de ne pas aimer Milon (2); Cicéron, qui défendait Milon avec tant de dévouement, devait lui être odieux. Il est donc naturel de penser qu'il aurait été fort aise de trouver quelque occasion de le dénigrer; — et certainement il n'a pas dit de Cicéron tout le bien qu'en pensait Cicéron lui-même : c'était difficile. Il faut pourtant reconnaître que sur trois points, qu'il l'ait ou non voulu, il lui donne raison, et ce sont trois points essentiels. Il montre que Cicéron n'a pas calomnié Catilina, puisqu'il le traite plus mal que lui. Quand il affirme que jamais Rome n'a été plus près de sa perte, il prouve que Cicéron n'a pas exagéré le service qu'il a rendu à son pays en le sauvant de ce danger. Enfin, s'il n'a pas été toujours juste pour lui, il nous permet de l'être; ou plutôt il nous y force. Sans doute il passe autant qu'il le peut le nom de Cicéron sous silence; quand il raconte les mesures qui amenèrent la ruine de la conjuration, il a le tort de ne pas dire toujours que c'est à son instigation qu'elles furent prises, mais il ne dit pas non plus que ce soit à l'instigation d'un autre; et, comme il n'a pas placé auprès de lui quelque personnage d'importance auquel on puisse les attribuer, et qu'il l'a laissé tout seul en face de Catilina, on est bien

(1) Je cite le texte de ce passage curieux : *Vi quidem regere patriam et parentes, quanquam et possis et delicta corrigas, importunum est. Jug. 3.*

(2) Milon avait épousé la fille de Sylla, qui était fort galante. Ayant surpris un jour Salluste chez lui, au lieu de le traduire en justice, il lui donna les étrivières et le rançonna. L'affaire fit beaucoup de bruit à Rome. On en riait encore du temps d'Horace.

réduit à croire ou que les choses ont marché d'elles-mêmes et par une sorte de hasard providentiel, ou que c'est véritablement Cicéron qui a tout conduit. Assurément le livre, tel qu'il est, n'était pas pour satisfaire le vaniteux consul, et il n'y a pas de doute que, s'il avait pu le connaître, il en eût été fort irrité; mais il aurait eu tort. En somme, cet ouvrage d'un ennemi lui est plus favorable que ne le seraient toutes les flatteries et tous les mensonges qu'il mendiait des poètes et des historiens de sa connaissance. Sa figure en sort grandie, et Salluste aurait été véritablement un sot, si, quand il voulait attaquer la mémoire de Cicéron, il avait fourni des armes pour la défendre.

On voit que les raisons de composer le *Catilina* qu'on a prêtées à Salluste sont assez peu satisfaisantes. Pourquoi donc ne pas s'en tenir à celle qu'il nous donne lui-même? S'il a raconté cet événement, nous dit-il, c'est qu'il est de ceux qui lui semblent mériter qu'on en garde la mémoire. N'était-ce pas un motif suffisant de le choisir? Quand Salluste eut la pensée de se faire historien, un grammairien de ses amis, Ateius Philologus, se chargea, sans doute à sa demande, de composer un résumé de l'histoire romaine, pour la remettre toute devant ses yeux et lui donner ainsi le moyen de choisir les parties qu'il lui conviendrait de traiter. Il voulait donc, suivant son expression, débiter l'histoire romaine par morceaux, *res gestas populi romani carptim perscribere*. Si telle était son intention la conjuration, de Catilina devait être tout d'abord un sujet de nature à l'attirer. Il n'était pas assez lointain pour qu'on en eût perdu le souvenir, ni assez rapproché pour qu'on s'en souvînt dans le détail. Salluste en avait été le témoin, sans y être intervenu de sa personne, ce qui lui laissait plus de liberté pour en parler. Il avait recueilli les confidences de Crassus, il avait pu en causer avec César; il était donc bien informé. Mais ce qui lui convenait surtout dans ce sujet, c'est qu'il était dramatique, qu'il mettait aux prises des personnages importans, qu'il lui donnait l'occasion de tracer leur portrait, de les faire agir et parler, de peindre les mœurs du temps, toutes choses dans lesquelles il excellait et dont le public était alors très friand. Il est donc très simple que Salluste, qui cherchait des succès de lettré, ait préféré le sujet de *Catilina* à un autre parce qu'il jugeait qu'il intéresserait le public et ferait lire l'ouvrage.

Ce qui achève de montrer que Salluste, en le composant,

avait des préoccupations d'homme de lettres, c'est le soin qu'il a mis à le bien écrire. Son style n'est pas de ceux qu'on apporte en naissant et qui sont un don de nature. Devenu écrivain à plus de quarante ans, il se l'est fait à lui-même ; on y sent le parti pris et l'effort ; tout y est voulu et cherché. On est surtout frappé du contraste qu'il présente avec celui de Cicéron quand on passe brusquement de l'un à l'autre. Les mots d'abord ne sont pas tout à fait les mêmes et pris dans le même vocabulaire. Salluste en emploie volontiers qui étaient hors d'usage et qu'il est allé chercher jusque dans les livres du vieux Caton. A côté de ceux-là, qui lui paraissaient sans doute donner de l'autorité à son langage, il en introduit de plus simples, ou même de tout à fait vulgaires, pour avoir l'air d'éviter toute élégance d'école. Il n'était pas de ceux qui cherchent à donner de l'importance à la pensée par le choix des mots qui l'expriment. Il aimait, au contraire, à relever les mots par la pensée, et c'est en quoi il me semble qu'il a le mieux réussi. Sa phrase aussi est construite d'une manière nouvelle ; elle ne ressemble en rien à la période cicéronienne, avec ses compartimens symétriques. Ce qu'on y retrouve encore moins, et qui est l'âme même du style de Cicéron, c'est le développement, c'est-à-dire cette suite de périodes, s'entraînant l'une l'autre et nous conduisant d'un pas régulier et sûr jusqu'à l'entière conclusion du raisonnement. L'allure de Salluste est bien différente ; il procède par saillies, supprimant les intermédiaires, sous-entendant des idées, quitte à nous avertir par une conjonction, *sed*, *igitur*, etc., que nous avons quelque chose à rétablir. C'est dans ce travail obstiné, minutieux de Salluste, pour écrire autrement que Cicéron, qu'il faut chercher la preuve de son antipathie contre lui, et non pas seulement, comme on l'a fait, dans quelques phrases peu gracieuses de son *Catilina*.

A ce moment, tout semblait se tourner contre la mémoire du grand orateur. Quintilien nous le dit, dans une belle phrase : « Après qu'il eut été victime de la proscription des triumvirs, ses ennemis, ses envieux, ses rivaux, ceux aussi qui voulaient flatter le gouvernement nouveau, se jetèrent sur lui avec d'autant plus de violence qu'il ne pouvait plus leur répondre. » Les amis d'Antoine dénaturaient ses actions dans des pamphlets haineux ; Pollion, qui, la veille, se disait son élève, l'injuriait en plein Forum ; au Palatin, on se cachait pour lire ses ouvrages et

l'on n'osait pas prononcer son nom (1). Sa royauté de grand écrivain elle-même paraissait menacée par cette école attique, qui l'avait tant inquiété et indigné pendant les dernières années de sa vie. Salluste se rattache à cette école, et, dans la mesure de son génie propre, il la continue. Son *Catilina* peut donc être regardé comme une sorte de manifeste littéraire contre Cicéron. Mais on a vu qu'au moins on n'y trouvait rien qui fût véritablement de nature à compromettre sa renommée de bon citoyen et le souvenir des services qu'il avait rendus à son pays. Au milieu de ce déchaînement, cette modération relative dut être remarquée, et il me paraît sûr que le livre de Salluste, malgré toutes ses omissions et ses atténuations volontaires, a dû servir à ramener vers Cicéron l'opinion publique.

III

Au moment d'aborder son récit, et, après avoir dit quelques mots de Catilina, Salluste s'avise qu'il serait utile, pour mieux comprendre le personnage, de le placer dans son milieu, et s'interrompant assez brusquement, il nous présente un tableau de la société de cette époque.

Personne ne s'étonnera que ce tableau soit très noir : on a vu qu'après les mésaventures de sa vie politique, Salluste en voulait à peu près à tout le monde. La manière dont ce mécontentement s'exprime d'abord chez lui n'est pas non plus pour nous surprendre. Les Romains avaient une façon particulière de se plaindre du présent : elle consistait à célébrer le passé. L'éloge du bon vieux temps, auquel aucun d'eux ne s'est soustrait, était une des formes de leur mauvaise humeur. Cet éloge était très naturel sous la république, qui vivait des traditions antiques; mais il semble que le gouvernement qui la renversa et la remplaça aurait dû être porté à juger le passé avec plus d'indépendance. Il n'en fut rien, et, avant même que ce gouvernement nouveau se fût définitivement installé au pouvoir, il avait pris les façons de parler de l'ancien. Salluste, ce Césarien de la veille, n'a pas de couleurs assez riantes pour dépeindre le bonheur dont jouissaient les Romains d'autrefois sous le régime qu'il a aidé le dictateur à détruire. « En ce temps-là, dit-il, les mœurs étaient

(1) Le nom de Cicéron ne se trouve ni dans Virgile, ni dans Horace.

honnêtes, la concorde régnait partout; on ne connaissait pas la cupidité. On pratiquait la justice et l'honneur, non pour obéir aux lois, mais pour suivre sa nature. Les querelles, les inimitiés, les haines, on les gardait pour l'étranger; les citoyens ne rivalisaient entre eux que de vertu. Pour honorer les dieux, ils dépensaient sans compter; chez eux, ils vivaient avec économie; ils étaient fidèles dans leurs amitiés. Deux qualités essentielles : le courage lorsqu'il fallait se battre, l'équité, quand la paix était faite, assuraient leur salut particulier et celui de l'État. »

A ce tableau d'un passé idéal s'oppose celui d'un fort triste présent. C'est un contraste parfait : le siècle de fer après l'âge d'or. Cette république, qui était la plus belle du monde, en est devenue la plus misérable et la plus corrompue, *ex pulcherruma pessuma ac flagitiosissuma facta est.* Pour démontrer qu'elle était alors en pleine décadence, ce qui n'est guère contestable, il s'appuie beaucoup plus sur des considérations morales que sur des raisonnemens politiques : on sait que c'est la tendance des historiens anciens. Nous sommes tentés aujourd'hui de la leur reprocher, mais les gens du XVIIe siècle leur en faisaient au contraire beaucoup d'éloges, et ils préféraient Salluste à tous les autres précisément parce que c'est celui où l'on retrouve le plus ces études de mœurs, ces peintures de caractères, ces leçons sur la conduite de la vie, ces réflexions piquantes qu'on peut appliquer à soi-même ou à ses voisins. Saint-Évremond se sent plus de goût pour lui que pour Tacite « parce qu'il donne autant au naturel que l'autre à la politique, et que c'est le talent le plus éminent d'un historien de connaître parfaitement les hommes. » C'est aussi l'opinion du président de Brosses qui trouve « que Tacite attribue les actions de ses personnages à des ressorts détournés ou à des vues imaginaires, tandis que Salluste, plus versé dans la connaissance du cœur humain, trouve dans le tempérament de chacun d'eux les principaux mobiles qui le font presque toujours agir. » Nous ne sommes plus du même sentiment aujourd'hui; nous trouvons que Salluste nous aurait mieux instruits de l'état de la république à ce moment s'il avait tenu à se montrer historien autant que moraliste, et que ces deux qualités peuvent se joindre sans se nuire.

Pour Salluste, la corruption romaine se résume en deux mots : *ambitio* et *avaritia*, c'est-à-dire l'amour du pouvoir et l'amour de l'argent. « C'est de là, dit-il, que tout le mal est

venu. » En soi l'ambition ne lui paraît pas un vice; elle lui semble même voisine d'une vertu. Puisqu'il n'était pas permis à un citoyen de se refuser aux fonctions publiques, il devait lui être honorable de les désirer. C'est seulement quand on veut le pouvoir à tout prix, qu'on le cherche par de mauvais moyens, en dehors des routes permises, que l'ambition est criminelle, et il est très vrai de dire qu'alors elle devient une cause de corruption et d'immoralité. « Elle enseigne à mentir, elle habitue à avoir sur la bouche le contraire de ce qu'on a dans le cœur, à prendre pour règle de ses amitiés et de ses haines, non la justice, mais l'intérêt, à ne pas se soucier d'être honnête dans l'âme pourvu qu'on le paraisse. » Assurément le tableau est juste; nous savons nous aussi à quoi peut se laisser entraîner l'homme qui veut arriver à tout prix et le trouble que jettent ses artifices et ses manèges dans les relations de la société. Mais il nous semble que les effets d'une ambition effrénée sont bien plus graves dans la vie publique que dans la vie privée, et nous sommes fort étonnés que Salluste n'en ait presque pas parlé. Il est vrai qu'afin de contenir et pour ainsi dire d'endiguer l'ambition des citoyens, les Romains avaient imaginé une institution qui leur fut très utile et qu'ils surent conserver presque jusqu'aux dernières années. Il était établi qu'on n'arrivait chez eux à la magistrature suprême qu'après avoir traversé une série de magistratures inférieures, séparées entre elles par un intervalle de deux ans. C'était un moyen de tenir l'ambition en haleine, de la discipliner sans la détruire. On profitait ainsi du ressort qu'elle donne aux âmes, et l'on était moins exposé aux dangers qu'elle peut offrir. A chaque fois un but plus élevé était proposé aux convoitises du candidat, et, par ces satisfactions successives, on l'empêchait d'être trop impatient. Il n'atteignait le but que vers quarante-cinq ans, à l'âge où les passions sont moins violentes, et quand un long exercice du pouvoir en avait calmé le désir. Il faut bien croire que le moyen était bon, puisque tant de jeunes gens se sont résignés à gravir ces échelons l'un après l'autre. Nous savons pourtant qu'un jour, la patience faillit manquer à l'un d'eux. Il est vrai que c'était César, et qu'un ambitieux comme lui pouvait craindre « d'être trop vieil, s'il attendait la cinquantaine pour s'amuser à conquérir le monde (Pascal). » Suétone rapporte que se trouvant à Gadès, en Espagne, dans le temple d'Hercule, devant une statue d'Alexandre, on l'entendit gémir

de ce qu'il n'était qu'un simple questeur, à l'âge où le Macédonien avait déjà soumis un empire. Il eut alors la pensée de quitter sa province et de s'en retourner à Rome pour y profiter des occasions. Cependant il n'en fit rien et, après quelques hésitations, il se remit dans le rang comme les autres. En somme, pendant plus de cinq siècles, à quelques exceptions près qui s'expliquent par des circonstances extraordinaires, la règle a été fidèlement suivie ; et c'est ainsi qu'il ne s'est jamais vu, dans ce pays de soldats, un général en chef de vingt-quatre ans, comme Hoche, ou un Bonaparte, maître absolu de son pays à trente ans. Marius, Cinna, Sylla eux-mêmes, avaient passé par tous les degrés, rempli toutes les fonctions légales, quand ils usurpèrent le pouvoir souverain. Il semblait vraiment que cette ambition ne pouvait être permise qu'à des gens qui avaient été consuls. Nous allons voir, dans l'histoire qui va suivre, cette sorte de préjugé opiniâtre se perpétuant jusqu'au milieu des révolutions les plus violentes, et respecté par des gens qui se moquent de tout le reste. Catilina s'obstinera trois fois de suite, au risque de perdre des occasions favorables, à vouloir être consul. Il ne croyait pas possible de faire autrement que l'on n'avait fait jusque-là. Il est vrai qu'après avoir reçu cette consécration du consulat, les ambitieux se crurent quelquefois autorisés à garder le pouvoir, à ne plus consulter le Sénat ni le peuple, à proscrire leurs ennemis sans jugement, à s'approprier leur fortune. Marius et Cinna, qui l'essayèrent, n'y réussirent que pour quelque temps, mais Sylla fut heureux jusqu'au bout. Salluste a bien raison de dire que c'est son exemple qui perdit la république. Dans un pays de tradition, comme était Rome, les précédens semblent tout légitimer ; après Sylla, les ambitieux étaient prêts à tout oser, et les citoyens à tout souffrir.

Voilà quelles furent les suites de l'ambition. L'autre défaut que Salluste reproche aux Romains de son temps, l'amour de l'argent, lui paraît avec raison plus grave encore que l'amour du pouvoir ; mais il a tort de prétendre que ce fût chez eux un mal nouveau, et qu'il y ait eu jamais une époque où ils n'étaient avides que de gloire. Ils ont toujours été fort intéressés. Quelques renseignemens, que les historiens nous ont conservés par hasard, nous apprennent que ces paysans, dont la vie était si pénible sur ce sol maigre et malsain, quand ils partaient en guerre, espéraient bien rapporter chez eux autre chose que des blessures et

de la gloire. Pendant le siège de Véies, à l'âge d'or des vertus romaines, on nous dit qu'une garnison se laissa prendre parce qu'elle était sortie de la ville et parcourait les environs « pour faire un peu de commerce. » Ce n'est pas ainsi qu'on se figure les soldats romains en campagne; et il faut croire qu'ils ne perdirent jamais ces habitudes, puisque à la guerre de Macédoine ils avaient emporté de l'or dans leurs ceintures pour faire à l'occasion quelques trafics avantageux. L'aristocratie ne diffère pas en cela des paysans et des soldats. Elle a de grands mots à la bouche : « Les bas profits ne conviennent pas à des sénateurs. » — « Il ne faut pas que les mêmes gens aspirent à vaincre le monde et à l'exploiter. » Mais ce sont des mots ! En réalité, la préoccupation de la plupart de ces grands seigneurs est de faire rapporter à leur argent le plus qu'ils peuvent. Ils prêtent à gros intérêts à leurs voisins, de petits propriétaires qui, ayant servi leur pays contre les Volsques et les Herniques, n'ont pu ensemencer leur champ à l'automne, et se trouvent sans ressources au printemps qui suit. La dette est lourde pour ces pauvres gens, et le créancier est sans pitié. Il fait saisir le débiteur, s'il ne peut payer, quand le terme est venu, il l'enchaîne et l'enferme dans sa prison particulière, car, nous dit Tite-Live, il n'y a pas de grand domaine qui ne possède une prison pour les débiteurs en retard. La loi l'y autorise ; elle a été faite pour les créanciers, mais la plèbe a grand'peine à le souffrir ; c'est le motif qui la mit aux prises pour la première fois avec les patriciens et commença cette querelle qui devait durer plusieurs siècles. Songeons qu'il y avait alors juste quatorze ans que la république avait été instituée ; à quelle époque faut-il donc remonter pour trouver ce temps fortuné que célèbre Salluste, où l'on dédaignait l'argent ? Dès le premier conflit, les patriciens s'étaient empressés de céder et de promettre « qu'aucun citoyen ne serait plus enchaîné ni emprisonné pour dettes. » Cette promesse, ils l'ont renouvelée très souvent, mais ils ne l'ont jamais tenue, et il faut bien croire que cette vieille barbarie, grâce à la complaisance générale pour les usuriers, n'a jamais entièrement disparu, puisque Manlius, le lieutenant de Catilina, disait que ses compagnons et lui ne prenaient les armes que pour échapper à la cruauté de leurs créanciers, qui, après leur avoir pris leur fortune, voulaient encore leur ôter leur liberté. C'est ainsi que l'aristocratie finit par exproprier la petite propriété et que se

formèrent ces grands domaines, qui, au dire de Pline, ont perdu l'Italie. Il dut y avoir à cette ruine d'autres causes économiques, par exemple la cherté de la main-d'œuvre, qui fut la suite de l'émigration des paysans dans les villes, le bas prix du blé, amené par la concurrence des blés étrangers. Mais quelle que soit l'origine de cette détresse, c'est en somme par des dettes qu'elle se trahit, et il est impossible de lire Tite-Live sans entendre, dans toutes les émeutes, un cri de misère et de haine contre les créanciers qui se mêle aux revendications politiques.

Les petites gens une fois ruinés par l'aristocratie, l'aristocratie se ruina elle-même. Salluste fait très bien remarquer que ce fut sa prospérité même qui causa sa perte. « Des gens qui avaient supporté facilement les misères et les périls, traversé sans faiblir les situations les plus embarrassées et les plus pénibles, plièrent sous le poids du repos et de la fortune. Ce qui fit leur malheur, c'est d'avoir obtenu ce qu'ordinairement on désire. » Ils semblent avoir été presque déconcertés par leurs premières conquêtes hors de l'Italie; ne sachant trop ce qu'ils pourraient faire de ces royaumes dont ils étaient devenus les maîtres, ils jugèrent d'abord plus simple de les laisser à leurs anciens souverains, après les avoir rançonnés impitoyablement. C'est ainsi qu'ils imposèrent une contribution de 170 millions au roi de Syrie Antiochus, et qu'ils tirèrent de tous ces princes vaincus plus de 700 millions de francs. C'était un fleuve d'or qui coulait tout d'un coup sur l'Italie; toutes les conditions de la vie en furent changées : on se trouva riche sans transition et trop vite. Et remarquons qu'en même temps que l'argent affluait à Rome, l'Asie, qui le lui fournissait, lui donnait les moyens de le dépenser. « Prenez garde, disait Caton, au début des guerres d'Orient, nous mettons le pied dans un pays où abondent toutes les excitations au plaisir. » Les Romains n'y résistèrent pas, et quand leurs armées revinrent de ces expéditions fructueuses, soldats et officiers n'étaient plus les mêmes. Tite-Live nous dit que ce changement se fit à la suite de la défaite des Galates par Manlius, que c'est alors que pénétrèrent à Rome les lits dorés, avec leurs couvertures de tapis magnifiques, les tables à un pied et les meubles sculptés en bois précieux; que les danseuses et les joueuses de flûte furent introduites dans les festins; qu'on prit l'habitude de soigner les repas, que le cuisinier gagna en importance « et de son métier, le dernier de tous auparavant, fit

un art. » Salluste remonte un peu moins haut; c'est Sylla qu'il rend responsable de l'effroyable corruption des mœurs de son temps, et je crois qu'il a raison. C'est bien en effet après que Sylla fut revenu de l'Asie, qu'il eut ramené son armée « de ces lieux enchanteurs, où elle s'était accoutumée à faire l'amour, à boire, à piller les particuliers et les temples pour y prendre les statues, les tableaux, les vases ciselés, » que le mal est à son comble. Il a perdu surtout l'aristocratie. Chez elle, la fortune, venue brusquement, a enflammé le goût de la dépense, et la dépense a vite dévoré la fortune. Il y eut sans doute de grands seigneurs comme Crassus, qui ne cessèrent d'accroître leurs richesses par des spéculations fructueuses. Quelques autres, comme Pompée, prenaient des parts, ou, comme on dirait de nos jours, des actions dans les banques des fermiers de l'impôt et s'associaient à leurs bénéfices; d'autres, encore plus avisés, comme Brutus, l'austère Brutus, se cachant sous des intermédiaires complaisans, prêtaient leur argent à 48 pour 100 aux rois et aux villes endettées de l'Asie; mais c'étaient des exceptions, le plus grand nombre avait tout perdu. « A Rome, disait le tribun Philippus, il n'y a pas deux mille citoyens qui aient un patrimoine. » Cicéron, qui rapporte ce mot, trouve qu'il était imprudent de le dire, mais il n'en conteste pas l'exactitude. Évidemment Philippus n'entendait parler que des fortunes tout à fait nettes et liquides; il y en avait fort peu qui de quelque manière n'eussent pas été entamées. Dans ce nombre de grands seigneurs obérés, beaucoup sans doute n'étaient que compromis par leurs dépenses ou leur mauvaise gestion. Il leur restait assez de biens pour faire honneur à leurs affaires, mais à la condition de ne pas achever de s'épuiser en luttant follement contre une usure tous les jours plus lourde avec des revenus sans cesse diminués. Cicéron leur conseillait de ne pas se laisser acculer à la ruine. « Eh quoi! leur disait-il, vous avez des champs étendus, des palais, de l'argenterie, de nombreux esclaves, des objets précieux, des richesses de toutes sortes, et vous craignez d'ôter quelque chose à vos possessions pour l'ajouter à votre crédit! » Mais il avait beau dire; ils ne consentaient à rien vendre de leurs domaines pour payer leurs dettes. C'est qu'ils comptaient bien se libérer à meilleur marché. Les révolutions leur semblaient un moyen commode de se débarrasser de leurs créanciers, et ils en avaient tant vu qu'ils pouvaient toujours

espérer qu'il y en aurait quelque autre dont ils profiteraient. Ils étaient donc aux aguets, évitant de se compromettre trop tôt, mais prêts à se déclarer dès qu'on pourrait le faire sans danger. Quant à ceux qui ne possédaient plus rien, ni fortune, ni crédit, qui n'avaient plus d'espoir que dans l'imprévu, on comprend qu'ils attendaient les événemens avec encore plus d'impatience. C'étaient déjà des conspirateurs ou qui se préparaient à l'être, et pourtant ces gens appartenaient presque tous à des familles illustres et portaient des noms glorieux; mais réduits à la misère, forcés de vivre d'expédiens, plutôt que de renoncer à leur luxe et à leurs plaisirs, ils étaient prêts à toutes les hontes et à tous les crimes. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu nulle part une si grande aristocratie qui soit tombée si bas.

IV

Nous pouvons maintenant remettre Catilina dans cette société pour laquelle il était fait. Il nous sera plus facile de comprendre ce que Cicéron et Salluste nous disent de lui.

La première fois qu'il en est question chez Cicéron, c'est dans une lettre à Atticus, où il annonce à son ami qu'il se propose de défendre Catilina, son compétiteur, accusé de concussion, et laisse entendre que, dans les élections pour le consulat, qui sont prochaines, il songe à faire campagne avec lui. Il y eut donc un temps où Cicéron se serait fort bien accommodé de l'avoir pour collègue; c'est ce qui est fait pour nous surprendre. Quoi qu'il en soit, l'affaire manqua, puisque, dans un discours prononcé devant le Sénat pendant sa candidature, et dont nous avons des fragmens, il attaque son rival avec violence. Ces attaques sont reproduites et aggravées dans les *Catilinaires*. Cependant on a remarqué que, dans ces discours mêmes, c'est-à-dire au plus fort de la lutte, il tient à mêler aux invectives les plus passionnées contre Catilina quelques appréciations plus favorables. Dans la première, la plus cruelle de toutes, en accusant sa scélératesse, il loue son énergie. Quand il se félicite, dans la seconde, de l'avoir forcé à s'éloigner de Rome, il fait remarquer que c'est un grand succès, car lui seul, parmi les conjurés, était redoutable. Dans la troisième, l'éloge de l'habileté de Catilina sert à mettre en relief la maladresse de ses associés. « On voit bien qu'il n'était pas avec eux; ce n'est pas lui

qui aurait laissé passer l'occasion favorable, il était trop habile pour se laisser prendre comme ils l'ont fait! » Mais voici qui est plus grave. Cinq ans plus tard, quand l'affaire est refroidie, Cicéron défend Cælius auquel on reproche d'avoir été trop lié avec Catilina; il l'en excuse en disant que Catilina en a séduit bien d'autres, qu'il avait l'apparence des qualités les plus belles, s'il n'en avait pas la réalité. « Je ne crois pas, dit-il, qu'il ait jamais existé un prodige pareil, un composé de passions si diverses, si contraires, et plus faites pour se combattre. » Rien, dans ce passage du *Pro Cælio*, ne contredit formellement les accusations des *Catilinaires;* les gens ne sont pas rares, chez lesquels un peu de bien se mêle à beaucoup de mal. Cependant cette façon plus clémente de parler de lui, cette part plus large faite à ses bonnes qualités, pouvait troubler le jugement des lecteurs de Cicéron, et ils devaient se demander lequel des deux Catilina, celui des *Catilinaires* ou celui du *Pro Cælio*, était le véritable, lorsque parut le livre de Salluste. Il contenait un portrait du personnage qui dut sembler aussitôt le définitif. Il y était traité d'une façon plus impitoyable encore que Cicéron ne l'avait fait dans ses discours les plus violens; et, comme l'auteur promettait d'être impartial, et qu'il n'avait aucune raison de ne pas l'être, que la lutte était finie depuis plus de vingt ans et les passions éteintes, Salluste entraîna l'opinion vers la sévérité. Catilina devint alors pour tout le monde le type accompli du conspirateur. Virgile le précipite sans hésiter dans les enfers, place auprès de lui les Furies, et l'attache à un roc, comme Prométhée :

et te, Catilina, minaci
Pendentem scopulo Furiarumque ora trementem!

Je n'ai aucune intention d'en appeler de ce jugement; personne, dans l'antiquité, ne l'a jamais contesté. Ce qu'on peut faire, c'est d'étudier d'aussi près que possible les renseignemens qui nous sont donnés, de les rapprocher, de les expliquer, et d'essayer d'en tirer, s'il se peut, une figure vivante.

Salluste a bien raison de commencer son portrait de Catilina en disant qu'il était d'une noble maison, car sa naissance peut servir à nous faire comprendre son caractère. La *gens Sergia*, à laquelle il appartenait, était, comme on disait alors, une famille troyenne, c'est-à-dire qu'elle prétendait descendre d'un des com-

pagnons d'Énée. Il comptait un héros parmi ses aïeux; son arrière-grand-père, Sergius Silus, fut blessé vingt-trois fois pendant la guerre contre Annibal, et, ayant perdu son bras droit dans une bataille, se fit faire une main de fer et continua à combattre. Mais ni cette grande naissance, ni ces exploits ne profitèrent à cette branche des Sergii; nous savons qu'elle resta pauvre et qu'aucun d'eux ne parvint dans la suite au consulat. Sans doute ils trouvaient qu'on les payait mal de leurs services, et il était naturel que leur pauvreté et l'oubli où on les laissait leur aigrît le cœur et les disposât à la révolte. Cependant ils n'avaient pas perdu leur rang dans l'aristocratie romaine. Catilina conservait des relations étroites avec les plus grands seigneurs. C'est à Lutatius Catulus, un des chefs du parti, que sa dernière lettre est adressée, et il le traite comme un ami familier. Au moment où ses affaires étaient le plus embarrassées, il avait une maison au Palatin, dans le quartier des nobles et des riches, et la nécessité de vivre avec tous ces grands personnages devait lui rendre sa situation plus pénible. Certaines paroles qui lui échappent dans les circonstances les plus graves de sa vie montrent qu'il avait gardé tout l'orgueil de sa naissance. C'est sur elle surtout qu'il s'appuie, quand il est accusé, pour attester son innocence, et il ne souffre pas que l'on compare un patricien comme lui à Cicéron, un citoyen de la veille, tout fraîchement débarqué de sa petite ville. Dans cette lettre à Catulus, dont je viens de parler, où il déclare qu'il a pris les armes parce qu'on lui a refusé ce qui lui était dû, il emploie ce mot de *dignitas*, cher aux aristocrates romains, et dont César, un autre grand seigneur révolté, se sert aussi dans une circonstance semblable (1). La race, chez lui, se reconnaît partout : dans ses vices comme dans ses qualités, il n'y a rien de médiocre et de mesquin. « C'était, dit Salluste, un esprit vaste, qui méditait sans cesse des projets excessifs, incroyables, gigantesques. » Qu'il devait mépriser son rival Cicéron, qui lui semblait sans doute le type accompli de l'honnête bourgeois! Il y avait de la crânerie dans ses violences; il agissait volontiers au grand jour et il ne lui déplaisait pas de braver l'opinion. Peut-être ne lui a-t-on reproché tant de crimes que parce qu'il a dédaigné, par une sorte de forfanterie, de prendre la peine de s'en défendre.

(1) Sall., *Cat.*, 38. *Quod statum dignitatis non obtinebam.* — César, *Bell. civ.* I. 7. Discours à ses soldats : *ut ejus existimationem dignitatemque defendant.*

Que faut-il penser de tous ces crimes dont on l'accuse? Il y en a tant, et ils sont si abominables, qu'on n'a pu s'empêcher de concevoir quelques doutes sur leur réalité. On s'est dit que beaucoup de ces accusations, celles surtout qui incriminent sa vie privée, ont probablement leur origine dans les procès qu'il a eu à soutenir. On sait que les avocats de cette époque n'hésitaient guère à charger les gens qu'ils poursuivaient de crimes imaginaires. Ils en avaient pris l'habitude dans ces écoles de déclamation, où ils s'exerçaient à l'art de parler. On leur apprenait à se servir de ce qu'on appelait des *couleurs*, c'est-à-dire d'une certaine manière de présenter les faits les plus insignifians, qui les faisait paraître coupables, et même au besoin à glisser parmi ces faits habilement dénaturés quelques mensonges utiles. Comme ils avaient vu ce moyen réussir à l'école, ils continuaient à l'employer au barreau. Ils ne prenaient même pas toujours la peine d'inventer un crime nouveau, créé tout exprès pour la circonstance et approprié au personnage ; il y en avait qui servaient pour toutes les occasions. Quand la cause semblait un peu maigre et ne fournissait pas assez à l'éloquence de l'avocat, il ne se faisait aucun scrupule d'y joindre une bonne accusation d'assassinat. « C'était devenu une habitude, » nous dit simplement Cicéron (1). Et par exemple Clodia, qui ne trouvait pas que ce fût assez de reprocher à Cælius, son amant, d'avoir accepté d'elle de l'argent et de ne pas le lui rendre, l'accuse par surcroît d'avoir essayé de l'empoisonner. Rappelons à ce propos que ni les Grecs ni les Romains n'ont connu ce que nous appelons le ministère public, qui représente l'État, et qui aurait pu rétablir la vérité. Tout le monde était libre d'en accuser un autre, et il pouvait dire contre lui ce qui lui plaisait ; des deux côtés la passion parlait seule et pouvait tout se permettre. Ce qui rendait cet abus moins grave, c'est qu'en général on n'était pas dupe de ces mensonges, on ne prenait pas à la lettre ces accusations furibondes, qui venaient de provoquer de si beaux mouvemens d'éloquence, et l'audace des avocats était corrigée par l'incrédulité du public. Cependant cette habitude malsaine pouvait avoir deux dangers : le premier, c'est qu'à force de parler de ces crimes, on affaiblissait l'horreur qu'ils doivent inspirer ; en affirmant qu'ils avaient été souvent commis, on pouvait amener à les commettre, et

(1) *Consuetudinis causa.* Ailleurs (*pro Murena*, 5), les inventions de ce genre lui paraissent un procédé ordinaire, une loi de l'accusation, *lex accusatoria.*

voilà peut-être une des raisons pour lesquelles ils devinrent si répandus dans cette société. L'autre danger, c'est que, dans bien des cas, ceux qui avaient intérêt à croire à ces accusations les tenaient pour vraies sans se donner la peine d'en vérifier l'exactitude, et il a pu se faire ainsi qu'après avoir couru dans le monde, elles se soient glissées dans l'histoire. C'est ce qui est arrivé peut-être pour Catilina, comme pour beaucoup d'autres. On l'accuse d'avoir assassiné son beau-frère, probablement par complaisance pour sa sœur, qui ne pouvait pas souffrir son mari ; d'avoir tué sa femme, pour en prendre une autre ; son fils, dans l'intérêt d'une marâtre, qui ne voulait entrer que dans une maison vide d'héritiers. Tous ces crimes sont possibles dans l'état où se trouvait alors la société romaine, et la moralité de Catilina ne les rend pas invraisemblables ; mais, comme ils sont de ceux que le public ne connaît que par des indiscrétions privées ou des bavardages malveillans, quand ils n'ont pas été l'objet d'une enquête sérieuse, il nous est aussi difficile, à la distance où nous en sommes, de les démentir que de les affirmer. Ce qu'on peut dire, c'est qu'ils sont fidèlement rapportés par tous les écrivains anciens qui se sont occupés de la conjuration.

Mais qu'est-il besoin de nous attarder sur des faits que nous n'arriverons jamais à bien connaître ? Il y en a d'autres qui se sont passés au grand jour, sur les places publiques, dans les rues de Rome, et à propos desquels aucun doute n'est possible. Ceux-là nous permettent de juger Catilina en toute sûreté de conscience.

Il devait avoir à peu près vingt-cinq ans lorsque Sylla ramena de l'Orient ses légions pour reconquérir le pouvoir que Marius lui avait ôté. Nous ne sommes pas surpris de trouver Catilina dans son parti : c'était d'abord celui où l'appelait sa naissance ; mais il avait d'autres raisons de le choisir. Son père ne lui avait laissé qu'un grand nom ; il devait être pressé d'y joindre une fortune. Or personne n'ignorait que Sylla était d'une libéralité sans mesure pour ceux qui se dévouaient à le servir. Il s'attachait les officiers et les soldats qui l'avaient suivi dans l'Asie en fermant les yeux sur leurs désordres et leurs rapines ; on revenait toujours riche des campagnes qu'on avait faites avec lui. A Rome et dans l'Italie, les profits devaient être bien plus grands encore. Les guerres civiles sont toujours des guerres sans pitié, et Sylla n'était pas d'humeur à épargner ses ennemis.

Marius du reste lui en avait donné l'exemple ; seulement, comme il était un homme d'ordre, il procéda avec plus de régularité. Il se fit dûment autoriser par un sénatus-consulte à tuer tous ceux qu'il voudrait, et Catilina, qu'il avait sans doute appris à connaître, fut choisi pour être l'un de ses exécuteurs des hautes œuvres. La besogne était bien payée, ce qui du reste était aisé au dictateur, puisqu'il rémunérait les bourreaux avec l'argent des victimes. Les biens des proscrits étaient confisqués et devaient se vendre à l'encan (*sub hasta*) au profit de l'État. Mais on ne laissait pas assister tout le monde aux enchères; ceux-là seuls qu'on voulait favoriser pouvaient approcher de la lance auprès de laquelle se tenait le commissaire chargé de la vente, en sorte qu'ils avaient ce qui leur convenait au prix qu'ils voulaient donner. C'est ainsi, disait-on, que Crassus avait commencé son immense fortune. Catilina dut y faire aussi de beaux bénéfices; mais il ne ressemblait pas à Crassus, et l'argent ne lui tenait guère entre les mains.

Il méritait bien d'avoir sa part des dépouilles et s'était fort consciencieusement acquitté de la tâche que Sylla lui avait donnée. Nous savons les noms de plusieurs de ses victimes, qui appartenaient à des familles connues. Parmi ces noms se trouve celui de Marius Gratidianus, originaire d'Arpinum, parent du grand Marius et de Cicéron. C'était un personnage si aimé du peuple qu'on lui avait élevé des statues dans certaines places de Rome et que les gens du quartier leur rendaient un culte (1). Condamné à mourir, il fut traîné devant le tombeau de Catulus auquel on voulait offrir une victime humaine. Là, on lui brisa les jambes, on lui trancha les mains, on lui arracha les yeux. « On voulait, dit Sénèque, le tuer plusieurs fois de suite. » Puis, quand on lui eut coupé la tête, Catilina la prit dans ses mains et la porta toute dégouttante de sang du Janicule au Palatin, où Sylla l'attendait. On pense bien que cette exécution fit grand bruit et qu'on ne l'oublia pas. Aussi se demande-t-on avec surprise comment il s'est fait que ce souvenir, qui était resté dans toutes les mémoires, n'ait pas nui davantage à Catilina. Il a conservé jusqu'à la fin d'honorables amitiés; il a été candidat aux plus hautes fonctions publiques, et les a souvent

(1) Sa popularité venait surtout de ce qu'étant préteur il avait fait un édit pour défendre d'émettre des monnaies fourrées dont les régimes précédens avaient fort abusé.

obtenues. Quand des censeurs un peu plus sévères que les autres entreprirent de nettoyer le Sénat où beaucoup de gens indignes s'étaient glissés, à la faveur des troubles civils, et en firent sortir soixante-quatre sénateurs à la fois, Catilina n'était pas du nombre. Après la mort du dictateur, sous la pression de César, quelques proscripteurs connus, le centurion L. Luscius, L. Bellienus, d'autres encore, qui avaient touché le prix convenu pour chaque tête coupée, et dont on retrouva les quittances sur les registres publics, car tout se faisait régulièrement sous Sylla, furent poursuivis et condamnés; il ne fut pas question de Catilina. C'est seulement un peu plus tard, quand il venait d'échouer au consulat, qu'un homme important du parti aristocratique, L. Lucceius, pensa que l'occasion était bonne pour le traduire devant les tribunaux chargés de punir les assassins (*quæstio de sicariis*). L'attaque dut être vive : Lucceius passait pour un excellent orateur. Cependant elle ne réussit pas, et Catilina fut acquitté. Cicéron n'y pouvait rien comprendre, quand il voyait que des accusés qui niaient leurs crimes ou tentaient d'en atténuer la gravité étaient rigoureusement punis, et qu'on épargnait Catilina qui était bien forcé d'avouer les siens, puisqu'ils avaient eu Rome entière pour témoin, et qui sans doute ne prenait pas la peine de s'en excuser. Il faut croire que c'était son audace même qui faisait son impunité. Cette sanglante promenade, dont on se souvenait avec effroi, lui avait créé une sorte de prestige, qui le mettait à part des autres. Cette fois encore, comme il arrive si souvent, les plus obscurs étaient frappés, et le plus grand coupable échappait.

Faut-il penser aussi que ce prestige est pour quelque chose dans l'attrait qu'éprouvaient pour lui les femmes et les jeunes gens? C'est bien possible. Nous aurons à parler plus tard de l'appui que les femmes donnèrent à la conjuration; elles ont aussi tenu une grande place dans sa vie privée. Celles qui furent le plus intimement liées avec lui portaient les plus beaux noms de Rome. Il y avait dans le nombre une vestale qui avait été choisie, comme elles l'étaient toutes, parmi les familles les plus illustres; et, ce qui rend l'aventure plus piquante, c'est qu'elle était la propre sœur de Térentia, la femme de Cicéron. Le cas était grave : Catilina avait été trouvé dans sa chambre. Mais toute la noblesse de Rome s'intéressa pour elle; Caton lui-même prit sa défense. Pison, qui était un orateur célèbre, prononça en sa

faveur un discours qu'on admira beaucoup, et elle fut acquittée. Dans la vie dissipée qu'il mena, et qui était, il faut bien le dire, celle de la plupart des gens de son temps et de son monde, on nous dit qu'il trompa beaucoup de maris et fut quelquefois trompé lui-même (1). Il avait été l'amant de la femme d'Aurelius Orestes, dont il épousa plus tard la fille, ce qui fit dire à Cicéron « que le même amour lui avait fourni à la fois un enfant et une épouse. » Elle était riche et belle, mais Salluste ajoute, dans une de ces phrases impertinentes comme il sait les faire, que quand on avait parlé de sa beauté il ne restait plus rien à louer chez elle. Catilina paraît l'avoir beaucoup aimée. Lorsqu'il quitta Rome pour aller prendre le commandement des conjurés de l'Étrurie, il écrivit à Q. Catulus une lettre qui se terminait par ces mots : « Il ne me reste plus qu'à vous recommander Orestilla et à la confier à votre honneur. Protégez-la contre toute injure; je vous en supplie au nom de vos enfans. Adieu. »

Tous les écrivains nous disent l'ascendant incroyable qu'il exerçait sur la jeunesse. Cicéron prétend qu'il était pour elle un véritable charmeur : *juventutis illecebra fuit.* On voit bien par où il devait la séduire : il avait les qualités qui lui plaisent le plus, l'énergie, la résolution, la bravoure, une hardiesse que rien ne déconcertait. Personne ne supportait mieux les fatigues, la soif, les veilles, les privations, que cet ami des plaisirs faciles. Rien n'égalait l'agrément de son commerce et la souplesse de son caractère; il s'accommodait à tout le monde et de toutes les circonstances; grave avec les gens sérieux, plaisantant volontiers avec les enjoués, il était prêt à tenir tête aux plus débauchés. Salluste et Cicéron sont d'accord à dire qu'il était la ressource de tous ceux qui avaient fait quelque mauvais coup ou qui voulaient tenter quelque méchante action. Il les prenait sous son patronage sans jamais s'enquérir de leur passé, et, une fois qu'il les avait accueillis, il ne les abandonnait plus. Il mettait à leur disposition sa fortune et son audace, il fournissait sans compter à leurs dépenses, il leur procurait des maîtresses, il leur choisissait des chevaux et des chiens; il ne se les attachait pas seulement par la solidarité du plaisir, mais par celle du crime. Salluste prétend qu'il tenait chez lui une sorte d'école, où l'on apprenait à porter de faux témoignages, à contrefaire des signa-

(1) *Cum deprehendebare in adulteriis, cum deprehendebas adulteros ipse.* Cic. *in Toga cand.*

tures, à se débarrasser par tous les moyens des gens qui gênaient, ou même de temps en temps de ceux qui ne gênaient pas, sans autre motif que de se faire la main. C'était pour Catilina une manière d'exercer ses gens et de les compromettre, pour qu'une fois entrés dans la bande il leur fût impossible d'en sortir. Ces jeunes gens formaient autour de lui une sorte de garde d'honneur, composée en général de fils de famille qui avaient perdu toute leur fortune, mais qui conservaient tous leurs vices. La verve de Cicéron est intarissable quand il les dépeint voltigeant sur le Forum ou assiégeant les alentours du Sénat. « Ils ruissellent de parfums, ils resplendissent de pourpre, ils suivent toutes les modes du jour; les uns se font soigneusement épiler, les autres portent une barbe abondante et bien frisée; ils sont vêtus de tuniques qui tombent sur leurs talons, ils ont des manches traînantes (1), leurs toges sont faites de tissus si légers qu'on dirait des voiles de femmes. » Ces jolis garçons, si gracieux, si délicats, sont en même temps des joueurs et des mignons; ils n'excellent pas seulement à danser et à faire l'amour, au besoin ils versent le poison et manient le poignard. Cicéron témoigne pour eux une pitié ironique, quand il songe qu'ils vont partir en guerre et qu'ils se mettent à la suite de Catilina, pour faire campagne avec lui : « A quoi pensent ces malheureux? Emmèneront-ils leurs maîtresses dans leur camp? mais pourraient-ils s'en passer, surtout dans ces longues nuits d'hiver? Et eux-mêmes, comment supporteront-ils les neiges et les frimas de l'Apennin? Se croient-ils en état de braver les rigueurs de la saison parce qu'ils se sont accoutumés à danser tout nus dans les festins? »

Ce tableau nous montre bien à qui nous avons affaire : pour beaucoup de ces jeunes gens la conjuration n'était qu'un coup de main de viveurs aux abois sous la conduite d'un ambitieux sans scrupule.

V

Quand Sylla mourut, Catilina n'eut pas de peine à voir qu'il ne laissait pas d'héritier, et, comme il avait bonne opinion de

(1) Cic. *Catil.*, III, 10. Ces manches étaient un des signes distinctifs des jeunes débauchés. Virgile reproche à des gens qui n'étaient pas de véritables guerriers de n'avoir pas les bras nus et de nouer leurs couvre-chefs avec des mentonnières : *Et tunicæ manicas et habent redimicula mitræ*, IX, 616.

lui-même, il jugea qu'il pouvait prétendre à la succession. La sinistre renommée que les proscriptions lui avaient faite ne devait guère le gêner, puisqu'il conçut l'espérance de devenir un jour le maître de la république. Il ne faut pas être dupe des mots. Sous le nom de dictateur, Sylla avait été un roi véritable : c'est Cicéron qui le dit (1); et Catilina aussi visait, comme Sylla, à la royauté (2). Mais il s'agissait d'une royauté d'un genre particulier, qui évitait avec soin certaines apparences, qui se rattachait autant que possible aux institutions républicaines, qui voulait maintenir tant bien que mal à côté d'elle les anciennes magistratures ; d'une royauté viagère, qui ne se fondait pas, comme les autres, sur l'hérédité. C'était déjà l'Empire qui s'annonçait et qu'on pouvait prévoir, car, dans l'histoire de Rome, tout se suit et se tient, rien ne se fait par brusques soubresauts, et les révolutions mêmes affectent des formes régulières et traditionnelles.

Mais on a vu qu'il n'était pas d'usage d'y arriver d'un coup, et bien que Catilina eût peu de répugnance pour les moyens révolutionnaires, il se soumit à prendre la longue route que tout le monde avait suivie, et qui, à travers quelques magistratures, menait lentement au consulat. Le chemin lui prit un certain nombre d'années pendant lesquelles nous le perdons de vue. Il dut faire alors ce qu'il a toujours fait, ce que faisaient la plupart des autres, se servir des fonctions qu'il remplissait dans l'intérêt de ses plaisirs et de sa fortune, vivre à Rome et dans les provinces au milieu des désordres, des débauches et des aventures de toute sorte.

En 686, il était préteur, et l'année suivante on l'envoya gouverner l'Afrique. C'était une province riche, et qui convenait à merveille à un propréteur qui avait sa fortune à faire ou à réparer. Catilina, comme on le pense bien, ne négligea pas de saisir cette bonne occasion, et même il en profita si bien que ses administrés, qu'il avait effrontément pillés, se décidèrent à porter plainte au Sénat de ses exactions. Il quitta la province en 688, et dut arriver à Rome vers le milieu de l'année. A ce moment, le désordre y était à son comble. Les élections consulaires pour l'année suivante avaient donné la majorité à P. Cornelius Sylla et à P. Autronius, deux personnages tout à fait décriés. Ce der-

(1) Cic., *De harusp. resp.*, 25.
(2) Salluste, *Cat.*, 5 : *Dum sibi regnum pararet.*.

nier ressemblait beaucoup à Catilina, dont il était l'ami, et dont il fut plus tard le complice. Il passait pour un orateur, parce qu'il avait une voix forte et stridente, mais c'était surtout un homme d'action, qui ne reculait pas devant un mauvais coup. Sylla, neveu du dictateur, possédait une grande fortune, qu'il avait mise à la disposition de son collègue, pour acheter les voix des électeurs; mais le marché avait été si scandaleux qu'à peine l'élection faite elle avait été déférée aux tribunaux et cassée. Les deux consuls révoqués furent remplacés par ceux mêmes qui les avaient traduits en justice, Aurelius Cotta et Manlius Torquatus.

C'est dans l'intervalle, si l'on en croit Salluste, et pendant la vacance du consulat, que Catilina, qui venait de débarquer, posa sa candidature. Il pensait sans doute que cette situation troublée pourrait lui donner plus de chances. Malheureusement pour lui, les députés de l'Afrique avaient fait diligence, et, quand il se présenta pour faire sa déclaration, la plainte était déjà déposée. Le consul en exercice, L. Volcatius Tullus, un peu embarrassé, réunit un conseil de quelques sénateurs importans, pour savoir ce qu'on devait faire. Il fut décidé qu'il était impossible de recevoir la déclaration de Catilina tant que le procès qui lui était intenté ne serait pas jugé (1). C'était une déception cruelle pour lui, d'autant plus que les procès de ce genre pouvaient durer fort longtemps. Il se trouvait donc indéfiniment ajourné. La longue attente à laquelle il s'était résigné en parcourant successivement toutes les magistratures intermédiaires devait l'avoir déjà fort irrité; ce nouveau retard lui fit perdre patience. Du moment qu'il ne pouvait pas arriver par les voies régulières, il n'hésita plus à recourir aux moyens violens. Sa situation ressemblait assez à celle d'Autronius : tandis qu'on empêchait l'un de solliciter le consulat qu'il poursuivait péniblement depuis dix ans, on l'ôtait à l'autre quand il croyait le tenir. Ils devaient naturellement s'entendre tous les deux pour mettre la main sur ce qu'on ne voulait pas leur laisser prendre. Il leur était facile de trouver des associés dans cette jeunesse besogneuse et débauchée qui remplissait Rome. Parmi ceux qu'on recruta, il y en avait un surtout qui portait le plus beau nom peut-être de l'aristocratie romaine, Cn. Calpurnius

(1) Il semble qu'à cette raison on en ait ajouté une autre. Salluste dit qu'on répondit à Catilina qu'il avait déposé trop tard sa déclaratiou de candidature.

Piso, dont Salluste dit « qu'il était d'une audace extrême, accoutumé à l'intrigue, ruiné, et que sa détresse autant que sa perversité l'excitaient à bouleverser la république. » On se mit vite d'accord sur ce qu'il y avait à faire. On convint de tuer les deux consuls désignés, Cotta et Torquatus, et de mettre Autronius et Catilina à leur place (1). Tout avait été minutieusement préparé, et le succès paraissait si certain, qu'on s'était procuré d'avance des licteurs pour l'installation des nouveaux magistrats. L'affaire, qui avait été d'abord fixée aux nones de décembre, fut ébruitée, et l'autorité prit des précautions. Elle fut alors remise aux calendes de janvier; mais cette fois, il ne s'agissait plus seulement de tuer les consuls, on devait y joindre une partie des sénateurs, quelques-uns disent même le Sénat tout entier. Catilina s'était réservé de donner le signal du massacre. A-t-il eu le tort, comme on l'a dit, de se trop presser, ou faut-il croire que les conjurés, qui manquaient un peu de zèle, s'étaient mis en retard? ce qui est sûr, c'est que lorsque vint le moment d'agir, ils ne se trouvaient pas à leur place. Après ce second échec, le coup était définitivement manqué.

Voilà ce qu'on a plus tard appelé la première conjuration de Catilina; on voit bien qu'elle différait entièrement de l'autre. D'abord, il n'est pas sûr qu'il y ait joué le premier rôle; il a des complices, Autronius, Pison, qui semblent avoir au moins autant d'importance que lui, tandis que, dans la conjuration véritable, non seulement il est le premier, mais on peut presque dire qu'il est seul, tant les autres sont effacés et paraissent médiocres. Ensuite, le complot ayant échoué avant d'être mis véritablement à exécution ne fut connu que d'une manière très imparfaite. Beaucoup de bruits coururent que, même à cette époque, il ne fut pas possible de vérifier. Asconius laisse entendre, d'après Cicéron, que plusieurs personnages importans en étaient, qui ne voulaient pas être connus. Suétone est plus précis; il affirme que César et Crassus favorisaient l'entreprise, et que, si elle avait réussi, Crassus aurait été nommé dictateur et César maître de la cavalerie. C'étaient évidemment des bruits fort répandus à Rome;

(1) Il y a ici quelques contradictions. Suétone prétend que ceux auxquels on voulait rendre les faisceaux étaient les deux consuls qui avaient été destitués, Autronius et Sylla. Mais Salluste et Asconius remplacent Sylla par Catilina. Cicéron affirme que Sylla, après sa mésaventure, se tint sur la réserve. Il s'était retiré à Naples, qui est un lieu plus fait pour le plaisir que pour les complots. Il est naturel qu'Autronius, que Sylla avait abandonné, l'ait remplacé par Catilina.

mais comme il nous est impossible aujourd'hui d'en vérifier l'exactitude, je crois inutile de m'y arrêter.

Ce qui résulte de plus sûr des renseignemens que nous avons conservés, c'est que les conjurés n'étaient pas nombreux (*pauci*, dit Salluste); c'est aussi qu'ils ne méditaient pas une révolution, mais un simple guet-apens : ils voulaient tuer quelques personnes pour se mettre à leur place. Ces crimes préparés froidement, accomplis sans scrupule, par des gens du grand monde, au milieu d'une société élégante, lettrée, qui lisait les beaux ouvrages des sages de la Grèce et se piquait de savoir vivre, nous paraissent d'abord incompréhensibles. Mais comme il est impossible de les nier, il faut essayer au moins de s'en rendre compte. Mérimée s'est demandé si la faute n'en doit pas être imputée à ces spectacles de l'arène qui familiarisaient les gens dès l'enfance avec la vue du sang (1); et il est bien possible en effet qu'ils aient eu ce triste résultat d'*ensauvager* la nation qui y prenait un si vif plaisir. Mais je crois qu'on y fut plutôt amené par une sorte d'assimilation qui se fit entre les batailles du Forum et celles qui se livrent contre l'étranger. Des deux côtés c'était la guerre, plus acharnée peut-être, plus violente, quand on avait des concitoyens en face de soi. Or, il est de règle, chez les peuples antiques, qu'à la guerre le vaincu doit mourir, et que la victoire confère au vainqueur tous les droits sur lui. C'est une loi que tout le monde accepte et contre laquelle celui même qui va la subir ne réclame pas. La situation des adversaires politiques est même plus fâcheuse que celle des ennemis du dehors, car enfin, quand on est las de tuer un ennemi qui ne résiste plus, on le conserve pour en faire un esclave (*servus, quasi servatus*). Mais comme l'adversaire politique, étant un citoyen, ne peut pas être vendu, il faut bien qu'il disparaisse, si l'on ne veut pas être exposé à le retrouver plus tard devant soi. Il ne reste, pour s'en débarrasser, que les proscriptions, quand on est le maître, ou l'assassinat, lorsqu'on veut le devenir. Voilà comment les proscriptions, — sous Marius, sous Sylla, sous les Triumvirs, — sont devenues des opérations régulières, presque légales, et pourquoi l'assassinat politique a été pratiqué sans hésitation à Rome dans tous les temps et par tous les partis. Au début de la république, les patriciens en donnent l'exemple en

(1) Mérimée, *Conjuration de Catilina*, p. 105.

faisant tuer dans sa maison le tribun Genucius, qui contrariait leurs desseins. L'exemple fut fidèlement suivi dans la suite. En 654 (pour ne pas remonter trop haut), Saturninus, qui voulait être tribun du peuple, et redoutait la concurrence de Q. Nunnius, une créature des aristocrates, le fit assassiner par des soldats de Marius, son ami, qui les mit très volontiers à sa disposition. L'année suivante, Q. Memmius, un fort honnête homme, qu'on craignait de voir réussir aux élections consulaires, fut tué à coups de bâton par une bande de vauriens, et il n'en fut pas autre chose. On savait qu'un transfuge de la noblesse, Drusus, préparait des lois populaires; il fallait qu'il n'eût pas le temps de les faire adopter, et un soir qu'il rentrait chez lui, il fut frappé d'un coup de poignard, à sa porte, et alla tomber dans l'atrium, au pied de la statue de son père. L'assassin ne fut jamais retrouvé. Enfin Sylla, qui ne voulait pas que Q. Lucretius Ofella, un de ses amis pourtant, demandât le consulat, après l'avoir inutilement raisonné pour le dissuader de le faire, trouva plus simple d'envoyer Billienus, un de ses bourreaux, l'assassiner. Il me semble qu'après avoir lu cette longue liste, à laquelle on pourrait beaucoup ajouter, on comprend mieux la facilité avec laquelle Autronius et Catilina se décidèrent à tuer les deux consuls, dont ils voulaient la place, et même à y joindre un certain nombre de sénateurs.

Le complot de 688 ne paraît avoir causé à Rome ni surprise, ni scandale; ce qui achève bien de montrer à quel point les faits de ce genre étaient alors communs. Personne ne songea à faire une enquête ou à instituer des poursuites. Le consul Torquatus ne garda aucune rancune des dangers qu'il avait courus. Quand on l'interrogeait sur la conjuration, il répondait « qu'il en avait bien entendu dire quelque chose, mais qu'il n'en croyait rien. » Les conjurés ne cessèrent pas de venir au Sénat, dont ils avaient voulu assassiner une partie, et sans doute on continua à leur tendre la main, comme à l'ordinaire. Non seulement Pison ne fut pas poursuivi, mais on lui accorda spontanément ce qu'il avait voulu se procurer par un crime; on l'envoya comme propréteur en Espagne (*quæstor pro prætore*). C'était un moyen de se débarrasser de lui et d'être désagréable à Pompée dont on le savait l'ennemi. Mais à son arrivée, il fut tué par les soldats mêmes dont il venait prendre le commandement, ce qui mit tout le monde à l'aise.

Quant à Catilina, il était toujours sous le coup du procès de malversation que la province d'Afrique lui avait intenté. Il faut bien croire que ce procès n'était pas encore jugé au mois de juillet 689, quand se firent les élections consulaires, puisqu'il n'y fut pas candidat. C'est probablement un peu plus tard que l'affaire vint devant les tribunaux. Les charges étaient accablantes, mais il fut aidé par tout le monde. Hortensius, le grand orateur des aristocrates, se chargea de le défendre. Le jour du jugement, on vit le Forum se remplir des personnages les plus honorables qui venaient rendre témoignage de sa vertu et de son désintéressement. Le consul Torquatus, que deux fois de suite Catilina avait tenté d'assassiner quelques mois auparavant, fit apporter sa chaise curule et, revêtu de ses ornemens consulaires, vint attester par sa présence et ses paroles l'innocence de l'accusé. Catilina avait pris des moyens encore plus sûrs pour échapper à une condamnation qui semblait inévitable; il avait acheté ses juges, ce qui lui coûta très cher. « Il est aussi pauvre aujourd'hui, disait-on à Rome, que ses juges l'étaient hier. » Pour plus de sûreté, et afin de disposer à l'indulgence le jeune P. Clodius, son accusateur, il lui avait aussi donné une forte somme d'argent. C'est ainsi qu'en ce moment on trafiquait de tout, que tout se payait à Rome : « Ville à vendre ! » disait Jugurtha, qui la connaissait bien.

Catilina fut absous. Il pouvait donc enfin se présenter aux élections du mois de juillet 690 pour être consul l'année suivante. — Mais il allait y rencontrer Cicéron.

GASTON BOISSIER

CENDRES

TROISIÈME PARTIE (1)

I

Anania Atonzu partit pour Rome avec un autre étudiant, Battista Daga, natif de Campidano, dont il avait fait la connaissance à l'Université de Cagliari ; mais Daga, un peu plus âgé qu'Anania, fréquentait depuis un an déjà les cours de droit dans la capitale.

Les deux jeunes gens se logèrent ensemble au troisième étage d'une maison immense, sur la place de la Consolazione, chez une veuve, mère de deux jolies filles. Par économie, ils ne prirent qu'une seule chambre, vaste mais un peu sombre, avec un carrelage en mauvais état et une petite fenêtre ouvrant sur une cour intérieure. Dans cette chambre unique, une sorte de paravent, fabriqué avec une couverture jaune, établissait une séparation grâce à laquelle chaque locataire était à peu près chez lui. Comme le compartiment le plus éloigné de la fenêtre était fort obscur, Daga se l'était réservé, non par délicatesse, mais parce qu'il avait coutume de dormir jusqu'à dix heures du matin et ne voulait pas être dérangé par la lumière.

La compagnie de Daga, changeant comme un caméléon, tantôt jovial, tantôt hypocondriaque, souvent irritable, souvent apathique, toujours égoïste, paresseux et gouailleur, fut très utile à Anania durant les premières semaines de son sé-

(1) Voyez la *Revue* du 15 février et du 1er mars.

jour dans cette grande cité inconnue. Daga se plaisait à promener dans Rome le jeune Sarde sorti pour la première fois de son île. Le bruit des voitures et des tramways, la splendeur des lumières, le hurlement rauque et le passage brutal des automobiles étonnaient, étourdissaient, effrayaient même le citadin novice; et l'autre se moquait de lui, en homme depuis longtemps habitué à l'agitation urbaine.

Tout d'abord, la Ville éternelle, vue à travers la fatigue du voyage et l'influence attristante du petit logement borgne, inspira à Anania une mélancolie presque fébrile. Dans les vieux quartiers, aux rues étroites, aux boutiques puantes, aux intérieurs misérables, avec des portes qui ressemblaient à des bouches de cavernes et des escaliers qui se perdaient au fond de ténèbres lugubres, il se souvenait des villages sardes et pensait que, là-bas, les plus misérables gueux ont au moins de l'air et de la lumière. Dans les quartiers neufs, ce qu'il éprouvait, c'était plutôt de l'ébahissement que de l'admiration; tout lui paraissait énorme : les rues, tracées pour des géans; les maisons, hautes comme des montagnes; les places, larges comme des *tancas;* et rien de tout cela ne lui semblait accueillant et hospitalier. Mais l'impression la plus pénible lui venait de cette foule indifférente et affairée, au milieu de laquelle il se sentait seul comme dans un désert : il se figurait que, s'il s'était trouvé mal et s'il avait crié à l'aide, aucun de ces gens ne se serait arrêté pour le secourir et que le flot humain lui aurait passé sur le corps sans la moindre pitié.

Et lorsque, fatigué d'avoir couru du Janicule au Pincio et de l'Esquilin au Vatican, il rentrait dans sa chambre, il ne pouvait se défendre d'un nouvel accès de désolation. Elle était si banale, cette chambre nue et froide qu'avaient sans doute habitée des générations d'étudians, et qui néanmoins gardait l'apparence d'un lieu d'étape, d'un abri temporaire que l'on quittera sans regret, d'un gîte d'occasion dont on ne gardera pas même le souvenir! Pour chercher un peu de clarté, il s'approchait de la fenêtre. Du fond de la cour s'élevaient des murs très hauts, d'un gris pisseux, troués de baies irrégulières par où s'échappaient des relens de graillon et des parfums aigres d'oignon frit. Des fils de fer étaient tendus le long des murs, en travers de la cour, et quelques pièces d'un linge minable y séchaient, étalant leurs trous. L'un de ces fils de fer, muni d'anneaux mobiles

auxquels pendillaient des bouts de ficelle tortillés, passait devant la petite fenêtre des deux étudians. Un soir, tandis qu'Anania considérait avec un taciturne découragement cette sorte de puits sordide, Battista allongea la main, secoua le fil de fer et se mit à rire.

— Regarde, dit-il à Anania, comme les anneaux et les ficelles dansent. Hein? C'est drôle!

Anania regarda, et il fit observer qu'en effet anneaux et ficelles avaient des mouvemens de marionnettes. Alors Battista, en veine de philosophie, s'écria sur un ton emphatique :

— Tu as sous les yeux, mon cher, la symbolique image de la vie! Un fil de fer qui traverse une cour sale, et les hommes qui s'agitent au-dessus d'un abîme de misère et d'ordure!

— Laisse-moi tranquille! repartit Anania, de mauvaise humeur. Ta philosophie me donne sur les nerfs!

D'ailleurs ces dispositions nostalgiques ne tardèrent pas à se dissiper. Bientôt Rome se dévoila toute aux yeux de l'étudiant, tel un merveilleux panorama qui sort des brumes matinales; et il se prit à l'aimer si fort que ce nouvel amour l'emportait presque sur celui de la terre natale. En outre, il avait commencé une vie d'étude; il fréquentait assidûment les cours de l'Université, les bibliothèques, les musées, les galeries. Certains tableaux le frappaient étrangement, et il lui semblait qu'il les avait déjà vus. Où? Quand? Il n'en savait rien. Mais, peu à peu, il finit par découvrir que cette sensation illusoire de *reconnu* avait pour cause la ressemblance de certaines figures avec des personnes de son pays. Par exemple, dans une Madone du Corrège, il retrouva le visage brun de la mère de Bustianeddu; dans un vieillard de l'Espagnolet, il retrouva l'évêque de Nuoro; dans une copie du *Portrait d'inconnu*, dont l'original est à Venise, il retrouva, vivante et parlante, la physionomie sarcastique de Zio Pera.

Il pleuvait à verse. Anania, étendu sur son petit lit, regardait machinalement le paravent jaunâtre, qui lui suggérait la vague idée d'un bas-relief de marbre terni par une humidité de cave; et il souffrait d'un malaise indéfinissable, d'un abattement sans cause précise, qui l'oppressait comme un mal physique. Jusqu'à présent, il ne s'était pas encore occupé de rechercher sa mère : les distractions du voyage, la nouveauté de la rési-

dence, l'ardeur enthousiaste avec laquelle il suivait les cours de professeurs illustres, tout lui avait fait oublier momentanément ce qui toutefois, dans les profondeurs inconscientes de son âme, demeurait l'objet essentiel de sa venue à Rome et la mission suprême de sa vie. Mais, ce jour-là, étendu sur son petit lit, dans la pénombre, il se disait enfin : « Il faut pourtant que je me décide à la chercher! »

Tout d'un coup, il sentit le besoin de se confier à quelqu'un, de demander conseil et assistance. Et à qui pouvait-il s'adresser, sinon à Daga? Mais il était fort embarrassé pour entrer en matière et il s'ingéniait à trouver un adroit détour afin de provoquer les questions de son camarade. « Si je lui disais que j'ai besoin d'aller à la Questure pour prendre des informations sur une personne de chez moi?... »

Soudain, il se dressa sur le coude et dit :

— Tu ne dors pas, Battista?

— Non! répondit l'autre, sèchement.

— Veux-tu me prêter ton parapluie?

Il espérait que Daga lui demanderait où il voulait aller. Mais celui-ci grogna :

— Ne pourrais-tu me faire le plaisir de t'en acheter un?

— Il faut que j'aille à la Questure... — prononça Anania avec lenteur.

Et, au lieu d'une voix fraternelle sollicitant affectueusement la confidence du funeste secret, il entendit derrière le paravent une voix moqueuse qui lâchait ce jeu de mots :

— Tu veux donc faire arrêter la pluie?

Son secret lui retomba sur le cœur, plus amer et plus lourd qu'auparavant. Il se leva, fit sa toilette, prit dans le tiroir son acte de naissance et se disposa à sortir.

— Eh bien, prends-le, ce parapluie! lui cria Daga, en bâillant à se décrocher la mâchoire. Mais n'importe, c'est une idée bizarre de sortir par un temps pareil! Où vas-tu? Pourquoi sors-tu?

Anania ne répondit rien : la question de Daga venait trop tard et elle était posée sur un ton qui signifiait trop évidemment la parfaite indifférence du questionneur.

Une fois dehors, le jeune homme ne s'enquit pas même de l'endroit où étaient les bureaux de la Questure. Il erra longtemps, au hasard, dans les rues lavées par l'averse; il monta une ruelle

déserte, passa sous un arceau malpropre, regarda avec une compassion infinie les intérieurs sales et noirs des petites boutiques, les figures blêmes d'hommes, de femmes et d'enfans qui s'y montraient, les charbonniers à l'aspect diabolique, les forgerons rougis par le reflet de la forge, les paniers de légumes et de fruits pourrissant dans l'ombre et la fange. Il était ému d'une immense pitié pour lui-même et pour les autres; ces artisans dans leurs taudis lui faisaient l'effet de galériens condamnés à des peines plus dures que celles que l'on subit aux galères du Roi : car le bagne laisse du moins au prisonnier l'espoir de la grâce ou de l'évasion; mais la vie, hélas! ne laisse aucun espoir aux infortunés qu'elle tourmente.

Rentré chez lui au crépuscule, il écrivit à Margherita :

« Je suis mortellement triste; j'ai sur le cœur un poids qui l'écrase.

« Depuis bien des années, j'aurais voulu et j'aurais dû te confier ce que je me décide enfin à t'écrire, en une soirée morose, alors que la pluie fouette ma fenêtre et qu'un lugubre silence emplit la solitude de ma chambre.

« Comment accueilleras-tu la révélation que je vais te faire? Je n'en sais rien. Mais, quoi que tu puisses en penser, n'oublie pas que, si je me décide à accomplir ce que j'ai résolu, il faut que j'y sois poussé par une fatalité inexorable, par un devoir plus horrible qu'un crime.

« Au surplus, laissons cela. Je m'interdis de t'incliner vers telle résolution plutôt que vers telle autre, bien que ma vie ou ma mort dépende de ce que tu décideras.

« Je vais donc t'expliquer...

« Mais non, c'est impossible, c'est impossible! Dès que je t'aurai dit ce que j'ai l'intention de faire, tu me repousseras certainement... Non, non, c'est impossible!... »

Il relut ce commencement de lettre, en fut peu satisfait, essaya pourtant d'aller jusqu'au bout, ne put ajouter un mot, déchira brusquement le feuillet et se jeta encore une fois sur son lit.

Un jour, il eut le courage subit d'aller à la Questure et de demander que l'on recherchât sa mère, Rosalia Derios, apparemment établie à Rome depuis douze ou treize ans.

Vers la fin de mars, la Questure informa Anania qu'à tel nu-

méro de la rue du Séminaire, dans un appartement situé au dernier étage, vivait une femme sarde dont le signalement et les antécédens répondaient assez bien aux indications fournies sur Oli. Cette femme s'appelait ou se faisait appeler Maria Obinu, et elle disait être native de Nuoro; elle habitait Rome depuis environ quatorze ans; elle y avait d'abord mené une conduite peu régulière; mais, dans les dernières années, elle avait honnêtement vécu de son travail; elle louait quelques chambres garnies et tenait une modeste pension bourgeoise, ce qui lui permettait de réaliser des gains suffisans pour sa subsistance et celle de sa vieille bonne, Sarde comme elle-même. La police n'avait pu savoir autre chose.

Anania s'émut peu de ces renseignemens, qui ne concordaient qu'à demi avec ce qu'il se rappelait de l'histoire de sa mère; et même il éprouva d'abord une sorte de soulagement à se dire que cette Maria Obinu ne pouvait être Rosalia Derios : car cela le dispensait de pousser plus loin ses investigations, du moins pendant le séjour qu'il ferait à Rome.

L'arrivée du printemps contribua encore à détourner de son esprit ces préoccupations. L'air était profondément doux et tiède; de petits nuages roses sillonnaient le ciel bleu; le vent apportait des parfums de lilas et de violettes. Ces parfums de violettes, ces nuages roses, cette tiédeur printanière lui rappelaient le pays natal, les vastes horizons, les cimes vertes de l'Orthobene et les cimes neigeuses du Gennargentu. C'était principalement par les souvenirs évoqués que ce renouveau le touchait; car, à Rome même, il lui semblait que le printemps avait quelque chose d'artificiel et d'excessif, dans cette surabondance de fleurs et de senteurs. La place d'Espagne, ornée comme un autel, avec son escalier couvert de feuilles de rose qu'agitait la brise, le Pincio avec ses arbres tout enveloppés de fleurs mauves, les rues embaumées par les corbeilles de violettes et de renoncules, tout cet étalage, tout ce marché du printemps lui donnait l'idée d'une fête banale qui, à la longue, le mettait de mauvaise humeur. Le vrai printemps, c'était là-bas, de l'autre côté de la mer, qu'il palpitait sauvage et pur; c'était dans les *tancas* couvertes de hautes herbes flottantes, au bord des torrens solitaires, qu'il chantait avec les oiseaux; c'était sous les énormes chênes, vénérés par les vieux pâtres de la Barbagia, qu'il dormait à l'ombre des roches fleuries, tandis qu'autour de sa couche de fougères et

de pervenches les insectes dorés bourdonnaient d'amour et que les abeilles extrayaient des églantines le miel amer : amer et doux comme l'âme sarde !

L'influence du printemps rendait Daga plus agressif et Anania plus irascible. En somme, les deux jeunes gens s'accommodaient mal de la vie en commun.

Daga contrariait son camarade de toutes les façons, lui empruntait de l'argent qu'il ne lui rendait pas, et, par-dessus le marché, se moquait de lui et affectait de le considérer comme un enfant sans expérience ou comme un rêveur totalement étranger aux choses de ce monde.

— Nous voyons la vie sous deux aspects bien différens, lui disait-il ; ou plutôt, moi, je la vois, et toi, tu ne la vois pas. Je suis myope, c'est vrai ; et, pour voir ce qui m'entoure, j'ai besoin de fortes lunettes à travers lesquelles les choses et les hommes m'apparaissent nets, quoique rapetissés. Toi, tu es myope aussi ; mais tu ne possèdes pas même une paire de besicles, et tu ne vois rien du tout.

Ces propos piquaient Anania, et d'autant plus douloureusement qu'au fond il y reconnaissait une part de vérité. A certains momens, il se demandait s'il n'avait pas en effet un voile sur les yeux et s'il serait jamais capable de comprendre la réalité de l'existence et de jouer un rôle actif dans le monde. Au lieu de cette vie puissante qu'il avait rêvée, lorsqu'il habitait encore en Sardaigne, et qui, croyait-il alors, s'emparerait de lui dès qu'il aurait respiré l'air de Rome, il ne trouvait toujours en lui-même que défiance, chagrin, mécontentement du présent et appréhension de l'avenir.

Après vingt querelles futiles mais irritantes, Anania résolut de quitter pour toujours la chambre au paravent jaune et de s'installer seul dans une chambrette où il serait vraiment chez lui. Alors il se souvint de cette Maria Obinu, dont la Questure lui avait indiqué le nom et l'adresse ; et, puisque cette logeuse était Sarde, il pensa qu'il trouverait peut-être auprès d'elle une hospitalité agréable.

Lorsqu'il sonna à la porte de l'appartement, une femme grande et pâle, assez pauvrement vêtue de noir, vint ouvrir ; et, en l'apercevant, Anania éprouva un trouble soudain : il lui semblait qu'il avait déjà vu quelque part cette face longue et ces grands yeux verdâtres.

— Madame Obinu? demanda-t-il.

— C'est moi.

Elle lui fit traverser un vestibule obscur et l'introduisit dans un petit salon gris, triste, à peine éclairé. Le jeune homme n'en fut pas moins frappé tout de suite par la présence de divers objets sardes, notamment d'une tête de cerf et d'une peau de mouflon attachées contre le mur.

— Je voudrais une chambre, dit-il. Je suis un étudiant sarde.

Tout en parlant, il examinait cette femme de la tête aux pieds. Elle pouvait avoir trente-sept ou trente-huit ans ; elle était pâle, maigre, avec un long nez aux ailes presque diaphanes; mais son épaisse chevelure noire, coiffée encore à la mode sarde, c'est-à-dire en tresses compactes fixées sur la nuque, lui donnait un air gracieux.

— Monsieur est Sarde ? répondit-elle avec aisance, en adressant au jeune homme un sourire de sympathie. Je serais d'autant plus heureuse de vous avoir dans ma maison. Mais, pour le moment, je n'ai aucune chambre disponible. Si vous pouviez patienter une quinzaine de jours, je vous donnerais la chambre d'une miss anglaise qui doit partir à la fin du mois.

— Ce retard me contrarie beaucoup, répondit-il ; car je suis obligé de quitter sans retard le logement que j'occupe. Mais, s'il n'y a pas d'indiscrétion, veuillez me faire voir cette chambre ; et, dans le cas où elle me conviendrait, je chercherais un moyen pour arranger les choses.

La chambre de l'Anglaise était dans un désordre indescriptible. De chaque côté du lit, il y avait des piles de livres et d'objets anciens ; dans un tub en caoutchouc, une botte de cassie embaumait ; sur la tablette de la fenêtre était posé un petit volume de poésies, intitulé *Mère*, de Giovanni Cena. Anania n'était pas superstitieux, et cependant ce titre le frappa comme une sorte d'avertissement. Il résolut aussitôt de prendre cette chambre, qui d'ailleurs serait confortable et assez riante lorsqu'on y aurait mis de l'ordre.

— Cette chambre me plaît, dit-il. Mais je ne sais vraiment que faire jusqu'à la fin du mois... En attendant, n'auriez-vous pas quelque cabinet à me donner?... Je me contenterais, au besoin, de coucher sur un divan...

— Vous seriez trop mal.

— N'importe. Faites-moi préparer le divan qui est dans l'antichambre... Une semaine ou deux passent vite...

Ce soir-là, lorsqu'il apporta dans sa nouvelle demeure ses livres et sa malle, Maria Obinu lui dit en souriant :

— Je ne veux pas que mon locataire sarde couche sur un divan. Je vous céderai ma chambre jusqu'à la fin du mois.

Il protesta en vain; la malle et les livres furent déposés dans la propre chambre de Maria Obinu, qui devint pour quinze jours celle d'Anania.

II

La chambre de Maria Obinu, étroite et longue, ressemblait un peu à une cellule de nonne. Le long des murailles grises était accrochée toute une série de tableautins et d'images pieuses; trois cierges et trois crucifix, une branche d'olivier, un énorme chapelet de dragées, deux grappes de médailles bénites pendaient au chevet du lit blanc, parfumé de lavande; une petite lampe brûlait dans un coin, devant une image où les Ames du Purgatoire, rendues livides par le crayon bleu qui les avait enluminées, priaient au milieu de flammes que le crayon rouge avait rendues sanglantes.

Tout en défaisant sa malle, Anania interrogea la logeuse. Elle lui dit qu'elle n'était née à Nuoro que par hasard, durant un bref séjour qu'y avaient fait ses parens. Puis elle lui demanda s'il désirait que la lampe des Saintes Ames fût éteinte.

— Non, dit-il. Et vous allez voir : je suis dévot, moi aussi!

Il tira de sa malle un sachet d'étoffe graisseuse, attaché par une chaînette que l'usage avait noircie, et il le passa à son cou en disant avec un sourire moqueur :

— C'est la *rezetta* de Saint-Jean, qui éloigne les tentations.

— Vous n'y croyez pas! répliqua la femme, sur un ton qui parut à la fois sévère et triste. Libre à vous; mais au moins ne vous moquez pas d'une chose qui devrait vous être sacrée.

Cette nuit-là, sur son petit lit parfumé de lavande, Anania fut longtemps avant de s'endormir. Certes il ne croyait pas encore que Maria Obinu fût sa mère; et pourtant, il commençait à le souhaiter un peu. Cette femme, qui n'avait pas toujours été un modèle de vertu, semblait maintenant si sage, si bonne, si religieuse! Parfois, se laissant aller à la fantaisie de son ima-

gination, il rêvait qu'en somme rien ne s'opposait absolument à ce qu'elle fût Oli; et cette pensée lui donnait une satisfaction singulière, parce qu'il se plaisait à croire que la pécheresse de jadis était revenue au bien et réparait par une conduite honorable et laborieuse les erreurs de sa jeunesse... Mais n'était-il pas absurde de supposer que le hasard l'eût, comme un fil magique, amené justement auprès de sa mère, dans la chambre de sa mère, sur l'oreiller où sa mère avait dû verser tant de larmes en se rappelant l'enfant abandonné?

Toutefois, comme l'imagination est ingénieuse à rendre vraisemblable ce qu'elle souhaite, il trouvait aussi des raisons pour admettre que cette femme pouvait être Oli. D'abord, il y avait indubitablement une certaine ressemblance entre l'image à demi effacée que sa mémoire conservait d'Oli, et cette figure longue et maigre que les grands yeux verdâtres éclairaient d'un sombre feu intérieur. Et puis, Maria Obinu paraissait avoir l'âge que devait avoir la mère d'Anania. Le changement de nom ne faisait pas de difficulté : maintes personnes, pour se débarrasser d'un passé compromettant, recourent à ce subterfuge, d'autant plus commode à pratiquer que l'on vit plus loin de son pays natal. Mais ce qui frappait surtout le jeune homme, c'était la sympathie extraordinaire dont il avait été l'objet. Maria Obinu ne lui avait-elle pas cédé spontanément sa propre chambre? Ne lui avait-elle pas témoigné dès la première heure une prévenance quasi maternelle? Sans doute elle ne pouvait savoir alors que ce visiteur inconnu était son fils; mais n'y a-t-il pas quelque chose de vrai dans ce que les romanciers appellent, d'un nom vague et prétentieux, la voix du sang? Et, dans tous les cas, n'était-il pas admissible qu'après avoir abandonné autrefois son propre fils, la malheureuse femme ne pût se défendre d'une tendresse instinctive, mélangée de regret et de repentir, envers un jeune homme dont elle ignorait qu'elle fût la mère, mais qui ravivait pour elle le souvenir du fils perdu?

« Il faudra que je m'informe, se disait-il. Je me ferai raconter sa vie... Mais à quoi bon? Non, ce n'est pas *elle!* Non, il n'est pas possible que ce soit *elle!* Ne m'aurait-elle pas reconnu tout de suite, quand je lui ai montré la *rezetta?* Et aurait-elle eu la force de dissimuler son émotion?... Est-ce qu'elle a été émue? Oui, j'en suis sûr; mais je ne saurais dire avec certitude si elle a été émue par ma seule incrédulité religieuse ou par quelque

autre cause... Au surplus, si c'était elle, pourquoi ne se serait-elle pas dévoilée tout de suite? Qu'avait-elle à craindre? » Mais, malgré tous ces raisonnemens, il se rappelait la première nuit qu'il avait passée à Nuoro et le baiser furtif que son père, après l'avoir impitoyablement renié, lui avait posé sur le front, dans le grand lit de Zia Tatana. Et il s'attendait presque à ce que, d'un moment à l'autre, la porte s'ouvrît, et qu'une ombre, se glissant dans la clarté vacillante de la petite lampe, vînt lui mettre sur le front un furtif baiser maternel.

La petite porte ne s'ouvrit pas. Les bruits de la rue s'affaiblirent; le dernier des locataires rentra; et bientôt la petite lampe des Saintes Ames resta seule à veiller.

Rome, 1er juin.

« Ma chère Margherita,

« Je reçois ta lettre à l'instant même, et je te réponds aussitôt. Je n'ai pas bien ma tête à moi; ces derniers jours, j'ai pris vingt fois la plume pour t'écrire, sans pouvoir en venir à bout. Et cependant, j'ai à te dire tant de choses!

« Sache d'abord que j'ai changé de logement. Daga devenait trop hargneux; nous nous disputions sans cesse, et d'ailleurs la maison était trop loin de l'Université. Pour Daga, qui manque la moitié des cours, cela n'a pas d'inconvénient; mais pour moi, qui n'en manque aucun, c'était fort incommode.

« J'habite aujourd'hui dans une petite pension bourgeoise tenue par une dame sarde, très bonne et très dévote, qui m'a pris tout de suite en affection. Juges-en par ce détail : comme la chambre qui sera la mienne est occupée jusqu'à la fin du mois par une belle miss anglaise, ma logeuse m'a cédé sa propre chambre!

« Cette miss te ressemble d'une façon extraordinaire. Et néanmoins je te supplie de ne pas être jalouse d'elle : 1° parce que mon cœur appartient déjà à une autre demoiselle; 2° parce que miss est fiancée; 3° parce qu'elle est folle à lier; 4° parce qu'elle doit partir dans huit jours; 5° parce que je suis sous la sauvegarde de toutes les saintes et de tous les saints du Paradis, pendus aux murs de ma chambre provisoire, et qu'en outre les Saintes Ames du Purgatoire veillent sur moi, éclairées jour et nuit par un lumignon qui, je ne sais comment, me semble être, lui aussi, une âme en peine!

« Mme Obinu (c'est le nom de ma logeuse) a pour auxiliaire une vieille cuisinière sarde, qui est à Rome depuis plus de trente ans et qui n'a pas encore appris l'italien. Pauvre Zia Varvara! Elle a été en quelque sorte ravie de la Sardaigne, emmenée presque malgré elle par un maître impérieux, dont elle avait peur. J'ai pitié de cette petite vieille, noire et ratatinée comme une *jana* (1), qui conserve avec un soin jaloux le costume de son pays serré au fond de sa malle, tandis qu'elle porte une robe ridicule achetée au Campo di Fiore (2) et un chapeau qui dut appartenir à la première femme de Napoléon le Grand.

« Je vais souvent trouver Zia Varvara dans sa cuisine obscure et surchauffée, et je cause avec elle en dialecte. Alors elle pleure et me demande des nouvelles des gens de son village; et elle rêve sans cesse de retourner en Sardaigne, quoiqu'elle ait une peur terrible de la mer, qu'elle croit toujours furieuse comme la seule fois où elle l'a traversée. Elle n'a pas la moindre connaissance de cette ville qu'elle habite; pour elle, Rome est « un lieu où tout est cher, » un endroit périlleux où l'on peut mourir d'un moment à l'autre, écrasé par une voiture. Elle m'a dit que les tramways, qui l'effraient beaucoup, lui paraissaient semblables à des cerfs (elle n'a jamais vu un cerf vivant!), et qu'elle ne va pas entendre la messe au Panthéon parce que, dans cette église ronde avec un trou à la voûte, comme les fours sardes, il lui vient une envie de rire. Elle m'a demandé si, chez nous, on fait encore le pain à la maison ; je lui ai répondu que oui, et elle s'est mise à pleurer, en se rappelant les plaisanteries et l'allégresse des jours où l'on cuisait le pain dans la petite maison de son père. Puis, elle a voulu savoir s'il y a encore des pâtres et s'ils mangent encore assis par terre, sous les arbres. Comme elle soupirait au souvenir d'un « festin » de Pâques où elle assista, il y a quarante ans, dans une bergerie de Goceano!

« Quelquefois, Zia Varvara chante des poésies en dialecte logudorais, entre autres une complainte funèbre, qui est populaire aussi à Nuoro, tu sais, celle qui dit :

O mon cœur, il me faut partir.
Dors doucement, dors doucement!

(1) Fée naine des légendes sardes.
(2) Place sur laquelle se tient un grand marché en plein vent.

O mon cœur, il me faut partir,
Il me faut faire testament (1) !

« Le soir, la maîtresse et la servante récitent le rosaire en dialecte ; et moi, je m'amuse à répondre de ma chambre, ce qui met en colère Zia Varvara, laquelle s'interrompt et me crie, furieuse :

« — Au diable celui qui t'a fait !

« — Oh ! Zia Varvara, dit alors la maîtresse en se fâchant à son tour, est-ce que vous devenez folle ?

« — Et pourquoi ne lui imposez-vous pas silence, à ce polisson d'enfer !

« Mais assez sur ce sujet, ma belle et chère Margherita ; parlons d'autre chose. A Rome, il fait déjà très chaud. Toutefois, vers le soir, on a ordinairement un peu de brise fraîche. Pendant la journée, j'étudie avec ardeur, j'étudie avec passion, parce que... parce que c'est mon devoir et aussi mon plaisir. Je fréquente l'Université et les bibliothèques avec plus d'assiduité qu'aucun autre étudiant, et cela fait que mes professeurs m'aiment. Le soir, je vais me promener sur les bords du Tibre, et je reste des heures et des heures à regarder l'eau courir, tout en m'adressant à moi-même des questions parfaitement inutiles, celle-ci, par exemple : — Qu'est-ce que l'eau ? — Au surplus, on a tort de dire que le Tibre est blond ; cela n'est pas vrai. Quelquefois il est jaunâtre et terreux, mais souvent aussi il est verdâtre ; quelquefois il est livide, et quelquefois il tire sur l'azur. En outre, certains soirs tranquilles, le grand fleuve est laiteux, et il reflète les lumières, les ponts, la lune, tel un marbre poli. Je compare le cours intarissable de ses eaux à mon amour pour toi, continu, silencieux, invincible, intarissable comme le fleuve. Ah ! pourquoi n'es-tu pas ici à mon côté, ma chère Margherita ? Déjà toutes les choses me semblent plus belles et plus profondes, quand je les regarde en pensant à toi ; combien elles me paraîtraient vivantes et lumineuses, si je pouvais les voir se refléter dans tes yeux adorés ! Quand donc se réalisera-t-il enfin, le rêve torturant et délicieux de nos âmes ? A certaines heures, il me semble impossible que je vive encore, séparé de toi depuis si

(1) *« Coro, anninno, anninno,*
Dago de partir so
E de fagher testamentu... »

longtemps, et une angoisse inexprimable fait trembler mon cœur ; et puis, j'exulte de bonheur en songeant que, dans deux mois, nous nous reverrons.

« O ma chère Margherita, je ne sais pas te dire ce que je sens, et il me semble que nulle parole humaine ne pourrait l'exprimer. C'est un feu continu qui me brûle et me consume, c'est une soif inextinguible qui ne pourra s'étancher qu'à une seule fontaine. Tu es la fontaine qui me désaltérera, tu es le jardin où viendra se délecter parmi les fleurs mon âme embrasée d'amour et d'idéal. Je suis si seul dans le monde, ô mon adorée ! Tu es tout mon univers ; et, quand je m'égare parmi la foule, parmi ce flux de gens que je ne connais pas, il suffit que je pense à toi pour que mon âme se prenne à aimer tous les inconnus qui m'environnent et pour qu'autour de moi je sente vibrer l'âme de cette multitude comme une mer harmonieuse.

« Certains jours, après avoir reçu tes lettres, j'éprouve une félicité tellement immense qu'elle me donne le vertige ; il me semble que je suis parvenu à la cime d'une merveilleuse montagne et qu'il me suffirait d'étendre la main pour effleurer l'or des étoiles. Ah ! c'est trop, c'est trop !... J'ai comme une peur : la peur de choir dans un abîme, la peur d'être réduit en cendres par le contact surnaturel des astres voisins. Qu'adviendrait-il de moi, si tu venais à me manquer ? Ah ! tu ne sais pas, tu ne peux pas comprendre quel est ton blasphème, quand tu m'écris que tu es jalouse des femmes belles et instruites dont je fais la rencontre à Rome. Nulle femme ne peut être, ne peut représenter pour moi ce que tu es et représentes. Tu es ma vie même, tu es mon passé, ma patrie, ma race, mon rêve ; tu es la mystérieuse essence qui emplit pour moi cette coupe vide qu'est la vie. Oui, je me figure volontiers la vie comme une coupe que nous devons tenir continuellement sur nos lèvres. Pour beaucoup, cette coupe est vide, et ceux qui la tiennent, après de vains efforts pour y boire ce qui n'y est pas, meurent lentement d'inanition, ou plutôt meurent faute de breuvage spirituel. Pour d'autres au contraire (et par bonheur je suis du nombre), la coupe contient une ambroisie divine... »

Ici, Anania interrompit sa lettre et en relut les lignes finales. Une petite fourmi noire passa sur le feuillet, et il la suivit avec des yeux pleins d'étonnement. L'idée lui vint de l'écraser avec le doigt ; cependant, il la laissa continuer son

chemin, et elle disparut sous un livre sans se douter du péril effroyable auquel elle venait d'échapper.

Un flot d'amertume avait subitement inondé son cœur. « Oui, se disait-il, je suis trop près des étoiles ! Je ne vois pas l'abîme où je tomberai inévitablement. » Et, de ses mains crispées, il se meurtrissait les tempes. « Pourquoi est-ce que je m'obstine à rêver la possibilité du bonheur? L'obstacle insurmontable est toujours là ! Il est à deux pas de moi !... Cette femme est peut-être ma mère... Je crois qu'elle est ma mère !... Il faut que je sorte de cette cruelle incertitude, il faut que je sache la vérité !... Je l'interrogerai, je la forcerai à me révéler son secret ! »

Ensuite, il pensa à la paix dont il avait joui, depuis qu'il était venu habiter chez Maria Obinu ; et il se mit à trembler, se laissa choir sur une chaise. La colère contre cette femme, en qui il voyait le fléau de sa vie et de son amour, faisait place à la pitié pour la pécheresse repentie, qui rachetait maintenant ses fautes anciennes par une honnêteté diligente et pieuse. En somme, pendant toute la semaine qu'il venait de passer là, dans cette petite chambre quasi monacale, il avait joui d'une sorte de bonheur à constater la conduite irréprochable de celle qu'il lui agréait maintenant de considérer comme sa mère ; et même c'était pour cela, sans doute, qu'il s'était attaché à cette idée : car son horizon s'en trouvait éclairci, et son âme, délivrée d'une partie de son fardeau, pouvait reprendre enfin son vol jusqu'aux étoiles.

Une pensée qu'il ne s'avouait pas nettement à lui-même, mais qui s'agitait au fond de son esprit dans une demi-inconscience, était la suivante. Puisque cette femme, soit pour se punir, soit par amour de l'indépendance, soit pour tout autre motif, refusait de se faire connaître au fils retrouvé, le fils pouvait sans scrupules respecter le secret de la mère et renoncer à cette œuvre de sauvetage qu'il avait méditée pendant toute sa jeunesse. En réalité, le sauvetage était déjà accompli. La logeuse s'était assuré grâce à son travail une aisance honorable, et elle menait maintenant une vie exemplaire. Son fils ne pouvait donc plus lui faire du bien ; et il risquait de lui faire du mal en intervenant mal à propos, alors que la mère ne le désirait pas, dans cette vie de discret repentir. Le problème s'était résolu de lui-même et la *mission* n'avait plus d'objet. Après tant et tant d'angoisses, il était loisible au jeune homme de poursuivre

tranquillement sa route vers le bonheur. Déjà il lui semblait qu'il avait accompli son devoir par le seul désir de l'accomplir; et ce devoir idéal lui avait tant coûté, lui paraissait à tel point héroïque et sublime, qu'il en avait l'âme exaltée d'orgueil. Les étoiles redevenaient voisines.

Il y avait dans ses sentimens et dans ses idées tant de contradictions, à quelques minutes d'intervalle, qu'il en fut frappé lui-même et se mit à réfléchir sur son propre caractère et sur la passion obsédante qui le tourmentait. Et il observa que la plus grande partie de ses souffrances venait moins de cette passion même que de la choquante discordance qui existait entre les deux êtres disparates dont se composait son *moi*.

L'un de ces deux êtres était un enfant imaginatif, passionné et triste, au sang malade; c'était encore le même enfant qui, jadis, gravissait la montagne natale en rêvant un monde mystérieux; le même enfant qui, dans la maison de l'huilier, avait durant de longues années médité la fuite sans jamais exécuter son dessein; le même enfant qui, à Cagliari, avait pleuré en pensant que Marta Rosa pourrait être sa mère. Et l'autre, c'était un être normal et intelligent, qui avait grandi à côté de l'enfant incurable; et cet être voyait clairement la vanité des fantômes et des monstres nébuleux qui tourmentaient son compagnon; mais il avait beau crier et lutter, il ne réussissait pas à se débarrasser de ces visions obsédantes.

Le jour approchait où les vacances permettraient à l'étudiant de retourner pour la première fois dans son île natale.

— Zia Varvara, disait-il à la vieille servante qui préparait le café, comme je suis heureux! Il me semble que j'ai des ailes. D'ici quelques jours!... Oui, il me semble que j'ai des ailes. Je vais sauter sur la fenêtre..., et je prendrai mon vol, je serai tout de suite en Sardaigne.

Et il s'élançait vers la fenêtre, faisait semblant de sauter sur le mur d'appui.

— Oh, oh! criait la vieille, comiquement épouvantée. Ne montez pas sur la fenêtre, mon cher enfant. Prenez garde de tomber... Ah! mon Dieu!

— Eh bien! donnez-moi une tasse de café, rien qu'une petite tasse; sinon, je m'envole... Il est parfait, votre café, Zia Varvara! Comment réussissez-vous à le faire si bon? Il n'y a que

ma mère, à Nuoro, qui le fasse presque aussi bon que le vôtre.

La vieille, flattée plus qu'on ne saurait dire, lui versait une tasse d'un café qui était véritablement exquis, parce que c'était le premier passé dans le filtre.

— Grand Dieu, qu'il est bon ! répétait Anania, ouvrant sa bouche humide de café, et levant des yeux pleins d'extase. Il me donne la nostalgie, tant il est bon !

— Qu'est-ce que c'est que la nostalgie ?

— C'est un frisson au cœur, ce frisson qui vient quand on pense au paradis perdu. Ah ! comme votre café est bon ! Voulez-vous partir avec moi, ma petite Zia Varvara ? Je vous prendrai en croupe. Ah ! quel bonheur !

La vieille soupirait avec exagération. Ah ! s'il n'y avait pas eu la mer !

— Tu es très riche ? demandait-elle à l'étudiant.

— Je le crois bien !

— Tu as beaucoup de *tancas* ?

— Sept ou huit. Je ne sais plus au juste.

— Et des ruches, tu en as aussi ? Et des bergers, pour garder tes troupeaux ?

— Oui, Zia Varvara, j'ai tout cela, j'ai tout cela !

— Mais alors, pourquoi es-tu venu dans ce damné pays ? Quel besoin avais-tu d'étudier ?

— Parce que mon amoureuse veut que je sois docteur.

— Et qui est-ce, ton amoureuse ?

— C'est la fille du baron de Baronia.

— Ah ! ils vivent donc encore, les barons de Baronia ? J'avais entendu dire que leur château était hanté par les fantômes. Une fois, un bûcheron passa vers minuit sous les murs de ce château, et il vit une dame avec une longue traîne d'or qui la faisait ressembler à une comète. Tu sais ce que c'est qu'une comète ?... O sainte Notre-Dame du bon Conseil, tu vas me ruiner. Prends garde que tout ce café ne te fasse du mal.

— Mais racontez-moi donc, Zia Varvara. Quand le bûcheron vit la dame, que fit-il ? insistait l'étudiant en se versant une autre tasse de café.

Et Zia Varvara continuait son récit. Elle y embrouillait les légendes du château de Burgos avec celles du château des Galtelli, y confondait de lointains souvenirs historiques, transmis par les traditions populaires avec des événemens arrivés au temps

de sa propre enfance. Entre autres légendes, elle racontait celle d'un seigneur qui, s'étant perdu dans une vaste plaine, erra jusqu'au soir et put enfin, en se dirigeant sur le son d'une cloche, regagner un lieu habité. La joie de ce seigneur, aussi riche que benêt, fut si grande qu'il promit de laisser tous ses biens à l'église dont la cloche l'avait guidé dans la solitude. Depuis lors, la cloche de cette église tinte chaque soir pour que les voyageurs perdus puissent retrouver leur chemin.

Anania écoutait avec délices les récits évocateurs et les questions de Zia Varvara. Quelquefois, tandis qu'à quelques mètres de distance grinçait le tramway et que l'on entendait les miaulemens amoureux des chats entre les colonnes du Panthéon, il se laissait si bien charmer par les récits de la vieille qu'il lui semblait qu'en sortant devant la porte, il allait se trouver dans un sauvage paysage sarde, sur le haut d'un nuraghe gardé par l'esprit des géans, ou dans le joyeux et barbare tumulte d'une course de chevaux, en compagnie de quelque vieux pâtre philosophe et contemplateur, à l'âme orageuse et haute comme les nuages. Dans les nostalgiques paroles de cette vieille femme exilée, il respirait déjà l'arome de la terre natale, le vent chargé des sylvestres parfums de l'Orthobene et du Gennargentu. Et il se sentait Sarde, profondément et exclusivement Sarde.

— Ah ! comme je m'amuserai ces vacances ! — disait-il à la vieille. — Je veux aller à toutes les fêtes, je veux visiter mon pays natal, je veux faire l'ascension du Gennargentu, du Mont Rasu, monter au château de Burgos ! Mais c'est spécialement le Gennargentu que je veux visiter. Qui sait si un tel et un tel vivent encore, à Fonni ? Et les moines, que deviennent-ils ? Et Zuanne ?

Sans y prendre garde, il commençait à éprouver le mal du pays de la même façon que Zia Varvara.

— Et vous, demanda-t-il à Maria Obinu qui venait d'entrer à la cuisine, vous n'allez donc plus en Sardaigne ?

— Moi ? répondit-elle, un peu assombrie. Non ; moi, je n'irai plus jamais !

— Pourquoi ? Venez ici, à la fenêtre, madame Obinu, et regardez cette belle lune ! Eh bien, ne vous plairait-il pas de faire un pèlerinage à la Madone de Gonare, sous une lune resplendissante comme celle-ci ? Gravir la montagne à cheval, doucement, doucement, à travers les bois, le long des précipices, toujours

plus loin, toujours plus loin, tandis que la petite église se dessine sur le ciel, là-haut, là-haut, là-haut!

Maria Obinu secouait la tête et avançait les lèvres avec indifférence. Zia Varvara, au contraire, tressaillait toute et levait les yeux, comme pour chercher la petite église profilée sur l'azur tendre du ciel lunaire, là-haut, là-haut, là-haut...

— Je ne parle pas pour vous, ni pour les personnes qui vous veulent du bien, ni pour les églises, ni pour les dévots à la Vierge Marie, — protestait la logeuse. Mais puisse le feu ravager la Sardaigne avant que j'y retourne!

Zia Varvara, attentive à ses casseroles, fermait les yeux avec une pitié infinie, ne pouvant protester contre la haine que nourrissait sa maîtresse pour l'île natale.

— Ah! mon petit cœur, dit-elle à Anania, sitôt que Maria Obinu se fut retirée dans la salle à manger, elle a bien raison! Là-bas, on lui a fait souffrir le martyre.

— Mais elle n'en est pas morte, Zia Varvara!

— Tu ne sais rien, toi!... Mieux vaut pour une femme être assassinée que d'être trahie par un homme...

Ces derniers mots réveillèrent dans l'âme d'Anania les souvenirs, les doutes, la chimère, le rêve.

— Zia Varvara, — demanda-t-il en s'approchant de la vieille, vous venez de dire qu'elle a été trahie par un homme... Comment s'appelle cet homme? Tâchez de le savoir... Je pourrais rendre service à Maria Obinu en le recherchant et en l'attendrissant... Vous en profiteriez, vous aussi.

— Pourquoi l'attendrir?

— Pour qu'il lui vienne en aide.

— Mais elle n'a pas besoin qu'on l'aide. Elle a de l'argent, tu sais... Ce que tu as de mieux à faire, c'est de la laisser en paix: car elle n'aime pas qu'on réveille le souvenir de ses malheurs... Ne lui en dis pas un mot, tu sais! Elle m'étranglerait, si elle savait que j'en ai causé avec toi.

Tous les jours, soit avant de sortir pour se rendre à l'Université, soit lorsqu'il rentrait, épuisé par la fatigue et par la tension nerveuse des examens, il se promettait de résoudre l'énigme; mais c'était inutilement. Il se disait: « Je vais l'appeler, la supplier, la presser de questions, la menacer même; je lui dirai que la Questure m'a fait connaître qui elle est; je l'intimiderai

par la crainte d'un scandale. Elle parlera... Et si c'est *elle?* »

Comme d'habitude, cette hypothèse l'étonnait et l'effrayait. Parfois, lorsqu'il se figurait le moment de la révélation, il imaginait une scène dramatique entre sa mère et lui; parfois, au contraire, il lui semblait que pas une fibre de son cœur ne se serait émue. Mais, lorsqu'il voyait Maria Obinu, pâle et souriante, vêtue de sa pauvre robe sombre, toujours occupée dans les chambres des locataires ou dans la cuisine, toujours tranquille, inconsciente, presque indifférente, les paroles décisives se glaçaient sur ses lèvres. Un voile tombait entre lui et l'aspect réel du fantôme qui le tourmentait si fort. Et, au lieu de la scène violente ou du drame sentimental qu'il avait imaginé, une conversation insignifiante s'engageait entre la logeuse et lui, avec l'immanquable intervention de Zia Varvara.

Quelques minutes seulement avant de partir, il prit la résolution solennelle de laisser en suspens, jusqu'à son retour, toutes les recherches et tous les vains projets. Il se sentait las, à bout de forces : la chaleur, les examens, la fièvre, les rêveries l'avaient épuisé. « Je me reposerai, se disait-il en faisant à la hâte sa valise et en se rappelant, non sans un peu d'ironie, les longs préparatifs qui avaient précédé son départ de Nuoro. Ah! comme je vais dormir, ces vacances ! Oui, j'ai besoin de dormir, d'oublier, de me reposer, de réparer mes forces. Je ne veux pas devenir neurasthénique. Je monterai sur les montagnes de mon pays, sur le Gennargentu vierge et sauvage. Il y a si longtemps que je la rêve, cette ascension ! J'irai voir la veuve du bandit, le moinillon Zuanne, les fils du fabricant de cierges... Et la cour du couvent?... Et le carabinier qui chantait : *A toi ce rosaire?* »

Ensuite, la pensée de revoir Margherita, de l'embrasser, de se plonger tout entier dans ce pur amour comme dans un bain d'aromates, lui donnait un bonheur si intense qu'il en défaillait. Il aurait presque voulu se dérober à cette douceur dévorante; mais il avait beau la chasser de son esprit, elle lui courait dans le sang, lui vibrait dans les nerfs, lui gonflait le cœur jusqu'à le faire souffrir.

Au moment du départ, Zia Varvara lui remit un petit cierge pour qu'il le portât, de la part de la vieille, à la Basilique des Martyrs ; et Maria Obinu lui donna une médaille bénite par le Pape.

— Si vous ne la voulez pas, mécréant que vous êtes, lui

dit-elle en souriant, un peu émue, — eh bien! vous l'offrirez à votre mère. Adieu, bon voyage et bon retour. N'oubliez pas que la chambre reste à votre disposition. Et soyez gentil : envoyez-moi tout de suite une carte postale.

— Adieu, — répondit Anania en prenant la médaille. Priez pour moi les Saintes Ames du Purgatoire.

— Je le ferai certainement, reprit-elle en le menaçant du doigt. Elles vous protégeront contre les tentations.

— *Amen!* Et au revoir!

Zia Varvara, portant la valise d'Anania, l'accompagna jusqu'à la place du Panthéon, où il devrait prendre le tramway.

— Fils de mon cœur, lui dit la vieille, salue de ma part la première personne que tu rencontreras sur la terre sarde. Bon voyage, et n'oublie pas le cierge!

Arrivée à la station du tramway, elle l'embrassa légèrement sur la joue, en versant des larmes amères. Le jeune homme se rappela le baiser de Nanna l'ivrognesse, au moment où il était parti de Nuoro; mais, cette fois, il s'attendrit et il embrassa Zia Varvara, en lui demandant pardon de l'avoir trop souvent taquinée.

Puis tout disparut : la vieille qui, au départ du jeune homme, pleurait d'être exilée loin de sa chère patrie; la rue mélancolique où s'élevait la maison habitée par Maria Obinu; la place qui, à cette heure, était déserte et brûlante; le Panthéon triste comme une tombe cyclopéenne; les petits chats rêvant parmi les énormes ruines. Et Anania, le visage inondé par un souffle de vent, se sentit heureux et comme délivré d'un cauchemar.

III

Avant de descendre pour dîner, Anania se mit à la fenêtre de sa chambre et resta frappé par le silence profond qui régnait dans la cour, dans le voisinage, dans la campagne, près et loin, partout, jusqu'à l'horizon. Il lui sembla qu'il était devenu sourd, et il éprouva un sentiment d'oppression triste. Mais la voix de Zia Tatana retentit sous le sureau.

— Descends, mon enfant.

Il obéit; et, lorsqu'il fut à la cuisine, il s'assit devant la petite table dressée pour lui seul. Ses « parens, » selon leur cou-

tume, mangeaient assis à terre, devant une corbeille pleine de fouace et de viandes.

Rien n'était changé. La cuisine était toujours la même, pauvre et obscure, mais propre, avec le foyer au centre, avec les murs ornés de broches, de plats, de grands paniers, de cribles, de tamis et d'autres ustensiles pour nettoyer la farine; dans un coin, il y avait deux sacs de laine pleins d'orge; près de la porte ouverte était pendue la poche de cuir pour les semences et pour les provisions que le métayer emportait aux champs.

Un petit chat roux vint tranquillement se poster près de la table et bâilla, levant ses larges yeux jaunes vers le jeune homme qui regardait autour de lui avec une sorte de stupeur. Non, rien n'était changé; et pourtant, Anania avait la sensation de se trouver pour la première fois dans ce milieu, avec ce grand paysan dont les yeux avaient encore des phosphorescences et dont les longs cheveux luisaient d'huile, avec cette jolie petite vieille, dodue et blanche comme une colombe.

— Enfin nous sommes seuls, commença le père, qui mangeait de la salade en la prenant simplement entre deux morceaux de fouace. On ne te laissera plus un instant de paix, tu vas voir! Atonzu par-ci, Atonzu par-là. Oui, désormais tu es un personnage, parce que tu as été à Rome. Moi aussi, quand je suis revenu du service militaire...

— Quelles comparaisons tu fais! protesta Zia Tatana, un peu scandalisée.

— Laisse-moi dire!... Je me souviens qu'au retour j'avais de la difficulté à parler en dialecte. Il me semblait que j'étais dans un monde nouveau!

L'étudiant regarda son père et sourit.

— C'est comme moi! dit-il.

— A la bonne heure! Mais, par la suite, j'ai repris mes habitudes, tandis que toi, d'ici trois jours, tu seras las de ce pays cancanier; et... et...

La vieille le regarda en fronçant les sourcils, et il changea aussitôt de discours.

— Comme elle est grande, n'est-ce pas? cette ville de Rome!... Donne-moi le verre, ma petite vieille... Eh! quelle mine tu fais! C'est parce que tu as chez toi un personnage d'importance, que tu te rengorges de cette façon?

Mais le jeune homme avait deviné quelque chose, et il demanda gravement :

— Qu'y a-t-il? Racontez-moi. Qu'est-ce qu'on dit sur mon compte?

— Rien, rien! Laisse caqueter les corneilles, répondit Zia Tatana.

L'étudiant se troubla; pendant une minute, il soupçonna que l'on savait quelque chose relativement à Maria Obinu. Il déposa sa fourchette sur son assiette et déclara qu'il cesserait de manger si on ne lui expliquait pas de quoi il s'agissait.

— Comme tu es impétueux! fit remarquer la vieille. Toujours le même! Le roi Salomon disait que l'homme impétueux est semblable à l'ouragan...

— Ah! il existe donc encore, votre roi Salomon? Je croyais que vous l'auriez oublié! dit le jeune homme d'une voix aigre.

La vieille se tut, contristée. Son mari la regarda; puis il regarda Anania et voulut lui donner une leçon.

— Le roi Salomon disait vrai! prononça-t-il.

Et, il ajouta très vite :

— Eh bien! on dit à Nuoro que tu fais la cour à Margherita Carboni.

Anania rougit et marmotta entre ses dents :

— Les imbéciles!

Après quoi, il reprit sa fourchette et se remit à manger.

— Écoute, insista le père en regardant son verre à moitié plein. Non, ce ne sont pas des imbéciles. Si la chose est vraie, ils ont raison de murmurer; car ton devoir est de te déclarer franchement à M. Carboni et de lui dire : « Mon bienfaiteur, maintenant je suis un homme. Excusez-moi si jusqu'à présent je vous ai caché mes espérances, comme je les ai cachées à mes parens eux-mêmes. »

— Taisez-vous! Vous ne savez rien! s'écria avec violence le jeune homme irrité.

— Ah! bonne sainte Catherine! soupira Zia Tatana, qui avait déjà pardonné. Laisse-le donc en paix, ce pauvre garçon. Nous aurons bien le temps de parler de ces affaires; et tu n'es, toi, qu'un paysan sans instruction et qui ne comprend rien.

Le paysan but, agita la main comme pour dire : « Du calme! du calme! » Et il déclara, d'une voix tranquille :

— C'est vrai, je n'ai pas d'instruction, et mon fils est un savant; c'est entendu. Mais je suis plus vieux que lui. Mes cheveux, voyez-vous (et il rabattit sur ses yeux une mèche de cheveux où il chercha et arracha un poil blanc), mes cheveux commencent à blanchir. Or l'expérience de la vie rend l'homme plus savant qu'un docteur. Eh bien, mon fils, je ne te dis qu'une chose : interroge ta conscience, et elle te répondra sûrement qu'on ne doit pas tromper son bienfaiteur.

L'étudiant frappa sur la table avec son verre, si violemment que le petit chat en tressaillit.

— Les imbéciles! Les imbéciles!

Mais, dans son for intérieur, il comprenait bien que son père, cet homme ignorant et primitif, avait raison.

— Oui, mon fils, continua le paysan en rejetant sur sa tête ses cheveux huilés, ton devoir est d'aller chez le maître, de lui baiser la main et de lui dire : « Je suis fils de paysan; mais, grâce à vous et à mon intelligence, je deviendrai docteur et riche, et je serai un monsieur. J'aime Margherita et Margherita m'aime; je la rendrai heureuse, je la récompenserai de s'être abaissée jusqu'à choisir pour époux le fils de son serviteur. Que Votre Seigneurie nous bénisse, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit! »

— Et si, au lieu de le bénir, il lui allonge un coup de pied et le chasse comme un chien? demanda la vieille.

Quoique cette hypothèse fût peu flatteuse pour lui, Anania se mit à rire, un peu nerveusement; puis il redevint sérieux et écouta la réponse de son père.

— Allons donc, femmelette! s'écriait celui-ci avec une nuance de dédain, en se versant encore un verre. Ton roi Salomon affirmait que les femmes ne savent ce qu'elles disent. Moi, au contraire, quand je parle, j'ai déjà pesé mes paroles. Le maître bénira.

— Mais puisqu'il n'y a rien de vrai! protesta encore l'étudiant.

Il débordait de joie. Il se leva, s'approcha de la porte et se mit à siffler. Il était hors de lui; il sentait son cœur battre très fort et s'abîmer dans un océan de bonheur; il aurait voulu interroger son père, lui avouer tout; mais il ne pouvait pas. « Le maître bénira! » Si le métayer tenait ce langage, il avait sûrement ses raisons. Mais qu'était-il donc survenu? Pourquoi Marghe-

rita n'avait-elle jamais fait allusion aux bonnes dispositions de M. Carboni? Et, si elle les ignorait, comment le métayer pouvait-il les connaître?

« Je la verrai dans quelques heures et je saurai tout, » pensa l'étudiant. Et ses doutes, ses angoisses, la fatigue du voyage et la joie même des nouvelles espérances se dissipèrent devant cette douce pensée : « Je la verrai dans quelques heures! »

Au léger heurt de la main du jeune homme, la grande porte s'ouvrit sans bruit.

— Soyez le bienvenu! murmura la servante, qui favorisait les relations des deux amoureux. *Elle* va descendre à l'instant même.

Il resta seul pendant quelques secondes, qui lui parurent un siècle; appuyé contre la muraille encore tiède, sous le ciel voilé de la nuit silencieuse et presque tragique, il vibrait d'une joie inquiète; et, quand Margherita accourut et se jeta dans ses bras, il la sentit plutôt qu'il ne la vit; il sentit la joue lisse et chaude de la jeune fille, ce cœur qui palpitait contre le sien, cette taille souple, quoiqu'elle ne fût pas mince; et il lui sembla qu'il allait défaillir.

Inconsciemment, follement, il se mit à lui baiser le visage, avec une inextinguible soif de caresses qui était presque douloureuse et qui l'aveuglait.

— Assez, assez! lui dit-elle enfin, reprenant son sang-froid la première. Comment vas-tu?

— Bien, bien! répondit-il vivement. Ah, mon Dieu!... Sens comme mon cœur bat!

Et il appuya la main de la jeune fille contre sa poitrine, en respirant avec effort.

— Ah! continua-t-il, je n'ai pas même la force de parler... Cette nuit, il m'a été impossible de venir sous ta fenêtre, parce que... parce que... on ne m'a pas laissé seul une minute... Et à présent, je ne vois pas même ton visage!... Ah! fais apporter une lumière!

— Que dis-tu, Nino! répondit-elle en riant tout bas, tandis que, sous la paume de la main qu'Anania pressait contre sa poitrine, elle percevait les battemens convulsifs de ce cœur enivré. Nous nous verrons demain. Pour le moment, nous ne faisons que nous pressentir... Comme ton cœur palpite! On dirait un

oiseau blessé. Mais tu n'es pas malade, n'est-ce pas? Dis, dis!

— Non, je ne suis pas malade !... Chère Margherita, où es-tu ?... Mais est-il vrai que nous sommes ensemble?

Il la regardait avec passion, faisant effort pour distinguer son visage dans l'ombre incolore de la nuit voilée. Il s'assit sur un banc de pierre et força la jeune fille à s'asseoir sur ses genoux, la tenant emprisonnée, malgré les protestations de celle-ci, dans le cercle de ses bras qui frémissaient.

— Laisse-moi ! disait-elle. Je suis trop lourde ; je suis trop grasse...

— Tu es légère comme une plume! affirma-t-il galamment. Mais est-il bien vrai que nous sommes ensemble? Ah! j'ai peur que ce ne soit un rêve... Que de fois j'ai rêvé cette minute-ci, qui me semblait ne devoir jamais arriver! Et nous voilà ensemble, unis, unis, comprends-tu?... Mais est-ce vraiment toi, Margherita ? Est-il bien vrai que je t'ai là, sur mon cœur?... Parle, dis-moi quelque chose, pique-moi avec une épingle : autrement, il me semblerait que je rêve!

— Que veux-tu que je te dise? C'est à toi de me dire quelque chose. Moi, je t'ai écrit tout. Mais toi, Nino, parle : tu parles si bien! Parle-moi de Rome... Moi, je ne sais pas parler...

— Oh non! Tu parles merveilleusement. Tu as une voix si douce! Je n'ai jamais ouï une femme parler comme toi ..

— Ne dis pas de mensonges! avertit-elle.

Mais l'autre ne croyait pas mentir; et, dans la sincérité de son délire amoureux, il continua :

— Je te jure que je ne mens point! Pourquoi mentirais-je? Tu es la plus belle, la plus aimable, la plus douce des jeunes filles... Je pense à toi comme je penserais à une sainte, si suave, si pure, si fraîche, si bonne!...

— Crois-tu qu'une sainte ferait ce que je fais maintenant?...

— Tais-toi !... s'écria-t-il. Ne blasphème pas!... Nous sommes fiancés, nous!... N'est-il pas vrai que nous sommes fiancés? Dis-moi que oui.

— Oui.

— Dis-moi que tu m'aimes.

— Oui.

— Ne dis pas seulement oui. Dis mieux. Dis : « Je t'aime! »

— Je t'aime.

Et, s'animant, elle demanda :

— Si je ne t'aimais pas, est-ce que je serais ici?... Oui, oui, sûrement, je t'aime! Je ne sais pas m'exprimer; mais je t'aime, et peut-être plus que tu ne m'aimes, toi!

— Non, c'est moi qui t'aime plus. Mais, reprit-il, sur un ton grave, je sais bien que tu m'aimes aussi : car tu pouvais avoir des aspirations plus hautes; tu es belle et riche...

— Riche... Qui sait?... Et si je ne l'étais pas?

— Je n'en serais que plus content.

Ils se turent, devenus pensifs l'un et l'autre, et ils s'isolèrent pour suivre chacun ses propres réflexions.

— Écoute! reprit-il tout à coup, timidement. On m'a rapporté que ta famille connaît notre amour. Est-ce vrai?

— C'est vrai, répondit-elle après une brève hésitation.

— Ah! que me dis-tu là? Et ton père n'en est pas fâché?

Margherita hésita de nouveau, puis elle releva la tête et répondit avec froideur :

— Je l'ignore.

A l'accent des paroles prononcées, Anania comprit qu'il s'agissait d'une chose triste et insolite, dont il n'avait aucune connaissance. Qu'est-ce qui arrivait? L'âme de la jeune fille se fermait-elle pour lui, afin de cacher un secret pénible? Cette seule pensée le troubla profondément; son esprit courut à *l'autre*, à sa mère, au fantôme lointain, avec l'appréhension que ce ne fût cette ombre néfaste qui s'interposât entre lui et la famille de Margherita.

— Vois-tu, dit-il en lui caressant distraitement les mains, il faut me répondre avec sincérité. Qu'est-ce qui se passe? Puis-je ou non aspirer à toi? Puis-je espérer toujours?... Tu sais qui je suis : un pauvre, un obligé de ta famille, le fils d'un de tes serviteurs.

— Mais à quoi penses-tu là? s'écria-t-elle, plus impatiente que chagrinée. Par le fait, ton père n'est pas un serviteur; et, quand même il le serait, c'est un homme honorable. Cela suffit.

« Un homme honorable! répéta en lui-même l'étudiant, frappé au cœur. Ah! mon Dieu! Mais *elle*, ce n'est pas une femme honorable! »

D'ailleurs, tout de suite après, l'idée lui vint que Margherita, en parlant ainsi, n'avait évidemment pas songé à *cette femme*, considérée peut-être comme morte par la famille de sa fiancée. Il y avait donc autre chose.

— Margherita, insista-t-il, s'efforçant en vain de rester calme, il faut que tu m'ouvres toute ton âme, que tu me guides, que tu me conseilles. Dois-je attendre? Dois-je agir? Mon orgueil et ma conscience m'imposeraient d'aller trouver ton père et de lui découvrir tout; autrement, il pourrait me considérer comme un traître, comme un homme sans honneur et sans loyauté. Cependant, je suivrai tes conseils: tout, plutôt que de te perdre!... Je ne deviendrai pas un homme célèbre, sans doute; mais je sens que j'arriverai à conquérir une belle situation dans la société. Dès que j'aurai obtenu mes grades, je me présenterai au concours pour les meilleures places; nous vivrons à Rome, où j'étudierai et lutterai. Mais tout cela, c'est pour toi que je trouverai la force de le faire. Je crois qu'au fond de toute ambition humaine, il y a la femme; beaucoup n'osent pas le dire; moi, au contraire, je le dis franchement et je m'en vante. D'ailleurs, ne te l'ai-je pas dit toujours?

— Oui, approuva-t-elle, un peu enivrée par les promesses du jeune homme.

— Tu es le but de ma vie. Il y a des hommes qui vivent d'amour, et il y en a d'autres qui vivent d'art, de gloire, de vanité. Moi, je suis des premiers. Il me semble que j'ai aimé toujours, depuis ma naissance, et que j'aimerai toujours, même si j'arrive à la plus lointaine vieillesse. Et ce sera toi, toujours toi, toujours toi! Si tu venais à me manquer, je n'aurais plus ni force ni volonté pour rien entreprendre. Je mourrais moralement, et peut-être même tout à fait. Et néanmoins, si tu me disais: « J'en aime un autre, »... eh bien, je...

— Assez! tais-toi! ordonna Margherita. C'est toi qui blasphèmes, à présent... Il pleut!

Une goutte d'eau était tombée sur leurs mains entrelacées. L'un et l'autre levèrent le visage et regardèrent les nuages qui passaient, plus lents, plus épais, lourds et sinistres.

— Sache donc une chose, reprit-elle, parlant d'un air distrait et avec un peu de hâte, comme si elle craignait que la pluie n'interrompît le rendez-vous. Nous ne sommes plus aussi riches qu'autrefois. Les affaires de mon père vont mal. En outre, il a prêté de l'argent à tous ceux qui lui en ont demandé et qui... ne le lui rendront jamais. Il est trop bon. Notre procès avec la commune d'Orlei, cet éternel procès pour les forêts incendiées, prend une mauvaise tournure. Si nous le per-

dons, cela est fort à craindre, je ne serai plus un riche parti.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais écrit cela?

— Et pourquoi te l'aurais-je écrit? D'ailleurs, jusqu'à ces derniers jours, j'ignorais moi-même bien des choses... Oh! voilà qu'il pleut pour tout de bon!

Ils allèrent se mettre à l'abri sous l'auvent. Un éclair brilla entre les nuages, et, dans cette brusque illumination de flamme bleuâtre, Anania vit Margherita pâle comme la lune.

— Qu'est-ce que tu as? Qu'est-ce que tu as? lui demanda-t-il en la serrant contre lui. N'aie pas peur: tu n'as rien à craindre de l'avenir. Si tu n'es plus aussi riche, tu n'en seras pas moins heureuse. N'aie pas peur.

— Non, non, je n'ai pas peur. Si je tremble, c'est parce que ma mère s'effraie de l'orage et pourrait quitter son lit... Va-t'en, va-t'en...

Elle le repoussait avec douceur. Il dut lui obéir; mais il resta longtemps sous le porche, attendant que la pluie cessât. Des ondes de joie orageuse illuminaient son âme par éclats violens, comme la lueur métallique des éclairs illuminait la nuit. Il se rappela ce jour pluvieux où, à Rome, la pensée de la mort lui avait sillonné l'âme comme une fulguration. Oui, la douleur et la joie se ressemblaient: l'une et l'autre étaient brûlantes et dévorantes. Mais, peu à peu, tandis qu'il revenait chez lui sous les dernières averses, des sentimens moins égoïstes l'attendrirent. » Comme je suis lâche! se disait-il. Je me réjouis de l'infortune de mon bienfaiteur. Quelle ignoble chose que le cœur humain! »

Le lendemain matin, de bonne heure, il écrivit à Margherita et lui exposa de nombreux projets, plus héroïques les uns que les autres. Il voulait chercher des leçons afin de continuer ses études sans être une charge pour son bienfaiteur; il voulait aller trouver M. Carboni afin de lui adresser la demande en mariage; il voulait donner à la famille qui l'avait protégé une preuve convaincante qu'il serait son soutien et son orgueil.

Comme il finissait d'écrire sa lettre devant la fenêtre ouverte par où pénétrait, avec l'humide silence du matin, la senteur des campagnes rafraîchies par la pluie nocturne, il entendit derrière lui un éclat de voix contenu; et, se retournant, il vit Nanna, déguenillée et titubante, les yeux pleins de larmes, la bouche ouverte par un rire qui en élargissait les lèvres livides.

Elle tenait à la main une cafetière pleine, qui menaçait à chaque instant de se renverser.

— Bonjour. Comment vas-tu, Nanna? Tu vis donc encore? lui cria l'étudiant.

— Bonjour à Votre Excellence. Quel malheur, que je n'aie pas réussi à vous surprendre! J'ai demandé en grâce à Zia Tatana de me laisser vous apporter le café. J'ai les mains propres, Excellence. Ah! quelle consolation, quelle consolation! murmurait-elle, riant et pleurant à la fois.

— Où est l'Excellence à qui tu parles? demanda-t-il, en regardant autour de lui. Car, pour ce qui me concerne, j'espère que tu continueras à me tutoyer... Allons, donne-moi ce café, et donne-moi aussi de tes nouvelles.

— Hélas! nous vivons dans des tanières, nous, comme des bêtes féroces que nous sommes. Comment pourrais-je tutoyer Votre Excellence, qui est un soleil resplendissant?

— Je ne suis donc plus une dragée? dit-il, en dégustant le café de la vieille cafetière à filets d'or et en pensant à Zia Varvara.

— Béni sois-tu!... Ah, pardon! Malgré moi, je me souviens toujours de l'époque où tu étais enfant... Votre Excellence n'a pas oublié la première fois qu'elle revint de Cagliari? Margherita vous attendait à la fenêtre. Comment la lune n'attendrait-elle pas le soleil?

Anania se leva et déposa la cafetière sur le rebord de la fenêtre; puis il respira fortement. Comme il se sentait heureux! Comme le ciel était bleu! Comme l'air embaumait! Quelle majesté dans ce silence des humbles choses, dans cet air que n'avaient pas encore défloré le souffle et le vacarme de la civilisation! Zia Nanna elle-même n'était plus la femme horrible et dégoûtante d'autrefois; sous l'immonde enveloppe de ce corps noir et puant, imprégné de lie, palpitait une âme poétique.

— Écoute ces vers! lui cria Anania en agitant les bras.

Et il se mit à déclamer une poésie de Politien. Nanna l'écoutait sans comprendre un mot, et elle ouvrait la bouche pour dire... ce qu'elle dit enfin:

— Je les ai déjà entendus, ces vers!

— Et qui te les a récités? s'écria Anania.

— Efes Cau!

— Menteuse! Allons, déguerpis, et vivement, ou c'est moi qui

te chasse... Mais non, attends un peu... Raconte-moi ce qui s'est passé à Nuoro, cette année-ci.

Et elle raconta, faisant une étrange confusion de ses propres affaires avec les événemens les plus remarquables du pays; et, de temps à autre, elle revenait à Margherita. C'était la plus belle, la rose des roses, l'œillet, la dragée. Et ses vêtemens! Ah! Seigneur! non, jamais on n'en avait vu d'aussi merveilleux. Quand elle passait, les gens la regardaient comme on regarde une étoile filante. Un monsieur avait chargé Nanna de voler le lacet du soulier de la jeune fille, parce qu'il voulait le mettre sur son cœur. La servante des Carboni disait que, tous les matins, sa petite maîtresse trouvait sur sa fenêtre des billets d'amour liés avec des rubans bleus...

— Mais il n'y a qu'une rose, et cette rose ne peut s'unir qu'à l'œillet... Allons, rends-moi la cafetière... Oh!

Et l'ivrognesse se donne un grand coup de poing sur la bouche.

— C'est plus fort que moi! Je te tutoie sans le vouloir. Comme j'ai vu Votre Excellence quand elle avait encore la queue, je ne puis m'habituer à lui dire *vous*.

— Et quand avais-je la queue? demanda-t-il, faisant semblant de la menacer.

Elle se sauva, chancelant, riant, se tamponnant la bouche; et quelques instans après, elle cria de la cour à l'étudiant, qui regardait par la fenêtre :

— La queue de votre chemise...

L'étudiant se sentait si heureux qu'il se mit à chanter encore d'autres vers de Politien. Il avait la sensation d'être agile et léger comme un oiseau à l'extrémité d'une branche.

Un peu plus tard, il alla au jardin où il put remettre à la servante de Margherita la lettre qu'il avait préparée. Le jardin, encore humide de la pluie nocturne, exhalait une forte odeur de terre mouillée et d'herbe sèche. Les chenilles avaient transformé les choux en bouquets de bizarres dentelles argentées; les figuiers d'Inde agitaient les petites coupes dorées de leurs fleurs jaunes; les hautes guimauves, filigranées de boutons et ornées de fleurs violettes sans pédoncule, tailladaient de leurs dessins gracieux le fond azuré du ciel. Sur l'horizon de nacre se dressaient les montagnes vaporeuses, dont les pics les plus lointains pénétraient dans les nuages d'or. Anania trouva Efes Cau étendu

sur le gazon, ivre, vieilli, ressemblant à un monceau de loques; et il le toucha du pied. Le malheureux leva sa face pareille à un masque de cire malpropre, ouvrit un œil vitreux et marmotta son vers favori : *Alors qu'Amelia, si pure et si candide...* Puis il retomba, sans avoir reconnu l'étudiant.

Dans un autre coin du jardin, Zio Pera, devenu complètement aveugle, s'obstinait à arracher les mauvaises herbes, qu'il discernait au toucher et à l'odeur.

— Comment allez-vous? lui cria Anania en se penchant vers son oreille.

— Je suis mort, mon enfant, répondit le vieillard. Je ne vois plus, je n'entends plus.

— Courage. Vous guérirez...

— Oui, dans l'autre monde où tous les malades guériront, où tous les infirmes verront et entendront... Hélas! mon enfant, qu'importe? Lorsque je voyais avec les yeux du corps, mon âme était aveugle. Maintenant, au contraire, je vois avec les yeux de l'âme... Mais dis-moi : est-ce que tu as vu le Pape?

Anania sortit du jardin et erra dans le voisinage. Oui, ce petit coin du monde était toujours le même. Là était toujours le fou qui, assis sur les pierres adossées aux murs croulans, attendait le passage de Jésus-Christ; et la mendiante qui regardait de travers la porte de Rebecca où, sur le seuil, cette pauvre créature tremblait de fièvre et bandait ses plaies; et maître Pane qui, au milieu de ses toiles d'araignée, sciait des planches et parlait à haute voix pour lui-même; et, dans le cabaret, la belle Agata qui minaudait avec les jeunes et les vieux; et Antonino qui s'enivrait en compagnie de son ami Bustianeddu, et qui, de temps à autre, après avoir disparu quelques semaines, reparaissait avec le visage un peu pâli par « le service du Roi (1). » Quant à Zia Tatana, elle préparait toujours des friandises pour son cher « gamin, » rêvant au jour où il obtiendrait son diplôme de docteur et comptant par avance les cadeaux que lui enverraient les parens et les amis; et toujours le père d'Anania, dans les après-midi de repos, s'occupait à broder une ceinture de cuir, assis au milieu de la rue, et rêvait aux trésors cachés dans les nuraghes.

Dans les derniers jours d'août, après plusieurs entrevues,

(1) La prison.

Margherita consentit à ce qu'Anania révélât leur amour à M. Carboni.

— Ton père n'est plus le même pour moi, disait l'étudiant. Je suis gêné en sa présence, et j'ai du remords. Il me regarde avec des yeux froids, scrutateurs. Je ne puis supporter ce regard.

— Eh bien! si tu en as le courage, fais... ton devoir, répondit Margherita, avec une nuance de malice.

— Mais que lui dirai-je? interrogea le jeune homme, troublé.

— Tout ce que tu voudras; ce sera toujours intéressant. Et même, plus tu t'embrouilleras, plus tu produiras d'effet. Mon père est si bon!

— Je puis donc espérer! s'écria-t-il, ému comme si jusqu'à cette heure il n'avait eu aucun espoir. Je ne suis pas le jouet d'une illusion? Cette félicité est possible?

— Mais oui! répliqua-t-elle, câline, en lui caressant les cheveux avec une tendresse quasi maternelle.

Il la pressa contre son cœur, ferma les yeux, cacha son visage sur l'épaule de la jeune fille, se recueillit pour contempler toute l'immensité de son bonheur. Quoi! Margherita lui appartiendrait véritablement? Elle lui appartiendrait dans la réalité comme elle lui avait toujours appartenu dans le rêve?... Il se rappela le temps où il n'osait pas se confesser à lui-même son amour. Et voilà qu'aujourd'hui...

Il redressa la tête. La lune éclairait la cour; et, dans le profond silence de la nuit diaphane, la cantilène tremblante des grillons faisait penser à un peuple de minuscules esprits follets qui, assis sur les feuilles humides de rosée, dans le clair de lune, auraient touché une seule corde de leurs invisibles violons.

— Que diras-tu à mon père? demanda-t-elle, toujours un peu moqueuse. Voici probablement ce que tu lui diras : « Monsieur mon parrain... votre fille et moi... nous... nous sommes...

— Tais-toi, tais-toi! s'écria-t-il.

Et il rougit, parce qu'il se rendit compte qu'il n'aurait jamais le courage de se présenter à son bienfaiteur pour lui révéler son amour.

— Non, je ne pourrai jamais! avoua-t-il sincèrement. Mais je lui écrirai.

— Oh! quant à cela, non! déclara Margherita, redevenue

sérieuse. Il faut absolument lui parler : de cette façon, il sera plus traitable. Si tu ne peux pas, toi, envoie-lui quelqu'un.

— Mais qui?

Après un moment d'hésitation, Margherita répondit d'un air timide :

— *Ta mère.*

Il comprit qu'elle faisait allusion à Zia Tatana, mais pourtant sa pensée courut à l'*autre;* et il lui sembla que Margherita venait aussi de penser à *cette femme.* Une ombre épaisse enveloppa son âme. Ah! oui, la réalité et le rêve étaient séparés par de terribles frontières : un vide infranchissable, pareil à celui qui sépare la terre du soleil, mettait entre eux un abîme.

Il fit cette réflexion rapide : « Ah! puissé-je dire enfin ce que j'ai sur le cœur! L'instant est propice; et, si je le laisse fuir, je risque de ne le retrouver jamais plus. Qui sait? Il y a peut-être un moyen de franchir l'abîme. Vite, vite! »

Il ouvrit les lèvres, sentit son cœur battre violemment; mais il ne put rien dire. L'instant passa.

Quelques jours après, Zia Tatana, très émue, mais non moins orgueilleuse, confiante dans l'assistance du Seigneur, parce qu'elle lui avait adressé force prières et parce qu'elle avait « fait la montée, » c'est-à-dire qu'elle s'était traînée à genoux depuis le portail jusqu'au maître-autel, dans l'église du Rosaire, partit un beau soir en ambassade.

Anania était resté à la maison, attendant avec anxiété le retour de la vieille. Étendu sur son petit lit, il feuilletait un livre dont il n'aurait pu même dire le titre, et il se répétait : « Je suis bien tranquille! Qu'ai-je à craindre? Le résultat est plus que certain... » Et il suivait des yeux les mots imprimés, parcourait les lignes, tournait les pages; mais son esprit ne saisissait pas la signification d'une seule phrase. Toute son intelligence se portait ailleurs, courait derrière la vieille femme, imaginait, voyait.

« Zia Tatana s'en va lentement, toute pénétrée de la solennité de sa mission; et elle a aussi un peu d'inquiétude, la bonne vieille colombe, si candide et si douce. Mais patience! Avec l'aide du Seigneur, de sainte Catherine et de la très sainte Vierge du Rosaire, une certaine chose se fera. Pour la circonstance, elle a endossé ses plus beaux atours : la *tunica,* garnie de trois petits rubans — vert, blanc et vert; — le corsage de brocart

verdâtre ; la ceinture d'or ; le tablier brodé ; le bandeau couleur de safran. Et elle n'a pas oublié ses anneaux, bien sûr : ses grands anneaux préhistoriques, garnis de camées sur pierres jaunes et vertes et d'intailles en cornaline. Ainsi, grave et parée, semblable à une vieille madone, elle s'avance lentement et, en chemin, elle salue avec une dignité modeste les personnes qu'elle rencontre. Le soir tombe : c'est l'heure consacrée pour ces cérémonieuses négociations d'amour. Quand le soir tombe, la courtière de mariage est certaine de trouver au logis le chef de famille à qui elle porte le message secret.

« Elle va, elle va, de plus en plus grave et lente. On dirait qu'elle a peur d'arriver. Mais la voilà au terme de sa course, devant le porche clos, silencieux, obscur comme la porte du Destin. Elle hésite un moment ; elle rajuste ses anneaux, le ruban de son tablier, sa ceinture ; elle arrange autour de son menton le bord de son bandeau ; et enfin elle se décide, frappe au porche... »

Anania eut la sensation que le coup frappé se répercutait dans sa poitrine. Il sauta à bas de son lit et alla s'accouder à la fenêtre. Sur la cour close tombaient les dernières lueurs du soir ; le sureau immobile faisait une grande tache sombre ; le silence était absolu. Les étoiles commençaient à sourdre, étincelles d'or, parmi la cendre bleuâtre du chaud crépuscule. Dans la ruelle, un petit pâtre à cheval passait, fredonnant en dialecte :

Et là, le jour me surprend
Tandis que je vais chantant
Ma palme dorée (1).

Anania repensa à son enfance, à la veuve, à Zuanne. Que faisait le pastoureau devenu moine ? « Et dire qu'il voulait être bandit ! Je serais curieux de le revoir. Il faudra que j'aille à Fonni dans le courant du mois. »

Et, tout d'un coup, sa pensée retourna au lieu où se décidait son sort.

« La vieille colombe est là, dans le cabinet simple et bien rangé de M. Carboni. Ce bureau, c'est celui où, certain soir, le collégien a fureté... Mon Dieu ! est-il possible qu'il ait commis

(1) « *Inoche mi fachet die*
Cantande a parma dorada. »

Palme dorée est un des titres d'honneur que les amoureux sardes donnent à leurs maîtresses.

une si vilaine action? Oui; quand on est enfant, on ne se rend pas compte de ce que l'on fait. Comme nous sommes fous, dans notre enfance! Nous pourrions commettre même un crime avec une parfaite inconscience... Bref, Zia Tatana est dans le cabinet, et M. Carboni s'y trouve en face d'elle, gras, tranquille, avec cette chaîne d'or qui lui scintille sur le ventre. »

Anania sourit nerveusement et pensa : « Que lui dit-elle, la petite vieille? Je serais curieux de voir comment elle s'en tire. Si je pouvais être là sans qu'on m'aperçût! Si j'avais l'anneau qui rend son propriétaire invisible! Oui, je le passerais à mon doigt et j'irais,... j'irais chez M. Carboni, dare dare... Mais si le porche était fermé, comment ferais-je? Eh bien! je frapperais, que diable! Mariedda viendrait ouvrir, et, tandis qu'elle pesterait contre les gamins qui frappent aux portes et se sauvent, moi. . Je suis fou, ma parole, de penser à ces choses puériles! Allons, c'est fini : je ne veux plus y penser. »

Il quitta la fenêtre, prit la chandelle, descendit à la cuisine, où le feu était allumé; et, machinalement, il alla s'asseoir près de l'âtre. Mais soudain il se rappela que l'on était en été, et il se mit à rire. Puis, il regarda longtemps le petit chat roux, qui se tenait aux aguets devant le four, immobile et vigilant, les moustaches dressées et la queue tendue, prêt à bondir sur la première souris qui passerait. Et il pensa aux souffrances de la souris, et se dit à lui-même : « Non; ce soir, je ne la laisserai pas prendre : ce soir, je suis trop heureux pour consentir à ce que personne, même une souris, ait à souffrir dans cette maison. »

— *Usciu, usciu* (1)! cria-t-il en se levant de sa chaise et en courant vers le petit chat, qui frémit de la queue au museau et sauta sur le four.

Le jeune homme, toujours agité d'une impatience nerveuse, se mit à se promener de long en large dans la cuisine; et, de temps à autre, il s'arrêtait près des sacs pleins d'orge, les touchait et murmurait : « Somme toute, mon père n'est pas si pauvre! Il est métayer de M. Carboni, quoiqu'il s'obstine à l'appeler son maître. Non, il n'est pas pauvre; mais il n'aurait certainement pas le moyen de rembourser... de rembourser ce que je dépense, moi, si l'événement attendu... manquait de se pro-

(1) Cri par lequel on chasse les chats.

duire... Et se produira-t-il, cet événement? Qu'est-ce qui se combine, à cette heure?... Zia Tatana vient de parler. Qu'a-t-elle dit? Oh! non, non, non, il ne faut pas même que j'y pense... Ce qui doit plutôt me préoccuper, c'est la réponse que donne en ce moment mon bienfaiteur... Que dira-t-il, lui, l'homme le plus loyal du monde, quand il saura que son protégé a osé trahir ainsi sa confiance?... Je le vois marchant à travers la pièce; et Zia Tatana le regarde, pâle, oppressée... »

Il prit sa tête entre ses mains. « Mon Dieu, mon Dieu! que se passe-t-il? » L'angoisse le suffoquait. Il sortit dans la cour, se pencha en avant sur le petit mur d'enceinte, attendit, écouta. Mais rien, rien, rien!

Il rentra dans la cuisine, et, voyant de nouveau le petit chat aux aguets, il le chassa encore. Il se rappela les chats qui rêvaient entre les colonnes du Panthéon; il pensa à Zia Varvara, au cierge qu'il devait porter pour elle à la basilique des Saints-Martyrs; il pensa à son père, qui finissait de ramasser la paille du froment dans les *tancas* du maître; il pensa au pin sonore, qui grondait comme un géant irrité, roi d'un solitaire empire de chaumes et de broussailles; il pensa au nuraghe et à la vision de Zia Varvara, et il se souvint d'un bracelet d'or, vu au musée des Thermes de Dioclétien. Mais, derrière toutes ces fugaces réminiscences, deux pensées profondes se rencontrèrent et se confondirent, à la façon de deux nuages qui s'abordent dans l'espace, l'un sombre et l'autre lumineux : la pensée de *cette femme*, et la pensée de ce qui se décidait dans le cabinet de M. Carboni.

« Non! j'ai dit que je ne voulais plus y penser! » murmura-t-il avec rage. Et, pour la troisième fois, il chassa le petit chat, comme il aurait voulu chasser les préoccupations qui le guettaient et l'assaillaient malgré lui.

Il revint dans la cour; il regarda, écouta de nouveau. Toujours rien. Au bout d'un quart d'heure environ, deux voix s'élevèrent de l'autre côté du mur, puis une troisième, puis une quatrième : c'étaient les voisins qui, chaque soir, se réunissaient ainsi devant la boutique de maître Pane, pour jouir de la fraîcheur et pour causer.

Longtemps le jeune homme n'entendit que le son de leurs voix stridentes... Enfin il aperçut dans le fond de la ruelle une

silhouette qui s'avançait, et il se sentit défaillir. C'était elle, la vieille colombe messagère, qui arrivait rapportant entre ses lèvres pures, comme une fleur de vie ou de mort, la parole fatale. Il rentra à la maison et ferma derrière lui la porte qui donnait sur la cour, en même temps que Zia Tatana rentrait du côté opposé et fermait la porte qui donnait sur la rue.

Elle soupirait, et elle était encore un peu pâle et oppressée, telle qu'Anania l'avait vue en esprit. Au reflet du feu, ses bijoux primitifs, ses broderies, sa ceinture, ses anneaux scintillaient vivement. Anania courut vers elle et lui jeta un regard anxieux; puis, comme elle se taisait, il lui demanda avec inquiétude :

— Que vous a-t-on dit?

— Patience, enfant du Seigneur! Je te le dirai dans une minute...

— Non! Parlez tout de suite, tout de suite! Veulent-ils de moi?

— Oui, ils veulent de toi! Oui, ils veulent de toi! annonça la vieille en ouvrant les bras.

Anania s'assit, frappé d'étourdissement, et il prit sa tête entre ses mains. Zia Tatana le considérait avec une tendre compassion et, tout en défaisant de ses mains tremblantes sa ceinture d'or, elle hochait la tête.

— Ils veulent de moi! Ils veulent de moi! Est-ce possible? répétait tout bas le jeune homme.

Devant le four, le petit chat attendait encore le passage de la souris; et sans doute il percevait déjà un bruit léger, puisque sa queue frémissait. Effectivement, quelques minutes plus tard, Anania ouït un craquement faible, un imperceptible cri de mort; mais sa félicité était si complète qu'elle ne lui permettait plus de prendre garde que la douleur existait encore dans le monde.

Le rapport détaillé que lui fit Zia Tatana de son ambassade jeta un peu d'eau froide sur ce grand incendie de bonheur.

La famille de Margherita ne s'opposait pas à l'amour des jeunes gens; mais elle ne donnait pas non plus un consentement plein et irrévocable. Le parrain avait souri, avait frappé dans ses mains et secoué la tête comme pour dire : « Quel tour ils m'ont joué, ces deux fripons-là! » Puis, il avait dit : « Voilà

des enfans à qui les ailes poussent vite! » Après quoi, il était devenu sérieux et pensif.

— Mais enfin, qu'avez-vous conclu? demanda le jeune homme, devenant, lui aussi, sérieux et pensif.

— Nous avons conclu qu'il convient d'attendre, ô bonne sainte Catherine! Tu ne l'as pas encore compris? La maîtresse a dit: « Il faudrait aussi interroger Margherita. » Et le maître a répondu: « Oh! il ne me semble pas que ce soit bien nécessaire. » Moi, j'ai souri.

Anania sourit à son tour.

— Nous avons donc conclu... Va-t'en, chat! cria Zia Tatana, en relevant le bord de sa jupe où s'était commodément installé le minet, qui se léchait les moustaches avec une cruelle satisfaction. Nous avons conclu qu'il convient d'attendre. Le maître a dit: « Pour le moment, *le petit* ne doit penser qu'à poursuivre ses études et à se distinguer par ses succès. Quand il aura une position honorable, nous lui donnerons notre fille. En attendant, ils peuvent s'aimer à leur aise, et que Dieu les bénisse! » Voilà... Et à présent tu vas souper, j'espère!

— Mais, en somme, puis-je me présenter chez eux en qualité de fiancé?

— Non, pas encore! Pas encore cette année-ci. Tu vas trop vite, mon beau garçon. Les gens diraient que M. Carboni a perdu la tête, s'il autorisait une chose pareille. Il faut d'abord que tu sois docteur...

— Eh! s'écria le jeune homme, saisi de colère, est-il donc préférable...

Il était sur le point de dire: « Est-il donc préférable que nous nous voyions la nuit, en cachette, pour ne pas choquer l'hypocrite délicatesse des gens? » Mais aussitôt la pensée lui vint qu'en effet il était préférable pour lui de voir Margherita la nuit, secrètement, en tête à tête, au lieu de la voir le jour, en présence des parens; et cette réflexion le calma soudain. Tant pis pour eux! En l'obligeant à ces visites clandestines, on le dispensait d'avoir des remords.

Pour se consoler, il alla voir sa fiancée dès cette nuit-là. Sitôt la porte ouverte, la servante lui souhaita « bien du bonheur, » comme si le mariage était déjà célébré; en récompense de quoi, il lui fit un petit cadeau, puis il attendit, tout tremblant.

Elle arriva, prudente et silencieuse, parfumée d'iris, habillée d'une robe claire qui faisait une tache blanche dans la nuit limpide; et, à l'entrevoir et à sentir ce parfum, le jeune homme éprouva un saisissement et une sorte de défaillance, comme s'il découvrait pour la première fois le mystère de l'amour. Ils se donnèrent un long baiser, sans rien se dire, palpitant l'un et l'autre, ivres de joie. Le monde, c'était eux.

Pour la première fois Margherita, certaine désormais de pouvoir s'abandonner sans peur et sans remords à son amour pour ce beau jeune homme qui raffolait d'elle, se montra passionnée, ardente, telle qu'Anania n'osait pas même la rêver; et il quitta le rendez-vous les yeux troubles, éperdu, chancelant.

La nuit suivante, l'entrevue fut encore plus longue, plus affolée d'amour.

La troisième nuit, la servante qui montait la garde dans la cuisine, lasse peut-être de veiller, fit le signal convenu en cas de surprise; et les amoureux se séparèrent brusquement, pris de crainte. Le lendemain, Margherita écrivit à Anania:

« J'ai peur que papa ne se soit aperçu de quelque chose. Gardons-nous de nous compromettre, maintenant surtout que nous sommes si heureux; et par conséquent, cessons de nous voir durant quelques nuits Prends patience, et sois aussi courageux que moi. Je fais un énorme sacrifice en renonçant momentanément au bonheur de te voir. Il me semble que je vais en mourir, tant je t'aime avec passion, tant il me paraît impossible de vivre sans tes baisers, etc., etc. »

Il répondit :

« Mon adorée, tu as raison. Par la bonté et par la sagesse, tu es une sainte, tandis que moi, je ne suis qu'un fou, un pauvre fou d'amour. Je ne sais plus, je ne vois plus ce que je fais. Hier soir, je pouvais compromettre tout notre avenir, et je ne m'en apercevais même pas. Il faut que tu me pardonnes : quand je suis près de toi, je perds la raison. J'ai la fièvre, je brûle intérieurement, j'ai en moi un feu destructeur qui me consume tout entier. C'est avec le désespoir dans l'âme que je renonce pour quelques nuits à la suprême félicité de te voir; et, comme j'ai besoin de mouvement, de distraction, d'absence, pour apaiser ce feu qui me dévore, j'ai le projet de faire l'excursion au Gennargentu dont je t'ai parlé l'autre soir. Tu veux bien, n'est-ce pas? Réponds-moi vite, ma chérie, mon adorée, ma joie et ma torture! J'aurai

toujours ton image dans mon cœur; de la plus haute cime sarde je t'enverrai un salut, je crierai vers les cieux ton nom et mon amour. Ah ! c'est de la plus haute cime du monde que je voudrais le crier, pour que toute la terre en restât stupéfaite ! Je t'embrasse, je t'emporte avec moi, unie à moi, fondue en moi pour l'éternité ! »

Margherita lui accorda gracieusement la permission de faire ce voyage; et Anania répondit :

« Je pars demain matin, par la voiture du courrier qui fait le service de Mamojada et de Fonni. Je passerai sous tes fenêtres à neuf heures. Je souhaiterais beaucoup de te voir encore cette nuit-ci, mais je veux être prudent. Viens, Margherita, viens, mon adorée ! Viens sur mon cœur ! Brûle avec moi du feu de mon amour ! Fais-moi mourir de passion ! »

GRAZIA DELEDDA.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

LE
PSYCHISME INFÉRIEUR [1]

I

Pour comprendre immédiatement ce qu'est le psychisme inférieur, il suffit d'observer et d'analyser les actes d'un somnambule. Pendant toute la durée de sa crise, le sujet est privé du contrôle et de la direction de son psychisme supérieur. On va donc trouver dans le tableau d'une crise de *somnambulisme* une première manifestation très nette de l'activité isolée des centres psychiques inférieurs.

La dame suivante. — ... (J'ai vu la Reine) se lever de son lit, jeter sur elle sa robe de nuit, ouvrir son cabinet, prendre du papier, le plier, écrire dessus, le lire, le cacheter ensuite, puis retourner se mettre au lit; et pendant tout ce temps-là demeurer dans le plus profond sommeil.

Le médecin. — Il faut qu'il existe un grand désordre dans les fonctions naturelles, pour qu'on puisse à la fois jouir des bienfaits du sommeil et agir comme si l'on était éveillé...

La dame suivante. — ... (*Entre lady Macbeth avec un flambeau.*) Tenez, la voilà qui vient absolument comme à l'ordinaire; et, sur ma vie, elle est profondément endormie...

Le médecin. — Vous voyez que ses yeux sont ouverts.

La dame suivante. — Oui, mais ils sont fermés à toute impression.

Le médecin. — Que fait-elle donc là? Voyez comme elle se frotte les mains.

(1) Tout ce qu'il y a de neuf, de solide et de définitif dans la doctrine de cet article appartient à M. Pierre Janet et a été puisé dans ses belles publications sur *l'Automatisme psychologique*. Je ne revendique la paternité que de ce qui est discutable et discuté, notamment sur le schéma du polygone et sur la localisation des centres psychiques dans le cerveau.

La dame suivante. — C'est un geste qui lui est ordinaire : elle a toujours l'air de se laver les mains ; je l'ai vue le faire sans relâche un quart d'heure de suite.

Lady Macbeth. — Il y a toujours une tache... Va-t'en, maudite tache ; va-t'en, te dis-je. Une, deux heures. Allons, il est temps de le faire. L'enfer est sombre !... Mais qui aurait cru que ce vieillard eût encore tant de sang dans le corps !... Lavez vos mains, mettez votre robe de nuit, ne soyez pas si pâle... Au lit, au lit. On frappe à la porte. Venez, venez, venez, donnez-moi votre main. Ce qui est fait ne peut se défaire. Au lit, au lit, au lit ! (*Elle sort.*)

Le médecin. — Va-t-elle retourner à son lit ?

La dame suivante. — Tout droit.

Comme le dit très bien le médecin de Shakspeare, le somnambule jouit des bienfaits du sommeil et agit comme s'il était éveillé. A un certain point de vue même, il agit mieux que s'il était éveillé : il peut se promener sur un toit et parcourir une corniche sans vertige, n'ayant pas la vision du danger et avec un équilibre instinctif et automatique bien supérieur à l'équilibre conscient et averti de l'état de veille.

Il y a de l'intelligence dans les actes du somnambule. Non seulement il coordonne ses mouvemens, évite les obstacles qu'il rencontre, mais encore il parle et écrit correctement des choses sensées ; il ne délire pas ; il reproduit une scène qu'il a déjà vécue antérieurement ou qu'il pourrait vivre le lendemain. J'ai vu un soldat faire très correctement, pendant sa crise, tous les exercices militaires. Le sujet de Voltaire se levait, s'habillait, faisait la révérence, dansait le menuet, se déshabillait et se recouchait. L'abbé de Diderot se levait, écrivait ses sermons, les relisait, les corrigeait ou les annotait. Si on substituait une feuille blanche à celle sur laquelle il écrivait, il corrigeait sur cette feuille blanche, se relisant dans sa mémoire... Les actes du somnambule sont donc psychiques (1), appartiennent au monde psychique ou intellectuel.

Cependant, d'autre part, lady Macbeth tient des propos qu'elle se garderait bien de tenir à l'état de veille. Elle voit le

(1) Je crois bon de laisser au mot « psychique » son sens ancien qui est celui du radical de « psychologie » et qui en fait un synonyme d'intellectuel : un phénomène psychique est un phénomène dans lequel il y a de la pensée. Ce n'est donc pas, comme le voudraient certains contemporains, un phénomène « occulte » ou « supranormal. » Je ne m'occupe pas, dans cet article, de ce qui fait l'objet de la *Society for psychical Research*, des *Annales des Sciences psychiques* et du livre de Maxwell ; je ne m'occupe pas de ce que Myers appelle les rayons X du spectre psychique, au delà du violet ou du rouge.

flambeau qu'elle tient et voit les portes qu'elle ouvre et ferme, les vêtemens qu'elle a mis, son lit qu'elle a quitté et qu'elle regagne ensuite. Mais elle ne voit pas, avec ses yeux ouverts, le médecin et la dame suivante. Elle ne les entend pas échanger leurs impressions. Non seulement elle ne les reconnaît pas; mais ils n'existent pas pour elle.

Elle reçoit donc des impressions du dehors; ces impressions arrivent assez haut dans son cerveau pour lui permettre de se vêtir adroitement, d'écrire correctement, de marcher sans trébucher, sans heurter même les personnes qu'elle ne voit pas, mais ces impressions n'arrivent pas jusqu'à sa conscience, jusqu'à sa volonté. Et alors elle parle inconsciemment et involontairement. Au réveil, elle aura totalement oublié toute cette scène que jamais ses centres psychiques supérieurs n'auraient autorisée, s'ils avaient été avertis.

En d'autres termes, les centres psychiques supérieurs du somnambule continuent à dormir, sont annihilés, n'exercent aucune de leurs fonctions habituelles de direction et de contrôle; et ses centres psychiques inférieurs, émancipés de ce contrôle volontaire et conscient, livrés à leur activité propre qui est automatique et inconsciente, font des actes dans lesquels il y a de la pensée comme à l'état de veille, mais dans lesquels il n'y a ni prudence ni haute raison et qui, à cause de cela, paraissent déraisonnables et fous.

Dans cette simple et admirable scène de Macbeth nous trouvons nettement indiqués les caractères du psychisme inférieur, (le *subliminal* (1) de Myers, la région qui reste au-dessous du *seuil* de la conscience), caractères qui prouvent son existence et le différencient du psychisme supérieur. Ces caractères sont: l'*automatisme* et l'*inconscience*.

Le somnambule est le plus souvent un malade. Mais le *sommeil* naturel de l'homme bien portant, avec ses rêves, permet de voir que cette activité psychique inférieure n'appartient pas exclusivement à l'état pathologique, mais est une fonction de la vie normale.

Dans le sommeil naturel, les centres psychiques supérieurs dorment, se reposent, n'exercent pas leur contrôle et leur direc-

(1) J'ai emprunté beaucoup de documens aux ouvrages de Myers, sans être tenté de le suivre dans ses applications du « subliminal » à la télépathie, à la communication avec les morts et en général à l'occultisme.

tion habituels et, comme dans le somnambulisme, quoique à un moindre degré, les centres psychiques inférieurs agissent pour leur propre compte; d'où le double caractère d'intelligence et d'illogisme que présentent les rêves.

On sait tout le travail intellectuel qu'on peut faire dans le sommeil : l'écolier apprend la leçon qu'il a lue avant de s'endormir, Tartini trouve sa sonate du diable, La Fontaine compose ses *Deux Pigeons* et Voltaire modifie tout un chant de la *Henriade*... Il y a donc vraiment dans le sommeil des actes psychiques, intelligens.

Mais, en même temps, il y a de l'illogisme dans le rêve qui est dirigé le plus souvent par des associations bizarres de mots et d'images ou par des sensations internes ou provoquées. Un bruit de cloche, réellement entendu, paraîtra un glas funèbre et fera assister le rêveur à son propre enterrement ou à celui d'un ami. A un sujet endormi Maury chatouille avec une plume les lèvres et l'extrémité du nez; le dormeur rêve qu'on le soumet à un horrible supplice : des brigands lui mettent un masque de poix sur la figure, puis le lui arrachent en lui déchirant le visage. Un jeune homme, cité par Galien, rêve qu'il a une jambe en pierre : c'était le premier signe d'une paralysie qui se déclare peu après. Pour rêver d'un très beau jardin avec de l'eau et des fleurs, Mme Rachilde n'a qu'à regarder avant de s'endormir le bouchon de cristal bleu taillé à facettes d'un flacon en même temps qu'elle touche une étoffe de soie verte...

N'étant plus dirigés par les centres supérieurs, les centres psychiques inférieurs sont, dans le sommeil, ainsi dirigés par des impressions quelconques, superficielles; d'où des associations et des successions d'idées et d'images sans lien logique.

Et, comme lady Macbeth, l'homme endormi perd toute prudence et toute discrétion et révèle, dans certains rêves parlés, des secrets dont, à l'état de veille, ses centres supérieurs ne lui auraient jamais permis de parler.

Dans le sommeil naturel nous trouvons donc une deuxième manifestation très nette, celle-ci physiologique et sans maladie d'aucun genre, de l'activité émancipée des centres psychiques inférieurs.

Chez l'homme normal éveillé, on peut aussi surprendre l'activité isolée de ce psychisme inférieur, quand les centres supérieurs sont fortement absorbés par une pensée et oublient ainsi

d'exercer leur contrôle normal sur les centres inférieurs : c'est l'état de *distraction*.

Quand Archimède sort dans la rue en costume de bain, en criant : « Eureka ! » il marche avec ses centres inférieurs à la façon d'un somnambule; seulement ses centres supérieurs, au lieu de dormir, sont complètement absorbés par l'élaboration et la contemplation de son problème.

C'est ainsi que La Bruyère dit de Ménalque : « Il pense et il parle tout à la fois, mais la chose dont il parle est rarement celle à laquelle il pense. » Il pense bien à ce qu'il dit, mais il n'y pense qu'avec son psychisme inférieur, tandis que ses centres supérieurs pensent à autre chose.

Quand Xavier de Maistre sort pour aller à la Cour et se retrouve à la porte de Mme de Hautcastel, à un demi-mille du Palais-Royal, c'est avec ses centres psychiques inférieurs qu'il s'est dirigé, tandis que ses centres supérieurs pensaient à l'art. Ensuite son psychisme supérieur revient à la conscience des choses pratiques, reprend la direction du mouvement et l'*autre* remet la *bête* dans le droit chemin. C'est encore sous l'action du psychisme inférieur, émancipé et désagrégé, que Xavier de Maistre fait et prend le café, se brûle les doigts en faisant griller le pain et, sans M. Joannetti, mettrait ses bas à l'envers et sortirait sans épée.

C'est toujours avec son psychisme inférieur qu'au moment le plus difficile de la bataille de Wagram, Napoléon (au dire du général de Lowenstein) descend de cheval, se met à cueillir des fleurs et des épis, en fait un bouquet, puis le défait et recommence ainsi une demi-douzaine de fois.

On retrouve dans ces actes du distrait les caractères d'*automatisme* et d'*inconscience dans le psychisme* que nous ont révélés déjà les actes du somnambule et du dormeur.

De ceci nous pouvons conclure dès à présent qu'il faut distinguer, chez l'homme, la fonction psychique supérieure et la fonction psychique inférieure. A la première appartiennent les actes conscients, volontaires, libres, dont le sujet est responsable; à la seconde, les actes inconsciens, automatiques, involontaires et n'entraînant pas de responsabilité.

A l'état normal, ces deux ordres de fonctions s'intriquent, se superposent et les deux ordres de centres collaborent d'une ma-

nière tellement inextricable qu'il est impossible de distinguer le rôle spécial de chacun d'eux.

Pour analyser et étudier à part le psychisme inférieur, il faut prendre des états, soit physiologiques soit pathologiques, dans lesquels les deux ordres de centres psychiques se dissocient, se désagrègent, l'un se reposant pendant que l'autre travaille ou les deux étant simultanément occupés à des choses disparates et différentes.

Nous venons de mentionner trois de ces états de désagrégation des psychismes : le somnambulisme, le sommeil, la distraction. Il y en a d'autres qu'il faut connaître pour comprendre l'étendue et l'importance de la question.

C'est d'abord l'*hypnose*, c'est-à-dire le sommeil provoqué dans lequel est plongé le sujet qu'on a hypnotisé, par la fixation du regard ou de toute autre manière.

Dans cet état, les centres supérieurs de l'hypnotisé dorment, n'exercent plus leur action régulière sur les centres psychiques inférieurs. Ceux-ci sont dans un état spécial de malléabilité et d'impressionnabilité qui leur fait accepter toutes les directions de l'hypnotiseur. C'est l'état de suggestibilité, dans lequel l'hypnotiseur fera éprouver au sujet les sensations qu'il veut et exécuter les actes qu'il veut.

« Voici une orange délicieuse, mangez-la, » dit l'hypnotiseur en tendant un affreux citron, et le sujet mord à pleines dents dans le citron et éprouve le goût de la mandarine. On supprime à l'hypnotisé certaines sensations, en ne lui laissant percevoir qu'un petit nombre d'autres ; on lui crée une sensibilité élective comme celle du somnambule. Immédiatement ou un certain temps après, on lui fait plonger un couteau à papier dans la poitrine d'un individu désigné, on l'oblige à voler une montre ou à exécuter tel acte indélicat qui répugne à ses principes et à ses habitudes. On peut même influencer des fonctions normalement soustraites à l'action de la volonté : on purge par suggestion.

Tout cela, le sujet le fait avec son seul psychisme inférieur. Car le sujet hypnotisé est toujours un être dont l'activité psychique est réduite à celle de son psychisme inférieur. Et ce psychisme inférieur se laisse suggestionner par l'hypnotiseur comme celui du dormeur naturel se laisse diriger, dans le rêve, par un voisin éveillé.

Dans ces caractères on trouve les élémens d'une différenciation bien nette entre la *suggestion* d'une part et la persuasion, le conseil, la prédication de l'autre.

Bernheim, qui a tant fait pour l'édification symptomatique de l'hypnotisme, l'a ensuite détruite de ses propres mains en identifiant la suggestion à tout autre mode d'action et d'influence d'un psychisme sur un autre. La suggestion, dit-il, est « l'acte par lequel une idée est introduite dans le cerveau et acceptée par lui. » Alors l'enseignement, la lecture, la conversation, les spectacles, tout est suggestion. C'est une confusion de langage Et, comme dit M. Pierre Janet, « on voit décrire sous le même nom la leçon d'un professeur à ses élèves et les hallucinations provoquées chez une hystérique. Il n'est plus possible de distinguer la maladie mentale, qui est pourtant une triste réalité, de l'état psychologique normal (1). »

Pour qu'il y ait suggestion au vrai sens scientifique du mot, il faut qu'il y ait hypnose, c'est-à-dire désagrégation chez le sujet des centres psychiques supérieurs qui dorment, et des centres psychiques inférieurs qui se laissent influencer et diriger par l'hypnotiseur. Tout autre est la persuasion qui s'adresse à l'entier psychisme de l'auditeur et ne cherche nullement à le désagréger préalablement.

Quand j'écris ces lignes, je m'efforce de convaincre l'entier psychisme du lecteur; je m'adresse à son psychisme le plus élevé, cherchant son assentiment raisonné; je laisse à mon lecteur son libre examen et sa faculté de contrôle, tandis que l'hypnotiseur supprime d'abord chez le sujet toute l'action, libre et responsable, de contrôle des centres supérieurs, et aux centres inférieurs, ainsi désemparés, il impose sa propre manière de voir, que le sujet subit et accepte par force.

L'hypnose, sommeil provoqué par les pratiques de l'hypnotisme, état de suggestibilité, est donc une nouvelle manifestation de l'activité émancipée des centres psychiques inférieurs.

Dans cet état d'hypnose, le psychisme inférieur n'est pas toujours passif; il manifeste parfois son activité propre. C'est ce qui arrive quand on change, par suggestion, la personnalité d'un sujet. Par ordre, l'hypnotisé devient général ou archevêque;

(1) « L'École de Nancy, dit Myers, parle de la suggestion comme si elle était comparable à la persuasion supraliminale, à un effort supraliminal. J'ai essayé de montrer que son efficacité réelle tient à des processus subliminaux... »

et alors il parle et agit suivant l'idée que ses centres psychiques inférieurs se font d'un général ou d'un archevêque. Nous voyons apparaître là l'imagination du psychisme inférieur, que nous allons retrouver à un bien plus haut degré dans le *spiritisme*.

C'est avec les *tables tournantes* qu'a commencé le spiritisme moderne ou contemporain. Car, des tables tournantes sont sorties les tables frappant des coups, parlant, écrivant, dansant, qui sont les agens primitifs du langage médiumnique et, par suite, du spiritisme.

Dans les tables tournantes apparaissent les mouvemens involontaires et inconsciens du psychisme inférieur, à l'état de veille, sans sommeil ni spontané, ni provoqué. Dans ces expériences, ce sont les centres psychiques inférieurs qui poussent la table, sans que le sujet en ait conscience ou le veuille dans ses centres supérieurs.

Quand plusieurs personnes, sérieuses et d'absolue bonne foi, sont réunies autour d'une table, il y a un psychisme inférieur plus expansif que les autres qui commence à pousser, et alors tous les autres assistans poussent dans le même sens, toujours avec leur psychisme inférieur, c'est-à-dire involontairement et inconsciemment.

Nous retrouvons ces mêmes mouvemens, involontaires et inconsciens, du psychisme inférieur, dans la *baguette divinatoire*, cette baguette de coudrier que les « sourciers » et les chercheurs de trésor (je ne parle toujours que des expérimentateurs de bonne foi) tiennent dans leurs doigts et qui tourne au bon endroit signalé par leurs centres psychiques inférieurs; — dans le *pendule explorateur*, formé d'une bague au bout d'un fil, qu'on tient suspendu dans un verre et qui frappe sur ce verre le nombre de coups que détermine le psychisme inférieur, toujours à l'insu du psychisme supérieur; — chez les *liseurs de pensée*, qui font des expériences de *cumberlandisme :* un individu qui pense fortement à une cachette, appuie son doigt sur la tempe d'un sujet qui cherche, les yeux bandés, à découvrir l'objet caché; le premier pousse et dirige le second vers le but désiré par une série de mouvemens inconsciens et involontaires, c'est-à-dire toujours par des manifestations de l'activité émancipée du psychisme inférieur.

Dans toutes ces expériences, il n y a ni évocation d'esprit,

ni fluide, ni divination, ni vraie lecture de pensée. Il n'y a que des centres psychiques inférieurs qui agissent à l'insu de leurs centres supérieurs de contrôle et, par suite, ne donnent jamais que des renseignemens déjà connus par eux, sans originalité, ni nouveauté prophétique.

Quand on fait des recherches de ce genre, on s'aperçoit rapidement que les expériences ne réussissent pas également avec tout le monde. Il y a des personnes avec lesquelles rien ne réussit, et, inversement, il y a des personnes qui ne peuvent pas mettre leurs doigts sur une assiette sans qu'elle tourne, à leur grand effroi d'ailleurs.

Ces sujets chez lesquels l'activité du psychisme inférieur émancipé se manifeste ainsi plus facilement sont des *médiums*. Les médiums sont des sujets dont les centres psychiques inférieurs sont plus actifs ou du moins se désagrègent plus facilement de leurs centres supérieurs et surtout font plus rapidement passer leur pensée dans les doigts, extériorisent plus vite leur pensée. Leur psychisme inférieur est plus expansif, il gesticule plus facilement, il est plus *méridional*.

De plus, le psychisme inférieur du médium a beaucoup d'imagination, et alors les expériences se compliquent et se perfectionnent. Les vrais médiums dédaignent la table; ils écrivent avec un crayon (écriture automatique) ou parlent directement et causent.

Le médium n'est pas constamment dans cet état de désagrégation de ses centres psychiques et d'isolement de son psychisme inférieur qui fait réussir les expériences. Quand il veut donner une séance, il faut qu'il se mette dans un état particulier, que l'on appelle *transe*. Quand le médium est en transe, il dédouble sa personnalité, supprime momentanément l'action de son psychisme supérieur et ne vit plus, au moins en apparence, que par son psychisme inférieur.

C'est dans cet état qu'éclatent le plus brillamment l'activité propre et l'imagination du psychisme inférieur émancipé.

Les actes intellectuels ou psychiques se divisent donc en deux groupes différens : les actes psychiques supérieurs, volontaires et conscients, et les actes psychiques inférieurs, automatiques et inconsciens.

Certains auteurs, Pierre Janet, Joffroy et d'autres veulent que ces deux modalités de l'activité psychique soient des degrés divers de la fonction des mêmes centres. Je ne le crois pas. Tout paraît démontrer qu'au contraire il y a deux ordres de centres psychiques comme il y a deux ordres de phénomènes psychiques : des centres psychiques supérieurs et des centres psychiques inférieurs.

Une première preuve de l'existence indépendante de ces deux ordres de centres psychiques vient de ce fait qu'à l'état normal, dans l'état de distraction, les deux ordres de centres peuvent fonctionner simultanément et dans des directions différentes. Ce n'est pas avec les mêmes élémens nerveux qu'Archimède est sorti de sa baignoire, et qu'il trouve et proclame son problème. Ce n'est pas avec les mêmes élémens nerveux que la chanteuse, citée par Darwin, répète avec expression un passage difficile et suit les phases de l'agonie de son canari, qui se meurt au même moment dans un coin de la pièce.

En second lieu, il y a des maladies qui altèrent certains de ces centres et des maladies qui en altèrent d'autres. Il y a des maladies du psychisme inférieur et des maladies du psychisme supérieur. Et le siège, dans le cerveau, de ces maladies n'est pas le même dans les deux cas.

On est arrivé ainsi à voir que les altérations portant atteinte aux fonctions psychiques les plus élevées siègent plus spécialement dans la partie tout à fait antérieure du cerveau, dans l'écorce des lobes frontaux.

Donc, il y a des centres psychiques supérieurs et des centres psychiques inférieurs. Ils siègent les uns et les autres dans l'écorce du cerveau (la partie la plus élevée des centres nerveux), mais sont distincts les uns des autres.

C'est pour exprimer et enseigner ce fait que j'ai adopté un schema dans lequel les centres psychiques inférieurs forment un *polygone* au-dessous d'un point O qui représente et synthétise les centres psychiques supérieurs; ce qui me fait, par ellipse, employer souvent le mot polygone ou polygonal comme synonyme de psychisme inférieur ou psychique inférieur, et le mot centre O pour désigner les centres du psychisme supérieur.

On peut, sur le langage pris comme exemple, clairement synthétiser ce que je viens d'exposer sur le double psychisme.

Quand je parle ou quand j'écris volontairement et consciem-

ment, (comme je fais actuellement), tous mes centres psychiques interviennent dans la décision et l'exécution de l'acte. Mais si je copie une page qui ne m'intéresse pas et en pensant à autre chose, si même je lis tout haut en dictant sans y faire attention, mes centres polygonaux (psychiques inférieurs) sont seuls occupés à l'acte, et je peux en même temps, avec mon O, associer des idées, réfléchir, composer même.

Il y a donc un langage automatique dans lequel n'interviennent que les centres psychiques inférieurs et un langage volontaire et réfléchi qui nécessite l'intervention des centres supérieurs.

Quand un sujet a l'esprit (supérieur) très occupé à une chose, vous pouvez parfois lui poser une question à laquelle il répondra automatiquement, sans y faire attention, sans en avoir conscience, sans interrompre ses méditations; et, quoiqu'il ait répondu à la question, il semble qu'il ne l'ait pas entendue et ne garde aucun souvenir ni de la demande, ni de la réponse.

De même il y a une écriture automatique qui, chez les sujets très disposés, devient un bon moyen de faire causer les médiums, et semble dans certains cas un moyen de correspondance des esprits évoqués.

Quand Hélène Smith, le médium si bien étudié par Flournoy, fait apparaître Victor Hugo réincarné, celui-ci lui fait des vers; seulement c'est le psychisme inférieur d'Hélène Smith qui est seul en cause, et il fait des vers de mirliton :

> L'amour, divine essence, insondable mystère,
> Ne le repousse point, c'est le ciel sur la terre.
> L'amour, la charité seront ta vie entière;
> Jouis et fais jouir, mais n'en sois jamais fière.

Voilà du langage automatique ou polygonal : tout se passe dans les centres psychiques inférieurs désagrégés de leur centre O.

A côté de ce langage automatique, il y a le langage volontaire, conscient et réfléchi, dans lequel tous les centres psychiques interviennent, centre O compris.

Les exemples, déjà nombreux, que j'ai cités pour bien montrer l'activité propre du psychisme inférieur ne sont encore pas les seuls. Il y a dans la vie normale bien des actes dans lesquels la désagrégation n'est pas complète entre les deux psychismes, dans

lesquels par suite le psychisme inférieur ne fonctionne pas seul, mais dans lesquels l'action polygonale prend une importance assez prédominante pour qu'on puisse la reconnaître et la distinguer.

Tels sont les actes d'instinct, d'habitude, de passion, d'entraînement grégaire...

Les notions accumulées en nous par l'hérédité et qui constituent ce que l'on appelle l'*instinct* sont conservées dans les centres psychiques inférieurs : quand on agit instinctivement, on agit polygonalement. Les centres supérieurs ne connaissent l'instinct que pour le discuter et souvent le combattre. Quand, sans raisonner ni réfléchir, on obéit machinalement, aveuglément, à l'instinct de la conservation ou à l'instinct de continuation de l'espèce, on fait exclusivement acte de psychisme inférieur.

Quand on fait un acte pour la première fois, on y applique son entier psychisme; quand on répète cet acte, il devient plus facile, le centre O s'en désintéresse, et quand l'acte est entré dans le domaine de l'*habitude*, il est devenu polygonal. L'écolier qui apprend à jouer du piano ou du violon est dans l'impossibilité de penser à autre chose pendant qu'il joue; un artiste très exercé fera sa partie dans un orchestre pendant toute la durée d'un opéra ancien tout en échangeant avec son voisin ses impressions sur la composition de la salle. Au contraire, pour une pièce nouvelle, comme dit Myers, le musicien l'exécutera « avec l'attention la plus concentrée, afin d'empêcher cette exécution de devenir automatique avant qu'il ait appris à rendre la pièce comme il le désire. »

La *passion* aveugle, dit-on habituellement; elle annule le centre O et toutes ses actions de contrôle, de jugement et de haute intelligence. C'est le psychisme inférieur qui agit exclusivement chez l'homme emporté par la colère.

Il y a une psychologie spéciale des *foules*, aujourd'hui bien étudiée. Une des caractéristiques du psychisme des collectivités, de ce que l'on appelle l'esprit *grégaire*, est certainement l'abdication des centres O de tous les individus qui composent la foule; ils n'agissent plus que par leur polygone désagrégé. Et la direction de tous ces psychismes inférieurs désemparés est exercée tout entière par le centre O du *meneur*. Seul, le *berger* agit avec ses centres psychiques supérieurs sur le *troupeau* des polygones désagrégés.

II

Voilà l'*existence* du psychisme inférieur démontrée. Il faut l'analyser maintenant dans son fonctionnement; cela montrera l'*importance* de cette fonction.

Les centres psychiques inférieurs sont, comme les supérieurs, susceptibles de recevoir des impressions (sensations et images), ils ont de la mémoire, ils associent les images et les idées, comparent, jugent, imaginent même, interviennent dans la production littéraire et artistique, veulent et agissent..., tous ces actes ayant seulement ce caractère propre, qui les distingue, d'être involontaires, automatiques, inconsciens, et de ne pas entraîner de responsabilité chez le sujet.

Voilà les divers points qu'il faut mettre en lumière pour donner une idée suffisante du psychisme inférieur.

Quand, par un de nos sens, une impression, visuelle, auditive ou autre, arrive jusqu'aux centres psychiques supérieurs, elle y produit ce que l'on appelle une *sensation*. Si cette impression n'arrive qu'au polygone, elle n'éveille pas de phénomène de conscience, elle n'est pas perçue par le sujet. Elle est cependant recueillie et utilisée par les élémens nerveux des centres psychiques inférieurs.

On démontre la chose en analysant les mouvemens qui sont la conséquence de l'arrivée de cette impression dans le psychisme inférieur.

Le somnambule ne voit pas les personnes qu'il rencontre, les précipices qu'il côtoie. Même quand ils sont ouverts, ses yeux sont, comme dit Shakspeare, fermés à toute impression. Et cependant il longe très adroitement une corniche étroite, descend un escalier, ouvre et ferme une porte. Les impressions visuelles n'atteignent pas le centre O, puisqu'il n'en a pas conscience; mais elles atteignent les centres psychiques inférieurs dans lesquels s'élaborent les actes compliqués de la marche, de la parole, de l'équilibre...

Le militaire, dont j'ai parlé, après avoir fait l'exercice, faisait son paquetage avec beaucoup de soin; puis il faisait le ménage de la salle, astiquant tout, manœuvrant à travers les verres et les bouteilles sans les casser... Son polygone recevait donc

bien des impressions, qu'il utilisait pour les actes à accomplir.

Ces actes automatiques et inconsciens qu'exécute le somnambule peuvent atteindre un extrême degré de complexité, dans les formes que l'on appelle crises d'*automatisme ambulatoire*.

Charcot a observé un sujet, dont l'histoire est restée classique : il sort, dans Paris, chargé par son patron de toucher de l'argent ; à un moment donné, il perd la conscience et la mémoire, oublie même son cocher et s'éveille, huit jours après, dans une ville inconnue, sur un pont, à côté d'un régiment dont la musique l'avait éveillé. Craignant les quolibets, il n'ose pas demander le nom de la ville où il se trouve ; il demande seulement le chemin de la gare ; et, là, il lit avec stupéfaction « Brest ; » il avait fait le voyage en chemin de fer, avait pris son billet, avait évité une série d'obstacles, avait mangé en route, peut-être couché quelque part, avait dépensé 200 francs sur les 900 qu'il avait touchés pour son patron..., avait donc eu une série de sensations, toutes restées inconscientes, dont aucune n'avait été perçue par son centre supérieur et dont aucune n'avait laissé la moindre trace dans sa mémoire. Il a la malheureuse idée de se mettre sous la protection d'un gendarme, à qui il montre une ordonnance de Charcot, et qui lui répond : « C'est bien ; je connais ça, » puis le conduit au poste. On le fait coucher dans une casemate sur la paille, pendant qu'on télégraphie au patron pour contrôler son récit. Le patron répond télégraphiquement : « Maintenez l'arrestation ; l'argent qu'il porte est à moi. » Après une série de transferts, du poste au Palais et du Palais à la prison (où il reste dix jours), il peut enfin rentrer à Paris, où il est remercié par son patron ; et la Société de secours mutuels dont il est membre lui refuse des subsides sous prétexte que sa maladie est causée par l'intempérance.

Voilà bien une malheureuse victime des dévergondages de son polygone émancipé.

Sans recourir à des malades, nous avons, dans la vie ordinaire, la preuve quotidienne de l'existence des impressions qui ne dépassent pas les centres psychiques inférieurs.

Dans le sommeil naturel, le polygone perçoit certaines impressions venues de l'extérieur, puisque ces impressions peuvent diriger les rêves.

Chabaneix, dont j'ai déjà utilisé l'intéressant travail, conte que Léon de Rosny disposait des boîtes à musique qui, à un mo-

ment de la nuit, reproduisaient près de son lit des airs se rattachant, par un lien quelconque, aux personnes qu'il voulait évoquer dans ses rêves.

Chez l'homme éveillé, on peut aussi saisir la preuve de l'existence de ces impressions qui vont aux centres psychiques inférieurs, ne les dépassent pas, mais se traduisent par des mouvemens automatiques et inconsciens souvent compliqués.

Ainsi, vous marchez sur un trottoir, en causant avec animation, l'esprit très occupé par une pensée qui vous absorbe : automatiquement, vous marchez, vous évitez les obstacles, si la pluie commence à tomber, vous ouvrez votre parapluie, en faisant tous les mouvemens, souvent compliqués, nécessaires pour ne pas accrocher les parapluies des passans ; vous vous garez des flaques d'eau et des éclaboussures des chevaux ; si vous rencontrez une dame, vous descendez du trottoir ; vous pouvez même la reconnaître et la saluer... Et, pendant tout ce temps, vous continuez à suivre votre idée première ; votre centre O reste absolument étranger à tout ce que vous sentez et à tout ce que vous faites : rentré chez vous, vous serez incapable de dire s'il a plu ou non et qui vous avez rencontré.

Donc, comme le disait déjà Gerdy en 1846, « il faut s'habituer à comprendre qu'il peut y avoir sensation sans perception de la sensation. » Ce sont les sensations du psychisme inférieur, perçues uniquement par le polygone, et ne se révélant que par les mouvemens automatiques qui les utilisent.

Ceci permet de comprendre les bizarreries que présentent certains malades.

Les hystériques ont souvent des parties de leur corps devenues insensibles, *anesthésiées*. Si une malade de ce genre a une anesthésie complète des deux membres supérieurs (mains et doigts compris) elle ne sentira, dans ces régions, aucune piqûre même profonde. Et cependant, avec ces mains insensibles, elle boutonnera ou déboutonnera sa robe les yeux fermés, elle se coiffera, plaçant adroitement dans ses cheveux des épingles qu'elle ne voit pas et qu'elle ne sent pas.

Bien des personnes verraient là des preuves de simulation. Il n'en est rien.

Le sujet ne sent pas les objets, en ce sens que l'impression partie du contact de ces objets n'arrive pas jusqu'à ses centres supérieurs et consciens. Mais cette impression faite sur la peau

par l'épingle ou le bouton est transmise par les nerfs jusqu'aux centres psychiques inférieurs. Or, cet acte de se coiffer ou de se boutonner est un acte habituel, automatique; le polygone suffit à l'exécuter. L'intervention de O n'est nullement nécessaire. Donc, il n'est pas nécessaire que les impressions directrices de ces actes arrivent jusqu'à O et soient perçues. Il suffit qu'elles arrivent aux centres psychiques inférieurs et qu'elles y provoquent l'acte automatique désiré.

Dans le polygone se fait aussi une synthèse primaire des sensations ou plutôt des impressions extérieures et, chose curieuse, le résultat de cette synthèse polygonale peut être perçu par O, alors que ce même centre supérieur ne perçoit pas certains des élémens composans de cette synthèse.

Ainsi, il y a des hystériques qui ne voient pas certaines couleurs : le rouge et le bleu par exemple. Quand, devant ces malades, on fait tourner le disque de Newton sur lequel toutes les couleurs de l'arc-en-ciel donnent par la rotation une sensation de blanc, l'hystérique devrait voir une couleur résultant de la superposition des seules couleurs qu'elle voit; elle ne devrait pas voir blanc, puisque le blanc nécessite pour sa production ce rouge et ce bleu qu'elle ne voit pas. En réalité, elle voit blanc comme ceux qui distinguent toutes les couleurs. Donc, l'impression rouge et bleue n'arrive pas chez elle jusqu'à la conscience en O, mais elle arrive jusqu'au polygone où se fait la synthèse des couleurs en rotation et, comme le résultat de cette synthèse est le blanc, O le perçoit.

La même explication s'applique à des phénomènes bien paradoxaux en apparence que présentent certains de ces sujets qui ont perdu la vue dans une partie de leur rétine. On dit à un sujet de ce genre : « Vous vous endormirez dès que vous verrez cette clef. » On fait arriver la clef dans la partie du champ visuel pour laquelle le sujet est aveugle; il ne voit pas la clef, mais il s'endort; l'impression de la clef est arrivée jusqu'à son polygone et a déterminé l'hypnose.

Avec certaines hystériques l'expérience suivante réussit souvent. Le sujet ne sentant pas d'un côté du corps, on lui fait fermer les yeux et on lui dit : « Je vais vous piquer tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; quand vous sentirez, vous direz oui, et quand vous ne sentirez pas, vous direz non. » Et bravement il dit non (au moins les premières fois) quand on le pique dans

les régions insensibles. C'est absurde, illogique, paradoxal; c'est de la simulation. Pas du tout; je dirai même : au contraire. Un sujet qui simule se gardera bien de faire cette sottise. Mais l'hystérique vrai dit *polygonalement* « non » quand l'impression de l'épingle, qu'il ne sent pas en O, arrive jusqu'à ses centres psychiques inférieurs.

Il y a encore un autre caractère de cette sensibilité du psychisme inférieur que je voudrais souligner : c'est son caractère d'*électivité* ou de systématisation.

C'est dans l'hypnose qu'il est le plus facile d'observer ce curieux phénomène.

Un sujet endormi reste en communication avec son hypnotiseur et peut ne voir et n'entendre que lui. Par suggestion, on peut faire disparaître ou apparaître certains spectateurs et pas d'autres.

Le somnambule ne voit et n'entend aussi que certaines personnes ou certains objets. Un sujet, observé par Castelli, travaille en sommeil, éclairé par la chandelle qu'il a allumée; on la lui éteint; étonné, il va à tâtons la rallumer à la cuisine; et cependant, autour de lui, il y a d'autres lumières. Il ne voit plus parce que *sa* bougie est éteinte; il se croit dans l'obscurité, alors que réellement la pièce est à ce moment très éclairée par d'autres chandelles.

Déjà dans le sommeil naturel on retrouve cette électivité à l'état rudimentaire : la mère endormie n'entend que son enfant dont le moindre vagissement l'éveille, alors que le bruit des voitures ou d'un train de chemin de fer ne trouble en rien son sommeil.

Au fond, ces phénomènes prouvent que le polygone est capable d'*attention*, toujours inconsciente bien entendu. Le psychisme inférieur ne fait attention qu'à certaines impressions; il néglige et annule les autres.

Voilà tout un premier groupe de phénomènes qui se passent dans le psychisme inférieur : les impressions extérieures y arrivent; le polygone, sensible, les perçoit, y fait plus ou moins attention et les utilise pour des actes automatiques et involontaires.

Les centres psychiques inférieurs peuvent aussi ne pas utiliser immédiatement les impressions, les emmagasiner et s'en

servir ultérieurement : il y a une *mémoire* polygonale dont il est intéressant de démontrer l'existence et d'analyser les caractères.

Pour faire cette étude, il faut reprendre les états de désagrégation, dans lesquels le psychisme inférieur fonctionne séparément; car, à l'état normal, les deux psychismes confondent leur action, d'une manière inextricable, pour la mémoire comme pour les autres fonctions psychiques.

Le somnambule ne se rappelle en général rien, au réveil, de ce qui s'est passé dans sa crise. Mais, dans la crise suivante, il peut se rappeler et se rappelle le plus souvent ce qui s'est passé dans les crises précédentes. Le plus souvent aussi, il se rappelle également, dans la crise, une grande partie de ce qui s'est passé à l'état de veille.

En d'autres termes, le psychisme inférieur désagrégé dans la crise a à la fois sa mémoire de désagrégation et sa mémoire de la veille. Cette mémoire polygonale, qui se meuble à la fois pendant la crise et pendant la veille, est plus étendue que la mémoire de O, qui se meuble exclusivement dans l'état de veille. Comme dit Myers, « c'est la mémoire la plus éloignée de la vie éveillée qui a la portée la plus vaste, dont le pouvoir sur les impressions emmagasinées dans l'organisme est le plus profond. »

Donc, pour déceler la mémoire polygonale, il faut étudier le sujet en état de désagrégation. Le sommeil naturel peut parfois être utilisé pour cela.

Bien des personnes se rappellent dans le sommeil ce qu'elles ont rêvé dans le sommeil précédent et peuvent ainsi reprendre, d'un sommeil à l'autre, et continuer un rêve commencé. Ainsi Mme Rachilde, citée par Chabaneix, reprend et continue un rêve d'un sommeil à l'autre, comme les tranches d'un feuilleton.

Les choses se passent de la même manière dans l'état de distraction.

Chez un sujet actuellement distrait, un souvenir se grave dans le polygone désagrégé, à l'insu des centres supérieurs. Un peu plus tard, étant de nouveau distrait, le sujet retrouve dans son psychisme inférieur, toujours à l'insu de O, le souvenir qui y a été déposé ; il l'utilise, l'applique, s'en sert. Automatiquement il agit conformément à ce souvenir acquis inconsciemment. Et le centre supérieur, toujours ignorant de l'origine de l'acte, croit en être l'auteur exclusif : il considère son acte comme volontaire et conscient.

Dans un curieux passage de *Crime et Châtiment* signalé par M. Jules Soury à M. Pierre Janet, Dostoïevsky donne un curieux exemple de cette mémoire polygonale, se retrouvant d'une crise de distraction à l'autre.

Raskolnikoff rencontre Svidrigaïloff et, tout étonné, lui dit : « J'allais chez vous ; mais comment se fait-il qu'en quittant le marché au foin, j'aie pris la Perspective ? Je ne passe jamais par ici, je prends toujours à droite, au sortir du marché au foin... à peine ai-je tourné de ce côté que je vous aperçois, chose étrange ! — Mais, répond Svidrigaïloff, vous avez apparemment dormi tous ces jours-ci ; je vous ai moi-même donné l'adresse de ce traktir et il n'est pas étonnant que vous y soyez venu tout droit. Je vous ai indiqué le chemin à suivre et les heures où l'on peut me trouver ici ; vous en souvenez-vous ? — Je l'ai oublié, dit Raskolnikoff avec surprise. — Je le crois. A deux reprises, je vous ai donné ces indications ; *l'adresse s'est gravée machinalement dans votre mémoire et elle vous a guidé à votre insu.* Du reste, pendant que je vous parlais, je voyais bien que vous aviez l'esprit absent. »

Toute la théorie du fait est dans la phrase que j'ai soulignée. Évidemment Raskolnikoff avait l'esprit absent, son O était distrait, quand Svidrigaïloff a déposé tous ces renseignemens dans son polygone. Et Raskolnikoff n'avait pas oublié ; il s'était souvenu, mais inconsciemment, avec son polygone qui, seul, avait reçu l'impression. O n'avait rien oublié, n'ayant rien appris.

Sans changer de nature, ce phénomène de mémoire polygonale devient encore bien plus curieux quand on l'étudie dans l'hypnose, c'est-à-dire dans cet état de désagrégation suspolygonale et de suggestibilité qu'on développe dans l'hypnotisme. La chose est surtout remarquable dans ce que l'on appelle la *suggestion à longue échéance.*

Dans le sommeil provoqué, vous dites au sujet : « Dans 45 jours, à 4 heures du soir, vous irez à telle adresse et vous ferez telle chose. » Le sujet éveillé ne se rappelle rien de l'ordre donné. Et cependant, au jour fixé et à l'heure indiquée, il exécute l'ordre. Que s'est-il passé ?

Dans l'hypnose première, le polygone du sujet a emmagasiné l'ordre. De temps en temps il se l'est remémoré : dans le sommeil naturel, par exemple, quand il était désagrégé et indépendant, il a calculé son temps. Puis, au moment voulu, par une

auto-suggestion, le polygone s'est désagrégé et le sujet a accompli l'acte prescrit. La preuve qu'il en est ainsi est que le sujet exécutant ainsi un ordre à longue échéance n'est pas dans son état normal; il est dans un état second, quasi somnambulique et hypnotique.

C'est bien un phénomène analogue que nous a présenté le héros de Dostoïevsky: il exécute, à heure donnée, des instructions inconsciemment reçues, un certain temps auparavant, par son polygone, dans un moment de distraction.

Quant à la faculté qu'a le polygone de calculer le temps, faculté qui est portée à sa plus haute puissance chez le sujet hypnotisable, on en a déjà une idée élémentaire dans la vie courante, quand on s'éveille, le matin, à l'heure que l'on a fixée à son polygone, le soir, avant de s'endormir.

Dans tous les exemples qui précèdent, nous avons toujours suivi et retrouvé la mémoire polygonale d'une crise à l'autre d'un même état de désagrégation, d'une distraction à l'autre, d'un sommeil à l'autre, d'une hypnose à l'autre. On peut aussi retrouver dans un état donné de désagrégation ce que la mémoire polygonale a enregistré dans un autre état de désagrégation, *non similaire*, différent du premier.

Ainsi dans le sommeil naturel on peut retrouver un souvenir enregistré à l'état de veille, mais en distraction. Vous placez un objet quelque part distraitement, sans que O y fasse attention. Quelque temps après, il vous est impossible de dire où est cet objet, puisque vous n'avez pas eu conscience du lieu où il est; vous le déclarez égaré, perdu. Si le polygone a, à votre insu, enregistré ce souvenir, vous pourrez le retrouver dans le sommeil, c'est-à-dire quand le psychisme inférieur, désagrégé, recouvre toute son activité propre.

Une fillette, citée par Myers, perd un petit couteau auquel elle tenait beaucoup et ne le trouve plus. Une nuit, elle rêve qu'un frère qu'elle avait perdu et beaucoup aimé, lui apparaît et la conduit par la main à l'endroit précis où était le couteau. Elle s'éveille, y va et le trouve. On prévoit combien il sera difficile d'empêcher cette enfant (et bien d'autres personnes) de croire à une révélation d'outre-tombe. C'est cependant un simple fait polygonal analogue à tous ceux déjà cités.

Dans le sommeil, le psychisme inférieur a retrouvé le sou-

venir déposé dans sa mémoire en un moment de distraction ; il a, avec son imagination, mis cette découverte dans un cadre imagé, il a *dramatisé* l'impression, et le rêve a pris cette apparence divinatoire (1).

D'une manière générale, un bon moyen, peut-être le seul, de révéler ce qu'il y a dans un polygone est de le désagréger de son O.

Certains malades ont leur vie psychique tout entière dirigée, tyrannisée par une idée fixe dont ils ignorent eux-mêmes la nature exacte ; c'est une idée fixée, comme un parasite, dans leur polygone. Le médecin, qui a grand intérêt à connaître cette idée pour essayer de la détruire ou de la contre-balancer, endort le sujet et découvre l'idée dans le polygone désagrégé.

Un autre malade est frappé d'amnésie : il a perdu tous les souvenirs se rapportant à une période donnée de son existence. On l'endort. Il retrouve tous les souvenirs qu'il croyait n'avoir pas acquis.

C'est un des côtés par lesquels l'hypnose peut utilement servir au diagnostic et au traitement.

Chez certains sujets, l'hypnose n'est pas nécessaire. Il suffit, pour lire dans leur polygone, de les distraire : on occupe fortement leur centre O ; en même temps, on leur met un crayon dans la main ; on leur pose quelques questions à voix basse et ils écrivent, automatiquement et inconsciemment, les pensées secrètes de leur polygone.

Il y a bien d'autres moyens de désagréger le polygone et de lui faire déballer ses souvenirs : la cristallomancie par exemple. C'est une pratique vieille comme le monde. D'après la Genèse (chap. XLIV, 5), Joseph fait mettre sa coupe d'argent à l'entrée du sac de Benjamin et charge l'intendant de sa maison de dire ensuite à ses frères, en les arrêtant : «... La coupe que vous avez dérobée est celle dans laquelle mon seigneur boit et *dont il se sert pour augurer.* » — On voit que Joseph Balsamo n'a rien inventé.

Voici le procédé classiquement employé aujourd'hui, d'après M. Pierre Janet : « On se place en plein jour, on entoure le cristal

(1) Myers dit très justement de ces rêves « hypermnésiques » : « On comprend que des manifestations de ce genre peuvent être prises par erreur pour de la rétrocognition, de la prémonition, de la clairvoyance directes, alors qu'en réalité elles ne constituent que des perceptions subliminales. »

d'écrans, de paravens ou d'étoffe noire, puis on installe le sujet commodément et on le prie de regarder fixement. » Il n'y a là rien de l'hypnose. Mais le sujet désagrège peu à peu son polygone et a peu à peu une hallucination dans laquelle réapparaissent, plus ou moins vivans et dramatisés, les souvenirs de son psychisme inférieur (1).

On comprend que ces révélations du cristal prennent facilement l'apparence divinatoire, alors que ce sont uniquement des réminiscences polygonales. Rien de plus instructif à ce point de vue que le fait suivant raconté par Myers. « Mlle Goodrich Freer voit dans un cristal l'annonce de la mort d'une de ses amies, fait totalement étranger à son moi conscient ordinaire. En se reportant au *Times*, elle trouve, dans une feuille, dont elle s'était servie pour préserver sa face contre la chaleur de la cheminée, l'annonce de la mort d'une personne portant le même nom que son amie; de sorte que les mots ont pénétré dans le champ de sa vision, sans atteindre son esprit éveillé. »

Voilà bien en effet toute l'explication de ce phénomène d'apparence divinatoire ou clairvoyante : en pensant à autre chose devant son feu, cette demoiselle a lu et retenu avec son polygone ce nom (qu'elle connaissait) dans le *Times* qui lui servait d'écran. Elle n'a eu aucune conscience et aucun souvenir conscient du fait. Mais, quand son polygone a été de nouveau désagrégé par la contemplation du cristal, il a retrouvé ce nom qui était celui d'une personne chère, il a dramatisé son souvenir et a fait apparaître dans le cristal la mort de cette amie.

Les souvenirs acquis par le psychisme inférieur en état de désagrégation peuvent ne pas rester toujours cantonnés dans le polygone; ils peuvent dans certains cas se révéler aux centres supérieurs.

A table, à une personne distraite, absorbée dans ses pensées, vous demandez du pain. — Quoi? dit le sujet interrogé, qui a entendu que vous l'interpelliez sans faire attention à votre demande. — Réfléchissez; je vous ai demandé quelque chose. — Ah! oui; du pain. Par un simple effort volontaire d'attention, le centre O du sujet a retrouvé dans son polygone, par-

(1) C'est un phénomène de ce genre que Guy de Maupassant décrit dans *le Horla*, quand, regardant dans une glace, il ne s'y voit pas et a toute une hallucination prolongée.

tiellement désagrégé, le souvenir déposé pendant la distraction.

Dans ce cas très simple, O, en retrouvant l'impression dans le psychisme inférieur, en reconnaît l'origine. Cette reconnaissance de l'origine devient plus difficile et reste incomplète dans les cas plus compliqués comme le suivant.

Vous voyez, en rêve, une personne; le lendemain, vous la rencontrez dans la rue et la reconnaissez. Vous êtes stupéfait et croyez à la prémonition. Il n'en est rien. Vous aviez déjà rencontré cette personne une ou plusieurs fois sans faire attention à elle, c'est-à-dire sans que O gardât aucun souvenir d'elle. Mais son image s'était, à votre insu, gravée dans la mémoire polygonale. Vous l'avez retrouvée en rêve, dans vos centres psychiques inférieurs désagrégés et, le lendemain, vous vous êtes rappelé votre rêve quand vous l'avez rencontrée de nouveau.

La reconnaissance de l'origine polygonale d'une impression peut être plus incomplète encore et hésitante. Un soldat, cité par Tissié, rêve qu'il passe au Conseil de guerre et qu'il rend son sabre. Au réveil, craignant que ce cauchemar ne soit réel, il porte la main sur son sabre pour savoir s'il est encore près de son lit. M. Remy de Gourmont a parfois, d'après Chabaneix, de la peine à distinguer le rêve de la réalité et confond par exemple ce qu'un ami lui a dit la veille et ce qu'il a rêvé la nuit précédente. Chez Edgar Poë l'impression est même si forte que « les idées folles du pays des songes » deviennent pour lui l' « unique et entière existence elle-même. »

Si la conscience de l'origine du souvenir manque complètement et si cependant le sujet reconnaît l'objet qu'il croit n'avoir jamais vu, il en résulte une angoisse souvent très grande. C'est ce que diverses personnes éprouvent et qu'on appelle sensation du « déjà vu, » du « déjà entendu, » du « déjà éprouvé » ou sensation de fausse reconnaissance. Aucune description ne vaut celle que M. Paul Bourget a bien voulu me donner de lui-même :

« Quelqu'un prononce une phrase et, avant que cette phrase ne soit terminée, j'ai l'impression soudaine et irrésistible que j'ai déjà entendu les mêmes mots, dits par la même personne, avec le même accent. L'illusion va plus loin. Aussitôt, ma propre réponse que je n'ai pas encore prononcée me paraît avoir été entendue par moi. Ou, pour être plus précis, j'ai l'impression que j'ai déjà émis les sons que je vais émettre, et cela à mesure que je les émets. C'est alors, et pendant que je parle, que l'illusion

arrive à son comble. Il me semble tout d'un coup que cette phrase et ma réponse s'accompagnaient d'émotions que je ne retrouve plus. C'est comme si tout un monde de sentimens parus allait reparaître, qui ne reparaît pas et qui est là cependant. Je suis pris, malgré moi, d'une angoisse analogue à celle qui m'étreint dans mon rêve le plus fréquent, qui consiste à voir, bougeant et vivant, un ami que, même dans mon sommeil, je sais être mort. Pareillement dans les instans de fausse reconnaissance, je sais que les mots échangés entre la personne avec qui je cause et moi n'ont jamais été échangés auparavant. Je sais surtout que mes relations émotives avec cette personne sont actuelles et je sens que ces mots ont déjà été dits. Je sens surtout qu'ils correspondent à une situation morale tout autre, plus ample, plus profonde, plus tragique toujours, que celle où je suis réellement. Cette *dualité d'évidences inconciliables* joue dans le champ de ma conscience, pendant un instant qui est d'ordinaire très court et qui me paraît infiniment long. Puis le phénomène cesse et j'ai physiquement la sensation que l'on a au sortir d'un accès d'absolue distraction. Quand j'étais enfant, il m'arrivait d'être *distrait*, en effet, de la conversation qui me produisait cette impression au point de ne pas entendre matériellement les deux ou trois phrases qui suivaient celle où j'avais été saisi par l'illusion. »

Il est impossible de mieux dépeindre cette invasion du champ du psychisme supérieur par des souvenirs inconsciens et ignorés du psychisme inférieur, la dualité des évidences inconciliables : la reconnaissance par O d'une sensation non encore éprouvée par lui, mais éprouvée par le même sujet dans son polygone.

A propos du même phénomène, M. Jules Lemaître a dit excellemment : « Notre vie intellectuelle est en grande partie inconsciente ; continuellement les objets font sur notre cerveau des impressions dont nous ne nous apercevons pas et qui s'y emmagasinent sans que nous en soyons avertis. »

A l'issue d'une distraction, d'un sommeil naturel ou surtout d'une hypnose ou d'une crise de somnambulisme, les centres supérieurs peuvent avoir une vraie *réminiscence* sans aucune sensation de reconnaissance, c'est-à-dire exprimer, comme neuves et personnelles, des idées qui procèdent directement d'impressions précédemment recueillies par le polygone désagrégé.

M. Louis Dumur a très curieusement décrit ce phénomène chez

un grainetier somnambule qui passe ses nuits à meubler son polygone de littératures variées. Réveillé, son O retrouve tout cela dans les centres psychiques inférieurs; n'en connaissant pas l'origine, il le prend pour une inspiration personnelle et le sert, comme composition de lui, dans une ville de province, où personne n'a beaucoup de littérature. Le plus joli, c'est l'impression que produisent, sur l'auditoire, ces vers débités par le grainetier dans les salons de la petite ville. On les trouve détestables, on se moque de lui. Personne ne se doute qu'il récite du Victor Hugo, du Lamartine ou du Musset, on le traite de *Coco* et on lui refuse, pour le feuilleton d'un journal local, la prose de Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, devenue sous la plume du plagiaire inconscient : *Cette pauvre Emma!*

Il ne faut pas chercher dans ce joli roman une démonstration scientifique. Mais on peut y trouver une exposition bien vivante de l'activité polygonale chez le somnambule et des rapports de la mémoire du psychisme inférieur avec les centres psychiques supérieurs.

Enfin, le phénomène peut encore se compliquer et prendre des apparences plus bizarres, si le polygone, après avoir recueilli une impression, la modifie d'abord par une association d'images et d'idées et ne la révèle qu'ensuite, ainsi modifiée, à O.

Myers cite « le cas de cet étudiant en botanique qui, passant distraitement devant l'enseigne d'un restaurant, crut y lire les mots : *verbascum thapsus*. Or, le mot qui y était imprimé réellement était : *Bouillon;* et le mot *bouillon* constitue la désignation française vulgaire de la plante *verbascum thapsus*. Il s'est produit ici une transformation subliminale de la perception optique actuelle et les mots *verbascum thapsus* ont été le message envoyé au moi supraliminal distrait par le moi subliminal plus occupé de botanique que d'un dîner. »

Le polygone, désagrégé de O distrait, avait lu *bouillon*, avait fait l'association, habituelle et facile à cause des études antérieures, entre bouillon et *verbascum thapsus*, et c'est cette dernière expression qui s'était gravée dans les centres psychiques inférieurs où les centres supérieurs l'avaient recueillie.

Nombreux sont les témoignages qui subissent cette transformation entre le crime et la cour d'assises. Que de faux témoins qui ne sont pas coupables, parce que leur fraude est incon-

sciente et involontaire (comme celles de certains médiums). La première impression vraie est dénaturée par l'imagination polygonale et les centres supérieurs l'expriment, consciemment et volontairement, sous cette forme qui, à leur insu, est devenue absolument erronée. L'entraînement passionnel, l'entraînement grégaire aboutissent ainsi à des raisonnemens polygonaux dont les conclusions sont souvent extrêmement dangereuses.

Dans ces phénomènes, il y a à la fois *mémoire* et *imagination* polygonales. Ils servent donc d'introduction toute naturelle à l'étude de cette dernière fonction.

M. Dugas a bien étudié les formes inférieures de l'*imagination*, qui se développent surtout dans les périodes de repos de O, par exemple dans la *flânerie*. Amiel appelle la flânerie le « dimanche de la pensée. » D'après Töpffer, Socrate flâna des années, Rousseau jusqu'à quarante ans, La Fontaine toute sa vie. Combien profitables, ces flâneries, au développement de l'imagination polygonale !

Dans l'imagination du psychisme inférieur, on retrouve les deux élémens qui constituent essentiellement l'imagination en général : l'objectivation et la création.

J'ai déjà cité un exemple d'*objectivation* polygonale : c'est le cas du sujet en hypnose qui, sous l'influence de la suggestion, se transforme en archevêque ou en général. Le psychisme inférieur désagrégé objective complètement cette personnalité nouvelle : il marche, vit, parle en archevêque ou en général.

L'objectivation et le dédoublement de la personnalité sont encore plus nets chez le médium en transe. Rien de plus curieux à ce sujet que le roman royal d'Hélène Smith, si finement analysé par Flournoy.

Dans ses transes, Hélène a un esprit qui se révèle à elle et la guide (comme la commère des Revues) par des coups de table ou des révélations directes. A ce moment, c'est un *Léopold* qui représente Joseph Balsamo, c'est-à-dire Cagliostro. On montre à Hélène une image représentant la fameuse scène de cristallomancie avec carafe, entre Balsamo et la Dauphine, au château de Taverney, qu'Alexandre Dumas a décrite dans *Joseph Balsamo* et qui, depuis, est devenue très populaire. Hélène croit alors d'abord être la réincarnation de Lorenza Feliciani. Mais on lui démontre que Lorenza Feliciani n'a jamais existé que dans l'ima-

gination d'Alexandre Dumas. Alors elle devient, dans ses transes, Marie-Antoinette. On voit le rôle que joue la suggestion dans le développement de cette transformation, en apparence spontanée, de la personnalité du médium.

Hélène compose alors admirablement son rôle de reine, avec grâce, élégance, majesté parfois, fait des révérences, joue avec son mouchoir réel et ses accessoires fictifs : l'éventail, le binocle à long manche, le flacon de senteur fermé à vis, à chaque contour n'oublie jamais de rejeter en arrière la traîne imaginaire de sa robe (elle s'y embrouille moins que Mme Sans-Gêne)... Elle écrit comme au XVIIIe siècle : *instans*, *enfans*, *étois*, prend un accent étranger, plutôt anglais (comme au théâtre) qu'autrichien, reste interdite quand on lui parle de téléphone, de bicyclette ou de locomotive. Les scènes se passent en général au Petit-Trianon et les mobiliers décrits sont toujours du pur Louis XVI...

On voit que l'objectivation est complète. La personnalité semble avoir entièrement disparu et être remplacée par celle de Marie-Antoinette. En réalité, la personnalité vraie d'Hélène reste étrangère à ces scènes; c'est le polygone désagrégé qui prend cette personnalité nouvelle. Et ceci éclaire bien ce que l'on appelle en général : transformation de la personnalité.

Tout individu n'a qu'une personnalité physiologique vraie et normale, formée de l'ensemble et de la synergie de tous ses centres nerveux, jusques et y compris ses centres polygonaux et son centre O. Quand, dans des circonstances ou pour des causes diverses on voit (comme chez la célèbre malade d'Azam, Félida) surgir chez un sujet, pour un temps plus ou moins long, une ou plusieurs personnalités nouvelles, ce sont des personnalités fausses, incomplètes, apparentes. Si le sujet n'est pas aliéné, ce sont des personnalités polygonales.

Le centre O de Mme Hugo d'Alesi, qui est un grand médium, reste toujours lui-même, ce qu'il était avant la transe, et se retrouve au réveil sans changement, mais, pendant la transe, son polygone s'adapte successivement à diverses hypothèses; il vit et réalise dans ses actes automatiques ces diverses hypothèses et parle successivement comme une petite fille, un rapin ou un poète.

Dans le même groupe rentrent les *hallucinations spéculaires* de certains sujets : c'est l'objectivation de son semblable

qu'Alfred de Musset a si nettement indiquée dans la *Nuit de Décembre :*

Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir
Qui me ressemblait comme un frère.

George Sand a décrit complètement une de ces crises: « Couché sur l'herbe, dans le ravin, Laurent (Alfred de Musset) avait entendu l'écho chanter tout seul et, ce chant, c'était un refrain obscène. Puis, comme il se relevait sur ses mains pour se rendre compte du phénomène, il avait vu passer devant lui, sur la bruyère, un homme qui courait, pâle, les vêtemens déchirés et les cheveux au vent. — Je l'ai si bien vu, dit-il, que j'ai eu le temps de raisonner et de me dire... et cet homme avançait toujours vers moi. Quand il a été tout près, j'ai vu qu'il était ivre et non pas poursuivi. Il a passé en me jetant un regard hébété, hideux, et en faisant une laide grimace de haine et de mépris. Alors, j'ai eu peur et je me suis jeté la face contre terre; car cet homme... c'était moi! »

Voilà des preuves bien suffisantes de la faculté d'*objectivation* dans le psychisme inférieur; la faculté de *création* a donné lieu à plus de discussions.

Certes on ne peut pas nier que l'imagination polygonale ait la faculté de *construire* et par suite, dans un certain sens, de *créer*. Je n'en veux pour preuve que les romans polygonaux imaginés par les médiums, comme par exemple le roman martien d'Hélène Smith.

Dans une transe, elle voit une vive lueur dans le lointain et à une grande hauteur; elle se sent balancée, puis, elle est dans un brouillard épais, bleu, puis rose vif, gris, noir. Elle flotte. Elle voit ensuite une étoile qui grandit, devient plus grande qu'une maison. Elle monte et arrive sur une terre : Mars. Elle réalise ainsi un vœu du professeur Lemaître, qui avait dit un jour : « Ce serait bien intéressant de savoir ce qui se passe dans d'autres planètes (c'était l'époque où on s'occupait partout de Mars, de ses canaux et de ses habitans possibles). »

Hélène décrit alors les paysages de cette planète inconnue, ses habitans... et elle invente de toutes pièces une langue, que M. V. Henry a étudiée de très près : le langage martien, qui est une

vraie langue et non un simple jargon ou baragouinage de sons quelconques dits au hasard. Ce sont des mots, des mots qui expriment des idées, et le rapport des mots aux idées est constant; la signification des termes martiens est constante. Cette langue a même ses consonances, son accent, ses lettres de prédilection; ce qui fait qu'on la reconnaît quand Hélène la parle (alors même qu'on ne la comprend pas). C'est « une langue naturelle, en ce sens qu'elle est automatiquement enfantée, sans la participation consciente de Mlle Smith. »

Ceci établit bien évidemment l'imagination ardente de ce polygone désagrégé qui vagabonde *des Indes à la planète Mars*, et qui construit bien nettement des romans compliqués.

Mais on a voulu aller plus loin et faire jouer au psychisme inférieur un rôle prépondérant, sinon exclusif, dans l'*inspiration* artistique ou littéraire, en général. Ceci est plus discutable.

M. Ribot, dans son *Essai sur l'imagination créatrice*, déclare que le « facteur inconscient » de l'imagination est « ce que le langage ordinaire appelle l'inspiration. »

Les auteurs qui partagent cette manière de voir remarquent dans l'inspiration la brusquerie et l'inconscience, souvent très nette, du phénomène; l'inspiré semble recevoir une révélation brusque et extériorise même souvent l'origine de cette inspiration. Ils montrent aussi le rôle du sommeil chez certains artistes dans la composition et en arrivent à formuler une théorie de l'inspiration automatique et inconsciente, de l'inspiration polygonale, à l'appui de laquelle ils citent les faits de Tartini, Schumann, Schubert... (Chabaneix, Régis). « Ce qui semble acquis, dit M. Ribot, c'est que la génialité ou du moins la richesse dans l'invention dépend de l'imagination subliminale, non de l'autre, superficielle par nature et promptement épuisée. Inspiration signifie imagination inconsciente et n'en est même qu'un cas particulier. L'imagination consciente est un appareil de perfectionnement. »

Je ferai d'abord remarquer que les deux grands caractères « soudaineté, impersonnalité » de l'inspiration ne prouvent rien ni pour ni contre la théorie polygonale exclusive. Ce sont des caractères mystérieux qui peuvent se présenter dans tous les psychismes, dans le supérieur comme dans l'inférieur. Dans les réflexions les plus volontaires et les plus conscientes, se passant certainement en O, nous avons parfois brusquement de ces

révélations subites, que nous n'expliquons pas. Ce sont des associations rapides et neuves, dont nous ne voyons pas le mécanisme. Ce sont des créations.

En fait, je crois que, physiologiquement, chez les équilibrés l'inspiration, l'imagination créatrice a pour organes à la fois les deux ordres de centres psychiques qui s'unissent dans la collaboration quotidienne. Gœthe décrit admirablement l'amalgame, la combinaison, la « chimie, *à la fois inconsciente et consciente* » qui aboutit à la production géniale. Dans beaucoup de compositions, il ne faut pas, comme dit Chabaneix, voir du subconscient, mais « au contraire exagération d'attention consciente. »

Dans les cas où le polygone paraît avoir la plus grande activité, c'est encore O qui lui a donné l'idée et l'a lancé sur une piste. O crée, le polygone rumine et, par suite, contribue puissamment à trouver l'expression.

Il y a d'ailleurs des types physiologiques différens, suivant que prédomine O, le polygone ou la collaboration équilibrée des deux. Il faut d'ailleurs remarquer que l'équilibre parfait n'est pas un signe de plus grande supériorité: au contraire! Les grands supérieurs sont des déséquilibrés, parce qu'ils ont une grande prédominance d'une partie. Les très équilibrés sont des médiocres. En général, les talens sont plus équilibrés que les génies. Ce qui ne veut pas dire que le génie soit une névrose et doive être rapproché de l'épilepsie.

C'est avec les types de déséquilibrés ou de moins bien équilibrés qu'on voit mieux le rôle respectif de chaque psychisme dans l'inspiration et dans la composition : certains sujets sont plus polygonaux que d'autres. De plus, la force de ces divers centres varie infiniment suivant les personnes. Certains ont, dans leur psychisme inférieur, une force intellectuelle infiniment plus forte que d'autres dans tout l'ensemble de leur psychisme.

Mais, toutes choses égales d'ailleurs, l'imagination polygonale ne fait pas neuf comme l'imagination de O. Le summum de la production exclusivement polygonale est réalisé par les romans des médiums. Et M. Ribot cite les rêveries d'Hélène Smith comme exemple d'imagination créatrice.

C'est bien là en effet de l'imagination constructive. Mais ces romans sont au fond simples, peu élevés, nullement neufs; il n'y a là rien de créateur ni de génial.

Ainsi la langue martienne qui semble une merveilleuse invention d'Hélène n'est au fond que du français, comme syntaxe et grammaire; le polygone du médium avait coulé ses élucubrations, à apparences baroques et inédites, dans les moules accoutumés de la seule langue réelle dont elle eût connaissance. Le professeur de Genève a très bien montré que, malgré toutes les apparences, dans le roman martien (comme dans les autres cycles du même médium), il n'y avait rien de neuf, rien de créé.

« C'est, dit-il, une bonne et sage petite imagination de dix à douze ans, qui trouve déjà suffisamment drôle et original de faire manger les gens de là-haut dans des assiettes carrées avec une rigole pour le jus, de charger une vilaine bête, à œil unique, de porter la lunette d'Astané (c'est un Martien), d'écrire avec une pointe fixée à l'ongle de l'index au lieu d'un porte-plume, de faire allaiter les bébés par des tuyaux allant directement aux mamelles d'animaux pareils à des biches... Rien des *Mille et une Nuits*, des *Métamorphoses d'Ovide*, des *Contes de fées* ou des *Voyages de Gulliver*. Pas trace d'ogres, de géans ou de véritables sorciers, dans tout le roman. On dirait l'œuvre d'un jeune écolier, à qui on aurait donné pour tâche d'inventer un monde aussi différent que possible du nôtre, mais réel, et qui s'y serait consciencieusement appliqué en respectant naturellement les grands cadres accoutumés, hors desquels il ne saurait concevoir l'existence, mais en lâchant la bride à sa fantaisie enfantine sur une foule de points de détail, dans les limites de ce qui lui paraît admissible d'après son étroite et courte expérience. »

Et ce que Flournoy dit là d'Hélène Smith, on peut le dire aussi justement de tous les médiums, qui, dans les séances de spiritisme, ne font preuve d'aucune imagination créatrice.

« Comment, dit M. Pierre Janet, comment les lecteurs de ces messages (des esprits évoqués) ne se sont-ils pas aperçus que ces élucubrations, tout en présentant quelques combinaisons intelligentes, sont, au fond, horriblement bêtes et qu'il n'est pas nécessaire d'avoir sondé les mystères d'outre-tombe pour écrire de semblables balivernes. Corneille, quand il parle par la main des médiums, ne fait plus que des vers de mirliton et Bossuet signe des sermons dont un curé de village ne voudrait pas pour son prône. Wundt, après avoir assisté à une séance de spiritisme, se plaint vivement de la dégénérescence qui a atteint,

après leur mort, l'esprit des plus grands personnages; car ils ne tiennent plus que propos de démens et de gâteux. Allan Kardec, qui ne doute de rien, évoque tour à tour des âmes qui habitent des séjours différens et les interroge sur le ciel, l'enfer et le purgatoire... Mais qu'on lise la déposition de M. Samson ou de M. Jobard, de ce pauvre Auguste Michel ou du prince Ouran, et l'on verra que ces braves esprits ne sont pas mieux informés que nous et qu'ils auraient grand besoin de lire eux-mêmes les descriptions de l'enfer et du paradis, données par les poètes, pour savoir un peu de quoi il s'agit... Ce serait vraiment à renoncer à la vie future, s'il fallait la passer avec des individus de ce genre. »

N'étudiant pas, dans cet article, le spiritisme et sa valeur, je ne retiens de ces constatations très exactes qu'une chose : ce sont les limites de l'imagination polygonale, même quand elle est portée à son summum, comme chez les médiums.

Pour créer véritablement, en art ou en littérature, ou en science, l'homme n'a pas trop de son entier psychisme : le psychisme polygonal est un puissant collaborateur de O, mais c'est toujours un *psychisme inférieur*.

Il y a une dernière question, dont l'exposé complet nécessiterait tout un article, mais que je dois indiquer en terminant : c'est le rôle respectif des deux psychismes dans le problème de la *responsabilité individuelle*.

Je ferai remarquer d'abord que je ne prétends m'occuper ici que de la responsabilité physiologique et médicale, bien distincte de la responsabilité morale. Quelle que soit l'opinion philosophique et religieuse d'un expert, quelle que soit sa manière de voir sur le libre arbitre, le principe de l'obligation, du mérite et du démérite, il a l'exclusif devoir de déterminer si l'*outil* matériel de l'accusé est sain ou malade, si son système nerveux est dans un état suffisant d'intégrité pour qu'il puisse être déclaré *médicalement responsable*. Le médecin doit tellement se cantonner dans ce rôle exclusif qu'il peut déclarer médicalement responsable un sujet que, juré, il ne déclarerait pas *coupable*.

On peut donc dire, sans se faire anathématiser ou brûler, que la responsabilité physiologique ou médicale est *fonction* des centres nerveux, des *centres psychiques*. Dès lors, la question se

pose : les divers centres psychiques sont-ils, également et au même titre, facteurs de responsabilité?

Je crois pouvoir catégoriquement répondre : Non. On n'est pas responsable de ses actes polygonaux; on est responsable des actes de O.

En prenant des types bien nets de fonctionnement isolé du psychisme inférieur, la démonstration est claire. Un hypnotisé, un somnambule ne sont pas responsables des actes commis pendant leur crise, c'est-à-dire quand ils n'agissent qu'avec leurs centres psychiques inférieurs. La chose est si vraie que, si un crime est commis par un hypnotisé, la condamnation devra atteindre le seul hypnotiseur, celui dont O a déterminé l'acte polygonal du sujet. On ne punit que O; O seul est responsable.

Ce qu'on appelle acte libre et volontaire est (en dehors de toute idée philosophique ou religieuse sur le libre arbitre et sur l'âme) un acte de très haute synthèse psychique. Pour que le sujet en soit responsable, il faut que tous ses centres psychiques soient intervenus dans la décision prise; il faut que O ait exercé sa haute fonction de conscience, de jugement et de volition.

Si la dissociation des deux psychismes est moins complète, mais existe dans une certaine mesure, la responsabilité ne sera pas abolie; mais elle pourra être atténuée ou diminuée, dans une proportion plus ou moins grande.

A cette catégorie appartiennent les crimes passionnels et les crimes grégaires. La passion, l'entraînement des foules diminuent dans une proportion variable le contrôle du sujet, émancipent plus ou moins son polygone, atténuent par suite plus ou moins sa responsabilité, qui se déplace parallèlement sur le meneur.

La même distinction, que je crois féconde, s'applique aux maladies du psychisme.

Les progrès de l'analyse clinique dans les maladies du système nerveux ont fait voir qu'il y a un élément psychique indiscutable dans des maladies qui n'entraînent pas l'internement, qui ne sont pas des maladies mentales, l'hystérie par exemple. Si on ne distingue pas les deux psychismes, le mot mental et le mot psychique deviennent synonymes et alors toutes les maladies psychiques sont considérées comme entraînant l'irresponsabilité. Tous les hystériques deviennent irresponsables et cependant tous les hystériques ne doivent pas être internés dans des asiles d'aliénés.

De même si, avec Bernheim, on étend le mot suggestion à toutes les influences d'un psychisme sur un autre, on déclarera irresponsables non seulement ceux qui ont été réellement suggérés dans l'hypnose, mais ceux qui ont été persuadés, conseillés, entraînés... Tous les mobiles et tous les motifs deviennent des instrumens de suggestion. Et comme seul le fou agit sans mobiles et sans motifs, tous ceux qui ne sont pas fous deviennent irresponsables.

Cet abus de l'irresponsabilité disparaîtra ou deviendra bien moins dangereux si on sépare soigneusement les deux ordres de psychisme : il n'y a d'irresponsabilité que quand O n'est pas intervenu dans l'acte ou quand O est malade.

Il faut donc distinguer les maladies mentales, qui sont les maladies de O et entraînent l'irresponsabilité, et les maladies psychiques qui peuvent laisser O intact et par suite laisser la responsabilité intacte ou seulement l'atténuer.

De même, pour la suggestion et la persuasion : si j'endors un sujet, si j'annihile son O, que je m'adresse à son polygone ainsi désagrégé et que, dans cet état, je lui fasse commettre un crime, il n'est pas responsable et je suis seul coupable. Mais si, comme je m'efforce de le faire en ce moment, je m'adresse à l'entier psychisme de mon lecteur, si je cherche à le persuader, si je cherche à convaincre son O, au lieu de chercher à l'annihiler comme tout à l'heure, je ne lui enlève aucune responsabilité des actes qu'il pourra commettre après la lecture de mon article.

Ainsi envisagée, la question du psychisme inférieur dépasse le domaine ordinaire de la physiologie et de la médecine et apparaît comme un de ces grands chapitres de biologie humaine, qui intéressent les philosophes, les sociologues et... tout le monde.

Dr J. Grasset.

L'ALLEMAGNE CATHOLIQUE

ENTRE 1800 ET 1848

VII[1]

L'ANNÉE 1848

Les révolutions naissent d'un incident ; souvent il est tragique, parfois comique : à Paris, en 1848, ce fut un soldat qui par mégarde fit partir son fusil ; à Munich, à la même époque, ce fut une danseuse qui fit claquer les portes. Sur l'heure, on n'entrevoit rien de plus qu'un tout petit fait, qui ressemble à une chiquenaude du hasard, et cette chiquenaude met en branle un peuple. Les seules révolutions efficaces, et dont les conséquences soient durables, surgissent on ne sait comment et presque on ne sait d'où, comme des improvisations et non comme des complots, et l'on dirait plutôt des puissances naturelles qui se déchaînent, que des volontés humaines qui se combinent. C'est la victoire de l'indiscernable force des choses sur la docte dialectique des prophètes : c'est la revanche de Dieu, suprême metteur en scène, sur l'orgueil des hommes d'État, qui d'acteurs deviennent comparses dans une pièce qu'ils n'ont point machinée. Les mouvemens concertés et attendus peuvent troubler l'histoire ; seuls, les mouvemens imprévus et déconcertans la font dévier.

(1) Voyez la *Revue* des 15 juillet 1903, 15 janvier, 1er et 15 septembre 1904, 1er et 15 février 1905.

La logique toute pure et toute crue du doctrinarisme suffisait en 1830 pour dérouler les « Trois Glorieuses : » elles succédaient, comme une pénalité normale, à ce délit qu'avait été la violation de la Charte ; elles avaient quelque chose de rationnel, de sage en leur turbulence, de bourgeois en leur exaltation ; et par le caractère de nécessité palpable et presque démontrable qu'affectèrent les péripéties du drame, ce fut, à proprement parler, la dernière des tragédies classiques. Dix-huit ans plus tard, le dénouement en était bafoué par un peuple brusquement soulevé, et subitement souverain.

1848, au contraire, secoua la vieille Europe d'une secousse qui dure encore, et qui probablement est sans fin. Ni à Paris ni à Carlsruhe, ni à Vienne ni à Berlin, vous n'apercevez, cette année-là, un épisode provocateur, tel que l'avait été le coup de canif donné dans la Charte : d'un bout à l'autre de l'Europe, la révolution eut ses raisons, sourdement profondes, lointainement occultes, que la raison des spectateurs ne connut point. La révolution de 1830, croisant les baïonnettes pour les abstractions constitutionnelles, avait été une sorte de post-scriptum à cette tragi-comédie du rationalisme politique qui s'appelle la Révolution française ; les insurrections de 1848, avec leur caractère plus social, avec leurs visées plus concrètes, furent partout une œuvre d'instinct; et franchement, sincèrement, quelque chose de l'âme populaire y vibra.

Habitués par le romantisme à vivre en un certain contact avec l'âme populaire, et dressés par une longue expérience à détester l'étroitesse des bureaucraties d'État, les catholiques d'Allemagne, sans ambages, se saisirent des nouveautés politiques que leur apportait l'année 1848, et tâchèrent d'exploiter, pour l'avantage de leur Église, les libertés et les droits que la révolution leur procurait. Nous assisterons, au cours de cette étude, à une sorte de travail d'adaptation entre le catholicisme allemand et les circonstances révolutionnaires : travail si prudemment et si adroitement combiné, que lorsqu'en 1849 et 1850 une réaction se dessinera, en Allemagne, contre les aspirations et les conquêtes de 1848, le catholicisme seul continuera d'en garder le bénéfice.

Le livre publié par Buss en 1847 et intitulé : *La communauté des droits et des intérêts du catholicisme en France et en Allemagne*, dénote l'état d'esprit des catholiques au début de la crise.

Buss, en un endroit de ce livre, recense les différentes forces sur lesquelles ils pourraient s'appuyer. L'épiscopat, dit-il, se perd en des marchandages; les souverains ont de pieux désirs, mais c'est la bureaucratie qui agit, et ses actes sont impies; les Chambres hautes sont des Chambres de bureaucrates; dans les Chambres basses, l'éducation rationaliste inculquée par l'État porte ses fruits. Les catholiques doivent ne compter que sur eux-mêmes, qu'ils développent leurs associations, qu'ils s'unissent pour le vote, qu'ils aient une presse, qu'ils pétitionnent! Jusqu'ici, ils s'abandonnèrent au quiétisme; « chacun d'entre eux, à l'avenir, deviendra une puissance morale, si devant les yeux il a les nécessités de son Église, par-dessus lui Dieu, derrière lui la prière de l'Église militante. » Ainsi parlait, l'année qui précéda la révolution, le tribun populaire qui, dans l'assemblée de Mayence, en octobre 1848, mobilisera, d'un geste belliqueux et déjà vainqueur, le catholicisme allemand. Avant que la révolution ne fût mûre, Buss était mûr, lui, pour en profiter.

I

Il y avait un État, en Allemagne, où l'Église, confiante, s'était appuyée sur la protection d'un roi. Louis de Bavière, de longues années durant, avait répondu à cette confiance; par ses soins, un épiscopat bavarois avait commencé de se former : hommes de foi robuste, de verbe grave, de science estimée. Ils s'appelaient Reisach à Munich, Hofstaetter à Passau, Weis à Spire.

Louis de Bavière, pendant bien longtemps, avait servi de lien entre la pensée catholique et l'efflorescence artistique par laquelle s'illustrait Munich : son règne avait marqué l'alliance du romantisme avec l'Église, sous les auspices de la royauté. Hostile aux Jésuites dans sa jeunesse, il avait fini, à leur endroit même, par se relâcher de ses rigueurs; et malgré les difficultés qu'il avait eues avec son clergé lorsqu'en 1840 il avait réclamé des solennités catholiques pour l'âme protestante de sa mère, on aimait à célébrer, en lui, un roi catholique, et à lui rapporter l'honneur du réveil religieux dont la Bavière offrait le spectacle, et dont les principaux ouvriers, les Goerres, les Phillips, les Windischmann, les Lasaulx, étaient des Prussiens ou des Rhénans immigrés, appelés et recueillis à Munich par la bienveillance royale. A Munich, grâce à Louis de Bavière, le catholi-

cisme allemand faisait parade de ses énergies intellectuelles et rehaussait le prestige personnel de la nation bavaroise.

Subitement, en 1847, cette capitale fut la proie d'une bourrasque : la disgrâce du catholicisme y fut solennellement offensante. Il fut d'abord expulsé du pouvoir, dans la personne du ministre Abel et de ses collègues; puis expulsé de l'Université dans la personne de Lasaulx, de Phillips, de Doellinger, de Deutinger, de Sepp. En quelques mois, l'effort de vingt-deux ans de règne fut annihilé. Un autre Louis Ier s'affichait, amer et colérique à l'endroit des « ultramontains; » et le libertinage de la pensée, brusquement déchaîné par des hommes de valeur médiocre, se mettait au service d'un autre libertinage.

Lola Montès, la danseuse andalouse, pour laquelle un journaliste parisien avait récemment perdu la vie, avait exigé du Roi ce changement de décor. Près du trône, les regards des populations étaient habitués à chercher l'autel, et c'est Lola Montès qu'ils rencontraient. Les adversaires de l'Église s'étaient posés en « Lolamontains, » pour mieux combattre les ultramontains, qui avaient protesté par voie d'adresses contre l'acte royal concédant à l'Andalouse l'indigénat bavarois. La terre d'élection du catholicisme allemand était perdue; l'Église concluait une fois de plus, qu'en acceptant, lorsqu'ils survenaient, les bienfaits des rois, elle devait apprendre à s'en passer.

Son deuil devint subitement plus profond : à la fin de janvier 1848, la nouvelle courut, d'un bout à l'autre de l'Allemagne, que Goerres agonisait. L'œuvre de Lola Montès était achevée par la mort : l'Université de Munich changeait de face. Louis de Bavière, en la bouleversant, n'avait pas osé toucher à Goerres : une autre main, celle de Dieu, se posait sur son prophète, et l'enlevait. Il laissait, inachevé, un article sur le *Sonderbund*. Son activité de publiciste catholique s'était inaugurée, vingt-deux ans plus tôt, par un bruyant opuscule sur un épisode suisse de politique religieuse; et c'est pour le catholicisme suisse, encore, qu'il versait une dernière goutte d'encre. L'agonie brisa sa plume : l'enseignement qu'il voulait donner à la démocratie suisse, et par elle à toutes les démocraties, demeura interrompu. Son lit de mort fut hanté de visions tragiques. Il traversa certains délires où s'exprimèrent, en un hoquet suprême, les convictions passionnées de sa vie tout entière. L'histoire du monde se promenait en hallucinations, devant son œil fiévreux.

Il demandait des prières pour le peuple : « Les peuples déracinés ne revivent plus ; priez pour les peuples qui ne sont plus rien ! » Une nuit, il se crut veillé par « un petit homme qui lui disait de grandes paroles : » c'était saint Paul. Le 29 janvier au matin, Goerres n'était plus. « Il semble qu'on fait un saut dans le noir, » gémissait le peintre Steinle. Goerres disparaissait à l'heure fugitive où les Lolamontains étaient tout, où les ultramontains et les peuples semblaient n'être plus rien, où son imagination déconcertée mourait à l'espérance ; mais c'était, au contraire, dans l'année qui s'inaugurait, que les peuples allaient recommencer d'être tout. S'il eût vécu quelques mois encore, il eût assurément pris sa place dans ce parlement de Francfort où l'Allemagne allait s'essayer à vivre. Moïse, du moins, était mort en vue de la Terre promise ; Goerres, que Gentz, autrefois, appelait un autre Moïse, succombait en vue des ténèbres. Mais trois jours après sa mort, le mois de février s'ouvrait, qui devait assurer à l'année 1848 une figure unique dans l'histoire.

Avec la mort de Goerres, avec la défection de Louis Ier, bientôt suivie de son abdication, s'achevait la période glorieuse de l'école de Munich : même au temps où elle avait trouvé un surcroît de force dans les sympathies royales, elle avait professé, fièrement, que l'Église ne doit souhaiter pour elle-même qu'une autonomie parfaite, sans privilèges offensans. Du jour où les protestans bavarois avaient interprété comme un acte religieux, choquant pour leur conscience, l'ordre donné aux soldats de s'agenouiller devant le Saint-Sacrement, Doellinger, après avoir polémiqué contre eux, avait été le premier à déclarer qu'on devait avoir égard à leur susceptibilité. L'Église, non plus en Bavière qu'ailleurs en Allemagne, ne demandait aucune faveur, mais seulement le respect de son indépendance spirituelle. Et de tout temps, pour obtenir ce respect, les publicistes de Munich avaient mis leur confiance dans le peuple, beaucoup plus que dans les souverains. Ainsi dès 1830, à la nouvelle que les catholiques de la province ecclésiastique du Haut-Rhin songeaient à invoquer l'empereur d'Autriche contre l'absolutisme des petits États, Moy écrivait au *Mémorial catholique*, de Paris : « Les principes que ces États ont établis étant puisés en grande partie dans la législation autrichienne elle-même, nous ne saurions nous attendre de ce côté à quelque démarche énergique ni à quelque mesure efficace. Loin de nous en affliger, nous ne sau-

rions nous empêcher de nous écrier : Quel bonheur que Rome soit obligée enfin de s'adresser aux peuples, et les peuples de recourir à Rome ! »

On croit dans ces lignes entendre Lamennais ; mais on devine, aussi, à quelles espérances enthousiastes se durent abandonner les hommes de cette école lorsque, en 1847 et 1848, Pie IX en personne, suivant les propres paroles d'un orateur catholique du Congrès de Mayence, était salué par les protestans eux-mêmes comme le défenseur de la liberté européenne. Les principes dont allait s'inspirer l'Église d'Allemagne, en 1848, étaient ceux où s'était toujours complu l'école de Munich, et que les déceptions mêmes de cette école ne faisaient que justifier. Le seul souverain sur qui les catholiques d'Allemagne eussent vraiment compté depuis un quart de siècle les avait laissés là pour une ballerine ; mais l'année 1848 installait un autre souverain, le peuple.

II

La question religieuse tint peu de place, ou même point du tout, dans la brusque et rapide campagne électorale qui précéda les élections au parlement de Francfort et à la Chambre de Berlin. Les souvenirs de Pierre Reichensperger sur le parlement préparatoire (*Vorparlament*) tenu à Heidelberg au début d'avril, témoignent que les questions politiques étaient seules à l'ordre du jour, et que les préoccupations confessionnelles ne prétendaient alors à aucun écho. Il en fut dans le peuple allemand comme dans cette assemblée préalable : les pages où Pierre Reichensperger nous raconte sa candidature en pays Rhénan, son programme, son échec pour Francfort, son succès pour Berlin, tiennent les affaires religieuses en un complet silence. L'archevêque Geissel, il est vrai, chargea les ecclésiastiques de son diocèse de mettre leurs ouailles en garde contre les hommes qui, « se tenant sous la domination d'anciens préjugés, voudraient qu'il ne fût plus question de droits, de liberté, d'indépendance, lorsqu'il s'agit du domaine de l'Église. » Mais on ne précisait point ; on ne sortait pas des phrases assez générales. « Je ne défendrai pas le droit de ceux qui pensent autrement que moi ou le droit des incroyans moins fermement que le mien propre, » écrivait Auguste Reichensperger.

On chercherait vainement, au printemps de 1848, un pro-

gramme catholique; les électeurs se préoccupèrent simplement d'envoyer à Francfort et à Berlin des hommes de bonne volonté, prêtres ou laïques, aimés au fond de leurs campagnes ou dans l'enceinte de leurs petites villes, et désignés, bien souvent, par le curé doyen.

A la Chambre de Berlin, qui ouvrit ses séances le 22 mai, il y avait deux prélats, Geissel, de Cologne, et Drepper, de Paderborn, trente-neuf prêtres et un certain nombre de catholiques laïques. On ne forma pas un parti confessionnel : Berg, un chapelain d'idées avancées, qui appartenait à l'archidiocèse de Cologne, siégeait à gauche ; Walter, le canoniste de Bonn, au centre gauche; Pierre Reichensperger, plus à droite ; Geissel, l'archevêque, se tenait à l'écart de toute fraction. Les *Mémoires* de Walter et de Pierre Reichensperger laissent une assez complexe impression de l'attitude des catholiques dans la Chambre berlinoise : à certains jours, on parlait d'un rapprochement entre eux et les républicains; d'autres fois, ils entraient en compromis avec les constitutionnels pour la formation du bureau de l'assemblée. Pierre Reichensperger affectait un loyalisme si scrupuleux, qu'il fut choisi par Frédéric-Guillaume pour aller à Francfort, à l'automne, expliquer la conduite de la monarchie à l'endroit de la Chambre, et qu'il fut ensuite chargé par le ministre Manteuffel d'écrire une apologie de la politique royale, en réponse à un opuscule hostile de Rodbertus. Aux heures tumultueuses, tous les catholiques du pays Rhénan et de la Westphalie, à l'exception du chapelain Berg, votèrent comme le voulait la couronne; mais cela n'empêchait pas certains d'entre eux de vivre en excellente cordialité avec des démocrates tels que Waldeck, et de gagner ainsi, parmi les partis de gauche, quelques sympathies actives pour la cause de la liberté de l'Église.

Au parlement de Francfort, trois évêques siégeaient : Müller, de Münster, Diepenbrock, de Breslau, Geritz, d'Ermeland. Müller avait longuement hésité à se laisser élire ; il se rendit compte, lorsque, à la première séance, il essaya de faire décréter des prières publiques, que sa parole épiscopale était comme dépaysée. Geissel lui proposa, le 21 mai, de faire voter par le parlement la formule suivante :

Liberté de la foi et de la pratique religieuse privée et publique ; indépendance complète de toutes les sociétés religieuses à l'endroit de l'État, en tout ce qui concerne leur constitution garantie et protégée, leur auto-

nomie personnelle et leur gouvernement personnel tant au sujet des personnes qu'au sujet des choses : égalité de toutes les associations religieuses au point de vue des droits civils.

Le programme était large, éclectique, généreux; il nous donne, en leur substance, les revendications religieuses du plus illustre archevêque de l'Allemagne. Geissel demandait à Müller, par surcroît, s'il ne serait pas opportun d'adresser au Parlement une sorte de déclaration des droits de l'épiscopat. Müller l'en dissuada; et Diepenbrock pensait comme Müller : « Ici, écrivait-il, nous sommes comme des hiboux, parmi les corbeaux, les corneilles et les pies. » L'épiscopat d'Allemagne, dont les membres, on le voit, ne se mêlaient aux travaux parlementaires qu'avec une réserve ennuyée, s'effaça derrière les simples prêtres et derrière les simples laïques.

Les représentans catholiques se disséminaient un peu partout dans l'assemblée : le général Radowitz appartenait aux droites, le curé Ketteler prit d'abord place à l'extrême gauche. L'idée catholique n'avait point une attitude d'isolée, elle semblait être en visite dans tous les partis, et cela lui fut une force. Sur l'heure même, le rôle et la situation parlementaires de ceux qu'on appelait les « ultramontains » furent assez malaisés à connaître et à définir : les récits des témoins oculaires sont à cet égard fort contradictoires. Deux des chroniqueurs qui, au lendemain de cette assemblée, narrèrent leurs souvenirs en de copieux volumes, Biedermann et Laube, inclineraient à exagérer l'activité occulte des catholiques ; à plaisir, ils semblent se créer un spectre noir, afin de s'en effrayer. Le pasteur Jürgens, membre comme eux du parlement, était d'un tout autre avis : de son contact avec ses collègues de l'autre confession chrétienne, il avait remporté, lui, une excellente impression; dans son livre, il raille agréablement Biedermann et Laube, et s'amuse aux dépens de l'un de ses coreligionnaires maladroits, qui commit un jour l'erreur d'aborder mystérieusement un député et de lui représenter que, dans l'intérêt du protestantisme, il convenait d'offrir l'empire au roi de Prusse. Le bavard sut trop tard que le député ainsi sermonné était un catholique.

La confusion du point de vue politique et du point de vue ecclésiastique, écrira en 1851 le général Radowitz, est de part et d'autre pernicieuse. L'Église catholique ne peut pas être mêlée à la politique quotidienne,

sans diviser ses adhérens et sans compromettre le but de l'institution ecclésiastique. Le catholique comme tel ne peut entrer dans aucune combinaison de parti politique, dans aucune rivalité avec les enfans du siècle. Des associations catholiques doivent se tenir au-dessus des partis politiques, et non point former des partis politiques; elles doivent travailler à clore les discordes existantes, non point à en créer de nouvelles.

On ne saurait mieux résumer l'attitude des catholiques au parlement de Francfort. Des questions innombrables surgissaient; la constitution même de l'Allemagne était en jeu : on ne sentit point se dessiner, encore, à ce sujet, une opinion catholique. Il y avait évidemment, parmi les députés de cette croyance, une majorité de partisans de la Grande Allemagne (*Grossdeutsch*), hostiles à toute mesure qui excluait l'Autriche du Corps Germanique et qui risquait, par là même, d'assurer à l'élément protestant la prépondérance dans une Allemagne rajeunie; mais, à côté de cette majorité, Radowitz, qui présidait aux discussions religieuses de tous ses collègues catholiques, travaillait ouvertement pour Frédéric-Guillaume IV. C'est plus tard seulement, lorsque se rapprochera l'éventualité d'un empire prussien protestant, qu'on pourra distinguer une conception catholique et une conception protestante des questions politiques allemandes; en 1848, cette discorde d'idées, qui, dans l'Empire évangélique nouvellement proclamé, servira de prétexte au *Culturkampf*, n'était pas encore mûre.

Il n'y eut jamais, à Francfort non plus qu'à Berlin, malgré le désir qu'en avaient Ketteler et quelques autres députés, un parti nommément catholique; et ce qu'on baptisa parfois de ce terme, ce fut une réunion de députés, convoqués par l'initiative du prince évêque Diepenbrock, et qui pendant quelques mois, à partir du 14 juin, sous la présidence de Radowitz et la vice-présidence d'Auguste Reichensperger, étudièrent en commun les questions religieuses soumises aux discussions de l'assemblée.

III

Le temps était loin où, dans la protestante ville de Francfort, un catholique ne pouvait même pas arriver aux fonctions de veilleur de nuit; où la famille Schlosser, de bonne lignée bourgeoise alliée à celle de Gœthe, était, pour crime de conversion à la foi romaine, exclue du sénat francfortois. La destinée vou-

lait que cette ville intolérante abritât la première manifestation publique du catholicisme allemand.

La commission chargée de déclarer les « droits fondamentaux » déposa le 3 juillet un premier projet, qui proclamait la liberté de conscience et supprimait, pour toutes les sociétés religieuses nouvelles, l'obligation de se faire reconnaître par l'État. Les adhérens de Ronge avaient plus de raison que les catholiques, de se réjouir d'un tel libellé ; leur indépendance à l'endroit de l'État était formellement reconnue; l'indépendance de la confession catholique, celle de la confession protestante, étaient passées sous silence.

Le rapporteur, pour expliquer cette omission, alléguait trois motifs : d'abord l'effroi de remuer à nouveau les questions confessionnelles; puis la peur que l'État, si l'on déclarait l'Église absolument libre, ne fût contraint de prendre des mesures préventives contre les empiétemens de cette affranchie; enfin la nécessité d'envisager les conditions spéciales de l'Église évangélique, qui, de par sa constitution, s'était développée dans une sorte de fusion avec les souverainetés laïques. En définitive, c'était par crainte du catholicisme et par égard pour le protestantisme que la commission francfortoise s'abstenait d'affirmer l'autonomie des Églises. En ce qui regardait les questions scolaires, elle avait été sollicitée de proclamer, en principe, la séparation de l'école et de l'établissement religieux; elle s'y refusait, en considération de certains pays d'Allemagne où ces deux institutions formaient un bon ménage, qu'il serait inopportun de faire divorcer.

C'était, en résumé, et quoi qu'elle en eût, une commission conservatrice, ennemie des thèses bruyantes qui pourraient entraîner des bouleversemens superflus; elle excellait à mettre un voile sur les idées litigieuses et à passer à côté d'elles, en les saluant, mais en se gardant de les découvrir. Le parlement renfermait un certain nombre d'indiscrets, de toutes nuances et de toutes origines, qui chiffonnèrent cet élégant travail, et les catholiques n'y furent pas les moins empressés.

Tout Allemand est libre dans la pratique générale privée et publique de sa religion, proposait la Commission. Le délit et l'infraction commis dans l'exercice de cette liberté sont punissables par la loi.

Les députés catholiques, surtout Auguste Reichensperger,

s'effrayèrent du caractère vague de ce mot « loi. » Des législations d'exception, spécialement dirigées contre une confession religieuse, ne pourraient-elles pas surgir à l'abri de ce paragraphe ! Ils préféraient que l'article mentionnât formellement la « législation générale » ou le « code pénal général » et marquât ainsi, d'une façon plus expresse, que les délits visés rentraient dans le droit commun.

De nouvelles sociétés religieuses peuvent se fonder, continuait la Commission; une reconnaissance de leur confession par l'État n'est pas nécessaire.

Les catholiques, aux lieu et place de cet article, proposaient la rédaction suivante :

Les sociétés religieuses existantes et celles qui se forment sont, comme telles, indépendantes de la puissance de l'État; elles règlent et administrent leurs affaires en toute indépendance. L'installation des autorités d'Église n'est soumise à aucune collaboration de la part du pouvoir civil, pas même en vertu d'un droit de patronat. La publicité des actes ecclésiastiques n'est soumise qu'à ces restrictions auxquelles sont soumises toutes les autres publications. A chaque société religieuse sont garantis la possession et le libre emploi de leurs biens, et des institutions qu'elles possèdent pour le culte, l'enseignement et la bienfaisance.

Au bas de ce texte figuraient quarante-six signatures, dont quelques-unes étaient protestantes.

Devant le parlement, la discussion remplit huit séances ; soixante-cinq orateurs y prirent part. L'assemblée, durant cette période, eut l'aspect d'un concile, dans lequel, à côté de la foi, l'incroyance avait une voix. Lasaulx, le philologue de l'université de Munich, fit, tout laïque qu'il fût, un véritable sermon : dans un élan qui surprit, il se complut à rapprocher les épisodes de l'histoire de l'Église et les faits de la vie du Christ : au massacre des Innocens correspondaient, dans sa pensée, les premières exécutions de martyrs; à la tentation du Christ dans le désert, les tentations des anachorètes d'Égypte ; la lutte des deux confessions chrétiennes rappelait ces débats qui s'élevèrent entre les disciples au sujet du miracle eucharistique ; la crise du XIXe siècle répétait les jours du Calvaire, et la résurrection suivrait... La tribune, à d'autres heures, faisait entendre de tout autres échos; des radicaux s'y précipitaient, Vogt, Jordan. « Je suis pour la séparation de l'Église et de l'État,

criait Vogt, mais c'est à la condition que ce qu'on appelle Église soit anéanti. Pour moi toute Église, quelle qu'elle soit, est un obstacle à la civilisation. » « L'Église en tant qu'Église, reprenait Jordan, en tant que puissance extérieure, en tant que puissance régnant sur la conscience, doit succomber. »

Entre le mysticisme de Lasaulx et le dogmatisme matérialiste de Vogt et de Jordan, il y avait place pour d'infinies variétés d'opinion; elles s'épanouissaient à loisir, dans l'interminable débat; on avait l'impression, à de certaines minutes, que les extrêmes se touchaient. Les catholiques réclamaient l'indépendance de l'Église, les radicaux la séparation; les uns et les autres, la suppression du droit de patronat.

Indépendance, séparation : les deux idées pouvaient, au regard de certains spectateurs inexpérimentés, paraître connexes. Mais les théologiens en jugeaient autrement, les hommes politiques aussi. Doellinger, le futur évêque Foerster, le curé tyrolien Beda Weber, demeuraient attachés, comme théologiens, à cette maxime fondamentale, que la société civile ne doit point être étrangère à la pensée religieuse : la « séparation, » au sens où l'entendaient les radicaux, leur paraissait un acheminement vers l'athéisme d'État. Au demeurant, derrière cette façade d'athéisme, l'Église aurait-elle véritablement son indépendance? Les catholiques avaient de sérieuses raisons d'en douter; car une théorie se faisait jour, parmi les radicaux, d'après laquelle les communes devaient reprendre sur l'Église ce droit de patronat, dont on dépouillerait l'État et les particuliers. En donnant au pouvoir communal une sorte de tutelle sur la paroisse, on introduirait dans la vie de la confession catholique le principe démocratique; le prêtre trouverait dès lors un point d'appui contre l'évêque, et surtout contre Rome... C'est ainsi que les catholiques voyaient se dessiner un péril inédit : n'avaient-ils tant lutté contre les bureaux qui tyrannisaient l'Église que pour la livrer, dans chaque village, au césaro-papisme du corps électoral? La puissance spirituelle allait-elle être asservie aux caprices du peuple, comme hier à un caprice des fonctionnaires? Les radicaux savaient que, dans le petit clergé, les visées des députés catholiques étaient parfois médiocrement accueillies : aux yeux du prêtre frondeur, l'Église indépendante, c'était l'évêque devenant souverain; et dans l'assemblée même de Francfort, un prêtre du Palatinat, Tafel, invoquait cet épouvantail pour

repousser énergiquement toute déclaration d'indépendance de l'Église. La discussion se déroulait à travers des détours inattendus : la crainte inspirée par l'ultramontanisme coalisait en d'imprévus applaudissemens certaines mains qui n'avaient pas coutume de se serrer entre elles. Finalement Foerster, le futur prince évêque de Breslau, dut faire un long discours pour montrer que le péril ultramontain n'existait pas.

Les multiples orateurs, sur quelques bancs qu'ils siégeassent, ne s'occupaient à peu près que du catholicisme; on parlait fort peu des confessions évangéliques. Quelques-uns se rendaient compte qu'une fois détachées de l'État, ces confessions manqueraient de cadre, et peut-être péricliteraient; d'autres répondaient que ce serait tant pis pour elles, si elles ne trouvaient pas en elles-mêmes les élémens nécessaires de vie. Un pasteur protestant de la Bavière, Bauer, fut seul, dans cette lutte, à plaider expressément les intérêts du protestantisme, et à répudier au nom de son Église cette autonomie dont les catholiques lui proposaient le cadeau. Le débat, en fait, était non pas entre le catholicisme et la Réforme, mais entre l'idée d'Église, telle que seul le catholicisme l'incarnait, et la conception de l'hégémonie de l'État sur les consciences.

Phillips, Müller, Radowitz, Doellinger, affectaient de parler en patriotes plutôt qu'en catholiques, en expliquant que ce n'était pas la coexistence des communions chrétiennes qui avait divisé l'Allemagne, mais bien l'immixtion des souverainetés laïques dans la vie de ces communions. Ainsi les revendications catholiques invoquaient en leur faveur la sollicitude de toutes les âmes allemandes pour l'unité germanique. On était au lendemain du jour où, sur une invitation de l'archevêque Geissel, une députation du parlement avait pris la route de Cologne pour s'associer, dans la cathédrale, au sixième centenaire de la pose de la première pierre; et le président Gagern, rendant compte de cette fête catholique, l'avait qualifiée de « fête symbolique, qui signifiait l'union politique de l'Allemagne. » Sous l'impression de ces augustes pronostics, les membres catholiques de l'assemblée de Francfort se complaisaient à chercher la cause de ces divisions allemandes qui, sous les voûtes de Cologne, paraissaient s'aplanir et toucher à leur terme; cette cause, c'était la paix de Westphalie, blâmée jadis par le Saint-Siège, parce qu'elle avait scellé une sorte d'esclavage régional des âmes.

Il y avait deux cents ans exactement que les plénipotentiaires de Münster avaient marchandé aux peuples la liberté de conscience et ne l'avaient formellement reconnue qu'aux souverains ; ils comparaissaient en accusés à la barre du parlement de Francfort; et c'étaient les orateurs catholiques qui les y traînaient. La politique religieuse inaugurée en 1648 était proclamée responsable des infortunes de l'âme allemande et des éclipses du prestige germanique. En face de cette politique, Doellinger dressait l'exemple des États-Unis, de la Belgique surtout, où l'Église était vraiment libre à l'endroit de l'État; et c'est au nom du salut de l'Allemagne que les orateurs catholiques réclamaient en faveur de l'Église allemande un pareil traitement.

Le nouveau roi, Maximilien de Bavière, prisonnier de la réaction anti-catholique que Lola Montès avait déchaînée, possédait, lui, un autre moyen d'unifier et de sauver l'Allemagne. Il faisait présenter au parlement, par son ministre Beisler, un article ainsi conçu : « Les affaires de l'Église chrétienne d'Allemagne, notamment les rapports avec l'État, sont régies par un synode d'Empire. » Tel que le concevait Beisler, ce synode devait comprendre toutes les confessions, lorsqu'il déciderait de questions concernant l'ensemble des intérêts religieux ; il se fragmenterait en synodes confessionnels, pour étudier les intérêts spéciaux des Églises, et pour légiférer. Le joséphisme expirant proposait cette suprême combinaison, qui dut réjouir, dans sa retraite solitaire et stérile, la tristesse de Wessenberg ; le parlement de Francfort écouta Beisler avec curiosité, et lui sut gré d'offrir à Doellinger l'occasion d'un beau discours.

Les amendemens, de jour en jour, s'amoncelaient sur le bureau présidentiel : les questions de priorité furent épineuses, les votes furent complexes. La rédaction proposée par la commission ne satisfaisait à vrai dire presque personne; elle affectait de ne point proclamer le principe de l'indépendance des Églises ; mais après les huit séances où ce principe avait dominé l'assemblée, on ne pouvait songer à le congédier. L'autre rédaction, celle que proposaient les catholiques, était suspecte, et par son origine et par ses détails, à une majorité sur laquelle le grief d'ultramontanisme trouvait aisément prise : elle n'eut pour elle que 99 voix. Le doyen Kuenzer, de Constance, eut l'honneur de présenter le texte qui prévalut.

On connaît déjà cet étrange personnage, ardent partisan du

mouvement synodal, allié tenace du schisme de Ronge, et complice fréquent de l'administration badoise dans ses luttes contre l'archevêché de Fribourg : il était à demi joséphiste, à demi radical, et, par-dessus tout cela, curé catholique. Il voulut élaborer une rédaction dans laquelle il exprimerait, tout à la fois, l'autonomie de l'Église en ce qui regarde ses propres affaires et la subordination de l'Église au législateur laïque. La formule était ainsi libellée :

Toute société religieuse ordonne et gouverne ses affaires avec autonomie, mais reste, comme toute autre société dans l'État, soumise aux lois de l'État.

Il y avait quelque équivoque dans ce texte ; la seconde phrase limitait jalousement la première ; les deux idées que le doyen Kuenzer avait voulu marier entre elles risquaient, dans la pratique, de se contredire et de se combattre, bien loin de s'harmoniser ; mais en votant cet article, le parlement de Francfort mettait un terme au système joséphiste, et fermait un chapitre d'histoire. On ne savait pas exactement, à la lueur confuse d'un pareil texte, ce que serait l'Église d'Allemagne, le lendemain et le surlendemain ; mais ce qui était devenu certain, c'est qu'elle ne ressemblerait pas à l'Église de la veille et de l'avant-veille ; et c'est que le vote émis à Francfort par la représentation du peuple allemand donnait une arme aux sacerdoces contre les tentatives d'immixtion des pouvoirs civils.

Les radicaux avaient à maintes reprises affirmé que l'émancipation des confessions religieuses devait avoir une rançon, et que c'est dans le domaine scolaire que cette rançon serait exigée. Ils firent comme ils l'avaient dit : en dépit d'un discours de Ketteler, 316 voix contre 74 dépouillèrent le clergé, « en tant que clergé, » du droit de surveiller l'école. Ils obtinrent une autre victoire, en faisant voter que Jésuites et Rédemptoristes demeureraient exclus d'Allemagne. Le général Radowitz, qui d'ailleurs représentait en cela l'opinion de la majorité de ses collègues catholiques, avait formellement déclaré, à la tribune, que tout en s'opposant à des mesures d'exception, il croirait devoir, par intérêt pour l'Église, combattre le rétablissement des Jésuites en Allemagne, si ce rétablissement était souhaité. Cette déclaration gênait et paralysait les avocats des Jésuites. Auguste Reichensperger, par un artifice parlementaire, put faire différer d'un mois

environ le vote d'ostracisme; mais lorsque l'intolérante motion revint à l'ordre du jour, les catholiques gardèrent le silence et mirent une joie discrètement maligne à laisser le parlement commettre une bévue, en frappant, en même temps que les Jésuites, « les Rédemptoristes *et* les Liguoriens. » L'ignorant rapporteur s'était figuré que les Rédemptoristes étaient un ordre, et les Liguoriens un autre ; on eût dit qu'il dédoublait ses victimes, pour se donner la sensation de frapper plus fort et d'un coup plus sûr. Mais, en dépit de ces représailles radicales, l'Église catholique sortait à demi victorieuse des délibérations de Francfort, puisqu'elle en sortait autonome.

Montalembert, bientôt, allait tirer de cette histoire un argument pour montrer ce que l'Église peut gagner à un régime de discussions. L'exemple, en effet, était décisif, et d'autant plus frappant qu'il était confirmé par un autre spectacle que donnait la Chambre berlinoise. Là aussi, de juillet en octobre, une commission parlementaire avait travaillé, sous la présidence de Waldeck, un homme de gauche, pour élaborer une constitution ; et dans le projet qu'elle avait rédigé, le principe de l'indépendance de l'Église à l'endroit de l'État, aussi bien dans ses affaires intérieures que dans l'administration de ses biens, était expressément défini.

Geissel déplorait, à Berlin comme à Francfort, les votes émis au sujet de la question scolaire; mais à Berlin comme à Francfort, on émancipait l'Église; et dans cette Prusse où le Hohenzollern, de père en fils, passait pour l'évêque suprême, le présent fait à l'Église romaine par le démocrate Waldeck avait une portée dont bientôt les catholiques s'aperçurent et dont ils profitèrent.

IV

Ne point affecter les allures d'un parti, qui, par sa cohésion même, provoque des coalitions hostiles; et rester au contraire éparpillés à leur gré dans les diverses fractions parlementaires : telle fut l'opportune et fructueuse tactique qu'adoptèrent, tant à Francfort qu'à Berlin, les représentans catholiques. Trop faibles encore pour former un groupement imposant, ils étaient prématurément mêlés à des questions trop graves et trop complexes pour qu'ils osassent concerter entre eux, sur chacune de ces

questions, un avis qui risquerait de compromettre l'Église; et leur entente au sujet des intérêts religieux prenait un relief plus éloquent, du fait même de leur émiettement et de l'infinie diversité de leurs nuances.

Au-dessous de ces groupemens catholiques parlementaires, volontairement inorganisés, le peuple catholique, lui, s'organisait. Un chanoine de Mayence, Lennig, s'emparait des armes longtemps attendues que la Révolution venait de mettre à sa portée : il créait des associations, il créait une presse.

L'histoire humaine, — celle de l'Église surtout, — impose à certains hommes une sorte de jeu de cache-cache avec la célébrité : elle les condamne à être de puissantes utilités, et les tient à l'écart de toutes grandeurs; elle exerce leurs énergies, et, tout ensemble, elle en efface l'éclat; elle les laisse en vue, mais au second plan; et devant eux, les cachant en partie, c'est leur œuvre qui évolue, c'est leur œuvre même qui vit. Ce n'est point une chose rare, que ce contraste entre la demi-notoriété de leur nom et les prestigieux résultats de leur action les fasse secrètement souffrir, à moins que, très humbles ou bien très orgueilleux, ils ne se réputent indignes de la gloire, ou supérieurs à elle. Adam Henri Lennig appartenait à cette classe d'hommes : son humilité lui rendit la vie douce, et son labeur la faisait féconde.

Jeune, il avait gémi du misérable état où l'évêque Burg avait mis le diocèse de Mayence. Vainement il avait engagé le pauvre fonctionnaire à protester contre la suppression de son gymnase épiscopal et contre l'ouverture par l'État hessois d'une faculté de théologie catholique à Giessen. Burg, fléchissant toujours sous l'accoutumance de ses propres lâchetés, avait même concédé au gouvernement le droit de pourvoir aux cures : le jeune Lennig, à qui son évêque offrait un beau presbytère, refusa d'être nommé de cette façon, et quand Burg voulut coûte que coûte faire de ce prêtre un curé, il obtint du gouvernement hessois que le décret d'installation de Lennig fût conçu dans les termes, beaucoup plus canoniques, qui étaient d'usage avant les dernières capitulations de l'évêché. Quelques années s'écoulèrent, et l'on finit par offrir à Lennig d'être professeur à cette Faculté même de Giessen, contre laquelle jadis il s'était insurgé; il refusa, dignement. Il avait la fière et forte tranquillité des hommes qui, sentant qu'ils s'imposent, ne désirent pourtant

rien pour eux-mêmes. Il ne voulait pas se rallier au régime bureaucratique; il attendait, incertain, d'ailleurs, de vivre jusqu'à l'échéance. Les révolutions en marche sont capricieuses d'allure : tantôt elles marquent le pas, tantôt elles le pressent; et ce qu'attendait ce chanoine, c'était la Révolution.

Elle survint en mars 1848, secouant des hommes respectables, balayant des choses augustes, et supprimant, d'un même grand geste, toutes les petites entraves qui jusqu'ici avaient empêché Lennig, dans sa ville de Mayence, de grouper ses coreligionnaires et de fonder un journal. Alors Lennig, tout de suite, sur ce terrain qu'un peuple soulevé lui rendait libre, se mit en mesure de bâtir : le journal se prépara, pour le mois de juin; et les catholiques commencèrent de s'assembler; ils furent d'abord vingt-quatre, et, peu après, quatre cents; ils s'occupaient chaque semaine, modestement, de causer entre eux des questions religieuses. Lennig, sans fracas, venait d'ouvrir une école mutuelle d'action catholique.

L'école eut bientôt des filiales, à travers toute l'Allemagne; et dès le mois d'octobre, les délégués de ces associations naissantes se rassemblèrent à Mayence, au rendez-vous triomphal que leur ménageait Lennig. L'entreprenant chanoine ouvrit le meeting. Fier et joyeux, il rappela le passé : l'époque des entraves, l'époque, aussi, de l'égoïsme catholique ; il accusa, tout ensemble, les bureaucrates de la veille et les catholiques de la veille. « Nous déplorions l'injustice et la perfidie de la presse, déclara-t-il; mais quant à lui opposer un contrepoids, notre égoïsme nous en empêchait. » L'Église allemande avait cette vertu rare, de savoir s'accuser, se confesser, se repentir. Lennig s'emparait de ces deux mots : liberté, association, l'un négatif, l'autre positif; il les commentait avec éloquence. Il avait d'infinies générosités : « Nous ne combattons pas la liberté de ceux qui croient autrement que nous; nous leur offrons plutôt notre aide conformément à nos statuts, là où il s'agit de défendre leur liberté contre l'empiétement... » La religion, par ses lèvres, déclarait la guerre à l'absolutisme; elle commença, aussitôt après, la revue de ses forces.

Buss raconta la campagne de conférences que là-bas, en Bade, il avait conduite, de village en village, pour grouper les consciences et réchauffer les cœurs : les radicaux le suivaient, le traquaient, parlaient de le « refroidir; » il leur échappait,

poursuivait sa course, et derrière lui, dans les campagnes badoises, quatre cents associations étaient nées. Le professeur Baltzer et le vicaire Wick apportaient le salut des villes silésiennes, où l'hostilité des fonctionnaires n'avait pu prévaloir contre les jeunes groupemens catholiques, et où les sourires d'une certaine noblesse, raillant « ces réunions de savetiers, » n'avaient fait qu'accélérer l'entente entre prêtres et travailleurs. Kretz parlait de la Westphalie, Lasinsky parlait du pays trévire; Lingens, le futur député du Centre, répercutait les échos d'Aix-la-Chapelle; d'Andlau, le parlementaire badois, inclinait son port d'aristocrate devant la jeune démocratie catholique.

« Beaucoup de gens des hautes classes et des classes cultivées, affirmait d'Andlau, ont perdu, avec la foi vivante, l'intelligence propre. Le peuple, lui, sait mieux pénétrer la situation, et ce dont le monde et l'Église ont besoin. Nos associations, en fait, se composent d'élémens démocratiques, et ont même une tendance démocratique. J'appartiens à l'aristocratie, mais populaires sont mes tendances, donc démocratiques. » Ce disant, il tendait la main à Lasinsky.

Celui-ci, un artiste de Trèves, protestant converti, était un démocrate effréné. L'association qu'il avait fondée dans la ville de la Sainte Tunique s'appelait expressément « Association démocratique catholique. » « Nous sommes tous démocrates, s'écriait-il, je suis et je reste démocrate de cœur et d'âme. Notre désir est de réaliser les conquêtes politiques par les voies de la démocratie; car ce sont des droits achetés avec le sang du peuple. Nous ne sommes pas des réactionnaires, nous voulons, aimons et désirons la liberté dans son extrême mesure. » Scandée par de telles fanfares, cette revue des forces catholiques était vraiment un acte. « Qui a plus souffert que nous du vieux système? demandait Mast, le délégué de Wurtemberg. Notre but n'est pas en arrière, mais en avant. » Osterrath, un Prussien, rappelait les « journées de mars, qui à Berlin avaient rendu certain l'accomplissement des désirs du peuple; » il racontait qu'à Dantzig la jeune association catholique attirait les protestans eux-mêmes. « Nous avons salué si joyeusement le temps nouveau, reprenait Wick, le Silésien, parce qu'il a renversé ce fonctionnarisme qui, contre la volonté du Roi, était occupé de nous couper la respiration. »

On était au lendemain de la sanglante émeute de Francfort, qui avait coûté la vie au général Auerswald et au prince Lichnowsky ; la peur, mauvaise conseillère pour les assemblées qui aiment l'ordre, n'allait-elle pas peser sur les congressistes de Mayence et paralyser leurs élans ? Mais le curé Ketteler venait de prononcer l'oraison funèbre des deux victimes, et dans son discours, définissant la crise qu'on traversait, il avait noté, « à côté d'une éclosion de viles passions telles que jusqu'ici l'humanité les connut à peine, une aspiration puissante, un effort, une poussée vers le plus haut idéal que l'âme humaine puisse concevoir. » Le prêtre, dans une cérémonie religieuse, avait rendu hommage à l'année 1848, en même temps qu'il en honorait les victimes : les laïques qui délibéraient à Mayence imitèrent l'exemple de générosité que Ketteler leur avait donné.

Loin de prendre peur du peuple, même égaré, ils se redisaient avec gratitude ce que ce peuple, déjà, avait fait pour l'Église. Le vicaire Ruland, de Berlin, rapportait une touchante histoire : comment une collecte, faite par quelques « compagnons, » avait permis l'installation, dans la capitale prussienne, de quelques sœurs gardes-malades, humble noyau dont le grand hôpital Sainte-Hedwige est sorti. Ruland aimait cette fondation populaire ; son discours résonnait comme un chant de triomphe, s'interrompait en des larmes de joie. « Ce ne sont pas des blasés élégans qui ont fait cela ; c'est le pauvre peuple catholique, luttant contre la misère ; c'est lui qui fait tout, tout vient du peuple. Il a donné sa sueur pour avoir des sœurs de charité. Ce n'est que grâce aux *pfennigs* de ces pauvres catholiques que je puis être devant vous, moi, un pauvre prêtre qui n'ai rien ! » Foerster, le futur prince-évêque de Breslau, racontait à son tour la construction de l'une des plus belles églises de Silésie avec l'argent des pauvres, qu'un terrible typhus avait récemment visités, et avec qui le clergé, survenant héroïquement derrière le typhus, était devenu familier.

Au banquet final, à côté d'un toast pour le pape, d'un toast pour l'épiscopat, il n'y eut pas moins de trois toasts pour ce peuple bienfaisant. Le premier était porté par Riffel, le professeur de théologie, victime naguère, à Giessen, des susceptibilités du gouvernement hessois : il se déclarait fils d'un homme de métier ; on eût dit qu'il se drapait dans sa dignité de plébéien. Puis un aristocrate se dressait, Ketteler, le prochain évêque : « Mon

dessein, disait-il, est de vous inviter, en cette heure pour nous si joyeuse, à agir de vos cœurs et de vos bras, pour le bien du pauvre peuple, à marcher, comme auxiliaires, aux côtés de la pauvreté ; » et Ketteler buvait aux pauvres. — « Citoyens ! » commençait une voix. Lasinsky, le peintre de Trèves, était debout, son verre levé, devant ces catholiques de toutes régions qui semblaient fêter leur avènement au civisme. « Je bois au peuple, insistait-il, au peuple qui est cause que nous sommes ici, et qui ose tout risquer, s'il le faut, pour conquérir des droits et des libertés ; au peuple qui rarement gouverne, mais qui souffre beaucoup ; au peuple qui ne rougit ni de l'*Angelus* ni du rosaire ; au peuple qui est trop peu élégant pour valser au casino ; au peuple qui ne se laisse pas aller à sourire, par complaisance, par élégance, par esprit servile, lorsqu'on se moque des choses saintes, mais qui est susceptible de colères ; au peuple qui rit quand il a occasion de rire, et qui pleure quand il a occasion de pleurer ; au peuple qu'aujourd'hui l'on qualifie de stupide. »

Un matin les représentans de ce peuple vinrent de Francfort à Mayence, pour entretenir l'assemblée de ce que faisaient les catholiques au parlement, et de ce qu'ils y voulaient faire. Doellinger développa longuement l'historique des discussions qui s'y étaient déroulées sur la question religieuse et sur la question scolaire ; il termina par un confiant appel aux associations catholiques.

L'assemblée nationale est le premier corps politique, concluait-il. On lui doit respect et soumission ; mais, au-dessus d'elle, il y a la loi de l'opinion publique. Cette opinion publique, spécialement celle du peuple catholique, ce sont les associations catholiques qui doivent l'amener à l'état conscient, la fortifier, la diriger, mais aussi, là où c'est nécessaire, la modérer. S'il en est ainsi, si l'opinion publique est assez claire, assez forte, assez générale, assez unie, pour être réputée la voix du peuple catholique, elle trouvera dans l'assemblée la considération et les égards qui lui sont dus.

C'est ainsi que les députés catholiques de Francfort invoquaient la souveraineté de l'opinion catholique, à laquelle ils rendaient visite à Mayence. Il avait suffi qu'en peu de mois des associations s'improvisassent et qu'on ménageât une rencontre entre leurs délégués, pour que les membres de l'assemblée de Francfort, de cette assemblée qui, elle aussi, avait été une improvisation, reconnussent dans l'opinion catholique une force et réclamassent d'elle un appui. L'année 1848 était propice à ces

subites éclosions de puissances morales qui prenaient conscience d'elles-mêmes, qui n'étaient ni prévues par le droit constitutionnel ni accréditées par les précédens de l'histoire, et qui, émergeant de l'anarchie contemporaine comme du chaos émergea la création, se préparaient à régner sur l'avenir.

L'assemblée de Mayence, sur le conseil de Lennig, s'abstint d'émettre des thèses sur les rapports que devaient avoir les associations catholiques avec la représentation populaire et avec les gouvernemens ; scrupuleusement, elle évitait tout ce qui pourrait donner à ces associations l'aspect ou l'allure d'un parti : de même qu'à Francfort les députés catholiques conservaient en toutes questions leur indépendance, ne se concertaient que pour la défense des intérêts religieux, et ne se montraient nullement désireux de fonder, à proprement parler, une fraction catholique, de même l'assemblée de Mayence voulait s'élever au-dessus des querelles politiques.

Elle protestait contre la décision « très équivoque » prise à Francfort au sujet de l'État et de l'Église, contre les conclusions « pernicieuses » votées à Francfort au sujet de l'Église et de l'école, contre les propositions antireligieuses de certains députés, contre l'expulsion « des Jésuites, des Rédemptoristes et des Liguoriens ; » mais là s'arrêtait son action politique, et l'assemblée stipulait, en termes formels, que les associations catholiques, comme telles, n'étaient hostiles à aucune forme de gouvernement.

Elle aimait mieux tourner ses regards vers le peuple que vers le parlement : c'est là qu'elle sentait sa force, c'est là qu'elle mettait sa gloire. La question sociale, à Mayence, fut solennellement inscrite à l'ordre du jour. « Elle est la grande tâche du temps présent, » disait Lingens, d'Aix-la-Chapelle, le même qui vingt-trois ans après, dans une Allemagne, hélas! agrandie, exaltera de ce même enseignement un de nos officiers captifs, le comte Albert de Mun. « La question sociale est la question la plus difficile, reprenait le curé Ketteler. On verra bientôt que l'Église en a la solution. » Un pasteur évangélique, à Francfort, ayant, au nom de sa confession, exprimé de semblables pensées, Ketteler poursuivait : « La lutte entre la foi protestante et la foi catholique sur le terrain du dogme s'assoupira ; elle naîtra sur le terrain des questions sociales. » Le discours se terminait par l'évocation de saint Thomas d'Aquin : il semblait que le verbe

social qu'attendait 1848 eût été prononcé par le vieux docteur du moyen âge ; Ketteler le redisait et le commentait. Buss, alors, de son autorité de président, appuyait et répétait cette révélation : « Nous devons annoncer le socialisme du christianisme, disait-il textuellement, non pas avec des paroles, mais avec des actes vivans, avec du dévouement, avec des sacrifices. » L'assemblée, à l'image de son président, se montrait accueillante à toutes les générosités de pensée ; être l'avocate d'une foi dans laquelle il entrait du socialisme n'avait rien qui l'effrayât.

« Le capital, insistait encore Buss, est devenu le tyran de la pauvreté ; et à côté de l'immense richesse, qui toujours s'accroît, nous trouvons l'esclavage le plus triste, le plus opprimant de la misère. Or qu'est-ce que la richesse artificiellement produite ? Rien, c'est du vent. Elle n'existe pas dans la réalité, elle n'est qu'imagination ; la moindre secousse engloutit tout de suite des millions en engloutissant la valeur imaginaire du papier, et tout de suite elle réduit à l'état de mendians ceux qui passaient pour riches. Cet état de choses est-il bon, est-il sain ? »

Le procès se poursuivait, logique, acharné, sur les lèvres du président de l'assemblée. Auguste Reichensperger avait relaté les débuts, en France, de la Société de Saint Vincent de Paul : Buss, en terminant, s'adressait aux rameaux allemands de cette société ; il leur recommandait « l'assistance corporative, qui assure un don et une aide au compagnon besogneux, sans qu'en recevant il se sente dégradé. » Buss discernait les limites de la charité ; insuffisamment compris à son époque, il rêvait, déjà, d'une reconstitution sociale dans laquelle le lien professionnel aurait une sanction. « Nous rebâtirons, disait-il un autre jour, des groupemens corporatifs, des constitutions urbaines, qui, si les trônes chancellent, si l'ordre général menace de s'écrouler, serviront de points d'appui. » Il rêvait de voir les compagnons s'asseoir derechef à la table du maître, et y manger ; il augurait que de nouvelles mœurs chrétiennes, sanctionnées par une organisation nouvelle de la société, pourraient tarir, avec le temps, le flot gémissant du prolétariat. Il était impossible qu'après de tels discours les congressistes de Mayence échappassent à ces fécondes impressions de malaise qui sont la vraie condition du progrès. Ils devaient emporter de cette assemblée un renouveau de pitié pour le peuple, pitié faite de gratitude et d'amour.

Il faut lire et méditer la préface anonyme, écrite ou tout au moins inspirée par Lennig, dont est précédé le compte rendu de cette assemblée de Mayence. Elle donne à proprement parler le secret des futures victoires catholiques ; elle mérite d'être retenue comme l'un de ces documens historiques qui déterminent toute une histoire en même temps qu'ils la résument. On pouvait craindre que les catholiques allemands ne se laissassent obséder, exclusivement, par l'idée des libertés conquises ou des libertés à conquérir, et que, confisqués par cette pensée, ils ne parussent affecter à l'endroit de leurs concitoyens une attitude constante d'assaillans ; quelque temps durant, le succès aurait pu les récompenser, mais les représailles ensuite auraient surgi ; et en donnant à la religion catholique l'apparence d'être une sorte d'émigrée de l'intérieur, ils auraient pu lui faire perdre les sympathies de la foule. C'est une action purement négative que celle qui vise, simplement, à prendre ou à surprendre quelque liberté nouvelle : la liberté ne vaut que par l'emploi qu'on en fait ; elle est un moyen, non un but ; et c'était en 1848 une erreur fréquente, de parler et d'agir comme si elle pouvait être la cause finale de toute une politique. Les catholiques allemands surent échapper à cette erreur.

Les associations catholiques, dit la préface, s'étaient avant tout proposé, comme but, d'obtenir et de garantir la liberté de l'Église et de l'éducation. Mais pourquoi la liberté de l'Église, sinon pour lui procurer la possibilité de mettre en vigueur, dans tous les domaines de la vie, les principes du christianisme ? Et inversement, comment la liberté de la religion et de l'Église se peut-elle maintenir, en face des forces hostiles, si elle ne peut pas s'appuyer, dans le peuple, sur une opinion catholique puissante, sur des mœurs catholiques ? L'association ne peut pas se borner au but purement négatif de la liberté juridique de l'Église et de l'éducation ; elle doit au contraire, et d'une façon tout aussi essentielle, aviser à réveiller, vivifier et répandre l'opinion chrétienne et les mœurs chrétiennes, à implanter les principes catholiques dans l'ensemble de la vie, et à résoudre le grand problème du temps présent, la question sociale.

Voilà une définition, admirablement exacte et rigoureuse si l'on songe à l'année où elle fut écrite, des rapports entre l'action catholique et l'idée de liberté, et du caractère positif, nous dirions volontiers constructeur, qu'allait affecter l'énergie allemande. On y voit les préoccupations « catholiques sociales » succéder, tout de suite, aux revendications en faveur de la liberté

de l'Église, et l'Église considérer ses droits fraîchement acquis, non point comme une barricade derrière laquelle se retrancheraient, avec une morgue altière, ses prérogatives de société parfaite, mais comme un tremplin sur lequel elle prendrait son élan pour se mêler plus intimement à la vie sociale.

Depuis le réveil de la conscience catholique en Allemagne, continue la préface, un nombre toujours croissant de laïques distingués et cultivés se sont dévoués de toute leur âme à la cause catholique. Mais, la plupart du temps ils se tenaient personnellement trop loin du peuple. Dans l'association, le peuple catholique apprendra à connaître ses hommes. C'est le vrai démocratisme chrétien.

Ainsi définissait-on, dans l'introduction à ce rapport officiel, l'esprit et l'importance de la jeune *Association catholique allemande* (1).

V

La première moitié d'octobre avait été marquée par les assises de la démocratie; la hiérarchie ecclésiastique, dans la seconde quinzaine, eut à son tour les siennes.

Le converti Hurter, dès 1846, exprimait à l'évêque Weis, dans une lettre, le souhait de voir les évêques d'Allemagne se réunir et se concerter. Lennig à Mayence, Weis à Spire, Arnoldi à Trèves, Geissel à Cologne, aimaient et caressaient ce projet. L'exemple de la Belgique, volontiers allégué par les catholiques de l'époque, invitait l'épiscopat d'Allemagne à prendre conscience de lui-même, comme l'avait fait l'épiscopat belge.

Déjà d'ailleurs, Geissel, depuis qu'il dirigeait la province ecclésiastique de Prusse rhénane, avait l'habitude, en d'intimes réunions, de causer avec ses suffragans et de les faire causer entre eux : la plus importante se tint à Cologne, en mai 1848. Pourquoi les prélats d'Allemagne ne se rencontreraient-ils pas, comme se rencontraient déjà les prélats rhénans et westphaliens? Les députés catholiques, à Francfort, éprouvaient le besoin de connaître, officieusement, l'opinion de leur Église, et

(1) Sur les Congrès successifs des catholiques allemands, qui se tiennent annuellement depuis cinquante-six ans, et dont l'assemblée de Mayence ouvrit avec éclat la série, nous avons, désormais, une excellente monographie d'ensemble due à la plume du curé May, et publiée sous le titre : *Geschichte der Generalversammlungen der Katholiken Deutschlands, 1848-1902* (Cologne, Bachem, 1903).

d'aucuns, parmi eux, songeaient à une réunion de canonistes, qui concerterait, en vue d'un prochain parlement, une série de vœux concernant les libertés ecclésiastiques. Pour rédiger ces cahiers, des professeurs de bonne volonté ne manqueraient point; mais n'était-ce pas, plutôt, l'affaire des évêques? Les professeurs parlaient haut dans l'Église, et trop haut, parfois, au gré de l'épiscopat; il serait plus prudent qu'au lieu de leur abandonner une aussi grande mission, la hiérarchie elle-même, solennellement rassemblée, entreprît l'éducation de l'opinion catholique. Un voyage à Francfort acheva d'en convaincre Geissel; et le 1er octobre 1848, de l'archevêché de Cologne, une lettre de convocation fut expédiée. C'est à Wurzbourg, le 22 octobre, que devait s'ouvrir cette sorte de Pentecôte de l'Église germanique ressuscitée.

Le mémoire préliminaire que signa Geissel et dont certaines parties semblent avoir été écrites par Doellinger est une admirable page d'observations politiques; les faits contemporains y sont résumés, dominés, avec une hauteur et une perspicacité qui étonnent. Les heures d'orage, en général, sont peu propices à l'analyste : un certain recul semble nécessaire pour en interpréter les obscurs et lourds grondemens; avant que l'arc-en ciel ait rasséréné l'horizon, il est difficile de voir clair parmi ces soulèvemens de poussière humaine que sont les révolutions. Mais le mémoire préliminaire qui convoqua les évêques à Wurzbourg projette une traînée de lumière sur l'Allemagne d'alors. Il nous dépeint, en termes expressifs, la lutte des deux forces politiques, la bureaucratie vieillissante et la jeune démocratie radicale; elles sont l'une et l'autre hostiles au catholicisme; en quelque sens que la victoire penche, l'Église doit être sur la défensive. Un État peut survenir, qui se désintéresse de la religion, et qui la contraigne de s'aider elle-même; l'Église doit être prête; il faut qu'elle soit en mesure de se passer de l'État si cet antique conjoint prend congé d'elle, en mesure, aussi, de limiter les droits de l'État, si au contraire il veut continuer le ménage; et c'est une des raisons qui commandent l'entente de la hiérarchie.

Au demeurant, ne voit-on pas le protestantisme s'efforcer, à travers l'Allemagne, d'unifier ses énergies, et de s'ériger en puissance, avec laquelle l'État devrait compter? Il y a là pour le catholicisme une leçon. Mais la complexité de la vie allemande

crée pour l'Église catholique une autre série de difficultés; elle coudoie la Réforme, elle coudoie des sectes; et le parlement de Francfort vient de voter l'égalité politique de toutes les confessions; il importe que l'Église, parmi cette mosaïque religieuse, compose son attitude, règle sa conduite, ordonne sa vie; aux évêques, encore, d'y pourvoir. Ce n'est pas tout: dans l'Église elle-même, des nouveautés ont surgi. Les laïques ont senti qu'un rôle les attend; ils ont montré, dans les assemblées parlementaires, dans la presse, dans les associations, l'intérêt qu'ils prennent aux questions religieuses. Il serait messéant qu'à leur éveil, l'épiscopat répondît par un assoupissement, qu'il accueillît leur action par un silence; il doit au contraire envisager les moyens de les associer intimement à la vie de l'Église, à l'administration de ses biens, à la police de la communauté chrétienne.

L'éveil du petit clergé, pareillement, mérite attention. Avec une grande sûreté de plume, une grande équité de jugement, Geissel observe les divers courans qui se dessinent en faveur d'une résurrection des synodes: les uns y voient une commodité pour lutter contre la bureaucratie de l'État, les autres un moyen d'introduire la démagogie dans l'Église. Quelque troubles qu'en soient les causes, on ne peut passer outre à une telle agitation: un devoir s'impose aux évêques. Ils doivent, en commun, prendre des décisions qui serviront de point de départ pour les synodes diocésains, de règle pour leur fonctionnement; c'est en avisant à des réformes, qu'ils convaincront l'opinion catholique que les réformes doivent venir d'en haut, non d'en bas. Leur propre situation bénéficiera d'un sérieux échange de vues; un terme sera mis à leur isolement, tant en face de l'État qu'en face des élémens frondeurs qu'ils peuvent rencontrer dans le clergé. Enfin, — et voici la dernière réflexion sur laquelle insiste Geissel — les évêques trouveront, dans leur rencontre même, l'occasion d'un hommage au Saint-Siège: ils s'uniront entre eux en s'unissant à lui, tâcheront d'organiser à Rome une représentation permanente des intérêts de l'église allemande, et soumettront au Pape leurs décisions, afin de sceller l'alliance de l'épiscopat germanique avec le Père commun des fidèles et d'attester la filiation de l'Église d'Allemagne à l'endroit du Siège apostolique. Bref, les relations avec l'État, avec les autres confessions, avec les laïques, avec le clergé réformiste, avec le Saint-Siège, néces-

sitent un colloque entre les membres de la hiérarchie ; et le colloque est d'autant plus urgent, qu'au parlement de Francfort les décisions sur la question religieuse, insuffisantes, équivoques, sont aggravées par les votes sur la question scolaire, et qu'au parlement de Berlin, aussi, l'élément radical prédomine.

Ainsi se déroulait ce long mémoire, qui dessinait à l'avance le programme de l'assemblée de Wurzbourg.

C'en était fait pour toujours de la conception qui ravalait l'évêque à n'être qu'un haut fonctionnaire territorial (*Landesbischof*) : sans demander à leurs souverains respectifs aucune permission, les archevêques et évêques de l'Allemagne affirmaient, par là même qu'ils l'exerçaient, leur droit de délibérer sur les intérêts généraux de l'Église germanique. Depuis soixante ans, ce droit semblait périmé ; et lorsque leurs prédécesseurs en avaient usé pour la dernière fois, on les avait vus, au congrès d'Ems, faire front contre le Saint-Siège. D'Ems à Wurzbourg, la route avait été dure ; il y avait eu, le long de cette route, des étapes d'avilissement, puis des étapes d'emprisonnement ; mais, à la faveur de la poussée populaire, elle s'était hâtée vers son terme, et l'esprit de l'assemblée de Wurzbourg était exactement l'inverse de l'esprit qui avait animé le congrès d'Ems. L'épiscopat, à Ems, avait affronté les nonces ; Geissel, avant Wurzbourg et à Wurzbourg, allait multiplier à l'égard du nonce Viale Prela les marques de déférence. Les congressistes d'Ems avaient affiché l'impertinence à l'endroit du Saint-Siège ; les congressistes de Wurzbourg allaient affecter des raffinemens de respect, décidant, par exemple, que le nouveau titulaire du diocèse de Fulda ne siégerait parmi eux qu'à titre de théologien, non à titre d'évêque, parce que Rome ne l'avait pas encore préconisé.

Les évêques bavarois, dès le début de la réunion, se distinguèrent par leur gêne, leur réserve, leur incessans gestes d'effroi. En présence de certaines questions, ils reculaient alarmés : lorsqu'on discuta, par exemple, sur la participation d'un commissaire d'État à la prise de possession des cures, ou sur l'administration des biens ecclésiastiques, Hofstaetter, de Passau, et Richarz, d'Augsbourg, auraient souhaité d'être absens. Les rapports entre les catholiques et les autres confessions chrétiennes suscitèrent certains débats épineux : l'assemblée était obsédée par le souvenir des difficultés auxquelles avait donné lieu, dans les divers diocèses, la commémoration funèbre de la reine Caro-

line de Bavière, morte protestante; et l'évêque Richarz, qui naguère, en cette occurrence, avait poussé très loin les concessions, demeura tenace en ses maximes, et se distingua du reste de ses collègues, plus rigoristes. Il suffisait de quelques détails semblables, pour qu'il fût très malaisé de grouper l'unanimité des signatures épiscopales au bas des documens officiels qui devaient exposer au clergé, aux fidèles et aux souverains, les travaux et les résolutions de l'assemblée; le tact de Geissel devait avoir raison des susceptibilités de Richarz et de plusieurs autres prélats; et malgré les divergences de nuances qui se révélèrent à Wurzbourg, l'assemblée, dans son ensemble et par ses résultats, fut une manifestation d'unité.

La question des synodes était urgente. Geissel défendit l'épiscopat du reproche d'avoir étouffé cette institution; Doellinger expliqua qu'en la ressuscitant l'on réagirait contre les habitudes bureaucratiques que l'Église, à l'imitation de l'État, avait laissées pénétrer dans son existence. Certains évêques s'alarmèrent de la coïncidence entre les mouvemens politiques et l'agitation synodale; d'autres craignaient qu'à l'image des diètes et des parlemens, les synodes ne prétendissent légiférer. De part et d'autre, on échangeait des renseignemens : dans le diocèse de Fribourg, c'étaient en général de mauvais prêtres qui désiraient les synodes; mais à Ratisbonne, à Bamberg, à Trèves, c'étaient de bons prêtres. L'avis de Geissel s'imposa; il fut décidé que l'on commencerait par tenir des conférences, et puis qu'au plus tôt on rassemblerait des synodes diocésains, en stipulant bien expressément que, dans ces assemblées, l'évêque seul aurait le droit de décision.

Mais par-dessus les désirs, tantôt zélés et tantôt frondeurs, qui travaillaient le petit clergé, une autre idée planait, qui trouvait accueil dans l'esprit même des évêques : c'était celle d'un concile national et d'une organisation qui, vis-à-vis de Rome comme vis-à-vis des États, scellerait, en fait, la cohésion de l'église germanique. Doellinger, en un rapport qui fut très scruté et qui méritait de l'être, réclamait l'institution d'une primatie d'Allemagne et de synodes nationaux; on songeait, aussi, à confier à l'un des métropolitains, ou bien à deux d'entre eux, le soin d'incarner l'Église d'Allemagne jusqu'au concile; on parlait d'une agence, qui, sous les auspices des métropolitains, serait l'organe de cette Église auprès du Pape. Doellinger concluait

que « l'Église allemande ainsi ordonnée, loin d'affaiblir ou de limiter l'influence du Siège apostolique sur la situation ecclésiastique allemande, la faciliterait au contraire, et entrerait dans une union plus étroite, plus solide et plus régulière, avec le centre commun d'unité, que cela ne pouvait se faire dans un état de dislocation et d'isolement. »

On faisait à cette époque un étrange abus du terme : Église nationale allemande. Sous ce nom, des théologiens protestans et des juristes, à Koethen, élaboraient deux projets parallèles ; des pasteurs, un rabbin, un prêtre catholique de Constance, se donnaient rendez-vous à Francfort pour échanger un baiser Lamourette, sous le même pavillon. Il y avait une conception de l'Église nationale allemande, qui visait à grouper les consciences germaniques, sur le terrain du rationalisme religieux : Ronge, Gervinus, caressaient cet idéal. Doellinger, en face de ce péril, voulait que le catholicisme allemand se ramassât sur lui-même, et que, dans la vie universelle de la vaste Église, la collectivité des Allemands catholiques fût une personnalité : il avait même, en 1847, dans une fête d'étudians, prononcé les mots expressifs d'Église catholique allemande. L'imagination de Lennig, aussi, semblait insister en faveur d'un pareil programme. Geissel, avec un tact consommé, pressentit, sans qu'on pût encore les discerner exactement, tout ce qui se cachait de périlleuses embûches à l'arrière-plan de ces rêves ; il fit mettre aux actes de l'assemblée le rapport de Doellinger, et transmit à Rome, avec instance, le vœu d'un concile national ; mais on s'arrêta là. Pie IX, bientôt, ajournera ce vœu, et Geissel pourra se féliciter d'avoir été prudent. Lorsque, peu de jours auparavant, au congrès de Mayence, Doellinger avait porté un toast à l'Église catholique allemande, un peintre de Cologne, Baudri, s'était plaint, avec une âpreté humoristique, qu'à côté de cette cathédrale qu'est l'Église universelle on voulût édifier une petite chapelle. Geissel empêcha l'assemblée de Wurzbourg d'en jeter les assises... Et l'on ne songeait pas, alors, qu'un jour viendrait — après la mort de Geissel — où une chapelle allemande, sous le nom de « vieux-catholicisme, » affronterait la grande Église, et que Doellinger, quarante-deux ans après Wurzbourg, mourrait dans une sorte de solitude spirituelle, à mi-chemin entre l'Église, dont en 1871 il se séparera, et la chapelle nouvelle où jamais il n'osera formellement entrer.

VI

Cet automne de 1848 était par excellence une saison d'incertitude politique; Francfort, Berlin, Vienne pressentaient un lendemain redoutable, et d'autant plus redouté qu'on l'ignorait; c'était une de ces heures où les hommes se sentent « agis » plus qu'ils n'ont conscience d'agir. On savait à peine, dans l'Allemagne d'alors, quel était l'État, et où il était; on savait moins encore où il serait demain, et quel il serait demain. Le parlement de Francfort n'était-il qu'une crise, ou bien érigeait-il un édifice durable? L'État avec lequel l'Église aurait prochainement à traiter serait-il un corps fédératif dont ce parlement était comme l'organe prématuré, ou bien l'Église se retrouverait-elle en présence d'une mosaïque de souverainetés à demi absolues? Les évêques rassemblés, sans s'attarder à d'inutiles pronostics sur l'issue des agitations, se fixèrent la ligne de conduite que suivrait l'Église à l'endroit de l'État, quel qu'il fût. Doellinger la définissait en ces termes :

En dépit des événemens récens, en dépit des changemens qu'on peut encore attendre, il n'appartient point à l'Église, en Allemagne, d'amener ou de désirer une séparation d'avec l'État. De même que l'Église ne se sépare de personne qui ne soit auparavant séparé d'elle, intérieurement ou extérieurement, elle ne doit pas se séparer d'avec l'État, c'est-à-dire d'avec cette puissance d'ordre public qui ne peut reposer que sur une base morale et religieuse; elle ne doit pas vouloir enlever complètement à l'État ce qu'il conserve encore de caractères chrétiens. Si l'État, actuellement, devait se séparer d'elle de plus en plus, limiter son influence, la combattre même, l'Église, de son côté, ne devrait pas rompre des liens, qu'elle-même a noués dans une entente mutuelle. En tant seulement que la puissance de l'État, dans un sentiment d'hostilité, exploiterait au préjudice de l'Église, et pour son oppression, les derniers anneaux de la chaîne qui liait jusqu'ici l'Église et l'État, l'Église devrait, par une légitime défense, briser de son côté ces derniers anneaux. Dans la mesure, donc, où la puissance de l'État se sépare de l'Église, l'Église se comporte d'une façon purement passive; elle laisse advenir, sans l'approuver, ce qu'elle ne peut empêcher.

Ainsi l'Église d'Allemagne se refusait à prendre l'initiative d'une rupture, et ne consentait pas, inversement, à subir, avec une systématique résignation, les sévices que lui pourrait infliger l'État. On prenait, à Wurzbourg, des décisions très formelles contre l'exercice du droit de *placet* par le pouvoir civil;

on protestait, en théorie, contre les empiétemens qu'au nom du droit de patronat les souverainetés laïques commettaient dans la vie de l'Église; on déniait à l'État le droit de s'ingérer dans les concours établis en certains diocèses pour la collation des cures : les maximes joséphistes étaient ainsi contredites, de point en point, par le colloque épiscopal; le système de gouvernement qui, depuis plus d'un demi-siècle, pesait sur l'Église d'Allemagne, était rejeté par cette Église; et le droit canon trouvait sa revanche, à la faveur de la Révolution. Mais cette Révolution même menaçait l'Église d'un autre asservissement : les radicaux de Francfort, on l'a vu, rêvaient d'une combinaison d'après laquelle le droit de patronat exercé par l'État passerait aux communes. Les évêques, peu soucieux de permettre cette intrusion de la démagogie dans le fonctionnement des paroisses, condamnèrent nettement un pareil projet. « L'Église catholique, jusqu'ici affaiblie et opprimée par l'arbitraire des fonctionnaires, salue la liberté comme l'élément propre de sa vie : » telle était la formule que Doellinger et Krabbe soumettaient au vote de l'assemblée; et cette formule en résumait bien l'esprit. Ce que voulait l'Église germanique ressuscitée, c'était son autonomie; quant à souhaiter une puissance politique dans l'État nouveau, elle se défendait d'y songer. Le vicaire apostolique de Saxe ayant demandé comment on pourrait assurer à l'épiscopat une représentation dans les futurs corps législatifs, Doellinger et Geissel répliquèrent que l'Église se nuirait en insistant, et qu'une seule chose importait : qu'elle fût libre.

Il y eut, dans cette assemblée de Wurzbourg, des séances et des mots qui portent, par excellence, la date de l'époque. « Dans un jardin, s'écriait Lennig, il n'est pas mauvais de laisser à toutes les herbes toute leur liberté, pourvu que de bons jardiniers aient l'accès du jardin. » L'idée de liberté — d'une liberté éclectique, illimitée — souriait à ces évêques que leur propre initiative affranchissait; dans l'épineuse discussion sur l'enseignement, où les uns prirent l'attitude qu'avait en France Montalembert, où les autres se rapprochaient davantage des susceptibilités de Louis Veuillot, l'État radical du lendemain, qui aspirait à laïciser l'école, fut traité comme un ennemi, et c'est au nom de la liberté, à Wurzbourg comme à Paris, que l'Église réclamait son droit à l'enseignement. Elle se montra moins énergique, moins intransigeante, au sujet des questions qui concernaient le

mariage : Doellinger demanda qu'à cet égard on évitât toute formule qui ressemblerait à une déclaration de guerre contre l'État, et que, même, les décisions prises ne fussent point publiées, de crainte d'un inutile conflit. Le droit canon guidait l'assemblée, mais sans emphase ni fracas; il inspirait l'ensemble des revendications; mais celles que les évêques mettaient au premier plan et que, de préférence, ils signalaient à la conscience publique, étaient celles qui se pouvaient réclamer de l'idée magique de liberté et qui, dédaignant comme superflue toute référence à d'archaïques canonistes, semblaient écloses de la veille, sous le fécond soleil de 1848.

Car il y avait de l'allégresse dans cette assemblée de Wurzbourg; l'espérance y soufflait. L'Église d'Allemagne ressuscitée faisait bonne figure aux nouveautés, quelque troublant qu'en fût le cortège. Dès le mois d'avril, Lennig se demandait, dans un rapport, si la Révolution n'était pas providentielle, et si quelque édifice nouveau n'en devait point surgir. Les mois qui s'étaient succédé avaient paru justifier l'hypothèse, et les évêques, à Wurzbourg, épiloguaient longuement sur la rédaction de certaines décisions, pour éviter toute formule qui pût être comprise en un sens conservateur. « Tout était-il si bien jusqu'ici, s'écriait Doellinger, qu'on ait motif de se plaindre si tout cela disparaît? » Et il faisait observer que, dans la lettre aux fidèles, on ne devait rien glisser qui parût une condamnation formelle du mouvement politique. Geissel allait plus loin; il réclamait un sourire d'encouragement pour la générosité de certains rêves, quelques paroles chaleureuses sur « l'unité de la patrie, sur la grandeur future de l'Allemagne. » « Autrement, disait-il, on nous accuserait de songer trop à nous, trop peu à la situation politique et civile. » Krabbe voulait que l'Église d'Allemagne, dans le document qu'elle destinait au peuple allemand, eût un mot pour les pauvres. Et Doellinger, Geissel, Krabbe étaient écoutés, exaucés; on sentait, en entendant parler l'Église d'Allemagne, qu'elle ne se détachait point de la vie de l'Allemagne. Dans la lettre des prélats aux princes, on lisait : « Les évêques catholiques ont reconnu que, quelle que soit l'horreur de l'Église pour les tentatives anarchiques de toutes sortes, et si rigoureusement qu'elle les condamne, elle a pourtant un intérêt vital à ce que soit fixé et assuré tout ce que le cri général d'affranchissement à l'endroit de la tutelle et du contrôle administratifs contient de légi-

time. » L'Église, qui ne redoutait pas de se présenter aux princes comme la bénéficiaire de l'année 1848, se tournait, tout de suite, vers le peuple et lui disait, sous réserve du respect dû à la loi : « Nous ne méconnaissons pas les grandes et nobles choses qui sont l'enjeu des luttes de l'heure actuelle, nous ne méconnaissons pas l'aspiration vers un état de liberté civique et nationale, qui doit être plus vrai et plus équitable que dans le passé récent. »

Un juriste de talent, Maurice Lieber, avait aidé l'assemblée dans la rédaction du manifeste aux fidèles. C'était un signe des temps, que cette collaboration naissante entre la hiérarchie et les laïques. Lieber, l'année suivante, devait présider la seconde assemblée générale des catholiques, et défendre contre les susceptibilités du canoniste Hirscher et du publiciste Jarcke l'action nouvelle des *Vereine* : il semblait qu'en l'appelant à Wurzbourg, moitié comme conseil juridique, moitié comme rédacteur, les évêques l'eussent à l'avance désigné pour définir et pour réclamer le rôle de l'élément laïque dans la renaissance catholique de l'Allemagne (1). La confiance de l'Église envers le peuple répondait à la confiance du peuple envers l'Église.

VII

Novembre et décembre, scellant entre ces deux forces une sorte d'entente, furent bons pour l'Église d'Allemagne. Le christianisme social, dépassant l'enceinte des *meetings*, monta dans la chaire chrétienne : Guillaume-Emmanuel de Ketteler, curé rural dans la Westphalie, en fut l'interprète.

En Ketteler, l'homme était aristocrate, le prêtre, démocrate. Il était issu d'une famille noble de Westphalie, terre hautaine et fidèle, où les souches féodales sont robustes comme les chênes ; il avait, étudiant, montré sa valeur dans un duel ; l'échelle des grades militaires, puis l'échelle des fonctions civiles, dans ce royaume de Prusse où l'État, aujourd'hui encore, aime à se faire servir par les aristocrates, avaient tour à tour séduit

(1) Dans son importante *Histoire du concile du Vatican*, M. Friedrich, le théologien « vieux catholique, » développe cette thèse, que l'année 1848 marqua le début d'une alliance directe entre les laïques « ultramontains » et le Saint-Siège, alliance fondée sur un mépris implicite des droits de l'épiscopat allemand : nous retrouverons plus tard cette thèse dont il croit surtout voir la preuve dans l'attitude des catholiques laïques en 1849 et 1850, et nous la discuterons en son lieu.

sa jeunesse. L'affaire de Cologne, décisive pour lui comme pour l'Allemagne, l'avait fait émigrer de l'État vers l'Église; on le retrouvait, peu d'années après, simple curé de campagne. Le temps n'était plus où Lacordaire le scandalisait parce que le Frère Prêcheur, dans son mémoire sur les ordres religieux, insistait sur ce qu'il y avait, dans la vie de ces ordres, d'éminemment démocratique ; Ketteler curé avait dépouillé le vieil homme, le noble ; Ketteler s'était fait peuple. Dans un brouillon de sa main, qui date de 1848, la noblesse est accusée de n'être plus qu'une caricature d'elle-même, et de s'être attachée à ses titres, avec une jalousie toujours plus vaniteuse, à mesure qu'elle désertait sa fonction sociale et ses devoirs envers les classes rurales. « Si la noblesse n'a plus ses racines historiques, terminait Ketteler, il est bon qu'elle meure. Si elle les a encore, elle saura derechef s'assurer un rôle pour la renaissance de l'Allemagne. Dans les deux cas, je vote pour l'abolition des titres. » Le féodal devenu prêtre s'asseyait, parce que prêtre peut-être, à l'extrême gauche de l'assemblée de Francfort, près du parti qui semblait le plus proche du peuple.

« Le prêtre catholique a un grand pouvoir, disait-il en 1847 à ses paroissiens, mais il doit seulement l'employer pour laver pareillement les pieds de tous, pour être secourable à tous dans leurs besoins... Dieu me donne cette dignité, non pour régner sur vous, mais pour vous servir, enfans et vieillards, riches et mendians. » En chacun de ses paroissiens, l'homme tout entier l'intéressait : « Leur corps, écrivait-il, me donne encore plus à faire que leur âme, et c'est une épreuve bien amère de pouvoir aider si peu. » Il lui semblait que la situation sociale de sa paroisse relevât en quelque façon de son ministère, et qu'elle lui créât une responsabilité. Dans son étroit champ d'action, il réalisait l'idéal dont bientôt, sur le siège de Mayence, il tracera les impérieuses exigences à l'Église d'Allemagne tout entière.

Trois ans avant de monter sur ce siège, il fut, en novembre 1848, invité à prêcher dans la cathédrale de Mayence, et ses prédications eurent pour thème les conceptions sociales du christianisme. Saint Thomas d'Aquin parut en chaire, avec une doctrine qui se donnait comme un remède : la notion chrétienne de la propriété s'afficha, avec une importunité, une vigueur, une hardiesse, dont seul le sermon de Bourdaloue sur l'usage des richesses peut donner une idée. Ketteler montrait, impitoyable,

comment la fausse théorie communiste était née d'un faux droit de propriété : « Le mot fameux : La propriété, c'est le vol, s'écriait-il, n'est pas purement un mensonge, il contient, auprès d'un grand mensonge, une féconde vérité. « Et Ketteler, au nom de l'Église, traitait de « crime perpétuel contre la nature » la conception moderne qui fait du propriétaire un souverain absolu de ses biens, dispensé de toute fonction sociale, sevré de toute responsabilité. Ainsi, avant que s'achevât cette année 1848, qui, derrière le fracas des bouleversemens politiques, avait donné le branle à de profondes et durables commotions sociales, l'Église d'Allemagne, par la bouche de ce futur évêque, signifiait à ses fidèles une doctrine sociale, qui devait guider leur action et inspirer leur vie.

Mais inversement, comme s'il y avait un mystérieux parallélisme entre les initiatives sociales de l'Église et ses victoires politiques, l'année 1848, avant de se clore, réservait à l'Église d'Allemagne quelques nouveaux avantages ; à l'Église de Prusse, une somptueuse conquête.

A Francfort, la commission parlementaire amendait, d'elle-même, certains des articles qui avaient été suspects aux catholiques. Dans l'article relatif à l'indépendance de l'Église, on supprimait tout rapprochement entre l'Église et « les autres sociétés ; » et l'on indiquait formellement, comme pour prévenir toute législation spéciale, que les lois auxquelles l'existence de l'Église était soumise, étaient les « lois générales ; » dans l'article qui supprimait la surveillance du clergé sur l'école, on introduisait l'indispensable restriction : « Sous réserve de l'enseignement religieux ; » enfin le paragraphe qui proscrivait les Jésuites et Rédemptoristes disparaissait.

A Berlin, par un coup d'État, Frédéric-Guillaume IV, de lui-même, octroyait à ses sujets la Constitution du 5 décembre : elle reproduisait, dans leurs grandes lignes, les conclusions parlementaires dont Waldeck avait été le rapporteur. L'article 11 garantissait le libre exercice du culte public ; l'article 12 assurait à l'Église son autonomie ; l'article 13 proclamait la liberté de communication avec les chefs ecclésiastiques et la liberté de publication des ordonnances ecclésiastiques ; l'article 14 supprimait en principe le droit de patronat de l'État ; l'article 15 enlevait à l'État le droit de présentation, d'élection, de confirmation, pour les charges ecclésiastiques ; l'article 19 autorisait tous les

Prussiens à ouvrir des écoles; l'article 28 leur reconnaissait à tous, sans nulle réserve, le droit de s'associer. Geissel exultait; il écrivait au nonce que le Roi concédait, presque littéralement, ce qu'avaient demandé les catholiques, dans la commission de la Chambre berlinoise. « C'est un événement d'une incalculable portée, ajoutait-il, notre Église devient incomparablement plus libre qu'elle ne le fut jamais. » La Prusse, immédiatement, apparut aux catholiques de toute l'Allemagne comme la terre de liberté religieuse, qu'ils citaient en guise de modèle à leurs États respectifs. Les principes votés à Francfort, les droits reconnus à Berlin, composèrent une sorte de charte à laquelle se référera l'Église d'Allemagne, de longues années durant, pour conquérir son autonomie ou pour la garder (1).

Ainsi l'Église prussienne émancipée allait être le champ d'expériences sur lequel le clergé catholique, dans toutes les régions de l'Allemagne, fixerait son regard. Moins de dix ans auparavant, l'on plaignait les catholiques de Prusse; l'heure était venue de les envier. Leur épiscopat avait singulièrement grandi. Geissel, à Wurzbourg, s'était mis à la tête de l'Église d'Allemagne; lorsqu'un instant on avait songé à faire reposer sur une seule tête la direction de toute l'Église germanique, c'est à Geissel qu'on avait fugitivement songé. Le siège de Cologne prenait dans l'épiscopat germanique l'importance qu'avait eue dans l'Allemagne du XVIIIe siècle le siège de Salzbourg; le centre de gravité du catholicisme allemand était déplacé; ce n'est plus en Autriche qu'il fallait le chercher, mais en Prusse Rhénane; et ces vicissitudes ecclésiastiques étaient comme un étrange prodrome des bouleversemens politiques, qui, moins de vingt ans plus tard, devaient transporter du Sud au Nord, et d'Autriche en Prusse, le centre de gravité du corps germanique lui-même.

L'épiscopat bavarois laissait le souvenir d'une timidité compassée; les évêques de la province ecclésiastique du Haut-

(1) Quant aux vœux émis à Francfort au sujet de la séparation complète de l'école et de l'Église, ils demeureront lettre morte, enveloppés dans la disgrâce qui bientôt, d'un bout à l'autre de l'Allemagne, frappera toutes les maximes du radicalisme. L'État prussien consolidé affectera de proclamer que la religion est à la base de l'école; et souvent il aura plus de sourires pour les catholiques qui mettront sérieusement ce principe en vigueur que pour les instituteurs protestans qui, s'abritant derrière la façade religieuse officielle, commettront volontiers des fanfaronnades d'incroyance. On ne peut rien lire de plus instructif, à ce sujet, que le copieux rapport publié en 1855 par M. Eugène Rendu sur la situation de l'enseignement primaire dans l'Allemagne du Nord.

Rhin, respectés pour les souffrances mêmes que leur infligeaient les États de Bade et de Wurtemberg, semblaient voués provisoirement au protectorat de l'épiscopat prussien, qui invoquait en leur faveur une démarche de Pie IX; et c'était en Prusse, désormais, dix ans seulement après la captivité de Droste-Vischering, que se dressait, en toute indépendance, la cime de l'Église d'Allemagne.

VIII

Car soixante années de joséphisme avaient fait de l'épiscopat autrichien une sorte de corps sans âme. En Prusse, en Bavière, en Bade, les évêques s'étaient réveillés avant la Révolution, mais la Révolution même tira malaisément les évêques d'Autriche de leur assoupissement. La « monarchie apostolique, » malgré le zèle qu'avaient déployé le bienheureux Hoffbauer et quelques-uns de ses disciples, était devenue une sorte de cimetière spirituel. Metternich, bienveillant pour l'Église, avait laissé tomber en désuétude tout ce qui, dans la législation de Joseph II, pouvait donner lieu à des conflits : « Ce qu'il y a de dangereux dans le joséphisme, écrivait-il en 1838, est formellement banni ; ce qu'il y a de réellement pratique est maintenu. » Et il ajoutait, non sans une nuance de fierté :

> Entre Rome et Vienne, depuis longtemps, il n'y a plus périls de dissentiment; là où l'on pourrait croire le contraire, on est trompé par l'apparence, qui peu à peu disparaîtra; et si cette disparition n'est pas plus rapide, ce n'est que la conséquence de notre conviction, que le champ ecclésiastique est précisément celui qui doit être touché avec le plus de légèreté, de crainte d'occasionner un mouvement dans les esprits.

Tous les mots ici sont à méditer; ils marquent l'essence de cette paix religieuse qui sévissait en Autriche. Elle était oppressée, étouffante, exclusive de toute vie.

Metternich sentait ce qu'elle avait de factice, et l'étrange gaucherie de la politique autrichienne, qui secrètement, en vertu des traditions joséphistes, chicanait l'action de l'Église, et qui publiquement luttait contre la Révolution. Son rapport de mars 1844 à l'empereur Ferdinand concluait à la suppression de toutes les entraves joséphistes, à la réforme de la législation du mariage, au rétablissement de la libre correspondance des

évêques avec le Saint-Siège et de la libre communication des ordres religieux avec leurs supérieurs. Mais le chancelier, si puissant qu'il parût, se heurtait à l'opposition de la bureaucratie et à l'indifférente inertie de l'épiscopat, cette autre bureaucratie. « Je ne connais pas le concile de Trente, disait un prélat; je ne connais que les arrêtés souverains. » Metternich pouvait-il émanciper l'Église malgré l'Église! Ce fut l'année 1848, après la chute de Metternich, qui commença l'émancipation.

Le réveil catholique, qui dans le reste de l'Allemagne avait désormais l'épiscopat pour chef, prit la forme, à Vienne, d'une demi-insurrection contre le pauvre archevêque Milde. Le prêtre Sébastien Brunner, profitant de la liberté de la presse, lança subitement un journal ecclésiastique où le jeune clergé collaborait; et durant l'été de 1848, où le sommeil des puissans fut si troublé, c'étaient les croyans, prêtres et laïques, qui venaient secouer la torpeur de Milde. Le cardinal Schwarzenberg, archevêque de Salzbourg, pouvait écrire au mois de septembre : « Des millions de citoyens autrichiens saluent le nouvel ordre de choses, non seulement parce qu'il leur garantit plus de liberté politique, mais parce qu'il promet à l'Église catholique les mêmes impulsions de liberté. » Mais ces impulsions effrayaient les prélats pour qui l'esclavage était une seconde nature; et deux ans après, l'historien Hurter, parlant de l'archevêque de Vienne et de l'évêque de Saint-Poelten, les déclarera « si enlisés dans le joséphisme, que, tant qu'ils vivront, il y aura peu à espérer. »

Cependant, en Autriche même, les catholiques laïques commençaient d'espérer et d'agir, et consommaient ainsi l'œuvre de la Révolution. On a conservé, des dernières années de Metternich, certaines lettres singulièrement instructives; il s'étonne que cette disparition du joséphisme, vers laquelle il avait aspiré comme vers une réforme juste et raisonnable, et que vainement il avait poursuivie, apparaisse comme un produit de l'émeute : ce que sa « toute-puissance, » à lui Metternich, n'avait pu faire pour l'Église, le « feu de paille » de l'année 1848 l'avait fait. L'ancien chancelier s'en réjouissait, mais non sans quelque amertume; pourquoi Dieu, pour le bien de son Église, avait-il invoqué le bras des révolutionnaires? Metternich en demeurait consterné; il semblait qu'il constatât sans comprendre : et lorsqu'en 1853 l'assemblée des catholiques allemands tiendra ses

séances à Vienne, il s'inquiétera de voir l'Église « chercher sa force dans les associations qui ne sont qu'une copie du gouvernement de la foule par elle-même, qui comprennent un public des plus mêlés, qui donnent des droits égaux aux laïques et aux prêtres, et qui peuvent fortifier les mauvais élémens inhérens à toute chose humaine. »

Le témoignage est précieux : c'est une sorte de jugement posthume porté par la Sainte Alliance sur les nouvelles méthodes d'action du catholicisme allemand. La surprise alarmée de Metternich souligne la nouveauté même de ces méthodes; hier critique demain, et par là même s'accentue le contraste entre hier et demain. Mais hier, c'était pour l'Église l'impuissance, puisque, en dépit même du désir très sincère du chancelier, l'Église d'Autriche, ainsi que le disait Sepp au parlement de Francfort, s'éteignait en une véritable mort. Demain, au contraire, c'était l'efflorescence d'une presse catholique, la formation, dans le peuple catholique, d'une opinion exigeante et conquérante, le libre développement d'un certain nombre d'ordres religieux, et l'épiscopat, enfin, devenant assez conscient de ses devoirs pour être soucieux de ses droits.

L'année 1848, dans la vie de l'Église d'Allemagne, eut l'importance d'un tournant d'histoire. Un canoniste de valeur, M. Stutz, dans le résumé, chargé de faits, nourri d'idées, qu'il donnait il y a quelques mois des évolutions du droit canon (1), constatait que le XIXe siècle ménagea pour ces évolutions une nouvelle étape, dont le concile du Vatican fut le terme, et dont le trait essentiel est un renouveau d'autonomie de la puissance spirituelle. C'est en 1848 que cette étape s'ouvrit pour l'Église catholique d'Allemagne : après de longues années de tutelle, elle recommençait d'être traitée en majeure, à l'instant même où, pour la première fois, sous le regard des rois humiliés, loin du regard des rois fugitifs, était proclamée la majorité des peuples.

GEORGES GOYAU.

(1) Article *Kirchenrecht* dans l'*Encyklopaedie der Rechtswissenschaft* de Holtzendorff-Kohler.

A TRAVERS LA ROUMANIE

III [1]

LE DANUBE ET LA DOBRODJA

I. — LA JOURNÉE D'UN SAC DE BLÉ

Chaque année, à l'époque des récoltes, la Roumanie, gonflée de maïs et de blé, se dégorge aux bords du Danube. C'est sa crue après celle des eaux. De tous les coins de la Valachie et de la Moldavie partent des convois de céréales. Les gares en sont encombrées. Des rives du fleuve s'élève une fine poussière de froment, comme des aires où les moissonneurs ont battu la moisson. Je voudrais conter la journée d'un sac de blé. A marcher dans les sillons roumains, je me suis pris d'un bel amour pour la terre nourricière. J'ai connu le savoureux plaisir d'émietter entre mes doigts une motte de terre bien luisante. Et les sacs remplis sous mes yeux, les sacs qui emportaient le labeur de ces steppes fertiles, je les ai rattrapés vers cinq heures du matin dans la gare de Braïla, au milieu d'une immense plaine verte, qu'un ciel bleu enserrait d'un halo d'or.

Ils y étaient arrivés pendant la nuit, et, comme ils devaient y reposer jusqu'à neuf heures, j'avais le temps de visiter la ville. Braïla figure un éventail dont toutes les branches se réuniraient aux embarcadères du Danube. La Roumanie n'a point de ville plus neuve ni plus occidentale. Je n'y vois, pour me rappeler

(1) Voyez la *Revue* des 15 février et 1er mars.

l'Orient, qu'une vieille mosquée au cœur même de la cité. Son toit de tuiles déborde ses murs bas et jaunes. Elle a l'air d'une grosse tortue qui se chauffe dans un jardin de plantes naines. Jadis les Russes l'ont baptisée orthodoxe; mais ce baptême n'en a point exorcisé le mauvais esprit. Successivement quatre maires de Braïla, qui voulaient la démolir, moururent; et le cinquième ne se risque pas à y porter la main. La ville la garde donc comme une ancienne amulette dont elle a vaguement peur.

Dès avant six heures, les cafés sont ouverts, et sous les hauts plafonds peints en mosaïque de l'Hôtel de France se pressent des gens affairés, Juifs, Grecs, Italiens, Arméniens, tous acheteurs et vendeurs de céréales, attendant, par dépêche, les cours du marché. Pour l'étranger, qui s'attend à descendre dans un hôtel mal réveillé, rien de plus curieux que le spectacle de ces hommes, frais, dispos, et même élégans, le portefeuille sous le bras et la canne à la main. Ils n'ont point ces façons d'énergumènes de nos épouvantables boursiers : ils ne font aucun bruit; ils sortent, rentrent, se communiquent des télégrammes, conversent à voix basse, inscrivent des chiffres sur leurs calepins et disparaissent. La plupart ont amené leurs fils, des adolescens qui s'instruisent à l'ombre de leur agenda et dont ils éduquent le flair. A dix-huit ans, ces blancs-becs en remontreraient parfois à de vieux courtiers et toujours aux brillans élèves des Écoles commerciales. Il est rare que vous aperceviez des Roumains dans cette foule matinale. Je n'en rencontrai que deux : l'un, médecin et malade, que l'insomnie plutôt que le souci des affaires avait poussé hors de son lit; l'autre, un propriétaire venu lui-même pour vendre son blé et qui semblait aussi dépaysé que moi.

Cependant, vers huit heures, le café s'est vidé; les destinataires, avisés de l'arrivée des marchandises, courent au chemin de fer, retirent leurs lettres de voiture, descellent leurs wagons, sondent les sacs, et, munis d'échantillons nécessaires, s'empressent vers la Strada Misicii, la rue des Courtiers, une petite rue parallèle au port. On a souvent comparé les villes à des fourmilières : nulle part la comparaison ne me paraît plus juste qu'à Braïla, tant l'activité y est ordonnée et presque silencieuse. Plus de quinze cents wagons attendent aux gares et sont, en quelques heures, répartis et dirigés sur les cinq voies où s'étendent les magasins des grands commissionnaires. Chacun sait ce qu'il veut, fait ce qu'il doit, et, comme personne ne cherche

à tromper son voisin, tout s'accomplit en diligence et dans une extrême simplicité.

A neuf heures, la rue des Courtiers se remplit. Ces courtiers, au nombre de quatorze, nommés par l'État, sont des personnages considérables installés dans de petites échoppes dont ne voudraient pas, pour déballer leur marchandise, nos plus pauvres grainetiers. Quelques étagères contre les murs, des assiettes et des bols où les commissionnaires versent leurs échantillons : c'est là que notre blé va subir son examen; c'est là que le puissant Italien Cottis et le blond Vénitien Zerman, le soupesant au creux de leur main, diront de quel terroir il sort et ce qu'il vaut, avec la même infaillible assurance qu'un vieux maître de chais à Bordeaux pourrait vous dire le cru et la cuvée du vin dont il s'est humecté les lèvres.

Sans devenir plus bruyant, le marché s'anime. Les grands commissionnaires, les Löwenthal, les Dreyfus, les Mendl vont d'une assiette à l'autre, interrogent du nez, étudient et pèsent le poids de ces grains pâles ou bigarrés, farineux ou glacés, cornés ou tendres. Ils font ce qu'on appelle leur *chemise :* ils essaient de combiner les blés qui leur sont offerts et de former l'exacte qualité qu'ils se sont engagés à fournir. Et, quand ils ont enfin rencontré ce qui leur convient, et que les prix ont été débattus, acheteur, vendeur et courtier se rendent aux wagons et s'assurent que la marchandise est conforme à l'échantillon. Alors l'acheteur laisse tomber sa main dans celle du vendeur et prononce : *Sta bene!* Que le marché conclu soit de dix mille ou de cent mille francs, cette simple parole remplace avantageusement tous les papiers timbrés. On n'a point d'exemple qu'un négociant y ait jamais manqué. Sa déloyauté d'ailleurs serait suivie d'une exécution qui ne lui permettrait pas de reparaître dans la Strada Misicii. Lorsqu'une contestation se produit sur la qualité de la marchandise, l'acheteur et le courtier nomment deux arbitres assermentés. Leur sentence est aussitôt rendue, et sans appel.

Ces formalités sommaires et cette prompte justice impriment au marché de Braïla un caractère d'honnêteté d'autant plus remarquable que non seulement les coups de fortune y sévissent, mais que des intérêts de races s'y contrarient et s'y combattent.

Braïla est un de ces obscurs théâtres où se joue l'éternelle comédie de la chute des Empires. Les Turcs ont été balayés du pays : il n'en reste plus que de rares et médiocres armateurs

dont les caïques fendent de leur proue pointue les eaux terreuses du Danube. Mais, lorsque Braïla prit de l'importance, les Italiens s'y emparèrent du commerce des céréales. Les Grecs survinrent qui en dépossédèrent les Italiens; puis les Juifs refoulèrent les Grecs; et, aujourd'hui, les Juifs eux-mêmes ont à lutter contre les Roumains de Transylvanie.

Ces divers peuples ont évolué silencieusement autour des sacs de blé. Il n'y a eu ni batailles, ni rixes, ni tumultes, ni injures. Les Italiens sont encore représentés par de vieux courtiers, les plus habiles. Les Grecs, jaloux les uns des autres, presque aussi détestés que les Arméniens, ont contribué eux-mêmes à leur ruine et ne sont plus guère ici que les magasiniers des Juifs. Les Juifs, très estimés et d'une incontestable probité, ont pour eux leur crédit, qui est illimité, et leur intelligence. Les Roumains de Transylvanie, descendus jadis avec leurs troupeaux sur les bords du Danube, économes, travailleurs, patiens, unis, commencent à jouer des coudes et pourraient bien, sinon écarter les Juifs, du moins les forcer au partage. La Roumanie ne saurait opposer d'élément plus solide à l'invasion étrangère, car je ne parle pas des quelques avocats qui se sont faits courtiers, mais dont le premier soin fut de s'adjoindre des Juifs et de se mettre sous la tutelle de leur expérience.

Il est environ dix heures lorsque les commissionnaires peuvent disposer des chargemens de blé. La vie de la fourmilière qui s'était resserrée et comme engorgée dans une rue étroite se répand sur le quai. On ne court plus : on vole. Des nuées de petites charrettes, dont le haut joug ressemble à un cercle de tonneau, s'abattent autour des wagons. Sauf dans les docks de l'État, tout le travail se fait à bras d'hommes. Les deux mille cinq cents charretiers de Braïla y suffisent à peine. Organisés en colonnes et en équipes, sous la surveillance des magasiniers et sous le commandement des *vatashi*, ils déchargent les wagons et conduisent les sacs de blé, soit aux magasins, soit aux navires. C'est le moment où les *hamals*, ces portefaix prestigieux, entrent en scène, et où l'exportateur opère son mélange de grains. Vous croyez assister à un vulgaire transbordement, et voici un galop de funambules. Les charrettes se sont rangées devant les bouches de cale du vapeur : les hamals saisissent chacun leur sac de cent kilos, et, le dos courbé sous cette effrayante charge, courent le long d'une planche dont l'élasticité crie. Arrivés à la pointe

extrême, du même petit mouvement d'épaule que le danseur qui se pavane ou que le ménétrier qui marque la mesure, ils vident leurs cent kilos de blé dans la cale béante, et redescendent pour remonter. Mais l'ordre où ils se succèdent sans trêve et sans hésitation est encore plus admirable. Il ne s'agit pas de verser indistinctement les deux ou trois chargemens de l'exportateur : il faut les mêler en les versant, et que, par exemple, un sac d'une qualité moyenne ruisselle après deux sacs d'une qualité supérieure. Le commissionnaire est là qui surveille la confection de sa *chemise* et le jeu rapide de ces navettes humaines. Si je devais présider à des combinaisons aussi harmonieuses, je voudrais que, dans ce pays de tsiganes, elles s'accomplissent en musique. Je planterais sur le tillac du navire des musiciens dont le vif archet rythmerait le passage des blés à épi blanc aux blés à épi rouge et des blés bigarrés aux vieux blés roumains. Ainsi les moissons s'embarqueraient pour l'Angleterre, la Belgique ou l'Allemagne aux sons qui réjouirent ceux qui les semèrent et les récoltèrent.

Le travail, qui s'est arrêté de midi à une heure, reprend et continue jusqu'au crépuscule. La nuit vient, et, dans l'ombre, des milliers et des milliers de sacs de blé roulent à travers les plaines immenses et convergent tous au port de Braïla. Et il en arrive aussi sur les flots du Danube. De la Bulgarie, de l'Olténie, des domaines les plus proches du fleuve, les sleps ou gabares, remorqués par des vapeurs, amènent les céréales. La plupart appartenaient à des Grecs. L'un d'eux portait les noms d'*Athena* et d'*Ithaque*. On est tenté de saluer jusqu'à terre des mariniers qui ont à leur poupe ces lettres magiques.

Vous avez remarqué combien d'intermédiaires se passaient le sac de blé depuis la gare jusqu'au bateau : commissionnaire, exportateur, magasinier, charretier, hamal. La matinée et l'après-midi de Braïla lui coûtent cher, et, s'il est surpris par la nuit, ses frais de séjour augmentent sensiblement. Le gouvernement a bâti des docks et installé des silos où, les machines remplaçant la main-d'œuvre, le producteur, qui leur confie sa marchandise, économise environ quarante francs sur chaque wagon. Et pourtant ces docks ont du mal à trouver une clientèle. Tout progrès qui soulage le labeur humain porte atteinte aux intérêts d'un certain nombre de particuliers et de corporations. Il importe peu au commissionnaire et au magasinier de Braïla que je paie

mon pain quelques centimes de plus, pourvu que l'un trafique sur le blé et que l'autre prélève son petit bénéfice sur les charretiers qui le prélèvent sans doute sur les hamals, lesquels seraient désolés que la grue hydraulique les dispensât de suer au soleil. Ces gens auraient besoin qu'on leur débrouillât les mystères de la Solidarité. Les heureuses nations qui possèdent tant d'apôtres de cette religion nouvelle ne pourraient-elles en dépêcher quelques-uns à Braïla ? On se défie de l'État : il n'a pas l'air assez désintéressé ; ses initiatives semblent des inconvenances ; ses présens, des pièges. Il sort évidemment de son rôle, lorsqu'il fait de la concurrence aux magasiniers et aux portefaix. Mais je crois que les cultivateurs s'adresseraient plus souvent à lui, si, dès le printemps, les commissionnaires ne les avaient liés par de belles chaînes forgées au sous-sol des Banques. En même temps qu'il la sème, le Roumain hypothèque sa moisson. L'État n'a point de complaisance ; l'État ne verse pas d'acompte ; l'État est une machine à peine plus intelligente qu'un élévateur américain. Et dans le cas où l'État, redoublant d'audace, se chargerait de vendre votre blé, acquerrait-il jamais la diligence, le flair et l'ouïe de ces commissionnaires de Braïla qui, tout en courant de la gare à la rue Misicii, entendent les rumeurs du marché de Londres ? Les silos du gouvernement ne servent d'entrepôts qu'à certains négocians juifs qui les préfèrent aux magasins des maisons juives. Des ruisseaux d'orge, d'avoine, de froment, dont j'ai suivi les mille détours dans cette ruche colossale, pas un qui n'appartînt à un Grumfeld ou à un Grumberg.

Vers six heures, le travail cesse. Sur le quai abandonné, des hommes gardent les sacs qu'on n'a pas eu le temps de charger dans les navires. Le Danube paraît infini et les îles où il arrondit ses multiples bras ont une mélancolie de lagunes. Leurs rives, presque toujours inondées, sont bordées de saules dont les troncs découpés et lavés par les eaux prennent une étrange couleur de feuilles mortes. On dirait de loin des arbres de carton ; mais ils poussent de hautes branches vigoureuses et bizarrement chevelues. Çà et là une cigogne perchée sur un tronc solitaire fait dans le silence une tache rouge surmontée d'un grand point blanc d'interrogation. Et, sous la saulaie, un pêcheur russe a établi sa tente ou plutôt sa moustiquaire, étroite et longue comme un cercueil renversé.

Braïla n'est point de ces villes où le plaisir agrippe l'homme

d'affaires au sortir de son bureau et où l'argent, gagné dans la journée, brûle le soir de trébucher aux lumières. L'obligation de se lever dès cinq heures du matin rend ses boursiers aussi sobres que des Turcs. Jusqu'à ce que le lourd Danube se hérisse de glaçons, les clubs se taisent et les brelans chôment. L'hiver, la société y festoie, surtout les Grecs qui sont plus joueurs que Pallas, dame de pique. La plupart des jeunes Israélites voyagent : les autres, comme les Mendl, d'origine portugaise, sont renommés pour leur générosité dépensière.

Mais, dans la saison du blé, les gens ne connaissent pas de meilleure distraction que de prendre, vers le soir, le petit tramway, naguère allemand, aujourd'hui belge, qui les conduit au Lac Salé. On traverse de beaux jardins, presque toujours déserts, — où les Roumains ont érigé une pyramide commémorative au général russe Kisselef, — et, plus loin, une plaine embaumée de l'odeur des pins et des eucalyptus. C'est l'ancien ministre, M. Carp, qui les planta ; et l'on ne passe point entre leurs sombres rangées sans bénir la politique humanitaire et agricole de M. Carp, assembleur de nuées et donneur de pluies. Un petit marais sulfureux de sel et d'iode brillant dans la nuit pâle ; des parcs, des hôtels, une de ces jolies stations thermales qui, depuis vingt ans, ont éclos sur la prospérité roumaine ; un souper aux lanternes ; et, quand on rentre à Braïla, toute la ville est endormie, sauf les employés de la gare qui attendent les sacs de blé.

II. — EN TRAVERSANT GALATZ

De Braïla nous descendons en vapeur à Galatz, et nous avons atterri à ce port militaire et commercial au milieu d'une flottille de voiliers et de caïques. Galatz est une vieille ville sur le retour. Le commerce des céréales la quitte, attiré par la jeunesse de Braïla. Les chênes d'Olténie et les sapins moldaves qui s'y embarquent, vendus depuis longtemps, ne font que la traverser. En revanche, l'importation y paraît considérable. Cette ville d'âge reçoit plus qu'elle ne donne, et, conséquemment, c'est une ville administrative avec préfecture, archevêché, hôpital militaire, et imposante prison dressée au bord d'un petit lac, en face de la frontière russe. La Commission du Danube, les Sociétés de Navigation allemande, autrichienne, russe et bulgare, y résident. On y respecte la hiérarchie. Les jardins pu-

blics sont fréquentés le matin par la bonne compagnie ; le soir, par le peuple. Galatz a de nobles souvenirs. Les restes de Mazeppa reposent, dit-on, dans une de ses églises. Elle a vu passer Jean Paléologue, empereur de Byzance. C'est sur les dalles de ses quais que les boyars barbus attendaient les maîtres que leur envoyait la Sublime-Porte, « ces hospodars, plantes aromatiques cultivées par les mains du Sultan, flambeaux allumés par lui. » Les maisons de ses bas quartiers, aux murs jaunes et au toit d'un rouge foncé, ont été les témoins de ces fastes byzantins. Je n'ai trouvé nulle part en Roumanie de plus grandes fenêtres qui aient rougi à plus de torches triomphales et vibré à plus de carillons. Des festons de gloire semblent pendre encore de leurs balcons rouillés.

Le centre de la ville est populeux, bariolé, commerçant et juif. Mais les hauts quartiers s'étendent immensément, tous en jardins et en villas. Quelle joyeuse débauche d'architectures ! Sur un fond de colonisation grecque, un monde de militaires et de fonctionnaires donne à la vie de Galatz une aimable douceur. Les militaires ont une cordialité charmante. J'ai visité les bâtimens et les arsenaux de la division navale du Danube : « Vous le voyez, m'a dit le commandant : ils sont spacieux ; mais l'argent nous a manqué pour les finir. En attendant qu'il revienne, allons manger du raisin. » Et, sur les pentes qui dominent le fleuve, nous avons fourragé dans des vignes succulentes.

Je ne m'étonne pas que l'argent ait manqué. On aime trop les bœufs, à l'École normale de Galatz. Cette école qui pourrait loger deux cent cinquante élèves et qui n'en contient qu'une centaine, ce splendide casino, qui n'a plus à désirer qu'un matériel scolaire, possède dans son jardin agricole une bouverie, que je n'ose appeler une étable, et dont mes compagnons m'affirmèrent qu'elle avait coûté soixante mille francs. Au taux des banques roumaines, les deux descendans du dieu Apis qui l'occupent jouissent d'un loyer d'environ quatre mille francs. Plût au ciel que nous fussions des bœufs roumains ! On voulait me les montrer, mais ils faisaient leur promenade matinale, et je n'ai pas souffert qu'on dérangeât ces honorables budgétivores.

Quand on songe aux sommes formidables que ce petit peuple roumain a, depuis trente ans, engouffrées dans ses entreprises nationales, quand on additionne les trois cents millions qu'il a dépensés pour faire de sa capitale, après Paris, la première

place forte de l'Europe, ses huit cents millions de chemins de fer, ses trente-quatre millions du pont sur le Danube, ses dix-huit millions de docks et de silos, et ses écoles, et son armée, et sa marine, et son port de Constantza et toutes ses folies architecturales, on demeure confondu de sa vitalité. Son défaut, il le sait bien lui-même, est de commencer plus qu'il n'achève et d'inaugurer plus qu'il n'entretient. Il a l'impulsion rapide, mais avec des reprises d'indolence. Surtout, les individus agissent moins que le gouvernement. Pendant que l'État construit des docks à Galatz, les compagnies roumaines de scieries mécaniques périclitent et passent la main à des compagnies juives. A-t-on besoin de clous et de savon ? Les Suisses en fabriquent. Les indigènes ne remuent que de la langue. Des avocats sans cause viennent prêcher des grèves et les ouvriers arborent le drapeau rouge. Que ne préfèrent-ils s'adonner aux charmes du kief! Vous ignorez peut-être ce que signifie *faire kief?* Cela consiste à s'étendre sur le dos aux sons des musiques tsiganes et à regarder couler le Danube entre un flacon et une odalisque. Galatz est une ville de kief.

Et cependant j'ai vécu avec de jeunes ingénieurs; avec eux j'ai parcouru le delta. Cette génération, sortie du peuple, qui a grandi et percé à travers les crises politiques et financières, se montre, de l'aveu même des étrangers les plus difficiles, d'une intelligence et d'une énergie, d'un dévouement et d'une modestie également admirables. Mais le malheur veut qu'en Roumanie l'esprit d'initiative ne soit presque jamais du côté de la fortune, et que presque jamais la fortune ne l'encourage. Il ne trouve à s'épancher que dans les canaux du fonctionnarisme. Certes, on aurait tort de contester aux fonctionnaires roumains le mérite des grandes œuvres accomplies. On souhaiterait seulement que quelques-uns fussent mis en état d'exercer leur expérience et leur patriotisme dans le domaine des entreprises particulières. Loin de là, l'État, qui a dû tout créer, continue de tout vouloir régir. Sa tendance au monopole s'accuse de jour en jour, si bien qu'à Galatz, comme dans le reste du pays, on a cette impression que seuls le gouvernement et les étrangers travaillent.

Ce gouvernement que, pour mon compte, je ne saurais trop bénir, m'avait confié à des ingénieurs qui devaient me faire descendre le fleuve jusqu'à la Mer-Noire. Mais, avant de quitter

Galatz, je me reprocherais de ne pas parler du vaste établissement fondé par des religieuses françaises, les dames de Sion. Elles en ont trois dans le pays, un à Bucarest, tout jeune encore, un autre à Iassi, déjà puissant, le troisième à Galatz, monumental. Mais — qu'on se rassure — le gouvernement français n'y est pour rien ! Contribuables de ma patrie, pas un centime de nos poches ne s'est égaré vers ces contrées danubiennes. Les écoles juives de la Moldavie reçoivent des subventions annuelles de l'Alliance Israélite. Les écoles allemandes de Bucarest en reçoivent de Berlin. Les dames de Sion n'en reçoivent de personne. Nous leur avons peut-être envoyé, sur les insistances de notre ministre, des cartes géographiques afin, sans doute, de les convaincre que Bucarest, Iassi et Galatz étaient moins loin de la France qu'elles n'eussent été tentées de le supposer. D'ailleurs, pourquoi le gouvernement leur serait-il venu en aide ? Il me déplairait que le gouvernement pût s'attribuer la moindre part dans cette œuvre qui ne doit sa prospérité qu'à notre esprit français d'association et de prosélytisme.

Quelques femmes pauvres et inconnues sont arrivées un jour à Galatz. Elles ont loué une petite maison et y ont ouvert un pensionnat. Trois élèves répondirent à leur appel. Elles en comptent aujourd'hui six cents, l'orphelinat compris. Leur institution est aussi grande que nos plus grands lycées, mais infiniment mieux aménagée. Rien n'y est sacrifié à l'apparence : tout y est adapté aux exigences de l'hygiène. Ces noires « obscurantistes » adorent la lumière. Elle entre à flots dans leurs classes et dans leurs dortoirs. Ces religieuses, pliées à tous les renoncemens et à toutes les mortifications, ne sont austères et dures que pour elles. Je voudrais que nos architectes, quand ils bâtissent des collèges, eussent le même souci du bien-être des enfans. On ne me citera pas en France beaucoup de maisons d'éducation où les pensionnaires puissent, selon leur désir, se laver chaque matin à l'eau froide ou à l'eau chaude. Ces bonnes sœurs entêtées de superstitions mettent entre les mains de leurs élèves les ouvrages dont nous meublons les bibliothèques des nôtres. J'y ai relevé en passant les livres de Boissier, Brunetière, Caro, Doumic, Duruy, Faguet, Vidal de La Blache. On y étudie les morceaux choisis de Voltaire dans les éditions dont se servent nos futurs bacheliers.

J'entends bien que tous ces attraits ne doivent être que des

appâts jetés aux petites âmes, car enfin des religieuses catholiques en pays orthodoxe, que rêveraient-elles, que machineraient-elles, si ce n'est la conversion des hérétiques de l'Église grecque? On n'imagine pas l'influence d'un robinet d'eau chaude sur les croyances d'une jeune hérétique habituée chez elle à l'eau froide. Et ne pensez-vous pas que les *Promenades archéologiques* de M. Gaston Boissier ne sont qu'un chemin détourné pour aboutir au Vatican? Je me défie de Voltaire, ancien élève des Jésuites. « Madame, dis-je à la religieuse qui me promenait dans sa forteresse romaine, combien sur vos six cents élèves, avez-vous de catholiques? » Elle me répondit avec un bon sourire : « Monsieur, nous en avons trois. » On s'étonnerait que les Roumains, qui ne témoignent aucune sympathie au catholicisme, eussent à redouter l'apostolat de ces femmes.

Mais alors que font-elles? Elles font simplement ce qu'il importerait que nous fissions tous dans ces pays où la culture allemande et la culture anglaise essaient de se substituer à la culture française : elles sauvegardent la vieille autorité de notre langue et de notre nom. Partout, en Roumanie comme ailleurs, nos intérêts industriels sont battus en brèche, et, par une sorte d'incompréhensible aveuglement, notre commerce se replie lui-même devant les forces ennemies. Il ne nous reste plus à défendre que les anciennes prérogatives du génie français. Tant qu'on apprendra notre langue et qu'on lira nos ouvrages, nous mériterons l'éloge de Joseph de Maistre : que notre voix porte plus loin que la voix des autres peuples. Si nous pouvons nous flatter encore d'être entendus directement des nations étrangères, nous en sommes souvent redevables au patriotisme de nos missionnaires et de nos religieuses. Et c'est pourquoi je partage l'opinion que m'exprimait l'une d'elles dans ces beaux jardins du couvent de Galatz. Elle savait que ses sœurs de France allaient être dispersées et n'en témoignait point d'amertume, car, disait-elle, les hommes qui les proscrivaient étaient mus apparemment par cette idée qu'elles seraient encore plus utiles à leur pays au delà qu'en deçà des frontières. Leur expulsion n'était qu'un acte, un peu rude, de politique extérieure. Ainsi l'esprit français essaime et colonise. O merveilleuse expansion d'un pays qui, toujours affamé d'ascendant spirituel, consent, pour l'accroître, aux plus rares sacrifices, et tour à tour déborde sur l'Europe ses protestans, ses gentilshommes et ses religieuses!

III. — LA DESCENTE DU DANUBE

Qu'on me donne une hacienda dans les pampas de l'Amérique du Sud, un domaine dans les labours moldaves, — ou que le gouvernement roumain me nomme inspecteur des pêcheries du Danube : voilà mon rêve. Il y a un homme en Roumanie que je n'ai pu joindre, presque aussi fabuleux que M. Kalindero. Il s'appelle Antipa. C'est le législateur du fleuve, des lacs, des rivières et des étangs. Les pêcheries, affermées ou exploitées en régie, ne connaissent d'autre maître que lui. Il règne sur un peuple de pêcheurs à demi sauvages et gouverne le monde des eaux. Il y fait la vie et il y réglemente la mort. Toutes les lèvres murmurent son nom. Le lourd pêcheur à barbe rousse qui jette son filet la nuit entre les joncs déserts n'aperçoit pas M. Antipa, mais il sent que M. Antipa le regarde. A chaque coude du fleuve, on s'attend à voir M. Antipa sortir des saules ou surgir des roseaux. Il remonterait le courant dans une conque traînée par des esturgeons et des sterlets : personne n'en manifesterait le moindre étonnement. Parlez-moi des pays jeunes et encore vierges pour les administrateurs qui ont des idées ! Ils y acquièrent une popularité qui les élève au rang des antiques demi-dieux. Les flots du Danube commençaient à se dépeupler. Les poissons des étangs dégénéraient. Les carpes du lac Razelm, par suite de l'enlisement des rivières, maigrissaient du corps et grossissaient de la tête. Les pêcheurs russes ne pêchaient plus : ils dévastaient. M. Antipa organisa ce chaos : il édicta des lois sévères ; il disciplina les tribus dont les coups de filet saccageaient les trésors du fleuve ; il ramena la confiance parmi les esturgeons qui reprirent leur route accoutumée jusqu'aux Portes de Fer. Et les pêcheries assagies rapportent annuellement à l'État roumain deux millions cinq cent mille francs.

A mesure qu'on s'éloigne de Galatz et qu'on s'enfonce dans le véritable empire de M. Antipa, on sent se réveiller en soi l'appétit de la vie libre et l'enthousiasme de la solitude. Quelles immensités ! Le Danube, tant ses rives sont basses et plates, ressemble à une vaste nappe d'eau déversée au ras de la terre. Bientôt nous doublons l'embouchure du Pruth et nous longeons les rives de la Bessarabie, de cette Bessarabie hier roumaine,

aujourd'hui russe, et dont le souvenir saigne encore au cœur des Roumains. On ne peut pas dire que cette frontière ne soit pas bien gardée. D'espace en espace, des factionnaires immobiles surveillent, l'arme au bras, les nuages sablonneux qui se forment sur les eaux troubles du fleuve. Des patrouilles de gendarmes à cheval, flanquées d'énormes molosses, trottent d'un poste à l'autre. Une nuit, un déserteur roumain, poursuivi jusqu'au Pruth, se cacha dans les herbes et, tout péril conjuré, gagna silencieusement à la nage la terre russe. Quand il y aborda, une troupe sous les armes l'attendait. Nous distinguons une petite ville d'où part le train d'Odessa, puis des dépôts de pétrole, et toujours ces factionnaires plantés comme des bornes milliaires sur le rivage nu. Si notre petit vapeur échouait contre ce rivage, nous serions aussitôt cueillis, choyés, escortés et conduits en grande pompe à la ville voisine où le gouverneur pourvoirait le plus aimablement du monde à notre entretien et ne nous laisserait manquer ni de pain ni d'eau. Mais cette hospitalité ne tente aucunement mes compagnons qui, d'un coup de barre, regagnent le milieu du fleuve.

Les Roumains n'ont pas encore oublié que les Russes leur arrachèrent ce dernier morceau de Bessarabie au lendemain d'une guerre où les *dorobantz* du prince Charles avaient fait merveille à côté des soldats du Tsar. On conçoit que leur sentiment national ait été blessé. Cependant, de tout ce qui a été publié sur cette question, il ressort que les hommes d'État de la Roumanie savaient fort bien, en combattant avec les Russes, ce que les Russes leur demanderaient après la victoire. En échange de cette Bessarabie, on leur a donné la Dobrodja et, dans la Dobrodja, un port magnifique sur la Mer-Noire. Pour l'étranger cet échange équivaut à une conquête. D'ailleurs, au moment même où l'indignation bouleversait Bucarest, un homme, un Roumain, eut le courage de le penser et le courage plus grand de l'écrire. Nicolas Kretzulesco reconnaissait que ce triangle de terre n'avait pas plus fait le bonheur de la Roumanie que la Roumanie n'en avait fait la prospérité. Si les Roumains perdaient des frères en Bessarabie, ils en regagnaient en Dobrodja Sa brochure lui suscita de violentes attaques; mais il avait parl le langage que tiennent aujourd'hui les plus raisonnables de ses compatriotes. Les paysans de la Bessarabie ne se plaignent pas d'être devenus des sujets russes. Le gouvernement de Saint-

Pétersbourg s'est montré paternel à leur égard ; il les a d'abord dispensés d'impôts, et ceux qu'il établit ensuite ne pèsent pas lourdement sur eux. Et puisque leur condition les satisfait, on peut donc se féliciter sans remords que la Dobrodja appartienne aux Roumains.

C'est un pays extraordinaire. Pourquoi iriez-vous en Amérique ou en Océanie? Regardez seulement le soleil se coucher sur le Danube qui meurt. J'ai vu, entre ses steppes de roseaux pareilles à des fourmillemens de flèches d'or, ce vieux roi barbare des fleuves européens rouler dans l'agonie du jour des millions de roses. Imaginez tout l'or, tout l'argent, tout l'airain, tout le fer que les invasions ont laissé tomber sous ses vagues. Que d'armes et de bijoux, que de diadèmes enfouis dans son lit de sable ! Les cieux empourprés du soir font remonter à sa face morne et lasse le sang des anciens carnages.

Les hommes qui peuplent ses lagunes ne sont guère plus policés que les hordes dont ses flots portèrent l'aventure. Je ne parle pas des bergers roumains et transylvains qui, vers la fin de septembre, descendent des Carpathes et amènent leurs troupeaux sur ces vastes pâturages. Ils ont l'humeur douce de leurs brebis. Leurs yeux ne contemplent depuis des siècles que des toisons et des pentes herbeuses. Sous la *stina* des montagnes comme sous la tente de roseaux, ils gardent fidèlement les coutumes de leur village. Ce sont les Roumains par excellence ; et la vie pastorale des anciens temps du monde chante encore dans leur longue flûte droite. Mais le Danube héberge d'autres hôtes, les Lippovans, Vieux Croyans russes, que les persécutions ont chassés dans ces marécages et qui vivent de leur pêche. Barbus, comme il convient à l'homme, image de la divinité, amphibies, demi-païens et demi-byzantins, réfractaires à toutes les lois et refusant à l'État le droit essentiellement divin de tenir le registre des naissances et des morts, ils poursuivent dans leurs solitudes aquatiques le rêve obstiné de leurs pères pour qui Pierre le Grand fut l'Antechrist, et l'imitation des mœurs occidentales une œuvre de Satan. Les uns ont un clergé, et des églises, dont les cloches, même à Braïla, résonnent plusieurs fois par jour. Les autres, sans prêtres, ont substitué à la liturgie des pratiques grossières, d'aucuns disent abominables. Le gouvernement a l'œil sur leurs villages, mais il ne peut rien sur leurs tribus dispersées. Leurs campemens sont des

refuges aux nihilistes traqués et aux bandits en fuite. Ceux que l'on connaît dans les pêcheries mènent une âpre vie dont la saumure les conserve. Ils habitent de misérables cabanes que les crues du fleuve envahissent. Quand l'eau y pénètre, ils dorment sur leur table; et, quand la table se met à flotter, ils couchent sur le toit. D'ordinaire, ils partent le lundi matin et ne rentrent que le samedi soir. Quelques-uns restent absens deux et trois mois. Ils campent alors sous des moustiquaires et sous des huttes de joncs. Leurs escouades se composent de douze hommes conduits par un ataman, et chaque escouade possède en commun ses filets et ses engins qu'on évalue à sept ou huit cents francs. L'ataman, homme d'expérience, décide, selon le vent et l'eau, de la place et de l'heure où l'on jettera les filets. Ces pêcheurs, toujours les pieds dans la boue et dont le sommeil respire à pleins poumons la buée des marais, n'ont jamais de fièvre et supportent allégrement leurs saouleries du dimanche. Fils du Danube, leur existence est aussi longue que le cours de ce fleuve.

Mais aussi quels beaux mangeurs de poissons et comme ils se consolent du règne de l'Antechrist par les raffinemens de leur art culinaire ! La bouillabaisse des Marseillais me paraît sans saveur, depuis qu'on m'a révélé les soupes lippovanes. Et d'abord ils font bouillir dans une énorme marmite vingt kilos de carpes, de tanches, de brèmes, de sandres, jusqu'à ce que l'eau ait absorbé tout le suc des chairs fondantes. Puis ils rejettent ce tas de poissons, dont se régaleraient nos carêmes, car les maîtres gourmets réservent ce court-bouillon succulent à la cuisson des esturgeons de qualité et des sterlets délicieusement gras. Sterlets et esturgeons y mijotent entre deux couches de légumes, et la fumée qui monte de leur marmite embaume la steppe. Ils ont encore une façon de rôtir les carpes telle que, si j'étais riche, je m'attacherais un cuisinier lippovan. Et, quand il leur reste une croûte de pain, ces Vieux Croyans la beurrent de caviar frais. Voilà qui permet à leurs sectes millénaires d'attendre patiemment l'arrivée du Messie ou, si j'en crois M. Anatole Leroy-Beaulieu, le retour de Napoléon.

Il ne faudrait pas se figurer que les pêcheurs n'ont qu'à plonger leurs mains dans le Danube pour en retirer des poissons de choix. La pêche de l'esturgeon ne va pas sans péril. On suspend, sur la moitié du fleuve, à deux poteaux ou à deux flotteurs, des filets formés de longues lignes qui balancent, au mouvement

des eaux, leurs gros hameçons. Dès que les esturgeons s'y engagent, ils sont attrapés et accrochés. Ces lignes doivent être assez espacées ; les inspecteurs exigent entre les filets un intervalle d'au moins cinquante mètres, afin que les petits, les chanceux ou les malins puissent s'esquiver. Lorsque les pêcheurs arrivent, ils soupèsent chaque ligne, et, quand ils y sentent le poisson se débattre, ils unissent leurs efforts et la soulèvent avec précaution. A peine le museau de la bête émerge-t-il, qu'un homme, armé d'un maillet où l'on a coulé du plomb fondu, lui en assène un coup mortel, car l'esturgeon renverserait barque et pêcheurs. L'an dernier, on en prit un qui pesait deux cents kilos. Ce genre de pêche à l'assommoir convient aux Lippovans, ces cosaques farouches : ils tiennent autant du boucher que du pêcheur.

Vers dix heures du soir, nous fîmes escale à l'ancienne cité turque de Toultchea.

Ce fut une étrange apparition. Je m'imaginais aborder à une bourgade difforme et morte, ou du moins endormie. Mais toute la ville retentissait d'une cacophonie de concerts. Dans le jardin public, une petite bourgeoisie élégante de Grecs et de Juifs se promenait autour d'un kiosque où la musique militaire jouait l'*Arlésienne*. Devant une grande épicerie, qui débitait de la bière et des liqueurs, des groupes attablés sur le trottoir écoutaient des violoneux tsiganes. Dans les cabarets, des Turcs accroupis et des pêcheurs russes en casaque rouge, à moitié ivres, dodelinaient leur tête aux sons stridens d'une musique orientale.

Je crois bien qu'il n'y avait en cette ville qu'un seul être qui dormît : l'hôtelier. Nous dûmes frapper à coups de poing et à coups de canne, ce qui augmenta le charivari de ce port danubien. Enfin, la porte s'entre-bâilla, et un long spectre, à favoris gris, revêtu d'une chemise qui lui tombait jusqu'aux chevilles, brandit une chandelle sous notre nez. Il nous toisait d'un œil défiant et sondait l'obscurité environnante.

— C'est bon, sage vieillard, dit un des nôtres : tu nous a suffisamment observés. Laisse-nous entrer !

Dès que nous eûmes franchi le seuil, le spectre referma soigneusement sa porte, comme si les esprits des ténèbres étaient attachés à nos pas ; et il nous regarda encore un instant en silence, avant de nous indiquer les chambres où nous pourrions déposer nos sacs de nuit. Mais, lorsqu'il vit que nous nous préparions à ressortir, son inquiétude se réveilla : il marmotta des

paroles indistinctes, et ce ne fut que sur nos ordres réitérés qu'il remit en grognant la clef dans la serrure. On m'expliqua le mystère. Le pauvre homme souffre d'une moralité extrêmement rare chez les hôteliers roumains et qui l'a rendu presque célèbre de Galatz à Soulina. Un officier, que sa femme, sa très légitime femme, était venue attendre ici, me racontait qu'arrivé en pleine nuit, il fut obligé, pour pénétrer jusqu'à elle, de passer sur le corps de ce trop vertueux hôtelier. Hélas! que tant de vertu fut mal récompensé! Un jour, deux jeunes gens, un Russe et une Bulgare, se présentèrent, si gentils et si gais que le malheureux crut héberger des nouveaux mariés. Le lendemain matin, il les trouva tous deux empoisonnés. On sauva la fille; mais l'amant était mort. Ce lugubre souvenir donne le soir à son hôtel un air de maison hantée, et lui donne, à lui, une mine de fantôme.

Drôle de ville que Toultchea! Ici commence l'extraordinaire mélange de peuples qui fait ressembler la Dobrodja à un immense terrain vague où toutes les races auraient jeté leurs scories. La ville ne compte que huit mille âmes et possède des églises catholique, protestante, roumaine, bulgare, russe, arménienne, grecque, des synagogues et des mosquées. La plupart des Turcs en ont émigré; et cependant, il semble qu'on soit encore chez eux. Pourquoi? Je ne saurais le dire, mais j'en ai eu la sensation très nette dans cette nuit où se détachaient sur nos têtes les aiguilles d'ombre des minarets.

Un petit bossu, aux yeux farouches, passait au milieu des buveurs avec une corbeille remplie d'amandes. — Tenez, me dit un de mes compagnons, voici un échappé des contes arabes! Figurez-vous que ce diable de colporteur est le plus grand amoureux de toute la province. Ses aventures sont aussi fameuses dans les cabarets turcs que l'histoire du Tailleur de Bagdad... Eh! l'ami, la nuit est douce, et l'on dormirait bien ce soir suspendu sous les étoiles!

Le bossu nous lança un regard furieux : — Achetez-moi mes amandes, fit-il, et taisez-vous.

— L'an dernier, reprit mon compagnon, il courtisait une petite bonne turque, qui, fatiguée de ses poursuites, consentit à un rendez-vous. Il y vint; mais la fenêtre de la belle était trop haute, et notre bossu, planté au pied du mur comme un chien qui regarde un oiseau, suppliait la bien-aimée de descendre. « Impossible, disait-elle, je réveillerais ma maîtresse : seulement,

tu peux monter : j'ai un large panier et des cordes solides. Mets-toi dans le panier, et je te hisserai jusqu'à moi. » Le don Juan s'y installe ; et la coquine, aidée sans doute d'un ami invisible, commence à le soulever de terre. L'ascension était lente et dure ; mais chaque saccade le rapprochait du ciel. Il touchait à la hauteur d'un premier étage, quand la fille se penchant vers lui s'écria : « J'entends du bruit : ne bouge pas ! » Et de fermer la fenêtre, et d'éteindre la lumière. Ni la lumière ne reparut, ni la fenêtre ne se rouvrit ; et lorsque, à l'aurore, les ouvriers turcs se rendirent à leur travail, ils aperçurent, balancé dans un panier, le bossu de Toultchea qui rageait, grinçait, écumait et pourtant n'osait faire aucun mouvement, car il mourait de peur que la corde ne cassât.

Ce bossu, ces musiques endiablées, le sombre Danube sommeillant dans ses roseaux, cet hôtelier qui nous attendait toujours en chemise et qui, le bougeoir à la main, nous examina des pieds à la tête afin de s'assurer qu'aucune jeune Bulgare ne se cachait sous nos vêtemens ; puis, au petit jour, les maisons blêmes, les rues à fondrières, le morne embarcadère, les flots gris et, derrière nous, dans un amphithéâtre brumeux, des minarets et des moulins à vent qui sortaient du brouillard : toute mon escale à Toultchea me produit l'effet d'un bizarre intermède au milieu d'une traversée sauvage.

Après cette ville, le Danube, d'où s'est déjà détaché le bras russe de Chilia, se divise encore en deux bras : à droite, celui de Saint-Georges, le seul dont les rives soient escarpées ; et, devant nous, celui de Soulina, la route des vaisseaux. Il y tombe sous la tutelle de la Commission Européenne. On le sent prodigieusement las et qui use ses derniers flots à retarder sa chute dans la mer. Il fait des coudes et des crochets à travers cette plaine où rien ne le contrarie ; mais il ne se porte plus, il s'abandonne, il s'étale et, à chaque tournant, s'enlise davantage. Les ingénieurs sont alors intervenus ; leur œuvre grandiose a rectifié le cours et corrigé l'imbécillité du vieux fleuve. Ils lui ont creusé un boulevard rectiligne d'environ cinquante kilomètres où sa masse leur obéit. Ce n'est plus un fleuve ; c'est un énorme canal qui, d'un trait, s'enfonce dans le ciel. Quand il retrouve son ancien lit, des barrages établis le long de ses rives et des fascines, plongées sous leurs eaux stagnantes, le forcent d'y décharger son sable et son limon et de se rétrécir lui-même selon les lois qui

déterminent la violence du courant. Ses surveillans se défient de sa paresse et l'empêchent de s'endormir. On exige de lui une impétuosité constante et régulière. On ne lui permet pas d'oublier un instant qu'il n'est qu'une route, une grand'route internationale, ainsi que l'indiquent, fichées de mille en mille, des plaques noires aux chiffres blancs.

Depuis hier, le paysage n'a guère changé. Il semble qu'on y embrasse d'un seul coup d'œil les deux cent cinquante mille hectares de marécages et de roseraies qui composent le delta. C'est un océan où le soleil ondule en vagues de lumière et se brise en remous d'étincelles. Mais les quais de Soulina apparaissent brusquement, aussi tristes que des haillons mis à sécher entre deux infinis. Derrière une rangée de maisons borgnes surgissent des minarets pointus et des dômes d'église. Nous mouillons au pied d'un restaurant vitré, dont la vue évoque le souvenir des fritures de Bas-Meudon, près de la demeure caduque où jadis les pachas turcs fumaient leur narghilé. A l'extrémité du quai, sur un morceau de terre formé du sable et des pierres que les vaisseaux de toutes les nations jetèrent en passant, s'élève le Palais de la Commission européenne. Trois cariatides au sein nu et aux ailes éployées soutiennent son balcon. Le Danube vient mourir sous ses fenêtres, continuellement fouetté par les vents d'Odessa. Là encore, il s'ensablerait si la plus puissante drague du monde ne labourait son embouchure et n'assurait aux navires les vingt-quatre pieds d'eau qui leur sont nécessaires.

Ce Soulina, avec sa petite population dépareillée de Grecs, de Turcs, d'Arméniens, d'Italiens, d'Allemands et de fonctionnaires roumains, a l'air d'une colonie pénitentiaire. Comment vivent ces gens-là pendant les longs hivernages? Je conçois parfaitement la solitude, et je me suis surpris plus d'une fois à envier les gardiens des phares. Mais ces bourgades qui ressemblent à un quartier louche, amputé d'une grande ville, me paraissent inhabitables.

Cependant on y vit; on y vit même fort heureux; car j'y ai rencontré un ingénieur danois qui y réside depuis trente-trois ans et dont ces trente-trois ans n'ont altéré ni le teint frais ni la belle humeur. Ce petit homme, aux yeux bleus comme de vieilles faïences, et qui vous fait marcher son Danube tambour battant, m'a conté en une heure de quoi défrayer un volume de chasses et d'aventures. J'ai pénétré à sa suite dans les bouges où les

marins grecs cassent les verres et jouent du couteau. Il m'a montré des Levantins débarqués ici, sur ces dalles, avec une moitié de chemise et trois quarts de pantalon, et qui, dix ans plus tard, accoudés à la poupe d'un navire, un gros cigare entre les dents, remportaient chez eux des fortunes scandaleuses. J'ai assisté aux péripéties d'une lutte effroyable entre un Anglais et un Allemand, tous deux commissionnaires : l'Anglais, pour ruiner son rival, avait installé un élévateur ; mais l'Allemand, pour tuer l'élévateur, embaucha mille Turcs...

—... Et mille Turcs, sachez-le, coûtent moins cher qu'une machine anglaise et travaillent davantage. Car les Turcs sont, après les Danois et les Français, le plus laborieux et le plus honnête peuple de la terre. Excellens Turcs ! Tranquilles, consciencieux, toujours contens d'Allah et de son prophète, et, dès qu'ils ont pris femme, plus sobres qu'une société de tempérance. Et pas un, monsieur, pas un ne songe à décorer sa boutonnière du petit bouton des ligues anti-alcooliques. Ils boivent de l'eau et sont aussi modestes que s'ils buvaient du vin. Et quelle loyauté ! Est-ce qu'on signe un contrat avec un Turc ? On lui tape dans la main et on s'endort sur les deux oreilles. Mais les Russes... Ah ! les Russes !... On ne peut pas leur dénier le patriotisme : ils ont évidemment compris que la sécurité de leur patrie voulait qu'ils en sortissent. Seulement, croyez-moi, ils manquent de délicatesse. Dans ce pays, il faut être pêcheur ou chasseur. Ces gueux de Lippovans sont à la fois l'un et l'autre. Vous les voyez partir à la pêche, un fusil sur l'épaule. Qu'arrive-t-il ? Que les marais se dépeuplent de bécassines, d'outardes, de porcs sauvages et même de lièvres. C'est d'autant plus déplorable que les pauvres ingénieurs qui s'en vont à la chasse n'y traînent pas des filets de pêche. La partie est trop inégale. Quant aux Arméniens, ne m'en parlez pas, ou vous me forceriez de vous dire que, depuis six ans, on n'a pas aperçu, du hameau de Saint-Georges au hameau de Chilia, les plumes effilées et blanches d'une seule aigrette ! Ces plumes se vendaient quarante francs la livre. Les aigrettes ne pouvaient plus promener leur coquet panache sur un coin de terre fréquenté par les Arméniens. Elles ont dû renoncer à l'hospitalité roumaine, et je suis bien sûr qu'elles regrettent ce pays, comme le regretteront tous ses hôtes. Qui n'aimerait la Roumanie ? Regardez la Commission du Danube. Elle se flatte de travailler pour l'Europe ; mais au fond elle ne

travaille que pour l'État roumain, dont ses ingénieurs sont les premiers fonctionnaires. Cela met en rage les Bulgares, qui se sont découvert, dit-on, des droits sur la Dobrodja. Stambouloff a eu beau leur répéter : « Bénissez le ciel que la Dobrodja vous sépare de la Russie ! » Ces entêtés se refusent à bénir le ciel, et, dans le district de Toultchea, leurs instituteurs ont enseigné aux enfans que le roi Charles leur a volé un territoire où leurs ancêtres, déguisés en Turcs, ont sué, pendant des siècles, à planter des roseaux... Toultchea, Soulina, villes d'apparence mortes, quand les navires anglais et les vapeurs du Lloyd autrichien n'y chassent pas leur fumée ou ne les remplissent pas du cri de leurs sirènes ! Mais leur silence est trompeur : point de marécage où ne fermente l'individualisme des races, où la question d'Orient ne tressaille. A quelques milles de l'embouchure du Danube, se dresse une espèce de rocher nu, appelé l'Ile des Serpens. On y trouve un phare, un factionnaire roumain, l'emplacement d'un ancien temple que la légende consacrait au divin Achille, et, dans la belle saison, des couleuvres qui se chauffent parmi les pierres. Tenez pour certain que ces couleuvres ne tomberont jamais d'accord sur leur nationalité commune. Les unes se sentent encore grecques, et les autres déjà bulgares. Il y en a qui sifflent du côté de la Russie ; il y en a qui rêvent, comme d'une patrie, des jardins de Stamboul. Quand elles entendent le pas du factionnaire, elles rentrent dans leur trou ; et ce sont, au demeurant, de bonnes couleuvres, très inoffensives, mais elles ont leurs idées sur la question d'Orient...

IV. — LA DOBRODJA

Si nous nous embarquions et si nous descendions les côtes de la Mer-Noire nous arriverions, en l'espace d'une nuit, au port de Constantza. Toute la terre comprise de Soulina à Mangalia, entre la mer et le Danube, se nomme la Dobrodja. Non seulement Constantza est le seul port de la Mer-Noire qui puisse rivaliser avec Odessa, mais le Congrès de Berlin donnait aux Roumains, comme prolongement à la plaine de Bucarest, un sol presque vierge, d'une incontestable richesse, où leur fierté de Latins retrouvait après des siècles les traces de leurs aïeux, et qu'une sage politique devait ouvrir à la colonisation. Je ne connais guère de peuple en Europe qui ait été plus favorisé. Ils

acquéraient, à leur porte même, une province d'Amérique, une colonie dont six heures de chemin de fer relieraient bientôt le chef-lieu à la métropole. Et cette colonie, que sa pénurie d'habitans rendait assez facile à organiser, possédait cependant des colons admirables. Il est vrai que les distances entre les villages et la variété des races, — on en compte jusqu'à vingt et une, — compliquaient un peu l'œuvre des administrateurs.

La Dobrodja, sauf les marécages du Danube et les forêts de Badabagh, n'est qu'un vaste désert aux ondulations grises et jaunes, crevassé, raviné, recouvert d'une couche de poussière que la brise la plus légère soulève en tourbillons aveuglans. Mais çà et là, au milieu de ces mamelons, où les troupeaux de brebis cheminent comme des reflets de nuage, le désert verdoie et le désert se dore. Les pâturages succèdent aux plaines de chardons; les labours, aux pâturages. Un village est là, qui ne ressemble pas plus à celui que vous avez laissé dix lieues derrière vous qu'à celui que vous atteindrez ce soir après cinq ou six heures de charrette : village allemand, village roumain, village bulgare, village turc, village tatar, village russe. De la monotonie indicible de cette nature surgissent des îlots de civilisation européenne, orientale, presque asiatique, à demi barbare. Quelques gros bourgs, Mangalia, Babadagh, Meijidié, paraissent grouper et associer ces élémens disparates; mais ce ne sont que des villages juxtaposés. Mille Turcs, mille Tsiganes, mille Bulgares, mille Roumains ne composent point une ville de quatre mille âmes : ils ne forment que quatre villages de mille âmes chacun.

Une fois en possession de la Dobrodja, le gouvernement roumain commença les travaux du port de Constantza. L'ancienne cité turque devint, pendant l'hiver où le Danube est gelé, un centre d'exportation; pendant l'été, une station balnéaire. Les vieilles rues d'Orient muettes, aveugles, aux murs d'une blancheur spongieuse, aboutirent à des hôtels et à des magasins de coquillages. Des ateliers de photographes braquèrent leurs appareils sur les mosquées en torchis. Le minaret érigea au-dessus des cafés européens sa silhouette de poivrière. Mais on s'habitue vite à ces contrastes criards et je n'étais point surpris de voir grouiller des Tsiganes dépenaillés, des Tatars, très sales et très doux, autour de la statue d'Ovide.

Vous pensez bien que les Roumains ne manquèrent pas d'élever

une statue au poète des *Tristes* sur la place de l'antique Tomi. Jamais statue ne m'a paru tout à la fois plus méritée et plus imméritée. Plus méritée : car l'homme qui passa quinze ans de sa vie à pleurnicher sur ce rivage mérite sans aucun doute d'y rester en pénitence jusqu'à la fin des siècles. Plus imméritée : car, si les statues des hommes fameux ne se comprennent qu'aux endroits qu'ils ont célébrés ou illustrés, ce fut un étrange paradoxe d'ériger celle d'Ovide sur une terre qu'il n'a cessé de maudire et que le misérable n'a même pas essayé de nous peindre. Comment vivait-on dans cette colonie romaine dont les derniers vestiges nous semblent gigantesques ? Quels en étaient les habitans ? Que pensaient-ils ? De quelle façon les conquérans en usaient-ils avec eux ? Ovide n'a rien su voir ni rien su dire. S'il avait eu seulement l'esprit d'observation de mon ingénieur danois, s'il avait pêché l'esturgeon ou chassé la bécassine, il eût peut-être écrit un livre inappréciable. Infatués d'eux-mêmes et de leur cité, les Anciens marchaient à travers les nations excentriques comme dans une vile poussière. Ils n'avaient point de pitié pour les savans futurs ni de vraie sympathie pour l'espèce humaine.

Les Roumains de notre temps commencèrent par imiter en Dobrodja l'exemple du poète qu'ils y avaient honoré. Les bords de la Mer-Noire revirent des figures d'exilés. A six heures de Bucarest on se crut au bout du monde. On regretta naïvement le restaurant Capsa ou les ombrages des Carpathes. Les fonctionnaires s'y sentirent en disgrâce. Et pourtant la Dobrodja offre à la curiosité de l'artiste, de l'historien, de l'anthropologiste, et même du bureaucrate, une matière exceptionnelle. Comme les costumes, les questions les plus diverses s'y entremêlent et se disputent notre attention. Question coloniale : comment acclimater et retenir dans un pays chrétien les Turcs qui sont peut-être les meilleurs colons, les plus probes, les plus actifs, mais que sollicite un éternel désir de quitter la terre des giaours ? — Question politique : comment apprivoiser ces rudes Bulgares dont l'hostilité, si elle se comprend en Macédoine où ils luttent contre l'influence roumaine, ne s'explique en Dobrodja que par un excès d'humeur combative ? — Questions ethniques : à quels groupemens rattacher les Tatars, les Kurdes, les Albanais et les Tsiganes dont les villages, perchés sur la falaise de la ville, y flamboient dans leurs haillons et leurs pourritures ? — Questions

religieuses : on trouve à Constantza un noyau de Karaïtes, c'est-à-dire de Juifs qui ont rejeté le Talmud et qui s'en tiennent à l'Ancien Testament. Or, personne ne considère ces Karaïtes comme de véritables Juifs. On ne reconnaît en eux ni les qualités ni les défauts du peuple choisi. Et ceux-là mêmes à qui le Talmud est aussi inconnu que la Bible, mais qui détestent les Israélites, les en distinguent et les aiment. On est donc amené à se demander si, dans l'universel mélange de tous les sangs, l'éducation religieuse ne constituerait pas souvent le caractère le plus marqué de ce que nous appelons une race. Notez aussi que, de l'avis des historiens et des anthropologistes, la plupart des Juifs de la Dobrodja et peut-être un certain nombre de la Moldavie ne sont que des Germains, des Slaves, des Tatars judaïsés du VIe au IXe siècle. Mais vous les étonneriez grandement, les Tatars, les Slaves et les Germains, si vous leur présentiez en ces Israélites d'anciens membres de leur famille. A défaut du type sémite, le Talmud leur a donné l'âme juive; encore ne suis-je pas certain qu'il ne leur ait pas allongé et recourbé l'appareil nasal. — Questions d'archéologie : un des grands squelettes de la puissance romaine dormait dans le sable léger de la Dobrodja. De quels beaux coups de pioche un simple sous-préfet pouvait émerveiller ses loisirs ! — Et les artistes n'étaient pas plus à plaindre que les archéologues, les sociologues et les psychologues; car c'est ici le triomphe des loques et des guenilles radieuses. Bondées de paysans, les charrettes qui tressautent le long des routes, font danser de violentes couleurs dans la grise mélancolie du désert; et le soir, sur le seuil des taudis, les fez et les turbans champignonnent au clair de lune.

L'administration roumaine ne se montra pas au début très sensible à ces beautés ni très soucieuse de ces objets d'étude. Mais elle estima que les habitans de cette province privilégiée, sans député ni sénateur, devaient jouir d'une situation sociale au moins aussi extraordinaire que la nature de leur pays. L'annexion leur a conféré le titre de citoyen roumain. Seulement, s'ils ont le malheur de franchir le pont du Danube et qu'ils se réclament de ce titre, la Cour de cassation relève vertement leur impertinence et leur prouve que, citoyens roumains en Dobrodja, hors de la Dobrodja ils ne sont plus ni Roumains, ni citoyens, et ne rentrent dans aucune catégorie connue. Tel Juif ou tel Allemand qui voudrait quitter Constantza et venir à

Bucarest, y verrait son nom impitoyablement biffé sur les listes électorales. Il n'est plus citoyen et il n'est pourtant pas étranger. Cette anomalie n'affecte ni les Turcs, ni les Tatars, ni les Tsiganes, ni les Lippovans. Les Bulgares irrédentistes seraient même tentés de s'en gaudir. Mais elle autorise les petites fantaisies néroniennes des bureaucrates, et, sous couleur d'attacher les colons au sol, les livre à leur merci. L'administration fit mieux encore : elle refusa aux nouveaux venus le droit d'acheter des terres. Cette méthode de colonisation lui assurait les sérieux farniente dont une administration a toujours besoin.

Cependant ses fautes, qui nous prouvent une fois de plus combien l'expérience coloniale est difficile à acquérir, ne purent altérer le grand air de liberté qu'on respire en Dobrodja; et il faut rendre cette justice aux Roumains, qu'avertis par des commencemens d'exode, ils ne persévèrent pas dans leurs erreurs. Quand je passai à Constantza, tout le monde y vantait les réformes administratives du nouveau préfet. Il avait exhorté et décidé les Turcs à réparer leurs mosquées. Les écoles, sous la direction d'instituteurs roumains, avaient chacune un maître qui enseignait aux enfans des diverses nationalités leur langue et leur religion nationales; et ce maître était nommé et payé par le gouvernement. Enfin les émigrans, installés en Dobrodja depuis l'annexion, espéraient y obtenir bientôt le droit de propriété.

Il me tardait de visiter ces villages d'étrangers qui ne sont point des citoyens et de citoyens qui ne sont point des étrangers. Le long du rivage et des lagunes poissonneuses, puis à travers la steppe, nous nous acheminâmes vers le village allemand de Caramurat. Ces Allemands sont les Boers de l'Europe occidentale. Partis de la Souabe, appelés en Russie sous Catherine II et bientôt persécutés, ils en émigrèrent et descendirent jusqu'aux rives du Danube. Les uns firent route par Braïla, les autres par la Bessarabie et, après bien des étapes et d'infructueux séjours, ils se fixèrent enfin dans les plaines de la Dobrodja. Leur village de Caramurat est précédé lui-même d'un village roumain et d'un hameau tatar.

Trois petits mondes fermés au milieu du désert.

Le village roumain s'éparpille : il a ses pauvres et ses riches, des cabanes ruineuses et des maisons agrémentées de sculptures, oui, de sculptures. L'épicier aime la façade, et le

meilleur de son gain a dû passer dans la poche de l'architecte.

Le hameau tatar, qui sépare la civilisation tatare de la germanique, ne m'a pas surpris. Nous avons tous vu des hameaux tatars dans les cauchemars de notre enfance, lorsque nous étions emportés au pays difforme des sorcières et des nains. Les chaumières cocasses et cabossées, trapues, bossues, ventrues, semblent creusées sous des amas de terre façonnés par la tempête. Leurs cheminées se tordent comme de vieux troncs d'arbres ou se recourbent comme des trompes. Quelles fanfares le vent doit y souffler! Les Tatars, très religieux, se garderaient bien de planter des arbres autour de leur demeure, car ce serait une impiété d'en planter où Dieu n'a pas voulu qu'il en poussât. Les Tatars sont des colons précieux qui accaparent et hébergent royalement toute la vermine des environs. Ils vivent dans la crasse, non dans la misère. Le luxe des Roumains, le solide confort des Allemands ne les séduisent pas : ils chérissent leurs haillons et respectent leurs ordures. Le voyageur, à la tombée du crépuscule, prendrait ces petits êtres aux poils rares et aux joues glabres qui sortent de leurs étranges tanières pour les génies saugrenus et malfaisans de la nuit et du désert. Mais la douceur mongole de leurs yeux tirés vers les tempes luit comme un rayon d'étoile sur la hotte d'un chiffonnier.

Le village allemand s'étend des deux côtés de la route, d'une route bien entretenue, bordée d'un petit mur crépi, et barrée à ses deux extrémités par une croix de bois sur un socle de terre. On a tout de suite l'impression de l'ordre et de la régularité. On s'étonne même de ne pas voir circuler dans cette allée tracée au cordeau et ombragée d'acacias un policier coiffé d'un casque à pointe. Les fermes et leurs dépendances, pignon sur l'avenue, s'alignent l'une derrière l'autre, militairement. A chaque porte, un banc de bois où les vieux fument leur pipe pendant les soirs d'été. Les cours sont nettes; les étables, propres. Dans les fermes, le salon sent un peu le renfermé, comme il sied aux pièces qu'on n'ouvre que le dimanche et les jours de fête. Les fenêtres ont de petits rideaux blancs et de grands rideaux rouges. Des fusils et de vieilles assiettes ornent les murs. Les armoires, aussi larges que nos armoires normandes, vrais coffres-forts des bonnes ménagères, regorgent de linge. Les planchers sont recouverts de tapis. Mais tout l'orgueil de la maison s'étale sur les lits et monte jusqu'au plafond en piles d'oreillers, de

beaux oreillers, dont les taies brodées à jour font des cascades de dentelles. Partout, des images du Christ et de la Vierge. Nous sommes dans un village catholique, et ces paysans viennent de se construire une église gothique, la plus charmante de la Dobrodja, — on peut dire à leurs frais, car ils n'ont reçu que mille francs du Roi et mille francs de l'archevêque. Les hommes, gros, forts, aux moustaches blondes, portent la casquette et le gilet montant. Les femmes, qui s'occupent de leur intérieur et du bétail, n'ont d'autres bijoux que leur alliance et une croix d'or.

Ces émigrans n'ont rien perdu de leurs traditions et de leurs coutumes au cours de leurs longues pérégrinations, si ce n'est l'usage de la bière que, depuis leur séjour parmi les Russes, ils ont remplacée par le vin et l'eau-de-vie. Les femmes n'ont quitté que d'hier, pour un large tablier, l'espèce de mouchoir qu'elles avaient hérité des aïeules de leurs grand'mères. Les Souabes du XVIIIe siècle reconnaîtraient dans ce village leurs vieilles habitations, leurs anciens missels, leurs gilets boutonnés jusqu'au menton et leurs piles d'oreillers. Ils y retrouveraient surtout leurs idées et leurs ruses de paysans placides, patiens et têtus. Comme le village suédois abandonné par Charles XII au milieu des steppes russes, comme les villages hongrois semés en Moldavie, c'est un de ces villages où l'on craint peut-être les revenans, mais où les revenans n'auraient pas à craindre de revenir. Le trisaïeul, enterré sur la frontière de Pologne, qui, las de son sommeil et désireux de revoir sa ferme, descendrait en Dobrodja, pourrait dire à son arrière-petit-fils : « Ne te dérange pas, mon garçon. Je vais me reposer chez nous, et, si j'ai soif, je sais où est la cruche d'eau-de-vie. »

Les morts hantent-ils ce village? Je l'ignore. En revanche, les vivans n'en sortent guère. De loin en loin, aux fêtes carillonnées, ils vont rendre visite à leurs frères des autres villages. Mais il est très rare qu'un jeune homme prenne femme hors de sa paroisse. On se marie de bonne heure, après trois semaines de fiançailles, et les enfans pullulent. Les villages protestans n'ont aucune relation avec les villages catholiques; d'ailleurs, ils n'en diffèrent que par leurs querelles religieuses. On y passe l'hiver à se réunir en petites chapelles autour du temple. On essaie mutuellement de se convertir; anabaptistes et unitariens se chamaillent en Dieu. C'est une façon de tuer les jours sombres, où les vents du nord ne cessent de balayer ces

mornes étendues et où les hommes, chassés de la nature, se calfeutrent chez eux avec leur pipe, quelques livres et quelques vieux journaux.

On croirait que ces Germains, si fidèles à leurs traditions, si imperméables aux influences étrangères, se font gloire de leur patrie et prétendent rester les sujets de l'Empereur. Mais de tous les peuples, l'Allemand est celui qui se dénationalise le plus volontiers. Songez que les Souabes de la Dobrodja ont abandonné leur pays depuis plus d'un siècle. S'ils en conservent les habitudes, c'est moins par esprit national que par nécessité. N'eût été la défiance des nations où ils se sont établis, ils s'y seraient bientôt fondus. Mais, me disaient-ils, on persiste à les traiter en étrangers, alors qu'ils s'évertuent à répéter qu'ils sont, ne peuvent et ne veulent être que des citoyens de la Roumanie. L'administration les a tracassés et pressurés. Les fermiers roumains, particulièrement ceux de la Transylvanie, ne leur pardonnent pas leur supériorité d'agriculteurs. Un propriétaire des environs, qui s'était mis en tête de les obliger à moissonner ses champs pour une rétribution dérisoire, irrité de leur refus, ne trouva rien de mieux que d'accuser leur curé de propagande catholique. Les journalistes de Constantza dénoncèrent le péril, et le curé dut comparaître devant les autorités de Bucarest. C'est un excellent homme, qui administre soigneusement les affaires de sa paroisse : il n'a pas encore baptisé un seul enfant turc, et je crois que son prosélytisme n'a jamais paru dangereux qu'aux outardes des marécages qu'il pourchasse sous les vents glacés de l'hiver. Ainsi, le voyageur retrouve au fond des déserts les jalousies et les vexations qui empoisonnent la vie de nos sous-préfectures.

De retour à Constantza, nous y prîmes le chemin de fer de Bucarest, mais pour nous arrêter à Meijidié. Toute cette partie de la ligne, depuis Constantza jusqu'à Cernavoda, a été construite, sous la domination turque, par des ingénieurs anglais. On voit bien qu'ils travaillaient au compte de Sa Majesté le Sultan! Ils y ont bâclé une si mauvaise besogne que les grandes vitesses ne sont pas plus permises aux locomotives que le galop aux charrettes des Tatars. Du moins, on peut admirer sans hâte la chaîne de tumuli qui représente les anciennes fortifications romaines, cette espèce de muraille chinoise que les terras-

siers du Latium avaient élevée contre les barbares. Il n'en reste que ce qui reste d'un tremblement de terre ou du retrait d'un océan : des vallons et des dunes.

Nous ne fîmes que traverser la vieille cité turque de Meijidié; mais, à peine en étions-nous sortis, que nous faillîmes y rentrer. Le cheval du brave Tatar, qui s'était engagé à nous conduire au village de Peshtera, montrait un attachement incroyable pour sa ville natale. Lorsqu'il en atteignit les dernières maisons, il rebroussa chemin tout tranquillement et répondit aux objurgations de son maître par ces coups de queue dont ses pareils écartent les mouches. Le Tatar descendit, lui flatta le museau, et le remit dans la bonne route; mais, dès que son conducteur eut regrimpé sur son siège, l'animal nous fit décrire un nouveau demi-cercle et repartit au trot vers l'auberge ou la mosquée. Les Tatars ont de la malice. Le nôtre, désespérant de vaincre les répugnances de son cheval, essaya de le tromper et de l'amener hors de la ville, en lui contant des histoires et par des voies inaccoutumées. Peine perdue! Le cheval s'arrêta net, au tournant d'un tumulus, sur un effondrement de l'empire romain. « Il ne veut pas! s'écria le petit homme. Il ne veut pas! » Nous voulions, nous; mais nos volontés se seraient brisées contre l'entêtement de la bête et la douceur du cocher, si, par bonheur, quatre charrettes, qui s'en allaient aux champs, n'eussent défilé sous nos yeux. Notre cheval regarda leurs huit chevaux : il se dit sans doute que l'heure avait sonné pour tous les chevaux de quitter Meijidié, et, résigné, il prit le pas derrière eux.

Jamais encore l'immense plaine vallonnée ne m'avait paru plus immense, ni sa désolation plus infinie. Tout n'y est que poussière; poussière, le vent qui passe; poussière, le rayon de soleil qui luit; poussière froide et piquante à l'aube; poussière brûlante à midi; et, vers le crépuscule, petite poussière humide et fraîche. Elle nous voile, mais sans nous les dérober, la majesté de l'étendue et la noblesse du désert.

Je ne sais combien d'heures le cheval du Tatar avait trotté dans cette poussière, lorsque nous aperçûmes le clocher de Peshtera. Peshtera est un village fondé par les Roumains de Transylvanie. Ils étaient très pauvres alors : maintenant les moins fortunés labourent leurs vingt-cinq hectares et possèdent leurs deux chevaux. Ils ont pourtant gardé l'apparence de leur ancienne pauvreté. Leurs maisons disséminées dans la vallée

sèche et grise, sont tristes, malpropres. Celle du pope n'est guère mieux tenue, malgré ses tapis roumains et les reproductions des journaux illustrés qui en décorent les murs. On n'entend dans tout le village que des enfans qui piaillent, l'aboiement d'un chien, le cri d'un coq. Mais de belles meules de blé ombragent les toits croulans; des troupeaux paissent sur les pentes d'alentour. Ces paysans, dont les habitations misérables vous apitoieraient, loin de récriminer contre leur sort, s'estimeraient absolument heureux si leurs fils et leurs filles, nouveaux mariés, avaient le droit d'acquérir des terres. Comme les Allemands de Caramurat, ils se sont bâti une église qui leur a coûté quarante mille francs, une église en pierre, où les prophètes Moïse et Aaron, peints sur la voûte, suivent des yeux par les hautes fenêtres les rares passans du grand chemin.

J'ai visité jadis dans les déserts chiliens, que cette Dobrodja me rappelle, des bourgades ouvrières, à peine plus sordides. Les hommes enrégimentés en exploitaient les richesses pour d'autres hommes; et je n'ai pas oublié la détresse dont leurs regards étaient chargés. Ici, les mêmes horizons de vide et de poussière ne s'appesantissent pas sur les âmes et n'éteignent pas la vie au fond des prunelles. Les femmes sortent vigoureuses de leurs multiples enfantemens. Dans leurs douleurs de mère, elles ont conscience de donner un futur maître aux sillons et aux pâturages. L'amour de la propriété embellit les plus farouches solitudes, et non seulement de la propriété individuelle, mais de la propriété commune. On commence par engraisser son lopin de terre, et, dès qu'on en a retiré sa subsistance, on lui fait rendre de quoi bâtir la maison qui, n'étant qu'à Dieu, appartient à tous, où tous viendront communier, si j'ose dire, dans le même sentiment et la même fierté du propriétaire. Chez soi, on se contente de peu; mais ici, on ne lésine ni sur la pierre ni sur la peinture. Églises de la Dobrodja, c'est de vous que les plus pauvres enfans peuvent dire : « Cette église est à nous ! »

Et qu'on vive à leur ombre dans l'ignorance à peu près complète du reste de l'humanité, ce n'est point pour nous surprendre. Le silence des vastes espaces étouffe la curiosité, et les villages agricoles se suffisent à eux-mêmes. L'homme y concentre aisément toutes ses facultés de sentir : son amour-propre et ses passions lui permettent d'enfermer l'univers entre leur première et leur dernière cabane. Le comte d'Hauterive, pendant son voyage

de Constantinople à Iassi, coucha un soir dans un village où il rencontra un vieillard dont les quatre-vingts ans avaient entendu plus de rumeurs de guerre et de fracas tragiques que les vies humaines n'ont accoutumé de le faire. Il l'interrogea; et le témoin des famines et des sanglans jeux de princes lui répondit d'une voix indifférente et d'un regard distrait. Mais, lorsque le comte lui parla de son village, le vieillard, dont les yeux se réveillèrent, lui confessa que rien au monde ne l'intéressait davantage que de savoir qui mourrait avant l'autre, de lui ou d'un vieux Turc, son voisin. Sans habiter un village solitaire, nous ressemblons souvent au vieillard du comte d'Hauterive. Nous avons presque tous dans notre vie un jeune ou un vieux Turc dont la bonne ou la mauvaise fortune nous tient plus à cœur que les grandes questions qui agitent le monde. Je vous assure que je chéris l'humanité; mais le nez de mon voisin me la cache. Que j'aimerais donc mes frères blancs, jaunes et noirs, si le nez de mon voisin était seulement plus court!

Nous revînmes à Meijidié, et Dieu sait de quels joyeux ébrouemens notre cheval salua les minarets de sa ville! Lors de la guerre russo-turque, les Turcs l'avaient abandonnée et les Russes à moitié démolie. Elle s'est tant bien que mal relevée de ses ruines, et les Turcs y sont rentrés, accompagnés des Tatars, que d'ailleurs ils méprisent profondément. Les boutiques, aussi sales que multicolores, encombrent de leur déballage les rues du centre aux colonnades de bois et aux grosses lanternes rouillées. Ses foires de juin et d'octobre sont les plus populeuses de la Dobrodja, et son marché de bestiaux attire journellement les paysans valaques et les colons de la steppe.

Naguère dans ses environs, comme autour de Babadagh, les bandes de brigands s'en donnaient à cœur joie. Mais les voyageurs d'aujourd'hui, pareils aux carabiniers légendaires, arrivent toujours lorsque les brigands sont partis. La civilisation les a refoulés dans les capitales où, selon le proverbe d'Extrême-Orient : que la nuit est plus sombre au pied du phare, ils opèrent gaillardement sous les fenêtres des préfectures de police. Leurs exploits au grand air survivent quelque cinquante ans dans la mémoire des indigènes et des aubergistes. Celui de Meijidié se rappelait un certain Turc, Deli Ali, et un certain Polonais, Licinsky, qui, à la tête d'une troupe de Lippovans,

détroussaient et rançonnaient les bourgeois. Ces héros de la brune, dont la Roumanie a débarrassé la Dobrodja, ne laissèrent point de dignes héritiers. Les Tsiganes, qui portent ici le fez et le pantalon bouffant, n'étaient pas gens à chausser les sandales de Deli Ali. Leur audace se borne à dévaliser les basses-cours. C'est du moins ce que nous assurait notre aubergiste. Il ne cachait pas son mépris pour ce genre d'entreprise et il ajoutait : — « Non, messieurs, depuis dix ans, Meijidié ne connaît plus les vrais brigands; *mais* la ville est belle et possède une mosquée dont on affirme qu'elle n'a pas sa pareille au monde. »

Cet éloge me paraîtrait moins excessif, du prêtre de la mosquée. C'est le plus drôle et le plus sémillant petit iman tatar que sans doute le hasard mettra sur mon chemin. J'ai gardé de lui le souvenir d'une tête pointue, — je ne saurais dire si c'était par en haut ou par en bas, — d'une figure grêlée et d'une paire d'yeux plus éveillés qu'une potée de souris. Il nous introduisit dans la mosquée, avec un geste de bon garçon : « Entrez donc, je vous en prie ; ne vous gênez pas ! » Cette large mosquée était baignée de lumière, mais tout m'y sembla aussi pointu que la tête de l'iman : le dais, la chaise haut perchée d'où le prêtre explique le Coran, les lampes, les colonnettes, les sculptures de bois clair et les versets d'or qui resplendissaient au soleil.

De la mosquée il nous mena, au pas de gymnastique, visiter le séminaire turc. Soixante-dix élèves, Tatars et Turcs, mais plus tatars que turcs, s'y préparent au professorat et à la prêtrise, dans un petit monastère en bois, dont toutes les cellules, qui servent de classe, de dortoirs, de réfectoires et de pensoirs, donnent sur une véranda intérieure. Le gouvernement roumain subventionne les professeurs qui sont Turcs et ne diffèrent en beauté que par la couleur de leur barbe, plus blanche que la neige ou plus noire que l'encre de Chine. Les séminaristes apportent leurs coussins, leur literie, et font bouillir à leurs frais leur viande de mouton. Je parcourus les étroites chambrées. Ah ! les bonnes têtes mongoles ! Si la douceur était bannie du monde, on la retrouverait sur ces visages imberbes et dans ces yeux d'où les sourcils s'écartent comme pour mieux découvrir leur charmante naïveté. Mais quelques-uns de ces yeux étaient bien clos. Il est déplorable de constater que des étudians tatars peuvent ronfler dans leurs salles d'études.

— Il fait chaud ! dit l'iman.

Nous repartîmes à travers des rues blanches et ensoleillées. Des femmes, voilées d'étoffes éclatantes, cheminaient le long des murs et subitement disparaissaient, comme happées à une porte par une main invisible. — Très oriental! fit l'iman. Et, arrêtant au passage une jeune fille qui se hâtait : « Ote ton voile! » lui cria-t-il. Elle obéit et tourna vers nous un assez joli visage aux yeux morts : elle était aveugle.

Tout au haut de la ville, on battait le blé dans la cour d'une ferme tatare. L'iman la traversa et nous poussa vers le seuil de la maison. Une grosse femme nous reçut, ébahie; mais, sitôt qu'elle aperçut son prêtre derrière nous, elle se réfugia dans l'escalier, et, faute de mouchoir, releva sa jupe et s'en couvrit la figure. C'est ainsi que les femmes d'Orient sauvent leur pudeur. Le petit iman nous fit entrer dans la cuisine qui sentait mauvais, puis dans la chambre à coucher qui sentait plus mauvais encore, enfin dans l'étable qui sentait moins mauvais que la chambre et la cuisine. Et il appela le fermier : « Combien as-tu d'hectares? — Cent. — De chevaux? — Cinq. — De vaches? — Quatre. — De bœufs? — Trois. » — « Cet homme a trois bœufs, quatre vaches, cinq chevaux et cent hectares: c'est un richard. » Et dare dare, nous filâmes chez un autre Tatar, qui n'avait que cinquante hectares, deux chevaux, deux vaches et un bœuf. Lorsque nous fûmes arrivés aux Tatars qui n'avaient ni bœufs, ni vaches, ni chevaux, pas même un pouce de terre, et qui vendaient des légumes, je me déclarai suffisamment asphyxié par mon enquête sur la vie tatare; et je faillis opposer un refus poli, mais catégorique, à l'invitation que nous fit l'iman de nous conduire chez lui. Comme j'aurais eu tort, et qu'il est bon de se reposer sous un toit qui ne sent rien!

Notre hôte nous ouvrit une porte dans une ruelle déserte, et nous vîmes un petit jardin où des concombres ventrus rampaient sur la poussière et où de maigres arbustes poussaient, à la grâce de Dieu, comme des plants de haricots. Derrière ce jardin, dont l'homme avait toujours respecté le désordre providentiel, s'élevait une maisonnette, une délicieuse bonbonnière de Tatar. Deux pièces, sans plus, tapissées de nattes, entourées de divans et toutes scintillantes de vaisselle : à gauche, le salon; à droite, la chambre avec un beau lit de fer aux ornemens de cuivre. L'iman est marié et père de quatre enfans; mais sa famille habite une autre maisonnette adossée au mur de la

ruelle et dont les fenêtres n'ont vue que sur les arbustes et les concombres du jardin. Il nous offrit une tasse de café et nous causâmes Turcs et Tatars. Il célébra leurs joies paisibles et leur économie.

— Sont-ils polygames? lui demandai-je.

— Tous, me répondit-il, mais seulement d'intention ! La religion nous permet quatre femmes et ne nous défend pas expressément d'en avoir une cinquième. Tous mes Turcs et Tatars profiteraient volontiers de la permission, s'ils n'étaient retenus par leur pauvreté, leur amour de l'argent ou leur désir de tranquillité. L'entretien de deux femmes oblige à construire deux maisons ; l'entretien de quatre femmes en nécessiterait quatre. On ne peut pas les loger ensemble, sous peine d'avoir chaque semaine à remplacer la vaisselle qu'elles se jettent à la tête.

— Ces dames ont l'air si doux ! m'écriai-je.

— Ne vous y fiez pas! dit-il. Ce sont des pestes. Je sais un Tatar qui en avait épousé deux et qui en eût trépassé, si l'une d'elles n'avait attrapé une pleurésie mortelle un soir que sa rivale la força de coucher dehors.

— Du moins, lui dis-je, quand elles ont réduit leur mari au triste état de monogame, elles l'en consolent en lui donnant beaucoup d'enfans.

— Cela dépend, répondit-il : jusqu'à cinquante hectares et plus, on a environ sept ou huit enfans; mais, passé cent hectares, les familles diminuent. Les pauvres sont admirables et selon le cœur du Prophète. Ont-ils gagné quelques sous? Ils s'en vont au marché et en reviennent avec des provisions de bouche et du café. (Je ne parle point de ceux qui en rapportent de l'eau-de-vie, car ils enfreignent nos saints commandemens et je ne veux pas les connaître.) On fait alors un bon dîner. Les parens se régalent et voient leurs enfans se régaler et se disent : « Il faut leur donner des frères et des sœurs qui se régaleront aussi. » Mais le riche songe toute la nuit : « Comment arriverai-je à grossir mon magot? » Et, quand il en a trouvé le moyen, il se lève ou s'endort. Voilà ce qui se passe dans la société turque et tatare.

— Et qu'y pense-t-on, lui dis-je, de la domination roumaine?

— On n'en pense rien, si ce n'est que le gouvernement qui protège les mosquées, entretient les séminaires, laisse les gens croire et vivre à leur guise, est le meilleur des gouvernemens.

Les Tatars n'ont jamais conçu de plus belle politique. Mais je ne me dissimule pas que, sur ce point, ils paraîtraient quelquefois arriérés aux nations occidentales.

Vous doutiez-vous que les Contes de Voltaire fussent orientaux? On ne saurait reprocher à l'auteur de *Zadig* d'avoir abusé de la couleur locale. Cependant je parierais que, traduits en turc, en arabe ou en persan, ils seraient aussi bien compris des imans du Danube ou du Bosphore que des lettrés de la Seine. Et, si j'osais, je dirais même que les âmes d'Orient ne s'y expriment pas plus mal que dans le clair-obscur où nous nous plaisons à les peindre; car enfin, il se pourrait que ces âmes fussent tout bonnement des âmes philosophes, bourgeoises, paysannes, morales et immorales comme les nôtres. L'étrange folie d'imaginer qu'un turban change les cases du cerveau et de prêter un charme mystérieux à de grosses commères, parce qu'elles se rabattent le fichu sur le visage! Et nous en sommes presque tous là! L'iman de Meijidié me faisait l'effet d'un iman d'opérette, bien qu'il fût, des pieds à la tête, Tatar tatarisant : mais pourquoi cet homme ressemblait-il à un petit Méridional de la Camargue et parlait-il comme un pince-sans-rire? Allah, Allah, par pitié pour les chercheurs de pittoresque, ne souffre plus que tes colons turcs aiment la terre exactement du même amour que les colons allemands et transylvains, et donne aux sociétés tatares des vices que nous n'ayons pas!

Le soleil se couchait sur la Dobrodja, quand nous traversâmes le pont du Danube. Ce pont qui enjambe les bras du fleuve et les marécages et qui mesure dix-huit cents mètres de longueur, est un des plus hardis et des plus délicats du monde. Dans l'immensité bleuâtre, les îles de roseaux, penchées par le vent, s'inclinaient comme des corbeilles et de grandes urnes; et tous les marais, jusqu'au ras du ciel, se teignaient d'une couleur de safran. A l'arrière du train, je m'enivrai longuement de cet adieu splendide, et je fermai les yeux, lorsque nous rentrâmes dans la plaine de Bucarest, afin de rester sur cette impression de grandeur mélancolique et chaude, et de beauté.

Mon voyage en Roumanie était terminé. Je l'ai raconté étape par étape, trop heureux si je persuade à ceux qui auront bien voulu me suivre que ce pays, le mieux organisé peut-être des nouveaux États de l'Europe orientale, vaut qu'on l'étudie et mé-

rite qu'on l'aime. Qu'une nationalité se soit créée en plein XIXe siècle, que sept millions d'êtres humains aient retrouvé l'idée de la patrie, c'est à coup sûr un spectacle intéressant et réconfortant. Que cette patrie ait été, sinon sauvée, du moins sauvegardée, par l'établissement de la royauté et d'une royauté avec une dynastie étrangère, on en conclura, une fois de plus, qu'un pays a besoin, pour vivre, que l'homme qui est à sa tête et qui représente l'autorité s'élève, par sa naissance ou par sa volonté, au-dessus de tous les partis. La fameuse « question juive » ne me paraît en somme qu'une des formes du combat que les nations doivent soutenir contre ceux qui menacent de les submerger, que ces envahisseurs soient Grecs, comme dans la Roumanie du XVIIIe siècle, Juifs, comme dans la Roumanie du XIXe siècle, ou Chinois, comme en Amérique. Mais elle met aux prises deux théories. L'une ne voit dans la patrie que la terre; l'autre n'y voit que le peuple. La première dit : « La Roumanie, c'est le territoire roumain : il s'agit avant tout d'en assurer la prospérité, et, comme j'estime que les étrangers y sont nécessaires, j'ouvre la porte aux étrangers. Il importe peu que la Roumanie devienne moins roumaine, pourvu que ses finances, son commerce, son industrie, son agriculture se développent et grandissent. » L'autre répond : « La Roumanie, c'est le peuple qui, sous d'abominables et de séculaires oppressions, a su conserver sa langue et son esprit. Il a payé trop cher son titre de roumain pour le partager avec les premiers venus. Ceux qui le dirigent ont le devoir de lui en maintenir la propriété exclusive. Qu'il exploite mal ses champs ou ses mines de pétrole, cela ne regarde personne. Je le préfère moins riche, mais plus *lui-même*. » Enfin ce peuple possède une colonie qui n'est pas encore colonisée. Des milliers et des milliers d'émigrans quittent chaque année l'Europe et appareillent vers l'Amérique. Il appartiendrait peut-être au gouvernement roumain d'en attirer un certain nombre et de réaliser, dans cette Dobrodja où les Romains n'avaient point dédaigné d'établir leur empire, la même fusion des races que les États-Unis dans leurs plaines de l'Ouest et l'Argentine dans ses pampas.

André Bellessort.

LES
GRÈVES POLITIQUES

De grandes grèves à visées politiques se sont produites, ces dernières années, parmi les ouvriers de la grande industrie, en Belgique, en Suède, en Espagne, en Italie, et troublent profondément la Russie à l'heure présente. C'est là une tactique, un moyen de combat des classes urbaines, né de circonstances nouvelles, de l'agglomération des travailleurs dans les usines, de la facilité d'entente et d'action ménagée par la rapidité des moyens de communication, de l'architecture des grandes villes percées de larges avenues, des armes perfectionnées entre les mains des soldats, qui relèguent au musée des antiques les piques et les pavés des insurrections et des barricades. En arrêtant le travail, non pas de toutes les industries, ce qui est impossible, mais des plus importantes, les ouvriers suspendent la vie sociale, essaient d'intimider les pouvoirs publics, de déplacer la souveraineté, et se flattent même, par ce moyen, de transformer la société.

C'est pourquoi les discussions sur le fonctionnement, la portée, l'efficacité de la grève générale, deviennent de plus en plus fréquentes parmi les socialistes. Leurs Congrès d'une part et les Congrès corporatifs de l'autre prennent à ce sujet les décisions les plus opposées, du moins en France. Une revue socialiste (1) vient de clore une vaste et confuse enquête sur la question.

(1) *Le Mouvement socialiste*

Avant de chercher à la débrouiller, rappelons ce qu'ont été en réalité ces grèves générales, et cherchons si les résultats pratiques répondent aux grandes espérances qui les avaient suscitées.

I

La grève générale passe pour le mode de combat le plus moderne. Nous en trouvons cependant le premier exemple à Rome, l'an 493 avant Jésus-Christ, lorsque les plébéiens qui composaient les légions, écrasés par l'usure, firent une double sécession sur le Mont Sacré et sur le Mont Aventin, où le sénateur Ménénius Agrippa vint leur conter l'apologue *des Membres et de l'Estomac*. Cette révolution commencée par la foule, sans autres chefs pour la conduire que ceux que le hasard lui donna, et accomplie par elle sans une goutte de sang versé, eut des résultats qui se continuèrent pendant de longs siècles : elle enfanta le tribunat populaire (1).

C'est en Angleterre qu'eut lieu, au XIXe siècle, la première démonstration politique des bras croisés. Une grande agitation régnait depuis 1832 parmi les classes ouvrières; les transformations de l'industrie, l'absence de lois concernant les fabriques rendaient précaire et misérable la condition des ouvriers. La réforme électorale assurait le pouvoir à la bourgeoisie. Les ouvriers, appuyés par des pasteurs dissidens qui se mêlaient à leurs assemblées, réclamaient le droit de suffrage. Le mouvement était tel qu'on pouvait croire l'Angleterre à la veille d'une révolution (2). Le 2 mai 1842, une interminable procession ouvrière parcourut les rues de Londres pour venir déposer à la Chambre des Communes un programme de revendications qui comprenait le droit de suffrage pour tout citoyen majeur, le parlement élu chaque année, le vote secret, la suppression de toute qualification de fortune, un traitement alloué à tous les membres du Parlement, enfin des circonscriptions électorales égales. C'était la Charte du peuple, d'où le nom de *Chartistes* donné à ses partisans. Les chefs demandaient qu'un des leurs fût introduit au Parlement, afin d'exposer et de justifier ces exigences. Contre

(1) Mommsen, *Histoire romaine*, L. II, C. II.

(2) *Lettres de Mérimée;* de Londres, le 25 mai 1835. — *Notes sur Prosper Mérimée* par Félix Chambon, 1903, Dorbon.

cette prétention Macaulay, le jour suivant, prononça un discours dont on ne saurait assez méditer l'esprit politique (1).

« Monarchie et aristocratie, disait en substance Macaulay, ne sont pas une fin de gouvernement, mais simplement des moyens. Ce n'est donc pas par préjugé aristocratique, par superstition monarchique, qu'il y a lieu d'exprimer une crainte et une aversion à l'égard du suffrage universel : c'est parce qu'il est incompatible avec la propriété, c'est-à-dire incompatible avec la civilisation. Rien ne saurait empêcher la société de tomber dans la barbarie, si ceux-là ne sont pas protégés qui, par leur industrie, par leur épargne, créent l'avancement de la société. Grâce à l'institution de la propriété, le progrès peut se produire même avec un mauvais gouvernement; car le plus mauvais gouvernement ne peut dépenser la richesse aussi vite que l'accroissent les classes qui dirigent la production, sous l'impulsion de la sécurité qui résulte pour elles de cette certitude que leurs droits acquis seront respectés.

« Ce serait donc folie de donner, par l'universalité du suffrage, le pouvoir à une classe qui ne respecte pas cette institution, et qui la considère comme le pire des monopoles, auquel elle attribue la misère du peuple.

« Gardons-nous de blâmer les foules plongées dans l'ignorance et la souffrance. Nous-mêmes, avec toute notre éducation, nous sommes très crédules, très impatiens, très bornés. Que faut-il donc attendre de ceux qui vivent dans la détresse, sous le poids d'un pénible labeur? On les abuse en leur promettant l'impossible. L'ouvrier honnête qui ne demande que du travail est réduit au chômage : sa femme et ses enfans crient famine; quoi de plus naturel qu'il attribue sa misère à ce fait que les uns ont trop et les autres trop peu? Comment lui faire comprendre que sa détresse présente est un état de prospérité, comparée à la situation où il se trouverait après un seul mois d'anarchie et de pillage? Assurément ce n'est pas sa faute s'il n'est pas instruit de la réalité des choses par un bon système d'éducation générale. Mais donnez-lui le droit de suffrage, il s'en servira pour sa ruine et pour la nôtre. Le suffrage universel a pour condition l'éducation politique universelle.

« Est-ce à dire que cela implique un sentiment de malveillance

(1) *The People's Charter*, dans le recueil des *Speeches*.

envers les pauvres? Pas plus qu'envers un ami malade, que dévore la soif, auquel on refuserait un verre d'eau glacée interdit par le médecin comme un poison mortel. De même on se garderait de livrer la clef d'un grenier à une multitude affamée qui le viderait en un jour. Le devoir du gouvernement est de secourir, mais il ne dépend pas de lui que le grenier soit inépuisable.

« Si, par le suffrage universel, vous donnez au Peuple l'absolu pouvoir, si vous mettez le capital aux pieds du travail, si vous livrez le gouvernement à des majorités irrésistibles, ceux-là feront valoir leurs droits qui considèrent que l'aristocratie et la richesse sont des monopoles destinés à opprimer les pauvres, à défendre les vieux abus, à conserver les terres volées. La conséquence en sera la plus vaste spoliation, et une calamité infiniment pire que celle que pourrait produire l'état actuel. Les barrières qui protègent la propriété une fois détruites, c'est l'arrêt du commerce, de l'industrie, du crédit, c'est l'anarchie et son cortège. Alors un despotisme militaire sera seul capable de sauver du naufrage ce qui restera de la prospérité de l'Angleterre... »

A la suite de ce discours, la Chambre des communes, à une grande majorité, repoussa la pétition des Chartistes. Le mécontentement des ouvriers, accru par la dépression industrielle, fut extrême : leur comité résolut de suspendre partout le travail, et de ne le reprendre que si les exigences de la Charte étaient accordées. Le 12 mai 1842, des bandes d'ouvriers se mirent en marche pour faire exécuter cette décision. Toutes les fabriques, sauf les moulins à blé, furent fermées dans le Lancashire. La foule commit peu d'excès. Les ouvriers tombèrent dans une misère noire. Le mois de mai 1842, le mois sacré, comme on l'appelle, n'évoque d'autre souvenir que celui d'une amère déception.

Depuis, aucune grève politique n'a affligé le peuple anglais. Le suffrage a été élargi. Les règlemens imposés aux fabriques ont remédié à de crians abus. Les unions ouvrières ont atteint un degré de prospérité et de richesse inconnu partout ailleurs, cela grâce à l'essor industriel : la Charte de 1842 ne trouverait plus parmi les unions les adhérens d'autrefois. Sidney Webb, l'historien du *Trade Unionism*, considère la grève générale comme une conception née d'un accès de fièvre de croissance dans le mouvement ouvrier.

II

Ce n'est pas seulement une grève générale, c'est l'image d'une grève internationale, d'une grève mondiale que l'état-major des socialistes de tous les pays, réuni au Congrès de Paris en 1889, a voulu évoquer devant la bourgeoisie, en décrétant, pour chaque année, le chômage du 1er mai, afin de revendiquer la journée de huit heures, et de formuler les cahiers du quatrième État. L'exemple était venu des États-Unis, où les ouvriers avaient eu l'idée d'organiser, en mai 1886, un mouvement d'ensemble, et se flattaient d'imposer les huit heures aux chefs d'industrie. Les Chevaliers du Travail ne prirent part qu'à contre-cœur à cette agitation qui eut à Chicago, foyer du jeune parti anarchiste, un dénoûment sanguinaire. Généralisée en Europe, la démonstration du 1er mai effraya tout d'abord, puis devint bientôt insignifiante, sauf en Russie, durant ces dernières années. Las de perdre une journée de salaires, les travailleurs des usines qui la célébraient, choisirent de préférence le premier dimanche de mai; et « de protestation contre les exploiteurs, cela devint un jour de fête, octroyé par les exploiteurs eux-mêmes, se passant en déclamations et en pèlerinage vers les pouvoirs publics (1). » Le récent congrès d'Amsterdam a cru devoir rappeler les socialistes à une plus stricte observance.

L'année suivante (1890), commençait en Belgique l'agitation pour le suffrage universel. Quoique très actif, le parti socialiste belge était sans argent, presque sans journaux, sans influence électorale, par suite du système censitaire, sans représentans dans les corps élus. Selon la méthode allemande, il exerçait surtout sa propagande parmi les ouvriers enrégimentés de la grande industrie : on résolut de les mobiliser. Le 10 mai 1891, cent mille ouvriers désertaient les mines du Borinage. Puis ce furent, les années suivantes, de nouvelles grèves politiques, et, à Bruxelles, des processions gigantesques. Enfin un projet de modification de la Constitution fut soumis à la Chambre; mais les projets sur le mode de votation étaient rejetés les uns après les autres. Le comité socialiste mit un terme aux indécisions de la majorité de la Constituante en décrétant, le 2 avril 1893, la

(1) Jean Grave, *l'Aurore* du 24 octobre 1894.

grève générale. Ateliers et mines se vidèrent aussitôt dans les districts miniers, à Bruxelles, à Louvain, à Anvers, à Mons, où il y eut quelques morts et plusieurs blessés. Des attentats furent commis contre M. Woeste, l'un des chefs du parti catholique, contre le bourgmestre Buls. La grève ne dura guère plus de quarante-huit heures. La Chambre résignée adopta le projet Nyssens, l'universalité du suffrage, mais avec le mode plural. C'était une innovation dans le droit public européen. La loi belge cherchait à remédier à ce que le suffrage universel a d'aveugle et d'instable ; elle exigeait la résidence, établissait le système proportionnel, elle fixait l'âge de l'électeur à vingt-cinq ans, tenait compte de la famille, de la capacité et de la fortune ; les deux voix données à l'homme marié peuvent être considérees comme une ébauche du suffrage des femmes.

Les socialistes belges durent se contenter de ce demi-succès, dont ils tiraient gloire ; mais ils n'étaient pas maîtres de la situation. Les libéraux, la petite bourgeoisie, le roi lui-même, désiraient la fin du régime censitaire. Nombre de patrons avaient été les premiers à conseiller le chômage aux ouvriers (1).

Cependant, grâce à la nouvelle loi électorale, les socialistes avaient pénétré à la Chambre. En 1898, une simple menace de renouveler la grève générale suffit à renverser le ministère Vandenpeereboom, qui avait tenté de remanier la loi électorale, dans un sens jugé plus avantageux aux intérêts conservateurs. Il s'agissait au contraire pour les socialistes de substituer au vote plural le suffrage pur et simple.

En avril 1902, ils jugèrent le moment propice et tentèrent de renouveler la tactique de 1893. Le mouvement commençait par une émeute suscitée à Shaerbeck, faubourg de Bruxelles, par les *jeunes gardes* socialistes, spécialement chargés de la propagande antimilitariste. Le mercredi 14 avril, la grève générale était déclarée. Trois cent cinquante mille ouvriers répondirent à l'appel, avec ce programme : « Un homme, un vote. » Loin de se laisser effrayer, la Chambre écarta la revision par 82 voix contre 64. Les socialistes décrétèrent la continuation de la grève

(1) Encouragés par l'exemple des Belges, les socialistes autrichiens, secondés par les radicaux et les jeunes Tchèques, songèrent à déclarer en octobre 1893 une grève générale, en vue de faire aboutir le projet du comte Taaffe, favorable, quoique conservateur, au suffrage universel. Mais le comte Taaffe fut remplacé par un ministère de coalition. Le doctrinarisme des chefs et l'opposition des partis bourgeois empêchèrent de proclamer la grève.

qui semblait tourner à la révolution. A Louvain les grévistes assiégèrent la maison de M. Schollaert, président de la Chambre : la garde civique tua huit des leurs et en blessa quinze. Le 20 avril, sur un ordre du comité socialiste, tout rentrait dans l'ordre.

Ce mouvement populaire, le plus important qui se soit produit en Belgique depuis 1830, ne fut qu'une folle et désastreuse aventure. Les ouvriers avaient vainement sacrifié leurs salaires. Le gouvernement n'avait point cédé. On s'en prit aux auteurs responsables, les chefs socialistes ; leur héroïsme ne fut pas éclatant. L'un d'eux, assurait-on, un soir de manifestation qui pouvait dégénérer en bataille, assistait, au théâtre de la Monnaie, à une représentation de Wagner. Tandis que les uns reprochaient au comité d'avoir suscité la grève, d'autres l'accusaient de s'être arrêté à mi-chemin. A quoi les meneurs répondaient que de nouveaux massacres étaient à craindre, et qu'en cas de révolution triomphante, une intervention étrangère se serait produite. Mais la révolution n'était qu'un rêve ; la débandade était proche, une lutte était sur le point d'éclater entre les grévistes et les non-grévistes qui avaient hâte de reprendre le travail.

Les social-démocrates de Berlin se montrèrent sévères pour leurs élèves, les socialistes belges : Votre grève, leur disaient-ils, est le parfait modèle de la grève telle qu'il ne faut pas la faire, et nous n'admirons que le bon ordre de votre retraite. Ce sont les têtes et non les bras qu'il s'agit de révolutionner. Et le journal socialiste *le Peuple*, de Bruxelles, écrivait le 5 mai : « La classe ouvrière tirera profit de la terrible leçon qui lui a été infligée. De plus en plus elle délaissera la tactique révolutionnaire des Français, pour aller vers les méthodes réfléchies d'organisation et d'éducation de la social-démocratie allemande, avant-garde du socialisme mondial. »

Le parti ouvrier belge ne s'est pas encore relevé de cette défaite (1). Le fruit de dix années d'agitation a été compromis en quelques jours. Les socialistes belges ont soulevé l'opinion contre eux. Aux élections partielles qui suivirent, ils perdirent sept sièges à la Chambre. La grève avait rompu leur alliance avec les libéraux. Mais ils estiment que les libéraux, s'ils conquièrent le pouvoir, ne pourront se passer d'eux.

(1) Vliegen, *Enquête sur la grève générale.*

III

Deux autres grèves eurent lieu cette même année, en Espagne et en Suède, avec des caractères bien différens.

La grève de Barcelone, en février 1902, fut l'œuvre des autonomistes et des anarchistes, qui semblent avoir choisi cette malheureuse ville pour quartier général. Chaque fois qu'une grève éclate en Espagne, les anarchistes la transforment en un tumulte sanguinaire. C'est une méthode. A Barcelone, les ouvriers métallurgistes avaient rompu avec les patrons sur une question de salaires. Aussitôt les anarchistes généralisent la grève, avec une absence voulue, systématique, de motifs particuliers et de griefs de détail. Ils espéraient, grâce à la connivence des séparatistes, soulever la Catalogne, puis toute l'Espagne, d'un élan spontané, cela sans préparation aucune.

Ils réussirent à rendre la grève générale dans toute la force du terme. Ils coupèrent les conduites d'eau, de gaz, les fils télégraphiques et téléphoniques, pillèrent les boulangeries, les caves, les magasins à grains, les boutiques de comestibles, empêchèrent les approvisionnemens en pain et en viande; ils furent pendant un jour maîtres de toute la ville et commirent toute sorte d'excès et de violences.

Les socialistes s'étaient tenus à l'écart de cette grève qu'ils jugeaient criminelle et stupide, car elle n'eut d'autre résultat que de porter atteinte à la liberté de coalition. Pablo Iglesias, le plus marquant parmi les social-démocrates espagnols, écrivit, dit-on, aux Trade-Unionistes pour les dissuader d'envoyer des secours d'argent aux grévistes catalans. Les anarchistes le notèrent d'infamie.

La grève de Stockholm fut une simple mise en scène, pour exprimer la volonté des travailleurs d'obtenir le suffrage universel. Cent vingt mille ouvriers firent des démonstrations pacifiques et ordonnées, dans les principales villes de Suède, pendant deux ou trois jours. La capitale fut privée de journaux et mal éclairée. La Chambre législative se borna à déclarer insuffisant le projet présenté par le gouvernement, et à obtenir la promesse d'un nouveau projet ayant pour base la représentation proportionnelle, l'électorat à vingt-cinq ans, l'égalité des villes et des campagnes. Les socialistes suédois n'ayant pas encore reçu

satisfaction, songent à reprendre leurs promenades à travers les rues et les places de leurs cités industrieuses.

Puis vint le tour des Hollandais. La Hollande n'est dotée ni du suffrage universel, ni de l'école obligatoire. Bien qu'elle n'eût pas le droit de suffrage pour objet, la grève de Pâques 1903 fut pourtant politique, car il s'agissait d'obliger la Chambre à repousser un projet de loi qui supprimait le droit de grève pour les employés de chemin de fer et d'autres employés de l'État, et qui contenait des dispositions draconiennes, destinées à assurer la liberté du travail. C'est à la suite d'une grève soudaine et victorieuse des dockers et des employés des gares d'Amsterdam, singulièrement préjudiciable aux intérêts nationaux et internationaux que ce projet de loi avait été soumis aux Chambres.

Les anarchistes, très puissans en Hollande dans les syndicats, obligèrent les socialistes à se déclarer pour la grève générale. Soixante mille ouvriers, dont trente mille à Amsterdam, désertèrent les gares et les docks. Tous les magasins durent fermer dans les quartiers riches de la ville; on s'approvisionnait sur les marchés des quartiers pauvres, où le prix des alimens monta très vite. La réserve de gaz s'épuisa. Cela n'empêcha point les flegmatiques députés de voter tranquillement la loi par 81 voix contre 14. Socialistes et meneurs ouvriers firent cesser la grève d'un commun accord, malgré les protestations indignées des anarchistes qui crièrent à la trahison.

La grève fut un désastre pour le syndicat des chemins de fer. Un millier de ses membres resta sur le pavé. Partisans théoriques de la grève générale, les députés socialistes de Hollande, après l'avoir éprouvée, en sont devenus les adversaires acharnés.

IV

Jamais grève n'avait été jusqu'alors aussi généralisée, aussi ponctuellement exécutée, que la grève italienne du 16 septembre 1904. La cause apparente, l'occasion ou le prétexte, c'étaient les conflits de Buggerù, en Sardaigne, et de Castelluzzo en Sicile, entre les ouvriers et la troupe ou la gendarmerie, qui avait fait usage de ses armes : motif aussi légitime que si tous les chefs d'industrie fermaient les usines, chaque fois qu'un ouvrier poignarde un contremaître ou tire sur un patron. En réalité

cette grève d'indignation collective cachait, de l'aveu même des socialistes (1), une « combinaison » machiavélique : renverser Giolitti, ramener l'unité dans le parti socialiste, en obligeant les réformistes à suivre le mouvement.

Des réjouissances publiques répondaient à l'annonce de la naissance d'un prince royal, et on se préparait à fêter l'anniversaire de l'Unité italienne, le 20 septembre, lorsque la grève fut décidée à Milan, dans la nuit du 14, à la suite des discours, à la Chambre du travail de Milan, de deux intellectuels de marque, Arturo Labriola et Mocchi, mari de la prima donna du théâtre de la Scala. L'ordre de mobilisation fut donné aussitôt, dans toute l'Italie, par le *secrétariat de résistance*, et des Alpes à Syracuse, dans 900 villes, parmi lesquelles les plus importantes, Turin, Rome, Milan, Gênes, Naples, un million de travailleurs déposèrent leurs outils et quittèrent leurs ateliers. La grève dura du 17 au 19 septembre et cessa, comme elle avait commencé, à heure dite.

Partout la vie sociale fut arrêtée. Il n'y eut plus ni gaz, ni électricité, ni tramways, ni trains, ni service postal. Les employés de chemins de fer, et en général les employés de l'État avaient refusé de se solidariser avec les grévistes, mais les femmes et les enfans empêchaient les trains de partir en se couchant sur les rails. On obligeait tous les magasins à fermer, même les pharmacies. Aucune voiture ne pouvait circuler, pas même celles des médecins des ambulances et des pompes funèbres. Portefaix, chômeurs et badauds se gaussaient des voyageurs obligés de traîner leurs malles.

Mais la grève ne se bornait pas à des spectacles plaisans. On assistait à des scènes de dévastation sauvage et de méchanceté plus que bestiale. Les kiosques étaient renversés, les becs de gaz, brisés. A Venise, on jetait dans le canal le lait destiné aux enfans et aux malades des hôpitaux. On assassinait dans les rues ténébreuses de Gênes. Le Nord montrait plus de férocité que Naples ou la Sicile. C'était le règne de la *Teppa*, cette camorra des ruffians et des apaches (2).

A Milan, la Chambre du travail, au nom du prolétariat, s'était emparée des pouvoirs publics et dirigeait les services ad-

(1) *L'Humanité* du 27 septembre 1904.

(2) Voyez, dans le *Journal des Débats* du 12 octobre, les impressions si vivantes et si colorées de M. Gebhart, témoin de la grève.

ministratifs de la ville. Elle avait publié un ukase supprimant tous les journaux, même socialistes. Il n'y eut plus qu'une seule gazette, le *Bolletino dello Sciopero*, le bulletin de la grève, écrit sur le ton du despotisme le plus insolent. Trois cents cyclistes, portant un brassard rouge, couraient par toute la ville porter les ordres du Comité, qui dut organiser une police contre les anarchistes.

Il serait malaisé de dresser, même de façon approximative, le bilan de cette grève : soldats blessés, ouvriers tués, passans dévalisés ou poignardés, propriétés dévastées, journées de travail perdues, affaires partout arrêtées, touristes éloignés, au moment de la plus grande affluence, etc., etc. Quant aux bénéfices, ils se réduisirent à une réponse de M. Giolitti au maire de Turin, par laquelle le gouvernement promettait de respecter la liberté dans les conflits entre patrons et ouvriers. Au lieu de convoquer la Chambre, M. Giolitti s'était empressé de la dissoudre, afin que les électeurs votassent sous l'impression de la grève qui leur avait donné un avant-goût de la société future. Les socialistes ont pu maintenir leurs positions à la Chambre; ils ont même gagné 300 000 voix dans les provinces agricoles. Mais toutes les villes où ils ont régné seulement vingt-quatre heures se sont retournées contre eux, et Milan vient de les chasser du Conseil municipal.

La grève d'Italie a donné lieu à des discussions et à des dissertations sans nombre entre socialistes. M. Jaurès trouve un grand motif de satisfaction dans ce fait que le prolétariat a montré sa force en suspendant la vie économique de tout un pays : la grève générale annonce une force nouvelle, « légale et pacifique, » d'action prolétarienne. Elle permet au prolétariat de « s'affirmer lui-même. » De cette grève, le chef des réformistes, M. Turati, apprécie surtout la brièveté; c'est déjà trop qu'elle ait duré trois jours; les habitans fatigués applaudissaient aux arrestations. Son rival, M. Labriola, voit dans la grève la meilleure arme *politique* de défense et d'attaque contre la société bourgeoise. C'est la répétition générale de la révolution de demain. Les stratégistes enfin se sont livrés à une critique approfondie de cette grève, comme s'il s'agissait des grandes manœuvres. Ils nous ont esquissé la silhouette de la grève considérée comme œuvre d'art. La grève n'a pas été assez simultanée; il faudrait obtenir l'exactitude d'un mouvement d'horloge. On devra désor-

mais se tenir à l'écart des anarchistes, organiser contre eux une forte police. Il importe d'établir la nomenclature des métiers appelés à chômer, et d'examiner le point important de savoir si les domestiques privés doivent se joindre aux grévistes. L'hygiène publique sera sauvegardée, les rues seront balayées, les malades assistés, et les morts transportés. Enfin il est essentiel d'étudier dans les grèves générales la question alimentaire. On peut à la rigueur se passer de journaux, de chemins de fer, d'éclairage; mais on ne peut se passer de vivres. Les bourgeois se tireront toujours d'affaire; c'est le prolétariat qui se trouve dans l'alternative ou de mourir de faim par suite de l'enchérissement (1), ou de se livrer au pillage. De grandes coopératives, organisées comme un service d'intendance, devront pourvoir aux subsistances de la classe ouvrière. Et il est utile que les ouvriers se persuadent qu'il serait vraiment trop commode de changer le monde en trois jours de grève.

V

Mais que sont toutes ces grèves, sinon des tempêtes dans un verre d'eau, comparées au cyclone qui traverse, actuellement, l'Empire des tsars du Caucase à la Finlande, de la Pologne à la Sibérie, et dont nul ne saurait calculer les ravages?

L'immense empire, avec ses cent vingt millions d'habitans, contient les élémens les plus disparates : Asiatiques à demi barbares, moujiks plongés dans l'ignorance, nationalités rebelles, communautés juives réfractaires à toute assimilation, classes moyennes sans influence, noblesse divisée en autocrates et en libéraux, prolétariat intellectuel enivré de science et d'utopies occidentales, ouvriers de fabrique accumulés dans les villes industrielles. Le développement de la grande industrie a fait perdre à la Russie son caractère d'État presque exclusivement agraire. Partout où s'élève la longue cheminée d'usine, se prépare la paroisse socialiste.

Malgré ces transformations, le système de gouvernement religieux et patriarcal s'est maintenu presque intact, en dépit des efforts tentés pour le renverser. Le parti terroriste s'inspire du révolutionnarisme français de 1848, du *blanquisme :* il

(1) A Gênes, pendant la grève, le pain valait 1 fr. 60 le kilo.

s'était donné pour mission de soulever l'énorme masse paysanne. L'état-major terroriste se recrute en grande partie parmi la noblesse : ses propagandistes se rencontrent parmi les médecins de village, les statisticiens des zemstvos (conseils généraux), les instituteurs, voire les propriétaires terriens. Ses comités exécutifs procèdent par attentats, par exécutions, destinés à terroriser le pouvoir et à frapper, à enflammer les imaginations populaires.

Tout autre est la méthode des social-démocrates, dressés à l'école des théories marxistes et de la tactique allemande. Ils rejettent le blanquisme, les conspirations, les coups de main, par lesquels une minorité audacieuse cherche à renverser l'ordre établi et à s'emparer du pouvoir, et ils organisent *l'action des masses ouvrières* déjà façonnées à la discipline, et préparées à une commune entente par la vie de fabrique : il ne s'agit plus que de leur donner « la conscience de classe, » afin de les engager dans la lutte de classe.

Les social-démocrates, au début, étaient réduits à une propagande d'homme à homme ; puis ils formèrent de petits cercles d'études. Plus les fabriques s'étendaient, plus ils gagnaient du terrain. Privés de journaux, du droit de réunion, ils agissaient par les grèves. Ils dirigèrent la grève énorme des textiles de 1896 à 1897, à Pétersbourg, grève qui fut réprimée avec une rigueur parfois sanglante. Dans les revendications des ouvriers, ils mirent au premier plan les exigences politiques, condition essentielle de l'émancipation économique. En 1901, aidés par la jeunesse universitaire, ils suscitèrent, à l'occasion du 1er mai, des démonstrations en masse, qui se propagèrent jusqu'à Tomsk et à Tobolsk en Sibérie. En 1903, ils réussirent à mettre en branle une gigantesque mobilisation ouvrière, par corps d'armée de centaines de mille hommes, qui rappelle le mouvement chartiste. Commencée à Rostow sur le Don, l'épidémie de grèves gagna la Russie méridionale, jusqu'au Caucase. Ces soulèvemens prolétariens n'aboutissaient cependant à aucun résultat visible, lorsque éclata la guerre russo-japonaise. Les premières défaites, les déceptions, les désillusions, le mécontentement qui suivirent offraient une occasion unique de reprendre cette campagne, avec des chances de succès inespérées.

La grève générale qui éclatait à Pétersbourg dans la troisième semaine de janvier, eut une origine d'apparence insigni-

fiante. Trente-quatre ouvriers sont renvoyés de la fabrique Poutiloff. Leurs camarades exigent leur réintégration et l'expulsion d'un contremaître : la direction refuse. Les ouvriers remerciés faisaient partie d'une association dirigée par un jeune pope, Georges Gapone, aumônier des prisons.

Cette association jouissait de la faveur gouvernementale. Elle s'était fondée conformément au rescrit du 28 février 1904, qui permettait aux ouvriers de constituer des unions (sobraniés) pour améliorer les conditions du travail et la vie ouvrière. Fondées par Soubatoff, un des agens de M. de Plehwe, les unions autorisées avaient pour but de séparer les ouvriers des intellectuels, des social-démocrates. Elles étaient considérées par ces derniers avec la même défiance, la même hostilité, que les syndicats constitués selon la loi de 1884, due à M. Waldeck-Rousseau, et stigmatisée comme un instrument de police, une mainmise du gouvernement sur les associations ouvrières. L'entente entre Gapone et les autorités était parfaite. Il parlait dans les meilleurs termes de M. de Plehwe, lorsque celui-ci était préfet de Moscou. Il appartenait au parti des indépendans, des *zoubatovetz*, autrement dit des *jaunes*. Il jouait un rôle et il allait bientôt jeter le masque. Ce meneur était complice de la propagande des social-démocrates, qui s'exerçait parmi les six mille membres de son association. On doit lui reconnaître de singulières aptitudes à comprendre et à manier l'âme des foules.

Les ouvriers de l'usine Poutiloff qui se rattachaient au cercle de Gapone, entraînèrent à la grève leurs treize mille camarades. Les ouvriers des arsenaux se joignirent à eux. Gapone organisa la pétition des cinquante mille signatures et la démonstration du 9/22 janvier, qui eut une si fatale issue. D'économique, la grève devenait politique, voire révolutionnaire.

On a raconté ici même cette journée tragique, appelée peut-être à marquer une date dans l'histoire de la Russie (1).

La fusillade du 22 janvier, la supplique et l'anathème de Gapone ne sauraient du reste expliquer la généralité de la grève qui de Pétersbourg a gagné toutes les villes industrielles de l'Empire. Ces grèves générales ont pour cause les événemens antérieurs, les transformations économiques, la propagande socialiste, la fermentation générale des esprits, l'agitation des

(1) Voyez la *Chronique politique* du 1er février.

nationalités et les conflits de religions et de races entre Russes orthodoxes, Juifs, Finlandais, Polonais, Arméniens, Musulmans. Ces grèves ont dépassé en étendue et en sauvagerie toutes les précédentes, particulièrement à Lodz, à Varsovie, dans les villes du Caucase. Éteintes au bout de quelques jours, par la nécessité où se trouvent les ouvriers de reprendre le travail, afin de ne pas mourir de faim, elles se rallument presque aussitôt, malgré la rigueur impitoyable de la répression. Si la grève gagnait les employés du chemin de fer transsibérien, elle susciterait les plus graves conséquences pour la conduite de la guerre. Ces grèves générales, partout où elles éclatent, suspendent les services publics. Il est impossible d'en prévoir l'issue.

S'il ne s'agissait que de réformes économiques, les travailleurs obtiendraient sans doute de partiels avantages. Le gouvernement russe n'a pas d'ailleurs attendu jusqu'à cette heure pour entrer dans la voie de la protection du travail (1), et le Tsar, par son rescrit du 25 décembre 1904, par sa promesse d'assurances ouvrières, s'est déclaré prêt à persévérer. Mais la grève politique, dans l'esprit des meneurs, vise bien au delà. Il ne s'agit même pas d'obtenir un gouvernement libéral : où en seraient les élémens? La situation n'est plus la même qu'en 1789 ou en 1848. Le rôle de la bourgeoisie est partout à son déclin. La Russie, disent les socialistes, est appelée à passer sans transition du tsarisme patriarcal à la dictature prolétarienne (2).

Cette révolution, ce n'est pas le peuple russe qui l'a préparée et qui l'exige; c'est l'Internationale pangermaniste qui veut la lui imposer, au moyen de l'action terroriste à laquelle Gapone vient de faire un si furieux appel, et des classes ouvrières déracinées par la grande industrie et endoctrinées selon la méthode allemande. Il s'agit d'abattre le Tsar et le Pape, ces deux derniers représentans du Principe d'autorité, ces deux colosses, qui barrent le chemin. « La Révolution, écrivait Karl Marx, brisera la Rome de l'Occident : elle anéantira aussi l'influence diabolique de la Rome de l'Orient. » Les socialistes internationaux saluent toute

(1) 1882, Protection ouvrière; 1884, Inspection du travail; 1885, Règlement du travail; 1886, Questions de salaires.

(2) B. Kritchewsky : le Prolétariat et la Révolution en Russie, *Mouvement socialiste* du 1er février 1905; — Rosa Luxembourg : la Révolution en Russie, *Vorwaerts* du 9 février 1905.

défaite de l'armée russe, tout désordre dans l'Empire, comme un gage de victoire pour la Révolution sociale de tous les pays (1).

Ce que serait cette révolution pour le peuple russe, il est aisé de le prédire : ce serait l'anarchie complète. Comparé à cette anarchie, le despotisme apparaîtrait comme un bienfait. C'est ce qu'entrevoit le regard mystique de Tolstoï, aussi clairement que la lucide intelligence politique de Macaulay, lors de l'agitation chartiste. Le suffrage universel présuppose l'éducation universelle, disait Macaulay, — et la moralité universelle, ajoute Tolstoï. « Il n'y a, disait-il récemment, qu'une partie du peuple russe qui songe à la révolte. En recourant à la force pour remédier à ses maux, le peuple se rendrait aussi coupable que les troupes de l'Empereur. La Russie ne peut attendre de réformes ni grandes, ni vraiment utiles, de ce côté. »

VI

Ce rapide exposé des grèves politiques qui se sont succédé en Europe depuis 1842, avec une fréquence et une intensité croissantes, mais avec d'énormes gaspillages, et, jusqu'à présent, sans succès décisif, nous permettra de nous orienter à travers l'enquête entreprise par le *Mouvement socialiste* (2), auprès des théoriciens et des meneurs de tous les pays.

On retrouve, dans presque toutes ces grèves, les deux tendances qui divisent les partis socialistes en réformistes et en révolutionnaires. Sans doute, tous sont verbalement d'accord sur le but final : la destruction de la société capitaliste et sa transformation en société collectiviste. Mais ils diffèrent sur la méthode, nous dirions plutôt sur la mesure et le rythme. Les réformistes ne croient qu'à l'efficacité des étapes légales et graduées vers la conquête des pouvoirs publics. Les révolutionnaires ne visent qu'à des poussées de plus en plus rapprochées, et de plus en plus violentes, pour renverser l'ordre établi.

Tant que les socialistes ne disposaient pas du suffrage universel (3), ou lorsque ce suffrage restait encore sourd à leur propagande, ils ne différaient guère des anarchistes, du moins

(1) *Le Socialiste*, du 5 au 12 février 1905.
(2) De juin à décembre 1904.
(3) Et c'est aujourd'hui le cas en Russie.

quant à leur foi en l'action révolutionnaire. Mais depuis qu'ils ont réussi à pénétrer dans les corps élus, deux courans se sont dessinés, qui tendent à s'écarter de plus en plus, entre les politiciens d'un côté et les syndicaux de l'autre.

Ceux-ci témoignent une défiance et une hostilité de plus en plus marquées aux politiciens. Révolutionnaires lorsqu'ils ne pouvaient pénétrer à la Chambre, prodigues en prophéties d'une révolution à brève échéance, les politiciens s'efforcent aujourd'hui de persuader aux ouvriers que leur intérêt est de les maintenir au pouvoir et d'accepter la hiérarchie des capacités qui met les travailleurs sous la direction des hommes politiques. Le rôle de ces intellectuels de la bourgeoisie, accourus au socialisme pour en prendre la direction, est fort analogue à celui des courtisans d'ancien régime (1). « Laissez-nous jouir, disent-ils à la classe ouvrière, des avantages inhérens à la qualité de député et nous vous émanciperons progressivement, à petits pas, et par petits profits successifs. Le salut vous viendra de vos élus. Mais surtout, pas de troubles, pas de grèves insurrectionnelles, qui aillent compromettre et traverser notre action politique. »

Par là, dans l'opinion des militans ouvriers, les politiciens cherchent à énerver la classe ouvrière, à la berner par leur rhétorique, à la bercer d'espoirs factices, à la déshabituer de l'action périlleuse. — Et quels sont les résultats obtenus? Alliés des partis bourgeois au pouvoir, comme en France, ils participent à la corruption, à la servitude des candidatures officielles, ils envoient les soldats sur les champs de grèves. Isolés dans l'opposition, comme en Allemagne et dans les autres pays, les socialistes au parlement sont réduits à l'impuissance.

Les syndicalistes révolutionnaires croient avoir trouvé dans la grève générale le genre d'action destiné à remplacer l'action politique. C'est ce qu'ils appellent l'*Action directe*. Tandis que le mouvement politique appelle à lui les élémens les plus hétérogènes, les intellectuels, les déclassés, les décadens, les ambitieux de la bourgeoisie, la grève générale est l'œuvre exclusive des classes ouvrières, et c'est ce qui fait sa force : même lorsqu'il ne s'agit que de la conquête des améliorations de détail, la grève, d'après les syndicaux, est autrement féconde que les

(1) Ce point de vue est développé dans la brochure de M. G. Sorel, *l'Avenir socialiste des Syndicats*, Paris, 1898, qu'il est indispensable de lire pour l'intelligence du mouvement ouvrier.

efforts des parlementaires, pour acculer les pouvoirs publics à une intervention en faveur des exploités. C'est par la seule poussée de la grève générale que les travailleurs s'émanciperont du joug capitaliste et gouvernemental, et sortiront du salariat.

Cette thèse est très bien expliquée par un syndicaliste révolutionnaire, M. Pouget (1). La grève générale, dit-il, n'a pas un blason idéologique, elle n'a été inventée ni par un théoricien socialiste, ni par un philosophe. Elle s'est fait jour dans les premiers congrès de l'Internationale, elle a été acclamée dans tous les congrès corporatifs en France, depuis 1892. On objecte qu'elle n'est acceptée que par la minorité des ouvriers. « Mais la minorité ne peut pas renoncer à ses exigences et à ses droits par égard à la masse. Et qu'on ne dise pas que c'est là un acte égoïste. Les militans sont victimes des entrepreneurs qui les chassent. Leur activité n'a jamais un but individuel ou particulariste ; elle est toujours une manifestation de solidarité ; et l'ensemble des ouvriers, bien qu'ils n'y participent pas, jouissent aussi des avantages obtenus. Il y a une différence puissante entre *syndicalisme* et *démocratie*. La démocratie, par le mécanisme du suffrage universel, donne la domination aux ignorans et aux retardataires et opprime la minorité qui porte en elle l'avenir. La tactique de combat syndicaliste produit un résultat tout opposé. *Elle n'a aucun égard à la masse*, qui ne veut pas vouloir, et met au premier rang ceux qui sont décidés à agir. »

Ainsi, tandis que les syndicaux révolutionnaires reprochent aux socialistes parlementaires de vouloir constituer dans le mouvement socialiste une élite dirigeante, égoïste et privilégiée, ils prétendent eux-mêmes s'arroger les droits d'une élite, mais d'une élite désintéressée, persécutée, qui se sacrifie pour la masse. M. Gabriel Deville, jadis révolutionnaire ardent, converti désormais à l'opportunisme parlementaire, met en relief cette contradiction : « La théorie des syndicaux révolutionnaires, écrit-il, est la même que celle de l'absolutisme éclairé. Les militans se considèrent comme supérieurs à la masse, et arrivent à constituer une aristocratie, avec tous les défauts inhérens à cette classe. Ils veulent conduire par la lisière les travailleurs dans leur intérêt, et n'attendent pas qu'ils s'affranchissent eux-mêmes.

(1) Dans la *Voix du Peuple*, journal officiel de la *Confédération générale du travail*, et dans l'enquête du *Mouvement socialiste*.

La minorité s'attribue le devoir d'imposer à la majorité un bonheur à sa façon (1). »

D'après M. Deville, on ne saurait rien imaginer de plus contraire à l'esprit démocratique qui anime les ouvriers. Ce qui prouve cet esprit, c'est que la plupart des grèves politiques visent à l'établissement du suffrage universel. Mais, le suffrage universel une fois conquis, l'action révolutionnaire n'a plus de raison d'être. Par l'universalité du suffrage, au régime des classes succède le régime des majorités. Dès lors, aucun obstacle ne s'oppose à la marche légale du socialisme qui doit s'engager dans l'action réformiste, en respectant, tant qu'elle existe, la légalité, œuvre de la volonté commune. Les socialistes doivent tenir compte des intérêts généraux de la société : dès lors, la révolution devient impuissante, anarchiste, rétrograde (2), et la grève générale, non seulement superflue, mais nuisible et dangereuse.

Dans une démocratie, on ne peut rien sans le plus grand nombre : l'échec de toutes les grèves générales tient à ce fait qu'elles furent l'œuvre de minorités restreintes. C'est pour ce motif que les tentatives de grève générale en France, celle des chemins de fer en 1898, celle des mineurs en 1901, avortèrent (3) : la majorité même de la corporation s'était déclarée hostile. Presque toutes les autres grèves que nous avons énumérées avaient contre elles la population et par conséquent l'armée, et devaient fatalement échouer. Seule la grève de Belgique, en 1893, aboutit à un succès partiel, parce qu'elle était soutenue par l'opinion. Les autres grèves étaient sans issue. Bien loin d'affamer la bourgeoisie en la jetant sur le radeau de la Méduse, les ouvriers s'affamaient eux-mêmes.

Aussi les politiciens socialistes considèrent-ils que la grève à visées révolutionnaires, dans les pays pourvus d'un parlement représentatif, est une chimère, une utopie : grève générale, bêtise générale, *Generalstreik, Generalunsinn!* Ce vœu de grève générale, remarquent-ils, est en proportion inverse de la capacité pour la conduire victorieusement. C'est une fantaisie d'ouvriers

(1) *Sozialistische Monatshefte*, janvier 1905.

(2) Joseph Sarraute, discours au Congrès de Bordeaux, mai 1903 ; — *Socialisme d'opposition et Socialisme de gouvernement*. Librairie Jacques, 1902.

(3) Et l'on pourrait prédire le même insuccès au mouvement organisé par la Confédération générale du travail, à la date du 1er mai 1906, pour conquérir la journée de huit heures.

mal organisés, mal disciplinés. Ceux qui en ont fait l'épreuve sont devenus sceptiques sur son efficacité.

La grève générale ne saurait donc se substituer, comme le voudraient les anarchistes et les syndicaux exaltés, à l'action électorale et parlementaire, dont la mission est de conquérir la majorité et par conséquent les pouvoirs publics, et de tuer la société bourgeoise par la légalité même qu'elle a établie.

Mais l'idée de grève générale est si populaire dans les milieux ouvriers, en raison même des déceptions que l'action politique cause à leurs impatiences, que les socialistes parlementaires sont bien obligés d'en tenir compte. Ils écartent la grève considérée comme prélude et prologue de la Révolution. Elle ne peut remplacer l'action politique, mais elle peut la seconder. Afin d'éviter toute confusion avec les anarchistes, ils baptisent la grève générale, ainsi entendue, d'un nouveau nom : *der politische Massenstreik*, la grève politique des masses.

Les masses ouvrières organisées, par une simple menace de mobilisation, peuvent appuyer très utilement, disent-ils, les socialistes au parlement, car ceux-ci seront d'autant plus forts pour négocier avec les partis bourgeois. Mais la grève politique doit avoir pour objet soit une extension du suffrage, soit un rappel des réformes promises par une majorité oublieuse, soit même la défense de la légalité, si par exemple le suffrage universel était supprimé par un coup d'État, éventualité menaçante en Allemagne. Il faut, en un mot, que le but poursuivi passionne les classes ouvrières, obtienne les sympathies de l'opinion et n'ait rien de chimérique (1). Elle doit se réduire finalement à une simple démonstration de la rue, recruter ses adhérens dans les grands centres industriels où les ouvriers sont dressés à une forte discipline, être enfin aussi courte que pacifique (2).

Tel est le sens, sinon le texte un peu ambigu de la motion votée au congrès d'Amsterdam. Elle condamne la théorie anarchiste d'après laquelle l'émancipation de la classe ouvrière pourrait résulter d'un effort subit. La grève politique, afin d'aboutir, doit être une prime à l'organisation syndicale, et le résultat

(1) *Le Peuple de Bruxelles*, article de M. Jaurès.

(2) Mais cette règle ne s'appliquera qu'aux pays représentatifs, où les socialistes ont réussi à forcer l'entrée des parlemens. Dans les États autocratiques, tels que la Russie, la violence est permise, si elle est efficace. C'est une question d'opportunité !

d'une intime entente entre le mouvement syndical et le mouvement parlementaire.

Mais cette entente est loin d'exister. Les interminables polémiques au sujet de la grève générale sont l'expression d'une mésintelligence, inutile à nier, entre les deux mouvemens ouvriers, politique et corporatif. Celui-ci ne demanderait pas mieux que de se rendre indépendant de celui-là. En France et en Hollande, l'organisation politique et l'organisation ouvrière sont en perpétuelle hostilité. La même antipathie, moins avouée, règne en Allemagne et en Angleterre. Dans ce dernier pays, les organisations politiques, qui s'efforcent d'acquérir de l'influence sur les *Trades Unions*, n'ont eu qu'un succès médiocre (1). Cette querelle reflète l'antagonisme du socialisme bourgeois et du socialisme ouvrier, la lutte de classes au sein même des partis populaires. Si bien, comme le dit M. Paul-Louis, que la question n'est pas de savoir comment les politiciens socialistes divisés rétabliront entre eux l'unité durable, mais comment ils marcheront d'accord avec les syndicats et les Bourses du Travail, avec les militans ouvriers animés du sentiment révolutionnaire, beaucoup moins satisfaits que les politiciens, commodément installés dans leurs fauteuils de députés.

Constatons, en terminant, que les ouvriers d'Angleterre et d'Amérique, ceux-là mêmes dont le degré d'éducation et d'organisation est le plus élevé, ont depuis longtemps abandonné l'idée de grève générale, dont le succès laisserait l'industrie dans le plus redoutable désordre (2).

Le sort de la classe ouvrière suit le progrès de la grande industrie. L'industrie est d'autant plus prospère, elle attire d'autant plus les capitaux, qu'elle subit moins d'entraves, soit par l'effet de la législation, soit par le fait de grèves inconsidérées, de grèves désastreuses.

J. Bourdeau.

(1) Vliegen, *Enquête sur la grève générale.*
(2) A. M. Simons, *Enquête sur la grève générale.*

REVUE LITTÉRAIRE

UNE HISTOIRE DE 1815

C'est un art d'écrire l'histoire. Certes, il ne manque pas de très savans hommes pour prétendre que l'historien doit se borner à reproduire les documens sans jamais les mettre en œuvre, et surtout se défendre comme de la peste d'avoir du talent. Le conseil est séduisant et facile à suivre; il sera écouté; il l'est. Mais d'ailleurs, si depuis Taine, Renan, Fustel de Coulanges, nous avons une école d'historiens comparable à celle de la première moitié du XIXe siècle, c'est que, grâce à ces maîtres écrivains, nous avons repris le goût des grandes compositions ordonnées et pareilles à des organismes, et que la notion de l'art est rentrée dans la conception de l'histoire. On a publié, au cours de ces dernières années, de remarquables travaux historiques : ce serait en méconnaître la nature que d'en renvoyer l'étude aux spécialistes : ils relèvent de la critique littéraire, au même titre que les œuvres de nos romanciers ou de nos dramatistes. Car l'objet même que poursuit l'historien est de rendre au passé les couleurs de la vie : il faut qu'il nous montre des êtres de sensibilité, de volonté et d'action, qu'il nous fasse assister au conflit des passions et des intérêts, qu'il brosse des tableaux, qu'il reconstitue des scènes. Il conte, il peint, il intéresse, il émeut. Les romantiques, de Chateaubriand à Augustin Thierry et à Michelet, l'avaient bien compris : aussi est-ce à leurs théories et à leurs exemples que l'on songe d'abord, quand on envisage l'histoire comme un genre littéraire. Ils faisaient la part trop large à l'imagination; ils mêlaient indûment leur fantaisie aux données réelles; ils s'engageaient trop de leur personne dans leurs récits. Mais

c'était surtout une question de nuance et de mesure. Au reste, depuis le temps où ils ont écrit, les sciences qui servent à l'écrivain pour préparer son travail n'ont cessé de progresser : les méthodes de recherche se sont perfectionnées; la littérature, de lyrique qu'elle était, est devenue réaliste; nous avons le culte du fait et du petit fait. La manière d'écrire l'histoire a donc pu se modifier sensiblement, et prendre la marque d'aujourd'hui. Pour la définir, pour en démêler les caractères et les procédés, on ne saurait choisir de modèle plus significatif que cette histoire de *1815* (1), dont M. Henry Houssaye, après n'y avoir consacré guère moins de vingt années, vient de nous donner le dernier volume.

Il faut lire l'ouvrage d'ensemble ; c'est le moyen d'en apprécier le mérite de composition, l'équilibre et l'harmonie. Ce récit d'histoire, qui vaut d'abord par l'exactitude de l'information et par la sûreté de la critique, nous frappe tout de suite par les ressources merveilleuses que le sujet même en devait offrir au talent d'un écrivain. Sans doute, pour choisir ce sujet, l'historien a eu surtout des raisons tirées de ses précédens travaux; et nous n'oublions pas qu'il avait, au préalable, fait revivre les grandes journées de la campagne de 1814 ; toutefois on ne serait pas étonné qu'il y eût été, en partie, amené par un instinct d'artiste. Car cette extraordinaire aventure des Cent-Jours tient dans des limites précises : elle a, comme un drame de la scène, son prologue, son point culminant, son douloureux épilogue. Dans ce court espace de temps, la lumière est projetée à flots sur les hommes et sur les événemens. Et, dans le cadre ainsi limité par la nature même des choses, l'auteur pouvait faire tenir à la fois tous les élémens dont se compose, à chaque heure du temps, la vie publique d'un peuple. Tel est en effet le caractère qui distingue le livre de M. Houssaye. L'auteur a voulu, comme on eût dit jadis, faire un tableau d'histoire, embrasser dans une vaste fresque l'ensemble d'une époque. D'autres, suivant une méthode d'abstraction d'ailleurs parfaitement légitime, écrivent l'histoire diplomatique, ou parlementaire ou militaire, ou économique. L'historien artiste a besoin de nous montrer tous les élémens se pénétrant comme ils font dans la réalité. Il nous mènera tour à tour dans le cabinet du souverain, dans l'assemblée délibérante, sur le champ de bataille, dans les cérémonies, dans les fêtes, dans les rues des villes, dans les campagnes. Ces conti-

(1) Henry Houssaye, *1815* : I *la Première Restauration, le Retour de l'île d'Elbe, les Cent-Jours.* — II *Waterloo.* — III *la Seconde abdication, la Terreur blanche*, 3 vol. in-8° (Perrin).

nuels changemens de scène donneront au spectacle sa variété et son mouvement. Nous verrons le jeu des influences réciproques, des actions et des réactions. C'est de cette complexité même qu'est faite la vie.

Comment l'historien va-t-il nous en donner la sensation? C'est d'abord par la multiplicité, par la précision et par la minutie des détails. Il ne néglige aucun des traits qui peuvent nous faire entrer dans l'intimité de ses personnages. Il sait par quelles hésitations ils ont passé avant de se déterminer, quels mobiles ont influé sur eux, quelles intentions dissimulait leur langage ou leur conduite. Il n'a garde pour cela de s'en remettre à la probabilité des déductions; il n'avance rien qui ne repose sur les témoignages les moins suspects, documens d'archives, correspondances ou mémoires. Autant que les faits il affectionne les chiffres. Qu'il s'agisse de l'effectif des troupes, des armemens, des subsistances, ou des ressources du Trésor, il nous en fournit le compte exact. Il ne croit pas inutile de décrire l'uniforme du soldat, le costume du demi-solde ou celui du garde royal. Il ne redoute ni les énumérations, ni les inventaires. C'est cela qui donne au récit sa base solide; de l'accumulation de ces traits précis résulte une incomparable impression de réalité.

M. Houssaye se défend d'avoir aucune espèce d'imagination et se déclare incapable de rien inventer. C'est qu'il y a des petits faits qui en disent plus long que toutes les inventions, et des anecdotes significatives qu'il suffit de placer en leur lieu. Aux Tuileries, où l'on attend l'Empereur échappé de l'île d'Elbe, le personnel de la ci-devant Cour impériale se trouve réuni comme par enchantement. « Avec une joie enfantine les femmes parcourent la salle des Maréchaux, la galerie de Diane, la salle du Trône, tous ces lieux de fêtes où a brillé leur beauté. Dans la salle du Trône elles remarquent que les fleurs de lys du tapis sont seulement appliquées. On arrache une fleur; une abeille apparaît. Ces femmes en grande toilette se mettent gaiement et fébrilement au travail. En moins d'une demi-heure, le tapis redevient impérial. » Lorsque l'abdication est déjà signée et l'Empereur prêt à quitter Paris, le peuple, qui lui reste invinciblement attaché, ne veut pas croire à son départ. A cette époque, l'Élysée était séparé de la rue par un saut de loup et un mur bas; comme le souverain déchu se promenait dans le jardin, « il vit accourir à lui, se jeter à ses genoux et embrasser les pans de son uniforme, un officier qui d'un bond avait franchi le saut de loup. Cet ardent jeune homme venait le supplier au nom de tous ses camarades du régiment de se mettre à la tête de l'armée. L'Empereur

le releva en lui pinçant l'oreille avec bonté. « Allez, dit-il, rejoignez votre poste! » Les anecdotes de ce genre abondent dans le récit : elles mettent subitement en lumière une situation : elles traduisent sous une forme sensible des sentimens, un état d'esprit.

Nous savons aujourd'hui à quel point chacun de nous est dépendant du milieu, accessible aux impressions du dehors. L'historien aura soin de peindre le décor, d'associer la nature aux actes des hommes. Comment imaginer le départ de l'île d'Elbe sans ce cadre d'une nuit propice ? « La lune qui s'est levée éclaire la rade. C'est une de ces radieuses nuits méditerranéennes, sans brume et sans nuages, où les montagnes, les arbres, les maisons se modèlent avec leurs plans distincts, leur relief et leurs couleurs, où la mer brasille et s'argente sous le bleu profond du ciel étoilé. De Porto-Ferrajo on aperçoit le brick impérial toujours immobile. Enfin, un peu après minuit, une légère brise commençant à souffler on voit les bâtimens se couvrir de toile et voguer lentement vers la haute mer... » Il y a plus : ce ne sont pas seulement les êtres qui vivent, ce sont les choses; elles ont une figure amie ou hostile : elles ont une âme faite de souvenirs. Les conseils qu'elles nous donnent, à certains jours, entrent pour une part dans nos décisions et contribuent à nous exalter ou à nous accabler. Lorsque Napoléon, sur le chemin de l'exil, se retire à la Malmaison, il la trouve telle encore qu'il l'avait habitée pendant le Consulat. « L'Empereur retrouvait les sites et les intérieurs qui lui étaient familiers, l'allée de tilleuls, l'étang aux cygnes, le temple antique, la salle du Conseil avec des trophées d'armes peints au trompe-l'œil, le salon décoré de scènes d'Ossian par Gérard et par Girodet, son cabinet de travail où tout était religieusement conservé dans l'état où il l'avait laissé, cartes déployées, livres ouverts, enfin sa petite chambre, attenant à celle de Joséphine. Chaque point de vue, chaque lieu, chaque objet le reportait à ses belles années du Consulat où les éclatantes faveurs de la Fortune séduite lui donnaient la croyance qu'il l'avait pour jamais asservie. » Pour cet esprit impressionnable et naturellement porté à voir en toutes choses l'intervention de la fatalité, quelle occasion de surprendre dans sa propre destinée les extrémités des choses humaines ! C'est ainsi qu'autour des acteurs s'évoque le théâtre de leur action, et dans cette mesure que l'historien a le droit d'« imaginer, » c'est-à-dire de mettre sous nos yeux des images complètes et concrètes.

Parmi ces acteurs du drame humain il va sans dire que quelques-uns se détacheront au premier plan. Ce sont, quoi qu'on en puisse

dire, les individus qui mènent les événemens. Ce qu'il faut nous faire connaître d'abord, c'est le génie de Napoléon, c'est l'imprudence de Ney, c'est la perfidie de Fouché. Mais les individus eux-mêmes ne sauraient être isolés de l'ensemble et ç'a été longtemps le tort des historiens de négliger cet acteur anonyme et collectif qui est la foule. Elle occupe le fond du tableau; mais elle n'y est ni muette ni immobile; et les plus récentes découvertes de la psychologie comme de l'histoire ont eu pour résultat de nous révéler son rôle trop méconnu, et par suite d'associer plus intimement la nation à sa propre histoire. « Les monarques, les capitaines et les ministres, écrit justement M. Houssaye, ne sont pas les seuls personnages de l'histoire. Le peuple et l'armée y jouent aussi leur rôle. A côté de la Cour et du Sénat, il y a la place publique; autour du quartier général, il y a le camp. Dans ce livre, qui est moins un chapitre de la vie de l'Empereur que l'histoire de la France pendant une année tragique, j'ai cherché à peindre les sentimens des Français de 1815 et à marquer leur action sur les événemens. Napoléon, Louis XVIII, Talleyrand, Fouché, Ney, Davout, Carnot restent au premier plan, mais non loin d'eux on voit les paysans, les bourgeois, les ouvriers, les soldats, comme dans le théâtre grec on voit près d'Ajax et d'Agamemnon le chœur des vieillards et des guerriers. » Si l'histoire de la Révolution est incompréhensible pour qui n'y discerne pas les frémissemens de l'âme populaire, de même le retour de l'île d'Elbe, Waterloo, la Terreur blanche ne s'expliquent que par l'invention du personnage collectif, par l'enthousiasme ou par les colères de la foule.

Cette foule, l'historien doit en réveiller et, dans une certaine mesure, en partager les émotions. Car les faits ne se séparent pas de l'émotion qui les a causés ou de celle qui les a suivis. Avant de se traduire sous une forme matérielle, ils existaient déjà à l'état d'intentions; ils se survivent ensuite par les souffrances, les regrets, les rancunes, les haines qu'ils ont laissées derrière eux. Le fait par lui-même n'est rien; il reçoit toute sa valeur de l'impression qu'il a produite. Et peut-être est-ce ici le moyen de résoudre une des principales difficultés que l'historien rencontre dans son travail. Car lui demander de pousser l'impartialité jusqu'à l'indifférence, c'est lui proposer une gageure qui est perdue d'avance. Ce qu'on doit exiger de lui, c'est qu'il ne transporte pas dans l'histoire du passé des sentimens et des idées qui sont d'aujourd'hui. Et à cet effet, le meilleur moyen est, sans doute, qu'il essaie de ressusciter des états d'âme qui ont été, à l'époque, un facteur essentiel des événemens.

Reste enfin un dernier élément qui s'impose aux foules comme aux individus. Insaisissable et abstrait, il est quand même tout-puissant. Les théologiens y voient le dessein de la Providence, les déterministes l'enchaînement de la nécessité; de quelque nom qu'on l'appelle, c'est la force des choses, la logique qui résulte des situations et qui domine les événemens. Elle pénètre l'âme même des individus, et se traduit tantôt par cette foi irraisonnée dans le succès qui en est encore le plus sûr agent, et tantôt par cette lassitude où nous voyons volontiers un pressentiment. Elle est ainsi la raison dernière des triomphes et des catastrophes; et c'est elle que nous verrons, tout au long de cette histoire, paralyser les meilleures volontés, faire échouer les plans les mieux conçus. Elle plane sur le drame comme la divinité antique. — Voilà, semble-t-il, quelques-uns des procédés par lesquels l'historien d'aujourd'hui travaille à cette « résurrection du passé » en quoi consiste l'histoire narrative. N'admettre dans le récit ni une ligne, ni une phrase, qui ne soit en quelque manière extraite de documens originaux, composer chaque scène par la juxtaposition de petits faits d'une authenticité indiscutable, restituer le décor, rendre à la foule sa place autour des individus, réveiller ses passions, la montrer aux prises avec des nécessités supérieures, telle est la méthode que nous allons voir à l'œuvre dans cette histoire d'une année tragique de la vie française.

Le premier acte du grand drame de 1815 est tout de lumière et d'allégresse conquérante. C'est, de clocher en clocher, le vol de l'aigle. Depuis Grenoble, l'Empereur est reconnu, acclamé, fêté. Les bataillons qu'on envoie pour arrêter sa marche victorieuse contraignent leurs chefs à lui faire escorte. Aux jours les plus glorieux de l'Empire, il n'a pas connu un pareil déchaînement d'enthousiasme. Quand il arrive aux Tuileries, il manque d'être étouffé par la presse de ses adorateurs. « Enlevé, arraché de sa voiture, il est porté de bras en bras jusque dans le vestibule où d'autres bras le soulèvent et l'entraînent sur les marches de l'escalier. Un délire furieux possède ces hommes. Ils ont pour leur idole des caresses de tigre, jalouses et brutales. Pris entre le flot qui le pousse et la cohue qui, de l'étage supérieur s'élance à sa rencontre, Napoléon est dans le même danger qu'à son entrée à Grenoble, avec cette aggravation que l'espace est plus resserré. « Au nom de Dieu, crie Caulaincourt à Lavalette, placez-vous devant lui ! » Lavalette s'arrête, se retourne, se roidit contre l'avalanche et monte à reculons, précédant l'Empereur à une marche de distance et répétant sans cesse : « C'est vous ! C'est vous ! C'est vous ! » Lui, semble ne rien

voir ni ne rien entendre. Il se laisse porter, les bras en avant, les yeux fermés, un sourire fixe aux lèvres, comme en état de somnambulisme. » Car c'est bien un rêve qu'il vient de réaliser, une de ces prouesses qui sont un défi jeté à la raison.

Ce retour, quelque explication qu'on en donne, reste un prodige. Mais M. Houssaye lui rend son véritable caractère, en nous le montrant favorisé par le seul mouvement populaire. Car il est inexact qu'il ait été le résultat d'un complot : résolu et préparé par Napoléon lui seul, il surprit les bonapartistes autant que les royalistes. Il n'a pas été davantage l'effet d'une conspiration militaire. Outre que les maréchaux de Napoléon ne se souciaient nullement d'être troublés dans la possession de leurs charges et jetés dans de nouvelles aventures, les soldats eux-mêmes n'auraient pas su prendre l'initiative de se déclarer pour lui. « Restés idolâtres de leur Empereur, ils frissonnaient à l'idée de le trouver au bout de leurs fusils et se juraient de ne pas tirer sur lui ; mais, ayant perdu la volonté dans la longue accoutumance de la discipline, ils ne se déclarèrent que lorsqu'ils s'y sentirent encouragés par l'élan des populations. » C'est le peuple, ce sont les paysans et les ouvriers des villes qui sont venus au-devant de l'Empereur : c'est sous leur pression que tous les obstacles ont cédé.

Dans ce premier moment de communion avec le pays, Napoléon a retrouvé toute son activité et son énergie de décision. Mais ce moment ne dure pas. Dans l'enthousiasme populaire se mêlaient, au souvenir des gloires passées, la rancune contre les humiliations imposées par l'étranger, l'animosité contre le gouvernement des Bourbons, la crainte du retour à l'ancien régime. Cet enthousiasme, après quelques jours, a déjà commencé de décroître ; les résistances à la restauration de l'Empire s'accentuent ; on redoute la reprise de la guerre dont le pays, depuis si longtemps, est si las ! La confiance s'évanouit. Le mot d'ordre des mécontens : « Ça ne durera pas » s'impose à la masse. L'impression dominante est celle du provisoire. Elle se répercute sur Napoléon. C'est un des points les mieux mis en lumière par M. Houssaye, au cours de son récit, que le progrès de ce découragement, auquel il convient d'attribuer ce qu'on a appelé les fautes et les défaillances de l'Empereur. « A la fin de mai, il n'était plus l'homme du 20 mars. Il avait gardé intactes les qualités maîtresses de son vaste génie ; mais les qualités complémentaires : la volonté, la décision, la confiance avaient décliné en lui. La nature éminemment nerveuse de Napoléon était soumise aux influences morales... L'esprit influait sur le corps qui réagissait alors sur l'esprit

Pendant ces crises d'une durée assez longue, l'Empereur tombait dans un profond abattement. Il perdait tout espoir et toute énergie. Il avait des heures d'angoisse où d'horribles visions lui montraient la France vaincue et démembrée. En plein jour il cherchait dans le sommeil l'oubli momentané de ses souffrances et de ses pensées. Lorsqu'il était seul, il lui arrivait de pleurer ; Carnot le surprit en larmes devant un portrait de son fils. L'Empereur n'avait plus en lui le sentiment du succès, il ne croyait plus à son étoile. » C'est cet homme, — de génie intact et de courage entamé, — qui va combiner le plan de la dernière campagne et livrer la suprême bataille.

Le récit de la bataille de Waterloo est au centre même de la composition, puisque aussi bien c'est vers cette lutte décisive que tout converge et de là que tout a suivi. Je ne connais guère dans toute notre littérature historique de récits de bataille approchant de celui-ci pour l'ampleur, la clarté, l'émotion et, j'ose dire, pour l'éclat. La précision technique en est pour réjouir les hommes de l'art, comme la simplicité puissante en laisse au souvenir de tous une impression ineffaçable. L'historien a commencé par définir les circonstances et les conditions où l'affaire va s'engager, décrire le terrain, expliquer les dispositions, dénombrer les forces en présence, apprécier la valeur des chefs et de leurs hommes. Maintenant, de minute en minute, le cœur étreint par l'émotion, car c'est ici la fortune de la France qui est en jeu, nous allons assister à toutes les péripéties du combat, mesurer ce qu'il en a coûté pour un ordre expédié trop tard ou mal exécuté, pour une manœuvre manquée, pour une attaque mal soutenue. Pas un instant nous ne perdons de vue l'ensemble de la bataille, et cependant nous suivons la fortune de chaque corps de troupes, nous apprécions l'action hardie ou téméraire de chaque général, nous discernons l'exploit obscur d'un héros sans nom. Nous distinguons le bruit des acclamations, celui des cris de rage, celui des musiques et celui de la canonnade. Nous respirons l'atmosphère embrasée. Nous voyons les escadrons gravir le plateau. « Leurs files se resserrent tellement dans la course que des chevaux sont soulevés par la pression. Cette masse de cuirasses, de casques et de sabres ondule sur le terrain houleux. Les Anglais croient voir monter une mer d'acier. » Et nous voyons cet élan se briser, ces vagues humaines déferler, inutiles. « La plupart des carrés restent inforçables. D'instant en instant, ils semblent submergés par les flots de la cavalerie, puis ils reparaissent à travers la fumée, hérissés de baïonnettes étincelantes, tandis que les escadrons s'éparpillent alentour, comme des vagues qui se brisent sur

une digue... » L'auteur sait tout à la fois nous mettre sous les yeux ces images précises et ce je ne sais quoi que le poète appelait l'âme du combat, et par où nous sommes avertis que la partie va se gagner ou se perdre.

L'épopée jaillit d'elle-même du récit des faits et achève de donner à la narration historique son caractère de vérité. Des tournures de phrase interviennent qui rappellent notre vieux Froissart. « C'est pitié de voir les Anglais enfoncer et traverser ces belles divisions comme de misérables troupeaux. Ivres de carnage, s'animant tour à tour, ils percent et taillent joyeusement dans le tas. » Ailleurs c'est un épisode qu'on dirait sorti d'une de nos chansons de geste, à moins que ce ne fût de quelque Iliade : « Pendant cet intervalle un cuirassier se détacha de son régiment qui se reformait à la Belle-Alliance et, prenant le galop, descendit derechef la grande route. On le vit traverser toute cette vallée mortuaire où lui seul était vivant. Les Allemands postés à la Haye-Sainte crurent que c'était un déserteur : ils s'abstinrent de tirer. Arrivé tout contre le verger, au pied de la haie, il roidit son corps de géant droit sur les étriers, leva son sabre et cria : Vive l'Empereur ! Puis, au milieu d'une gerbe de balles, il rentra dans les lignes françaises, en quelques foulées de son vigoureux cheval. » Et c'est, jusqu'aux approches de la déroute finale, cet enthousiasme, cette ardeur de dévouement, ce mépris du danger et de la souffrance dans l'unique pensée de la défense commune. « Des blessés se redressaient pour acclamer au passage les colonnes en marche. Un soldat à trois chevrons, un vieux de Marengo, assis, les jambes broyées par un boulet, contre un remblai de la route, répétait d'une voix haute et ferme : Ce n'est rien, camarades. En avant et vive l'Empereur ! » De tels traits qu'un poète n'inventerait pas, que l'historien emprunte aux dépositions de témoins, illuminent le récit de la défaite et célèbrent l'éternel *Gloria victis!*

Quel est donc le jugement que porte sur la conduite de la bataille le dernier historien de Waterloo? Il est curieux à retenir, et singulièrement instructif. Se livrant à une « critique » très serrée des opérations, M. Houssaye réduit à néant les accusations portées contre Napoléon d'avoir manqué de vigueur intellectuelle ou physique. Il n'a jamais eu l'esprit plus lucide, il n'a jamais été davantage en possession de sa maîtrise de la guerre. Sur quatre-vingt-seize heures, cet homme que l'on a représenté comme déprimé par la maladie, prit à peine vingt heures de repos, et resta en selle trente-sept. Est-ce que ses auxiliaires étaient très inférieurs à ceux qui jadis l'avaient aidé

à gagner ses victoires? Les généraux qu'il avait sous ses ordres composaient un état-major tel qu'on en a rarement vu à la tête des armées les plus favorisées : ils avaient ce double mérite, la jeunesse et l'expérience. Quant aux troupes, leur ardeur, leur vaillance sont indiscutables. Mais à tous, aux soldats, aux généraux, au chef, il manquait ce que rien ne remplace : la confiance. L'armée où s'était introduite l'indiscipline, qui suspectait ses chefs, que hantait l'idée d'être trahie, était prête pour la panique. C'était un instrument redoutable et fragile. Les généraux ne croyaient pas au succès final : ils se réservaient, ils attendaient ; ils exécutaient mollement les ordres reçus. Napoléon donnait l'exemple. Chez lui le moral ne soutenait plus le génie. Plus tard, tandis que dans les dictées de Sainte-Hélène il s'efforçait de démontrer qu'il n'avait pas commis de faute au cours de sa dernière campagne, dans ses entretiens familiers il laissait échapper le secret de ses fautes : « Je n'avais plus en moi le sentiment du succès définitif. Ce n'était plus ma confiance première. Je sentais la fortune m'abandonner. » Cet état d'esprit explique les heures perdues par l'Empereur pendant la campagne, ses irrésolutions, ses vues parfois troublées, le répit laissé à l'ennemi. Une fois de plus, c'est le facteur moral qui a déterminé l'issue de la bataille.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que, même après Waterloo, l'opinion populaire soit restée favorable à Napoléon. L'historien nous fait entendre les bruits de la rue : elle ne cesse de retentir des cris de « Vive l'Empereur ! » Du jardin de l'Élysée, ou du parc de la Malmaison, Napoléon peut discerner la même acclamation continue. Elle le suivra sur toute la route de Rochefort. Jusqu'à la dernière minute, le peuple a voulu croire que le chef allait reparaître à la tête de son armée. Apparemment l'obscur instinct l'avertissait que lui seul pouvait organiser contre l'étranger une dernière résistance : il personnifiait vis-à-vis de l'envahisseur la défense du sol et l'extrême révolte de l'honneur national.

Mais tandis que la nation persistait à croire en lui, l'Empereur avait donné sa démission de lui-même. C'était bien, et dans toute l'acception du terme, un vaincu, celui qui le 21 juin, à huit heures du matin, arrivait à l'Élysée. Quel contraste entre cette scène et celle, encore si récente, du retour aux Tuileries le 20 mars ! « Napoléon semblait terrassé par les journées fatales. Il respirait péniblement. Son visage avait la pâleur de la cire, ses traits étaient tirés, ses beaux yeux, naguère si brillans, fascinateurs, où passaient des éclairs, étaient sans vie. Après un soupir pénible qui trahissait l'oppression et la souf-

france, il dit d'une voix haletante. « L'armée avait fait des prodiges, la panique l'a prise. Tout a été perdu... Ney s'est conduit comme un fou; il m'a fait massacrer toute ma cavalerie... Je n'en puis plus... Il me faut deux heures de repos pour être à mes affaires. » Il porta la main à sa poitrine : « J'étouffe là... » Il ne devait pas se remettre à ses affaires. Il aurait pu encore, dans le premier moment, imposer son autorité à ses ministres, aux Chambres, réunir dans sa main toutes les forces de défense du pays. Il attendit. Il laissa passer l'heure. Il était résigné à l'abdication. Il n'avait même pas songé à introduire une clause précisant que l'abdication impliquait la reconnaissance de Napoléon II. Il eut encore des velléités de résistance. Elles duraient quelques heures. Ajoutons qu'il ne se crut pas le droit de reprendre le pouvoir à la faveur d'un mouvement populaire et, pour son seul intérêt personnel, de risquer encore une aventure. Il se berça quelque temps de l'espoir qu'il pourrait se faire une vie nouvelle aux États-Unis; puis il s'hypnotisa sur cette idée où il trouvait de la grandeur, de s'en remettre à la générosité des Anglais.

La dernière partie du récit de M. Houssaye est, à coup sûr, la plus douloureuse. Waterloo c'était la lutte ; ce ne sont plus maintenant que les spectacles d'humiliation ou les scènes de férocité. Fouché est le maître de la situation, et c'est tout dire. Les troupes des Alliés campent dans Paris, se répandent par flots toujours renouvelés dans les provinces. La foule dont nous n'avions vu jusqu'ici que les élans généreux et les enthousiasmes, se montre sous un autre aspect où, par malheur, elle n'est que trop reconnaissable : elle devient lâche et cruelle. La Terreur règne dans le Midi. Aux assassinats de Brune, de Ramel, commis par une foule demi-inconsciente répondent ces procès et ces exécutions néfastes : de Labédoyère, Ney, des frères Faucher. La peur a rendu le parti de la Cour impitoyable. L'historien de 1815 flétrit ces crimes avec une indignation, à laquelle on voudrait toutefois un correctif. Car ce à quoi il ne semble pas faire réflexion, c'est que si la France a été écrasée à Waterloo, si le sol a été envahi une seconde fois par l'étranger, et si l' « anarchie paternelle » de 1814, s'est changée en la « Terreur blanche » de 1815, la cause initiale en est à ce prestigieux et funeste retour de l'île d'Elbe. Tout ici contribue à laisser l'impression d'un cauchemar; et c'est bien celle que l'auteur lui-même a éprouvée en terminant l'histoire de cette année tragique « comparable aux pires époques de la Ligue et de la Guerre de Cent Ans. » Aussi a-t-il senti le besoin d'anticiper sur l'avenir, et de conclure sur une vision plus rassérénante. « Quelques années de paix, et

la France avait reconstitué son armée et sa marine, augmenté sa production agricole, doublé sa production industrielle, recouvré la richesse. repris son rang parmi les grandes nations. Quand un pays résiste tant de fois à de pareilles catastrophes, quand il triomphe de pareilles crises, c'est qu'il a une vitalité miraculeuse et d'inconnaissables réserves de forces et d'énergie. La raison commande de n'en jamais désespérer. » Telles sont les leçons de l'histoire, pour qui sait les interpréter d'un esprit viril.

Pour notre part, et nous plaçant au point de vue spécial de la critique littéraire, nous avons voulu indiquer la place qu'il est juste de faire à l'un des ouvrages les plus brillans et les plus solides qu'il y ait dans la littérature historique de notre temps. M. Henry Houssaye n'a pas craint de s'enfermer de longues années dans une œuvre patiemment étudiée et qu'il ne nous a livrée qu'après l'avoir amenée au plus haut point de perfection qu'il lui a été donné d'atteindre. Au surplus, tout le labeur de recherches minutieuses qui lui a permis d'établir les dessous de son tableau, il n'a eu garde de nous le laisser soupçonner, et il n'a pas eu, comme tant d'autres, cette coquetterie de mauvais goût d'étaler l'appareil de son érudition. Il a voulu que toute la peine fût pour lui, et tout le fruit pour nous. Afin de retracer une année de la vie de notre France, il a pensé que ce n'était pas trop de tout son amour et tout son art. Comme il a vécu avec les hommes de 1815, il nous a fait vivre avec eux. On détacherait de son récit toute une galerie de portraits; toute une série de scènes du plus saisissant effet. La langue y est sobre et vigoureuse; le style précis et nerveux. Cette intensité de vision, ces ressources d'évocation pittoresque, ce sens du drame, ce sont les qualités mêmes que nous avons coutume de demander à quiconque se propose de reproduire l'image de la vie. Le service dont nous savons gré à M. Houssaye, c'est d'avoir une fois de plus prouvé, qu'une condition essentielle et indispensable pour qui veut mériter le titre d'historien, c'est de faire œuvre d'écrivain.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS NOUVELLES SUR ALBERT DÜRER

Albert Dürer, par T. Sturge Moore, 1 vol. Londres, 1905 — *Albrecht Dürers schriftliches Vermæchtniss*, par Max Osborn, 1 vol. Berlin, 1905. — *Dürer : des Meisters Gemælde, Kupferstiche und Holzschnitte in 447 Abbildungen*, 1 vol. Stuttgart, 1904.

Des nombreux portraits de lui-même que nous a laissés Albert Dürer, le plus connu est, assurément, celui du musée de Munich. Son souvenir s'est lié désormais, en nous, au nom du peintre nurembergeois, de telle sorte que nous ne pouvons plus entendre ce nom sans qu'aussitôt nous apparaisse un pâle visage encadré de longs cheveux bruns, un visage d'une immobilité froide, sévère et presque inhumaine, fixant sur nous le regard glacé de ses grands yeux clairs. Et certes, l'image est à la fois si étrange et si belle que l'on comprend que personne, jamais, n'ait pu s'empêcher d'en subir la hantise : mais, avec toute sa beauté, ce n'est point la véritable image de Dürer. A peine a-t-on le droit de dire qu'elle nous vienne de sa main, tant on devine que d'autres mains, après lui, ont travaillé à nous l' « embellir » en toute façon : ni la date et la signature, ni le fond, ni la couleur des cheveux, ni probablement le dessin de la bouche, rien de tout cela n'était pareil, dans l'œuvre originale, à ce que nous fait voir aujourd'hui le tableau de Munich. Et je dois ajouter que, même sous sa forme première, il ne me semble pas que cet admirable tableau ait été, proprement, un « portrait. » Je croirais plutôt que l'auteur, au lieu de chercher à y représenter bien au juste l'aspect réel et vivant de sa figure, a pris celle-ci pour prétexte d'une de ces libres fantaisies artistiques où s'est souvent amusé, plus tard, le génie de Rembrandt :

peut-être a-t-il voulu, par exemple, dégager de ses traits ce « canon, » ce type idéal de beauté qu'il prétendait qu'un peintre pouvait toujours dégager de toute face humaine ? Mais, en tout cas, nous savons que le vrai Dürer ne ressemblait que de très loin au jeune mage impassible du portrait de Munich : nous le savons par le témoignage de ses contemporains, et, mieux encore, par une vingtaine d'autres portraits que nous avons de lui, dessinés ou peints, qui tous s'accordent à nous montrer un visage d'un ovale moins régulier et de lignes moins pures, mais tourmenté, fiévreux, sans cesse frémissant de passion et de vie.

Cet authentique visage d'Albert Dürer, nulle part il ne se livre aussi entièrement à nous que dans le petit portrait du musée de Madrid, peint à Nuremberg en 1498, et accompagné d'une inscription en manière de distique : *Das malt Ich nach meiner Gestalt. — Ich war sex und zwanzig Jor alt.* (J'ai peint ceci d'après ma figure, étant âgé de vingt-six ans.) Vêtu d'un magnifique pourpoint blanc et noir, l'épaule droite couverte d'un manteau violet, les mains gantées de gris, la poitrine nue, la tête coiffée d'une toque blanche et noire d'où s'échappe le flot léger d'une chevelure d'or, le modèle nous regarde, se tournant vers nous de trois quarts, tandis que, derrière lui, une fenêtre nous découvre la perspective, tout italienne, d'un torrent qui serpente et s'enfuit entre des montagnes. La moustache et la barbiche blondes, le front bas, le gros nez osseux, tout l'ensemble des traits atteste la simple et saine vigueur d'un sang plébéien. Mais combien différente est l'impression qui ressort ensuite, pour nous, des lèvres et des yeux du jeune Dürer ! Il y a dans ces yeux gris, aux prunelles à demi cachées sous les lourdes paupières, il y a sur ces lèvres épaisses et tordues, un même mystérieux sourire d'ironie mêlée de tristesse, comme si déjà le peintre-poète, à vingt-six ans, et malgré l'héroïque verdeur de sa sève, malgré l'allégresse triomphale de sa mise, portait, au fond de son cœur, le rêve douloureux qu'il allait tenter de traduire, quinze ans après, dans sa *Mélancolie*. Et tel est, en vérité, l'attrait de ce sourire que peu s'en faut qu'il ne nous fasse oublier l'éminente valeur artistique du tableau, la noblesse discrète de la composition, la sûreté du dessin, une délicate et subtile harmonie de tons clairs absolument unique dans l'œuvre du maître, — à moins qu'on n'attribue à celui-ci, comme je persiste à penser qu'on est en droit de la lui attribuer, l'énigmatique *Jeune femme au Bouquet* du musée de Francfort(1).

(1) Après avoir successivement prêté ce tableau aux diverses écoles italiennes, la critique paraît maintenant s'être résignée à le mettre au compte de l'excentrique et nomade Bartolommeo Veneziano : ce qui est à peu près comme si, sur la

Par delà toutes ces exquises vertus « picturales » du portrait de Madrid, toujours nous nous reprenons à interroger les yeux, la bouche, l'âme du modèle. « Quelle espèce d'hommes est-ce là, — nous demandons-nous, — et que nous veut-il avec son sourire ? Un jeune ouvrier endimanché, tout fier de sa belle mine, de son beau costume, et de l'adresse, en effet merveilleuse, de sa main ? Ou bien un songe-creux, acharné à la poursuite d'impossibles chimères, et se désespérant de ne pouvoir les atteindre ? Il est heureux et il souffre, cela est sûr : mais d'où lui viennent cette joie et cette souffrance ? Et puis, pourquoi son visage, si expressif qu'il soit, semble-t-il avoir à nous dire toute sorte de choses qu'il ne nous dit point ? »

Autant de questions que nous suggère immanquablement le portrait de Madrid ; et tous les autres portraits du maître allemand nous suggèrent les mêmes questions, et aussi toutes ses autres œuvres, peintures, gravures, ou dessins. Car si l'on a eu raison d'affirmer qu'il existe, dans tous les arts, des hommes dont l'œuvre se suffit à elle-même, sans que nous ayons besoin d'en connaître l'auteur, et des hommes dont, au contraire, l'œuvre nous intéresse surtout par ce qu'elles nous révèle de leurs sentimens ou de leurs pensées, c'est à cette seconde catégorie d'artistes que, plus que personne parmi les peintres, appartient Dürer. Jamais, ou presque jamais, son art ne nous donne aux yeux la satisfaction absolue et plénière que nous donne, par exemple, le moindre morceau d'un Raphaël ou d'un Titien, ou de ses compatriotes Burgmair et Holbein. Nous l'admirons, en somme, plus que nous n'en jouissons : ou plutôt la jouissance profonde qu'il nous procure dérive moins des hautes qualités artistiques qui s'y offrent à nous que de l'originale et émouvante figure d'artiste, bien plus haute encore, que nous avons l'impression d'entrevoir derrière elles. En présence des *Apôtres* de Munich ou de la *Némésis*, comme en présence du portrait de Madrid, il nous paraît toujours que Dürer a plus de choses à nous dire qu'il ne nous en dit. Et toujours nous nous reprenons à nous demander : « Quelle espèce d'homme est-ce là ? Un ouvrier ou un poète ? Un observateur ou un inventeur ? Un chrétien ou un païen ? Un sage ou un fou ? »

Vainement on chercherait une réponse à ces questions dans le nouveau livre anglais de M. Sturge Moore. Celui-ci, qui ne manque d'ail-

foi de menues analogies de costume ou de paysage, nous voulions faire honneur de la *Sainte Ursule* de Bruges à quelque Nicolas Froment ou Jehan Perréal. J'ajoute que l'on trouvera une très belle description de la *Jeune Femme au Bouquet* dans un ouvrage récent de M. J. K. Huysmans : *Trois Primitifs* (Librairie Messein, 1904).

leurs ni d'idées ni de style, a évidemment considéré comme indigne de lui d'appliquer à l'étude de Dürer les méthodes habituelles de la biographie et de la critique d'art. Au lieu de rassembler, de contrôler, et d'approfondir les données diverses que nous possédons sur la vie et l'œuvre du peintre allemand, il a préféré choisir, un peu au hasard, quelques-unes d'entre elles, et se livrer sur elles à des commentaires de sa fantaisie, comparant tantôt Dürer au Christ, et tantôt à Whistler ou au sculpteur Barye, ou encore se divertissant à contredire, sur tel ou tel menu détail d'appréciation, d'honnêtes et obscurs polygraphes dont l'avis n'a jamais eu pour personne aucune importance. Aussi, et quoique M. Sturge Moore nous prouve mainte fois qu'il sait sentir et comprendre très profondément le génie de Dürer, ne pouvons-nous guère tirer profit d'un livre où nous voyons trop que c'est lui-même, autant et plus que Dürer, qu'il a entrepris de nous révéler. Mais ce que son livre ne nous apprend point, sur la vraie vie et le vrai caractère du peintre des *Apôtres*, deux autres ouvrages nouveaux nous l'apprennent le plus heureusement du monde, ou du moins nous permettent de le deviner : un petit recueil des principaux écrits du vieux maître, — lettres, journal, poèmes, aphorismes esthétiques, etc., — et un gros recueil de photographies de tout l'œuvre peint et gravé de Dürer, soigneusement classé suivant l'ordre des dates. Hélas ! le recueil des écrits est loin d'être complet : bien des passages du *Repas de l'Apprenti-Peintre*, notamment, ne s'y trouvent point, qui auraient mérité d'y avoir leur place. Et, de même, le recueil de l'œuvre artistique de Dürer aurait été pour nous infiniment plus instructif qu'il ne l'est si l'on avait pu y admettre ne fût-ce qu'une centaine de ces prodigieux dessins dont la série, se poursuivant au long des années, contient et nous transmet les plus intimes confidences d'un grand cœur toujours enfiévré, toujours impatient d'épancher le torrent tumultueux de rêves qui se presse en lui. Mais n'importe : c'est Dürer lui-même qui se raconte à nous, dans ces deux recueils, c'est lui-même qui nous dit les circonstances de sa vie, et les impressions qu'il en a reçues, et les exemples ou les enseignemens qu'il en a rapportés. Parallèlement, de proche en proche, son art et ses écrits se déroulent devant nous nous aidant, mieux que tous les commentaires, à le pénétrer jusqu au fond de l'âme. Le problème que nous présentaient ses portraits et les fragmens épars de son œuvre, nous sommes désormais en état de le résoudre. Et sans cesse sa noble figure, à la regarder ainsi de plus près, nous apparaît plus belle et nous devient plus chère.

Albert Dürer est né le 4 avril 1471, à Nuremberg, d'une famille d'artisans. Il n'était point, quoi qu'on en ait dit, d'origine hongroise; mais le fait est que son grand-père paternel, étant allé travailler en Hongrie, s'y était marié : et peut-être cette goutte de sang étranger que le jeune homme avait en lui, — mais non pas de sang « slave, » comme le croit M. Sturge Moore, — nous explique-t-elle certaines singularités de son apparence extérieure et de son caractère. La maison où il est né ne nous est point connue; mais il nous a fait connaître, par un portrait des Offices de Florence et par diverses copies d'un autre portrait, la forte, naïve, et touchante figure de l'homme excellent qu'était son père; et c'est lui encore qui, dans une *Chronique de Famille* écrite en 1524, nous a renseignés sur son éducation et l'heureuse existence de ses premières années, avec cette expressive précision de langage qui aurait fait de lui, si seulement il avait eu la moindre notion de ce qui doit forcément s'apprendre de la grammaire et du style, un des maîtres les plus parfaits de la prose allemande :

Cet homme, mon cher père, prenait un soin extrême de ses enfans, pour les instruire à honorer Dieu; son plus ardent désir étant de les bien élever, de façon qu'ils pussent plaire à Dieu et aux hommes. Aussi nous répétait-il chaque jour que nous devions aimer Dieu et agir honnêtement à l'égard du prochain. Et tout particulièrement mon père s'était attaché à moi, parce qu'il voyait que j'étais appliqué à l'étude. Il me laissa donc aller à l'école; et puis, quand j'eus appris à écrire et à lire, il me retira de l'école et m'enseigna le métier d'orfèvre, qui était le sien. Mais moi, lorsque déjà j'étais en état de travailler proprement, voici que mon goût m'entraîna plutôt vers la peinture que vers l'orfèvrerie. De quoi mon père fut assez en peine, quand je lui en fis l'aveu, car il regrettait le temps que j'avais perdu à apprendre son métier. Pourtant il me laissa faire; et, l'année 1486 après la naissance de Notre-Seigneur, le jour de la Saint-André, il me mit en apprentissage chez Michel Wolgemut, que je m'engageai à servir pendant trois ans. Et, pendant ce temps, Dieu daigna m'accorder un grand zèle, de sorte que j'appris bien mon nouveau métier : mais j'eus beaucoup à souffrir des valets de mon maître.

Ce goût passionné de l'enfant pour la peinture nous est en effet prouvé par deux croquis dessinés par lui, l'un à treize ans, l'autre à quatorze, avant son entrée dans l'atelier de Wolgemut : un portrait de lui-même (à Vienne) et une *Vierge entourée d'anges* (au musée de Berlin). La *Vierge*, à dire vrai, n'est guère qu'une faible imitation de quelque gravure alsacienne ou flamande : mais au contraire le portrait pourra déjà nous faire pressentir maints des élémens les plus profonds du futur génie de Dürer. Ignorant tout de l'art difficile où il s'es-

sayait, le petit garçon en a déjà presque tout deviné, à force de curiosité et d'ardent vouloir. On sent qu'il a mis tout son cœur à atteindre, dans le reflet du miroir, chacun des traits de sa gentille figure, la courbe du nez, la moue des lèvres, les cheveux flottans, et la fixité obstinée de ces grands yeux qui craignent, dirait-on, de laisser échapper l'image péniblement saisie. Netteté de la ligne et justesse des lumières, souci constant du détail et non moins constant souci de ce qu'on pourrait appeler la signification « morale, » ou « musicale, » de l'ensemble, tout cela nous apparaît en germe dans ce précieux dessin, sans compter qu'on y devine clairement une âme prête à tout affronter, prête à tout souffrir, plutôt que de s'arrêter dans l'immense effort où elle s'est lancée.

Aussi n'avons-nous pas de peine à croire que Dürer ait « beaucoup appris » chez son maître Wolgemut. C'était, ce Wolgemut, un peintre et graveur sur bois assez habile, appliquant de son mieux les procédés réalistes de l'école flamande, et sachant même y joindre un certain charme d'émotion familière, emprunté aux vieux peintres de sa ville natale. Ce qu'il a enseigné à son élève, pendant les trois années de l'apprentissage, nous le savons par quelques dessins, et surtout par ce portrait du père de Dürer, au musée des Offices, qui, conçu dans le style ingénu des portraits de Wolgemut, gauchement posé et d'un détail trop menu, a déjà, pourtant, un relief et un accent tout à fait nouveaux. Le dessin est sûr, le modelé souple, la couleur un peu dure, mais simple et vigoureuse; et les mains, trop petites, égrènent leur rosaire avec un mouvement plein de naturel. Tout ce que son maître avait à lui enseigner, l'élève l'a appris, et bien d'autres choses encore que l'honnête Wolgemut ne soupçonnait point.

Quant aux « souffrances » qu'il se plaint d'avoir eu à endurer de la part des « valets de son maître, » c'est-à-dire des apprentis et des aides de l'atelier de Wolgemut, sans doute elles ont dû avoir surtout pour cause la jalousie, plus ou moins inconsciente, inspirée à ces jeunes gens par l'énorme supériorité de leur nouveau camarade. Et comment, avec leurs âmes médiocres et rudes, n'auraient-ils pas détesté un garçon qui, avant d'avoir rien appris, dessinait déjà comme n'aurait jamais su le faire le plus adroit d'entre eux? Mais il n'est pas impossible aussi que leur malveillance ait eu une autre cause, plus légitime sinon beaucoup plus belle, et se rapportant précisément à l'une des plus frappantes « singularités » natives du caractère du jeune apprenti. Chose étrange, en effet, mais clairement prouvée par ses écrits comme par ses portraits de lui-même, ce fils d'ouvriers ne

pouvait pas se résigner à être un ouvrier. Il avait au cœur, dès l'enfance, un orgueil naïf et profond qui le portait à se tenir pour un « gentilhomme, » ou du moins à rêver toujours d'en devenir un. « Gentilhomme, » ce mot revient à chaque instant dans ses lettres à son ami et confident intime Willibald Pirkheimer; et n'est-ce point le même mot qu'évoquent tout de suite en nous les divers portraits que nous avons de lui, avec l'altière dignité des poses et l'élégance recherchée de l'accoutrement? En véritable représentant de la Renaissance, Dürer avait l'instinct que son art lui constituait des titres de noblesse égaux, ou peut-être supérieurs, à ceux que donne le sang; et l'on comprend que les paysans ou petits bourgeois qui travaillaient avec lui dans l'atelier de Wolgemut aient plus d'une fois cherché à lui faire payer la hauteur dédaigneuse de son attitude. Ces pauvres gens ne se rendaient pas compte de la transformation qui était en train de s'opérer dans la condition sociale des artistes ; et Dürer, lui, s'en est toujours rendu compte, sauf à souffrir toujours davantage d'avoir à vivre dans un milieu qui, décidément, ne voulait pas s'accommoder de cette transformation. Il avait le sentiment que son art lui créait des droits nouveaux, mais aussi de nouveaux devoirs, à l'accomplissement desquels s'est vouée toute sa vie. La supériorité qu'il s'attribuait sur le commun des hommes, il entendait la justifier par la recherche incessante d'un idéal supérieur de beauté et de vérité artistiques. Comme jadis les croisés à la conquête du tombeau du Christ, avec la même fierté et la même ardeur intrépide, il s'acharnait à la conquête des mystères de son art, se jurant d'établir, sur des bases d'une rigueur scientifique absolue, une peinture qui dépasserait en perfection toute l'œuvre de son temps. Oui, il y a toujours eu dans l'effort de Dürer quelque chose d'aventureux et de romanesque, quelque chose qui rappelle les lointains voyages des princes des légendes en quête de la jeune princesse aux cheveux étoilés.

Ces sentimens et ces rêves de l'apprenti de Wolgemut se trouvaient d'ailleurs fort encouragés par le spectacle que lui offrait alors sa cité natale. Le premier souffle de la Renaissance avait pénétré à Nuremberg, et, coïncidant avec un essor soudain de la richesse publique, y avait produit aussitôt une admirable floraison d'intelligence et d'art. Savans et poètes, peintres et sculpteurs, voyaient se partager entre eux la faveur des opulentes familles bourgeoises de la ville ; et il n'y avait pas une de ces familles qui ne tînt à commémorer, en toute manière, ce coûteux intérêt qu'elle daignait porter au culte des Muses. C'était le temps où les églises se remplissaient d'autels sculp-

tés en pierre ou en bois, de vitraux peints, de tableaux montrant les petites figures des donateurs agenouillés aux pieds de leurs saints patrons. Et le jeune Dürer, à respirer ainsi une atmosphère vivifiante de luxe et de beauté, s'exaltait à la fois dans son orgueil aristocratique et dans l'espoir qui, dès l'enfance, l'avait fasciné, dans son héroïque désir d'arracher à la nature ces secrets merveilleux qu'on lui affirmait qu'avaient su saisir autrefois, et puis emportés avec eux dans l'oubli, « les Apelle, les Zeuxis, et les Protogone. »

« Et lorsque j'eus achevé mon service chez Wolgemut, lisons-nous ensuite dans la *Chronique*, mon père m'a envoyé en voyage, et je suis resté absent pendant quatre années, jusqu'à ce que mon père m'ait fait revenir. Je suis parti en l'an 1490, après les fêtes de Pâques, et je suis revenu en 1494, après la Pentecôte. » Malheureusement il ne nous dit pas où l'a conduit ce voyage de quatre ans : et c'est sur quoi ses biographes n'auront sans doute jamais fini de se quereller. Des documens certains attestent qu'il a travaillé à Colmar, à Bâle et à Strasbourg; mais une tradition, aujourd'hui contestée, veut qu'il ait en outre, dès ce moment, visité l'Italie. « Les choses qui m'ont fait tant de plaisir, il y a onze ans, ne me plaisent plus, écrit-il lui-même à son cher Pirkheimer, de Venise, le 7 février 1506; et si je n'avais pas vu de mes yeux ce qui en est, jamais je n'aurais voulu croire personne qui me l'eût dit. » Voilà qui semble, en vérité, confirmer singulièrement l'hypothèse d'un premier séjour en Italie, pour ne point parler d'autres argumens à peine moins probans, comme, par exemple, toute une série de copies ou d'imitations d'œuvres italiennes. Mais il y a un argument qui me paraît plus décisif encore que tous ceux-là : si l'étrange et passionnant triptyque à la détrempe du musée de Dresde, communément attribué à Dürer, est en effet de lui, personne ne saurait sérieusement douter que, avant de le peindre, il ait étudié à Padoue les fresques de Mantegna et tout l'ensemble des œuvres produites, autour de ce maître, dans l'atelier de Squarcione. Et le triptyque de Dresde est bien de Dürer, quoique cela aussi ait été nié : jusque dans ses moindres détails, il porte l'empreinte toute vivante de sa main et de sa pensée.

Le jeune homme a vu l'Italie; il a vu aussi les cités rhénanes où revivent et se transforment les méthodes de patient réalisme de l'école flamande : et déjà le contraste de ces styles divers se manifeste à lui dans un relief tragique, lui imposant la nécessité d'un choix que vont lui rendre particulièrement difficile sa largeur d'esprit et la soif de perfection qui continue à le dévorer. Les années qui suivent son

retour à Nuremberg ne sont pour lui qu'une suite incessante de tâtonnemens, vigoureux et saccadés : soit que, dans son admirable *Hercule* du musée de Nuremberg, il essaie de réaliser la grandeur discrète de l'idéal classique, ou que, dans son portrait de Madrid, il cherche à retrouver l'élégante et lumineuse harmonie des maîtres vénitiens, ou encore qu'il se reprenne à poursuivre, en la relevant de son fort génie, l'honnête manière nurembergeoise des Pleydenwurf et des Wolgemut, notamment dans une série de portraits de Weimar et de Cassel, et dans la grande *Pieta* du musée de Munich.

Comme Raphaël, comme Titien, comme Rembrandt, comme tous les grands chercheurs de beauté, toute œuvre nouvelle qui se montre à lui l'émeut aussitôt au plus intime de son cœur, l'ébranle dans les principes où il se croit fixé, le contraint à modifier son idéal esthétique. Lorsque, vers l'an 1500, le sec et bizarre Jacopo Barbari vient demeurer à Nuremberg, tout de suite Dürer s'attache à lui, l'imite, lui emprunte sa finesse de rendu, l'éclat un peu discordant de son coloris, mais surtout ce système pseudo-scientifique qui prétend appliquer les règles de la géométrie à la composition des ensembles de même qu'à l'agencement des proportions du corps. Et ce n'est point la seule influence dont son œuvre de cette période nous conserve la trace : ce maître sans pareil va jusqu'à imiter ses élèves, l'excentrique Baldung Grun, en particulier, dont l'action sur lui se trahit au moins autant que celle du Vénitien Jacopo dans la petite *Vierge* de Vienne, dans la *Nativité* de Munich, et les *Rois Mages* du musée des Offices. Par tous les moyens, il veut atteindre la perfection, tirer de la nature l'art « qui se cache » en elle. Et son cœur saigne, de ce vain effort qu'il s'acharne à poursuivre; dès ce moment, il devient pour nous le type de ces hommes chers à Pascal, de ces pauvres grands hommes qui « cherchent en gémissant. »

Le cours des choses, autour de lui, ne répondait guère non plus à ses belles espérances d'adolescent. D'année en année, le souffle nouveau de la Renaissance, en pénétrant à Nuremberg, y prenait davantage une forme spéciale : la forme de cet *humanisme*, qui, il faut bien le reconnaître, et même en Italie, admirait trop Apelle et Protogone pour être sincèrement ami des arts de son temps. Les bourgeois de Nuremberg appelaient à eux, de toute l'Allemagne, astronomes, géomètres, philologues, et versificateurs; mais, dans leur louable passion de science et de latin, ils en arrivaient à négliger les artistes infiniment plus que n'avaient fait leurs ignorans ancêtres. Les commandes, peu à peu, devenaient plus rares, plus maigrement payées : sans ses

gravures sur bois, — c'est-à-dire, en somme, des illustrations de livres, — Dürer aurait été en peine de gagner sa vie. Le « gentilhomme » qu'il avait rêvé d'être se voyait réduit à d'humbles besognes, où il mettait du reste le génie que l'on sait, mais qui ne devaient pas moins lui peser, par instans, en comparaison des ambitions magnifiques dont il était rempli.

C'est alors que se produisit l'événement principal de sa carrière d'artiste, un coup de soleil qui, providentiellement, vint lui réchauffer l'esprit et le cœur. Aux derniers mois de l'année 1505, la colonie allemande de Venise l'invita dans cette ville, pour décorer d'un tableau sa petite église Saint-Barthélemy. Pendant près de deux ans, Dürer demeura à Venise, se repaissant de lumière divine et humaine, chéri des artistes, honoré des seigneurs et de tout le peuple, admis enfin à connaître les seuls plaisirs dont il était curieux. Ses lettres de Venise à Pirkheimer sont littéralement folles, débordantes de jeunesse et de gaîté triomphante. Il rit, il se moque, il goûte un bonheur d'enfant à étaler devant son ami son « manteau français » et les complimens qu'il reçoit de tous. Pour la première fois, il a pleine conscience d'être un grand peintre : et, vraiment, il l'est. Au spectacle d'un art tout imprégné de beauté sensuelle, mais plus encore sous l'influence d'un milieu tout imprégné d'art, sa vue s'ouvre à un monde que jusque-là elle n'avait fait qu'entrevoir, son goût se développe et se fixe, son inquiète pensée consent, par miracle, à se reposer. Les œuvres qu'il peint, non seulement à Venise, mais durant les années qui suivent son retour, les deux *Vierges* de Prague, l'*Adam et Ève* de Madrid, la *Trinité* de Vienne, le petit *Christ en croix* de Dresde, la *Jeune Femme* de Berlin, ce sont des morceaux d'une maîtrise parfaite, simples et délicats, émouvans et charmans, riches de musique allemande et de grâce italienne. Il avoue ingénument à son ami, dans une de ses lettres, « qu'il n'y a pas à Venise de *Vierges* meilleures que les siennes : » il n'y en a pas du moins qui nous touchent plus à fond, qui, en ravissant nos yeux, chantent mieux dans nos cœurs. Et d'autant plus nous frémissons avec lui d'un regret envieux lorsque, dans sa dernière lettre, il s'écrie, après avoir annoncé son prochain retour : « Oh ! combien je vais geler, là-bas, combien va me manquer le soleil de Venise ! Ici, je suis un seigneur ; là-bas, un va-nu-pieds ! »

Hélas ! oui, il allait « geler, » à Nuremberg, et plus cruellement qu'il ne le craignait : comme si sa mauvaise chance avait voulu que, à chacun de ses retours, il trouvât la température de sa ville natale encore refroidie. Au pédantesque humanisme des premières années du

siècle avait à présent succédé le protestantisme. Un vent de rénovation religieuse et morale soulevait les âmes des bourgeois franconiens; et l'âme profonde, toujours impressionnable du peintre, ne pouvait pas tarder à s'y abandonner. Brusquement, Dürer s'apercevait de l'état de corruption où était tombée l'Église du Christ. Il s'indignait des scandales de la cour romaine, que lui dénonçait, à toute heure, une éloquente légion de moines défroqués; il s'exaltait à la lecture des pamphlets enflammés de Luther : sans que d'ailleurs sa conversion l'empêchât, jusqu'au bout, de faire ses Pâques et de réciter son rosaire. Mais, si fervente qu'ait été cette conversion, il n'en avait pas moins à souffrir de l'un des effets les plus immédiats de l'esprit nouveau, qui était de mettre les chrétiens en méfiance contre la vanité des arts et leur idolâtrie. Luther lui-même, malgré son cœur de poète, et tout en n'ayant point le courage de les excommunier expressément, se fâchait de leurs vastes ambitions et du développement excessif qu'il leur voyait prendre; et nombreux étaient déjà les disciples qui, plus hardis, prêchaient la dévastation des « temples de Baal. » Finies les généreuses commandes de grands tableaux votifs et de *Vierges* d'oratoire! Plus d'occasions à espérer désormais, pour Dürer, d'appliquer et d'approfondir les précieux secrets rapportés de Venise! La peinture allemande mourait, sous ses yeux étonnés, juste à l'heure où son génie s'apprêtait à l'animer d'une vie supérieure; et quand, ensuite, un heureux hasard lui permit de rencontrer un prince disposé à l'employer, ce prince extravagant ne trouva point de meilleur emploi à faire de son génie que de lui commander, — de commander à ce maître-peintre, alors dans tout le plein de son pouvoir créateur, — deux énormes et ineptes séries de gravures sur bois, une *porte triomphale*, et un *carrousel!*

Ainsi s'explique cette chose étonnante et lamentable : que, à quarante ans, après avoir peint sa superbe *Trinité* de Vienne, Dürer ait presque entièrement renoncé à peindre. Mais sans doute il n'aura pas eu la force de renoncer, du même coup, à poursuivre le beau rêve qui, dès l'enfance, l'avait fasciné, son rêve de tirer, de la nature, « l'art caché en elle : » si bien que, ne pouvant plus peindre, il tenta d'écrire. Chroniques, poèmes, traités de dessin et de perspective, dans tous les genres il voulut s'essayer, y mettant toujours l'invention la plus originale et la plus ferme raison, comme aussi, malheureusement, la fâcheuse inexpérience professionnelle de l'illettré qu'il était. Son œuvre littéraire, faite d'ailleurs à peu près tout entière de fragmens et d'ébauches, abonde en trouvailles merveilleuses de pensée ou de

style ; mais elle est informe avec tout cela, et ne vaut guère pour nous que par l'écho lointain qu'elle nous apporte du cœur de héros dont elle est sortie. En vain l'auteur s'acharne à enchaîner ses argumens et à polir ses phrases : il y a décidément dans la littérature une part de « métier » qui lui échappe, et dont tout son génie ne parvient pas à lui tenir lieu.

Et sans doute il aurait usé toutes ses forces à ce labeur inutile si, quelques années avant sa mort, de nouveau un heureux hasard ne lui avait permis de se ressaisir, en l'arrachant à l'influence déprimante de l'air glacé et brumeux de sa bourgeoise patrie. Le séjour qu'il fit à Anvers, en 1521, lui donna pleinement la sensation bienfaisante de vivre, une fois de plus, dans un milieu de luxe, d'élégance et d'art. L'hommage unanime de ses confrères flamands et hollandais, des Quentin Metsys, des Lucas de Leyde, des Bernard van Orley, raviva en lui le souvenir de sa valeur d'artiste ; tandis que, d'autre part, le spectacle quotidien des somptueuses et touchantes cérémonies du culte catholique lui rappelait, malgré lui, tout un univers de beauté que le zèle aveugle de ses compatriotes s'apprêtait à détruire. Peu à peu il sentait renaître, tout ensemble, son ancienne foi et son ancien génie ; et c'est de toute son âme à présent qu'il s'élevait contre cette proscription de l'art religieux où lui-même, tout un temps, avait failli consentir. Quand il se retrouva à Nuremberg, un an après son départ pour les Pays-Bas, son horreur des scandales de la Cour romaine ne suffit plus à l'empêcher de redevenir le grand peintre chrétien qu'il était de naissance : fatigué, malade, déjà mortellement frappé, il concentra dans un dernier effort le noble rêve de toute sa vie, et légua au monde son chef-d'œuvre, les *Apôtres* de Munich, monument incomparable du génie poétique et religieux de sa race.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars.

La situation de notre ministère est difficile. Il s'est donné pour tâche de continuer la politique de son prédécesseur avec d'autres procédés de gouvernement et avec une majorité élargie. Le problème pour lui est de conserver la majorité de M. Combes et d'y ajouter quelques élémens modérés, ce qui le conduit naturellement à pratiquer une politique de bascule et à donner, tantôt à un parti, tantôt à l'autre, une demi-satisfaction. Quant à donner à aucun une satisfaction pleine et entière, il n'y songe même pas. Le malheur est qu'à ce jeu, il s'expose à mécontenter un jour tout le monde. Quelle que soit son habileté, il est exposé à accrocher aujourd'hui à droite ou demain à gauche, et il en sera ainsi jusqu'au moment où, après un certain nombre d'oscillations, il aura enfin trouvé un équilibre stable. Mais ce moment viendra-t-il jamais ?

Le ministère s'est montré, en diverses circonstances, animé de bonnes intentions, et il a pris quelques bonnes mesures. La disgrâce du général Peigné et la radiation du commandant Bégnicourt des cadres de la Légion d'honneur ont soulagé la conscience publique. Mais évidemment cela ne suffit pas : il y a aussi des réparations à opérer. M. le général André a cassé et brisé à tort et à travers suivant les indications des fiches maçonniques : si on ne peut pas relever de leur chute toutes ses victimes, il faut au moins en relever quelques-unes. Le cas de M. le général Tournier était particulièrement intéressant. Nous l'avons exposé autrefois avec toutes les circonstances qui en déterminaient le caractère, mais peut-être n'avons-nous pas été très bien compris. Le système de délation qui sévissait déjà sur l'armée n'était connu alors que de quelques personnes, et, lorsqu'on en par-

lait, on était accusé d'exagérer. Comment faire croire, sans en apporter des preuves matérielles absolument irréfutables, qu'un commandant de corps d'armée avait pu être sacrifié au caporal-bottier d'un de ses régimens, parce que ce dernier était franc-maçon? C'est pourtant bien ce qui était arrivé. M. le général Tournier a été privé de son commandement pour n'avoir pas consenti à se faire le très humble serviteur de la loge maçonnique de Clermont-Ferrand. La cause de sa disgrâce est là et non pas ailleurs. Lorsque son affaire a été portée à la tribune de la Chambre, on a été frappé de l'accent de colère et presque de haine avec lequel M. le général André a parlé de lui, et c'est plus tard seulement qu'on s'en est expliqué la brutalité et l'amertume. Quel était le tort de M. le général Tournier, sinon de s'être montré réfractaire au régime de délation que d'autres pratiquaient sans pudeur? Ce régime ayant été désavoué par le gouvernement et condamné par le Parlement, il s'agissait de savoir si M. le général Tournier serait, ou non, remis en activité dans des fonctions analogues à celles qu'il avait exercées? M. le ministre de la Guerre a commencé par le nommer membre d'un comité. C'était quelque chose, mais pas assez. On ne pouvait voir dans cette mesure qu'un commencement. La suite n'a pas tardé à venir : M. le général Tournier a été replacé à la tête d'un corps d'armée. Il a été compris, — et le fait en est encore plus significatif, — dans le mouvement provoqué par la mise en disponibilité de M. le général Peigné. On ne pouvait demander, ni attendre davantage, au moins sur ce point; mais il n'en était pas de même sur tous les autres. Plusieurs officiers de réserve, au nombre desquels se trouve M. Guyot de Villeneuve, avaient été injustement frappés. Si M. le ministre de la Guerre n'a pas formellement promis de leur rendre leur grade dans la réserve, il a laissé entendre qu'il le ferait. C'est ce que la Chambre a compris et ce que l'opinion a d'avance approuvé. Mais qu'en sera-t-il? Les radicaux-socialistes se mettent en travers de ces dispositions, et nous parlerons dans un moment de leurs démarches. Le gouvernement cédera-t-il, ou ne cédera-t-il pas aux radicaux-socialistes? Peut-être ne le sait-il pas lui-même très bien. Cela dépendra des sollicitations dont il sera l'objet d'un autre côté et de l'énergie qu'on y déploiera, car nous avons affaire à un gouvernement qui a besoin qu'on le pousse. Il ne se meut pas à lui tout seul.

Toutefois, M. Rouvier mérite d'être loué sans restrictions pour le langage qu'il a tenu, il y a quelques jours, à la Chambre à propos des délégués administratifs. L'institution de ces délégués a été, sinon la

plus grande pensée du règne de M. Combes, au moins une des principales et des plus caractéristiques. M. Combes a fait tout ce qui dépendait de lui pour mettre en honneur ces agens interlopes, dont ses prédécesseurs avaient peut-être pu se servir quelquefois, mais qu'ils n'avaient jamais avoués. Il était intéressant de savoir ce qu'en pensait M. Rouvier. Certaines phrases de lui permettaient bien de s'en douter; mais elles n'étaient pas encore assez formelles ni assez explicites pour servir de règle à nos préfets, à nos sous-préfets, enfin à tous les agens administratifs que les pratiques de ces dernières années ont démoralisés plus ou moins profondément. Quand de mauvaises habitudes sont prises, il faut un effort vigoureux pour rompre avec elles, et comment attendre cet effort si le gouvernement ne parlait pas haut, ferme et clair? M. Rouvier l'a fait. Il a saisi l'occasion que lui en a donnée M. Gauthier (de Clagny), pour déclarer une fois de plus qu'il entendait gouverner au grand jour, et seulement avec les organes réguliers que la loi avait mis à sa disposition. « Je n'admets, a-t-il dit, aucune coopération d'organisations quelconques, ni l'intrusion de personnes qui s'arrogeraient le droit de faire ce qui ne peut être fait que par la loi dans un pays libre... S'il a pu y avoir dans notre pays de liberté et d'égalité des gens qui exercent les fonctions que vous dites, vous avez eu bien tort de les supporter. Les préfets et les sous-préfets connaissent par l'*Officiel* les déclarations que le gouvernement fait ici. Ils s'y conformeront. » Nous ne sommes pas bien sûr, qu'il leur suffise pour cela de lire ces déclarations dans l'*Officiel;* des instructions impératives seraient ici bien à leur place; mais enfin, M. Rouvier a tenu à la Chambre le langage qui convenait, et M. Gauthier (de Clagny) s'en est déclaré satisfait. On a pu croire, à ce moment, que les temps étaient changés, alors peut-être que les hommes seuls l'étaient. M. Rouvier, dans ses déclarations, prenait exactement le contre-pied de celles que M. Combes avait faites quelques semaines auparavant. La droite et le centre applaudissaient M. le président du Conseil, tandis que l'extrême-gauche étonnée se livrait à de sourds grondemens. Pour elle, c'était la déroute. M. Jaurès a cherché à la couvrir, et ne pouvant pour le moment faire mieux, il a feint de croire que M. Rouvier englobait dans sa condamnation des délégués les « comités républicains » auxquels personne ne songeait. Il les a défendus avec sa fougue habituelle, en demandant que l'on sortît de l'équivoque : n'était-ce pas lui qui venait de la créer? Tous les partis sont libres de former des comités et tous usent de cette liberté. Il n'avait pas pu venir à l'esprit de M. Rouvier de condamner les

comités du parti radical-socialiste plus que les autres. M. Jaurès avait déplacé la question; M. Sembat l'a si fort rapetissée, qu'il n'en est plus rien resté du tout. « Je demande à M. le président du Conseil, a-t-il dit sur le mode le plus solennel, de répondre simplement à cette question : au lendemain de ce débat, les préfets devront-ils comprendre qu'ils doivent cesser toute relation avec les groupemens républicains, et lorsqu'un citoyen se présentera à la préfecture au nom d'un de ces groupemens, sera-t-il reçu avec les égards dus aux républicains? » On devine la réponse de M. Rouvier.

Cette courte discussion, sans parler des actes qui l'avaient précédée, créait à la Chambre une atmosphère nouvelle qui n'était plus celle où M. Combes aimait à respirer. Ses amis s'en sont émus : probablement il s'en est ému lui-même. Il a pris goût à l'action; on ne voit que lui dans les couloirs de la Chambre; il tend des pièges à ses successeurs; il est impatient de les remplacer. Un souvenir, qui est d'hier, revient à la mémoire. On se rappelle la colère de M. Combes contre M. Waldeck-Rousseau et quelques-uns de ses ministres, lorsque ceux-ci ont commencé à montrer de l'impatience en le voyant se perpétuer au pouvoir. Il dénonçait bien haut l'odieuse conspiration formée pour lui prendre son portefeuille : si elle triomphait, il n'était pas éloigné de croire que ce serait la fin de la République. Ce qu'il reprochait à ses prédécesseurs de lui faire, il le fait à ses successeurs, avec la différence que les premiers l'ont laissé tranquille pendant dix-huit mois et ne sont sortis de leur réserve que lorsqu'ils ont pu apprécier en toute connaissance de cause les beaux résultats de sa politique. Il ne saurait, lui, se montrer aussi patient. Dès la constitution du nouveau ministère, il lui a déclaré la guerre. Il n'a même pas attendu de le connaître pour prendre contre lui position de combat dans sa lettre à M. le Président de la République. Son but était de gouverner de la coulisse, où il consentait à rentrer pour quelques jours. Peut-être M. Waldeck-Rousseau a-t-il eu autrefois quelque prétention de ce genre, et a-t-il cru qu'après avoir désigné M. Combes pour lui succéder, il tiendrait dans ses mains et manœuvrerait à son gré les ficelles du mannequin. En quoi il s'est trompé. Mais son erreur était plus excusable que celle de M. Combes, si celui-ci a vraiment espéré faire jouer à M. Rouvier le rôle subordonné que M. Waldeck-Rousseau avait eu l'impertinence de lui réserver à lui-même.

Pour continuer la comparaison, M. Combes, se rappelant les assauts furieux que lui ont livrés quelques-uns des ministres de M. Waldeck-Rousseau, a chargé de livrer les mêmes assauts à M. Rou-

vier, qui? M. Camille Pelletan. Le choix est ingénieux ; M. Pelletan s'est montré déplorable au gouvernement, mais dans l'opposition il reprend des avantages. Il a d'ailleurs de vieux démêlés avec M. Rouvier. Ce n'en est pas moins un spectacle piquant de voir l'homme qui a failli faire tomber le ministère Combes sous le poids de ses maladresses, entrer tout de suite en campagne contre le ministère Rouvier. Il est président du groupe radical-socialiste, et ce groupe n'est pas content. La réintégration déjà effectuée de M. le général Tournier, celle, qu'on annonce, de M. Guyot de Villeneuve et de quelques autres inquiètent les fidèles de M. Combes. Ils commencent à se demander où on les conduit. Ils s'interrogent entre eux, et ne sachant que répondre, ils ont pensé que le mieux était d'aller tout droit à M. Rouvier, et de lui poser sur un ton comminatoire un certain nombre de questions. Les récits de l'entretien ne sont pas absolument concordans. M. Rouvier a reçu les délégués du groupe radical-socialiste avec toute la politesse prescrite par M. Sembat aux préfets; mais, pour ce qui est du fond des questions, il a dit seulement qu'on verrait bien ce qu'il en serait. N'a-t-il pas promis de défendre les réformes annoncées par son prédécesseur? Qu'on l'attende à l'œuvre. N'a-t-il pas déclaré que, le jour où il n'aurait pas une majorité républicaine, il s'en irait? Il a confirmé cet engagement. Que lui veut-on de plus? M. Doumergue, — encore un ministre de M. Combes, — lui a signalé comme bien compromettantes ses faiblesses à l'égard des modérés et même de la droite, et lui a demandé de faire « un geste qui rassurât l'opinion républicaine. » Mais il a répondu que toute sa politique était propre à rassurer l'opinion républicaine, et que c'était là le meilleur des gestes. En un mot, il ne semble pas que M. Rouvier ait tenu aux délégués radicaux-socialistes un autre langage qu'à la Chambre elle-même. Si cela est, nous l'en félicitons. Nous avons, en effet, assez souffert sous M. Combes du gouvernement des groupes et des sous-groupes. C'est déjà beaucoup et trop peut-être que M. Rouvier ait annoncé l'intention de se retirer le jour où il n'aurait plus une majorité exclusivement républicaine, car la représentation adéquate du pays est dans la totalité de la Chambre, et il y a quelque chose d'arbitraire à en exclure une fraction, d'autant plus qu'il est parfois assez difficile de savoir où commence et où finit le parti républicain. Mais enfin, si les circonstances ont obligé M. Rouvier à tenir ce langage, qu'il gouverne du moins pour le pays tout entier avec le parti républicain tout entier, et non pas seulement avec les groupes qui avaient l'habitude d'imposer à M. Combes leur volonté impé-

rieuse, après avoir subi eux-mêmes celle de groupemens qui n'avaient rien de parlementaire. Le jour où M. Rouvier nous aura délivrés des influences occultes qui, du fond de certaines officines, s'exercent sur tels ou tels groupes, et par eux sur le gouvernement, il aura rendu un vrai service, et n'est-ce pas celui qu'il a promis de rendre lorsqu'il a déclaré qu'il gouvernerait au grand jour? C'est à la tribune qu'il doit s'expliquer, et non pas pour un groupe, mais pour la majorité, pour la Chambre, pour le pays.

Le budget est voté par la Chambre : le Sénat en est aujourd'hui saisi et la Chambre va avoir quelques jours disponibles qu'elle pourra consacrer à d'autres questions. Lesquelles? Il y a d'abord la loi militaire, la loi du service de deux ans. La commission conseille à la Chambre de la voter telle qu'elle revient du Sénat afin d'en finir, et la Chambre suivra vraisemblablement ce conseil : elle tient, en effet, grandement à ce que la loi puisse être appliquée dès l'année courante, c'est-à-dire avant les élections prochaines. S'il y a un débat, il ne prendra donc que peu de jours, et la Chambre atteindra ainsi le moment où elle pourra aborder la grande question de la séparation de l'Église et de l'État. La Commission et le gouvernement se sont fait des concessions mutuelles : ils sont aujourd'hui d'accord sur tous les points. M. Briand, rapporteur, déposera très prochainement son travail et on pense que la discussion commencera avant la fin du mois. Nous attendons le rapport de M. Briand pour en parler à meilleur escient. Les dispositions du projet de loi sont cependant connues dans leur ensemble, et même dans leurs détails. Tel qu'il est, le projet définitif ne saurait satisfaire, ni ceux bien entendu qui, comme nous, sont les adversaires du principe même de la séparation, ni ceux qui l'acceptent, mais qui entendent l'appliquer dans des conditions vraiment libérales. Les dispositions relatives aux édifices du culte semblent avoir été combinées de manière à maintenir sous le régime de la séparation les difficultés, les conflits, les moyens de coercition que l'on dénonçait si haut sous le régime du Concordat. Le mal est même aggravé, car c'était relativement peu de chose que de priver un curé de son traitement, et, en tout cas, le préjudice ne retombait que sur une personne, tandis que le retrait d'une église ou d'une cathédrale retombe sur toute une population catholique. La question des édifices religieux est de beaucoup celle qui a été le plus mal résolue dans le projet de loi. Celle des pensions ou indemnités réservées aux ministres du culte, au bout d'un certain nombre d'années de service, l'a été par la Commission avec moins de libéralité encore que par le gou-

vernement. Sur un point seulement la Commission a eu des vues plus justes que le ministère et elle s'y est tenue avec fermeté : nous voulons parler des fédérations entre les associations cultuelles qu'elle autorise dans la France entière, tandis que le gouvernement ne les autorisait que dans le cadre de dix départemens.

Nous ne faisons qu'indiquer les principaux problèmes avec lesquels la Commission a été hier aux prises et avec lesquels la Chambre le sera demain. Nous y reviendrons, et même souvent, car la discussion sera certainement longue : il est fort douteux qu'elle puisse être terminée avant Pâques. Il ne s'agit que de la discussion à la Chambre : nul ne sait quand elle s'ouvrira au Sénat. Puisse-t-elle mettre en garde le parlement et le pays contre la plus grande faute que, dans les circonstances actuelles, la République puisse commettre!

Les nouvelles de Russie continuent de causer de la douleur et de l'anxiété aux amis de ce pays. Celles qui arrivent tous les jours de Mandchourie présentent la situation comme extrêmement grave. On avait espéré que la suspension de la guerre pendant l'hiver profiterait aux Russes, qu'ils recevraient des renforts, qu'ils fortifieraient les positions occupées par leur armée, et qu'à la reprise des hostilités, ils pourraient, sinon passer tout de suite à l'offensive, au moins fournir une défensive que les Japonais ne réussiraient pas à entamer. La dernière bataille avait montré les deux armées à peu près d'égale force. Elles s'étaient tenues mutuellement en respect, sans aucun avantage marqué soit pour l'une, soit pour l'autre. Mais les Russes n'avaient pas été obligés de battre en retraite; ils avaient arrêté l'effort de l'ennemi. C'était un fait nouveau et encourageant dans cette guerre, qui avait apporté jusque-là des déceptions si cruelles.

Il est vrai que, pendant l'hiver, Port-Arthur avait succombé après une héroïque résistance. On assure aujourd'hui que la place ne manquait encore ni de munitions, ni de vivres; mais elle avait été insuffisamment fortifiée, et, l'ennemi s'étant emparé de tous les points qui la dominent, elle était vouée à une destruction inutile si le général Stœssel avait voulu prolonger la résistance. Quoi qu'il en soit, la chute de Port-Arthur, indépendamment de l'effet moral qu'elle avait produit, avait eu pour conséquence immédiate de rendre disponible l'armée assiégeante : elle est allée grossir l'armée opérant devant Moukden. Il y avait là de quoi compenser tous les renforts que les Russes avaient pu recevoir depuis quelques mois, et probablement même faire pencher la balance numérique du côté des Japonais. La

hardiesse avec laquelle ceux-ci ont attaqué l'armée russe sur tous les points à la fois donne à croire qu'ils avaient le sentiment de leur supériorité. La bataille s'est poursuivie pendant une dizaine de jours avec un égal courage de part et d'autre, et malheureusement avec des pertes qui l'ont fait ressembler à une boucherie. Jamais guerre n'avait été plus effroyablement meurtrière; jamais l'humanité n'avait été plus cruellement affligée. Enfin la fortune s'est déclarée une fois encore en faveur des Japonais : ils ont réussi à repousser et à tourner l'aile droite des Russes. La ligne de retraite étant menacée, Kouropatkine a dû reculer sur Tiéling, laissant Moukden entre les mains des vainqueurs, et ce n'est pas sans peine qu'il a opéré sa retraite : pendant quelques jours on a craint qu'il ne fût enveloppé. Un si long et si pénible effort a épuisé les deux armées. C'est le caractère particulier de cette guerre qu'après chaque bataille, il faut plusieurs semaines aux combattans pour refaire leurs forces et recommencer la lutte. Mais, à chaque reprise, les Japonais font un nouveau pas en avant et les Russes un nouveau pas en arrière. Reste, malgré tout, la question de savoir lequel des deux adversaires prolongera le plus longtemps cet effort qui, de part et d'autre, est désespéré. Les dépêches arrivées du Japon révèlent, au milieu de la joie causée par des victoires répétées, un sentiment de malaise. Pourquoi cette guerre, bien que toujours victorieuse, ne se termine-t-elle pas? Pourquoi ces sanglantes hécatombes recommencent-elles sans cesse, sans amener jamais de résultats décisifs? Si la guerre s'éternise, pourra-t-on la soutenir longtemps encore? On se le demande au Japon. Mais les réflexions qu'on fait en Russie ne sont pas moins inquiètes, et l'élément de trouble qu'y introduit le péril intérieur en aggrave encore la désolante angoisse.

Le danger intérieur ne diminue pas. Comment pourrait-il diminuer en présence des nouvelles d'Extrême-Orient, puisque ce sont, au total, ces nouvelles qui l'ont fait naître et qui l'ont aggravé chaque jour davantage? Quel effet produira demain sur l'opinion la bataille de Moukden, lorsque les détails en seront complètement connus? Nul ne le sait : il faudrait pour le dire connaître plus profondément l'âme russe que nous ne la connaissons, et qu'elle ne se connaît peut-être elle-même. Des faits aussi imprévus peuvent susciter en elle des sentimens qui ne le seront pas moins. Seront-ils faits de courage et de patience, ou de désespoir et de colère? Ce pays immense peut d'ailleurs se paralyser lui-même par le heurt de sentimens différens dans les différentes provinces qui le composent. De tous ces sentimens, un

seul se dégage et domine jusqu'ici : c'est qu'il faut faire des réformes, les désastres de Mandchourie étant en grande partie imputables aux défauts du gouvernement et aux vices de l'administration. Personne assurément ne s'inscrira en faux contre cette conclusion. Les Russes ont raison de réclamer des réformes; mais lesquelles? Nous nous le demandions il y a quinze jours. Depuis lors, le gouvernement impérial a fait lui-même une réponse à la question, et, bien qu'elle ne soit pas très claire, cette réponse, venant de lui, a un intérêt et une autorité qui la recommandent très vivement à l'attention.

Elle n'est pas très claire, parce qu'elle résulte de deux documens qui se sont succédé à quelques heures d'intervalle et qui, il faut bien le reconnaître, ne sont pas tout à fait concordans. Il y a eu un manifeste, puis un rescrit. S'il n'y avait eu que le manifeste, nous dirions que, judicieuse ou non, la pensée impériale est fort nette, et nous la résumerions en un mot : pas de réformes. L'Empereur commence par faire un grief aux révolutionnaires d'avoir suscité des troubles intérieurs pendant que le pays est engagé dans une grande guerre au dehors. « Ils pensent, dit-il, qu'en détruisant les liens naturels qui nous unissent au passé, ils pourront ruiner l'ordre extérieur de l'État et arriver à le remplacer par une nouvelle administration, reposant sur des bases non conformes aux traditions de notre pays. » L'Empereur rappelle et déplore l'odieux assassinat de son oncle, le grand-duc Serge. Contre tous ces maux il invoque la protection divine dans laquelle il a foi; mais il donne aussi des instructions aux « autorités gouvernementales et à toutes les autres, » en vue de leur rappeler « leur devoir et leur serment. » Il les invite à « redoubler de vigilance pour sauvegarder la loi, l'ordre et la sécurité en s'inspirant de la ferme conviction qu'elles sont responsables administrativement et moralement devant la patrie. » Quant à la guerre, l'Empereur annonce qu'elle continuera. Il compte d'ailleurs sur la victoire finale. La Russie, dit-il, a déjà traversé de rudes épreuves et en est sortie « avec une force nouvelle et indomptable. » Cela était écrit avant la bataille de Moukden : l'Empereur l'écrirait-il encore aujourd'hui? Enfin, il invite tous les Russes à se rallier autour de lui. « Nous rappelons à ce sujet, dit-il, que l'apaisement des esprits dans toute la population peut seul nous permettre de réaliser nos intentions en vue de l'augmentation du bien-être du peuple et de l'amélioration des institutions gouvernementales. » C'est le seul mot sur les réformes que contient le manifeste : il est bien vague, à moins qu'on ne le juge précisé par la phrase finale où la « consolidation du pou-

voir autocratique » est donnée comme le but qu'il faut se proposer.

Avouons-le, ce manifeste, s'il n'avait été suivi de rien d'autre, aurait été une immense déception pour le pays : il n'aurait nullement correspondu à l'état des esprits, aux besoins de la situation, aux ardens désirs, ou plutôt aux exigences de l'opinion. Mais il y a le rescrit adressé au ministre de l'Intérieur : c'est un tout autre document. « Continuant, y lisons-nous, à l'exemple de mes ancêtres augustes, l'unification des institutions du pays russe, j'ai décidé dorénavant, et avec l'aide de Dieu, d'appeler les personnes les plus dignes, élues par le peuple et investies de sa confiance, à participer à l'élaboration préparatoire des projets législatifs. » On ne saurait, semble-t-il, se méprendre sur le sens de cette phrase, ni en exagérer l'importance. Pour la première fois il est question, en Russie, d'associer des hommes élus par le peuple et investis de sa confiance à la préparation des lois. Sans doute, cela ne veut pas dire qu'ils les feront tout seuls, ni que, une fois qu'ils les auront préparées, l'Empereur devra purement et simplement les promulguer. Le rescrit, comme le manifeste, affirme l'intention d'assurer « l'indissolubilité des liens historiques avec le passé. » Il ne s'agit pas de porter atteinte à l'autocratie impériale, mais de l'éclairer de lumières nouvelles. Le rescrit fait d'ailleurs une allusion directe aux « conditions spéciales » de l'Empire, et à la « diversité des nationalités et du développement peu avancé de culture civique dans quelques districts, » toutes choses qui imposent à la bonne volonté impériale des ménagemens et des transitions, et c'est assurément ce que, à défaut des révolutionnaires, tout homme éclairé reconnaîtra sage et sensé. Mais le mot essentiel a été prononcé; la participation de l'élément électif à l'élaboration des lois a été annoncée; c'est là toute une révolution en germe. Il faut souhaiter qu'elle se développe dans des conditions loyales de la part du pouvoir, mesurées et prudentes de la part de nation. Celle-ci peut être confiante dans l'avenir. Le principe de l'élection une fois admis, les conséquences en découleront naturellement. Nous ne disons pas, suivant le mot populaire, qu'il n'y a que le premier pas qui coûte; tous les pas coûtent en politique; chacun d'eux est le résultat d'un effort qui doit être constamment renouvelé. Mais le premier détermine le second, et il y a des chemins où l'on ne s'arrête plus après y être entré : on y marche seulement plus ou moins vite.

Nous ne savons pas, et peut-être est-il inutile de rechercher à quoi tient la contradiction apparente entre les deux documens. Les pessimistes y voient une preuve nouvelle de ce qu'il y a d'inconsistant

et de mobile dans la pensée impériale ; mais il est plus probable que l'Empereur a voulu affirmer la plénitude de son droit dans son manifeste, afin de se donner tout le mérite des concessions spontanées qu'il devait faire dans son rescrit. Cela d'ailleurs a peu d'importance : les choses seules en ont en politique, et les esprits vraiment réalistes verront dans le rescrit le commencement d'une ère nouvelle. « Aujourd'hui, en faisant cette réforme, je suis sûr, dit le rescrit, que la connaissance des besoins locaux, l'expérience de la vie et la parole prudente et franche des personnes élues comme les plus dignes, assureront la fécondité des travaux législatifs pour le vrai salut de la nation. » Rarement souverain a parlé un meilleur langage ; et si l'Empereur pressent « que la réalisation de cette réforme sera compliquée et difficile, devant se faire sous la condition expresse de l'inviolabilité des lois fondamentales de l'Empire, » il n'y a rien que de naturel dans sa prévoyance. Il est évidemment impossible de changer du jour au lendemain les lois fondamentales d'un pays.

Manifeste et rescrit ont été livrés à la publicité quelques jours avant la reprise des hostilités en Mandchourie. On ne peut donc pas dire que les dispositions réformistes de l'Empereur sont la conséquence immédiate d'une bataille malheureuse ; mais il ne faut pas non plus que le dénouement de cette bataille, en enfiévrant l'opinion, la porte à des exigences excessives. La preuve qu'il y avait des défauts graves, des vices profonds dans le gouvernement, et qu'il était urgent d'y porter remède, était déjà faite avant la bataille de Moukden avec une force que celle-ci n'a pas pu accroître. La situation extérieure est peut-être aggravée, mais la leçon qui en ressort est toujours la même. Il reste seulement à faire du rescrit une vérité, et aussi, — nous le disons avec tous les ménagemens que la situation comporte, mais aussi avec la sincérité, la netteté et la fermeté qu'elle exige, — à oublier les phrases du manifeste qui annonçaient la continuation d'une guerre désormais sans espérance. L'inspiration en était héroïque ; mais si elles étaient en situation la veille de la bataille, le sont-elles encore le lendemain?

Une nouvelle assez imprévue est arrivée ces jours derniers de Rome : M. Giolitti a donné sa démission. Il a invoqué l'état de sa santé pour expliquer sa détermination, et il paraît bien que le motif était sérieux. M. Giolitti, fatigué, malade même depuis quelque temps, voyait sa vigueur physique diminuer à mesure qu'il en aurait eu un plus grand besoin. Les efforts quotidiens qu'il était obligé de faire

pour suffire à une tâche écrasante augmentaient la disproportion entre ses forces réelles et celles qu'il lui aurait fallu pour continuer son œuvre au milieu de difficultés sans cesse renaissantes. Ces difficultés tenaient surtout à la question des chemins de fer. Elles ont pris une double forme : l'une, accidentelle, venant de la grève des employés de la voie ferrée, l'autre, plus profonde, venant du projet de rachat annoncé par le gouvernement. Nous doutons fort de l'opportunité de cette dernière mesure. M. Giolitti, qui est allé imprudemment au-devant de la difficulté, a reculé quand il l'a vue de près et l'a laissée en héritage à ses successeurs. Pour ce qui est de la grève, elle a pris un caractère particulier sur lequel les journaux ont donné de longs détails, parfois amusans pour le lecteur, mais beaucoup moins pour les voyageurs. Les employés ne se sont pas mis en grève dans le vieux sens du mot; ils se sont contentés de faire de l'obstruction par une application littérale et vexatoire des règlemens, à l'encontre des tolérances et des habitudes établies. La livraison des tickets et l'enregistrement des bagages sont devenus des formalités volontairement interminables. Cette mauvaise plaisanterie a été mal prise par le public, et les employés des chemins de fer n'auraient pas pu la prolonger plus longtemps lorsque, le ministère Giolitti ayant donné sa démission, ils ont feint de triompher et se sont déclarés satisfaits. La grève était finie, grève originale qui permettait aux employés de toucher leurs appointemens pour empêcher les voyageurs et les bagages de circuler. Mais il fallait faire un autre cabinet, et cela, en dehors de toute indication parlementaire, puisque M. Giolitti n'avait pas été renversé et qu'il était parti de son plein gré. Le Roi s'est adressé à M. Fortis et celui-ci, au moment où nous écrivons, continue ses démarches. Il est déjà attaqué violemment par les socialistes auxquels son passé inspire peu de confiance, et les grévistes d'hier commencent à se demander s'ils auront à se féliciter beaucoup de leur prétendue victoire. Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls à trouver l'avenir incertain.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

F. BRUNETIÈRE.

LA
CONJURATION DE CATILINA

II [1]

LE CONSULAT DE CICÉRON

I

Le consulat était le rêve de tous les Romains qui entraient dans la vie politique, quand ils avaient de l'ambition et se croyaient du talent. Rien ne les empêchait d'y prétendre. En droit, tous les citoyens, à Rome, étaient éligibles et électeurs; on n'exigeait d'eux aucune condition de naissance ou de fortune: Terentius Varro, le vaincu de Cannes, sortait d'une boutique de boucher; le père de M. Æmilius Scaurus était marchand de charbon. Il est vrai qu'en réalité tout semblait disposé pour rendre les abords du consulat difficiles. Dans cette longue route des fonctions publiques que les candidats, avant d'y arriver, étaient forcés de suivre, à mesure qu'ils avançaient, le chemin devenait plus étroit. Les questeurs étaient au nombre de vingt; il n'y avait plus que huit préteurs, qui devaient se disputer deux places de consuls. Les vaincus étaient réduits à recommencer le combat les années suivantes, dans des conditions souvent plus fâcheuses, contre des concurrens nouveaux, dont le nombre

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.

augmentait sans cesse, en sorte que la plupart de ces jeunes gens, qui étaient partis avec tant d'ardeur et d'espérance pour la conquête de la dignité suprême, étaient condamnés d'avance à ne jamais l'atteindre.

Cicéron n'était pas de ceux que semblait menacer cette disgrâce. Depuis sa première candidature, les électeurs lui étaient restés obstinément fidèles. Il avait obtenu du premier coup toutes les fonctions qu'il avait demandées et s'en était acquitté avec honneur. Il était préteur l'année même où Catilina forma sa première conjuration, et il avait trouvé le moyen de ne pas s'y compromettre. Cependant, quoiqu'il semblât avoir toutes les chances pour lui, il n'était pas tout à fait rassuré, car il connaissait bien les inconstances du suffrage populaire : il a plusieurs fois comparé les flots des comices, comme il les appelle, à ceux d'une mer agitée et capricieuse, où le reflux emporte ce que le flux avait apporté ; mais son anxiété devenait plus vive, on le comprend, à mesure que la dernière lutte approchait. Il était naturel qu'elle fût partagée par les siens ; on n'ignorait pas que l'honneur qu'il ambitionnait illustrait toute une famille. Son frère, Quintus Cicéron, qui lui était tendrement attaché, et qui d'ailleurs comptait bien profiter de la gloire de son aîné pour sa propre carrière politique, nous avoue qu'il ne cessait de songer jour et nuit à cette redoutable échéance. Il venait lui-même d'être édile et avait pratiqué avec adresse le suffrage universel. Il eut donc l'idée de mettre son expérience au service de son frère, et lui écrivit une lettre dans laquelle il lui énumérait tout ce que doit faire un candidat qui veut réussir. Ce n'était pas, disait-il, qu'il eût la prétention de lui rien apprendre qu'il ignorât ; mais la matière est si compliquée, les obligations si nombreuses, qu'on risque toujours d'oublier quelque chose. Quintus, qu'on aurait pu appeler, comme C. Cotta, un artiste en élection, et qui tenait à mériter ce titre, se piqua au jeu en écrivant, si bien que sa lettre finit par prendre les proportions d'un de ces petits traités sous forme épistolaire (*epistolicæ quæstiones*) qui étaient à la mode en ce temps-là. Il lui parut, quand elle fut achevée, que, quoique écrite spécialement pour son frère, elle pouvait être utile à d'autres. Il songeait donc à la publier, puisqu'il demandait à Cicéron de la revoir, et il est probable qu'il la fit paraître sous le titre de *Commentariolum petitionis*, ou de *De petitione consulatus*, qu'elle porte sur les

manuscrits, et qu'on pourrait traduire par ces mots : *Manuel du candidat.*

La lettre contient des observations générales, et d'autres qui ne s'appliquent qu'à la circonstance particulière pour laquelle Quintus l'écrivit. Je négligerai les premières, et j'y ai grand regret, car il est plaisant de voir comment se comporte à chaque époque le suffrage universel, ce qu'il a gardé aujourd'hui de ses anciennes habitudes et ce qu'il en a perdu. Mais cette étude nous entraînerait trop loin ; bornons-nous à y chercher dans quelles conditions eut lieu l'élection de Cicéron au consulat.

Quintus paraît dans toute sa lettre assuré du succès final de son frère. Du reste, il en aurait douté qu'il se serait bien gardé de le lui dire. Mais il ne lui cache pas non plus les obstacles qu'il lui faudra surmonter. Il y en a un qui lui paraît plus grave que les autres, ou plutôt c'est le seul qu'il semble redouter. Cicéron est ce qu'on appelle un *homme nouveau*, c'est-à-dire qu'aucun des siens n'a encore occupé à Rome de magistrature publique. La loi a beau proclamer qu'elles sont accessibles à tout le monde, l'habitude, plus forte que la loi, semble les réserver à l'aristocratie. On compte ceux qui en dehors d'elle sont entrés au Sénat ; depuis trente ans, il n'y a pas un seul homme nouveau qui ait été consul.

Voilà la difficulté contre laquelle se heurtait Cicéron, et elle était plus grave pour lui que pour les autres. Parmi les hommes nouveaux, il n'y en avait pas qui fût plus désagréable à l'aristocratie. D'abord il avait beaucoup de talent, et elle pouvait craindre qu'une fois établi dans le gouvernement de la république, il ne s'y fît une trop grande place. De plus, c'est un homme d'esprit, qui voit très bien les travers des autres et ne se gêne pas pour s'en moquer. S'il avait pris devant elle une attitude humble, s'il avait semblé lui demander pardon de son éloquence, de sa popularité, de ses succès, elle aurait pu oublier qu'il n'avait pas d'aïeux ; mais au grand tort d'être un roturier, il joignait celui d'avoir la roture impertinente. Il répondait à la fatuité des grands seigneurs par des plaisanteries cruelles, qui couraient le monde. Il a eu toute sa vie le travers de ne pas savoir s'abstenir d'un bon mot ; il trouvait « qu'il est plus difficile de le retenir sur ses lèvres que de garder un charbon ardent sur sa langue. » N'est-ce pas une des raisons qui ont fait que l'aristocratie n'a jamais été une alliée sûre pour lui ? On pardonne

quelquefois une trahison, on n'oublie jamais une raillerie. Ce n'est pas seulement Catilina qui lui reprochait d'être un parvenu; deux ans après la conjuration, en plein Forum, un de ces patriciens que son courage avait sauvés lui rappelait insolemment son origine. Quand il fut condamné à l'exil, il lui parut que le Sénat ne l'avait pas défendu de bon cœur; il soupçonna que, parmi ses anciens alliés, il y en avait qui n'étaient pas fâchés qu'il fût parti, et je crois bien qu'il n'avait pas tort.

La naissance créait à Cicéron, dans les luttes électorales, une autre infériorité, dont Quintus est préoccupé. Le jeune noble n'a pas besoin de se faire une clientèle. Le jour où il plaide sa première cause, celui où il paraît pour la première fois au Champ de Mars pour demander une fonction publique, il est sûr que des cliens viendront en foule le prendre dans son *atrium*, qu'ils l'accompagneront dans les rues de Rome et le ramèneront jusqu'à sa porte. Ils ne le connaissent pas, ils ne savent de lui que son nom; mais ce nom, ils le respectent, ils le vénèrent : c'est celui sous le patronage duquel, de père en fils, ils sont habitués à se ranger. Or, à Rome, c'est une des premières conditions de succès pour un candidat de ne se montrer jamais en public qu'entouré d'un cortège imposant; on n'a de considération pour lui que s'il traîne la foule à sa suite; il lui faut, dit Quintus, vivre toujours avec la multitude, *esse cum multitudine*. Ces amis qui doivent venir le saluer le matin à son réveil, ces cliens qui le suivent et l'écoutent au Forum, Cicéron, malheureusement pour lui, ne les a pas trouvés, comme les patriciens, dans l'héritage de sa famille et il a été forcé de se les procurer à lui-même. Il y a pris grand'peine. D'abord, il s'est fait le champion de l'ordre des chevaliers, auquel il appartenait par la naissance, et qu'il a toujours soutenu de son autorité et de sa parole. Ils ne sont pas nombreux, mais ils sont très riches et leur influence est considérable. Il a aussi pour lui les amis qu'il s'est acquis par les services qu'il a rendus, surtout par les affaires qu'il a plaidées. Malheureusement ces amis ne sont pas tous recommandables : la nécessité de se faire des cliens d'importance l'a souvent amené à se charger de bien mauvaises causes. Il a enfin les lettrés, qui admirent en lui le plus grand orateur de Rome; parmi eux, des jeunes gens en grand nombre, dont plusieurs portent un nom illustre, et qui tiennent à honneur de passer pour ses disciples. Ils le suivent partout, prêts à exécuter ses

ordres, à lui servir de messagers, à le défendre si on l'attaque, Quintus nous apprend que cette sorte de jeune garde, quand elle est bien composée, comme celle dont s'entoure Cicéron, produit un excellent effet au Champ de Mars, les jours d'élection. La jeunesse semblait se partager entre Catilina et lui. Les plus studieux, les plus honnêtes se rangeaient de son côté; je n'ai pas besoin de dire qu'ils n'étaient pas les plus nombreux. Catilina attirait les autres par ses prodigalités et ses complaisances. Cælius hésita longtemps entre les deux. Comme il était à la fois un homme de beaucoup d'esprit et un incorrigible libertin, il allait de l'un à l'autre, selon que l'emportait chez lui le goût des lettres ou l'attrait du plaisir.

Mais n'oublions pas qu'il s'agit du suffrage universel. Ce ne sont pas seulement quelques esprits délicats, une élite de fins lettrés qui décident du succès; il dépend de la foule. Quintus a grand soin de le rappeler à son frère, qui sans doute ne l'oubliait pas. Il lui conseille de s'assurer de la bienveillance des petites gens des faubourgs, de ne pas négliger les personnages importans des sociétés populaires, de se faire indiquer ceux qui, dans chaque quartier, jouissent de quelque influence auprès de leur voisinage. Il est convaincu que par la facilité de son abord, l'agrément de ses manières, et ses complaisances infatigables, Cicéron n'aura pas de peine à les gagner. Il espère bien qu'à l'exception des cliens des grandes familles, qui votent comme on leur dit de le faire, ou des factieux, qui attendent le mot d'ordre de leurs chefs, ou enfin de ceux qui vendent leur voix et qui vivent de ce trafic, la population de la ville sera pour lui. Il n'y a pas de doute qu'il compte avant tout sur ceux qu'on appelle les habitués de la tribune (*subrostrani*); comme ils fréquentent le Forum et qu'ils suivent les grandes affaires, ils ont entendu Cicéron défendre les intérêts de Pompée, dans la *Manilienne*, plaider pour Cornelius, et il les a ravis par sa parole. On aurait tort de croire que cette façon de parler si soignée, si large, si harmonieuse, ne soit faite que pour quelques esprits distingués et ne puisse plaire qu'à ceux qui ont étudié, dans les écoles, les procédés de la rhétorique. Cicéron pensait au contraire que c'est celle qui convient aux foules assemblées, qu'elles ont naturellement peu de goût pour une parole sobre, froide, sèche, faite de déductions et de raisonnemens sévères, comme celle que les prétendus Attiques voulaient leur infliger, tandis qu'elles sont sen-

sibles à cette abondance d'idées et de mots, à ces délicatesses d'expression, à cette ampleur de développemens qu'on lui reprochait, et que c'est là véritablement l'éloquence populaire. L'expérience que nous faisons des réunions publiques et des mérites par lesquels on y réussit semble bien prouver qu'il a raison.

Parmi les recommandations que Quintus fait à son frère, il y en a une sur laquelle je crois utile d'insister. « Tu dois avoir soin, lui dit-il, de loger dans ton esprit et de conserver dans ta mémoire l'Italie tout entière, comme elle est, avec ses parties et ses divisions, en sorte qu'il ne s'y trouve pas un municipe, une colonie, une préfecture, un endroit quelconque, où tu ne sois assuré de posséder un appui suffisant. Cherche, découvre partout, dans quelque contrée que ce soit, des personnes que tu puisses connaître, attacher à ta cause, soutenir quand elles faiblissent. Demande-leur de se mettre en campagne pour aller te quêter des voix dans leur voisinage et se faire, en ta faveur, de véritables candidats. » Quintus pense donc que l'Italie va prendre quelque part à l'élection, et une part qui, on le voit bien, n'est pas négligeable. Ceci n'est-il pas une sorte de nouveauté, qui mérite qu'on y fasse quelque attention?

On sait que les républiques anciennes étaient constituées comme des villes municipales, et combien il leur a été difficile, quand elles se sont étendues par des conquêtes ou des alliances, de briser le moule primitif, et de passer du régime de la cité à celui d'un État compact et uni. Jamais dans la Grèce elles n'y ont complètement réussi. Rome, par son origine et par sa nature, était mieux faite pour résoudre le problème. Après la guerre sociale, elle a communiqué le droit de cité à l'Italie, mais alors une grave difficulté s'est présentée. Le principal privilège des citoyens, c'est le vote. Malheureusement on ne vote qu'à Rome, et il ne venait pas dans l'idée qu'on pût le faire ailleurs. Or les nouveaux citoyens veulent voter : il le faut bien pour que les consuls, les préteurs, les édiles, les questeurs, qui ne sont encore que les magistrats d'une ville, deviennent les représentans de l'État tout entier. Assurément, ils peuvent voter, mais à la condition de faire le voyage. A Rome, ils sont inscrits dans une tribu ; quand ils se présentent aux portes de l'*ovile* où se fait l'élection, les préposés les laissent entrer, et ils peuvent mettre leur bulletin dans l'urne. Mais le voyage est long; les aristocrates, qui sont à peu près les maîtres, ne les encouragent

pas à venir et les reçoivent mal ; ils restent chez eux. Il y avait bien un moyen qui aurait tout rendu facile, le vote par correspondance. Auguste, nous dit-on (1), y songea. Mais soit que l'organisation fût défectueuse, soit que les Romains de Rome n'aient pas vu d'un œil favorable l'importance qu'allaient prendre les Romains de province, la mesure ne réussit pas. Quelques années plus tard, la question fut résolue, mais d'une manière différente et plus radicale. Tibère supprima les comices populaires et personne ne vota plus que le Sénat, où les provinciaux comptaient des représentans très distingués. C'est ainsi que tous les citoyens furent mis sur le même pied, ceux de la ville et ceux du dehors ; que Rome cessa d'être l'État tout entier, ce qu'elle était autrefois, pour n'en être plus que la capitale ; et que l'impérialisme, comme nous disons aujourd'hui, put définitivement s'établir.

Quintus n'ignorait pas que les villes italiennes songeaient, dès cette époque, à profiter de leur droit de vote ; aussi annonce-t-il à son frère, comme une chose assurée, qu'elles vont envoyer « une multitude de citoyens qui voteront pour lui. » Et non seulement ils arriveront en grand nombre, mais il faut croire qu'il en viendra de très loin. Dans une lettre à son ami Atticus, Cicéron lui apprend qu'il va faire une tournée électorale sur les bords du Pô, « car, lui dit-il, les suffrages de la Gaule sont fort à ménager. » La Gaule se prépare donc aussi, malgré la distance, à envoyer à Rome des électeurs, et ces électeurs seront favorables à Cicéron, qui est sorti, comme eux, d'un municipe. Il n'est donc guère douteux qu'aux élections du mois de juillet 690, les gens des municipes italiens étaient nombreux au Champ de Mars. Nous le savons de ceux d'Arpinum et de Réate ; nous pouvons le soupçonner de beaucoup d'autres. Plus tard Cicéron retrouva le même empressement, les mêmes hommages, lorsqu'il revint d'exil, et il nous dit qu'il fut porté de Brindes à Rome « sur les épaules de l'Italie. »

II

Quand Quintus affirme à son frère qu'il a les plus grandes chances d'être nommé, ce ne sont pas de vains encouragemens

(1) Suétone, *Aug.*, 46.

qu'il lui donne. Il a raison de penser que le talent de Cicéron, son esprit, sa belle humeur, les services qu'il a rendus à tant de personnes lui ont fait beaucoup d'amis, que la plus grande partie du peuple de Rome est bien disposée pour lui, que les électeurs des municipes italiens lui apporteront leur vote : tout cela paraît très vraisemblable. Mais ce qui l'est encore plus, c'est qu'il a dû principalement son succès à un concours de circonstances heureuses et imprévues, que le hasard lui donna de ces adversaires qui semblent créés tout exprès pour faire réussir leurs rivaux, et que, comme il arrive très souvent dans les élections, beaucoup de gens votèrent contre eux plus que pour lui.

Il avait en tout six concurrens : deux patriciens de race illustre, deux qui appartenaient à ces grandes familles plébéiennes qui formaient le second étage de la noblesse, deux enfin de moindre origine, mais dont les pères avaient obtenu des magistratures publiques ; Cicéron seul était, comme on l'a vu, un *homme nouveau* et un simple chevalier. Il semblait donc qu'il allait avoir affaire à très forte partie, mais, dès le début de la lutte, on s'aperçut bien que ces candidats qui portaient de si beaux noms n'étaient pas tous redoutables. La campagne électorale ne s'ouvrait réellement que l'année même où l'élection devait se faire, mais vers la fin de l'année précédente les escarmouches commençaient. Les candidats, qui voulaient se faire connaître et sonder l'opinion publique, profitaient de quelque circonstance qui réunissait la foule au Champ de Mars, et s'en allaient de rang en rang, serrant la main des électeurs, et, autant que possible, les saluant par leur nom. C'était ce qu'on appelait la *prensatio*, cérémonie qui nous paraît assez étrange, non pas que les candidats en aient perdu l'habitude, mais ils y mettent aujourd'hui moins de solennité, et, quand ils le font, ils aiment autant qu'on ne le voie pas. Alors, au contraire, ils se donnaient volontiers en spectacle. On allait regarder leurs attitudes, on observait leur assurance ou leur timidité, on commentait leurs gestes, et l'on formait des conjectures sur leur succès ou leur échec d'après la manière dont le peuple recevait leurs politesses. Après quelques semaines de cet exercice, tout le monde, à Rome, était convaincu que quatre des concurrens n'avaient aucune chance, et que trois seulement pouvaient espérer de réussir. C'étaient, avec Cicéron, Catilina et Antoine.

J'ai parlé de Catilina. Antoine était le fils de ce M. Antonius,

grand homme de bien et illustre orateur, que Cicéron a célébré dans ses ouvrages de rhétorique ; mais il ne ressemblait pas à son père. Il sortait, comme Catilina et tant d'autres, de cette bande de jeunes nobles dont Sylla s'entourait et qui avait scandaleusement exploité sa victoire. Comme ses compagnons, il s'était enrichi dans la pillerie qui suivit les proscriptions; comme eux, il avait très vite dissipé sa fortune, et, quoiqu'il eût tenté de la refaire en pillant l'Achaïe à l'aide de quelques cavaliers syllaniens, il était réduit à vivre d'expédiens. C'était un malhonnête homme et un homme médiocre. « Il y a, disait Quintus, cette différence entre Catilina et lui que Catilina ne craint ni les dieux, ni les hommes, tandis qu'Antoine a peur de son ombre. » Il n'en avait pas moins une certaine popularité, qui lui venait de l'affection qu'on avait gardée pour son père. Une des plus grandes vertus du peuple romain, la dernière peut-être qu'il ait perdue, c'était le respect des traditions et la fidélité aux souvenirs. Il avait ce mérite, si rare chez les autres peuples, de ne pas oublier.

Le choix des deux consuls allait donc se faire entre ces trois candidats. Cicéron, s'il était nommé, devait se résigner à avoir l'un d'eux pour collègue. Il n'y a pas de doute qu'il n'en eût mieux aimé un autre ; mais il n'était pas libre de faire sa volonté, et il lui fallait subir celui que les caprices de la foule lui imposeraient. Il semble bien qu'au début, il fût porté à préférer Catilina, et c'était pour le bien disposer en sa faveur que, comme on l'a vu, il se préparait à plaider pour lui. Cette préférence, après tout, n'est pas pour nous trop surprendre. Il nous dit qu'en cherchant bien, il avait cru voir en lui « quelques apparences de bonnes qualités ; » chez Antoine, on ne découvrait que des vices. Forcé de se décider entre deux malhonnêtes gens, il se tournait vers celui chez lequel on pouvait réveiller peut-être quelque étincelle d'honneur et de générosité. Je suis même tenté de croire que, si l'affaire ne réussit pas comme Cicéron le voulait, ce ne fut pas tout à fait sa faute. Catilina se connaissait en hommes; il jugea sans doute que Cicéron serait un collègue gênant et qu'il ne le laisserait pas libre d'exécuter ses projets, tandis qu'il ferait ce qu'il voudrait d'Antoine, et il se tourna vers lui. Tous les deux formèrent une entente (*coitio*), et se mirent ensemble en campagne.

On pense bien que la corruption n'était pas oubliée, parmi

les moyens qu'ils employèrent pour réussir ; c'était celui dont on usait le plus à ce moment. Par malheur, ils étaient ruinés tous les deux, mais on vint à leur aide. Cicéron en accuse un personnage qu'il désigne, sans le nommer, en disant qu'il était de bonne naissance et pratiquait volontiers ces sortes de trafic. C'est probablement de César ou de Crassus qu'il veut parler; Crassus surtout était connu pour venir en aide aux candidats embarrassés, quand il y pouvait trouver son compte. On nous dit que c'est dans la maison de ce personnage obligeant que l'élection se préparait. Les Romains, qui mettaient de l'ordre partout, même dans ce qui semble n'en pas comporter, avaient fait de la corruption électorale une véritable science, qui avait ses procédés et ses règles dont on ne s'écartait pas. Par exemple, on se gardait bien de compter d'avance l'argent aux électeurs qu'on avait achetés ; on n'avait pas en eux assez de confiance. Il était déposé chez des gens qu'on appelait *sequestres*, et qui le distribuaient après que les candidats avaient été nommés. Toutes ces choses se faisaient au grand jour et sans aucun souci des lois qui le défendaient. Cicéron annonce que, dans la maison de ce riche personnage, dont il ne veut pas dire le nom, mais que tout le monde connaît, les *sequestres* se sont rassemblés avec Catilina et Antoine ; et, pour qu'on n'en doute pas, il indique le jour et l'heure de la réunion. Ces manœuvres devinrent si scandaleuses que le Sénat finit par s'en inquiéter et qu'on proposa d'ajouter quelques clauses plus sévères à la loi électorale. C'est à cette occasion que Cicéron prononça le discours qu'on appelle *In toga candida*, à cause de la robe blanche qu'il portait quand il l'a tenu. Nous n'en avons plus que quelques fragmens qui sont d'une extrême violence. Quoiqu'on ne se pique guère aujourd'hui de modération et d'urbanité dans les luttes politiques, je doute que personne osât aller aussi loin. Il n'y avait pas alors de journaux pour recevoir et propager les injures que les candidats se disent ; les discours en tenaient lieu. Il est donc très probable que celui de Cicéron fut copié et répandu ; il est sûr que, s'il a été mis dans les mains du public, on a dû beaucoup le lire. Vers le même temps, c'est-à-dire quand on approchait de l'élection, a dû paraître la lettre de Quintus à son frère qui maltraite aussi cruellement Catilina et Antoine que le discours de Cicéron, et quelquefois dans les mêmes termes (1). Personne ne

(1) Bücheler pense que le *Commentariolum petitionis* de Quintus a précédé le

nous a dit l'impression que ces deux pamphlets, le discours et la lettre, paraissant presque ensemble, se répétant l'un l'autre, frappant coup sur coup aux mêmes endroits, produisirent sur l'opinion publique ; mais il est bien probable que, si elle est restée quelque temps indifférente, elle a dû commencer alors à s'émouvoir ; et il est permis de croire que ce sont ces invectives passionnées, ces portraits si énergiquement tracés et le souvenir rappelé de tant de crimes qui ont jeté quelques inquiétudes chez les honnêtes gens. Si encore on était sûr qu'un seul des deux arriverait à se faire élire, on pouvait espérer que l'opposition d'un collègue honnête paralyserait ses mauvais desseins. Mais tout était perdu, s'ils se faisaient nommer ensemble. « Ce serait, selon le mot de Cicéron, plonger deux poignards à la fois dans le sein de la république. » On commença donc à penser qu'avant tout, il fallait à toute force les empêcher de réussir tous les deux.

Au dernier moment, un mois à peine avant l'élection, quelques bruits commencèrent à se répandre d'une conjuration qui se tramait dans l'ombre. On racontait que Catilina avait réuni ses partisans et qu'il leur avait révélé ce qu'il comptait faire s'il était nommé. Les gens riches, banquiers, fermiers de l'impôt, grands propriétaires, furent ainsi prévenus que ce n'était pas le gouvernement seul qui était menacé, et qu'on en voulait à leur fortune. Les inquiétudes devinrent aussitôt très vives dans le monde des affaires (1). L'aristocratie, plus directement menacée, comprit qu'il ne lui était pas possible, à la veille des comices, d'improviser une candidature nouvelle et qu'elle était bien forcée de se rallier à la seule qui pût réussir. C'est ainsi qu'à la dernière heure, Cicéron devint le candidat indispensable de tous ceux qui voulaient le maintien de l'ordre et le salut de la république.

Nous ne savons rien de ce qui s'est passé dans les dernières semaines ; mais peut-être est-il possible de le soupçonner d'après

discours de son frère. Ils sont certainement l'un et l'autre des premiers mois de l'année 690.

(1) C'est peut-être à cette occasion qu'eut lieu, à la Bourse de Rome, la panique dont parle Valère Maxime (IV, 8, 3) qui se produisit pendant la conjuration de Catilina. Elle aurait amené de nombreuses faillites, si un riche banquier, Q. Considius, qui avait des sommes considérables engagées sur le marché, n'avait déclaré qu'il ne réclamerait rien à ses débiteurs. Cette générosité rassura le crédit public.

ce qui arriva plus tard. L'aristocratie était trop habile pour ne pas faire payer de quelque manière à Cicéron son appui, quoiqu'il lui fût impossible de ne pas le lui donner. Elle le savait d'humeur assez changeante et pensa sans doute qu'il était bon de prendre des précautions avec lui. Il est probable que sur certaines questions elle en obtint des engagemens que nous pouvons deviner, puisque loyalement il les a tenus. Le zèle avec lequel, étant consul, il a défendu les intérêts du Sénat, même quand, au fond du cœur, il leur était contraire, semble bien indiquer qu'il s'était engagé d'avance à maintenir ce qui restait des lois de Sylla.

L'habitude que nous avons prise du suffrage universel chez nous et chez les autres nous permet de comprendre la scène par laquelle se terminèrent les comices de 690. Quant tout le monde vote, c'est souvent par une sorte d'entraînement que les élections importantes se décident. On s'émeut, on s'excite l'un par l'autre, et, aux dernières heures, il se forme un courant auquel personne ne résiste. La foule accourut au Champ de Mars, quand le scrutin fut ouvert. Les électeurs ne se contentaient pas de mettre dans l'urne leur bulletin de vote, « garant muet de la liberté des suffrages, » ils acclamaient avec enthousiasme le nom de Cicéron, en sorte qu'il a pu dire « que ce n'est pas seulement la voix du héraut, mais celle du peuple romain qui l'a proclamé consul. » Antoine ne l'emporta que de quelques voix sur Catilina.

III

C'était une grande victoire pour Cicéron. Il était nommé le premier, aux acclamations de tout le peuple. Il obtenait la plus haute magistrature de la république, deux ans après avoir été préteur, c'est-à-dire aussitôt que la loi lui permettait d'y prétendre, tandis que son compatriote Marius, un si grand homme de guerre, avait mis sept ans pour arriver de la préture au consulat. Quand on connaît sa sensibilité délicate et le penchant qu'il avait à se complaire en lui-même, on comprend qu'il en ait éprouvé une joie débordante. Quoiqu'il ait eu dans sa vie quelques beaux jours de triomphe, il n'a peut-être jamais été plus heureux que lorsque, au Champ de Mars, dans la *villa publica*, où se tenait le candidat pendant l'élection, cette cohorte

de jeunes gens, qui s'était mise à son service, vint lui annoncer le résultat de la lutte.

Mais, s'il fut d'abord enivré par son succès, ce qui était bien naturel, on peut être sûr, quand on le connaît, que l'ivresse ne dura pas. Il était trop perspicace, il avait trop l'habitude de voir les choses par leurs mauvais côtés pour ne pas distinguer clairement, dès les premiers jours, ce que la situation avait de grave, et les dangers qu'il allait courir. De tous ces dangers, le plus rapproché, le plus menaçant, celui qu'il fallait écarter d'abord, lui venait du collègue que le suffrage de ses concitoyens lui avait donné. Il y avait quelques semaines à peine qu'il l'avait accablé d'injures devant le Sénat, le traitant de voleur et d'assassin, et l'élection venait d'en faire son associé, l'homme qui allait gouverner Rome avec lui. Ils devaient à tout moment se concerter, s'entendre, prendre des mesures en commun, et l'on savait qu'ils avaient des opinions contraires et ne s'accordaient en rien. Que pouvait-il résulter de cette alliance mal assortie? Et comment l'État allait-il marcher, avec des conducteurs qui le tireraient en sens inverse?

Les vieux Romains, pour se délivrer à tout jamais des inconvéniens de la royauté, avaient imaginé d'en limiter la durée à un an, et d'en investir deux personnes au lieu d'une, c'est-à-dire de la remplacer par le consulat, et il faut bien croire que le moyen était bon, puisque la royauté, pendant des siècles, n'a pas reparu. Mais il présentait aussi des dangers. Le plus grave était celui dont Cicéron allait avoir à souffrir et qui provenait de la diversité d'humeurs et de sentimens entre les deux collègues. Ce danger était d'autant plus à craindre qu'en instituant la magistrature nouvelle, on avait voulu lui conserver la grandeur et le prestige de l'ancienne. Afin de ne pas paraître en diminuer la majesté en la partageant, et pour que chacun eût l'air de la posséder tout entière (1), on avait évité de faire des séparations trop précises d'attributions entre les deux collègues, ce qui devait rendre, à ce qu'il semble, les conflits presque inévitables. La merveille, c'est qu'ils aient été si rares, et qu'une machine aussi délicate ait marché sans encombre pendant tant de

(1) *Cum unum magistratum administrent, unius hominis vicem sustinent.* Mommsen a donné une excellente explication de ce passage d'Ulpien et il a fait d'une manière définitive la théorie de la dualité du consulat dans son *Droit public* (I, p. 33, de la traduction française).

siècles. Rien ne nous fait plus admirer le patriotisme des magistrats de ces époques primitives que de songer aux concessions réciproques, aux sacrifices d'amour-propre, d'opinions, d'intérêt qu'ils durent se faire l'un à l'autre pour rester d'accord entre eux. Il y eut cependant des inimitiés, des luttes, qu'on accommoda d'abord comme on put, mais qui éclatèrent avec violence, quand les mœurs publiques commencèrent à s'altérer. Quelques années avant le consulat de Cicéron, la querelle entre Octavius et Cinna, deux collègues qui avaient promis de vivre en bonne amitié, finit par une guerre civile. Plus tard, César et Bibulus, deux mortels ennemis, furent nommés consuls ensemble. On s'attendait à des luttes passionnées; mais César, qui savait bien qu'il avait affaire à un collègue entêté et médiocre dont il n'aurait jamais raison, prit le parti de se passer entièrement de lui. Il le laissa s'enfermer dans sa maison, protester solennellement contre tout ce qui se faisait en son absence, et s'occupa tout seul des affaires publiques. Cette année-là, il n'y eut vraiment qu'un consul.

Cicéron arriva au même résultat par un autre moyen. Il savait qu'il lui serait possible de s'accommoder avec son collègue en y mettant le prix. Antoine était tout à fait ruiné et comptait se refaire dans la province que, selon l'usage, il aurait à gouverner après son consulat. Les deux provinces qu'on avait réservées d'avance pour les consuls, quand ils sortiraient de charge, étaient la Macédoine et la Gaule cisalpine; ils devaient tirer au sort entre eux celle qui leur serait attribuée. La Macédoine était de beaucoup la plus avantageuse, et Antoine la convoitait; Cicéron la lui céda, avant que le sort eût décidé. Il n'y avait pas grand mérite, car il était résolu à n'accepter ni l'une ni l'autre des deux provinces et ne voulait quitter Rome sous aucun prétexte. Cependant Antoine lui sut gré de cette complaisance, et c'est à elle qu'on attribue que, tant que dura ce ménage mal assorti, il n'y eut d'éclat public d'aucun côté; mais il n'y eut pas non plus de confiance réciproque. On n'obtint jamais d'Antoine qu'il s'engageât formellement à soutenir la politique de son collègue. Il conserva ses rapports intimes avec Catilina, qui ne cessa pas de compter sur son appui, et il est probable qu'il tenait au courant son ancien associé de ce qu'il avait intérêt à savoir. Malgré tout, Cicéron, qui ne l'ignorait pas, continuait à le traiter avec les plus grands égards et cherchait à le désarmer par ses prévenances.

Mais en même temps il avait l'œil ouvert sur toutes ses démarches. Comme il avait la chance d'être en très bons rapports avec P. Sextius, le questeur d'Antoine, il s'en servit fort adroitement pour diriger son collègue, et au besoin pour le surveiller. Ce n'en était pas moins une grande gêne d'avoir auprès de soi, dans les mêmes conseils, quelqu'un devant lequel on n'ose pas parler librement, dont on sait qu'il vous trahit, et qu'en cas de lutte indécise, il se mettra sans doute de l'autre côté et autorisera par sa présence les projets de l'ennemi. Rien ne montre mieux tout ce qu'avait Cicéron de souplesse et d'habileté que de voir comment il a su éviter les périls de ce voisinage incommode. Il est vrai qu'il y fut aidé par la parfaite incapacité de son collègue, qui égalait sa profonde scélératesse. Il parvint si bien à l'annihiler, pendant tout son consulat, qu'on a pu dire, comme pour César, que, cette année-là, il n'y eut qu'un consul.

IV

Ce n'était pas, malheureusement pour Cicéron, la seule raison qu'il eût d'être inquiet. Il dut en découvrir ou en soupçonner bien d'autres, pendant ces cinq mois de recueillement, où, consul désigné, et participant aux affaires publiques, sans en avoir encore la responsabilité, il était bien placé pour étudier les événemens et observer les hommes. Ce qui l'alarma le plus, dans la situation troublée de la république, ce ne furent pas les menées ouvertes des partis et cette écume de surface contre lesquelles on peut se défendre, parce qu'on les a sous les yeux; c'était plutôt ce qui cherchait à se cacher, mais ce qu'avec un peu de perspicacité, on pouvait surprendre. Il y a, disait-il, des gens bien plus redoutables que Rullus, et que tous ces agitateurs bruyans et vulgaires derrière lesquels ils se dérobent. Ces gens, il les désigne clairement quand il ajoute que ce sont des ambitieux, qui nourrissent des espérances illimitées et convoitent des pouvoirs extraordinaires. Ce n'est pas de Catilina qu'il veut parler, comme on l'a cru. Au lendemain de l'élection où il venait d'échouer, on pouvait le croire abattu; et de fait, il n'est question de lui nulle part en ce moment. Les hommes politiques auxquels il fait allusion, dont il n'a pas besoin de prononcer le nom pour qu'on les reconnaisse, qui se tiennent aux aguets, prêts à profiter des occasions, ce sont plutôt ceux qui viennent de porter

de si rudes coups à l'aristocratie en formant le premier triumvirat, c'est-à-dire Pompée, Crassus et César. De près ou de loin, ils vont se trouver mêlés à toute l'histoire du consulat de Cicéron, et, avant de l'entamer, il faut bien dire en quelques mots quelle était alors la situation politique de chacun d'eux.

Pompée commande l'armée d'Asie ; cependant il n'est pas si loin de Rome qu'on pourrait le croire, car il occupe la pensée de tous les politiques. La conquête de l'Orient étant finie, on sait qu'il est près de revenir, mais on ignore ce qu'il va faire. Personne n'imagine que cet ambitieux se conduira comme les conquérans d'autrefois, qui, leur tâche achevée, s'en retournaient à la charrue ou reprenaient tranquillement leur place au Sénat. Les bons citoyens un peu soupçonneux, comme Caton, redoutent qu'il ne veuille s'emparer de l'autorité souveraine par un coup de force et se préparent à résister. Ceux qui le connaissent mieux et ne le croient pas capable de ces entreprises audacieuses, supposent qu'il profitera de son prestige pour réclamer ces pouvoirs exceptionnels pour lesquels il a tant de goût parce qu'ils flattent sa vanité et le mettent au-dessus des autres. C'est à quoi ne se résignent pas ses anciens associés, qui ont été ses égaux et ne veulent pas devenir ses subordonnés. On a pensé, avec raison, je crois, que l'attente de ce retour, qui les inquiète, le besoin de fortifier leur situation, de se faire des alliés et de prendre, grâce à la confusion générale, une position plus forte, sont parmi les principaux motifs qui les ont portés à favoriser toutes les conspirations. On peut donc attribuer à Pompée, quoiqu'il fût absent, une part importante dans les agitations qui ont troublé le consulat de Cicéron.

Des deux autres triumvirs, c'était Crassus qui dissimulait le moins son inquiétude. Quoiqu'il eût fait autrefois bonne figure à la tête des armées, il représentait surtout dans l'alliance le pouvoir de l'argent ; il y jouait donc un rôle moins brillant, mais peut-être en réalité plus efficace. Les origines de son immense fortune étaient assez honteuses : il l'avait commencée sous Sylla en se procurant à bon marché des biens de proscrits ; elle s'était accrue plus tard par des spéculations heureuses. Il profitait des incendies, si fréquens à Rome, pour acheter à bas prix les maisons endommagées et les faisait rebâtir par des architectes et des maçons qui étaient à son service : il était ainsi devenu propriétaire de quartiers tout entiers ; il possédait aussi de grands do-

maines bien cultivés et des mines d'argent. Surtout il s'occupait du commerce des esclaves qui était un de ceux qui donnaient les meilleurs profits; il les faisait instruire chez lui, surveillant leur éducation et y mettant la main lui-même, pour les revendre ensuite très cher à ceux qui avaient besoin de bons secrétaires, de lecteurs, d'intendans, de maîtres d'hôtel. Il était l'homme le plus riche de la république, mais il ne lui suffisait pas d'avoir obtenu cette considération dont on est assuré quand on possède quarante millions de biens fonds au soleil et de bonnes créances sur les personnages les plus importans de son pays, il voulut avoir aussi la puissance politique, et, pour la conquérir, il usa de sa fortune avec une libéralité qui n'est pas ordinaire à ceux qui l'ont péniblement acquise. Devenu aussi généreux qu'il avait été avide, il obligeait volontiers ses amis et ses connaissances, il prêtait son argent sans intérêts et il avait ainsi pour débiteurs une grande partie de ses collègues du Sénat. Quant au peuple, il le charmait par sa civilité, et, ce qui lui était plus agréable, il lui avait fourni gratuitement du pain pendant trois mois. On comprend qu'en les payant si cher, il s'était fait beaucoup d'amis; et pourtant, les succès qu'il avait obtenus dans sa vie politique ne le contentaient pas entièrement. Par une sorte de mauvaise chance, il avait toujours trouvé Pompée sur ses pas. Pompée lui avait enlevé la gloire d'achever la défaite de Spartacus, qu'il avait très habilement commencée. Il n'avait pu arriver aux plus hautes fonctions qu'en s'alliant avec Pompée, et on les avait nommés consuls ensemble. Ce consulat avait été fort agité; il lui avait fallu supporter, de la part de son vaniteux collègue, beaucoup de ces déboires d'amour-propre qui lui étaient particulièrement cruels, car il était disposé à croire, comme tous les financiers, qu'étant le plus riche, il devait être le plus puissant et le plus honoré. On comprend qu'avec tant de raisons de détester Pompée, il fût mécontent de le voir revenir et qu'il essayât, par toute sorte de mouvemens et d'alliances même suspectes, de se faire un parti qui lui permît de résister au mauvais vouloir d'un rival odieux.

César ne devait pas être beaucoup plus satisfait que Crassus d'un retour qui menaçait de compromettre l'ascendant qu'il avait pris sur le parti populaire. Depuis le départ de Pompée, il en était le chef véritable. Il avait sur ses deux associés l'avantage d'avoir toujours marché dans la même voie. Tandis que les

autres, partis du camp de Sylla, étaient arrivés par beaucoup de détours à la démocratie, on l'avait toujours connu fidèle à la même cause. Partisan de Marius dès le premier jour, il ne l'avait pas renié après sa défaite. Il venait de faire relever ses trophées, renversés par Sylla; il poursuivait avec acharnement ses ennemis devant les tribunaux. Le peuple avait pleine confiance en lui, et il le sentait bien, ce qui doublait sa force. Lui aussi, à mesure qu'il avançait dans la vie, prenait confiance en lui-même et s'affermissait dans son ambition. Il avait cette qualité, qui manquait à ses rivaux, de savoir nettement ce qu'il voulait faire. Il sentait bien que le moment était décisif pour affermir la supériorité qu'il avait acquise dans son parti. Mais il comprenait aussi combien il lui serait difficile de le faire, s'il avait Pompée en face de lui. L'arrivée de ce trouble-fête devait le gêner comme Crassus, et il était naturel que, par toutes sortes de machinations et d'intrigues, il cherchât d'avance à prendre ses précautions contre lui.

En présence de ces trois personnages, quelle est l'attitude de Cicéron? — Il est le protégé de Pompée et il tient à continuer à l'être. Comme il connaît ses goûts, il le paye en complimens. Ce grand nom revient à satiété dans tous ses discours : c'est celui dont il se pare à tout propos comme d'un ornement et dont il se couvre comme d'une défense. Mais, malgré les services qu'il lui a rendus et les éloges qu'il lui prodigue, il a pratiqué assez le personnage pour savoir qu'on ne peut pas se fier tout à fait à lui. Dans l'excès même des louanges dont il le comble, il semble qu'on sente un effort pour enchaîner une reconnaissance toujours prête à s'échapper. On aperçoit aussi par momens que cette servitude commence à lui peser, et il laisse entrevoir, au milieu même de ses flatteries, quelques velléités d'émancipation. Par exemple, il fait remarquer que, s'il a été nommé consul avec l'aveu de Pompée, c'était pourtant en son absence, ce qui diminue sensiblement la part qu'il y a prise. Cette observation n'a pas dû échapper aux malveillans. Il était impossible aussi qu'on ne s'aperçût pas de l'insistance avec laquelle il ne cesse de rappeler qu'il ne doit ses succès qu'à sa parole, et qu'on n'y sentît une pointe d'ironie contre la gloire militaire. C'est le prélude du fameux hémistiche : *Cedant arma togæ*, que Pompée ne lui a jamais pardonné. Malgré tout, l'éloge du vainqueur de l'Asie revient souvent encore dans ses discours. Il continue à

se regarder comme sa créature et à se mettre à l'ombre de ce grand nom. C'est ce que Crassus ne peut souffrir, et ce qui le rend irrémédiatement hostile à Cicéron. César n'a pas d'inimitié personnelle contre lui ; mais, comme il vient de le voir réussir dans sa candidature par l'appui des aristocrates, il ne doute pas que les circonstances ne l'amènent nécessairement à le combattre, et il s'y prépare. Ce sont là des adversaires puissans, et Cicéron doit se demander sur quels alliés il peut compter pour leur tenir tête. Il lui en faut de solides, de décidés, qui non seulement prennent son parti dans les assemblées politiques où il va être vigoureusement attaqué, mais qui le défendent contre le peuple ameuté, si, comme on peut le craindre, la lutte dégénère en séditions. L'aristocratie ne domine pas seulement au Sénat, où elle est maîtresse, mais avec la masse de cliens, de serviteurs, d'obligés dont elle dispose, avec les partisans que lui donnent les souvenirs du passé, le respect des traditions et des habitudes, elle peut, dans la rue, en cas d'émeute, au Forum, pendant les réunions publiques, au Champ de Mars, les jours d'élection, tenir tête au flot populaire. Cicéron était donc forcé de se tourner vers l'aristocratie.

Au fond, il ne lui était pas contraire. Il a toujours affirmé que ses sentimens le portaient de ce côté. Il avait le tempérament d'un conservateur et d'un modéré. Quintus Cicéron prétend que, s'il l'a souvent attaquée, dans la première partie de sa vie politique, c'était uniquement pour complaire à Pompée, qui était en lutte avec elle. Quintus exagère ; il avait d'autres raisons, et plus légitimes, de lui en vouloir. Et pourtant, on croit voir que, tout en la malmenant, c'est vers elle que le portent ses préférences. Même quand il flétrit les proscriptions de Sylla, qui furent un des premiers spectacles qu'il eut sous les yeux et qu'il n'a jamais oublié, il a soin de dire que si le dictateur abusa cruellement de sa victoire, sa cause n'en était pas moins légitime : *secuta est honestam causam non honesta victoria.* Cicéron était un sage, que toutes les exagérations blessaient. Quand il trouve qu'un parti va trop loin, même le sien, il ne peut s'empêcher de le blâmer. C'est qu'en réalité, il n'était tout à fait d'aucun parti ; il rêvait même d'en faire un à son usage, qui aurait compris tous les bons citoyens, ceux de la ville et de la campagne, ceux des municipes, auxquels il a toujours témoigné une prédilection particulière, et même au besoin quelques honnêtes affran-

chis. Il n'exigeait d'autre condition pour en être qu'une conduite régulière, une nature droite, une fortune liquide. Il avait même trouvé un nom pour le désigner, un nom commode, qu'on se donne volontiers, et qui dispense d'explications plus précises : il l'appelait *Optimates*, les honnêtes gens. Mais il vit bien, quand il fut au pouvoir, qu'il devait renoncer à cette chimère. Ce n'était pas le moment de se mettre entre les partis, pour recevoir des coups de tous les côtés. Il lui fallait se décider résolument pour l'un d'eux et accepter son programme tout entier. Quand on se permet de choisir, on est toujours regardé comme un allié douteux, auquel on ne doit qu'un appui intermittent. Puisqu'il n'était pas assez fort pour imposer aux autres ses conditions, il était bien forcé de se soumettre aux leurs. Il est assez vraisemblable, nous l'avons vu, qu'il s'y était engagé à la veille de l'élection, mais, dans tous les cas, l'étude de la situation qu'il venait de faire pendant cinq mois lui montra que de toute façon il était le prisonnier de l'aristocratie, et il s'y résigna. Une phase nouvelle de sa vie commençait ; lui qui avait presque toujours défendu jusque-là des causes populaires, il allait devenir l'orateur du Sénat.

V

Aux calendes de janvier, il entra en fonctions comme consul. Le jour même de son installation, il eut à prendre la parole, dans le Sénat, contre un tribun du peuple ; et cela dura jusqu'à la fin de décembre. Dans toute l'histoire de Rome, il n'y a pas de consulat aussi agité que celui de Cicéron. Il se divise en deux périodes : celle qui est la plus connue, et où il fut aux prises avec Catilina, n'a occupé que les derniers mois de l'année ; l'autre est remplie par des luttes de paroles, qui n'ont pas eu autant de retentissement, mais qui n'ont guère moins d'importance.

Dès les premiers jours on s'aperçut bien que ses ennemis étaient décidés à ne lui laisser aucun repos ; l'éclat de son élection venait de prouver le pouvoir qu'il avait sur le peuple : on voulait le lui faire perdre. La tactique, pour y réussir, consistait à le forcer à se mettre sans cesse en contradiction avec son passé : on proposait de nouveau d'anciennes lois, on reprenait d'anciens procès, pour qu'il fût amené à exprimer des opinions contraires à celles qu'il soutenait autrefois. On voulait montrer

au peuple, et à plusieurs reprises, pour qu'il en fût bien convaincu, que son ancien défenseur avait abandonné sa cause. Les tribuns, Rullus, Labienus, mènent la campagne, mais on sent qu'ils prennent le mot d'ordre des chefs de la démocratie. C'est surtout de César qu'ils s'inspirent et le rôle qu'il y joue est précisément ce qui donne à ces luttes leur véritable importance. Quelque intérêt qu'elles présentent, je demande la permission de n'en rien dire pour m'enfermer plus étroitement dans l'histoire qui fait l'objet de ce travail.

Ces débats avaient pris beaucoup de temps. On touchait à la seconde moitié de l'année, et Cicéron pouvait dire, dans son langage imagé, qu'après une navigation orageuse, il apercevait enfin la terre, lorsque éclata une tempête bien plus grave que celles auxquelles il venait d'échapper.

C'est en effet dans les derniers mois de son consulat que la conjuration de Catilina a été découverte et punie. En réalité, elle devait couver depuis quelque temps, mais on ne la voyait pas, ou plutôt on ne voulait pas la voir ; car il y avait, au milieu de ces agitations perpétuelles, comme un parti pris de vivre au jour le jour et de ne pas s'inquiéter d'avance. Cette sorte d'obstination à n'en pas parler a pu faire penser qu'elle n'existait pas, et quelques historiens ont prétendu qu'elle n'a réellement commencé que vers le moment où on l'a découverte (1). Il est bien difficile de le croire quand on sait combien l'organisation en était étendue et compliquée, qu'elle comprenait non seulement Rome, mais presque toute l'Italie, et qu'en Étrurie on était parvenu à former des rassemblemens de troupes assez considérables. Même en supposant que ces mouvemens n'étaient qu'ébauchés quand la conjuration fut étouffée, il n'en reste pas moins que pour en concevoir l'idée, pour en commencer l'exécution, pour mettre en train cette lourde machine, il semble que quelques semaines ou même quelques mois n'étaient pas suffisans.

Nous ne saurons jamais d'une manière précise à quel moment Catilina conçut l'idée de sa conjuration et quand il a commencé à la réaliser. Contentons-nous de chercher de quelle

(1) C'est l'opinion de M. John, dans son ouvrage intitulé : *Die Entstehungsgeschichte der Catilinarische Verschwörung*. Il y dit en propres termes (p. 755) que ce fut l'échec de Catilina aux élections de 691 qui lui donna l'idée de la conjuration. Mais je crois qu'en étudiant de près les textes de Cicéron, on y trouvera la preuve que la conjuration, soit à Rome, soit dans l'Italie, est antérieure aux élections.

manière elle est arrivée à la connaissance du public. Nous pouvons nous appuyer ici sur des textes précis. A l'époque où fut plaidé le procès en concussion intenté par les Africains à Catilina, on n'en avait aucun soupçon : Cicéron le dit formellement. On ne s'en doutait pas davantage dans les premiers mois de l'année 690, pendant la lutte que se livraient les candidats aux élections consulaires. Il n'en est question ni dans la lettre de Quintus, ni dans le discours de Cicéron (*In toga candida*) où il traite si mal Catilina. S'il avait su ce qui se tramait, il n'aurait certainement pas manqué de le dire. On voyait sans doute que Catilina se donnait beaucoup de mal pour attirer à lui toute une jeunesse sans ressource et sans scrupule. La peine qu'il prenait, les sacrifices qu'il s'imposait pour se les attacher auraient dû, à ce qu'il semble, inspirer quelques inquiétudes et ouvrir les yeux sur ses desseins secrets. Mais il était candidat, et l'on pouvait toujours prétendre qu'il ne se donnait tant de mal et ne cherchait à réunir tant de partisans autour de lui que pour le succès de son élection. La même raison pouvait expliquer jusqu'à un certain point qu'il essayât de gagner à sa cause des villes de l'Étrurie, du Picenum, de la Gaule, Fæsulæ, Arretium, Capoue. Nous venons de voir que l'Italie aussi envoyait des électeurs au Champ de Mars, et que les candidats avaient intérêt à s'y faire des partisans.

On était donc arrivé jusqu'au milieu de l'année 690 sans que l'existence de la conjuration fût soupçonnée, et en effet, à ce moment elle existait à peine. Catilina avait peut-être confié ses projets à quelques-uns de ses amis les plus sûrs, mais nous savons qu'au plus grand nombre il ne faisait que des demi-confidences, « il les prenait à part, sondant les uns, encourageant les autres, leur montrant les ressources dont il disposait, la république sans défense, et combien le succès serait facile et profitable. » C'est alors qu'après les avoir endoctrinés séparément, il réunit chez lui ceux sur lesquels il comptait le plus, c'est-à-dire les plus audacieux et les plus misérables, et leur dit ouvertement ce qu'il était résolu à faire. Salluste nous a donné la date de cette réunion : c'était aux environs du 1er juin 690, à peu près un mois avant l'élection qui l'allait mettre aux prises avec Cicéron. Il est bien probable que s'il sortit alors de sa réserve, c'est qu'il voulait enflammer le zèle de ceux qui allaient voter pour lui, et nous voyons en effet qu'en finissant son dis-

cours, il leur recommanda « de s'occuper activement de sa candidature. » On raconta, au premier moment, qu'il s'était passé dans cette assemblée des scènes effrayantes. Catilina, disait-on, avait fait circuler parmi les assistans des coupes où le sang humain se mêlait au vin, et chacun d'eux y porta les lèvres en proférant d'horribles imprécations. Salluste doute beaucoup de la vérité du récit; mais, comme il ajoute qu'il se faisait quelque chose de semblable dans les sacrifices ordinaires, il est possible que les complices, pour se lier entre eux d'une façon plus étroite, aient cru devoir emprunter à la religion des rites qui étaient en usage quand on faisait un traité d'alliance; l'imagination et l'épouvante publiques ajoutèrent le reste. On alla bien plus loin dans la suite, et Plutarque prétendit sérieusement qu'ils avaient égorgé un homme, un esclave sans doute ou un enfant, et mangé sa chair. Une fois sur le chemin de l'horrible, la crédulité populaire ne s'arrête pas.

Il n'était guère prudent de tenir, au centre de Rome, dans le quartier du grand monde, à quelques pas du Forum, une assemblée nombreuse, où l'on allait agiter le moyen de détruire la république. Catilina s'était contenté, pour prévenir les indiscrétions, de rassembler ses amis « dans la partie la plus secrète de sa maison. » La précaution était insuffisante. Dans ce grand nombre de gens tarés qu'il attirait autour de lui, il pouvait se trouver des traîtres; il devait nécessairement y avoir des bavards. Quelque chose de ce qui s'était dit dans la réunion se répandit dans le public. Suivant l'usage, on exagéra ces bruits en les répétant. Il arriva que les honnêtes gens s'indignèrent, que les riches prirent peur, et que tous ensemble se décidèrent à voter pour Cicéron, même ceux qui ne l'aimaient pas. Ce fut, dit Salluste, la principale raison qui le fit nommer consul.

Il est naturel que l'échec de Catilina ait d'abord déconcerté ses partisans; mais lui ne perdit pas courage. Il conserva cette indomptable assurance qui faisait sa force et parvint très vite à la faire partager par les siens. D'ailleurs il ne se tenait pas tout à fait pour vaincu, puisque Antoine, son associé, avait réussi, et qu'il croyait pouvoir compter sur lui pour tenir Cicéron en échec pendant tout le temps qu'ils gouverneraient ensemble. Il se remit donc à l'œuvre avec plus d'ardeur qu'auparavant. Nous ne pouvons guère douter cette fois, même quand Salluste ne nous le dirait pas, que ce soit de la conjuration

qu'il s'est occupé surtout. Il en avait livré le secret à ses affiliés, il était définitivement compromis, il ne pouvait plus se tirer d'affaire que s'il réussissait.

Le temps ne lui manqua pas pour travailler au succès de son entreprise. Entre sa première tentative électorale sérieuse, où il fut vaincu par Cicéron, et celle de 691, dont nous parlerons plus tard, un an s'est écoulé, et pendant tout ce temps il nous échappe. Dans les cinq mois qui suivirent l'élection, quand Cicéron était consul désigné, il n'est pas question de Catilina. On vient de voir que, dès le jour des calendes de janvier, où les consuls entrent en charge, la lutte entre Cicéron et César commence. Catilina n'y prit aucune part, et l'on comprend bien qu'il n'ait pas pu s'en mêler. César se proposait de faire abolir ce qui restait des lois de Sylla; pouvait-il associer à ce dessein un ancien syllanien aussi décrié que Catilina? Cependant, il n'est guère admissible qu'un homme aussi entreprenant, dont on nous dit que son esprit ne se reposait jamais, soit resté si longtemps sans rien faire. C'est sans aucun doute l'époque où il a dû organiser définitivement sa conjuration.

Ce qu'elle était en réalité et de quels élémens elle se composait, Salluste et Cicéron nous en donnent quelque idée quand ils nous disent que Catilina prétendait soulever à la fois Rome et l'Italie. C'étaient, dans une seule conjuration, deux complots, qui n'avaient pas tout à fait le même caractère, quoique conçus dans la même pensée et conspirant au même résultat; l'un devait grouper quelques grands seigneurs de la ville, l'autre rappelait aux armes les vieux soldats de Sylla disséminés dans les campagnes italiennes. Ils avaient chacun d'eux leur organisation distincte et leur rôle particulier, jusqu'au jour où ils devaient se réunir sous les murs de Rome pour tomber ensemble sur les aristocrates et les financiers et les brûler dans leurs palais.

Étudions à part ces deux catégories de conjurés. Il serait plus régulier sans doute de commencer par ceux de la ville. Ils étaient les plus près de Catilina, compagnons de ses plaisirs, confidens de ses projets, et ce sont certainement les premiers auxquels il a dû s'adresser quand la pensée lui est venue de tenter une aventure. Mais d'un autre côté, nous verrons qu'au moment décisif, c'est dans les conjurés d'Italie qu'il a eu le plus de confiance; ils ont été en somme son dernier espoir et son meilleur appui. Si l'on se fie au récit de Salluste, c'est à eux qu'il songea

d'abord après l'échec de sa candidature; « son premier soin fut de leur envoyer des armes et de l'argent qu'il emprunta sous son nom ou par le crédit de ses amis. » Je vais donc m'occuper d'eux d'abord; il sera temps de revenir aux autres plus tard.

Un des faits les plus importans de l'histoire de Rome à la fin du VIIe siècle, c'est l'intervention de l'armée dans les luttes civiles. Il n'est pas sans intérêt de chercher à savoir comment elle s'est produite.

Quelque réputation de sagesse qu'on ait faite à Rome, elle n'a jamais eu tout à fait la paix intérieure. La lutte est la vie des pays libres; il faut qu'ils s'y résignent. « Pour règle générale, dit Montesquieu, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un État qui se donne le nom de république, on peut être assuré que la liberté n'y est pas. » A Rome, le combat entre les plébéiens et l'aristocratie a commencé le lendemain de l'expulsion des rois et il a duré jusqu'à l'établissement de l'empire; mais il a eu des phases très différentes. Au début, les contestations étaient moins vives, elles prenaient volontiers une forme que nous connaissons bien, celle de la grève. Le petit peuple quittait la ville; il se retirait, avec l'armée, sur l'Aventin ou le Mont Sacré, et l'on y attendait que la noblesse, qui ne pouvait pas vivre dans son isolement, fît des concessions, ce qui ne manquait pas d'arriver. Peu à peu les choses se gâtèrent et l'on en vint à l'émeute. Il faut pourtant remarquer que, jusque dans les scènes les plus tumultueuses des dernières années de la république, on retrouve le caractère du peuple chez qui elles se produisent. Elles affectent un certain respect de la loi, le souci visible de se rattacher de quelque manière à la constitution, même quand on la viole. C'est toujours à la même occasion que la lutte s'engage, et sur le même champ de bataille qu'on en vient aux mains. Il s'agit d'enlever une élection ou de faire approuver une loi. Le moyen qu'on prend pour y réussir est toujours le même : on chasse à coups de pierre ou de bâton, du Champ de Mars ou du Forum, tous les gens du parti contraire, et l'on vote quand on est sûr d'avoir l'unanimité. Le procédé est violent, mais au moins on a voté, et les apparences sont sauves : la plupart n'en demandaient pas davantage. La grande difficulté consistait à prendre possession de la tribune et à s'y maintenir. On s'y installait dès le milieu de la nuit, avec une bonne troupe, et l'on empêchait les adversaires d'en approcher. Un récit fort

curieux de Cicéron qu'il a plusieurs fois reproduit peut nous donner quelque idée de ce qui se passait dans ces grandes émeutes. Il y a quelque intérêt à comparer ce qu'il nous raconte à ce que nous avons vu chez nous. D'abord, celui qui voulait soulever la foule, un tribun d'ordinaire, ordonnait de fermer les boutiques. C'était sans doute pour enlever à ceux qui commençaient à déserter les assemblées politiques tout prétexte à rester chez eux. Jetés ainsi dans la rue, on pensait qu'ils ne trouveraient rien de mieux à faire que de se rendre au Forum. De leur côté, les membres des clubs — il y en avait alors dans tous les quartiers (*collegia compitalicia*) — se rendaient aux lieux ordinaires de leurs réunions; on les enrégimentait, on en formait des compagnies, on leur indiquait un lieu de rendez-vous. Tout cela se passait au grand jour, sans souci de la police, qui n'existait pas, au milieu d'un carrefour, auprès d'un tribunal où le préteur rendait la justice. Des armes étaient préparées dans le temple de Castor, dont on obstruait les degrés, pour qu'on ne pût pas les venir prendre; puis, quand on les avait distribuées aux complices, on les lançait sur la foule désarmée, et ceux qui faisaient mine de résister, on les frappait sans pitié. Le lendemain, on était obligé d'éponger le Forum; on jetait les morts par la bouche de l'égout de Tarquin, qu'on voit encore grande ouverte du côté de la basilique Julia, et le Tibre roulait des cadavres dans ses eaux ensanglantées.

On comprend que ces violences, qui épouvantaient les honnêtes gens, aient souvent réussi; elles ont fait les succès de Clodius et amené l'exil de Cicéron. Mais on dut s'apercevoir assez vite qu'elles ne procuraient que des victoires passagères. A son tour le parti vaincu, s'il était riche, répandait de l'argent dans les tribus, gagnait, en les payant, les habitués des clubs, enrôlait des gladiateurs ou des esclaves; il n'avait qu'à user des mêmes moyens que ses adversaires pour provoquer une émeute en sens inverse qui produisait des effets contraires, et c'était toujours à recommencer. On ne pouvait espérer obtenir une supériorité durable que si l'on possédait une force disciplinée, obéissante, qu'on fût sûr d'avoir toujours sous la main. Puisque la violence et la corruption disposaient des votes au Forum, et que la foi politique, qui liait les citoyens à un parti, n'existait plus, il était naturel qu'on songeât à la remplacer par le respect et l'affection qui attachent le soldat à son chef et qu'on employât désormais

l'armée pour arriver à la conquête du premier rang. Marius d'abord, puis Sylla, le firent avec succès, et ils en donnèrent l'exemple aux autres. Les grands ambitieux, qui, vers l'époque du consulat de Cicéron, se disputaient le pouvoir, étaient bien décidés à faire comme eux, et nous voyons que tous cherchent le moyen d'avoir une armée à leur service. Pompée est pourvu ; il commande aux légions d'Orient, qui lui sont entièrement dévouées. S'il veut les amener en Italie, elles le suivront, et c'est ce qui épouvante ses rivaux. Crassus comprend bien que sa fortune ne suffira pas seule à lui donner la situation qu'il ambitionne. Il se souvient qu'il a fait la guerre avec honneur, et veut s'y remettre. Il dépense de grosses sommes pour susciter une affaire en Égypte, qui pourra lui fournir une occasion d'être mis à la tête d'une armée, et, comme il n'y réussit pas, il se jette dans cette folle expédition contre les Parthes, où il trouvera la mort. Il semble que César ait eu d'abord la pensée de ne conquérir le pouvoir que dans les luttes intérieures, et il s'obstine, pendant plusieurs années, à ne pas s'éloigner du Forum. Mais probablement la situation que Pompée s'est faite lui donne à réfléchir ; il voit bien qu'il n'aura pas raison des légions d'Orient avec des émeutes ou des bulletins de vote. Il songe un moment, comme Crassus, à tirer parti de l'affaire d'Égypte ; puis, arrivé au consulat, il machine la conquête des Gaules.

Catilina devait penser comme eux. Il voyait bien de quel intérêt il était pour lui de disposer d'une armée. Mais, comme il était pressé d'agir, il lui fallait l'avoir tout de suite, et les circonstances n'y étaient pas favorables. Rome se trouvait en paix avec le monde entier, ce qui lui était rarement arrivé, de sorte que, même s'il réussissait dans sa candidature, il n'avait guère de prétexte pour obtenir un commandement militaire important. D'ailleurs, était-ce bien à des légions qu'il devait s'adresser pour le genre de révolution qu'il préparait ? Quoique fort peu scrupuleuses, elles pouvaient y répugner. Il lui fallait des troupes d'un caractère particulier, prêtes à toutes les besognes. Ces troupes, il savait où les trouver ; il y avait partout, dans les provinces italiennes, et spécialement en Étrurie, d'anciens soldats de Sylla, auxquels le dictateur avait libéralement distribué cent mille lots de terre. Mais ces pillards de l'Asie avaient eu grand'peine à devenir d'honnêtes fermiers. Ils s'ennuyaient dans ces domaines qu'on leur avait donnés ; comme ils ne s'en-

tendaient guère à les faire valoir, ils étaient criblés de dettes et tracassés par les créanciers. Ils regrettaient leur ancien métier, qui leur avait été si profitable, et au premier signe qu'on leur ferait, ils étaient prêts à reprendre les armes. On savait bien qu'il ne manquerait pas de gens pour se joindre à eux. Partout ils allaient trouver des mécontens, des révoltés, qui s'associeraient à leur fortune. C'étaient surtout les anciens propriétaires des biens qu'après chaque victoire le vainqueur s'était appropriés, qui, se trouvant sans ressources, s'étaient fait brigands. Depuis la guerre sociale et les guerres civiles, toutes les routes en étaient infestées. Il y avait aussi les gladiateurs qu'on exerçait pour les jeux publics, dans de grandes écoles, et qui étaient toujours disposés à s'échapper dès qu'on entr'ouvrait la porte. Milon et beaucoup d'autres s'en formèrent comme une garde, qu'ils amenaient avec eux sur la place publique les jours de vote et d'élection. Il y avait enfin les pâtres qui gardaient les grands troupeaux dans les gorges sauvages de l'Apennin. Ils étaient pour les conspirateurs une très précieuse ressource. On racontait que le consul Antoine, qui passait son temps à s'enrichir par ses pillages et à se ruiner par ses débauches, ayant été réduit à vendre ses domaines et ses troupeaux, avait gardé les pâtres, pour s'en servir quand il voudrait faire quelque mauvais coup. Voilà de quels élémens la petite armée de Catilina se composait. Le centre de ce mouvement militaire devait être Fæsulæ (aujourd'hui Fiesole), au cœur de l'Étrurie. C'est là que Catilina réunit le gros de ses troupes, sous la conduite d'un ancien centurion de Sylla, Manlius ou Mallius, dans lequel il avait une pleine confiance. Tout ce qu'on nous dit de ce Manlius, c'est que c'était un brave soldat, et qu'il sut mourir avec courage.

VI

Nous venons de voir ce qu'on peut savoir — ou soupçonner — de ces troupes que Catilina avait réunies à Fæsulæ. Les conjurés de Rome étant plus en lumière et portant de grands noms, nous avons plus de renseignemens sur eux. Quand on connaît Catilina, on n'a pas de peine à imaginer comment tant de personnages importans s'attachèrent à lui. Pour ne pas remonter plus haut que ce qu'on appelle la première conjuration, nous avons vu que ce complot, qui n'était qu'un coup de main

peu préparé et mal exécuté, échoua par l'impéritie de quelques-uns et la lâcheté du plus grand nombre. Catilina n'avait rien perdu à cet échec; au contraire, il y gagna de s'être fait mieux connaître. Parmi tous ces gens faibles, hésitans, il s'était montré vigilant, énergique, prêt à tout : c'étaient les qualités d'un chef de parti. Aussi est-il probable que tous ceux qui cherchaient fortune prirent dès lors l'habitude de se grouper autour de lui. Pendant les deux années qui suivirent, il ne quitta pas Rome; il dut en profiter pour accroître le nombre de ses partisans. Salluste en désigne quelques-uns à propos de cette réunion du mois de juin 690, où il nous dit que Catilina dévoila ses projets à ses amis. Il n'a pas sans doute la prétention de les nommer tous; il prend les plus connus, les plus importans, ceux qui ont rempli les fonctions les plus élevées. Il s'y trouve deux anciens consuls, des préteurs, des questeurs et d'autres membres du Sénat. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'ils appartiennent tous aux rangs les plus élevés de la société romaine. Ce sont des Cornelii, des Calpurnii, des Statilii, de proches parens de Sylla, un Cassius, un Gabinius, un Fulvius Nobilior, les gens les plus connus de Rome. On n'est pas habitué à voir tant de personnages de ce rang figurer ensemble dans un complot révolutionnaire. C'est le caractère particulier de la conjuration de Catilina; elle est véritablement, comme l'appelle un poète de ce temps, un attentat de patriciens, *patricium nefas*.

A ces grands noms, Catilina en ajouta d'autres après son échec aux élections de 690. On nous dit qu'il chercha alors à se faire des adhérens nouveaux, et ce qui prouve qu'il n'avait rien perdu de son prestige, c'est qu'il y réussit. Nous savons par Cicéron que, parmi ceux qui grossirent en ce moment son parti, se trouvait Cælius. La conquête était d'importance : il n'y avait pas, dans la jeunesse de ce temps, de nom plus connu que le sien. Au Forum, on avait peur de sa parole mordante, et il était déjà regardé comme un orateur redoutable. Cicéron, qui l'avait formé, lui reprochait de ne pas savoir se contenir. « Il est plus violent que je ne voudrais, » disait-il; mais précisément ces violences faisaient sa popularité. En même temps, c'était un héros de la mode. On remarquait l'élégance de sa mise, l'éclat particulier de sa tunique de pourpre, et il ne paraissait en public qu'entouré d'un cortège d'admirateurs et d'amis.

Salluste ajoute que c'est alors aussi que Catilina s'affilia des

femmes qui appartenaient au plus grand monde. Les détails qu'il nous donne à ce propos, avec une certaine complaisance, sont de nature à piquer notre curiosité; mais surtout ils provoquent notre surprise, car nous avons toujours devant les yeux le type de la matrone romaine, tel qu'il se trouve chez les historiens et les moralistes. Je ne sais si ce type a jamais été bien exact, ceux qui nous le présentent étant fort suspects de trop vanter l'antiquité; mais assurément, à l'époque où nous sommes, il avait tout à fait cessé de l'être. Le relâchement des mœurs publiques, l'habitude du divorce, la loi qui remettait à la femme la libre disposition de sa fortune personnelle pour qu'elle pût l'emporter quand elle quittait son mari, avaient entièrement corrompu la famille. Aussi Catilina n'avait-il pas eu de peine à trouver, dans la haute société, de grandes dames « qui, après avoir longtemps satisfait tous leurs caprices en puisant dans la bourse de leurs amans, quand l'âge avait rendu leurs profits plus légers, s'étaient vues réduites à contracter des dettes immenses. » Elles avaient donc, pour entrer dans la conjuration, le même motif que tant de gens sans ressources, qui cherchaient à liquider une situation embarrassée par un bouleversement général. Mais il est vraisemblable qu'elles y étaient attirées aussi par la séduction qu'exerçait sur leur sexe celui qui en était le chef, et dans la vie duquel les femmes avaient tenu tant de place. C'est ce qui est arrivé plus tard, dans le grand complot formé contre Néron, et qui fut si près de réussir. Tacite nous dit qu'il comprenait non seulement des sénateurs et des chevaliers, mais encore des femmes qui s'y étaient engagées moins en haine du prince que par leur inclination pour Pison, un mauvais sujet du grand monde.

La plus importante de ces femmes que Catilina entraîna dans sa conjuration paraît bien avoir été Sempronia, de la famille des Gracques, la mère de ce Decimus Brutus, qui fut l'ami, puis l'un des meurtriers de César. Salluste nous a fait d'elle un portrait composé, à sa manière, de petites phrases détachées, que je veux reproduire, quoiqu'il soit bien connu, à cause du jour qu'il jette sur la société de ce temps. « Sempronia, dit-il, a souvent commis des actions qui demandaient l'audace d'un homme. Elle avait reçu du sort la naissance et la beauté; elle était heureuse en mari et en enfans. Instruite des lettres grecques et latines, elle savait la musique et la danse, plus qu'il n'est nécessaire à une femme honnête, et possédait encore d'autres talens,

qui ne servent qu'à enflammer la passion. Mais il n'y avait rien qui lui fût plus indifférent que la décence et l'honneur, et l'on aurait grand'peine à dire ce qu'elle tenait le moins à ménager de sa réputation ou de sa fortune. Elle cédait à ses désirs avec si peu de retenue qu'il lui était arrivé de s'offrir aux hommes plus souvent que d'être sollicitée par eux. Depuis longtemps déjà elle s'était habituée à manquer à sa parole, à nier avec serment une dette contractée, à se faire complice de quelque meurtre : la débauche et la gêne l'avaient précipitée jusqu'au fond de l'abîme. Et pourtant son esprit ne manquait pas d'agrément : elle faisait des vers, sa conversation était piquante, elle savait se servir à l'occasion d'un langage modeste, tendre ou provocant : en un mot, c'était une femme pleine d'enjouement et de grâce. »

Dans ce portrait où les contraires se heurtent, on retrouve à la fois les deux Salluste que nous connaissons : celui des premières années, quand il combattait sur le Forum les partisans des institutions anciennes, et qu'étant l'amant de la femme de Milon, qui, sans doute, ne valait guère mieux que Sempronia, il devait être disposé à plus d'indulgence pour elle : et le Salluste vieilli, qui s'était fait le prôneur des vertus antiques, ou, comme le disait un de ses ennemis, « le censeur impitoyable des vices des autres. » Sans prétendre que la sévérité du moraliste repentant soit imméritée, il me semble qu'il y a autre chose dans ce qu'il reproche à Sempronia et à celles qui lui ressemblaient que les emportemens d'une nature passionnée. Peut-être faut-il y voir aussi la révolte de femmes éprises d'émancipation, et qui cherchaient à opposer un idéal nouveau à celui de la matrone d'autrefois. Leur dessein est de conquérir toutes les attributions que d'injustes préjugés réservent ordinairement aux hommes. C'est un programme qui ne nous est pas inconnu. Elles veulent recevoir la même éducation, participer aux mêmes connaissances, jouir des mêmes libertés. Quand elles ont de l'esprit, elles croient avoir le droit de le montrer ; elles ne pensent pas que la modestie de leur sexe leur fasse un devoir de se taire en société et de retenir le bon mot qui leur vient sur les lèvres. Elles ont des amans, comme leurs maris ont des maîtresses, et ne se croient pas tenues d'en faire un mystère. On a vu du reste que le ménage de Sempronia n'en paraît pas fort troublé, et peut-être faut-il attribuer à la facilité du divorce cette tolérance réciproque : on s'accommode plus aisément d'une situation quand on sait qu'on pourra

la faire cesser dès qu'on le voudra. Chacun des époux vit de son côté et dispose de sa fortune comme il l'entend. La femme, qui n'est guère gênée par les tuteurs que la loi lui donne, et qui ne sont le plus souvent que des complaisans ou des complices, administre ses biens à sa fantaisie. Elle vend, elle achète, elle prête, elle emprunte, et elle ne rend pas. Pourquoi hésiteraient-elles à imiter ce qu'on fait si souvent autour d'elles? Soyons sûrs que Sempronia dut s'applaudir comme d'une conquête, quand elle s'attribua le droit, qui semblait plutôt réservé aux hommes, de faire banqueroute. Je crois bien qu'en s'engageant dans la conjuration, c'était encore un privilège des hommes qu'elle prétendait usurper. Elle entrait dans la politique, non pas en conseillère discrète, et comme derrière un voile, ce qui était souvent arrivé, mais ouvertement, au grand jour. Prendre part à une œuvre de violence qui allait révolter les honnêtes gens, n'était-ce pas une façon éclatante de rompre avec l'ancienne société et d'affirmer son indépendance?

On voit bien les raisons que pouvaient avoir Sempronia et les autres pour écouter les propositions de Catilina; mais Catilina, quels motifs avait-il de les leur faire? Il est difficile de croire Appien, qui nous dit qu'elles devaient lui apporter l'argent dont il avait si grand besoin, quand on sait que la plupart d'entre elles n'étaient pas plus riches que lui. L'opinion de Salluste est plus vraisemblable. Il prétend que, comme elles avaient conservé, malgré leur détresse, un grand train de maison, il voulait profiter de cette multitude d'esclaves, qui remplissaient leurs demeures, pour mettre le feu à Rome, quand le moment serait venu. Salluste ajoute que Catilina comptait aussi sur elles pour gagner leurs maris à sa cause, ou, s'ils refusaient, pour les assassiner. Ce ton de parfaite indifférence avec lequel, à la fin d'une phrase, sans ajouter un mot, il nous donne ce détail atroce, montre bien qu'il n'en éprouvait aucune surprise. La femme romaine, en général, n'est pas tendre et douce de sa nature. Dans celle que le paysan du Latium ou de la Sabine choisit « pour lui donner des enfans, » les qualités qu'il préfère sont le sérieux et l'énergie. Sur le théâtre de Rome, la grâce, la tendresse, la passion sont réservées aux courtisanes : la femme de naissance libre est d'ordinaire raisonneuse et revêche. Quoiqu'elle dise quelque part qu'elle s'incline « devant la majesté de l'homme, » elle lui tient tête résolument, elle s'insurge contre lui, et l'histoire nous

prouve qu'elle est allée quelquefois bien plus loin que de le chicaner. Est-il possible de comprendre que, pendant la guerre des Samnites, à la grande époque des vertus romaines, on ait découvert tout un vaste complot formé par les femmes pour empoisonner leurs maris? Tite-Live ne l'a pas inventé, puisqu'il n'en parle qu'à regret, et qu'il affirme que cent soixante-dix d'entre elles furent convaincues et condamnées à mourir par les tribunaux de famille. Plus tard, dans l'affaire des Bacchanales, beaucoup de femmes furent compromises, et on les accusa de joindre aux folies du mysticisme oriental des crimes de toute sorte. On comprend, quand on se souvient de ces précédens, qu'elles aient eu encore moins de scrupule à commettre des assassinats, à une époque où l'assassinat était si fréquent parmi les hommes. C'était encore une manière de se mettre à leur niveau.

Nous voudrions bien qu'il nous fût possible de pousser plus loin cette étude un peu sommaire; il nous importerait surtout de pouvoir apprécier, au moins d'une manière approximative, la force réelle des différens groupes dont la conjuration se composait. Par malheur, les renseignemens nous manquent, ou bien ceux qu'on nous donne sont incomplets et contradictoires. Même sur le chiffre exact du rassemblement qui s'était formé en Étrurie, quoiqu'il agît au grand jour et que, par conséquent, il fût plus facile de l'évaluer, les écrivains ne sont pas d'accord. Salluste prétend qu'au début, il ne comprenait que 2 000 hommes ; il ajoute, il est vrai, que ce nombre s'est vite augmenté. Cependant, il ne paraît pas croire qu'il ait jamais dépassé 10 à 12 000 hommes, puisqu'il dit que Catilina n'en forma que deux légions. Plutarque et Appien parlent de 20 000 hommes, et ce chiffre paraît assez vraisemblable quand on songe aux troupes que le gouvernement crut devoir leur opposer. C'était déjà une petite armée et destinée à s'accroître très vite. A la vérité, le quart à peine possédait des armes véritables ; les autres se servaient de méchantes javelines, de faux ou même de bâtons durcis au feu. Mais c'étaient des soldats braves, résolus, le reste des vieilles bandes de Sylla.

Pour les conjurés de Rome, nous sommes encore plus embarrassés ; les historiens, qui nous citent des noms, ne nous donnent aucun chiffre. Mais peut-être, après tout, est-il assez inutile de chercher à savoir si ceux qui s'étaient formellement engagés à Catilina étaient nombreux ou non, puisqu'on nous dit

que ce qui faisait la force réelle du complot était moins la participation directe de quelques-uns que la connivence secrète de presque tous. Cicéron le fait bien comprendre dans un passage très significatif de la seconde *Catilinaire*. Il veut y faire une énumération aussi complète que possible de ceux qu'il regarde de quelque manière comme des partisans de Catilina ; il les divise en six classes qu'il énumère et décrit l'une après l'autre. Mais, quand on regarde de près, on voit bien que, de ces six classes, il n'y en a que deux ou trois tout au plus qui soient composées de gens véritablement affiliés à la conjuration. Les autres ne la favorisent qu'en secret ; ils sont prêts à s'y associer ouvertement le jour où elle éclatera et si elle a quelques chances de réussir. A la rigueur, Cicéron a le droit de les dénoncer comme des complices, car Catilina ne tenterait pas son entreprise s'il ne comptait sur eux ; pourtant ce ne sont pas des conjurés véritables : ils n'ont fait aucune promesse, ils ne sont liés par aucun serment ; ils attendent que les événemens se dessinent. Cette disposition que Cicéron attribue surtout aux grands seigneurs endettés, aux politiques déçus, Salluste l'étend à tout le peuple. Il affirme « que non seulement les conjurés, mais le peuple entier approuvaient les desseins de Catilina, et que s'il l'emportait à la première rencontre ou pour peu que le résultat parût incertain, la république était perdue. » Catilina n'en doutait pas ; au delà de ses adhérens décidés, des amis qu'il réunissait, la nuit, « dans un endroit retiré de sa maison » ou chez Porcius Læca, il apercevait la foule des autres qu'il savait prêts à le suivre, et c'est ce qui lui donnait tant de confiance. Qu'importait le nombre de ceux qui jetteraient les premières torches, si la multitude, dès qu'elle verrait luire l'incendie, devait accourir à leur aide ? C'est un signal qu'on attendait, et il suffisait de quelques gens résolus pour le donner.

C'est là précisément ce qui fait pour Cicéron et le Sénat le danger de la situation. Ils savent que les conspirateurs sont prêts, qu'ils comptent sur la sympathie du plus grand nombre, et qu'une émeute, en quelques heures, peut devenir une révolution : ils ont bien raison d'être effrayés.

GASTON BOISSIER.

JULIE DE LESPINASSE [1]

I

LES ANNÉES DE JEUNESSE

I

Au centre de la ville de Lyon, le long du quai bordant la rive droite de la Saône, se dresse une vaste construction, destinée à servir d'abri aux expositions de peinture. Cet édifice couvre l'espace qu'occupait récemment encore l'ancienne place de la Douane (2), aujourd'hui disparue. Sur cette place minuscule, dans un logis de modeste apparence, vivait, aux environs de l'an 1730, le sieur Louis Basiliac, « chirurgien de la maréchaussée, » avec dame Madeleine Ganivet, son épouse, qui exerçait l'état de sage-femme. En ce quartier peu élégant, presque exclusivement habité par de petits bourgeois et par des artisans, Basiliac jouissait, semble-t-il, d'une sorte de réputation locale, due à son caractère honnête et à sa longue expérience du métier. Ce fut dans cette discrète demeure et chez ce couple respectable,

(1) *Principales sources inédites.* — Archives particulières : Archives du comte de Villeneuve-Guibert. — Archives du marquis de Vichy. — Archives du marquis d'Albon. — Documens tirés des archives de la maison de Villa-Hermosa. — Archives du marquis d'Estampes. — Archives du château de Coppet. — Archives du comte de Rochambeau (ancienne collection Minoret).

— Dépôts publics : Manuscrits de la bibliothèque de Roanne. — Manuscrits de la Bibliothèque nationale. — Archives municipales et départementales de Lyon. — Archives départementales de Mâcon. — Manuscrits du British Museum, etc., etc.

(2) Plus anciennement appelée place de la Grande Douane.

qu'un certain soir de novembre 1732, s'installa, pour y faire ses couches, avec des allures de mystère, une femme au visage doux et fin, jolie et séduisante, encore qu'elle ne fût plus dans la première jeunesse, et dont la mise, les manières, le langage décelaient une tout autre origine que celle des clientes ordinaires des époux Basiliac. Peu après, le 9 novembre, l'inconnue était prise des grandes douleurs de l'enfantement : elle mettait au monde, le même jour, une petite fille, frêle et menue, bien constituée pourtant et d'aspect fort vivace.

Le lendemain, on porta l'enfant dans l'église de Saint-Paul, qui se trouvait tout contre, une des plus vieilles et des plus curieuses de la ville. Le sieur Ambroise, vicaire, procéda sur l'heure au baptême, ayant pour assistans Basiliac et sa femme, l'un parrain et l'autre marraine, et deux autres témoins dont les noms restent ignorés ; après quoi, le vicaire inscrivit de sa main dans le registre paroissial l'acte dont voici la teneur (1) :

« Le 10 novembre 1732 a été baptisée Julie-Jeanne-Éléonore de l'Espinasse, née hier, fille légitime de Claude l'Espinasse, bourgeois de Lion, et dame Julie Navarre, son épouse. Le parrain, sieur Louis Basiliac, chirurgien-juré de Lion, la marraine, dame Julie Lechot, représentée par dame Madeleine Ganivet, épouse dudit sieur Basiliac ; et ledit enfant est né chez le sieur Basiliac. Le père n'a signé pour être absent, et deux témoins ont suppléé avec le parrain et la marraine. En foi de ce

« Basiliac, Ambroise, vicaire. »

Plus tard, et d'une autre encre, une main demeurée inconnue ajouta *il* devant légitime, biffa les mots de *son épouse*, et mit en marge une croix, ce qui, dans ce registre, est l'indice habituel des naissances irrégulières.

Le père et la mère indiqués, Claude l'Espinasse et Julie Navarre, sont personnages imaginaires, dont nulle trace n'exista jamais dans les registres de la ville ; mais les prénoms de Julie et Claude étaient ceux d'une grande dame, dont s'occupait beaucoup

(1) L'extrait baptistaire de Mlle de Lespinasse a été publié en 1810 dans la première édition des *Lettres de Mme du Deffand*, puis en 1877, par M. Eugène Asse, d'après une copie faite, en 1754, par le notaire de Mlle de Lespinasse. Ces deux textes diffèrent quelque peu entre eux ; aucun d'eux n'est d'ailleurs entièrement conforme au texte original, que je donne ici pour la première fois d'après la minute du registre de l'église de Saint-Paul, conservé aux archives municipales de Lyon.

alors la chronique scandaleuse de Lyon ; et quant au nom de l'Espinasse (1), c'était celui d'une terre entrée dans la famille d'Albon dans le courant du xve siècle, par le mariage d'Alix de l'Espinasse (2) avec Guillaume d'Albon, seigneur de Saint-Forgeux. En rédigeant ainsi l'acte baptistaire de sa fille, la cliente du sieur Basiliac se désignait elle-même de la plus transparente façon.

Il n'est personne qui ne connaisse l'illustration et l'ancienneté de la maison d'Albon, qui donnait, dès le xiie siècle, des gouverneurs au Dauphiné, et dont, pendant un temps, telles étaient la richesse et la puissance territoriales, qu'il fut question, dit-on, « d'ériger ses possessions en royaume, parce qu'elles en avaient l'étendue (3). » De cette race militaire, dont plus d'un rejeton marqua dans notre histoire, le plus célèbre fut sans doute le maréchal de Saint-André (4), le héros des guerres de la Ligue, dont la bataille de Dreux termina la carrière. Au début du xviiie siècle, la famille était partagée en deux branches, — les comtes de Saint-Marcel et les marquis de Saint-Forgeux, — dont chacune était représentée par un unique enfant : Claude d'Albon, comte de Saint-Marcel, né à Roanne le 25 juin 1687, et Julie-Claude-Hilaire d'Albon, née à Lyon le 28 juillet 1695. Cette dernière, orpheline de mère à trois ans, et confiée, dès cet âge, aux soins d'un père dont l'existence paraît avoir été peu édifiante, passait avec raison pour une des riches héritières du pays : du côté paternel, elle devait posséder un jour le marquisat de Saint-Forgeux, tandis que de sa mère défunte elle tenait la principauté d'Yvetot, dont elle portait le titre et dont les revenus lui constituaient une dot considérable. On concevra sans peine que, dans l'une et l'autre famille, la pensée soit venue de réunir sur la tête d'un d'Albon un si beau patrimoine : de ce désir naquit le projet d'un mariage entre les deux cousins. Que les futurs se convinssent et que leurs humeurs s'accordassent, s'inquiéter de pareils détails ne cadrait guère avec les mœurs de

(1) Dans les mémoires du temps et dans les actes juridiques, le nom de l'héroïne de cette étude est écrit tantôt *de l'Espinasse*, tantôt *de Lespinasse*, tantôt *Lespinasse* tout court. J'ai adopté au cours de mon récit l'orthographe qu'elle employait elle-même quand elle signait son nom, c'est-à-dire *de Lespinasse*.

(2) Fille d'Hugues de l'Espinasse, seigneur de Saint-André, près Roanne. — Arch. nat., m 259.

(3) *Histoire de la principauté d'Yvetot*, par Beaucousin.

(4) Jacques d'Albon, maréchal de Saint-André, 1524-1562.

l'époque. L'affaire fut promptement bâclée; la dispense nécessaire, pour cause de parenté, fut expédiée par l'archevêque de Lyon; le 10 février 1711, le contrat fut signé dans le château d'Avauges, et la noce célébrée à Lyon quelques semaines plus tard (1).

Julie d'Albon avait seize ans quand eut lieu l'événement qui engageait sa destinée. Une peinture fort intéressante, que j'ai pu admirer dans le château d'Avauges, la représente plus âgée de quelques années : c'est une femme mince et svelte, aux traits fins, au visage ovale, avec des cheveux châtain clair, des yeux noirs veloutés, languissans, qui semblent chargés de rêverie. Sans le nez un peu long, cet ensemble serait d'une beauté régulière; mais le caractère dominant est un grand charme de douceur, une expression mélancolique, « touchante, » pour parler le langage du temps, comme résignée d'avance aux malheurs que l'avenir réservait encore en suspens. Les premières années du mariage furent cependant, sinon heureuses, du moins exemptes de catastrophes. La naissance de plusieurs enfans prouve en tous cas la vie commune. Ce fut d'abord une fille, Marie-Camille-Diane (2), née en 1716, deux autres filles encore qui moururent en bas âge, enfin en 1724, un fils, Camille-Alix-Éléonor-Marie (3), dont la venue au monde, longuement et impatiemment attendue, assurait la continuation de la race. C'est à dater de ce moment que les choses se gâtèrent, au point de provoquer la destruction du foyer conjugal et la séparation définitive des deux époux.

Sur les causes et les circonstances d'une telle résolution plane une obscurité qu'aucun effort n'a pu jusqu'à présent percer. Ce que l'on peut conjecturer avec toute vraisemblance, c'est que l'homme eut les premiers torts et que ces torts furent graves. La preuve en est dans ce fait éloquent que la garde des deux enfans fut, dès le premier jour, confiée à la comtesse d'Albon, et que celle-ci, malgré ses écarts ultérieurs de conduite, les conserva près d'elle jusqu'à sa mort, sans qu'on trouve de la part du comte, — bien qu'à coup sûr il eût la partie belle, — trace d'une protestation ou d'une réclamation quelconque. Il s'établit

(1) Archives d'Avauges. — Archives nationales, m. 259.

(2) Née le 4 décembre 1716, mariée en 1739 au comte Gaspard de Vichy.

(3) Né le 11 novembre 1724. Les deux filles mortes jeunes vinrent au monde le 6 janvier 1719 et le 21 décembre 1721.

dans la ville de Roanne, où il vécut de longues années dans l'ombre et la retraite (1), ignoré, silencieux, et ne tenant, semble-t-il, aucune place dans l'existence des siens. La comtesse d'Albon, au contraire, continua d'habiter dans ses terres de famille, le plus souvent en son château d'Avauges, et quelquefois à Lyon, où elle possédait un hôtel. Restée seule à trente ans, jolie, aimante et romanesque, — telle la révèle le peu que l'on sait sur son compte, — il était à prévoir que, de quelque façon, elle comblerait le vide de son cœur. De fait, peu d'années s'écoulèrent sans qu'elle contractât une liaison, liaison longue et sérieuse, et presque publiquement avouée, comme il était alors d'usage. Ne sommes-nous pas en effet dans un temps où la vertu, pour la plupart des femmes, consiste à n'avoir qu'un amant, et la morale à lui rester fidèle? un temps où, dans un recueil de conseils, une sorte de guide de conscience, écrit par une plume féminine, on lit ces lignes ingénues : « Madame a-t-elle un amant! On demande *quel il est;* la réputation d'une femme dépend de la réponse qu'on va faire. Dans le siècle où nous vivons, ce n'est pas tant notre attachement qui nous déshonore que son objet. » Un temps enfin où Bachaumont, rédigeant ses Mémoires, discute avec sérénité la question de savoir s'il est le fils du mari de sa mère ou d'un parent qui fréquentait chez elle, et se décide d'après la ressemblance (2). Quoi qu'il en soit, et que l'histoire ait ou non causé du scandale, il est certain qu'elle fit du bruit dans tout le voisinage ; et dans la ville de Lyon, au témoignage de Mme du Deffand, « il n'y avait personne » qui ne fût au courant de cette amoureuse aventure.

Julie de Lespinasse fut, comme nous l'avons vu, le gage de cet attachement, mais non le seul ni le premier. Le 14 juin 1731, Mme d'Albon mettait au monde un fils, auquel, en guise de signature, elle donnait son prénom d'Hilaire, et qui fut baptisé à Lyon dans la paroisse de Saint-Nizier, comme « fils de Jean Hubert, marchand, et de Catherine Blando (3). » Disons dès à présent que, dans l'histoire qui nous occupe, cet enfant ne joue aucun rôle. Il fut élevé secrètement, à l'écart, dans quelque monastère de Lyon. A l'âge de dix-huit ans, le 13 avril 1750,

(1) Le comte d'Albon mourut à Roanne en 1771 (Journal inédit du marquis de Vichy).

(2) *Portraits intimes du XVIIIe siècle*, par Goncourt.

(3) Registre paroissial de l'église Saint-Nizier, à Lyon.

se conformant au vœu exprimé par sa mère et doté par ses soins d'une somme de quelques milliers de livres, il prenait l'habit de novice aux Cordeliers de Saint-Bonaventure (1); l'année suivante, il prononçait ses vœux; et tout donne à penser, bien qu'on perde sa trace à partir de cette date, qu'il termina sa vie dans la paix et l'oubli du cloître. C'est vingt mois après la naissance d'Hilaire que vit le jour chez le sieur Basiliac, dans les circonstances qu'on a lues, cette jeune sœur, dont la destinée devait être à la fois bien plus éclatante et beaucoup moins heureuse.

II

Ici se pose un problème de nature délicate, auquel s'est appliquée, sans parvenir à le résoudre, la légitime curiosité de tous les biographes : quel homme fut le héros de ce roman d'amour? Comment s'appelait le père de Mlle de Lespinasse? Les mémorialistes du temps observent sur ce point le plus complet silence, et cette belle discrétion doit être mise, sans doute, sur le compte de leur ignorance. Quand Mlle de Lespinasse parvint à la notoriété, un tiers de siècle avait passé sur un scandale, qui ressemblait au surplus à tant d'autres; Mme d'Albon, depuis vingt ans, reposait dans la tombe; l'histoire, d'ailleurs, s'était passée dans une région lointaine, et les échos de la province n'arrivaient guère alors aux oreilles parisiennes. Les rares personnes informées du secret étaient intéressées à n'en rien divulguer. Ainsi s'explique naturellement la réserve gardée par les contemporains.

Un seul, au lendemain de la mort de Mlle de Lespinasse, essaya de lever le voile qui recouvrait son origine; c'est Bachaumont (2), qui écrit hardiment : « L'on sait aujourd'hui que Mlle de Lespinasse était bâtarde du cardinal de Tencin, comme d'Alembert est bâtard de Mme de Tencin; identité d'origine et espèce de parenté, cause des liaisons de ces deux personnes. » Cette ingénieuse supposition ne mérite, par malheur, aucune espèce de créance et ne résiste pas à l'examen. Tencin (3), lors

(1) Arch. départ. du Rhône. Registre des vêtures et professions.

(2) *Mémoires secrets de la république des lettres*, 31 mai 1776.

(3) Pierre Guérin de Tencin, 1680-1758, archevêque d'Embrun en 1724, puis nommé archevêque de Lyon en 1740. A l'époque de cette dernière nomination, il

de la naissance de Julie, avait cinquante-deux ans sonnés; son âge et son physique se prêtaient mal au rôle de séducteur. A cette époque, au reste, il vivait à cent lieues de Lyon, où il ne séjourna que dix années plus tard; alors archevêque d'Embrun, il résidait continuellement dans son lointain diocèse, tout occupé de la lutte acharnée qu'il avait à soutenir contre son suffragant, — Soanen, évêque de Senez, l'une des colonnes du jansénisme, — et n'ayant guère l'esprit aux galantes entreprises. Ajoutons que les lettres, aujourd'hui publiées, de Mme du Deffand suffiraient à elles seules à détruire cette légende : « M. le cardinal de Tencin, écrit-elle en parlant de Mlle de Lespinasse, la rencontra chez moi dans la visite qu'il me rendit; *il me demanda qui elle était;* je ne fis pas difficulté de lui en faire confidence (1)... » L'assertion du gazetier ne repose sur d'autre fondement que la communauté d'existence entre d'Alembert et Julie, et l'irrégularité de leur double origine; c'est sur cette base fragile qu'il a construit tout son petit roman.

Le champ demeurait donc ouvert aux hypothèses et le mystère risquait de ne jamais être éclairci, quand un hasard heureux m'a mis sur une piste nouvelle, qui, à défaut d'absolue certitude, mène, semble-t-il, à la solution du problème. J'ai dit jadis, dans un autre ouvrage (2), quelle étroite familiarité régna longtemps entre Mme Geoffrin et Mlle de Lespinasse. Dans le célèbre hôtel de la rue Saint-Honoré, cette dernière, douze années durant, fut, peut-on dire, chez elle, y passant plusieurs heures chaque jour, et trouvant constamment en la vieille maîtresse du logis la plus sage des conseillères, la plus généreuse des protectrices, quelque chose comme une seconde mère. Si une personne reçut jamais les confidences intimes de Mlle de Lespinasse, ce fut assurément cette fidèle et discrète amie. Or, dans les notes, destinées à son propre usage, où elle consignait tous les soirs ses souvenirs personnels ou les informations reçues dans la journée, la fille de Mme Geoffrin, Mme de la Ferté-Imbault, au cours des pages qu'elle consacre à la commensale de sa mère, revient à deux reprises sur le secret de sa naissance : « Elle était, écrit-elle, la fille bâtarde du frère de Mme du Deffand

se trouvait à Rome pour assister au Conclave, et il ne prit possession de son siège qu'en 1742.

(1) Lettre du 30 mars 1754 à la duchesse de Luynes.

(2) *Le Royaume de la rue Saint-Honoré*, p. 345 et suivantes.

et de la comtesse d'Albon. » Plus loin encore, elle l'appelle en passant « la nièce bâtarde de Mme du Deffand (1). » On sait que cette dernière se nommait, de son nom de fille, Marie de Vichy-Champrond. On lui connaît deux frères (2) : l'un, beaucoup plus jeune qu'elle, entra de bonne heure dans les ordres, et mourut chanoine-trésorier de la Sainte-Chapelle à Paris; l'autre, Gaspard de Vichy, né à Champrond en l'an 1695, était son aîné de deux ans; c'est de celui-là seul qu'il peut être question.

La famille des comtes de Vichy, de bonne et vieille noblesse, établie de longue date dans le Forez et dans le Mâconnais, parmi beaucoup de belles alliances en comptait une récente avec les d'Albon, leurs voisins. En 1630, Hilaire d'Albon (3) s'était mariée au comte Gaspard de Vichy, bisaïeul de celui dont je viens de citer le nom. Par suite de cette parenté proche et de la proximité de leurs résidences respectives, les relations étaient fréquentes entre les deux familles; et l'on imagine aisément qu'étant cousins, voisins et tous deux du même âge, Julie d'Albon et Gaspard de Vichy eussent eu de nombreuses occasions de se connaître et de se lier. Il est vrai que Gaspard, entré à vingt ans au service, employé dans toutes les campagnes de la première moitié du règne de Louis XV, était souvent au loin, à la guerre ou en garnison; mais justement, à l'époque de la crise qui bouleversa l'existence de la comtesse d'Albon, de 1727 à 1733, les loisirs d'une période de paix le rapprochèrent des siens et facilitèrent la liaison que révèle sans détour Mme de la Ferté-Imbault.

Toutefois, malgré le témoignage réitéré de la fille de Mme Geoffrin, le doute serait encore permis, si de sérieux indices ne venaient à l'appui de cette affirmation. D'abord ainsi se justifient le singulier et subit intérêt que Mme du Deffand prendra, dès la première rencontre, à cette jeune fille mise sur sa route par le hasard d'une brève villégiature, l'ardeur qu'elle déploiera, malgré toutes les oppositions, pour l'entraîner à Paris auprès d'elle, le pied d'égalité sur lequel, du jour au lendemain, elle l'établira sous son toit, le soin jaloux avec lequel elle évitera toute

(1) Souvenirs inédits de la marquise de la Ferté-Imbault. Archives du marquis d'Estampes.

(2) Elle avait en outre une sœur qui fut la marquise d'Aulan.

(3) Fille de Pierre d'Albon, qui fut l'aïeul de la mère de Mlle de Lespinasse.

interrogation sur le mystère de sa naissance, et plus tard enfin sa colère, son indignation violente, alors qu'elle se croira trahie, non par une étrangère dont un simple contrat a fait son associée, mais par une personne de son sang, à laquelle elle s'est efforcée de refaire un foyer et de rendre une famille. Je ne fais qu'indiquer ici, ayant à y revenir par la suite, l'analogie frappante d'humeur, de goûts, de tour d'esprit, qu'on remarque entre les deux femmes et qu'une même origine explique de façon naturelle; et je passe à d'autres raisons, tirées de la correspondance de Mlle de Lespinasse. J'entends par là certains passages des lettres qu'elle adresse à Guibert et à Condorcet, passages qui semblaient jusqu'ici ou peu intelligibles ou singulièrement excessifs : « Quelque jour, écrit-elle à l'un (1), je vous conterai des choses qu'on ne trouve point dans les romans de Prévost ni de Richardson. Mon histoire est un composé de circonstances si funestes, que cela m'a prouvé que le vrai n'est souvent pas vraisemblable... Ah! combien les hommes sont cruels! Les tigres sont encore bons auprès d'eux! » Ainsi parle-t-elle à Guibert; et c'est sur le même ton tragique qu'elle s'exprime avec Condorcet (2) : « Moi qui n'ai connu que la douleur et la souffrance, moi qui n'ai éprouvé que des *atrocités* des gens de qui je devais attendre du soulagement!... »

Ces expressions seraient bien violentes pour peindre la situation, — malheureusement trop ordinaire, — d'un enfant né hors du mariage et subissant les conséquences d'une faute dont il n'est pas coupable. Mais tout s'éclaire si l'on admet la paternité de Gaspard de Vichy. Ce dernier, en effet, sept ans après la naissance de Julie (3), épousait la fille légitime de la comtesse d'Albon, Marie-Camille-Diane, alors dans sa vingt-quatrième année. Qu'un homme s'unisse à la fille de son ancienne maîtresse, la chose, si répréhensible qu'elle soit, n'est certainement pas sans exemple, surtout au siècle où la chose se passa; mais l'affaire ici se complique de l'existence de cette bâtarde, élevée, sous un nom supposé, par une mère qui voudrait et qui ne peut la reconnaître, auprès d'un père qui est en même temps son beau-frère, et dont les intérêts, par suite, sont opposés à ceux de sa fille naturelle. On imagine quels conflits douloureux, quels tiraille-

(1) Lettre au comte de Guibert du 26 août 1774.
(2) Lettre du 19 octobre 1773.
(3) En 1739. Le comte de Vichy avait alors quarante-quatre ans.

mens cruels, ne put manquer d'amener cet étrange imbroglio.

Ce que l'on sait du caractère de Gaspard de Vichy n'est pas, il faut l'avouer, en désaccord avec cette conduite immorale. Sauf « l'abbé de Champrond, » le trésorier de la Sainte-Chapelle, d'âme simple et d'humeur débonnaire, tous les Vichy de cette génération, le frère aussi bien que les sœurs, — Mmes du Deffand et d'Aulan, — nous apparaissent sous les mêmes traits et sont coulés dans le même moule : tous gens d'esprit, cultivés, séduisans, mais égoïstes, durs, autoritaires, cyniques dans les propos, sans scrupules dans les actes. « Il faut convenir qu'ils sont bien singuliers, dit une personne du temps, payée pour les bien connaître. Le pauvre abbé a foncièrement bon cœur; mais pour les autres, je crois qu'ils ne savent pas trop s'ils en ont un (1) ! » Ce témoignage émane de la propre femme de Gaspard, et c'est à ses enfans qu'elle fait cette triste confidence.

Avant de clore cette argumentation, il reste à relever certains faits significatifs, qui résultent des documens qu'une bonne fortune a mis entre mes mains. Du mariage du comte de Vichy avec Diane d'Albon, naquit, l'année d'après, un fils, Abel-Marie-Claude (2), lequel fut à la fois, d'après ce que j'ai dit plus haut, le frère et le neveu de Mlle de Lespinasse. Pour cet enfant, de huit ans plus jeune qu'elle, elle se prit d'une spéciale tendresse; dans la correspondance qu'elle entretint constamment avec lui (3), et dont je ferai grand usage au cours de cette étude, on ne peut méconnaître un accent tout particulier, celui d'une sœur aînée, pleine de sollicitude et doucement maternelle, qui, sans l'avouer ouvertement, se sent le droit et le devoir de veiller sur celui dont le bonheur, répète-t-elle fréquemment, lui est « plus cher et plus précieux que toute chose en ce monde. » Elle, si indifférente, pour ne pas dire hostile, à tout ce qui, de près ou de loin, tient à la famille d'Albon, elle qui écrira railleusement à Abel de Vichy : « Il me semble que vous ne voyez guère ou point vos parens d'Albon; cela viendrait-il de ce que vous ne

(1) Lettre de la comtesse de Vichy, du 1er janvier 1768. Archives de Roanne.

(2) Né le 8 octobre 1740 et connu sous le nom de marquis de Vichy; nous le retrouverons fréquemment dans la suite de ce récit. Le comte et la comtesse Gaspard de Vichy eurent un autre fils, Alexandre-Mariette, né le 21 avril 1743, qui mourut encore jeune, après avoir donné de grands chagrins à sa famille, dont il vécut presque toujours séparé.

(3) Cette correspondance inédite se trouve mi-partie à la bibliothèque municipale de Roanne, mi-partie dans les archives du marquis de Vichy, qui me l'a gracieusement communiquée.

vous en souciez guère? Cela serait bien naturel; » elle qui tracera froidement ces lignes : « Vous ne me dites pas si le petit d'Albon continue à vouloir être prêtre, ou s'il tranchera la difficulté par mourir de la poitrine ? Ce serait bien dommage... au moins quant à la figure; » cette même femme, au contraire, lorsqu'il s'agit du fils de Gaspard de Vichy, se passionne ardemment pour tout ce qui le touche, pour sa femme, lorsqu'il se marie, pour ses enfans, « qu'elle aime à la folie; » elle le dirige dans toute la conduite de sa vie, dans sa carrière, dans ses rapports avec les siens, dans la gestion de sa fortune; elle se donne un mal infini pour obtenir son avancement, tant qu'il appartient à l'armée, et la croix de Saint-Louis, quand il abandonne le service : elle sort de son lit, malade et grelottant la fièvre, afin de solliciter pour son compte : « Il y a un siècle, s'écrie-t-elle, que je n'ai fait un aussi grand tour de force que celui que je viens de faire pour vous! »

Et à chaque page, dans cette correspondance, ce sont des formules caressantes, où s'épanche la tendresse de son cœur fraternel : « Tout ce qui vous intéresse m'est cher, et je trouverai qu'il manquera toujours quelque chose à mon bonheur, tant que je serai condamnée à vivre loin de vous... Je vous aimais à la folie, quand vous étiez enfant; mon sentiment est le même, et il durera autant que ma vie... Je ne fais pour vous que la seule chose dont on ne doive pas remercier, c'est de vous aimer de tout mon cœur... » Dans une des premières lettres qu'elle lui écrit après l'avoir quitté, elle réprimande doucement l'adolescent qu'il est encore sur le ton trop cérémonieux dont il use envers elle : « Je sais que vous êtes bien grand, bien *conséquentieux*, mais souvenez-vous que je vous ai vu *pas plus haut que cela*, que j'étais alors votre bonne amie de nom, et qu'actuellement, je le suis de fait. Ainsi, je vous en prie, ne nous interdisons point les noms qui servent à exprimer l'amitié; je ne veux point de *Mademoiselle* dans vos lettres. En public, il faut bien se conformer à l'usage, mais, de vous à moi, je ne veux rien perdre. »

La réserve du jeune Vichy se conçoit d'ailleurs aisément, car il semble prouvé qu'il ignora longtemps la vérité sur l'ascendance paternelle de Julie. Dans une lettre où celle-ci l'entretient, en termes voilés, du veto jadis opposé par Gaspard de Vichy au projet caressé par la comtesse d'Albon de donner à sa fille un état légitime : « Tout cela, mon cher ami, lui échappe-t-il de

dire, est peut-être encore une énigme pour vous; mais votre mère vous en dira le mot (1). » Intrigué, le jeune homme interrogea la comtesse de Vichy : il sut enfin le douloureux secret, et la révolte de son cœur honnête perce dans la note laconique qu'il inscrit, le soir même, dans son journal intime : « J'ai eu une grande conversation avec ma mère au sujet de Mlle de Lespinasse. Ce sont des horreurs (2) ! » A dater de ce jour, son affection pour cette sœur malheureuse devient plus tendre et plus active ; il vient à Paris pour la voir, lui mène sa femme et ses enfans, prend plus hardiment son parti contre ceux qui l'attaquent; lors de sa dernière maladie, il s'installera à son chevet, pour ne pas la quitter jusqu'au souffle suprême : « Mon neveu, — écrit Mme du Deffand au lendemain de la mort, — a voulu voir le testament. *Il prétend qu'il était en droit de l'exiger*, et il fallait bien que cela fût, puisqu'on le lui a montré. »

On excusera la longueur de cette discussion, — où j'ai dû plus d'une fois anticiper sur les événemens à venir, — en se rappelant qu'il s'agissait de trouver le mot d'une énigme regardée comme indéchiffrable, et de fixer un point, jusqu'à présent obscur, de l'histoire littéraire. A défaut de preuves matérielles, bien rares en pareille occurrence, cet ensemble de preuves morales doit suffire, ce me semble, à entraîner la conviction. Aussi, tenant désormais pour acquise la filiation de l'héroïne de cette étude, je reprends le récit de ses premières années.

III

Si les mémoires du temps sont muets sur la question de la paternité, quelques-uns, en revanche, donnent des détails sur l'enfance de Julie ; le malheur est que ces détails sont, pour la plupart, purement imaginaires. La relation la plus complète, comme aussi la plus inexacte, est celle que l'on doit à La Harpe. C'est tout un drame en raccourci, auquel ne manque aucun élément d'intérêt : enlèvement de l'enfant par le mari trompé, séquestration au fond d'un couvent de province, où la mère éplorée vient faire de mystérieuses visites, jalousie de la part des enfans légitimes, qui terrorisent de leurs menaces leur sœur infortunée : « Sa mère redoublait encore ses alarmes en lui recommandant

(1) Lettre du 18 juillet 1769, *passim*.
(2) 23 juillet 1769. — Journal d'Abel de Vichy. Archives du marquis de Vichy.

les plus grandes précautions contre tous ceux qui la viendraient voir au couvent, de ne prendre aucune nourriture que celle de la maison, de ne recevoir ni bonbons ni bouquets, de ne sortir sous aucun prétexte... » Grimm, plus bref, n'est guère mieux informé : « Elle était fille de la comtesse d'Albon, qui n'a jamais osé la reconnaître, et dont elle n'a jamais voulu recevoir aucun bienfait depuis qu'elle a senti le prix de ce qui lui a été refusé... » Tous ces récits contiennent presque autant d'erreurs que de mots ; la vérité, plus simple, est beaucoup moins tragique.

Loin d'être reléguée dans un cloître lointain, Julie fut, au contraire, dès le berceau, recueillie par sa mère, qui la prit sous son toit, et « l'éleva presque publiquement, » sans se soucier des commentaires. Tel est le témoignage formel d'un homme qui tenait toute l'histoire de la bouche même de Mlle de Lespinasse, et cette assertion de Guibert est confirmée de point en point par Mme du Deffand comme par les pièces nouvelles qui m'ont été communiquées (1). Nulle différence de traitement ni d'éducation, dans cette première période, entre la fille bâtarde et les enfans nés du mariage, sauf peut-être une tendresse plus grande envers celle qui à l'amour seul devait son existence. La résidence accoutumée de la comtesse d'Albon était alors le vieux manoir d'Avauges, sur la route de Lyon à Tarare, demeure qu'elle tenait de sa famille et où ses ascendans avaient vécu de père en fils depuis le XVIe siècle, après la destruction de leur château de Saint-Forgeux. Avauges, à ce moment, gardait encore ses remparts, ses fossés et ses tours, tout son appareil féodal de forteresse du moyen âge, que remplaça quelques années plus tard une construction Louis XV, moins grandiose à coup sûr, mais plus en harmonie avec les mœurs et les idées modernes (2). De l'ancienne citadelle, il ne subsiste aujourd'hui rien ; mais ce à quoi n'a pu toucher la pioche des démolisseurs, c'est la situation charmante dans la fertile vallée qu'arrosent les eaux de la Turdine, c'est le panorama splendide que forment à l'horizon les monts Tarare, de Saint-Loup et de Saint-Romain, sommets luxurians de verdure de la chaîne du Forez.

(1) Consultation juridique demandée en 1772 par le comte d'Albon. Il y est constaté en toutes lettres que Mlle de Lespinasse reçut dès l'enfance les plus tendres soins de sa mère, à l'égal de son frère et de sa sœur légitimes. — Archives du château d'Avauges.

(2) La reconstruction du château d'Avauges date de 1765.

En cette seigneuriale demeure, Julie de Lespinasse vit s'écouler le matin de sa vie. Des deux enfans légitimes de la comtesse d'Albon, Diane, de seize ans l'aînée de sa sœur naturelle, était d'un âge qui excluait entre elles toute intimité d'âme et toute camaraderie, mais Camille, né en 1724, n'était encore qu'un enfant et partageait ses jeux. « Elle passa sa jeunesse avec lui, » dit Mme du Deffand. De ces amusemens en commun, de cette familiarité de l'enfance, de ces premiers souvenirs si puissans sur le cœur, naquit une affection sincère et réciproque, qui survécut à leur séparation, et qu'un cruel dissentiment put seul altérer par la suite. Cette vie, somme toute, paisible et douce, se poursuivit environ huit années. Deux événemens, survenus coup sur coup, vinrent en rompre le cours : ce furent l'entrée de Camille au service et le mariage de Diane avec Gaspard de Vichy. Le départ de Camille n'eut d'autre effet sur le sort de Julie que de rembrunir ses journées, en la privant d'un compagnon joyeux et en la condamnant à la vie monotone d'une enfant solitaire; mais le mariage de sa sœur, célébré à Avauges le 18 novembre 1739, eut pour elle des suites plus funestes, et l'on peut dater de ce jour le commencement de ses malheurs.

Nul doute qu'une telle union n'ait pu se décider ni se conclure sans coûter à Mme d'Albon bien des remords et bien des larmes. Sur les luttes qu'elle eut à soutenir, sur les angoisses, les combats intérieurs qui déchirèrent son cœur, nous sommes réduits aux conjectures; mais on mesure la profondeur et l'acuité de ses souffrances à la transformation qui s'opéra dès lors en elle. De tendre, elle devint exaltée; de rêveuse, elle devint mystique; sa mélancolie naturelle tourna en sombre désespoir. Demeurée seule avec l'enfant qui sans cesse lui rappelait sa faute, elle semblait prévoir quels orages fondraient un jour sur cette tête délicate; et elle se reprochait les peines et les désillusions futures d'une âme trop semblable à la sienne. Déjà malade et pressentant sa fin prochaine, la destinée de l'orpheline se dessinait nettement à ses yeux : ou l'abandon complet; ou un refuge, pire encore que la solitude, auprès d'un père indifférent, obligé de la méconnaître, pour lequel elle serait une gêne, un fardeau encombrant, la source de complications dont elle serait la première à souffrir.

Pour atténuer les conséquences de cette situation, un rêve

hantait l'esprit de la comtesse d'Albon. Somme toute, et malgré la séparation, la naissance de Julie avait eu lieu dans le cours du mariage, le prénom qu'elle portait était celui de sa mère, son nom, celui d'une terre de la famille; son éducation à Avauges, les soins constans que l'on avait pris d'elle, cette confession publique de la maternité, ne pouvaient-ils pas compenser le caractère clandestin des couches et l'imposture de l'acte baptistaire? Était-il impossible d'effacer légalement la tache de bâtardise, et de rendre à Julie l'état, le nom, les droits et la part d'héritage d'un enfant légitime? Ce qui prouve que la chose était tout au moins discutable, c'est la frayeur qu'en eurent ceux dont une telle mesure eût gravement lésé l'intérêt; ce sont les démarches qu'ils firent pour obtenir plus tard la promesse de Julie qu'elle n'entamerait pas ce procès; c'est enfin, malgré la parole donnée, les précautions qu'ils prirent jusqu'au jour de sa mort pour parer au danger de cette réclamation d'état. Bien que jamais elle n'eût rien fait pour justifier ces craintes, reconnaissons toutefois que Mlle de Lespinasse ne consentit en aucun cas à désavouer son origine; bien au contraire, dans sa correspondance, elle rappelle maintes fois sans détour la lignée dont elle est issue, et nombre de ses lettres, à sa famille ainsi qu'à ses amis, sont timbrées d'un cachet aux armes des d'Albon, gravées dans l'écu en losange propre aux filles non mariées.

Quelles que fussent les chances de succès, il est certain que la comtesse d'Albon nourrit longtemps l'espoir de restituer à Julie les avantages d'une naissance légitime. Le principal obstacle auquel elle se heurta fut la résistance de son gendre ; il n'est que trop aisé de deviner les causes de cette opposition. Sous l'influence de Gaspard de Vichy, Diane et Camille, — qui peut-être sans lui se fussent montrés traitables — combattirent de tout leur pouvoir les velléités maternelles; il s'ensuivit des scènes singulièrement pénibles; et ce sont ces tristes débats dont Mlle de Lespinasse évoque amèrement le souvenir quand elle écrit à Abel de Vichy (1) : « Vous connaissez ma tendresse et mon attachement pour madame votre mère (2); elle m'a comblée de marques de bonté et d'amitié, et, quoiqu'elle se soit refusée à faire le bonheur de ma vie, par une délicatesse très respectable sans doute, mais dont peut-être elle aurait trouvé le

(1) Lettre du 18 juillet 1769. Archives du marquis de Vichy.
(2) Diane d'Albon, comtesse de Vichy.

dédommagement dans le bien qu'elle m'aurait fait, je n'aurai point de regret de ce que je lui ai sacrifié, si j'ai pu la persuader par là que mon attachement pour elle est certainement plus vif et plus sincère que celui des gens à qui elle a fait elle-même les plus grands sacrifices. »

Impuissante à doter sa fille d'un état régulier, Mme d'Albon aurait vivement souhaité qu'elle cherchât au moins un abri derrière les murailles d'un couvent, refuge accoutumé, alors plus encore qu'aujourd'hui, des déshérités de la vie; les termes de son testament, que l'on va bientôt lire, marquent cette intention avec une précision qui ne laisse aucun doute. Mais là encore elle rencontrait une insurmontable barrière : l'humeur et les goûts de l'enfant témoignaient, dès cet âge, d'une répugnance déterminée pour la paix silencieuse, la mort anticipée du cloître. Ardente de cœur et de tempérament fougueux, déjà chez elle apparaissaient cette activité d'âme, cette vive curiosité d'esprit, ce goût passionné de la vie, dont l'âge, ni la maladie, ni les chagrins de toute sorte ne purent jamais étouffer entièrement la flamme, et qu'elle proclame encore au déclin de son existence : « Si j'ai souvent dit que la vie était un grand mal, j'ai senti quelquefois qu'elle était un grand bien; et il ne m'échappera jamais ce souhait, si commun dans la bouche des malheureux, qu'ils voudraient n'être pas nés. Moi au contraire, animée du besoin actif de mourir, je rends grâce à la nature qui m'a fait naître (1). »

Une fois de plus déçue dans son espoir, Mme d'Albon envisageait avec une angoisse redoublée l'avenir de la créature innocente qu'elle allait laisser seule au monde. Incapable de se contenir, elle laissait deviner ses craintes à celle qui en était l'objet, et la prenait, en termes vagues, pour confidente de ses remords et de ses peines. « Souvent, raconte Guibert (2), elle la baignait en secret de ses larmes; elle semblait, par le redoublement de sa tendresse, vouloir la consoler du présent funeste qu'elle lui avait fait de la vie. Elle la comblait de caresses et de bienfaits. » C'est ce que, d'un trait vif, confirmera Julie elle-même, en écrivant à Condorcet (3) : « Par une singulière ironie, j'ai eu une enfance agitée par le soin même qu'on a pris d'exercer et d'exal-

(1) Lettre du 7 septembre 1774, à Condorcet.
(2) *Éloge d'Éliza.*
(3) Lettre du 19 octobre 1773.

ter ma sensibilité; je connaissais la terreur et l'effroi avant que d'avoir pu penser et juger! »

Au mois d'août 1746, Mme d'Albon, sentant ses forces s'épuiser, mandait son notaire à Avauges et rédigeait son testament. La clause relative à Julie est conçue en ces termes (1) : « Je lègue à Julie-Jeanne-Éléonore Lespinasse, fille de Claude Lespinasse et de Julie Navarre, une pension annuelle et viagère de trois cents livres, payable en deux termes égaux de cent cinquante livres chacun, tous les six mois, à commencer à mon décès et par avance, laquelle pension sera employée pour la nourriture, entretien et éducation de ladite Lespinasse dans un couvent à son choix, jusqu'à son établissement, mariage ou entrée en religion, auxquels cas je veux que mon héritier paye la somme de 6 000 livres pour la dot en religion, mariage ou établissement de ladite Lespinasse, laquelle somme je reconnais m'avoir été confiée pour ladite Lespinasse, à laquelle sera constituée ladite pension de trois cents livres tant qu'elle sera dans le monde, et demeurera réduite à deux cents livres, si elle fait profession dans quelque maison religieuse... Telle étant ma volonté, déclarant que je décharge mon héritier du paiement de ladite somme de 6 000 livres en cas que ladite Lespinasse se marie ou fasse profession pendant ma vie, attendu que pour lors j'acquitterai moi-même ladite somme de 6 000 livres, mon héritier, audit cas, ne demeurant chargé que de la pension (2)... »

La somme et la pension léguées par la comtesse d'Albon pourraient sembler modiques et peu proportionnées au chiffre de sa fortune, qui, bien que déjà diminuée, demeurait encore importante. La chose pourtant s'explique, si l'on songe que le testament était fait en forme *authentique*, c'est-à-dire par-devant témoins, et que Mme d'Albon, dans un acte public, ne pouvait guère traiter sa fille que comme une étrangère. Elle prétendit d'ailleurs corriger cette insuffisance par un don fait de la main à la main. Dans un des meubles de sa chambre, elle conservait, dit Mme du Deffand, « une somme d'argent assez considérable, » mise de côté à cet effet. Un peu avant sa fin, elle fit venir Julie, lui confia la clé du bureau qui recélait cette somme, « lui

(1) Testament daté du 3 août 1746. Archives d'Avauges.

(2) Le même testament contient une clause analogue en faveur d'Hilaire-Hubert, avec les mêmes suggestions à embrasser l'état monastique. La pension est pour lui réduite à 200 livres et la somme léguée à 4 000.

ordonnant de la garder pour elle. » Après la mort de la comtesse, — qui eut lieu en avril 1748 (1), — le premier soin de la jeune fille fut de restituer à son frère, sans vouloir en toucher un sol, une somme sur laquelle aucun titre ne pouvait établir son droit : « Elle mena M. d'Albon (2) audit bureau, lui en donna la clé, et lui remit tout l'argent qui y était (3). » Désintéressement imprudent autant que généreux, qui la laissait dénuée du nécessaire, à la merci de ceux qui voudraient la prendre à leur charge.

Julie avait seize ans quand elle perdit une mère qu'elle aimait ardemment, et dont la mémoire, écrit-elle, lui fut toujours « vénérable et chère. » Sa douleur fut extrême, et toucha même les cœurs les moins portés à s'attendrir. Ce chagrin s'avivait encore de l'effroi de son isolement. Camille d'Albon, « qui l'avait toujours traitée comme sa propre sœur » et qui lui témoignait un réel attachement, appelé au loin par ses devoirs de capitaine de cavalerie, ne pouvait, dans ses garnisons, s'embarrasser d'une aussi jeune compagne. Force lui fut de recourir à la pitié du comte et de la comtesse de Vichy. La marquise du Deffand assure que l'offre vint de ces derniers et qu'ils lui proposèrent de l'emmener avec eux, « ce qu'elle accepta avec beaucoup de joie. » A la joie près, qui paraît difficile à croire, le fait certain est qu'elle quitta le vieux manoir où l'attachaient ses plus précieux souvenirs, pour suivre les Vichy dans leur terre de Champrond, plante fragile arrachée de la terre nourricière, pour végéter dorénavant dans un sol inhospitalier, sous un ciel inclément, qu'aucun chaud rayon n'illumine.

IV

Le domaine de Champrond, érigé en comté par lettres de 1644, était situé sur la limite du Mâconnais et du Lyonnais, dans la petite commune de Ligny-en-Brionnais (4). Du château, vendu nationalement, comme propriété d'émigrés, sous la Révolution, il ne reste aujourd'hui que quelques pans de murs, mais une des-

(1) La comtesse d'Albon mourut dans son hôtel de Lyon le 6 avril 1748, et fut inhumée à Saint-Forgeux le 9 du même mois. (Archives d'Avauges.)

(2) Camille, comte d'Albon, demi-frère de Mlle de Lespinasse.

(3) Lettre de la marquise du Deffand à la duchesse de Luynes, du 30 mars 1754.

(4) Aujourd'hui dans le département de Saône-et-Loire.

cription détaillée, qui date de 1735 (1), permet de se représenter assez exactement la demeure où Julie de Lespinasse vécut quatre années de son existence. C'était une « maison forte » plutôt qu'une habitation de plaisance, composée d'« une grosse tour carrée, » que flanquaient à droite et à gauche deux vastes pavillons, et cernée de fossés profonds qu'on passait sur un pont-levis. Deux grandes terrasses « l'une du côté de bise et l'autre de midi, » un parterre, une volière d'oiseaux, un ruisseau serpentant dans le parc, auprès du château, et de longues « allées en charmilles, » dont l'une menait à une antique chapelle, adoucissaient le sévère aspect de l'endroit. Bien que la fortune des châtelains paraisse avoir été médiocre, leur train comprenait cependant le personnel nombreux alors jugé indispensable à tout ce qui faisait figure de gentilhomme : un aumônier, un régisseur, un maître d'hôtel, deux cuisiniers, quatre laquais, un cocher et deux postillons, outre « deux secrétaires et une sous-gouvernante. » Quant au luxe du mobilier, on en peut juger par ce fait que la vente qu'on en fit par adjudication, en 1793, dura pendant un mois entier et produisit la somme, importante pour l'époque, de 48 000 livres.

Les hôtes habituels du château, lors de l'arrivée de Julie, se limitaient au comte et à la comtesse de Vichy et aux enfans issus de leur mariage. Gaspard, robuste encore malgré ses cinquante-trois ans bien sonnés, retiré du service avec le grade de maréchal de camp, gérait son domaine familial avec la raideur impérieuse et l'âpre minutie qu'il apportait en tout, et ne quittait guère cette besogne que pour aller, de loin en loin, à Paris rendre visite à sa sœur, Mme du Deffand, dont il convoitait l'héritage. Sa femme, intelligente, instruite, mais dominée par un époux beaucoup plus âgé qu'elle et devant lequel elle tremblait, se consacrait exclusivement à élever ses enfans, qui absorbaient toutes ses pensées. Elle en était, à cette époque, à sa troisième grossesse; et le 20 mai 1748, six semaines après la mort de la comtesse d'Albon, elle donnait le jour à une fille, qui reçut le nom d'Anne-Camille, et qui paraît être morte en bas âge. De ses deux premiers-nés, l'un, Abel-Marie-Claude, entrait alors dans sa neuvième année; le cadet, Alexandre-Mariette, était de trois ans plus jeune. De ce dernier il n'y a que peu de chose à dire : d'humeur sauvage et

(1) Arch. départ. de Mâcon. — E 603, n° 14.

d'esprit faible, sujet à des lubies qui faisaient par momens douter qu'il eût toute sa raison, il se tenait, dès l'enfance, à l'écart, maussade, et généralement solitaire. A peine adolescent, il quitta le toit paternel, disparaissant des mois entiers sans qu'on sût ce qu'il devenait : lorsqu'il mourut, à vingt-sept ans, ce fut pour tous les siens moins un chagrin qu'une délivrance.

Tout autre était Abel, et rarement se vit-il entre deux frères élevés ensemble plus grand et plus frappant contraste. Autant l'un était lunatique, rétif, ombrageux, autant l'aîné se montrait doux, facile et raisonnable. L'âge et l'éducation ne firent que développer ses bonnes qualités naturelles; les lettres que l'on a de lui et son journal intime le révèlent probe, loyal et droit, mesuré dans toutes ses actions, de mœurs pures et de cœur sensible, d'intelligence moyenne, mais suppléant au brillant de l'esprit par la simplicité, le bon sens et la volonté, digne en tous points de cet éloge que lui décernera Julie : « Dès votre plus tendre enfance, je vous ai aimé de tout mon cœur, mais il s'est joint à ce sentiment l'estime qu'inspire toujours un caractère ferme uni avec une âme honnête (1). » J'ai dit plus haut, et je n'y reviens pas, de quelle forte tendresse la jeune fille se prit aussitôt pour cet enfant de huit ans plus jeune qu'elle, auquel elle tenait de si près par des liens inavoués. Tout le temps qu'elle vécut au foyer des Vichy, Abel fut la consolation de ses heures de tristesse, l'unique rayon de joie qui ait quelquefois dissipé le brouillard habituel de ses mélancolies.

D'après Guibert, généralement bien informé, ce ne fut qu'à Champrond que Mlle de Lespinasse sut, de la bouche de ses parens, la vérité entière sur sa naissance : « Ils lui apprirent qui elle était... Elle descendit tout d'un coup au rang d'orpheline et d'étrangère. La dédaigneuse et barbare pitié prit soin de cette infortunée, jusque-là si tendrement soignée par le remords et par la nature (2). » Quel qu'ait été l'effet produit par cette brusque révélation, il semble néanmoins que les premiers temps du séjour aient été pour Julie à peu près calmes et paisibles. La lecture, le travail, remplissaient ses journées ; ce fut dans cette période qu'elle compléta son éducation commencée à Avauges, tantôt

(1) 25 janvier 1765. Archives de Roanne.

(2) *Éloge d'Éliza.* — Je dois faire remarquer que, dans ce même passage, Guibert commet une confusion manifeste en faisant de Julie « la fille aînée » de la comtesse d'Albon, tandis qu'elle était en réalité la plus jeune.

étudiant pour son compte, tantôt dirigeant dans leurs classes les fils de la maison. Sans doute ce ne fut que plus tard, — et nous verrons à quelle incomparable école, — qu'acheva de se former son goût, de se développer son esprit; mais le vernis brillant qu'elle acquit par la suite reposait sur ce fonds solide que donne seule l'instruction reçue dans la jeunesse. « Elle n'était pas savante, dit l'un de ses contemporains, elle était instruite... Elle savait l'anglais, l'italien, et elle possédait la littérature de plusieurs autres langues dans nos meilleures traductions. Elle savait surtout parfaitement sa propre langue. Je n'ai jamais connu à personne comme à elle le don précieux du mot propre; elle s'était nourrie de Racine, de Voltaire, de La Fontaine; elle les savait par cœur (1). »

L'année d'après l'installation de Julie à Champrond, M. et Mme de Vichy furent passer l'hiver à Paris; à leur départ, ils lui confièrent la garde de leurs enfans. Si jeune encore elle-même, il lui fallut, sans aide et sans conseils, diriger trois pupilles, dont le plus vieux avait dix ans à peine, tandis que le dernier était encore au berceau. Elle se voua sans murmure à cette maternité précoce. Il est d'ailleurs à remarquer que, toute sa vie, elle eut un goût marqué pour les enfans, dont elle comprenait la nature et dont elle admirait la grâce : « Si vous les aimiez un peu plus, écrira-t-elle à Guibert, je vous dirais que je crois avoir observé que ce qui plaît à un certain point a toujours quelque analogie avec eux; ils ont tant de grâce, tant de moelleux, tant de naturel! Enfin Arlequin est un composé du chat et de l'enfant, et jamais y eut-il plus de grâce? » En cette saison de 1749, la manière dont Julie gouverna son petit royaume la fit adorer des enfans; et les parens eux-mêmes, si froids d'ordinaire avec elle, ne se défendirent pas d'exprimer quelque gratitude : « Ils m'en firent des éloges infinis, écrit trois ans plus tard la marquise du Deffand; ils me dirent toutes les obligations qu'ils lui avaient, les soins qu'elle se donnait pour l'éducation de leur fille... »

Ce fut cependant peu après le retour des Vichy que les rapports s'aigrirent. Sur ce qui provoqua cette mésintelligence, qui rendit graduellement la vie commune insupportable et fit de Champrond un enfer, nous n'avons que des données vagues et

(1) *Éloge d'Éliza.*

des confidences incomplètes. Du langage de Guibert et de celui de Mme du Deffand, il semble résulter qu'émerveillés des aptitudes qu'ils découvrirent dans celle dont ils avaient la charge, le comte et la comtesse de Vichy, plus ou moins consciemment, prétendirent en tirer parti, et la réduisirent peu à peu au rôle d'institutrice, une institutrice sans salaire, dont on omet de payer les services en attentions et en prévenances. Peut-être, en faisant appel à son cœur, eût-on pu la résoudre à accepter la tâche; mais elle se révolta devant la prétention de la lui imposer, et ne soutint pas la pensée d'être traitée en inférieure par ceux dont elle était l'égale, et dont elle savait bien que le sang coulait dans ses veines. Sans doute à ce grief il s'en joignit un autre, auquel font allusion quelques passages de ses lettres : j'entends par là l'incurable méfiance qui, de tout temps, fit craindre à ses parens qu'elle n'invoquât, un jour ou l'autre, les égards qu'on lui montrerait, l'hospitalité même reçue sous le toit familial, pour réclamer ses droits sur le nom de sa mère, avec une part de sa fortune. De là, une réserve affectée, une surveillance blessante, un rappel incessant, moins dans les mots que dans la façon d'être, de la tache d'origine dont souffrait cruellement sa juvénile fierté. Avec une nature aussi fine, aussi impressionnable, aussi prompte à saisir les nuances, avec une âme toute de premier mouvement et pour laquelle juger est un synonyme de sentir, on conçoit quelle irritation, sourde d'abord, bientôt exaspérée, gonfla le cœur de cette fille de vingt ans. Les scènes furent nombreuses, violentes; il s'échangea de ces paroles qu'on n'oublie pas et que rien ne répare. Excessive en toutes choses, elle ne vit plus désormais chez les siens que de « barbares persécuteurs (1); » elle connut ces instans de véritable désespoir où la mort apparaît comme un port de refuge. « Elle vécut cependant, écrit son confident Guibert, parce qu'elle était dans cet âge où le malheur ne tue pas, et où, pour mieux dire, il n'y a pas de malheur. »

Après deux ans de cette lamentable existence, sa patience fut à bout et son parti fut pris. Elle ne mangerait pas plus longtemps le pain amer de la compassion sans tendresse; elle abandonnerait cet asile où elle n'avait trouvé que chagrins et humiliations; et, domptant les aspirations de cette âme frémissante

(1) *Éloge d'Éliza.*

qu'attirait, ainsi qu'un mirage, l'inconnu de la vie, elle suivrait le vœu de sa mère, elle ensevelirait sa jeunesse sous le linceul épais du cloître. Camille d'Albon, son frère aîné, « sur l'amitié duquel elle comptait beaucoup et qui l'avait toujours traitée comme sa propre sœur (1), » ne lui refuserait pas ses conseils, son appui, au besoin même sa bourse, pour compléter, s'il était nécessaire, sa dot de religieuse. Ce dessein une fois arrêté, elle s'occupa de le réaliser. Elle écrivit au comte d'Albon pour l'informer de « sa résolution inébranlable, » et faire appel à son fraternel dévouement.

C'est sur ces entrefaites et parmi ces préparatifs, qu'un beau jour une nouvelle venue, débarquant à Champrond, renversa d'un revers de main ce bel échafaudage, et, saisissant le gouvernail de cette barque désemparée, l'entraîna vers les mers aux larges horizons, mais semées de récifs et peuplées de tempêtes. Peut-être est-il superflu d'ajouter que cette nouvelle venue s'appelait la marquise du Deffand.

V

Des femmes du XVIIIe siècle, il en est peu de plus célèbres, et qui méritent autant de l'être, que Mme du Deffand; mais ce que l'on connaît surtout, c'est la vieille amie de Walpole et de la duchesse de Choiseul, l'étincelante diseuse de bons mots, l'épistolière dont certaines lettres peuvent soutenir la comparaison avec Mme de Sévigné. Sur sa jeunesse, sur la formation de son esprit, sur ses relations familiales, sur toute son existence intime, flotte un certain brouillard, qu'elle semble avoir pris soin de ne pas éclaircir. C'est cependant sous cet aspect qu'il est intéressant pour nous d'évoquer sa figure, avant de préciser son rôle dans une histoire où elle tient tant de place. Je résumerai ce qui ressort des consciencieux travaux de mes prédécesseurs et de mes recherches personnelles. Marie de Vichy, sœur cadette de Gaspard, était née à Champrond (2) le 25 décembre 1697. Elle fut amenée dès l'enfance à Paris et mise chez les Bénédictines de la Madeleine du Traisnel (3), où s'écoula toute sa première

(1) Lettre de Mme du Deffand du 30 mars 1754.

(2) Notons toutefois que la bibliographie Feller place à Auxerre le lieu de sa naissance, je ne sais d'après quelles données.

(3) Rue de Charonne, à Paris.

jeunesse, demeure assez peu édifiante, qui n'avait guère d'un couvent que le nom, et dont l'abbesse, Françoise d'Arbouze de Villemont, passait pour accorder tour à tour ses bonnes grâces à des adorateurs variés, depuis le marquis d'Argenson jusqu'au flûtiste Descoteaux. Parmi ces exemples fâcheux et dans cette atmosphère frivole, elle apprit peu de chose, d'après son propre témoignage; ce fut elle-même, plus tard, qui refit son éducation. En revanche, elle perdit la foi, que l'éloquence de Massillon, — dépêché vers sa nièce par la duchesse de Luynes (1) pour convertir la précoce mécréante, — ne put ressusciter en cette âme d'enfant de dix ans. « Mon génie étonné trembla devant le sien, dira-t-elle au souvenir de cette singulière controverse; ce ne fut pas à la force de ses raisons que je me soumis, mais à l'importance du raisonneur. »

Dans sa vingt et unième année, elle épousait le marquis du Deffand (2), de bonne naissance, mais pauvre sire, esprit médiocre et tracassier, « aux petits soins pour déplaire, » disait-elle de lui joliment. Des grilles du cloître, elle s'élançait d'un bond à la cour du Régent, dans l'intimité quotidienne de ses maîtresses et de ses favoris. Ce qu'il advint de ces fréquentations, il est superflu de le dire; le mieux est d'imiter la réserve prudente qu'elle observa toujours sur cette phase de sa vie, et de jeter un voile discret sur des égaremens passagers, qui la laissèrent pleine de dégoût d'elle-même et de mépris pour les autres. Après dix ans de ces folies, lasse jusqu'à l'écœurement, elle résolut de se ranger et, pour ce faire, prit un double parti : elle se défit de son mari par une séparation en forme, et s'engagea dans une liaison sérieuse. C'était alors le refuge à la mode des femmes qui se sentaient du goût pour la vie régulière et la tranquillité d'un foyer quasi conjugal. Reconnaissons d'ailleurs qu'elle fit son choix en personne de tête et d'esprit et qu'elle put se targuer d'avoir eu la main heureuse.

En l'an 1730, où eut lieu cette évolution, le président Hénault avait quarante-cinq ans. De belle prestance, l'œil vif, le teint fleuri, la main fine et soignée, il était le type accompli du ma-

(1) La comtesse de Vichy, mère de Mme du Deffand, était née Anne Brulart et sœur de la duchesse de Luynes, qui se trouvait par conséquent être la propre tante de Mme du Deffand.

(2) Jean-Baptiste-Jacques de La Lande, marquis du Deffand. Le mariage eu lieu le 2 août 1718.

gistrat mondain et lettré d'autrefois, parleur disert, écrivain élégant et nourri du bon suc classique, prêt à passer, comme en se jouant, d'une grave œuvre historique au scénario léger d'un ballet d'opéra et d'un rondeau galant aux vers pompeux d'une tragédie, sérieux sans pédantisme, badin sans frivolité, grivois sans grossièreté, viveur sans libertinage, délicat dans tous ses plaisirs, fin connaisseur en vins et en cuisine, honnête homme en un mot, dans l'ancienne acception du terme, et toujours « parfaitement aimable. » Dans les milieux variés où s'écoulait son existence, à la Cour comme dans les salons, au Parlement comme à l'Académie (1), dans les coulisses de l'Opéra ou le boudoir d'une jolie femme, partout il était à son aise et partout à sa place. L'excellent duc de Luynes parle du président avec une admiration sans limite : « C'est l'homme du monde qui sait le plus dans tous les genres, au moins dans les genres agréables et utiles à la société... » Le caustique d'Argenson ne mêle qu'une goutte d'acide au miel de ses éloges : « Il a de l'esprit, des grâces, de la délicatesse et de la finesse. Il cultive avec succès la musique, la poésie et la littérature légère. Il n'est jamais ni fort, ni élevé, ni fade, ni plat. »

Si les hommes l'appréciaient ainsi, quel n'était pas son succès auprès des femmes ! Toutes raffolaient de lui ; rarement il se montrait cruel. Discret d'ailleurs, d'humeur indulgente et douce, capable d'amitié, peut-être de tendresse, et de passion jamais ; l'amant idéal, comme on voit, pour une femme de trente ans, quelque peu décriée pour les écarts de sa jeunesse, qui cherchait avant tout un aimable et sûr compagnon, un répondant contre la médisance, un guide et un soutien dans la route, toujours difficile, qui mène de la jeunesse à la maturité. Hénault fut tout cela pour Mme du Deffand ; entrée dans cette liaison par calcul et par bienséance, elle y retrouva vite la considération perdue ; et ce fut le terrain solide où elle reconstruisit tout l'édifice de sa carrière. Elle sut d'ailleurs lui rendre en agrémens ce qu'elle recevait en services ; elle apporta dans sa lassitude de blasé le piquant, l'imprévu, le pétillement de son esprit ; elle fut la distraction de ses heures de loisir, l'incomparable attrait de ses fameux soupers. Quelles que soient, par instans, la tyrannie de sa maîtresse, les exigences de sa changeante humeur, Hénault

(1) Hénault avait été élu membre de l'Académie française en 1723.

ne peut plus se passer de la saveur qu'elle ajoute à sa vie : « Vous m'êtes un mal nécessaire, » lui écrit-il après dix ans d'intimité.

Jamais d'ailleurs, de part ni d'autre, de confiance absolue, ni de tendre abandon, ni même d'affection véritable, pas même ces entraînemens des sens ou de l'imagination qui donnent parfois l'illusion de l'amour. « Ni tempérament ni roman : » c'est Mme du Deffand qui se peint elle-même de la sorte. Et quant au président, émoussé prématurément par les veilles et les bonnes fortunes, il était près de cette période où, selon sa propre expression, « on commence à être bien aise quand, par hasard, on se trompe d'heure et qu'on arrive trop tard au rendez-vous. » Le moment vint bientôt où cette paire d'amoureux tourna au couple d'associés, ou, pour mieux dire, au vieux ménage, uni par l'habitude et par le respect des convenances; et ils ne prirent même plus le soin de prolonger vis-à-vis l'un de l'autre une comédie reconnue sans objet. « Vous avez l'absence délicieuse, » lui écrit la marquise, et il répond sur le même ton : « Je vous regrettais d'autant plus que je pouvais vous prêter des sentimens qu'il n'y a que votre présence qui puisse détruire. » Tels étaient les propos qu'échangeaient ces étranges amans.

Cette période de sa vie fut celle où Mme du Deffand jeta les bases de son futur salon. Elle en puisa les premiers élémens chez la duchesse du Maine, dans cette célèbre « cour de Sceaux, » où la marquise passait plusieurs mois chaque été, et où elle rencontrait ce que Paris comptait alors d'hommes lettrés et de femmes d'esprit. C'est là, dans ce cercle choisi, parmi les entretiens des auteurs, des savans, des philosophes en vogue, qu'elle refit son éducation et forma son goût littéraire : sa vive intelligence s'assimilait en un clin d'œil ce qu'elle lisait et ce qu'elle entendait. L'hiver, dans sa petite maison, — d'abord à la Sainte-Chapelle, chez son frère le chanoine, puis rue de Beaune, quand se rompit cette association, — elle donnait à souper à ses nouveaux amis. La compagnie était au début peu nombreuse, mais sa réputation d'esprit fut prompte à se répandre; ses bons mots, partout répétés, la firent quelque peu craindre et beaucoup rechercher; et « de proche en proche, à force d'être connue, sa maison n'y put suffire (1). » La mort de son mari survint fort à

(1) *Mémoires* de Hénault.

propos pour accroître son bien et la mettre en état de vivre plus à l'aise. Elle quitta donc la rue de Beaune, pour fixer ses pénates dans ce couvent de Saint-Joseph, illustré avant elle par la marquise de Montespan, et dont elle allait rajeunir la gloire. J'aurai prochainement l'occasion de revenir sur cette demeure, que partagea dix ans Julie de Lespinasse et qui fut le berceau de sa célébrité.

L'installation à Saint-Joseph eut lieu au mois d'avril 1747 ; la marquise du Deffand approchait de la cinquantaine ; elle avait reconquis sa place dans l'opinion ; après la galanterie, elle avait goûté de l'amour, sans guère y trouver plus de charme ; le moment lui parut venu d'essayer d'une troisième méthode et de s'en tenir désormais aux joies de l'amitié. Sa résolution prise, elle la réalisa de façon nette et prompte, comme c'était sa coutume, et elle en fit part au public par un complet changement de vie : « Je me suis mise tout à fait dans la réforme, annonce-t-elle à Formont ; j'ai renoncé aux spectacles, je vais à la grand'-messe de ma paroisse. Quant au rouge et au président, je ne leur ferai pas l'honneur de les quitter. » Entendons par ces derniers mots qu'elle conserve sans doute Hénault parmi les habitués de son nouveau logis, mais dans le rang, sans privilège, et sur un pied d'égalité avec les autres commensaux. L'ère des aventures est passée ; sans mari, sans enfans, libre de tout devoir, la marquise du Deffand n'a plus d'autre souci en tête que de se préparer une vieillesse agréable et douce, au milieu d'un cercle d'amis ; et c'est à dater de ce jour que se dessine définitivement la figure qu'elle va garder aux yeux de la postérité.

Ce plan savamment combiné faillit pourtant sombrer dans une crise imprévue. C'est, en effet, bien peu après la « réforme » opérée que la marquise eut la première révélation du grand malheur suspendu sur sa tête, l'un des plus accablans qui puisse frapper une créature humaine. Elle s'aperçut un jour que sa vue s'altérait ; le progrès continu du mal la remplit de trouble et d'effroi ; le spectre de la cécité se dressa devant elle, chaque jour plus rapproché, chaque jour plus menaçant. Ce fut alors une lutte désespérée contre un ennemi insaisissable : la Faculté reconnue impuissante, elle fit le tour de tous les empiriques, de tous les charlatans, nombreux à cette époque ; chacun d'eux vanta son remède, promit la guérison et chacun échoua à son

tour. Si le miracle ne vint pas, au moins tira-t-elle de ces soins une prolongation d'espérance, et ce n'est pas un médiocre bienfait. « Lorsqu'elle eut épuisé vainement tous les remèdes, prétend Mme de Genlis, elle prit facilement son parti sur son état; elle y était parfaitement accoutumée (1). »

L'affirmation est sans doute excessive ; la résignation, si elle vint par la suite, ne fut point si complète, ni surtout si rapide. Bien que, dans les lettres de cette époque, elle ne parle jamais de la crainte qui l'obsède, on la sent inquiète, angoissée. Après quatre ans d'efforts sans résultat, l'année 1752 la trouva fort découragée, sans grande illusion sur son sort. Elle se résout enfin, dans sa correspondance et dans ses entretiens, à aborder le pénible sujet et à faire part à ses amis de la catastrophe qu'elle redoute. Les consolations qu'elle reçoit sont peu faites, avouons-le, pour la relever de sa détresse : « Vous dites que vous êtes aveugle. Ne croyez-vous pas que nous étions autrefois, vous et moi, de petits esprits rebelles, qui furent condamnés aux ténèbres ? Ce qui doit vous consoler, c'est que ceux qui voient clair ne sont pas pour cela lumineux (2). » A Montesquieu revient l'honneur de ce médiocre badinage. Voltaire, qui lui succède, n'est guère plus compatissant. Il est vrai qu'il envoie d'abord quelques condoléances : « Mes yeux ont été un peu humides, en lisant ce qui est arrivé aux vôtres. J'avais jugé, d'après la lettre de M. de Formont, que vous étiez entre chien et loup, et non pas dans la nuit; mais, si vous avez perdu la vue, je vous plains infiniment. » Mais, en répondant à Formont, il plaisante agréablement sur ces yeux, morts maintenant, qui firent jadis tant de victimes : « Pourquoi faut-il que l'on soit puni par où l'on a péché ? Et quelle rage la nature a-t-elle de gâter ses plus beaux ouvrages ? Du moins, Mme du Deffand conserve son esprit, qui est encore plus beau que ses yeux. »

S'étonnera-t-on, que devant la sécheresse de ceux qui s'appellent ses amis, cette pauvre âme affolée se soit tournée vers un autre port de refuge et qu'elle ait fait appel à de plus actifs dévouemens ? Il ne faut pas chercher d'autres motifs à sa résolution soudaine de quitter, au moins pour un temps, le séjour de Paris, son logis et son entourage, et de chercher auprès des siens, dans le calme apaisant des champs et des grands bois,

(1) *Mémoires* de Mme de Genlis.
(2) 13 septembre 1752.

quelque repos pour son esprit inquiet, un baume pour son cœur malade. Peut-être aussi s'y mêla-t-il l'espoir de retrouver dans l'air natal un renouveau de force et de santé, qui pût exercer sur sa vue une heureuse influence. Toujours est-il qu'aux derniers jours d'août, le seigneur de Champrond vit, non sans quelque surprise, débarquer d'un carrosse cette sœur qui, depuis près de quarante ans, semblait avoir désappris le chemin du vieux domaine de sa famille.

VI

Les relations de la marquise avec sa parenté se sentent de l'inégalité de son humeur et des contradictions de sa nature. Lorsqu'il est question d'un des siens dans ses lettres à ses amis, c'est, la plupart du temps, d'un ton d'indifférence qui confine à l'hostilité : « J'ai un neveu à Paris, qui est le fils de M. de Vichy, mon frère aîné. Il loge chez mon frère le trésorier, je ne les vois presque pas... » Ailleurs : « J'ai chez moi mes neveux de Vichy ; ils sont dans mon antichambre ; j'ai la plus grande impatience de m'en débarrasser !... » L'épître à la duchesse de Luynes que nous lirons bientôt laisse percer un égal dédain pour son frère et pour sa belle-sœur. Et, d'autre part, la correspondance des Vichy donne à croire que ces sentimens sont payés de retour : « Ce sont des mégères, » dira crûment Gaspard de ses deux sœurs d'Aulan et du Deffand. Cependant certains documens récemment retrouvés permettent de supposer chez Mme du Deffand plus d'attachement à sa famille qu'elle ne voulait l'avouer à son entourage parisien ; on y lit des phrases de tendresse, dont sa plume est peu coutumière et dont l'accent paraît sincère : « Dites-leur bien, — mande-t-elle à l'abbé Denis, secrétaire des Vichy, — que je voudrais leur dévouer les derniers jours de ma vie ; c'est l'emploi que je voudrais en faire. Je me trouverais bien plus heureuse au milieu d'eux que dans un lieu où je ne tiens à personne et où rien ne m'intéresse. » S'adressant un autre jour à son neveu, le marquis de Vichy : « Si mon âge me le permettait, je ne balancerais pas à aller vous trouver... Je puis vous assurer que je ressens pour vous, non seulement les sentimens d'une tante, mais d'une tendre mère (1). » La vérité de ce langage est

(1) Lettres d'octobre 1770 et de janvier 1775. Archives de Roanne.

confirmée par Mlle de Lespinasse : « Elle s'intéresse tendrement à tout ce qui vous touche... Elle vous dit son avis avec sincérité et liberté, parce qu'elle vous croit très digne d'en profiter ; ainsi n'ayez ni remords, ni inquiétude ; non seulement vous êtes pardonné, mais très aimé (1). »

Il semble, en tous cas, établi que Mme du Deffand arrivait à Champrond dans les meilleures dispositions vis-à-vis des hôtes du château et qu'elle fit effort au début pour conserver la bonne intelligence : « Toute la province, écrit-elle à Mme de Luynes peu après son départ, rendra témoignage de mes attentions pour eux, que je me louais de tout, que je me conformais à leurs usages, que, loin de causer de l'embarras dans la maison, mes domestiques leur étaient plus utiles que les leurs... Enfin, Madame, — conclut-elle non sans quelque malice, — ce qui doit vous prouver combien ils étaient contens de moi et combien ils comptaient sur mon amitié, c'est la bonne grâce et le plaisir avec lesquels ils ont reçu les petits présens que j'étais à portée de leur faire. » En admettant qu'un peu de politique entrât dans ces bons procédés, au moins un attrait spontané l'entraîna-t-il, du premier jour, vers la jeune fille pauvre, isolée, qui vivait presque en étrangère sous un toit qu'elle eût pu considérer comme sien, et qui, malgré sa fierté, n'arrivait pas à dissimuler ses souffrances. « Je m'aperçus, dit la marquise, qu'elle était fort triste et qu'elle avait souvent les larmes aux yeux. » Cette mélancolie silencieuse fut sans doute ce qui lui valut, tout d'abord l'attention, ensuite la sympathie de Mme du Deffand. Elles en furent bientôt aux causeries, et les causeries menèrent aux confidences. La pénétration aiguisée de Mme du Deffand ne fut pas longue à découvrir une des plus merveilleuses natures qu'elle eût jusqu'alors rencontrées dans toute son existence.

L'extérieur de Julie, au témoignage de ceux qui l'ont le plus aimée, n'entrait que pour une faible part dans le prestige qu'elle exerçait. « Je ne vous parle point de votre figure, lui écrira d'Alembert ; vous n'y attachez aucune prétention. » Guibert, dans l'*Éloge d'Éliza*, s'exprime encore avec moins de réserve : « Elle n'était rien moins que belle, assure-t-il ; mais sa laideur n'avait rien de repoussant au premier coup d'œil ; au second, on s'y

(1) Lettre du 1er avril 1760. Archives de Roanne. — Il s'agissait d'un léger malentendu entre Abel de Vichy et Mme du Deffand, malentendu que Mlle de Lespinasse avait habilement dissipé.

accoutumait ; et dès qu'elle parlait, on l'avait oubliée. » Remarquons toutefois que Guibert ne la connut qu'à l'âge de trente-huit ans, et fort défigurée par la petite vérole. Au temps où elle lia connaissance avec la marquise du Deffand, c'est-à-dire à l'aurore de la vingtième année, ses traits, sans être réguliers, formaient un ensemble agréable : la tête petite, sur un col dégagé ; des cheveux bruns abondans ; dans un visage ovale, un nez retroussé, spirituel, une bouche un peu large, mais fraîche, des yeux noirs au regard profond, étrangement expressifs, le regard de sa mère, avec plus de vivacité. Grande, élancée, bien faite, la distinction de son allure faisait contraste avec la simplicité de sa mise ; ses gestes étaient pleins de grâce et sa démarche aisée. Mais le point sur lequel insistent ses contemporains est l'extraordinaire intérêt de sa physionomie, mobile, variée, reflétant comme un clair miroir tous les mouvemens de son esprit, toutes les impressions de son âme. « J'ai vu, s'écrie Guibert, des visages animés par l'esprit, par la passion, par le plaisir, par la douleur ; mais que de nuances m'étaient inconnues avant que je la connusse ! » Tour à tour gaie, sérieuse, ironique, passionnée, parfois exquise de douceur, l'instant d'après, sous sa frêle apparence, remplie de force et d'énergie, toujours vivante et toujours naturelle, elle forçait l'attention des plus indifférens, elle devenait sans y penser le centre de toute réunion, l'unique occupation de tout ce qui s'approchait d'elle (1) . « J'ai vu, reprend Guibert, des cœurs apathiques qu'elle avait électrisés ; j'ai vu des esprits médiocres que sa société avait élevés... *Vous rendez le marbre sensible*, lui disais-je, *et vous faites penser la matière !* »

Cette prise qu'elle a sur l'âme d'autrui tient à la chaleur de la sienne. Dans cet âge où la femme se dégage à peine de l'enfant, ignorante de la vie, encore étrangère à l'amour, une flamme pure émane de son être, anime ses traits et communique à ses moindres paroles « un inexprimable intérêt. » Tout entière à ce qui l'occupe, elle ne se donne pas à demi. Dans sa voix harmonieuse passe un écho voilé des sentimens dont vibre intérieurement son âme, sentimens trop intenses, trop délicats aussi, pour qu'elle ose, confesse-t-elle, les exposer à la trahison du langage : « Que les expressions sont faibles pour rendre ce que l'on sent fortement ! L'esprit trouve des mots ; l'âme aurait be-

(1) *Mémoires* de Marmontel. — *Correspondance* de Grimm. — *Mémoires* du président Hénault. — *Éloge d'Éliza*, par Guibert, etc.

soin de créer une langue nouvelle... Oui certainement, j'ai plus de sensations qu'il n'y a de mots pour les rendre. » D'ailleurs, par un juste retour, si l'un des secrets de son charme est ce don qu'elle fait de son âme, c'est par le même chemin qu'on arrive à son cœur. Elle ne saurait véritablement s'épanouir hors d'une atmosphère de tendresse. Toute sensible qu'elle est à la distinction des manières, à la séduction de l'esprit, elle est touchée bien davantage par un peu d'abandon, de confiance, d'affection réelle. Faute de ce complément, les plus belles qualités la laissent indifférente. C'est en ce sens qu'il faut entendre le reproche qu'elle fait à Thomas : « C'est l'homme le plus vertueux, le plus sensible, le plus éloquent même; son plus grand défaut est de *n'être jamais bête;* pour moi, le mien est de l'être toujours, et Dieu merci, je n'ai pas besoin de le dire (1). » Son tact délicat lui révèle le fond caché de ceux qui lui prodiguent les sermens d'amitié, les offres de service; elle juge les gens d'après leurs sentimens bien plus que d'après leur conduite : « Je tiens compte des intentions, dira-t-elle, comme les autres tiennent compte des actions. »

Cette active sensibilité, poussée parfois jusqu'à l'exaltation, s'alliait, par un merveilleux phénomène, aux qualités les plus contraires en apparence. Avec « la tête la plus vive, l'âme la plus ardente, l'imagination la plus inflammable, qui aient existé depuis Sapho (2), » ce n'est pas sans surprise qu'on découvrait en elle un fond de raison, de bon sens, assez solide pour résister, sauf dans les heures de crise, aux suggestions de son cœur tumultueux. Ce contraste étonnant, ce perpétuel mélange de chaleur et de retenue, de fougue et de bienséance, d'emportement et de clairvoyance, de spontanéité dans l'âme et de réflexion dans l'esprit, c'est la grande originalité de Mlle de Lespinasse, c'est ce qui donne à sa figure un caractère unique.

Enfin, à des dons si précieux s'ajoutait celui sans lequel ils seraient tous restés sans charme, le naturel, la sincérité absolue. Qu'on n'entende point seulement par là la véracité du langage, cette droiture instinctive qui, vis-à-vis de ceux qu'elle aime, lui rend, comme elle le dit, non seulement tout mensonge, mais toute réticence « impossible ; » je veux parler de cette sincérité plus rare qui naît de l'harmonie entre l'essence intime de l'être et son expression extérieure. « Était-elle animée par son esprit

(1) Morceau critique de Mlle de Lespinasse sur l'*Éloge des femmes* de Thomas.
(2) Marmontel, *Mémoires*.

ou par son cœur, ses mouvemens, son visage, jusqu'au son de sa voix, formaient un accord parfait avec ses paroles. » Ainsi parle un de ses amis; et c'est aussi la justice qu'elle se rend, — car personne ne s'est mieux décrit et plus impartialement jugé que Mlle de Lespinasse, — dans ce passage d'une de ses lettres : « Vous connaissez une personne qui a été toute sa vie dénuée des agrémens de la figure et des grâces qui peuvent plaire, intéresser ou toucher; et cependant cette personne a eu plus de succès et a été mille fois plus aimée qu'elle ne pouvait le prétendre. Savez-vous le mot de cela? C'est qu'elle a toujours eu le *vrai de tout*, et qu'elle y a joint d'être *vraie en tout.* »

Cette médaille n'est pas sans revers, ni ces qualités sans défauts. Elle est sujette aux engouemens rapides, comme aux préventions sans fondement; son extrême sensibilité la rend parfois susceptible, ombrageuse; son imagination grossit, exagère les objets. Si, lorsqu'elle aime, elle se donne sans réserve, elle exige également beaucoup de ses amis; d'aucuns la trouvent impérieuse dans ses affections. La passion qu'elle apporte en tout égare par instans son jugement et l'entraîne jusqu'à l'injustice; on pourrait croire, à certaines heures, qu'elle perd la possession d'elle-même : « Mon âme, confesse-t-elle un jour, a la fièvre continue, avec des redoublemens, qui me conduisent souvent jusqu'au délire! » Mais ces dispositions dangereuses, dont au surplus elle fut la première à souffrir, se montrèrent surtout par la suite, sous la double influence de l'infortune et de la maladie. A cette aube de son existence, elles n'existaient encore qu'en germe. Son caractère avait été mûri, mais non aigri, par les soucis précoces : « J'ai connu la douleur de bonne heure, écrit-elle, et elle a cela de bon qu'elle écarte bien des sottises. J'ai été formée par ce grand maître de l'homme, le malheur. »

Telle apparut Julie de Lespinasse à Mme du Deffand dans les longs entretiens qu'elles eurent, en cette saison d'automne, sous le dôme verdoyant des avenues du parc de Champrond. Au contact de ce jeune esprit, de cette âme si vibrante, si chaleureuse, si pleine d'élan, la vieille marquise sentait se fondre peu à peu la glace de son scepticisme ordinaire, et s'envoler cette ombre de méfiance qui embrumait ses plus vraies affections. L'intérêt qu'elle prenait au triste sort de l'orpheline se renforçait de son admiration pour les trésors de cette intelligence. « Vous avez

beaucoup d'esprit, lui écrit-elle au départ de Champrond; vous avez de la gaieté, vous êtes capable de sentimens; avec toutes ces qualités, vous serez charmante, tant que vous vous laisserez aller à votre naturel, et que vous serez sans prétention et sans entortillage. » Aussi l'exhorte-t-elle à garder précieusement ce qui fait, lui dit-elle, le charme et la parure de la jeunesse, « la naïveté, » la simplicité sans apprêt, cette transparence de l'âme qui fait qu'on lit en elle comme à travers un pur cristal.

Sans doute, dès lors, sent-elle confusément que, si elle peut jamais lier à sa destinée ce jeune être tout débordant de vie et de tendresse, ce sera le meilleur remède au mal chronique qui la dévore, l'ennui, l'ennui cruel contre lequel elle lutte sans trêve et sans succès, comme tant d'autres femmes de son siècle. Non cet ennui léger, vulgaire et facile à combattre, qui provient du désœuvrement, de l'inactivité, volontaire ou forcée, du corps ou de l'esprit, mais cet ennui profond causé par le désert du cœur, par l'amertume, le goût de cendre que laissent après eux les plaisirs, par le désenchantement d'une existence sans idéal, sans croyance et sans dévouement; l'ennui qui fait, non pas qu'on murmure ou qu'on bâille, mais qu'on pleure et qu'on désespère, et qu'on en arrive à penser, comme Mme du Deffand, qu'il n'y a dans la vie qu'un seul vrai malheur, qui est « d'être né. » C'est cet état d'esprit que refusent de comprendre, malgré toute leur intelligence, ses amis, fût-ce les plus illustres. N'est-ce pas Voltaire qui, pris pour confident de ses tristesses, s'efforce à la relever en ces termes : « Je chercherai, madame, tout ce qui pourra vous amuser, car c'est à l'amusement qu'il en faut toujours revenir... On ne peut guère rester sérieusement avec soi-même. Si la nature ne nous avait faits un peu frivoles, nous serions très malheureux; c'est parce qu'on est frivole que la plupart des gens ne se pendent pas. » Ce langage est celui de tous ceux qui l'entourent; aussi, avec quel sourire d'ironie accueille-t-elle des consolations, qui sont, dit-elle, « pour la santé de l'âme, ce que sont les infusions de tilleul, de camomille, de bouillon-blanc, pour la santé du corps, et ce qu'est aussi l'eau bénite contre les tentations du diable. » Et combien l'on excuse la dédaigneuse froideur avec laquelle elle juge la plupart de ses commensaux : « Je vis avec plusieurs personnes aimables, qui ont de l'humanité et de la compassion. Il en résulte l'apparence de l'amitié, je m'en contente. »

« En tout, écrira plus tard à Julie le président Hénault, vous n'êtes pas une personne comme une autre. » Cette dissemblance avec son siècle est assurément pour beaucoup dans la sympathie qu'elle inspire à Mme du Deffand. Pourquoi ne serait-ce pas la compagne rêvée, celle qui saurait comprendre sa misère et réchauffer son cœur? Dans une existence vide, inutile et sans but, n'apporterait-elle pas une espérance d'avenir, quelque chose de cet intérêt que les femmes puisent dans la maternité? Il est certain que ces pensées traversèrent la cervelle de Mme du Deffand et qu'une vague idée d'adoption germa dans son esprit. Les circonstances étaient propices; Julie, nous le savons, passait à ce moment par une crise douloureuse, dont la marquise était la confidente : « Elle me dit, écrit cette dernière, qu'il ne lui était plus possible de rester avec M. et Mme de Vichy, qu'elle en éprouvait depuis longtemps les traitemens les plus durs et les plus humilians, que sa patience était à bout, qu'il y avait plus d'un an qu'elle avait déclaré à Mme de Vichy qu'elle voulait se retirer, qu'elle avait consenti à différer encore de quelques mois pour lui donner une marque de déférence, mais qu'elle ne pouvait plus soutenir les scènes qu'on lui faisait tous les jours... » En conséquence, ajoutait la jeune fille, elle était décidée à chercher un refuge dans un couvent de Lyon, non pas comme religieuse, — sa vocation, réflexion faite, lui semblant trop douteuse, — mais comme pensionnaire libre, pour y jouir à la fois du bienfait de l'indépendance et des avantages de décence attachés à ce pieux asile. Aux cent écus de rente qu'elle tenait de sa mère, Camille d'Albon joindra la pension nécessaire; elle n'a sur ce point aucun doute.

Mme du Deffand assure qu'elle combattit tout d'abord ce projet, qui rencontrait chez son frère et chez sa belle-sœur une vive opposition. Gaspard de Vichy, pour son compte, prétendait bien « qu'il ne s'en souciait guère; » mais sa femme, disait-il, était extrêmement affligée, et il souhaitait lui épargner cette peine. Tous deux d'ailleurs craignaient les commentaires que ce brusque départ exciterait dans le voisinage. Sur leur demande, la marquise consentit à jouer près de Julie le rôle d'ambassadeur. Elle lui montra la monotonie des journées qu'elle coulerait dans son monastère, l'ennui de vivre dans une ville « où de certaines choses fort désagréables pour elle étaient de notoriété publique, » le dénuement qui l'attendrait, dans le cas

où le comte d'Albon ne lui ouvrirait point sa bourse, et autres raisons du même genre; mais elle gâta tout l'effet de son éloquence en laissant entrevoir, au bout de son discours, une autre porte de sortie. Au lieu de se morfondre à Lyon, qui empêcherait Julie de se chercher une retraite à Paris? N'y aurait-il point place pour deux dans le couvent de Saint-Joseph? Et puisqu'elles paraissaient mutuellement se convenir, ne pourraient-elles essayer dans l'avenir d'associer leurs deux solitudes? Ce ne fut qu'une insinuation murmurée à l'oreille, à la veille du départ; toutefois ces simples mots brillèrent comme un rayon dans une nuit sans étoiles : « Il me parut que ce serait pour elle le comble du bonheur! » On ne pouvait songer à réaliser ce dessein sur-le-champ, mais on se reverrait à Lyon et l'on s'écrirait d'ici là : « Elle me demanda en grâce de lui donner de mes nouvelles et de trouver bon qu'elle m'écrivît; j'y consentis avec plaisir. » Sur toute chose, il fut entendu qu'on garderait de part et d'autre un inviolable secret.

Octobre touchait à sa fin. Camille d'Albon, faute de pouvoir venir lui-même, avait expédié à Champrond une personne de confiance pour escorter sa sœur dans son voyage; et l'heure avait sonné de la séparation. Le moment des adieux provoqua des scènes plus touchantes qu'on n'aurait pu le supposer. M. et Mme de Vichy parurent sincèrement attendris; ils conjuraient Julie « de ne les point quitter, » de leur laisser au moins l'espoir qu'elle viendrait chaque année passer la saison d'été avec eux. Julie, de son côté, se montrait fort émue; elle gardait, malgré ses griefs, une réelle affection pour des parens si proches, dont, quatre années durant, elle avait partagé la vie; ses lettres ultérieures (1) ne permettent aucun doute sur la force et sur la durée des sentimens qui l'animèrent jusqu'à son dernier jour. Quant aux enfans, ils pleuraient amèrement leur compagne et leur seconde mère; toute la maison retentissait de leurs cris et de leurs sanglots. Les serviteurs eux-mêmes ne pouvaient retenir leurs larmes. Quand s'ébranla le lourd carrosse qui emportait la voyageuse, il sembla qu'avec elle s'envolât la joie du foyer et que le vieux manoir eût perdu sa parure.

L'un au moins des hôtes de Champrond ne put se faire à cette absence; ce fut la marquise du Deffand. Le paisible séjour des

(1) Correspondance inédite de Mlle de Lespinasse, conservée à la bibliothèque de Roanne et dans les archives du marquis de Vichy.

champs se dépouilla de tout charme à ses yeux, et la vie familiale ne lui parut plus supportable. « Je vois par votre dernière lettre, lui écrit le 4 décembre son confident d'Alembert, que Champrond ne vous a pas guérie ; vous me paraissez avoir l'âme triste jusqu'à la mort... Vous vous déplaisiez à Paris, reprend-il peu de jours après, vous avez cru que vous vous trouveriez mieux à Champrond ; vous y avez été, et vous vous y êtes ennuyée... » Ces lignes ne l'y trouvèrent plus ; déjà elle était partie pour Mâcon, où elle logea chez l'évêque de la ville, du Lort de Sérignan de Valras, « un très bon ami, écrit-elle, et dont je suis on ne peut plus contente, à ses colères près, qui nuisent beaucoup à la conversation. Il prétend que c'est moi qui m'emporte. Tout cela ne fait rien, quand on finit par être d'accord. » De là comme de Champrond, la marquise entretenait une correspondance assidue avec Julie de Lespinasse, et le fameux projet revenait fréquemment sur l'eau.

VII

Le séjour de Julie à Lyon est l'une des phases les plus obscures de son histoire. On ne peut même déterminer, malgré toutes les recherches, sur quel couvent tomba son choix. Il paraît vraisemblable que, dans les premiers temps, cette vie tranquille ne dut pas lui déplaire ; cette conjecture se fonde sur l'hésitation qu'elle éprouve à quitter sa retraite, quand, au printemps suivant, la marquise du Deffand vient lui rendre visite et réitère ses offres. Ces entretiens eurent lieu dès le début d'avril ; la marquise fut dix jours à Lyon ; Julie, de tout ce temps, ne bougea de chez elle : « Elle arrivait chez moi à onze heures du matin, et ne me quittait qu'à six heures du soir, qui était l'heure où il fallait rentrer dans son couvent. » L'affaire, dans ces longs tête-à-tête, fut discutée à fond, examinée sous toutes ses faces. La marquise, avec loyauté, ne cacha rien à la jeune fille des mécomptes, des contrariétés probables de son arrivée à Paris : les curiosités indiscrètes, les « commentaires impertinens, » dont elle serait l'objet, l'ennui qu'elle éprouverait sans doute à se voir transplantée dans un milieu où tout serait nouveau pour elle, les gens, le ton, les habitudes. Elle lui dit aussi les moyens qu'elle comptait employer, pour atténuer, autant qu'il lui serait possible, les inconvéniens redoutés. Ce fut avec la même franchise qu'elle

lui peignit les défauts de son caractère, ses exigences, ses brusques sautes d'humeur, et l'irrémédiable méfiance qui lui rendait odieux tous ceux en qui elle croyait voir un soupçon d'artifice, voire de simple « finesse. » Julie écoutait, attentive; une espèce d'inquiétude, peut-être de pressentiment, s'éveillait dans son âme et combattait l'attrait qui l'avait entraînée d'abord.

Le cardinal de Tencin, depuis peu archevêque de Lyon et lié de date ancienne avec la marquise du Deffand, arriva certain jour au cours d'une de ces conférences. Il remarqua Julie, interrogea la marquise sur son compte; ce qu'elle lui dit accrut son intérêt; il promit à Julie l'appui de sa haute protection, dont le premier effet fut d'obtenir pour elle « une chambre particulière » dans l'intérieur de son couvent. Dans une seconde visite, le cardinal remit la conversation sur cette séduisante personne : « Il me dit le premier, rapporte Mme du Deffand, que je devrais me l'attacher et que, dans le malheur dont j'étais menacée (1), elle me serait utile et nécessaire, que mes parens et M. d'Albon devraient le désirer eux-mêmes, parce que c'était le plus sûr moyen de s'assurer d'elle. Nous pesâmes tous les inconvéniens qu'il pourrait y avoir, et nous n'en vîmes aucun qu'il ne fût aisé de prévenir et de détruire. » Ainsi encouragée, quand, vers le 15 avril, Mme du Deffand quitta Lyon, sa décision, pour sa part, était prise. Il n'en était pas de même pour Julie; elle demanda du temps pour réfléchir, et la séparation eut lieu sans qu'il fût conclu d'engagement.

Plusieurs mois s'écoulèrent dans cette expectative, l'une demeurant enfouie au fond de son couvent, l'autre se partageant entre Mâcon et Champrond, et prenant en égal dégoût l'un et l'autre séjour. Ses amis la pressaient de regagner Paris, et s'évertuaient à faire briller les plaisirs qui l'y attendaient : « Pourquoi craignez-vous de vous retrouver chez vous? Avec votre esprit et votre revenu, pourrez-vous y manquer de connaissances? Je ne vous parle pas d'amis, car je sais combien cette denrée-là est rare, mais je vous parle de connaissances agréables. Avec un bon souper on a qui on veut, et, si on le juge à propos, on se moque encore après de ses convives. » Ainsi parlait d'Alembert, sans que cette alléchante peinture suffît à la déterminer. Le supplice secret de sa vie, la solitude morale,

(1) La cécité, qui faisait chaque jour des progrès.

s'aggravant, comme elle dit, du « cachot éternel » d'une cécité maintenant presque complète, lui inspirait un indicible effroi; elle retardait sans cesse l'heure de se retrouver dans les murs de ce froid logis, vide de toute réchauffante affection. C'est pour juin qu'elle s'annonce d'abord, puis elle recule l'échéance en août, et c'est seulement au mois d'octobre (1) qu'ayant rencontré d'Alembert au château du Boulay (2), chez leur ami commun, M. du Trousset d'Héricourt, elle revint en sa compagnie s'installer dans la capitale. Elle y était depuis peu de semaines, lorsqu'elle reçut une lettre de Julie qui paraissait devoir mettre à néant sa plus chère espérance.

Chaque jour, en effet, la jeune fille sentait croître sa répugnance à faire un saut dans l'inconnu. Élevée à la campagne, dans l'isolement et dans l'obscurité, qu'allait-elle devenir dans le tourbillon parisien? Dépaysée, perdue dans ce « grand monde, » qui lui apparaissait de loin comme singulièrement redoutable, ne s'y trouverait-elle pas plus seule que derrière les grilles du couvent? Et somme toute, ennui pour ennui, ne valait-il pas mieux, disait-elle, s'en tenir à celui auquel elle était « toute accoutumée? » Après mûres réflexions, elle en revenait donc à sa première idée : recourir à Camille d'Albon, obtenir une rente viagère qui lui permît de demeurer à Lyon, pour y mener une vie cachée, unie et sans éclat, mais indépendante et tranquille. En cas de refus de son frère, mais dans ce cas seulement, elle se rendrait aux vœux de Mme du Deffand. Si déçue que fût la marquise à la lecture de ces lignes, elle se montra parfaite de dignité et de modération : « Je suis persuadée, écrit-elle (3), que M. d'Albon se déterminera à vous assurer une pension... Ainsi je vois mes projets bien éloignés; mais au cas qu'il vous refuse, vous y gagnerez la liberté entière de faire toutes vos volontés, et alors je souhaite que vous ayez toujours celle de vivre avec moi. » Elle rassurait d'ailleurs Julie sur la continuation de ses bons sentimens : « Ce n'est point une faute de dire sa pensée et d'expliquer ses dispositions; c'est au contraire tout ce qu'on peut faire de mieux. » Bien loin donc de lui en vouloir, elle lui savait « bon gré de sa sincérité » et, quoiqu'elle craignît fort de voir l'association à vau-l'eau, « elle ne l'en aimerait pas moins tendre-

(1) 1753.
(2) Non loin de Fontainebleau.
(3) Lettre du 13 février 1754.

ment » que par le passé. « Adieu, ma reine, terminait-elle; vous pouvez montrer cette lettre à notre ami (1). Je ne lui cache rien de ce que je pense. »

Ayant ainsi repris ses coudées franches, Julie n'hésita plus à s'adresser au comte d'Albon; elle le mit au courant des pourparlers qu'on vient de lire et lui dit le service qu'elle attendait de lui, le conjurant de « s'expliquer nettement. » La réponse arriva bientôt; elle était en effet fort nette, et négative sur tous les points. Le jeune comte s'opposait à l'installation à Paris, à la communauté de vie avec la marquise du Deffand; il déclarait en même temps à Julie, en termes secs et décisifs, qu'elle ne devait compter, ni maintenant ni plus tard, sur aucune addition à la rente qu'elle tenait du testament maternel. Si dur qu'il puisse sembler, ce langage, disons-le, trouvait sinon son excuse du moins son explication dans la situation financière de Camille. Son père vivant encore, il n'avait hérité de la comtesse d'Albon qu'un assez faible revenu, encore ébréché depuis lors par des spéculations malheureuses. De plus, il avait contracté, en 1750, avec une fille de médiocre fortune et de petite noblesse, un mariage où le cœur avait eu part bien plus que la raison (2); et la naissance d'un fils, que quatre autres enfans allaient suivre de près, augmentait lourdement ses charges. « Je vous démontrerai ma position, lit-on dans une note de sa main, et vous verrez qu'il m'est impossible de faire des sacrifices d'argent. J'ai des enfans qu'il faut que je pense à établir, et c'est une marchandise qu'il faut payer pour s'en défaire... Je vous ferai connaître que, dans ma position, je serai forcé de chercher, pour l'avancement de mes enfans, d'autres moyens que les pécuniaires (3). » Si fortes que fussent ces raisons, — que peut-être Julie ne savait pas si bien fondées, — le refus de son frère et la manière dont il le formula lui causèrent un dépit amer, une irritation violente. Excessive, emportée par sa vive imagination, elle y vit une preuve d'abandon, un désaveu de l'ancienne amitié, un reniement des liens du sang; sous le coup de sa déception, les sentimens qu'elle avait voués au compagnon de son enfance s'écroulèrent brusquement et firent place à une sourde et rancunière

(1) Le cardinal de Tencin.

(2) Le comte d'Albon épousa, le 21 août 1750, Marie-Jacqueline Ollivier, dont il eut cinq enfans.

(3) Lettre du comte d'Albon au marquis de Vichy. Archives de Roanne.

hostilité, qui s'étendit progressivement à toute cette branche de sa famille, et dont ses lettres, comme son testament, portent des traces nombreuses et manifestes : « Je me disais, écrira-t-elle vingt ans plus tard à Abel de Vichy, que j'aurais toute ma vie à me plaindre de tout ce qui porte le nom d'Albon ou qui y appartient, et que telle était ma destinée (1) ! »

De ce jour, son parti est pris : elle quittera sa province pour la grande capitale, et son obscur couvent pour le logis mondain de Saint-Joseph. A ce revirement imprévu, on juge la joie de la marquise : « J'espère, ma reine, lui mande-t-elle aussitôt, que vous n'avez pas besoin de vous consulter de nouveau... Ne vous faites point de noir ; j'espère que dans le courant du mois de mai nous serons contentes l'une et l'autre, et l'une de l'autre. » La chose pourtant n'était point encore faite ; et le seul bruit de cette résolution provoquait dans toute la famille, tant du côté d'Albon que du côté Vichy, un déchaînement universel, une vraie levée de boucliers. C'est toujours l'éternelle frayeur de quelque entreprise de Julie pour effacer la tache de sa naissance, et, selon l'expression de la duchesse de Luynes, « la crainte que dans Paris elle ne trouve des conseils et des ressources pour se donner un état (2). » Ils n'ont pas plus confiance dans les précautions prises par Mme du Deffand (3) que dans les promesses par écrit obtenues de Julie « d'oublier qui elle est, » de ne pas se livrer « à la plus petite tentative. » Si vive est leur angoisse, que Mme du Deffand paraît en être un instant ébranlée et se fonde moins, pour combattre leurs inquiétudes, sur les engagemens pris par Mlle de Lespinasse, que sur le peu de chances qu'auraient ses prétentions. « Je ne suis pas assez sotte pour me flatter qu'aucune raison d'amitié, de reconnaissance, ni de crainte, pût l'empêcher de réclamer son état, si elle y trouvait de la possibilité : mais, comme il n'y en a aucune, et qu'elle a beaucoup d'esprit, j'ai tout lieu de croire qu'elle ne fera aucune tentative. »

C'était connaître mal, pour le dire en passant, la hauteur

(1) Lettre du 1er janvier 1774. Archives de Roanne.

(2) Lettre du 7 avril 1754.

(3) « Dans le couvent, écrit Mme du Deffand, je ne pourrais pas savoir ce qu'elle ferait, comme je le saurai quand elle sera auprès de moi, où, sous prétexte de bienséance et de considération, je ne la laisserai jamais sortir qu'avec des personnes de confiance, ou bien accompagnée de quelqu'un de mes gens. » (Lettre du 8 avril 1754.)

d'âme et la fierté de sa future compagne. Jamais, dans aucune circonstance, fût-ce quand il pourrait y aller du bonheur de sa vie, Julie n'aura l'idée de revenir sur sa parole ; elle a le droit, au déclin de son existence, d'écrire ces lignes orgueilleuses : « Combien j'ai usurpé d'éloges sur ma modération, sur ma noblesse, sur mon désintéressement, sur les sacrifices prétendus que je faisais à la mémoire de ma mère et à la maison d'Albon ! Voilà comme le monde juge, comme il voit. Hé ! bon Dieu, sots que vous êtes, je ne mérite pas vos louanges ! mon âme n'était pas faite pour les petits intérêts qui vous occupent ; tout entière au bonheur d'aimer et d'être aimée, il ne m'a fallu ni force, ni honnêteté, pour supporter la pauvreté et pour dédaigner les avantages de la vanité ! »

La violente opposition de la famille des deux intéressées les mettait l'une et l'autre dans une passe assez délicate. Julie surtout, inconnue, sans appui, pouvait tout redouter de l'accueil qui lui serait fait, en de telles conditions, par la société parisienne. C'est ce que comprit la marquise ; aussi s'employa-t-elle avec une adresse consommée à prévenir le péril qui menaçait sa protégée. Un mois d'avance, elle met ses amis en campagne, Tencin d'abord, fort bien vu à la Cour et craint de tous pour son audace et son esprit d'intrigue, ensuite Hénault, familier de la Reine et l'homme le plus répandu de Paris. Le terrain une fois préparé, elle frappe un coup direct, en s'adressant à celle dont l'appui peut suffire à briser toutes les résistances ; je veux parler de la duchesse de Luynes. Tante de la marquise du Deffand, à laquelle elle garda toujours une tendresse indulgente, Mme de Luynes, par son rang, par son caractère, par son intimité avec Marie Leczinska, jouissait dans sa famille comme dans la société d'une autorité reconnue. Associer à son jeu une pareille partenaire équivalait, ou peu s'en faut, à gagner la partie ; et Mme du Deffand déploya, pour se l'assurer, tout l'art de sa diplomatie, toutes les ressources de sa plume.

Je ne saurais citer ici dans son entier la lettre où elle plaida sa cause (1), lettre longue, étudiée, aux allures de mémoire, vrai chef-d'œuvre de politique et d'éloquence insinuante. Tous les faits que j'ai racontés y sont rappelés et présentés avec un art incomparable ; aucun reproche direct, aucune accusation

(1) 30 mars 1754.

blessante contre M. et Mme de Vichy, mais des réticences calculées, des ménagemens discrets, cent fois plus accablans qu'un réquisitoire dans les règles; et surtout un appel constant au cœur de la duchesse, lui dépeignant son infortune sous les couleurs les plus attendrissantes : « Je suis aveugle; madame, on me loue de mon courage, mais que gagnerais-je à me désespérer ? Cependant je sens tout le malheur de ma situation, et il est bien naturel que je cherche les moyens de l'adoucir. Rien n'y serait plus propre que d'avoir auprès de moi quelqu'un qui pût me tenir compagnie et me sauver de l'ennui de la solitude; je l'ai toujours crainte; actuellement elle m'est insupportable... » Tel est l'exorde du morceau, et la péroraison n'est pas moins pathétique : « Ce n'est point une domestique que je prends; c'est une compagne que je cherche, et vous savez qu'il n'est pas facile de trouver ce qui convient. J'avoue qu'il sera fâcheux pour moi de déplaire à mes parens... mais je ne fais que choquer une fantaisie, pour me procurer un bonheur essentiel, et, en vérité, il n'y a pas de proportion. Voilà, madame, le fond de mon âme : vous m'aimez, je suis malheureuse, et vous êtes aussi compatissante que vous êtes juste. »

La réponse de Mme de Luynes arriva peu de jours après (1). Pleine de réserve et de prudens conseils, elle pouvait cependant passer pour une espèce d'assentiment : ce fut ainsi, du moins, que Mme du Deffand voulut l'interpréter, accablant adroitement sa tante de sa reconnaissance. Puis, sans perdre une minute, elle passa à l'action. L'archevêque de Lyon fut prié d'organiser le voyage de Julie, tandis qu'à Paris la marquise disposait l'opinion suivant le programme judicieux qu'elle s'était tracé à l'avance : « Je dirai... que vous êtes une demoiselle de province qui veut entrer dans un couvent, et que je vous ai offert un logement en attendant que vous ayez trouvé ce qui vous convient... Je n'aurai point l'air, dans aucun temps, de chercher à vous introduire; je prétends vous faire désirer; et, si vous me connaissez bien, vous ne devez point avoir d'inquiétude sur la façon dont je traiterai votre amour-propre... Il faut que l'on connaisse votre mérite et vos agrémens avant toute autre chose; c'est à quoi vous parviendrez aisément, aidée de mes soins et de ceux de mes amis. » Tout Paris sut bientôt qu'on attendait à

(1) 8 avril 1754.

Saint-Joseph une jeune personne d'un mérite singulier, sur laquelle planait un mystère qui n'était qu'un attrait de plus.

Les choses ainsi réglées, la marquise informa Julie du résultat de ses démarches, et la pressa de se mettre promptement en route : « Je reçois dans le moment la réponse de Mme de Luynes; elle est absolument telle que je la pouvais désirer... J'espère que je n'aurai jamais à me repentir de ce que je fais pour vous et que vous ne prendriez point le parti de venir auprès de moi, si vous ne vous étiez pas bien consultée vous-même... Cela dit, il ne me reste plus qu'à vous parler de la joie que j'aurai de vous voir et de vivre avec vous... » Le billet s'achève par ces lignes, empreintes d'une réelle allégresse : « Adieu, ma reine; faites vos paquets, et venez faire le bonheur et la consolation de ma vie. Il ne tiendra pas à moi que cela ne soit bien réciproque ! »

Il se trouva que, juste à ce moment, « le procureur et la procureuse de Lyon » eussent dessein de venir faire séjour à Paris. A la prière du cardinal de Tencin, ils consentirent à se charger de l'intéressante voyageuse. Dans la seconde quinzaine d'avril 1754, la diligence de Lyon s'arrêtait à la porte du couvent de Saint-Joseph, et déposait au seuil de la maison une jeune fille d'une vingtaine d'années, un peu provinciale dans sa mise, un peu émue, un peu effarouchée, heureuse pourtant au fond et le cœur gonflé d'espérance.

SÉGUR.

LA SITUATION

ET LES

PERSPECTIVES ÉCONOMIQUES DE LA CHINE

S'il est une conséquence certaine de la guerre entre la Russie et le Japon, c'est la nécessité pour l'Europe d'abandonner toute visée politique sur les pays encore indépendans de l'Extrême-Orient et de ne plus y exercer qu'une action purement économique. Elle ne prétendait guère à autre chose jadis; en lui dévoilant la faiblesse de l'Empire du Milieu, la guerre sino-japonaise l'avait fait dévier de cette ligne de conduite; en lui révélant la puissance de l'Empire du Soleil-Levant, la guerre russo-japonaise l'y ramène. Lorsqu'elle s'en est écartée pour substituer, au principe traditionnel de la « porte ouverte, » la néfaste politique des sphères d'influence, elle n'a abouti qu'aux résultats les plus lamentables, à l'insurrection des Boxeurs d'abord, puis à la guerre actuelle. En y revenant, elle mettra un terme à ces périlleuses aventures, encore que la simple rénovation économique de la Chine, si elle promet aux Occidentaux de sérieux profits, leur réserve aussi des déboires et des surprises qui peuvent n'être pas toutes agréables. Mais il est trop tard pour prêcher une abstention complète; ce serait vain et peut-être peu sage. Nous voudrions seulement examiner quelle est l'œuvre économique accomplie jusqu'ici par les Occidentaux en Chine, quelle tâche ils ont devant eux; de quels moyens ils disposent pour la remplir, quels résultats ils en peuvent attendre; en un mot, quelles perspectives s'ouvrent devant eux.

I

Jusqu'aux dernières années du XIXe siècle, exactement jusqu'au traité de Shimonosaki qui mit fin, en avril 1895, à la guerre sino-japonaise, l'action économique des Européens sur la Chine s'est bornée au négoce pur et simple. Ils avaient le droit de s'établir en un certain nombre de lieux dits « ports ouverts, » d'importer dans ces ports des marchandises moyennant le paiement d'un droit de douane de 5 p. 100, de vendre ces marchandises aux indigènes, de leur en acheter d'autres et de les exporter, moyennant également, pour certaines d'entre elles, le paiement de droits assez faibles. Si le commerce était limité aux seuls ports ouverts, les étrangers pouvaient cependant voyager dans l'intérieur en se munissant d'un passeport, mais ils n'usaient guère de cette faculté, vu l'insuffisante sécurité et l'état primitif des moyens de communication : il n'existait que de fort mauvaises routes et le seul cours d'eau ouvert à la navigation européenne était le bas et moyen Fleuve-Bleu, dont plusieurs escales, entre Shanghaï et Itchang, figuraient au nombre des ports de traité. Ces droits reconnus aux étrangers, pour restreints qu'ils fussent, dataient d'assez peu de temps puisqu'ils avaient été concédés à la France et à l'Angleterre par les traités de Tientsin en 1858-1860, et étendus aussitôt aux autres nations. Auparavant, le nombre des ports ouverts n'était que de cinq, et des obstacles de toute sorte s'opposaient aux échanges; plus tôt encore, jusqu'en 1842, ceux-ci étaient confinés dans la seule ville de Canton, où les étrangers ne devaient entrer en relations qu'avec la corporation des marchands « hong, » qui détenait le monopole du commerce extérieur.

Tant qu'ils n'avaient ainsi d'autres droits que ceux de vendre et d'acheter, tant qu'il leur était interdit de produire eux-mêmes sur le territoire chinois, comme de modifier les méthodes de production indigènes, les Occidentaux ne pouvaient exercer sur le Céleste Empire aucune action économique profonde. Le simple commerce extérieur peut être pour un pays un stimulant utile; il augmente la demande de certaines denrées, pousse la population à faire effort pour en produire davantage puisqu'elle en trouve l'écoulement, augmente ainsi son bien-être et lui permet de se procurer en échange des articles produits au dehors. Mais

aussi longtemps qu'une nation reste obstinément fidèle à des méthodes industrielles surannées, qu'elle refuse de mettre en valeur elle-même ou de laisser exploiter par d'autres une grande partie de ses richesses naturelles, qu'elle n'améliore pas des voies de communication, dont l'insuffisance, jointe à des obstacles administratifs variés, rend le transport des marchandises démesurément cher et parfois impossible en dehors d'un très faible rayon, il est clair que les échanges avec l'étranger doivent rester médiocres, ne porter que sur un petit excédent de denrées produites dans une zone restreinte ou sur quelques articles de luxe, et qu'il n'en saurait résulter une modification sérieuse de la vie, de la richesse, et de la puissance du pays.

Telle était la condition de la Chine jusqu'au traité de Shimonosaki. Les étrangers n'avaient pas le droit d'y établir des industries, ou, du moins, de vendre aux indigènes les produits de ces industries. On avait bien tenté, il est vrai, de tourner la difficulté en se servant de prête-noms chinois pour installer des manufactures; l'on avait pu fonder ainsi à Shanghaï une ou deux fabriques de cotonnades; mais leur situation légale était bien précaire et, si de pareils établissemens s'étaient multipliés, le gouvernement chinois aurait pris des mesures pour les proscrire. Il avait prouvé son opposition à tout progrès en faisant arracher en 1877 les 20 kilomètres de rails du petit chemin de fer que les étrangers avaient construit l'année précédente, avec la tolérance des autorités locales, entre Shanghaï et Woosung sur le Yang-tzé. Il ne se donnait l'air d'étudier sérieusement, depuis 1889, la ligne de Pékin à Han-kéou que pour jeter de la poudre aux yeux. De toutes les innovations occidentales, il n'avait accepté que le télégraphe, parce qu'il en avait apprécié l'utilité politique. Il possédait aussi quelques arsenaux : la guerre avec le Japon devait montrer ce qu'ils valaient. Si, par extraordinaire, quelque commerçant ou industriel chinois s'avisait de vouloir introduire un progrès inspiré des méthodes étrangères, on l'en décourageait aussitôt. La légion des collecteurs de taxes s'abattait sur le novateur, accablait ses installations et ses produits de droits de toute sorte; si ce n'était assez, la populace, souvent excitée en secret par les lettrés et les mandarins, se soulevait contre lui, ou bien encore on le mettait purement et simplement en demeure de rejeter des inventions diaboliques qui mécontentaient les âmes des ancêtres, troublaient les esprits

du ciel, de la terre et des eaux. Enfin, les droits de *likin*, ou de péage, établis en 1863 pour remplir le Trésor de l'Empire qu'avait vidé la lutte contre les Taïpings, étaient perçus sur toutes les routes, en des points de plus en plus nombreux et d'après les tarifs les plus arbitraires, empêchant le développement des transports. Un article des traités affranchissait bien de tout autre impôt les marchandises étrangères qui auraient payé, en sus du droit de douanes, une taxe de transit égale à la moitié de ce droit, mais il restait lettre morte.

En un point seulement de l'Empire, une légère application des méthodes occidentales avait été faite : Li-Hung-Chang, le fameux vice-roi du Pé-tchili, avait engagé des ingénieurs étrangers pour exploiter les charbonnages de Kaï-ping, non loin de Tien-tsin et quelques kilomètres de chemin de fer avaient été construits dans le voisinage ; mais c'était là presque un amusement, tout au plus une exception confirmant la règle générale d'hostilité au progrès.

Partout ailleurs les Chinois continuaient d'appliquer à l'exploitation des ressources de leur pays des procédés vieux de bien des siècles, sinon de milliers d'années. Ils se montraient diligens agriculteurs, tirant surtout un excellent parti des plaines et des basses vallées pour la production du riz et les cultures maraîchères, encore que leur esprit routinier nuisît à la qualité de leurs cultures industrielles, à leur thé, à leur coton, s'opposât à l'introduction de nouvelles plantes qui auraient prospéré et empêchât la mise en valeur de beaucoup d'espaces incultes, où l'excès de population de certaines régions de l'Empire eût trouvé un exutoire. Mais ils laissaient complètement dormir les immenses richesses de leur sous-sol : leurs magnifiques dépôts de houille qui, d'après le grand géologue Richthofen, pourraient suffire pendant nombre de siècles à la consommation du monde entier, leurs riches gisemens de fer, de cuivre, d'étain, tous les dépôts de minerais encore inconnus que recèlent certainement les flancs de leurs montagnes, restaient inexploités ou n'étaient qu'effleurés de la façon la plus insignifiante.

On est tenté d'être surpris qu'en de pareilles conditions, le commerce extérieur de la Chine ait pu prendre le développement, pourtant médiocre en lui-même, qu'il avait atteint au moment du traité de Shimonosaki. En l'année 1895, où fut conclu celui-ci, les importations du Céleste Empire avaient été

de 171 millions et demi de taëls, soit environ 650 millions de francs et ses exportations de 143 millions de taëls ou 550 millions à peu près (1). Les trois cinquièmes des exportations étaient formés d'articles que la Chine fournit à l'Europe de temps immémorial : de la soie pour 50 millions et demi de taëls et du thé pour 32 millions; le coton brut, qu'on n'avait guère commencé d'exporter que depuis l'éveil tout récent du Japon à la grande industrie, figurait pour 11 millions de taëls; puis, pour 2 à 3 millions de taëls, chacun des articles assez divers : pois, tresses de paille, peaux, laines, sucre, tabac et autres produits. Les produits minéraux brillaient par leur absence, et le thé de Chine, qui subissait la concurrence des thés de l'Inde et de Ceylan, mieux et plus régulièrement préparés, suivant des méthodes scientifiques, voyait le chiffre de ses exportations baisser d'année en année. Quant aux achats effectués par la Chine au dehors, ils portaient sur trois articles principaux : les cotonnades pour 53 millions de taëls, l'opium pour 29 millions, le riz pour 15 millions; venaient ensuite les métaux, le pétrole et le sucre pour quelque 7 millions de taëls chacun.

Ce commerce ne remontait, il est vrai, qu'à trente-cinq ans en arrière, car, avant les traités de Tien-tsin, les échanges entre l'Europe et l'Empire du Milieu étaient tout à fait insignifians; mais il restait bien faible, comparé à celui d'autres pays asiatiques où le progrès européen avait pu, dans une certaine mesure, s'implanter. L'Inde, moins peuplée que la Chine et bien moins riche en minéraux, n'exportait-elle pas pour 1 800 millions et n'importait-elle pas pour 1 400 millions de francs? Et le Japon, qui a huit à dix fois moins d'habitans et un sol, comme un sous-sol, moins riches que le Céleste Empire, ne vendait-il pas à l'étranger plus de 250 millions de ses produits, tandis qu'il faisait venir du dehors pour 300 millions de marchandises? S'il avait été proportionnel à celui de son voisin, le commerce de la Chine aurait dû se trouver, il y a dix ans, quintuple de ce qu'il était en effet. Mais il aurait fallu pour cela qu'elle se mît comme le Japon à l'école des Occidentaux, ou qu'elle les laissât faire chez elle, comme il arrive dans l'Inde, ce qu'elle ne voulait entreprendre elle-même.

La guerre sino-japonaise marqua un changement capital

(1) Le taël *haï-kwan*, dont se sert l'administration des douanes, n'est pas une pièce, mais un poids d'argent de 37 grammes et 783 milligrammes.

dans la situation des étrangers en Chine, non seulement parce que le traité qui y mit fin leur accorda des droits nouveaux, mais encore et surtout parce qu'elle révéla la faiblesse du Céleste Empire et que les puissances européennes se crurent le pouvoir et le droit de parler au gouvernement de Pékin sur un ton que nulle d'entre elles n'aurait osé prendre auparavant. Les stipulations du traité étaient importantes en elles-mêmes : il ouvrait quatre nouveaux ports et accordait le droit de navigation à vapeur sur les fleuves et canaux y donnant accès; il concédait aux étrangers voyageant dans l'intérieur pour y faire des achats ou transporter à destination des marchandises importées, la faculté de louer des locaux afin d'y entreposer les marchandises sans avoir à payer aucune taxe; enfin, « les sujets japonais, y était-il dit (et par suite, en vertu de la clause de la nation la plus favorisée, tous les autres étrangers), auront la liberté d'établir des manufactures de toute espèce dans les villes et ports ouverts de la Chine et d'importer en Chine toutes sortes de machines moyennant le paiement d'un droit de douane fixé. Les articles manufacturés par les sujets japonais sur le territoire chinois seront, en ce qui concerne les taxes intérieures et de transit, les droits, charges et impôts de toute sorte, et en ce qui concerne également les facilités d'entrepôt et de magasinage dans l'intérieur, assimilés aux articles importés par les étrangers en Chine, et jouiront des mêmes privilèges. » C'étaient là de grandes concessions, puisqu'elles permettaient de produire, sinon sur l'ensemble du territoire chinois, du moins dans les ports ouverts, suivant les méthodes occidentales, et qu'elles étendaient, en outre, le rayon du commerce en autorisant les étrangers à acheter, vendre et entreposer des marchandises non plus seulement en quelques ports, mais sur tous les points de la Chine où ils le voudraient. Si, de plus, les stipulations des traités relatives aux passes de transit affranchissant de toute taxe intérieure les marchandises en provenance ou à destination de l'étranger étaient respectées, c'était, en dépit du mauvais état des communications, un vaste champ nouveau ouvert au commerce extérieur jusque-là confiné dans le voisinage des ports; une très grande expansion devait nécessairement en résulter.

On aurait pu cependant opposer deux objections aux espérances que faisait naître le traité de Shimonosaki : la première, c'est que bien des concessions déjà accordées par la Chine

étaient restées lettre morte par la mauvaise foi ou la mauvaise volonté des autorités locales, encouragées sous main par le gouvernement central; la seconde, c'est que le traité ne contenait rien qui permît d'établir une industrie quelconque en dehors des ports ouverts, rien qui permît par conséquent l'application de la science moderne à la mise en valeur des immenses ressources, minérales et autres, de la Chine, ni à l'amélioration des moyens de transport dont l'insuffisance devait, même en supposant close l'ère des tracasseries administratives, limiter nécessairement l'expansion des échanges et la pénétration européenne.

C'est ici qu'intervinrent non les effets du traité, mais ceux de la guerre elle-même et de la faiblesse, désormais révélée à tous, du Céleste Empire. « Toutes les fois que les os de la Chine sont secoués, — disait quelque temps après la guerre une feuille spéciale anglaise, — et ils ne l'ont jamais été aussi vigoureusement qu'à présent, un accroissement du commerce s'ensuit. » Il faut bien le dire : s'il en est ainsi, c'est moins encore parce que les mandarins savent lire la leçon des faits et reconnaître la supériorité des méthodes occidentales que parce que les Occidentaux eux-mêmes parlent toujours plus haut, au lendemain d'une guerre. Cette fois, la Chine leur apparaissait non plus comme une sorte de monstre engourdi, qu'il pouvait être dangereux de réveiller, mais comme une proie. Aussi prirent-ils un ton très élevé, trop élevé même. Cette application de la science à l'exploitation des richesses de la Chine, que le traité de Shimonosaki n'avait pas formellement stipulée, ils décidèrent de l'imposer. La guerre était à peine finie que la « chasse aux concessions » commençait.

Ce que fut cette chasse aux concessions, nous n'avons pas à le conter de nouveau, l'ayant dit ici même. Les difficultés financières de la Chine, la nécessité de se créer de nouvelles ressources pour payer l'indemnité de guerre exigée par le Japon, obligèrent le Céleste Empire à subir les exigences des étrangers, qui n'ouvrirent leurs marchés aux emprunts chinois qu'à la condition d'obtenir en échange des concessions lucratives, soit au point de vue économique, soit au point de vue politique. C'est l'année 1898 surtout qui vit le point culminant de la fièvre. Les lignes de chemins de fer dont la concession fut accordée ou formellement promise entre 1895 et 1900 n'ont pas moins de

12000 kilomètres de long. En même temps, des droits miniers sur des étendues considérables étaient accordés à un syndicat anglais dit *Peking Syndicate*, dans la grande région houillère et carbonifère du Shansi et du Honan, d'autres à des syndicats anglo-français dans le Sud-Ouest de la Chine. Il venait s'y joindre des tramways à Tien-tsin et à Pékin; des filatures de coton s'élevaient en foule à Shanghaï. Des missions commerciales parcouraient dans tous les sens l'Empire du Milieu. Les puissances européennes se faisaient, suivant le gracieux euphémisme habituel, céder à bail des ports, marquaient des sphères d'influence. On arrachait au faible gouvernement de Pékin la promesse de concessions nouvelles, l'ouverture à la navigation à vapeur de tous les cours d'eau de l'Empire. En attendant qu'on la partageât, il semblait que la Chine s'ouvrît.

L'insurrection des Boxeurs fut un rappel à la réalité. Née de l'alarme suscitée, au sein des classes populaires comme des classes dirigeantes, par la mainmise, chaque jour plus accentuée, des étrangers sur l'Empire, par le trouble qu'apportaient dans les habitudes traditionnelles et les vieilles superstitions les travaux de toute sorte, études et terrassemens de chemins de fer, recherches de mines, levés de plans, entrepris sur trop de points à la fois, elle rappela les Européens à la sagesse, en même temps que l'action énergique des puissances occidentales montrait, sinon à tout le peuple, — dont une bonne partie ne sut rien des événemens de 1900, — du moins aux gouvernans et aux lettrés, la vanité d'une résistance, d'une fin de non-recevoir absolue opposée aux demandes de l'Occident. La leçon fut salutaire pour les deux parties. Si chèrement qu'elle ait été payée, malgré les vies précieuses qu'elle a coûté, peut-être faut-il se féliciter qu'elle ait été donnée dès lors. Elle n'aurait été que plus terrible si elle avait été retardée. Imagine-t-on à quelles effroyables aventures le monde se fût trouvé entraîné si l'affaire des Boxeurs avait coïncidé avec la guerre entre le Japon et la Russie? Toujours est-il qu'après 1900, les étrangers, se rendant compte des périls qu'il y avait à trop forcer l'allure, ne demandèrent plus guère de nouvelles concessions. Et le gouvernement de Pékin, comprenant les dangers d'une attitude ouvertement hostile, donna des instructions pour que celles qui avaient été accordées pussent être mises à exécution.

Quels ont été les résultats obtenus depuis le traité de Shimo-

nosaki par l'intervention active de l'Europe? Les méthodes scientifiques de la civilisation occidentale, qui n'étaient, pratiquement, appliquées nulle part en Chine, il y a dix ans, commencent-elles à l'être aujourd'hui? Et la mise en valeur des richesses naturelles, inexploitées jusqu'ici, a-t-elle débuté? Où en est, en un mot, la rénovation économique de la Chine?

II

Le bilan est facile à dresser, si facile qu'il paraît maigre à beaucoup de gens pressés, comme nous le sommes presque tous en Occident. Le voici : 5 000 kilomètres de chemins de fer sont construits et exploités, au lieu de quelques dizaines en 1895; plus de la moitié, il est vrai, 2 600 kilomètres environ, sont tout à fait excentriques et leur établissement n'a pas eu pour but le développement économique de la Chine, mais le progrès politique de la Russie ; des tramways existent en outre à Tien-tsin. En fait de mines, les seules exploitées sont les anciennes mines de charbon de Li-Hung-Chang, à Kaïping, d'où l'on extrait 800 000 tonnes de charbon par an. Onze filatures de coton, faisant tourner ensemble 450 000 broches, et 14 filatures de soie ont été fondées dans les ports ouverts, principalement à Shanghaï. Enfin, la valeur des exportations s'est élevée de 143 millions de taëls, en 1895, à 214 millions de taëls, en 1902, et celle des importations de 171 à 326 millions.

Entrons un peu dans le détail de ces changemens et voyons d'abord ceux qui se sont effectués dans le commerce extérieur, puisque c'est ce point qui touche le plus directement l'Europe. De 1895 à 1903, les exportations ont augmenté de 50 pour 100, et les importations de 90 pour 100. Si nous comparons toujours la Chine aux deux autres grands pays asiatiques, l'Inde et le Japon, nous verrons encore que le commerce de ce dernier a crû beaucoup plus vite : ses ventes comme ses achats au dehors ont plus que doublé, les premières ayant augmenté de 112 pour 100, les seconds de 128 pour 100; mais tout n'est-il pas prodigieux au pays du Soleil Levant! Dans l'Inde, au contraire, l'accroissement des exportations n'a atteint que 12 pour 100 et celui des importations, 18 pour 100 seulement; la grande possession anglaise a été, il est vrai, éprouvée par la famine, mais jamais, à aucune époque, les progrès de ses échanges, en un laps de

temps aussi court, n'ont été comparables à ceux du commerce extérieur chinois durant les huit années écoulées entre 1895 et 1903. Il est d'ailleurs bien peu de pays dont les échanges puissent témoigner d'un développement aussi rapide.

Non seulement le commerce s'est fort étendu, mais il s'est diversifié. Ce sont toujours les soies et soieries qui tiennent la tête parmi les exportations, avec 74 millions de taëls, en 1903, au lieu de 50 millions, en 1895, et le thé vient ensuite, ayant fléchi encore pour les raisons que nous avons dites, avec 26 millions au lieu de 32; mais l'ensemble de ces deux articles ne forme plus que la moitié des ventes de la Chine au dehors, au lieu de près des trois cinquièmes huit ans auparavant. L'exportation du coton brut a peu augmenté et n'est que de 13 millions de taëls au lieu de 11 millions; mais c'est une cause particulière et toute transitoire qui a nui à ses progrès : le prix élevé des cotonnades, dû à l'énorme hausse subie par le coton américain et à la faiblesse du change, poussait les Chinois à garder leur coton par devers eux pour le filer et le tisser eux-mêmes. Ce qui s'est énormément accru, c'est l'exportation de fèves et gâteaux de fèves qui atteint, en 1903, près de 11 millions de taëls, celle des peaux et des fourrures, plus de 10 millions de taëls, celle des nattes, plus de 5 millions, des huiles et sésames, 5 millions et demi, du papier, 3 millions et demi, sans parler d'une foule de produits accessoires.

Si elle vend à l'étranger beaucoup plus que naguère, la Chine lui achète surtout infiniment davantage, et, de ce côté encore, il s'est créé des courans d'échange nouveaux, en même temps que se développaient les anciens. La valeur des cotonnades importées a passé, en huit ans, de 53 à 128 millions de taëls; celle de l'opium a malheureusement fort augmenté aussi, puisqu'elle est de 44 millions de taëls, en 1903, contre 29 millions, en 1895. Les importations de métaux, de pétrole et de sucre ont un peu plus que doublé, s'élevant de 7 millions de taëls pour chacun de ces articles à quinze, quinze et demi et seize. Il entre maintenant dans les ports chinois pour 8 millions et demi de taëls de charbon, pour 8 millions de matériel de chemins de fer, catégorie d'importations à peu près inconnue en 1895, pour 2 millions de machines. Ce sont là des signes du temps.

On a le droit, en présence de ces chiffres, de trouver exagérées les doléances que l'on entend fréquemment sur la len-

teur avec laquelle se développeraient les échanges internationaux de la Chine. Ce qui est vrai, c'est que ce commerce est beaucoup moins profitable et plus aléatoire qu'il ne l'était autrefois. Il passait jadis presque tout entier par les mains de quelques grands négocians anglais et il leur procurait de très gros bénéfices ; maintenant une foule de concurrens ont surgi, et la marge entre le prix d'achat en Europe et le prix de vente en Chine s'est réduite à fort peu de chose. Les fluctuations du change ont aggravé la situation en venant souvent transformer en perte le maigre bénéfice escompté par le négociant importateur de Shanghaï ou de Tien-tsin, qui paie en or ce qu'il achète en Europe, mais est payé en argent lorsqu'il revend en Chine. Si l'argent baisse, il ne peut relever ses prix sans s'exposer à voir diminuer la demande de ses marchandises et à les entasser en stocks. Il n'a pas de compensation en cas de hausse du métal ; la concurrence pousse les importateurs à baisser leurs prix de vente en Chine dès qu'une hausse sensible de l'argent le leur permet. Les affaires deviennent ainsi un jeu, où s'accumulent les chances défavorables.

Le commerce européen en Chine souffre d'autres causes encore, et, en premier lieu, de l'ignorance absolue de la langue chinoise où se trouvent les négocians ou représentans des grandes maisons européennes. Ils sont ainsi, pour toutes leurs transactions, à la merci du *comprador*. Le *comprador*, — acheteur en espagnol, — est un employé chinois, souvent dans la Chine du Sud un sujet portugais de Macao, qui a pour premier devoir de renseigner la maison à laquelle il est attaché sur la solvabilité et l'honorabilité des marchands chinois qui veulent entrer en relations avec elle ; une fois ces relations établies, il est garant des cliens qu'il a recommandés. C'est donc absolument un homme de confiance, et souvent il mérite cette confiance. Pourtant il est toujours mauvais d'être obligé de s'en remettre absolument à quelqu'un. Même honnête et offrant la surface nécessaire pour que sa garantie soit effective, le *comprador* coûte cher ; il vient diminuer les bénéfices du négociant européen par la commission qu'il prélève et, fréquemment, il cède à la tentation d'accroître exagérément celle-ci. Malhonnête, il peut ruiner son employeur, ou peu s'en faut, avant que ce dernier ait le temps de s'en apercevoir. Il conviendrait que les Européens qui s'établissent en Chine prissent le temps d'apprendre la langue

parlée courante et même quelques caractères écrits. On voudrait aussi voir beaucoup d'entre eux travailler davantage, passer moins de temps au club et aux sports et plus à leurs bureaux, faire de moins longs séjours de vacances au Japon et de plus longues tournées d'affaires en Chine. Leur activité et leur zèle ne sont pas étrangers aux succès que remportent, aux dépens des Anglais, les Allemands, les Japonais et les Chinois eux-mêmes. Ceux-ci se mettent de plus en plus à réduire le nombre des intermédiaires dans leurs affaires avec le dehors; on observe qu'il s'établit peu d'Européens dans les nouveaux ports ouverts depuis le traité de Shimonosaki, mais qu'il y vient nombre de marchands chinois, qui profitent de l'installation sur ces places du service des douanes étrangères pour y faire arriver les marchandises du dehors à meilleur compte qu'en passant, comme ils étaient obligés de le faire auparavant, sous les fourches caudines des agens des likins et des douanes indigènes.

Le fait que le commerce extérieur de la Chine laisse moins de bénéfices aux intermédiaires européens n'empêche pas qu'il ne se soit énormément développé. Très remarquable aussi a été le progrès industriel dans les ports ouverts, dès que le traité de Shimonosaki eut permis d'y élever des usines. Mais, si les faubourgs de Shanghaï se sont transformés en une sorte de petit Manchester, où les filatures de coton ont surgi du sol comme par enchantement, il faut reconnaître qu'elles n'ont pas donné à leurs fondateurs les bénéfices qu'ils en attendaient et que les maisons européennes qui espéraient trouver dans l'industrie une compensation aux déboires du simple négoce ont été déçues. Les actions des filatures de coton de Shanghaï sont, en moyenne, à 60 pour 100 au-dessous du pair. Elles soutiennent difficilement la concurrence des importations de l'Inde et surtout du Japon; ces deux pays sont pourtant au régime de l'étalon monétaire d'or; l'argent ayant baissé, le prix de vente en argent des articles indiens et japonais a dû par conséquent monter à prix de revient égal, puisque ce prix de revient est exprimé en or, et il semble que cela eût dû favoriser les manufactures établies en Chine dont les prix de revient sont établis en argent. Il n'en a rien été, et il est surprenant que les Japonais puissent acheter du coton à Shanghaï, le transporter chez eux, le filer, renvoyer les filés audit port de Shanghaï, les vendre au même prix que les fabricans européens établis sur place, et réaliser des bénéfices

que leurs concurrens ne font pas. Ce phénomène n'est pas encore complètement expliqué; il semble que les frais généraux soient plus considérables dans les usines de Shanghaï que dans celles du Japon, et sans doute les Européens savent-ils moins bien tirer parti de la main-d'œuvre chinoise que les Japonais de la leur propre.

Si le commerce extérieur a fort augmenté, si l'industrie moderne est enfin née en Chine, la plus grande révolution qui ait eu lieu depuis 1895 dans le Céleste Empire, c'est la construction des chemins de fer. Le chemin de fer est en quelque sorte l'emblème et le symbole de la civilisation moderne. Il en est d'ailleurs l'instrument essentiel. La rapidité et l'intensité des échanges que permettent la vitesse et la capacité des trains en circulation, sont la condition nécessaire du développement du grand commerce et de la grande industrie. Voulant mettre en valeur les richesses de la Chine, voulant créer à leurs industries un débouché sur l'immense marché qu'elle offre, les Européens ont naturellement appliqué tous les moyens de pression dont ils disposaient auprès du gouvernement chinois pour se faire concéder des chemins de fer. Leurs efforts n'ont pas été vains puisqu'ils lui ont arraché, sinon la concession formelle, du moins la promesse de concession d'un réseau de 12000 kilomètres, qui s'étend des frontières de la Sibérie à celles de l'Indo-Chine, et des côtes du Pacifique à la vieille capitale de Singan-fou, la plus occidentale des grandes villes de l'Empire et le berceau de la puissance chinoise. C'est là un changement trop important pour que nous ne donnions pas le détail de ces voies ferrées :

LIGNES DE CHEMINS DE FER CONCÉDÉES OU DONT LA CONCESSION A ÉTÉ PROMISE PAR LA CHINE

	kilom.
Compagnie de l'Est-Chinois (Russes) :	
De la frontière mandchoue à Port-Arthur	1 900
De Kharbine à Vladivostok	750
Compagnie impériale des chemins de fer chinois (Anglais) :	
Réseau du Tchi-Li et prolongemens vers New-Chwang et Sin-Min-Ting	815
Pékin à Feng-Shan	200
British and Chinese Corporation (Anglais) :	
Shanghaï à Wou-Soung	19
Shanghaï à Nankin	290
Sou-Tchéou à Hang-Tchéou et Ningpo	320
Canton à Kowloon (Anglais)	150

Peking Syndicate (Anglais) :

	kilom.
Tao-Kéou (Honan) à Tsé-Tchéou (Chan-Si)	140
Tsé-Tchéou à Siang-Yang	360
De la frontière birmane au Yunnan (Anglais)	1 100
De Tien-Tsin à Tching-Kiang (Anglo-Allemand)	900

Chemins de fer du Chantoung (Allemands) :

Tsing-Tao (Kiao-Tchéou) à Tsinan-Fou	400
Tsing-Tao à I-Tchéou	250
Tsinan-Fou à Kaï-Fong	350
Pékin à Han-Kéou (Franco-Belge)	1 200
Kaï-Fong à Honan-Fou et Singan-Fou (Franco-Belge)	550
Ching-Ting à Taï-Yuen et Singan-Fou (Franco-Belge-Russe)	750
Laokay à Yunnan-Sen (Français)	450
Langson à Lang-Tchéou et à Nanning (Français)	250
Kouang-Tchéou-Ouan à Kao-Tchéou et prolongemens (Français)	75
Canton à Han-Kéou (Anglo-Américain)	1 000
Pékin aux mines de charbon des Collines (Italien)	30

Les lignes ainsi énumérées ne sont pas, qu'on le remarque bien, des lignes construites, ni même toutes des lignes en construction, ni même des lignes concédées d'une manière tout à fait ferme. De construits, il n'y a que les 2650 kilomètres des chemins de fer mandchouriens, les 815 kilomètres du réseau du Tchi-Li, les 1200 kilomètres de Pékin à Han-Kéou, à l'exception du grand pont sur le Fleuve Jaune qui se trouve au milieu de la ligne, les 400 kilomètres de Tsing-tao à Tsinan-fou, les 19 kilomètres de Shanghaï à Woosung, et un tronçon de 30 kilomètres de Canton à Fa-Shan, faible amorce de la grande voie de Canton à Han-Kéou, un peu plus de 5100 kilomètres en tout. Les fonds sont faits et les travaux en voie d'exécution sur les lignes de Ching-Ting à Taï-Yuen (300 kilomètres), de Shanghaï à Nankin (290) et de Laokay à Yunnan-Sen (450), soit sur un peu plus de 1000 kilomètres; les Allemands continuent d'autre part à construire leur réseau du Chantoung, et l'établissement de la ligne de Sou-Tchéou à Hang-Tchéou et Ningpo doit suivre immédiatement l'ouverture de la ligne de Shanghaï à Nankin, à laquelle elle se raccorde; on travaille aussi sur l'une des lignes du *Peking Syndicate*. Voilà donc encore un autre millier de kilomètres sur l'ouverture assez prochaine desquels on peut

compter. Le Céleste Empire est assuré d'avoir bientôt 7000 kilomètres de chemins de fer en exploitation, dont 4500 seulement pour la Chine propre et le reste en Manchourie.

Quant aux autres grandes lignes figurant au tableau que nous avons dressé, elles risquent d'attendre plus longtemps : il n'a été conclu aucun contrat définitif pour la ligne de Tien-tsin à Tching-Kiang qui doit unir, par les soins des Anglais et des Allemands, les bouches du Peï-ho à celles du Yang-tze, ni pour les deux lignes aboutissant à Singan-fou. Le Canton-Han-Kéou qui doit, avec le Pékin-Han-Kéou, constituer le grand Central chinois, a bien été formellement concédé, mais des difficultés de toute sorte ont été soulevées par les Célestes, depuis que les Américains ont cédé leur part de la ligne à un syndicat belge. Enfin, la ligne anglaise de Birmanie au Yunnan et les lignes françaises de l'extrême Sud, de Langson à Nanning et de Kouang-tchéou-Ouan à Kao-tchéou n'ont guère été l'objet que de promesses en l'air. Elles traversent du reste des pays pauvres et accidentés, seraient d'une exécution coûteuse, et ne sauraient avoir grande importance économique.

Quels ont été les résultats obtenus par les chemins de fer chinois? Il serait particulièrement intéressant de les connaître; mais il est malheureusement difficile de se procurer des renseignemens à ce sujet, les lignes ne publiant pas régulièrement leurs recettes. Celles des portions ouvertes à l'exploitation du chemin de fer de Pékin à Han-Kéou l'ont été à certains momens; elles atteignaient une douzaine de mille francs par kilomètre, pour la section de Pékin à Pao-ting-fou, qui traverse une portion riche et peuplée de la province du Tchi-Li; elles étaient donc satisfaisantes pour un début et pour un tronçon de 150 kilomètres seulement qui ne pouvait avoir qu'un trafic local. Un correspondant du *North China Herald*, de Shanghaï, le plus grand journal européen d'Extrême-Orient, qui a voyagé l'année dernière de Pékin à Han-Kéou par le chemin de fer, et la route de terre dans l'intervalle des deux sections ouvertes, raconte que les trains étaient bondés de voyageurs et que tout faisait prévoir une exploitation fructueuse. Le dernier rapport du consul général de France à Shanghaï mentionne que l'ouverture du chemin de fer de Han-Kéou vers le Nord a provoqué une augmentation énorme et subite de l'exportation des sésames, qui sont produits en abondance en cette région. « On vit là, dit-il, un exemple de

la hâte avec laquelle les commerçans chinois tirent parti de la construction des voies ferrées pour leurs spéculations. » Les mêmes phénomènes s'observent sur le réseau anglais du Tchili, dont une partie tout au moins traverse un pays riche et peuplé, et qui sert de débouché à la capitale. Lorsque je m'y trouvais, à l'automne de 1897, quelques mois à peine après l'ouverture, les trains avaient autant de voyageurs chinois qu'ils en pouvaient contenir; les riz, les fruits, tous les produits du Sud expédiés vers Pékin, qui remontaient auparavant le Peï-ho en barque, se sont hâtés de prendre la voie ferrée, dès qu'elle leur a été ouverte. Dans le Chantoung seulement, il semble que le trafic soit plus maigre qu'on ne l'espérait; mais la population de cette province surpeuplée est très pauvre; et peut-être faudra-t-il attendre la mise en exploitation des richesses minières pour avoir des transports importans; peut-être aussi les Allemands, — qui, en tant qu'administrateurs, sinon en tant que commerçans, paraissent s'entendre particulièrement mal avec les Chinois, — ont-ils manqué de la souplesse nécessaire à l'adaptation du progrès occidental en pays asiatique. Nous ne parlerons pas des chemins de fer de Manchourie dont la politique a dicté le tracé à travers un pays presque désert, sauf sur les 300 kilomètres de Niou-tchouang à Moukden et Tiéling: l'ouverture de cette dernière section a eu pour effet d'augmenter beaucoup les exportations du port de Niou-tchouang.

L'expérience, encore bien courte, des chemins de fer dans le Céleste Empire, suffit ainsi à prouver que les Chinois, comme tous les hommes, s'en servent très volontiers; qu'en Chine comme partout ailleurs, ils développent le commerce et ont même vite fait de créer des courans d'échange qui n'existaient pas avant eux; en un mot que l'esprit éminemment pratique des Fils de Han a bientôt raison de leurs superstitions, lorsque les mandarins et les lettrés ne viennent pas les surexciter. Il est remarquable que, depuis l'insurrection des Boxeurs, qui a servi de leçon à ces personnages, on n'a signalé nulle part de troubles sérieux, d'attentats contre des Européens suscités par la construction des voies ferrées. Beaucoup d'hommes connaissant la Chine pensaient même que celles-ci rencontreraient plus de résistance.

Lorsqu'on examine les progrès accomplis dans le Céleste Empire au cours de cette brève période de moins de neuf ans, qui s'étend du terme de la guerre sino-japonaise au début de la

guerre actuelle, on voit, en définitive, qu'ils sont très loin d'être négligeables. Ils ne nous paraissent faibles que parce que nous avons sous les yeux, à proximité de la Chine, le prodigieux phénomène de la transformation du Japon. Mais le Japon n'est-il pas un pays unique au monde et quel peuple a jamais fait ce qu'ont réalisé depuis quarante ans les sujets du Mikado? Si nous ne laissons pas troubler notre vue par cet éblouissant voisinage, nous sommes forcés de reconnaître qu'en aucun autre pays asiatique, un développement aussi grand n'a eu lieu dans un temps aussi court, et aussi troublé. Certes, ce qui a été fait est peu de chose encore, étant donnée l'importance du territoire, de la population, des richesses du Céleste Empire; ce n'est encore qu'une ébauche, mais ne semble-t-il pas qu'elle puisse faire bien augurer de l'œuvre qu'il s'agit d'accomplir?

III

Il est trois tâches principales à remplir pour mettre en valeur un pays qui ne l'est pas, ou qui l'est insuffisamment : d'abord créer ou perfectionner les moyens de transport, car il serait oiseux de chercher à développer la production, si les produits ne pouvaient être aisément exportés hors du canton où ils ont été obtenus ; puis modifier en les améliorant les procédés de production employés, quand ceux-ci sont défectueux : on obtient ainsi les produits déjà connus dans le pays, mais en plus grande quantité et de meilleure qualité ; enfin, exploiter des richesses que les indigènes laissaient dormir, de façon à obtenir de nouvelles catégories de produits. Il y a d'ailleurs, au progrès économique, une quatrième condition, qui est, elle, d'ordre politique, mais de première nécessité : le maintien de l'ordre et de la sécurité, la certitude que chacun pourra jouir en paix des fruits de son travail et de son industrie.

Nous venons de parler des chemins de fer, et, ce faisant, nous avons déjà traité le problème des communications. Mais il n'est pas inutile, pour mettre en relief toute l'importance de la création des voies ferrées, de dire quelques mots de la condition actuelle des transports en Chine. Il s'en fait de deux sortes, par terre et par eau, comme en tout pays, en attendant que le progrès de l'aéronautique ait permis de franchir directement les airs, en passant par-dessus tous les obstacles. Ces obs-

tacles sont particulièrement nombreux en Chine. Il y existe bien de grands chemins impériaux, mais, sauf aux abords immédiats des ports ouverts, il n'y a pas de routes dignes de ce nom. Dans la banlieue de quelques grandes villes, on trouve sur les chemins des restes de pavage, en très mauvais état généralement, car les énormes pavés ne sont jamais remplacés, et comme ils datent souvent de plusieurs siècles et que le sous-sol dans les plaines n'est guère solide, ils sont complètement disjoints. Aussi est-il peu de supplices plus abominables qu'un trajet en certains pays des environs de Pékin en charrette chinoise, où l'on ne peut ni s'asseoir ni s'allonger, la bâche étant trop basse pour l'un et la caisse trop courte pour l'autre, et où l'on est jeté sans cesse contre le cadre en bois de la voiture. Mieux vaut encore suivre les simples pistes qui constituent les routes partout ailleurs, bien qu'en plaine ce soient alternativement des mers de boue et de poussière, et en montagne des escaliers escarpés. Les ponts sur les rivières ne manquent pas, car leur construction est considérée comme un acte de vertu ; sur les cours d'eau trop larges, ils sont remplacés par des bacs. Les moyens de transports sont très variés dans le Nord, où le voisinage des pâtis de Mongolie et de Mandchourie permet l'emploi des bêtes de somme et où les charrettes, les chaises à mule et à porteurs, les brouettes, les porteurs de paniers, les chevaux, les ânes, voire les chameaux, forment à l'entrée des villes la plus pittoresque confusion. Dans le Centre et le Sud, on ne connaît plus que la brouette et le porteur pour les marchandises ; les gens vont en chaise ou à pied, à moins qu'ils ne se fassent eux-mêmes voiturer en brouette, ce qui est habituel aux Chinois.

De pareils transports sont naturellement lents, peu sûrs et chers. La lenteur est encore le moindre inconvénient, quoiqu'une brouette ne fasse guère plus de 25 kilomètres par jour ; mais l'affreux état des routes, les accidens, les embourbemens constans rendent fort incertaine l'arrivée à destination de toutes les marchandises qui craignent les chocs ou l'humidité. Enfin le coût moyen est évalué à 290 sapèques (80 centimes environ) par *picul* et par 100 *li* (1). Un *picul* équivalant à 60 kilos et un *li* à

(1) Cette moyenne est donnée par M. T. R. Jernigan, ancien consul général des États-Unis à Shanghaï, dans son intéressant ouvrage : *China's Business Methods and Policy*, publié à Londres chez Fisher Unwin en 1904. Il est intéressant de connaître, d'après le même auteur, les quelques prix suivans : « En Chine centrale,

500 mètres, c'est 25 centimes la tonne kilométrique ; c'est cinq fois plus cher que le tarif moyen de nos chemins de fer français, dix fois plus que celui des chemins de fer américains ; encore faut-il l'extrême bon marché des salaires en Chine pour que des transports si primitivement organisés ne soient pas plus coûteux.

La voie d'eau est préférable quand on en peut user. Elle est un peu moins lente, en général, encore que les jonques mettent parfois quatre ou cinq jours, voire une semaine à remonter de Tien-tsin à Pékin, ce qu'un train omnibus fait en quatre ou cinq heures ; la voile ne peut toujours servir et bien souvent il faut se faire haler, à bras d'homme naturellement ; mais surtout ce transport par eau est, comme en tous pays, infiniment moins coûteux : 7 sapèques en moyenne par *picul* et par 100 *li*, c'est-à-dire un peu plus d'un demi-centime par tonne et par kilomètre, tarif auquel il faut ajouter de menus frais pour le vin de riz, qu'on a coutume de payer aux bateliers, et pour l'encens destiné à se rendre les dieux propices. Les marchandises fragiles courent aussi moins de risques d'être brisées ou détériorées. Malheureusement, les voies navigables sont loin de desservir tout le pays, et il en est très peu de vraiment bonnes : le bas Yang-tzé de la mer à Itchang, quelques portions de ses affluens, notamment de la rivière Han, qui s'y jette à Han-Kéou, le Si-Kiang ou fleuve de l'Ouest, dont l'embouchure, voisine de Canton, est reliée à cette ville par divers canaux, quelques fleuves côtiers sur une partie de leurs cours, sont les seules qu'on puisse qualifier d'aisément et de régulièrement praticables. La plupart des autres sont encombrées de bancs de sable ou coupées de rapides ;

les porteurs de chaise reçoivent 360 sapèques (1 franc) par jour chacun ; dans les provinces du Sud deux fois autant. Un âne avec un *boy* coûte 250 sapèques (70 centimes) par jour sans nourriture. Un cheval ou une mule 300 à 400 sapèques (85 centimes à 1 fr. 10). Une brouette — qui ne fera pas plus d'une trentaine de kilomètres par jour — 400 sapèques (1 fr. 10) pour un voyageur et son bagage. En jonque, chaque voyageur paiera 120 sapèques (0 fr. 35) par jour, pour un parcours moyen de 50 kilomètres ; sur les grandes jonques, on arrivera à 50 centimes s'il n'y a pas concurrence avec les vapeurs, et à 40 s'il y a concurrence. Les vapeurs eux-mêmes font actuellement payer aux indigènes 2 fr. 60 pour 100 milles, et aux étrangers environ dix fois plus.

« Pour les marchandises, un âne portera 60 à 90 kilos à raison de 60 à 85 centimes par jour, nourriture en plus pour l'animal et le conducteur (un seul suffit pour plusieurs ânes). Un cheval ou mulet porte 110 à 140 kilos pour 1 franc à 1 fr. 40 par jour. Une brouette, 110 à 180 kilos au prix de 85 centimes à 1 fr. 40 en faisant 25 kilomètres dans sa journée. Par eau, la location d'un bateau susceptible de porter 100 piculs ou 6 000 kilos coûte 1 fr. 70 par jour, celle d'un grand bateau d'une capacité de 18 000 kilos de 3 fr. à 4 fr. 50. »

la lutte contre les courans, les échouages, les accidens fréquens augmentent la durée, le temps et les frais du voyage. Bien des voyageurs européens ont raconté leurs tribulations sur les rapides du moyen Yang-Tzé, entre Itchang et Tchoung-King, où ils avaient peine quelquefois à avancer d'une lieue par jour !

Pour en finir avec les obstacles qui s'opposent aux transports, il convient de ne pas oublier la piraterie, officielle ou non. La piraterie officielle, ce sont les exactions des agens des *likins*, le pire fléau, peut-être, du commerce dans le Céleste Empire. La piraterie privée et le brigandage existent à l'état chronique sur maintes rivières ou routes de terre et, tant que l'État chinois restera ce qu'il est actuellement, mieux vaut peut-être qu'il ne les réprime pas; les gendarmes, surtout les gendarmes haut gradés, seraient quelquefois pires que les voleurs.

Malgré tous ces inconvéniens des moyens de communication actuels, il faudra que les chemins de fer, pour rendre tous les services et aussi donner tous les bénéfices qu'on attend d'eux, aient des tarifs assez bas. Sans doute, comme le disait dernièrement M. Byron Brenan, consul général d'Angleterre à Shanghaï, « si jamais un jour vient où les produits de la Chine pourront circuler à travers tout l'Empire au prix d'un penny par mille, c'est alors que son commerce avec les autres pays atteindra un développement en rapport avec les ressources naturelles et l'industrie de ses habitans. » Mais, tant que les chemins de fer ne constitueront pas un réseau très serré, c'est-à-dire pendant bien longtemps, les marchandises auront à s'imposer un détour pour les prendre et parcourront encore de longs trajets à dos d'homme ou sur d'incommodes brouettes. Pour que le tarif moyen ressorte à dix centimes par mille ou même par kilomètre, il faudra que celui des chemins de fer soit sensiblement plus bas. Lors de l'occupation de Tien-tsin par les troupes européennes en 1900 et 1901, le gouvernement militaire, qui s'était chargé de l'exploitation des chemins de fer, avait relevé les tarifs. Il n'en fallut pas davantage pour faire baisser le trafic et redonner de l'activité à la circulation des jonques sur le Peï-ho.

Cet exemple doit servir de leçon. Un certain doigté s'impose pour adapter nos innovations occidentales à l'usage des pays d'Extrême-Orient où les transactions habituelles se règlent par des sommes si infimes. C'est un des grands talens des Japonais d'avoir su résoudre ce problème; leurs tarifs de chemins de fer

sont infiniment réduits : un centime et demi par kilomètre en troisième, trois fois moins qu'en France ; leurs tarifs postaux également : cinq centimes pour les lettres, deux centimes et demi pour les cartes postales. C'est de ces modèles que doivent s'inspirer les Européens pour les services qu'ils ont à organiser en Chine, où la richesse est certainement moindre qu'au Japon. En face de la modicité des tarifs, il faut mettre, il est vrai, la faiblesse des salaires, jointe à l'habileté manuelle et à l'intelligence des Chinois, qui, dès aujourd'hui, font sur les chemins de fer non seulement des hommes d'équipe et des manœuvres, mais de bons chauffeurs et des mécaniciens très présentables. La modicité des recettes brutes doit être compensée, si l'on sait s'y prendre, par la réduction des frais d'exploitation.

Les chemins de fer chinois pourront ainsi rémunérer ceux qui les exécuteront, d'autant que la plupart des lignes ne devraient pas être coûteuses à établir : l'emprunt qui a fourni les fonds nécessaires à la construction des 1 200 kilomètres de Pékin à Han-Kéou n'a été que de 112 millions et demi de francs ; bien que les Anglais aient paru moins disposés à prêter pour cet objet que les Français, il ne semble pas que les capitaux doivent manquer pour la construction des lignes. D'ailleurs, on en trouverait en Chine même. On l'a vu lors que des difficultés ont été soulevées au sujet de la concession de la ligne d'Han-Kéou à Canton, qui doit traverser la province du Hou-nan. Les propriétaires et les lettrés de cette province, dont la population, énergique mais très hostile aux étrangers, voudrait régénérer la Chine par ses propres moyens, ont offert au gouvernement plusieurs dizaines de millions pour exécuter la ligne, sans autre intervention d'étrangers que celle d'ingénieurs et de spécialistes pour diriger les travaux. Dans le Sétchouen, des capitalistes indigènes ont aussi demandé au gouvernement de leur concéder des voies ferrées et de pareilles initiatives ont eu lieu sur d'autres points encore. Qu'elles soient toujours tout à fait spontanées et n'aient pas quelquefois pour but de mettre des bâtons dans les roues, comme on dit, aux demandeurs de concessions étrangers, qu'elles aient chance d'aboutir à un résultat pratique, en présence des obstacles administratifs de toute sorte auxquels se heurterait sans possibilité de recours une entreprise purement chinoise, nous ne prétendons pas l'assurer ; mais elles témoignent que l'utilité des chemins de fer est comprise en Chine même.

C'est uniquement de l'attitude du gouvernement que dépendra la rapide extension du réseau des chemins de fer chinois ; mais quelle sera-t-elle ? « C'est un tort, dit le consul général britannique à Shanghaï, de supposer que les gouvernans de la Chine sont convaincus qu'il faut avoir des chemins de fer et que, la Chine étant incapable de faire les fonds, il faut s'adresser aux étrangers et traiter avec eux dans les meilleures conditions possibles. Beaucoup de Chinois éclairés comprennent les avantages des chemins de fer ; mais ce n'est pas à eux qu'il appartient de décider. Ceux qui ont le dernier mot dans la question se soucient peu que l'on construise des chemins de fer ou non. Ils n'ont qu'une idée confuse de la prospérité que feront naître de meilleurs moyens de communication ; du reste, si le bien-être du pays les intéresse, ce n'est que d'une façon abstraite, comme un bon thème pour une composition d'examen, et cela n'a point de rapport, à leurs yeux, avec la politique pratique. Ce qu'ils voient bien, c'est que des concessions de chemins de fer à des étrangers risquent d'entraîner pour eux des tracas et des difficultés et qu'au bout du compte, mieux vaut laisser ces affaires de côté. »

C'est bien là le point de vue de ce qu'on appelle « les hautes sphères gouvernementales ; » l'exécution des nouveaux chemins de fer ne rencontrera pas en Chine d'autres obstacles ; mais celui-ci peut être long à franchir. C'est le même esprit d'inertie et de crainte des « histoires » et des « affaires, » qui n'est pas, au fond, particulier à la Chine, mais y est seulement plus développé qu'ailleurs, parce que la bureaucratie y existe depuis bien plus longtemps, et que sa puissance y est mieux assise, c'est le même esprit, disons-nous, qui a annulé dans la pratique l'importante concession arrachée par les Européens à la suite de l'insurrection des Boxeurs, l'ouverture de tous les cours d'eau à la navigation étrangère. Des règlemens minutieux et vexatoires lui ont enlevé toute valeur. Si l'on parvenait à la rendre effective, il se pourrait toutefois qu'on se heurtât ici à une autre opposition, non plus gouvernementale, mais populaire. La construction des chemins de fer n'est pas trop mal vue, — sauf dans les cas où des maladresses sont commises, — parce qu'elle fournit du travail à une foule de coolies, et comme les voies ferrées ne suivant pas exactement, en général, le tracé des routes de terre, leur concurrence ne se fait pas sentir d'une façon aussi directe et aussi immédiate aux nombreuses personnes qui gagnaient leur

vie dans l'industrie du transport. Au contraire, l'ouverture des cours d'eau ne nécessite point de grands travaux, elle ne fait gagner directement d'argent à personne; mais les vapeurs européens font une concurrence très directe aux nombreuses jonques indigènes; la population grouillante et turbulente des mariniers et des haleurs pourrait s'en émouvoir.

Le trouble jeté dans la distribution du travail est, de même, l'une des causes qui rendent fort difficile l'introduction du progrès moderne dans beaucoup de branches de production. L'adoption des procédés scientifiques usités en Europe permettrait de produire autant, et même plus qu'aujourd'hui, en employant beaucoup moins de main-d'œuvre. Mais que deviendraient les gens ainsi privés de leur gagne-pain? Nous savons bien qu'ils trouveraient à s'occuper, et peut-être à de meilleures conditions, dans la foule d'industries nouvelles qu'amènerait l'invasion des grandes applications scientifiques. L'expérience de l'Europe prouve amplement que le machinisme ne diminue pas la somme totale de main-d'œuvre employée, mais qu'en augmentant énormément la production, il la répartit différemment et la déplace. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a un moment de crise à traverser et que de réelles souffrances l'accompagnent; l'exemple de l'Europe en témoigne aussi. Encore cette crise a-t-elle été atténuée parce que l'introduction des machines et la constitution de la grande industrie se sont faites, chez nous, graduellement, au fur et à mesure des découvertes; elle serait beaucoup plus aiguë en Chine où l'on passerait brusquement de l'organisation économique de l'Europe du XIIIe siècle à celle de l'Europe, voire de l'Amérique du XXe. Lorsqu'on entend encore aujourd'hui les plaintes qu'émettent bien des ouvriers européens, chaque fois qu'il s'agit d'introduire une nouvelle machine diminuant l'emploi de la main-d'œuvre dans une industrie déterminée, comment s'étonner que les Chinois, infiniment plus conservateurs, plus attachés à leurs traditions, à leurs procédés héréditaires de travail, s'effrayent à la perspective de renoncer à leur tâche accoutumée pour aller chercher, peut-être au loin, à gagner leur vie par des modes de travail qu'ils ignorent?

Un voyageur français qui sait très bien voir et peindre, et dont les livres donnent des pays qu'il a parcourus une impression très vivante, M. Marcel Monnier (1), cite un exemple typique

(1) Marcel Monnier, *le Tour d'Asie;* II, *l'Empire du Milieu;* Plon, Paris, 1899.

des craintes qu'inspire et des perturbations effectives qu'amène dans l'industrie chinoise l'introduction du progrès occidental. Il visitait au fin fond de la Chine, à mille lieues de la mer, dans le Setchouen, les salines de Tse-liou-tsin, qui font vivre, dit-il, une population de deux à trois cent mille âmes, tandis que trois ou quatre usines à vapeur, disposant d'un personnel relativement peu nombreux, produiraient aisément la même somme de travail. L'un des propriétaires de mines lui conta lui-même l'aventure suivante : « Ce Setchouanais avait habité Canton, et, durant un séjour de plusieurs années dans les provinces du littoral, avait eu l'occasion de se familiariser avec les innovations européennes. Il résolut de les appliquer à son industrie, fit venir et mit en place, à très grands frais, un matériel perfectionné, des pompes à vapeur. L'expérience réussit au delà de tout espoir. Le puits, pourvu de cette machinerie, débitait un volume d'eau extraordinaire. Par malheur, au même moment, dans les puits voisins le niveau baissait de façon inquiétante. Les propriétaires lésés se rendirent chez leur trop heureux concurrent et lui signifièrent, avec les formes les plus courtoises, mais d'un ton très ferme, que cet état de choses ne pouvait durer davantage. En toute justice ne devait-il pas renoncer à décupler sa fortune au détriment d'autrui et se contenter, comme autrefois, d'un bénéfice honnête, sinon démesurément élevé? Reconnaître son erreur est le fait du sage : de la sorte il vivrait en paix, estimé de tous; il s'éviterait des remords de conscience... et mille désagrémens. Ces représentations amicales produisirent leur effet. Les machines furent démontées, mises au rebut, l'exploitation reprise suivant les procédés anciens, avec les treuils de bois, les buffles, les câbles en bambou. Le plus curieux, c'est que le bonhomme ne récriminait point, semblait prendre les choses avec une philosophie parfaite. « Au bout du compte, déclarait-il en terminant, mes voisins étaient dans leur droit : ma mécanique menaçait de tarir leurs puits. »

L'histoire est éminemment instructive. Elle montre les difficultés qui s'opposent à une rénovation des modes de production traditionnels. D'ailleurs, les Chinois, gens intelligens certes, mais plus encore gens d'habitudes et d'habitudes héréditaires, façonnés à certaines méthodes séculaires de travail qu'ils ont apprises dès leur tendre enfance, non seulement ne veulent pas les changer, mais y parviennent difficilement. S'agit-il d'apprendre un métier

tout nouveau, leur esprit d'imitation, leur dextérité, leurs habitudes de soin leur permettront de le faire très vite et très bien. Veut-on modifier au contraire la pratique d'un art qu'ils connaissent déjà, la routine héréditaire reprend le dessus presque invinciblement; moralement ils se refusent à comprendre la raison d'être d'un changement, matériellement ils ont la plus grande peine à s'y accoutumer. Il est plus aisé, en Chine, de faire d'un manœuvre un bon mécanicien que d'enseigner à un artisan à se servir d'un nouvel outil.

C'est pourquoi le principe le plus efficace de rénovation économique en ce pays doit être surtout non l'amélioration des procédés dans les branches de production déjà connues, mais l'introduction d'industries toutes nouvelles qui, loin de porter ombrage aux indigènes en leur enlevant du travail, leur en donneront au contraire. Les Européens doivent exploiter les richesses naturelles que les Chinois ont laissées dormir jusqu'ici. Or presque toutes les ressources du sous-sol sont dans ce cas, et c'est l'un des traits les plus caractéristiques de la civilisation moderne que l'importance prise par les richesses minérales qui, à l'exception des pierres à bâtir, n'en avaient aucune aux époques antérieures. Il est devenu banal de parler des immenses gisemens miniers, des réserves de houille presque inépuisables de la Chine. On ne peut même pas dire qu'ils aient été effleurés par les Chinois : les salines de Tse-liou-tsen dont nous parlions tout à l'heure sont une exception et c'est à peine si en quelques endroits on a gratté un peu le sol pour en extraire, par quantités infimes, de l'or ou de l'argent, du cuivre ou de l'étain. La province du Shan-si et les régions limitrophes du Honan, au sud-ouest de Pékin, peuvent devenir un des plus grands centres métallurgiques du monde, avec leurs colossaux gisemens de houille et de minerais de fer. Au sud du Yang-tze, sont d'autres bassins houillers presque aussi importans et, dans les montagnes, les métaux les plus divers en grandes quantités. Le pétrole, si recherché, et si parcimonieusement répandu par la nature dans les pays connus jusqu'ici, paraît exister aussi dans l'ouest. L'exploitation des mines, voilà, semble-t-il, la tâche essentielle, rémunératrice et rénovatrice que devraient s'assigner les Européens en Chine.

On commence à se mettre à l'œuvre graduellement, mais on ne peut obtenir de résultats effectifs qu'au fur et à mesure de la construction des chemins de fer qui permettent d'amener sur place

le matériel indispensable ; c'est ce qui explique que les seules mines exploitées jusqu'ici soient les anciennes houillères de Li-Hung-Chang, à Kaïping près de Tien-tsin, dans un bassin secondaire. L'aciérie d'Hanyang, montée depuis un certain nombre d'années déjà en face de Han-Kéou par le célèbre vice-roi Chang-Chih-Toung, travaille aussi des minerais indigènes extraits dans la région. La plus grande entreprise européenne est le Peking Syndicate, qui a de vastes concessions dans le Shan-si et dont les travaux sont encore à la période préparatoire ; les cours de ses actions, qui valent vingt fois le pair à la Bourse de Londres, témoignent des espérances qu'on fonde sur lui. D'autres syndicats anglo-français ont obtenu des concessions dans la Chine méridionale, au Yunnan et au Koeï-Tchéou ; les Allemands sont à l'œuvre dans leur sphère du Chang-toung. De grands résultats pourront être réalisés d'ici peu, pourvu que les moyens de transport ne se fassent pas trop attendre et que le gouvernement s'y prête. Lors des affaires des Boxeurs il avait promis que des règlemens miniers seraient publiés dans le délai d'un an après la rentrée de la cour à Pékin ; rien n'a encore paru.

Comme lorsqu'il s'agit de construire des chemins de fer, c'est encore la question politique que l'on trouve sous la question économique lorsqu'on projette de mettre en valeur les richesses encore inexploitées de la Chine. C'est elle aussi qu'on rencontre lorsqu'on se préoccupe d'améliorer le régime monétaire, dont l'état chaotique et primitif est l'une des principales entraves aux échanges avec l'étranger. La réforme de ce régime mériterait toute une étude spéciale ; ce n'est pas le lieu de la faire ici, mais il est aisé de montrer brièvement les inconvéniens de l'état actuel en même temps que la difficulté de le moderniser. En matière de monnaie comme en bien d'autres, la Chine a été jadis l'un des pays les plus avancés du monde, mais elle est maintenant l'un des plus arriérés. Elle connaissait le billet de banque plus d'un siècle avant Jésus-Christ. Elle ne possède aujourd'hui d'autre monnaie véritable que la sapèque, informe petite pièce, formée d'un alliage de cuivre et de zinc, percée au centre d'un trou, qui permet d'en enfiler un grand nombre par « ligatures, » de mille généralement. C'est la sapèque, — en anglais *cash*, — valant au change moyen de ces dernières années un peu plus d'un quart de centime, qui sert de mesure usuelle dans tout l'intérieur de la Chine pour les salaires et les prix des

marchandises, indigènes aussi bien qu'étrangères; un grand nombre de banques locales émettent des billets exprimés en sapèques. Dans les ports, les villes, et pour les transactions importantes seulement, on se sert d'argent; non de pièces d'argent frappées, mais de lingots ou *sycee*, que l'on pèse, et dont le titre est garanti par des banques ou de grands négocians indigènes, qui y apposent une marque à cet effet. Les lingots qui ont beaucoup circulé portent souvent toute une série de marques parce que la garantie de chaque maison n'a de valeur que dans le rayon où elle est connue; lorsque le *sycee* en sort, une autre le certifie à nouveau. Le taël est simplement l'unité de poids dans laquelle est exprimé le lingot; mais il y a bien des taëls divers en Chine, beaucoup plus qu'il n'y avait de boisseaux ou d'arpens en France sous l'ancien régime; non seulement chaque place a le sien en dehors du taël impérial des douanes, mais il y en a presque toujours plusieurs sur toute place importante. Dans les ports ouverts seulement on trouve des pièces frappées, piastres mexicaines, ou autres, de même titre et de même poids, qui sortent des monnaies provinciales établies depuis une quinzaine d'années par quelques vice-rois : les Chinois, qui se méfient de la loyauté de leurs gouvernans, préfèrent les mexicaines. Lorsqu'elles vont dans l'intérieur, ces monnaies ne sont plus considérées que comme de simples lingots et on les voit alors circuler revêtues d'estampilles variées de banques indigènes. Quant à l'or, c'est un article de curiosité et de haut luxe réservé aux bijoux des grands; on ne s'en sert nulle part comme de monnaie.

Entre l'or et l'argent on sait que le rapport de valeur varie constamment; entre l'argent et les sapèques de bronze, il en est de même. On devine dès lors les complications qui résultent pour le commerce extérieur du système monétaire chinois. Voici une pièce de tissu de coton importée en Chine. Cette pièce a été achetée en Angleterre ou aux États-Unis par un négociant importateur et payée par lui en or; c'est en or également qu'il a acquitté le fret à bord du bateau qui l'amène à Shanghaï; rendue dans ce port, elle lui revient, en or, à 10 francs par exemple. Il la revend à un marchand de gros chinois; mais celui-ci le paye en argent. Supposons que le cours des cotonnades de ce genre se soit établi à 3 taëls la pièce, c'est ce que recevra notre Européen; mais combien cela vaudra-t-il en or : 10 fr. 50 si le taël vaut 3 fr. 50, 9 francs s'il vaut 3 francs et on l'a vu passer en

quatre ou cinq mois de l'un à l'autre de ces cours. Le Chinois à son tour enverra la pièce en quelque point de l'intérieur où elle reviendra, tous frais compris, à 5 taëls par exemple, et il la revendra à un consommateur ou à quelque petit détaillant indigène, mais pour être payé comment? En sapèques, dont il recevra par exemple 6000, qui pourront équivaloir, suivant le cours, à 5 taëls et demi, ou peut-être à 4 et demi seulement. Dans chacun de ces deux marchés, il y a ainsi un énorme aléa qui peut transformer l'honnête bénéfice auquel on s'attendait en une forte perte, si l'argent a baissé par rapport à l'or, ou le cuivre par rapport à l'argent. Notons qu'étant donnée l'extrême modicité des salaires et la rigueur avec laquelle le budget d'un Chinois doit être calculé, le marchand indigène ne peut relever brusquement et sensiblement le prix de ses ventes exprimé en sapèques sans faire fuir l'acheteur; l'importateur européen a, d'autre part, comme limite inférieure à ses prix, le prix de revient en or du fabricant qui le fournit, auquel il faut joindre les frets en or qu'il paye aux compagnies de navigation. Les variations respectives de valeur de l'or, de l'argent et du cuivre exposent ainsi aux plus grands risques les intermédiaires chinois et européens, ce qui limite fort l'expansion du commerce.

Pour mettre un terme à ces incertitudes il faudrait stabiliser la valeur monétaire du cuivre par rapport à celle de l'argent, et celle de l'argent par rapport à celle de l'or. On l'a fait en maints pays. En France même l'écu de 5 francs vaut toujours 5 francs, quelle que soit la valeur de l'argent qu'il contient, et bien que cette valeur ait oscillé, depuis dix ans, entre 1 fr. 80 et 2 fr. 40. S'il en est ainsi, c'est qu'en fait, sinon en droit, on sait qu'on trouvera toujours à échanger quatre pièces de 5 francs soit à la Banque, soit ailleurs, contre une pièce de 20 francs. Mais pourquoi cet échange peut-il avoir lieu? Parce que le nombre des pièces de 5 francs est limité, sans quoi il serait trop simple d'acheter pour 8 francs d'argent, de faire frapper quatre pièces de 5 francs et d'aller toucher 20 francs à la Banque, dont tout l'or serait vite écoulé, — après quoi l'écu d'argent retomberait à sa valeur intrinsèque. On peut même arriver, sans instituer le droit d'échange entre une pièce d'argent et un poids déterminé d'or, à donner à cette pièce d'argent une valeur supérieure à celle du métal blanc qu'elle contient, en cessant de frapper des pièces similaires ou en n'en frappant qu'une quantité

strictement limitée : ç'a été le cas pour la roupie aux Indes pendant quelques années, et il va en être de même au Mexique pour la piastre. Le phénomène qui se passe alors est analogue à celui qui a eu lieu pour le billet de banque, lequel n'est qu'un simple chiffon de papier, et peut cependant avoir une valeur considérable même dans les pays à cours forcé où il ne saurait être échangé contre des espèces; mais le public sait qu'on n'en fabriquera pas indéfiniment. Pour donner à une monnaie une valeur stable, non soumise aux fluctuations de métal qui la compose, il faut essentiellement que cette monnaie soit en quantité limitée, ne puisse être multipliée à l'infini.

Or en Chine le nombre des sapèques est bien limité théoriquement, puisqu'elles ne sont frappées que par les autorités des diverses provinces ; mais ce nombre est immense, et il y en a quantité de fausses, dont l'existence est connue de tous, à tel point qu'une des formes du marchandage, toujours cher aux Chinois, consiste à stipuler le droit d'introduire une certaine proportion de ces pièces fausses dans les ligatures qu'on remettra en paiement d'un objet. Si la valeur de la pièce se trouve artificiellement rehaussée, il y aura d'autant plus d'avantage à en fabriquer de fausses, et l'on n'y manquera pas, en ce pays de gagne-petit qu'est la Chine. Mais où la réforme deviendra presque impossible, c'est lorsqu'on voudra donner une valeur fixe à l'argent. On ne peut le faire pour des lingots de métal, dont le nombre est essentiellement indéterminé, qui ne sont acceptés par le commerce qu'en raison de leur poids et de leur titre, et dont le caractère essentiel est de suivre toutes les fluctuations de cours du métal qui les compose. Pour y parvenir, il faudrait d'abord créer une monnaie d'argent qui eût cours partout, c'est-à-dire révolutionner de fond en comble toutes les habitudes du public en matière monétaire. Cela est singulièrement difficile en tout pays et en Chine plus qu'ailleurs. Aussi ne doit-on pas se dissimuler que la réforme de la circulation chinoise, si désirable soit-elle, est une tâche extrêmement compliquée, qui, en dépit de toutes les consultations d'experts américains, japonais et autres, ne pourrait être accomplie qu'avec le temps, même par le plus éclairé et le plus rempli de bonne volonté des gouvernemens. Peut-on appliquer ces qualificatifs au gouvernement chinois?

Encore et toujours on en revient à la question politique : c'est vraiment la question préalable. La rénovation économique de la

Chine serait singulièrement facilitée par sa rénovation politique. Pour effectuer la première, il faudrait construire rapidement des chemins de fer, exploiter les mines, préparer tout au moins une réforme monétaire, abolir les droits de transit arbitrairement perçus, les odieux *likins*, mettre un terme aux exactions fiscales de toute sorte. Qui s'oppose à tous ces progrès? Le gouvernement beaucoup plus que les populations. Qu'est-ce donc que ce gouvernement? « C'est, dit fort bien le correspondant du *Times* à Shanghaï, un vaste syndicat qui a pour raison d'être le bénéfice mutuel de ses membres; on n'y gaspille pas de fonds pour les routes, les écoles, la gendarmerie et autres objets accessoires qui absorbent une si large part du produit des taxes dans les pays d'Occident. En Chine les impôts servent littéralement à entretenir le gouvernement. Au dessous de ce syndicat vit au jour le jour la masse industrieuse et naturellement paisible des paysans et des coolies qui ne peuvent pas supporter de nouvelles charges. On leur dit que les étrangers demandent d'énormes indemnités et ils subissent, non sans ressentiment, un surcroît d'extorsion dans la collection des taxes. C'est ainsi qu'on excite le peuple contre les diables d'Occident et les dangereuses innovations qu'ils apportent. »

Voilà bien la pratique de ce gouvernement, qui, en théorie, est admirable et fondé sur le gouvernement de la famille. En dépit des ressources de la guerre sino-japonaise, de l'insurrection des Boxeurs et de l'occupation étrangère qui a suivi, il n'a ni appris, ni oublié grand'chose. La promulgation des règlemens tracassiers grâce auxquels il a annulé ses concessions relatives à la navigation intérieure, le retard apporté à publier les règles relatives à l'exploitation des mines, l'obstruction même faite aux chemins de fer. toutes les fois qu'on en trouve l'occasion, témoignent bien que la Cour reste fidèle aux vieux erremens. Pourtant deux choses sont changées : d'abord on a vu qu'on ne pouvait pas rompre en visière à l'Occident, qu'il fallait faire la part du feu, céder, le plus lentement possible, mais céder tout de même sur certains points. Ensuite, la Chine a aujourd'hui une dette extérieure de près de 3 milliards de francs, en y comprenant les 1 600 millions d'indemnité aux puissances pour l'affaire des Boxeurs, et le service de cette dette exige une annuité de 144 millions de francs; ceci est fort lourd, car le budget était évalué par l'homme le mieux en mesure d'être au cou-

rani, sir Robert Hart, qui dirige depuis trente ans le service des douanes étrangères, à 88 millions de taëls seulement, chiffre porté à 117 millions ou 400 millions de francs depuis 1902, par les nouvelles taxes établies en vue de payer l'indemnité des Boxeurs. Or, les chemins de fer peuvent procurer au Trésor d'importans revenus; les concessions de mines aussi peuvent donner lieu à des perceptions fructueuses, en même temps que l'accroissement du mouvement commercial qui s'ensuivra augmentera les recettes des douanes, de ces douanes maritimes perçues par des étrangers, qui forment l'un des services les plus merveilleusement organisés qui soient et constituent le plus sûr et l'un des plus abondans revenus. La Cour de Pékin elle-même comprend tout cela; aussi, tout en rechignant, entr'ouvre-t-elle les portes aux innovations.

Tout donne ainsi lieu de penser qu'au pis aller, le progrès continuera de pénétrer peu à peu, comme il l'a fait depuis dix ans. Or, si le développement des échanges était proportionnel à ce qu'il fut de 1895 à 1903, le commerce de la Chine, qui est de 1 800 millions de francs, serait de 9 milliards, c'est-à-dire très supérieur au commerce actuel de la France, avant 1930. Pour que le mouvement s'accélérât davantage, il faudrait que la guerre actuelle déterminât en Chine, sinon une transformation complète, du moins des réformes plus sérieuses que n'en ont pu amener les événemens antérieurs. Il est certain que les succès du Japon produisent dans toute l'Asie la commotion la plus profonde. Au moment où les Européens allaient avoir soumis le monde entier, où ils traitaient déjà la Chine elle-même en vassale, le dernier peuple « de couleur » demeuré indépendant parvient à leur résister, jusqu'ici même à les vaincre, en leur prenant leurs propres armes. La leçon est d'une telle éloquence qu'elle ne peut manquer de frapper même les plus obstinés des conservateurs chinois; il semble bien qu'ils soient aujourd'hui, comme tous les Asiatiques, en admiration devant le Japon, prêts à suivre ses conseils et à écouter ses enseignemens. Ouvertement ou secrètement, les Japonais sont déjà partout en Chine. Il est parfaitement possible que les Chinois acceptent d'eux ce qu'ils n'acceptaient pas de nous.

Si vraiment, sous l'impulsion du Japon, la Chine se décidait à faire tomber les barrières qui s'opposent à l'introduction du progrès occidental, ce serait à un bien autre spectacle qu'à un

simple développement des échanges que nous assisterions. Au point de vue économique comme au point de vue politique, c'est une rude lutte que l'Européen aurait à soutenir contre la dextérité, l'incessant travail, le sens commercial du Chinois, animé par l'esprit d'organisation du Japonais. Malgré tout, la transformation devrait être moins rapide dans l'Empire du Milieu que dans celui du Soleil Levant. Heureusement pour l'Europe, la Chine diffère profondément du Japon par toute son évolution historique, par l'origine même de son peuple, comme l'atteste l'abîme qui sépare les deux langues. C'est ce qu'il ne faut jamais oublier lorsqu'on envisage les perspectives qui s'ouvrent en Extrême-Orient. Celles-ci n'en sont pas moins fort préoccupantes. L'homme blanc, qui pensait pouvoir tout régenter, qui voyait dans toutes les nations les vassales de sa puissance et les tributaires de son industrie, doit se convaincre aujourd'hui qu'il n'est plus seul au monde. Maîtres incontestés du globe, ceux de notre race croyaient pouvoir s'abandonner à leurs fantaisies, poursuivre, au milieu de luttes intestines, de chimériques utopies, remplacer même le culte de l'énergie qui avait fait la force de leurs ancêtres par un idéal d'amollissement. Obligés de compter avec d'autres, il faut qu'ils comprennent que l'heure n'est plus à de pareils songes, mais que le moment est venu de se ceindre les reins. C'est de l'imprudence ou de la sagesse des blancs qu'il dépendra que le péril jaune devienne ou non une réalité.

PIERRE LEROY-BEAULIEU.

CENDRES

DERNIÈRE PARTIE (1)

I

La voiture du courrier traversait les sauvages *tancas*, jaunes de chaumes et de soleil ardent, çà et là ombragées par des bouquets d'oliviers nains et de petits chênes.

Assis sur le siège de devant, à côté du cocher, parce que la chaleur était étouffante dans l'intérieur de la voiture, Anania éprouvait une telle émotion qu'il en oubliait presque les événemens des derniers jours.

Tout son passé lointain revivait. A mesure que la voiture approchait de Mamojada, les souvenirs l'oppressaient jusqu'à le faire souffrir. Dans le cadre de la capote se dessinait le même paysage qu'il avait entrevu *ce jour-là*, tandis qu'il abandonnait sa tête lasse sur les genoux de celle qui allait le quitter; et, comme *ce jour-là*, le ciel déployait un azur clair, imprégné d'une mélancolie suprême. On apercevait dans la campagne quelques filets d'eau violacée; on entendait siffler des oiseaux de marais; un pâtre, debout, se détachant sur un fond lumineux ainsi qu'une statue de bronze, contemplait l'horizon.

La maisonnette du cantonnier apparut, et la voiture s'y arrêta. Sur le pas de la porte était assise une femme en costume de Tonara, toute sanglée dans ses vêtemens grossiers comme

(1) Voyez la *Revue* du 15 février et des 1er et 15 mars.

une momie égyptienne, et elle cardait de la laine noire avec des peignes de fer; près d'elle, trois enfans dépenaillés et sales jouaient ou, pour mieux dire, se prenaient aux cheveux. A une fenêtre se montra un visage décharné et jaune de femme malade, qui regarda la voiture avec de grands yeux verdâtres, pleins de stupeur. Cette maison désolée semblait être le séjour de la faim, de la maladie et de l'ordure. Anania sentit son cœur se serrer : il connaissait le triste drame qui, plusieurs années auparavant, s'était passé dans ce lieu solitaire, au milieu de ce paysage rude et frais.

La voiture se remit en marche sur la route poudreuse et entra dans la région des montagnes, où le pays prit des teintes plus sombres et plus tristes encore. A Mamojada, qui émergeait de la verdure avec son clocher clair en relief sur l'azur tendre, nouvelle halte. Devant les maisonnettes noires, construites sur la roche, étaient groupées de caractéristiques figures en guenilles. Des femmes gracieuses, aux cheveux luisans roulés autour des oreilles, les pieds nus, assises par terre, cousaient, brodaient ou allaitaient des nourrissons. A la porte d'une boutique de menuisier où pendaient quelques petits tableaux religieux peints en couleurs vives, plusieurs hommes bavardaient : deux carabiniers, un paysan, un vieux noble devenu paysan aussi, un étudiant qu'Anania avait rencontré à Rome.

— Tiens! c'est toi? s'écria l'étudiant, lorsqu'il aperçut le voyageur.

Et il s'approcha, emmena son camarade, le présenta aux autres.

— Puisque tu habites Rome, — demanda tout de suite le vieux noble en bombant la poitrine et en prenant un air digne, — tu dois connaître le chevalier don Pietro Bonigheddu, chef de division à la Cour des Comptes.

— Non, répondit Anania. Rome est grande et on ne peut y connaître tout le monde.

— Allons donc! repartit l'autre. Qui ne connaît don Pietro? C'est un homme riche, celui-là!... Nous sommes un peu parens, tu sais. Quand tu le verras, salue-le de ma part.

— Je n'y manquerai pas, répondit Anania en s'inclinant avec un sourire.

La voiture s'ébranla de nouveau, s'engagea sur l'interminable montée de Fonni, passa devant ce champ de pommes de

terre près duquel il s'était arrêté *l'autre fois*, avec sa mère. Un souvenir très net lui revint de cette femme qui piochait, les jupons cousus entre les jambes, et du petit chat blanc qui s'élançait sur le lézard filant contre le mur.

Maintenant, la pyramide grisâtre du Mont Gonare, les lignes bleu et argent du Gennargentu se gravaient sur le ciel métallique, voisines et majestueuses. Anania était repris tout entier par cette sauvage nature, s'enivrait de l'air natal, sentait renaître en lui les instincts héréditaires. « Ah! pensait-il, j'aurais dû rester au village et me faire pâtre! C'était ma vocation. Comme j'aurais été heureux d'errer sous les noyers, de m'asseoir à la pointe d'une roche ou dans la fourche d'un arbre, et de m'abîmer dans la contemplation de l'espace infini! Pâtre, j'aurais été poète; en regardant les nuages, je me serais figuré que les nuages étaient mon troupeau... Et, après tout, ne suis-je pas un pâtre de nuages? Entre les nuages et mes pensées, y a-t-il une différence? Un nuage, voilà ce que je suis moi-même; et, si j'étais obligé de vivre dans ces solitudes montagneuses, mon être se dissoudrait, se dissiperait comme une vapeur, se confondrait avec l'air et le vent... »

La voiture gravissait la côte, avec une lenteur croissante; le cocher somnolait; le cheval même paraissait dormir. Le soleil au Zénith versait une splendeur égale, qui attristait; les buissons raccourcissaient leurs ombres; un silence lourd et une torpeur chaude opprimaient toute la nature. Cette fois, comme *l'autre fois*, Anania ferma les yeux et s'assoupit.

— Zia Grathia! Marraine! cria-t-il d'une voix encore ensommeillée, en pénétrant dans la maisonnette de la veuve.

La cuisine était déserte; la ruelle était déserte; le village entier était désert, et, dans la désolation de ce midi torride, il faisait penser à une station préhistorique abandonnée depuis des siècles.

Anania regarda curieusement autour de lui. Rien n'était changé : de la misère, des loques, de la suie, un peu de cendre dans l'âtre, de grandes toiles d'araignée entre les solives de la toiture; et, sinistre gardien de ce lieu de légende, le long fantôme vide du caban noir pendu le long du mur terreux.

— Où êtes-vous, Zia Grathia? Où êtes-vous?

Enfin la veuve, qui était allée chercher de l'eau à un puits

du voisinage, rentra avec un *malune* (1) sur la tête et un seau à la main. Elle était toujours la même, émaciée, parcheminée, avec un bandeau de toile malpropre entourant son visage de spectre Les années avaient passé sans vieillir davantage ce corps déjà séché et durci par les émotions de la lointaine jeunesse.

En la revoyant, Anania éprouva un trouble étrange; un flot de réminiscences remonta des profondeurs de son âme; il lui sembla que toute une existence antérieure se représentait à lui, qu'en lui revivait un esprit qui avait autrefois habité son corps avant l'esprit d'à présent.

— *Bonas dies* (2)! dit la veuve, considérant avec surprise le beau jeune homme inconnu.

Et elle déposa d'abord le seau, puis le *malune*, avec calme, sans quitter des yeux l'étranger.

— Vous ne me reconnaissez pas? demanda-t-il avec un sourire.

Elle poussa un cri et ouvrit les bras. Ils s'embrassèrent; après quoi, Anania la pressa de questions. Et Zuanne? Où était-il? Pourquoi s'était-il fait moine? Venait-il souvent la voir? Était-il heureux? Et son autre fils aîné? Et les fils du fabricant de cierges? Et que s'était-il passé à Fonni, depuis ces quinze ans? Et qui était juge de paix? Et pourrait-on faire demain une excursion au Gennargentu?

— Mon enfant! mon cher enfant! commença-t-elle, s'empressant autour de lui. Dans quel état tu trouves ma maison! Nue et triste comme un nid abandonné!... Mais assois-toi donc! Lave-toi! Voici de l'eau fraîche, pure comme l'argent. Lave-toi, bois, repose-toi. Je vais te préparer à manger. Oh! non, ne refuse pas, enfant de mon âme; ne refuse pas, ne m'humilie pas. Pour te rassasier, je voudrais te donner mon cœur; mais accepte ce qu'il m'est possible de t'offrir. Prends ce linge pour essuyer tes mains, ma chère âme... Comme tu es grand et beau! On dit que tu vas épouser une riche et belle fille. Eh bien! cette fille-là ne manque pas d'esprit. Mais pourquoi ne m'as-tu pas avertie de ton arrivée? Ah! cher enfant, toi, du moins, tu n'as pas oublié la vieille que tous les autres délaissent!

(1) Récipient cylindrique de liège, à couvercle mobile, que l'on emploie en Sardaigne pour toute sorte d'usages.

(2) « Bonjour. » On sait que le dialecte sarde a conservé un grand nombre de formes latines, à tel point que, en pratiquant une sélection un peu adroite, on a pu composer des poésies qui sont à la fois latines et sardes.

— Mais Zuanne, Zuanne? insistait Anania en se lavant avec l'eau fraîche du seau.

La veuve devint sombre. Elle expliqua :

— Ne me parle pas de lui! Il m'a tant fait souffrir! Mieux aurait valu... qu'il suivît l'exemple de son père. Non, ne parlons pas de lui. Ce n'est pas un homme : c'est peut-être un saint, comme ils disent; mais ce n'est pas un homme! Si, de la tombe, mon mari relevait la tête et voyait son fils déchaux, ceint du cordon, portant la besace, frère mendiant et stupide, que dirait-il? Ah! en vérité, il le fustigerait.

— Et où est-il à cette heure, frère Zuanne?

— Dans un couvent lointain, sur le sommet d'une montagne... Si seulement il était resté au couvent de Fonni! Mais non : le destin veut que tout le monde m'abandonne. Fidèle aussi, mon autre fils, a pris femme, et il pense rarement à moi. Le nid est désert, oublié; la vieille aigle a vu s'envoler ses pauvres aiglons, et elle mourra seule... seule...

— Venez vivre avec moi! lui dit Anania, touché d'une pitié sincère. — Quand je serai docteur, je vous prendrai dans ma maison, marraine.

— A quoi te serais-je bonne? Autrefois, je te lavais les yeux et je te coupais les ongles; mais aujourd'hui, c'est toi qui devrais me rendre ce service.

— Vous me conterez des histoires... à moi et à mes enfans.

— Des histoires, je ne sais même plus en conter, maintenant. Je suis tout à fait retombée en enfance. Le temps, vois-tu, a emporté mon cerveau comme le vent emporte la neige des montagnes... Mais, mon cher petit, mange donc! Je n'ai pas autre chose à t'offrir; accepte de bon cœur... Tiens, un cierge! Il est à toi? Où veux-tu le porter?

— A la Basilique, marraine, pour le brûler devant l'image des saints Proto et Gianuario. Il vient de loin, marraine; celle qui me l'a confié, c'est une vieille femme sarde qui habite Rome. Elle aussi, me contait des histoires, mais moins belles que les vôtres.

— Elle habite Rome? Et comment a-t-elle fait pour y aller?... Ah! moi, je mourrai sans avoir vu Rome!

Après un repas très modeste, Anania chercha un guide avec lequel il prit ses arrangemens pour faire le lendemain l'ascension du Gennargentu; et il se dirigea ensuite vers la Basilique.

Dans l'ancien préau, sous les grands arbres murmurans, sous les galeries en ruine, sur les marches rongées, à l'intérieur de l'église qui sentait l'humidité comme une tombe, partout régnaient le silence et la désolation. Le jeune homme déposa le cierge de Zia Varvara sur un autel poussiéreux ; puis il regarda les fresques primitives des murailles, les stucs dorés par une lumière triste, les grossières statues des saints sardes, toutes les choses enfin qui avaient jadis éveillé en lui de l'admiration et de la terreur; et il sourit, mais il avait le cœur chargé d'un mélancolique découragement. Il revint au préau, vit par une fenêtre ouverte le chapeau d'un carabinier et une paire de brodequins accrochés au mur d'une cellule; et de nouveau résonna dans sa mémoire l'air de la *Joconde :*

A toi ce rosaire...

L'odeur de la cire flottait dans le préau silencieux. Où étaient ces gamins, compagnons de son enfance, qui, demi-nus, pareils à des moineaux sauvages, animaient autrefois les marches de l'église? Pour rien au monde, Anania n'aurait voulu les revoir et se faire reconnaître d'eux; cette seule pensée lui inspirait du dégoût. Et pourtant, avec quelle douceur il se souvenait d'avoir joué en leur compagnie sous ces arbres dont les feuilles sèches tombaient comme des ailes d'oiseaux morts !

Une femme, nu-pieds, serrée dans sa pittoresque *tunique*, avec une amphore sur la tête, passa dans le fond du préau. Anania tressaillit : cette figure lui avait rappelé sa mère. Où sa mère était-elle? Pourquoi n'avait-il pas osé, malgré son envie, parler d'elle à la veuve ? et pourquoi celle-ci n'avait-elle fait aucune allusion à l'ingrate qui s'était enfuie du toit hospitalier ? Désireux de se soustraire à l'amertume de ces pensées, le jeune homme alla faire visite au Recteur ; puis, vers le soir, il se promena sur la route qui s'étend à l'ouest du village, celle qui regarde l'immensité des vallées.

Un crépuscule merveilleux se déployait à l'horizon. Les nuées composaient un tragique paysage : — une plaine ardente, sillonnée de lacs d'or et de fleuves de pourpre, fermée par une enceinte de hautes montagnes de bronze aux profils d'ambre et de neige, que perçaient çà et là des ouvertures flamboyantes semblables à des bouches de grottes et d'où ruisselaient des torrens de sang doré. Une bataille de géans solaires, de formi-

dables habitans des espaces infinis, se livrait dans les entrailles de ces monts aériens, dans les grottes profondes de ces nuées de bronze ; par les ouvertures jaillissait la coruscation des armes forgées avec le métal céleste, et le sang se précipitait dans les lacs d'or fondu, serpentait en fleuves dardant des éclairs, inondait la plaine embrasée.

Anania, l'âme ravie de joie et comme en extase, s'absorba longuement dans la contemplation de ce spectacle, jusqu'à ce que les ombres du soir, éteignant le mirage, eurent étendu sur toutes les choses leur drap violet. Alors il rentra chez la veuve et s'assit près du foyer.

Les images du passé recommencèrent à l'assaillir. Dans la pénombre, tandis que Zia Grathia préparait le souper et parlait de sa voix lugubre, il revoyait Zuanne aux grandes oreilles faisant rôtir des châtaignes, et aussi une autre figure, taciturne et incertaine comme un fantôme.

— On a donc tué tous les bandits de Nuoro ? demandait la veuve. Mais ne t'imagine pas qu'il se passera beaucoup de temps avant que de nouvelles compagnies se reforment. Ce serait une erreur, mon enfant. Tant qu'il y aura des hommes au sang de feu, habiles pour le bien et pour le mal, il y aura des bandits. Il est vrai qu'aujourd'hui, ils sont souvent méchans, quelquefois lâches, voleurs et méprisables. Ah ! du temps de mon mari, c'était autre chose, tu sais ! Comme ils étaient courageux, alors ! Oui, courageux et bons. Une fois, mon mari rencontra une femme qui pleurait parce que...

Anania s'intéressait médiocrement aux souvenirs personnels de Zia Grathia ; d'autres pensées occupaient son esprit.

— Écoutez, lui dit-il, dès que la veuve eut fini l'histoire de la femme qui pleurait. N'avez-vous rien appris de ma mère ?

Zia Grathia, qui retournait adroitement une petite omelette, ne répondit rien. Le jeune homme attendit, pensant : « Elle sait quelque chose ! » Et, malgré lui, il se troubla. Mais, après une minute de silence, Zia Grathia fit observer :

— Si tu ne sais rien d'elle, toi, comment veux-tu que, moi, je puisse en savoir quelque chose ?... Et maintenant, mon enfant, mets-toi là, près de cette chaise, et accepte ce que l'on t'offre de bon cœur.

La veuve avait posé sur la chaise une corbeille renversée et, sur le fond de la corbeille, l'omelette fumante. Anania, tout en

mangeant, se confia à la vieille comme il n'avait jamais pu se confier à personne.

— Non, lui dit-il, pendant longtemps je n'ai rien su d'elle. Mais enfin je crois que j'ai retrouvé sa trace. Après m'avoir abandonné, elle est partie de la Sardaigne; et un homme l'a vue à Rome, vêtue comme une dame.

— Il l'a vue, réellement? Il lui a parlé? demanda avec vivacité Zia Grathia.

— Il a fait mieux que de lui parler! repartit amèrement le jeune homme. Il dit qu'il a passé plusieurs heures avec elle. Ensuite, on n'a plus rien su; mais moi, cette année, à Rome, je l'ai fait rechercher par la Questure et j'ai appris qu'elle vit là-bas sous un faux nom... Elle s'est amendée; oui, elle s'est amendée, et elle vit honnêtement de son travail...

Zia Grathia était venue se placer en face d'Anania, et, à mesure qu'il parlait, elle ouvrait tout grands ses petits yeux sombres, se penchait, tendait les mains comme pour recueillir les paroles du jeune homme.

— Mais en es-tu certain? En es-tu vraiment certain? interrogea la vieille, ébahie.

— Oui, j'en suis certain, déclara-t-il. J'ai même vécu deux mois chez elle.

Il se versa à boire, mira le vin à la rougeâtre clarté de la chandelle; et, comme le breuvage lui parut trouble, il y mouilla à peine ses lèvres. Lorsqu'il reporta les yeux sur la veuve, il fut frappé de surprise et de crainte.

— Qu'avez-vous? s'écria-t-il.

La face de Zia Grathia, ordinairement impassible et cadavérique, avait une animation étrange qui exprimait l'étonnement et la pitié. Le jeune homme comprit aussitôt que cette pitié s'adressait à lui-même, et il pâlit légèrement.

— Zia Grathia! Marraine! Vous savez, vous! dit-il, d'une voix changée.

— Soupe, d'abord; nous parlerons ensuite, quand tu auras fini de manger, répondit la vieille... Ce vin ne te plaît pas?

Mais Anania la regarda avec une sorte de rage et il se leva brusquement.

— Parlez! ordonna-t-il.

— Ah! Seigneur Dieu! gémit Zia Grathia en soupirant. Que

veux-tu que je te dise? Pourquoi ne finis-tu pas de manger, mon cher enfant? Nous parlerons ensuite ..

Il ne l'entendait pas, ne voyait plus rien.

— Parlez, parlez! Vous savez donc tout? Dites! Où est-elle? Est-elle vivante? Est-elle morte?... Où est-elle? où est-elle? où est-elle?

Il répéta plus de vingt fois la question « Où est-elle? » tandis qu'il tournait machinalement dans la cuisine, avec l'air d'un fou, mais plus irrité qu'ému.

— Calme-toi! commença par dire la vieille en s'approchant de lui. Je croyais que tu savais... Oui, elle est vivante; mais elle n'est pas la femme qui t'a trompé en te faisant croire qu'elle était ta mère.

— Cette femme ne m'a pas trompé, marraine. C'est moi qui l'ai cru; et elle ne sait pas même que j'avais supposé...

Il était confondu, comme si jusqu'alors il eût été vraiment certain que Maria Obinu était sa mère.

— Mais parlez donc! répéta-t-il après une courte pause. Pourquoi me tenir ainsi en suspens? Pourquoi ne m'avoir pas encore dit ce que vous savez?... Où est-elle? Où est-elle?

— Jamais elle n'a quitté la Sardaigne, déclara la veuve, qui marchait à côté de lui. Je croyais que tu en étais informé, mais que tu ne t'en souciais pas... Je l'ai revue cette année, dans les premiers jours de mai; elle est venue à Fonni pour la fête des Saints Martyrs, et elle conduisait un chanteur ambulant, un jeune aveugle qui vivait avec elle. Ils étaient venus à pied d'un village lointain, de Neoneli; elle souffrait de la malaria, et elle avait l'aspect d'une vieille de soixante ans. Après les fêtes, l'aveugle, qui avait beaucoup gagné, l'abandonna pour suivre une troupe de mendians qui se rendaient à une autre fête champêtre. Je sais qu'en juin et en juillet, elle a travaillé comme moissonneuse dans les *tancas* de Mamojada. La fièvre la minait; elle a été longtemps malade dans la maison du cantonnier, et elle y est encore...

Anania releva le visage et ouvrit les bras, d'un geste désespéré.

— Mais alors, je... je l'ai vue! balbutia-t-il. Je l'ai vue, je l'ai vue!... Êtes-vous sûre de ce que vous dites?

— Parfaitement sûre. Pourquoi voudrais-je te tromper?

— C'était donc elle? C'était donc elle?... J'ai vu une femme

fébricitante, jaune, terreuse, avec des yeux de chat... Elle se tenait à la fenêtre... C'était donc elle? Vous en êtes sûre?

— Parfaitement sûre, te dis-je. C'était elle, sans aucun doute.

— Et je l'ai vue!

Il prit sa tête entre ses mains, la remua, la tordit, dans un violent accès de colère contre lui-même pour la stupide erreur qui l'avait abusé si longtemps. Eh quoi! pendant qu'il cherchait sa mère au delà des monts et des flots, elle traînait à côté de lui sa misère et son déshonneur; et, tandis qu'il s'était ému en présence de si nombreux visages étrangers, il n'avait pas eu la moindre palpitation lorsqu'il avait aperçu la face de la malheureuse, vivante image de la détresse, encadrée par la petite fenêtre obscure de la maison du cantonnier! Qu'était donc le cœur humain? Qu'étaient la vie, l'intelligence, le sentiment? Ah! maintenant que ces questions ne lui montaient plus aux lèvres comme d'oiseux problèmes, maintenant que le destin l'assaillait et le secouait de ses rafales soudaines, il comprenait enfin ce qu'étaient l'homme, le cœur, la vie : — mensonge, mensonge, rien que mensonge!

Zia Grathia plaça un escabeau près du jeune homme et força l'infortuné à s'asseoir; puis elle s'accroupit devant lui, le prit par la main et le regarda de bas en haut, longuement, avec compassion.

— Mon petit, dit-elle en lui serrant la main, pleure, pleure. Cela te soulagera. Comme tu as la main froide!

Anania dégagea violemment sa main des vieilles mains de la veuve, qui la mordaient comme une tenaille.

— Mais pour qui me prenez-vous? demanda-t-il, irrité. Je ne suis pas un enfant. Pourquoi pleurerais-je?

— Et pourtant, cela te ferait du bien, de pleurer. Ah! oui, pleurer, je sais que cela fait du bien! Quand on frappa à ma porte, en une nuit terrible, et qu'une voix qui semblait celle de la Mort me dit : « Femme, n'attends plus! » je devins de pierre. Pendant des heures et des heures je ne pus pleurer, et ces heures furent pour moi les plus affreuses de ma vie : il me semblait que mon cœur était un fer rouge dans ma poitrine, et il me brûlait, me brûlait les entrailles, me déchirait de sa pointe aiguë. Mais ensuite le Seigneur m'accorda les larmes, et elles rafraîchirent ma douleur comme la rosée rafraîchit les pierres chauffées par le soleil. Mon enfant, prends patience. Nous

sommes nés pour souffrir, et ton chagrin d'aujourd'hui est peu de chose en comparaison de tant d'autres douleurs.

— Mais je ne souffre pas! protesta-t-il. Je devais m'attendre à ce coup; et même je m'y attendais, vous voyez! Ce qui m'a poussé à venir ici, c'est une force mystérieuse. Une voix me disait : « Va, va! Là-bas, tu apprendras quelque chose! » C'est vrai, j'ai reçu un coup... j'ai été surpris... mais à présent c'est passé. Ne vous inquiétez pas.

Non convaincue, la veuve le regardait fixement, lui voyait le visage livide, les lèvres pâles et serrées; et elle hochait la tête. Il continua :

— Comment se fait-il que jamais personne ne m'ait rien dit? On devait pourtant savoir quelque chose. Par exemple, est-il possible que le conducteur de la voiture n'ait rien su?

— Oui, c'est possible. Quand elle est venue ici pour la fête avec ce misérable aveugle qui se faisait conduire par elle et qui ensuite l'abandonna, personne ne l'a reconnue, tant elle paraissait vieille, ainsi couverte de haillons, hébétée par la misère et par la fièvre. D'ailleurs, tu ne l'as pas reconnue toi-même. L'aveugle l'appelait d'un vilain surnom. Elle n'a confié qu'à moi seule qui elle était véritablement; elle m'a raconté sa triste histoire et m'a conjurée de ne te donner jamais de ses nouvelles: car elle a peur de toi...

— Et pourquoi a-t-elle peur?

— Elle a peur que tu ne la fasses mettre en prison parce qu'elle t'a abandonné. Et elle a peur aussi de ses frères qui sont cantonniers du chemin de fer, à Iglesias.

— Et son père? demanda Anania, qui ne s'était jamais préoccupé de ces parens lointains.

— Oh! il est mort depuis des années, mort en la maudissant; du moins c'est ce qu'elle affirme; et elle dit même que ce fut cette malédiction qui l'a toujours poursuivie.

— Allons donc! Elle est folle!... Mais qu'a-t-elle fait pendant tout ce temps-là? Comment a-t-elle vécu? Pourquoi n'a-t-elle pas travaillé?

Il semblait calme, presque indifférent; on aurait pu croire qu'il posait toutes ces questions par simple curiosité, et même par une curiosité qui lui permettait de penser aussi à autre chose; et le fait est qu'en ce moment-là, il pensait à la conduite qu'il devrait tenir; et, si la détresse de sa mère lui donnait quel-

que émotion, il s'attristait bien plus encore à l'idée des conséquences qu'aurait le hasard soudain et désastreux de l'avoir retrouvée.

La veuve leva un doigt et dit solennellement :

— Tout est entre les mains du Seigneur ! Il y a, mon enfant, un fil terrible qui nous tire et nous contraint. Crois-tu que mon mari n'aurait pas voulu travailler et mourir dans son lit, avec la bénédiction de Dieu ? Et cependant... La même chose est arrivée pour ta mère. Elle aurait certes voulu travailler et vivre honnêtement. Mais le fil a été plus fort qu'elle...

Le visage du jeune homme s'alluma de nouveau, et il sentit qu'un accès de honte et de douleur le suffoquait.

— Alors, tout... tout est fini pour moi ! sanglota-t-il. Quelle horreur, quelle horreur ! Quelle misère et quelle honte !... Mais racontez-moi ! dites-moi tout ! Comment a-t-elle vécu ? Je veux tout savoir... tout, tout, vous entendez ! Puissé-je mourir de honte avant que...

Il s'interrompit, secoua la tête comme pour chasser loin de lui cette émotion lâche.

— Allons, racontez !

Zia Grathia le regardait avec une compassion infinie ; elle aurait voulu le prendre sur ses genoux, le bercer, lui chanter une chanson de nourrice, le calmer, l'endormir ; et, au contraire, elle le torturait.

Pour adoucir en quelque mesure le calice amer que Dieu présentait par ses mains au malheureux enfant, elle dit :

— Je ne saurais te raconter avec détail comment elle a vécu et ce qu'elle a fait. Je sais seulement que, après t'avoir délaissé, et elle a eu grandement raison de s'y résoudre, puisque, sans cela, tu n'aurais jamais eu de père et ne serais pas fortuné comme tu l'es...

— Ne me mettez pas en rage, Zia Grathia ! interrompit-il violemment.

— Du calme ! de la patience ! reprit-elle. Ne méconnais pas la bonté du Seigneur, mon enfant ! Si tu étais resté ici, qu'aurais-tu fait ? Tu aurais peut-être fini lâchement par te faire moine, toi aussi... moine mendiant... moine poltron !... Assez, ne parlons plus de cela ! Plutôt mourir que de finir ainsi ! Et ta mère n'en aurait pas moins suivi sa voie, parce que tel était son destin... Ici même, avant de partir, crois-tu qu'elle menait une vie sainte ? Eh bien, non ! Tel était son destin. Dans les derniers

temps de son séjour chez moi, elle avait pour amant un carabinier, qui fut transféré à Nuraminis peu de jours avant votre fuite. Après qu'elle t'eut abandonné, du moins c'est ce que la malheureuse me raconta, elle se mit en route pour Nuraminis, à pied, se cachant le jour, marchant la nuit, traversant la moitié de la Sardaigne. Elle rejoignit le carabinier, et ils demeurèrent quelque temps ensemble. Il lui avait promis le mariage; mais il fut bientôt las d'elle, la maltraita, la brutalisa, la dépouilla, puis il l'abandonna. Elle continua dans sa voie fatale. Elle m'a dit (et elle pleurait, la pauvrette, elle pleurait à attendrir les pierres!) elle m'a dit qu'elle avait toujours cherché du travail et que jamais elle n'en avait pu trouver. C'est le destin, je te le répète : le destin, qui prive du travail certains êtres malchanceux, comme il prive d'autres de la raison, de la santé, de la bonté! L'homme ou la femme se révolte inutilement contre lui. Non, marchez, marchez toujours! Mourez, crevez, mais suivez le fil qui vous tire!... Bref, dans les derniers temps, elle s'était amendée; elle s'était mise avec ce chanteur aveugle et, depuis deux ans, ils vivaient comme mari et femme; elle le conduisait dans les villages, d'un lieu à un autre, pour les fêtes champêtres; ils allaient presque toujours à pied, quelquefois seuls, quelquefois en compagnie d'autres mendians nomades. L'aveugle chantait des poésies qu'il composait lui-même; il avait une très belle voix. Ici, je m'en souviens, il a chanté la *Mort du Roi*, une poésie qui faisait pleurer les gens. Le Municipe lui donna vingt lires, le Recteur l'invita à déjeuner. En trois jours qu'il resta dans notre village, il ramassa plus de trente écus. Le misérable! Lui aussi, il promettait d'épouser la pauvre femme; et, lorsqu'il s'aperçut qu'elle était malade et qu'elle ne pouvait se traîner plus loin, il la planta là, par crainte d'être obligé à faire de la dépense pour les soins que son état réclamait. Ils partirent de Fonni ensemble, allèrent à la fête de Saint-Elia. L'ignoble aveugle y rencontra une compagnie de mendians campidanais qui résolurent de se rendre à une autre fête champêtre de la Gallura, et il s'en fut avec eux, tandis que la malheureuse se mourait de fièvre dans une cabane de bergers. Ensuite, comme je te l'ai déjà dit, lorsqu'elle s'est trouvée mieux, elle a erré de-ci de-là, moissonnant, glanant, jusqu'au jour où la fièvre l'a tout à fait abattue. Toutefois, elle m'a envoyé dire l'autre jour qu'elle commençait à se remettre...

Un frisson inutilement réprimé parcourait les membres d'Anania. Que de misère, que de honte, que de douleur, et aussi quelle iniquité divine et humaine se révélait dans le discours de la veuve ! Aucun des sanglans et tragiques récits que l'étrange femme lui avait racontés dans son enfance ne lui avait jamais paru aussi épouvantable; aucun ne l'avait jamais fait trembler comme celui-là. Brusquement, il se souvint de la pensée qui lui avait traversé l'esprit, en une soirée lointaine, dans le silence de la pigneraie.

— A-t-elle été en prison? demanda-t-il.

— Oui, une fois, je crois. On trouva chez elle des objets qu'un de ses *amis* avait enlevés d'une église rurale ; mais elle fut relâchée, parce qu'elle put prouver qu'elle en ignorait la provenance...

— Vous mentez ! dit Anania, d'une voix sombre. Pourquoi ne me dites-vous pas la vérité tout entière ? Elle a volé aussi ! Pourquoi ne pas le dire? Croyez-vous que je m'en inquiète? En aucune façon ! Pas plus que de cela !

Et il fit claquer la pointe de son ongle.

— Quels ongles tu as, Seigneur ! dit la vieille. Pourquoi les portes-tu si longs ?

Il se leva sans répondre et se promena de long en large, furieux, haletant comme un taureau. La veuve ne bougea pas. Au bout de quelques minutes, il reprit son calme et, s'arrêtant devant elle, il lui demanda, d'une voix douloureuse mais tranquille :

— Ah ! pourquoi suis-je né ? Pourquoi m'ont-ils fait naître? Vous voyez : maintenant, je suis un homme perdu ; toute ma vie est détruite. Je ne pourrai plus continuer mes études, et la femme que je devais épouser et sans laquelle il m'est impossible de vivre ne voudra plus de moi...

— Pourquoi ? Ne sait-elle pas qui tu es ?

— Oui, elle le sait ; mais elle croit que l'*autre* est morte ou qu'elle est assez loin pour qu'on n'entende plus jamais parler d'elle. Et voilà qu'au contraire *cette autre* reparaît ! Comment une jeune fille pure et délicate consentirait-elle à vivre en compagnie d'une infâme ?

— Quel est donc ton dessein ? Ne déclarais-tu pas toi-même que tu ne te soucies pas d'elle ?

— Que me conseillez-vous ?

— Moi? Ce que je te conseille? Laisse-la suivre sa voie! répondit férocement la veuve. Ne t'a-t-elle pas abandonné? Si tu le veux, ton épouse ne rencontrera jamais cette malheureuse, et toi-même tu ne la reverras jamais.

Anania la regarda, et, à son tour, il laissait voir de la pitié, mais avec un mélange de mépris.

— Vous ne comprenez pas, vous ne pouvez pas comprendre! affirma-t-il. N'en parlons plus. A présent, il faut chercher un moyen de la voir. J'irai demain matin...

— Tu es fou!

— Vous ne comprenez pas!

Ils se dévisagèrent; et maintenant il y avait aussi du mépris mêlé à la pitié dans la physionomie de la veuve. Ils se mirent à discuter et presque à se quereller. Anania voulait partir tout de suite, ou le lendemain, de bonne heure; la veuve proposait de faire venir Oli à Fonni, sans lui dire pourquoi.

— Soit, puisque tu t'obstines! Mais, vois-tu, à ta place, je la laisserais tranquille. Ce qu'elle a fait jusqu'à présent, elle continuera de le faire. Ne t'occupe pas d'elle...

— Marraine, on dirait que, vous aussi, vous avez peur. Comme vous êtes simple! Je ne lui arracherai pas un cheveu; je la prendrai avec moi; elle vivra à mon foyer, et je travaillerai pour elle. Je ne veux pas son mal; au contraire, je veux son bien. C'est mon devoir.

— Oui, c'est ton devoir. Mais, mon enfant, réfléchis et prévois. Comment vivrez-vous? De quoi vivrez-vous?

— Ne vous inquiétez pas de cela!

— Où aurez-vous des ressources?

— Ne vous inquiétez pas de cela!

— Bon, alors! Mais je te répète qu'elle a une peur folle de toi; et, si tu te présentes devant elle à l'improviste, elle est capable de commettre quelque folie.

— Faisons-la donc venir, mais sans retard, dès demain matin.

— Oui, tout de suite, sur les ailes d'un corbeau! Comme tu es impatient, fils de mon cœur! Va, repose-toi, ne pense plus à rien. Demain soir, elle sera ici, tu peux en être sûr. Ensuite, tu agiras comme il te plaira. Fais demain l'ascension du Gennargentu. Je te conseille même d'y rester jusqu'après-demain...

— Je verrai ce que j'aurai à faire.

— Va, maintenant ; va et repose-toi, répéta-t-elle avec douceur, en le poussant vers sa chambrette.

Dans cette chambrette où il avait jadis couché avec sa mère, il n'y avait rien de changé. En apercevant le misérable grabat sous lequel se trouvait un tas de pommes de terre qui exhalaient encore une odeur d'humus, il se rappela le lit de Maria Obinu et les illusions et les rêves qui l'avaient heurté si longtemps. « Comme j'étais enfant ! se dit-il avec amertume. Et je prétendais être un homme ! Ah ! c'est aujourd'hui seulement que je suis un homme ! C'est aujourd'hui seulement que la vie m'a ouvert ses terribles portes !... Je suis un homme, et je veux être un homme fort ! Non, vie odieuse, tu ne me vaincras pas ! Tu me persécutes, et jusqu'à ce jour, tu me combattais en lâche, sans me découvrir ton visage ; mais aujourd'hui enfin, durant cette journée longue comme un siècle, tu m'as dévoilé ta face répugnante. Eh bien, tu ne me vaincras pas, tu ne me vaincras pas ! »

Il ouvrit la fenêtre mal jointe, qui donnait sur un vieux balcon de bois pourri où il ne restait guère que les traverses, et il se pencha dehors.

La nuit était fraîche, claire et diaphane comme les nuits le sont dans la montagne, vers la fin de l'été. Le silence régnait, infini ; les montagnes voisines accusaient leurs formes solennelles, et les montagnes lointaines s'estompaient en lignes vagues. Presque aux pieds du jeune homme s'enfonçaient les vallées creuses ; et il eut l'impression d'être suspendu sur un prodigieux abîme, décidé toutefois à ne pas s'y laisser choir.

Et il pensa à Margherita, à sa chère Margherita qui ne lui appartenait plus et qui certainement, à cette heure, avait aussi les regards fixés sur l'horizon et rêvait à lui ; et il se sentit une grande pitié pour elle, plus que pour lui-même ; et des larmes suaves et amères comme le miel sauvage lui montèrent aux yeux ; mais il les refoula avec courage, il les repoussa comme un ennemi félin et déloyal qui aurait tenté de le vaincre par traîtrise.

« Je suis fort ! » se répétait-il, sur le balcon sans balustrade. « O monstre, maintenant que je te vois en face, c'est moi qui te vaincrai ! » Et il ne s'apercevait pas que le monstre était derrière lui, inexorable.

II

Pendant cette longue nuit sans sommeil, Anania décida ou crut décider son propre destin.

« Je *la* forcerai à vivre ici, près de Zia Grathia, jusqu'à ce que j'aie trouvé ma voie. Je parlerai franchement à Margherita et à M. Carboni. Je leur dirai : — Voici l'état des choses ; j'ai l'intention de prendre ma mère avec moi dès que ma position me le permettra ; c'est mon devoir et j'entends l'accomplir, dût l'univers s'écrouler ! — Ils me chasseront comme on chasse une bête immonde ; je ne me fais aucune illusion. Alors je chercherai un emploi ; je le trouverai, et je recueillerai la malheureuse. Nous vivrons de misère ; mais j'arriverai à payer mes dettes, et je serai un homme... Un homme !... Ou un cadavre vivant ! » pensa-t-il avec amertume.

Il lui semblait qu'il était calme, en possession de son sang-froid, déjà mort à la joie de vivre ; mais dans le secret de son cœur, il sentait une cruelle ivresse d'orgueil, une furie de lutte insensée contre le sort, contre la société et contre lui-même. « C'est moi qui l'ai voulu, après tout ! » se disait-il. « Je savais bien que cela devait finir ainsi : je me suis laissé entraîner par la fatalité. Malheur à moi ! Il faut que j'expie ; j'expierai donc. »

Cette illusion de courage le soutint toute la nuit et encore la journée suivante, pendant l'ascension au Gennargentu. C'était un jour triste, couvert et brumeux ; mais il n'y avait pas de vent, et Anania voulut partir quand même. Il donna comme prétexte que sans doute le temps se rasséréner̂ait ; mais, au fond, c'était pour se donner à lui-même une preuve de sa fermeté, de son courage et de son indifférence. Il se souciait bien des montagnes, des horizons, du monde entier, maintenant ! Mais il *voulait* faire ce qu'il avait résolu de faire.

Il n'hésita qu'une minute, au moment du départ. « Et si, avertie de ma présence, elle ne venait pas et prenait de nouveau la fuite ? Et moi, en m'accordant du temps pour cette excursion, n'ai-je pas l'arrière-pensée de faciliter ce dénouement ? » se demanda-t-il avec une sincérité brutale. Mais la veuve le rassura en prenant l'engagement de faire venir Oli le plus tôt possible ; et il partit.

Le guide, sur un petit cheval robuste et patient, marchait le

premier par les sentiers raides, tantôt disparaissant dans le brouillard argenté, tantôt réapparaissant comme une figure peinte en détrempe sur une toile grise. Anania venait derrière; autour de lui et en lui, ce n'était que brouillard; mais, devant lui, à travers le voile des vapeurs flottantes, il distinguait le profil cyclopéen du Mont Spada; et, en lui-même, parmi les brumes qui lui enveloppaient l'âme, il apercevait cette âme comme il apercevait la montagne : grande, dure, monstrueuse.

Un silence tragique entourait les voyageurs, interrompu seulement, de temps à autre, par le cri des vautours. Des formes étranges apparaissaient çà et là dans le brouillard, sur les bords du sentier rocheux; et le cri des oiseaux de proie semblait être la clameur sauvage de ces mystérieuses apparitions, épouvantées et irritées du passage de l'homme. Anania croyait cheminer au milieu des nuages; quelquefois, il éprouvait la sensation du vide, et, pour se préserver du vertige, il devait regarder constamment le sentier, sous les pieds de son cheval, fixant les yeux sur les dalles humides et luisantes du schiste et sur les petits buissons violets du tirtil, dont le parfum pénétrant imprégnait le brouillard. Vers neuf heures, et très à propos, car ils suivaient alors un dangereux sentier taillé sur l'énorme croupe du Mont Spada, les brumes s'éclaircirent. Toute la montagne apparut, couverte d'un manteau violet de tirtil en fleur; plus loin, le spectacle des gorges profondes et des hautes cimes déjà proches, vu par la déchirure du brouillard illuminé, entre des jeux de soleil et d'ombre, sous un ciel d'azur profond où s'évanouissaient lentement des nuages bizarres, se déployait comme un rêve d'artiste en délire, comme un tableau d'une invraisemblable beauté.

« Combien la nature est grande, et combien elle est belle, et combien elle est forte! » pensa-t-il, attendri. Un souffle d'espérance traversa son âme. Si Margherita l'aimait autant qu'elle le lui avait dit ces derniers jours, qui sait? elle consentirait peut-être...

L'ascension dura trois heures, lente et périlleuse. Le ciel était devenu parfaitement serein; le vent se mit à souffler; les cimes schisteuses brillèrent au soleil, bordées d'argent sur champ d'azur; au loin, des montagnes claires; en bas, des villages gris, des lacs luisans; à l'horizon, la ligne vaporeuse de la mer.

De temps en temps, Anania s'arrachait à ses pensées, admirait, écoutait avec intérêt les explications du guide et regardait

à l'aide de sa jumelle; mais il n'oubliait jamais entièrement son souci qui, dans l'instant même où il faisait effort pour goûter toute la douceur de cette vue magnifique, le ressaisissait par une brutale étreinte et le mettait à la torture.

Vers midi, ils atteignirent la cime Bruncu Spina. Aussitôt descendu de cheval, Anania se hissa jusqu'à l'amoncellement de lames schisteuses qui marque le point trigonométrique, et il se jeta par terre afin de se soustraire à la furie du vent qui l'assaillait de toutes parts. Sous son regard inquiet, l'île presque entière était étalée, avec ses montagnes bleues et sa mer d'argent, avec le soleil au zénith; et il avait sur sa tête un ciel d'azur immense, vide et infini comme la pensée humaine. Le vent grondait furieusement dans ce vide, et ses rafales assaillaient le jeune homme à la façon d'une bête furieuse qui voudrait chasser de son antre un intrus.

Le guide, couché à terre pour mieux résister au vent, indiquait les principales montagnes, les villages et les bourgs. Le vent emportait ses paroles et coupait la respiration des deux hommes.

— C'est Nuoro, là-bas? demanda l'étudiant.

— Oui. La colline de Saint-Onofrio partage la ville en deux. Quel dommage que le vent fasse rage! On pourrait envoyer d'ici un salut aux gens de Nuoro, tant les maisons apparaissent distinctes et voisines!

Et Anania se souvint de la promesse qu'il avait faite à Margherita : « De la plus haute cime sarde, je t'enverrai un salut, je crierai vers les cieux ton nom et mon amour! »

En revenant, il s'attendait à trouver sa mère près de la veuve. Après avoir laissé son cheval au guide, il traversa anxieusement le pays désert et se trouva devant la petite porte noire de Zia Grathia. La nuit descendait, morose; un vent fort soufflait dans les ruelles montantes et pierreuses; le ciel était pâle et on se serait cru en automne.

Devant la petite porte, il s'arrêta pour écouter. La maison était silencieuse. A travers les fentes, il aperçut la clarté rouge du feu. Il entra, et vit la vieille seule, assise comme d'habitude sur son escabeau et filant, tranquille comme un spectre. La cafetière bouillait dans la braise et d'un morceau de viande de brebis, enfilé à une broche de bois, la graisse dégouttait sur la cendre chaude.

— Eh bien? demanda le jeune homme.

— Patience, mon joyau d'or! Je n'ai pas trouvé tout de suite une personne de confiance à envoyer là-bas. Mon fils est absent du pays.

— Mais le conducteur de la voiture?

— Patience! t'ai-je dit, répéta la vieille en se levant et en déposant son fuseau sur l'escabeau. J'ai précisément chargé le conducteur d'avertir ta mère qu'elle devait venir ici demain. Je lui ai dit : « Tu lui annonceras de ma part qu'il faut absolument qu'elle vienne, parce que j'ai à lui communiquer des choses très importantes pour elle. Tu ne lui diras pas que son fils Anania est ici. Va, et que Dieu te récompense! car tu fais une œuvre de charité. »

— Elle ne viendra pas, vous verrez qu'elle ne viendra pas! dit Anania, inquiet. Pourvu qu'elle ne prenne pas la fuite! J'ai eu tort de ne pas y aller moi-même... Mais il est encore temps.

Et il voulait s'en aller immédiatement à la maison du cantonnier. Néanmoins, il se laissa retenir sans trop de peine et il attendit.

Une autre nuit passa. Malgré la fatigue qui lui brisait les membres, il dormit peu, sur ce dur grabat où il était né tristement et sur lequel il aurait voulu mourir cette nuit même.

La bise hurlait sur le toit, avec des fureurs de mer en tempête, et cette voix grondante rappelait à Anania son enfance mélancolique, les anciennes frayeurs, les nuits d'hiver, l'embrassement de sa mère qui le serrait contre elle, par crainte plutôt que par amour. Non, elle ne l'avait jamais aimé : à quoi bon se faire illusion? Elle ne l'avait jamais aimé, et cela peut-être avait été le grand malheur de cette femme et la cause inévitable de sa perte. Il le sentait, le comprenait; et il en éprouvait une tristesse mortelle, et il se sentait pris d'une pitié subite pour la malheureuse qui avait été victime du destin et des hommes

Si elle était arrivée cette nuit-là, dans un de ces momens où la voix du vent éveillait chez le jeune homme la terreur et la pitié, peut-être l'eût-il accueillie avec tendresse. Mais le jour parut, attristé par le vent. Toute la matinée, il erra dans les ruelles, entra chez quelques voisins, but de l'eau-de-vie; et il retourna enfin chez la veuve, s'assit au coin du feu. Il était secoué par des frissons de fièvre et souffrait d'une singulière irritation nerveuse.

Zia Grathia non plus n'avait pas de repos, tournait çà et là dans le logis. Aussitôt après le déjeuner, elle recommanda à Anania d'être calme.

— N'oublie pas qu'elle a peur de toi...

— Soyez tranquille, bonne femme! répondit-il avec une nuance de dédain. Je la regarderai à peine; je ne lui dirai que quelques mots.

Elle sortit pour aller au-devant d'Oli. Plus d'une heure s'écoula. L'étudiant se rappelait avec amertume l'heure si doucement inquiète pendant laquelle il avait attendu Zia Tatana, lorsqu'elle était allée faire la demande en mariage; mais cette Oli, qu'il attendait maintenant avec une impatience haineuse, il avait le sombre désir qu'elle n'arrivât point, qu'elle eût de nouveau pris la fuite, qu'elle fût disparue pour toujours. « Elle est malade, se disait-il, trouvant dans cette pensée un sinistre réconfort. Elle mourra bientôt. »

La veuve rentra, seule, pressée.

— Silence! Ne te mets pas en colère! dit-elle à voix basse, rapidement. Elle vient; elle est ici; je lui ai dit tout. Silence! Elle a une peur terrible. Ne lui fais pas de mal, mon enfant!

Elle sortit de nouveau, laissant ouverte la petite porte que le vent se mit à faire battre, à pousser, à claquer contre le chambranle, à ébranler sur ses gonds. Anania attendait, pâle, ne pensant plus à rien. Chaque fois que la porte s'ouvrait, le soleil et la rafale pénétraient dans la cuisine, éclairaient et agitaient tout; ensuite ils cessaient, mais pour recommencer aussitôt. Pendant une ou deux minutes, le jeune homme observa machinalement les jeux du vent et du soleil; puis, tout à coup, il s'irrita contre la porte, se leva, la ferma, nerveux, le visage blême de colère.

Ce fut ainsi qu'il apparut à la malheureuse femme qui arrivait en tremblant, timide, couverte de haillons comme une mendiante. Il la regarda et elle le regarda. L'épouvante et la défiance étaient dans les yeux de l'un et de l'autre. Ni l'un ni l'autre ne pensèrent même à se tendre la main, à se saluer : tout un monde de douleur et d'erreur se dressait entre eux et les séparait inexorablement, plus inexorablement que deux mortels ennemis.

Anania maintint la porte immobile en s'appuyant contre elle, tout inondé par le soleil et par la rafale; et il suivait du regard la misérable silhouette d'Oli qui, presque traînée par Zia Gra-

thia, s'avançait vers le foyer. Oui, c'était bien elle, la blafarde et maigre apparition qu'il avait entrevue à la fenêtre, dans la maison du cantonnier : sur cette face d'un jaune grisâtre, les grands yeux clairs, troublés par la faiblesse et par la peur, ressemblaient à des yeux de chat sauvage malade. Dès qu'elle se fut assise, la veuve sortit afin de laisser seuls ses deux hôtes. Mais Anania courut après elle et lui cria sur un ton âpre :

— Où allez-vous? Restez! Autrement, je m'en vais moi-même!

Lorsqu'ils rentrèrent ensemble dans la cuisine, Oli s'était levée et pleurait auprès de la porte, prête à s'en aller aussi. Le jeune homme, aveuglé par la honte et par la douleur, s'élança vers elle et la saisit par un bras.

— Non! vociféra-t-il, tandis que la pauvre femme s'affaissait par terre et se pelotonnait toute comme un hérisson. Non, vous ne partirez plus! Vous ne ferez plus un pas sans mon consentement! Pleurez tant qu'il vous plaira; mais vous ne bougerez plus d'ici. C'est fini de s'amuser!

Oli pleura plus fort, toute secouée par un frémissement convulsif; mais, dans ses sanglots, il y avait comme une réponse terriblement ironique aux dernières paroles d'Anania; et il le sentit, et une honte soudaine de ces monstrueuses paroles accrut sa fureur. Pendant quelques instans, il se tut, rôdant autour de la cuisine comme un fauve; et les pleurs de sa mère l'irritaient au lieu de l'attendrir.

Zia Grathia le regardait, effrayée, se demandant si Oli n'avait pas raison de le craindre. Ah! oui, il était terrible, ce beau garçon élégant qu'elle avait cru faible et sans énergie, plus terrible qu'un pâtre d'Orgosolo avec sa *mastrucca* (1) hirsute, plus terrible que les bandits qu'elle avait connus sur la montagne. Elle branlait la tête, agitait les mains et ne savait que dire.

— Non, reprit-il d'une voix plus basse, en s'arrêtant devant Oli; vous ne vagabonderez plus, désormais. Vos pleurs ne servent à rien; et même vous devriez plutôt vous réjouir, puisque vous avez retrouvé un fils qui vous rendra le bien pour le mal... Non, vous ne bougerez plus d'ici jusqu'à ce que j'en aie ordonné autrement.

(1) Sorte de pelisse faite de quatre peaux de mouton ou de chèvre, employées souvent dans leur état naturel; on la porte habituellement avec le poil en dehors, mais on la met aussi en sens contraire, selon le temps et la saison.

Et il éleva la voix, se frappa la poitrine avec le poing.

— Comprenez-vous? comprenez-vous? A présent, c'est moi qui suis le maître. Je ne suis plus cet enfant de sept ans que vous avez lâchement trompé et cruellement abandonné. A présent, je suis un homme. Comprenez-vous? Je saurai me défendre et vous défendre : car, jusqu'à cette heure, vous n'avez fait que mon mal et le vôtre... Vous avez ruiné ma vie. Comprenez-vous?...

Mais, tout à coup, en regardant Oli qui continuait à pleurer, il sentit sa colère s'éteindre. Un froid de glace l'envahit. Qui était cette femme qu'il injuriait? Ce tas de haillons, cet être sans âme, cette mendiante immonde pouvait-elle comprendre ce qu'il disait? Qu'y avait-il de commun entre lui et cette drôlesse? Était-ce vraiment une mère, celle qui, après avoir donné le jour à une créature, l'avait jetée au milieu de la rue et livrée en proie au malfaisant hasard dont sa naissance était déjà l'œuvre? Non, il ne devait rien à cette femme! Peut-être avait-il tort de lui adresser ces sanglans reproches; mais il aurait tort aussi de se sacrifier pour elle. Sa véritable mère, c'était, si l'on voulait, Zia Tatana, ou Zia Grathia, ou encore Maria Obinu, ou même Nanna l'ivrognesse; mais ce ne pouvait être la misérable affaissée à ses pieds.

Oli pleurait toujours.

— Allons, finissez! lui dit-il, mais sans colère.

Et comme elle ne finissait pas, il se tourna vers la veuve et lui fit signe d'apaiser et de faire taire Oli.

— Ne vois-tu pas qu'elle a peur? murmura Zia Grathia en passant près du jeune homme.

Et elle s'approcha d'Oli, lui mit une main sur l'épaule.

— Allons, allons! dit-elle, c'est assez, ma fille. Reprends courage. Tu n'as pas lieu de pleurer. Pourquoi pleures-tu? Il est le fruit de tes entrailles; il ne te mangera pas; au contraire, il veut faire ton bonheur... Allons, allons! Tu vas prendre un peu de café; ensuite, vous causerez plus à votre aise... Fais-moi un plaisir, Anania, mon enfant; sors quelques minutes. Quand tu reviendras, vous raisonnerez mieux.

Il ne bougea pas; mais Oli se calma un peu, et, lorsque Zia Grathia lui apporta le café, elle le prit en tremblant et le but avec avidité, tandis qu'elle jetait autour d'elle des regards encore pleins d'effroi et de défiance, où se mêlaient pourtant des éclairs de plaisir. Comme presque toutes les femmes sardes,

elle était avide de café. Anania, qui avait repris tout son sang froid, la regardait, l'étudiait, se demandait quels étaient les sentimens de cette femme, si elle était émue de crainte, de tendresse ou de remords; et il lui semblait qu'il avait devant lui une bête sauvage et peureuse, un lièvre en train de ronger une grappe de raisin dans une vigne et frémissant tout à la fois du plaisir de manger le raisin et de la crainte d'être surpris.

— En veux-tu encore? demanda Zia Grathia, se penchant et parlant à Oli comme à une fillette. Oui? Non? si tu en veux, ne te gêne pas pour le dire... Eh bien! donne la tasse et relève-toi; va te laver les yeux; n'aie pas peur. As-tu entendu? Vite, debout, ma fille!

Oli se leva, aidée par la vieille, et alla vers la seille d'eau où elle avait coutume de se laver vingt ans auparavant. Elle voulut d'abord laver la tasse; puis elle se lava elle-même et s'essuya avec son tablier troué; ses lèvres tremblaient; quelques sanglots secouaient encore sa poitrine; ses yeux rougis et cernés, énormes dans son petit visage plus pâle encore après qu'elle se fut lavée, fuyaient le regard d'Anania.

Le jeune homme considérait ce tablier troué, et il pensait : « Il faudra que je lui fasse faire tout de suite une robe; elle est vraiment dégoûtante. J'ai encore soixante lires des leçons que j'ai données à Nuoro... J'ai bien fait de les donner, ces leçons. J'en trouverai d'autres. Je vendrai mes livres... Oui, il faut que je l'habille et la chausse tout de suite... Peut-être aussi qu'elle a faim... »

Comme si elle avait deviné cette pensée, Zia Grathia demanda à Oli :

— As-tu faim? Si tu as faim, ne te gêne pas pour le dire. Ne sois pas honteuse. Quand on a honte, on pâtit. As-tu faim?

Jusqu'alors, Oli n'avait pas prononcé une seule parole. Mais enfin ses lèvres tremblèrent et elle répondit :

— Non.

A peine eut-il entendu cette voix, Anania se troubla et pâlit : c'était la voix de jadis, la voix lointaine, la voix dont sa mémoire gardait l'écho. Oui, cette femme était bien sa mère, sa vraie mère; elle était la chair de sa chair, le membre malade, l'organe ulcéré qui le torturait mais dont il ne pouvait se séparer sans perdre la vie, l'organe qu'il devait s'efforcer de guérir en se soumettant à toutes les affres d'un traitement terrible.

— Assieds-toi ici, dit Zia Grathia en approchant du foyer deux chaises. Assieds-toi, ma fille; et toi aussi, mon joyau d'or, assieds-toi. Asseyez-vous tous les deux et causez...

Elle fit asseoir Oli et voulut de même faire asseoir Anania; mais celui-ci se dégagea brusquement.

— Laissez-moi donc! Je ne suis pas un enfant, je vous l'ai déjà dit.

Et il recommença à se promener de long en large dans la cuisine. Puis, après une courte pause :

— D'ailleurs, reprit-il, nous n'avons pas à faire de longs discours. J'ai dit tout ce que j'avais à dire. Elle restera ici jusqu'à ce que j'en aie ordonné autrement; vous lui achèterez des chaussures et une robe... Je vous remettrai l'argent nécessaire... Mais nous reparlerons de cela plus tard...

Et il se tourna vers Oli, élevant la voix pour signifier qu'il s'adressait à elle.

— Répondez, vous. Qu'est-ce que vous répondrez?

Oli ne répondit pas; elle était si troublée qu'elle avait cru qu'il parlait encore à la veuve.

— Tu n'as pas entendu? intervint Zia Grathia, d'une voix douce. Qu'est-ce que tu réponds?

— Moi? demanda-t-elle à voix basse

— Oui, toi.

— Moi? Rien.

— Avez-vous des dettes? interrogea le jeune homme

— Non.

— Vous ne devez rien au cantonnier?

— Non. Ils m'ont retenu tout ce que j'avais.

— Qu'est-ce que vous aviez?

— Les boutons d'argent de ma chemise, des chaussures neuves, douze lires.

— Et à présent, qu'est-ce que vous possédez?

— Rien, sauf ce que j'ai sur le dos, dit-elle en touchant son tablier.

— Vous avez des papiers?

— Quoi?

— Des papiers, par exemple ton extrait de naissance, expliqua Zia Grathia.

— Oui, j'ai mon extrait de naissance, répondit-elle en touchant sa poitrine. Il est là.

— Faites voir.

Elle retira de son sein un papier jauni, taché d'huile et de sueur. Zia Grathia prit ce papier et le tendit au jeune homme qui le déplia, le parcourut, le rendit. La date de l'extrait était récente.

— Pourquoi vous êtes-vous procuré cet acte? demanda-t-il.

— Pour me marier avec Celestino...

— C'est l'aveugle, dit la veuve. Un lâche, une ordure...

Anania se tut, se promenant toujours de long en large dans la cuisine. Le vent continuait à souffler autour de la maisonnette; du toit tombaient obliquement, par quelques fissures, des raies de soleil qui semaient çà et là des pièces d'or sur le sol noir. Dans sa promenade, le jeune homme s'appliquait machinalement à poser les pieds sur cet or, comme autrefois il s'était amusé à le faire, lorsqu'il était enfant. Il réfléchissait sur ce qui lui restait à faire, et il lui semblait que, s'il avait accompli déjà une partie de son pénible devoir, il s'en fallait de beaucoup pourtant que sa tâche fût achevée. Il se disait : « Je vais prendre à part Zia Grathia et je lui remettrai l'argent pour la robe, les chaussures et la nourriture; puis je m'en irai et j'aviserai... Je n'ai plus rien à faire ici : tout est fait. » Et il se répéta intérieurement, avec une tristesse accablée : « Tout est fait! Tout est consommé! »

Pendant une seconde, l'idée lui vint de s'asseoir à côté de sa mère et de lui demander comment elle avait vécu, de lui adresser une parole de douceur et de pardon; mais cela lui fut impossible! Rien que de la voir, il sentait son cœur se soulever de dégoût; il lui semblait qu'elle puait, et le fait est qu'elle répandait autour d'elle cette désagréable odeur qui est propre aux mendians; il avait hâte de s'en aller, de se sauver, de ne plus avoir sous les yeux le spectacle de cette lamentable créature. Et cependant quelque chose le retenait là : il sentait que cette scène ne pouvait se terminer ainsi; il se disait qu'Oli, malgré sa peur et sa honte, éprouvait peut-être une joie secrète d'avoir un fils beau, robuste, bien élevé, et qu'elle désirait cette parole douce et compatissante qu'il aurait voulu, mais qu'il ne pouvait lui dire. Et, dans son dégoût et dans sa douleur, il trouvait, lui aussi, un faible réconfort à penser : « Du moins, elle n'est pas effrontée; elle a conscience de sa honte. Peut-être sera-t-il possible encore de faire qu'elle rachète son passé... Non, elle n'est

pas effrontée; elle ne se rebellera pas; elle se soumettra à tout ce que j'exigerai d'elle. »

— Voici! commença-t-il après un long silence. Vous resterez dans cette maison jusqu'à ce que j'aie arrangé mes affaires. Zia Grathia vous achètera des vêtemens, des chaussures...

Mais alors elle protesta; et sa voix, encore fraîche quoique douloureuse, articula clairement :

— Non, je ne veux rien. Je ne...

— Comment, non? demanda-t-il, s'arrêtant brusquement devant le foyer.

— Je ne veux pas rester ici.

— Vous dites?... s'écria-t-il, penché en avant, les poings serrés et les yeux dilatés. Expliquez-vous mieux?

Ah! tout n'était donc pas fini? Elle osait se rebeller? Pourquoi osait-elle?... Un accès de colère le saisit. Elle ne comprenait donc pas qu'il avait souffert et lutté toute sa vie pour atteindre un but : la retirer de l'ignominie et du vagabondage, même en sacrifiant son propre bonheur? Pourquoi osait-elle se rebeller? Pourquoi voulait-elle lui échapper encore? Ne comprenait-elle pas qu'il était résolu à l'en empêcher, même au prix d'un crime?

— Expliquez-vous! Pourquoi ne voulez-vous pas rester? reprit-il, dominant à grand'peine son exaspération.

Et il attendit la réponse, frémissant, bouillonnant d'impatience, plantant dans les paumes de ses mains la pointe de ses ongles, tandis que son visage se déformait par le spasme d'une douleur sans nom. Zia Grathia tenait les yeux fixés sur lui, prête à défendre la malheureuse s'il osait la toucher. Un tison, qui flambait dans l'âtre en sifflant, éclairait de sa lueur bleuâtre ces trois créatures sauvages.

— Écoute-moi! dit Oli, s'animant. Ne te fâche pas ; ta colère, à cette heure, est bien inutile. Tu peux me tuer, mais tu n'en retireras aucun avantage. La seule chose qu'il te convienne de faire, c'est de ne pas t'occuper de moi. Je ne serais pour toi qu'un fardeau. Je ne puis rester ni dans cette maison ni dans aucun lieu où tu saurais que je fusse. Je m'en irai, et tu n'entendras plus parler de moi. Figure-toi que tu ne m'as jamais retrouvée...

— Où iras-tu? interrompit la veuve. Moi aussi, je lui ai dit cela, mais il ne veut pas entendre raison... Ce serait pourtant un moyen... Dans tous les cas, reste ici au lieu de courir le

monde ; nous ne dirons pas qui tu es, et il vivra tranquille comme si tu demeurais très loin. Car, pauvre femme, si tu t'en vas d'ici, où iras-tu?

— Où il plaira à Dieu...

— Dieu? s'écria Anania en se donnant de grands coups de poing dans la poitrine. Dieu vous commande de m'obéir! N'ayez pas l'audace de répéter que vous ne voulez pas rester ici! N'ayez pas cette audace! Ne comprenez-vous pas que je serais capable de tout?

Il paraissait en délire. Elle affronta sa colère.

— C'est pour ton bien! insista-t-elle, suppliante. Écoute-moi, je t'en prie... Il ne s'agit plus de moi. Mes jours, à moi, sont comptés ; je ne suis qu'un cadavre. Il s'agit de toi, de ton avenir... Écoute-moi ; ne sois pas cruel; songe que j'ai été la victime de toutes les méchancetés humaines... Et je sais que tu es indulgent pour ton père, cet homme qui m'a perdue!

— Elle a raison, dit la veuve.

— Taisez-vous! ordonna Anania.

Oli devint plus hardie encore.

— Je ne sais pas parler, moi! continua-t-elle. Maintenant, je ne sais plus parler, parce que les malheurs m'ont rendue stupide. Mais je te pose une seule question : n'aurais-je pas tout à gagner en restant ici? Et, lorsque je veux m'en aller, n'est-ce pas pour ton bien? Réponds!... Ah! il ne m'écoute même pas!

Anania avait recommencé à se promener de long en large dans la cuisine et, par le fait, il semblait ne pas entendre les paroles d'Oli. Mais, tout à coup, il eut un sursaut et s'écria :

— J'écoute!

Elle reprit humblement, contente, au fond, qu'il ne menaçât plus :

— Pourquoi donc veux-tu que je reste ici? Laisse-moi suivre ma voie. Si un jour je t'ai fait du mal, permets qu'aujourd'hui je te fasse du bien. Ne t'oppose pas à mon départ : je ne veux pas être un obstacle sur ta route. Laisse-moi m'en aller... pour ton bien...

— Non! répéta-t-il.

— Laisse-moi m'en aller, je t'en supplie! Je puis travailler encore. Tu n'entendras plus jamais parler de moi ; je disparaîtrai comme une feuille au vent...

Il eut un brusque vertige; une tentation terrible hanta un

instant son esprit. La laisser partir! Une folle joie, rapide comme un éclair, luit dans son âme, à la pensée que tout cela pouvait s'évanouir comme un mauvais rêve : un mot seulement, et le rêve se dissipait, et la délicieuse réalité se représentait. Mais soudain il eut honte de lui-même; sa colère s'accrut et de nouveau il rugit furieusement :

— Non!

— Tu es une bête féroce! murmura Oli. Tu n'es pas un chrétien! Oui, tu es une bête qui mord ses propres chairs. Laisse-moi m'en aller, enfant de Dieu, laisse-moi...

— Non!

— Une véritable bête féroce! confirma Zia Grathia, tandis qu'Oli se taisait et paraissait vaincue. Est-il besoin de hurler si fort? Si on t'entendait de la rue, on croirait qu'il y a un taureau sauvage enfermé ici. Est-ce donc cela que l'on t'a enseigné à l'école?

— A l'école on m'a enseigné cela et beaucoup d'autres choses, répondit-il plus bas, d'une voix devenue rauque. On m'a enseigné qu'un homme doit faire son devoir, même au prix de sa vie... Mais il y a des vérités que vous ne pouvez comprendre. Brisons là et taisez-vous toutes les deux...

— Tu dis que je ne comprends pas? Je comprends très bien! protesta la vieille.

— Vous, oui, vous comprenez, marraine. Mais en voilà assez, en voilà assez! s'écria-t-il en agitant les mains, à bout de forces.

Les paroles de la vieille l'avaient frappé; il reprenait conscience de lui-même, se souvenait qu'il s'était toujours considéré comme un être supérieur; et il voulait mettre un terme à cette scène douloureuse.

— En voilà assez! reprit-il pour lui-même, se laissant choir sur une chaise dans un coin de la cuisine et prenant sa tête entre ses mains. J'ai dit non, et je ne me dédirai pas. Il est inutile d'insister.

Mais Oli s'aperçut très bien qu'au contraire le moment était venu d'engager la lutte suprême; elle n'avait plus peur; elle osa tout.

— Écoute, lui dit-elle d'une voix humble. Pourquoi veux-tu ta propre perte, *mon fils?...*

Pour la première fois elle eut le courage de l'appeler *mon fils*, et il ne protesta point.

— Je sais tout, continua-t-elle... Tu dois épouser une jeune fille belle et riche. Si elle vient à savoir que tu ne me renies pas, elle te refusera... Et elle aura raison : une rose ne peut vivre à côté d'une ordure... Fais-le pour elle; laisse-moi m'en aller, et elle croira que je n'existe plus. Elle, c'est une âme innocente; pourquoi devrait-elle souffrir?... Je m'en irai très loin, je changerai de nom, je disparaîtrai comme une feuille que le vent emporte... Je t'ai déjà fait assez de mal sans le vouloir; oui, sans le vouloir! Je ne veux plus te faire de mal, mon fils. Ah! comment une mère voudrait-elle faire du mal à son fils?... Laisse-moi m'en aller!

Il eut envie de crier : « Et pourtant, vous ne m'avez jamais fait que du mal! » Mais il se domina. Que servait-il de crier? C'était inutile et cruel; non, il ne voulait plus crier. Et, la tête toujours serrée entre les mains, d'une voix où il y avait tout à la fois de la détresse et de la colère, il se contenta de répéter :

— Non! non! non!

Dans son for intérieur, il comprenait qu'Oli avait raison et que, si elle voulait s'en aller, c'était réellement pour ne pas être un obstacle au bonheur de son fils; mais l'idée même qu'en ce moment elle était plus généreuse et plus raisonnable que lui-même, l'irritait et la lui rendait odieuse.

Quant à Oli, elle s'était transformée soudain; ses yeux s'étaient illuminés, et elle le regardait avec supplication et avec amour. Lorsqu'elle répétait : « Laisse-moi m'en aller! » sa voix, encore juvénile avait une douceur profonde et tout son visage exprimait une indicible tristesse. Peut-être un rêve suave, qui jusqu'alors n'avait jamais embelli l'horreur de son existence, effleurait-il son âme : le rêve de rester là, de vivre pour lui, de trouver enfin la paix. Mais, du plus profond de cette âme primitive, un instinct du bien, — l'étincelle qui se cache même dans le silex, — la poussait à ne pas tenir compte de ce rêve. Une soif de sacrifice la dévorait; et Anania le comprenait bien, et il sentait que cette femme voulait remplir son devoir à sa façon, comme lui-même voulait remplir le sien à la sienne.

Tout à coup elle se jeta par terre, se remit à pleurer, supplia, gémit. Anania répondit toujours : Non!

— Que ferai-je alors? sanglota-t-elle. Ah! sainte Madone, que ferai-je? Serai-je obligée de te tromper et de t'abandonner une seconde fois, pour faire de force ton bonheur? Oui, je te

quitterai! oui, je m'en irai!... Tu n'as pas d'autorité sur moi. Je ne sais pas qui tu es... Je suis libre et je m'en irai!

Il releva la tête et la regarda. Il n'était plus irrité; il avait les yeux froids et le visage pâle. L'âpreté de cette résistance avait éveillé en lui l'implacable volonté de vaincre; il serait le plus fort et, pour vaincre, il emploierait tous les moyens, même la violence, s'il le fallait.

— Écoutez, dit-il d'une voix ferme. Finissons-en. Ma résolution est prise, et il n'y a point à discuter. Vous ne pourrez faire un pas sans que je le sache. Faites bien attention et retenez mes paroles comme si c'étaient les paroles d'un mourant. Si j'ai supporté jusqu'à cette heure la honte et l'affliction de votre vie ignominieuse, c'est parce que je n'avais aucun moyen de m'y opposer et que d'ailleurs je conservais l'espoir de réussir un jour à vous tirer de cette situation. Dorénavant, je ne supporterai plus rien. Si vous osez partir d'ici, je me tuerai. La vie n'a plus le moindre prix pour moi.

Oli le regardait avec une terreur où il y avait aussi de la pitié : pitié pour lui, pitié pour elle-même. Et elle lui trouvait une étrange ressemblance avec Zio Micheli, lorsque celui-ci l'avait avertie du mensonge de son amant et l'avait menacée de la jeter dehors si elle ne veillait pas sur sa propre conduite : c'étaient les mêmes yeux froids, le même visage calme et terrible, la même voix profonde, le même accent inexorable. Elle crut voir le fantôme du vieux cantonnier qui ressuscitait pour la châtier encore, et elle sentit toute l'horreur de la mort autour d'elle. Elle ne prononça plus un mot et s'accroupit à terre, tremblante d'effroi et de désespoir.

Une nuit triste tomba sur le village désolé par le vent. Anania, qui n'avait pu se procurer un cheval pour repartir tout de suite, dut coucher à Fonni; et son sommeil fut semblable à celui d'un condamné à mort dans la nuit qui suit la condamnation.

Oli et la veuve veillèrent longtemps près de l'âtre. Oli souffrait du froid précurseur de l'accès de fièvre et elle claquait des dents, bâillait, gémissait. Comme en une nuit lointaine, le vent grondait sur cette cuisine gardée par la dépouille noire du bandit, et la veuve filait, impassible, pâle comme un spectre, à la lueur jaunâtre du feu; mais elle ne songeait plus à raconter les aventures de son mari et n'osait pas même consoler sa

malheureuse hôtesse. Elle lui répétait seulement, de temps à autre, d'aller se coucher.

— J'irai si vous me faites une grâce, dit enfin Oli.

— Parle.

— Demandez-lui s'il a encore la *rezetta* que je lui ai donnée, le jour où nous nous sommes enfuis de votre maison, et priez-le de me la faire voir.

La vieille promit, et Oli se leva enfin de sa chaise; elle tremblait de tous ses membres et bâillait si fort que ses mâchoires en craquaient. Pendant la nuit entière, elle divagua, brûlée par la fièvre; à chaque instant, elle réclamait la *rezetta*, et elle se plaignait comme un enfant parce que Zia Grathia, couchée à côté d'elle, ne voulait pas se lever et n'allait pas la demander à Anania. Un doute hantait son esprit en délire; peut-être Anania n'était-il pas son fils. Non : il se montrait trop impitoyable! Elle qui avait été torturée par toutes les personnes qu'elle avait rencontrées dans sa vie, elle n'arrivait pas à se persuader que son fils pût la torturer comme les autres.

Dans le délire, elle raconta à Zia Grathia qu'elle avait attaché au cou d'Anania ce sachet pour le reconnaître quand il serait grand et riche.

— Je voulais aller le trouver, un jour, quand je serais vieille, vieille, avec un bâton. *Pan! pan! pan!* je frappais à sa porte. « Je suis la Vierge Marie transformée en mendiante. » Les domestiques riaient et appelaient leur maître. « Vieille, que veux-tu? » « Je sais que tu as un sachet fait comme ceci et comme ceci; je sais qui te l'a donné. Si tu as aujourd'hui des *tancas*, des serviteurs et des bœufs, tu le dois à la pauvre âme qui maintenant est réduite à sept onces de poussière. Adieu. Donne-moi un peu de pain avec du miel. Et pardonne-lui, à cette pauvre âme. » « Serviteurs, signez-vous! Cette vieille qui devine toutes choses, c'est vraiment la Vierge Marie... » Ah! cette *rezetta*, je la veux!... Non, ce n'est pas *lui!* Je veux la *rezetta*... la *rezetta*...

Dès qu'il fit jour, Zia Grathia entra dans la chambre d'Anania et lui raconta tout ce qui s'était passé.

— Oh! dit-il avec un sourire amer. Il ne manquait plus que cela! Voilà qu'elle doute, maintenant!

— Mon enfant, aie pitié d'elle et contente-la pour cette petite chose, supplia Zia Grathia.

— Mais je l'ai plus, son sachet! Je l'ai jeté je ne sais où... Si je le retrouve, je vous l'enverrai.

Zia Grathia le pria aussi de lui faire connaître le résultat de l'entretien qu'il aurait avec sa fiancée.

— Si elle t'aime vraiment, ajouta-t-elle pour le réconforter, elle se réjouira de ta bonne action... Non, elle ne te repoussera pas, même si tu lui déclares que tu ne renies pas ta mère. L'amour vrai ne se soucie point des préjugés du monde : moi, j'aimais follement mon mari, alors que tout le reste du monde le méprisait...

— Nous verrons, dit-il avec tristesse. Je vous écrirai...

— Non, non, par charité, ne m'écris pas, mon joyau d'or! Je ne sais pas lire et je ne veux mettre personne au courant de tes affaires.

— Mais alors...

— Voici. Tu m'enverras *un signe*. Si elle ne te repousse pas, tu m'enverras la *rezetta* enveloppée dans un mouchoir blanc; si elle te repousse, tu me l'enverras enveloppée dans un mouchoir de couleur.

Il approuva l'idée et promit de faire ce que désirait la vieille.

— Mais toi, quand reviendras-tu?

— Je n'en sais rien. Dans tous les cas, ce sera bientôt, dès que j'aurai mis ordre à mes affaires.

Et il partit sans avoir revu Oli, qui avait fini par s'endormir.

III

Le voyage lui sembla éternel. Une anxiété cruelle le torturait, et pourtant il redoutait d'arriver à son propre destin.

Il avait encore une lueur d'espérance. « Margherita m'aime, » se disait-il. « Elle m'aime peut-être comme marraine aimait son mari. Sa famille me méprisera, me chassera; mais ma fiancée me dira : — Je t'attendrai, je t'aimerai toujours... — Oui. Mais moi, que puis-je lui promettre? Désormais, mon avenir est ruiné. »

Une autre espérance, inavouable, fermentait aussi au fond de son cœur : si Oli prenait la fuite?... Il n'osait pas se la confesser à lui-même, cette lâche espérance; mais il la sentait en lui; malgré lui, elle courait dans son sang comme une goutte de

poison; et il en avait honte, il en reconnaissait toute la vilenie, sans réussir à la chasser.

Dès son arrivée, il se mit à chercher le sachet; et, par une idée superstitieuse (car il croyait que les choses prévues ne se réalisent pas), il l'enveloppa dans un foulard de couleur. Mais ensuite il réfléchit avec amertume que les funestes événemens de cette dernière semaine, il les avait toujours attendus, prévus; et il s'irrita contre sa puérilité.

« Je le ferai pour Zia Grathia, se dit-il. A quatre heures, j'irai chez M. Carboni et je lui révélerai tout. Il faut en finir aujourd'hui même. Il faut être un homme. »

Il se jeta sur son lit et ferma les yeux. Il était environ deux heures; c'était une après-midi silencieuse et calme. Anania avait encore dans les oreilles le grondement du vent, se rappelait le froid de la nuit précédente à Fonni; et il éprouvait une émotion étrange. Il lui semblait qu'il était tombé dans un abîme rocheux, entre des montagnes abruptes et désolées qui enserraient un étroit horizon; mille idées extravagantes, mille sensations lointaines remontaient des profondeurs de son âme; il se rappelait ses nuits inquiètes de Rome, le fracas de la bourrasque sur le Bruncu Spina, une poésie de Lenau : *les Brigands dans la taverne de la lande*, la chanson du pâtre qui avait passé par la ruelle, le soir où Zia Tatana était allée demander la main de Margherita. Ce qui servait pour ainsi dire de fond à sa pensée, c'était toujours la noire cuisine de la veuve, avec le caban noir et vide, avec la figure d'Oli aux grands yeux de chat sauvage. Quelle douleur et quelle tristesse ils lui donnaient maintenant, ces yeux-là!

Il fut longtemps sans pouvoir dormir; mais il s'obstinait à ne pas ouvrir les paupières et restait plongé dans une sombre torpeur. A un certain moment, il eut cette idée : « Si je me faisais moine, moi aussi? » Puis il pensa à la mort, s'étonnant que cette pensée ne lui fût pas encore venue à l'esprit. « Rien n'est plus certain que la mort, se disait-il; et pourtant elle nous semble impossible, et nous nous tourmentons très fort pour des choses qui sont nécessairement passagères. Oui, tout passera; nous mourrons tous. Pourquoi souffrir ainsi?... Je pourrais me suicider. »

La pensée du suicide le glaça. Quelques instans après, il n'y songea plus; mais il en resta si oppressé qu'il eut besoin de se mouvoir pour se délivrer du spasme. Et seulement alors il

s'aperçut que, tandis qu'il se croyait en proie au plus sombre désespoir, il espérait toujours. « Margherita! Margherita! Je lui parlerai cette nuit; elle me dira de taire ces choses à son père, d'attendre, de feindre... Mais non, je ne veux pas être lâche. Je veux être un homme. A quatre heures, je serai chez M. Carboni. »

A quatre heures, en effet, il passa devant la porte de Margherita; mais il n'eut pas le courage de s'arrêter et de sonner. Et il continua son chemin, abattu, se disant qu'il reviendrait plus tard, mais sachant très bien, malgré tout, qu'il ne réussirait jamais à avoir cet entretien avec son parrain.

Les jours suivans s'écoulèrent en un vain conflit de pensées, changeantes comme des flots orageux. Rien ne paraissait modifié dans sa manière de vivre et dans ses habitudes: il avait recommencé de donner des leçons à quelques collegiens en vacances; il lisait, mangeait, passait sous les fenêtres de Margherita, et, lorsqu'il l'apercevait, il la regardait avec passion; mais pendant la nuit, Zia Tatana l'entendait marcher dans sa chambre, descendre à la cour, sortir, rentrer, errer; il était comme une âme en peine, et la bonne vieille le croyait malade. Qu'attendait-il? Qu'espérait-il?

Le lendemain de son retour, comme il avait aperçu un homme de Fonni traversant la place, il pâlit mortellement. Oui, il attendait quelque chose, quelque chose d'horrible : la nouvelle que *cette femme* avait disparu de nouveau; et il avait une claire conscience de sa lâcheté, mais, en même temps, il restait prêt à exécuter ses menaces. A certaines minutes, il lui semblait que rien de tout cela n'était réel : dans la maison de la veuve, il n'y avait que Zia Grathia, avec son caban et ses légendes; rien de plus, non, rien de plus...

La seconde nuit, il entendit Zia Tatana raconter un conte à un enfant du voisinage : « La femme fuyait, fuyait, jetant des clous qui se multipliaient, se multipliaient, couvraient toute la plaine. L'Ogre la poursuivait, la poursuivait; mais il ne réussissait pas à l'atteindre, parce que les clous lui piquaient les pieds... » Quel plaisir anxieux ce conte avait excité chez Anania enfant, surtout dans les premiers jours après l'abandon! Cette nuit-là, il rêva que l'homme de Fonni, vu l'avant-veille, lui avait apporté la nouvelle : — Elle s'était enfuie... il la poursuivait, la poursuivait à travers une plaine couverte de clous... Elle était là-bas, à l'horizon; il allait la rejoindre et il la tuerait... Mais

il avait peur, il avait peur; car elle n'était plus Oli, elle était le pâtre chantant, ce pâtre qui avait passé dans la rue tandis que Zia Tatana était chez M. Carboni. Et Anania courait, courait; les clous ne le piquaient pas, et pourtant il aurait voulu en souffrir la piqûre... Transfigurée en pâtre, Oli chantait; elle chantait les vers de Lenau, ces vers qui, depuis deux jours, obsédaient Anania. Et il était sur le point de la rejoindre et de la tuer; mais un froid de mort le transissait... — Il s'éveilla, couvert d'une sueur froide, d'une sueur d'agonie; son cœur ne battait plus. Des sanglots d'angoisse jaillirent de sa poitrine.

Le troisième jour, Margherita, étonnée de ne recevoir de lui aucune lettre, l'invita à venir au rendez-vous habituel. Il y alla, raconta son excursion, s'abandonna aux caresses de la jeune fille comme un voyageur fatigué qui s'affale dans l'herbe, à l'ombre d'un arbre, sur le bord de la route; mais il ne put lui dire un seul mot sur le funeste secret qui dévorait son cœur.

Plusieurs jours encore se passèrent sans qu'il se résolût à agir. Il était comme suspendu au-dessus d'un abîme, comme accroché à un faible point d'appui, à un buisson qui se déracinait fatalement, de minute en minute. Que faire? Il aurait voulu retourner à Fonni; mais il ne pouvait bouger, il ne pouvait sortir de sa torpeur.

Le 27 septembre, il reçut enfin des nouvelles de sa mère. Zia Grathia lui fit dire par le conducteur de la voiture que *cette femme* allait mal et était tourmentée par une fièvre de plus en plus forte.

Au rendez-vous qu'il eut cette nuit-là, Margherita s'aperçut qu'il était triste et agité.

— Qu'est-ce que tu as? lui demanda-t-elle.

Il n'eut pas la force de le lui dire; mais, aussitôt qu'il eut quitté la jeune fille, il fut assailli par une violente crise de remords. « Ma mère est malade, se disait-il; elle est peut-être mourante; et je l'oublie, je la laisse mourir seule. Je m'étais cependant promis de la secourir. Et ce n'est pas tout : dans le fond de mon misérable cœur, je sens que l'espoir de sa mort me donne une joie atroce... Comme je suis lâche! Je trompe tout le monde, ma mère, Margherita, et moi-même! Ah! il faut que cela finisse! » Et il se décida à écrire.

« 28 septembre, deux heures du matin.

« Margherita,

« Je viens de rentrer dans ma chambre, après avoir erré comme un fou par les rues. Il me semble que d'un moment à l'autre la folie va me saisir, et c'est même cette crainte qui me pousse à te confier enfin ma secrète et mortelle douleur. Mais je serai bref.

« Tu sais, Margherita, qui je suis. Enfant de la faute, abandonné par une mère plus infortunée que coupable, je suis né sous une malheureuse étoile et je dois expier des crimes qui ne sont pas les miens. Inconscient de mon triste sort, poussé par la fatalité, j'ai entraîné avec moi, dans l'abîme d'où je ne pourrai jamais sortir, la créature que j'aime par-dessus toutes les autres créatures de la terre : toi, Margherita. Pardon, pardon ! Cela est ma plus immense douleur, le remords affreux qui me déchirera tout le reste de ma vie, si je continue à vivre.

« Écoute. Ma mère n'est pas morte. Après une existence d'erreurs et de malheurs, elle s'est dressée devant moi comme un fantôme. Elle est dénuée de tout, malade, vieillie par les souffrances et les privations. Mon devoir (tu te le dis à toi-même en lisant ces lignes) est de pourvoir à sa rédemption. J'ai décidé de la prendre avec moi, de travailler pour la faire vivre, de tout sacrifier, s'il le faut, afin d'accomplir ce devoir.

« Que te dirais-je de plus? Jamais autant qu'en ce moment je n'ai senti le besoin de te révéler toute mon âme, qui est pareille à une mer en tempête ; et jamais je n'ai senti les paroles me manquer autant qu'elles me manquent à cette heure décisive de ma vie.

« Ma vie, Margherita, est entre tes mains !... J'ai encore sur les lèvres le parfum de tes baisers, et je tremble de passion et d'angoisse... Aie pitié de moi, et de toi aussi. Sois bonne, comme je t'ai rêvée toujours. Songe que la vie est brève, et que l'amour en est le seul bien véritable, et que jamais homme sur terre ne t'aimera comme je t'aime et comme je t'aimerai. Ne foule pas aux pieds notre bonheur par égard pour les préjugés sociaux, pour les préjugés que les hommes ont inventés afin de se rendre mutuellement malheureux. Tu es bonne, tu as l'esprit supérieur ; dis-moi donc au moins une parole qui me permette d'espérer encore...

« Mais qu'ai-je écrit là? Ma raison s'égare. Ah! pardonne... Et, quoi que ce soit qui arrive, souviens-toi que je t'appartiens pour l'éternité.

« Réponds-moi tout de suite.

« A. »

« 29 septembre.

« Anania,

« Ta lettre me semble un mauvais rêve. Moi non plus, je ne trouve pas de paroles pour m'exprimer. Viens cette nuit, à l'heure habituelle, et nous déciderons ensemble notre sort. C'est moi qui dois te dire : — Ma vie est entre tes mains. — Viens. Je t'attends avec angoisse.

« M. »

« 29 septembre.

« Margherita,

« Ton billet m'a glacé le cœur ; je sens que mon sort est déjà décidé ; mais, malgré tout, je garde une faible espérance.

« Non, je ne viendrai pas ; et, quand même je le voudrais, je ne pourrais pas venir. Si tu ne me dis d'abord une parole qui me permette d'espérer, non, je ne viendrai pas !

« Si au contraire tu me la dis, cette parole, j'accourrai vers toi et m'agenouillerai à tes pieds pour te remercier, pour t'adorer comme une sainte.

« Auparavant, non : je ne le puis ni ne le veux. Tout ce que je t'ai écrit la nuit dernière est ma décision irrévocable.

« Écris-moi ; ne me fais pas mourir de cette cruelle attente.

« Ton infortuné

« A. »

« 29 septembre, minuit.

« Anania, mon Nino,

« Je t'ai attendu jusqu'à présent, palpitante de chagrin et d'amour ; mais tu n'es pas venu, tu ne viendras jamais plus, peut-être ; et je t'écris à l'heure si douce de nos rendez-vous habituels, la mort dans l'âme et les larmes dans les yeux.

« Anania, pourquoi m'as-tu trompée?

« Oui, je savais bien qui tu étais ; et, si je t'ai aimé, c'est précisément parce que je suis supérieure aux préjugés sociaux, parce que je voulais te récompenser des injustices que le sort t'avait fait souffrir, et surtout parce que je croyais que toi aussi,

tu étais supérieur aux préjugés et avais fait reposer en moi comme moi en toi, toute ton existence.

« Mais je me suis abusée; ou plutôt, c'est toi qui m'as abusée en me taisant tes véritables sentimens. Je croyais, j'ai toujours cru et je crois encore que tu savais ta mère vivante, que tu savais où elle était, que tu n'ignorais pas, — il n'y avait personne qui l'ignorât! — la conduite qu'elle menait; mais que, lâchement abandonné par elle, tu ne faisais plus cas d'une mère dénaturée qui était ton malheur et ton déshonneur, et que tu la regardais comme morte pour toi-même et pour tout le monde. Bien plus : j'étais certaine que, si elle osait jamais reparaître devant toi, tu ne daignerais pas même lui accorder un regard. Et au contraire... au contraire, voilà que tu chasses loin de toi celle qui t'a si longtemps aimé et qui t'aimera toujours, afin de sacrifier ta vie et ton honneur à la misérable qui, si elle n'avait pas eu un lieu spécial où elle pût t'abandonner, t'aurait tué sans doute pour se débarrasser de toi ou t'aurait exposé dans une forêt, dans un désert, en proie à toutes les horreurs de l'inconnu.

« Mais à quoi bon t'écrire ces choses? Tu les comprends assurément mieux que moi, et il est inutile que tu continues à me tromper et à invoquer des sentimens que je ne puis avoir, que tu n'as pas toi-même!

« Car, vois-tu, je comprends fort bien que, si tu veux te sacrifier, ce n'est ni par affection ni même par abnégation généreuse. Selon toute apparence, tu hais justement la femme qui a causé ta ruine; mais tu obéis à *ces préjugés sociaux que les hommes ont inventés afin de se rendre mutuellement malheureux.*

« Oui, oui, si tu veux te sacrifier, c'est pour le monde; si tu veux ta propre ruine et la ruine de celle qui t'aime, c'est par vanité de t'entendre dire : — Tu as fait ton devoir!

« Tu n'es qu'un enfant, et ton projet n'est pas seulement périlleux, mais, permets-moi de te le dire, il est ridicule. Les gens qui l'apprendront te combleront d'éloges; mais, en eux-mêmes, ils riront de ta simplicité.

« Mon cher Anania, rentre en toi-même! Sois bon pour toi et pour moi; et surtout, sois un homme.

« Je ne te dis pas d'abandonner ta mère, aujourd'hui qu'elle est faible et malheureuse, comme elle t'a abandonné toi-même. Non; nous l'aiderons, nous travaillerons pour elle, au besoin;

mais il faut qu'elle demeure à l'écart, qu'elle ne vienne pas se mettre entre nous, troubler notre vie par sa présence. Jamais, jamais ! Pourquoi essayerais-je de dissimuler, Anania ? Il m'est absolument impossible d'admettre que je sois condamnée à vivre avec cette femme. Je te conjure de ne pas persister dans ta folle résolution. Voici mon dernier mot : lui venir en aide, mais la tenir à l'écart, de telle sorte que je ne la voie jamais et que, si possible, le monde où nous vivrons ignore même son existence.

« Songe d'ailleurs qu'elle aussi, peut-être, sera plus contente de vivre loin de toi. Ta présence serait pour elle un remords de tous les instans. Tu me dis qu'elle est vieillie par la douleur et par les privations, qu'elle est misérable et malade. Mais à qui la faute, sinon à elle-même ? Au surplus, mieux vaut pour toi et pour elle qu'elle se trouve dans cet état ; de cette manière, elle ne recommencera pas à vagabonder par le monde et à te déshonorer. Mais qu'après t'avoir causé tant de mal quand elle était saine et jeune, elle se fasse une arme de sa maladie et de sa vieillesse pour te réclamer le sacrifice de ton bonheur, ah, non ! Cela, tu ne dois pas le permettre.

« Rentre en toi-même, Anania, et, si tu m'aimes encore... Mais je ne veux pas douter de ta loyauté et de ton amour ! Puisque tu m'aimes, aie pitié de celle qui t'a donné toutes ses pensées, toute sa jeunesse, tout son avenir ! Aie pitié de moi ! Vois : je pleure, je t'implore, et non pas seulement pour moi-même, mais aussi pour toi dont le bonheur m'est plus cher que le mien ! Souviens-toi de notre amour, de notre premier baiser, de nos sermens, de nos rêves, de tout, de tout ! Empêche que tout cela ne se change en une poignée de cendres ! Fais que je ne meure pas de chagrin et que tu n'aies pas à te repentir de ta folie ! Si tu ne veux pas t'en rapporter à mes conseils, interroge des personnes sérieuses, des hommes de Dieu, et tu verras : ils te diront tous quel est ton vrai devoir, ils te diront tous que tu ne dois être ni ingrat, ni malfaisant.

« Souviens-toi, Anania, souviens-toi ! La nuit dernière encore, tu me disais que, de la cime du Gennargentu, tu avais crié ton amour, que tu l'avais proclamé éternel, supérieur à toutes les autres passions humaines. Tu mentais donc ? Tu mentais, hier soir ? Pourquoi ? ? Serait-il possible que tu eusses oublié la tendresse dont je t'ai donné des marques si constantes ? Souviens-toi ! Cette rose qu'un jour où j'étais à la fenêtre, tu me

jetas après l'avoir baisée, je la conserve encore, parce que je veux la coudre dans ma robe de mariage. Oui, je la conserve : car je suis sûre que tu seras mon époux chéri, que tu ne voudras pas me faire mourir, que nous serons parfaitement heureux dans notre petite maison, seuls, tout seuls avec notre amour et notre devoir.

« C'est moi qui attends de toi une parole d'espérance. Dis-la bien vite. Dis que tout cela fut un douloureux cauchemar ; dis que tu es revenu à la raison et que tu te repens de m'avoir fait souffrir.

« Je t'attendrai cette nuit. Ne manque pas. Viens, mon bien-aimé ; viens, mon adoré, cher époux de mon cœur ! Viens : je t'attendrai comme la fleur atténd la rosée après une journée de soleil ardent. Viens ; fais-moi revivre, fais-moi oublier. Viens ; et mes lèvres, baignées encore de larmes amères, se poseront sur tes lèvres... »

« Non ! » s'écria le jeune homme en froissant convulsivement la lettre avant d'en avoir lu les dernières lignes. « Non, je n'irai pas ! C'est vil, ce que tu m'écris ! Je mourrai, mais tu ne me reverras plus ! »

Et il se jeta sur son lit, cacha son visage dans l'oreiller, étouffa les sanglots qui lui gonflaient la gorge. Il frissonnait tout entier d'une passion qui, pareille à une onde, le faisait vibrer des pieds à la nuque ; l'idée de ce baiser allumait en lui une ardeur frénétique. Puis, peu à peu, il reprit possession de lui-même et se rendit compte de ce qui se passait dans son être. C'était comme s'il avait vu Margherita nue : il éprouvait à la fois pour elle un amour délirant et un dégoût si profond que l'amour même en était anéanti.

Comme elle était vile ! Vile jusqu'à l'impudeur ! Vile avec la conscience de sa bassesse ! La déesse emmantelée de majesté et de bonté avait déchiré ses voiles d'or et se montrait sans vêtement, pétrie d'égoïsme et de cruauté ; l'idole s'ouvrait, se fendait comme un fruit rose au dehors, noir et vénéneux à l'intérieur. Elle était la Femme, complète, avec toutes ses ruses et toutes ses cruautés.

Mais ce qui martyrisait le plus Anania, c'était de se dire qu'elle devinait ses plus secrets sentimens et qu'elle avait raison ; qu'elle avait raison surtout de lui reprocher la duplicité dont il avait usé envers elle et d'exiger de lui l'accomplissement de ses devoirs de gratitude et d'amour.

« Tout est fini ! » pensa-t-il. C'est ainsi que cela devait finir ! »

Il se leva et relut la lettre : chacun des mots l'offensait, le dégoûtait et l'humiliait. Margherita l'avait donc aimé par compassion, tout en le croyant aussi vil qu'elle-même ? Peut-être avait-elle espéré se faire de lui un mari humble ; ou peut-être encore n'avait-elle pensé à rien de tout cela et ne l'avait-elle aimé que par instinct, parce qu'il avait été le premier à l'embrasser, le seul à lui parler d'amour.

« Non, elle n'a pas d'âme ! » pensa le malheureux. « Quand j'étais fou d'elle, quand je montais jusqu'aux étoiles et m'exaltais d'une passion surhumaine, elle se taisait parce que son âme était vide ; et moi, j'adorais son silence qui me semblait divin ! Elle n'a parlé qu'au moment où se sont éveillés ses sens, et elle parle aujourd'hui parce que le vulgaire péril d'être abandonnée la menace. Elle n'a ni âme ni cœur. Pas un mot de pitié ! Pas même la pudeur de masquer au moins son égoïsme ! Et comme elle est rusée ! Les dernières lignes de sa lettre sont un chef-d'œuvre d'astuce féminine ; avant de les écrire, elle savait bien l'effet qu'elles produiraient nécessairement sur moi. Elle est plus âgée que moi ; elle me connaît à fond, tandis que moi, c'est à peine si je commence à la connaître... Elle veut m'attirer à un rendez-vous parce qu'elle est sûre que, si j'y vais, l'ivresse d'amour me rendra lâche... Mensonge ! Mensonge ! Mensonge ! Comme je la méprise maintenant ! Pas une parole de bonté, pas un élan généreux ; rien, rien, rien !... Ah ! quelle rage ! Je vous hais tous ! Je vous haïrai toujours ! Je veux être méchant, moi aussi ! Je veux vous cracher au visage ! Ah ! si je pouvais réduire en poudre tout ce que je touche ! »

Dans l'ouragan de passion qui l'enveloppait, l'idée de se rendre à Fonni pour visiter sa mère malade se faisait jour de temps à autre, puis s'effaçait comme un éclair. « J'irai là-bas demain, » se disait-il. Mais cette intention n'avait en lui aucune force.

Tout à coup, il prit le sachet encore enveloppé dans le foulard de couleur, mit le tout dans un journal et cacheta le paquet qu'il envoya à Zia Grathia. « Tout est fini ! » se répétait-il à chaque instant. Et il avait la sensation de marcher dans le vide, sur des nuages froids, comme lorsqu'il avait fait l'ascension du Gennargentu ; mais, maintenant, il avait beau regarder au-dessous de lui, autour de lui : pas de salut possible ; ce n'était de toutes parts que brume et vertige.

Pendant la journée, l'idée du suicide vint le hanter cent fois, entremêlée à des préoccupations très différentes. Par exemple, il prit des renseignemens afin de savoir s'il pourrait se présenter tout de suite aux examens de maître élémentaire ou de secrétaire communal ; puis il alla au cabaret, prit entre ses bras la belle Agata, déjà fiancée à Antonino, et il lui donna un baiser sur les lèvres. Ce baiser lui rappela l'impression violente que lui avait produite jadis un autre baiser de la belle paysanne ; en ce temps-là aussi Margherita était très loin de lui, et un monde de poésie et de mystère les séparait ; et maintenant, c'était ce même monde écroulé qui les séparait encore.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda Agata, en se prêtant au baiser. Tu t'es disputé avec *elle?* Pourquoi m'embrasses-tu ?

— Parce que tu me plais... Parce que tu me dégoûtes...

— Je vois que tu as bu, dit-elle en riant. Si les femmes dégoûtantes te plaisent, tu peux aller chez Rebecca... Mais prends garde que Margherita n'en sache rien !

— Silence ! fit-il, pris d'une colère subite. Je te défends de prononcer même son nom !

— Et pourquoi ? demanda-t-elle, froidement méchante. Ne sera-t-elle pas ma belle-sœur? Est-elle d'une autre pâte que nous? C'est une femme comme les autres, tu sais... Est-ce parce que nous sommes pauvres ? Mais peut-être qu'elle non plus ne sera pas riche ! Si elle avait été certaine d'être riche, peut-être qu'elle t'aurait tenu le bec dans l'eau jusqu'au moment où elle aurait trouvé un parti meilleur...

— Cesse, ou je te bats ! vociféra-t-il, furibond.

— Tu es ivre. Va-t'en d'ici. Va chez Rebecca ! répéta-t-elle.

L'insinuation de cette fille accrut le tourment d'Anania ; mais, à cette heure, il considérait Margherita comme capable de tout. Lorsqu'il fut dehors, il eut l'idée d'aller réellement chez Rebecca ; mais une minute après, cette idée le fit sourire ; et, comme il s'aperçut qu'Agata l'observait, il fit semblant de chanceler et simula l'ivresse.

Le soir venu, il se mit au lit en prétextant un accès de fièvre ; et il était décidé à ne pas se lever le lendemain, pour que Margherita sût qu'il était malade et s'en inquiétât. Il alla jusqu'à s'imaginer que, le croyant gravement malade, elle viendrait le voir en secret, et cette imagination lui donna un accès d'attendrissement : à l'idée de la scène qui se passerait, il tremblait de

douceur. Mais, tout à coup, il s'aperçut que ce n'était qu'une puérile rêverie sentimentale, et il eut honte de lui-même. Il se leva et sortit.

A l'heure accoutumée, il se trouva devant la porte de Margherita. Ce fut elle-même qui lui ouvrit. Ils s'embrassèrent et se mirent tous deux à pleurer. Mais à peine Margherita eut elle prononcé quelques mots, il fut pris d'un immense dégoût d'elle, puis d'une sensation de froid pareille à celle qu'il avait déjà éprouvée en regardant Oli. Non, il ne l'aimait plus, il ne la désirait plus.

Il lui tourna le dos et s'en alla, sans une parole.

Arrivé au bout de la rue, il revint sur ses pas, s'approcha de la grande porte et appela :

— Margherita !

Mais la grande porte resta close.

IV

« 30 septembre.

« Ton procédé d'hier soir m'a enfin révélé ton caractère et tes sentimens. Je croirais inutile de te dire que tout est fini, inexorablement fini entre nous, si je ne craignais pas que tu interprétasses mon silence comme un indice d'attente humiliante. Adieu donc, et pour toujours. « M.

« *P.-S.* — Je désire que tu me rendes mes lettres, de même que je te rendrai les tiennes. »

« Nuoro, 30 septembre.

« Cher parrain,

« Je me proposais d'aller moi-même chez vous pour vous déclarer de vive voix tout ce que je vais vous écrire ; mais je reçois à l'instant même de Fonni la nouvelle que ma mère est très gravement malade, et je suis obligé de partir immédiatement. Voici donc ce que je voulais vous dire.

« Votre fille m'avertit qu'elle retire la promesse de mariage échangée entre nous avec votre consentement et celui de sa mère. Elle vous expliquera mieux que moi, si elle ne l'a déjà fait, le motif de sa décision, à laquelle je me soumets sans réserve. Nos caractères sont trop différens pour qu'ils puissent jamais s'accorder ; par bonheur pour nous et aussi pour les per-

sonnes qui nous aiment, nous avons fait à temps cette triste découverte qui, si elle nous rend malheureux aujourd'hui, nous préserve toutefois d'une erreur qui aurait pu causer le désespoir de notre vie entière.

« Votre fille aura certainement tout le bonheur qu'elle mérite, et elle trouvera un homme digne d'elle. Personne plus que moi ne lui souhaite une parfaite félicité. Quant à moi, je suivrai mon destin.

« Ah! cher parrain, quand vous relirez cette lettre après les explications que vous donnera votre fille, ne m'accusez pas d'ingratitude et d'orgueil. Quoi qu'il arrive, soit que les circonstances me permettent, soit qu'elles ne me permettent pas d'accomplir mes graves devoirs envers ma mère infortunée, je considère que tous rapports sont finis entre votre famille et moi, et je renonce à tout bienfait qui, d'ailleurs, serait désormais incompréhensiblé et humiliant pour les deux parties. Mais, dans mon cœur, je conserverai toujours jusqu'au dernier souffle de vie la reconnaissance et le respect que je vous dois.

« A cette heure douloureuse de mon existence, tandis que les événemens me poussent à désespérer de tout et spécialement de moi-même, votre image, cher parrain, votre image de bonté et de charité me guide encore, comme elle m'a guidé depuis le premier jour où je vous ai connu; et elle me donne encore une lueur de confiance en l'honnêteté humaine. C'est mon devoir de reconnaissance envers vous qui me décide à continuer de vivre, alors que la lumière de la vie me manque intérieurement. Que pourrais-je vous dire de plus? Je ne sais; mais l'avenir vous démontrera mieux la sincérité de mes sentimens et vous empêchera, j'espère, de vous repentir du bien que vous m'avez fait.

« Votre très reconnaissant à jamais

« Anania Atonzu. »

Vers les trois heures de relevée, Anania se mit en route pour Fonni sur un vieux cheval borgne qui, à vrai dire, avançait moins vite que la circonstance ne l'aurait requis. Mais, hélas! le voyageur n'avait pas grande hâte d'arriver, malgré les paroles du conducteur qui lui avait dit, de la part de Zia Grathia :

— Il faut que vous veniez tout de suite. Peut-être trouverez-vous cette femme déjà morte.

Au début du voyage, Anania pensa seulement à sa lettre que,

en passant à cheval devant le porche, il avait remise lui-même à la servante de M. Carboni. « Il me méprisera, » se disait le jeune homme. « Il donnera raison à sa fille, quand celle-ci lui aura exposé mes étranges prétentions. Oui, c'est vrai n'importe quelle femme aurait agi comme elle. J'ai eu tort ; mais, avec n'importe quelle femme j'aurais agi, moi, comme je l'ai fait. »

Puis il repensa aux dernières lignes de cette lettre. « Elles feront bonne impression. Peut-être aurais-je dû ajouter que c'est moi qui ai tort, mais que *je ne pouvais pas* agir autrement... Et pourtant, non : ces gens-là seraient incapables de me comprendre, comme ils seront incapables de me pardonner... Tout est fini. »

Subitement, il eut un transport de joie à la pensée que sa mère se mourait; mais il *s'efforça* aussitôt d'avoir horreur de lui-même. Il se dit : « Je suis un petit monstre! » Mais sa joie était si profonde et si cruelle que ces paroles mêmes : « un petit monstre, » lui parurent bouffonnes et l'égayèrent.

Toutefois, au bout de quelques minutes, il éprouva une sincère horreur de ce qui se passait en lui. « Elle se meurt, pensa-t-il, et c'est moi qui la tue : je la fais mourir d'effroi, de remords et de chagrin. L'autre jour, je l'ai vue se pelotonner, se rapetisser, les yeux pleins de désespérance ; mes paroles l'avaient frappée plus mortellement qu'un poignard. Quelle chose ignoble que le cœur humain! Voilà que je me réjouis de mon crime ; je suis heureux, à la façon du prisonnier qui a reconquis la liberté en assassinant son gardien; et, dans le même temps, j'accuse de lâcheté Margherita et je la méprise parce qu'elle déclare avec sincérité qu'il lui est impossible d'aimer une femme perdue ! Ah! je suis beaucoup plus lâche qu'elle, cent fois plus lâche qu'elle ! Mais dépend-il de moi que mes sentimens soient autres? Quelle bourrasque de contradictions épouvantables, quelle force malfaisante entraîne et torture l'âme humaine? Et pourquoi, même lorsque nous comprenons cette force et que nous l'abhorrons, ne parvenons-nous pas à la vaincre? Le Dieu qui gouverne l'Univers, c'est le Mal, — un Dieu monstrueux qui vit au dedans de nous comme la foudre dans le nuage, et qui éclate à chaque instant. — Et qui sait? Peut-être qu'à la minute même où je me réjouis pour la mort probable de cette malheureuse, la Puissance infernale qui nous tyrannise et qui nous raille, fait que l'état de la malheureuse s'améliore et, pour mon châtiment, lui prépare la guérison. » Cette pensée

l'attrista quelques instans, et il sentit l'horreur de sa tristesse comme il avait senti l'horreur de sa joie ; mais il ne put se dominer.

Le crépuscule vint l'envelopper pendant qu'il montait de Mamojada à Fonni. Une immense douceur s'étendait sur le vaste paysage ; les ombres, qui s'allongeaient et reposaient sur le tapis doré des chaumes, suggéraient l'idée de personnes endormies ; les montagnes roses tendaient à se confondre avec le ciel rose, où déjà la lune montrait son croissant de perle.

Anania commença de se sentir moins mauvais. « Un temps fut, se disait-il, où je croyais être bon ; mais c'était une erreur, toujours une erreur. Quand je pensais à *cette femme*, je m'exaltais comme en pensant à Margherita ; il me semblait que je l'aimais, que je pouvais lui procurer la rédemption et que je rendrais ainsi mon existence utile. Et, au contraire, c'est moi qui la tue. Que ferai-je maintenant ? Que ferai-je de ma liberté, de ma misérable tranquillité ? Je ne serai plus jamais heureux ; je ne croirai plus ni aux autres ni à moi-même... Maintenant, oui, je puis savoir ce qu'est l'homme : une vaine flamme qui passe et qui réduit tout en cendres et qui s'éteint quand elle n'a plus rien à détruire... »

A mesure qu'il montait, le crépuscule devenait de plus en plus merveilleux. Il arrêta son cheval sous un arbre pour contempler un coin de paysage qui ressemblait à un tableau symbolique ; les montagnes s'étaient colorées en violet ; un long nuage de même couleur s'étendait au-dessus de l'horizon, assez haut ; entre le nuage et les montagnes, le ciel d'or et un grand soleil cramoisi, sans rayons. En ce moment-là, sans savoir pourquoi, le jeune homme se sentit bon, bon et triste ; il désira sincèrement la guérison de sa mère ; il lui sembla qu'il avait pour elle une pitié infinie ; et le beau rêve de son enfance, le rêve d'une vie de sacrifice, consacrée entièrement à la rédemption de la malheureuse, luit dans son âme, beau et mélancolique comme ce soleil mourant.

Mais, tout à coup, il s'aperçut qu'il faisait ce rêve uniquement pour lui-même : car, à présent, c'était tout ce qui lui restait. Et il compara sa tardive générosité à un arc-en-ciel qui se courbe sur une campagne dévastée par l'ouragan, splendeur inutile.

« Que ferai-je ? se répéta-t-il, pris encore une fois de désespoir. Je n'aimerai plus, je ne croirai plus. Le roman de ma vie

est terminé. Il est terminé à vingt-deux ans, à l'âge où, pour les autres, les romans commencent! »

Il arriva à Fonni lorsque la nuit était déjà close. La nouvelle lune répandait sur le village silencieux une faible lueur qui tombait du ciel clair, tailladé par le profil noir des toits d'écaille. L'air était frais, chargé d'aromes; on entendait distinctement les clochettes des chèvres qui revenaient du pâturage, le pas des chevaux, les aboiemens des chiens. Anania pensa à Zuanne et se rappela sa lointaine enfance avec une netteté singulière.

Sa présence devant la maisonnette de la veuve fit apparaître sur les portes, aux fenêtres, aux balcons des logis voisins, beaucoup de têtes curieuses. Évidemment on l'attendait. Un chuchotement mystérieux s'éleva autour de lui, et il eut l'impression d'être lié et serré comme par une chaîne froide et pesante.

« Elle doit être morte! » se dit-il en descendant du vieux cheval, qui resta là sans bouger.

Zia Grathia se montra tout de suite sur le seuil de la maison, avec une chandelle à la main. Elle était encore plus cadavérique que d'habitude, et ses petits yeux rouges étaient enfoncés dans un grand cercle plus livide.

Anania la regarda, inquiet.

— Comment se trouve-t-elle? demanda-t-il, en faisant un effort pour rendre sa voix affligée.

— Bien, maintenant : elle a fini sa pénitence terrestre! répondit la vieille avec une solennité tragique.

Il comprit que sa mère était morte, et il n'en eut aucune tristesse, mais non plus aucun soulagement.

— Mon Dieu, mon Dieu! Pourquoi ne m'avez-vous pas averti à temps? demanda-t-il, avec une anxiété en partie vraie et en partie feinte. Avant-hier, le conducteur ne m'avait pas dit que son état fût si grave. Combien j'ai eu tort de ne point partir tout de suite! je croyais... A quelle heure a-t-elle expiré? Puis-je au moins la voir?

Et il entra dans la cuisine qu'illuminait un grand feu. A côté de l'âtre, il aperçut un paysan assis, qui avait l'aspect d'un prêtre égyptien, pâle, avec une longue barbe très noire et taillée en carré, avec deux yeux noirs, ronds, grands ouverts. En voyant Anania, cet étrange individu, qui tenait entre ses mains un gros rosaire noir, le regarda d'un air farouche; et le jeune homme, qui

remarqua ce regard, ne put se défendre d'une sorte de terreur.

— Fidèle, mon fils, dit la veuve, prends soin du cheval. La paille est là.

Le paysan se leva et sortit.

— De quoi est-elle morte? demanda le jeune homme à Zia Grathia. Le médecin n'a donc pas su... Mon Dieu, mon Dieu! Moi qui ne me doutais pas!... Je veux la voir.

Il s'élança vers le petit escalier; mais Zia Grathia l'arrêta et passa devant lui, tenant la chandelle à la main. L'ombre de la vieille, projetée sur le mur, s'allongeait jusqu'au toit.

Ils pénétrèrent dans la chambrette. Sur le petit lit où il avait dormi, Anania distingua la forme d'un corps soulevant le drap qui le recouvrait. L'air frais du soir entrait par la fenêtre; un cierge brûlait à côté du lit.

Anania s'approcha et, avec précaution, comme s'il craignait de réveiller la morte, il découvrit la tête du cadavre Un foulard blanc cachait à moitié l'épaisse chevelure noire, passait sur les oreilles et se nouait sous le menton; dans ce cercle tragique, la face apparaissait grisâtre, la bouche un peu tordue ; les grandes paupières livides, mi-closes, laissaient entrevoir la ligne vitreuse des yeux. Il y avait là l'empreinte d'une lassitude suprême; Oli semblait dormir après une longue journée de travail épuisant.

Anania recouvrit presque aussitôt ce visage, ne laissant à découvert que les cheveux dont quelques mèches s'emmêlaient un peu sur l'oreiller.

— Mon Dieu, mon Dieu ! dit-il en agitant ses mains jointes. Elle est morte désespérée, et je ne lui ai pas dit une seule parole de consolation ! Malgré tout, c'était ma mère, et elle a souffert pour me mettre au monde, et, depuis, elle n'a jamais cessé de souffrir !...

Il sanglota sans larmes, suffoqué par un accès de remords et de terreur. Jamais comme à cette minute, devant le terrible mystère de la mort, il n'avait compris toute la grandeur et toute la valeur de la vie. Vivre! Ne suffisait-il pas de vivre, de se mouvoir, de sentir la brise odorante murmurer dans la nuit sereine, pour être heureux? La vie! La plus belle et la plus sublime des choses qu'ait pu créer une volonté éternelle! Et il vivait, et il devait la vie à cette malheureuse créature qu'il avait là devant lui, immobile et privée de ce bien suprême! Pourquoi n'avait-il jamais pensé à cela?

Un voile lui tomba des yeux; il comprit tout ce qu'avaient eu de mesquin ses passions, ses haines, ses douleurs passées. Cette femme lui avait donné la vie, et c'était assez pour qu'elle lui apparût comme la plus méritante des femmes, comme celle à laquelle il devait tout son amour et toute sa reconnaissance. Il sanglota longuement, le cœur plein d'une angoisse à laquelle se mêlait la joie de vivre.

Zia Grathia s'avança vers lui, lui prit les mains, le consola, lui recommanda d'avoir du courage. Mais il n'avait plus besoin d'être réconforté : il sentait en lui-même une force nouvelle.

— Viens, mon enfant, viens, lui dit la veuve. Descendons à la cuisine. Il ne faut pas te désoler. Si elle est morte, c'est parce qu'elle devait mourir. Tu as fait ton devoir... Et elle aussi, peut-être, elle a fait le sien en mourant. Le Seigneur nous impose la vie pour nous punir... Descendons.

— Elle était jeune encore! dit Anania, plus calme, en considérant les cheveux noirs de la morte. Quel âge avait-elle?... Trente-huit ans seulement? Si jeune!... Dites-moi : à quelle heure est-elle morte? Est-elle morte tranquille?

— Viens, répétait la vieille. Je te dirai cela en bas.

Mais il ne bougeait point, considérait toujours les cheveux de la morte, s'étonnait qu'ils fussent si noirs et si épais, aurait voulu les recouvrir avec le drap; et pourtant une crainte vague l'empêchait de s'approcher une seconde fois.

La veuve retourna près du lit, ramena le drap sur les cheveux, prit Anania par la main et l'entraîna hors de la chambre.

Lorsqu'ils furent dans la cuisine, Zia Grathia raconta au jeune homme la maladie et la mort d'Oli.

— Aussitôt après ton départ, elle s'est mise à répéter : « Il faut que je m'en aille, il faut que je m'en aille! Je m'en irai, même s'il n'y consent point. Je lui ai fait assez de mal; il faut que je le délivre de moi, qu'il n'entende plus même prononcer mon nom. Je l'abandonnerai de nouveau, maintenant que je serais si heureuse de ne plus le quitter jamais. Je l'abandonnerai de nouveau, pour expier et pour réparer le premier abandon. » Elle pleurait de désespoir en pensant qu'elle était pour toi une honte et que sa conduite avait été la cause de ton malheur; et elle me disait : « A présent que je l'ai vu, je comprends combien je lui ai fait de mal. Il est si beau, si charmant! Ah! mon cœur se déchire et je ne peux plus vivre! » Oui, son cœur s'est déchiré;

et pourtant elle était contente de mourir!... Quand nous reçûmes le sachet, elle devint blême; elle fit avec des ciseaux une petite entaille dans l'étoffe, regarda ce qu'il y avait à l'intérieur et pleura. Presque aussitôt après, la fièvre la ressaisit; et, dans son délire, elle t'appelait et priait Dieu : « Faites, ô mon Dieu, que je le revoie une dernière fois! Sinon, faites au moins qu'il me pardonne et qu'il soit heureux! » Puis elle sembla se calmer, ne dit plus rien. Nous crûmes que la fièvre s'apaisait; mais c'était la mort qui venait. A deux heures, elle rendit l'âme.

Des pleurs coulèrent sur les joues parcheminées de Zia Grathia; et le jeune homme éprouva une émotion étrange, en voyant les larmes dans les yeux de cette femme qu'il avait toujours crue impassible et comme pétrifiée par ses propres infortunes.

— Je voudrais voir quelque chose, dit-il. Laissez-moi remonter un moment dans la chambre.

Elle reprit la chandelle, rouvrit la porte, fit entrer de nouveau le jeune homme et resta sur le seuil. Ainsi triste et noire, avec ce vieux chandelier de fer à la main, elle semblait l'image de la Mort qui veille et qui attend.

Sur la pointe des pieds, Anania se dirigea vers la table où il avait aperçu le sachet éventré, dans une soucoupe de verre. Il le regarda quelques instans avec une sorte de défiance, puis il avança la main, le souleva, le vida. Il en sortit une petite pierre jaune et de la cendre noircie par le temps.

Le jeune homme toucha plusieurs fois cette cendre qui était peut-être le reste de quelque souvenir d'amour, cette cendre qui avait si longtemps reposé sur sa poitrine; et il songea qu'elle était un symbole de sa destinée. Oui, tout n'était que cendre : l'homme, la vie, la mort et le destin même qui les produit. Et cependant, à cette heure suprême, sous le regard fatal de cette vieille qui semblait la Mort dans l'attente, devant la dépouille de la plus malheureuse des créatures humaines qui, après avoir fait le mal et avoir souffert le mal sous toutes ses formes, avait été contente de mourir pour le bien d'un autre, il sentit que sous la cendre le feu couve, semence de la flamme éternelle; et il espéra, et il aima encore la vie.

GRAZIA DELEDDA.

VERSAILLES

DEPUIS

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Quelque temps après le 6 octobre 1789, qui avait vu la révolution triomphante arracher de sa résidence officielle et déjà séculaire la royauté des Bourbons, un Parisien, visitant Versailles, écrivait : « Cette ville, qui m'avait paru éclatante de pompe et d'opulence à l'ouverture des États généraux, me semble si déserte et si pauvre que je suis tenté de me demander ce qu'elle est devenue... » Tout en s'atténuant au cours du dernier siècle, cette impression ne s'est jamais effacée. Versailles, le passé y dominant à jamais le présent, n'est plus et ne peut plus être qu'un souvenir. C'est pour avoir, par un lien durable, rattaché à ce souvenir l'existence même de Versailles que Louis-Philippe réussit à sauver d'une ruine définitive ce qui subsiste de la scène de l'une des plus retentissantes époques de l'histoire de la France.

Comme pour la période du Versailles royal (1), les récens travaux que nous avons précédemment rappelés, et quelques autres encore, permettront de fixer plusieurs points relatifs aux circonstances et aux faits qui préparèrent et amenèrent la transformation du château en un musée national. Ils nous aideront aussi à préciser, à propos d'une œuvre de restauration dès longtemps poursuivie, mais encore très incomplète, ce qu'il eût convenu, ce qu'il conviendrait de faire sans plus de retard, si l'on

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1904.

ne veut pas laisser perdre à Versailles ce caractère de souveraine grandeur qu'il importe de lui conserver, alors surtout qu'après avoir tenu la cité de Louis XIV en une longue et injuste disgrâce, on se plaît volontiers aujourd'hui à la considérer comme un des temples de l'art français.

Une telle étude n'est-elle point, d'ailleurs, en même temps qu'un service à la cause de Versailles, le meilleur hommage que l'on puisse rendre à ces travaux si intéressans, parfois si attachans, d'année en année plus nombreux (1), au sujet desquels Octave Feuillet, il y a longtemps déjà, exprimait ce vœu digne d'être rappelé et surtout exaucé : « Je pense qu'on devrait encourager cette suite de publications sur Versailles où l'histoire même de la France s'est concentrée pendant un siècle. Cette ville est une sorte de ville sainte dont les grands et petits souvenirs seront l'éternelle curiosité des lettrés et des rêveurs. » Les pouvoirs publics eux-mêmes ont commencé à comprendre cette obligation, qui s'impose à eux, d'étendre leur protection sur ces belles statues, ces admirables œuvres d'art de tout ordre, ces jardins, ces palais, en un mot cet ensemble unique, au sujet duquel, répondant à l'appel que lui adressait, en 1891, l'Association artistique et littéraire de Versailles, Gustave Larroumet, alors directeur des Beaux-Arts, n'hésitait pas à dire : « Versailles est un chef-d'œuvre qui appartient au monde entier, et notre devoir est de le conserver intact non seulement à notre génération, mais aux générations à venir. » Mais avant qu'on en fût venu à considérer comme vraie une telle assertion, à quels assauts, à quels dangers Versailles n'avait-il pas été exposé depuis 1789 !

I

Lorsque la Révolution éclata, Versailles n'était plus seulement le château et ses dépendances. Si le sol sur lequel la ville avait été bâtie continuait à faire partie du domaine du Roi, qui gardait le droit d'en disposer au gré de son bon plaisir, les maisons construites pendant les soixante dernières années n'avaient plus

(1) Il n'est que juste de signaler, outre les ouvrages précédemment cités, les articles, si documentés, de la *Revue de l'histoire de Versailles*, dirigée par M. Achille Taphanel, et les publications nombreuses dues à l'Association artistique et littéraire, depuis 1889.

ce caractère uniforme que, dans un intérêt architectural, d'ailleurs bien compris, on avait imposé à leurs devancières (1). Les règlemens édictés sous les règnes précédens avaient été si souvent enfreints qu'en juillet 1779, une déclaration de Louis XVI avait dû renouveler la défense d'élever, sur les avenues royales formant la perspective du château, aucun édifice, ni bâtiment de quelque nature que ce fût. Dès ce moment, la ville, qui dans ses divers quartiers prit alors sa physionomie définitive, avait cessé d'être, comme naguère, un simple groupement d'hôtels, d'aspect à peu près uniforme, appartenant surtout aux princes et aux seigneurs les plus qualifiés.

Peu à peu, les concessions de terrains accordées par le Roi, — elles furent nombreuses au temps de Louis XV, — étaient devenues, sous la réserve de certaines servitudes, de véritables propriétés, le plus souvent louées fort cher à l'entourage royal ou aux particuliers que la présence de la Cour attirait à Versailles. Les familles des nombreux commerçans, qui s'y étaient fixées et peu à peu enrichies, avaient, avec celles des employés du château, constitué une sorte de bourgeoisie, à l'allure de plus en plus indépendante, déjà tout acquise aux idées que les États généraux allaient faire prévaloir.

Dans le cahier de la commune de Versailles, récemment érigée par Louis XVI en municipalité, les habitans de cette ville, que la monarchie avait créée tout exprès pour y vivre à l'abri des agitations et des revendications populaires, demandent formellement que les députés de la nation soient revêtus de pouvoirs illimités et sans réserves, que les droits de tous les hommes deviennent égaux, aux yeux de la justice et de la loi. Ils n'hésitent point à proclamer inaliénable « le droit commun à la liberté civile et politique, qui est le patrimoine de tous les citoyens et de chacun d'eux en particulier. » Ils veulent que le pouvoir de faire des lois réside non pas seulement dans le Roi mais dans la nation; que la personne des députés soit sacrée et inviolable; qu'il n'y ait pour les trois ordres aucune différence; que tout homme accusé d'un délit, qui ne sera pas capital, soit relâché dans les vingt-quatre heures, en fournissant caution; que dans

(1) « Chacun des particuliers, disait l'ordonnance du 21 mai 1671, auxquels icelles places (à construire) seront délivrées en pleine propriété comme à eux appartenant, à la charge de par eux, leurs hoirs et ayant cause, entretenir les bâtimens en l'état et de même symétrie qu'ils seront bâtis et édifiés. »

les villes de garnison les militaires soient subordonnés à la loi générale et au pouvoir civil comme les autres citoyens; que tous les Français contribuent aux impôts également « sous la même dénomination et sous la même forme. »

Tout en se déclarant plein de respect pour la personne du Roi, l'on réclame, à Versailles, qui avait vu si souvent leurs victimes ou leurs bénéficiaires, la suppression des lettres de cachet, la suppression ou la réduction « des pensions obtenues injustement et sans cause. » On y demande la création d'une liste civile limitant les revenus et les dépenses du Roi et des princes, la suppression des apanages, l'aliénation d'une partie du domaine royal, « la vente de toutes les maisons appartenant au Roi dans la ville et qui ne sont pas utiles à Sa Majesté. » S'immisçant jusque dans les questions relatives à la garde de la résidence royale, qui devaient jouer un grand rôle lors des journées des 5 et 6 octobre, par suite de l'animosité qui existait entre la garde nationale de Versailles et les gardes du corps, on allait jusqu'à insister pour « qu'il ne fût conservé que vingt-quatre hommes de la compagnie des gardes de la prévôté, dont le service se bornerait aux parties extérieures du château, sans aucun droit sur les citoyens. »

Autour de Versailles, dans les diverses communes, les vœux exprimés sont les mêmes, et plus accentués encore. Partout où s'étendent les chasses royales, à Marly, à Meudon, à Rambouillet, à Saint-Germain, d'amères doléances sont formulées contre les dégâts commis par le gibier. On ose y demander « la suppression des droits de chasse et de capitainerie, l'abrogation des procédures ruineuses relatives à la constatation des délits, la destruction du lapin en totalité, et aux trois quarts celle des lièvres, perdrix et chevreuils, » de façon que l'on n'entretienne de ce gibier qu'autant qu'il en faut pour que Sa Majesté puisse prendre le plaisir de la chasse, « lesdites bêtes fauves et gibiers venant jusqu'aux demeures des cultivateurs pour ravager les fruits de leurs sueurs et de leurs travaux... »

Telles étaient, aux portes mêmes de Versailles, les revendications et les plaintes. Jusque dans cette résidence pour laquelle il avait tant fait, le pouvoir royal était aussi isolé que mal gardé. Dès la première heure, lors de la procession des États généraux, la grande majorité de la population est pour les députés du Tiers; elle acclame Mirabeau, qui a pris place dans leurs rangs, et le Duc d'Orléans, qui s'en rapproche; lorsque les protestataires

se rendent de la salle des Menus-Plaisirs, qu'ils trouvent fermée, au Jeu de Paume, où ils vont affirmer leur volonté de ne pas se séparer sans avoir doté la France d'une constitution, elle les suit et les encourage. Dans son immortelle ébauche, David, en toute vérité, a pu montrer, se hissant jusqu'aux fenêtres de la salle du Serment, toute une foule avide d'assister à cet inoubliable spectacle et de saluer, ainsi qu'on disait alors, l'aube de la liberté. Si Paris vivait les yeux fixés sur Versailles, l'agitation de la capitale avait, en revanche, à Versailles même, une immédiate répercussion. Au lendemain de la prise de la Bastille, la garde bourgeoise eut grand'peine à y réprimer une émeute provoquée par un prétendu accaparement des farines, les meneurs brisant et saccageant tout ce qu'ils trouvaient sous la main, « ainsi, dit une lettre adressée à Messieurs de l'état-major de Versailles, que chez Réveillon, au faubourg Saint-Antoine. »

Dans l'assemblée municipale comme dans la garde nationale elle-même, la lutte fut très vive entre le parti modéré, qui voulait fonder la monarchie constitutionnelle, et celui de l'action révolutionnaire. L'un des chefs du parti modéré était Alexandre Berthier, — le futur prince de Neuchâtel et de Wagram, — qui avait été élu colonel de la Garde nationale de Versailles. Suppléant le plus souvent d'Estaing, le célèbre chef d'escadre de la guerre de l'indépendance américaine, qui en était le commandant en chef, Berthier rendit, en cette qualité, de nombreux services; mais, à la fin, après une résistance prolongée, qui, sur un moindre théâtre, ne fut pas sans offrir quelque analogie avec celle de Lafayette contre Pétion, il dut se retirer devant les intrigues de l'un de ses subordonnés, Lecointre, lieutenant-colonel de cette même garde nationale, riche négociant, homme d'affaires habile, politicien agité et brouillon, ami de Marat, libelliste et dénonciateur infatigable, que les électeurs de Seine-et-Oise devaient ultérieurement choisir comme l'un de leurs représentans à la Convention. Avec son ami Gorsas qui, dans le *Courrier de Versailles*, publiait un résumé des séances de l'Assemblée, qu'on lisait beaucoup à Paris et dans les provinces, Lecointre n'avait pas été sans jouer un rôle assez important, les 5 et 6 octobre, lors de l'envahissement du château.

A la veille de ces journées, le journal de Gorsas et de Lecointre avait été le premier à raconter qu'au banquet offert dans la salle de l'Opéra du château par les gardes du corps aux offi-

ciers du régiment de Flandre, auquel les chefs de la garde nationale s'étaient montrés très froissés de n'avoir pas été conviés, la cocarde tricolore avait été, en présence du Roi et de la Reine, foulée aux pieds. Aussi, lorsque les bandes parisiennes débouchèrent sur Versailles, vit-on fraterniser avec elles les troupes de Lecointre qui, un peu plus tard, devait être accusé, devant le Châtelet, d'avoir été un des agens du Duc d'Orléans. Après le départ de Louis XVI et de la famille royale qui considérait Lecointre comme un de ses pires ennemis, — Madame Élisabeth écrivait à Mme de Bombelles que « ce vilain homme méritait d'être pendu, » — son influence ne fit que grandir. A certains jours, on le vit entrer en lutte ouverte avec Berthier, qui dut employer la force pour reprendre chez Lecointre les drapeaux de la garde nationale, que celui-ci s'obstinait à détenir malgré les ordres de son chef. S'appuyant sur le club des Amis de la Constitution, dont il était un des principaux membres, Lecointre prit une part active aux agitations qui, durant toute cette période, troublèrent Versailles et la région avoisinante, où s'accroissait sans cesse la surexcitation des populations rurales. Là comme ailleurs, elles voyaient et dénonçaient partout des conjurés et des traîtres. Ainsi en fut-il au lendemain du départ pour l'émigration de Mesdames, tantes du Roi, à l'occasion duquel Berthier, investi des pleins pouvoirs des municipalités de Versailles et des communes voisines, dut, à la tête des gardes nationales, se transporter à Bellevue pour protéger le beau château construit par Mme de Pompadour, — peu après transformé en caserne, puis démoli. Ainsi en fut-il aussi, après le départ de Louis XVI pour Varennes, lors de l'arrestation, au château de Noisy, de la comtesse d'Ossun, dame d'honneur et amie de la Reine, qui, au sujet d'une lettre que Marie-Antoinette lui avait fait tenir secrètement pour l'informer de ce départ, fut amenée à Versailles, puis interrogée successivement par la municipalité et par le tribunal.

Un peu plus tard, lors du 10 août, l'émotion se manifesta encore plus vive ; le corps municipal, siégeant en permanence, envoya à Paris un délégué pour offrir d'urgence à l'Assemblée législative le concours de la garde nationale versaillaise, et ce fut par des cris répétés de : « Vive la nation ! » que, dans l'ancienne résidence royale, la foule, accourue devant l'Hôtel de ville, salua la nouvelle du renversement de la monarchie. Quelques jours

après, envahies par les septembriseurs, les rues de Versailles étaient le théâtre de l'un des plus sinistres drames de la Révolution. Du moins, ce jour-là, vit-on le maire de Versailles, Hyacinthe Richaud, obéissant au noble sentiment qui, un peu plus tard, devait illustrer le nom de son concitoyen, Lazare Hoche, le futur pacificateur de la Vendée, exposer sa vie afin d'empêcher ce crime odieux. Revêtu de son écharpe, Richaud, pour détourner de ces malheureux les sabres et les piques qui les menaçaient, se précipita sur le chariot où étaient entassés les principaux prisonniers qui, espérant échapper à la mort, s'attachaient à son habit avec désespoir. On l'entendit s'écrier : « Quoi! vous devez être les défenseurs de la loi, et vous voulez vous déshonorer! Ce ne sont pas ces prisonniers qui m'intéressent le plus, c'est vous, c'est votre honneur! » Ses efforts furent vains; quarante-sept prisonniers de tout ordre et de tout rang furent égorgés, et, parmi eux, de Lessart, ancien ministre de l'Intérieur et des Affaires étrangères, l'évêque de Mende, le duc de Brissac, ancien commandant en chef de la garde constitutionnelle du Roi, dont la tête fut, dit-on, portée jusqu'à Louveciennes pour être jetée dans le château de son amie, Mme du Barry, qui avait tenté de le faire délivrer. A un de ces forcenés on entendit dire : « Nous avons eu bien du plaisir au massacre des seigneurs, je les ai bien arrangés; j'ai frappé à droite et à gauche, et quand il n'y aurait eu que moi, Monsieur le Duc n'en serait pas revenu. Je lui ai enfoncé une pique dans le corps, de la longueur d'un pied, et c'est moi qui ai porté sa tête au bout d'une fourche. »

L'émotion cruelle causée par ces scènes horribles durait encore à Versailles, lorsque fut posée, plus urgente et menaçante que jamais, la question de la destruction du château et des admirables jardins, qui, aux yeux de ses habitans, dont le nombre avait, depuis le départ de la Cour, diminué de moitié, semblait avec raison, pour l'ancienne cité royale, une question de vie ou de mort. A maintes reprises, en mémoire du serment prêté au Jeu de Paume, sur les murs duquel, aujourd'hui encore, on peut lire le texte de leurs délibérations, les assemblées, qui s'étaient succédé depuis 1789, avaient décrété que « Versailles avait bien mérité de la patrie. » On conçoit la douloureuse surprise dont la ville tout entière fut saisie à la lecture d'une série de décrets qui ne visaient à rien moins qu'à lui enlever jusqu'à sa raison d'être.

Le premier de ces décrets, celui du 19 septembre 1792, ordonnait que les tableaux et autres monumens des beaux-arts placés dans les maisons royales seraient transférés au dépôt du Louvre. Peu après, Roland, alors ministre de l'Intérieur, ayant demandé l'autorisation de vendre les meubles du château de Versailles, le représentant Manuel renchérit sur cette demande et proposa d'afficher « la maison à vendre ou à louer. » Faut-il ajouter qu'il y avait longtemps que cette « maison » avait fort déplu à Mme Roland ? Rappelant dans un chapitre de ses *Mémoires* le séjour que, toute jeune encore, elle avait fait chez une amie de sa mère, dans un logement situé sous les combles du palais de Versailles, elle termine ainsi son récit : «... Je n'étais pas insensible à l'effet d'un grand appareil; mais je m'indignais qu'il eût pour objet de relever quelques individus déjà trop puissans et fort peu remarquables par eux-mêmes. J'aimais mieux voir les statues et les jardins que les personnes du château et, ma mère me demandant si j'étais contente de mon voyage : « Oui, lui répondis-je, pourvu qu'il finisse bientôt ; encore quelques jours, et je détesterais si fort les gens que je vois, que je ne saurais que faire de ma haine. — Quel mal te font-ils donc ? — Sentir l'injustice et contempler à tout moment l'absurdité. »

L'heure avait sonné où, surexcitée encore par une lutte ardente et implacable, cette haine se déchaînait sans frein. Le représentant Charles Delacroix, envoyé à Versailles en mission avec son collègue Musset, aurait été sur le point de passer des paroles aux actes, s'il est vrai, comme on l'a raconté, que, regardant, des fenêtres du château, la belle perspective du parc, il ait dit : « Il faut que la charrue passe ici. » Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'à Versailles même une fraction de la population, numériquement faible, mais singulièrement remuante, n'eût pas mieux demandé que de voir cette œuvre de destruction s'accomplir. Sur la façade de la maison commune, on ne se contentait pas de remplacer le buste de Louis XVI, de Louis le Traître, comme on l'appelait alors, par l'image de Rousseau, dont on disait : « Si Rousseau remplace les rois et les prêtres, la philosophie et le bonheur régneront sur l'Univers. »

On ne se bornait pas non plus à effacer des monumens publics « les peintures, sculptures et inscriptions retraçant la royauté et le despotisme. » Un nommé Pacou, — qu'une note retrouvée dans l'armoire de fer signale « comme aussi mauvais raisonneur

que ridicule écrivain, » — invita le Conseil général de la commune de Versailles à solliciter de la Convention nationale l'autorisation de changer le nom trop monarchique de Versailles en celui de *Berceau de la Liberté*. La résistance à laquelle cette proposition se heurta à Versailles même, la fit écarter, « considérant, était-il dit par une des sections consultées, qui voilait habilement son opposition sous un prétexte civique, que le mot de Versailles n'a aucune analogie ni avec la royauté, ni avec la féodalité ; que la ville ne tient ce nom que de sa position naturelle et à cause du versement auquel les moissons étaient assujetties par le tourbillon des vents occasionnés par les bois qui l'entourent et la dominent de toute parts ; que le mot de Versailles présente une idée de versement qui rappelle le renversement du trône ; que la Convention, par un décret solennel, ayant déclaré que Versailles avait bien mérité de la Patrie, la postérité, si Versailles changeait de nom, ignorerait à quelle commune appartenait ce glorieux titre. »

Ce furent des motifs du même ordre qui furent très opportunément et très heureusement invoqués lorsque, après le décret relatif aux ci-devant maisons royales, les administrateurs du département de Seine-et-Oise et les officiers municipaux de Versailles, accompagnés de plusieurs notables citoyens, apportèrent, le 21 septembre, à la Convention une pétition sollicitant la suspension des mesures qui menaçaient l'existence du château. Pour se recommander à la bienveillance de l'assemblée, les délégués rappelèrent « qu'ils avaient armé et équipé neuf bataillons pour la frontière, » qu'ils s'occupaient d'en former de nouveaux et aussi « d'élever la jeunesse, qui ne peut être encore armée, dans l'austérité des mœurs et des vertus républicaines. » Cet exorde ayant reçu un accueil enthousiaste et, la Convention ayant invité les pétitionnaires aux honneurs de la séance, en décrétant « qu'il serait fait mention honorable, dans son procès-verbal, du patriotisme des citoyens de Seine-et-Oise, » les délégués jugèrent le moment venu de représenter « combien il serait regrettable et dommageable, pour la ville de Versailles, d'enlever les tableaux, statues, œuvres d'art qui en étaient la gloire et qui faisaient l'admiration du monde entier. » Immédiatement la requête de ces citoyens, bons patriotes, reçut satisfaction et l'assemblée vota la suspension des lois qui les avait si justement alarmés.

C'était là un notable succès, mais, devant la violence des

passions déchaînées, combien durerait-il ? Aussi, tout en prenant grand soin des œuvres d'art que renfermait le château, les habitans de Versailles s'attachèrent-ils à faire attribuer à cet édifice un caractère d'utilité publique, qui en deviendrait la protection. L'un des premiers qui prit cette heureuse initiative, et à ce titre il mérite d'être cité, fut un nommé Duval, qui présenta à la Convention une pétition signalant Versailles comme désigné pour devenir « la ville savante de la république, la capitale des beaux-arts et des sciences, l'Oxford de la France. » Le pétitionnaire ne négligeait pas de tracer un aperçu de cette future organisation : les appartemens abriteraient les collections artistiques ; la galerie des Glaces servirait aux réunions de savans ; la bibliothèque serait installée dans le salon de la Paix ; la chapelle deviendrait le Conservatoire musical ; à l'Opéra du château, dont la vaste scène était si bien machinée, on jouerait les tragédies de Gluck et d'autres œuvres classiques ; dans les écuries construites par Mansart, une école d'équitation pourrait être installée... « Tout est préparé, concluait l'auteur de cette pétition, car Versailles est la seule ville d'Europe qui puisse être assimilée aux belles villes de l'antiquité. »

Ce projet devait rester lettre morte ; mais déjà il indiquait un ordre d'idées dans lequel on devait bientôt entrer, en donnant à Versailles une affectation qui, pour provisoire qu'elle fût encore, avait tout au moins l'avantage de sauvegarder le présent et de préparer l'avenir. Malheureusement, à cette heure-là, par suite de la détresse du Trésor, qui ne savait où découvrir des ressources, on enleva du château, et ce fut une perte irréparable, la plupart des meubles, d'une rare valeur, qui en étaient le précieux complément. Les vastes salles du palais, ainsi dégarnies, furent transformées en une sorte de magasin général de tous les objets d'art saisis, au nom de la République, dans les ci-devant résidences princières, dans les maisons et châteaux appartenant à des émigrés ou à des condamnés, dans les églises et monastères. Beaucoup furent vendus aux enchères ou servirent à indemniser partiellement divers créanciers de l'État qui, au lieu d'argent, reçurent des meubles, des porcelaines, des tableaux, des bijoux. Mais, même après toutes ces ventes et tous ces prélèvemens, il devint indispensable d'introduire un peu d'ordre dans cet amas encombrant et confus. Une commission, désignée pour en dresser l'inventaire, élabora la création, à Ver-

sailles, d'un muséum et chargea ses membres, d'après leurs connaissances spéciales, de s'occuper des diverses sections (peinture, sculpture, livres, collections d'histoire naturelle, instrumens de musique, etc.) entre lesquelles tous ces objets furent répartis pour être catalogués et classés.

Plus tard, en juin 1795, cet essai quelque peu sommaire fut amélioré par le représentant du peuple André Dumont. Chargé de l'administration du département de Seine-et-Oise, il prit à cœur de faire exécuter le décret de la Convention, proposé par Barrère, qui décidait que les palais de Versailles, de Fontainebleau, de Compiègne, étaient exceptés de la vente générale des anciens biens de la Couronne et affectés à des établissemens publics. Dans cette tâche, Dumont eut la bonne fortune d'être aidé par un collectionneur passionné, doublé d'un homme de goût et d'un habile administrateur, Hugues de Lagarde, naguère président de la Chambre des Comptes de Grenoble, alors retiré à Versailles. Chargé « de surveiller toutes les parties du muséum et de se concerter avec les administrateurs du département et du district pour leur proposer tous les changemens qu'il croirait convenable de faire, » Lagarde s'entoura d'hommes compétens dont son livre-journal nous a conservé les noms : Pilon pour la sculpture, Damarin et Gazard pour la peinture, Lauzan pour le dessin et la gravure, Mayeur pour la bibliographie, Fayolle pour l'histoire naturelle, Péradon pour la botanique, Bèche pour la musique, Huvé, ancien inspecteur du palais, pour l'architecture. On voit par cette liste qu'il s'agissait d'une véritable et sérieuse organisation. Lagarde obtint même de se faire adjoindre comme principal collaborateur Durameau, ancien peintre ordinaire du Roi, auteur du plafond de l'Opéra de Versailles, qui, nommé par Louis XVI gardien de ses tableaux, avait, en 1784, dressé un inventaire de la collection royale de peinture.

Malgré des difficultés sans cesse renaissantes, malgré le manque d'argent qui finalement devait arrêter ses efforts, Lagarde accomplit un travail de classement et de conservation considérable, étendant son intelligente sollicitude, non pas seulement aux tableaux et aux sculptures, mais à tous les objets confiés à ses soins. Tantôt il fait remettre en état les pendules, chefs-d'œuvre d'ingénieuse mécanique, que l'on voit maintenant encore dans les anciens appartemens du Roi; tantôt il prescrit de transporter au palais, pour les soustraire aux intempéries des sai-

sons, les plus belles statues du parc : le *Milon*, le *Gladiateur mourant*, le *Jupiter olympien*, la *Vénus à la coquille*, qui sont maintenant au Louvre, et plusieurs autres. Par les soins de Lagarde on commença aussi un catalogue des très nombreux livres, déposés au château; beaucoup de ces volumes, richement reliés et ayant appartenu au Roi, aux princes et aux princesses, à de grands personnages, ont formé le noyau de la Bibliothèque de Versailles, ultérieurement établie dans l'hôtel de l'ancien ministère des Affaires étrangères. Le directoire du district, ayant ordonné, pour célébrer l'anniversaire du 10 août, le jeu des grandes eaux, qui, même en 1793, n'avait pas été interrompu, et l'ouverture du muséum au public, Lagarde se hâta de faire installer dans les salles du château nombre de beaux tableaux et d'œuvres d'art. Malheureusement, le représentant Dumont ayant été remplacé à Versailles par son collègue Delacroix, la tâche de Lagarde fut rendue si difficile par les exigences du nouveau commissaire qu'il y renonça et donna sa démission de conservateur en chef, malgré les instances des administrateurs de Seine-et-Oise, qui lui exprimèrent publiquement leurs regrets, en le remerciant « d'avoir rempli ses fonctions avec l'intelligence, le zèle et l'activité qui n'appartiennent qu'aux vrais talens (1). »

II

L'essai trop court, mais très utile, qu'avaient tenté Dumont et Lagarde ne marqua point seulement la fin des menaces de destruction qui avaient pesé sur Versailles; il peut être considéré comme l'une des origines du musée national qui, quelque quarante ans plus tard, fut créé par le roi Louis-Philippe. Mais, avant ce moment, Versailles devait connaître bien des vicissitudes, ayant à lutter d'une part contre l'indifférence des pouvoirs publics, qui le trouvaient encombrant et coûteux, de l'autre contre le délabrement, de plus en plus pitoyable, de ses bâtimens, de ses jardins, de ses fontaines, de ses statues, lequel, s'accentuant d'année en année, le transformait très vite en une immense ruine. Trop souvent, d'ailleurs, on semblait, comme à plaisir, aider à l'œuvre du temps. Après avoir écouté non sans quelque

(1) Voyez notamment sur cette époque et sur ces faits, les études, très intéressantes et très documentées, de M. Paul Fromageot, dans la *Revue de l'Histoire de Versailles*, publiée depuis 1899.

complaisance une proposition tendant à ce qu'il s'installât à Versailles et tout en déclarant « que ce serait avec regret qu'il verrait l'anéantissement de cet ensemble de chefs-d'œuvre, » le Directoire n'hésita point à faire du château de Versailles une annexe de l'hôtel des Invalides; des centaines de vétérans furent casernés dans les anciens appartemens du Roi, des princes, des ministres. C'est d'eux que parle Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme :* « Un siècle s'est à peine écoulé, disait-il, et ces bosquets qui retentissaient du bruit des fêtes ne sont plus animés que du bruit de la cigale et du rossignol. Ce palais qui, lui seul, est comme une grande ville, ces escaliers de marbre qui semblent monter dans les nues, ces statues, ces bassins, ces bois, sont maintenant croulans et couverts de mousse ou desséchés ou abattus. La noble misère du guerrier succède à la magnificence des cours; des tableaux de miracles y remplacent de profanes peintures... Il est beau que les ruines du palais de Louis XIV servent d'abri aux ruines de l'armée, des arts et de la religion. »

Les habitans de Versailles, eux, se montrèrent infiniment moins enthousiastes que Chateaubriand de la présence de ces hôtes qui, en quelques mois, contribuèrent à dévaster le château, bien plus que n'avait fait la période révolutionnaire. Enfin, les invalides s'en allèrent, et, après la proclamation de l'Empire, on put croire, un moment, que Versailles, — qui, écrivait un poète officiel, aspirait à devenir, « de la veuve des rois l'épouse d'un héros, » — allait ressusciter sous la main du nouveau César. La muse classique se remit à chanter « ces vieux parcs dont Le Nôtre inventa l'ordonnance » et, avec plus de lyrisme encore, Fontanes rima :

> Versaille étale au loin sa grandeur désolée.
> Que d'un siècle immortel la grandeur y renaisse...
> Beau siècle, est-on Français, quand on t'ose insulter?

Malgré ces lyriques objurgations, Napoléon ne goûta jamais beaucoup Versailles, qu'il appelait, on ne sait trop pourquoi, « une ville bâtarde. » Peut-être était-elle, à ses yeux, entachée d'un tort analogue à celui qu'avait eu le Louvre à ceux de Louis XIV; elle portait, trop profonde, l'empreinte du Grand Roi pour que l'Empereur conçût l'espérance d'y substituer suffisamment la sienne.

A Sainte-Hélène, on l'entendit dire : « Dans mes projets gigantesques sur Paris, je rêvais de tirer parti de Versailles et de n'en faire, avec le temps, qu'une espèce de faubourg, un site voisin, au point de vue de la grande capitale; et, pour l'approprier davantage à cet objet, j'avais conçu une singulière idée dont je m'étais même fait présenter le programme. De ces beaux bosquets je chassais toutes ces nymphes de mauvais goût, ces ornemens à la Turcaret, et je les remplaçais par des panoramas, en maçonnerie, de toutes les capitales où nous étions entrés victorieux, de toutes les célèbres batailles qui avaient illustré nos armes. C'eût été autant de monumens éternels de nos triomphes et de notre gloire nationale, posés à la porte de la capitale de l'Europe, laquelle ne pouvait manquer d'être visitée par force du reste de l'univers. »

Napoléon, quand il qualifiait une semblable conception de singulière, était modeste, et nous ne saurions trop nous féliciter qu'il n'ait pas, en encombrant les jardins de Versailles de ces « panoramas de maçonnerie, » accompli une irréparable dévastation. L'idée, exprimée par le *Mémorial de Sainte-Hélène*, devait, cependant, laisser une trace; son souvenir, comme celui du musée décrété par la Convention, ne fut pas étranger au plan adopté, après 1830, par Louis-Philippe, lorsqu'il consacra l'ancienne demeure de Louis XIV « à toutes les gloires de la France, » et surtout, ainsi que l'avait souhaité le vainqueur de l'Europe, au panégyrique « des batailles qui avaient illustré nos armes. »

Ce n'est pas là le seul projet relatif à Versailles qui se rattache à Napoléon. Après avoir ordonné de remettre en état les conduites d'eau et quelques parties du parc, ainsi que le Grand Trianon, qui lui plaisait et qu'il habita à plusieurs reprises, mais dont il modifia, dans l'aménagement et l'ameublement des appartemens, d'une manière peu heureuse, l'élégante physionomie, l'Empereur fit étudier la restauration du château proprement dit. Toutefois, lorsque son architecte, Gondouin, lui soumit un devis prévoyant une dépense de 52 millions, il l'accueillit fort mal, allant jusqu'à regretter que la Révolution, qui avait tant détruit, n'eût pas démoli le château de Versailles. « Je n'aurais pas eu un tort de Louis XIV sur les bras et un vieux château mal fait, et, comme ils l'ont dit, un favori sans mérite à rendre supportable. »

Une heure sonna, cependant, où Napoléon montra moins de dédain pour ce palais, à la porte duquel, peu d'années auparа-

vant, quelqu'un qui lui tenait de près avait souvent frappé. Accouru en France, au lendemain de l'annexion de la Corse, afin de solliciter des bourses pour ses enfans et un meilleur traitement pour lui-même, Charles de Buonaparte, en effet, avait, à Versailles même, habité pendant une année une modeste maison de la rue Saint-Louis, non loin de celle où, — dans cette même rue, éloignée et silencieuse, qui vit, en quelque sorte, l'aurore des Bonaparte et la fin des Bourbons, — devait descendre le comte de Chambord, quand il vint, en novembre 1873, tenter un suprême et inutile effort pour empêcher le vote du septennat et ramener la France vers la monarchie.

Encore que, pour Napoléon, en lui permettant de mesurer le chemin parcouru depuis Brienne, le souvenir des démarches paternelles, rapproché de sa toute-puissance, eût été de nature à flatter son immense orgueil, ce souvenir, sans nul doute, était loin de son esprit, lorsque, tout enivré de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise, et dissimulant mal sa joie d'être entré « dans la famille des rois, » l'Empereur se demanda si ce ne serait pas donner à son éclatante fortune une consécration nouvelle que de renouer, à Versailles même, ce qu'il appelait « la chaîne des temps. » Aux Archives nationales, M. Stryienski a retrouvé naguère un document intitulé : *Résumé de l'examen fait par Sa Majesté, le 12 juillet 1811, des projets qui lui ont été soumis pour terminer le palais de Versailles.* On y constate une fois de plus quelle importance, au lendemain de la naissance du Roi de Rome, ce gage si cher de la durée de sa dynastie, Napoléon attachait à ressusciter la tradition monarchique, à l'aide de l'étiquette et du cérémonial de l'ancienne Cour : « Sa Majesté, dit cette note, remarque qu'il ne s'agit pas de bâtir pour se procurer des logemens; il en existe assez. Il faut faire une construction qui annonce le palais avec grandeur du côté de Paris. Ce n'est pas un ouvrage d'utilité, mais un ouvrage d'ostentation qui ne peut être médiocre. Il ne faut rien faire, — et ici apparaît le sentiment de rivalité posthume auquel nous faisions tout à l'heure allusion, — si l'on ne peut pas faire quelque chose qui rivalise de beauté avec la partie construite par Louis XIV. »

Rivaliser avec Louis XIV, en ne dépensant que les dix millions auxquels Napoléon entendait limiter la dépense, c'était, on en conviendra, un problème difficile. Quoi qu'il en soit, d'après

le programme de 1811, l'Empereur devait habiter le premier étage de la partie bâtie par Louis XIII, — il eût été plus exact de dire « par Louis XIV, » la plupart des aménagemens intérieurs de cette partie remontant seulement à Louis XIV et à Louis XV. L'Impératrice devait occuper le rez-de-chaussée au-dessous de l'Empereur, et les enfans de France, comme au temps de l'ancienne monarchie, l'autre partie du rez-de-chaussée. Les appartemens de réception étaient maintenus au premier étage, la partie du Nord formant, avec la galerie des Glaces, les grands appartemens de l'Empereur, qui y remplaçait le Roi, et la partie du Midi devant être attribuée à l'Impératrice, qui y succédait à la Reine. Les ailes du Midi et du Nord, toujours comme avant la Révolution, seraient réservées aux princes et les logemens des grands officiers et des divers services installés dans les bâtimens attenans. Napoléon se prononçait pour la démolition de l'aile Gabriel bâtie sous Louis XV et pour l'érection d'un arc de triomphe « qui annoncerait avec magnificence l'entrée du palais, » enfin pour la construction, le long des ailes des ministres, « de colonnades reliées par une colonnade transversale. » Louis XVI, en 1780, avait déjà pensé à faire exécuter un projet à peu près analogue.

Trois ans ne s'étaient pas écoulés depuis l'élaboration de ce programme et l'on pouvait encore se rappeler, comme datant de la veille, la pompe déployée, pour fêter la naissance du Roi de Rome et assister à son baptême, par la municipalité de Versailles toute fière d'avoir été comprise au nombre des bonnes villes de l'Empire, lorsque l'invasion de 1814 mit fin à tous ces rêves. Alors, tout aussitôt après l'entrée des alliés à Paris, on vit dans le palais de Louis XIV, y rendant les visites que Berlin et Moscou avaient reçues de Napoléon, le tsar Alexandre Ier, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, deux frères de l'empereur de Russie et deux des fils du roi de Prusse : l'un de ces derniers devait, cinquante-six ans plus tard, revenir dans ce palais pour y être proclamé empereur d'Allemagne ; c'était le futur Guillaume Ier.

III

La Restauration, et de sa part cette pensée était naturelle, projeta, elle aussi, de restituer Versailles à sa destination primi-

tive, en y rétablissant la résidence de la royauté. Louis XVIII ordonna, dès son retour, d'importans travaux qu'interrompirent les Cent-Jours. Il fit même dresser un état des logemens, d'après lequel on eût vraiment pu croire que rien n'avait changé en France depuis 1789. Très vite, d'ailleurs, pour des raisons politiques autant que financières, ce projet de réinstallation de la Cour à Versailles fut abandonné. Tout se borna à divers travaux d'entretien et à la construction, par l'architecte Dufour, d'une aile faisant pendant à l'aile Gabriel, que Napoléon avait projeté de démolir; à la bénédiction, par le prince de Croy, évêque de Strasbourg, de la chapelle restaurée; à l'ouverture, sur l'emplacement de l'ancien bassin de l'Ile flottante, d'un agréable jardin, qui reçut le nom de jardin du Roi et qui rappelait quelque peu celui du château de Hartwell que Louis XVIII avait habité pendant son exil.

Beaucoup moins encore que son aîné, et malgré la frappe d'une belle médaille, due au graveur Michaud, sur laquelle on lit cette inscription : « Au Roi, Versailles qui l'attend, » Charles X n'entreprit de rendre à l'ancienne résidence des Bourbons quelque reflet de la splendeur qu'il lui avait connue, au temps de la bruyante jeunesse du Comte d'Artois. Pendant son règne, il ne fit qu'une seule visite au château, où l'on avait laissé s'installer d'anciens émigrés, qui trouvaient là, sans bourse délier, des logemens spacieux et commodes, qu'il fut un peu plus tard très malaisé de leur faire quitter. Pour Charles X, un souvenir, douloureux entre tous, s'attachait au nom de Versailles; c'était celui de Louvel, l'assassin de son fils, né dans cette ville, ainsi que sa victime, le Duc de Berry, auquel un très beau monument, dû au ciseau de Pradier, fut érigé dans la cathédrale Saint-Louis.

Avant son dernier exil, le frère de Louis XVI et de Louis XVIII traversa, cependant, encore une fois Versailles, d'où il était déjà parti en 1789, donnant, l'un des premiers, le signal de l'émigration. Le 30 juillet 1830, forcé de quitter Saint-Cloud, Charles X vint coucher à Trianon, qu'il abandonna presque aussitôt pour Rambouillet, en apprenant que les troupes improvisées de l'insurrection triomphante se mettaient à la poursuite de la dynastie déchue. Quarante ans auparavant, c'était dans les jardins de Trianon, qu'elle ne devait plus revoir, que se trouvait Marie-Antoinette, lorsqu'un page lui avait apporté la nouvelle

de l'invasion de Versailles par les bandes parisiennes. Comment Charles X n'eût-il pas été frappé de cette sombre coïncidence, en ces lieux témoins de tant d'heures agréables, au temps où, avec la Reine, Madame Élisabeth, Mmes de Polignac, de Guiche, de Polastron, MM. d'Adhémar, de Vaudreuil, d'Esterhazy et d'autres, il y jouait les comédies de Beaumarchais, pleines déjà du souffle de la Révolution?

IV

De même que dans leurs programmes politiques les libéraux de la Restauration avaient amalgamé les principes de 1789 et les souvenirs impériaux, de même Louis-Philippe dans le plan qu'il adopta pour la transformation de Versailles, combina, en leur donnant plus d'ampleur, les vues de la Convention qui avait songé à faire du château un vaste musée et le projet conçu par Napoléon qui, nous l'avons dit, avait pensé à réunir dans le palais de Louis XIV des monumens de nos victoires. La lecture du *Mémorial de Sainte-Hélène*, publié en 1823 et si vite populaire, en un temps où les chansons de Béranger obtenaient leur plus grand succès, avait appelé sur l'éventualité de cette affectation nouvelle du château de Versailles l'attention publique. Charles X était encore sur le trône, lorsqu'en 1827, parlant « du solennel, de l'abandonné Versailles, »

Dont aucun roi vivant, dans sa toute-puissance,
Ne peut remplir l'immensité,

un poète qui, dans les rangs romantiques, eut son heure de célébrité, Émile Deschamps, exprimait ainsi un vœu, que Louis-Philippe devait réaliser, après que des circonstances, dès lors presque prévues, eurent fait du Duc d'Orléans le roi des Français :

Levez-vous donc, géans exhumés de nos fastes,
Morts anciens, jeunes morts, pressez-vous sur le seuil!...
Héroïsme, génie, arts féconds, vertus chastes!
A vous, parcs et châteaux, nations du cercueil!
Si jamais dans ce lieu, par un appel suprême,
Tout ce qu'a vu de grand la France est évoqué,
La gloire y fera foule et, dans Versailles même,
L'espace, un jour, aura manqué!

N'est-ce point là, par avance, le commentaire, peut-être même l'inspiration de la dédicace que Louis-Philippe fit graver sur le fronton du nouveau musée : « A toutes les gloires de la France (1). » La pensée qui dicta les vers d'Émile Deschamps, ne se retrouve-t-elle pas tout entière en ces lignes que Vatout, premier bibliothécaire du Roi, et l'un des plus fidèles amis de Louis-Philippe, écrivait en 1837, à la veille de l'inauguration du musée national : « Il était, disait-il, réservé à Louis-Philippe de rendre à ce palais, — érigé, en 1661, pour l'apothéose d'un seul, consacré, en 1837, à la gloire de tous, — son antique splendeur... Versailles ne pouvait plus être le séjour d'un peuple de courtisans, ni l'Olympe d'un monarque. Mais devenir le rendez-vous de toutes les illustrations de la France, recueillir l'héritage de toutes ses gloires et, sans se dépouiller des souvenirs de sa grandeur passée, revêtir une grandeur nouvelle, toute nationale, c'était une destinée non moins belle, non moins auguste que la première. C'est celle que lui a faite le roi Louis-Philippe. » Insistant ailleurs sur cette même pensée, Vatout, écrivain emphatique, historien souvent inexact et pour les dates, et pour les faits, et pour les anecdotes dont il abuse, mais interprète autorisé de la pensée du créateur du musée, caractérisait ainsi l'œuvre accomplie : « On a fait revivre sur la toile tous les hommes, toutes les actions, toutes les batailles qui ont illustré les annales françaises depuis le berceau de la monarchie jusqu'à nos jours, et on en a décoré tous les appartemens. Ici ce sont nos plus beaux faits d'armes sous les premières races; là c'est Louis XIV environné de toutes les grandeurs de son règne ; plus tard 1792, avec son élan, sa jeunesse et ses brillantes métamorphoses; enfin, le peuple de Juillet, avec ses mille bras, combattant pour la Charte et plaçant la liberté sous l'égide des lois... Nous laissons naturellement à d'autres le soin d'apprécier la pensée qui, d'un palais consacré à l'apothéose d'un seul homme, a fait le palais de toutes les grandeurs nationales et qui, loin de circonscrire la pensée de ce monument dans les limites d'un seul règne, l'a étendue à toutes les époques de notre histoire, confondant ainsi dans un même hommage la France de tous les temps, adoptant toutes

(1) Voir le rapport adressé au Roi (29 août 1833) par M. le comte de Montalivet, intendant général de la liste civile, sur la nouvelle destination à donner au palais de Versailles en y établissant un musée historique.

ses gloires et les rassemblant dans un même sanctuaire... »

Cet hommage national, que le gouvernement de Juillet se montrait justement fier d'avoir rendu à toutes les gloires de la France, n'était ni sans noblesse, ni sans grandeur, et les reproches qu'on peut adresser aux détails de l'exécution ne doivent point faire méconnaître l'œuvre elle-même, qui obtint un éclatant succès. Pour se convaincre, s'il en était besoin, que Louis-Philippe ne perdit ni le temps, ni l'argent qu'il consacra à la restauration de Versailles, il suffirait de songer au grand nombre de Français et d'étrangers qui n'ont cessé de le visiter depuis trois quarts de siècle, prenant le plus vif intérêt à parcourir cet admirable parc, ces beaux appartemens, ces vastes galeries, à regarder toutes ces statues, tous ces tableaux de batailles, tous ces portraits d'hommes célèbres. Quelques critiques que puissent formuler les délicats et les gens de goût qui, avec une entière raison, s'emploient à réparer les erreurs artistiques de Louis-Philippe et de ses collaborateurs, le palais de l'ancienne monarchie ne pouvait recevoir une affectation ni plus intelligente, ni meilleure. Eût-on, sans celle-ci, réussi à sauvegarder longtemps ces immenses bâtimens qui exigeaient et exigent encore, sans cesse, de si nombreuses réparations? Comment, après que le château avait perdu sa destination première, eût-on justifié, autrement que par une évidente raison d'intérêt public, les dépenses que nécessite son entretien?

Après avoir célébré avec enthousiasme la transformation de Versailles, tel qu'il sortit des mains de Louis-Philippe, on en a plus tard parlé avec une sévérité souvent excessive, parfois méritée. Au double point de vue tant historique qu'artistique, il y aurait certes de très vifs regrets à exprimer au sujet de beaucoup de ces travaux exécutés à une époque où, sauf de rares exceptions, l'on avait de la restauration des monumens une conception singulière. Louis-Philippe à ses rares qualités de jugement et de fin bon sens n'était pas sans joindre un certain sentiment des choses d'un ordre élevé; mais, s'il savait témoigner aux artistes et aux écrivains une intelligente sympathie, il n'en était pas moins, par excellence, l'homme de son temps. Aussi avec quelle rage destructrice, — le mot n'est pas trop dur, — furent traités les charmans intérieurs, remplis de fins et délicats détails, que l'on sacrifia, sans nul remords, à l'installation des salles du nouveau musée! Ainsi en fut-il des beaux appartemens

de l'aile du Midi, jadis affectés aux princes, et sur l'emplacement desquels on établit la galerie des Batailles, qu'on osa alors, si invraisemblable que cela puisse paraître, comparer, sinon préférer à la galerie des Glaces.

Louis-Philippe respecta à peu près les grands appartemens de Louis XIV ; il fut loin d'avoir les mêmes ménagemens pour tout ce qui datait des règnes de Louis XV et de Louis XVI. Soit que ses origines, ses souvenirs de jeunesse, son éducation même lui fissent peu goûter cette époque, soit tout simplement parce que, pour ses longues séries de portraits et de toiles historiques, il avait besoin d'un vaste espace, le Roi-citoyen fut sans pitié pour ces jolies pièces que de grands artistes avaient si merveilleusement décorées et qui, à nos yeux, auraient aujourd'hui tant d'intérêt et tant de prix. A cet égard, Louis-Philippe, tout conservateur qu'il fût, se montra, à Versailles, plus révolutionnaire que la Révolution ; bien plus que ne l'avait fait cette dernière, il le défigura. N'est-ce pas cette impression que l'on ressent, dès le seuil de la Cour d'honneur, lorsqu'on voit s'y dresser cette double rangée de lourdes statues, qui ne sont pas seulement un anachronisme, mais qui ont encore modifié d'une manière si regrettable l'ensemble de cette grandiose entrée? Combien n'eût-il pas mieux aussi valu conserver à la Cour de Marbre son aspect d'autrefois et ne pas masquer, par cette encombrante statue équestre de Louis XIV, qu'on aurait pu mettre ailleurs, l'accès, déjà étroit, de la façade Louis XIII !

Ces atteintes à l'histoire, au bon goût, et à l'art, ne se manifestèrent nulle part plus fâcheusement que dans la chambre de la Reine, que Gabriel, lors de l'avènement de Marie-Antoinette, avait fait restaurer avec un goût parfait et dont Louis-Philippe altéra, comme à plaisir, la décoration empreinte d'une suprême élégance. Écrivant à ce sujet à Dubuc, directeur des bâtimens de la Couronne, Frédéric Nepveu, l'architecte préposé à la restauration de Versailles, s'exprime ainsi :

« Dans les appartemens de la Reine, le Roi a décidé qu'on enlèverait la cheminée et deux grandes glaces avec tous leurs panneaux pour faire place à deux grands tableaux. Comme l'intention de Sa Majesté paraissait expresse, je n'ai soumis qu'à l'intendant général les observations ci-dessous, savoir : que jusqu'à ce moment, tous les changemens ordonnés n'avaient rien fait disparaître de notable, soit comme art, soit comme souve-

nir; qu'il importait peut-être de bien conserver cet avantage à la restauration actuelle et surtout pour une pièce que les étrangers remarquent particulièrement (1). »

Nepveu doit donc être tenu pour indemne d'avoir pris l'initiative de la destruction de ces admirables boiseries, de ces chefs d'œuvre de l'art ornemental du XVIIIe siècle, dus à cette pléiade d'artistes qu'on pourrait appeler l'école de Versailles et dont Soulié, Dussieux, M. de Nolhac ont, avec autant de raison que de justice, remis les noms en lumière. L'auteur de ces bouleversemens fâcheux, ce fut Louis-Philippe lui-même qui, en politique le modèle des rois constitutionnels, n'était, en matière de bâtisse, guère moins absolu que Louis XIV. Sans cesse il intervenait dans la direction des travaux exécutés à Versailles, où il vint plus de cent fois en moins de quatre ans, se plaisant à donner lui-même des instructions et des ordres et se faisant, lorsqu'il était fatigué, traîner, d'un bout à l'autre du château, dans un fauteuil roulant qui existe encore. Ses discussions avec Nepveu, qui lui était très attaché et qu'il appréciait, étaient fréquentes : « M. Nepveu, lui demandait-il un jour, en lui montrant un plafond, quelle est donc là-haut cette figure allégorique? — Sire, c'est la persévérance dans un Roi et l'obstination dans un pauvre architecte. »

Quoi qu'il en soit, la jugeant bonne, Louis-Philippe était très fier de son œuvre, et son historiographe ne faisait que traduire la pensée royale, lorsque, célébrant ce qu'il appelait « la grandeur toute nationale de la restauration de Versailles, » il n'avait pas assez d'hyperboles pour le féliciter « d'avoir effacé les distributions mesquines, les arrangemens de complaisance par lesquels on avait défiguré le palais de Louis XIV. » Après l'avoir remercié « d'avoir créé de nouveaux salons, des galeries immenses, restauré les galeries, les plafonds, les peintures, prodigué partout l'or, les meubles, les ornemens, ajouté une majesté nouvelle à la majesté des anciens appartemens, » il concluait par

(1) L'ordre du Roi, donné pendant une de ses visites à Versailles, le 4 juin 1834, était ainsi conçu : Dans la chambre à coucher de la Reine, faire enlever avec tous les soins convenables la belle cheminée en griotte avec les bronzes dorés, la faire encaisser et emballer; faire déposer les glaces, enlever les panneaux et les bordures en feuilles de palmiers qui les encadrent, pour faire établir sur la seule glace restante le portrait de Marie-Thérèse ou de l'Empereur Joseph, et parfaire les boiseries, encadremens et dorures de deux grands tableaux à placer. En plus pour le tout, 2 000 francs.

ces mots épiques : « On croirait que Louis XIV n'est absent que d'hier. »

Ce n'était point, cependant, assure-t-on, sans quelque plaisir que Louis-Philippe, malgré son apparence de bourgeoise bonhomie, voyait ainsi son nom rapproché de celui du Grand Roi, et on ne l'ignorait pas dans son entourage. Lors de l'inauguration solennelle du musée qui, le 10 juin 1837, fut célébrée, à Versailles, par une très belle fête, Scribe, dans l'à-propos représenté à l'Opéra du château, entre le *Misanthrope* et *Robert le Diable*, ne négligea pas, relate le *Moniteur*, « de mettre en parallèle une fête de Louis XIV avec la fête toute nationale donnée par le Roi des Français, » et l'assistance ne manqua pas de témoigner « le plus vif enthousiasme, au moment où l'art du décorateur fit succéder à l'aspect du vieux Versailles celui de Versailles rendu à son ancienne splendeur et consacré par Louis-Philippe à toutes les gloires qui honorent le pays. »

Dans la préface de son *Essai sur l'histoire du Tiers-État*, Augustin Thierry déclare que « la catastrophe de 1848 » lui fut d'autant plus cruelle qu'il avait cru voir dans la monarchie constitutionnelle « la fin providentielle du travail des siècles écoulés. » Jamais cette espérance, cette illusion ne fut plus vive qu'à l'heure de l'inauguration du musée de Versailles, qui traduisait, si l'on peut ainsi parler, par l'image, cet espoir du grand historien et à l'occasion de laquelle les apologistes du régime de Juillet, non sans quelque exagération de pensée et de langage, se plurent à montrer dans ce régime le résultat de l'évolution de la France à travers les âges.

« On attendait, écrivait alors l'un des plus dévoués amis de la dynastie d'Orléans (1), un souverain qui eût le sentiment de la patrie assez vif, assez profond, pour confondre dans son cœur tout ce qu'elle avait produit de grand, et qui peut-être même avait le droit de réclamer une sorte de part à ces différens genres d'illustration. Ainsi à ces anciens preux couverts d'armoiries, il fallait quelqu'un qui pût dire : il y a parmi vous deux de mes ancêtres qui se conduisirent assez bien à cette époque ; ils s'appelaient saint Louis et Philippe-Auguste. A ces autres guerriers mais non moins illustres qui ne blasonnent que des cicatrices, il était heureux de pouvoir dire : « J'ai affronté, comme vous,

(1) Alexandre de Laborde : *Versailles ancien et moderne*, 1839.

les premiers coups de canon tirés contre la liberté, et ces couleurs nationales, qui vous sont si chères, je n'ai jamais voulu en porter d'autres. » A ces hommes plus modestes et plus doux, dont les conquêtes sont cependant plus durables, il fallait qu'il pût dire : « Ces sciences, que vous cultivez avec tant d'ardeur, m'ont consolé dans l'exil et nourri dans l'adversité. » Mais c'est à vous surtout qu'il devait s'adresser, hommes simples et grands des journées de Juillet... La salle qui porte votre nom termine ce musée national; il faut traverser la gloire de la France, pour arriver à la vôtre. Les reconnaissez-vous, ces bras nus, ces mains noircies par la poudre, qui écartent les pavés pour faire place au prince que vous avez élevé au trône? Le voilà, cet Hôtel de Ville où vous avez reçu ses sermens; levez les yeux et voyez la Charte sous l'emblème de la vérité; elle vous rappelle les premières paroles qu'il prononça, et il leur a élevé ce monument pour consacrer éternellement sa promesse. »

Faut-il ajouter que, si Louis-Philippe avait trop de finesse et trop de clairvoyance pour être aussi rassuré que paraissaient l'être ses panégyristes sur la durée de son œuvre politique, il ne pouvait que ressentir, à Versailles, une satisfaction sans mélange lorsqu'il y voyait les hauts faits de ses fils retracés par le pinceau si fécond d'Horace Vernet, son peintre favori : l'assaut de Constantine, le passage des Portes de Fer, la prise de Saint-Jean-d'Ulloa, et surtout cette immense toile de la *Smalah*, qui obtint un si grand succès et dont, aujourd'hui encore, on ne regarde pas sans intérêt les pittoresques épisodes? Il y avait surtout, à Versailles, un tableau que Louis-Philippe aimait entre tous, c'est celui où Vernet l'avait représenté en grand uniforme entouré de ses cinq fils, Orléans, Nemours, Joinville, Aumale, Montpensier, montés sur de superbes chevaux, franchissant la grille du château restauré par ses soins! Devant ce tableau, que le second Empire ne manqua pas d'exiler dans un obscur magasin, l'on comprend combien cette toile était chère au légitime orgueil du père et du roi, en lui rappelant les jours heureux, antérieurs à la mort tragique de l'héritier présomptif de son trône.

Aussi ne doit-on pas s'étonner si, jusque dans son exil à Claremont, Louis-Philippe, — auquel le temps avait manqué pour compléter, comme il l'eût désiré, le musée par une bibliothèque renfermant tous les documens et les ouvrages relatifs à

l'histoire de France, — se plaisait à se souvenir de ses visites à Versailles, au château ou à l'atelier d'Horace Vernet qui, plein d'entrain et de bonne humeur, avait le don de l'égayer par des causeries ou des boutades que l'on se plaisait à citer. Un jour, entrant chez le peintre, il le voit qui se met à effacer la croix sur la poitrine d'un personnage d'un ses tableaux : « Que faites-vous donc là, Horace? — Ah! Sire, je m'étais trompé; j'avais cru que ce brave militaire, qui possède les plus beaux états de service, avait la croix; je viens d'apprendre qu'il n'en est rien et je l'efface. — Eh bien! ne l'effacez pas, » reprit Louis-Philippe, et, du coup, le protégé d'Horace Vernet se trouva décoré.

En ces dernières années, l'on a eu une tendance peut-être un peu trop marquée à contester toute valeur à l'œuvre qui, à Versailles, est restée celle de Louis-Philippe. Tout au moins eut-il le mérite, il n'est que juste de le répéter, d'y maintenir ou d'y réunir toutes ces belles collections de portraits, de sculptures, de médailles qui sont pour l'art comme pour l'histoire de la France de précieux documens. N'y aurait-il à Versailles que l'incomparable galerie de portraits du XVIIe siècle qui, des attiques où on les avait si fâcheusement relégués, ont été redescendus dans les appartemens dont ils étaient jadis le complément et la parure, il faudrait savoir gré à Louis-Philippe d'avoir conservé ce fonds qui, en toute propriété, appartient à Versailles, et que, très malheureusement, on a un penchant si fâcheux à diminuer sans cesse en enlevant, pour les transporter au Louvre, les plus belles de ces œuvres d'art. Il n'est, non plus, guère moins injuste de confondre dans le même dédain, comme on est accoutumé de le faire trop superficiellement, tous les tableaux, tous les bustes, toutes les statues que Louis-Philippe commanda pour la décoration de Versailles. Lors de la lecture, à l'Académie française, du poème de Mme Louise Colet sur l'inauguration du Musée national, le secrétaire perpétuel, Villemain, avec quelque malice, effleura d'une épigramme, qui eut du succès, les peintures qui venaient de trouver à Versailles « un accueil inespéré et trop hospitalier. » Peut-on toutefois oublier qu'à Versailles, à côté de toiles brossées à la hâte, il y a de grandes et belles œuvres de David, de Gros, de Gérard, d'Isabey, d'Ingres, d'Ary Scheffer, de Schnetz, de Couder, de Cabanel, de David (d'Angers), de Pradier et de beaucoup d'autres artistes illustres? Malheureusement, et on ne saurait trop le répéter, il en est de ces belles œuvres

comme des portraits des XVIIe et XVIIIe siècles et des statues du parc; il semble qu'on ait systématiquement entrepris de ravir à Versailles, et les expositions universelles y ont beaucoup aidé, les plus célèbres de ces toiles et de ces statues, dont il ne serait que trop facile de dresser ici la liste, à commencer par le *Sacre* de David, l'*Entrée des Croisés à Constantinople* de Delacroix, et tant d'autres. Ce n'est point là, en tout cas, un tort imputable à Louis-Philippe qui, en résumé, doit garder, incontesté et incontestable, l'honneur d'avoir, au prix de beaucoup d'efforts et de grosses dépenses, en dépit de la réputation d'excessive économie qu'on lui prêta si généreusement, fait une œuvre qui, — malgré des fautes de goût, en partie réparables, — est digne d'être comptée parmi les meilleures et les plus honorables du XIXe siècle, ainsi que le prouve l'éclatant et durable succès qui n'a cessé de s'attacher à elle.

V

Lorsque le coup d'État de Décembre eut fait de Napoléon III l'empereur des Français, il ne négligea point de faire servir le musée créé par Louis-Philippe à la glorification des guerres de Crimée, d'Italie et du Mexique. Le nouveau souverain reçut à Versailles la reine d'Angleterre. Il y donna aussi une très belle fête en l'honneur du roi d'Espagne, François d'Assise, mari d'Isabelle II. Mais, pas plus que son oncle, Napoléon III n'aima cette ville qui, à ses yeux, avait le tort de trop rappeler la dynastie déchue. Eût-il pu, cependant, pressentir que c'était là qu'apparaîtrait, dans tout son éclat, le châtiment des fautes qui amenèrent l'invasion, la ruine et le démembrement de la France? Tel fut l'épilogue qu'inscrivit, dans les annales de Versailles, où tout naguère rappelait nos triomphes et où tout ne parla plus que de nos désastres, la fin du XIXe siècle.

Versailles avait connu les invasions de 1814 et de 1815 et, à ses portes, à Rocquencourt, au lendemain de Waterloo, Exelmans avait remporté la dernière victoire française. Alors, toutefois, Versailles n'avait fait que partager le malheur du pays. Plus que toute autre fraction du territoire, il devait, en 1870, supporter le poids de l'invasion, lorsqu'il devint le quartier général du roi Guillaume. Dans un livre remarquable par sa rigoureuse exactitude et par l'intérêt qu'offrent pour l'histoire de la

guerre franco-allemande les faits qu'il relate (1), un écrivain distingué qui, — bien des années auparavant, avait publié la première traduction des calmes Entretiens de Gœthe philosophant avec Eckermann, — a retracé, notées au jour le jour, les douloureuses péripéties de cette longue occupation de Versailles par l'état-major général prussien, du 19 septembre 1870 au 12 mars 1871. L'on y voit, peints à la lumière des incidens de leur vie quotidienne, les chefs de cette armée, à la fois si disciplinée et si brutale, que Blücher et ses successeurs avaient mis plus d'un demi-siècle à transformer en un puissant instrument d'invasion. L'on y mesure les effets de la haine, attisée, comme à plaisir, « chez ces paysans si lourds conduits par des nobles si durs, » et aussi la puissance « du souffle de sauvagerie poméranienne, » qui passa tout à coup sur la France et sur l'Europe, au lendemain de l'éblouissant mirage de l'Exposition universelle de 1867.

Dans ce Versailles désolé, pressuré, à tout instant menacé d'exécution militaire, mais dont le maire Rameau, comme ses prédécesseurs, Richaud en 1792 et le chevalier de Jouvencel en 1815, opposa aux plus rudes épreuves une invincible fermeté, combien de maisons reçurent alors une empreinte tristement historique! Entre toutes, à l'extrémité de la ville, dans une rue isolée, surveillée nuit et jour par la police prussienne, il en est une qui, pendant ces longs mois, vit à l'œuvre Bismarck, dans la pleine activité de sa puissance et de son dur génie. C'est là que Thiers, au retour de son voyage à travers l'Europe pendant le froid et lugubre hiver de 1870, vint faire des ouvertures de paix dont le succès eût épargné à notre pays un surcroît de sacrifices. Là aussi Jules Favre signa l'armistice, la capitulation de Paris, les préliminaires de la paix. Le théâtre de toutes ces négociations, de toutes ces tortures, fut le salon de cet hôtel de la rue de Provence, dont le chancelier demanda en vain à la propriétaire d'acheter la pendule, surmontée d'un démon, qui avait, pour la France, sonné des heures si cruelles. Dans cette maison, plus encore que dans la jolie habitation Louis XV du boulevard de la Reine où Moltke combinait ses plans de bataille, plus encore qu'en ce palais de la Préfecture, devenu la résidence du Roi, et devant lequel la garde montante paradait chaque jour comme

(1) Émile Délerot : *Versailles pendant l'occupation.*

elle l'eût fait à Berlin, avait été préparé le coup de théâtre qui, le 18 janvier 1871, eut pour scène la galerie même où Lebrun, dans une série de fresques pompeuses, avait étalé aux yeux de la postérité l'aigle d'Allemagne, « sur un arbre dépouillé, criant de désespoir et battant des ailes. »

Les descendans de ces vaincus n'avaient oublié ni ces défaites, ni ces humilians tableaux et, si la date du 18 janvier avait été choisie pour le rétablissement de l'empire allemand, disparu depuis Austerlitz, c'était, — le *Moniteur officiel* de l'occupation prit à cœur de le faire savoir, — parce que le 18 janvier était le 170e anniversaire du jour où le Grand Électeur, l'ennemi acharné de Louis XIV, avait ceint la couronne royale. En ce jour, c'était la couronne impériale, perdue par les Habsbourg, qu'allait recevoir le descendant des Hohenzollern, le fils de la reine Louise que, dans une autre salle de ce même Versailles, on voit trainée à Tilsitt par Napoléon. Aussi quel orgueil dut ressentir Guillaume Ier, lorsque, après le service divin, célébré par un pasteur protestant, dans cette grandiose galerie dédiée à la gloire de l'auteur de la révocation de l'Édit de Nantes, il prit place, — entouré du prince royal, de Frédéric-Charles, le vainqueur de Metz, de tous les princes et généraux, de Bismarck et de Moltke, les deux triomphateurs de cette journée, — sur l'estrade dressée près du salon de la Guerre et décorée des drapeaux des régimens allemands. Combien ce même sentiment dut-il s'exalter davantage encore, quand Bismarck, en sa qualité de chancelier du nouvel empire, lut, d'une voix vibrante de joie, la proclamation qui disait : « Nous acceptons la dignité impériale, dans la conscience de notre devoir de protéger, avec la fidélité allemande, les droits de l'empire et de ses membres, de sauvegarder la paix, de défendre l'indépendance de l'Allemagne appuyée sur la force réunie de son peuple. Nous l'acceptons dans l'espoir qu'il sera permis au peuple allemand de jouir de la récompense de ses luttes ardentes et héroïques, dans une paix durable et protégée par des frontières capables d'assurer à la patrie des garanties contre de nouvelles attaques de la France, et dont elle a été privée depuis des siècles. »

Fut-ce là, comme l'affirma le *Moniteur allemand*, le plus grand événement de notre époque? Ce qui n'est que trop certain, c'est que, dans ce palais, bâti au temps de la prépondérance française, puis consacré à toutes nos gloires, cette date inoubliable

du 18 janvier 1871 marqua, aux portes de Paris assiégé, bombardé, affamé, l'apogée du triomphe de l'ennemi.

Durant cette période, et ce jour-là plus que tout autre, Versailles avait eu le triste privilège de redevenir « une ville historique. » Comme la fin des deux siècles précédens, — l'un après l'autre, témoins, en cette ville, de l'apogée du règne de Louis XIV, puis de la Révolution, — le XIXe siècle, en effet, au cours de ses trente dernières années, vit à Versailles toute une série de faits qui eurent pour les destinées de la France et du monde les plus graves conséquences.

Huit jours ne s'étaient pas écoulés depuis que le dernier soldat prussien avait quitté Versailles, qu'y arrivait tout à coup une nouvelle armée, qui cette fois était une armée française, mais combien humiliante était son allure! Des compagnies entières débandées, indisciplinées, sans armes, n'ayant souvent que des lambeaux d'uniforme, défilaient sous les fenêtres de cet hôtel de l'avenue de Paris, où, pendant six mois, avait habité Guillaume Ier et dans lequel Thiers venait de s'installer, ayant la douleur de voir la guerre civile succéder à la guerre étrangère qui, elle aussi, parut à la veille de renaître.

Un moment, le château, où siégeait l'Assemblée nationale, qui pendant quatre années y tint de si importantes et parfois de si émouvantes séances, redevint le siège du gouvernement de la France; mais à quel point avait disparu, même dans ces salles solennelles, le majestueux décor de Louis XIV! On eût dit un campement improvisé en toute hâte. Sur les portes des anciens salons royaux, encombrés de caisses, de dossiers, d'ustensiles de toute sorte, un écriteau, apposé à la hâte, indiquait le refuge provisoire de tel ministère ou de telle administration; la galerie des Glaces fut pendant quelques jours transformée en dortoir pour les députés qui n'avaient pas trouvé de gîte.

Ce n'était pas seulement au château lui-même que ces cruels jours infligèrent leur empreinte. Comme si les deuils de la France devaient assombrir jusqu'à des lieux dont le nom évoquait presque exclusivement le souvenir des plus somptueux ou des plus aimables plaisirs d'un autre siècle, ce fut dans le manège, où les exquises gravures de Cochin nous font assister à quelques-unes des plus gracieuses fêtes du règne de Louis XV, que se déroulèrent les longues audiences du Conseil de guerre qui eut à juger les chefs de la Commune. Un peu plus tard, c'est à Trianon

que l'on assista au dramatique épilogue de la guerre qui avait, pendant six mois, fait de la ville de Louis XIV le quartier général ennemi. A Trianon, ce séjour de plaisance devenu une geôle, on vit un maréchal de France, dont la carrière n'avait pas été sans éclat et qu'en un jour d'espoir on avait même appelé « le glorieux Bazaine, » s'effondrer sous le poids d'une accusation de haute trahison. Qui ne se souvient, s'il l'a entendue, du lamentable effet produit par une plaidoirie qui, comme argument suprême, pour prouver que le commandant en chef de l'armée de Metz avait fait son devoir, invoquait le témoignage envoyé, avec une dédaigneuse pitié, par le bénéficiaire de la capitulation, le prince Frédéric-Charles? Qui ne se rappelle l'éloquent, le vivant récit de la bataille de Saint-Privat par Canrobert, et surtout la réplique du duc d'Aumale, qui présidait ces mémorables débats, lorsque à l'accusé, qui, pour excuser l'oubli et la violation des règlemens militaires, avait cru devoir dire qu'il n'y avait, après le 4 septembre, plus de gouvernement légal, il répondit : « Mais il y avait la France, monsieur le maréchal. »

Depuis lors, sans parler des huit années durant lesquelles il fut la résidence officielle des pouvoirs publics, non plus que des congrès qui s'y réunirent, soit pour la revision des lois constitutionnelles, soit pour les diverses élections présidentielles, Versailles a connu des heures moins affligées. Avant de voir, dans cette même galerie des Glaces, qui avait entendu proclamer le rétablissement de l'empire d'Allemagne, le Tsar et la Tsarine consacrer par leur présence une alliance célèbre, on y avait assisté, le 5 mai 1889, à la célébration du centenaire de la réunion des États généraux. Ce jour-là, le président de la République, — celui qui devait tomber sous les coups d'un assassin, — demanda à la nation « de chercher dans l'esprit d'apaisement, de tolérance mutuelle, de concorde, la force irrésistible des peuples unis. » Inscrite déjà dans le programme de 1789, comme jadis dans le préambule de l'Édit de Nantes, cette noble pensée serait-elle, à jamais, condamnée à rester, à l'horizon de la France, un rêve ou un regret? En sera-t-il d'elle comme du monument, qui, aux termes d'une loi promulguée, il y a un quart de siècle, devait être érigé pour la commémoration des États-Généraux, sur l'emplacement de la salle construite dans l'hôtel des Menus-Plaisirs, situé entre l'avenue de Paris et la rue des Chantiers, où ils se réunirent le 5 mai et où siégea ensuite l'As-

semblée constituante jusqu'au 15 octobre 1789. Chose à peine croyable, bien qu'elle ait été minutieusement décrite par les publications contemporaines, notamment dans la correspondance de Grimm, cette salle, vendue par adjudication moins de dix ans après, puis démolie, fut très vite à ce point oubliée que, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, Chateaubriand n'hésita pas à relater que « traversant Versailles, il vit la salle de l'Assemblée sur la place du palais, » où elle ne fut jamais. Et depuis lors, en ce lieu, illustre entre tous, rien ne rappelle tant de décisives séances, si ce n'est, sur un mur décrépit, une plaque aussi peu visible que semblent trop souvent l'être devenues, dans ce pays même qui les revendiqua avec une ardeur passionnée, les libertés inscrites dans la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, discutée et votée dans cette salle, dont il ne subsiste rien. Ne serait-ce pas, du moins, pour Versailles, comme pour la France, un imprescriptible devoir que de réclamer, si tardive qu'elle dût être, l'exécution de la loi votée, en 1879, sur l'initiative d'Édouard Charton et d'Henri Martin, qui n'a jamais été abrogée et ne saurait l'être ?

Tels sont quelques-uns des souvenirs les plus marquans, dont le cours des événemens, depuis 1789, a accru les annales de Versailles. S'ils n'ont certes pas diminué l'intérêt de celles-ci, ils ne nous feront, cependant, pas perdre de vue, les seules questions soulevées aujourd'hui par le nom d'une ville qui est redevenue le domaine de l'art et de l'histoire. Ce sont ces questions, dignes de la sollicitude nationale, qu'il nous reste à examiner, en rappelant ce qui a été fait, en tâchant d'indiquer ce qu'il faut faire, si l'on tient à sauver des atteintes du temps de précieux vestiges du passé et à ne pas leur laisser perdre ce caractère d'art et de majestueuse beauté que voudraient, autant qu'il est possible, restituer à Versailles ses admirateurs.

ALPHONSE BERTRAND.

LA
VOCATION DE LAMENNAIS

C'est une opinion assez communément reçue que Lamennais se décida ou fut poussé brusquement à entrer dans les ordres. La vérité est que rarement vocation fut débattue aussi longtemps que la sienne. Elle eut des phases capricieuses et peu connues qui embrassent une période de dix années, années obscures et d'un médiocre intérêt pour l'historien, mais qui offrent une ample matière aux réflexions du moraliste. J'ai essayé d'en faire le simple et exact récit.

Au mois d'avril 1815, un homme encore inconnu, mais dont le nom allait bientôt devenir célèbre dans toute l'Europe, débarquait sur la côte d'Angleterre. C'était Félicité de la Mennais : il avait alors trente-trois ans (1). Son voyage, on pourrait dire sa fuite, avait été déterminé par la nouvelle promptement répandue dans toute la Bretagne du retour en France de Napoléon Ier. Or, le fugitif se croyait menacé du courroux impérial pour certains écrits publiés pendant la courte durée de la première Restauration, et dans lesquels en effet « Buonaparte » n'était pas ménagé. Si vive était sa frayeur que, ne s'estimant pas, même sur le sol anglais, à l'abri des recherches de la police, il avait changé de nom et se faisait appeler Patrick Robertson.

Dans la précipitation du départ, le futur auteur de l'*Essai*

(1) Né à Saint-Malo en 1782, il reçut au baptême les noms de Félicité-Robert. Ses proches l'appelèrent familièrement Féli, et plus tard ses disciples Monsieur Féli.

sur l'Indifférence avait à peine songé à emporter quelques maigres ressources. Ces ressources s'épuisant rapidement, il lui fallut pour vivre se mettre en quête d'un emploi. Le rôle de solliciteur lui convenait moins qu'à tout autre; et il ne lui réussit point. Son aspect chétif, son visage maigre et pâle, son geste timide et gauche, je ne sais quoi de négligé dans son costume dont la pièce principale consistait en une redingote à larges revers et d'une ampleur démesurée; tout cet extérieur en un mot que Lacordaire qualifiait plus tard d'« extérieur de sacristain » n'était pas propre à éveiller le soupçon de sa valeur personnelle, et lui valut, paraît-il, d'étranges humiliations.

Sa situation devenait chaque jour plus embarrassante, quand il eut le bonheur de faire la rencontre d'un autre réfugié français, originaire, comme lui, de la Bretagne, l'abbé Guy-Toussaint Carron. Chassé de Rennes par la Révolution, ce prêtre, dont tous les témoignages s'accordent à louer la grande bonté, avait déployé sur la terre étrangère autant de zèle et de remuante activité qu'il en avait naguère montré dans sa ville natale. A Londres, il avait fondé et il dirigeait deux écoles et divers établissemens charitables réservés surtout aux émigrés.

L'excellent homme fut ému de la situation difficile de son jeune compatriote. Celui-ci avait d'ailleurs à sa bienveillance un titre de haute valeur : il était écrivain. Or le bon abbé Carron se piquait lui-même de littérature pour avoir publié quelques ouvrages d'hagiographie ou de piété. Il accueillit donc avec une extrême cordialité celui que la nécessité contraignait à rechercher son appui; il lui procura dans une école située à Kensington-Rhore une place de professeur, et le mit ainsi à l'abri de la misère dont il commençait à ressentir vivement les atteintes. En peu de temps, d'affectueuses et confiantes relations s'établirent entre le protecteur et le protégé. L'un, brusquement séparé des siens, trouva de la douceur à ouvrir son cœur sans réserve à ce vieillard dont l'exquise bonté se nuançait d'une teinte de candeur; l'autre, rejeté inopinément dans les incertitudes et les tristesses de l'exil, s'éprit d'une profonde et tendre sympathie pour le jeune homme dont il admirait la belle intelligence, la riche et délicate nature. C'est ainsi qu'entre ces deux hommes, si différens à tous les points de vue mais rapprochés par une commune infortune, il s'établit une intimité étroite qui devait avoir une fatale influence sur la destinée de Lamennais.

I

Son père, un des négocians les plus considérables de Saint-Malo, l'avait d'abord destiné au commerce. Mais ni ses goûts, ni sa première éducation ne le prédisposaient aux affaires. Ayant grandi dans une sorte de sauvage liberté, en l'absence de toute règle et de toute direction; habitué à errer, selon sa fantaisie, tantôt sur la grève déserte, tantôt à travers les bois, promenant partout les rêves de sa fiévreuse imagination, il devait mal se plier à l'ordre et à la régularité d'une maison de commerce. Il fit cependant dans celle de son père un stage assez prolongé, de l'année 1797 à l'année 1804; et pendant tout ce temps il se consuma de tristesse et d'ennui. Sa seule distraction était la lecture, et il s'y livrait avec passion, dévorant indistinctement les poètes, les romanciers, les philosophes; annotant les œuvres de Malebranche aussi bien que celles de J.-J. Rousseau. « Je ne me suis jamais senti bien en ce monde, écrivait-il plus tard, j'en ai toujours désiré un autre; et quand je détournais mes regards du seul où nous devions espérer la paix, mon imagination, jeune encore, en créait de fantastiques, et ce m'était un grand charme dans ma solitude; sur le bord de la mer, au fond des forêts, je me nourrissais de ces vaines pensées, et, ignorant l'usage de la vie, je l'endormais en berçant dans le vague mon âme fatiguée d'elle-même (1). »

La religion était en grand honneur au foyer paternel. Mais c'est à peine si le jeune rêveur partageait encore les croyances des siens. Ses lectures lui avaient laissé dans l'esprit un tel fonds d'objections contre le dogme catholique qu'il était arrivé à l'âge de vingt ans sans avoir pu se décider à faire sa première communion. « Le christianisme, a dit très justement Sainte-Beuve, était devenu pour le bouillant jeune homme une opinion très probable, qu'il défendait dans le monde, mais qui ne gouvernait plus son cœur, ni sa vie (2). »

Ainsi livré à lui-même, en proie aux troubles mystérieux d'une âme impressionnable et tendre, Lamennais ne pouvait guère se défendre d'aimer. Il aima en effet, et n'en fut pas plus heureux. On a raconté que l'objet de sa passion fut une de ces

(1) A. Laveille, *Lamennais inconnu.* Lettres à Benoit d'Azy.
(2) *Portraits contemporains.*

femmes frivoles qui se plaisent à faire naître un sentiment qu'elles ne partagent pas, et repoussent avec une insouciante légèreté des désirs qu'elles ont elles-mêmes encouragés (1). L'amant déçu ressentit de cette aventure un vif chagrin, et ce chagrin, joint au dégoût du genre de vie auquel il se voyait astreint, le jeta dans une sombre mélancolie dont il ne fut tiré que par l'arrivée de l'abbé Jean, son frère, à Saint-Malo.

Jean-Marie, l'aîné des enfans de l'armateur breton, avait témoigné de bonne heure un irrésistible attrait pour l'état ecclésiastique. Pendant les pires années de la Révolution, il avait appris le latin, comme il avait pu, en fréquentant dans les landes la retraite des prêtres insermentés. Dès que le calme fut rétabli, il se rendit à Paris, et, après des études théologiques assez sommaires, — l'époque n'en permettait pas d'autres, — il entra dans les ordres. Héritier des fortes qualités de sa race, doué d'une santé robuste, d'un esprit net et positif, l'abbé Jean était né pour l'action. Quoiqu'il eût du goût et des aptitudes pour les travaux littéraires, il n'en eût pas fait volontiers l'occupation principale de sa vie. Les œuvres extérieures l'attiraient; et il s'est montré propre à les conduire avec autant de prudence que de fermeté. Sa très réelle bonté se dérobait souvent sous une certaine brusquerie ; et sa vertu ne triomphait pas toujours de la violence de son tempérament.

Féli était au contraire indécis et changeant. N'ayant eu de commerce qu'avec les livres, très peu avec les hommes, il n'avait acquis aucune expérience. Autant il se montrait jaloux de l'indépendance de sa pensée, autant il faisait paraître d'insouciance quant à la direction et à l'emploi de sa propre vie.

On pouvait donc aisément prévoir que le jour où les deux frères se trouveraient rapprochés, l'aîné prendrait l'ascendant. Ce fut ce qui arriva. Le plus jeune céda bientôt au besoin de confier à une âme plus forte que la sienne ses ennuis, ses tristesses, et ses incertitudes. Du rôle de confident, l'abbé Jean passa bientôt à celui de conseiller, et même, si l'on en croit certains biographes, il devint quelque chose de plus (2). Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il sut triompher de la longue indifférence de son frère et le décider à faire sa première communion. C'était

(1) M. Peigné, *Lamennais. Sa vie intime à la Chesnaie.*

(2) L'abbé Laveille, l'excellent auteur de la *Vie de Jean-Marie de la Mennais*, laisse entendre que celui-ci fut le confesseur de son frère.

assurément une belle victoire, mais qui ne devait donner tous ses fruits qu'autant qu'on réussirait à arracher le nouveau converti à l'existence désœuvrée et stérile qu'il avait menée jusqu'à ce jour. L'abbé Jean ne s'y trompa point; et comme l'affection fraternelle se confondait chez lui avec un ardent esprit de prosélytisme, peut-être, pour mieux assurer sa conquête, songea-t-il, dès ce moment, à l'attacher à l'Église par des liens plus étroits. Ce qui ferait croire à la réalité d'un tel dessein, c'est qu'il se prêta à son exécution, et ne s'arrêta que lorsque, déconcerté lui-même par une résistance imprévue, il jugea imprudent de le pousser plus loin.

II

Trois années environ s'étaient écoulées depuis la conversion de Lamennais, quand il vint avec l'abbé Jean s'établir au collège de Saint-Malo, en qualité de professeur de mathématiques. L'intervalle de ces trois années avait été rempli par un assez long séjour à la Chesnaie et par un voyage à Paris. Les deux frères passèrent dans la capitale une grande partie de l'année 1807, et pendant ce temps, ils fréquentaient assidûment Saint-Sulpice. De cette époque date leur liaison avec deux jeunes ecclésiastiques, l'abbé Bruté de Sémur et l'abbé Teysseyrre, qui, animés d'un zèle plus ardent que sage, unirent leurs efforts pour incliner vers le sacerdoce la volonté toujours incertaine du frère de l'abbé Jean. Ces efforts n'obtinrent pas un résultat immédiat; ils eurent néanmoins sur l'imagination plutôt que sur l'esprit de Lamennais une influence dont il convient de tenir compte. Au contact d'une si dévote compagnie, son âme, naturellement portée à l'exaltation, commença à s'empreindre d'un mysticisme religieux qui ne contribua pas peu à abuser ses imprudens conseillers, et à l'abuser lui-même.

Une active correspondance, après qu'il eut quitté Paris, le suivit au collège de Saint-Malo, excitant, quand il aurait fallu les modérer, les élans d'une piété expressive à l'excès. De ce que ses propres lettres étaient remplies des plus brûlantes effusions de l'amour divin, on se hâtait de conclure que l'appel d'en haut le désignait clairement pour le service de l'autel, et que tarder plus longtemps à y répondre, ce serait résister à la volonté de Dieu.

Lamennais n'était pas insensible à des exhortations si pressantes, et cependant il ne se décidait pas. S'il n'eût écouté que son penchant personnel, il eût sans doute donné ses préférences à un genre de vie semblable à celle qu'avait menée son oncle des Saudrais, si, affranchi comme lui de tout souci matériel, il avait pu consacrer ses loisirs à lire des livres ou à en faire.

Mais ce n'était déjà plus un rêve réalisable ; car la famille de M. de Lamennais se trouvait menacée d'une ruine prochaine, et chacun devait songer à pourvoir par soi-même aux besoins de son existence. Or, en dehors du négoce, une ville comme Saint-Malo offrait peu de ressources. Les professions libérales y étaient à peine représentées, et, devant un jeune homme plus soucieux de cultiver son esprit que de faire sa fortune, nulle voie ne s'ouvrait guère autre que l'état ecclésiastique. Il n'est donc pas bien étonnant que le futur écrivain de *l'Avenir*, si strictement limité dans son choix, ait accepté sans trop de peine l'idée de se faire prêtre. Renan, placé trente ans plus tard dans des conditions à peu près identiques, devait céder aux mêmes considérations et faillit commettre la même méprise.

Retenu toutefois par de secrètes répulsions dont il démêlait mal et la cause et la nature, Lamennais doutant de lui-même et n'osant se résoudre, trouva plus facile de confier à son frère le soin de décider sa vocation. Or l'abbé Jean était porté par caractère à brusquer les solutions. Peu apte à percevoir les mobiles et délicates nuances d'une nature aussi complexe que celle de Lamennais, il pensa qu'il fallait user de vigueur, et pousser ce perpétuel irrésolu à entrer dans la cléricature, comme on l'avait poussé à faire sa première communion. Peut-être, en cette occasion, ne se défendit-il pas assez du sentiment très naturel, mais bien dangereux, qui lui faisait désirer que son frère se fît prêtre lui aussi et se consacrât sans retour au service d'une cause que lui-même il aimait passionnément. Impatient d'en finir, il sollicita l'agrément de l'évêque de Rennes et le consentement de M. de Lamennais. Son frère le laissa faire et, quand tout fut prêt, il se résigna à recevoir la tonsure (1).

Il parut d'abord que l'abbé Jean n'avait qu'à se féliciter de

(1) Le 11 mars 1809.

cette nouvelle victoire. « Féli, écrivait-il, est pieux comme un ange. Son âme est toute ardente de foi et d'amour, il se perd et s'abyme en Dieu (1). » Et en effet toute la correspondance de Lamennais à cette époque n'est guère autre chose que l'expansion d'une piété qui s'exalte sans mesure, et se traduit dans un langage passionné. Possédé par un sentiment violent et exclusif, le jeune clerc ne trouve pas que ce soit assez d'avoir renoncé à toutes les joies et à toutes les ambitions du monde ; il veut pousser plus loin son sacrifice, et immoler jusqu'à l'instinct le plus profond peut-être et le plus indestructible de sa nature : celui qui le porte à écrire. Il a comme une sorte de repentir de ses premiers essais, « de ces tristes et contentieuses brochures qui ne savent que flétrir et dessécher l'âme. » L'idée de reprendre la plume lui apparaît comme une suggestion de l'amour-propre, « qui n'est jamais satisfait qu'à demi, et renaît sous le couteau (2). » Ni son esprit, ni son cœur ne doivent avoir d'autre objet que l'amour divin. « Oh ! qui me donnera, écrit-il à son ami Bruté, de pénétrer comme vous dans cette nuée de la foi où disparaissent les vains fantômes de l'amour-propre et de l'imagination ! Qui répandra sur mes lèvres avides quelques gouttes de ces eaux pures et vivifiantes qui jaillissent de la fontaine d'amour ! O douce fontaine ! fontaine de joies, de délices et de paix ; je t'aperçois de loin, comme au travers d'un nuage ; et mon cœur, malgré sa misère, s'épuise de désirs et défaille dans l'ardeur de se plonger et de se perdre à jamais dans tes ravissantes profondeurs (3). »

Ces lignes rappellent, par l'exagération des sentimens aussi bien que par le style, certaines pages de la jeunesse de George Sand. Des élans de cette nature ne doivent pas être pris trop à la lettre. On aurait pu croire qu'à celui qui exprimait de telles ardeurs, il tardait de poursuivre à grands pas la voie dans laquelle il venait d'entrer. De fait, il en était tout autrement ; et quand, à l'expiration du délai canonique, vint, pour le récent tonsuré le moment de recevoir les ordres mineurs, il se déroba. On ne lui demandait pas cependant un engagement irrévocable. Mais déjà sa vocation lui paraissait douteuse et, avant de passer outre, il exigea un nouveau délai.

(1) A. Roussel, *Lamennais*, d'après des documens inédits.
(2) De Courcy, *Lettres inédites de J.-M. et de F. de Lamennais, passim.*
(3) A. Roussel, *Lamennais*, d'après des documens inédits.

Le pauvre abbé Jean fut ébranlé à son tour par cette opposition inattendue, et commençant à craindre de se tromper, il consulta. L'avis demandé s'étant trouvé conforme à ses secrets désirs, il se crut suffisamment autorisé à presser son frère davantage, et encore une fois, celui-ci céda. De telles hésitations, succédant brusquement à de si vifs mouvemens de ferveur, étaient bien de nature à faire concevoir des doutes sérieux sur la réalité de la vocation de celui qu'on appelait déjà l'abbé de Lamennais. Malheureusement on les oublia, ou l'on n'en tint pas compte, lorsque, après une intervalle de six années, on lui persuada de se lier par un contrat indissoluble.

III

Ces six années peuvent être comptées parmi les années les plus malheureuses de l'existence si tourmentée du grand écrivain. Il les passa à la Chesnaie, où il s'était retiré presque aussitôt après son ordination, dans la pensée d'y travailler avec plus de loisir à un grand ouvrage entrepris en collaboration avec l'abbé Jean (1). Peut-être aussi, au collège de Saint-Malo, commençait-il à se sentir mal à l'aise dans un milieu purement ecclésiastique.

S'il avait espéré trouver la paix dans la solitude, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'était trompé. Dès qu'il fut seul, en face de lui-même, l'ennui le ressaisit et le plongea dans une tristesse plus sombre et plus désolée que jamais. Rien de monotone comme la correspondance de Lamennais dans cette phase douloureuse de sa vie. C'est la plainte émouvante d'une âme qui, douée des plus hautes facultés, se cherche encore elle-même, en proie à toutes les angoisses de l'esprit et du cœur.

Il essaya d'abord de se persuader que cette tristesse qui l'envahissait de toutes parts n'était qu'une épreuve passagère, et il se flatta d'en triompher en étouffant impitoyablement ces vagues aspirations, ces désirs inquiets, qui le harcelaient sans cesse, le poussant à sortir de lui-même et à écrire. Des rêves de célébrité l'obsédaient malgré lui; il les repoussait comme de dangereux fantômes, et, résolu à ensevelir sa vie dans une obscurité profonde, il espéra, qu'à ce prix du moins, il trouverait la paix.

(1) *La Tradition de l'Église sur l'Institution des évêques*, 3 vol. in-8°.

Mais nul être ne peut faire violence impunément aux instincts profonds de sa nature. Trop rudement comprimés, ils éclatent avec plus de violence. A lutter contre eux, Lamennais ne réussit qu'à aigrir sa souffrance. Vainement l'abbé Jean, inquiet d'une surexcitation dont il n'entrevoyait pas même la cause, s'efforçait d'éveiller dans le cœur de son frère des sentimens plus doux. « *Gaudete;* le conseil est bon, lui répondait celui-ci, mais que n'est-il aussi aisé à suivre qu'à donner. Et qui est-ce qui refuserait la joie si elle lui était offerte? Est-ce par goût qu'on est malade et qu'on souffre? Portez-vous bien! excellent conseil à un homme qui se meurt. Et voilà pourtant tout ce que savent faire les médecins! Oh! que j'aimerais bien mieux qu'on me dît, comme le sauvage à son fils: Souffre, et tais-toi... On ne trompe pas la nature avec des mots; et, quoi qu'on en ait, il faut acquitter jusqu'à la dernière toutes les conditions du bail onéreux de la vie. Mon seul désir en ce moment est de passer le reste de la mienne dans la solitude *oblitus omnium, obliviscendus et illis.*

« Il n'est personne au monde dans le souvenir de qui je désire subsister. Toute liaison, et même toute communication avec les hommes m'est à charge; je voudrais pouvoir rompre avec moi-même, et c'est aussi ce qui arrivera, mais malheureusement pas tout de suite (1). »

A le juger sur de tels accès de misanthropie, on pourrait croire que Lamennais était insensible aux tendres émotions du cœur. Insensible! nulle âme ne le fut moins que la sienne. Tourmenté par le besoin d'aimer, mais se souvenant des liens qui l'attachaient à l'Église, il s'en alarmait. « Quelquefois, confiait-il à son frère, je serais porté à m'inquiéter de la vivacité de mes sentimens pour les personnes que j'aime. Je crois néanmoins qu'en subordonnant complètement mes affections à la volonté de Dieu, ce qu'il peut ensuite s'y mêler de trop vif est une faiblesse de notre nature que le bon Dieu regarde en pitié, et qu'il ne nous impute point (2). »

Cette crainte d'aimer, d'aimer plus ou autrement qu'il n'est permis à quiconque se destine au sanctuaire, ne trahit-elle pas chez Lamennais l'instinctive souffrance d'un cœur fait pour l'amour et auquel l'amour paraît désormais interdit? La guérison de cette sombre mélancolie qui désola sa jeunesse, ne l'eût-il

(1) A. Blaize, *Œuvres inédites de Lamennais.*
(2) A. Blaize.

pas trouvée, s'il l'eût cherchée dans une autre voie ? si, renonçant à une vocation pour laquelle il éprouvait, de son propre aveu, « tant de répugnance naturelle, » il eût affranchi d'un joug qui commençait à lui peser, et son esprit et son cœur ? L'amour d'une femme, confidente de sa pensée, et à qui, mieux qu'à son frère, « il eût pu tout dire, » l'apaisante douceur d'une commune tendresse, les joies graves et pures d'un foyer dont il eût été le chef, n'était-ce pas ce qu'il fallait pour tarir « cette source de douleur qui se répandit sur sa vie dès sa naissance, et qui ne finira qu'avec elle ? »

On ose à peine hasarder une réponse à de telles questions. Toute vie humaine est un champ infini ouvert aux hypothèses; mais les hypothèses ont en pareille matière une base bien fragile. Si, lorsqu'il traversait une crise si aiguë, Lamennais eût rencontré une âme, sœur de la sienne, riche des dons les plus rares de l'esprit et du cœur, « unissant à la piété, la charité, l'intelligence, et la science (1), » douée de cet attrait inexprimable qu'ajoutent aux qualités intérieures la grâce et la beauté, eût-il résisté au charme ? Il est permis d'en douter, car il fit plus tard une semblable rencontre, et il en souffrit cruellement, parce qu'il était trop tard. Une amitié lui resta qu'aucun choc ne put rompre, et qu'il conserva presque amoureusement jusqu'à la fin de ses jours, comme un legs pieux.

Il est assez surprenant que, dans les lettres fort nombreuses adressées par Lamennais à son frère, pendant sa longue retraite à la Chesnaie, on ne rencontre que très rarement une allusion à sa vocation ecclésiastique. S'il en parle, c'est plutôt comme d'une idée abandonnée, et sur laquelle il n'y a pas lieu de revenir. De son côté, l'abbé Jean, instruit par l'expérience, se garde bien de le provoquer sur ce sujet délicat; en sorte que, de part et d'autre, on semble d'accord pour laisser tomber dans l'oubli jusqu'au souvenir d'une tentative qui a si peu réussi.

L'inquiétude de l'avenir n'en pesait pas moins sur l'esprit de Lamennais. Aussi accepta-t-il avec empressement l'occasion qui lui fut offerte de retourner à Paris pour y surveiller l'impression du grand ouvrage enfin terminé. Il ne paraît pas qu'il ait profité de son séjour dans la capitale pour reprendre avec Saint-Sulpice des relations bien suivies. Absorbé par un autre souci, il cher-

(1) Épigraphe empruntée à Lamennais pour la *Vie de Mlle Amélie de Vitrolles.*

chait à donner un but à sa vie, et à se créer une position. Les propositions ne lui manquèrent pas. Un de ses parens lui offrit son concours pour relever la maison de commerce de Saint-Malo. D'autres lui parlèrent d'une place d'interprète au ministère des Affaires étrangères, ou de commis à la Grande-Aumônerie. Rien de tout cela ne lui plaisait. Quelques articles publiés dans *l'Ami de la Religion et du Roi*, le succès d'un pamphlet dirigé contre l'Université impériale avaient éveillé en lui le goût du journalisme. Mais ni dans le recueil de M. Picot, ni dans le *Mercure* que M. de Bonald songeait alors à ressusciter il n'espérait trouver assez d'indépendance, car, disait-il assez irrévérencieusement, « les Jacobins ecclésiastiques veulent que la presse soit libre, mais pour eux seuls. »

L'idée lui vint de fonder un journal. Déjà très en avance sur son temps, il prévoyait le rôle prépondérant que la presse allait prendre dans la direction de l'opinion publique. C'est pourquoi il aurait voulu créer un grand journal quotidien, indépendant des partis politiques et dont il aurait fait l'organe d'un apostolat nouveau, l'instrument d'une renaissance catholique.

Malheureusement ce beau projet ne put aboutir, faute de capitaux; et, au commencement de l'année 1815, Lamennais reprenait le chemin de la Bretagne, sans avoir réussi à faire avancer d'un pas la solution du décevant problème de sa vocation.

IV

C'est en Angleterre que cette vocation, discutée depuis dix ans, devait enfin être décidée, en quelques semaines. Lamennais, s'était si fortement attaché à l'abbé Carron qu'il ne pouvait plus se faire à l'idée d'une séparation. « Il m'aime comme un fils, écrivait-il; je l'aime comme un père, comme un ami, comme l'instrument des desseins de Dieu sur moi. Mon sort désormais est lié au sien; je ne l'abandonnerai jamais, à moins que lui-même ne me montre loin de lui le lieu où Dieu m'appelle (1). »

La raison, comme on ne manquera pas de l'observer, avait peu de part dans la nouvelle orientation des pensées et des vœux de celui qui, par un étrange contraste, s'est montré le plus

(1) A. Blaize, Lettre du 10 avril 1815.

inconstant des hommes, et le plus obstiné. Il cédait, en cette occasion, à l'impression du moment dont il ne sut jamais se rendre maître et dans laquelle il faut chercher, peut-être, la cause déterminante de certains reviremens brusques et inattendus qu'on lui a tant reprochés. Le désir d'associer définitivement son existence à celle de l'abbé Carron fit renaître dans l'esprit de Lamennais un projet qu'on aurait pu croire tout à fait abandonné, et remit en question sa vocation ecclésiastique. Mais en même temps se réveillèrent et ces vives appréhensions et ces intimes répugnances qui, six ans auparavant, avaient tout arrêté. Un attrait puissant, toutes ses lettres en font foi, le rappelait à la Chesnaie, et l'engageait à s'y fixer pour toujours. Passer ses journées, selon la saison, tantôt au milieu des bois en compagnie de ses rêves, tantôt près d'un bon feu en tête à tête avec ses livres; méditer, écrire, donner de temps en temps un libre essor aux idées qui se pressaient et bouillonnaient dans son cerveau, voilà ce qui, lorsqu'il s'interrogeait lui-même, lui semblait être sa véritable vocation. Mais l'exemple d'une existence bien différente troublait sa conscience; et à voir le bon vieillard qu'il appelait « son père » se dépenser chaque jour en des œuvres de charité et de zèle, il n'osait s'arrêter pour lui-même au plan d'une vie toute de fantaisie, sans obligations, sans devoirs, et par conséquent sans utilité.

Indécis plus que jamais, mais craignant de rentrer en France sans avoir rien résolu, le disciple de l'abbé Carron s'ouvrit à celui-ci de ses perplexités, et le fit sans réserve arbitre de son sort. Une si complète abdication de soi a de quoi surprendre chez un homme de trente-trois ans, naturellement vif, peu maniable, et fort épris de sa liberté. Mais il faut se souvenir qu'en raison de sa complexion délicate et nerveuse à l'excès, Lamennais fut sujet pendant toute sa vie à des troubles physiologiques qui s'accompagnaient d'ordinaire d'une forte dépression morale. La lettre qu'on va lire montrera suffisamment jusqu'à quel point, dans ces heures de crise, il se laissait envahir par les plus noirs pressentimens et s'abandonnait lui-même.

« Si je n'écoutais que mon goût, il me conduirait dans nos bois *recto itinere*. C'est toujours là, qu'après ses longues et fatigantes courses, mon imagination vient se reposer. Mais que la volonté de Dieu se fasse! Peu importe, après tout, comment se passe le peu qui me reste de vie. Je crains qu'on ne se trompe

beaucoup sur l'utilité dont je puis être. Je suis propre à bien peu de chose, si à quelque chose. Mon âme est usée, je le sens tous les jours ; je me cherche, et ne me trouve plus. Mais, encore une fois, qu'importe ! Je ne m'oppose à rien, je consens à tout ; qu'on fasse du cadavre ce qu'on voudra (1). »

Plus clairvoyant, ou mieux inspiré, l'abbé Carron eût décliné un mandat qu'on lui offrait dans un tel accès de lassitude et de découragement. Les raisons personnelles ne lui manquaient pas pour excuser son refus : et d'ailleurs, puisque l'attrait, ce signe le plus certain des vraies vocations, faisait complètement défaut, de son propre aveu, à cet étrange aspirant au sacerdoce, c'était un juste motif de temporiser encore et d'attendre des circonstances une indication plus nette de la voie dans laquelle il convenait d'entrer.

Malheureusement, le vieux prêtre breton se laissa influencer par d'autres considérations. Les années avaient à peine ralenti l'impétueuse ardeur de sa jeunesse : son zèle était resté aussi impatient, sans devenir plus éclairé. Très affecté de l'état précaire et humilié de l'Église de France, au sein de laquelle les prêtres de talent étaient alors si rares, il songea que rien ne serait plus propre à relever le prestige de cette Église appauvrie que l'entrée dans son clergé d'un homme dont il soupçonnait au moins et la haute valeur intellectuelle et la grande puissance d'écrivain. « Reposez-vous sur mon cœur, écrivait-il, et bien spécialement sur ma conscience du sort du bien-aimé Féli, il ne m'échappera point : l'Église aura ce qui lui appartient (2). » Sous l'empire d'une semblable préoccupation, on conçoit qu'il se soit laissé facilement entraîner à ne voir dans les longues hésitations de Lamennais, que les scrupules d'un esprit trop timide, ou la pusillanimité d'un cœur trop lent à se déprendre de lui-même. Il conseilla donc à son fils spirituel de faire une retraite, et lui promit qu'au terme de cette retraite, il se prononcerait. Il se prononça en effet, et déclara à Lamennais qu'il devait être prêtre. Celui-ci s'inclina devant cet arrêt, et heureux, dans le premier moment, d'une solution qui mettait fin à de si fatigantes incertitudes, il s'empressa d'écrire à son frère : « Me voici donc maintenant, grâce à mon bon et tendre père, irrévocablement décidé. Jamais je ne serais sorti de moi-même, de mes éternelles irréso-

(1) A. Blaize, Lettre du 5 août 1815.
(2) Lettre à l'abbé Bruté.

lutions. Mais Dieu m'avait préparé en ce pays le secours dont j'avais besoin. La Providence, par un enchaînement de grâces admirables m'a conduit au terme où elle m'attendait (1). »

Grande fut la joie de l'abbé Jean en recevant cette nouvelle, mais tempérée cependant par un certain sentiment de défiance, fruit d'une première déception. Les lettres qu'il continua de recevoir d'Angleterre n'étaient pas faites d'ailleurs pour lui inspirer une entière sécurité. « Sans M. Carron, répétait Lamennais, je n'aurais jamais pris le parti auquel il m'a déterminé; trop de penchans m'entraînaient dans une autre voie. Aujourd'hui même, je ne saurais penser à la vie tranquille et solitaire de la Chesnaie, au charme répandu sur tous ces objets auxquels se rattachent toutes mes idées et tous mes désirs de bonheur ici-bas, sans éprouver un serrement de cœur inexprimable, et quelque chose du sentiment qui faisait dire à ce roi dépossédé : *Siccine separas, amara mors* (2). »

De tels regrets étaient bien prématurés, ou bien tardifs. Mais ce n'était plus le temps de s'y abandonner, car, au mois de novembre 1815, la petite colonne de réfugiés, dont l'abbé Carron était le chef, rentrait en France.

V

Le premier soin de Lamennais, en arrivant à Paris, fut d'aller voir l'abbé Teysseyrre pour lui faire part de la grande résolution prise à Kensington de concert avec M. Carron. Le pieux sulpicien ne pouvait manquer de s'en réjouir, car lui-même n'avait pas épargné les plus vives instances pour attirer au sacerdoce le frère de son meilleur ami. Qu'on en juge plutôt par l'étrange lettre qui suit : « Il me tarde d'apprendre que le plus jeune d'entre vous, marchant sur les traces glorieuses de son aîné, ait enfin contracté ces doux et sacrés engagemens qui l'uniront irrévocablement à son Sauveur et à l'Église pour qui il témoigne tant de zèle et d'amour. Si quelques entraves arrêtent encore l'élan généreux de son cœur, qu'il nous vienne au plus tôt; nous le mettrons dans les maternelles et bénites mains de saint François de Sales, et nous l'environnerons de tant de grâces, de tant d'exemples, de tant de lumières et de tant de

(1) A. Blaize, Lettre du 17 août 1815.
(2) A. Blaize, Lettre du 12 septembre 1815.

flammes, qu'il ne pourra jamais résister aux sollicitations amoureuses du meilleur comme du plus grand de tous les maîtres. Oui, qu'il vienne; et nous lui préparerons des chaînes d'amour, mais si belles, si légères, si glorieuses, qu'elles seules lui feront goûter la liberté, la paix, la joie des enfans de Dieu et des ministres du Seigneur (1). »

Ce n'était pas d'un homme écrivant sur ce ton et de ce style que Lamennais pouvait recevoir les conseils de prudence dont il aurait eu si grand besoin. A la voix de l'abbé Teysseyrre venait s'ajouter, à travers l'Océan, celle de M. Bruté, devenu missionnaire en Amérique. L'accent en est encore plus singulier : « Féli, Féli est-il revenu ? est-il, sera-t-il bientôt prêtre ? Hésite-t-il encore ? Se pourrait-il ? Notre doux Sauveur a-t-il trop d'amis, trop de prêtres en ce temps-ci (2) ? »

De telles excitations étaient d'autant plus dangereuses pour celui qui en était l'objet qu'elles émanaient d'hommes dont le caractère et la vertu lui inspiraient plus de confiance et de respect. Elles triomphèrent des dernières indécisions de Lamennais qui, écrivant à sa sœur, lui disait : « Ce n'est pas certainement mon goût que j'ai écouté en me décidant à reprendre l'état ecclésiastique ; mais il faut tenter de mettre à profit cette vie si courte (3). »

C'est donc à une inspiration d'en haut qu'il croyait obéir en marchant au but que, d'un accord unanime, on lui désignait. Du jour où il s'était laissé persuader que la volonté divine exigeait de lui le sacrifice de ses inclinations et de ses goûts, il avait en quelque sorte bandé contre lui-même toute son énergie, et, imposant silence aux suprêmes protestations de sa nature, il tendait docilement les mains pour recevoir « ces chaînes d'amour » dont l'abbé Teysseyrre parlait si bien. Celui-ci cependant lui donna, dans une heure de clairvoyance, un conseil qui, s'il eût été suivi, eût épargné à son disciple et à lui-même une irréparable erreur. Il l'engagea à entrer au séminaire. On peut considérer comme probable que, rendu à lui-même, et moins pressé par des influences extérieures, Lamennais se fût ressaisi, lorsqu'il en était temps encore. Dans le silence et l'isolement d'une étroite cellule, sous la contrainte d'une règle

(1) A. Roussel, *Lamennais*, d'après des documens inédits.
(2) A. Roussel, *ibid.*
(3) A. Blaize, Lettre du 14 décembre 1815.

sévère et minutieuse, l'instinct d'indépendance qui était le fond même de son être, se fût réveillé en lui avec une telle violence, qu'échappant à toutes les remontrances de ses conseillers, il se serait enfui à la Chesnaie, pour y retrouver, avec la paix sereine des champs, ce à quoi il tenait le plus au monde : ses livres et sa liberté. Cette fois encore, bien mal à propos, l'abbé Carron intervint pour le garder dans sa maison (1); et nul retard n'étant plus plausible, les choses se hâtèrent vers leur dénouement.

Le 23 décembre, quelques semaines seulement après son retour d'Angleterre, Lamennais était ordonné sous-diacre. Écrivant à son frère le lendemain de l'ordination, il lui disait : « Je revins hier de Saint-Sulpice, après avoir reçu le sous-diaconat. Cette démarche m'a prodigieusement coûté. Dieu veuille en retirer sa gloire (2) ! »

On s'explique qu'un jeune séminariste, au moment de contracter un engagement qui implique de si graves conséquences, soit en proie à des incertitudes et à des craintes semblables à celles que Lamennais avait si vivement ressenties. Mais le pas franchi, l'engagement contracté, aux agitations de la veille doivent succéder la satisfaction et la paix qui accompagnent d'ordinaire tout acte viril généreusement accompli. Pour le nouveau sous-diacre, il en fut tout autrement. Dès ce jour, une tristesse morelle s'empara de lui, avec une effroyable lassitude et un amer dégoût de toutes choses. Loin de s'alarmer d'un pareil état, l'abbé Teysseyrre en triomphait. Son jugement faussé par un excès de mysticisme n'y voyait qu'une faveur extraordinaire accordée à l'élu de Dieu, tout au plus une épreuve passagère, et comme une dernière préparation aux délices du pur amour. « Votre frère, écrivait-il à l'abbé Jean, a reçu le sous-diaconat en victime. C'est encore en victime qu'il va recevoir le diaconat et le sacerdoce (3). » Cette fois, l'enthousiaste sulpicien n'avait que trop raison. Mais « la victime » eut, paraît-il, au moment du sacrifice, comme une suprême convulsion. « Féli, racontait l'abbé Jean, a été fait diacre à Saint-Brieuc dans la première semaine du carême ; et il a été ordonné prêtre à Vannes quinze jours après. Il lui en

(1) Renan se montrait donc mal informé en insistant, comme il l'a fait, sur l'influence du Séminaire dans la formation intellectuelle de l'illustre écrivain.

(2) A. Blaize, Lettre du 24 décembre 1815.

(3) A. Roussel.

a singulièrement coûté pour prendre cette dernière résolution. M. Carron d'un côté, moi de l'autre, nous l'avons entraîné. Sa pauvre âme est encore tout ébranlée de ce coup (1). »

Lamennais reçut l'onction sacerdotale des mains de Mgr de Beausset-Roquefort, et revint aussitôt à Paris pour célébrer sa première messe dans la chapelle des Feuillantines. Il fut longtemps à la dire, au témoignage d'un témoin oculaire. Pendant la cérémonie, sa pâleur était livide, et son visage, à un certain moment, parut se couvrir d'une sueur froide.

Il semble que l'attitude de Lamennais, après son ordination, ne saurait être mieux comparée qu'à celle d'un cheval sauvage, hôte indompté du désert, qui, surpris dans son repos, se sentirait tout à coup enserré en de multiples entraves : d'abord, il courbe la tête, comme anéanti sous la honte de sa captivité, puis, se raidissant dans un dernier et impuissant effort, il pousse un hennissement terrible, suprême adieu aux vastes solitudes et à la liberté.

Ainsi Lamennais devenu prêtre, mais presque malgré lui, et calculant d'avance toutes les conséquences des engagemens qu'il venait de contracter, resta, pendant de longs jours, plongé dans une affreuse mélancolie; il n'écrivait plus, parlait à peine, et fatigué du présent, épouvanté de l'avenir, il se consumait en de stériles regrets. Si aiguë était sa souffrance que sa santé s'altéra : son front se faisait plus pâle, ses joues plus creuses, et ses forces allaient s'épuisant si rapidement que l'on conçut pour sa vie même les plus vives inquiétudes. Vainement ses funestes conseillers essayèrent-ils de l'arracher à cet état de prostration. Leurs exhortations irritaient sa douleur au lieu de l'apaiser. Quelques reproches maladroits, certaines instances trop vives eurent pour résultat de faire éclater l'angoisse de son âme, et le 25 juin, trois mois à peine après l'ordination, il adressait à son frère cette lettre si fameuse : « Quoique M. Carron m'ait plusieurs fois recommandé de me taire sur mes sentimens, je crois pouvoir et devoir m'expliquer avec toi une fois pour toutes. Je suis et ne puis qu'être désormais extraordinairement malheureux. Qu'on raisonne là-dessus tant qu'on voudra, qu'on s'alambique l'esprit pour me prouver qu'il n'en est rien, ou qu'il ne tient qu'à moi qu'il en soit autrement, il n'est pas fort difficile de croire

(1) De Courcy, *Lettres inédites de J.-M. et de F. de Lamennais.*

qu'on ne réussira pas sans peine à me persuader un fait personnel contre l'évidence de ce que je sens. Toutes les consolations que je puis recevoir se bornent donc au conseil banal de faire de nécessité vertu. Or, sans fatiguer inutilement l'esprit d'autrui, il me semble que chacun peut aisément trouver dans le sien des choses si neuves... La seule manière de me servir véritablement, c'est de ne s'occuper de moi en aucune façon. Je ne tracasse personne; qu'on me laisse en repos : ce n'est pas trop exiger, je pense. Il suit de tout cela qu'il n'y a point de correspondance que ne me soit à charge. Écrire m'ennuie mortellement; et de tout ce qu'on peut me marquer, rien ne m'intéresse. Le mieux est donc, de part et d'autre, de s'en tenir au strict nécessaire en fait de lettres. J'ai trente-quatre ans écoulés; j'ai vu la vie sous tous ses aspects, et je ne saurais dorénavant être la dupe des illusions dont on essaierait de me bercer encore. Je n'entends faire de reproches à qui que ce soit; il y a des destinées inévitables; mais si j'avais été moins confiant ou moins faible, ma position serait bien différente. Enfin, elle est ce qu'elle est; et tout ce qui me reste à faire est de m'arranger de mon mieux, et, s'il se peut, de m'endormir au pied du poteau où l'on a rivé ma chaîne; heureux, si je puis obtenir qu'on ne vienne point, sous mille prétextes fatigans, troubler mon sommeil (1). »

Aujourd'hui encore on ne peut relire cette lettre sans un serrement de cœur, tant il s'y révèle d'amertume et de tristesse désespérée. Ce fut cependant la dernière plainte arrachée au malheureux Lamennais par le sentiment de sa fatale destinée. Fidèle à la promesse qu'il s'était faite à lui-même, il ne revint plus, du moins dans sa correspondance, sur ce lamentable sujet; et se soumettant à un sort inexorable, il fut, pendant bien des années encore, un prêtre irréprochable, zélé à sa manière, et prompt à mettre au service de l'Église plus de chaleur et plus d'audace qu'elle-même ne l'aurait souhaité.

VI

Il ne paraît pas téméraire de conclure, au terme de cette étude, que la promotion de Lamennais au sacerdoce fut une faute lourde dont il serait difficile de l'innocenter lui-même.

(1) A. Blaize.

complètement. Victime du zèle inconsidéré de ses amis, il le fut aussi de sa propre faiblesse et de l'extrême mobilité de sa nature.

Il y a certainement un peu de vérité dans le jugement sévère à l'excès qu'il portait de lui-même : « J'ai le grand malheur d'être dépourvu de raison et de caractère. Le *jour pour le jour*, et le *laisser aller de l'enfance*, avec sa mobile vivacité et son imagination dominante font de moi à trente ans un être bien inutile, bien méprisable et bien malheureux (1). » N'ayant pas su en effet reconnaître sa voie, ni imprimer à sa vie une direction constante et ferme, il suivit trop aveuglément ceux que les circonstances lui donnèrent pour guides, et mit trop de complaisance à se laisser égarer. Ses répugnances pour l'état ecclésiastique s'étaient si souvent et si nettement affirmées que la plus vulgaire sagesse lui défendait de passer outre. Il avança néanmoins, parce qu'on sut lui persuader qu'à vaincre de pareilles répugnances, il y aurait plus de mérite et de vertu. Avec une âme moins noble et moins désintéressée il n'aurait pas cédé à une considération de cette nature.

Ceux qui la firent prévaloir dans sa conscience eurent eux-mêmes le tort de s'inspirer presque exclusivement d'un mysticisme trop subtil pour n'être pas dangereux. S'ils eussent étudié plus attentivement, et, je dirais volontiers, plus humainement, le caractère de Lamennais ; s'ils avaient fait état des écarts indisciplinés de son enfance, des inquiètes agitations de sa jeunesse ; s'ils avaient tenu compte enfin de certaines tendances très marquées de sa nature, ils auraient sans doute hésité davantage à le pousser vers l'état ecclésiastique.

Cet état exige en effet une docilité de l'esprit et une abnégation de la volonté qu'on ne pouvait guère attendre du solitaire de la Chesnaie. La passion d'indépendance qui, enfant, l'excitait à s'échapper de la maison paternelle, pour se lancer sur une barque dérobée à la merci des flots, et qui, en lassant la patience de ses premiers maîtres, fit avorter l'œuvre de son éducation ; cette même passion, non éteinte, à peine assoupie, le rendait peu propre à porter le joug de la discipline ecclésiastique. Il le sentait lui-même : de là les longues résistances qu'il fit avant de se laisser ordonner. On serait tenté de croire qu'un

(1) A. Blaize, Lamennais, *Œuvres inédites*.

secret pressentiment l'avertissait qu'après avoir aimé passionnément l'Église et l'avoir servie avec un zèle de feu, il se verrait un jour renié et rejeté par elle, non pas tant pour avoir semé l'erreur dans ses écrits, que pour n'avoir pas su se résoudre à plier.

Simple laïque, et n'engageant que lui-même dans le développement de ses audacieuses théories, Lamennais eût servi l'Église plus utilement, parce qu'il l'eût servie sans la compromettre. Moins exposé à d'injustes défiances, peut-être à de sourdes jalousies, il eût mis dans la défense de ses idées moins de violence, et n'eût pas été frappé sans doute avec tant de rigueur. Ce n'est pas sans quelque raison, qu'en 1834, au lendemain de la publication des *Paroles d'un Croyant*, il écrivait de la Chesnaie à M. de Vitrolles : « Si j'étais laïque, je ne vois pas quels vents pourraient désormais ébranler ma hutte de feuillage. » Il est en effet certaines libertés interdites à un prêtre qui, de la part d'un laïque, sont tolérées. On ne devait pas permettre à l'abbé de Lamennais ce qu'on permit à Joseph de Maistre et à Chateaubriand.

CHARLES BOUTARD.

MIGRATIONS DE MATIÈRE

DANS

LES TROIS RÈGNES DE LA NATURE

I

C'est Buffon qui, au XVIIIe siècle, introduisit dans l'Histoire naturelle, vouée jusque-là au plus minutieux détail, le goût des grandes vues et des idées générales. Pour se consoler de l'ennui des petits objets dont la constante considération exige, selon ses propres paroles, « beaucoup de courage et la plus froide patience » et « ne permet rien au génie, » il lâchait la bride de temps à autre à sa puissante imagination. Il ne résistait pas, comme il en fait l'aveu au début du Livre XII de son *Histoire*, au désir d'intercaler dans son récit quelques discours généraux où il pouvait traiter de la nature en grand. Son exemple fut imité avec plus ou moins de bonheur par ses successeurs, et le même ordre de préoccupations se continua après lui. Ce fut le temps, vers la fin du XVIIIe siècle, où, leur tâche finie, leur travail descriptif achevé, beaucoup de naturalistes s'efforçaient de mettre en lumière les desseins secrets de la nature, ses plans, ses enchaînemens et ses accords, ou encore, suivant une autre expression en faveur, « de faire ressortir les harmonies de la nature. »

Le génie de Lavoisier, comme celui de Buffon, s'accommodait de ces vastes généralisations. Le goût s'en communiqua aux adeptes de la Chimie naissante. Et, précisément, dans cette carrière nouvelle de la philosophie naturelle, les chimistes débutèrent par un coup d'éclat, par une découverte d'une importance doctrinale incomparable. Nous voulons parler de l'antagonisme

harmonique des animaux et des végétaux vis-à-vis de l'atmosphère qui les entoure. Cet antagonisme et cette harmonie sont résumés et matérialisés en quelque sorte dans la célèbre expérience de Priestley. Une souris enfermée sous une cloche de verre vicie l'air contenu et ne tarde pas à périr; une plante verte introduite dans cet air confiné restitue à celui-ci sa pureté première, et le rend apte à entretenir la vie de l'animal. Isolément, chacun succomberait, réunis, ils vivent. L'animal et la plante altèrent l'atmosphère dans des sens opposés et de manières qui se compensent.

Le célèbre chimiste anglais à qui l'on doit tant de découvertes de premier ordre et, entre autres, celle de l'oxygène, venait d'apercevoir le lien nécessaire qui unit le règne végétal au règne animal et l'un et l'autre à l'atmosphère ambiante, c'est-à-dire au monde minéral. L'intervention des phénomènes de la vie végétale et animale dans la constitution de l'atmosphère révélait une des plus remarquables harmonies naturelles. La science générale venait de faire l'une de ses plus brillantes conquêtes.

L'antagonisme harmonique des animaux et des végétaux verts prit de 1830 à 1840, entre les mains de l'école chimique, représentée par J.-B. Dumas et Boussingault, une précision extrême et devint une doctrine véritable. J.-B. Dumas surtout l'a exposée avec beaucoup d'éclat et de clarté. Cette doctrine est devenue celle de la *Dualité vitale*. Elle consiste à regarder le règne animal, dans son ensemble, comme le parasite du règne végétal. Le monde animal, dans cette manière de voir, est un instrument de destruction, ou d'analyse des composés chimiques immédiats qui constituent l'organisme vivant, tandis que le règne végétal, dans son ensemble également, est un instrument de synthèse ou de formation des mêmes principes. Les animaux tirent des plantes les quatre principales catégories de leurs alimens : hydrates de carbone, graisses, substances azotées protéiques et substances minérales : ils les en tirent directement, s'ils sont herbivores, purs, indirectement et par l'intermédiaire des herbivores si leur régime est carnassier. Quant à eux, ils ne font que les détruire. Ainsi toute la synthèse est d'un côté; elle a pour ouvriers les plantes vertes et pour *primum movens* ou énergie, celle de la radiation solaire. Toute l'analyse est de l'autre côté; elle est le fait des animaux.

C'est là une erreur. De ce que, chez les plantes vertes en

croissance, la somme des synthèses l'emporte sur celle des destructions, il ne s'ensuit point que celles-ci n'existent point ou qu'elles sont négligeables. Pas davantage, il ne faut considérer comme négligeable la puissance synthétique de la cellule animale. Ce serait là une interprétation erronée, une déformation des faits contre laquelle les physiologistes n'ont pas cessé de protester. Claude Bernard, en particulier, a fréquemment combattu cette doctrine dans tout le cours de sa carrière scientifique. Il opposait à la prétendue dualité vitale, la doctrine de l'unité vitale, d'après laquelle chaque être vivant, animal ou végétal, opère nécessairement des analyses et des synthèses, édifie des principes immédiats et les détruit. Les physiologistes reprochèrent aux chimistes, par cette distribution arbitraire des rôles synthétique et destructeur entre les animaux et les plantes, de dissimuler la véritable et profonde analogie de la vie dans les deux règnes. Il n'est pas douteux, et la démonstration en a été fournie d'une manière éclatante, qu'il se fait des synthèses chez les animaux comme chez les plantes ; en cela, Claude Bernard avait raison. L'organisme animal a d'autre peine que de mettre en place les matières sucrées, amylacées, grasses ou azotées, empruntées aux plantes. Avec les matières grasses, dont on connaît, depuis les recherches de Payen en 1843, l'existence dans le foin et les herbages, l'herbivore fait d'autres graisses que celles qu'il reçoit : avec les graisses de sa ration le carnivore lui aussi en constitue de différentes. Il peut même en former aux dépens du sucre. De même, il peut, à la rigueur, faire des matières sucrées avec les matières protéiques. Les matériaux que l'animal reçoit, il commence par les décomposer plus ou moins profondément par la digestion, puis il les reconstitue par synthèse.

Il est pourtant essentiel de remarquer que ces synthèses de graisses, d'amylacés et de substances protéiques, et la plus compliquée de toutes, celle du protoplasma, l'animal ne les réalise pas à partir des élémens minéraux. Il n'opère pas sur des matériaux placés aussi loin du terme à atteindre (1). Il se distingue par là du végétal. Il est donc sensiblement vrai de dire que ce sont les plantes seules et, pour préciser, les parties vertes des

(1) On discute actuellement, entre physiologistes, la question de savoir si l'organisme peut seulement reconstituer l'albumine au moyen des élémens dans lesquels la digestion pancréatique résout cette substance.

plantes qui élèvent des corps relativement simples et de nature purement minérale comme l'eau et l'acide carbonique à la haute dignité et à la complication des composés organiques. Ce sont ces parties vertes qui fabriquent, avec l'eau et le gaz carbonique, les hydrates de carbone et les graisses.

L'existence de ces hydrates de carbone et de ces graisses est éphémère. Le cours même de la vie en amène la décomposition : la respiration en rejette les élémens dans le milieu minéral sous la forme même sous laquelle ils en étaient sortis. Si ce n'est pas la plante elle-même qui, par son fonctionnement vital, fait rétrograder ainsi le produit formé, ce sera l'animal qui en aura fait sa nourriture : c'est lui qui le détruira en eau et gaz carbonique. Et si ce sucre ou cet amidon, après avoir échappé à sa destinée naturelle, qui est d'être utilisé par l'organisme végétal qui l'a formé, échappe encore à la dent de l'herbivore ou du carnassier, il arrivera bien quelque jour où ils deviendront la proie de quelque micro-organisme, de quelque amylobacter ou de quelque moisissure qui, après diverses péripéties, les détruira enfin par sa respiration et les rendra au règne minéral sous la forme initiale d'eau et d'acide carbonique. Le cycle rotatif sera alors accompli.

II

Le mécanisme naturel par lequel la vie, sous ses deux formes, s'entretient à la surface de la terre et par lequel semble se conserver en même temps la pureté de l'atmosphère, c'est-à-dire sa permanence, a été précisé degré par degré et d'une manière complète par les successeurs de Priestley. Celui-ci avait démontré, en 1771, que le gaz dégagé par les plantes était de l'oxygène. Ingenhousz, médecin et naturaliste hollandais ou pour mieux dire cosmopolite, — car nous le trouvons successivement à Londres membre de la Société royale, à Vienne, médecin de la famille impériale en 1768 et à Paris en 1780, — montra que le phénomène ne se produisait que dans les parties vertes des plantes et sous l'influence de la lumière du soleil. Jean Sénebier, naturaliste et pasteur protestant à Genève, fit voir entre les années 1782 et 1807 que l'oxygène dégagé provient de la décomposition de l'acide carbonique. Et ainsi fut établie cette notion classique que les parties vertes des plantes jouissent de la propriété de dé-

composer l'acide carbonique sous l'influence de la radiation solaire. C'est ce que l'on nomme la fonction chlorophyllienne des plantes. Il s'agit ici d'un phénomène vital. La matière verte des plantes, la chlorophylle, lorsqu'elle est liée au protoplasma vivant et seulement alors, de manière à former le petit organisme nommé *leucite chlorophyllien*, sait utiliser les radiations solaires de manière à exécuter à la température ordinaire la décomposition de l'acide carbonique. La granulation chlorophyllienne vivante accomplit ainsi une puissante réduction que le chimiste ne peut réaliser dans le laboratoire qu'à de hautes températures et par les moyens les plus énergiques.

On sait que ce phénomène dont on n'avait vu d'abord que le commencement, — absorption d'acide carbonique par la plante, — et la fin, — dégagement d'oxygène — s'accompagne d'une mystérieuse synthèse par laquelle précisément s'accroît la substance végétale. Il se forme de l'amidon, qui apparaît en grains dans les cellules vertes, au contact des leucites chlorophylliens. Cette corrélation entre l'apparition de l'amidon et la réduction de l'anhydride carbonique est un fait fondamental, dans l'histoire de la formation de la matière végétale. On en doit la révélation au botaniste allemand Hugo von Mohl.

C'est cet aspect du phénomène chlorophyllien qui l'impose immédiatement à l'attention des physiologistes et des chimistes. La synthèse végétale, la formation d'amidon, est, en quelque sorte, le centre du processus dont l'absorption d'acide carbonique est le commencement et dont le dégagement d'oxygène est la fin; elle devient le fait capital : elle passe au premier plan.

Tout y est énigmatique et frappant. Et d'abord la soudaineté du phénomène qui nous en dérobe les phases successives. Le botaniste Sachs cite des observateurs qui auraient vu, au microscope, l'amidon se montrer distinctement dans la cellule végétale au bout de cinq minutes d'insolation directe.

III

La formation de l'amidon, cet important phénomène de synthèse végétale, qui est la source principale de l'accroissement des plantes, a obligé les chimistes de notre temps à envisager d'une autre façon que n'avaient fait Priestley, Ingenhousz et Sénebier l'échange gazeux chlorophyllien. On n'interprète plus les

faits à leur façon. Ces premiers expérimentateurs croyaient qu'il s'agissait ici d'une réduction pure et simple de la molécule carbonique dégageant tout son oxygène et déposant dans la plante tout son carbone. Dans leur manière de voir ce carbone s'unissait tout aussitôt à l'eau pour réaliser la formation synthétique des hydrates de carbone, tels que l'amidon, la cellulose ou les sucres.

Les choses ne se passent pas aussi simplement. La synthèse chimique de ces composés ne part pas du carbone préalablement isolé et qui se combinerait ensuite à l'eau : celle de l'amidon, en particulier, ne se forme pas à partir du corps simple carbone. On a constaté en effet, que, pour amorcer la formation de l'amidon, la présence de l'acide carbonique en nature était nécessaire. Il ne s'agit donc pas, selon les vues trop simples des premiers observateurs, de la dislocation directe et totale de la molécule carbonique en carbone et oxygène avec intervention ultérieure de l'eau. On n'avait imaginé cette réaction radicale qu'en raison de sa simplicité et parce qu'elle était le moyen le plus direct de rendre compte de cette condition essentielle du phénomène chlorophyllien, à savoir que le volume d'oxygène exhalé est égal au volume d'acide carbonique absorbé.

Mais il y a une autre manière de satisfaire à cette exigence du problème. C'est, puisqu'il faut faire intervenir l'eau, de la faire intervenir dès le début, dans la première phase de l'action et non plus seulement dans la dernière. Toute la réaction s'accomplit en effet, du commencement à la fin, au sein du protoplasma végétal qui est richement hydraté. L'attaque porterait donc dès le premier moment, non pas sur l'anhydride sec, mais sur la combinaison de ce gaz avec l'eau, sur l'acide carbonique proprement dit. La moitié de l'oxygène dégagé viendrait de la molécule carbonique ramenée à l'état d'oxyde de carbone, l'autre moitié viendrait de la molécule d'eau qui laisserait comme reste son hydrogène. Ces restes isolés, oxyde de carbone et hydrogène, uniraient aussitôt leur sort : leur union fournirait le corps COH^2 ou CH^2O qui est l'aldéhyde méthylique ou formique.

Au point de vue des faits observés, cette manière de voir vaut au moins l'ancienne conception. Elle rend aussi bien compte de l'absorption d'acide carbonique, du dégagement d'oxygène et de l'égalité des volumes de ces deux gaz. Mais, en même temps, elle explique pour ainsi dire d'emblée la formation des hydrates de carbone, sucres, amidon, cellulose. En effet, l'aldéhyde for-

mique peut être considéré comme un véritable hydrate de carbone. Sa formule brute répond à un atome de carbone uni à une molécule d'eau. Il est, si l'on veut, le plus simple des amidons ou des sucres ; ou, du moins, il l'est en puissance. Il suffit, en effet, d'imaginer que plusieurs molécules de ce corps se condensent en une seule, se polymérisent, selon la façon de dire des chimistes, pour que le corps devienne un hydrate de carbone véritable. Six molécules condensées en une seule donneraient le sucre de glucose. La simple déshydratation du glucose fournirait ensuite l'amidon.

C'est cette imagination qu'a eue le célèbre chimiste allemand Baeyer en 1881. Il a proposé cette manière de concevoir le phénomène initial de la synthèse végétale chlorophyllienne. Ce n'était de sa part qu'une vue théorique ; mais on peut dire qu'elle avait une valeur, en quelque sorte, prophétique. Dans le monde des chimistes, certains la combattirent, d'autres l'adoptèrent. Quand on la repoussa, ce fut en raison de son caractère hypothétique ; ce fut aussi, de la part des physiologistes, en vertu de cette considération que le composé initial, l'aldéhyde formique, est un poison pour les plantes, et, en conséquence, ne saurait participer à un mécanisme fonctionnel normal. Mais c'est là une mauvaise raison ; car l'on sait bien que le fonctionnement régulier des organismes vivans engendre des substances toxiques que leur neutralisation immédiate rend inoffensives.

Parmi les partisans de la première heure de cette doctrine, il faut citer en France Würtz. L'éminent chimiste essaya même de réaliser la synthèse des sucres en partant de ces idées. M. Maquenne, un peu plus tard, apporta un argument de fait en faveur de l'hypothèse, en recueillant de l'alcool méthylique des feuilles vertes par simple distillation dans l'eau. La production des sucres par polymérisation de l'aldéhyde méthylique donna des résultats dans les mains de Boutlerow et d'O. Loew ; elle réussit enfin d'une manière définitive dans les mains de Fischer. Elle a été accomplie par degrés. Elle a fourni chemin faisant une série de composés intermédiaires qui se rencontrent en effet dans les plantes et dont on ne soupçonnait pas l'existence. Ces brillans résultats, qui ont établi la réputation scientifique hors de pair du chimiste allemand, ont donné un appui solide aux idées de Baeyer et de Würtz sur la nature essentielle du phénomène chlorophyllien.

Quoi qu'il en soit du mécanisme par lequel est réalisée cette synthèse des hydrates de carbone, on en sait le point de départ, à savoir : l'eau et l'acide carbonique, matériaux très simples, complètement oxydés, empruntés au monde minéral. On en sait le terme : amidon, cellulose, ou sucre, c'est-à-dire composés organiques hautement compliqués, dont la formation n'a pu s'accomplir qu'aux dépens d'une énergie fournie du dehors, à la granulation chlorophyllienne. Cette énergie est celle de la radiation solaire.

L'amidon une fois formé possède virtuellement en lui-même cette énergie à l'état latent, à l'état « d'énergie chimique potentielle, » comme l'on dit encore. Il est capable de la restituer en retombant à son point de départ, en redevenant acide carbonique et eau. Il suffirait pour l'obliger à cette restitution, d'approcher d'un point de cette masse combustible un corps enflammé. Il brûlera alors, reformera de l'eau et de l'acide carbonique, et l'énergie dont il était chargé, il la libérera sous forme de chaleur, à raison de 4 228 micro-calories par gramme de substance.

Mais si la synthèse qui a constitué l'amidon était un acte vital, la destruction telle que nous la supposons ici n'en est pas un. Dans la réalité des choses, ce n'est pas l'individu végétal qui détruira, au cours de son existence, l'amidon qu'il a mis en réserve et qui en récupérera l'énergie. Le plus souvent, c'est l'animal, c'est l'homme dont il deviendra l'aliment. Avant qu'il en ait tiré parti, sa vie est interrompue par sa fin naturelle ou par quelque intervention accidentelle, comme celle du moissonneur qui récolte pour lui-même. Le végétal meurt donc habituellement avant d'avoir utilisé toutes les réserves d'hydrates de carbone, de sucre, d'amidon, de cellulose qu'il avait cependant formées pour lui-même. *Sic vos non vobis.* Ce n'est pas lui qui va ramener le carbone et l'hydrogène de ces substances au monde minéral où ils furent pris. En attendant, le composé amidon ou sucre et ses élémens chimiques, carbone et hydrogène, continueront leur voyage dans l'organisme de l'herbivore et peut-être ensuite du carnivore où il faut maintenant les suivre.

En principe, l'animal, herbivore ou carnassier, ne fait pas subir de complication nouvelle à cette matière organique hydrocarbonée. La plus grande partie reste telle quelle ou ne subit que des modifications insignifiantes. L'homme, par exemple,

fait servir les féculens qu'il ingère à former des réserves similaires, à savoir le glycogène de son foie et de ses muscles et le sucre de son sang. Quelquefois pourtant, il élève ces hydrates de carbone à un plus haut degré de complexité : il en confectionne des acides gras ou des graisses. On ne connaît exactement ni la nature ni la formule de la réaction; mais la réalité du fait n'est pas douteuse : les animaux supérieurs peuvent fabriquer des graisses aux dépens des hydrates de carbone de leurs alimens ou de leurs réserves. — A défaut de cette alternative, les animaux détruisent les hydrates de carbone. Ils les brûlent.

Les plantes vertes fabriquent aussi des matières grasses par une action contemporaine ou corrélative du phénomène chlorophyllien. Pendant longtemps, l'existence très générale de ces graisses végétales avait échappé à l'attention des chimistes biologistes. Il semblait que les huiles, les cires, les beurres végétaux fussent des produits rares ou tout au moins particuliers à certaines plantes. On sait aujourd'hui qu'ils appartiennent à toutes sans exception. Leur formation, plus ou moins abondante, selon le cas, est une manifestation régulière de l'activité végétale.

Le mécanisme de cette formation est très obscur. On tend à admettre pourtant qu'elle est, pour une part, la conséquence plus ou moins directe de l'activité chlorophyllienne. Mais comme il s'agit de substances qui sont relativement beaucoup plus riches en hydrogène et en carbone que les précédentes, ou, ce qui revient au même, plus pauvres en oxygène, la quantité de ce gaz rejetée au dehors pendant la synthèse des graisses est plus grande que dans le cas de la synthèse des matières amylacées ou sucrées. Elle dépasse le volume d'acide carbonique absorbé. La loi quantitative de l'action chlorophyllienne se trouve ici faussée.

En fait, cette loi, considérée comme fondamentale, de l'égalité des volumes d'acide carbonique absorbé et d'oxygène exhalé subit de nombreuses infractions. Il y a quelquefois surabondance de l'excrétion oxygénée : la synthèse des graisses répondrait à un cas de ce genre. D'autres fois, il y a déficit. Ces aberrations commencent à être sérieusement étudiées. Il est possible que quelques-unes d'entre elles s'expliquent par la présence dans les parties vertes des plantes d'une substance très intéressante, la ca-

rotine que M. Arnaud a bien fait connaître dans une série de recherches publiées de 1885 à 1889. C'est une sorte d'essence constamment associée à la chlorophylle, ayant la composition d'un carbure d'hydrogène à grosse molécule ; elle possède la remarquable propriété d'absorber des quantités considérables d'oxygène, jusqu'à 200 fois son volume. Or cette substance dont la présence est susceptible de fausser la valeur des échanges chlorophylliens est inégalement répandue dans les organes verts. Elle est moins abondante dans les feuillages persistans que dans les feuilles caduques. Et précisément, un savant botaniste, M. C.-E. Bertrand, a rapproché ce défaut de carotine des feuilles persistantes de leur faible puissance respiratoire.

Pour en revenir à la synthèse des graisses chez les végétaux, il est probable qu'en dehors de l'action chlorophyllienne elles ont encore une autre origine. Elles proviendraient par réduction des hydrates de carbone déjà formés. Ce serait une ressemblance entre les plantes et les animaux chez qui il n'est pas douteux que les matières grasses se constituent aux dépens des matières sucrées ou amylacées.

L'évolution synthétique des deux catégories de substances, hydrocarbonées et sucrées, offre donc les plus grandes analogies. Ajoutons que leur dislocation destructive, corrélative du fonctionnement vital, se fait de la même manière. Elles subissent dans les tissus des mutations chimiques équivalant, dans leur ensemble, à une oxydation et fournissant en fin de compte de l'eau et de l'acide carbonique : celui-ci est rejeté par la respiration de l'animal ou de la plante, ou entraîné à l'état de carbonates et de bicarbonates par les excrétions.

Parmi les manifestations vitales qui, chez l'animal, contribuent le plus activement à cette désintégration des matières ternaires, il faut placer en première ligne le travail musculaire. La formation de ces composés représente une accumulation d'énergie empruntée à la radiation solaire : leur décomposition s'accompagne d'une libération d'énergie. C'est précisément l'énergie libérée par cette oxydation qui apparaît comme énergie mécanique du muscle et comme chaleur. Chez la plante où le travail mécanique fait défaut, c'est au moment de la floraison, de la montée en graine, de la fructification, que se manifeste le plus énergiquement la destruction des matériaux ternaires.

IV

L'existence des êtres vivans, en tant qu'elle utilise ces composés nécessaires, hydrates de carbone et graisses, est subordonnée à la présence dans le milieu minéral de l'acide carbonique et de l'eau. La vie n'est apparue à la surface du globe refroidi que le jour où, au-dessus des eaux, l'acide carbonique a coexisté dans l'atmosphère avec l'oxygène. Elle disparaîtrait si ces gaz venaient à faire défaut ; leur permanence en nature et en quantité dans l'atmosphère devient une condition de la permanence du monde vivant actuel.

Cette permanence est-elle assurée ? C'est là une question extrêmement importante au point de vue de la philosophie naturelle. Elle ne peut être résolue que par le concours de plusieurs sciences, et, par exemple, de la biologie, de la chimie et de la géologie. Nous ne l'envisagerons pas dans toute son ampleur. Il faudrait successivement considérer tous les élémens qui appartiennent au monde minéral et dont le monde vivant a besoin. Nous n'en considérerons ici qu'un seul, l'acide carbonique, dont la proportion dans l'atmosphère est d'environ quatre dix millièmes. En ce qui concerne les autres, nous renvoyons notre lecteur au magistral exposé que M. Lambling, le savant professeur de Lille, a fait de ce sujet, il y a quelques années, dans l'*Encyclopédie chimique*.

Nous nous demanderons seulement si les causes de disparition et les causes de production de l'acide carbonique s'équilibrent aussi exactement qu'on le croit. Le fondement de cette croyance est, en effet, dans des mesures qui ne remontent pas au delà d'un siècle.

Avant d'en venir à ce point, il faut observer d'abord que la permanence des proportions de l'acide carbonique dans l'atmosphère est réalisée par la réserve de ce gaz qui existe dans les eaux douces et salées. Il s'y trouve à l'état de bicarbonate de chaux, combinaison facilement dissociable en acide carbonique et carbonate de chaux. M. Schlœsing a montré, il y a quelque vingt-cinq ou trente ans, que l'eau de mer contient une masse de gaz carbonique dix fois supérieure à celle de l'air. C'est cette masse qui règle par échange la teneur de l'atmosphère. La proportion de gaz carbonique diminue-t-elle dans l'atmosphère ?

Le bicarbonate se dissocie et pare au déficit. La proportion tend-elle à augmenter? La pression s'accroît, le gaz se dissout dans l'eau et, réagissant sur le carbonate neutre déposé au fond de la mer, forme à ses dépens une quantité nouvelle de bicarbonate de chaux.

Quant aux causes d'accumulation de l'acide carbonique dans l'atmosphère, on peut citer en premier lieu la respiration des animaux et des plantes, puis la décomposition des matières organiques à la surface ou dans le sol, la combustion de la houille, et, enfin, les dégagemens volcaniques par les cratères ou par les fissures, dégagemens qui sont dus à l'action de l'acide silicique agissant à chaud sur les carbonates des couches profondes de l'écorce.

Parmi les causes principales de disparition, il faut signaler en première ligne la végétation et la culture. Cette seule cause suffirait en peu de temps à épuiser l'atmosphère, si, d'autre part, les sources précédemment indiquées ne venaient la ravitailler. Liebig a calculé ce qu'enlevait de gaz carbonique à l'atmosphère un hectare de terre en pleine végétation. Hoppe-Seyler, cité par Lambling, a conclu de supputations de ce genre que tout l'acide carbonique de l'atmosphère, source principale de la vie végétale, serait consommé par la végétation dans un espace de cent vingt-neuf ans. Une autre cause d'ordre géologique, et encore plus active, intervient dans le même sens. L'eau de mer chargée d'acide carbonique agit sur les roches qui forment le fond : les silicates sont décomposés sous cette influence; la silice est mise en liberté; elle se fixe ou reste fixée sur l'alumine pour former des argiles. Quant à l'acide carbonique, il s'empare des bases libérées; et d'abord, de la chaux et de la magnésie avec lesquelles il forme des carbonates insolubles. Il s'empare également de la potasse et de la soude, abandonnées par la silice, et il constitue avec elles des carbonates solubles, mais bientôt à leur tour transformés en carbonates insolubles, au contact des chlorures alcalino-terreux de l'eau de mer. En résumé, le gaz carbonique soutiré par les eaux à l'atmosphère est ainsi progressivement immobilisé au fond des mers et soustrait à la vie.

M. Lambling est porté à conclure à la supériorité des causes de disparition et par conséquent à l'appauvrissement graduel de l'atmosphère en acide carbonique. Il semble que cette diminution ne soit pas contestable, si l'on prend son point de compa-

raison assez en arrière dans les temps géologiques. Car, au début du refroidissement du globe, tout l'acide carbonique, aujourd'hui fixé dans les calcaires de la croûte terrestre, devait exister à l'état libre dans l'atmosphère. Il en a été soutiré progressivement. Il est vraisemblable que ce mouvement de fixation se poursuit encore. S'il en est ainsi, la terre marcherait lentement vers un état de choses où la vie végétale deviendra impossible, et dans lequel, par voie de conséquence, la vie animale elle-même devra disparaître. Cette conclusion pessimiste est celle à laquelle nous aboutissons de tous côtés et toutes les fois que nous nous demandons si notre monde terrestre peut subsister tel qu'il est.

V

On a examiné, dans ce qui précède, l'évolution qui, partant de l'acide carbonique et de l'eau, aboutit à la formation, puis à la destruction des matières ternaires essentielles à la vie des animaux et des plantes. C'est ce que l'on appelle, en biologie, « le cycle du carbone » ou la « migration du carbone, » parce que le carbone est, en effet, avec l'hydrogène, l'élément principal de ces composés chimiques.

Il y a également à examiner un cycle de l'azote, c'est-à-dire une évolution qui, prenant l'azote sous les formes simples où il existe dans le monde minéral, l'introduit dans le monde vivant, l'y suit jusqu'au degré de complexité où il existe dans les combinaisons protéiques du protoplasma, pour le ramener ensuite à son point de départ.

Ces cycles que le biologiste examine isolément, pour la commodité de l'étude, s'accomplissent en réalité simultanément. En même temps, par exemple, que l'action chlorophyllienne aboutit à la formation de l'aldéhyde formique, du sucre et de l'amidon, la synthèse azotée édifie les réserves protéiques et le protoplasma lui-même.

Les substances protéiques sont indispensables aux animaux supérieurs. Magendie en a donné la preuve dans les célèbres expériences par lesquelles il montrait que la vie peut s'entretenir à défaut de telle ou telle catégorie d'aliment, et qu'au contraire, elle ne peut pas s'entretenir à défaut d'aliment azoté. — A mesure que l'on descend l'échelle des animaux et des végétaux, la nécessité de l'aliment azoté subsiste toujours; seule-

ment cet aliment n'exige plus d'être offert sous une forme aussi compliquée. L'être vivant peut se contenter de composés azotés plus simples. La nécessité de l'aliment azoté résulte de la nécessité de croître, de grandir, ou seulement de s'entretenir, qui oblige l'être vivant à faire du protoplasma, c'est-à-dire un composé qui est essentiellement un mélange de protéiques. Mais les matériaux avec lesquels chaque être exécute cette synthèse sont fort différens. Il en est un grand nombre qui sont capables d'utiliser pour cette besogne des matières minérales azotées; d'autres, et c'est le cas des animaux supérieurs, sont contraints de recourir à des protéiques déjà formés.

Tous les êtres également détruisent leurs protéiques, au cours du fonctionnement vital, mais ils les détruisent très inégalement. Très peu les font rétrograder jusqu'à la forme minérale, et par conséquent font parcourir à l'azote son cycle intégral. La plupart s'arrêtent plus ou moins loin dans la voie de la destruction; les uns à l'urée, d'autres à l'acide urique, d'autres à des produits xanthiques, d'autres enfin à l'ammoniaque ou aux composés oxygénés de l'azote.

La synthèse azotée la plus remarquable est celle que réalise la nitro-monade de Winogradsky. Cet organisme singulier n'a pas besoin de matière organique pour se développer. Il prend au sol sous forme d'ammoniaque l'azote qui lui sert à édifier son protoplasma; il agit, en cela, à peu près comme la plante verte; mais, à l'inverse de celle-ci, il emprunte aux carbonates magnésien et calcaire le carbone nécessaire; de telle sorte qu'il se développe et prospère, c'est-à-dire accomplit la synthèse de sa matière protoplasmique vivante dans un milieu purement minéral composé de carbonate de chaux, carbonate de magnésie, sulfate d'ammoniaque et phosphate de potasse. La nitro-monade est donc l'agent d'une puissante synthèse, puisque, avec des produits tirés du monde minéral, il édifie la matière organique la plus compliquée. Et pourtant, cet organisme n'a pas de matière verte chlorophyllienne; il se développe à l'abri du soleil : deux raisons pour qu'il ne puisse utiliser l'énergie des radiations solaires. L'énergie qu'il dépense à ses opérations de synthèse lui vient d'une autre origine. Il est, en effet, organisé pour transformer en acide nitreux, puis en acide nitrique, l'ammoniaque que les décompositions organiques laissent dans le sol. MM. Schlœsing et Müntz avaient découvert la grande généralité

de cette action nitrifiante qui s'opère dans la terre et qui fait passer à l'état d'azotates les composés ammoniacaux. Ils avaient attribué cette action non pas à une réaction chimique pure, mais à l'intervention d'un agent microbien. C'est cet agent que Winogradsky, en 1890, a isolé et cultivé dans le milieu purement minéral dont il vient d'être parlé. Les Allemands revendiquent cette découverte pour deux de leurs compatriotes, Hueppe et Hacreus. Quoi qu'il en soit de ce débat de priorité, on sait qu'il existe toute une série d'organismes de ce genre, ou plutôt deux séries qui accomplissent en deux phases la nitrification du sol : dans une première phase, les micro-organismes ou fermens nitreux font passer les composés ammoniacaux à l'état d'azotites; puis les fermens nitriques amènent ces composés à l'état d'azotates.

Ces fermens nitreux et nitrique exécutent la synthèse de la matière organique qui les constitue au moyen de l'énergie libérée par l'oxydation de l'ammoniaque. C'est là une deuxième source d'énergie insoupçonnée pendant longtemps. On ne connaissait, comme puissance organisatrice de la vie, que l'énergie solaire agissant sur la plante verte. Ces remarquables études des fermens nitrifians en ont révélé une autre. Cette nouvelle puissance synthétisante de la matière vivante offre un développement universel. Les fermens nitrifians sont en effet disséminés à la surface du globe dans toutes les terres végétales : M. Müntz les a rencontrés sur les rochers des pays de montagne, dans les Pyrénées, les Vosges et les Alpes : dans les parties désagrégées, dans les masses friables et fissurées, et, par exemple, dans les schistes formant les roches pourries de l'Oberland bernois. L'extension de ces organismes est immense. On se trouve véritablement en présence d'une opération qui a l'ampleur d'un mécanisme naturel. De plus, on doit ranger dans le même type que les fermens nitrifians toute une série d'agens qui oxydent d'autres substances que l'ammoniaque, tels que les *sulfo-bactéries*, qui oxydent le soufre, et les *ferro-bactéries*, qui oxydent les sels ferreux. Les fermens nitrifians et les organismes analogues partagent donc avec les leucites chlorophylliens le privilège d'organiser, par voie de complication chimique ascendante le protoplasma vivant qui occupe le sommet de l'échelle des synthèses.

Quant à la plante verte, elle utilise le plus souvent l'azote des azotates existant dans le sol : c'est le cas des céréales. L'énergie employée à cette synthèse concomitante de la synthèse des

hydrates de carbone est celle de la radiation solaire. Mais, si l'énergie solaire fait défaut, la plante verte, vivant alors à la façon des champignons et des bactéries, peut utiliser l'énergie chimique apportée par un aliment supplémentaire, tel que le sucre.

D'autres plantes vertes prennent l'azote au monde minéral à l'état de nature. C'est le cas pour les légumineuses. On sait, depuis les mémorables travaux de Berthelot, Hellriegel et Willfarth, que les racines de ces plantes présentent des nodosités sur lesquelles se développent diverses espèces de micro-organismes, qui forment avec le végétal une sorte d'association physiologique ou symbiose. Cette société singulière est capable d'utiliser l'azote libre et de le faire servir aux synthèses vitales. Cette faculté, de tirer parti de l'azote en nature, n'appartient en propre ni à la racine de la légumineuse, ni au microbe lui-même. Elle est l'attribut de leur association symbiotique.

Quelques plantes peuvent encore utiliser l'ammoniaque libre qui existe dans l'atmosphère.

Les maîtres de la science agricole, les de Saussure, les Thaer, les Mathieu de Dombasle, ont cru que les plantes pouvaient utiliser le fumier de ferme, le meilleur engrais, d'après leur doctrine. Tout à coup, vers 1840, Liebig déclara que le fumier, l'humus, est impropre à la vie végétale. L'influence favorable que la pratique universelle lui assigne et qui est indéniable tient aux produits minéraux qu'il introduit dans le sol; à l'acide carbonique qui résulte de sa combustion, à l'ammoniaque qui vient de sa décomposition. Sauf le cas cité plus haut de l'aliment supplémentaire, les plantes vertes vivent aux dépens des matières minérales. — En résumé, le cycle de l'azote part de l'azote même des azotates, de l'ammoniaque ; il aboutit à la matière protéique : c'en est la phase ascendante. La phase descendante, qui ramène l'azote protéique au monde minéral, peut être réalisée, par étapes, par une succession d'êtres dont chacun prend la tâche au point où le prédécesseur l'a laissée.

A. Dastre.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mars.

Le budget une fois voté, la Chambre a pris quelques jours de repos ; puis elle a entamé la discussion de la séparation de l'Église et de l'État. La discussion générale, qui se poursuit en ce moment, permet à toutes les opinions de se produire et à tous les partis de prendre position ; elle permettra aussi à la Chambre et au pays de voir un peu plus clair dans une question qu'ils ne connaissent pas encore très bien, quoiqu'ils en aient beaucoup entendu parler ; mais les solutions seront remises à plus tard, c'est-à-dire au moment où on en viendra à la discussion des articles. Le passage à la discussion des articles est inévitable : il sera certainement voté. Les propositions qui ont été faites par M. Georges Berry et par M. l'abbé Gayraud de tout ajourner jusqu'après les élections prochaines n'avaient aucune chance d'être adoptées. Il aurait sans doute été convenable et désirable que le pays pût se prononcer le premier sur une réforme aussi profonde. La Chambre actuelle n'a nullement reçu de lui le mandat de séparer l'Église et l'État : la question n'a pas été posée aux élections dernières, et, si elle l'avait été, elle aurait été résolue négativement. On n'a pas oublié que M. Combes lui-même, lorsqu'il a formé son ministère, était opposé à la séparation. Mais, depuis lors, les hommes ont changé à défaut des choses ; l'opinion a été violemment agitée dans les sens les plus divers ; et, quelles que soient les pensées secrètes de chacun, personne ne veut avoir l'air de se dérober au débat.

Le long rapport de M. Briand n'a pas tenu tout ce que d'avance on en avait dit. M. Briand s'est proposé de construire un grand monument ; mais c'est à peine s'il en a élevé la façade. Il a exposé

et raconté une fois de plus toute l'histoire des rapports de l'Église et de l'État en France, et, pour n'en rien omettre d'essentiel, il a pris les choses à l'origine : la première période qu'il retrace à grands traits va « de Clovis à Mirabeau. » Il ne nous épargne d'ailleurs ni Grégoire VII, ni Innocent III, ni Boniface VIII, ni le concile de Bâle, ni la Pragmatique de Bourges, ni rien enfin de ce qui peut réveiller dans notre mémoire le souvenir des grandes luttes entre les papes et les rois ou les empereurs. Avons-nous besoin de dire que, dans l'opinion de M. Briand, les papes ont eu toujours tort et les rois ou les empereurs toujours raison ? Les premiers attaquaient, les seconds se défendaient, et ils défendaient avec eux la liberté des peuples. A côté des grands faits qui sont familiers à nos écoliers, M. Briand en cite beaucoup de plus petits, au sujet desquels on peut se demander pourquoi il choisit ceux-ci plutôt que ceux-là. Il s'appuie le long du chemin sur l'opinion de quelques grands esprits, mais il lui arrive parfois de ne pas la comprendre, ou de ne pas l'interpréter très bien. C'est ainsi qu'il fait intervenir Machiavel au profit de sa thèse. Machiavel, étant ambassadeur en France en 1501, écrivait, dit-il, au cardinal d'Amboise : « Les Français n'entendent rien à la politique ; autrement, ils ne laisseraient pas l'Église devenir si grande. » Et voilà Machiavel embrigadé parmi les partisans de la séparation de l'Église et de l'État ! M. Charles Benoist, qui a beaucoup pratiqué cet auteur et qui ne le connaît pas seulement pour en faire des citations, a constaté l'exactitude matérielle de celle qu'en a tirée M. Briand ; mais il a expliqué à la Chambre qu'il ne s'agissait nullement là de l'Église en France. Machiavel faisait allusion aux conquêtes de César Borgia dans les Romagnes, et il exhortait le roi Louis XII à s'y opposer par la force. Il y a beaucoup d'autres traits du même genre dans le rapport de M. Briand, et M. Charles Benoist pourrait s'amuser à les relever. Mais à quoi bon ? La question, la vraie, la seule, est de savoir si le Concordat qui a été fait il y a un peu plus de cent ans, et qui nous a donné, quoi qu'on en dise, un siècle de paix religieuse, a perdu toute sa vertu et s'il est désormais incapable de continuer à nous rendre le même service. Pour la résoudre, il faudrait étudier nos mœurs actuelles ; relever ce qu'elles ont conservé de nos traditions anciennes ; faire une enquête impartiale dans le pays tout entier ; interroger les corps élus qui le représentent, conseils généraux, conseils d'arrondissemens, conseils municipaux ; interroger aussi les représentans du gouvernement, et écouter enfin toutes les réponses avec un esprit dégagé de prévention. M. Briand aime mieux nous faire l'histoire

du Concordat, puis celle des longs démêlés de Napoléon avec le Pape. Il veut bien reconnaître, tant il est impartial, que Napoléon était « un prince trop remuant; » seulement, cet aveu fait, il s'empresse d'ajouter que le Pape « opposait tout son mauvais vouloir à la cause de l'expédition des affaires religieuses de la France. » Nous n'en croyons rien; mais quand même cela serait vrai, qu'en faudrait-il conclure? Napoléon Ier et Pie VII sont morts depuis longtemps. Il ne reste rien de leurs querelles; il ne reste quelque chose que de leur accord, à savoir le Concordat, et si le Concordat a duré plus d'un siècle, laps de temps au cours duquel on a vu en France se succéder tant de constitutions éphémères, c'est évidemment que le principe de vie qui était en lui s'adaptait à nos besoins et à nos mœurs.

On a dit, et naturellement M. Briand répète que Bonaparte a fait le Concordat pour servir son ambition personnelle. Sans doute : l'ambition personnelle de Bonaparte ou de Napoléon est un élément essentiel de toutes ses grandes déterminations. Mais à l'époque du Consulat, dans son désir de se faire accepter et adopter par la France, il a employé le plus souvent sa rare intelligence à mettre son intérêt particulier en harmonie avec le bien général. La popularité qu'il recherchait et qu'il a obtenue alors avec un élan presque général, les témoignages contemporains en font foi, est venue précisément de ce qu'il avait bien résolu ce problème, et, de toutes ses œuvres de cette date, le Concordat a été peut-être la mieux réussie. Elle avait d'ailleurs le même caractère que les autres. Le premier Consul a beaucoup moins créé et inventé qu'il n'a trié, choisi et restauré, parmi les institutions de l'ancienne France, celles qui pouvaient encore convenir à la France nouvelle. Qu'a-t-il fait, en somme, dans le Concordat? Il a revendiqué et obtenu pour la France de la Révolution et pour son gouvernement les droits qui avaient appartenu au gouvernement d'avant la Révolution. Il y a peu de différences, en somme, entre son Concordat et celui de François Ier, qui avait déjà duré près de trois siècles : et si quelque chose peut nous surprendre aujourd'hui, c'est de voir nos jacobins, si avides de s'arroger tous les droits et tous les pouvoirs des gouvernemens antérieurs, depuis Charlemagne jusqu'à Napoléon, abandonner de gaîté de cœur ceux que personne ne leur conteste et dont un contrat solennel leur a confirmé la possession.

Tout le Concordat, en ce qui concerne l'État, est compris dans l'article qui, reconnaissant au nouveau gouvernement les mêmes droits et les mêmes prérogatives qu'à l'ancien, lui attribue la nomi-

nation des évêques, pouvoir immense qui, en principe, ne peut appartenir qu'à l'Église, et qui, en fait, n'appartient à l'État qu'en vertu d'un abandon que l'Église lui en a fait. Quand on se place au point de vue de celle-ci, et qu'on met dans son plateau de la balance la compensation qui lui a été donnée, on est porté à la trouver légère. Dans le contrat de 1801, ce n'est certainement pas l'État qui a été le plus mal partagé, et nous n'en sommes pas surpris lorsque nous songeons que ce contrat a été négocié et signé par le général Bonaparte. Ce pouvoir de nomination directe des évêques et indirecte des curés, la séparation l'enlève à l'État. On voit très bien ce qu'il perd, on voit moins bien ce qu'il gagne, car, si nous mettons dans son propre plateau de la balance les quelques millions d'économie que pourra rapporter, très éventuellement, un jour, la suppression du budget des Cultes, c'est pour le coup que la compensation paraîtra mesquine. Le résultat est que l'État perd un droit et que l'Église recouvre une liberté. Le sacrifice consenti par l'État s'expliquerait si son contrat avec l'Église dénaturait son propre caractère, qui est, et qui doit rester purement laïque. Mais il n'en est rien. M. Charles Benoist a dit avec raison, ou plutôt il a prouvé d'une manière frappante que l'État était aujourd'hui absolument laïcisé. Il est affranchi, dans toutes les manifestations de son activité, des liens qui ont pu autrefois l'attacher à une religion quelconque. On confond deux choses différentes, la religion et l'Église. La religion est un corps de doctrine que l'État ignore complètement : l'Église est un gouvernement et, à ce titre, il peut avoir des rapports avec un autre gouvernement, sans que la moindre atteinte soit portée au caractère indépendant de l'un et de l'autre. C'est le principe des Concordats. Loin de méconnaître la distinction entre le spirituel et le temporel, il la consacre, et c'est encore ce qu'a fait remarquer M. Charles Benoist en remontant au Concordat de François Ier. Il avait l'air de faire un paradoxe et il énonçait une vérité, en disant que ce Concordat avait été chez nous la première séparation de l'Église et de l'État. Nous avouerons, pour faire plaisir à M. Briand, qu'il est arrivé aux papes de vouloir confondre tous les pouvoirs et les réunir entre leurs mains, et son rapport prouve d'ailleurs avec surabondance que les rois et les empereurs ont eu souvent la même ambition. Les Concordats ont été un frein pour les papes et pour les rois, et un frein d'autant plus puissant qu'il était consenti. Si on le supprime, les conflits deviendront plus nombreux que jamais, et, après les avoir multipliés en quelque sorte à leur source, on aura brisé l'instrument qui servait à les dénouer.

Nos mœurs, en effet, sont loin d'être libérales : ce qui s'est passé dans ces dernières années nous en a donné des preuves nouvelles et très nombreuses. Le ministère Waldeck-Rousseau, et encore plus le ministère Combes, nous ont montré l'État visant à la toute-puissance sur l'Église, ou plutôt à la suppression de l'Église en tant que gouvernement, de sorte que le dernier terme logique de l'évolution à laquelle nous assistons serait une nouvelle tentative de constitution civile du clergé. Tout le monde désavoue cette conséquence, mais beaucoup de gens la préparent. Certains séparatistes, soit qu'ils aient plus de franchise que les autres, soit seulement qu'ils se connaissent mieux, commencent à dire qu'il faut être très modéré pour commencer, afin de n'effaroucher personne, et qu'on verra après. Bien des choses, en effet, sont remises à plus tard. A supposer que la séparation se fasse, nul ne peut dire comment elle se fera, ni quelles en seront les suites. Si l'Église dépérit et périclite sous la loi future, peut-être respectera-t-on son agonie. Si, au contraire, elle apparaît plus forte, ingénieuse à trouver des ressources et vigoureuse à les mettre en œuvre, les séparatistes d'aujourd'hui, s'apercevant qu'ils ont manqué leur but, chercheront et trouveront vite les moyens de remettre la main sur elle. A une légalité, celle qu'on est en train de faire en ce moment, une autre succédera. Un contrat avec le Saint-Siège, un traité, mettait un empêchement à ces fantaisies successives : on ne voit pas, dans le régime de demain, quelle puissance indépendante pourrait y faire obstacle. Dès lors, on légiférera sur l'Église comme sur autre chose et plus que sur autre chose : l'intérêt de l'ordre public servira toujours de prétexte. Les lois du Concordat, c'est ainsi qu'on les appelle, se composent aujourd'hui d'une convention diplomatique et des articles organiques, qui sont des lois de police. On aura supprimé la première, mais on conservera soigneusement, ou on restaurera les seconds : ils seront toute la législation des cultes.

Les exemples tirés de l'étranger ne peuvent pas nous servir d'indication utile, parce que ce que nous faisons, ou du moins ce qu'on nous propose de faire, est sans précédent. On chercherait en vain des analogies entre le projet soumis à la Chambre et ce qui se passe hors de France, soit en Europe, soit en Amérique. M. Briand a consacré aux législations étrangères une partie de son rapport qui est très suggestive : on y trouve la preuve éclatante de ce que nous avançons. Dans tous les pays de la vieille Europe, l'État alloue des traitemens aux ministres du culte, à moins que l'Église ne possède depuis longtemps

des biens qui lui fournissent d'abondantes ressources. L'existence matérielle de l'Église est assurée; la plus large tolérance est pratiquée à son égard. Le mot de tolérance ne caractérise même pas exactement l'état d'esprit des gouvernemens à l'égard des diverses Églises : s'il fait ressortir la liberté, non pas toujours égale, mais toujours très large, qui est accordée à chacune d'elles, il n'exprime pas suffisamment le sentiment de bienveillance qui s'étend sur toutes. Ce que nous disons de l'Europe est encore plus vrai de l'Amérique, et surtout des États-Unis. Là, l'Église est vraiment séparée de l'État; il n'y a plus de traitemens payés aux membres des divers clergés; mais une liberté presque sans limites est laissée aux associations religieuses pour se procurer des ressources, sinon pour les accumuler. Au surplus, les États-Unis ne pratiquent pas ce que nous appelions plus haut la laïcité de l'État dans le sens qu'on donne actuellement à ce mot en France. M. Briand le constate et il s'étonne de ces « dérogations au principe de la neutralité : allocations accordées par les Chambres fédérales à des chapelains appartenant aux diverses confessions chrétiennes, et qui disent des prières au début de chaque séance; proclamation annuelle du Président de la République ordonnant des actions de grâces; proclamations analogues de gouverneurs d'État fixant des jours pour la célébration des cérémonies religieuses; honneurs publiquement rendus et égards officiellement témoignés par le Président de la République et toutes les autorités civiles aux dignitaires ecclésiastiques, notamment aux archevêques et aux cardinaux de l'Église romaine, etc. » Et ce n'est pas tout : ce qui précède a un caractère moral, ce qui suit a une portée plus pratique. « Les corporations religieuses, dit M. Briand, sont traitées avec beaucoup de bienveillance, on ne saurait trop le répéter. Leurs biens sont parfois partiellement exemptés d'impôts. Dans certains États (Maine, Massachusetts), elles sont autorisées non seulement à réclamer des cotisations, des taxes aux fidèles, mais encore à faire percevoir ces taxes dans les mêmes formes que les impôts d'État ou les impôts communaux. » M. Briand n'en revient pas ! « Un semblable régime légal, dit-il, a, bien entendu, eu pour conséquence un accroissement prodigieusement rapide de la puissance morale et matérielle des Églises, et notamment de l'Église catholique. Jusqu'à présent, aucun parti politique ne paraît disposé à y mettre obstacle. Le nombre des non-croyans est néanmoins considérable aux États-Unis. Si les interventions des Églises dans les affaires publiques devenaient plus fréquentes et moins discrètes; si les efforts d'ail-

leurs couronnés de succès qu'a faits l'Église catholique en vue de constituer un enseignement primaire strictement confessionnel apparaissaient un jour comme dangereux à certains égards, notamment au point de vue du retard qui en résulte pour l'assimilation des immigrés catholiques et leur fusion avec les autres races, peut-être les Américains connaîtraient-ils à leur tour cette question cléricale qu'ils considèrent, avec un dédain un peu superficiel et avec la confiance d'un peuple jeune n'ayant point encore fait certaines expériences, comme occupant une trop grande place dans les préoccupations politiques du vieux monde. Peut-être viendra-t-il un jour où il y aura parmi eux non seulement des non-croyans, des « agnostiques, » mais des anti-cléricaux. » Il est clair que M. Briand regarderait cela comme un progrès : serait-ce l'avis des Américains ?

La discussion, jusqu'ici, a été brillante. M. Paul Deschanel, qui l'a ouverte par un discours très éloquent, très bien ordonné, très documenté, accepte le principe de la séparation. Il fait plus, il l'approuve, il le conseille. La séparation de l'Église et de l'État est à ses yeux un système meilleur que celui du Concordat. Si nous nous placions dans l'idéal, nous partagerions peut-être le sentiment de M. Deschanel ; mais le point de vue idéal est rarement un point de vue politique. Avons-nous besoin de dire que M. Deschanel, partisan de la séparation, ne l'opère pas dans les mêmes conditions que M. Briand ? Il est libéral, il veut donner la liberté à l'Église ; mais il est prudent et ne veut pas la lui donner sans précautions. S'il dénonce le Concordat, il entend conserver de bons rapports avec Rome, et ces bons rapports lui paraissent même plus indispensables après qu'avant. L'idée d'écraser l'Église sous l'omnipotence de l'État n'est pas la sienne, et il ne regarde pas comme un acte recommandable de détruire unilatéralement un contrat bilatéral. Son discours est animé d'un souffle généreux, conciliant et, le point de départ une fois admis, vraiment politique. Nous n'entrerons pas pour aujourd'hui dans le détail de la réforme telle que l'entend M. Deschanel. Sur les points essentiels, il a des solutions à lui qui sont très supérieures à celles de la commission. Ces points essentiels sont relatifs à la question de la dévolution des biens et à celle de la jouissance des immeubles religieux. Ils ont été l'objet d'amendemens présentés par le groupe progressiste, et nous aurons à y revenir quand la discussion sera plus avancée : nous sommes obligé aujourd'hui de rester dans les généralités. M. Gabriel Deville et M. Zevaïs, socialistes, l'un et l'autre, ont défendu le projet de la commission. Un orateur de la

droite, M. Groussau, a parlé en juriste, mais en juriste qui a le sentiment des nécessités politiques, contre le principe même du projet de loi. M. Boni de Castellane a dénoncé les intentions des séparatistes : ils ne veulent pas, a-t-il affirmé, séparer l'Église de l'État, mais la détruire. Si c'est bien l'intention d'un certain nombre d'entre eux, on ne peut pourtant pas dire que ce soit celle de tous : malheureusement nous ne sommes pas sûr que les premiers ne soient pas les plus forts et n'entraînent pas les autres, comme cela est arrivé si souvent. M. Barthou, partisan de la séparation, a mis de la force et de l'ironie dans la critique qu'il a faite du projet de la commission. Enfin, parmi les adversaires du projet, il faut placer M. Charles Benoist, au discours duquel nous avons déjà fait plus d'un emprunt. M. Benoist connaît admirablement l'histoire politique, ce qui lui permet de comparer, de juger, de prévoir. Il juge que nous ne sommes pas faits pour la séparation, et il prévoit que, si nous détruisons notre Concordat, nous serons obligés dans quelques années d'en négocier un autre. « Avant dix ans, a-t-il conclu, je ne dis pas que vous serez allés à Canossa : le chemin de fer n'y passe pas ; mais tout chemin mène à Rome et j'ose prédire que vous y retournerez. » La prédiction de M. Charles Benoist a les plus grandes chances de se réaliser. Nous nous demandons seulement si l'auteur d'un futur Concordat fera mieux que Bonaparte : peut-être fera-t-il moins bien.

Il nous est impossible de dire dès aujourd'hui quelle est ou quelle sera la portée du voyage de l'empereur d'Allemagne à Tanger. Peut-être l'a-t-on exagérée. Peut-être ne résultera-t-il pas de ce voyage toutes les conséquences qu'on en espère d'un côté ou qu'on en craint de l'autre. L'empereur Guillaume aime à étonner le monde ; il aime aussi à le rassurer, et il vient de céder presque à la fois à ce double penchant. Quelles que soient les vues dans lesquelles il est allé à Tanger, il ne s'est certainement pas dissimulé que son voyage ferait grand bruit, et qu'on le considérerait partout comme une démarche peu obligeante pour la France. Cela ne l'a pas retenu : mais, avant de quitter l'Allemagne, il s'est livré à deux manifestations d'un tout autre caractère.

Il est allé dîner à l'ambassade de France à Berlin. C'est peu de chose assurément, et un dîner ne prouve rien. Toutefois, comme l'Empereur avait dîné dans les autres ambassades et que, depuis assez longtemps, il ne s'en était abstenu que dans la nôtre, il faut bien croire qu'il a trouvé opportun de nous donner une marque de ses

bonnes dispositions. Personne ne pensera qu'il ait voulu seulement nous donner le change. L'autre manifestation est tout oratoire, c'est le discours de Brême. L'Empereur aime à parler parce qu'il parle bien; aussi lui arrive-t-il souvent de prononcer des discours qui sont toujours éloquens; mais celui de Brême a, par son développement même et par son caractère un peu mystique, un intérêt particulier. Le sentiment qui y domine est celui d'une confiance sans bornes dans la mission historique du peuple allemand. Que cette mission soit supérieure à toutes les autres, comment pourrait-on en douter? « Notre Seigneur Dieu, a dit l'Empereur, ne se serait pas donné tant de peine pour notre patrie allemande et son peuple, s'il ne nous avait destinés à de grandes choses. Nous sommes le sel de la terre; mais aussi nous devons nous montrer dignes de l'être. » Sans nous arrêter à la forme que l'empereur Guillaume a donnée à sa pensée, on peut se rappeler que d'autres peuples et d'autres souverains ont éprouvé le même sentiment et l'ont exprimé à leur manière. Napoléon n'appelait-il pas la France « la grande nation, » et n'exaltait-il pas son orgueil pour l'entraîner avec lui dans d'héroïques aventures? Il y a cependant une différence, et elle est importante : Guillaume II répudie toute intention belliqueuse. Napoléon ne laissait pas un moment ses voisins tranquilles; Guillaume II s'efforce le plus souvent de tranquilliser les siens. Sans doute, il ne se propose rien de moins que l'empire universel; mais, dit-il, « l'empire universel, tel que je l'ai rêvé, doit consister, avant tout, en ceci que l'empire allemand, nouvellement fondé, doit jouir de la plus absolue confiance de tous comme un voisin tranquille, loyal et pacifique; et si un jour, peut-être, on devait parler dans l'histoire d'un empire universel allemand, ou d'un empire universel des Hohenzollern, il n'aurait pas été fondé sur des conquêtes par l'épée, mais sur la confiance mutuelle des nations aspirant aux mêmes buts. En un mot, comme l'a dit un grand poète : « Limité au dehors, infini au dedans! » Il n'est peut-être pas très facile de concilier ces aspirations infinies avec des moyens d'action très limités; mais l'empereur Guillaume nous a habitués à ces manières de parler. Son discours de Brême a été universellement interprété dans un sens rassurant, la note pacifique y ayant été dominante. Après avoir prononcé ce discours, l'Empereur est parti pour Tanger.

S'il y a un rapport entre le discours et le voyage, il est permis de croire que l'empereur Guillaume, rêvant, comme il le dit, l'empire universel, y comprend le Maroc; mais qu'il se propose d'en faire la

conquête purement morale, et qu'il est très loin de son esprit d'atteindre un autre but par d'autres moyens. Toutefois, nous l'avons dit, il n'a pas pu se faire illusion sur les commentaires dont son voyage serait inévitablement l'objet. On connaît la situation actuelle au Maroc. Notre ministre, M. Saint-René Taillandier, est à Fez, où il remplit une mission délicate et difficile. Il doit, à force de sincérité, donner au sultan l'impression que nous n'entendons porter aucune atteinte à la plénitude de sa souveraineté, et quant à l'intégrité de son empire, il ne peut même pas être question d'y toucher. Notre intérêt est que le sultan soit fort et respecté dans son empire : ce qui diminuerait son autorité serait contraire à nos vues. Tout ce que nous lui demandons, c'est d'accepter notre concours dans l'œuvre de régénération dont il est le premier à comprendre la nécessité pour son pays. Cette œuvre, une fois qu'elle sera accomplie et au fur à mesure qu'elle s'accomplira, profitera à tout le monde. Si nous en réclamons pour nous le principal mérite, nous n'avons pas l'égoïsme d'en accaparer tous les profits; mais, pour être bien faite, elle doit l'être par nous seuls, en collaboration avec les Marocains. Le jour où plusieurs puissances s'en mêleraient à la fois, des compétitions ne manqueraient pas de se produire, et il en résulterait des tiraillemens, peut être des conflits, certainement une confusion dommageable pour tous. Si on demande pourquoi cette tâche nous incomberait de préférence à tout autre, nous répondrons que ce n'est pas en vertu d'une supériorité que nous aurions sur eux, mais seulement parce que nous sommes en Afrique les plus proches voisins du Maroc, ce qui nous donne, en même temps qu'un intérêt plus grand à la tranquillité ou à la prospérité de ce pays, plus de facilité pour les assurer. Tel est notre titre : nous n'en avons pas d'autre, mais il nous semble que nous pouvons revendiquer celui-là. L'Italie, l'Angleterre, l'Espagne en ont apprécié la valeur, et, après avoir pris soin que leurs intérêts particuliers fussent respectés et garantis, elles nous ont laissé pleine liberté d'action dans les limites que nous avons tracées nous-mêmes et qui sont une consécration nouvelle de la souveraineté du sultan, aussi bien que de l'intégrité du territoire marocain. Il restait à faire partager par le sultan la confiance que les autres nous avaient témoignée : c'est à quoi nous nous employons. La démarche de l'empereur d'Allemagne ne nous y aide pas, et le motif en est simple : c'est qu'elle est, ou qu'elle semble être en contradiction avec le sentiment des autres puissances à notre égard. Ce n'est peut-être qu'une apparence, et nous espérons que l'équivoque ne tardera pas à être éclaircie. En attendant, le fait est là, et

ni les journaux allemands, ni les déclarations du chancelier de l'empire ne nous permettent de nous méprendre sur ce qu'il a eu d'intentionnel.

Nous ne citerons qu'une note de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, parce que le caractère officieux de ce journal est connu, et parce que les autres n'y ont pas ajouté grand'chose. La *Gazette de l'Allemagne du Nord*, après avoir fait allusion à un article du *Temps*, s'est demandé « comment la politique française accordera dans la pratique ces deux conceptions : souveraineté du sultan et autorité de la France. Par conséquent, dit-elle, si rien du côté de la France n'a été fait pour donner aux intéressés non français une explication au sujet de cette apparente contradiction, nous devons bien constater qu'aucune garantie n'est venue jusqu'à présent confirmer l'attente du comte de Bülow, à savoir que les intérêts économiques de l'Allemagne au Maroc n'auront rien à souffrir de la part d'aucune nation. » La *Gazette de l'Allemagne du Nord* fait ensuite allusion à la Tunisie, où elle affirme que le protectorat français a abouti à une exclusion presque complète des intérêts non français. Elle exprime l'espoir que rien de semblable n'est à prévoir au Maroc, et en conclut que, « pour le moment, » il n'y a « absolument aucun motif d'envisager même la possibilité que soient troublés les rapports corrects qui existent entre la France et l'Allemagne. » Nous en sommes convaincus, en effet, et non seulement pour le moment, mais pour la suite.

Loin de nous la pensée d'entrer en polémique avec la *Gazette de l'Allemagne du Nord* au sujet de la Tunisie. Le reproche d'en avoir presque complètement exclu les intérêts non français est à coup sûr bien injuste et il nous serait facile de le réfuter. Mais à quoi bon? Nous n'avons pas l'intention de procéder au Maroc comme en Tunisie. Notre action peut s'exercer sous des formes et à des degrés très divers. En Tunisie même, elle n'aurait peut-être pas eu besoin de devenir un protectorat formel, si nous avions pu d'avance nous entendre avec l'Italie, comme nous venons de le faire avec l'Espagne et l'Angleterre. Au reste, l'Allemagne a toujours dit, par ses organes officiels et officieux, à la tribune du Reichstag et dans la presse, qu'elle n'avait aucun intérêt politique au Maroc. Ni l'Angleterre, ni l'Espagne n'auraient fait une déclaration analogue, car elles avaient incontestablement l'une et l'autre des intérêts politiques au Maroc. Dès lors, il serait imprévu, on nous permettra de le dire, que les explications et les assurances que nous avons données à ces deux puissances, et qui les ont satisfaites, parussent insuffisantes à l'Allemagne. Celle-ci n'a,

dit-elle, et ne veut avoir que des intérêts économiques au Maroc : puisqu'il en est ainsi, il est facile de lui donner pour ses intérêts toutes les garanties qu'elle désire, et il n'était vraiment pas nécessaire, pour les obtenir, d'employer un procédé exceptionnel. La moindre demande d'explications aurait rassuré l'Allemagne, dont tous les droits seront scrupuleusement respectés, et dont les intérêts seront l'objet des mêmes ménagemens que ceux des autres puissances. Nous en aurions donné l'assurance à l'Allemagne, si elle en avait témoigné le désir. Mais il semble, d'après le dernier discours que le chancelier de l'empire vient de prononcer au Reichstag, et qui est à notre égard une sorte de *Nescio vos*, que l'Allemagne ne veuille avoir de rapports qu'avec le Maroc. Quant à nous, elle ne nous connaît pas.

Est-il vrai, comme la lecture de ses journaux donne à le croire, qu'elle ait à se plaindre d'un manque de procédé que nous aurions eu à son égard ? Le reproche est trop mal défini pour que nous puissions le discuter : M. le comte de Bülow n'en dit rien dans son discours. A supposer le fait exact, il n'a certainement pas été commis avec intention, car il n'a pu venir à l'esprit de personne d'exclure l'Allemagne d'une affaire importante quelle qu'elle soit. Au surplus, voilà près d'un an que notre accord est conclu avec l'Angleterre et qu'il a été publié : il a été, depuis, successivement discuté dans les parlemens des deux pays. Nous avons dit de notre arrangement avec l'Espagne tout ce que son caractère secret permettait d'en dire. Pendant une année entière, l'Allemagne a su ce que tout le monde en savait, et elle s'en est contentée. C'est pourquoi il y a pour nous quelque chose d'inexplicable dans le voyage de l'empereur Guillaume. En tout cas, nous sommes trop sûrs de nos intentions pour ne pas croire que ce léger nuage sera facile à dissiper, si on veut qu'il se dissipe.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

F. BRUNETIÈRE.

LE 31 OCTOBRE 1870[1]

RÉCIT D'UN TÉMOIN

Lundi, 31 octobre.

Ce matin, le *Journal des Débats* contenait d'assez mauvaises nouvelles des provinces. A huit heures du matin, le *Journal officiel* annonçait que M. Thiers était arrivé, et qu'il apportait une proposition d'armistice faite, d'un commun accord, par la Russie, l'Autriche, l'Angleterre et l'Italie. Metz a dû capituler. A dix heures, j'ai vu arriver chez moi Paul de Rémusat; il m'apportait une lettre de Mme d'Haussonville, datée du 25, de Broglie, et une lettre d'Angleterre de Mlle D... Toute la famille d'Harcourt et la famille de Broglie vont bien. J'ai vu M. Thiers aux Affaires étrangères vers deux heures environ. Il y avait couché, et occupait les appartemens du premier étage. Voici ce qui résulte des courtes paroles que j'ai échangées avec lui, Paul de Rémusat et les quelques personnes qui, avant moi, avaient causé avec lui. M. Thiers a été bien reçu à Londres; on y a été sensible à sa visite, et ses paroles ont été écoutées avec attention; on y a paru presque contrarié de le voir repartir tout aussitôt pour Saint-Pétersbourg et pour Vienne. Mais on ne lui a rien dit de positif, ni même de bien encourageant. A Vienne, il a été très favorablement accueilli; on y était évidemment sympathique à la France; à Saint-Pétersbourg, même accueil et même sentiment. A Vienne, on a laissé entendre à M. Thiers qu'il vaudrait mieux qu'il ne retournât point par Moscou, parce qu'il était possible

(1) Ce récit du 31 octobre est extrait d'un *Journal* que mon père a tenu depuis la déclaration de guerre jusqu'à la capitulation de Paris, et que je me propose de faire paraître prochainement. — HAUSSONVILLE.

que la vieille société russe de cette ville témoignât publiquement, pour la cause française, des sentimens trop vifs qui deviendraient un embarras pour le cabinet russe. M. Thiers n'a pas eu moins à se louer, en Italie, du roi Victor-Emmanuel. Ce prince s'est montré très empressé à entrer dans les vues de M. Thiers, répétant toutefois, à plusieurs reprises, que tous ses sujets n'étaient pas aussi bien disposés. Paul de Rémusat m'a dit que la proposition d'armistice est, dans l'idée des puissances étrangères, un armistice purement militaire. Elle est donc, d'un commun accord, proposée par les quatre puissances, qui ont eu quelque peine à se décider à cette démarche. L'empereur de Russie a donné à M. Thiers une lettre pour le roi Guillaume, lettre par laquelle il lui demande positivement de laisser M. Thiers aller à Paris pour se concerter avec M. Jules Favre, avant d'entrer en conférence avec le ministre prussien, au sujet de l'armistice. M. Thiers tient beaucoup à ce que l'on sache qu'il ne propose rien de son propre chef, qu'il ne fait qu'apporter des propositions émanant des cabinets étrangers, et qu'il n'a pas d'autre but, en revenant à Paris, que de prendre à leur sujet les instructions du gouvernement français. Il désire aussi qu'on n'ignore pas qu'il a refusé de parler politique avec le roi Guillaume et M. de Bismarck. Il n'a vu celui-ci qu'en passant à Versailles, par pure courtoisie, pendant quelques minutes seulement. Ils n'ont pas échangé d'autres paroles que celles-ci : « Je ne puis vous parler, monsieur le comte, aurait dit M. Thiers, que pour vous dire que je n'ai rien à vous dire. — Je le comprends, » aurait répondu M. de Bismarck. M. Thiers n'a point l'air trop fatigué; je l'ai quitté sur les deux heures et demie et je me suis rendu à mon Cercle.

En passant à la place Vendôme et dans la rue de la Paix, je vois battre le rappel. Les femmes sont sur le devant des boutiques. Je demande à la place de l'état-major de la garde nationale ce que c'est que cette alerte, et si l'on bat aussi le rappel dans mon quartier. Un officier de l'état-major m'a dit que c'est lui qui a donné des ordres pour le rappel des divers bataillons, et que le mien (le 15e) n'est pas convoqué. A peine arrivé à mon Cercle des chemins de fer, on me dit qu'il règne une grande émotion dans Paris, que les bataillons de la garde nationale de Belleville sont en train de descendre à l'Hôtel de Ville, et que les Rouges y ont déjà proclamé la Commune; d'ailleurs, rien de

précis. Il y avait au Cercle MM. de Witt et Pougny. Nous prenons une voiture pour aller aux renseignemens, en nous faisant conduire par les anciens boulevards et le boulevard de Sébastopol, à la place de l'Hôtel-de-Ville. Il fait assez mauvais-temps; il pleut même par momens; il y a beaucoup de foule partout sur les trottoirs. Des bataillons de garde nationale et de gardes mobiles se croisent en sens contraire sur le boulevard de Sébastopol. Les gardes nationaux, qui portent la crosse en l'air, paraissent retourner dans leurs quartiers, et crient à tue-tête : « Vivent les mobiles! » Les mobiles ne répondent rien. On entend chanter *la Marseillaise*, et puis de temps en temps des cris de : « Vive la Commune! » ou bien : « La levée en masse! » Près de l'Hôtel de Ville, on ne peut plus avancer. Nous descendons de voiture. Les personnes auxquelles nous nous adressons nous donnent les renseignemens les plus contradictoires; les uns nous disent : « Ce n'est rien qu'une manifestation; » les autres nous affirment qu'on a proclamé un « autre gouvernement. » Nous arrivons sur la place elle-même. La nuit est tout à fait tombée. Nous nous faufilons assez aisément parmi les lignes de la garde nationale. Nous arrivons jusqu'assez près de la grande porte. La difficulté n'est pas de circuler; elle est plutôt de savoir quel sentiment anime la foule au milieu de laquelle nous nous trouvons. Toutes les portes de l'Hôtel de Ville sont fermées. On nous dit que les membres du gouvernement de la Défense nationale ont donné leur démission (nous avons su plus tard seulement qu'il n'en était rien), et que MM. Flourens, Blanqui, Pyat et Cie, ont été nommés à leur place. Nul enthousiasme, nulle réprobation non plus. Notre étonnement est au comble. Nous remontons la rue de Rivoli. Nous y croisons des bataillons de garde nationale qui vont à l'Hôtel de Ville. Il est cinq heures ou six heures. Impossible, à cause de l'obscurité, de voir les numéros desdits bataillons, ce qui, d'ailleurs, n'aurait pas suffi à m'indiquer dans quelle intention ils se rendent à l'Hôtel de Ville; ces bataillons ne poussent aucun cri, et ne se livrent à aucune manifestation. La foule compacte qu'ils traversent est également muette. Nous sommes conduits à penser, MM. de Witt, Pougny et moi, que le gouvernement cède le pouvoir. Nous avons tous trois l'impression qu'il n'y a aucune passion révolutionnaire parmi cette masse de peuple, et que, si l'on avait fait appel aux honnêtes gens, il eût été très facile de résister à l'établissement d'une Commune

rouge à Paris. Nous nous séparons sur la place du Châtelet. En passant devant le Louvre, l'idée me vient que, si le signal de la résistance peut venir de quelque part, il devrait être donné par l'état-major du gouvernement de Paris. Je m'y rends, et je trouve, sur le perron, le général Schmitz, entouré de beaucoup d'officiers et adressant des remontrances à un chef de bataillon ou capitaine de la garde mobile, qui n'aurait pas bien exécuté ses ordres. Je m'informe si l'on a pris des mesures pour dégager l'Hôtel de Ville. Je témoigne mon étonnement de ne pas voir des forces armées autour de l'hôtel du gouverneur. Je demande si l'on a songé à préserver de toute invasion l'Imprimerie nationale et le *Journal officiel*. Je reproche à haute voix, à très haute voix, à toutes les personnes qui sont là, portant des uniformes militaires, de ne pas connaître la force des moyens dont ils pourraient disposer. Il suffirait de faire battre le rappel sur la rive gauche de la Seine; tous les gardes nationaux de ces bataillons, qui sont excellens, accourraient en masse, et l'on pourrait avec eux dégager aisément l'Hôtel de Ville. J'ai beau insister; on ne me répond pas. Le général Schmitz rentre dans les appartemens intérieurs de l'hôtel, et quelques officiers plus jeunes, que je ne connais pas, me disent en haussant les épaules : « Vous le voyez, il n'y a rien à faire ici. » Je sors, le cœur navré. En passant à l'hôtel du ministère des Affaires étrangères, pour tâcher de parler à Jules Favre, j'apprends qu'il est à l'Hôtel de Ville, et qu'on l'y croit prisonnier. Je passe au ministère de la Guerre. On n'y a pas davantage de nouvelles de M. Leflô. On le croit également au pouvoir des insurgés. Il est arrivé à M. Beugnot, officier d'ordonnance, l'ordre de ne pas faire marcher la troupe. Il est sept heures : je rentre, de plus en plus consterné, à la maison, où je trouve mon fils, qui est venu de Belleville dîner avec nous. Il me raconte qu'il a, le matin, vers une heure, rencontré Flourens se dirigeant avec son bataillon sur l'Hôtel de Ville, qu'il était en voiture, a fait fouetter le cheval pour courir tout droit à l'hôtel du gouverneur de Paris, et avertir le général Schmitz, et qu'il l'a trouvé fort indécis et tout perplexe. Le général Schmitz, au lieu de donner lui-même ses ordres, l'a prié de passer à l'état-major de la garde nationale, à la place Vendôme, afin d'avertir ces messieurs. A la place Vendôme, mon fils a trouvé les esprits tout aussi troublés. Ces messieurs avaient déjà été avertis. Ils ont donné l'ordre de faire battre le rappel, pour réunir quelques

bataillons de la garde nationale et prient mon fils de retourner à l'hôtel du gouverneur de Paris, annoncer au général Schmitz qu'on lui a déjà envoyé un bataillon de mobiles pour le garder. Mon fils a trouvé ce bataillon qui entrait dans la cour en même temps que lui. Le général Schmitz ne lui a pas semblé disposé à sortir de son indécision.

Après que mon fils m'a eu communiqué ses impressions, qui sont tout à fait conformes aux miennes, je prends la résolution de faire tout ce qui dépendra de moi pour provoquer un mouvement de la garde nationale, de la garde mobile et de l'armée sur l'Hôtel de Ville. Mais, comment s'y prendre, et à qui s'adresser pour avoir les ordres qui mettront tout en train? Je vais d'abord avec mon fils (il était sept heures et demie ou huit heures), au ministère de la Guerre. On m'y confirme l'absence du ministre qu'on croit toujours prisonnier à l'Hôtel de Ville. Je demande à l'officier d'ordonnance (M. Beugnot) s'il a des ordres. Il me répète qu'il vient de recevoir par le télégraphe (il ne sait de qui) celui de ne pas faire marcher les troupes. Je lui demande à qui l'on pourrait s'adresser pour faire marcher le général Ducrot sur l'Hôtel de Ville. Il me dit : « Je ne vois que Schmitz qui puisse prendre cela sur lui; mais je doute beaucoup qu'il le veuille. » Tandis que nous sortons de son cabinet, M. Beugnot annonce à mon fils que Picard a trouvé moyen de s'échapper de l'Hôtel de Ville, et qu'il est au ministère des Finances. Nous courons rue de Rivoli. Les portes en sont fermées, et des gardes nationaux occupent l'intérieur de l'hôtel. Je monte avec mon fils au cabinet; nous y trouvons pas mal de monde accouru dans les mêmes intentions que nous, et, entre autres, un certain nombre d'officiers de marine. M. Picard sort de son cabinet. Quelques mots, que nous échangeons à la hâte, nous suffisent pour nous entendre. Il a déjà fait ce que j'allais lui demander de faire : il a ordonné de battre le rappel; il a envoyé des troupes à l'Imprimerie nationale et au *Journal officiel;* il a fait prévenir le général Ducrot. Il me prie instamment d'aller à l'état-major du gouvernement de Paris. C'est là qu'il faut agir; c'est sur le général Schmitz qu'il faut peser, « car nous ne sommes pas bien sûrs de sa... de sa... de sa perspicacité. » Je donne une poignée de main à Picard, et je cours à l'hôtel du gouvernement de Paris. Nous entrons tout de go, mon fils et moi, dans les appartemens du général Trochu, qui sont remplis

de toutes sortes de gens, de militaires surtout, et des officiers de son état-major. Je m'adresse d'une voix assez forte aux personnes qui sont présentes; je m'élève contre l'inertie dans laquelle on demeure. J'assure (hélas! sans trop le savoir) que la garde nationale est prête à marcher; mais j'ajoute que la garde nationale ne suffira pas, que la garde mobile n'est pas assez, qu'il faut de la troupe et les canons du général Ducrot, si cela est nécessaire, afin d'enfoncer les portes de l'Hôtel de Ville et de délivrer le général Trochu; que c'est une honte, si l'on n'en vient à bout, « car il n'y a pas exemple d'un état-major se laissant enlever son chef par une bande de voyous. » Pendant que je pérorais ainsi, j'avais en face de moi un général en uniforme, auquel s'adressaient plus particulièrement mes paroles. Quel n'est pas mon étonnement de voir que c'est le général Trochu lui-même! Il avait, en effet, été enlevé d'entre les mains des insurgés et venait à l'instant d'être ramené à son hôtel par le bataillon des mobiles bretons. A mon premier étonnement en succède un second, celui d'entendre le général Trochu entrer dans de longues explications et prendre, ou peu s'en faut, la défense des insurgés auxquels il venait à peine d'échapper : « Il ne fallait pas s'y méprendre. Ce n'avait pas été un sentiment mauvais qui les avait conduits à l'Hôtel de Ville. C'était plutôt l'explosion de la grande douleur patriotique qu'ils avaient ressentie en apprenant la chute de Metz. Dans les masses populaires, tous les sentimens violens prennent naturellement, à Paris surtout, la forme révolutionnaire. De la méchanceté, des intentions coupables et sanguinaires, il n'en avait pas vu la moindre trace dans les paroles des hommes exaltés qui l'avaient retenu prisonnier. Il fallait, avant tout, prendre garde d'exaspérer les passions de ces gens-là, en paraissant les traiter comme s'ils étaient des scélérats. Il n'y avait donc pas lieu de faire marcher l'armée contre eux; l'emploi de la garde mobile avait peut-être lui-même quelques inconvéniens; il valait mieux ne recourir qu'à la garde nationale. » J'avoue que ces paroles étaient loin de me convaincre. Elles n'étaient pas plus goûtées, à ce qu'il m'a semblé, par les personnes présentes. J'ai entendu un général de très grande taille, ayant la figure très mâle, et que je suppose être le général Ducrot, s'écrier : « Si l'on ne fait pas fusiller ces gaillards-là, dans les vingt-quatre heures, c'est de la faiblesse et de la lâcheté. » Telle ne paraissait pas être la disposition du gé-

néral Trochu. Il a recommencé de plus belle à développer son thème, à raconter comment les choses s'étaient passées à l'Hôtel de Ville, excusant toujours les meneurs du mouvement insurrectionnel. Quant à des résolutions, je n'en voyais prendre aucune. Mon fils avait été écarté de moi par la foule qui remplissait de plus en plus le salon : je n'avais personne pour me seconder, et qui pût me mettre au fait de ce qui se passait ; j'allais prendre la porte et m'en aller, me sentant inutile, lorsque, dans la cour, j'ai rencontré M. Roger du Nord. Je suis alors rentré avec lui. Roger était dans les mêmes sentimens que moi ; il arrivait pour tâcher d'arracher des ordres au général Trochu, et comme il est colonel de l'état-major de la garde nationale, il avait caractère pour cela ; je me suis attaché à ses pas. Nous nous sommes vite entendus. « Restez ici, je vous prie, m'a-t-il dit ; n'en bougez pas ; tâchez de remettre la tête à ces gens-là. » Pendant que Trochu continuait à pérorer, Roger a ramassé, de droite à gauche, des officiers de l'état-major de bonne volonté. J'ai de nouveau insisté pour qu'on fît battre le rappel partout où l'on croyait avoir des bataillons bien disposés. J'ai donné les numéros de ceux de la rive gauche qui passent pour les meilleurs. Gaston de Béarn (1) en a pris note, et j'ai su plus tard, par mon fils, qu'il était parti avec lui pour aller à l'état-major de la place Vendôme donner les instructions nécessaires. Roger du Nord, qui avait reçu une sorte de délégation tacite du général Trochu et des officiers d'état-major présens, est entré dans un bureau pour expédier des ordres semblables. L'impulsion était maintenant donnée et, ne retrouvant plus mon fils, il m'a semblé que ma présence n'était plus nécessaire ; je ne voulus interroger personne, chacun ayant autre chose à faire qu'à me répondre, et je me suis retiré, persuadé que tous les membres du gouvernement de la Défense nationale avaient recouvré leur liberté, ainsi que le général Trochu, et qu'il ne s'agissait plus que de prendre matériellement possession de l'Hôtel de Ville contre les insurgés

Mardi, 1er novembre 1870.

Cette nuit, mon portier est venu me réveiller en m'annonçant qu'on battait le rappel. Je me suis rendu place Bourbon. Nous

(1) Officier d'ordonnance à la place de Paris.

nous sommes trouvés une dizaine de gardes. Points d'officiers. Après une heure d'attente, j'ai été chez M. de Narcillac avec une personne de la compagnie. Déjà le lieutenant que j'avais été réveiller m'avait assuré que l'on n'avait point battu pour notre bataillon. M. de Narcillac me l'a de même affirmé. Un officier, qu'il avait envoyé à la place, lui a de nouveau répété qu'on lui avait positivement dit que le 15e bataillon n'était pas commandé et qu'on le laissait reposer. J'ai appris par M. de Narcillac qu'il ne faisait que de rentrer de l'Hôtel de Ville. C'étaient ses hommes qui, avec le 17e et le 106e, avaient pénétré des premiers dans la cour de l'hôtel et arrêté Blanqui et Tibaldi; mais tous deux lui avaient échappé à la suite d'une bagarre occasionnée par la décharge d'un revolver. Le 15e bataillon avait ensuite reçu, vers les neuf heures, l'ordre de se retirer. M. de Narcillac croyait donc que tout était fini, et, tout au plus, demandait-on de nouveaux bataillons pour garder la place de l'Hôtel de Ville et s'opposer à un retour des insurgés; je l'ai cru comme lui. Cependant un vague instinct m'avertissait qu'il eût mieux valu s'en assurer sur place. J'ai demandé si quelque garde national de la compagnie voulait venir avec moi : personne ne s'en souciait; et comme, avec ma difficulté d'entendre et de répondre au « Qui-vive! » il eût été trop hasardeux de me rendre, seul et armé, de la place Bourbon à la place de l'Hôtel de Ville, je suis rentré me coucher.

J'ai appris vers neuf heures et demie par les journaux, en me rendant au poste des Affaires étrangères, où j'étais de garde, que les membres du gouvernement de la Défense nationale n'ont été définitivement délivrés qu'à trois heures du matin.

J'entends les hommes de ma compagnie se plaindre qu'on n'eût pas arrêté Flourens, Blanqui, Pyat et tous les factieux qui se sont portés à l'Hôtel de Ville. En arrivant au poste des Affaires étrangères, notre compagnie en trouve les portes fermées. Nous apprenons que les membres du gouvernement de la Défense nationale y sont réunis pour délibérer. Leurs voitures sont dans la cour. M. de Bonnechose vient, de la part de notre commandant, M. de Narcillac, me demander de tâcher de lui faire donner des ordres pour occuper le ministère des Affaires étrangères, avec son bataillon, car, dit-il, avec beaucoup de raison, il ne peut répondre de la sûreté des membres du gouvernement avec dix-huit hommes qui sont de garde au poste.

M. de Bonnechose me fait également remarquer qu'il serait indispensable d'envoyer de la garde nationale à la mairie du VIIe arrondissement; car le maire et son entourage sont des hommes fort exaltés, et capables de faire voter, ce matin, la constitution de la Commune de Paris, suivant la promesse qui en a été faite hier aux insurgés. Ces avertissemens me semblent utiles à faire parvenir aux membres du gouvernement. Je monte donc au premier étage de l'hôtel du ministre.

Les membres du gouvernement de la Défense nationale siègent dans le salon qu'occupait hier M. Thiers. Il y a plusieurs personnes dans la pièce qui précède, entre autres MM. Calmon, Henri Didier, Hervé et le prince Bibesco, officier d'ordonnance du général Trochu. Je m'adresse à M. Bibesco, qui témoigne quelque hésitation et ne paraît pas se soucier d'aller prendre les ordres de son général. M. Pelletan, M. Hérold sortent de la chambre où l'on délibère. Je les entretiens de la demande faite par le commandant du 15e bataillon, de recevoir des ordres pour protéger l'hôtel du ministère où siège présentement le gouvernement, et la mairie du VIIe arrondissement, qui peut devenir un centre d'action pour les hommes de désordre de nos quartiers. Point de réponse. Après s'être laissé prendre hier comme dans une souricière, à l'Hôtel de Ville, ces messieurs trouvent simple de n'ordonner, ce matin, aucune mesure pour leur sûreté personnelle et contre le retour des scènes qui ont épouvanté tout Paris. Il semble qu'on leur soit incommode en montrant plus de prévoyance qu'eux. Le général Trochu sort, à plusieurs reprises, de la salle où le gouvernement délibère. Soit qu'il ne me reconnaisse point, à cause de ma tenue de garde national, soit qu'il ne lui convienne pas de me reconnaître, il cause avec plusieurs autres personnes et ne me donne pas signe de vie. De mon côté, je me garde bien de m'imposer à son attention ; notre commandant, M. de Narcillac, étant entré dans le salon à peu près en ce moment, je l'ai mené à M. Bibesco et je lui ai dit : « Voici l'aide de camp du général Trochu, et voilà le général ; tâchez de vous faire donner des ordres. » M. de Narcillac, s'étant approché du général, a été autorisé par lui à faire occuper la cour du ministère des Affaires étrangères par son bataillon tout entier, et le 17e a reçu l'ordre d'envoyer plusieurs compagnies à la mairie du VIIe arrondissement.

Je suis encore resté quelque temps dans la salle d'attente.

J'ai appris, par M. Hérold et par un jeune secrétaire de M Picard, que l'on délibérait sur la question de savoir si l'on ferait ou si l'on ne ferait pas les élections municipales à Paris. A midi, on nous dit que l'on était arrivé à cette conclusion : de faire voter, par *oui* ou par *non*, la population de Paris, sur la question de savoir si elle entendait faire maintenant ou plus tard les élections municipales. Je n'ai pu m'empêcher de hausser les épaules, et de dire aux personnes présentes que cette décision serait, non seulement une preuve inconcevable de faiblesse, mais qu'elle était aussi dangereuse que grotesque. C'était jouer à la fois le jeu des communards et celui des Prussiens. Je me suis retiré, désolé de tant d'impéritie de la part de ceux qui nous gouvernent. A deux heures, on a donné lecture, dans la cour du ministère où étaient réunis les gardes nationaux de mon bataillon, d'une proclamation ainsi conçue :

« L'affiche publiée hier, pendant que les membres du gouvernement étaient gardés à vue, annonce des élections matériellement impossibles pour aujourd'hui, et sur l'opportunité desquelles le gouvernement veut connaître l'opinion de la majorité des citoyens. En conséquence, il est interdit aux maires, sous leur responsabilité, d'ouvrir le scrutin. La population de Paris votera jeudi prochain, par *oui* ou par *non*, sur la question de savoir si l'élection de la municipalité et du gouvernement aura lieu à bref délai. Jusqu'après le vote, le gouvernement conserve le pouvoir, et maintiendra l'ordre avec énergie. »

Cette proclamation a été bien accueillie dans nos rangs, mais surtout à cause de la dernière phrase sur l'ordre. Il est pourtant impossible qu'on ne s'aperçoive pas plus tard combien il est absurde d'aller consulter une population sur la question de savoir si elle veut, *oui* ou *non*, qu'on la consulte à plus ou moins bref délai sur une question qui agite si profondément les passions. Cela est tout simplement ridicule. Il y a une autre énormité dans cette proclamation : celle de confondre dans un même vote deux choses aussi différentes que l'élection d'une municipalité pour Paris, et le choix d'un gouvernement pour la France. Cette confusion ne peut tarder à choquer les bons esprits. Que penseront de tout cela les départemens ? Quoi qu'il en soit, je suis obligé de convenir que, parmi les gardes nationaux de mon bataillon, la proclamation du gouvernement n'a pas mal réussi.

Les renseignemens qui m'arrivent, sur ce qui s'est passé pen-

dant la nuit d'hier à l'Hôtel de Ville, m'expliquent très bien pourquoi le gouvernement de la Défense nationale n'a pas fait arrêter les fauteurs de l'insurrection, lorsqu'il s'est enfin trouvé le plus fort; pourquoi Trochu tenait, après sa délivrance, le langage qui m'a tant choqué, et pourquoi ces messieurs étaient encore si indécis et si mous ce matin. La vérité est qu'Étienne Arago et les vingt maires de Paris, réunis à l'Hôtel de Ville, MM. Dorian, Rochefort et bien d'autres, ont plus ou moins pactisé avec les hommes qui demandaient des élections immédiates pour la municipalité de Paris. Le général Trochu, une fois délivré par les bataillons de la garde nationale, n'a plus songé qu'à libérer également et sans coup férir les autres membres du gouvernement restés au pouvoir des émeutiers. D'un côté, les mobiles bretons, qui avaient pénétré par un souterrain dans l'Hôtel de Ville, menaçaient de faire usage de leurs armes contre les émeutiers ; ils étaient appuyés au dehors par de nombreux bataillons de la garde nationale de Paris, qui occupaient la place, ayant M. J. Ferry à leur tête, tandis que dans d'autres pièces de l'Hôtel de Ville, les tirailleurs de Flourens gardaient encore prisonniers MM. Jules Favre, Simon, Tamisier et Leflô. Alors on est entré en pourparlers et l'on a transigé ! M. Ferry a promis de laisser MM. Flourens, Blanqui, Pyat et consorts sortir sains et saufs de l'Hôtel de Ville, à la condition que les tirailleurs de Flourens relâcheraient de leur côté MM. Jules Favre, Simon, Tamisier et Leflô. Je trouve cela naturel. Évidemment, il valait beaucoup mieux préserver la vie de ces messieurs que de s'assurer de quelques misérables sur lesquels on pourra toujours remettre la main, le jour où l'on en aura le courage ; mais il eût été plus franc et plus digne d'avouer ingénument ce compromis, que de nous faire, comme le général Trochu, de belles phrases sur l'innocence et le patriotisme des misérables qui se sont, à ce moment, emparés de l'Hôtel de Ville. A ce jeu-là, on ne trompe personne et l'on se discrédite. Il y a, je le crains, du Lamartine dans M. Trochu, et ces messieurs de la République de 1870 me semblent reprendre à peu près les erremens de leurs prédécesseurs de 1848 ; ils se laissent, à grand'peine, sauver par les hommes d'ordre ; puis, une fois sauvés, ils ne songent plus qu'à rentrer en grâce avec les exaltés du parti, et à leur sacrifier, pour cela, ceux-là mêmes qui les ont tirés du péril. La préoccupation principale des membres du gouvernement de la Défense

nationale, pendant qu'ils délibéraient ce matin au ministère des Affaires étrangères, était de rester unanimes ; et, comme il arrive toujours en pareil cas, la majorité raisonnable n'a pas manqué de s'incliner devant les exigences d'une minorité turbulente. Cette fois encore, ils ont voulu couvrir M. Dorian, M. Arago, M. Rochefort, et les vingt maires de Paris ; c'est pourquoi ils ont rédigé la proclamation qui a paru cet après-midi.

Mercredi, 2 novembre.

La nuit a porté conseil. Une note insérée ce matin au *Journal officiel* modifie considérablement l'état des choses. Le gouvernement de la Défense nationale demande aux habitans de Paris, et à tous les citoyens français enfermés dans ses murs, de répondre demain jeudi, par *oui* ou par *non*, à la question de savoir s'il possède encore leur confiance. La même note annonce que les élections municipales, c'est-à-dire celles des maires et des adjoints des différens arrondissemens de Paris, auront lieu samedi prochain. Cette note a le mérite d'être claire et de ne pas confondre deux choses aussi différentes que le choix d'un gouvernement pour la France, et celui d'une municipalité pour la ville de Paris. A mon sens, il est fâcheux de nous faire tant voter, lorsqu'il vaudrait mieux nous faire nous battre un peu plus contre les Prussiens. En outre, il est à craindre que le choix des maires et des adjoints ne devienne une occasion de division entre les habitans de Paris, qu'il y a tant d'intérêt à tenir unis contre l'ennemi. Quant à faire consacrer à nouveau son pouvoir, par la voie plébiscitaire, le gouvernement n'en avait pas besoin. Les événemens d'avant-hier lui avaient donné toute l'autorité et toute la force nécessaire, s'il avait su en user. J'estime qu'il a tort de se mettre lui-même en question. Somme toute, il aura une très grande majorité au scrutin de demain. Puisse-t-il, du moins, y puiser quelque fixité dans ses desseins et un peu d'énergie ! C'est ce qui lui a manqué le plus jusqu'à présent.

HAUSSONVILLE.

L'ISOLÉE

PREMIÈRE PARTIE

I. — LE SOIR DE JUIN

— Ma sœur Pascale, vous avez les yeux rouges.

— Pas d'avoir pleuré... C'est l'air qui est vif, ce soir.

— Oui, et puis la fatigue de la classe, n'est-ce pas? Vous vous tuerez, sœur Pascale!

Une voix jeune, inégale, avec des trous creusés par la fatigue, répondit :

— Elles sont si gentilles, mes petites!... Et, au bout de huit jours, aucune ne penserait plus à moi..., ni peut-être personne au monde.

Et elle riait.

Un murmure de mots prononcés à peine, avec des hochemens de tête, et qu'on sentait avoir été dits souvent, enveloppa de tendresse sœur Pascale : « Enfant!... Quand serez-vous raisonnable? Vous voulez vous faire dire qu'on vous aime... Croirait-on qu'elle vient d'avoir vingt-trois ans aujourd'hui?... Aujourd'hui même, 16 juin 1902. Vous le voyez, tout le monde sait votre âge. »

Un contentement d'être ensemble, d'être au calme, de s'aimer les unes les autres, leur vint à toutes. Et celle qui avait l'autorité, levant les yeux au delà de la cour, vers les maisons distantes et leur bordure de ciel, dit :

— Il fait bon respirer. Comme on calomnie notre air lyonnais! Ça sent la campagne, vous ne trouvez pas?

Dans le silence de quelques secondes, tous les yeux se levèrent, les poitrines lasses ou malades aspirèrent la joie de l'été, que la ville n'avait pas toute bue et détruite. Et il y eut plusieurs de ces âmes, adoratrices et reconnaissantes pour le reste du monde, qui remercièrent secrètement.

Elles étaient cinq femmes, cinq religieuses, en costume gros bleu, voile noir et guimpe blanche, dans le préau de l'école, allée cimentée, protégée par un toit, et qui s'étendait, derrière la maison, tout le long de la cour de récréation. Elles réservaient « pour la communauté » cet étroit espace, et leur coutume était de s'y réunir et de s'y promener aux heures de liberté, lors même, comme à présent, que les élèves avaient quitté l'école. Elles s'y trouvaient mieux groupées, en même temps que mieux abritées contre la curiosité des voisins, car l'aile gauche du bâtiment s'enfonçait un peu vers le levant. Cinq femmes : une seule pouvait être dite une vieille femme. Elle s'appelait sœur Justine et, depuis vingt-cinq ans, faisait fonction de supérieure : créature toute d'action, replète et tassée sur ses hanches, qui avait le visage rond, un bon nez rond, le teint pâle à cause de l'habituelle privation d'air qu'elle subissait, les yeux bruns, pleins de vie et de gaîté, tout droits et dont les paupières, capables seulement de s'ouvrir et de se fermer, mais inexpertes aux artifices, ne nuançaient jamais le regard. Des poils blancs et drus, piqués au-dessus de sa bouche, d'autres qui frisaient, sous le menton, des rides peu nombreuses et enfoncées dans la chair, une mèche de cheveux d'argent qui dépassait parfois le bandeau posé de travers, disaient qu'elle avait près de soixante ans.

Sœur Justine, si elle était demeurée dans son pays, chez ses parens, journaliers de la campagne de Colmar, eût été ce que les paysans nomment une « marraine, » une ménagère maîtresse chez elle et quelquefois chez ses voisins, bienfaisante et redoutée. A vingt ans, elle était entrée dans la congrégation de Sainte-Hildegarde, dont la maison mère est à Clermont-Ferrand, et, depuis lors, elle n'était retournée qu'une fois en Alsace, à la veille de la guerre de 1870. Le sang militaire et gardien de frontière de sa race se reconnaissait en elle. Prompte à se décider, parlant net, ne revenant jamais sur un ordre, douée de clarté, de repartie, de courage plus que le commun des hommes, elle n'avait cessé d'être la conseillère et l'appui d'une foule qui

changeait incessamment autour d'elle. Enfans, parens, pauvres qui passent, les souffrances et les faiblesses de tout ordre, et les plus secrètes comme les autres, avaient confiance dans sa force, devinant sa tendresse pour le menu peuple, qui se reconnaissait et se sentait en elle respectable. Quand ils ne savaient plus que faire : « Allons trouver sœur Justine, » disaient-ils. Ils la trouvaient toujours prête à partir s'il le fallait, plus attentive au remède que curieuse du mal, jamais déconcertée, ni abandonnée inutilement à l'émotion. Dans sa robe de laine gros bleu, dont elle relevait les manches sur les bras, comme une travailleuse de la glèbe, dans sa guimpe blanche et son voile noir, elle eût fait volontiers le tour du monde. Elle faisait seulement, chaque jour, le tour des classes de son école et de quelques îlots de maisons voisines. Elle instruisait les grandes élèves, celles de dernière année. Parmi les sœurs, elle était également la confidente, le soutien, l'abri. Dans le quartier, on l'appelait un peu partout, sans la connaître, à la place de la Providence qu'on n'appelait pas. Et à ce rude métier, elle ne paraissait pas s'user, toujours calme, alerte, roulant sur ses courtes jambes. « Ne jamais être à soi, disait-elle, c'est le plus sûr pour ne pas s'ennuyer. »

La plus âgée des sœurs, après elle, n'avait pas quarante ans. Ceux qui la voyaient de loin, ou rapidement, pouvaient même la croire beaucoup plus jeune. Mince et longue, presque sans rides, les yeux souvent baissés, le nez droit, les lèvres fines et bleues à force d'être pâles, elle avait, dans l'attitude et dans la physionomie, quelque chose de fier, de virginal et d'austère. Elle ressemblait, avec la vérité et la vie en plus, à ces martyres anciennes, peintes sur les vitraux, rigides, la main appuyée sur une épée, symbole de leur honneur, de leur force et de leur mort. Quand elle regardait quelqu'un, même une enfant, cette impression ne s'effaçait pas, au contraire. Les yeux de sœur Danielle, très noirs sous des sourcils d'une ligne admirable, exprimaient une âme défiante de soi, tenue en bride et si sévère pour elle-même qu'on la croyait sévère pour les autres. C'était une domptée, une volonté toujours peureuse malgré l'expérience, une vierge sage préoccupée du vent qui souffle sur les lampes. Cette femme, dans sa physionomie presque tragique, portait la trace de ce qu'il en coûte à certaines âmes pour mater la nature et la tenir serve. Elle avait un cœur ardent, dont l'enthou-

siasme se reconnaissait à la promptitude de l'obéissance. On la sentait capable d'héroïsme et préoccupée quelquefois de ne point le laisser voir. La supérieure lui avait confié la seconde classe et les comptes de la communauté. Elle aurait pu lui demander de faire la cuisine, ou le blanchissage, ou de visiter les pauvres. Elle l'emmenait avec elle, à Noël, quand il fallait aller présenter les vœux des sœurs de Sainte-Hildegarde au cardinal archevêque de Lyon et à l'abbé Le Suet, « Monsieur le supérieur. » Comme elle s'acquittait, avec scrupule, de ses moindres devoirs, sœur Danielle n'échappait pas à l'admiration de ses compagnes, témoins avertis et tendres. Mais elle se contraignait, pour ne pas être trop aimée, à cause de l'orgueil qui peut en venir. Même dans l'intimité fraternelle, même dans les conversations des soirs d'été ou d'automne, dans la cour ou dans le préau, elle ne se départait point de sa réserve, interrogeant rarement, répondant ce qui suffisait, souriant à peine. Quand elle était seule, ce qui signifiait seule avec Dieu, cette âme fermée s'ouvrait, et l'ardente flamme s'échappait et montait, et elle jetait à Dieu, au monde visible et au monde invisible, aux âmes de ses enfans adoptives, aux misères qu'elle savait et à celles qu'elle ignorait, dans la prière et dans les larmes, cet amour jalousement caché. Ce n'était cependant qu'une fille de pauvres, née dans une famille de laboureurs, dans cette âpre Corrèze, où le soleil du Midi chauffe déjà rudement la terre, sous le couvert des châtaigniers. Sur la porte de sa cellule, elle avait écrit, à l'intérieur, cette devise : « *Libenter et fortiter.* » Elle savait, comme ses sœurs, un peu de latin, à cause de l'office qu'elle récitait chaque jour.

Paysanne aussi la petite sœur Léonide, mais d'une autre province. Elle était fille de la campagne lyonnaise, du pays de Lozanne, où, sur les collines vêtues de vignes, de gros villages, çà et là, ouvrent largement leurs toits de tuile, comme un amas de coquilles vides. Elle avait labouré, sarclé, fauché, vendangé, mettant toute sa force et tout son esprit dans le travail des champs, et elle continuait, sous l'habit religieux, son rôle modeste et presque tout manuel, tourière et cuisinière de la communauté, chargée de l'entretien des lampes, du balayage des classes, et apprenant à lire, le dimanche, aux toutes petites élèves que les mères du quartier, pour être plus libres de courir les champs, les rues ou les bals, confiaient souvent aux sœurs

de Sainte-Hildegarde. On ne la voyait jamais oisive. Elle était petite, noiraude de visage avec deux taches de sang aux pommettes, « deux baisers du fourneau, » disait-elle, et, bien qu'elle n'eût pas trente ans, elle avait perdu toutes ses dents. Ses lèvres déformées et hâlées ne disaient guère que les mêmes mots : « Oui, ma sœur; bien volontiers, ma sœur; entrez donc, ma petite; entrez donc, madame, je cours prévenir ma sœur supérieure. » Toute simple, n'ayant peur de rien, obéissante par amour, effacée librement, elle aurait pu écrire sur sa porte : « *Ecce ancilla Domini.* » Elle ne l'avait pas fait, par humilité ou par oubli. Tout Lyon la connaissait. Les receveurs de tramways, — quelques-uns, — la prenaient par le bras, pour l'aider à monter quand elle arrivait, avec son filet chargé de pommes de terre et de carottes, du marché du quai Saint-Antoine. « Hisse, la petite mère! » disaient-ils. Elle répondait : « Non, la petite sœur! » Et ils riaient.

Les deux autres religieuses de l'école sortaient d'un milieu différent : sœur Edwige, née à Blois, fille d'un chef de station dans la campagne d'Indre-et-Loire, et sœur Pascale, fille d'un canut lyonnais. Elles avaient, l'une pour l'autre, une amitié vive, une préférence que la première s'efforçait de cacher, par charité, et que la seconde laissait voir, par faiblesse. On ne pouvait approcher sœur Edwige, la regarder, l'entendre, sans penser à cette chose sublime qu'exprime le mot miséricorde. L'universelle pitié habitait en elle. La bonté sans limite, inlassable, et qui ne fait point acception de personnes, rayonnait de son visage et de ses mains. Elle était dans la grâce de son geste, dans l'ovale pur de ses joues, dans ses yeux bleus, limpides, qui semblaient aimer, d'un amour d'admiration, de respect, de dévouement ou de pitié, toute créature sur laquelle ils se posaient; des yeux doux, incapables de dissimulation, de haine, ou seulement d'ironie; des yeux simples comme ceux d'une enfant qui aurait eu l'intelligence de la souffrance; des yeux si beaux, d'une tendresse si chaste et si large, que les sœurs avaient coutume de dire : « Les yeux de sœur Edwige donnent du bon Dieu. » Elle faisait la classe primaire : six ans, sept ans. Les petites adoraient leur maîtresse. Elles comprenaient cette maternité souriante d'une âme virginale. Elles n'étaient pas les seules. Les timides, les désespérés, les très vieux aussi, tous ceux qui, ayant besoin de protection, ont l'instinct de « la sauve, »

tous ceux-là, s'ils rencontraient par hasard sœur Edwige, venaient à elle dès que le rayon des yeux bleus avait touché leur cœur. Elle pleurait aisément. Elle avait l'air de récolter de l'amour, pour le Dieu de miséricorde qui transparaissait en elle. On aurait voulu lui dire : « Que votre main se lève sur nous, et nous serons guéris ! » Plusieurs avaient balbutié des mots qui signifiaient quelque chose de semblable. Mais son visage était devenu aussitôt sévère, et le charme qui la faisait aimer s'était évanoui. Et puis, elle sortait rarement, ayant beaucoup à faire dans l'école.

Sa distinction et sa jeunesse, autant que sa bonté, lui avaient gagné le cœur de la plus jeune des religieuses : sœur Pascale. Comme toutes celles qui sont nées dans le monde ouvrier, et qui sont intelligentes, sœur Pascale avait le goût des bonnes manières, un certain sens aristocratique, qui lui faisait discerner, dans la rue, dans une conversation, dans un dessin d'ornement, ce qu'il y avait d'élégant, de juste et de vraiment français. Elle se trompait peu. Et ce sentiment était mêlé chez elle de beaucoup d'envie, avant qu'elle fût entrée au couvent. Elle était jolie remarquablement dans « le monde, » non pas belle, mais jolie, avec ses cheveux d'un blond cendré mêlé de fauve, ses yeux blonds aussi, tout pleins d'or vif, et que toute parole avivait encore, qu'elle fût dite ou écoutée, son nez un peu court, ses joues fermes, où, quand elle riait, deux pommettes rondes se dessinaient, sa mâchoire un peu forte et ses lèvres très rouges, mobiles comme son regard et toujours mouillées. Elle était de ces pâles qui ont été fraîches, et qui le redeviennent subitement. Elle n'avait pas de teint, et il y avait toujours de l'ombre sous ses yeux. Elle riait volontiers. Sa taille était fine, flexible. Même sous la grosse robe de bure bleue, on devinait que sœur Pascale aimait à courir, et qu'elle aurait sauté à la corde, comme ses élèves, si elle avait été sans témoins. Il y avait de l'enfant chez elle, et de l'enfant de la Croix-Rousse, insouciante du lendemain comme ceux qui n'ont rien de la veille, gaie, point embarrassée, ardente, préservée par l'exemple d'une famille exceptionnelle et croyante comme les pierres de la cité « mariale. » Pour être entrée au couvent, elle n'en avait pas moins gardé son franc parler, sa vivacité, son extrême sensibilité. Elle ne pouvait voir couler le sang, ni soigner un abcès, ni entendre raconter une opération sans pâlir. On avait essayé, au noviciat, d'aguerrir

cette petite Lyonnaise contre cette « sensiblerie, » comme disaient ses compagnes : mais vainement. Elle éprouvait aussi une joie plus épanouie, et que plusieurs déclaraient excessive, devant une fleur, une belle lumière, un beau coucher de soleil, un bel enfant. Elle avait une affection plus forte pour celles de ses élèves qui étaient jolies ou bien habillées, ou du moins mieux que les autres. Et c'était une imperfection dont elle s'accusait. La franchise habitait cette âme qui cheminait vers la paix, mais qui ne l'avait pas, et ne la posséderait peut-être jamais entièrement. Les sœurs de l'école l'aimaient pour sa jeunesse, pour son esprit, sa grande sincérité, et aussi pour sa faiblesse et pour l'aide que leur demandait, naïvement et souvent, cette compagne de la route fraternelle.

Les cinq religieuses de Sainte-Hildegarde vivaient là, dans cette maison bruyante une grande partie du jour, silencieuse le soir. Toutes étaient surmenées ; toutes, sauf la plus vieille. La récitation quotidienne de l'office de la Sainte-Vierge, après la classe du soir, la méditation, les petites heures et la messe chaque matin, la surveillance des quelques élèves que les sœurs nourrissaient à midi, la correction des devoirs, pendant la récréation, après souper, puis, pour les deux plus âgées surtout, l'innombrable affaire et ministère d'un quartier pauvre, où les bonnes volontés sont sollicitées jusqu'à l'épuisement, remplissaient les jours, les semaines, les mois. Dans cette incessante occupation, dans ce perpétuel oubli d'elles-mêmes et dans cette pauvreté, elles jouissaient de la douceur, inconnue du monde, que donne le voisinage, même silencieux, d'êtres choisis, entièrement dignes d'amour, et dont toute l'énergie est commandée par la charité. Elles formaient un groupe plus uni qu'une famille ; et cependant elles étaient venues de régions différentes, de milieux dissemblables, et pour des raisons qui variaient aussi : sœur Justine poussée par l'ardeur de sa foi et le goût de l'action ; sœur Edwige par le zèle de la perfection et l'attrait de la mysticité ; sœur Léonide par humilité ; sœur Edwige par amour des pauvres ; sœur Pascale par défiance d'elle-même et pour être parmi les saintes.

Il y avait, entre elles, une liberté entière, et elles ne s'étonnaient pas de voir chacune parler selon son tempérament et suivre la préoccupation familière à son esprit.

En cette soirée de juin, elles revenaient d'assister au salut,

dans l'église de Saint-Pontique. Le chevet de l'église était à quelques pas de leur porte, sur la place plantée de deux rangs de platanes. Quand elles eurent regardé dans la direction de l'Orient, par-dessus le petit mur de la cour de récréation, comme faisait la supérieure, trois d'entre elles commencèrent aussitôt à se promener dans le préau ouvert, sœur Danielle et sœur Léonide encadrant la grosse sœur Justine. Les deux autres ne quittèrent pas tout de suite le spectacle qu'elles avaient sous les yeux, bien qu'il fût sans grande beauté. Sœur Edwige contemplait, de ses yeux tendres et pénétrés d'admiration, le bas du ciel, le haut des peupliers plantés le long du Rhône et qu'on apercevait entre les maisons éloignées, en avant, la grande ouverture qu'il y avait, à droite, dans ce paysage de faubourg, et par où la pensée peut s'échapper plus aisément ; elle sentait la douceur que l'adieu du soleil laisse un instant aux choses, même lourdes et communes, on ne sait quoi qui les pénètre et les rend transparentes et glorieuses. L'autre religieuse, la plus jeune, Pascale, s'amusait à observer, en tournant lentement la tête, depuis l'entaille de la rue qui coupait la ligne des maisons, à gauche, la dentelure des toits, et les façades trouées de fenêtres, où des silhouettes vagues et l'éclat des premières lampes rappelaient l'idée de la vie familiale. De tous les côtés, d'ailleurs, s'élevait le bourdonnement du travail finissant, composé, comme celui de la campagne, de mille cris et bruits : pas des hommes sur les pavés, conversations dans les chantiers voisins, coups de marteau plus espacés, sifflet d'une sirène donnant le signal du départ, heurts sonores de planches remuées au bord du Rhône, tout cela noyé et menu dans le prodigieux silence qui tombait de là-haut, et qui saisissait la ville, puissamment, par intervalles de plus en plus fréquens et longs. Sœur Pascale songeait à des choses passées, et à des enfans disséminées dans ces vastes espaces.

La nuit descendait, avec sa paix trompeuse, car le travail seul faisait relâche : ni la souffrance, ni la misère, ni la haine, ni le vice ne diminuaient. Seules, quelques âmes victorieuses et cachées avaient la paix.

— Vous pensez à cette chaude journée, ma sœur Pascale? demanda sœur Edwige. Il faisait intolérable dans ma classe, tantôt.

Elle ajouta, après un silence et avec une joie secrète dont elle tressaillit :

— Comme cela finit doucement!

Elle songeait, en disant cela, à la fin de sa jeunesse, ou de la vie.

— Non, répondit l'autre, je me rappelle mon père, qui cessait de pousser le battant du métier, à cette heure-ci.

— Pauvre petite! Depuis combien de jours l'avez-vous perdu?

— Quatre semaines. Il est mort le 16 mai.

La voix compatissante de sœur Edwige reprit hâtivement :

— Oh! je n'ai pas compté, mais pas un jour je n'ai manqué à ma promesse, vous savez, pas un jour : ce n'est que la date que j'avais oubliée.

Elle demeura un moment songeuse, et ses paupières s'abaissèrent, et leurs longs cils firent une ombre sur ses joues pâles.

— Chez nous, dit-elle, à l'heure où nous sommes, mon pauvre père était plus occupé qu'à aucun autre moment. Il était chef de station, comme vous savez, et, de sept heures à neuf heures, les trains se succédaient... Après neuf heures, par exemple, il avait un peu de bon temps, il lisait ou me faisait lire le journal tout haut... En été, nous nous promenions, tous deux, sur la route, jusqu'au train de dix heures vingt...

Derrière elles, entre elles, une voix connue, plus ferme, interrompit :

— A cette heure-ci, dans nos montagnes de Corrèze, les domestiques, et mon père aussi, allaient dormir; mais le vieux grand-père me gardait près de lui, et il épluchait des châtaignes sur le pas de la porte... Tout cela est loin!

Elle mit ses mains sur les épaules des deux sœurs, et ajouta tout bas : « Venez avec les autres, voulez-vous? »

Sœur Edwige et sœur Pascale, d'un même mouvement, se détournèrent, et se mirent à se promener avec les autres, marchant d'abord à reculons, jusqu'au mur de droite, puis tournèrent et continuèrent à marcher de même, faisant face à leur supérieure, à sœur Danielle et à la tourière, sœur Léonide.

L'allée était étroite, et ne permettait guère de marcher cinq de front.

— Nous causions, dit sœur Justine, des réponses qu'elles nous font. Nos enfans qui nous viennent de la laïque ne savent pas un mot de catéchisme ni d'histoire sainte. Celles qui nous

viennent directement de leur famille n'en savent souvent pas plus.

— Croiriez-vous, répondit en riant sœur Léonide, qu'une nouvelle, qui est entrée chez les petites voilà quinze jours, m'a répondu, ce matin : « Comment s'appelait le premier homme? — Adam. — Et la première femme? — Adèle — Qu'avait-elle fait? Quelle faute? — Oh! je sais, ma sœur : elle avait boulotté une pomme! »

Il y eut quelques sourires, mais seule la petite paysanne du Lyonnais, qui contait l'histoire, eut un vrai rire sonnant, qui traversa la cour et sauta par-dessus les murs.

— Ce n'est pas si mal répondu! fit sœur Justine... Si elles ne se trompaient que sur le nom de la première femme, le mal serait léger... Mais celles à qui l'on demande ce que c'est que Jésus-Christ, et qui répondent : « Je ne sais pas, » voilà les vraies pauvresses et la vraie faute.

— De qui? demanda une voix grave.

Deux ou trois voiles s'inclinèrent vers celle qui venait de parler. C'était sœur Danielle; il n'y eut pas de réponse; mais le nom de Jésus-Christ, semé dans ces terres vierges, levait en elles toutes, silencieusement. Il grandissait pendant qu'elles continuaient de parler ou d'écouter.

— Lætitia Bernier m'est arrivée ce matin avec un chapeau à plumes tout neuf, d'au moins...

Sœur Justine, peu au courant des modes, chercha un instant, puis, se souvenant d'une inscription lue sur la devanture d'une boutique :

— D'au moins 4 fr. 95, acheva-t-elle.

— Ce n'est pas cher pour un chapeau, dit sœur Léonide, qui connaissait tout.

— Trop pour elle, ma petite, car elle est dans la noire misère.

— Comme nous toutes, dit en souriant sœur Pascale. Si j'avais envie d'un chapeau de 4 fr. 95, je ne saurais pas où trouver le premier sou. Je les aimais, autrefois, les jolis chapeaux. Aujourd'hui, j'aime mieux mon voile.

— Est-ce que vous savez, sœur Léonide, reprit sœur Justine, que la cousine de Lætitia, Ursule Magre, est guérie tout à fait?

— Oui, notre sœur supérieure, même qu'elle m'a rencontrée hier, sans me reconnaître, place Bellecour.

— Elle ne vous a pas vue?

— Oh! que si! Pour une ancienne élève de Sainte-Hildegarde, ça n'est pas gentil. Mais maintenant qu'elle ne travaille plus à son atelier de lingerie...

— Elle n'est plus à son atelier!

— Non.

— Où est-elle?

— Pas à l'Armée du Salut non plus.

Sœur Léonide rougit. Elle rapportait souvent, de ses tournées en ville, des nouvelles qu'elle ne communiquait pas à ses compagnes, si ce n'est, comme à présent, par surprise, et avec le regret immédiat d'avoir trop parlé. Personne n'insista; il y eut quelques visages dont la physionomie tranquille se voila de pitié. Celui de sœur Edwige resta calme. Elle plongeait, dans le ciel où la nuit était presque faite, son regard émerveillé, elle remuait les lèvres, et on eût dit qu'elle priait en prenant comme grains de chapelet les étoiles.

Sœur Pascale, son mobile visage indigné et tragique, dit, ne relevant que le refus de saluer cette petite sœur Léonide, une ancienne amie :

— Quelle indignité!

La supérieure leva les yeux sur la fille du canut lyonnais.

— Oui, poursuivit celle-ci, une indignité! Ne pas saluer une bonne sœur qui vous a appris à lire, qu'on a vue pendant quatre ou cinq ans tous les jours, c'est une ingratitude que je ne comprends pas !

— Vous la verrez souvent, ma petite.

— Je ne m'y habituerai jamais... J'en ai souffert déjà... Tenez, quand je traverse la place, le matin, pour aller à l'église, je passe quelquefois près d'inconnus qui me regardent avec une haine furieuse.

— Eh! oui.

— Des hommes d'ici, comme moi; des enfans d'ouvriers, comme moi! Et moi je pense : « Savez-vous ce que je fais pour vous, misérables? Je fais des mères, des femmes, du bonheur, et vous ne m'aimez pas! »

La grosse sœur supérieure se mit à rire, en voyant, dans le crépuscule, le visage passionné de celle qui parlait.

— Il y a tant de raisons d'être ingrat, sœur Pascale, des mauvaises et des bonnes!

— Oh! des bonnes!

— Mais oui!

— Je ne le serai jamais vis-à-vis de vous, repartit la voix plus calme de sœur Pascale.

— J'espère bien.

— Nous ne sommes point méprisées pour nous-mêmes, dit la voix émouvante de sœur Edwige, et c'est le plus triste.

Comme elle parlait toujours sagement et saintement, quatre âmes attentives l'écoutaient.

La sœur se baissa pour écarter une balle de jeu oubliée sur le ciment du préau, et, souple, plus élancée que ses sœurs, reprenant la marche, elle continua, de cet air pénétré qui venait de sa parfaite sincérité :

— Porter son Jésus dans le monde; ne pas l'exposer à mourir en soi; l'élever comme un ostensoir, rarement; le laisser transparaître, à l'habitude, comme un amour...

Elle avait dit toute sa vie. Elle ajouta plus bas :

— Le reste ne dépend pas de nous, le reste n'existe pas.

Pendant un moment il ne s'éleva du préau, dans le bourdonnement atténué de la cité, que le bruit des bottines de feutre des promeneuses remuant le sable sur le ciment.

— Et vous, sœur Danielle, dit la supérieure, quelle est votre ambition, puisque sœur Edwige a dit la sienne?

La religieuse interrogée hésita, à cause de l'ennui que lui causait toute occasion de parler et de paraître, puis elle obéit :

— Je voudrais racheter des âmes, secrètement. Cela fait tant de bien, quand on souffre, de penser qu'on prend un peu de la souffrance des autres!

— Vous serez exaucée sûrement, dit la grosse voix rieuse de l'Alsacienne. Ce ne sont pas les épreuves qui nous ont manqué, ni qui nous manqueront. Et vous, sœur Léonide?

— Oh! moi, tout ce qu'on voudra, pourvu que je n'aie jamais à commander.

— Qui sait?

— Moi, je sais, puisque je ne suis pas capable de faire autre chose que ce que je fais.

— Et vous, sœur Pascale? Nous allons voir si elle mérite vraiment que nous l'aimions comme nous faisons.

— Je ne suis guère sainte, dit aussitôt la voix jeune et iné-

gale; et j'ai besoin de vous toutes pour le devenir : et c'est mon ambition.

Sœur Pascale les regarda l'une après l'autre, avec cette chaleur calme du regard qui ressemble à celle du premier matin.

— Mais j'ai besoin d'autre chose encore, ajouta-t-elle : de nos petites. Je les aime inégalement, voilà le malheur. Vous le savez bien. Mais dès que j'en vois une, même de celles que j'aime le moins, mon cœur se fond...

— C'est vrai, dit sœur Edwige, elles sont la vie qui monte, et la grâce divine qui passe.

Leurs mots demeuraient dans le cercle étroit qu'elles formaient en marchant.

Pendant qu'elles parlaient et qu'elles pensaient ainsi humblement et fraternellement, le quartier, la ville immense où elles étaient perdues, avait cessé le travail. Si elles avaient pu voir et entendre la vie d'une seule rue, tout près de leur école, quelles différences elles auraient aperçues, entre elles et « le monde! » Les ouvriers de chez Japomy, le tanneur, injuriaient un contremaître parce que celui-ci avait donné sans ménagement un ordre juste; des matrones, groupées au seuil des portes, calomniaient le patron et la patronne, selon leur habitude; la femme du patron refusait un mari pour sa fille, pour cette seule raison, qui lui semblait suffisante, qu'il était moins riche que ne l'était sa fille; des agens rudoyaient des errans et des déguenillés; des politiciens de quartier entretenaient, au cabaret, leur popularité, en prêchant la haine de « tous ceux qui se croient plus que nous; » des garçons bouchers, riches de leur paye nouvelle, roulaient en voiture découverte; un aumônier incompris, oublié dans une œuvre de paroisse pauvre, parlait sans respect de son archevêque. L'orgueil était et régnait partout, l'orgueil fratricide, premier vice du peuple et du monde, bien avant la volupté, bien avant le mensonge, ou la soif de l'or.

La dernière pâleur du ciel, au-dessus de la cour et de ses deux platanes, était morte; les lampes désignaient, les unes au-dessus des autres, les cuisines des maisons; les trouées sur le Rhône avaient été comblées par la brume; le halètement de la dernière machine en marche, dans les usines d'à côté, s'était dissipé avec le dernier jet de vapeur blanche. De grands courans d'air, venus du plateau des Dombes, glissaient comme des tor-

pilles dans l'atmosphère étouffante, et se répandaient çà et là en nappes froides. Deux des religieuses, sœur Pascale et sœur Edwige, croisèrent les bras sur leur poitrine, et enfouirent leurs mains dans les manches bleues. Les étoiles s'étaient avivées; c'était la saison et l'heure de leur floraison; elles formaient des grappes si pressées que le sable de la cour en recevait de menues étincelles, et qu'il y avait, sur les toits, comme du givre. Un coup de sonnette assourdi, à l'intérieur de l'école, fit sursauter sœur Léonide.

— Qui peut sonner? dit-elle.

— Vous le verrez bien, mon enfant, dit tranquillement la supérieure. Allez ouvrir.

La tourière cuisinière était déjà partie. On entendit vaguement un bruit de verrous tirés; puis elle revint, un peu gênée, à cause de l'infraction à la règle qu'elle avait dû commettre.

— Notre mère, c'est Ursule Magre, l'ancienne de l'école...

— Je sais bien, voyons! Nous venons de parler d'elle! Qu'est-ce qu'elle voulait?

— Vous voir.

— Vous lui avez dit que je la verrais demain?

— Non, notre mère, je l'ai fait entrer : il paraît que c'est pressé, elle avait l'air tout chose.

— Tout quoi?

— Drôle, non,... ému, avec sa grande perruque ébouriffée... Elle est au parloir, notre mère.

La vieille religieuse tapota deux fois la joue de la tourière...

— Ne pas savoir encore ouvrir la porte, à votre âge!

Ce fut tout le reproche. Elle quitta le groupe de la communauté qui continua la tranquille promenade, et la nuit n'entendit plus que quatre voix jeunes, qui parlaient sans éclat et riaient aisément.

Sœur Justine suivit le couloir qui tournait, traversa dans les ténèbres toute la maison, et, près de la porte d'entrée, pénétra, à gauche, dans la petite pièce sans autre meuble que des chaises, où elle recevait « les familles. » Sur la cheminée, une lampe à essence, — un globe de verre protégeant un petit canon de métal. — éclairait la salle. Et dans la lueur dansante reflétée par les quatre murs nus, une grande fille blonde, ferme de maintien, les paupières à demi fermées, ses cheveux magnifiques pyramidant sur sa tête, salua familièrement.

— Bonjour, ma mère!

Mais elle ne tendit pas la main; elle ne chercha pas à embrasser la vieille directrice de l'école dont elle avait été l'élève.

— J'ai une chose pressée à vous dire, continua Ursule Magre; et cela me coûte... Vous me promettez le secret?

— J'en porte plus gros que moi, des secrets, ma petite, la moitié de ceux du quartier. Tu peux y aller... Je vais t'aider... Voyons : il y a cinq ans que tu n'es pas revenue me voir;... il y a une raison :... tu as fauté, peut-être?

La grande fille blonde, dont les joues, le nez fort et relevé, le cou découvert étaient roses et transparens dans la lumière, se renversa un peu en arrière, leva les deux mains et les tint à distance de sa poitrine, les paumes en dehors, pour faire entendre : « Qu'est-ce que cela fait ici? » Puis elle dit :

— Il ne s'agit pas de moi, mais de votre école : elle va être fermée.

Sœur Justine l'empoigna par le bras, l'entraîna jusqu'au mur du fond, la força de s'asseoir sur une des chaises, en face de la petite lampe, s'assit près d'elle.

— Qu'est-ce que tu dis? Fermée? l'école?

Elle était plus blanche que sa guimpe, et ses rides, subitement s'étaient creusées.

— J'en suis sûre; l'ordre est donné de vous faire quitter l'école.

— Quand?

— De gré ou de force, dans cinq ou six jours.

— Un mois avant les vacances?

— Faut croire.

— Oh! mon Dieu! Et mes enfans, que vont-elles devenir?

— Justement, je viens vous prévenir.

La vieille femme se pencha en avant, se plia en deux, et Ursule Magre n'eut plus à côté d'elle qu'un gros paquet bleu et noir, d'où s'échappait une plainte : « Mon Dieu! mon Dieu! que c'est dur! »

Ursule Magre, que le voisinage des sanglots attendrissait, avait elle-même un petit pli d'émotion aux coins des lèvres. Elle respirait vite sous son corsage de percale mauve; elle observait, gênée, tantôt la vieille religieuse abattue par la nouvelle comme par une balle, tantôt le lumignon de la lampe qui se tordait et fumait dans le globe de verre.

Ce ne fut qu'une crise d'un moment. Sœur Justine se redressa, essuya ses yeux avec son voile, puis, saisissant les deux mains d'Ursule :

— Voyons, ma petite, il faut être pratique; il ne faut pas s'emballer dans le chagrin; c'est toute ma vie qui est en cause; mais tu ne peux pas être sûre; c'est un bruit qui court; nous n'avons pas eu besoin de demander une autorisation comme les écoles nouvelles; notre maison mère est autorisée...

La jeune fille fit un geste pour dire : « Est-ce que je sais ? »

— Il paraît que le gouvernement l'a dit : nous n'avions pas de demandes à faire. M. l'abbé Le Suet, notre supérieur, l'avait positivement lu.

— Je vous dis, moi, que vous allez être fermées.

— Mais nous existons depuis quarante ans ! Tu entends, quarante !

— Raison de plus.

— Comment le sais-tu ?

Sœur Justine abandonna les mains d'Ursule Magre. Cette fille avait l'air si sûre de ce qu'elle disait ! Les deux femmes se regardaient les yeux dans les yeux, la plus vieille cherchant à deviner si on la trompait, et la plus jeune, irritée de la défiance qu'elle lisait dans le regard de la supérieure et d'autant plus irritée qu'elle n'était pas sans éprouver une honte secrète, devant cette ancienne maîtresse d'école que la longue fréquentation des milieux populaires rendait clairvoyante. Ursule Magre avait trop d'orgueil pour avouer son embarras. Elle le domina, et, avec cette franchise hardie qu'elle avait toujours eue pour dire ses fautes, sans en demander pardon :

— Ce n'est pas possible, à nous autres, reprit-elle, de vivre comme vous faites... Je suis en ménage, vous comprenez?... Il est agent de police, et c'est lui qui m'envoie.

Sœur Justine ne manifesta aucune surprise; elle dit, d'un ton radouci :

— Pourquoi alors n'est-il pas venu à ta place ? La commission n'est pas belle.

— Parce que ça l'embête. Il n'aime pas les affaires. Ils ont vite peur, les hommes, vous savez, plus que nous. Et puis...

— Et puis ?

— Ce que je vous dis de sa part, c'est pour vous rendre service...

— Par exemple ! Et en quoi ? Est-ce qu'il peut empêcher le malheur ?

— Non.

— Alors ?

Ursule balança la tête, deux ou trois fois.

— Écoutez, ma mère, dit-elle en traînant sur les mots, je ne serais pas venue, si ça n'avait été que pour vous faire de la peine. On n'est pas méchante, on n'a pas mauvais souvenir de vous, et, si on n'est plus dévote...

— Tu ne l'as jamais été !

— Si on a oublié bien des choses, on a tout de même du regret de vous voir partir. Je vous aide en vous prévenant... Voici comment... Avez-vous l'intention de résister ?

Sœur Justine leva les épaules :

— Parbleu ! si je pouvais !

— Il ne faut pas.

— Tu dis ?

— Il m'a bien recommandé de vous dire qu'il ne faut pas résister. Puisque c'est la loi ! « Si elles nous forcent à venir en nombre, qu'il m'a dit ; si elles font de l'esclandre, je ne réponds de rien, et la maison mère de Clermont-Ferrand sera probablement fermée ; tandis que si elles s'en vont sans tapage, d'elles-mêmes, d'abord elles sauvent leur maison mère, et puis, qui sait ? à la rentrée prochaine, on permettra peut-être plus facilement d'enseigner à celles qui se séculariseront... Le gouvernement tiendra compte de leur bonne volonté... » Voilà ce qu'il m'a dit, ma mère.

Elle attendait une réponse. Elle n'en eut pas. Sœur Justine avait compris que la nouvelle était vraie. Elle regardait maintenant le mur d'en face ; ses genoux tremblaient sous la lourde robe ; elle voyait ses religieuses descendant les trois degrés de pierre de la place, et les enfans tout autour, en larmes, et les classes désertes, et les cellules pleines de poussière. Elle n'entendait pas. Ursule disait :

— Le mieux, d'après lui, serait de partir tout de suite, demain ou après-demain, sans prévenir, sans bruit... La maison mère...

Sœur Justine se leva. Son visage gardait ces plis de douleur que la nouvelle y avait creusés. Mais quelque chose encore, dans sa physionomie, se mêlait au chagrin : l'angoisse d'avoir à

décider elle-même la mort de l'école; le sentiment de sa charge qui voulait qu'elle organisât le supplice; l'appréhension de cette minute, toute prochaine, où elle dirait l'affreux secret aux quatre compagnes qui attendaient, ignorant tout.

— Qu'est-ce que je répondrai? demanda, hésitante, Ursule Magre. Qu'est-ce que vous ferez?

La vieille femme fit signe de la main : « Tais-toi! » Elle dit avec effort :

— Laisse-moi aller leur dire...

Elle traversa le petit parloir, et prit la lampe. Elle sanglotait en dedans, malgré elle, sous son voile rabattu. Ursule Magre la suivait. Elle eut envie de l'embrasser en souvenir d'autrefois. Mais elle n'osa plus. Elle descendit les marches, pendant que la religieuse, élevant la lampe du côté de la porte, détournait et cachait de l'autre côté son pauvre vieux visage en larmes.

La porte retomba. La main qui levait la lampe s'abaissa, et sœur Justine, sans témoin, dans l'ombre du couloir, dans le vent qui descendait, chaud, par la cage de l'escalier, pleura. Elle penchait la tête, et les larmes tombaient sur la pierre, incrustée de sable et usée par les pieds d'enfans. Elle, si forte, si bien exercée à contenir son cœur, elle ne pouvait reprendre sa maîtrise sur elle-même. Elle se sentait défaillir, et dut s'appuyer au mur.

Les sœurs, les chères collaboratrices innocentes, là, à quelques mètres plus loin,... leur paix encore profonde, leur joie, toute leur vie qu'elle allait briser... Un éclat de voix fraîche, — elle reconnut sœur Edwige, — vint, du dehors, jusqu'en ce lieu où la vieille femme souffrait son agonie et par avance celle des autres. Fut-ce le contact de la vie qui passait, ou une grâce directe et subite? Sœur Justine posa la lampe dans une niche du couloir, à la place accoutumée, souffla la flamme, et, à tâtons comme elle était venue, atteignit la porte qui ouvrait sur le préau.

Dans la nuit calme et traversée de souffles, les quatre sœurs continuaient de se promener. Elles y trouvaient le plaisir du repos et celui de l'obéissance. Rien n'avait troublé leur quiétude : aucune parole, aucune diminution de la beauté de l'heure, aucune appréhension, même légère, au sujet de l'absence de sœur Justine, car elles savaient que les pauvres font souvent des explications longues. Le bruit de la ville, après celui du

travail, s'apaisait. Dans l'air, où flottait moins de poussière, on respirait parfois l'odeur des fenaisons lointaines, apportée par le vent.

Et sœur Justine apparut, tendant ses bras en croix, au bout du préau.

Elles crurent à une plaisanterie, et se mirent à courir.

— Notre mère ! La voilà revenue ! Que vous avez été longtemps !

Mais en approchant, malgré tout l'incertain de la clarté de la nuit, elles soupçonnèrent, elles virent que sœur Justine avait un visage de douleur, et que ses bras n'étaient pas tendus pour elles, mais pour signifier la croix.

— Oh ! mes pauvres chères filles, mes petites enfans, voici l'heure de souffrir !

Elle joignit ses mains, et, regardant, en face d'elle, sœur Pascale accourue la première, elle dit fermement :

— Nous serons chassées dans une semaine !

Ses quatre compagnes l'entouraient, et le sourire du revoir était encore sur leurs lèvres. Il fallait un instant pour que la nouvelle s'enfonçât jusqu'au cœur. Mais elle toucha partout le fond même de ces âmes, plus capables de souffrir que d'autres, parce qu'elles avaient plus d'amour. Il n'y eut pas de cris, mais des frémissemens, des mots murmurés, appels à Dieu qui était leur force et leur refuge, des fronts qui se penchèrent, des mains qui se rapprochèrent, des paupières qui se fermèrent sur la première larme et tâchèrent de la retenir.

Puis une voix angoissée dit :

— Mon Dieu, ayez pitié de nos petites !

C'était celle de sœur Danielle.

Sœur Edwige dit :

— Oh ! la chère maison bien-aimée !

Sœur Pascale dit :

— Qu'est-ce que je vais devenir sans vous toutes ?

Sœur Léonide tira sa montre de nickel, serrée dans sa ceinture, et s'éloigna rapidement. Pendant qu'elle s'éloignait et descendait dans la cour de récréation, ses compagnes, relevant leur visage, demandaient, toutes ensemble :

— Notre mère, est-ce donc possible ? — On nous avait dit que nous étions en règle ? — Est-ce qu'il n'y a pas de recours ? — Comment l'avez-vous appris ? — Oh ! dites-nous vite : peut-

on espérer? Pouvons-nous quelque chose? Que voulez-vous que nous fassions?

Sœur Justine, impassible en apparence, parce qu'elle les voyait troublées, baissa les yeux pour ne plus voir les leurs, ni leurs larmes, ni leurs lèvres jeunes, tremblantes comme celles des vieilles femmes, et elle dit :

— Mes petites enfans, il faut prier beaucoup; c'est l'essentiel puisque c'est le divin; quant à l'action humaine, je compte écrire demain...

Une cloche sonna une demi-douzaine de coups bien espacés. C'était la cloche de la « réglementaire. » Sœur Justine s'arrêta aussitôt de parler; les sœurs se mirent en file, la plus jeune, Pascale, prenant la tête, et rentrèrent dans la maison.

Le grand silence était commencé, et devait durer jusqu'au lendemain huit heures.

Ursule Magre était loin déjà. Elle habitait, avec son amant, près de la pointe de la presqu'île Perrache, entre Saône et Rhône. Elle allait le rejoindre et lui rendre compte de ce qu'elle avait fait. Elle mordait ses lèvres rouges; elle était non pas peinée, mais ennuyée d'avoir été mêlée à cette histoire d'expulsion, et d'avoir vu de trop de près la douleur de cette vieille femme. Sûrement, elle refuserait de revenir chez les sœurs de Sainte-Hildegarde pour y passer un nouveau quart d'heure comme celui-là. Farjeat viendrait lui-même s'il le voulait; car ce n'était pas aux femmes de faire le métier des hommes, non vraiment. Elle apprêtait déjà les phrases qu'elle dirait, et le ton, et le geste. Il y avait de la colère dans sa marche relevée, et dans le port de la tête rose et or qui, au passage, devant les boutiques éclairées, attirait le regard insolent, ou sournois, ou béatement admirateur des hommes. Plusieurs la reconnaissaient. Beaucoup l'appelaient : « Eh! la belle fille? » Elle continuait sa route, au milieu de la chaussée, faisant la moue, bougonne, et ne répondait pas. Un jeune gars, minable, arrivait de loin, avec une brassée de seringat à demi fané et fripé : le reste invendu de sa provision. Il criait : « Fleurissez-vous! Fleurissez-vous! Ce n'est plus qu'un sou! Un sou la botte! » Las, fléchissant de fatigue comme un homme ivre, l'adolescent venait à la rencontre d'Ursule; quand il passa près d'elle, il respira l'odeur de parfumerie qu'elle répandait, et son esprit de gamin de Lyon le

fit s'écrier : « Pas la peine de te fleurir, toi, la belle, tu embaumes ! » Elle se mit à rire de bon cœur. Elle fut plus jolie. Elle le sentit. Presque tout son ennui tomba, et aussi le peu du chagrin d'autrui qu'elle emportait. Elle continua le long du Rhône, où les étoiles, par millions, noyaient leur lumière dans le clapotis des eaux troubles. Elle monta « chez elle, » au second. Quand elle entra dans la cuisine, très rangée, bien fourbie, un homme vêtu d'un pantalon et d'un gilet, sans tunique à cause de la chaleur, et qui prenait l'air, le corps plié sur l'appui de la fenêtre, fit craquer une allumette. C'était un homme de trente ans, à figure de rat, yeux ardens, nez pointu, moustache raide et les cheveux en arrière. Il approcha la bougie allumée de la figure d'Ursule qui entrait. Sa figure mince se colora un peu, et ses yeux intelligens et peu sûrs, ses yeux qui changeaient beaucoup plus souvent que ceux d'Ursule Magre, pétillèrent de curiosité et de plaisir.

— Eh bien ?

— Je l'ai vue.

— Elle t'a mise à la porte ?

— Mais non !

— Je m'y attendais.

— Une ancienne élève, voyons !

— C'est vrai. Alors, reçue ?

— Oui.

— Quand elle a su qu'on allait fermer sa boîte, elle a commencé par dire du mal du gouvernement, n'est-ce pas ?

— Non.

— Des larmes, naturellement ?

— Oh ! oui, pauvre sœur, ça me faisait quelque chose de la voir pleurer. J'ai cru qu'elle allait se trouver mal...

— Tu as parlé de la maison mère ?

— Tu me l'avais dit.

— Bravo ! ma chatte. Et elle a calé tout de suite ? C'est drôle l'effet que ça produit, cette parole-là. C'est immanquable. « Sauver la maison mère ! » Tu as été admirable ! Elle a promis de filer sans tapage, pour sauver...

— Elle n'a rien promis du tout !

— Ah !

— Et tu m'as fait faire une vilaine commission, tu sais ? Je n'en ferai plus de pareille... Tu t'en chargeras...

Il n'écoutait plus. Il réfléchissait. Ses lèvres minces s'allongèrent brusquement.

— Allons! dit-il en riant, ne te fâche pas! Le tour est joué et bien joué. C'est tout ce qu'il me faut. Si elle ne t'a pas chassée, elle ne fera pas de tapage... Le patron va être content. Viens que je t'embrasse.

II. — UNE VOCATION

La nuit, plus humide à présent, et mûrisseuse de fruits, étendait sur la campagne ses ailes frissonnantes. Le sang des plantes et celui des hommes se renouvelait. La plupart des créatures dormaient. Chez les sœurs de Sainte-Hildegarde, la veilleuse du coucher ne fut pas éteinte plus tard que de coutume. Dans ces âmes saintes, l'abandon aux mains de la Providence combattait et calmait la douleur. Il fut, peu à peu, victorieux. L'une après l'autre, les sœurs s'endormirent. Une seule demeura éveillée, dans l'angoisse que grandissaient la solitude et la nuit : ce fut sœur Pascale. Toute son enfance lui revenait en mémoire, et cet hier d'elle-même, à mesure qu'elle s'y enfonçait davantage, la jetait dans des alarmes nouvelles.

Son 'enfance lui revenait en mémoire, surtout la fin, épanouie et douloureuse. Cinq ans plus tôt, Pascale habitait ce coin de la Croix-Rousse que les anciens du quartier appellent « les Pierres-Plantées, » presque au sommet de cette montée de la Grande-Côte, vieille rue peuplée de canuts, d'échoppiers, de revendeurs, de chiffonniers, — marchands de pattes, comme disent les Lyonnais, — de bouchers, épiciers, boulangers, aux boutiques étroites et profondes; rue qui coule d'abord tout droit du haut du plateau, et se coude en bas, près de la Saône, et se ramifie en patte d'oie; rue pavée de galets pointus à l'ancienne mode; rue d'une pente si rapide que pas une voiture ne peut s'y risquer, et que l'asphalte des trottoirs est entaillé, afin que les passans ne tombent pas trop souvent. Elle était fille d'un des grands quartiers populaires, de l'ancienne colline des tisseurs, séparée seulement par la Saône de la colline où l'on prie, de Fourvière qui lève son église au-dessus de la brume des deux fleuves.

Pascale avait emporté, au fond de ses yeux d'or, l'image de tout un monde. Elle revoyait, par exemple, avec une sûreté de

mémoire qui l'émouvait autant que l'avait fait la vie, ce matin du 8 décembre 1897, où elle avait résolu de parler, pour la première fois, du secret qui l'oppressait. L'aube se levait, tardive. Cette nuit-là non plus, Pascale n'avait pas dormi. Elle guettait l'heure où pâlirait la plus haute vitre de la fenêtre, celle qui, vue d'en bas, du lit de Pascale, n'avait que du ciel en face, et elle songeait : « Encore le brouillard! Toute la journée ne voir le soleil qu'à travers des tas d'étoupes! Moi qui avais prié pour qu'il fît beau temps! » Et puis, aussitôt, les métiers électriques s'étaient mis à battre, au-dessus de l'étage des Mouvand, qui habitaient le second. Car les trois étages étaient occupés par des canuts, et, depuis des siècles, les murs, les planchers, les meubles, du haut en bas, tremblaient tout le jour, comme d'un grand orage qui ne cessait pas. Ah! il en avait passé, de la soie, par l'escalier! Il en était sorti, des belles pièces tissées! Elles en avaient fait du chemin, les navettes : bien des fois le tour du monde! Pascale aimait leur bruit. Mais ce matin, un tel jour de fête, plus qu'un dimanche, comme c'était mal aux Rambaux, les locataires du troisième, de ne pas chômer la fête de la patronne de Lyon, la proclamation de l'Immaculée Conception! La maison, associée au labeur des machines, tremblait toute. Elle aussi commençait sa journée après le repos de la nuit. Et aussitôt, une voix lointaine, venant de l'atelier, appela :

— Pascale? Les entends-tu? Depuis qu'ils paient soixante-dix francs à l'usine de Jonage pour avoir la force électrique, il n'y a plus de bon Dieu pour eux!

— C'est vrai!

— As-tu bien dormi?

— Pas comme d'habitude.

— Moi, magnifiquement. Je me réjouis de ma journée. Habille-toi vite. Je suis tout prêt!

Et Pascale, se levant en hâte, sentit qu'elle frémissait plus fort que les murs : « Il va falloir lui dire, à ce père qui m'aime tant, que je vais me faire religieuse, que je vais le quitter... lui dire cela... tout à l'heure!... »

Elle passa un jupon de laine, s'approcha de l'armoire à glace en mauvais palissandre craquelé, seul luxe de sa chambre, et seul héritage de la mère Mouvand, et dénoua ses cheveux. Elle avait, d'ordinaire, un secret plaisir à se coiffer. Ses cheveux étaient sa plus grande beauté, non pour leur longueur, car ils tombaient à

peine jusqu'à sa ceinture, mais pour la vie puissante qui était en eux, leur souplesse, la flamme çà et là mêlée dans la cendre du blond, couronne de jeunesse, dont le rayonnement éclairait son pâle visage d'ouvrière. Le moindre mouvement du cou faisait courir des lueurs sur ces lourds écheveaux, qu'on eût dit faits avec les soies de la Chine ou du Japon, et assortis pour broder les oiseaux traversant les airs, ou les poissons traversant les vagues, sur le fond bleu des paravens. Bien souvent, elle s'était complu à regarder ses cheveux, cette tendre Pascale ; elle leur avait souri ; elle avait eu de ces pensées de vanité qui ne sont, au fond, que des désirs d'amour. Mais, depuis plusieurs mois, elle ne se permettait plus ces idées de coquetterie ; ce matin, elle n'avait pas de mal à s'en défendre, — non, sûrement ! — et à la lumière de veilleuse que répandait le matin, ce qu'elle regarda dans la glace, ce furent ses yeux las et cernés. « Qu'est-ce qu'ils deviendront quand j'aurai fini de pleurer, quand j'aurai tout dit? On ne me reconnaîtra plus, tant ils seront enfoncés ! » Elle leva les épaules. Qu'importait? Elle se remit promptement, d'ailleurs, à se coiffer et à se vêtir.

D'où lui venait la vocation religieuse? D'abord et surtout d'une parfaite connaissance d'elle-même. Sa mère, morte trois ans plus tôt, qui avait un visage large aux pommettes, et creusé immédiatement au-dessous, évidé et tout pointu en bas, la mère Mouvand, tisseuse aux yeux de prière et de rêve, courbée depuis l'enfance sur le battant du métier, et qui n'aimait pas les dessins compliqués, à cause du constant effort qu'ils exigent de l'esprit, sa mère lui avait transmis, avec son tempérament inquiet, son cœur sensible à l'excès, son amour passionné pour les enfans et sa timidité vis-à-vis des hommes. Pascale, moins protégée par le travail reclus, élève chez les sœurs jusqu'à treize ans, puis occupée aux devoirs du ménage, la cuisine, le balayage, les courses pendant que les parens tissaient, avait remarqué le chemin rapide que faisaient en elle-même les mots d'affection, la joie ou la peine des confidences reçues, la lecture de quelques romans prêtés, les attentions, les regards, les admirations désintéressées, les désirs mauvais, tumultueux comme la rue à onze heures, dont le voisinage la gênait, mais la flattait aussi, quand elle sortait, quand elle traversait la montée de la Grande-Côte pour aller acheter des légumes ou du lait, quand elle rencontrait, dans l'escalier, les fils débauchés et hardis des Rambaux, les voisins du troisième, qui, pour elle seule, levaient leur

casquette et s'écartaient de la rampe, ou quand venaient à l'atelier les employés de M. Talier-Décapy, chargés par le patron de se rendre compte de la fabrication, de transmettre les ordres, de demander à Mouvand de passer chez le fabricant. Elle éprouvait une crainte en même temps qu'un attrait, pour toute occasion de paraître, d'être louée, de se trouver dans la foule où elle était tout de suite convoitée, dans la lourde buée de volupté qui s'élève du pavé des villes, et que toute créature est forcée de boire avec l'air et avec la lumière, mais qui souffle plus vive au visage des plus jeunes, surtout des plus jolies. Au tressaillement de son être, à la curiosité de son esprit, à la durée du trouble qu'elle ressentait en de telles occasions, elle reconnaissait sa fragilité, et elle s'en alarmait, étant une fille pieuse et éprise de pureté comme d'une richesse. Elle s'était dit, un jour : « Je me perdrai, peut-être, dans le monde, plus vite qu'une autre. J'ai besoin d'un abri. » Et cette pensée, souvent, lui était revenue.

Un second trait de son caractère avait frappé la jeune fille. Elle avait remarqué que, indécise, lente à prendre un parti, tourmentée de regrets et d'imaginations quand elle en avait pris un, même à l'occasion des plus petites choses, elle trouvait, au contraire, dans l'obéissance raisonnable, un apaisement de tout son être. Il suffisait que son père, ou jadis sa mère, ou une personne qu'elle avait en estime lui eût dit : « Voilà le mieux, voilà ce qu'il faut faire, » pour qu'elle n'eût plus ni hésitation, ni retour, ni alarme. Il lui était apparu que sa faiblesse se changeait en force quand elle était commandée, qu'elle aurait besoin longtemps, toujours peut-être, d'une direction éclairée, ferme et aimée. Elle appartenait à l'immense multitude des âmes qui n'ont la paix, qui n'ont de puissance et de hauteur que dans leur amour et par lui. Et, sans doute, elle aurait pu se marier, et souvent, comme les autres jeunes filles, elle avait examiné cet avenir qui est celui de presque toutes : un mari, un ménage, des enfans. Mais elle n'avait pas été élevée dans l'illusion que le mariage et le bonheur sont une même chose. Elle avait vu des réalités différentes. Fille d'une mère morte jeune, sœur d'une petite Blandine emportée à l'âge de dix ans par une méningite, de santé délicate elle-même, et enrhumée chaque hiver, plus longtemps qu'il n'aurait fallu, elle ne pouvait songer au mariage sans se souvenir de tant de jeunes femmes qu'elle avait connues, si

promptement accablées par la fatigue des maternités nombreuses et par la difficulté de gagner le pain pour soi-même et souvent pour tous, de tant d'autres voisines encore, abandonnées, battues, mariées à des brutes ou à des fainéans! Et lors même qu'elle aurait été demandée par un brave homme laborieux, comme il n'en manquait pas à la Croix-Rousse, fils de tisseur, commerçant ou employé, la protection eût-elle été complète ou suffisante? « Si je ne suis pas tout à fait mauvaise, je serai médiocre, en ménage, dans le milieu mêlé où je continuerai de vivre, et à cause de la facilité avec laquelle je subis les influences; j'aurai des velléités de courage et de perfection, comme à présent, et je ne monterai pas. Mon salut serait bien plus assuré, si je me retirais du monde : j'aurais la sauvegarde des murs, de l'exemple, de la règle, de la prière fréquente et obligée. Dans le monde, je serais mauvaise ou médiocre. Dans le cloître, je pourrais devenir une âme sainte. N'est-ce pas ma voie? »

Elle s'en était ouverte à une femme qu'elle croyait être de bon conseil, une tordeuse qui venait, au moins une fois par mois, quelquefois deux, pour rattacher la chaîne d'une pièce finie à la chaîne d'une pièce nouvelle et ne faire qu'une seule étoffe. C'est un métier qui exige beaucoup de propreté, d'adresse, d'attention, d'habitude. Tant de fils à souder l'un à l'autre, et sans qu'il y paraisse! La veuve Flachat, personne discrète et bien proprement pauvre, arrivait le matin, apportant le lait qu'elle avait acheté dans une boutique « de toute confiance, » et vite elle se mettait au travail. On ne voyait plus son visage penché. Elle trempait dans le lait son index et son pouce, et tordait alors les fils, qui semblaient, sous ses doigts, fondre pour mieux s'unir et plus également. On la nourrissait, comme il est d'usage. Et il avait été facile à Pascale, pendant les momens où le père était sorti, de parler à la tordeuse, qui savait écouter comme elle savait tordre.

— Je ne suis pas étonnée de ce que tu me dis là, ma petite Pascale, — elle l'avait toujours connue et elle la tutoyait, — ta mère eût été contente de t'entendre. Elle avait le goût des longs offices...

— Mais, pas moi! répondait Pascale en riant. Je m'ennuie vite à l'église. Je ne suis pas ce que vous croyez, madame Flachat!

— Je sais bien ce que je veux dire, reprenait la femme en

tissant les brins de fil ; je veux dire que ta mère était comme toi, portée à être meilleure que le monde, et donc à y souffrir. Je l'ai traversé, le monde, moi, ma fille, je puis t'assurer qu'on y trouve autre chose que des joies : tu penses peut-être au couvent?

— Sans le désirer, oui, madame Flachat.

— Comme un mariage qu'on étudie.

— A peu près.

— Eh bien! ma mignonne, faut continuer sans te presser, sans te faire de tourment. Si le cœur se prend, laisse-toi aller.

Elle parlait comme la sagesse même.

Pascale réfléchissait.

Et c'est alors que, dans cette âme tourmentée, pure, défiante d'elle-même, de Pascale Mouvand, Dieu avait mis le désir de la vie religieuse, où elle devinait que se trouveraient, pour elle, la paix et la direction, avec cette tendresse enveloppante, sans détour et sans trahison, dont le rêve était né avec elle. Il avait ajouté sa grâce à cette bonne volonté tremblante. Aucune illumination brusque, aucune ardeur mystique, aucune vapeur d'encens, aucune rêvasserie d'oriflamme et de bleu, aucune propension merveilleuse au sacrifice, n'acheminait Pascale vers le couvent, mais la persuasion raisonnable qu'aucune autre existence n'assurerait mieux le développement de ce qu'il y avait de bon en elle, et ne la protégerait plus sûrement contre le reste. Elle avait peur, elle avait vu l'abri, elle y allait. La pensée de quitter son père la faisait souffrir, mais cette autre pensée la décidait que les conditions du salut éternel ne sont pas les mêmes pour toutes les âmes, qu'elles sont impérieuses, qu'elles échappent au jugement de ceux qui ne croient pas, et qu'il n'y n'y a point de devoir qu'on puisse leur opposer.

La vocation n'avait rien d'étonnant, ni de nouveau d'ailleurs, chez les Mouvand. Cette vieille race de canuts lyonnais avait toujours été et était encore, dans son dernier descendant, laborieuse, goguenarde en paroles, ardente tout au fond, capable de longues patiences et de révoltes terribles, ménagère et dévote. Malgré tant d'efforts faits pour agrandir dans le peuple l'ignorance ou l'hostilité religieuse, elle comptait au premier rang, parmi ces nombreuses familles d'ouvriers de la Croix-Rousse, de la Guillotière ou de Saint-Irénée, qui, aux jours de fête ou de deuil, regardent vers Fourvière d'un œil attendri, et pour qui la Vierge est une parente et un bien municipal. Les Mouvand

avaient participé à la fondation de cette œuvre ancienne des Hospitaliers-veilleurs, œuvre d'assistance et de prédication créée par des ouvriers de Lyon en 1767, et, au seuil du xxe siècle. Adolphe Mouvand se faisait encore honneur d'aller le dimanche aux Hospices raser et coiffer les malades pauvres, comme l'avait fait son arrière-grand-oncle maternel, Jean-Marie Moncizerand. Il avait élevé ses enfans, — hélas! il fallait dire aujourd'hui son enfant, — dans la tradition de foi pratique à laquelle il était demeuré fidèle. Et il ne se pouvait, sans doute, qu'il refusât son consentement à Pascale, qu'il se mît en travers de ce projet, qu'il fût, longtemps du moins, inexorable. Mais elle ne lui avait pas parlé, jusque-là, de sa résolution. Elle l'avait laissé, par pitié, à cause de la différence d'humeur qu'il y avait entre elle et lui, en dehors des luttes, des hésitations, des objections qui l'avaient torturée. Il ne se doutait de rien. Et sa surprise, sa douleur, sa première colère peut-être, quand il allait apprendre le secret, voilà ce qui avait empêché bien des nuits, et cette nuit notamment, Pascale de dormir.

Quand elle eut achevé de se coiffer, d'agrafer sa robe, elle jeta sur ses épaules une pèlerine de laine soyeuse et fine, toute noire, qui avait appartenu à sa mère, attacha les deux bords près de son cou avec une barrette de métal piquée de fausses turquoises, et, comme elle appartenait à une génération qui est « glorieuse, » ainsi que disait le canut, elle mit des gants de peau bruns.

Alors elle eut un battement de cœur si violent qu'elle s'appuya contre le fer de son lit, une main posée sur sa poitrine. « Dites-moi ce qu'il faut que je dise? » murmura-t-elle. Lentement elle ouvrit la porte de sa chambre. La chambre à côté, celle de son père, était vide. Pascale la traversa, tourna au bout à angle droit, et entra dans le vaste atelier du canut. Heureusement, les Rambaux travaillaient, là-haut, car on l'eût entendue, sans cela, marcher sur le vieux plancher. Adolphe Mouvand n'était pas à sa place habituelle de travail, assis sur la banquette du premier métier, mais debout au fond de la salle, près de l'autre machine poussiéreuse, immobile entre ses quatre pieds : l'ancien métier de la mère Mouvand. Personne, depuis trois ans, n'avait eu la permission de toucher à cette relique. Le canut avait posé sur le battant, tout verni par l'usage, sa main petite et adroite à empaumer le bois. Il regardait le sol, les ponteaux

fixant l'armature, la mécanique au-dessus du cadre du métier, et les cartons, encore suspendus en l'air, du dernier dessin qu'avait tissé la défunte. Mouvand était tourné vers les fenêtres de l'atelier. La lumière, incomparablement plus vive que dans les bas quartiers de Lyon, éclairait l'arête de la silhouette, haute et voûtée, du maître tisseur, son visage taillé carrément, rude, et qu'encadrait une barbe grise, fournie et frisante, qui revenait toute en avant, à cause de l'habitude qu'il avait de l'appuyer, en travaillant, contre sa poitrine. Le canut avait mis sa jaquette et son pantalon noirs des jours de fête. Sur son crâne, couvert de cheveux durs et coupés ras, de la même couleur que la barbe, des mèches plus blanches mettaient des lueurs de vieille peluche. Il étudiait quelque chose, il songeait, il n'entendait pas venir sa fille. Mais, à un moment où il regardait en bas, il vit, quand elle fut près de lui, les lames du plancher subitement envahies par de l'ombre. Et il aperçut Pascale, et toute son âme se sépara du métier, et il fronça les sourcils, comme surpris en faute. Mais ce n'était qu'un mouvement de l'instinct qui ne sait pas. Sur le masque lourd et grave, une joie, tout de suite après, passa; elle alluma ses yeux tout enfoncés et ternes comme le ciel qu'ils regardaient souvent; elle les agrandit; elle rosit un peu le parchemin des joues; elle fit apparaître, sous les moustaches, les lèvres moqueuses et hardies, et qui avaient jeté tant de mots plaisans dans l'air de Lyon, les jours de fête, de chômage ou de grève, quand on se rencontrait au cabaret avec les amis, ou qu'on jouait aux boules, dans les hauts de la Croix-Rousse. En un instant, le visage, la pensée, l'attitude d'Adolphe Mouvand s'étaient transformés. Il sortait ainsi de lui-même rarement, comme d'un terrier. C'était l'image de Pascale qui avait fait cela, de sa fille passionnément aimée, et qui venait à lui, prête à partir, son chapeau de feutre à plumes sur la tête.

— Eh! jolie! dit-il, — très souvent il l'appelait ainsi, — tu m'as fait peur!

Il se pencha pour la regarder, ayant les yeux usés.

— En voilà une mine! Comme tu es pâle! Tu ne vas pas recevoir les cendres, pourtant? C'est le jour de notre Vierge, et j'entends bien manger des bugnes avec toi!

Il l'embrassa, sur les deux joues, en faisant claquer ses lèvres.

— Ça te va-t-il, des bugnes que nous achèterons, en revenant

de la messe, au père Bellefin qui les frit si bien? Je me sens tout content de sortir avec toi! Là! ça te va-t-il?

Elle fut décontenancée par cette bonne humeur. Elle embrassa son père, et les mots préparés moururent dans ce baiser, les mots cruels.

— Sais-tu à qui je pensais? continua-t-il. A toi. Oui, en touchant le métier de ma défunte, je me disais que tu ne pourrais pas le mener ; c'était bon pour elle, et c'est bon pour moi; ma vieille carcasse et celle de ma mécanique sont mariées comme malheur et misère; mais toi, tu n'aurais pas la force.

— Je le crois, dit Pascale.

— Ni le goût!

Elle se mit à sourire, et dit :

— Ni le temps surtout.

Mais il ne devina rien, et, suivant le songe paternel :

— Tu as raison; ta mère ne voulait pas que je t'apprenne à faire des belles soies; alors moi, j'ai dit : « Elle ne fera pas de camelote, » et tu n'as rien appris du tout... Et puis tu étais délicate, et puis on te gâtait. Tu n'as appris chez nous que le métier de ménagère. Tu le fais bien, par exemple!

Il s'arrêta un moment, l'enveloppa d'une pensée d'orgueil et de tendresse :

— Mais écoute, reprit-il, la vieillesse convertit quelquefois; à présent je veux bien voir travailler l'électricité chez moi; nous prendrons Jonage, tu n'auras qu'à surveiller, et nous vendrons le vieux métier de la défunte mère... Tu feras l'article pas cher, du ruban même, si tu veux. Et nous serons plus riches. Qu'en dis-tu?

Elle répondit, tournée vers la rue où la lumière grandissait :

— Vous m'aimez trop... Venez, nous allons manquer la messe.

Ils descendirent par l'escalier dont les paliers sans fenêtres, à cause des cabinets extérieurs, n'étaient séparés du vide que par une grille de fer. Le vent soufflait là presque aussi bien que dans la rue.

— Attention ! et serre ton tricot, dit le père, car l'escalier de chez nous, ç'a été la mort des miens. Et toi, jolie, il faut que tu vives!

Elle descendait devant lui, serrant la pèlerine qui dessinait mieux ses épaules et son buste rond. Comme elle était leste, et

que l'air froid l'amusait, elle sauta les trois dernières marches de pierre, pour montrer qu'elle vivait bien, elle, et que la jeunesse ne lui manquait pas.

Ensemble, le père et la fille entendirent la messe à l'église Saint-Bernard, qui est en haut de la Croix-Rousse, puis, comme l'avait promis le père, ils descendirent jusqu'à la rue des Tables-Claudiennes, où était l'échoppe du friturier, et achetèrent des beignets. Mouvand mangea les siens dans la rue; Pascale demanda un sac de papier.

— Voilà nos demoiselles d'à présent, Bellefin! dit le canut. Ça ne vit plus dehors.

L'autre allongea, hors de son étroite boutique, sa tête en boule, au sommet de laquelle un peu de suie étendue figurait des cheveux, et, d'un œil d'ancien connaisseur, admirant Pascale que la course avait animée :

— Je n'en ai pas de pareille, fit-il. Tu as de la chance, toi, de te « lantibardaner » comme ça avec elle. Quel âge ça a-t-il?

— Dix-huit ans passés, répondit Pascale.

— Et une voix! Répète pour que je t'entende chanter, et tu auras une bugne de plus dans ton sac!

— Dix-huit, monsieur Bellefin! dix-huit! dix-huit!

Pour la première fois elle riait franchement. Ce Bellefin était drôle, et il savait parler aux filles. Elle riait, les lèvres entr'ouvertes, humides, lisses comme la nacre d'une coquille, et elle répétait, regardant le vieux bonze au fond de sa niche, sachant que le quartier appartenait à elle et au matin : « Dix-huit, mais donnez-moi ma bugne, monsieur Bellefin, et du sucre dessus, beaucoup, car je l'aime bien! »

On eût dit que les deux hommes écoutaient un merle élevé et instruit par l'un d'eux, ou un pinson de concours :

— Hein! ça vous a-t-il un bec? Crois-tu que ça ne serait pas dommage de ne pas l'avoir pris, choyé et instruit?

En reprenant la marche vers la montée de la Grande-Côte, Adolphe Mouvand sentit qu'il n'avait jamais tant aimé Pascale, ni si orgueilleusement.

Arrivé à l'angle de la rue des Tables-Claudiennes et de la montée :

— Allons, dit-il, retourne à tes affaires. Moi, je vais aux miennes. J'en ai beaucoup, et tu ne m'attendras pas pour le

dîner. Mais, à une heure, trouve-toi là-haut, à Fourvière, quand les cloches sonneront l'entrée des hommes.

Ils se séparèrent, et, pendant le reste de la matinée, vécurent loin l'un de l'autre. Mouvand, depuis sa jeunesse, avait l'habitude de régler ses affaires le jour du 8 décembre, et cela comprenait quelques paiemens, deux ou trois visites à de vieux canuts retirés ou impotens, et un déjeuner à onze heures et demie, chez Constant Mury, forte tête socialiste de la Croix-Rousse, canut bien en chair, qui présidait l'équipe de joueurs de boules des Pierres-Plantées.

Avant une heure, il était rendu sur la place de la Cathédrale, au pied de la colline de Fourvière. Elle était toute noire, aussi noire que la façade de l'église et de la Manécanterie, tant les groupes d'hommes s'y pressaient, tassés et immobiles au milieu, encore fluctuans à l'entrée de la rue Saint-Jean, de la rue Antonine et de la rue de la Brèche, à cause des groupes de nouveaux arrivans, qui tentaient de pénétrer dans la masse et en agitaient la circonférence. Il n'y avait là que des hommes, cinq ou six mille. Tout à l'heure, ils seraient un millier de plus, et ils marcheraient en colonne, le long des lacets de la colline sainte, afin d'aller proclamer, dans le temple lyonnais, la foi lyonnaise

Le canut salua quelques camarades reconnus çà et là, près du portail de Saint-Jean : « J'avais bien dit à Pascale que la procession serait belle, pensa-t-il. En voilà du monde ! Ma petite doit être déjà là-haut. » Il ne se mêla pas à la foule, ayant des rhumatismes au bas des reins qui lui rendaient la marche difficile et lente sur les pentes, et monta, par le funiculaire, en quelques instans, jusqu'à la plate-forme, lieu de refuge, lieu plus proche du ciel, où la basilique lève, au-dessus de la ville immense, ses quatre tours octogonales, épanouies en diadèmes. Sans le savoir il gravissait son calvaire. Oh ! combien de fois nous allons ainsi, avec notre joie à peine tremblante, malgré la vie, au rendez-vous obscur où nous attend la destinée ! Il avait le cœur plus libre encore que de coutume, ayant eu, depuis le matin, plus de loisirs, et plus d'occasions de sortir de ces murs qui enfermaient sa vie. Sa belle humeur s'était enhardie dans la compagnie de quelques amis réunis chez Constant Mury. En payant deux sous au receveur du funiculaire : « C'est pas cher, votre ficelle, dit-il, mais vous ne charriez pas loin. Avez-vous vu ma fille ? — J'en ai vu, oui, qui ont passé au tourniquet.

Mais la vôtre, je ne sais pas! — Une jolie, dit Mouvand, en levant les épaules, une blonde aux joues fraîches, il n'y en a pas tant! Et une aile de tourterelle au chapeau? »

Il ne se trompait pas. Pour lui, et à cause de la fête, Pascale avait mis son chapeau de feutre orné d'une plume grise. Elle attendait son père devant la façade. Elle le mena rapidement à droite, à l'endroit où la procession, par la montée de Fourvière, allait déboucher. D'en bas, le bourdon de Saint-Jean avait annoncé : « Ils partent. » Et bientôt, la grosse cloche de la montagne de Fourvière, celle de la tour du sud-est, lancée à toute volée, lui répondit, et salua les premiers pèlerins apparus devant la basilique. Ils montaient, tête nue, remplissant toute la largeur de la rue, presque tous récitant le chapelet. Le chemin les versait contre la nef de l'église; ils tournaient à droite, et la colonne, avec son bruit de pas et de cantiques, lentement, s'engageait dans le cloître de l'ancienne chapelle et entrait par là dans la basilique neuve, selon l'ordre prescrit. C'était tout Lyon qui montait: les hommes des usines, des magasins, des bureaux, des chantiers, les riches, les pauvres, inconnus les uns aux autres et confondus, roulant pêle-mêle, comme les mottes au versoir de la même charrue. Et le bourdon allongeait sa grande voix au-dessus des bruits de la cité, vague triomphale, roulant sur les fumées, perçant les brumes, déferlant à bien des milliers de mètres en avant, en arrière, sur le plateau des Dombes, sur la plaine du Rhône, sur les collines au delà d'Écully et de Sainte-Foy. En même temps, le carillon de la tour de droite, de la tour du sud-ouest, avec ses onze notes d'airain, se mettait à chanter les hymnes à la Vierge. Les hommes chantaient aussi. Ils chantaient à présent hors de la basilique et au dedans. Et tant que dura le défilé de cette armée pèlerine, toutes les pierres du rocher, de ses églises, de ses maisons, frémirent au passage de la prière récitée, chantée, sonnée. Et cela roulait aussi et se heurtait contre les vitres des usines en bas, contre les toits, au-dessus des fumées des trains qui semblaient se traîner dans l'immense paysage, au-dessus des brumes brisées qu'on pouvait suivre, tout le long des replis du Rhône, jusqu'à l'horizon, comme des amas de terre et de poussière, élevés en talus sur des routes plus transparentes et plus sinueuses que les autres.

Au fond de l'église, Pascale, entrée par fraude dans une

poussée de la foule, avec son père, s'était placée debout contre le socle, en carrare blanc, d'un des piliers de la nef. Son père se tenait près d'elle. Toutes les chaises avaient été enlevées et la foule sombre des pèlerins, emplissant la basilique, donnait toute sa splendeur à la décoration des murailles et des voûtes, sculptures, colonnes, mosaïques, verrières toutes dorées et fleuries de mauve, ombres légères, ombres vivifiées par les reflets qui se mêlaient et se fondaient comme les feux d'une opale. Il y eut un cantique, le cardinal entra et traversa les rangs, puis un prêtre parla brièvement. Cette foule croyait et priait. Une émotion l'agitait tout entière, et c'était autre chose que le respect ou que l'amour divin : c'était le sentiment d'une force et d'une fraternité, une sorte de réconfort religieux, dans lequel vivaient les aïeux de tous ces hommes, et que ceux-ci n'éprouvaient plus que par momens, disséminés qu'ils étaient dans vingt églises, habitués à n'être que des groupes, ou des volontés solitaires, et prenant ici tout à coup une conscience d'armée. Chacun priait mieux; les inconnus étaient des frères; les voisins n'avaient point de haine; l'humiliation était commune, l'espérance commune, le Père commun; et l'avenir commun mettait entre les voisins, ignorans l'un de l'autre, une muette salutation, un peu de respect, un peu d'au revoir éternel.

Adolphe Mouvand appartenait trop solidement, par toutes ses ascendances et par ses habitudes de vie, au vrai peuple lyonnais, pour ne pas s'épanouir dans cette joie et dans cette fierté Il chantait, il écoutait, il levait sa tête au-dessus des compagnons pauvres ou riches, et ses yeux, tout pleins de la vision habituelle des murs nus et des machines, en se posant n'importe où, buvaient une lumière de paradis. Il en oubliait de regarder Pascale. Comme d'autres, il ignorait le sens mystérieux de ces paons aux queues étalées, de ces anges aux ailes ouvertes, et des symboles partout répandus, mais comme tous ses compagnons, il comprenait qu'il avait là, sous les yeux, une strophe nouvelle ajoutée à l'hymne ancien, et que sa ville avait élevé à la Vierge un monument bien supérieur, par l'art et par la piété, à tant d'églises neuves qui n'ont d'autre âme que celle du passé. Il se sentait tout fier et tout brave. La jeune fille, elle, ne voyait rien, absorbée qu'elle était par la pensée qui la faisait souffrir. La tête appuyée contre la pierre du pilier, elle avait fermé les yeux; elle s'inquiétait parce que l'heure était venue; elle ne

bougeait pas, comme si le moindre mouvement eût dû amener l'aiguille de l'horloge sur le point fatal. Par momens une exclamation jaillissait du fond de sa douleur : « Mon Dieu, je suis brisée par la peine que je vais lui faire ! Rien ne pourrait me décider à le quitter, si ce n'est vous qui m'appelez ! Il me faut votre ombre et tout l'abri des amitiés saintes, parce que je n'ai de volonté que pour plier devant ceux que j'aime. Secourez-moi, car ma lâcheté voudrait encore se taire ; fortifiez-moi, parce qu'il a tant de droits sur moi, que je me sens cruelle en lui parlant des miens ! Et pourtant, mon Dieu, si je me mariais, il faudrait le quitter aussi ! Aidez-le à m'écouter ; aidez-moi à lui parler ! »

La foule s'écoulait ; tous les voisins avaient quitté les dernières travées de l'église, et descendaient l'escalier, au delà des portes de bronze, quand Pascale, lentement, leva la main, et la mit sur l'épaule de son père.

— Quand tu voudras, ma jolie, dit le canut en s'éveillant du rêve, je suis prêt...

Il allait se détourner pour partir, mais, sentant qu'elle le retenait :

— Qu'as-tu à me dire ? fit-il.

Et il se pencha, mettant sa bonne oreille tout près de la bouche qui avait pâli.

— Père, je vous parle ici, parce que Dieu est plus près de nous...

Elle voulait le préparer. Elle n'eut plus de force contre son secret. Il renversa toutes les barrières ; il s'échappa.

— Pardonnez-moi, je veux être religieuse !

— Religieuse ? Qu'est-ce que tu dis là ?

Il la vit très pâle. Et les mots qu'elle venait de dire entrèrent en lui.

— Alors, c'est tout à fait vrai ? Tu veux ?...

Elle fit signe que oui, craintivement, comme si elle pouvait le tuer avec un geste trop décidé.

A son grand étonnement, Pascale ne le vit ni chanceler, ni se raidir, mais se redresser seulement un peu du côté du tabernacle, et répondre, non pas à elle, mais à Celui qui avait parlé par les lèvres de Pascale !

— Oh ! mon Dieu, est-ce possible ? Je ne m'y attendais pas ! Religieuse ! Ma fille !

Et comme si le projet avait déjà pénétré aux dernières profondeurs où est la volonté, comme s'il était déjà compris et jugé à moitié, Mouvand, regardant toujours derrière la porte dorée, dit :

— C'est pour soigner nos malades dans les hospices de Lyon que tu me quitteras, Pascale?

— Non, papa, j'irai chez les sœurs de Sainte-Hildegarde.

— Élever les mioches?

La voix répondit, très bas, le long du pilier :

— Faire mon salut.

Tous deux ils restèrent silencieux, le temps de dire un *Ave Maria*. Puis Pascale, ayant levé les yeux, vit cette chose admirable et qu'elle n'avait jamais imaginée dans ses rêves : un homme de grande foi, déjà victorieux au premier choc de l'épreuve. Toute la race sanctifiée, tous les aïeux du canut, trépassés et sauvés, devaient intercéder pour lui. Des yeux de l'homme, deux larmes tombèrent, mais le visage ne s'attrista point. Une joie au contraire y grandit, et l'âme y parut, toute contente, pour obéir. Il fut cependant un long moment sans pouvoir parler. Puis il dit, toujours tourné vers le haut de l'église :

— Je ne te disputerai point au bon Dieu, Pascale. Tu iras où tu veux.

Son regard se perdit un moment dans les voûtes de la basilique. Puis, entourant de son bras le cou de sa fille, le canut, qui était de sang vif, incapable de méditations longues, entraîna Pascale par la baie ouverte des portes de bronze, et descendit ainsi les marches, dernier pèlerin, abritant et serrant contre lui, dans l'air froid du dehors, sa fille fiancée à Dieu. C'était un roi qui descendait, avec une jeune reine. Personne ne le savait.

Quand ils furent sur la place :

— Que vous êtes bon ! disait-elle. J'avais si grand'peur de vous parler !

Il reprit sa grosse voix :

— Que tu es bête ! A moi ?

— Je n'ai pas dormi de la nuit, car, au matin, j'avais résolu de dire mon secret.

— Avant la messe?

— Oui.

— Tu avais l'air si drôle ! Est-ce qu'il y a longtemps que tu songes à te faire religieuse?

— Deux ans au moins.

— C'est pour cela que tu m'emmenais plus souvent aux vêpres ?

— Oui.

— Que tu as refusé d'aller à la noce de notre voisine du premier, la Thiolouse ?

— Peut-être.

— Et que tu n'as pas voulu que je t'achète une broche en doublé pour ta fête ?

— Oui.

— Je n'avais rien deviné. Que c'est facile à tromper, les pères ! Je me disais quelquefois : Elle a un amoureux. Tu aurais pu en avoir, même plusieurs ?...

Elle riait. Elle savait que c'était vrai. Et ils s'engageaient, après avoir traversé la place, dans la rue du Juge-de-Paix, un chemin de banlieue, qui ne descend pas la colline, mais s'en va en tournant vers l'ouest.

— Si tu avais eu l'idée du mariage, ma jolie, ce n'est pas les prétendans qui t'auraient manqué. Je crois que le fils des Rambaux aurait bien voulu de toi ?

— Moi, pas de lui.

— En effet, il ne vaut pas cher. Travailleur, mais c'est tout, et ce n'est pas assez pour faire un homme. J'en connais d'autres, qui trouvaient Pascale à leur goût.

— Vous d'abord, dit-elle, en le remerciant du regard.

La pensée de la séparation, jusque-là vague, écartée par d'autres qui se pressaient dans l'esprit du canut, se glissa au milieu des autres. La douleur était entrée dans sa joie. Mais la greffe ne prend pas tout de suite. L'arbre de joie s'épanouissait.

— C'est vrai que j'avais grand plaisir à vivre avec toi, Pascale. Toi, peut-être moins ?

— Oh ! si.

— Depuis que j'ai perdu la défunte, je suis peut-être un peu trop sorti, le dimanche, de mon côté ?

— Non.

— Trop joué à la boule avec les amis ? J'aurais dû promener Pascale ?

— Je n'aurais pas demandé mieux, mais mon idée n'aurait pas changé.

— Qui te l'a donnée, alors ?

Elle dit en hochant la tête :

— Je me suis sentie faible.

Il ne comprit pas, n'ayant pas l'habitude de considérer les choses par le dedans, et se contenta de faire un signe d'assentiment.

Ils marchaient entre des murs rouillés ou verdis par la mousse, clôtures de jardins de couvens ou de maisons de retraite, et le chemin tournait et se tordait, mais le silence était le même, partout autour d'eux. Çà et là, une branche avançante de platane ou de tilleul débordait et bénissait le passant.

Pascale, reprise par le songe habituel, mais calme à présent et même joyeuse, fit une centaine de pas sans rien dire, puis, comme le père n'avait pas compris une première fois :

— J'ai besoin d'une règle, reprit-elle, pour être toute bonne.

— Tu l'étais assez pour moi ! murmura le canut.

Il ajouta tout de suite, pour réparer le blasphème qu'il venait de formuler.

— Il est vrai qu'il y en a un autre, plus difficile à contenter. Pascale, je te le répète, je ne dirai rien contre. Non, je te le promets.

Tous deux, l'ouvrier et l'enfant, ils se sentaient l'âme légère, légère d'une joie qu'ils goûtaient avec une sorte de respect et de hâte ; ils la devinaient immortelle par l'origine et passante dans leur esprit; ils savaient d'où elle vient; ils espéraient, l'un et l'autre, gagner la terre future où elle ne cesse plus ; ils avaient la certitude qu'ils agissaient selon l'ordre, en conformité avec la volonté divine.

— Religieuse, répétait Mouvand ; non, quand le temps sera venu, je ne l'empêcherai pas...

Quand le temps sera venu?... C'était la douleur qui revenait. Pascale n'avait pas dit quand elle partirait ; son père ne se l'était pas d'abord demandé. L'émotion lui avait caché sa peine future Il essaya d'échapper à la question née en lui, insistante à présent et angoissante : « Quand part-elle ? Quand va-t-elle me laisser seul ? » Il dit :

— Je ne me rappelle d'autre religieuse, dans la famille. qu'une arrière-grand'tante ; mais c'est si loin dans mon enfance !

La rue du Juge-de-Paix, celle des Quatre-Vents qu'ils suivirent ensuite, étaient rougies par la lumière du couchant. Le soleil,

près de tomber, rapide dans sa chute, poursuivi par les brumes qui ne l'avaient pas lâché, y creusait des abîmes d'or et de pourpre aussitôt comblés par l'écroulement des nuages, mais qu'il rouvrait plus loin. Pascale et son père se trouvaient maintenant devant la grille de Loyasse, le grand cimetière, situé sur la colline et à l'endroit où elle descend vers l'ouest. Ils faisaient là leur visite traditionnelle. Adolphe Mouvand se rendait à Loyasse chaque fois que revenait cette date du 8 décembre, et en ce moment, un instinct plus pressant encore l'y ramenait. Le quartier de Saint-Irénée, tout proche, avait été le berceau de sa race. Les tombes des vieux canuts étaient là, à Loyasse, ou y avaient été, car les pauvres n'ont que des places louées au cimetière, et sont chassés de la tombe, quand le terme n'est plus payé, comme ils l'ont été, pendant la vie, de la chambre ou de l'atelier, en des jours de détresse. Il y avait encore, entre leurs fusains taillés, côte à côte, les croix de fer du grand-père et de la mère Mouvand, femme du canut. Par la grande allée, entre les sycomores sans feuilles, l'ouvrier et sa fille gagnèrent le bord du plateau, où finissaient les « concessions perpetuelles, » où commençait une pente rapide, vaste champ tout noir d'abord, et frangé de blanc, tout en bas. C'était le clos Lièvre, avec ses tombes de pauvres, parens en haut, enfans près de la vallée, avec ses innombrables couronnes de perles, sombres pour les grands et couleur de lait pour les petits. Les deux Lyonnais apportaient des nouvelles à leurs morts, et quand ils s'agenouillèrent, tous deux, ayant mis leur mouchoir sous leurs genoux, ils firent une prière qui était vraie, et que l'émotion vivifiait. La figure du canut s'allongea; sa barbe drue bâilla comme s'il parlait; il passa la main sur ses yeux, comme s'il voulait retenir ses larmes; puis il se releva, et, avec son couteau, il se mit à faire la toilette des tombes, négligées faute de temps et à cause de la longue distance. Pascale, demeurée seule, avait l'impression que son cœur, ou sa pensée, quelque chose de doux qui était tout elle-même, descendait sous l'herbe mouillée et se faisait entendre de la morte, et elle disait : « Maman, je vais au couvent, je suis venue te le dire. Bénis-moi. J'ai l'âme tendre comme tu l'avais. Ne t'inquiète pas pour moi; je souffrirai moins là où je serai, que tu n'as fait dans ta vie de femme et de maman; j'ai idée que tu as mérité pour moi la vie meilleure; je prierai pour toi; ce sera ma visite, car il me sera difficile,

peut-être impossible de monter à Loyasse, d'ici longtemps ; tu sauras que je suis bien. J'aurais voulu que maman me vît avec mon voile... Tu aurais pleuré. Tu aurais bien compris... Je t'embrasse à travers la terre et les pierres. Je suis ton enfant. Je te remercie pour toute mon enfance qui m'a menée où je vais. »

Elle se leva. Son père, qui avait resongé à la maison en touchant la croix de fer plantée sur les os de la mère Mouvand, dit, en fermant la lame du couteau, qui s'abattit avec un bruit sec sur l'armature :

— Tu es jeune, Pascale, et il n'y a point de presse : dans combien de temps entreras-tu en religion ?

Elle avait repris sa route, près de lui, et ils remontaient l'avenue funèbre. Elle ne répondit pas, tout d'abord, par pitié, et elle lui prit le bras, pour qu'il eût mieux, par cette caresse, la certitude qu'elle l'aimait.

— Tu es si jeune ! répéta-t-il.

Ils marchèrent encore quelque temps, sans qu'elle eût répondu, et, sortant de Loyasse, ils montèrent à droite par le chemin qui suit le mur d'enceinte du fort déclassé. Il attendait, il se troublait. Elle sentit qu'il lui serrait le bras, pour dire : « Allons, jolie, fais-moi de la peine; j'ai compris. » Et elle répondit :

— Je voudrais entrer à Noël, au noviciat.

— A Noël, Pascale ! Dans quinze jours ! Dans quinze jours, je ne t'aurai plus ?

Lui si ferme, si gai, si peu porté à geindre et à récriminer, il dut s'arrêter, et il respira vite, cinq ou six fois, les paupières baissées, comme s'il avait fait un effort trop grand.

— Oh ! dit Pascale, ne me faites pas pleurer ! Je suis si faible, même quand je vois clairement mon devoir, que si vous me montriez votre peine, je serais capable de ne pas aller au couvent, ni dans quinze jours, ni plus tard. Et pourtant je suis sûre que Dieu m'attend !

Adolphe Mouvand était de ces hommes que le respect de Dieu arme tout de suite contre eux-mêmes.

— Tu as raison, dit-il en espaçant les mots, il faut être brave... C'est un honneur qui nous est fait.

— Comme vous comprenez bien, papa !

— Et une fameuse indulgence qui m'est offerte ! Moi qui

tâche d'en gagner dans la compagnie des Hospitaliers-veilleurs : je n'aurai jamais mieux... Et puis, vois-tu, Pascale, il ne faut pas sacrifier tes années, qui sont jeunes, aux miennes, qui sont finies... Va faire ta vie..., comme nos anciens... C'est-là qu'ils habitaient, tiens, Pascale!

Il avait été si bien instruit dans la doctrine chrétienne que les idées les plus hautes sur le devoir, sur la destinée d'une âme, lui étaient habituelles.

En parlant, le canut escaladait le talus de terre gazonné qui épaule, tout du long, la muraille militaire. C'est la crête du plateau, jadis fortifié par les Romains et qu'enveloppe encore, du côté de l'ouest, l'appareil abandonné de longs glacis et de longs murs de forteresse. Pascale avait suivi son père, et s'appuyait sur les pierres taillées qui couvrent le parapet.

— Voilà Saint-Irénée d'où sont descendus les Mouvand, dit le père en étendant la main, et, en bas, voilà la ville, mais on ne voit pas la partie de chez nous.

En avant et en dessous d'eux, dans un pli profond de la terre, le vieux quartier ouvrier de Saint-Irénée, tout entier du même rose fané, tassait, pressait les toits de ses maisons, dont quelques-uns semblaient avoir été soulevés, — mais de bien peu, — par l'effort des autres, et sur lesquels couraient et se fondaient les fumées fraternelles. Une pente raide et boisée, parallèle à la muraille d'enceinte, se levait en arrière, et formait le fossé que les hommes habitaient. Et au delà, par-dessus les arbres, d'autres sommets de collines se dressaient, de moins en moins précis dans la lumière diminuée, tous orientés vers les fleuves où plongeait leur éperon. De ce côté, sur la gauche et bien bas, dans la plaine, s'étendait ce que Mouvand avait appelé la ville. Mais c'était bien autre chose que la ville. Par delà la Saône invisible, tournant au pied des roches de Fourvière et de Saint-Just, c'était toute la partie sud de l'énorme cité, la presqu'île Perrache, le Rhône, la pointe du quartier de la Guillotière, le quartier de la Mouche, et des prés mêlés de bâtisses et de peupliers espacés, et des campagnes vertes, sans autres limites que la brume, et où s'arrondissait, lumineux au départ, mais diminuant d'éclat, l'arc des deux fleuves mêlés qui coulaient au midi. Pascale et son père regardaient surtout la ville. Elle était à demi voilée par une nappe de brouillard transparente, et que le soir tombant teignait d'une lueur fauve. Cinq cent mille créatures

s'agitaient là-dessous. C'était l'air respiré par elles et tout plein de leurs douleurs, c'étaient la fumée de leurs foyers et de leurs machines, et la poussière de l'usure de toutes choses, qui formaient ce nuage que le vent poussait vers Loyasse. L'écheveau embrouillé des bruits et des cris de la ville montait en même temps. Les deux promeneurs, saisis par cette apparition de leur ville, demeuraient muets. Le canut pensait au travail, dont l'odeur et le frémissement le rejoignaient, l'enveloppaient, le rappelaient dans l'abîme où sa cellule, à lui, attendait, vide. Il hocha la tête, et murmura dans sa moustache : « Pas aujourd'hui! Il y a relâche pour le père Mouvand. C'est fête! Et demain encore, à cause de la petite! » Mais la brume enfermait des plaintes aussi, des souffles de fiévreux et de malades, des paroles de haine et de révolte, des cris désespérés. Et Pascale, qui allait au couvent pour se sauver, mais pour se sauver en se dévouant, comprit les voix mêlées, et, ouvrant sa poitrine à la marée de souffrance, elle respira tout, à pleins poumons et à plein cœur, et elle pensa : « Il y a aussi des misères comme celles-là que je consolerai. J'instruirai des petites. Et elles m'aimeront. Je serai pour elles une mère, passionnément, indéfiniment. » Et elle se sentit ensuite le cœur si large, si heureux, qu'elle serait demeurée là, longtemps, si le père n'avait pas remué ses gros souliers ferrés.

— En avant, jolie, la route de descente est longue encore!

Ils ne s'expliquèrent point. Mais le cours de leurs pensées avait changé. Pascale était ramenée à cette vocation, à présent définitive, et qui s'emparait de toute la puissance de rêve de la jeune fille; le vieux tisseur, enthousiaste et enfant malgré l'âge, peu gâté par la vie, se promettait de bien employer les quinze jours qui restaient. Il les emplissait de congés, de régalades, de sorties avec Pascale. Pour la première fois, il se trouvait devant le mirage des vacances. Elles l'éblouissaient.

Pascale et son père continuèrent de suivre l'enceinte fortifiée jusqu'à la porte de Saint-Irénée. La nuit était complète; les brumes, un moment dissociées par la suprême attaque du soleil, s'étaient ressoudées, et fermaient le tombeau. On sentait leur poids peser sur les épaules. Le vieux Mouvand qui n'aimait pas se trouver dehors, à cette heure, où, comme il disait, « il tombe du mal sur la terre, » proposa de souper dans une auberge qu'il connaissait dans le bas de Saint-Irénée. Ils passèrent donc sous

la porte monumentale, et cherchèrent l'auberge, où on serait à couvert et au chaud.

Quand ils sortirent, il était tout près de sept heures. Remis de la fatigue de la journée, contens d'avoir causé plus intimement que d'habitude, contens de l'extra qu'ils s'étaient offert, ils dégringolèrent les escaliers et les rues torrentueuses qui mènent de Saint-Irénée aux quais de la Saône. Ils étaient au milieu de cette passerelle suspendue, qui aboutit à la rue Sala, et qui crie sous le pied des passans, comme une mouette en chasse, lorsque, sept heures sonnantes, toutes les cloches de la ville s'ébranlèrent. Elles disaient : « Illuminez! » Et voici que, aussitôt, les lignes de lumières que traçaient les becs de gaz semblèrent se multiplier. En dessous, en dessus, très haut, sur les façades invisibles des hautes maisons de Lyon, à droite, à gauche, en avant, d'autres lignes de points lumineux surgirent dans la nuit. Elles s'allumèrent avec une rapidité et un caprice incroyables, brisant l'image coutumière des ponts, des places, des rues. Le tour des fenêtres, le cintre ou le fronton des portes, la niche d'une statue, se dessinèrent en traits de feu. Les quais devinrent étincelans; la colline de Fourvière s'alluma; le clocher de la vieille église surgit, tout serti d'or, du milieu des ténèbres; une croix immense, plantée sur la terrasse de la basilique, leva ses bras, au-dessus de la ville; l'archevêché apparut comme un palais de feu; des inscriptions éclatèrent aux flancs de la colline : « Lyon à Marie... *Maria Mater Dei*... Dieu protège la France; » des étoiles, des guirlandes, des festons, des veilleuses dans des verres à boire, des lanternes vénitiennes, des chandelles piquées dans des goulots de bouteilles, trembièrent au vent dans les ruelles, dans les carrefours, apprenant à ceux qui en auraient douté, qu'il y avait ici, là-haut, des âmes dans les taudis, et une foi commune à l'énorme ville. Ce n'était pas Fourvière, c'était Lyon tout entier qui illuminait. Pascale ravie, Mouvand démonstratif, prenaient une rue, puis l'autre, suivaient des groupes, les quittaient, revenaient à la Saône, ne pouvant assez voir et disant : « Comme c'est beau, cette année, l'illumination! Allons voir encore si les Bourbouze ont illuminé! Et les Boffard? Quand nous rentrerons, nous regarderons s'il y a des lampions chez les Seignemorte. » Il y en avait presque partout. La colline de la Croix-Rousse, lointaine, semblait couverte d'une résille d'étincelles; la Guillotière avait des profondeurs phospho-

rescentes comme la mer. « Toutes les étoiles sont sur la terre, ce soir, disait le canut. C'est une jolie fête! » Il n'y avait point d'étoiles et point de lune dans le ciel, en effet, mais seulement la nuée de brouillard, éclairée en dessous, et que les hommes, après le soleil, teignaient d'une pourpre vague.

Longtemps, au bras l'un de l'autre, dans la foule innombrable amusée par les illuminations et les étalages des boutiques toutes éclairées, Adolphe Mouvand et sa fille prolongèrent leur promenade. Ils se communiquaient leurs remarques et leurs idées, librement, comme ceux qui n'ont aucun secret. Ils trouvaient cela infiniment doux. Et c'étaient de pauvres joies, ou des souvenirs et des allusions qui n'avaient de sens que pour eux. Mais, parfois aussi, à la fin de ce grand jour, où leurs âmes s'étaient parlé, il venait, à l'un ou à l'autre, une pensée pieuse, une idée de sacrifice et de paradis qu'ils disaient aussi. Ils étaient comme deux chapelles voisines d'où parfois s'élevait le même cantique. Ils s'aimaient mieux que jamais. Ils se le disaient. Et quand ils rentrèrent, tard, ils avaient envie de pleurer de joie, à cause de la souffrance qu'ils avaient acceptée.

Le lendemain, en se levant, Adolphe Mouvand s'approcha, en se frottant les mains, de Pascale qui allumait le fourneau pour réchauffer le café.

— J'ai eu mon idée, à mon tour! dit-il.

Il frappa sur la poche gauche de son pantalon.

— J'avais mis quelques écus de côté. Pas beaucoup. J'aurais bien du regret de les manger sans toi. Veux-tu que nous fassions un voyage?

— Où?

— Jusqu'à Nîmes, où sont nos seuls parens vivans, les Prayou. Tu ne les as jamais vus. Tu les verras. Trois jours de congé, père Mouvand, comme un gentilhomme!

— Tout mon rêve! dit Pascale heureuse. Voyager! ça me fera des histoires à raconter plus tard, à mes petites.

Le temps d'écrire, pour avertir les Prayou, et de terminer une pièce de soie qu'il avait promise, et, un matin, deux jours plus tard, le canut et sa fille prenaient le train pour le Midi,

Ils partaient avec le brouillard; ils arrivèrent à Nîmes dans la splendeur d'un jour d'hiver, dans le froid vivant, fouettant et clair du mistral.

— Comme ça pique! disait le canut, en mettant sa main hors de la portière du compartiment.

— Comme c'est clair! répondait Pascale, émerveillée; c'est la lumière de l'été de chez nous!

Le château de Tarascon, celui de Beaucaire, le Rhône entre les deux, où le soleil penche tour à tour le reflet d'un des châteaux qui vient saluer l'autre; puis les terres nues, où les mas isolés, bâtis en quadrilatère, ont l'air de forteresses, avec leurs cyprès droits, lances plantées dans le sol et qui veillent au nord; puis les premières maisons de Nîmes, blanches sous le soleil, se miraient dans les yeux d'or de Pascale. Quant au canut, il se penchait rarement à la portière du wagon; il fumait en regardant presque uniquement sa fille heureuse, et c'étaient deux délices pour lui. Ils s'étaient peu parlé pendant le voyage, mais ils avaient eu le sentiment du bonheur l'un de l'autre, cette ombre de la joie d'autrui, qui vient, si apaisante, jusque sur nous. Quand ils descendirent du wagon, en gare de Nîmes, à peine avaient-ils mis le pied sur le quai, qu'une grosse femme, noire de cheveux et noiraude de visage, courut au canut, et l'embrassa bruyamment.

— Eh! vous voilà! Oh! mon cousin, en voilà une surprise! Je ne croyais pas vous revoir jamais... La petite Pascale,... où est-elle? Cette jolie fille? Moi qui l'ai vue à trois ans! comme elle est brave!

— Et jolie, pour sûr! dit une voix derrière elle.

Pascale sourit avant d'avoir vu qui parlait, et elle continua de sourire en apercevant un grand garçon élancé, pâle, très jeune, qui avait le haut du visage d'une statue antique et la mâchoire avançante et brutale. Une moustache courte, des poils frisés sous le menton, cachaient à demi ce bas de figure inquiétant, et corrigeaient le dessin sinueux des lèvres. Les yeux étaient veloutés; la main se tendait vers la main de Pascale.

— Mademoiselle, dit-il en montrant ses dents, vous m'excusez? Nous autres ici, quand nous rencontrons une belle fille, nous ne pouvons nous en tenir. Il faut qu'elle le sache!

— Ce n'est pas une offense, dit Pascale.

Et, flattée, elle lui donna la main, pendant que la cousine Prayou embrassait à son tour la jeune fille, et s'emparait de la petite valise que celle-ci tenait dans sa main gauche.

— Ah! le coquin, dit la mère; il s'y connaît! Et ça n'a que

vingt ans!... Croyez-vous?... Sortons, venez... Nous demeurons à côté... Comment trouvez-vous le Midi?

— Froid, dit le canut.

— Un coup de mistral, un coup de balai de la vallée du Rhône, dit le jeune homme, qui se mit à côté de Pascale, et marcha en avant, près d'elle, tandis que, derrière, venaient le canut, en jaquette à boutons de corne, et la grosse femme coiffée en cheveux, avec un tout petit chignon et de larges clairs entre les mèches grasses. Elle avait l'embonpoint, l'assurance et l'allure d'un maître nageur. Elle portait la valise, que, de loin en loin, le père Mouvand proposait de porter. Jules Prayou s'en allait, les mains libres, et montrait sa ville à Pascale : les beaux platanes, à présent dépouillés, de l'avenue Feuchère, l'esplanade avec la fontaine de Pradier, et ces Arènes, près desquelles ils passèrent, avant de s'engager dans la rue de Montpellier. Le vent soufflait, et roulait le bas des jupes autour des jambes des femmes.

— Comme il vous pousse! disait Pascale. On dirait qu'il veut me faire entrer dans votre rue de Montpellier.

— Vous en verrez de plus belles demain, répondait Jules Prayou. Celle-ci est vieille... Voici l'hôpital des malades.

Il montrait un portail monumental encadrant une grille, au delà de laquelle, on voyait une grille plus petite, et de vieux bâtimens en carré.

— Mon défunt est mort ici, disait dévotement, en arrière, la veuve Prayou.

— Il vous a laissé du bien, ma cousine? demanda le canut, qui ne se mettait pas aisément en frais de sensibilité.

— Eh! quelque peu! quelques bicoques, une olivette, mais les grands fils, ça dépense, monsieur Mouvand...

— Il n'a pas de métier?

La grosse femme eut un geste vague, plein d'esprit, et, pour montrer qu'il avait plusieurs métiers, tous de rendement incertain, elle réunit les cinq doigts de sa main gauche et les agita ensuite comme des petites vagues qui fuient, en étendant son bras vers l'horizon.

— On vous dit riche, vous, vieux père? repartit-elle familièrement.

Et elle accompagna cette affirmation, qui n'était guère qu'une interrogation habile, d'un coup d'œil étonnamment aigu et en-

vieux, que le canut ne remarqua pas. Il marchait lourdement, en dodelinant ses épaules voûtées.

— Un mensonge, dit-il : le beau travail n'enrichit guère.

En même temps, Pascale, à qui les prévenances, la vivacité, la façon hardie de Jules Prayou, plaisaient plus que la rudesse et les galanteries lourdes des fils de canuts de la Croix-Rousse, disait, comme pour le remercier par une confidence :

— L'hôpital... J'ai pensé à entrer chez les Filles de Saint-Vincent-de-Paul.

— Singulier goût!

— Pourquoi? dit-elle innocemment. Donner sa vie aux malades, c'est un emploi si beau. Mais il faut plus de force que je n'en ai et plus de courage. J'ai une horreur du sang, une horreur invincible!

— Ah! vraiment!

— Je ne puis voir une blessure, ou seulement y penser, sans me sentir mal. Pas vous?

Un éclat de rire lui répondit.

— C'est pour cela, reprit-elle, que j'ai choisi un ordre enseignant.

— Vous êtes bigote alors?

Jules Prayou fit deux ou trois pas, à demi tourné de son côté, et l'étudiant avec une insistance qu'elle prit pour de l'intérêt.

Si elle avait pu lire dans le regard, jusque-là si câlin, elle aurait vu qu'il était devenu dur tout à coup, comme une pierre dont on a fait tomber la mousse. Jules Prayou cessa de s'occuper de Pascale, pendant plusieurs minutes, et marcha même un peu en avant d'elle. Ils longeaient les immenses terrains du marché aux bestiaux, et Jules Prayou, reconnaissant, çà et là, aux abords du marché, ou aux fenêtres des garnis voisins, quelques jeunes bouchers ou des conducteurs de bestiaux, cévenols ou provençaux, leur disait bonjour, d'un geste de la main qu'il avait pesante et charnue. Il disait même d'autres choses que Pascale ne comprenait pas. Elle s'amusait à suivre la mimique des sourcils, des paupières, des doigts, de la tête de ce garçon qui connaissait tout le monde depuis qu'on approchait de l'extrême ouest de la ville. Un immense boulevard coupait la rue. Le vent soufflait en tempête; il soulevait de la poussière comme des copeaux blancs, et la jetait sur les petits micocouliers plantés dans les contre-allées de la promenade. Mais la sérénité

du ciel était complète et paraissait immuable. C'était le Midi, la terre sèche et sculptée sous le bleu du firmament. A droite, loin, au bout du cours de la République, au-dessus du promontoire de pins du jardin de la Fontaine, la tour Magne se levait, proue rose et dorée, dressée dans le mistral.

Ils eurent bientôt traversé le boulevard, et, après avoir suivi une autre rue, ils atteignirent le Cadereau, le torrent qui borde Nîmes, au ras des collines, et qui sépare la cité méridionale d'avec l'autre région, celle qui monte toujours, mottes vertes et collines tout d'abord, vers le plateau des Cévennes.

C'est là qu'habitaient les Prayou.

— Encore cent pas, dit Jules, et nous boirons un verre de carthagène, pour faire baisser la poussière. Vous n'avez jamais bu de carthagène, mademoiselle Pascale?

— Ma foi, non !

— De l'eau-de-vie jetée dans du moût de vin, au sortir du pressoir. Un régal, vous verrez!

— Oh! voilà la campagne, en avant! s'écria Pascale. Et des maisons, comme une allée qui entre parmi... C'est là que vous habitez?

— Oui.

— Que c'est joli!

— Le Montauri pour vous servir.

Les yeux d'or recevaient avec une joie jeune, et buvaient, et cherchaient encore l'image de la pente molle couverte d'olivettes et de vergers, verdure légère, fumée de feuillages clairs écrasés contre le sol, et d'où jaillissaient, autour de quelques villas, le fuseau noir d'un cyprès ou la voûte d'un pin parasol.

Les deux couples, Jules et Pascale, Mouvand et la veuve Prayou, longèrent un instant le torrent, passèrent devant un lavoir établi au bord de la route, et, tout de suite après, tournant à gauche, par un pont étroit jeté sur le Cadereau, pénétrèrent dans un faubourg d'une seule rue, amorce d'un quartier futur, coupé par trois ruelles perpendiculaires et qui montait, pendant une centaine de mètres, parmi les grands enclos plantés d'oliviers et au milieu desquels on voyait, çà et là, une maison blanche avec son bosquet serré de pins et de lauriers. Les voyageurs allèrent jusqu'aux deux tiers de cette impasse qu'une haie limitait au fond, et, au delà de la deuxième rue transversale, à gauche, Jules Prayou poussa une porte.

— Entrez, mademoiselle ; entrez, monsieur Mouvand ; ce n'est pas un palais : mais, dans dix ans, au lieu de cette bicoque, j'aurai mon joli mazet sur la colline.

— Il a l'air entreprenant ! dit le canut qui précédait la veuve Prayou.

— Quatre fois comme son père..., un peu trop, ajouta-t-elle tout bas, en faisant passer devant elle le cousin lyonnais. Ce qu'il veut, je suis obligée de le vouloir.

— Eh ! tant pis !

Elle le retint sur le seuil.

— Quand il est en colère contre moi, mon bon, tout le quartier tremble ! Et fort, avec cela !

Elle accompagna ces derniers mots d'une moue admirative, et le canut entra dans une chambre, à gauche du couloir qui séparait les deux pièces du petit pavillon occupé par la veuve Prayou.

Sur la table du milieu, recouverte d'une toile cirée bordée d'une ganse noire, quatre verres de carthagène, — des verres à bordeaux — étaient déjà disposés. Une crédence provençale, en bois blond, avec de longues ferrures et qui contenait la vaisselle de la maison, indiquait, ainsi que la toile cirée de la table, que la pièce servait de salle à manger, dans les grands jours. Et le lit occupait une large place, à droite de la fenêtre.

— L'appartement de Jules est au fond du jardin, dit la mère, en montrant, par cette fenêtre, une petite maison, élevée d'un étage.

— Il est là, chez lui, comme un prince, ajouta-t-elle. C'est lui qui vous logera ce soir.

Las du voyage, mis en appétit par le froid et en belle humeur par la nouveauté de toutes choses, Adolphe Mouvand fit honneur à la liqueur populaire nîmoise, et au dîner que prépara la veuve Prayou. Après le dîner, Pascale et son père furent conduits dans le petit logement bâti au fond de la cour, et où vivait, d'ordinaire, Jules Prayou ; le père coucha dans la chambre d'en bas, attenant à une salle de débarras qui servait d'entrée, et la jeune fille dans le grenier mansardé du premier étage, où la vieille parente avait fait dresser un lit. Jules Prayou dormit, sans doute, dans quelque coin du pavillon qu'habitait la mère : on ne le revit plus avant dix heures le lendemain matin.

En s'éveillant, Pascale eut une surprise. Elle aimait la cam-

pagne, sans la connaître bien et par contraste et privation, comme tant d'ouvrières qui croient qu'elles rapportent avec elles les champs et leur douceur, quand elles rentrent de la promenade, le dimanche, ayant au coin de la bouche, serrée entre leurs dents jeunes, une branche d'épine fleurie ou de lilas. Par sa fenêtre sans rideaux, elle apercevait la pente de Montauri, et d'abord, au pied du logis, un terrain vague où les jardinets, les bûchers, les buanderies des voisins avaient aussi leur porte de sortie, vaste carré d'herbe, mal nivelé, plein de fondrières qui devaient être d'anciennes fosses à chaux, semé de pierres de taille inutilisées et demeurées debout ou couchées, et aussi de larges bancs de chardons et d'autres plantes dures de tige, tannées et décolorées par l'hiver, et sur lesquelles des ménagères étendaient le linge de leur lessive. Cette pâture appartenait aux Prayou, et c'était le reste du terrain acheté par le père Prayou, et où il avait construit trois maisonnettes, la sienne et les deux autres qui la flanquaient, à droite et à gauche, sur la rue de Montauri. Au delà, en avant et à droite, les olivettes montaient, ouatant de vert pâle toute la colline, et c'étaient des enclos successifs aux vieux murs bas, et, parmi les oliviers, des amandiers échevelés, des bouquets de lauriers, de pins, de grenadiers, de chênes rabougris autour des maisons de campagne, et un air de laisser aller de tous ces domaines, qui ne semblaient ni trop dessinés, ni trop taillés, ni trop alignés, ni trop propres. Enfin, et Pascale y laissait errer son âme facile et vite prise au charme des choses reposées, l'air était, au-dessus des olivettes, au-dessus des arbres bas, formés en couronnes, d'une limpidité plus grande encore que la veille; on distinguait des branches mortes à la distance où la colline, là-bas, ployait vers le sud ses buissons pâles et les offrait au jour plus chaud. Il y avait de l'or, du blond, de la vie dans le ciel méridional, au lieu de cette brume et de cette fumée de Lyon que Pascale sentait si pesantes à ses poumons, et si froides à son cœur. Oui, l'éclat de la lumière avait grandi encore depuis la veille. Pascale ouvrit la fenêtre; le mistral ne soufflait plus; il faisait frais; des linots, descendus des pays du nord, volaient d'un mazet à l'autre, troupes festonnantes, dorées par le soleil, et d'où venait un petit cri.

C'était le jour de congé qu'Adolphe Mouvand avait longtemps rêvé. Il fut très rempli. On partit tard, il est vrai, à cause de Jules qui ne rentrait pas. Le jeune homme était « chez des

amis, pour affaires, » expliquait la veuve Prayou. Il arriva enfin, le chapeau de feutre posé en arrière, un brin de mimose à la boutonnière, cravaté de rouge, embrassant tout le monde et disant, à l'oreille du canut qui attendait dans la rue, et regardait en l'air avec les yeux éblouis d'un vieux hibou barbu :

— Papa Mouvand, je ne regrette pas de vous avoir fait attendre, j'ai fait avec les amis une jolie affaire de contrebande, cette nuit.

— Tu fraudes? dit le canut tranquillement. Moi, mon garçon, je ne l'ai jamais fait.

— Oh! ici!... répondit Prayou.

Et sa bouche sinueuse s'allongea dans un rire silencieux, méprisant et rapide. Puis, voyant que le bonhomme attendait l'explication :

— Ici, reprit le jeune homme, un homme qui n'a pas peur, qui sait se garder et se faire des amis, peut devenir riche avec l'alcool... Eh bien, mademoiselle, nous partons?

Ils virent tout ce que voient les gens des trains de plaisir et tout de la même manière : sans arrêt, n'ayant pas les moyens de rattacher les choses à l'histoire ou à l'art, et donnant le même temps et les mêmes mots : « c'est beau, il n'y a pas mieux à Lyon, » aux magasins de bijoux en doublé, à la Maison Carrée, au palais de justice, à la fontaine de Pradier, aux Arènes, et aux églises qu'on visita toutes, les anciennes et les neuves, pour plaire à Pascale. Celle-ci avait une manière de s'agenouiller, laissant ployer si harmonieusement et naturellement son corps, sans secousse, et d'un geste orienté vers le tabernacle, que la veuve Prayou, qui s'agenouillait en spirale, et Jules, qui demeurait debout à l'entrée des rangs de chaises, remarquaient. Et puis, dès qu'elle s'était relevée elle était toute aux explications verbeuses de Jules Prayou, qui ne savait rien, mais qui parlait autrement bien qu'un Lyonnais. Il savait être galant, par exemple, et il fallut entrer dans les magasins de « souvenirs, » choisir une croix d'argent, des cartes postales, un album, une paire de ciseaux. « Dans quelques jours, disait tout bas Pascale, — elle ne voulait pas que le père se souvînt, en ce moment, de la date qui approchait, — je ne pourrai conserver et emporter que les ciseaux. La croix d'argent est trop jolie. — Prenez tout de même, disait Prayou : l'argent que je gagne, je ne le dépense pas souvent à acheter des croix. »

Ils étaient tous harassés, poudreux et de belle humeur. Après avoir dîné, fort tard dans l'après-midi, en dehors de la ville, à la « guinguette de la Cigale » située au nord-ouest, sur les premières pentes qui bordent la vallée du Rhône, et où Jules Prayou avait ses entrées et un compte ouvert, ils revinrent vers Montauri, par les chemins qui montent et descendent les collines, toujours bordés de murs, toujours pierreux, et que dépassaient, à chaque moment, une branche de pin ou d'amandiers, le fût noir d'un cyprès incliné par le vent, ou même, malgré la saison tardive, sur le treillage des tonnelles, des roses grimpantes, épuisées, fleurissant jusqu'à la mort. Pascale, la moins lasse de tous, disait : « Je n'ai jamais si bien respiré. » Elle disait encore : « Il est quatre heures, et il fait plus clair que chez nous en plein midi. » On entrait parfois, par des portes laissées ballantes ou par des brèches, dans l'enclos en terrasse d'un mazet : trente oliviers, deux mûriers, un amandier assoiffé, tirant du roc une verdure misérable et, au milieu, une cabane fermée, où la famille, le dimanche, venait se reposer et chercher de l'ombre. « Et voilà le mazet! disait la mère Prayou. Nous en aurons un plus tard, et mieux que ça. — Il y en a de plus petits? demandait Pascale. — Oui, ma jolie, et nous les appelons des Cantagrils. — Chantegrillon? Oh! c'est nommé! répondait Pascale. — On tape bien les noms, dans le Midi, » disait Jules ; et la veuve Prayou concluait : « Beaucoup de pierres, une bicoque, vingt oliviers, un peu de terre qui se promène, ça fait déjà un mazet, mais le nôtre sera plus beau. »

Quand ils furent tout en haut de la colline de Montauri, ayant trouvé, sous l'arche d'un vieux portail, entrée d'une villa, le gardien et la gardienne, que connaissaient les Prayou, ils furent invités à se « rafraîchir, » puis, comme il arrive, les maîtres n'étant pas là, et consentant par procuration, ils furent conduits jusqu'au bout de l'allée « pour voir la ville. » Pascale et Jules Prayou s'assirent sur le mur bas qui soutenait la vaste terrasse plantée de la villa, et qui plongeait, à sept ou huit pieds plus bas, dans le sol d'une olivette en pente. Au delà, le terrain se relevait encore, et c'était proprement la colline de Montauri, couronnée de pins, et par-dessus, et dans l'ouverture aux belles lignes tombantes, comme des épaules, de la colline noble, on voyait toute la cité de Nîmes, et les campagnes qui l'enveloppent.

La ville, qui semblait immense et plate, était d'un rose atténué, presque mauve, et de longues collines l'entouraient, sur toute une moitié de l'horizon, comme des étoffes pâles, drapées à plusieurs plis, et de la même couleur que les vieilles monnaies qu'on retrouve dans le sol de la cité. Et ce rose de la ville et le vert des collines étaient de nuances si fines et si fondues, sous la dernière grande flambée de soleil, que Pascale, qui n'avait pas l'habitude de contempler longtemps les lointains, comprit la douceur de ceux-là, et songea qu'ils n'avaient pas d'hiver. Du côté de la plaine, l'enveloppe était harmonieuse aussi et d'un gris violet, terres labourées, bois dépouillés par l'hiver, région qui se développait, vers le sud, jusqu'à ces pentes peu élevées, miroirs du soleil, terres inclinées pour renvoyer le jour dans la coupe du Rhône, et au delà desquelles il y a l'étincellement des étangs et la mer d'Aigues-Mortes.

Ce qui donnait à ces caresses de lumière tout leur pouvoir et toute leur douceur, c'étaient les feuillages proches entre lesquels passait et luisait le regard de la ville, comme entre des cils qui le voilent, et l'affinent, et le rendent plus pénétrant. Pascale, assise de côté sur le mur d'appui, recevait et comprenait, dans ces jours d'émotion continue, les pensées éparses dans le monde, et que n'eût pas arrêtées au passage, en des jours plus calmes, son esprit moins tendu. Jules Prayou, les pieds pendans au-dessus de l'olivette, n'étudiait pas le paysage, mais regardait, en bas et autour de l'enclos, les pistes faites par les ouvriers et les maraudeurs, et les brèches des murs. La veuve Prayou et Adolphe Mouvand, peu intéressés par la beauté du jour, causaient avec le jardinier, en arrière, de la moyenne récolte d'olives qu'il y avait. Pascale, ayant compris ce que renfermait d'invitations à vivre et à jouir de la vie cette image de Nîmes ensoleillée, disait dans son cœur : « Je vous renonce, joies qui me troublez, et que je ne connais pas. Je vous échappe. Je me réfugie dans la paix qui est votre inimitié, parce qu'elle vous surpasse, je le sens quelquefois, quand mon cœur est parfaitement pur. Je renonce les ambitions et les amusemens dont sont pleines ces maisons, et les consolations auxquelles on peut prétendre sans sacrifice de soi. Comme elles sont nombreuses ici, les mères jeunes qui sont aimées, qui attendent, à cette heure, le mari revenant du travail, et qui déjà, soulèvent, pour l'offrir aux caresses de l'époux, l'enfant qui est à deux ! Mes enfans, à moi,

m'aimeront moins. Mais j'en aurai d'innombrables, et Dieu suppléera aux tendresses qui me manqueront. » Ses lèvres toujours mouillées remuaient dans l'air frais qui montait de l'olivette. Jules Prayou avait cessé de regarder dans l'enclos, il regardait ardemment cette jolie voisine, dont le visage, tendu vers Nîmes rose et lointaine, songeait dans le reflet du soir. Il voyait, de profil, cette tête charmante, coiffée de rayons d'or, qui se détachait sur l'écran sombre d'un if et d'une touffe de lauriers plantés sur la terrasse; il voyait ce cou un peu long, et pâle, et les épaules tombantes, sur lesquelles la mère Prayou avait jeté un châle de laine blanc, et qui se soulevaient régulièrement, à chaque gorgée d'air pur que buvaient les lèvres ouvertes au vent. Il aurait voulu plaisanter avec elle, comme il faisait avec d'autres, la voir occupée de lui, la courtiser librement, et il devinait que Pascale était, en ce moment, très loin par la pensée, et une jalousie s'emparait de lui.

— Ma cousine, dit-il assez haut, quelle drôle d'idée vous avez d'entrer en religion?

— Pourquoi drôle? dit-elle, sans cesser de baigner son visage dans la clarté diminuante que reflétait la ville. C'est une idée très sérieuse, au contraire.

— Quand on est jolie comme vous!

— Oh! répondit-elle, et son rire léger parfuma le vent comme une fleur qui éclôt, vous croyez qu'elles sont toutes laides, les religieuses? Il y en a de bien jolies. Vous connaissez peu ces choses-là, mon cousin!

— On dirait, ma parole, que vous avez peur des hommes?

Elle se retourna vers lui. Elle sentit le feu trouble de ce regard qui l'avait enveloppée, et, se remettant debout:

— Je n'ai pas à vous dire pourquoi je vais au couvent, dit-elle; ce sont là mes secrets, et cela me regarde seule.

Pour la seconde fois, elle put observer la violence de ce qu'elle eût appelé le caractère méridional, de ce qui n'était que l'instinct à sa toute-puissance, sans honte et sans frein. Jules Prayou lui jeta une injure en patois, et sauta, du haut du mur où il était assis, dans l'enclos d'oliviers qui dévalait en dessous. Pendant quelques minutes, elle le vit, parmi les arbres, allongeant le pas, les mains dans les poches, tournant vers elle, de loin en loin, son visage pâle de colère.

Pascale le rappelait, croyant à une plaisanterie.

— Revenez donc ?

— Où va-t-il encore ? dit la mère Prayou en accourant. Vous l'avez contrarié ?

— Moi ? Je lui ai dit que mes raisons de me faire religieuse ne regardaient que moi.

La vieille femme hocha la tête, et, comme la fine et hardie silhouette de son fils disparaissait derrière un second mur de clôture qu'il venait de sauter, sans se soucier du maître ou du gardien :

— Surtout, dit-elle sérieusement, quand il reviendra, ne le contrariez pas, et soyez gentille avec lui.

— Alors, c'est vous qui le gronderez ?

— Vous ne le connaissez pas ! Il serait capable...

Elle n'acheva pas sa pensée, et ajouta seulement :

— Il est terrible !

Ils descendirent, tous trois, par le chemin de Saint-Césaire, espérant y retrouver Jules Prayou, qui avait pris cette direction, à travers les mazets. Mais ils ne virent personne.

Après une demi-heure de silence, et quand il reconnut dans le crépuscule les bâtimens de l'abattoir, Adolphe Mouvand dit, en frisant sa barbe et tourné vers la veuve Prayou :

— Vous ne l'élevez pas, ce garçon-là ; c'est lui qui vous commande. Prenez-y garde !

La femme le prit en riant.

Bientôt ils entrèrent dans la petite maison de Montauri. Il ne faisait pas aussi froid que la veille, mais Mme Prayou voulut allumer du feu dans sa chambre, et elle y fit brûler, toute la soirée, des brins de chêne kermès encore pourvus de leurs feuilles sèches, dont elle avait une provision sous le hangar. Comme elle se faisait illusion sur la fortune des Mouvand, et aussi parce que l'absence de Jules la libérait d'une surveillance qui la gênait extrêmement, elle fut expansive ; elle raconta « la famille » au père Mouvand, qui aimait les souvenirs ; elle se montra affectueuse avec Pascale, et même portée à la dévotion. Elle ne cessait de recommander « ses intentions » aux prières de la future novice. Elle lui demanda aussi de faire chauffer l'eau pour le grog. Et, étendue paresseusement, elle disait : « Que c'est agréable d'être servie ! » Pascale, croyant retrouver en elle quelque chose de cette tendresse dont elle avait été si tôt et si durement privée, se laissait embrasser, et s'émouvait, et vouait

une affection jeune, naïve, vive, à cette vieille femme qui l'appelait « mon enfant, » et qui avait, en l'appelant ainsi, cette chaleur de voix, cette mimique naturelle où tout le corps est complice du mot, qui pénétraient de reconnaissance la fille du canut lyonnais. Les dernières heures passées « en famille, » — car Mouvand ne pouvait prolonger ses vacances et son chômage, — firent sur l'esprit de Pascale, et même de son père, une impression plus forte que le plaisir du voyage. « Une bonne femme pour sûr, disait le canut en regagnant le soir son logement; elle cause trop vite pour moi, elle gouverne mal son gars, mais c'est une bonne femme, notre parente. »

Le lendemain, une demi-heure avant le départ, Jules Prayou arriva, empressé, câlin, souriant comme à l'arrivée. Il pria Pascale, en plaisantant, d'oublier ses vivacités de la veille; il demanda la permission de l'embrasser; il voulut porter lui-même la valise jusqu'à la gare; il promit à sa cousine, avec un geste de la main tendue vers le nord, d'aller la voir, un jour, en quelque lieu qu'elle fût envoyée par ses supérieures, et, quand le train s'ébranla et que Pascale vit, sur le quai, ces deux parens qui multipliaient les « au revoir, » en agitant leurs mains pleines de phrases encore, elle ne put s'empêcher de dire à son père :

— Nous avons bien fait de venir.

Il pensait comme elle, mais la vraie raison, qu'il était seul à connaître en ce moment, c'est que, pendant deux jours, il n'avait pas entendu son cœur lui répéter le jour, et l'heure, et la minute.

René Bazin.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

LETTRES

DE

HIPPOLYTE TAINE

LA COMMUNE

A Madame H. Taine.

Dimanche 19 mars 1871, 10 heures du matin.

Depuis la lettre de votre père d'hier au soir (1), la situation s'est fort empirée. — Nous sommes avec votre père au bureau des *Débats*, qui est vide, nous venons de lire tous les journaux, de causer avec diverses personnes. Nous ne savons rien au juste. L'émeute semble avoir le dessus, beaucoup de soldats ont mis la crosse en l'air. On m'apprend que le gouvernement de Thiers, etc., vient de retourner à Versailles avec les troupes. — Paris est tranquille dans notre quartier, il a sa physionomie ordinaire; s'il y a barricades, c'est du côté de Montmartre. Cet événement est désolant, je n'ai pas besoin de vous en dire les conséquences. Le train venant de Tours a été arrêté hier à la gare de Paris; on a fait descendre et on a emmené le général Chanzy (2); on a visité les wagons, on voulait couper les rails.

Nous vous écrirons ce soir, les événemens marchent, et peuvent modifier la situation d'heure en heure.

(1) M. Denuelle, beau-père de M. Taine, annonçait dans cette lettre le début de l'insurrection et l'assassinat du général Lecomte et de Clément Thomas.

(2) Le général Chanzy, conduit à la prison de la Santé à travers mille dangers, ne fut élargi que le 25 mars.

A Madame H. Taine.

19 mars, 4 heures du soir.

Un gouvernement nouveau s'est installé à l'Hôtel de Ville, et appelle les citoyens à de nouvelles élections communales. Les noms de ces intrus sont tout à fait inconnus, sauf Assi (1), l'ouvrier meneur du Creusot, et Lullier (2), le lieutenant de marine fou. L'Assemblée et tous les ministres sont à Versailles avec des troupes. Aucune nouvelle d'eux; il est probable que les insurgés ont coupé les communications. Je viens de voir le secrétaire général de l'Instruction publique (3); il n'avait reçu aucune instruction de Versailles.

L'infanterie de ligne est très mauvaise, et fraternise tout de suite avec les émeutiers. Nous avons causé avec des gardes nationaux du Ier arrondissement, à la mairie. Ils ne pactisent pas avec l'émeute, mais refusent d'accepter d'Aurelle de Paladines (4), un chef nommé par le gouvernement; ils veulent élire leur chef. — Il y a connivence ou étourdissement général de ceux qui ne sont pas insurgés. Le siège de Paris a troublé, exalté toutes les têtes.

Barricades à Montmartre et autour de l'Hôtel de Ville; mais tout le reste de la ville, chez nous, les quais, rue Richelieu, rue Lafayette, les boulevards, etc., sont comme à l'ordinaire : gais, animés; marchands, femmes en toilette, enfans, groupes bavards, flâneurs.

J'ai vu quantité de personnes, l'impression est plutôt que ce gouvernement impromptu va s'user, que Montmartre est divisé en plusieurs factions, que les noms affichés sont des comparses indiquant l'hésitation des vrais chefs : Blanqui (5), Flourens (6), peut-être Victor Hugo, Louis Blanc. — Le danger est que les Prussiens qui sont à Saint-Denis ne veuillent entrer.

Que fera l'Assemblée? — La conclusion visible, c'est Paris

(1) Assi (Adolphe-Alphonse) membre de la Commune de Paris, né en 1840, mort à Nouméa en 1886.

(2) Lullier (Charles-Ernest), 1838-1891.

(3) M. Saint-René Taillandier, de l'Académie française, 1817-1879.

(4) Le général d'Aurelle de Paladines (1804-1877), le vainqueur de Coulmiers.

(5) Blanqui (Louis-Auguste), 1805-1881.

(6) Flourens (Gustave), né en 1838, tué à Chatou le 3 avril 1871.

déchu de son titre de capitale et la République perdue; — la droite de l'Assemblée va imposer au gouvernement une répression violente.

Il faut quarante-huit heures pour que la couleur des choses se décide.

A Madame H. Taine.

Paris, lundi 20 mars, 1 heure.

L'émeute s'est installée à l'Hôtel de Ville et aux ministères. — Elle convoque les électeurs de Paris pour nommer des conseillers, administrateurs municipaux, bref, une Commune. — Ils parlent d'un ton doux, accusant beaucoup l'Assemblée et le Pouvoir exécutif, mais leurs projets précis sont inconnus. — Aucune nouvelle instruction n'a été envoyée de Versailles. Libon (1), que nous venons de voir, ne sait rien.

Dans Paris, rien d'inusité; nous venons d'aller boulevard Saint-Denis; on circule et on cause, les boutiques sont ouvertes. La garde nationale et l'armée ont tout à fait lâché, et laissent faire. Anarchie tranquille et complète. Les deux gouvernemens ont l'air d'avoir peur l'un de l'autre; la poste a reçu le conseil d'expédier l'*Officiel*, qui est depuis ce matin aux mains de l'émeute et porte ses proclamations. — Le gâchis est parfait, c'est une dissolution spontanée de la France. La cause de la situation présente et du succès des émeutiers (tous de l'Internationale), c'est la rancune extraordinaire des Parisiens ignorans et même éclairés contre Trochu, etc., qu'ils considèrent comme des traîtres; l'Assemblée nationale qui les renferme, qui renchérit sur eux, et dont la majorité veut transporter la capitale ailleurs, leur est presque aussi odieuse. — Ils sont dégoûtés de leurs chefs et de tout chef. En ce moment, personne ne semble ici avoir une idée du pouvoir légitime, de l'obéissance; le siège les a rendus fous. Cependant tous les journaux, moins *le Rappel*, *le Patriote*, et quelques Ultra, prêchent pour l'Assemblée.

Plusieurs personnes croient que ce gouvernement d'inconnus va se dissoudre dans le mépris. Moi, je crois à l'emploi de la

(1) Administrateur des Postes.

force, peut-être à une rentrée des Prussiens, aux vivres coupés à Paris, etc.; c'est pourquoi nous nous en allons.

D'ailleurs, le sentiment de notre impuissance et de la *déraison* générale nous désole.

Orsay, lundi 20, soir.

Je suis arrivé depuis trois heures; je trouve Orsay fort tranquille et presque sans trace de guerre.

J'ai le cœur mort dans la poitrine; il me semble que je vis parmi des fous et que le gendarme prussien est en route avec sa trique pour les mettre à la raison. J'ai même perdu le sentiment de l'indignation.

A Madame H. Taine.

Orsay, 21 mars, le soir.

Je crois que vous savez mieux que moi la situation politique; — aujourd'hui, en revenant de Châtenay à la station de Berny, j'ai arrêté une voiture venant de Versailles, et dans le train j'ai causé avec des gens venant de Paris. — L'Assemblée tient bon, elle a 50000 à 60000 hommes de troupes, les zouaves pontificaux. Seine-et-Oise est en état de siège. Les maires et députés de Paris sont pour elle. Elle déclare l'urgence pour la loi sur les élections communales. Il y a des espérances d'arrangement. Beaucoup de gardes nationaux commencent à comprendre qu'ils font une sottise. — Cependant les barricades se multiplient dans Paris, et le désordre est parfait.

Les gardes nationaux jouent au bouchon; plusieurs n'ont pas de pain, et font des quêtes pour acheter du « saucisson et une goutte. » Ils ont occupé les forts. — En somme, il est possible que, par dégoût et lassitude, ils laissent l'ordre se rétablir. Mais j'espère que l'Assemblée ne fera pas la folie de revenir à Paris; si elle y eût été, l'émeute l'eût prise comme dans une souricière, et tout était perdu.

J'arrive de Châtenay; les Allemands l'ont évacué hier. Les meubles ont été forcés; les livres dans la bibliothèque et dans mon cabinet paraissent intacts, quoiqu'en désordre. Nous avons ouvert toutes les portes et fenêtres pour donner de l'air; je fais acheter du chlore; on en mettra dans toutes les chambres. Le jardinier commence à entasser les ordures : il a un homme pour

l'aider ; avec un cheval et un tombereau, ils vont transporter dehors tous les détritus. On me dit que tous ces détritus vont être employés dans les champs comme fumier, qu'il y a eu très peu de chevaux et d'hommes enterrés dans le pays. Châtenay se repeuple.

A Madame H. Taine.

Paris, jeudi 23 mars.

J'arrive à Paris et je vais retourner à Orsay... La ville peut être écrasée par les Prussiens qui, le 21, ont menacé officiellement de la traiter en ennemie. — Je viens de lire les journaux. L'émeute a tiré sur une manifestation inoffensive (1), place Vendôme, tué vingt-deux personnes. Elle prend des allures de Comité de salut public et va essayer de la Terreur.

Orsay, 24 mars.

Je suis allé hier à Paris pour tâcher d'avoir des lettres de vous. Orsay a quarante-huit heures de retard; le service se fait par Palaiseau, Versailles, et par piétons.

C'est le désespoir dans l'âme qu'on lit les journaux en ce moment et qu'on voit Paris. Jamais décomposition sociale n'a été si manifeste. La majeure partie des gardes nationaux est, je crois, pour l'Assemblée ; mais autour de quel centre peuvent-ils se réunir ? Il y a peut-être cinquante mille casse-cous, socialistes, terroristes, gens sans aveu, déclassés de tous genres à trente sous par jour, soldats enrôlés à quarante sous avec la promesse d'un grade, etc. Le sang a coulé, il coulera encore. Personne ne voit une issue ; peut-être la meilleure serait un décret de l'Assemblée convoquant les électeurs de Paris pour élire la commission municipale, et les convoquant très vite, car les émeutiers de l'Hôtel de Ville les convoquent pour dimanche. Le centre de Paris (Banque, Bourse, Saint-Germain-l'Auxerrois) est occupé par les bataillons honnêtes, qui défendent leurs mairies et empêchent les insurgés de s'en emparer. Mais ils sont en moindre nombre, et peuvent être enlevés d'un moment à l'autre. — Lullier le fou est nommé commandant général de la garde nationale. Un tel

(1) Le 23 mars.

chef peut tout hasarder. Notre quartier est le plus tranquille et sera, je crois, le moins exposé. Libon est à Versailles ; peut-être pourrez-vous m'écrire par lui. Le chemin de fer vient et va quatre fois par jour de Paris à Orsay et ne porte pas encore les lettres. Libon devrait nous rendre le service de rétablir la poste par chemin de fer.

A M. Alexandre Denuelle.

Orsay, 25 mars 1871.

... M. Guillaume me répond que, sauf envahissement ou interdiction, mon cours aura lieu le lundi 27 à deux heures, que beaucoup de personnes ont déjà demandé des cartes, etc. Je ferai donc ma leçon et j'en suis bien aise ; vous comprenez pourquoi. — Si les troubles continuent, je reviendrai le soir à Orsay, à cause des miens, mais ne leur dites rien de cette leçon ; quoiqu'il n'y ait rien à redouter, j'aurais peur qu'on n'en prît alarme.

La poste a ici quarante-huit heures de retard, je ne puis vous rien dire des affaires. — Hier, à l'arrivée du train à six heures, on craignait des violences ; les bataillons honnêtes autour de la Bourse sont menacés par les insurgés. — S'il n'y a pas de coup de main d'ici à dimanche, tant mieux ; on se comptera ce jour-là au scrutin ; il n'y aura qu'une minorité de votans, à moins de falsification des chiffres. Le danger est toujours grand, le comité doit sentir qu'il joue son va-tout.

On a déjà enlevé de notre maison de Châtenay cinq tombereaux d'ordures ; on continue, il y en a encore deux.

Les Allemands avaient trouvé les clefs en forçant le tiroir de votre chambre. Je les y retrouve aujourd'hui et j'ouvre. Tout est presque intact, sauf mes vêtemens qu'on a pris.

Je sors de chez l'adjoint Sinet. Des mesures sont prises. Depuis huit jours, on travaille à nettoyer l'abattoir encombré, ordre d'enlever toutes les ordures déposées dans les rues pour le 31 mars. On a recouvert de terre épaisse les hommes et les chevaux enterrés çà et là. Je conseille de semer dessus du gazon anglais avec terreau. — Ce soir, nous aurons du chlore. Les odeurs du village ont bien diminué et environ cent habitans sont rentrés. Cela irait plus vite sans les troubles de Paris, qui leur ôtent les conseils et la direction ordinaire venant de l'Hôtel de Ville.

A sa mère.

Orsay, 26 mars.

Je viens de voir ici diverses personnes qui arrivent hier soir de Paris, et l'une d'elles qui avait causé ce matin avec un député ; M. Thiers ne compte pas sur la fidélité des troupes de Versailles, et, à cause de cela, il n'entreprend rien sur Paris. Il laisse Paris jeter sa fougue, se lasser comme Lyon il y a six mois. Ils espèrent qu'on reviendra ainsi au sens commun. Par malheur, les maires ont cédé hier au Comité des insurgés et appelé aujourd'hui dimanche les habitans aux élections. — Les noms proposés par les journaux rouges sont inouïs. Le danger est qu'un comité de Salut public, une Terreur ne s'établisse à Paris. Alors quelles seront les conséquences ?

En tout cas, par la scission, nous sommes toujours au bord de la guerre civile et du massacre. — Tout est arrêté, la Bourse est fermée.

Je suis allé hier à Châtenay, j'ai vu l'adjoint, ils travaillent à l'assainissement ; on a enlevé sept tombereaux d'ordures de chez moi. La maison du curé et celle de mon ami le professeur Briot (1) sont ouvertes, abandonnées, ignobles, ce sont des chenils vides.

A Madame H. Taine.

Dimanche soir, 26 mars, Orsay.

Mon chagrin est si profond et mes prévisions sont si tristes que j'aime mieux ne pas en parler. Vous avez assez à supporter sans subir le contre-coup de mes pensées. Pourtant, puisque vous le voulez, voici le second acte ; j'attends le troisième, une nouvelle invasion, un préfet prussien à Paris, et je sais des gens qui l'accepteraient, préférant M. de Moltke à MM. Lullier, Assi et compagnie. — Au 18 mars, l'Europe, après nous avoir raillés comme des écervelés débiles, pouvait nous plaindre à cause de la grandeur de nos maux ; maintenant elle a le droit de nous mépriser et elle en use. Nul sentiment du droit, une vanité exaspérée qui s'en prend aux chefs au lieu de s'en prendre à l'ennemi,

(1) Briot (Charles-Augustin-Albert), mathématicien, membre de l'Académie des Sciences, 1817-1882.

Paris aussi fou et aussi vil qu'il a paru héroïque ; je dis *paru;* l'opinion de X., que vous connaissez, est celle de mon oncle et des observateurs froids. Il est dur de penser mal de sa patrie ; il me semble qu'il s'agit pour moi d'un proche parent, presque d'un père, d'une mère, et qu'après l'avoir jugé incapable, je suis obligé de le trouver grotesque, odieux, bas, absolument incorrigible, et destiné à la prison des malfaiteurs ou au cabanon des fous. — M. Thiers n'ose rien, ne comptant pas sur les troupes ; l'amiral Saisset (1) et les maires ont tout accordé ; aujourd'hui, les gens du ruisseau votent, sont nommés, et triomphent ; si vous lisiez leurs journaux, *la Nouvelle République, le Cri du Peuple, le Père Duchêne!* L'Assemblée attend, laisse l'émeute *sfogarsi*, s'éventer à force de désordre et de lassitude. L'instrument de l'ordre, la force armée est maintenant usée, épointée ; c'est un retour à la barbarie et aux hasards des anarchies primitives.

A Madame H. Taine.

Paris, mardi 28 mars.

Aux *Débats*, ils s'attendent à être supprimés et quelques-uns proposent de transporter le journal à Versailles. Ce matin, les rouges couleur Blanqui l'emportent dans dix-sept arrondissemens ; les trois autres ont élu des anciens adjoints ; les journaux du parti triomphant appellent Tirard (2) un réactionnaire ! Jugez de la couleur de la nouvelle municipalité. — Hier le drapeau rouge était à la préfecture de police et au ministère de l'Intérieur. D'après mes entretiens avec plusieurs personnes bien informées et dont l'une revient de Londres, les menées et l'argent bonapartistes sont pour beaucoup là dedans. — Vingt petits faits que j'omets me prouvent que l'Assemblée de Versailles ne peut compter sur les troupes qui la gardent. C'est tout au plus si elles la défendraient. Conduites à l'attaque, elles annoncent qu'elles mettraient la crosse en l'air.

... On n'estime pas que la domination du parti exalté puisse durer ici plus de trois semaines. Ils vont être déjà bien embar-

(1) Saisset (Jean-Marie-Joseph-Théodore), 1810-1879, avait été nommé commandant supérieur de la Garde nationale, le 20 mars, par M. Thiers.

(2) Tirard (Pierre-Emmanuel), député, puis ministre (1827-1893), maire de Paris, 11e arrondissement ; nommé membre de la Commune le 26 mars, il donna sa démission et dut s'enfuir à Versailles.

rassés le 31 pour les paiemens du mois. Qu'est-ce qui les remplacera?... L'Assemblée, les Prussiens ou Bonaparte?... Je suis dans un état continu de désespoir sec et de colère muette pour qui toute parole ou écriture est une peine. Hier j'ai cru que je ne pourrais pas desserrer les lèvres pour faire mon cours. Je passe ici la journée, tant j'ai besoin de solitude et de silence. N'ayez pas de crainte, le quartier est tranquille, les omnibus vont; le chemin de fer d'Orsay sera le dernier coupé, et demain matin je le reprendrai. Une dame avec qui j'ai voyagé, ayant le château de Bel-Air à Bièvres, estime les dommages à cent cinquante mille francs : on a pris tous ses tableaux, bijoux, collections d'art, panoplies, vins, linge, et coupé ses arbres par milliers.

A Madame H. Taine.

28 mars, soir.

Toujours la même situation; nous sommes assis dans la boue. Je viens du Journal, nous avons comparé nos renseignemens. Nous connaissons plusieurs des coryphées nouveaux : Bergeret (1), Eudes (2), Assi, Billioray (3), Ranc (4), Tolain (5), Malon (6), Vallès (7), Paschal Grousset (8); d'autres encore. Des fanatiques étroits, des casse-cou, des ratés, un ou deux filous, des criards de clubs, ce sont là nos chefs. Si le scrutin n'a pas été falsifié, ils ont 130 000 voix. Le principe des électeurs a été celui-ci : « Les hommes célèbres, spéciaux, nous ont gouvernés aussi mal que possible. Essayons la méthode inverse, prenons des inconnus; ils ne feront pas pis. » On calcule qu'avec cinq cent mille francs par jour pour la garde nationale, et les autres

(1) Bergeret (H.-J.-M.), né en 1830, commis voyageur, commandant de la place de Paris sous la Commune.

(2) Eudes, né en 1843, délégué à la Guerre, ancien garçon pharmacien, avait habité la même maison que M. Taine, rue Bretonvilliers, et lui avait fait plusieurs visites.

(3) Billioray (Alfred-Édouard), né à Naples en 1840.

(4) M. Ranc donna sa démission le 6 avril.

(5) M. Tolain ne fit pas partie de la Commune.

(6) Malon (Benoît), né en 1841, membre de la Commune, maire du XIe arrondissement.

(7) Vallès (Jules-Louis-Joseph), 1832-1885, était également connu de M. Taine qui, plus tard, parlait des trois volumes de *Jacques Vingtras* comme d'un des symptômes les plus inquiétans de l'état psychologique de nos contemporains.

(8) M. Paschal Grousset (1844) fut pendant la Commune délégué aux Relations extérieures.

dépenses, il leur faut un million par jour. Comment le trouveront-ils? Des assignats, ou des contributions forcées sur le Crédit Foncier, les agens de change, les grands banquiers, les riches, lesdites contributions devant être payées, sous peine d'être fusillé : c'est le procédé qui a réussi aux Prussiens. Que votre père tâche de se procurer leurs journaux; je vous envoie dix lignes de l'*Officiel* sur le Duc d'Aumale, qu'on dit à Versailles. Mais les journaux dont se nourrissent les faubourgs sont encore pires.

... Laissons toutes ces horreurs et toutes ces ordures... Je reviendrai vendredi pour faire mon cours, mais je crois que je ne coucherai plus; après le 31, personne ne sait ce que va faire la Commune pour avoir de l'argent... Évidemment la politique de M. Thiers est de les laisser se ruiner en nous ruinant. Les gens aisés quittent Paris, repeuplent la campagne ou l'étranger, Boutmy vient de partir pour Genève, M. Bertin, pour Amélie-les-Bains. Mlle Bertin à Bièvres a été saccagée; pourtant elle vient de retrouver ses deux pianos dans des fermes ou maisons voisines. Il est possible que le plan de M. Thiers soit bon; il paraît que les gens du Comité se disputent déjà. Les trois ou quatre honnêtes gens nommés avec eux ont refusé le mandat. Peut-être cela finira-t-il comme à Lyon.

A Madame H. Taine.

Jeudi 30, Orsay.

Beaucoup de gens reviennent à Châtenay : j'en ai vu une douzaine en redingote et chapeau noir hier, entre autres le maire.

Au lavoir il y avait six ou sept blanchisseuses. Le boucher répare sa boutique et rouvrira bientôt. Sceaux est repeuplé, on peut s'y fournir. L'administration des ponts et chaussées a envoyé ses agens; il n'y a plus d'exhumations et d'enterremens à nouveau qu'à Bry, à 2 kilomètres.

Il y a encore bien des ordures dans le village, il faudra longtemps pour que les portes et fenêtres défoncées soient rétablies; mais, le 10 avril, je compte toujours que Châtenay sera habitable. Hier, chez les sœurs, les habitans venaient reconnaître et emporter les objets transportés et entassés dans la cour. J'ai vu là le maire et l'adjoint, et ouvert l'idée d'une souscription pour

nous procurer les chevaux et tombereaux qui manquent (il n'y en a que cinq dans le village). Cette idée a pris, quatre personnes ont déjà donné leur nom : la chose sera présentée aujourd'hui au Conseil municipal : si le 31, malgré l'arrêté, toutes les ordures n'ont pu être évacuées dans les fossés de la grande route, j'espère qu'on appliquera mon idée.

Le docteur M... est absent, j'ai vu son beau-père notaire, au milieu des débris de son étude, avec un seul menuisier ; — on manque d'ouvriers, de bois et même d'outils, à cause des troubles de Paris...

A mon sens, les maisons particulières ne courent pas grand risque d'être pillées à Paris ; mais le moment de la crise approche ; l'argent va manquer à la Commune ; on parlait hier de menaces contre la Banque ; il y aura des violences contre les grands établissemens de crédit, contre les financiers, les riches ; la Commune les forcera à signer des traites, en emmènera plusieurs comme otages ; elle va se trouver acculée à des crimes ; probablement on compte là-dessus à Versailles, et sur l'indignation qui s'ensuivra.

Chevrillon est à Brest, ayant passé avec peine, un sac de nuit à la main, à travers les insurgés qui arrêtent les militaires à l'embarcadère. Dans Paris les omnibus circulent, on voit des fiacres ; c'est aux embarcadères et dans les faubourgs que sont les barricades.

A Madame H. Taine.

Paris, 31 mars, vendredi matin.

... Quant aux nouvelles politiques, la poste passe aux mains de la Commune. Je ne puis plus vous en parler. Voyez les *Débats*, *le Temps*, et, si vous pouvez, les journaux de la Commune, entre autres l'*Officiel* nouveau, — les *Débats* en donnent des extraits ; — cela vous montrera ce qu'on dit à Belleville, Montmartre, et dans les vingt-cinq bataillons de marche que la Commune vient d'organiser, à cinquante sous par homme et par jour. Trois termes de loyer, depuis octobre 70, viennent d'être supprimés par arrêté, et qui veut peut résilier.

En ce moment nous sommes sur un bateau qui fait naufrage, il ne faut songer qu'au sauvetage. Les troupes s'accumulent

toujours à Versailles ; nous en voyons passer par masses sur la route d'Orsay. Sauf Marseille, l'Assemblée est reconnue par toute la France et aussi par l'étranger. Je vais faire ma leçon et savoir si j'en ferai d'autres. Les deux doyens des facultés de droit et de médecine ont été destitués, et remplacés par Acollas (1) et Naquet (2) ; je suppose que M. Guillaume sera remplacé par Courbet. Ce soir, à Orsay, j'aurai des nouvelles de Versailles, par MM. Flury-Hérard (3) et Pont (4), qui y sont.

Je crois toujours que le pillage des maisons privées n'est pas à craindre. Le danger, ce sont des contributions énormes sur tel ou tel pris pour otage.

4 heures, *Journal des Débats.*

Les lettres ne partent plus pour la province ; la poste à Paris est désorganisée : les trains sont arrêtés entre Paris et Versailles ; je crois qu'on ne part plus pour l'Ouest. On parle d'interdire la sortie de Paris ; j'ai mon billet d'aller et retour, je puis en tous cas revenir à Orsay.

Les nouvelles que j'apprends changent tout à fait la situation ; les événemens vont s'aggraver, il est possible que je ne revienne pas lundi à Paris ; j'avais quinze personnes à mon cours. Cette lettre vous arrivera quarante-huit heures trop tard, parce qu'elle doit passer par Versailles.

A Madame H. Taine.

Orsay, 31 mars, soir.

Demain peut-être, il se passera un grave événement ; il est très probable que les vingt-cinq bataillons de marche de la Commune attaqueront Versailles (5), comptant sur la défection des troupes. Arrivé ici à six heures, j'ai su par MM. Flury et Pont qu'on paraissait ne se douter de rien à Versailles ; je suis allé chez le brigadier de gendarmerie qui, j'espère, va faire porter ce soir une lettre de moi à Jules Simon (6). M. Bréton (7) avait

(1) M. Acollas (Émile), 1826-1891, était absent de Paris lors de cette nomination.
(2) M. Naquet (Alfred), chimiste (1834), également absent de Paris.
(3) Banquier à Paris.
(4) M. Pont, membre de l'Institut, conseiller à la Cour de Cassation (1808-1888).
(5) On sait que l'attaque n'eut lieu que le 2 avril.
(6) M. Jules Simon était ministre de l'Instruction publique.
(7) M. Louis Bréton, associé de la maison Hachette.

envoyé un homme à Versailles dans l'après-midi; les chemins de fer sur Versailles ne partant plus, l'homme était à pied. Enfin, j'espère que d'autres avis ont été envoyés, et qu'ils ne se laisseront pas surprendre.

Le Comité n'a plus d'argent; il a volé les caisses des cinq grandes compagnies d'assurance; cent cinquante mille personnes sont parties de Paris, il va jouer son va-tout. J'ai prévenu M. Guillaume, je n'irai pas à Paris lundi si le retour n'est pas sûr. Aujourd'hui déjà, il paraît certain que la ligne du Nord est barrée. Le développement de la situation les conduira d'ici à quelques jours à clore Paris et à prendre les riches bourgeois comme otages. Le Crédit Foncier est occupé par eux. Partout le drapeau rouge; si, par malheur, ils triomphent demain et chassent l'Assemblée, dans huit jours, les Prussiens seront à Paris, et, ce qui est pis, bien accueillis comme libérateurs après une Terreur.

A Madame H. Taine.

1er avril, Orsay.

Je n'ai reçu aujourd'hui aucune lettre; pas de journaux, la poste est toujours arrêtée à Paris. — Nous sommes ici comme dans une boîte fermée, je sais moins de nouvelles que vous. — Je vais à la gare à l'arrivée des trains; j'ai vu aujourd'hui des voyageurs venant de Paris; le chemin de l'Est est fermé; les insurgés ont demandé 10 pour 100 de la recette; refus, alors ils ont occupé la gare; — il est clair qu'en fait d'argent, ils sont aux abois; — du reste, faire à Paris une Commune indépendante, c'est essayer de faire vivre une tête sans corps.

Un gendarme a porté mon avis à Versailles; mais il n'y a pas eu d'attaques sérieuses; les insurgés n'ont fait que tâter les troupes et ont laissé deux cents prisonniers.

M. Combes, directeur de l'École des Mines, vient d'arriver ici avec sa fille; M. Pont, M. Flury-Hérard ne vont plus à Paris. — Comme banquier, magistrat, etc., ils sont menacés; on parle de quinze cents personnes arrêtées à Paris comme suspectes. Je crois de plus en plus qu'ils sont acculés; le sang n'arrive plus à la tête coupée, et alors elle meurt; mais, avant de mourir, elle peut avoir des convulsions

Je voulais aller demain à Versailles. Impossible, sauf en faisant

quatre lieues à pied. Un omnibus part à sept heures du matin de Jouy-en-Josas, à deux lieues d'ici, un autre de Palaiseau à dix heures, et ne va qu'à Bièvres.

A M. Denuelle.

Orsay, 3 avril 1871, matin.

Vous devez avoir des nouvelles avant moi. Cependant voici ce que je sais. Hier, de dix heures à midi, nous entendions les coups de canon et la fusillade. A six heures, à l'arrivée du train de Paris, j'ai eu des renseignemens par deux personnes, l'une venant de Paris, l'autre de Versailles. Engagement non prévu, insurgés mis en fuite par les feux du Mont-Valérien, bataillons de la Commune vus entrant en désordre dans les Champs-Élysées. Ils ont mis dix mitrailleuses à Courbevoie, dans l'attente d'une attaque pour aujourd'hui. Le médecin du régiment de gendarmerie a été pris par eux; plusieurs marins blessés étaient ramenés à Versailles dans des voitures. On a fait un assez grand nombre de prisonniers. D'après cela, il semble que le dénouement va se hâter. Les trains du Nord et de l'Est ont recommencé à circuler. Ceux d'Orsay ont circulé hier tout au soir.

Je vais ce matin faire ma leçon à Paris; c'est une question d'honneur; sauf empêchement physique, il faut être à son poste.

J'irai demain m'installer à Châtenay. Il est bon que la maison soit occupée maintenant. Si l'Assemblée a le dessous, ou si la solution tarde, il paraît certain que les Prussiens reprendront leurs anciennes positions. Or, ils ne respectent que ce qui est habité par les propriétaires.

D'ailleurs, ayant des livres, je pourrai travailler.

A Madame H. Taine.

Orsay, lundi 3, 8 heures du soir.

Me voici de retour à Orsay, après avoir fait ma leçon à Paris; M. Flury-Hérard revient de Versailles; j'ai vu diverses personnes, voici le résumé de la journée d'aujourd'hui et de celle d'hier.

Un fort coup de lancette vient d'être donné dans l'abcès. Il n'y a pas eu de défection à Versailles; à quatre heures aujour-

d'hui la ville était tranquille, joyeuse, et applaudissait les marins qui rentraient. Toute la journée, le canon a grondé vers les hauteurs de Châtillon, à Clamart, et probablement vers le Petit-Bicêtre. Le Mont-Valérien, qui était à nous, a tiré sur la principale colonne des insurgés, l'a coupée en deux; la queue s'est enfuie en désordre vers Paris, la tête et la grosse moitié se sont trouvées entre le Mont-Valérien et Versailles; à Paris et à Versailles, on compte qu'en ce moment, elle a mis bas les armes.

J'ai vu les quais, la rue de Rivoli, le boulevard Saint-Michel; d'autres ont vu Montmartre, Charonne, les Champs-Élysées. Partout des gardes nationaux par deux, par trois, quelques-uns portant plusieurs fusils, tous l'air déconfit, et la mine longue. De même sur la gauche du chemin de fer entre Sceaux-Ceinture et Bourg-la-Reine; ils couraient à la débandade, et beaucoup de femmes avec eux: ce sont leurs mégères qui les excitent. Une femme est montée en wagon; elle était venue de Clamart où les boutiques étaient fermées. On se battait vers le moulin de Châtillon; selon elle, les gardes nationaux fuyaient.

Vous aurez des nouvelles des journaux avant cette lettre; cependant, je vous donne ces détails en manière de confirmation; je crois maintenant que Paris sera soumis dans huit jours. On parlait de dix mille, trente mille gardes nationaux prisonniers, d'un grand massacre fait par le Mont-Valérien. Cependant la Commune prodigue les décrets violens; Thiers et les ministres accusés, leurs biens séquestrés, le budget des Cultes supprimé, les biens des corporations religieuses confisqués. Ils s'arrangent de façon à discréditer pour toujours la République. Leurs journaux, notamment *la Montagne*, demandent la guillotine. Cependant les omnibus circulent dans Paris, les chemins de fer fonctionnent, on voit des dames et des enfans dans les rues.

Je ne fais pas de leçon vendredi. J'irai à Châtenay dans quelques jours pour m'y établir.

Aucune lettre de vous depuis trois jours; je sais que pas une lettre n'est arrivée de Versailles, ni de Paris.

A Madame H. Taine.

Mardi 4, Orsay.

Pas de lettre de vous encore; elles sont arrêtées à Paris ou restent à Versailles; écrivez-moi par Libon ou par M. Questel;

pour moi, j'espère que mes lettres vous arrivent, le facteur part tous les matins pour Palaiseau, et de là pour Versailles.

Je viens de Châtenay, où je ne m'établirai pas avant quelques jours. Il n'y a de postes ni là, ni à Sceaux. Un facteur envoyé de Versailles stationne depuis quatre jours à Berny attendant des courriers; ils n'arrivent pas, il est les bras ballans. Tout est désorganisé.

A partir d'aujourd'hui, par avis affiché dans les chemins de fer, aucun homme valide ne peut sortir de Paris. On ne délivre plus de billets. Goumy, qui avait son aller et retour, a passé à grand'peine et par une complaisance du capitaine du poste de Sceaux-Ceinture. Naturellement, je n'irai plus à Paris avant le rétablissement de l'ordre.

Les insurgés ont saisi la caisse des pompes funèbres, et reçoivent en son lieu et place. Ils font des visites domiciliaires, et enrôlent de force les gardes nationaux du parti contraire, ou tièdes. Ils appliquent leurs décrets sur les biens du clergé, et ont saisi la maison des Jésuites, rue des Postes. Ils ont emprisonné Assi qui voulait traiter avec l'Assemblée. On peut estimer leur armée à cent vingt mille hommes, dont quarante mille résolus. A Versailles quatre-vingt mille hommes au moins et qui s'accroissent tous les jours, surtout par la rentrée de l'armée de Metz; tous très résolus, très irrités, très *montés*, et disant tout haut aux voyageurs qu'ils vont *taper dur*.

Trois mille cinq cents gardes nationaux prisonniers à Versailles, Flourens tué d'un coup de sabre; Henry et Duval les généraux improvisés, prisonniers, l'un d'eux fusillé. Leur déroute hier a été complète. A Châtenay, ils se sauvaient, jetant leurs fusils qu'on a portés à la mairie.

Ils ont Vanves, Issy, Montrouge. Ce matin, à neuf heures, ils étaient tout à fait chassés de Châtillon, qu'ils ont canonné toute l'après-midi. Du jardin, à trois heures, j'entendais les explosions continues et les grincemens des mitrailleuses. Je les crois refoulés dans Paris et dans les forts. Châtenay est à l'abri, mais ce matin leurs obus tombaient sur Robinson, tous les gens de cet endroit ont dû fuir.

Mes renseignemens sont sérieux. M. Paul Flury revient de Versailles, Goumy et cinq autres de Paris pour la dernière fois.

J'ai rapporté de Châtenay quelques volumes. Ma vie est bien

vide, et j'ai le cœur triste. J'essaie en vain de travailler. J'ébauche en pensée mon futur livre sur la France contemporaine.

A Madame H. Taine.

Mercredi 5, Orsay.

Les lettres manquent toujours : un de mes amis, hier, à Versailles, a vu le bureau encombré ; on nous promet une distribution prochaine, mais qui peut y compter? Pourvu que les miennes vous arrivent ! On n'ose me l'assurer absolument. Demain, j'irai à Versailles, à pied s'il le faut, plus probablement en voiture ; mon beau-frère me conduira, tout à fait ou jusqu'à Saclé ; je trouverai bien un fiacre pour revenir jusqu'à Jouy. J'irai voir Libon, M. Questel, de Witt.

Toute cette journée encore le canon a grondé, et toute la nuit dernière ; voilà soixante heures que cela dure ; cette après-midi, sur la colline, on entendait surtout des feux de peloton et des mitrailleuses ; il semble que l'affaire est toujours vers Vanves et Châtillon. Selon mes renseignemens, les troupes sont pleines de résolution et d'entrain, les insurgés tirent mal leurs grosses pièces, les soldats ne prennent pas même la peine de se garer, et rient. Mais comment, sans artillerie de siège, prendra-t-on les forts et l'enceinte? M. Thiers a attaqué, parce que les Prussiens menaçaient d'entrer ; s'ils l'avaient fait, l'Assemblée était à jamais discréditée et la République rouge sanctifiée. On n'emploiera pas la famine, l'arrêt des vivres, car les cent vingt mille furieux de Paris commenceraient par réquisitionner tous les vivres pour eux, et les innocens mourraient de faim. Ils viennent d'ordonner la levée en masse de tous les hommes de dix-sept à trente-cinq ans.

Deux cents mégères de Belleville ont voulu partir hier pour Versailles, le fusil à la main, prétendant que les soldats n'oseraient tirer sur elles : ce sont les folies de 93. Hors de l'équilibre ordinaire, le Français perd la tête ; il ne sait pas supporter l'excès de l'attente, de l'excitation ou du malheur. De là, le 18 mars. Trilhe, qui est ici, et avec qui je partirai demain peut-être pour Versailles, dit que son bataillon, le 9e, passait pour réactionnaire et était appelé le bataillon des bottes vernies. Beaucoup d'hommes de ce bataillon ont été pour les insurgés

le 18 mars, et huit jours apres s'en lamentaient devant lui.

Presque tous les hommes avec qui je cause ont été au siège; l'impression générale est toujours la même. Les Parisiens, exaltés par les phrases de leurs journaux et par la vanité foncière, se sont persuadé qu'ils pouvaient, non seulement se défendre, mais écraser les Allemands; ils ont succombé, donc ils ont été trahis par leurs chefs. Impossible de les faire sortir de ce raisonnement. Quant à l'insurrection actuelle, elle est au fond socialiste. « Le patron, le bourgeois nous exploite, il faut le supprimer. Il n'y a pas de supériorité, ni de spécialité. Moi, ouvrier, je suis capable, si je veux, d'être chef d'entreprise, magistrat, général. Par une belle chance, nous avons les fusils, usons-en, et établissons une République où des ouvriers comme nous soient ministres et présidens. » En ce moment, ils persistent parce qu'ils sentent que, s'ils sont vaincus, Cayenne est là. Ils ont avec eux beaucoup d'étrangers, Italiens, Anglais, Allemands même et autres affiliés de la Jacquerie universelle.

Châtenay hier était bien triste; il faudra bien du temps, bien de l'argent qu'on n'a pas, pour réparer ces pauvres maisons. Quelle misère ! Et les bois sont si beaux, pleins de fleurs bleues, d'anémones ; les bouleaux sont déjà verts !

Le canon a cessé de tirer ce soir à quatre heures et demie.

Le chemin de fer d'Orsay ne va plus; je ne sais quand je pourrai retourner à Châtenay.

A Madame H. Taine.

Jeudi 6 avril, Orsay.

A Versailles, Libon m'a dit que toutes les lettres de province faisaient encore un monceau dans une chambre encombrée, et qu'on ne pourrait rien avoir avant deux jours au moins. Aujourd'hui nous sommes partis à trois dans une voiture empruntée, avec une rosse. J'ai déjeuné chez M. Questel, vu Libon, passé deux heures avec Guillaume Guizot, rencontré Levasseur l'économiste, du Mesnil, le chef de division, et Saint-René Taillandier, de l'Instruction publique ; en outre diverses personnes. — Vous aurez lu, avant de recevoir cette lettre, la dépêche de Thiers affichée à 4 heures. L'ordre rétabli à Marseille, troublé à Limoges, mais ce dernier accident est peu important. On estime à 70 000 hommes les troupes de Versailles; excellent

esprit; les municipaux et sergens de ville sur la place d'armes ont la plus belle tenue. En causant avec un artilleur, je lui dis que les insurgés sont les Prussiens de l'intérieur : « C'est bien pis, monsieur. » Des troupes arrivent de tous côtés, entre autres la garnison de Bitche (1). — Le chemin de fer de l'Ouest est encombré d'artillerie, je vois défiler de grosses pièces de 12 et de 24, et des quantités de mitrailleuses. Campemens, tentes, chevaux, soldats partout et sur la route jusqu'à Jouy. Versailles entier ressemble au boulevard Montmartre un beau dimanche; on s'étouffe aux restaurans et aux cafés. — Confiance complète chez tous (les dépêches de Thiers sont exactes, très légèrement chargées en beau). Libon, autrefois optimiste, voit maintenant en noir, et pense qu'on n'aura pas fini avant un mois. Mais il est seul de cette opinion. — Mes amis comptent sur des divisions à Paris, le bruit courait que Delescluze avait coffré tous les autres et s'était proclamé dictateur. J'ai appris sous main qu'une manœuvre *particulière* allait jouer pour provoquer à Paris des défections. Les insurgés jouent le jeu extrême, ont arrêté M. Deguerry et l'archevêque, pillé le collège Rollin, demandent le pillage des maisons de Favre, Picard, Thiers (Rochefort, dans le *Mot d'ordre*). Mais le désordre est grand chez eux. Levasseur, à Neuilly, a rencontré les gardes nationaux bivouaquant depuis quatre jours, sans tentes, sans avoir été relevés. Leurs régimens ont des chassepots, des tabatières, des fusils à piston, de sorte que, lorsqu'on leur envoie des cartouches, celles qui vont aux uns ne vont pas aux autres. S'ils ne se divisent pas, ils pourront tenir assez longtemps, car il faudra beaucoup de grosse artillerie pour prendre les forts, l'enceinte, et fournir par une occupation partielle un point de ralliement aux honnêtes gens.

Demain, je vous conterai au long ma conversation politique avec Guillaume Guizot; il y a des possibilités de fusion et de légitimité libérale acceptée par les princes d'Orléans.

On sort de Paris, moyennant deux francs pour un laissez passer; c'est une mesure fiscale. Un seul chemin de fer fonctionne, le Nord, par ordre des Prussiens. Personne n'a pu me dire avec certitude si M. Thiers a versé les 500 millions aux Prussiens; — très probablement les titres déposés à la Banque

(1) Bombardée dès le 10 septembre 1870, la petite forteresse de Bitche tint tête aux envahisseurs jusqu'à la paix.

ont été évacués, — les caisses des banquiers sont menacées à Paris.

M. Questel sortait, appelé par M. Thiers pour trouver un logement à Mac-Mahon.

A Madame H. Taine.

Vendredi 7, Orsay.

Canonnade aujourd'hui encore dans le lointain, probablement du côté d'Issy et Vanves; — pas un journal ici; nous sommes au fond d'un trou; ce serait à vous à me donner des nouvelles politiques. Le ciel est d'une pureté admirable, et sa beauté semble une ironie. Laissons ces idées trop tristes, voici l'abrégé de la conversation que je vous promettais hier.

Des députés légitimistes (1) sont allés récemment trouver le prince de Joinville, et le sonder sur ses dispositions. Il a répondu ces propres mots : « Si j'avais entre les mains la couronne de France et devant moi le comte de Paris avec le duc de Bordeaux, je mettrais la couronne sur la tête du duc de Bordeaux. » Le duc d'Aumale a approuvé. Ils ont ajouté : « Ceci est notre opinion personnelle; mais nous ne sommes pas les maîtres de notre parti; il ne nous obéit pas par principes comme le parti légitimiste. Nous ne pouvons que lui indiquer nos préférences. »

Actuellement, on s'en tient au programme de M. Thiers : rester d'accord, réorganiser, payer les Allemands, remettre la France sur ses pieds, ne point se battre ou s'engager pour une forme quelconque de gouvernement. Les républicains modérés admettent eux-mêmes cet atermoiement. Louis Blanc, ayant proposé à la gauche de demander la reconnaissance définitive de la République, a rencontré une opposition décidée, même de la part du colonel Langlois (2). L'impression est que la Chambre est plus d'accord qu'à Bordeaux, les députés s'étant pratiqués les uns les autres, et étant débarrassés des rouges violens. L'impression est encore que la Chambre actuelle est moins réactionnaire que la province; les députés reçoivent tous les jours des lettres d'avis et même de reproches de leurs commettans qui les

(1) Voir les *Souvenirs politiques* du vicomte de Meaux.

(2) Langlois (Amédée-Jérôme), ancien officier de marine, 1819-1902, député de la Seine.

blâment de ne pas réprimer plus énergiquement les idées démocratiques. — Les légitimistes notamment, en venant à Versailles, en causant, en lisant, en subissant le voisinage de Paris, se sont modérés, voient mieux les nécessités, sont plus politiques. Presque tous veulent les libertés les plus étendues; — les fusionnistes essayent de faire prévaloir le compromis suivant : faire toutes les grandes lois essentielles, loi électorale, municipale, etc., puis, l'édifice construit, mettre la clef de voûte, Henri V appuyé sur tous les Orléans ses héritiers, ministres, et principaux officiers; au besoin, et pour donner plus d'autorité à ce choix, se dissoudre, convoquer une nouvelle Chambre *ad hoc*, afin qu'il soit bien entendu que la nation est avertie. Comme constitution, deux Chambres, la haute élue, non héréditaire, choisie par, ou dans les grands intérêts et les grandes corporations, université, clergé, armée, magistrature, Institut, chambres de commerce, conseils généraux. La première Chambre ne devant avoir que 500 membres, les deux cent cinquante places de la seconde offriraient l'espérance d'un siège aux députés non réélus. — Mon objection est toujours l'éducation cléricale, absolutiste, autrichienne du Duc de Bordeaux. On me répond qu'on l'enchaînerait par les grandes lois préalables et par la collaboration des Orléans. On ajoute qu'en présence d'une proposition pareille, il accepterait. Le fond du raisonnement est celui-ci : il y a quatre partis en France, il en faut au moins deux ensemble pour empêcher la démagogie et les Bonaparte, la dictature d'en bas ou d'en haut. Je vous conte là tout ce que j'ai pu savoir d'intéressant, j'ai si peu de chose !

J'irai encore un de ces jours à Versailles par le même moyen, peut-être aussi à Châtenay, mais à pied, car je n'aurai par là aucune voiture.

A Madame H. Taine.

Orsay, 8 avril, Samedi-Saint.

Je suis allé aujourd'hui et hier en voiture avec Letorsay; la campagne est charmante, fine, d'une verdure délicate et pointante sous le plus doux soleil. Mais on entend le canon qui n'a cessé que deux heures aujourd'hui, et cela m'empêche de sentir les choses les plus belles. Je ne les vois que physiquement, avec les yeux de la tête. — Probablement, j'irai après-demain lundi,

si j'en trouve le moyen, à Versailles. Goumy a dû en revenir aujourd'hui; demain matin, j'irai lui demander des nouvelles.

Conversation aujourd'hui avec un professeur de sciences et un vieux peintre. Ils sont tous les deux favorables ou presque favorables aux insurgés. Cela me confond toujours; on ne comprend pas qu'un homme intelligent ait une si faible notion du droit et de la justice. Après avoir dirigé avec soin la conversation, j'arrive aux conclusions suivantes : 1° Un des grands principes de cette opinion est l'amour-propre. Le peintre me disait : » Je ne veux obéir à personne, personne n'a droit de me commander, ni roi, ni magistrat, ni assemblée; nos députés ne sont que nos serviteurs. » — En 1848, les journaux violens disaient au peuple que les députés n'étaient que ses commis.

2° Dans les matières un peu difficiles, comme les questions de gouvernement, de société, de constitution politique, l'intelligence moyenne du Français est insuffisante; il est borné, il se paie de mots, il se croit compétent, et ne voit pas même que la question est délicate, abstruse. Et, à défaut d'intelligence suffisante, il n'a pas l'instinct de l'Anglais ou en général de l'homme du Nord.

Visite à M. Foissac, le vieux médecin catholique, homme du monde, ami de M. Thiers. Il me prête un Corneille; je prépare mes *lectures* pour Oxford.

Je n'irai pas de quelque temps à Châtenay, faute de moyens de transport. Par prudence, à cause du voisinage de la canonnade, je n'y veux pas coucher. Si les insurgés réquisitionnent, ils n'y trouveront pas grand'chose. Les dégâts des Prussiens, dans le village et aux environs, y sont trop nombreux et trop visibles; mais le jardin est intact.

A Madame H. Taine.

Orsay, dimanche de Pâques, 9 avril.

Je ne suis pas allé à Châtenay depuis mardi 4, je n'irai pas avant que l'ordre ne soit rétabli. Il paraît que dans ces derniers jours, les insurgés ont parcouru les environs de Sceaux en faisant des réquisitions et en enrôlant de force les hommes valides; peut-être est-il arrivé malheur à nos domestiques; mais je n'ai aucun moyen de m'en informer.

M. Vavin est venu me voir ce matin; il arrivait de Ver-

sailles, il m'a apporté un journal de ce matin même. Il est liquidateur de la liste civile et habite Versailles. Selon lui, nos troupes sont tout près de la porte Maillot : peut-être, aujourd'hui, la terrible canonnade de ce matin indiquait qu'on prenait le pont d'Asnières. Il pense que la semaine prochaine, peut-être avant dimanche, nous serons dans l'enceinte. Reste à savoir s'il ne faudra pas faire le siège de Belleville, Montmartre, etc., et recommencer les journées de Juin à l'intérieur. Ce qu'il y a d'horrible, c'est que des gens comme Élisée Reclus, de la *Revue des Deux Mondes*, sont parmi les insurgés. Reclus a été pris avec son frère. Delescluze, à Paris, est de fait dictateur. Les troubles de Limoges sont apaisés. — Je pense que la soumission de Paris n'est plus qu'une affaire de temps, — les troupes sont pleines d'entrain. M. Vavin, qui était au siège, dit qu'elles ne sont pas reconnaissables. On a du gros canon.

D'après les pièces de la liste civile, la princesse Mathilde est tout à fait intègre, elle refusait des présens, des vases de Sèvres, disant qu'elle ne voulait avoir chez elle aucun objet qu'elle n'eût payé de son argent. Le prince Napoléon payait ses employés et fournisseurs, mais il était tire-liard et accapareur comme un Italien.

Paris repris, il va y avoir une curée de places ; il est si désagréable d'y prendre part ! Combien je préfère le vie économe et indépendante !

A sa mère.

Tours, 17 avril.

Je suis arrivé à Tours, le 11 avril. Une occasion m'a conduit d'Orsay à Monthléry-Saint-Michel. J'espérais pouvoir m'installer avec ma famille à Châtenay, mais les obus pleuvent aux environs, à Fontenay, à Sceaux, à Robinson, et on a dû mettre là des troupes, pour empêcher les réquisitions des insurgés. Je suis donc chassé provisoirement de tous mes domiciles, à Paris et à la campagne. Tout le monde fuit Paris où l'on enrôle les gens de force, et où les bombes tombent dru. Voyez *le Gaulois*, *le Soir*, l'*Officiel de Versailles*, la *Gazette de France;* ce sont les seuls journaux de Versailles. Les *Débats* et autres, à Paris, ont été supprimés.

J'ai fait ma dernière leçon le 3. Je crois que ce sera la fin du

cours pour cette année : je ferai plus long celui de l'an prochain; je vais préparer mes conférences pour Oxford. Inutile et en danger à Paris et à Châtenay, je suis venu passer quelques jours ici.

Je suis loin de penser que les choses soient finies dans une semaine. Le général commandant de l'École polytechnique me disait aujourd'hui que les forts du Sud ne peuvent être pris avant d'avoir été écrasés par l'artillerie. On n'en est pas encore là, on compte surtout sur une défection, sur l'achat d'une porte — et même alors, il y aura une terrible bataille dans Paris; les insurgés ont des chefs très résolus, deux entre autres capables, Rossel (1) et Dombrowski (2), ils ont eu le temps de faire tous leurs préparatifs; ils ont toutes les munitions nécessaires, ils sentent que leur tête est en jeu, et le pillage des maisons riches entretient les appétits. — A vrai dire, on ne peut rien prévoir de la situation où nous serons dans un mois. — J'ai écrit à M. Vavin, à Versailles, pour avoir des renseignemens autres que ceux des journaux. Je ne lis que *le Gaulois.*

A sa mère.

Tours, 20 avril.

Nous resterons ici plus longtemps que je ne croyais. Les personnes qui viennent de Versailles et les lettres qui nous arrivent disent que l'insurrection ne sera pas de sitôt vaincue. Le gouvernement diffère pour ne pas faire trop de ruines et faire couler trop de sang; contre 100 000 hommes armés, tout à fait fous, et munis de toutes les ressources militaires entassées par le siège, il faudrait une bataille terrible dont le succès serait peut-être incertain. Les lettres de Libon à sa mère sont dans ce sens et fort tristes. Je retournerais tout de suite à Châtenay, si les forts du Sud et les Hautes-Bruyères étaient aux mains de nos troupes, mais en ce moment les bombes tombent sur Sceaux et Fontenay. Je travaille à la Bibliothèque avec des livres qu'on me prête pour mon cours d'Oxford, je lis beaucoup et copie les textes nécessaires.

(1) Rossel (Louis), ancien élève de l'École polytechnique, délégué à la Guerre, fusillé à Satory, le 28 novembre 1871.

(2) Dombrowski, commandant la première armée de la Commune, tué le 23 mai 1871.

J'ai rencontré ici un aimable homme, un philologue que j'avais vu à Paris, M. Brachet, qui a été le condisciple de Rossel, à la Flèche, et le peint comme extrêmement dangereux. Les avis venus de Versailles disent qu'on ne pourra guère voir l'ordre rétabli avant six semaines.

M. Vavin m'écrit de Versailles que les dépêches de M. Thiers sont sincères, que nos troupes tiennent bien, que la prise de Paris n'est qu'une affaire de temps. Autre lettre de M. Lameire, à Paris, disant que les cours de l'École des Beaux-Arts sont suspendus.

À sa mère.

Tours, 30 avril.

Je suis bien content que personne de notre famille ne soit plus à Paris ; c'est un pandémonium ; la mère d'une dame qui est ici, sortant de chez elle ces jours-ci en robe très simple, a été apostrophée dans la rue par une mégère : « A bas les aristocrates en toilette ; on vous mettra bientôt à bas. »

Il y en a bien encore pour un mois ; j'espère que nos troupes seront entrées d'ici là ; mais la résistance continuera dans l'intérieur de Paris, et que de ruines ! Je n'ai aucun renseignement précis, ni particulier, à vous envoyer ; les lettres de M. Libon sont toujours fort sombres. Ce qui est sûr, c'est que les troupes sont nombreuses et bien disposées (cent cinquante mille hommes environ), que les dépêches de M. Thiers sont à peu près vraies. Je ne pense pas que les insurgés aient plus de quarante mille hommes disposés à se battre. Les autres marchent par force ; mais leurs chefs sont des fanatiques, des étrangers cosmopolites, des coquins qui risquent tout pour faire la Jacquerie universelle. *Le Français*, *le Gaulois*, que tu lis, vous diront ce que je sais. Nous sommes un peu inquiets pour nos appartemens, que la Commune menace de faire occuper ; nous avons écrit par Libon à M. Lameire pour installer chez nous au besoin les ouvriers de mon beau-père. Mais il faut avant tout se préparer, se résigner, patienter.

J'ai préparé une bonne partie du cours d'Oxford ; la bibliothèque ici m'a été très utile. Néanmoins, ce n'est pas sans quelque appréhension que je vais professer en français devant des Anglais ; un auditoire inconnu et qui sait médiocrement la langue ne

comprendra peut-être pas très bien les nuances que j'aurai à lui indiquer.

Nous esquissons des projets vagues; si les fortifications de Paris sont développées, si on bâtit un fort à Châtillon, Châtenay ne sera plus habitable. Nous pensons toujours à nous établir dans quelque province lointaine, près de la Suisse, pour vivre tranquilles, sauf à revenir quelques mois par an à Paris. Si je vis en Suisse ou près de la Suisse, je pourrai faire un cours à Genève, en tout cas, écrire chez moi.

A sa mère.

Tours, 5 mai.

Nous avons reçu aujourd'hui deux lettres de Châtenay et de Paris : il y a douze gendarmes dans notre petite maison de Châtenay, avec deux femmes de gendarmes et douze chevaux.

Le jardinier dit qu'ils ont ordre de ne faire aucun dégât; le village est une sorte de quartier général. A Paris, ordre à tous les locataires, absens ou non, de payer les contributions de 1870 et 1871.

D'après une personne arrivant de Paris, il y a vingt-cinq mille gardes nationaux décidés à tout et à se faire tuer. Rossel, le délégué de la Guerre, est un bon officier, très capable et tout à fait enragé. Mais il y a encore de l'ordre dans Paris, il ne s'y fait pas de pillage, ni d'extorsions privées. D'après les dépêches, voilà nos troupes maîtresses du Moulin-Sacquet, cela promet bientôt la prise des Hautes-Bruyères qui est l'endroit d'où l'on peut mieux tirer sur Châtenay. Il est possible qu'en ce cas j'y retourne tout de suite pour voir à la maison. Mais on ne peut rien prévoir ni décider d'avance. Sauf accident, je compte partir vers le 20 pour Oxford (1); cependant les choses peuvent tourner de telle sorte que je m'excuse et remette ce cours au mois de novembre.

Je t'avoue que cette incertitude me rend triste, j'ai peine à me secouer; je lis à la Bibliothèque, je me suis fait quelques relations; mais l'anxiété et le chagrin sont toujours là. — Je mange et dors bien, mais ma barbe a grisonné; je voudrais avoir dix ans de moins maintenant que j'ai une famille et que l'avenir est si obscur. — Enfin, il faut se résigner.

(1) M. Taine avait été invité par le *Taylor Institute* à faire à Oxford une série de conférences.

Renan, sa femme, ses enfans, sa belle-mère sont encore à Paris, bien inquiets, mais pas trop inquiétés.

Le général de l'École polytechnique m'a proposé de faire aux élèves quelques leçons, mais c'est une pure corvée que je n'accepte pas. M. Joseph Bertrand part après-demain et m'écrira de Versailles. M. Vavin, qui s'y trouve, m'a écrit deux fois; on peut croire à peu près aux dépêches. Mais l'ordre ne sera pas rétabli avant la fin de mai.

A M. Max Müller.

Tours, 10 mai 1871.

Monsieur,

Je compte partir pour Oxford vers le 19 du présent mois; mais, dans le trouble où sont les divers services des chemins de fer, je ne puis fixer avec une précision parfaite le jour de mon arrivée. Je vous serais très obligé si vous vouliez bien prévenir MM. les curateurs de l'Institut Taylor, et me dire si nul obstacle ne s'oppose à l'ouverture du cours.

Les troubles de Paris ont traversé mes projets, et m'ont empêché de vous écrire plus tôt. J'ai fait mes leçons à l'École des Beaux-Arts jusqu'au dernier moment, et, à la fin, j'ai rejoint ma famille à Tours. Là, après quelques difficultés, j'ai pu réunir les matériaux nécessaires pour les *lectures* que je dois donner à Oxford.

La préparation est maintenant presque complète, et je n'ai plus qu'à risquer l'expérience. Je souhaite qu'elle soit heureuse, et j'attache le plus grand prix aux renseignemens que vous avez bien voulu me donner à ce sujet. Pour ce qui est du logement et de la vie matérielle, vous m'avez offert votre entremise, et vous pouvez mieux que moi décider ce qui est convenable. Mes goûts, aussi bien que les circonstances présentes, me font préférer un train de vie simple, et tout à fait ordinaire. Quand j'étais à Londres, je louais deux chambres et mon hôtesse me faisait mon déjeuner. Mais, en ceci comme dans le reste, vous êtes mon guide, et je ne puis en souhaiter de meilleur.

D'après les dernières nouvelles, il me paraît probable que vers le 20 mai, nos troupes seront dans l'enceinte de Paris, et que les insurgés seront confinés derrière leurs barricades. Mon beau-père, qui est ici, prendra soin des miens, et les ramènera

dans notre maison de campagne. Je me crois donc tout à fait libre. Cependant, dans un désordre si extraordinaire, on ne peut tout prévoir, et si quelque incident, quelque malheur suprême, quelque nécessité subite venait me surprendre au dernier moment, je vous écrirais, et je compterais sur l'indulgence du Comité pour m'excuser.

Agréez, je vous prie, monsieur, l'assurance de toute ma considération et de tout mon dévouement.

A Madame H. Taine.

Orsay, 17 mai, 5 heures.

J'ai trouvé ma mère (1) au Mans en bonne santé, et je crois que je lui ai été utile. — Attente de neuf heures et demie à deux heures et demie du matin au Mans, trois visites de passeports sur la route. — Arrivée à huit heures un quart du matin, bagages délivrés à neuf heures à cause de la concurrence de la marée. Visite chez Libon, qui me gardera probablement une place vendredi dans la malle de Versailles-Saint-Denis.

En cabriolet par Villacoublay; jusqu'à la grande descente à une lieue de Châtenay, les arbres de la route sont coupés et les traces de la guerre nombreuses; mais, à partir de là, presque tout est réparé. Plus d'ordures à Châtenay, on a travaillé et réparé énormément depuis six semaines; on a refait des portes, des volets, remis des vitres; le village ressemble beaucoup à celui que vous avez vu avant la guerre. Le clocher est achevé, ardoisé, nulle part on ne trouve de mauvaise odeur, les marchands et habitans sont nombreux, on se fournit sur place. Les gazons ont repoussé presque partout, la grande prairie est haute de deux pieds, luxuriante de folle avoine; tous les arbres sont verts ou en fleurs, l'air embaumé. — J'ai vu le général, ses officiers, le lieutenant de gendarmerie; j'ai été fort poli, ils ont été plus que courtois. — Vous aurez la maison quand il vous plaira, mais il faudrait les prévenir plusieurs jours à l'avance. J'ai dit (sans en être sûr) que vous reviendriez vers la fin du mois; ils espèrent être dans Paris avant ce moment; ils peuvent recevoir un ordre d'un moment à l'autre, et décamper en une heure; une fois l'enceinte forcée, il est probable qu'ils quitteront le village

(1) Mme Taine revenait de Brest où elle avait passé chez sa fille, Mme Chevrillon, le temps du siège et de la Commune.

sur le champ. A Versailles, Renan et M. du Mesnil, chef de division de l'Instruction publique, disent que, dans l'opinion des généraux, l'enceinte sera forcée vers dimanche prochain. Aucun obus n'est tombé sur Châtenay, ils ne dépassent pas Sceaux et Robinson; la vie dans notre petit village paraît toute tranquille; l'air est si bon, la campagne à l'entour jusqu'à Massy a été si bien nettoyée et travaillée que je me croyais reporté à l'an dernier.

Le général dit qu'il n'a connaissance d'aucun foyer d'infection nouveau, que, depuis deux mois, la commune a été très assainie, notamment par les soins du Conseil municipal, qui a beaucoup dépensé, que ses hommes logés dans la maison Grellou, où les Prussiens avaient mis leurs varioleux, se portent parfaitement bien. Il est heureux que la gendarmerie et le général se soient logés chez nous, cela nous épargne un parc d'artillerie comme chez M. de Lafaulotte, etc. Les gendarmes et soldats sont soigneux, chez nous; les officiers y tiennent la main. — Chevaux dans l'orangerie et l'écurie, gendarmes dans la petite maison, dans le fruitier et la chambre du cocher. Général, officiers et aumônier chez nous. Un des officiers a été reçu par moi à Saint-Cyr.

A Madame H. Taine.

Orsay, jeudi, 18 mai.

Je mettrai cette lettre demain à la poste de Versailles; je compte trouver une place dans l'une des deux voitures qui passent, mais qui n'en assurent pas; si j'ai quelques faits intéressans, je prendrai un moment chez Libon pour vous les mander.

Hier, nous avons été alarmés par une terrible explosion lointaine, le bruit courait ce matin que c'était le fort de Vanves avec nos soldats; c'est une poudrière des insurgés du côté du Trocadéro; que doit devenir l'hôtel de Mme S...? Et votre Hélène (1)? les obus tombent en haut du boulevard Malesherbes; avez-vous de ses nouvelles?

Le général Coffinières (2) disait ces jours-ci à M. Goumy qu'on compte forcer l'enceinte vers samedi prochain, et il y aura trois brèches. *Le Temps* estime qu'il n'y a guère plus de vingt-cinq mille insurgés résolus et aux remparts.

(1) Une parente de Mme Taine, très gravement malade.
(2) Le général Coffinières de Nordeck; l'enceinte ne fut forcée que le 21.

Ce matin, j'ai réfléchi à mon travail de l'été, et j'incline presque décidément à faire *la France contemporaine*. Je vous en dirai toutes les raisons au retour. Si j'entre bien dans le sujet, cet été compensera notre triste hiver.

L'effet de la lettre (1) du Comte du Chambord a été mauvais; il est trop suranné et clérical.

A Madame H. Taine.

Versailles, 19 mai.

En toute hâte de chez Renan, je pars dans une demi-heure

Ce qui a sauté avant-hier, c'est la poudrière avenue Rapp. Deux ou trois maisons se sont effondrées. Le Champ-de-Mars est jonché de balles. Nos vitres doivent être toutes cassées.

L'opinion la plus autorisée est qu'on entrera à Paris vers dimanche. La place Vendôme sera facile à prendre, mais Montmartre avec tous les fanatiques, et vingt mille étrangers (sept mille Anglais entre autres) se défendra jusqu'au bout, et bombardera tous les quartiers environnans.

(Voitures de toute espèce en quantité à toute heure à Juvisy pour Versailles, Châtenay, etc.)

A Madame H. Taine.

Londres, 20 mai, samedi.

Je suis arrivé ce matin après quelques tracas, une roue cassée près de Marly, et l'obligation de rester trois heures assis près du cocher de la malle supplémentaire.

Belle traversée calme, beau paysage bien vert de collines jusqu'à Londres. En voiture, cinq ou six personnes qui se sont mises à parier aux cartes 100 francs, puis 500, puis 1 000; le tenant a empoché en une heure 3 ou 4 000 francs. Façon superbe de perdre et de gagner; on voit le flegme du tempérament et l'acharnement du combattant; aussitôt après, par diversion, ils se sont mis à parler du paysage.

Ici, en ce moment, il y a Exposition et, depuis la guerre, tout est plein. — Courses aujourd'hui chez M. Haye, chez

(1) Lettre du Comte de Chambord à M. de Carayon-Latour, 8 mai 1871.

le dean Stanley, chez lord Houghton, chez M. Grant Duff, chez M. Arthur Russell (1). Personne, j'ai laissé des cartes. J'ai vu Reeve, mon éditeur; l'*Intelligence* traduite paraîtra le mois prochain.

Vous pensez bien qu'à Londres, j'ai le spleen : c'est de la couleur locale. J'ai les mêmes impressions qu'autrefois : œuvre colossale, richesse énorme, pauvres en haillons, pieds nus avec de petits tortillons de papier autour des doigts malades, *lanes* ignobles derrière les rues somptueuses; grands arbres et verdure délicieuse, à côté, dans les rues, une atmosphère de *fog* imprégnée de suie qui vous prend au nez et à la gorge; tout cela n'étant plus nouveau pour moi, n'est plus instructif, ni partant intéressant. Je suis las, je souhaite passionnément vivre en repos dans l'intimité, avec des livres. Vous imaginez qu'une visite à Londres n'est pas faite pour satisfaire ces inclinations. J'ai passé une heure et demie dans un coin reculé de Saint-James-Park sur deux chaises. Je ne me promets qu'un seul plaisir, qui sera bien peu coûteux et très simple, c'est de ne pas voir l'Exposition; dans l'état où je suis, tout charivari est odieux; en échange, j'irai peut-être passer deux heures demain devant les trente tableaux de la *National Gallery*.

Cornélis de Witt, que j'ai rencontré au sortir de chez Renan, pense que l'assaut aura plutôt lieu lundi ou mercredi. — J'ai eu vingt conversations en route : avec Heuzey (2) jusqu'à Chantilly (la maison de son beau-père à Auteuil vient d'être écrasée d'obus et ensuite pillée); avec un chef de bataillon du VIe arrondissement, fugitif, le seul qui m'ait donné des détails précis et appuyés de faits. (Environ cent mille insurgés aujourd'hui, dont cinquante mille étrangers ou non inscrits sur les cadres pendant le siège, — idée très ancrée, dans beaucoup d'ouvriers gardes nationaux, qu'après la victoire, ils se partageront les biens des absens.)

M. Haye viendra probablement ce matin m'apporter un énorme paquet d'épreuves, je ne suis pas encore décidé à aller chez sir John Clark, j'aurais peine à me remuer. J'ai un verre de bière devant moi, je vais boire en fumant à la flamande. J'aspire à la vie des vaches de Paul Potter.

(1) Frère du duc de Bedford et gendre de la vicomtesse de Peyronnet, chez qui M. Taine l'avait connu.

(2) M. Léon Heuzey, membre de l'Académie des Inscriptions.

A Madame H. Taine.

Dimanche soir, 21.

Visite de M. Arthur Russell, chez qui je déjeune après-demain, visite chez Galland, qui était à la campagne, visite chez Clark, chez qui je dîne demain. Clark m'a prié de l'accompagner dans une visite chez M. Van de Weyer, ministre de Belgique ici; il avait la goutte et nous a reçus dans son lit. Tous deux sont d'accord sur les sentimens des classes ouvrières dans leurs pays, sentimens si opposés à ceux de nos ouvriers et paysans. En Belgique, en Angleterre, s'il s'agit de faire un choix, de nommer quelqu'un, d'avoir un avis sur une question politique, le paysan ira volontiers consulter son propriétaire, et l'ouvrier son patron; cela encore plus aux Pays-Bas qu'en Angleterre (je cite par contraste la candidature de M. Renan à Lieusaint) (1). M. Van de Weyer, étant jeune, va porter une lettre à M. Van der Stroet, un des grands personnages de la Hollande, d'une très ancienne famille. « Si vous voulez le rencontrer, allez à cinq heures à tel estaminet. » Il y va, trouve son grand seigneur en train de jouer aux cartes avec son coiffeur. Le coiffeur n'en était pas moins respectueux le lendemain en faisant la barbe du seigneur.

Encore aujourd'hui à Bruxelles, à l'auberge du Corbeau, les plus grands personnages vont dîner par plaisir à une table où se trouvent des tailleurs, etc. Grands et petits sont ensemble dans la même association chorale ou autre, et se réunissent familièrement. Mais on n'y trouve pas la jalousie, le sentiment niveleur du Français.

Aux dernières élections, des avocats, des notaires fort riches demandaient les voix pour être sénateurs, ils payaient le cens (deux mille francs d'impôt par an). Les électeurs leur répondaient : « Vous aurez nos voix pour la Chambre des représentans, mais pour le Sénat, nous les donnons à MM. tel ou tel; car ils possèdent la moitié des terres du pays. »

Il y a eu ici et en Belgique des tentatives communistes, par contre-coup de celles de Paris. Dans le *meeting* de Bruxelles, après que le président eut exposé le but de la réunion, un ouvrier belge se leva et dit : « Il y a quatre ans, j'étais de l'In-

(1) Aux élections législatives de 1869.

ternationale; on recevait tant par an, j'ai voulu savoir l'emploi de cet argent; en réponse, on m'a rossé; depuis ce temps, je n'en suis plus. » Rires universels, le président sifflé a dû lever la séance. — Cependant, pour l'Angleterre, Clark a des craintes; si les troubles se prolongeaient en France, les *Trades Unions* pourraient être tentés de faire un mauvais coup.

Ici, liberté admirable, protégée par la loi; mais le calme des nerfs sert de compensation. Par exemple, la liberté de l'individu est protégée d'une façon très sévère. Dernièrement, un maître volé fait mettre en prison son domestique. Le lendemain matin, l'objet se retrouve; il va faire remettre le domestique en liberté. Celui-ci demande en dédommagement deux cents livres sterling. Consulté par le maître, le juge répond : « Vous ferez prudemment de payer, » et il paie. Mandat d'arrêt contre un coquin nommé John B...; le policeman, mal renseigné par son chef, va chez un autre individu du même nom, mais d'un autre prénom, André B..., l'arrête et le retient deux heures. Relâché avec excuses, il actionne le chef détective et reçoit quatre cents livres sterling de dédommagement. *Meeting* en faveur de la République sociale; les orateurs disaient que la reine est une femme usée, un vieux rouage social rouillé, qu'il faut mettre la magistrature suprême en élection. Les policemen faisaient cercle et empêchaient qu'on ne troublât les orateurs.

Deux principes inconnus en France, admis universellement et appliqués fidèlement dans tous les pays libres : 1° Quand la majorité a prononcé, se soumettre franchement, sérieusement, ne pas garder l'arrière-pensée de la violenter par un coup d'État. 2° Permettre à la minorité de dire et imprimer tout ce qui lui convient. Voilà les droits de la majorité et de la minorité; ni l'un ni l'autre ne sont respectés en France.

Tous espèrent fermement qu'aussitôt l'ordre établi, le travail et la prospérité recommenceront chez nous, et qu'il suffira de quelques années pour réparer les désastres. — Mais aucun d'eux ne voit un avenir stable, l'affermissement d'une forme politique. Provisoirement, la République prolongée paraît la moins impossible, quoique par tempérament, éducation et sentimens réciproques des classes, la République soit moins possible en France qu'ailleurs.

Je compte toujours partir mercredi matin pour Oxford; on me dit que le français est généralement entendu, et notre

XVIIe siècle très goûté. — M. Russell me conseille de parler beaucoup plus lentement qu'à l'École des Beaux-Arts.

Vous saurez les nouvelles avant moi; les journaux anglais sont mieux informés que les nôtres, et parlent de la coopération prochaine des Prussiens du côté de Saint-Denis.

A Madame H. Taine.

Londres, lundi 22.

Enfin l'armée est entrée dans Paris; les nouvelles que je vous envoyais de Versailles étaient vraies. Il semble que la résistance ne se prolongera pas longtemps.

Je suis ici dans un hôtel où Mme Alboni habite depuis huit mois. Tagliafico y est avec sa femme et sa fille, — autres musiciens et peintres; on entend des roulades dans les escaliers.

Ce matin, visite chez M. Haye, *barrister*, qui occupe deux chambres d'étudiant; quarante ans, fatigué, très nerveux et timide, ne parlant pas français; nous avons travaillé une heure ensemble; il a tout traduit, le livre paraîtra le mois prochain;

De là, à la *National Gallery*. Il y a des chefs-d'œuvre : un rabbin juif de Rembrandt, un doge de Giovanne Bellini, un portrait admirable de négociant italien debout avec sa femme par Van Eyck, une Vénus avec l'Amour, et un Christ présenté de Corrège; la fleur des préraphaélites : Bordognone, Carpaccio, Pérugin, Francia; les plus exquis petits flamands, une leçon de musique de Jean Steen, une grande allée d'arbres par Hobbema, de purs diamans; — mais je n'ai pu que faire une reconnaissance; un musée me tue maintenant. D'ailleurs la moitié des tableaux sont sous verre; il est presque impossible d'en voir un d'ensemble à cause des reflets.

Je vais m'habiller pour dîner chez Clark; j'espère ne pas aller en soirée avec lui; Londres et sa prodigieuse activité m'accablent; je souhaite la campagne, et Oxford en attendant.

Demain après déjeuner, M. Arthur Russell me conduit chez M. Grote (1), l'historien, qui désire faire ma connaissance.

Petits faits : à Chelsea, George Claude rencontre très fréquemment des ouvrières saoules : nous avons enjambé un ivrogne dans le ruisseau; — M. Van de Weyer nous disait hier qu'un

(1) M. George Grote, né en 1794, mourut quelques semaines après cette entrevue.

jeune Anglais bien élevé, au sortir de l'Université, ignore sa littérature. Un jour, avec Macaulay, ils en firent l'expérience Deux jeunes gens d'Oxford venaient les voir; on leur demanda à brûle-pourpoint : « Avez-vous lu Sterne? — Sterne, l'auteur de *Tristram Shandy?* Non. » Cette ignorance est choquante; mais en revanche cette sincérité est très belle; M. Van de Weyer disait qu'un Belge, un Français ne l'auraient pas eue.

A Madame H. Taine.

Londres, 23 mai, mardi.

Hier soir, dîner chez sir John Clark avec un jeune Suisse nommé M. Favre, puis en soirée chez Mme Simpson, fille de Senior l'économiste. Aujourd'hui, déjeuner chez M. Russell, avec son frère Odo Russell (1) et M. Cartwright, le député du comté d'Oxford. Visite chez M. Grote, l'historien; j'y ai trouvé M. Bain, le psychologue, j'y dîne ce soir avec M. Guéneau de Mussy, le médecin des princes d'Orléans. Tout à l'heure, j'ai pris des notes pendant une heure et demie à la National Gallery.

Ils me parlent tous de politique. Selon M. Odo Russell, M. de Bismarck aurait bien mieux aimé traiter avec l'empereur Napoléon rétabli, même en demandant moins de milliards; il aurait été bien plus sûr de son jeu, il aurait eu un gendarme et un allié sur le trône de France. — Les banquiers de Londres offrent à M. Thiers l'argent nécessaire, du 5 pour 100 à 80 francs. M. Thiers espère trouver à 85. C'est la maison Rothschild qui fera l'opération (2). Tous comptent sur la vitalité financière de la France, mais s'inquiètent des tendances protectionnistes de M. Thiers.

« Si un gouvernement stable et sérieux, comme celui de Louis-Philippe, s'établissait en France, feriez-vous alliance défensive avec nous, au cas d'empiétement par M. de Bismarck, pour sauver la Hollande, ou le Danemark ou l'Autriche? — Il est probable que non; *we fear to be entangled* (3). » En cas de guerre, ils ne peuvent jeter que quatre-vingt mille hommes sur le continent; devant les forces militaires de la Prusse, cela n'est rien; Odo Russell avoue qu'à Versailles, les représentans des

(1) Depuis lord Ampthill.
(2) L'emprunt fut émis le 27 juin à 82 fr. 50.
(3) Nous avons peur d'être engagés.

puissances neutres étaient traités en petits garçons : la Prusse agit à la façon de Napoléon et sent sa force. On ne pourrait lui résister que par une coalition et cette coalition n'existe pas même en germe. Tant que vivra le tsar, elle l'aura pour allié; ensuite le conflit est probable; les Allemands sont haïs en Russie et disent déjà que les deux puissances militaires sont conduites à la lutte par leur seule égalité. De même Napoléon et la Russie en 1813.

Quant à la révolution sociale, les ouvriers anglais dans les *meetings* de l'Internationale, qui est née ici, refusaient de s'engager dans une ligue pour l'abolition de l'intérêt, la destruction du capital individuel, etc. Cela est trop abstrait, trop général. Ils font des *strikes* (1), rien de plus, et pour augmenter de tant de *pence* leur salaire journalier.

Le Parlement discute une loi pour fermer les échoppes de spiritueux après 9 heures du soir et tout le dimanche. — Affiche violente et indignée contre les cafards aristocrates. Clark s'indigne contre les cléricaux d'ici, dit qu'il vaudrait bien mieux ouvrir les musées le dimanche, organiser les concerts, multiplier les lectures publiques, etc.

Petit fait : hier, dans Piccadilly, un policeman conduit trois dames à travers la chaussée pour les protéger contre l'embarras des voitures. — M. Russell paie 2 shillings 2 pence par livre sterling pour les *poor-rates* et taxes municipales, sur deux cent vingt-quatre livres sterling, loyer présumé de la maison qu'il a louée pour vingt-deux ans.

J'ai déjà six lettres pour Oxford; M. Grant Duff, qui a loué la maison historique de Hampden, à une heure d'Oxford, m'y invite pour dimanche, mais je n'irai pas, je crois. Le dean Stanley a fait à Westminster un éloge funèbre de Herschell avec théorie de l'alliance naturelle et affectueuse de la science libre et de la religion; il est à la tête d'un mouvement pour inviter les dissidens à prêcher au besoin dans les églises anglicanes.

A Madame H. Taine.

Oxford, 24 mai.

Je suis arrivé depuis deux heures à Oxford, je vais sortir pour aller voir le vice-chancelier de l'Université, et porter quel-

(1) Des grèves.

ques lettres de recommandation. J'ai été comblé de politesses à Londres; M. Grote a voulu absolument m'avoir à dîner hier soir, mon dernier soir. Sa femme a soixante-cinq ans, elle est économiste, légiste, oratrice : *a stout woman in the whole sense of the word* (1); voix assez forte; elle parle dans les *meetings*, avec gestes ou mains derrière le dos, pour les droits politiques des femmes, avec beaucoup d'éloquence et d'*humour*. Elle s'est occupée d'économie politique, de questions sociales, mais solidement, pratiquement, en voyant les choses avec ses yeux; elle doit m'envoyer quelques petits *tracts* qu'elle a écrits. Elle admire beaucoup nos paysans français, leur frugalité, leur *self-denial* (2), leur énergie au travail, leur amour de leurs champs. Elle dit que le paysan anglais est tout autre : imprévoyant, dépensier, toujours à la charge de la paroisse, ou de divers bienfaiteurs, ou d'institutions bienfaisantes; que d'ailleurs, la terre anglaise est mauvaise; que, même s'il pouvait l'acquérir, il ne saurait en tirer de quoi vivre, faute d'économie, et parce qu'elle a besoin d'être cultivée en grand avec de gros capitaux. — Son mari ferait un beau portrait pour Van Dyck. Très grand, des traits fort marqués, soixante-quinze ans; un vrai gentleman, mais qui entend l'histoire à l'anglaise, seulement du côté politique; il a fait l'histoire de la Grèce, et n'est pas allé en Grèce; il ne se soucie pas de la figure des lieux, ni du climat. — A côté de moi, M. Robinson, professeur de philosophie à University College, et M. Bain, celui-ci un Écossais *sharp and acute* (3); je l'ai fait causer sur les progrès qui restent à faire à la psychologie; il paraît que lui et M. Grote ont été en correspondance tout cet hiver sur mon *Intelligence*.

Je suis plus connu ici que je ne l'imaginais; mon hôtelier de Londres, apprenant mon nom, s'est confondu en politesses, en faisant venir mon fiacre ce matin.

Je viens de faire une promenade dans Oxford. L'air est aussi chargé de suie qu'à Londres; on respire la fumée; les monumens sont encrassés horriblement, et la pierre se délite à un degré incroyable; cependant là où les formes ont subsisté, elles sont belles. Mais, somme toute, l'impression est moins agréable que la première fois.

(1) Une forte femme dans toute l'acception du mot.
(2) Abnégation.
(3) Pénétrant et subtil.

D'après les journaux, je compte que ce soir l'insurrection sera comprimée, et qu'ainsi, vous pourrez quand vous voudrez revenir à Châtenay; prenez un passeport à Tours.

A Madame H. Taine.

Oxford, 25 mai.

Aujourd'hui je n'ai le courage de vous rien dire. — J'apprends à l'instant les horreurs de Paris, l'incendie du Louvre, des Tuileries, de l'Hôtel de Ville, etc. — Les misérables! Ce sont des loups enragés. — Et avec du pétrole! Que pourra-t-on sauver de pareilles flammes? Jamais les Prussiens n'en auraient fait autant. — Ces brigands qui s'attaquent aux monumens, aux chefs-d'œuvre, se mettent en dehors de l'humanité. — Les journaux anglais disent qu'ils ne demandent pas quartier, qu'on ne leur en fait pas, que les troupes et les officiers les tuent et les fusillent par vingtaines, qu'on amène à Versailles des escouades de femmes armées, auxquelles on est obligé de mettre les menottes. — J'ai le cœur navré, je n'ai de courage à rien; je ne puis prendre aujourd'hui sur moi de faire des visites.

J'étais à la Bibliothèque de l'Université quand le bibliothécaire m'a appris cela et m'a montré les journaux. En présence de ces folies et de ces misères, on traite un Français avec une sorte de sympathie compatissante. J'ai vu la salle où je parlerai, elle ne tient guère que cent cinquante personnes. Je viens d'assister à une leçon du professeur de poésie, M. Doyle, sur Massinger, Beaumont et Fletcher. Environ cinquante personnes, dont les deux tiers de dames. Il lit, et froidement, d'un ton monotone, et, ce semble, peu distinctement. L'épreuve, je crois, sera moins redoutable que je n'imaginais.

Nous avons tous ces jours-ci un temps très chaud et très lourd. Aujourd'hui, pluie continuelle, et toujours partout l'odeur de suie. Je devrai tâcher de voir enfin le vice-chancelier que j'ai manqué deux fois hier, mais ces horribles événemens de Paris me rendent muet aujourd'hui.

J'ai travaillé jusqu'à une heure et demie à ma leçon de demain, qui est presque prête.

A Madame H. Taine.

Oxford, 27 mai.

Je vous écris *from the Union club*, établissement très commode à Oxford, où l'on m'a introduit et où je trouve tous les journaux avec tout le confortable possible. Comme ils entendent bien la vie élégante et agréable, et quel bon ordre, quelle prospérité! Cela fait le plus douloureux contraste avec notre pauvre pays. Je sais maintenant ce qui a été sauvé de Paris, à moins que les pompes à pétrole de Belleville n'allument de nouveaux incendies. La flamme et la destruction n'ont été qu'à dix minutes de chez nous, puisque la Cour des Comptes, la Légion d'honneur et la caserne du quai d'Orsay sont en cendres. Les journaux anglais parlent avec pitié et douleur de nos calamités; mais ils sont sévères pour notre caractère et inquiets sur notre avenir. Ils voient dans cet incendie le désir de l'éclat, l'emphase naturelle du révolutionnaire, la volonté diabolique de finir comme au cinquième acte d'une féerie, au milieu de l'écroulement général. Ils disent qu'il y a un fond de férocité dans notre humeur, et que les derniers massacres à Paris montrent le singe qui devient tigre. Ils s'accordent à craindre pour l'avenir une Terreur blanche, un cléricalisme étroit et défiant, qui, en dix ans, rendra au parti révolutionnaire son crédit et sa force.

M. Max Müller est venu me voir ce matin, puis M. Jowett, master of Balliol college, savant libéral, assez voisin de Renan, qui a écrit sur Platon et sur saint Paul. Nous avons raisonné sur la nature et l'origine du langage, sur les méthodes de critique et de philosophie. Je dîne chez lui mercredi et aussi samedi, cette fois avec M. Mathew Arnold. En général, ils me parlent anglais, et je leur réponds en français. Le *vice-chancellor* a témoigné être très satisfait de ma leçon. Je viens de trouver dans la revue anglaise *Nature* un article très bienveillant sur l'*Intelligence;* M. Max Müller dit que c'est la grande question du moment, que l'origine des idées et du langage est le point auquel s'attachent le plus en ce moment les curiosités anglaises.

A Madame H. Taine.

Oxford, dimanche 28 mai.

Ma pensée ne peut pas quitter Paris. J'ai acheté un journal

anglais qui paraît aujourd'hui en contrebande. Il y a des rues entières qui ont disparu; des femmes bien mises venaient jeter du pétrole dans les caves; le bas de la rue du Bac, des portions des rues de Lille, Saint-Dominique et de Grenelle sont tombées dans les flammes. J'attends avec impatience les journaux de demain pour avoir des nouvelles de la victoire finale. Les *reporters* anglais de cinq ou six grands journaux parcourent les rues et donnent des détails navrans.

Je veux essayer de détourner mon esprit ailleurs, en vous envoyant des détails sur ce que je vois de la vie anglaise; on me comble toujours d'attentions.

Conversations chez M. Smith, professeur de mathématiques et à déjeuner chez M. Sackville Russell aujourd'hui; hier avec M. Pattison, dean of Lincoln, professeur de philosophie.

Il y a un parti considérable et actif pour faire révoquer la loi sur les substitutions et le droit de l'aîné à tous les immeubles.

Beaucoup de gens trouvent dangereuse la concentration des terres en un petit nombre de mains. Les paysans ici sont bien plus malheureux que chez nous, tout à fait des brutes, qui travaillent par *gangs* (1) et soutenus par les *poor-rates* (2).

Quant aux *work-houses*, on n'en montre aux étrangers que le beau côté; la tyrannie et les tracasseries y sont grandes; c'est pour cela que les pauvres meurent de faim plutôt que d'y aller.

La convulsion qui vient de ruiner Paris peut se produire en Angleterre. M. Pattison dit qu'elle n'est pas à craindre d'ici à vingt ans, mais qu'elle arrivera certainement un jour ou l'autre. Aucune force militaire à Londres, rien que des policemen; trois millions deux cent cinquante mille habitans, sur lesquels il y a bien deux cent mille *roughs*, vauriens, gens sans aveu, pauvres qui sentent le contraste de l'opulence environnante. Le sentiment des pauvres contre les riches et contre l'état social qui maintient leur misère, est très amer. Si les sauvages de Londres s'associaient, se liguaient par des affiliations secrètes, ils pourraient tenter un coup de main, être maîtres de la capitale pendant un mois, et alors on verrait un désastre comme celui de Paris.

(1) Troupes.
(2) Taxe des pauvres.

Les ouvriers, *mechanics*, sont plus instruits, plus sensés que les nôtres. « La différence entre un *mechanic* et un *agricultural labourer* (1), me disait M. Smith, est plus grande que celle qui sépare le *mechanic* de moi. » Il n'entre point dans leur pensée de forcer l'État, c'est-à-dire le budget, à être leur commanditaire; ils sentent qu'il serait injuste et absurde de demander au public de payer, de se taxer pour leur fournir des fonds. Ils admettent que les capitalistes sont un instrument utile et nécessaire, une espèce d'éponge qui de tous côtés ramasse l'épargne, et l'emploie bien en faisant travailler. Ils ne sont pas hostiles à la loi naturelle de l'offre et de la demande. Mais ils sont aigris en voyant la dépense, les profusions, les jouissances coûteuses, la perte de travail humain employé au luxe des riches. Actuellement, ils ne songent encore qu'à élever leur salaire; mais très probablement un jour viendra où ils comprendront la liaison de la politique et de leurs affaires, où ils voudront mettre la main sur le gouvernement, où ils feront les lois à leur profit. Auront-ils recours à la violence, ou bien, profiteront-ils de la loi électorale en abaissant encore le cens?...

A Madame H. Taine.

Oxford, lundi 29.

J'espère que Lameire a eu la pensée de faire comme les autres, et de boucher avec du plâtre toutes les ouvertures des caves donnant sur la rue : c'est l'ordre de Mac Mahon et le salut contre les femmes qui viennent jeter du pétrole et des allumettes. Je viens de lire au club tous les journaux anglais; les correspondances sont complètes et terribles; tout est fini maintenant, les incendies ne font plus que fumer. Si nous sommes sauvés, l'incendie a été bien près; j'ai en vain cherché des renseignemens sur les rues Vaneau, Barbet-de-Jouy, Babylone. Il semble que le ministère de l'Instruction publique est intact. Mais toute la ligne du quai jusqu'à l'École des Beaux-Arts, la rue de Lille, la rue du Bac jusqu'à la rue de Verneuil, le Petit Saint-Thomas (2) sont en cendres. Ces misérables sont les *Thugs* de l'Europe, une secte de destructeurs par système. Il est

(1) Ouvrier agricole.

(2) Ces premiers renseignemens étaient exagérés; la rue du Bac n'avait brûlé que jusqu'à la rue de Lille.

clair que Paris va être inhabitable; peut-être la mortalité s'y mettra à cause de tous ces cadavres.

Voici encore quelques petits faits sur l'Angleterre : à Londres, à Saint-James-Park, j'avais déjà trouvé sur un banc un petit papier imprimé, appelant les pécheurs au repentir. Hier, à huit heures et demie du soir, en rentrant, je trouve sur la place principale deux membres de l'Université en costume (des presbytériens) et un troisième apparemment de la *middle class* (1) en chapeau à larges bords, et qui prêchaient entourés d'une cinquantaine de personnes. — Il paraît que c'est ainsi tous les dimanches. Le plus jeune universitaire a commencé : « Jésus-Christ est venu pour nous pécheurs; pensons à lui, misérables pécheurs, etc. » Beaucoup de gestes; évidemment il faisait effort pour vaincre sa timidité; il était très ému et a continué un quart d'heure. Ensuite est venu le tour de l'homme au chapeau noir. Il a ouvert sa Bible, et lu un passage des *Rois*, sur les habitans de Jérusalem affamés par le roi d'Assyrie; celui-ci lève son camp; deux lépreux s'y hasardent et le trouvent tout plein de provisions. C'est un type du chrétien qui n'a qu'à sortir du péché pour trouver auprès du Seigneur tout ce dont il a besoin. — Le Christ est notre Sauveur, notre sécurité. — Petite histoire d'un marin qui se mettait en mer, et qui répond à un gentleman : « Oui, mon père a été noyé, et aussi mon grand-père, et aussi son père. — Alors pourquoi allez-vous en mer? — Monsieur, comment est mort votre père? — Dans son lit. — Et votre grand-père? — Dans son lit. — Et vos autres parens? — Dans leurs lits. — Et pourtant vous n'avez pas peur de vous coucher dans votre lit, vous avez raison; c'est qu'il n'y a qu'une assurance pour le chrétien en mer comme dans son lit, à savoir le Christ. » Ton naturel, on sourit à sa petite histoire. — Pour faire comprendre la misère des Juifs assiégés, il fait allusion au siège de Paris affamé. Le second membre de l'Université (trente-cinq ans) a parlé le dernier. Grands gestes, robe secouée, maigre, les joues creuses, la voix rauque et violente, il semblait agité par l'Esprit. Mais comme son thème était le même, et qu'il parlait toujours du Christ et du péché, je suis parti. — Tous les assistans étaient des gens bien vêtus, hommes et femmes, la plupart arrivés par hasard; quelques hommes murmuraient parfois et riaient ironi-

(1) Classe moyenne.

quement; mais la plupart et toutes les femmes écoutaient gravement, et plusieurs semblaient édifiés.

J'approuve ces sortes de scènes : 1° *they give vent to some strong passions and thoughts* (1) qui, faute de ce débouché, se tourneraient en folie chez le prédicateur, et peut-être en sédition chez les gens qui partagent ces croyances; 2° elles sont morales, et doivent faire un bon effet sur quelques consciences. — Le grand mal du socialisme actuel, c'est qu'il n'a pas pour fond, comme le puritanisme, ou même le catholicisme de la Ligue, un principe moral, l'idée d'une réforme intérieure et personnelle de la volonté et du cœur. — Il n'est qu'un système et une ligue à l'usage des appétits, de l'envie et de toutes les passions destructives.

Autre institution utile : Sur la porte de la Poste est un grand imprimé offrant gratuitement tant de terre en Australie à chaque émigrant sujet de la Reine, passage réduit pour les hommes, gratuit pour les femmes. C'est là que les Rossel devraient aller.

Depuis ma lettre d'hier, je n'ai vu personne; j'ai fait une promenade d'une heure dans High street et derrière les murs de Magdalen college. Cela est bien beau, bien calme, bien antique On dirait un décor vrai. Qu'ils sont heureux et que nous sommes malheureux! — Personne ici ne voit d'issue pour nous. Un journal nous souhaite un grand homme, dictateur militaire. Chez M. Smith, on nous souhaite le maintien de la République, d'autres comptent sur la fusion. Si le Duc de Bordeaux avait le cœur d'abdiquer ou la bonne chance de mourir, nous aurions une espérance. — La République après de tels événemens ne sera qu'un provisoire chez nous.

A Madame H. Taine.

Oxford, 30 mai.

Je viens de lire un nouveau journal anglais, on dit que les incendies n'ont guère dépassé les endroits où ils ont été allumés; j'ai donc espérance pour nos maisons. Il paraît qu'il y avait un bataillon d'Allemands socialistes parmi les insurgés.

(1) Elles donnent une issue à de fortes passions ou pensées.

Il ne faut pas oublier de prendre un passeport (1), on m'a demandé trois fois le mien du Mans à Versailles, et trois autres fois de Saint-Denis à Calais.

M. Sackville Russel a déjeuné chez moi aujourd'hui. C'est un homme de vingt ans, plus homme qu'on ne l'est chez nous à trente, sérieux, sensé, instruit, déjà très au fait de la politique, sans aucune affectation, qui désire s'instruire, et qui apprendra. — Peut-être une graine d'homme d'État, en tout cas une graine de membre du Parlement.

Ce soir, en soirée chez M. Max Müller; mais je n'y resterai qu'une heure; c'est demain ma deuxième leçon, et parmi tant de troubles et de tristesses, j'ai bien du mal à rassembler mes idées. Un journal dit, d'après son correspondant de Versailles, que Paris cessera d'être capitale; qu'on en fera une forteresse de premier ordre reliée au Havre par une chaîne de forteresses, pour qu'il puisse toujours être ravitaillé. D'après les évaluations, les insurgés ont eu huit ou neuf mille morts et trente mille prisonniers. J'entends évaluer le dommage à 250 000 000 livres sterling.

A Madame H. Taine.

Oxford, 1er juin.

Dîner hier chez M. Jowett, master of Balliol ; le dean Stanley y était avec lady Augusta, sa femme, et aussi M. Russell, l'héritier du duc de Bedford, avec son fils. Ces appartemens des head-masters sont magnifiques, simples et grands, diversifiés par les *bay-windows* proéminentes, munies de fleurs rares, avec les plus parfaites estampes de Rembrandt et Dürer, et des photographies d'après les cartons de Raphaël, etc., dans l'escalier.

A dîner, on m'a remis sur la politique comme toujours; j'avais des faits précis à conter. M. Russell et les autres croient qu'une révolution semblable est à craindre en Angleterre. « Par bonheur, disent-ils, nos *roughs* ne sont pas généralisateurs, philosophes comme les vôtres, prenant une théorie pour drapeau, et immédiatement le fusil à la main. » — M. Stuart Mill approuve presque nos rouges; sa nièce vient de défendre la Commune dans la *Fortnightly Review*. Le plus notable communiste d'ici,

(1) Pour revenir de Tours à Paris.

M. Harrison (1), formule leur doctrine ainsi : « Arranger la société de façon que le capital soit employé à de plus nobles usages. » Et, très évidemment selon moi, c'est une phrase de ce genre qui a armé les cent mille communeux insurgens de Paris. D'après toutes les correspondances, les femmes sont fanatiques, et dans les quartiers rouges on tire encore maintenant sur les officiers, on assassine les soldats isolés. — Ma conviction est que Paris va cesser d'être capitale ; nous allons être séparés par un abîme du monde parisien, de la vie parisienne telle que nous les avons connus.

Aujourd'hui après mon travail, promenade seul à Magdalen college ; je ne me lasse pas de voir et d'admirer les vieux bâtimens festonnés de lierre, noircis par l'antiquité, surtout les quadrangles à arcades, qui font promenoir comme dans les couvens italiens. Vaste jardin par derrière, parc d'ormes énormes avec quantité de daims familiers, longue chaussée entre deux rivières, plantée des plus beaux arbres ; vue au delà sur des prairies regorgeantes d'herbes et de fleurs, parsemées de traînées rouges par les oseilles sauvages, d'un tel luxe de végétation qu'il faut les voir pour se les figurer. Presque toujours ces grands quadrangles, avec le tapis de verdure qu'ils enserrent, sont solitaires. Cette sensation de solitude poétique, pittoresque, soignée, est charmante. On rencontre en sortant à droite, à gauche, un haut mur crénelé, une chapelle gothique, un portail Renaissance, une statue de bronze de 1600, une façade de colonnes torses, des balustres profilés sur le ciel, quelques grands dômes cerclés de colonnettes, et partout de la verdure et des fleurs. — Mais Oxford est trop beau, la vie trop mondaine, trop occupée de réceptions et de relations ; ils avouent qu'on ne travaille pas ici comme en Allemagne.

TAINE.

(1) M. Frédéric Harrison, né en 1831, chef du positivisme anglais et disciple d'Auguste Comte.

LE MOUVEMENT RITUALISTE

DANS L'ÉGLISE ANGLICANE

I

L'ORIGINE ET LES PREMIÈRES LUTTES DU RITUALISME

Voilà plus de cinquante ans qu'on bataille, en Angleterre, pour ou contre le Ritualisme. Ce n'est pas uniquement une querelle de sacristie. La question occupe, divise l'opinion, la presse, le Parlement. Il n'est pas jusqu'au *mob* qui, de temps à autre, ne soit intervenu, à sa manière, par quelque émeute. Qu'est-ce donc que ce Ritualisme qui a tenu et qui tient encore tant de place dans la vie religieuse de l'Angleterre? Quelles en ont été l'origine et les vicissitudes? Le sujet n'est peut-être pas sans intérêt pour le public français, d'autant que rien chez nous ne peut nous en donner l'idée. Aussi bien cette histoire renferme-t-elle, sur l'impuissance des rigueurs législatives et des coercitions judiciaires dans les choses de conscience, des enseignemens qu'il peut nous être utile et consolant de recueillir.

I

M. Gladstone, évoquant, en 1874, le souvenir de ce qu'était le culte anglican un demi-siècle auparavant, écrivait : « L'état des choses était déplorable au delà de ce que j'ai jamais lu ou

vu... Nos offices étaient probablement sans pendant dans le monde, par leur vulgarité. Ils auraient choqué un brahmane ou un bouddhiste, et ils n'eussent certes pas été supportés en Angleterre, si le goût et la perception de l'idéal n'avaient été engloutis dans le même naufrage que la dévotion. » « Je ne sais, disait-il encore, si la Chrétienté offrit jamais le spectacle de communautés de chrétiens plus froides, plus dénuées de dévotion et de respect religieux... Nos églises et notre culte n'attestaient que trop une indifférence glaciale. » Et il n'hésitait pas à confesser que cette situation était « le scandale de la Chrétienté (1). »

Bien que principalement doctrinal, le Mouvement dont Newman et ses amis avaient pris l'initiative, peu après 1830, en publiant les *Tracts for the Times* (2), devait forcément faire naître le besoin d'une rénovation du cérémonial. En éveillant, d'une façon générale, la curiosité sympathique des choses catholiques, en suscitant le désir de se rattacher, dans la vie extérieure de l'Anglicanisme, aussi bien que dans sa vie intérieure, aux traditions d'avant la Réforme et de se remettre plus ou moins en harmonie avec l'Église universelle, en rehaussant l'idéal religieux, en recherchant le sens perdu du symbolisme liturgique, en ravivant la notion effacée du surnaturel et du mystère, en ouvrant des horizons depuis longtemps fermés à la piété et à la dévotion, on faisait naître, dans les intelligences, dans les cœurs et dans les imaginations, des besoins auxquels l'ancien culte ne pouvait satisfaire. Et surtout, du moment qu'on entendait restaurer la foi à la présence réelle et rendre au sacrifice eucharistique la primauté rituelle qu'il avait perdue, comment ne pas se sentir mal à l'aise dans ces églises froides et dénudées qui, par leur disposition même, n'étaient que des salles de prêche, où il n'y avait plus d'autel, et où l'on discernait à peine, à travers les bancs à haut dossier et derrière la chaire du prédicateur ou le pupitre du lecteur, la misérable table de bois, sur laquelle, en de très rares occasions, se célébrait, sans honneur et même souvent sans décence, le service de la communion (3)? Ne devait-on pas être

(1) Discours à la Chambre des communes, du 9 juillet 1874. Article publié dans le *Contemporary Review* d'octobre 1874. — Cf. aussi *A Chapter of an Autobiography* (1868).

(2) Pour l'histoire du *Mouvement d'Oxford*, je me permets de renvoyer aux deux volumes que j'ai publiés sur la *Renaissance catholique en Angleterre au XIXe siècle*.

(3) On en peut juger par ce qui se passait encore au milieu du dernier siècle,

tenté de rétablir l'antique solennité des rites, des attitudes, des gestes, des ornemens et des costumes, pour affirmer la foi retrouvée et pour effacer le scandale de la négation pratique qui s'était si longtemps affichée dans le culte anglican ?

Les Tractariens avaient eu, dès l'origine, l'intuition de cette révolution rituelle et liturgique. « Je considérais, a écrit Newman, que l'Église anglicane devait avoir un cérémonial, un rituel, une plénitude de doctrine et de dévotion qu'elle n'avait pas (1). » Keble, en 1839, dans la préface de la seconde partie des *Remains* de Froude, notait que l'auteur de ces *Remains* « appréciait très sérieusement, dans le service divin, l'importance de ces arrangemens qui tendent le plus à rappeler à l'adorateur que la maison de Dieu est une maison de prière et de sacrifice spirituel, non de simple enseignement. » Il se félicitait de voir, autour de lui, dans « les nouveaux aménagemens intérieurs des églises, » le signe que ces idées étaient en progrès et rencontraient des sympathies (2). Pusey, en réponse à cette question : « Qu'est-ce que le *Puseyism?* » rédigeait, en 1840, une sorte de programme dont le cinquième article portait : « Le souci de la partie visible de la dévotion, comme la décoration de la maison de Dieu, qui agit insensiblement sur l'esprit (3). » Quand Newman avait entrepris d'élever une église à Littlemore, dans une dépendance de la paroisse qu'il dirigeait à Oxford, il s'était essayé à y faire une première application de ses principes ; et ce n'était pas sans un sentiment mêlé de surprise, d'admiration et aussi d'inquiétude, qu'un de ses plus chers disciples, Rogers, constatait, au jour de l'inauguration, en 1836, ces innovations, notamment le magnifique autel

dans certaines paroisses où des desservans âgés avaient gardé les vieilles habitudes. M. Kegan Paul, appelé, en 1852, à prendre la charge d'une paroisse du diocèse d'Oxford, décrit ainsi la façon dont le vieux *Vicar* y administrait la communion : « Le vin pour la communion était placé sur la table, dans une bouteille noire. Une fois, le bouchon n'avait pas été retiré. Le vicaire se tourna alors vers ceux qui s'agenouillaient à la balustrade pour communier, et demanda si un *gentleman* ou une *lady* avait un tire-bouchon. Cet instrument ayant été obtenu (je suppose du cabaret d'en face où, par occasion, on se procurait des stimulans pour le vieux *curate* pendant le sermon), on procéda au service. On ne célébrait ce rite qu'à Noël, le vendredi saint et le jour de Pâques. Une très digne vieille femme se présenta un jour de Pâques ; quand le recteur s'approcha d'elle, à la balustrade, il lui dit : « Hallo ! Mrs Boffin, vous ici encore ! Pourquoi ? je vous l'ai donné vendredi ; je ne vais pas vous le donner encore. Allez-vous-en ! » Ce que fit la pauvre femme tout en pleurs. » (*Memories*, by Kegan Paul, p. 182.)

(1) *Apologia*, p. 167.

(2) *Remains of Richard Hurrell Froude, Part the second*, vol. I, p. IX.

(3) Liddon, *Life of Pusey*, t. II, p. 140.

de pierre sculptée, surmonté d'une croix, ainsi disposé « qu'il effaçait tout le reste, et qu'en entrant dans l'église on ne voyait que lui, » et aussi, dans la cérémonie même, de la part du célébrant, des attitudes et des gestes auxquels on n'était plus habitué. « Nous étions tous dans la crainte, ajoutait Rogers, de ce que pourrait dire l'évêque. » Ne trouverait-il pas tout cela *papistical?* « Néanmoins, Sa Seigneurie fut très satisfaite et complimenteuse, et tout s'accomplit dans le plus grand style (1). » Peu après, de 1842 à 1845, quand Pusey fit élever, à ses frais, dans un quartier populaire de Leeds, cette église de S. Saviour, qui devait être le théâtre de tant de conversions au catholicisme, il voulut également y avoir un véritable autel, et non une simple table, afin, disait-il, d'affirmer les vérités déniées ; l'évêque, cette fois, fit des objections et déclara qu'il ne consacrerait pas l'église si l'autel de pierre n'était pas remplacé par une table de bois (2).

De ces faits, il ne faudrait pas cependant conclure que les Tractariens donnassent alors, autour d'eux, le mot d'ordre du renouvellement du cérémonial et qu'ils dussent être considérés comme les initiateurs ou seulement les précurseurs de ce qu'on devait appeler le Ritualisme. Non. Ils auraient été plutôt disposés à blâmer ceux qui voulaient entreprendre prématurément ces changemens ou qui y attachaient une importance exagérée. Ils craignaient qu'on n'irritât ainsi le public ou les autorités et que, pour des questions de formes, après tout secondaires, on ne compromît le succès des doctrines essentielles. Ils se méfiaient surtout des esprits superficiels et frivoles qui s'amuseraient à ces apparences en négligeant les réalités, et auxquels une sorte de religiosité esthétique ferait oublier la nécessité des conversions intérieures. Telle était la façon de voir très arrêtée et très réfléchie de Newman et de Pusey. En 1839, Pusey s'adressant à un *clergyman* qui venait d'écrire un *tract* sur l'observance de la « Rubrique des Ornemens, » mettait en garde ses amis contre des singularités imprudentes ou peu sérieuses ; qu'on voulût embellir l'église et surtout l'autel, il le comprenait, à condition que cela pût se faire sans trop de difficultés ; mais il n'aimait guère qu'on se préoccupât d'embellir le vêtement du célébrant (3). Les chefs du Mouvement donnaient, d'ailleurs,

(1) *Letters of lord Blachford*, p. 38.
(2) *Life of Pusey*, t. II, p. 475 et sq.
(3) *Ibid.*, t. II, p. 142 à 145.

dans leur conduite, l'exemple de la prudence et de la réserve qu'ils conseillaient à leurs partisans. Si Newman avait cru pouvoir essayer, à l'écart et en quelque sorte loin des regards du public, quelques innovations dans sa chapelle de Littlemore, il avait à peu près gardé l'ancien cérémonial dans son église de Sainte-Marie, à Oxford; il s'était borné à y rendre les services plus fréquens et à les réchauffer, en quelque sorte, de sa piété personnelle (1).

En dépit de l'exemple et des recommandations des *leaders*, quelques-uns de leurs adeptes cédaient au désir d'inaugurer, sur tel ou tel théâtre particulier, un cérémonial mieux en harmonie avec leurs doctrines. L'un des premiers disciples de Newman, Oakeley, appelé, en 1839, à desservir la petite chapelle d'Old Margaret Street, à Londres, vit là, comme il le disait, « l'occasion d'essayer, sur un terrain pratique, l'effet des principes tractariens (2). » Malgré l'installation fort défectueuse de la chapelle, il trouva moyen de la transformer; il dégagea l'autel, jusqu'alors masqué par la chaire, le suréleva, l'orna de cierges, de fleurs, et plaça au-dessus une croix. Les offices, rapprochés autant que possible de la liturgie romaine, furent une révélation pour beaucoup d'âmes qui n'avaient pas encore éprouvé ce que la piété pouvait trouver, dans les formes catholiques du culte, de secours et de consolation (3). Ils attirèrent une assistance d'élite dont la ferveur surprenait et édifiait ceux qui entraient en passant dans la chapelle (4). Gladstone y fréquentait et y rencontrait ses amis Hope Scott et Bellasis qui, comme plusieurs autres membres de cette congrégation, devaient se convertir au catholicisme. Ces nouveautés furent dénoncées comme entachées de romanisme; l'autorité ecclésiastique, effarouchée, fit des réprimandes; elle ne consentit à tolérer les cierges que s'ils n'étaient pas allumés, les fleurs qu'à la condition d'avoir un seul bouquet et de n'en pas faire varier la couleur suivant la nature des fêtes (5).

(1) Cette méfiance de Newman à l'égard d'un Ritualisme qu'il soupçonnait d'être un peu superficiel et frivole, devait persister dans les premières années après sa conversion. Dans ce roman de *Loss and Gain* où il dépeindra, en 1848, la Société d'Oxford à l'époque du Mouvement, il présentera, sous un jour peu flatteur, le type du ritualiste esthète.

(2) Oakeley, *Historical notes of the tractarian movement*, p. 61.

(3) Church, *The Oxford movement*, p. 371 et W. Ward, *W. G. Ward and the Oxford movement*. p. 200, 201.

(4) *Vie de Lady Georgiana Fullerton*, par Mme Craven, p. 202.

(5) Oakeley, *loc. cit.*, p. 63 et sq. — *Memorials of Sergeant Bellasis*, p. 41 et 42.

Des changemens analogues s'essayaient dans d'autres paroisses, sans mouvement d'ensemble, suivant l'inspiration propre, on pourrait dire suivant la fantaisie de chacun. Ils ne portaient pas seulement sur l'aménagement de l'église, mais aussi sur le costume de l'officiant : quelques *clergymen* se bornaient à remplacer la robe noire (*black gown*) par le surplis; un très petit nombre allaient plus loin et commençaient à user de ce qu'on appelait les « vêtemens eucharistiques, » chape, chasuble, étole, que l'on faisait venir de Paris (1). Chaque jour, il était plus visible qu'une sorte d'attrait mystérieux poussait les adeptes de cette école à copier ce qui se faisait dans l'église romaine. T. Mozley, disciple et allié de Newman, ayant assisté, pour la première fois, en 1843, au cours d'un voyage en Normandie, à un office catholique, en recevait une impression qu'il qualifiait lui-même de « fascination. » « C'était le véritable culte, s'écriait-il; il y avait là le sentiment d'une présence divine (2). » Des idées de ce genre gagnaient jusqu'à la littérature. On en peut juger par les deux romans de *Conningsby* et de *Sybil*, que Disraeli publiait en 1844 et 1845 et, où il se piquait d'aborder les problèmes sociaux de l'époque. Bien que personnellement étranger et indifférent aux controverses théologiques d'Oxford, il laissait voir, dans ces romans, les préférences de son imagination pour ce qu'on eût pu appeler l'esthétisme du tractarianisme, et il préconisait un retour à la vieille poésie du culte catholique. « Ce que vous appelez formes et cérémonies, faisait-il dire à un pasteur, représente les instincts les plus divins de notre nature. »

Cet effort pour la restauration du culte coïncidait avec le mouvement romantique qui partout, en Angleterre comme sur le continent, remettait en faveur l'art du moyen âge. Une sorte d'alliance s'établit naturellement entre les deux mouvemens. Dans toute paroisse où prévalait l'anglo-catholicisme, l'ornementation de l'église devenait aussitôt gothique, sans qu'on s'inquiétât des disparates souvent étranges avec le style primitif de l'édifice (3). Le gothique finit même ainsi par devenir un peu sus-

(1) Un journal ritualiste, le *Church Times*, a ouvert, parmi ses lecteurs, en 1897, une sorte d'enquête pour savoir quand ces vêtemens avaient été employés pour la première fois. On remonta ainsi, à la vérité, pour des cas très isolés, jusqu'en 1840.

(2) *Reminiscences chiefly of Oriel College and of the Oxford movement*. t. II, p. 319.

(3) Le Rev. Ball, parlant d'une chapelle où s'établissait, en 1859, une mission ritualiste, décrit cette chapelle qui datait de la fin du XVIIe siècle, avec ses retables

pect aux yeux de certains catholiques romains, et ceux-ci préférèrent prendre pour modèles les églises italiennes du XVIe siècle; on s'en aperçut plus tard, lors de la construction, à Londres, de la grande et très riche église de l'Oratoire. Cette méfiance toutefois était loin d'être partagée par tous les catholiques. Le propagateur le plus enthousiaste, le plus exclusif, le plus intolérant de l'art gothique, fut l'architecte Pugin, converti au catholicisme depuis 1833 : le culte qu'il professait pour l'art du moyen âge n'avait pas peu contribué à cette conversion. Mis en rapport avec quelques-uns des Tractariens, il s'appliqua, non sans succès, à leur insuffler un peu de son enthousiasme médiéval (1).

L'un des foyers de cette réaction à la fois religieuse et artistique était la *Cambridge Camden Society*, fondée en 1839. Elle se donnait pour programme de « promouvoir l'étude de l'art chrétien et des antiquités chrétiennes, plus spécialement en tout ce qui regardait l'architecture, l'arrangement et la décoration des églises. » C'était se proclamer l'ennemie du temple tel que l'avait fait le protestantisme et manifester la volonté d'y substituer l'ancien type de l'église catholique. Les adversaires du Tractarianisme ne s'y trompaient pas, et l'un d'eux, le Révérend Close, en 1844, résumait la pensée d'un de ses sermons dans cette phrase qui lui servait de titre : « La restauration des églises est la restauration du papisme. » Il se piquait de démontrer, dans ce sermon, « que, de même que le Romanisme était enseigné analytiquement à Oxford, il était enseigné artistiquement à Cambridge; qu'inculqué théoriquement dans des *tracts*, à l'une des Universités, il était *sculpté*, *peint*, *gravé*, dans l'autre. » « Les Camdeniens de Cambridge, ajoutait-il, bâtissent les églises et fournissent les vaisseaux symboliques par lesquels les Tractariens pensent appliquer leurs principes (2). » La *Camden Society* n'était pas seulement dénoncée dans la chaire; ses en-

pseudo-classiques que flanquaient des colonnes corinthiennes et que surmontait un fronton. « Dans ces jours, ajoute-t-il, des *High churchmen* ne pouvaient être que gothiques; aussi, devant le retable pseudo-classique, le clergé de la mission avait-il placé un autel avec un bandeau d'un dessin moyen âge; sur le gradin, étaient des flambeaux gothiques; une croix gothique était fixée au retable qui était derrière, et une croix gothique ornait ou défigurait le fronton du dessus. » (*A. H. Mackonochie, a memoir, by E. A. T.*, p. 48.)

(1) Nature exaltée, Pugin finit par avoir le cerveau un peu troublé; il dut être enfermé dans une maison de santé et mourut, en 1852, à l'âge de quarante ans.

(2) Cité par Walsh : *The History of the Romeward movement in the Church of England*, p. 254.

treprises l'exposaient à des conflits judiciaires : en restaurant l'église du Saint-Sépulcre à Cambridge, elle y avait établi un « autel de pierre; » réclamation du desservant; les *churchwardens* (1), appuyés par un meeting des paroissiens, se déclarèrent pour l'autel; la question fut soumise à la Cour consistoriale du diocèse d'Ely qui, le 25 juillet 1844, donna raison aux *churchwardens;* mais le desservant en appela à la Cour des Arches, qui jugea au contraire, le 31 janvier 1845, que les autels de pierre étaient chose illégale dans l'Église d'Angleterre.

Ces nouveautés d'ornementation ou de cérémonial frappaient les yeux mêmes des ignorans et se trouvaient agiter des couches populaires que l'on eût eu peine à émouvoir pour des controverses purement doctrinales. On le vit au trouble que causa, durant plusieurs années, ce qu'on a pu appeler alors la « question du surplis. » Déjà, en 1842, l'évêque de Londres, Blomfield, qui donnait cependant d'autre part plus d'un gage aux adversaires des Tractariens, avait tenté, par scrupule de fidélité aux Rubriques, de rétablir l'usage du surplis. Le public, excité par le *Record*, organe des *Evangelicals*, se montra si hostile que le prélat recula (2). Ce fut pis encore à Exeter : l'évêque de cette ville, de sympathies *High Church* plus prononcées que celui de Londres, crut devoir, en novembre 1844, rappeler à son clergé que le surplis était obligatoire pour le sermon. La clameur fut telle qu'il retira son injonction, en laissant toutefois, à ceux qui s'y croyaient tenus en conscience, la faculté de mettre le surplis. L'un des *vicars* (3) de la ville, le Révérend Courtenay, prétendit user de cette faculté. Mal lui en prit. Meetings populaires, attaques de presse, tout fut employé pour soulever l'opinion. Le *vicar* voulut tenir bon. Un dimanche de janvier 1845, il monte en chaire, revêtu du surplis; aussitôt les deux tiers des assistans sortent tumultueusement de l'église; à la fin du service, il est assailli, dans la rue, par une sorte d'émeute; on le siffle, on le hue, et la police a peine à le protéger contre des violences matérielles. Vainement, sur le conseil de son évêque, renonce-t-il à renouveler sa tentative, on lui signifie qu'il a perdu la confiance de ses paroissiens et on l'oblige à donner sa démission. Il devait

(1) Sorte de marguilliers.

(2) *Memoir of bishop Blomfield*, t. II, p. 25 et sq.

(3) On sait que, dans l'église anglicane, on appelle *vicar* le curé, et *curates* ceux que nous appelons en France vicaires.

mourir, peu après, des suites de ces émotions. Cette question du surplis parut d'ordre assez grave pour que le *Times* s'en emparât et envoyât un correspondant spécial à Exeter. Une pétition saisit la Chambre des lords, en mars 1845; l'évêque d'Exeter s'y défendit comme il put, mais un de ses collègues, l'évêque de Norwich, se déclara de cœur avec les agitateurs et proclama la nécessité de résister à toute innovation.

II

La conversion de Newman, en ruinant le Tractarianisme à Oxford, contribua à en modifier le caractère. Le Mouvement ne fut pas arrêté, mais, au lieu d'être concentré dans une élite de *scholars*, il se dispersa dans les presbytères d'Angleterre; moins universitaire, il apparut plus paroissial. C'était fournir un terrain favorable aux innovations ritualistes. Celles-ci en effet, bien que n'étant encore que des incidens isolés, intermittens et non concertés, devinrent plus fréquentes. Ajoutons que l'opinion protestante en était d'autant plus choquée et irritée que les éclatantes « sécessions » de 1845 l'avaient mise davantage en éveil sur le péril romain.

Dans le diocèse de Chichester, c'est le Révérend Neale, tractarien prononcé, membre zélé de la *Camden Society*, qui est, de 1846 à 1848, aux prises avec son évêque. Celui-ci lui reproche « la friperie au moyen de laquelle il a transformé la simplicité de sa chapelle en une imitation des superstitions dégradantes d'une fausse Église. » Il prétend lui interdire toute fonction cléricale dans son ressort. La Cour des Arches, saisie, déclare Neale coupable d'offense ecclésiastique (1). Dans le diocèse d'Oxford, l'évêque, qui est Wilberforce, n'était pas l'accusateur, mais l'accusé. On prétendait que, par complaisance, sinon par complicité, il laissait se répandre des pratiques romanisantes que le terrible Golightly, l'ancien dénonciateur de Newman, énumérait ainsi dans un pamphlet tapageur : « Confession auriculaire, croix d'autel et crucifix, processions, croix et bannières de procession, autels en pierre, l'hostie romaine, mélange de l'eau avec le vin dans l'Eucharistie, élévation des Élémens, génuflexion devant les Élémens, le prêtre faisant le signe de croix sur lui-même,

(1) *History of the Romeward movement*. p. 290 à 292.

onction pour les malades, messes pour les morts, vêtemens et ornemens romains, couvens de femmes. » Le collège théologique de Cuddesdon, sorte de séminaire fondé par Wilberforce, était signalé comme le foyer principal de cette infection romaine, et l'on y dénonçait plusieurs conversions au catholicisme (1). Dans le clergé du diocèse, agité et divisé par ces polémiques, se signaient des adresses contradictoires. L'évêque se défendit de son mieux, contestant certains faits, en désavouant d'autres, et donnant à ses accusateurs ce gage de changer les directeurs du collège théologique (2).

Ce qui se passait à Londres avait naturellement plus de retentissement que les incidens de province. Tel fut notamment, en 1850, le cas du Révérend Bennett, que les Ritualistes honorent comme un de leurs premiers confesseurs et martyrs. *Vicar* de S.-Paul, Knightsbridge, il avait construit, dans un district de sa paroisse, l'église de S.-Barnabas, et y pratiquait un ritualisme très « avancé. » Lui disait-on qu'on n'avait trouvé, à Rome et à Paris, rien de plus que dans ses églises, il s'en félicitait comme d'un acheminement à l'unité. Quelque répugnance qu'eût l'évêque de Londres, qui était encore Blomfield, à s'en prendre à un ministre dont il appréciait le zèle pastoral, il lui adressa des représentations et blâma, dans un mandement, « ces continuels changemens d'attitude, ces fréquentes génuflexions, ces signes de croix, ces singularités d'habillement, ces décorations d'église, » qui tendaient à « rendre le service divin presque *histrionic.* » M. Bennett répondit qu'il ne pouvait rien changer à ses pratiques, tout en offrant de résigner ses fonctions, si l'évêque ne le jugeait plus digne d'avoir charge d'âmes dans son diocèse. Sur ces entrefaites, éclata la furieuse bourrasque de fanatisme protestant, soulevée par le Bref qui rétablissait la hiérarchie épiscopale en Angleterre. Lord John Russell lança sa lettre à l'évêque de Durham, où il dénonçait « l'agression papale » et la trahison, plus dangereuse encore, des Ritualistes, qualifiés de « fils indignes » de l'Église d'Angleterre. L'effet ne s'en fit pas attendre à S.-Barnabas. Plusieurs dimanches de suite, le *mob* assaillit les portes de l'église, interrompant le service divin par ses clameurs et ses sifflets. M. Bennett tint

(1) *Life and Letters of H. P. Liddon*, par Johnston, p. 43, 44.

(2) *History of the Romeward Movement*, p. 388 à 404, et *Life of Samuel Wilberforce*, par Reg. Wilberforce, t. II, p. 359 à 373, *Life and Letters of Liddon*, p. 30 à 48.

tête à l'émeute et adressa à lord Russell une lettre sévère et digne. Quant à l'évêque, il ne trouva d'autre moyen de mettre fin à ces désordres que de demander au *vicar* sa démission. Celui-ci s'exécuta et se retira dans une paroisse de province, laissant son évêque assez peu fier des éloges que lui valait son intervention (1).

Aussi bien cette intervention n'avait-elle pas supprimé la difficulté. Le successeur de M. Bennett, le Révérend Liddell ne se montra pas moins ritualiste, si bien qu'en 1854, des paroissiens, poussés par les meneurs protestans, portèrent plainte devant les tribunaux ecclésiastiques. Ceux-ci décidèrent, en 1855 et 1856, que plusieurs des innovations rituelles qui leur étaient dénoncées, étaient illégales. M. Liddell, encore imparfaitement éclairé sur les dangers de l'intrusion des cours civiles dans les affaires d'Église, déféra ces décisions au Comité judiciaire du Conseil privé et lui fournit ainsi l'occasion d'inaugurer la longue série de ses décisions cultuelles. Ces juges laïques, assistés de l'archevêque de Canterbury et de l'évêque de Londres qui était alors Tait, se montrèrent plus larges que les premiers juges ecclésiastiques. Par décision du 21 mars 1857, ils admirent la légalité d'un autel sculpté et orné, pourvu qu'il fût en bois, de couvertures d'autel en couleurs variées suivant les saisons, de croix sur les murs du sanctuaire. Ce qu'ils déclarèrent illégal, c'étaient les dentelles brodées sur la nappe de communion, la croix fixée sur la table de communion et surtout l'autel en pierre (2). Les motifs par lesquels les juges appuyaient leur décision sur ce dernier point méritent d'appeler l'attention, parce qu'ils mettent bien en lumière la question de doctrine qui était engagée dans ces contestations sur des formes extérieures. Voici ces motifs :

La distinction entre un autel et une table de communion est en elle-même essentielle et fondée profondément sur la plus importante divergence, en matière de foi, qui sépare les protestans et les romanistes, c'est-à-dire sur la différence existant entre l'idée qui prévalait dans l'Église catholique romaine, au temps de la Réforme, sur la nature du *Lord's Supper*, et celle qui fut introduite par les réformateurs. Dans le premier cas, c'était considéré comme un sacrifice du corps et du sang du Sauveur; l'autel était la place sur laquelle le sacrifice devait être fait, les élémens consacrés, et ensuite

(1) *Memoir of Blomfield*, t. II, p. 136 à 139, *History of the Romeward movement*, p. 317 à 320.

(2) *Life of Tait* par Davidson, t. I, p. 217, 218. *The Romeward movement*, p. 357 à 361.

traités comme le corps et le sang actuels de la victime. Les réformateurs, d'autre part, considéraient la sainte communion, non comme un sacrifice, mais comme une fête célébrée à la table du Seigneur, quoique pour la consécration des élémens, pour les effets de cette consécration et pour plusieurs autres points, ils diffèrent grandement entre eux. Le changement apporté dans la façon de considérer le sacrement, appelait naturellement un changement correspondant dans l'ancien autel. Il ne devait plus être un autel de sacrifice, mais seulement une table sur laquelle les communians prendraient part au *Lord's Supper* (1).

Loin d'être abattus par les difficultés qu'ils rencontraient, les Ritualistes devenaient chaque jour plus entreprenans. Le Révérend Skinner défiait publiquement les poursuites (2). Le Révérend Stuart, personnage considérable du parti, déclarait « très respectueusement » à l'évêque de Londres qu'il ne pouvait lui obéir en ce qui concernait l'allumage des cierges, et l'évêque en était réduit à exprimer son regret de cette désobéissance (3). Même résistance de la part du Révérend Upton Richards, *vicar* de l'église All Saints, Margaret street, construite en place de la chapelle autrefois desservie par Oakeley (4). « Je n'entends pas soutenir, écrivait-il à l'évêque, que l'usage des lumières soit, en aucune façon, essentiel ou ait, en lui-même, une vertu, mais je crois que c'est un des ouvrages extérieurs de la citadelle de l'Église, et qu'en luttant pour cet ornement, ainsi que pour tout autre rite que la loi de l'Église permet, je ne fais que lutter pour ces protections que la piété et la sagesse de nos pères avaient disposées autour des choses sacrées. » Aussi un catholique écrivait-il, dans une lettre publiée en 1857 : « Allez dans des églises comme S. Barnabas, Pimlico, et Sainte-Marie, Osnaburgh Street, et dites-moi en quoi elles diffèrent de nos propres églises (5) ? »

(1) Les cours consistoriales prétendent encore aujourd'hui appliquer cette jurisprudence, non parfois sans des tempéramens assez bizarres. Le Dr Tristram, juge de la cour consistoriale de Londres, avait, par application de cette règle, refusé d'autoriser l'érection d'un autel de marbre dans la paroisse S. Luke, Chelsea. Les paroissiens ne se sont pas découragés ; ils ont présenté un autel composé d'un cadre en bois recouvert de plaques de marbre. Par décision récente, rendue en août 1904, le Dr Tristram a bien voulu admettre que c'était la table en bois, seule légale aux yeux du Conseil privé. Une telle décision montre bien le terrain gagné par les Ritualistes, même devant les autorités les plus hostiles.

(2) *The Romeward movement*, p. 340.

(3) *Life of Tait*, t. I, p. 219 à 222.

(4) *Ibid.*, p. 416 à 422.

(5) *Union*, 14 août 1857.

Ce qui contribuait à affermir et à enhardir les Ritualistes, c'est qu'ils commençaient alors à s'organiser en associations, les unes, plus ou moins secrètes pour l'impulsion du dedans, les autres publiques pour la lutte du dehors. En 1855, se fondait la « Société de la Sainte-Croix, » qui devait avoir peu après pour filiale la « Confrérie du Saint-Sacrement, » la première exclusivement ecclésiastique, la seconde renfermant clercs et laïques, toutes deux s'enveloppant d'un certain mystère pour échapper aux curiosités malveillantes des protestans. Elles groupaient les partisans les plus ardens du mouvement anglo-catholique. Leur idée maîtresse était la foi et la dévotion au dogme eucharistique : de là un effort constant pour restaurer, avec ses anciens rites et son ancienne solennité, la *Messe*, dont elles ne craignaient pas de prononcer le nom si décrié depuis la Réforme ; elles encourageaient aussi la « réserve » et l'adoration des espèces consacrées. C'était du reste, dans tous les actes du culte et de la piété, qu'elles tendaient à se rapprocher du modèle catholique. L'influence de ces deux sociétés se fera sentir dans toutes les entreprises ultérieures du Ritualisme (1).

C'est aussi vers cette époque, en 1859, que les partisans des idées *High Church* fondaient, par la concentration de diverses associations locales préexistantes, l'*English Church Union :* celle-ci se donnait pour tâche de soutenir la lutte publique, sur tous les champs de bataille de l'opinion. Elle n'avait alors, à ses débuts, que quelques centaines d'adhérens : bientôt ses membres se compteront par milliers, et son action sera des plus considérables. L'un des articles de son programme était « d'apporter conseil et protection à toutes personnes, laïques ou clercs, injustement attaquées ou entravées, en matière spirituelle (2). » Par là surtout, elle devait être d'un précieux secours aux Ritualistes, en leur procurant les moyens de résister aux persécutions diverses dont ils seront l'objet.

Dès la première année, l'*English Church Union*, fidèle à sa mission, faisait paraître un *tract* intitulé : *Remèdes et Loi contre les perturbateurs du service divin*. Cette publication était motivée par le renouvellement, en 1859, à l'église S. Georges *in the*

(1) De cette influence, on ne veut pour preuve que la véhémence avec laquelle ces associations sont dénoncées par les adversaires protestans du Ritualisme. Cf. Walsh, *The Secret History of the Oxford movement*, p. 46 à 79 et 202 à 226.

(2) *The History of the English Church Union*, par Bayfield Roberts, p. 12.

East, dans l'un des quartiers les plus misérables de Londres, des troubles dont, neuf ans auparavant, S. Barnabas avait été le théâtre. Les protestans, irrités des innovations du *vicar* qui avait notamment installé un chœur pour le chant des psaumes et inauguré les vêtemens eucharistiques, avaient mis en mouvement la populace du quartier, secondés du reste par les cabaretiers que le zèle du clergé inquiétait sur la conservation de leur clientèle. Chaque dimanche, des désordres prémédités et organisés venaient interrompre le culte : cris, sifflets, tapage de tout genre, bouffonneries outrageantes, coussins jetés du haut des galeries, peaux d'orange et morceaux de pain lancés contre l'autel ou la table de communion, bousculades dirigées contre les membres du clergé. Sous les yeux de la police impuissante, ces désordres se prolongèrent, avec quelques intermittences, pendant près d'une année. Le Parlement s'en occupa à plusieurs reprises, en 1860. Tous les efforts de pacification, tentés par l'évêque ou par d'autres personnages, échouèrent. Le calme ne se rétablit que le jour où le *vicar*, découragé, consentit à échanger sa cure pour une autre à la campagne (1). Il semblait que ce fût une victoire pour le parti protestant et une défaite pour le Ritualisme. L'effet d'opinion fut tout autre. L'infamie des moyens employés suscita, non seulement sur place, mais dans le pays entier, et jusque chez des hommes d'opinions fort opposées, comme lord Brougham et le doyen Stanley (2), un mouvement de sympathie en faveur du *vicar* et de son clergé. Pour la première fois, les Ritualistes se trouvaient être presque populaires.

Aussi, dans les années qui suivent, ne semble-t-il plus que personne soit bien empressé de se porter accusateur public des Ritualistes, de les dénoncer aux violences de la foule ou aux rigueurs des autorités. De cette abstention, il était d'ailleurs une autre cause. On sait quelle tempête souleva, en 1860, la publication des *Essays and Reviews*, les polémiques et les procès qui s'ensuivirent et qui passionnèrent, pendant cinq ou six années, le monde religieux (3). Ce fut une diversion qui détourna

(1) Ces événemens ont été racontés, sur le moment même, par le *vicar*, le rev. Bryan King : *Sacrilege and Its Encouragement* (1860). Cf. aussi, *Life of Tait*, t. I, p. 228, *The Romeward movement*, p. 405 à 408, *Life and Correspondence of Stanley*, par Prothero, t. II, p. 25 à 30.

(2) *A. H. Mackonochie. A memoir*, p. 63.

(3) Voyez dans la livraison du 1er mai 1903, l'article sur *les Débuts du Broad Church*.

l'attention des questions d'autel, de surplis et de cierges, d'autant que ceux qui avaient été naguère les plus ardens adversaires de ces nouveautés cérémonielles, les *Low-churchmen*, n'étaient pas maintenant les moins animés contre le *Broad Church*, et, que, dans cette nouvelle campagne, ils se trouvaient être les alliés de leurs ennemis de la veille, les *High-churchmen*. Ces motifs divers expliquent comment, après 1860, l'apaisement s'était fait momentanément autour du Ritualisme et comment celui-ci put continuer quelque temps à se développer silencieusement, sans soulever d'émeute ni de procès.

III

Cette trêve ne devait durer qu'un temps. Les témérités bibliques du *Broad Church* ne pouvaient toujours absorber l'attention du monde religieux. Aussi bien, en 1864 et 1865, les cours de justice, d'une part, les évêques, de l'autre, s'étaient prononcés sur les question soulevées par les *Essays and Reviews* et par le livre de Colenso. Le débat était sinon tranché, du moins épuisé, et, sur ce sujet, se produisait, dans les esprits, à défaut d'apaisement, une sorte de lassitude. Dès lors, il n'y avait plus de raison d'être à l'alliance momentanée qui s'était faite entre le *High Church* et le *Low Church*, et celui-ci, redevenu libre de suivre sa tendance naturelle, recommençait à exercer sa vigilance, non plus contre ceux qu'il jugeait n'être pas assez chrétiens, mais contre ceux qui lui paraissaient être trop catholiques.

Ce qu'il voyait de ce côté était de nature à l'émouvoir. Des témoignages contemporains nous informent sur ce qui se passait, en 1866, dans les églises ritualistes. Pour l'ordre des offices, on s'inspirait des souvenirs d'avant la Réforme ou des rites actuels de l'Église romaine. Cela était vrai surtout du service eucharistique, où l'on remettait en usage la chasuble, l'aube, l'étole, le manipule, l'amict, les cinq couleurs canoniques, les positions et les gestes prescrits par les anciennes rubriques, les prières du missel romain, en un mot le cérémonial de la messe (1). On se servait de crucifix, d'images de saints, parfois d'eau bénite. La confession était remise en honneur : à la veille des fêtes, les ministres étaient parfois obligés de passer la nuit à entendre les

(1) Aussi l'une des accusations habituelles contre les Ritualistes était-elle qu'ils transformaient les temples en *Mass-houses*.

pénitens. Des confréries entretenaient et développaient les diverses dévotions catholiques, notamment celle du Saint-Sacrement. Des manuels étaient publiés à l'usage des laïques ou du clergé, pour les initier à cette vie religieuse. Les *clergymen* se faisaient honneur de reprendre le nom de prêtres; plusieurs portaient la soutane et se faisaient tonsurer; il n'était pas jusqu'au célibat ecclésiastique qui ne commençât à avoir ses adeptes: ceux-ci constituaient la section supérieure de l'Association de la Sainte-Croix. Le *Church congress*, tenu à York en 1866, était l'occasion d'une exposition d'art religieux, où de magnifiques ornemens d'église, chasubles, bandeaux d'autels, crosses, mitres, crucifix, images de saints, étaient offerts à la curiosité du clergé. L'évêque de Londres disait dans un de ses mandemens : « Il y a, parmi nous, des églises dans lesquelles les ornemens autour de la table de communion, les vêtemens, les attitudes et toute la manière d'être du clergé officiant rendent difficile, pour un étranger qui y entre, de savoir s'il est dans un lieu de culte catholique romain ou anglican (1). » Jowett écrivait à un de ses amis, le 24 décembre 1865 : « Si vous vous promeniez dehors, vous seriez très surpris du changement qui s'est fait dans les églises de Londres; il y a, en elles, une sorte de *revival* esthético-catholique (2). » Sans doute les églises où se pratiquait un culte si nouveau étaient encore assez rares; mais c'étaient les plus fréquentées, les plus en vue, les plus vivantes. De ce nombre, étaient presque toutes celles que de pieuses libéralités élevaient dans les quartiers jusque-là déshérités de Londres : telle entre autres la belle église de S. Alban, Holborn, qui venait d'être consacrée en 1863 et qui devait être, sous la direction de son *vicar*, le Révérend Mackonochie, le foyer le plus ardent du Ritualisme.

Dans les couvens de religieuses, *sisterhoods*, qui s'étaient fondés d'abord timidement en petit nombre, sous l'influence des premiers Tractariens, de Pusey notamment, et qui, depuis, s'étaient développés, le Ritualisme se manifestait plus hardiment encore (3). Tout y était copié sur le modèle romain : cos-

(1) Cité, en 1867, par Manning (*England and Christendom*. Introduction, p. LV, LVI).

(2) *Life and Letters of B. Jowett*, t. I, p. 381.

(3) Voir la surprise indignée avec laquelle les adversaires du Ritualisme constatent le développement de ces couvens et la façon dont les pratiques romanistes s'y sont introduites. (*Secret History of the Oxford Movement*, par Walsh, p. 162 et sq.)

tume, cérémonial des professions et des prises d'habit, livres de prière, dévotions, scapulaire, triple règle ou vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, confession habituelle, mortifications et même usage de la discipline que Pusey recommandait (1), — au grand scandale de ces Anglais qui ne s'effarouchaient pas de voir conserver le fouet dans les écoles et dans l'armée, — observance de fêtes catholiques jusque-là ignorées dans l'Anglicanisme, comme le *Corpus Christi* et la Commémoration des morts, adoration de la Croix le Vendredi saint, parfois même, usage du latin dans le chant des hymnes et dans la célébration de la messe (2), tabernacle au-dessus de l'autel, les Espèces conservées dans un ciboire, bénédiction du Saint-Sacrement, etc. Que, dans ces couvens, le défaut d'expérience, l'absence d'une autorité dirigeante, d'un contrôle supérieur aient amené, de temps à autre, des abus, des excès, des désordres, ce n'est pas à nier; mais, malgré tout, la vie religieuse y était intense, le zèle ardent et généreux (3). Le crédit que les Sœurs acquéraient ainsi sur les populations, notamment sur les enfans par les écoles, elles l'employaient à propager les croyances et les pratiques du Ritualisme le plus avancé.

Tous ces faits, surtout ceux qui se passaient dans les églises ouvertes au public, ne pouvaient pas ne pas éveiller l'attention et par suite l'indignation des tenans du protestantisme. Lord Shaftesbury, personnage considérable du parti *evangelical*, conseiller écouté de plus d'un ministre dans les nominations d'évêques, philanthrope zélé, homme de foi, mais imbu de tous les préjugés puritains, avait entrepris, avec quelques amis, une enquête personnelle. Ayant ainsi assisté, le 23 juillet 1866, au service du dimanche, dans l'église S. Alban, il ne pouvait, en en sortant, contenir son indignation. « C'est le culte de Jupiter et de Junon, » écrivait-il. Le cérémonial, à son avis, dépassait tout ce qu'il avait vu dans les « temples romains » et lui faisait l'effet d'une « scène de gymnastique théâtrale, » d'une parade « histrionique, » d'une sorte de « mélodrame, au terme duquel on était surpris de ne pas voir tomber le rideau. » Et il s'écriait : « Conduisons-nous ainsi les âmes au Christ ou à

(1) *Secret History*, p. 39 à 41 et p. 185.

(2) Sur ce point, voir le témoignage formel d'un converti (*Ibid.*, p. 193).

(3) Voyez par exemple la vie édifiante de l'une de ces religieuses, *Harriet Monsell, a Memoir*, par le Rev. Carter.

Baal (1)? » Le *Times*, qui faisait également son enquête et envoyait des correspondans dans les églises suspectes, déclarait ne pas voir de différence entre le Ritualisme et le catholicisme romain le plus avancé. Il concluait à des mesures répressives et demandait à quoi servaient les évêques, s'ils ne pouvaient empêcher cette invasion du romanisme. Ce sentiment trouvait rapidement écho dans les parties protestantes de l'Anglicanisme : on y proclamait que de si scandaleuses nouveautés ne devaient plus être tolérées et qu'il importait d'en débarrasser l'Église établie. Aussi bien, pour la lutte à engager, un puissant instrument venait d'être constitué : la *Church Association*, fondée en novembre 1865; cette société, qui était la contre-partie de l'*English Church Union*, établie six ans auparavant, et qui groupait les élémens les plus militans du *Low Church*, se proposait de combattre le Ritualisme, non seulement par les moyens ordinaires de controverse, mais en provoquant toutes les mesures de coercition, notamment les poursuites judiciaires, ce qui lui fit donner plus tard le surnom de *Persecution Company limited*. A peine instituée, elle procédait, elle aussi, à des enquêtes dans les églises, afin d'y trouver matière à procès.

Il n'y avait donc pas à s'y tromper : de toutes parts, les adversaires des innovations rituelles se disposaient à la lutte. Il ne s'agissait plus seulement, comme naguère, de quelques escarmouches, locales, accidentelles, intermittentes; c'est une guerre générale, permanente, méthodique où l'on s'engageait. Sur le but, aucune hésitation; on voulait abattre, *put down*, le Ritualisme.

Pour résister à cette attaque, quelle était la force des Ritualistes? Ils croyaient avoir trouvé un fondement légal à leurs entreprises. Ils ne pouvaient nier, sans doute, qu'ils revenaient à un cérémonial depuis longtemps disparu sous l'action des idées de la Réforme, et qu'en le faisant, ils allaient au rebours de ces idées; mais ils invoquaient un texte : c'était la rubrique qui, dans le *Prayer Book*, précédait l'ordre à suivre dans les prières et qui était ainsi conçue : « Et il faut observer ici que les ornemens de l'Église et de ses ministres seront tels, pendant tout le service, qu'ils ont été spécifiés pour cette Église d'Angleterre, par l'autorité du Parlement, la seconde année du règne du roi

(1) *The Life and Work of the seventh Earl of Shaftesbury*, par Edwin Hodder, p. 618.

Édouard VI. » Or il paraissait facile d'établir que ces ornemens étaient ceux que les Ritualistes cherchaient à remettre en usage (1). Si cette rubrique semblait peu en harmonie avec d'autres textes et surtout avec les tendances qui avaient prévalu depuis, il fallait n'y voir qu'une preuve, entre beaucoup d'autres semblables, des influences contradictoires qui s'étaient rencontrées à l'origine de la Réforme en Angleterre et de l'équivoque, souvent préméditée, à laquelle certains politiques avaient eu alors recours pour ne rebuter ni ceux qui se flattaient de rester plus ou moins catholiques, ni ceux qui entendaient aller au protestantisme. Newman n'a-t-il pas parlé, à ce propos, des « lèvres qui bégayaient des formulaires ambigus? » Les Ritualistes ne contestaient pas cette ambiguïté, mais ils croyaient être fondés à en recueillir le bénéfice, du moment où ils s'autorisaient d'un texte formel. « Dans l'Église d'Angleterre, écrivait l'un d'eux, il y a toujours eu, comme il y a maintenant, deux partis ayant des façons de voir distinctes, et je crois que le grand objet des compilateurs de la Liturgie a été de la disposer de telle sorte qu'il y eût place pour l'expression des vues des deux partis. La Liturgie et les Articles doivent, je pense, être regardés comme un grand compromis,... et de même que les deux partis ont liberté de conserver leurs opinions propres, de même ils ont liberté de les mettre en pratique comme il leur plaît, pourvu qu'ils se renferment dans la lettre de la loi, l'un ne l'excédant pas, l'autre ne restant pas en deçà (2). »

Si intéressante que fût la question de légalité, il importait davantage encore de savoir quelles sympathies le Ritualisme pouvait espérer rencontrer dans l'opinion. Au début, il n'avait guère été pris au sérieux; ces querelles de cierges et de surplis paraissaient mesquines et ridicules. Mais, avec le temps, cette impression s'était, au moins chez certains esprits, un peu modifiée. J'ai déjà eu occasion de noter, à ce point de vue, la réac-

(1) Cf. *The catholic religion, a manual of instruction for members of the Anglican Church*, par Staley, p. 356 et 357.

(2) *Life of Tait*, t. I, p. 418. — Parmi les légistes, le plus grand nombre, même quelques-uns de ceux qui avaient des sympathies *High Church*, comme Roundell Palmer, contestaient, au point de vue juridique, la thèse des Ritualistes, et, si formelle que fût la rubrique du *Prayer Book*, ils croyaient pouvoir y opposer d'autres textes et des considérations historiques qui leur paraissaient en détruire la portée. Ceux qui seraient curieux de connaître cette argumentation la trouveront dans *Memorials personal and political*, de lord Selborne, t. I, p. 379 à 397.

tion favorable provoquée par les troubles de S. Georges *in the East*. Ajoutons que si, en s'accentuant et en s'étendant, le nouveau cérémonial éveillait, chez certains, des répugnances plus vives, il produisait, chez d'autres, un effet d'accoutumance. C'est ce que constatait un *clergyman* de Londres, dans une lettre adressée, en février 1866, à l'évêque de cette ville. « Dans ma propre église, disait-il, les vêtemens et autres pratiques *high-ritualistic* auraient, il y a six mois, effarouché beaucoup de gens et n'auraient plu à presque personne; aujourd'hui, on en cause tranquillement, on s'instruit de leur signification et de leur usage, et plusieurs même les réclament. » Aussi ce *clergyman* croyait-il pouvoir affirmer que « le *High ritual* était un fait établi qu'on ne pouvait supprimer (1). » Vers la même époque, l'évêque Wilberforce, fort soigneux cependant d'éviter toute compromission avec le romanisme, reconnaissait « qu'il y avait, dans l'esprit anglais, un grand mouvement vers un plus haut rituel, *towards a higher ritual*. » Il invoquait, dans ce sens, le témoignage du député de Manchester qui, au cours de sa campagne électorale, avait noté, non sans étonnement, l'intérêt pris par le peuple de cette ville aux choses d'église, et « le fort accroissement de son amour du rituel (2). »

C'est que les préventions que le puritanisme était parvenu, depuis la Réforme, à susciter contre le cérémonial religieux, suspect à ses yeux de rappeler les superstitions romaines, loin d'être en harmonie avec les habitudes générales d'esprit des Anglais, avec leurs goûts, avec leurs usages sociaux, y faisaient plutôt violence. Elles avaient quelque chose d'artificiel et d'imposé. La nudité du temple et la sécheresse du culte étaient une anomalie au milieu de tout ce qui les entourait. En effet, nul peuple n'a plus curieusement et plus scrupuleusement conservé, dans sa vie civile, l'antique et parfois bizarre somptuosité du cérémonial et du costume. On n'en veut pour preuve que les rites du couronnement du Roi, de l'installation du lord-maire, de l'ouverture des sessions du Parlement, le costume des présidens des Chambres législatives, des magistrats, etc. Si donc les Ritualistes avaient contre eux des préjugés vieux déjà de trois siècles, ils ne faisaient cependant que réintroduire, dans l'ordre religieux, un cérémonial maintenu et goûté partout ailleurs, renouer d'an-

(1) *Life of Tait*, t. I, p. 414 et 415.
(2) *Life of Wilberforce*, t. III, p. 189.

tiques traditions, auxquelles, en dehors du temple, on s'était fait un point d'honneur de demeurer imperturbablement fidèle. Sans supprimer complètement la difficulté de leur tâche, il y avait là quelque chose qui l'atténuait.

Notons encore qu'on commençait, dans quelques parties du monde religieux, à se rendre mieux compte des mobiles qui déterminaient les Ritualistes. On comprenait que, si certains d'entre eux obéissaient à une préoccupation un peu frivole d'esthétisme liturgique et d'archéologie médiévale, d'autres ne s'attachaient au cérémonial que parce qu'ils y voyaient une expression naturelle et nécessaire de la doctrine, une façon de professer leur foi et de l'imprimer dans l'esprit et l'imagination d'un public toujours sensible aux formes extérieures. Comme le disait l'un d'eux, c'était une manière de rendre « les vérités visibles et le catholicisme intelligible aux masses (1). » « Je suis assuré, disait le *vicar* de S. Georges *in the East*, que, sans l'aide de tous les accessoires extérieurs du rituel, nous ne réussirons jamais à enseigner à notre troupeau, spécialement à la partie la plus pauvre de ce troupeau, ce qu'est au fond la doctrine de la Sainte Eucharistie, et la place que tient ce sacrement dans l'économie de la grâce chrétienne, comme le seul acte de culte et de sacrifice offert par l'Église au Dieu tout-puissant (2). » Ces Ritualistes rappelaient avec insistance la raison d'être et le sens du cérémonial. Ils recommandaient aux fidèles de ne jamais perdre de vue la réalité que ces formes recouvraient; ils les mettaient en garde contre « l'erreur qui consisterait à prendre l'ombre pour la substance, le signe pour la chose signifiée, et à s'en tenir aux symboles extérieurs (3). » Mackonochie lui-même déclarait que « la pure question de rituel tenait très peu de place dans ses pensées. » « Nous attachons, ajoutait-il, de l'importance à ces cérémonies, non pour elles-mêmes, mais à cause du service spécial où elles sont en usage; cela doit signifier quelque chose; cela signifie quelque chose (4). »

Un fait surtout frappait les observateurs de bonne foi et les inclinait à un jugement favorable : c'est que l'introduction,

(1) *Life of Pusey*, t. IV, p. 272.

(2) *History of the Romeward Movement*, p. 406.

(3) Lettre du Rev. Chambers (*Memories of a Sister of S. Saviour's Priory*, p. 166-167).

(4) *A. H. Mackonochie, — A Memoir*, p. 101.

dans une église, du nouveau cérémonial, coïncidait presque toujours avec une intensité plus grande de vie religieuse. Ils remarquaient en outre que les promoteurs du Ritualisme, au lieu de rechercher les paroisses riches et mondaines, comme ils l'eussent fait s'ils n'avaient été que des dilettantes en quête de jouissances artistiques, leur préféraient ces quartiers du centre et de l'est de Londres dont la détresse morale et matérielle dépassait alors tout ce que nous connaissons aujourd'hui. Là, dans des ruelles sordides, dans une atmosphère de vice, de crime, de saleté et de maladie, grouillait une population misérable et sauvage avec laquelle les ministres anglicans de l'ancien type avaient été généralement trop *gentlemen* pour se commettre et qui, par suite, vivait en dehors de toute influence chrétienne. Les Ritualistes s'instituaient apôtres de cette population; ils s'établissaient au cœur de leurs repaires, à S. Georges *in the East*, à S. Peter, London Docks, à S. Alban, Holborn, pauvres eux-mêmes parmi les pauvres, mortifiés parmi les souffrans, ne se laissant effrayer par aucune violence, dégoûter par aucune laideur, rebuter par aucun déboire, inlassablement charitables et dévoués : tels les Lowder, les Chambers, les Mackonochie, les Stanton, et beaucoup d'autres. Ils appelaient, pour les aider, quelques-unes de ces communautés de religieuses, récemment fondées par leurs amis, qui s'installaient à côté d'eux dans ces quartiers, se vouaient au service des enfans, des pauvres et des malades, le plus souvent dénuées elles-mêmes de tout, se heurtant à mille obstacles du dedans ou du dehors, mais oubliant leurs épreuves dans l'enthousiasme de leur vie de bienfaisance, de prière et d'austérité (1). L'épidémie de choléra qui ravagea, en 1866, les quartiers pauvres de Londres, leur fut une occasion de mettre en œuvre leur charité. Elles s'inquiétaient des misères spirituelles non moins que des matérielles; la sœur, suivant l'expression de Pusey, était « le pionnier du prêtre, » lui préparant et lui ouvrant la voie. Tout cela, qui n'eût pas surpris en terre catholique, était chose nouvelle dans l'Anglicanisme; ceux que leurs préjugés n'aveuglaient pas absolument, devaient reconnaître un idéal de vie apostolique supérieur à ce qu'ils étaient habitués à voir autour d'eux, et, quoi qu'ils pensassent de la doctrine et des procédés, ils ne pouvaient refuser à un tel zèle leur estime et leur

(1) Cf. *Memories of a Sister of S. Saviour's Priory.*

respect. Force était d'ailleurs de constater que ce zèle n'était pas sans efficacité. S'il n'opérait pas, dans ces quartiers, une transformation complète qu'un miracle seul eût pu obtenir, il parvenait, ce qui était déjà beaucoup, à y allumer, de place en place, une petite flamme de vie chrétienne. *Clergymen* et religieuses se faisaient aimer et considérer par ces misérables qui s'accoutumaient à les appeler *father* et *sister*. Et, fait remarquable, il apparaissait que les nouveautés rituelles contribuaient à ce succès, que ce qui avait prise sur le populaire londonien, ce n'était pas une religion amoindrie, terne, humanisée, naturalisée, mais au contraire la religion présentée dans la plénitude de son dogmatisme surnaturel et aussi dans la pompe de son symbolisme liturgique. Le culte attirait d'autant plus ces pauvres gens qu'il contrastait davantage, par sa beauté et sa poésie, avec la hideuse vulgarité de leur vie coutumière (1).

Du progrès du Ritualisme, du crédit plus grand qu'il avait fini par obtenir dans une partie du monde religieux, il n'est pas alors de signe plus caractéristique que l'adhésion publique et solennelle qui, en juin 1866, y est donnée par Pusey. J'ai dit comment, à l'origine, Pusey, ainsi que Newman, avait envisagé plutôt avec ennui et méfiance les innovations liturgiques. Le temps n'avait pas paru d'abord atténuer ce sentiment; bien au contraire. Dans des lettres de 1849 et de 1851, Pusey se montrait disposé à croire que l'avantage de ces changemens ne valait pas les difficultés qui en étaient la conséquence (2). Il protestait quand on paraissait le confondre avec les Ritualistes. Ainsi avait-il fait, notamment, lorsqu'il avait vu les manifestans de S. Georges *in the East*, partir en guerre aux cris de : « A bas les Puseyistes! » et il avait alors écrit à l'évêque de Londres :

Je suis dans cette étrange position que mon nom est appliqué en sobriquet à ce pour quoi je n'ai jamais eu de sympathie, à ce que les rédacteurs des *Tracts*, avec lesquels j'ai été autrefois associé, ont toujours blâmé, je veux dire toutes les innovations dans la façon de conduire le service, toutes

(1) Un écrivain qui vient de publier une enquête justement remarquée, sur l'état matériel et moral du peuple de Londres, a fait une constatation analogue. Il insiste sans doute sur l'indifférence religieuse qui domine dans ce peuple; mais il reconnaît que ce sont les pasteurs *High Churh*, qui, avec les prêtres catholiques, ont le plus d'action sur lui, et que le cérémonial est pour quelque chose dans cette action. (Charles Booth, *Life and Labour of the people in London, third series, Religious Influences*, vol. VII, *Summary*.)

(2) *Life of Pusey*, t. III, t. 369 et 370, t. IV, p. 210 et 211.

les affaires du Ritualisme, et particulièrement la reprise des vêtemens qui n'étaient plus en usage. Je n'avais aucune fonction dans l'Église qui m'autorisât à parler publiquement... Dans ces dernières années, quand le Ritualisme est devenu plus en vue, j'ai cherché une occasion naturelle de m'en séparer, je ne l'ai pas trouvée. J'ai été obligé, pour cette raison, de m'en tenir à des protestations privées qui ont pu ne pas être entendues, ou à des avertissemens donnés au jeune clergé, du haut de la chaire de l'Université, pour le mettre en garde contre le danger de changer le rituel par caprice personnel (1).

Mais, en 1866, l'attitude de Pusey est toute différente. Il se décide à s'affilier à l'*English Church Union*, dont il était demeuré jusque-là éloigné, probablement parce qu'il la trouvait trop engagée dans la campagne ritualiste, et, le 14 juin, dans la séance solennelle où est célébré le septième anniversaire de cette association, il prend la parole et explique ainsi les raisons de son changement :

Il est bien connu que je n'ai jamais été un ritualiste... A nos débuts, nous étions très inquiets au sujet du rituel... Nous le découragions, en privé, par crainte que tout le Mouvement ne devînt superficiel... Nous sentions qu'il était beaucoup plus facile de changer un vêtement que de changer le cœur, et que les choses extérieures pouvaient être obtenues aux dépens des doctrines elles-mêmes. Introduire le rituel avant que les doctrines n'eussent pris largement possession des cœurs, aurait été entraver leur marche. Ç'aurait été comme des enfans enfonçant des fleurs dans le sol, pour les y voir périr aussitôt. Notre rôle était plutôt, pour ainsi dire, de planter le bulbe là où, par la bénédiction de Dieu, il pouvait prendre racine, croître et fleurir magnifiquement et naturellement... Nous pensions encore que rien ne devait être fait par le clergé, avant que ce ne fût demandé par une grande partie du peuple... Autrement on suscitait, non seulement des désordres, mais une idée de tyrannie cléricale... Maintenant, beaucoup des difficultés contre lesquelles nous avions eu d'abord à lutter, ont été écartées. Tout d'abord, je suppose que nous sommes en présence d'un véritable mouvement laïque. Le clergé a enseigné cela au peuple, et le peuple l'a demandé au clergé. Nous le leur avons enseigné, ils ont senti que c'était vrai, et ils nous ont dit : « Mettez-nous cela devant les yeux. » Il n'y a maintenant aucun danger que ce soit superficiel. Après trente années de souffrance, trente années de mépris, trente années d'épreuves, rien ne peut plus être superficiel (2).

(1) *Life of Pusey*, t. IV, p. 211 et 212.

(2) *Life of Pusey*, t. IV, p. 212-213. *History of the English Church Union*, p. 78-69.

Vers la même époque, Pusey écrivait à Mackonochie : « Il est très vrai que de moi-même je n'aurais pas suivi la ligne des Ritualistes ; mais il est complètement faux que je ne sympathise pas avec eux, de grand cœur, pour notre foi commune et pour leur œuvre (1). » Un an plus tard, en 1867, dans une autre séance de l'E. C. U., il protestait contre la distinction que lord Shaftesbury avait prétendu établir entre les anciens Tractariens et les Ritualistes ; il affirmait qu'ils n'avaient été divisés que sur une question de conduite et de prudence. « En matière de foi, ajoutait-il, il n'y a pas eu la plus légère différence. La seule question pratique, entre nous et les Ritualistes, était que nous enseignions par l'oreille et qu'ils enseignaient aussi par les yeux... La persécution a eu pour effet de réunir ceux qui auparavant suivaient leur ligne séparée (2). »

Est-ce à dire qu'une fusion complète se fût accomplie entre les anciens Tractariens et les jeunes Ritualistes ? Non : il y avait là des origines, des formations, des vues et, comme on dit aujourd'hui, des mentalités trop dissemblables. D'un côté, des hommes d'Université, théologiens et *scholars*, lettrés et savans, graves, mesurés, corrects, un peu solennels, de pensée et de foi profondes, préoccupés surtout de doctrines, s'adressant à une élite intellectuelle ; de l'autre, des hommes d'action, de culture moins affinée, d'allure plus démocratique, d'un tempérament de missionnaires, plus soucieux de pratique que de science, pieux, intrépides, ardens, même aventureux, pressés d'aller au peuple qu'ils veulent gagner à Dieu, et n'en redoutant pas le contact et les violences. De ce contraste résultait un certain manque de sympathie réciproque et un peu de gêne qui se manifestait jusque dans les rapprochemens. La chose fut visible en cette année 1866, à l'enterrement de Keble, où se rencontrèrent, dans un même pieux hommage, les représentans des deux écoles. L'un des Tractariens présens, Church, notait, dans une lettre écrite sur le moment, l'impression que lui avait causée « cet étrange assemblage » et « cette rencontre de deux courans, le vieux et le nouveau. » Il s'était rendu compte que les anciens amis de Keble faisaient, aux hommes plus jeunes qui s'étaient joints à eux en cette circonstance, aux Mackonochie, aux Lowder et à leurs compagnons, l'effet d'hommes d'un autre âge et d'une

(1) *A. H. Mackonochie. A Memoir*, p. 193-194.
(2) *History of the English Church Union*, p. 89-90.

autre physionomie (1). Au cours des années suivantes, les Tractariens devaient plus d'une fois, dans leurs épanchemens intimes, laisser entrevoir ces mêmes sentimens d'étonnement un peu inquiet et méfiant (2), mais sans, pour cela, dénoncer l'alliance solennellement proclamée, en juin 1866, par Pusey.

Cette alliance était un fait considérable pour les Ritualistes, surtout venant à l'heure même où se formait contre eux une attaque si générale et si redoutable. Ils y gagnaient de ne plus être une avant-garde d'irréguliers plus ou moins isolés; ils se voyaient rejoints par le gros de l'armée du *High Church;* en réalité même, ils entraînaient cette armée, l'absorbaient, lui imposaient leur drapeau et leur façon de combattre. Plus n'était question de Tractarianisme, sinon comme d'un souvenir historique. Désormais, c'est le Ritualisme qui va occuper la scène; c'est pour lui ou contre lui qu'on se battra.

PAUL THUREAU-DANGIN.

(1) Lettre de Church à Copeland, en date du 7 avril 1866 (*Life and letters of dean Church*, p. 172).

(2) *Life of Pusey*, t. IV, p. 216, 271, *Letters of lord Blackford*, p. 375.

JULIE DE LESPINASSE

II

LE COUVENT DE SAINT-JOSEPH (1)

I

La maison des Filles de Saint-Joseph de la Providence occupait le spacieux emplacement que couvrent actuellement les divers bâtimens des services de la Guerre. A gauche de l'hôtel de Brienne, consacré de nos jours à l'habitation du ministre, était un corps de logis séparé, desservi par une petite cour, où l'on avait accès par la rue Saint-Dominique. Dans cette partie de la maison, indépendante de celle où se cloîtraient les religieuses, quelques appartemens, d'une discrète élégance, étaient loués à des femmes du monde, veuves, demoiselles, ou séparées de leurs maris. Elles y vivaient librement, sans contrôle, servies par des gens à leurs gages, n'étant nullement astreintes aux règles du couvent, tout en bénéficiant du parfum de décence qui émanait de ce pieux voisinage. La marquise du Deffand habitait l'appartement même où s'était réfugiée, après sa retraite de la Cour, la protectrice de la maison, Mme de Montespan, dont l'écusson ornait encore la plaque de fonte de la grande cheminée. L'installation, sans être vaste, était confortable et charmante : « J'ai un très joli logement, fort commode, » écrit-elle à Voltaire. Les documens du temps donnent un aperçu du salon, d'un luxe

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

sobre, tendu de moire bouton d'or, avec des rideaux de même nuance, que relevaient « des nœuds couleur de feu, » tandis que de moelleuses bergères, de petits canapés disposés avec art et voisinant avec des guéridons où les livres s'élevaient en pile, invitaient aux causeries et révélaient les goûts de celle qui présidait à cet aménagement.

C'est là que l'on se tient quand la compagnie est nombreuse, mais bien souvent, lorsqu'on est entre intimes, on fait salon dans une pièce contiguë, plus familière et plus simple d'aspect : au coin du feu est un large fauteuil, dont le dossier se recourbe et couvre comme d'un toit la tête de l'occupant; on reconnaît le célèbre « tonneau » cher à la maîtresse du logis· auprès sont quelques sièges, une étagère-bibliothèque; dans l'angle, une encoignure chargée de porcelaines; au fond, une grande alcôve avec un lit couvert d'une perse à ramages; sur le mur, un petit cartel marque la fuite des heures. C'est la chambre à coucher de Mme du Deffand (1). Ajoutons une salle à manger, une antichambre, une petite pièce pour Mlle Devreux, la dévouée femme de chambre, haussée presque au rang d'une amie, une autre pièce pour Wiart, le factotum, majordome, secrétaire, lecteur à l'occasion. Telle est, dans son ensemble, la demeure, dont Mme du Deffand, comme elle le dit, ne sort « guère que pour souper, » et où va vivre à côté d'elle l'héroïne de notre récit. Toutefois cette dernière eut d'abord un logement séparé dans l'intérieur du monastère; mais cet arrangement dura peu; et, quelques mois plus tard, la marquise louait pour elle une chambre plus petite que la sienne, située à l'étage supérieur.

Nous connaissons le cadre; considérons maintenant les principaux personnages du tableau. Tout d'abord, la reine de l'endroit : « une petite femme maigre, pâle, blanche (2), » la tête un peu trop forte pour l'exiguïté de sa taille, et gardant peu de traces de son ancienne beauté (3). Au repos, sa physionomie a

(1) D'après une estampe de Cochin, intitulée : *les Chats angora de Mme du Deffand.*

(2) Mme de Genlis, *Mémoires.*

(3) « Ceux qui l'ont connue quand elle était jeune, dit Mlle de Lespinasse, se souviennent qu'elle avait le plus beau teint du monde, l'air assez noble, tous les mouvemens de son visage extrêmement agréables, la physionomie très animée et très spirituelle, des yeux d'aigle, vifs, perçans et parfaitement beaux... Les agrémens de sa figure n'étaient point dépares par la sécheresse de sa gorge et de ses mains, et les charmes de son esprit empêchaient presque qu'on ne s'aperçût du défaut

quelque chose de morne, de distrait, de désenchanté; mais, dès qu'elle parle ou qu'elle écoute, ce froid visage s'anime, l'esprit et la malice étincellent sur ces traits flétris, et dans ces yeux — autrefois si brillans, à présent éteints pour toujours, — s'allume comme une flamme intérieure, qui donne l'illusion du regard. Personne d'ailleurs ne suppléa jamais avec plus d'habileté au don précieux qu'elle a perdu : au moyen d'une machine qu'elle s'est fait spécialement construire, elle écrit vite et fort lisiblement; son active imagination lui représente les personnes et les choses avec une telle exactitude, qu'elle les décrit au naturel. « Elle est, assure Mme Necker, aveugle à notre insu, et presque au sien. » — « Le son de la voix lui peignait les objets, ajoute le président Hénault, et elle était aussi à propos qu'avec les meilleurs yeux. On eût dit que la vue était pour elle un sens de trop. »

Le grand changement que l'on remarque en elle depuis sa cécité est qu'elle ne peut, fût-ce un instant, s'accommoder de la solitude. Elle aimerait mieux, comme elle l'avoue, « le sacristain des Minimes pour compagnie que passer ses soirées toute seule. » Elle emploie sa journée, ou, pour mieux dire, sa nuit entière, à se faire lire, à dicter ou à converser, dans son fauteuil ou son « tonneau, » ayant sur ses genoux ses deux chats angoras, au col desquels s'enroulent d'énormes colliers de rubans, deux chats que remplacera bientôt *Tonton*, le plus hargneux des chiens, « qu'on adore d'autant plus qu'il dévore plus de monde, » si méchant, que Walpole proposera que, chaque soir, il soit, après cinq heures, mis sous bonne garde à la Bastille. « Je ne découche jamais, et je ne fais point de visites, » écrit-elle. Le bruit du monde et le train des causeries sont sa seule distraction; elle ne connaît d'occupations que celles qui exercent l'esprit. Cette existence factice se déroule rarement à la lumière du jour; par là, elle est bien de ce temps où les femmes veillent si tard qu'elles reçoivent le surnom de *lampes*, de ce temps où l'auteur d'un roman à la mode écrit d'une de ses héroïnes : « Il n'y avait rien qu'elle ne préférât au chagrin de s'aller coucher (1). » Pour Mme du Deffand, l'activité débute à l'heure où la nature nous conseille le repos. Jamais elle ne sort de sa chambre avant six heures du soir; à ce moment, commence le long défilé des amis,

qu'elle avait de parler du nez. » (Portrait de Mme du Deffand par Mlle de Lespinasse, cité par L. Perey dans *le Président Hénault et Mme du Deffand.*)

(1) Duclos, *Confessions du comte de X.*

et les entretiens se prolongent jusque bien avant dans la nuit. Quand, par hasard, elle sort le soir, elle s'évertue de toutes manières à retarder l'instant de rentrer au logis : à la sortie de l'Opéra, elle va chez la duchesse de La Vallière, la maréchale de Luxembourg, le président Hénault; après quoi, elle propose, à deux heures du matin, d'aller tous ensemble, en carrosse, faire un tour par la ville, parce qu'il est, dit-elle, « trop tôt pour se coucher. » Ces habitudes nocturnes sont pour Horace Walpole lorsqu'il lui sert de compagnon, un éternel sujet de plaintes, en même temps que d'admiration pour la « faiblesse herculéenne » de sa septuagénaire amie.

L'instant de son triomphe, comme de sa meilleure joie, est celui du souper, la grande affaire de la journée, « l'une des quatre fins de l'homme, » comme elle dit, en ajoutant négligemment : « J'ai oublié les trois autres. » Parfois, elle soupe en ville, mais, la plupart du temps, chez elle, avec trois ou quatre personnes, presque toujours les mêmes. Puis, une fois la semaine, — quelque temps le dimanche, et plus tard le samedi, — c'est un grand et nombreux souper, où se rencontrent, « sans se combattre et sans se fuir, » les personnages les plus divers, souvent même les plus opposés, que rassemble un seul trait commun, l'esprit, le don de la conversation brillante. Nulle part on ne cause comme chez elle. Elle ne se pique d'ailleurs point d'autre luxe, et ses convives savent à l'avance qu'ils feront assez pauvre chère. Elle eut longtemps un cuisinier fameux pour son impéritie, et qui désolait par ses sauces le palais raffiné du président Hénault : « Entre lui et la Brinvilliers, disait-il avec un soupir, il n'y a de différence que dans l'intention ! »

Passer sans transition de l'existence austère de Champrond et du cloître au genre de vie que je viens d'esquisser, dut être pour Julie une surprise assez forte. Sa première impression paraît n'avoir été que de l'émerveillement : « Que je me hais, s'écriera-t-elle au souvenir de ce temps, de ne pouvoir aimer que ce qui est excellent ! que je suis devenue difficile ! Mais voyez si c'est ma faute, voyez quelle éducation j'ai reçue : Mme du Deffand, — car pour l'esprit elle doit être citée, — le président Hénault, l'abbé Bon, l'archevêque de Toulouse (1), celui d'Aix (2),

(1) Loménie de Brienne, le futur ministre de Louis XVI.
(2) Boisgelin de Cicé.

M. Turgot, M. d'Alembert, l'abbé de Boismont, M. de Mora, voilà les gens qui m'ont appris à parler, à penser, et qui ont daigné me compter pour quelque chose. » De ceux qu'elle énumère ainsi, beaucoup se retrouveront dans la suite de notre récit; mais il convient d'ajouter à cette liste quelques noms qui y sont omis et qui ont droit d'y figurer, car ce sont justement les noms de ceux qui firent accueil à ses débuts dans le salon de Saint-Joseph, et qui guidèrent ses premiers pas dans une voie parsemée d'écueils. Citons dans cette catégorie le marquis d'Ussé, petit-fils de Vauban et par là allié aux Vichy, un vieillard singulier, distrait, un peu maniaque, original dans ses manières et décousu dans ses propos. — « Ses lettres dit Hénault, sont pleines de ratures, comme ses conversations de parenthèses, » — au reste, homme d'un esprit charmant, instruit, parfaitement estimable et bon : « Tout le monde l'aime, les uns par goût, les autres par air; heureux l'homme né assez vertueux pour l'aimer par sentiment (1) ! » Intime avec Mme du Deffand, il retrouva chez elle la jeune fille qu'il avait connue, quelques années plus tôt, au château de Champrond, et l'entoura d'une affection dévouée, qui ne se démentit jamais.

On en peut dire autant du chevalier d'Aydie. C'était chez Mme du Deffand qu'il avait rencontré, — il y avait trente-quatre ans de cela — cette exquise Aïssé, dont la mémoire demeure à jamais unie à la sienne. Sexagénaire à présent, mais conservant encore l'esprit jeune et l'âme chaleureuse, il était l'un des plus fidèles aux réunions de Saint-Joseph, où l'on goûtait sa fougue, parfois irréfléchie, mais toujours généreuse, et cette éloquence passionnée qui n'était que l'accent de sentimens sincères. « Tout est premier mouvement en lui, écrivait la marquise (2). On a dit de M. de Fontenelle qu'à la place de cœur, il a un second cerveau; on pourrait croire que la tête du chevalier contient un second cœur... Chagrin sans être triste, misanthrope sans être sauvage, toujours vrai et naturel dans ses différens changemens, il plaît par ses propres défauts, et l'on serait bien fâché qu'il fût plus parfait. » Le chevalier avait soixante-quatre ans lorsqu'il connut Julie, et il crut voir revivre en elle une seconde Aïssé. L'un des premiers, il subit l'effet de son charme, et son vieux cœur battit d'une émotion discrète, dont on surprend l'écho

(1) Portrait du marquis d'Ussé, par Hénault.
(2) Portrait du chevalier d'Aydie, par Mme du Deffand.

dans les quelques passages, d'une douceur attendrie, où il fait allusion à elle dans ses lettres à la marquise : « Dieu vous devait la consolation que vous donnent les soins de Mlle de Lespinasse... Par elle, vous retrouvez des yeux, et, ce qui est plus nécessaire encore, elle exerce la bonté et la sensibilité de votre cœur. Je me sais bon gré de l'opinion que j'ai d'abord conçue d'elle, et je vous supplie de continuer à me ménager quelque part à sa bienveillance. »

Moins dévouée peut-être, mais non pas moins utile, fut une autre amitié que nous voyons accueillante aux débuts de Mlle de Lespinasse. Où trouver en effet une meilleure conseillère mondaine, une plus experte directrice dans ce labyrinthe compliqué, hérissé de pièges et d'embûches, qu'on nommait alors un salon, que celle à qui, par un tacite accord, ses contemporains décernaient le sceptre de la mode et la royauté du bon ton, la maréchale de Luxembourg? Plus que légère en son jeune âge, jusqu'au point d'avoir fait scandale à la cour du Régent, elle avait su, à force de hauteur, d'heureuse audace et de diplomatie, non seulement effacer ce passé orageux, mais s'établir l'arbitre sans appel des bienséances, du savoir-vivre et de la politesse. « Son empire sur la jeunesse des deux sexes était absolu, dit le duc de Lévis; elle contenait l'étourderie des jeunes femmes, les forçait à une coquetterie générale, obligeait les jeunes gens à la retenue et aux égards. C'était chez elle que se conservait intacte la tradition des manières nobles et aisées. » Médiocrement instruite, mais douée d'un instinct infaillible et d'une délicatesse de goût, plus rares et plus précieux que toute l'érudition du monde, « pénétrante à faire trembler, » trouvant toujours, pour caractériser un manquement aux convenances, le trait juste et cinglant qui courait le lendemain d'un bout à l'autre de Paris, la maréchale était tout à la fois redoutée pour ses rigueurs et recherchée pour sa bonne grâce; car cette railleuse impitoyable était, à l'occasion, la plus délicieuse séductrice. Elle sut apprivoiser jusqu'à Jean-Jacques Rousseau : « Ses flatteries, dit-il, sont d'autant plus enivrantes qu'elles sont plus simples. On dirait qu'elles lui échappent sans qu'elle y pense, et que c'est son cœur qui s'épanche, uniquement parce qu'il est trop rempli (1) ! »

Ainsi se montra-t-elle à l'égard de Julie. Mme de Luxembourg

(1) *Confessions.*

et Mme du Deffand étaient amies d'enfance; toutes deux s'étaient suivies de près, avaient parcouru le même cycle, de la galanterie à l'amour et de l'amour au bel esprit. Presque chaque jour, la maréchale rendait visite à Saint-Joseph; pour elle seule, en retour, la marquise dérogeait à ses habitudes casanières, et, dans la belle saison, elle se laissait quelquefois entraîner au château de Montmorency, demeure somptueuse, aujourd'hui disparue. Julie, dès le premier voyage, y fut invitée avec elle, faveur rare et enviée : « C'est une grande affaire pour votre tante, écrit-elle à Abel de Vichy (1), qu'un pareil déplacement; mais elle a été tellement pressée qu'il a fallu céder. D'ailleurs elle y trouvera toutes ses commodités comme chez elle. M. et Mme de Luxembourg y sont pleins d'attentions pour nous; nous y sommes avec toutes les personnes avec qui nous vivons le plus, M. le président, Mmes de Mirepoix et de Boufflers, M. de Pont de Veyle, etc. » Un peu plus tard, il se trouva qu'elle y fut conviée seule, et choyée par la maréchale comme si elle eût été l'enfant de la maison.

On imagine le prix d'une pareille société, pour façonner aux usages du grand monde une jeune fille arrivant du fond de sa province. Son vif esprit, sa souple intelligence, cette faculté que lui reconnaissent ses amis de voir « à vol d'oiseau » et de comprendre à demi-mot, lui assuraient tout le profit de ces leçons inestimables; et, en même temps que ses manières, son goût se formait, s'affinait, s'habituait à ne tolérer que l'exquis et le délicat. Peut-être même, influencée par les arrêts de la rigoureuse maréchale, dépasse-t-elle légèrement le but; certains de ses amis lui reprocheront plus tard un peu d'exclusivisme, une excessive sévérité pour le moindre écart de tenue, le plus minime manquement aux usages : « Vous vous êtes trouvée dès le premier jour, lui écrira d'Alembert, aussi libre, aussi peu déplacée dans les sociétés les plus brillantes et les plus difficiles, que si vous y aviez passé votre vie; vous en avez senti les usages avant de les connaître, ce qui suppose une justesse et une finesse de tact très peu communes; en un mot, vous avez deviné le langage de ce qu'on appelle *bonne compagnie*... Mais, ajoute-t-il quelques lignes plus bas, comme vous sentez parfaitement que vous avez ce mérite, et même que ce n'est pas en vous un mérite ordinaire, vous avez peut-être le défaut d'y

(1) Lettre du 1er avril (1755 ou 1756). Archives de Roanne.

attacher trop de prix dans les autres. Il faut bien des qualités réelles pour vous faire pardonner à ceux qui ne l'ont pas, et, sur cet objet assez peu important, vous êtes impitoyable. »

II

Sans contester l'utilité dont fut à Mlle de Lespinasse le commerce de ceux dont je viens de parler, il faut néanmoins proclamer que, dans sa formation intellectuelle, la part prépondérante revient à Mme du Deffand. Elle cultiva notamment chez Julie les deux grandes qualités qu'elle prisait par-dessus toute chose et dont elle-même donnait l'exemple : la sincérité et le bon sens. Foncièrement naturelle et amoureuse du vrai, personne ne le fut plus que Mme du Deffand : « N'est-il pas intolérable, répétait-elle souvent, de n'entendre jamais la vérité? » La plus petite prétention dans le ton, le plus inoffensif artifice de langage, la choquaient jusqu'à l'irriter. « Elle ne peut souffrir l'affectation, de quelque espèce qu'elle puisse être, » écrit Julie de Lespinasse, dans le portrait, généralement sévère, qu'elle trace de la marquise (1). La vivacité de son esprit n'a pour égale que sa simplicité. Les saillies et les traits semblent s'échapper de sa bouche sans qu'elle même y prenne garde et comme à son insu ; elle ne se donne jamais la peine de souligner ses mots les plus plaisans ni de les faire valoir par l'accent qu'elle y met; c'est seulement après coup, et à la réflexion, qu'on s'aperçoit qu'elle a dit quelque chose de charmant. L'horreur qu'elle professe pour l'emphase, pour la déclamation, et ce qu'elle appelle « le beau style, » va jusqu'à proscrire de chez elle tout entretien sur « les sujets sublimes ; » et ses détracteurs lui reprochent de « haïr l'éloquence et les grands sentimens. » Il est certain qu'elle montrait peu de goût pour les disputes philosophiques; au sortir d'un souper chez le ménage Necker, où la causerie avait pris cette tournure : « Je n'entendais pas le *raisonné*, écrit-elle à Barthélemy, et le *braillé* m'était insupportable (2). » L'exagération dans les termes, une des maladies de son siècle, est l'objet perpétuel de son antipathie; et les prôneurs de parti pris se font durement rabrouer : « Je fais peu de cas du monde, dit-elle sèchement à l'un d'eux, depuis que je me suis aperçue qu'on

(1) Cité par L. Pérey, dans *Mme du Deffand et le président Hénault.*
(2) *Le Salon de Mme Necker*, par le comte d'Haussonville.

pouvait le diviser en trois parts : les trompeurs, les trompés et les trompettes (1). »

A la mesure parfaite dans la forme et dans l'expression, elle joignait le meilleur jugement et la plus lucide clairvoyance. « Je suis charmée de tout ce que vous dites sur le sens commun, écrit-elle à Walpole ; tout esprit qui ne l'a pas pour base est fatigant et ennuyeux à la longue. » Elle a droit de parler ainsi, car on ne peut avoir l'esprit plus sain que Mme du Deffand, ni raisonner plus juste, toutes les fois qu'elle est de sang-froid. Autant elle est entière, passionnée, excessive, dans l'ordre des sentimens, autant elle est calme et maîtresse de soi dans le domaine des opinions et des idées. Elle admet toutes les objections, pourvu qu'elles soient bien présentées, et abandonne volontiers son avis pour adopter celui de son contradicteur. Non pas, comme prétend Mme de Genlis, par insouciance et par paresse d'esprit, mais plutôt par l'effet de ce doute continuel, de ce scepticisme foncier, qui font qu'elle n'est jamais certaine d'avoir raison contre les autres. Et cette facilité, tant soit peu dédaigneuse, lui donne dans la conversation tout l'agrément de la douceur et de la bienveillance.

Ces traits du caractère de Mme du Deffand, nous les avons déjà remarqués et nous aurons encore à les souligner par la suite chez Mlle de Lespinasse : le goût de la sincérité, la simplicité dans le ton, la mesure dans le langage, la justesse dans l'esprit, l'éclectisme dans les idées. Et l'analogie s'accentue, si de l'ensemble on descend aux détails : en musique, en littérature, elles apprécient les mêmes ouvrages ; elles aiment les vieux classiques avec la même ferveur; elles nourrissent les mêmes préventions contre les nouveautés. Elles sont pareillement dépourvues du sentiment de la nature. L'une et l'autre attirées par l'analyse de l'âme humaine, éprises au même degré des chefs-d'œuvre de la pensée, elles sont également insensibles à la beauté du spectacle du monde, à la magie des couleurs et des formes. « Vous appelez *roman*, écrivait autrefois Hénault à Mme du Deffand, le clair de lune, l'idée des lieux où l'on a vu quelqu'un qu'on aime, une fête, un beau jour, enfin tout ce que les poètes ont dit à ce sujet. Il me semblait que cela n'était point ridicule... Soit, je vous demande pardon pour tous les

(1) *Souvenirs et portraits* du duc de Lévis.

ruisseaux passés, présens et à venir, pour leurs frères les oiseaux, pour leurs cousins les ormeaux. M'en voilà corrigé, et mes lettres n'en seront que plus agréables pour vous. » Mlle de Lespinasse se reconnaît la même infirmité, quand elle fait cet aveu vers la fin de sa vie : « J'ai toujours été en mouvement, j'ai été partout, j'ai tout vu, et je n'ai eu qu'une pensée. Pour une âme malade, la nature n'a qu'une couleur, tous les objets sont couverts de crêpe. » Veut-on savoir comment Julie apprécie le poème des *Mois*, de son ami Roucher : « J'admire de toute mon âme son talent, mais l'emploi qu'il en fait m'ennuie... Les diamans, l'or, l'arc-en-ciel, tout cela ne touche pas l'endroit sensible de mon âme. Un mot de ce que j'aime, son sommeil même, animent plus en moi tout ce qui vit et qui pense que toutes ces richesses factices. » N'est-ce pas, et presque mot pour mot, ce que dit Mme du Deffand du poème des *Saisons*, par le marquis de Saint-Lambert : « Il y a un peu trop de pourpre, d'or, d'azur, de pampres, de feuillages. Je n'ai pas beaucoup de goût pour les descriptions; j'aime qu'on me peigne les passions; mais les êtres inanimés, je ne les aime qu'en dessus de porte. »

Ce ne sont point rencontres de hasard; l'empreinte est indéniable, mais d'autant plus profonde et d'autant plus aisément subie, que les deux femmes, issues d'une commune origine, ont reçu en naissant des qualités et des défauts pareils. L'exemple et les leçons de l'une n'ont eu qu'à développer chez l'autre les germes héréditaires. Cette similitude de natures apparaît encore plus frappante quand il s'agit, non plus du tour d'esprit, des goûts en art ou en littérature, de l'écorce extérieure de l'âme, mais de l'essence de l'être, de ces instincts profonds, sur quoi l'éducation ne saurait avoir prise. Toutes les deux, avant tout, et presque à un égal degré, sont des créatures de passion. En ce qui concerne Julie, le qualificatif ne sera certainement contesté par personne. Il n'est guère moins exact, malgré son air de paradoxe, si on l'applique à Mme du Deffand. Chaleureuse, emportée, elle l'est chaque fois que son cœur est en jeu, chaque fois qu'on touche à une personne qu'elle aime, ou qu'on la froisse elle-même, — serait-ce sans le vouloir et d'une main innocente, — dans un des points sensibles de son âme. « La passion, écrit d'elle Julie de Lespinasse (1), préside à la plupart de ses

(1) Portrait de Mme du Deffand, par Mlle de Lespinasse, *passim*.

décisions; on la voit s'engouer d'abord et se dégoûter ensuite à l'excès des mêmes ouvrages et des mêmes personnes, déchirer ce qu'elle louait il y a quelques jours, louer ce qu'elle déchirait, tout cela sans fausseté dans aucun temps, uniquement pour satisfaire au sentiment actuel qui la domine, auquel elle se livre de la meilleure foi du monde, et qu'elle croit très fermement avoir toujours été de même. » Celui de ses amis qui l'a le mieux connue ne la dépeint pas autrement : « Son jugement (1) sur tous les objets est aussi juste que possible, et sa conduite sur tous les points n'est qu'une erreur continuelle; car elle est tout amour et toute aversion, passionnée jusqu'à l'enthousiasme pour ses amis, toujours anxieuse d'être aimée (il ne s'agit pas d'amans, bien entendu), enfin ennemie violente, mais franche. » Et c'est du même Walpole qu'est cette exclamation : « Je ne suis nullement de l'avis de Mme du Deffand, qui dit qu'il vaut mieux être morte que de n'aimer personne! » Voilà la femme réelle, bien différente de l'impression que donne la lecture de ses lettres. C'est que sa sécheresse apparente et son égoïsme affiché ne sont que la rancune amère et la hautaine revanche d'un cœur qui constamment aspira vers l'amour et ne le rencontra jamais, ou du moins n'y put jamais croire. C'est en ce sens qu'il faut interpréter le mot navrant qu'elle adressera, déjà presque en agonie, à Wiart, son secrétaire depuis quarante années; l'entendant sangloter au chevet de son lit. « Hé quoi! vous m'aimez donc? » dira-t-elle d'un ton de surprise, stupéfaite de trouver l'affection et le dévouement là où jamais elle n'avait supposé que l'intérêt et l'habitude.

Ce besoin constant « d'être aimée, » cette ferveur d'enthousiasme pour ce qui plaît dans le moment, et ce feu d'imagination qui fait voir des chimères à la place des réalités, c'est pareillement la caractéristique de Mlle de Lespinasse, comme ce sera la source et l'origine de la plupart de ses malheurs. Mais, avec la défiance en moins, elle a de plus quelque chose de tendre et de doux que n'a pas Mme du Deffand, une sensibilité plus fine, plus délicate, une bonté généreuse qui, le premier mouvement passé, lui fait reconnaître ses torts ou pardonner à ceux d'autrui. Souvent susceptible à l'excès, l'indignation, même légitime, ne tue pas dans son âme l'affection, la reconnaissance, la mémoire

(1) Horace Walpole. — Lettre du 23 janvier 1766.

du passé. On ne saurait dire d'elle ce qu'elle écrit spirituellement de son ombrageuse protectrice : « Il est plus difficile d'être bien avec elle qu'avec Dieu ; un péché véniel fait perdre en un instant le mérite de plusieurs années de soins. »

III

Je ne poursuivrai pas plus loin le parallèle ; j'ai suffisamment indiqué quels étaient les rapports et les points de contact des deux femmes que la destinée venait de rapprocher dans une étroite communauté de vie ; et l'on a déjà pu prévoir que de cette ressemblance même, du choc de tempéraments identiques, devra surgir, un jour ou l'autre, un antagonisme profond. Ce ne sera pourtant que l'œuvre des années ; aucun orage, aucun nuage même, dans la première période, ne semble avoir troublé la sérénité d'un beau ciel. Quand Mlle de Lespinasse dira plus tard de son séjour à Saint-Joseph : « Moi qui ai été victime de la méchanceté et de la tyrannie pendant dix ans..., » elle commettra, sans en avoir conscience, une réelle injustice. Les tristesses des dernières années auront, comme il arrive, effacé le souvenir des heureux momens du début ; car, selon sa propre remarque, « ce qui fait mal se grave profondément, et tout ce qui plaît n'est que passager et fugitif (1). » La vérité est que rarement semblable association s'annonça sous de plus favorables auspices et que la lune de miel fut plus longue qu'on n'aurait pu croire. Il suffit d'en appeler au témoignage direct des deux intéressées : « Mlle de Lespinasse est bien vivement touchée des choses charmantes que vous dites d'elle, écrit en juillet 1755 la marquise du Deffand au chevalier d'Aydie. Quand vous la connaîtrez davantage, vous verrez combien elle le mérite ; chaque jour, j'en suis plus contente. » La marquise, à cette même époque, fait séjour à Montmorency, où Julie, légèrement souffrante, ne peut l'accompagner ; cette séparation d'une semaine leur coûte au point qu'elles s'écrivent presque tous les jours : les lettres de Julie qui nous sont conservées respirent la plus sincère tendresse : « Enfin, madame, j'ai eu de vos nouvelles ; et quoiqu'il soit assez simple que je n'en aie reçu qu'aujourd'hui, j'étais prête à me plaindre de ce que vous me faisiez souffrir

(1) Lettre à Condorcet. Octobre 1772.

une privation qui m'était aussi sensible. Si vous pouviez juger de tout ce que votre absence me coûte, cela me vaudrait, sinon un second baptême, du moins une seconde agonie. Il est singulier, mais il est pourtant vrai, que c'est un des momens les plus heureux de ma vie que cette agonie, puisque j'ai le bonheur de vous convaincre de la tendresse et de la sincérité de mon attachement... »

Eau bénite de cour, dira-t-on. Mais les lettres confidentielles de Mlle de Lespinasse à Abel de Vichy témoignent des mêmes sentimens et montrent que, l'année d'après, la confiance et l'intimité subsistent entre les deux femmes. Quand un léger malentendu indispose la marquise contre son jeune neveu, c'est à Julie qu'échoit le rôle d'ambassadeur, c'est par elle que s'opère la réconciliation (1). Nulle trace, dans leurs rapports, de hauteur ni de tyrannie d'un côté, de dépendance ni d'infériorité de l'autre; tout dénote au contraire une amicale égalité, la familiarité de personnes du même rang, chez lesquelles la distance des âges établit seule une différence de ton, l'une maternelle sans despotisme, l'autre déférente sans bassesse. Rien même, il faut le dire, n'autorise à penser qu'en venant vivre auprès d'une femme aveugle et déjà vieille, Julie ait, du même coup, endossé les fonctions de lectrice ou de secrétaire; c'est le rôle dévolu à Wiart, et quelquefois à Mlle Devreux; lorsqu'ils sont suppléés par Mlle de Lespinasse, c'est un service qu'elle rend de bonne grâce et par complaisance, mais non pas un emploi auquel elle est astreinte. Elle ne reçoit d'ailleurs ni traitement ni salaire : si jadis Mme du Deffand, dans les pourparlers de Champrond, a parlé d'assurer à sa future compagne « une pension viagère de 400 livres, » aucune stipulation écrite ne confirma cette vague promesse, qui, dans aucun moment, ne fut suivie d'exécution. Chacune, au résumé, conserve son indépendance; et ce n'est pas de ce côté qu'apparaît le point noir d'où sortira le souffle de tempête.

Le danger qui menace le repos de Julie naîtra de sa jeunesse et de la grâce qui l'environne. « Je suis naturellement défiante, lui avait jadis écrit Mme du Deffand (2), et tous ceux en qui je crois de la finesse me deviennent suspects, au point de ne pouvoir plus prendre aucune confiance en eux. » L'aveu eût été

(1) Lettres de Mlle de Lespinasse au marquis de Vichy. Archives de Roanne.
(2) Lettre du 13 février 1754.

plus complet, si elle eût ajouté qu'elle était également jalouse, et que, si elle aimait ardemment ses amis, elle prétendait les garder pour elle seule et régner sur eux sans partage. Il faut convenir qu'à cet égard la jeune fille qu'elle avait imprudemment attirée sous son toit la mettait à une rude épreuve. Non que Julie fût coquette, au sens vulgaire du mot; c'est un terme qui convient mal à cette nature élevée, loyale, incapable de petitesse, ennemie de tout manège mesquin. On peut croire sur ce point le témoignage de d'Alembert : « Vous n'avez nulle fausseté, lui dit-il, toute votre politique se réduit à désirer qu'on vous trouve aimable, et vous le désirez, non par un principe de vanité dont vous n'êtes que trop éloignée, mais par l'envie et le besoin de répandre plus d'agrémens dans votre vie journalière. » Mais il n'est pas moins véridique, lorsqu'il écrit un peu plus loin : « Je ne connais personne qui plaise aussi généralement que vous, et peu de personnes qui y soient plus sensibles. Vous ne refusez même pas de faire des avances, quand on ne va pas au-devant de vous: assez sûre de conserver ceux que vous avez acquis, vous êtes principalement occupée à en acquérir d'autres. » Chez elle, plaire n'est pas une étude, encore moins un calcul mais un instinct, une nécessité de nature. L'indifférence de quiconque l'approchait, lui causait, presque à son insu, un malaise indéfinissable, une sorte de souffrance physique; elle n'avait de repos qu'après avoir senti la glace fondre au rayonnement de son charme.

Parmi les hôtes de Saint-Joseph, bien peu nombreux furent ceux qui résistèrent au pouvoir de cette « magicienne (1). » L'un des premiers atteints fut, comme nous l'avons vu, le chevalier d'Aydie; il faut, près de son nom, inscrire celui du président Hénault. Septuagénaire, à demi sourd, il n'était plus très séduisant. Les longues veilles et les bons soupers aggravaient le ravage des ans; ses yeux émerillonnés et son teint rubicond lui donnaient, dit crûment Walpole, « toute la mine d'un ivrogne hors d'âge. » Mais il restait galant, aimable, spirituel, habile à trousser un quatrain comme à tourner un madrigal, goûtant non moins qu'en son beau temps la société des femmes, plus empressé que bien des jeunes à leur rendre des soins. Il n'est pas douteux qu'il s'éprit de Mlle de Lespinasse, — tous les contempo-

(1) Souvenirs inédits de Mme de La Ferté-Imbault. Arch. du marquis d'Estampes.

rains sont d'accord sur le fait, — et le morceau qu'il lui décoche, sous le nom de *portrait*, au début de leur connaissance, a l'allure d'une déclaration. Il a toutefois peu d'illusions sur ses chances de succès : « On mettrait de l'obstination à vous tourner la tête, gémit-il mélancoliquement, mais on en serait souvent pour ses frais ! » Chez le vieux président, l' « obstination » fut telle, qu' « il songea sérieusement, assure La Harpe, à l'épouser. » Est-il nécessaire d'ajouter qu'il en fut « pour ses frais, » comme époux et comme soupirant, et que jamais il n'obtint autre chose qu'une respectueuse et reconnaissante affection, dont il eut d'ailleurs le bon goût de se proclamer satisfait?

Je ne saurais en dire autant des sentimens de Mlle de Lespinasse envers un autre adorateur, familier, lui aussi, du salon de Saint-Joseph, bien qu'il fût né loin des bords de la Seine. Sur ce court épisode, — où, pour la première fois, on perçoit le battement de ce cœur passionné, — bien des détails nous demeurent inconnus; on a même hésité longtemps sur l'identité de celui qui en fut le héros. Voici le peu qu'apprennent les documens que j'ai eus sous les yeux (1). La famille des vicomtes de Taaffe, une des plus anciennes de l'Irlande, se partageait, au XVIIIe siècle, en deux rameaux distincts. La branche aînée, dont le chef portait le nom de lord Carlingford, avait émigré en Autriche et pris racine à Vienne; l'un de ses descendans, John, vicomte de Taaffe, gendre du chancelier de l'Empire, joua un rôle important dans la diplomatie autrichienne et vint plus d'une fois à Paris, chargé de missions politiques; ce n'est pourtant pas celui-là, comme on l'a supposé, que connut et qu'aima Julie de Lespinasse, mais un de ses cousins, issu de la branche cadette, restée fidèle à l'Angleterre. Cette seconde branche était alors représentée par deux frères, répandus l'un et l'autre dans la société de Paris, où ils faisaient de longs séjours. L'aîné, Théobald de Taaffe, membre de la Chambre des communes (2) y fut, en l'année 1752, victime d'une fâcheuse aventure : à la suite d'une querelle de jeu, certain usurier juif du nom d'Abraham Payba porta plainte contre lui et le fit jeter en prison, où il resta trois jours. Relâché d'abord, acquitté ensuite, il se tira d'affaire sans dommage et sans discrédit, car nous voyons, deux ans après,

(1) Souvenirs inédits de Mme de La Ferté-Imbault. — *Memoirs of the family of Taaffe*, Vienne, 1856. — *Journal* du duc de Luynes, etc.

(2) Il était député de la ville d'Arundel

lord Albemarle, ambassadeur d'Angleterre, présenter son compatriote à la cour de Versailles, où il reçoit un excellent accueil. Le frère cadet de Théobald (1) fut l'objet de la même faveur; et c'est celui-là seul qui a droit à notre attention.

Ce dernier personnage vivait loin de la politique, dont il abandonnait le soin à son aîné. Esprit cultivé, littéraire, il fréquentait le clan des philosophes, sans négliger toutefois les relations mondaines : « Il vint hier souper chez moi, écrit le duc de Luynes (2), et il eut l'honneur de jouer à cavagnole avec la Reine. » Il avait pour ami l'un des plus fidèles commensaux de Mme du Deffand, James Crawford (3), Écossais d'origine et Parisien par élection, « cœur excellent, assure Walpole, jeune, chaud, sincère et impatient de se prodiguer. » Ce fut Crawford qui, en l'année 1757, introduisit le gentilhomme irlandais dans le salon de Saint-Joseph. Il y fut bien reçu, et il s'y plut si fort qu'il y revint presque chaque jour; mais Mme du Deffand ne fut pas longue à découvrir qu'il y venait moins pour elle-même que pour sa jeune compagne, et que les causeries des soupers, — si étincelantes fussent-elles, — étaient pour lui d'un moindre attrait que certains tête-à-tête dans un coin discret du salon. Elle s'aperçut aussi, ce qui l'alarma davantage, que ces assiduités ne trouvaient pas Julie aussi indifférente que les soupirs du chevalier d'Aydie ou les quatrains du président Hénault, et que le cœur de la jeune fille se laissait peu à peu gagner par la douce contagion d'un attachement sincère.

Les informations manquent sur l'âge, sur la fortune et sur les intentions du galant étranger; on ignore même s'il était marié ou garçon. Toujours est-il que la marquise jugea cette cour compromettante et résolut d'y mettre fin. Miss Berry, légataire des papiers de Walpole et, par surcroît, de ceux de Mme du Deffand, assure que cette dernière se conduisit, en cette conjoncture délicate, de la façon la plus irréprochable : « Il existe encore, dit-elle (4), des lettres qui lui furent écrites par M. de Taaffe, exprimant à la fois les sentimens qu'il a portés à Mlle de Lespinasse et sa reconnaissance pour la conduite que Mme du Deffand a tenue envers elle. Ces lettres prouvent que, dans cette

(1) Son prénom n'a pu être retrouvé.
(2) *Journal* de Luynes, 6 janvier 1755.
(3) Ou mieux Craufurd, qui paraît être la véritable orthographe.
(4) Note de miss Berry, dans la première édition des lettres de Mme du Deffand

occasion du moins, Mme du Deffand montra pour elle toute l'affection, toute la prudence et tous les soins d'une mère. » Mais ses remontrances se heurtèrent contre une résistance obstinée ; et elle connut alors, — peut-être avec quelque surprise, — la vraie Julie de Lespinasse, sage, docile, raisonnable, lorsque son cœur n'est pas intéressé, violente, intraitable, exaltée jusqu'à la folie, dès que l'amour se met de la partie. Conseils et exhortations se montrant inutiles, force fut à la fin d'user d'une autre méthode, de recourir contre « cette mauvaise tête (1) » à l'autorité conférée par l'âge, par l'expérience et par la parenté. Julie reçut défense de revoir l'Irlandais, ordre formel « de se tenir désormais dans sa chambre » chaque fois qu'il paraîtrait dans le salon de Saint-Joseph.

Quelles scènes il s'ensuivit, mêlées de colère et de larmes, on ne peut que le deviner à travers le récit sommaire de Mme de La Ferté-Imbault. Citons seulement ce fait, qu'elle tient, dit-elle, de la bouche même de Mme du Deffand : « De fureur, la demoiselle prit une telle dose d'opium, qu'elle en resta infirme toute sa vie ; » ce qu'on peut rapprocher du passage suivant de La Harpe (2), encore qu'il ne précise ni la cause ni la date de cet acte de désespoir : « Sa tête déjà très vive s'exalta au point qu'elle résolut de s'empoisonner. Elle prit soixante grains d'opium, qui ne lui donnèrent point la mort qu'elle désirait, mais qui la jetèrent dans des convulsions épouvantables, dont ses nerfs demeurèrent toujours attaqués. Mme du Deffand fondait en larmes amères auprès de son lit : *Il n'est plus temps, madame*, lui disait Mlle de Lespinasse, qui croyait n'en pas revenir. » Malgré l'autorité de ces deux témoignages, il est permis de supposer ici quelque exagération. Remarquons en effet que la marquise de La Ferté-Imbault affirme savoir l'anecdote de Mme du Deffand, qui la contait au lendemain de sa brouille mortelle avec son ancienne protégée, et que La Harpe, auteur dramatique de métier, a déjà plus d'une fois travesti et romantisé l'histoire de Mlle de Lespinasse. Une lettre de Julie, qui date de ce même temps et qu'elle adresse à Abel de Vichy, peut fournir une explication moins tragique et plus vraisemblable : « Je connais par expérience les maux de nerfs, lui dit-elle (3) ; j'en ai eu

(1) Souvenirs inédits de Mme de La Ferté-Imbault. *Loc. cit.*
(2) *Correspondance littéraire*, t. I.
(3) Lettre du 13 juin (1759 ou 1760). Arch. de Roanne.

des attaques si violentes, que je ne comprends pas encore comment le fond de ma santé n'en est pas resté altéré; mais cette sorte de maux a du moins l'avantage de n'avoir nulle suite... » Ne peut-on croire que le chagrin d'un amour contrarié amena chez la jeune fille de fortes crises de nerfs, et qu'elle prétendit les calmer par des doses répétées d'opium, suivant la funeste habitude qu'elle contracta dès cette époque et qu'elle conserva toute sa vie? De là à une tentative de suicide, il n'y a qu'un pas à franchir pour l'imagination d'un dramaturge ou la malveillance d'une ennemie.

Quoi qu'il en soit, tout s'apaisa plus vite, plus aisément qu'on n'eût pu s'y attendre. Découragement, ou déférence aux désirs exprimés par Mme du Deffand, M. de Taaffe quitta Paris, revint en Angleterre. Si les deux amoureux, comme semble le croire la marquise (1), gardèrent d'abord quelque correspondance, les lettres s'espacèrent promptement, et ce fut bientôt le silence. Il est à remarquer que Mlle de Lespinasse, — si généreuse de confidences sur son passé sentimental, — ne fait, dans aucune de ses lettres, allusion à cette page de sa vie, et qu'elle parle, au contraire, avec une insistance marquée, de M. de Mora comme du premier qui ait allumé dans son cœur la flamme du véritable amour. On en peut inférer que ce petit roman fut moins un entraînement profond qu'une fièvre d'imagination, une passion qu'une passionnette, une de ces bouffées de jeunesse, qui, au premier moment, semblent un ouragan prêt à tout emporter, et qui, aussitôt dissipées, ne laissent guère plus de trace dans l'âme qu'un coup de vent rapide sur la mobile surface d'un lac.

Le dénouement de l'aventure suffit à justifier l'attitude de Mme du Deffand et démontre sa clairvoyance. On doit d'ailleurs lui rendre cette justice que rien, jusqu'à présent, dans sa conduite à l'égard de Julie, ne donne matière à la critique. Les infidélités notoires de ses anciens admirateurs, l'exclusive attention qu'ils donnent à la nouvelle venue, l'idylle engagée sous son toit et poursuivie longtemps au mépris de sa volonté, la place chaque jour plus grande que prend dans tout son entourage celle qu'elle aurait pu reléguer à la condition effacée d'une modeste comparse, elle a tout accepté sans humeur apparente.

(1) Lettre du 12 avril 1766 à Crawford. — M. de Taaffe mourut en Angleterre au mois d'octobre 1773 : « Sa mort m'a surprise, écrit Mme du Deffand à Walpole; il y a quinze ans qu'elle m'aurait fâchée. »

Une si belle longanimité, pour une femme de cette trempe, ne laisse pas d'être méritoire. Mais cette patience aura son terme; tout va changer de face dès lors qu'il s'agira, non plus de galans surannés ou d'un étranger de passage, mais du plus cher de ses amis, de celui qui, depuis dix ans, occupe le premier rang dans son salon comme dans son cœur. On entend bien que je parle de d'Alembert, dont le nom a déjà paru dans ce récit, et qu'il est temps de présenter avec plus de détails, comme il sied envers l'homme qui, pendant tant d'années, va jouer un rôle prépondérant dans l'existence de Mlle de Lespinasse.

IV

Trois fois fameux comme philosophe, comme écrivain et, plus encore, comme géomètre, d'Alembert est de ceux dont il serait oiseux d'entreprendre à cette place une étude en règle. Mais l'homme privé est peut-être moins bien connu, et c'est celui-là seul qui nous importe ici. Son origine, ainsi qu'on sait, est étrangement pareille à celle de notre héroïne. Comme elle, il doit le jour à une liaison coupable; comme elle, il a pour mère une femme du plus grand monde, la marquise de Tencin, laquelle accouche clandestinement, comme la mère de Julie, dans le logis d'un chirurgien, le sieur Molin, médecin du Roi. Mais là s'arrête la ressemblance: loin d'élever bravement son enfant chez elle, au risque du scandale, ainsi que la comtesse d'Albon, Mme de Tencin s'en défait par un abandon criminel. Le 17 novembre 1717, le commissaire de police du quartier Notre-Dame trouvait le nouveau-né sur les marches de pierre de l'église de Saint-Jean-le-Rond, annexe de la cathédrale (1), le faisait baptiser, en l'honneur de ce sanctuaire, sous le nom de Jean-Baptiste Lerond, et l'envoyait sur-le-champ en nourrice dans un village de Picardie (2). Là, six semaines plus tard, un mandataire du père naturel de l'enfant découvrait heureusement sa trace, et le rapportait à Paris. Ce père était le chevalier Destouches, commissaire d'artillerie, que l'on nommait *Destouches-Canon* pour le distinguer de plusieurs autres Destouches. Grand libertin, séducteur de métier, ce n'en était pas moins un homme honnête et un cœur pitoyable. Au retour d'une

(1) L'église de Saint-Jean-le-Rond a été démolie en 1748.
(2) A Crémery, près de Montdidier.

mission qu'il remplissait à l'étranger, il avait appris du même coup la naissance et le délaissement de son fils; et comme, étant marié, il ne pouvait le reconnaître, il assumait la tâche de veiller sur ses jours et de pourvoir à son éducation.

Mme Suard, qui tenait l'histoire de la bouche même de d'Alembert, décrit, dans une page pittoresque, le rude soldat courant Paris dans son carrosse à la recherche d'une nourrice, tenant roulé dans son manteau un petit être souffreteux, — la tête « grosse comme une pomme, » les mains comme « des fuseaux, » que terminaient des doigts « aussi menus que des aiguilles, » — et partout rebuté, car aucune femme ne voulait se charger d'un nourrisson qui paraissait « au moment de son dernier souffle. » Errant toujours de rue en rue, il arrivait enfin au faubourg Saint-Antoine, où une bonne âme, Mme Rousseau, femme d'un modeste vitrier, s'émouvait de pitié, recueillait le petit moribond, lui sauvait la vie par ses soins, lui tenait lieu de mère, jusqu'à l'âge où Destouches jugeait utile de mettre l'enfant au collège. Je passe sur ses brillantes études, sur ses premiers succès de bachelier, de maître ès arts, puis d'étudiant en droit et en médecine, enfin de géomètre, de chimiste et de physicien. Chemin faisant, il avait modifié son nom : Lerond était devenu d'Aremberg, puis d'Arembert, puis enfin d'Alembert, sans qu'on sache le pourquoi de ces transformations.

Destouches, mort en 1726, lui avait légué pour fortune une petite rente de 1200 livres, qui, grâce à son économie, suffisait pour le mettre à l'abri du besoin; et il prenait pension chez sa mère adoptive, la compatissante vitrière, qui l'hébergeait dans son « taudis » de la rue Michel-le-Comte. C'est dans ce quartier reculé, au fond de cet humble réduit, qu'un caprice de la mode vint chercher d'Alembert et, du jour au lendemain, en fit un homme en vogue, un de ces invités de choix qu'on se dispute, pendant quelques saisons, dans tous les salons de Paris.

Mme Geoffrin, si l'on en croit Mme de La Ferté-Imbault, eut la gloire de la découverte. Toujours à l'affût des célébrités en tous genres, et spécialement jalouse de s'entourer d'astres naissans, elle attira chez elle ce jeune savant, que tous ceux qui le connaissaient, maîtres et condisciples, représentaient comme un « prodige » et un futur génie, et dont ils vantaient, en même temps, la simplicité d'âme, l'esprit divertissant et l'intarissable gaîté. C'est par ces dernières qualités, — si surprenant qu'il semble

de nos jours. — que d'Alembert, en son début, acquit quelque réputation ; c'est, sinon comme bouffon, du moins comme « amuseur de société, » qu'il plut d'abord et conquit ses entrées dans l'illustre « royaume de la rue Saint-Honoré. » Sans rival pour conter une anecdote burlesque, il possédait en outre « un talent particulier pour copier les acteurs de l'Opéra ou de la Comédie, à faire mourir de rire... Voyant que cela lui réussissait, il s'émancipa et se mit à contrefaire MM. de Mairan, de Fontenelle, et autres habitués du salon de ma mère, ce qui finit par lui valoir un renom de méchanceté (1)... » Le fait est confirmé par l'abbé Galiani, qui ne peut se tenir de raconter à d'Alembert lui-même quel étonnement suscite chez les Napolitains le portrait qu'il leur fait de son célèbre ami, « petit de taille, pantomime, et polisson au possible. On veut par force que vous soyez grand comme saint Christophe, sérieux et barbu comme le Moïse de Michel-Ange ! »

Du salon de Mme Geoffrin, la renommée de ce charmant convive se répandit dans les cercles rivaux, puis dans les milieux plus mondains. Son succès n'y fut pas moins vif; d'aucuns le trouvaient bien un peu gauche, ingénu, « sans usages, » mais sa simplicité faisait passer sur ces légers travers; on ne se lassait pas de rire de ses saillies, de se pâmer à ses imitations. Peu s'avisaient d'ailleurs que cet « échappé de collège, » si joyeux au souper, avait employé tout le jour, dans sa misérable mansarde, à pâlir sur des chiffres, à calculer les « forces dynamiques, » à résoudre laborieusement quelque problème d'astronomie, et que cet esprit « polisson » était aussi l'un des plus lumineux et des plus profonds de son temps. « Ils s'en amusèrent, dit Mme du Deffand (2), mais ils ne le jugèrent pas digne d'une plus grande considération. Un pareil début dans le monde, ajoute-t-elle, était bien capable de l'en dégoûter; aussi prit-il promptement le parti de la retraite. » Celle qui écrit ces lignes contribua puissamment à dessiller ses yeux, à lui montrer la vanité de ces faciles succès, et l'atteinte qu'à la longue en recevrait sa dignité. Elle lui proposa, du même coup, pour y goûter le délassement nécessaire après le travail, l'hospitalité d'une maison où il serait mieux compris, mieux jugé, mieux traité d'après sa valeur; et tel fut le début de leur longue amitié

(1) Souvenirs de Mme de La Ferté-Imbault, *passim*.
(2) Portrait de M. d'Alembert, par Mme du Deffand, présumé écrit en 1755.

Ils s'étaient rencontrés, l'année 1743, dans le salon du président Hénault; tout de suite ils se plurent, et l'intimité fut rapide. La marquise du Deffand logeait alors chez son frère le chanoine, près de la Sainte-Chapelle, non loin du jeune et pauvre philosophe. Presque chaque jour, il passait la soirée chez elle, lui respectueux, confiant, rempli d'admiration devant cette dame d'un si grand monde et d'un si prodigieux esprit, elle maternelle, protectrice sans hauteur, plus ambitieuse pour lui qu'il ne l'était lui-même, résolue à faire sa fortune, au besoin, malgré lui. Ce temps fut, comme elle dit, « l'âge d'or de leur amitié (1). » L'installation à Saint-Joseph, qui détruisait leur voisinage, risquait de mettre obstacle à ce commerce quotidien : « Je suis fâché pour vous et pour M. d'Alembert, écrit le comte des Alleurs à Mme du Deffand (2), que vous vous voyiez plus rarement depuis que vous êtes à Saint-Joseph. L'assiduité d'un homme aussi gai, aussi essentiel, aussi diversifié, quoique géomètre sublime, n'est pas une chose aisée à remplacer dans votre faubourg Saint-Germain ! » Leur liaison triompha pourtant de cette difficulté, et lorsque, dans l'été de 1752, la marquise, presque aveugle, alla cacher sa mélancolie à Champrond, la capitale parut à d'Alembert une ville déserte et sans ressources, et il fut pris d'un accès de misanthropie qui cadrait mal avec son humeur coutumière : « Je suis devenu, écrit-il à la marquise (3), cent fois plus amoureux de la retraite et de la solitude que je ne l'étais quand vous avez quitté Paris. Je dîne et je soupe chez moi tous les jours ou presque tous les jours, et je me trouve très bien de cette manière de vivre. »

Ces dispositions casanières ne l'empêchent pas de souhaiter ardemment le retour de sa vieille amie, dans le logis hospitalier où il s'engage à lui tenir bonne et fidèle compagnie. Il dînera, dit-il, avec elle chaque fois qu'elle le voudra, pourvu qu'ils soient « en tête à tête, » et, si elle réalise le vœu qu'elle a formé de dormir vingt-deux heures par jour, « il y consent, pourvu qu'elle lui permette de passer les deux autres avec elle. » Elle accueille ces promesses avec une gratitude émue : « J'ai une véritable impatience de vous voir, de causer avec vous... Nous

(1) Lettre inédite de Mme du Deffand à d'Alembert du 15 juillet 1763. — Bibl. nat., ms. fr. 15230.

(2) Lettre du 17 avril 1749.

(3) 22 décembre 1752.

dînerons souvent ensemble tête à tête, et nous nous confirmerons l'un et l'autre dans la résolution de ne faire dépendre notre bonheur que de nous-mêmes. Je vous apprendrai peut-être à supporter les hommes, et vous, vous m'apprendrez à m'en passer (1). » « C'est mon ami intime, je l'aime passionnément, » écrit-elle peu après de ce même d'Alembert, dans une lettre adressée à Mlle de Lespinasse. Ce ne sont point paroles en l'air; les actes y répondent : les premiers mois de la rentrée dans le couvent de Saint-Joseph voient une reprise d'intimité plus tendre et plus étroite encore, s'il se peut, que par le passé; et quand, l'année d'après, d'Alembert, pour la troisième fois, se présente à l'Académie, la marquise remue ciel et terre pour lui en faire ouvrir la porte. Entre elle et la duchesse de Chaulnes, qui tient bon pour l'abbé Trublet, c'est un duel homérique, où chacune recourt sans réserve à l'emploi de sa meilleure arme, l'une son esprit et l'autre sa beauté. Dans ce furieux combat, le seul qui conserve son calme est le candidat d'Alembert. Il refuse même, au désespoir de Mme du Deffand, de s'assurer la voix du président Hénault en louant dans l'*Encyclopédie* son *Abrégé chronologique :* « Je n'entreprendrai même pas d'en parler, s'obstine-t-il à répondre, parce que je ne pourrais en dire autre chose, sinon que son livre est utile, commode, et s'est bien vendu. Je doute que cet éloge le contentât... Dieu et vous, et même vous toute seule, ne me feraient pas changer de langage. » Il fut élu pourtant, et, le jour du triomphe, le plus fier et le plus heureux ne fut pas le triomphateur.

Ce bref coup d'œil sur ses premières années a déjà pu donner l'idée du caractère de d'Alembert, se cabrant devant toute contrainte, jaloux de son indépendance au point d'y sacrifier son plaisir comme son intérêt, et justifiant ainsi le mot de Mme du Deffand quand elle le définit « un esclave de la liberté, » et cependant doux, complaisant, aisé à vivre, voire même, comme il le dit, « facile à gouverner pourvu qu'il ne s'aperçoive pas qu'on en a l'intention (2) ; » incrédule et sceptique d'esprit, frondeur des vieilles croyances et des traditions séculaires; naïf et candide, au contraire, dans ses rapports avec les hommes, incapable de feinte autant que de mensonge, et sans défense contre la mauvaise foi d'autrui. Le doute habite dans son esprit, et

(1) 22 mars 1752.
(2) *Portrait de d'Alembert* par lui-même, écrit en 1760.

l'ingénuité dans son cœur. Ce singulier contraste explique les jugemens opposés que ses contemporains portent sur d'Alembert. Sec, froid, caustique, d'une ironie mordante, tel il paraît aux gens qui le voient en passant et ne le jugent qu'à la surface; tandis qu'avec ses vrais amis, — rares, il est vrai, car il ne prodigue pas ce titre, — il est, sinon démonstratif, au moins réellement affectueux, dévoué, et d'un zèle agissant : « Personne ne s'intéresse plus vivement au bonheur ou au malheur de ses amis; il en perd le sommeil et le repos, et il n'y a pas de sacrifice qu'il ne soit prêt à leur faire (1). »

Dans son commerce avec les femmes, nous retrouvons les mêmes contradictions. Sa pauvreté, son isolement, son goût passionné du travail, lui avaient fait une adolescence chaste, presque étrangère aux tentations, éloignée en tous cas des dissipations ordinaires à ses jeunes compagnons d'école. Un peu plus tard, au temps de ses succès mondains, si son cœur s'éveilla, comme il semble prouvé, l'éveil resta discret et presque silencieux. C'est que cet intarissable causeur, si brillant et si plein de verve dans un souper nombreux ou dans un cercle d'auditeurs, dès qu'il était en tête à tête avec une des belles dames qu'il éblouissait tout à l'heure, devenait gauche, hésitant, emprunté, d'une timidité maladroite, décontenancé au moindre mot, prêt à battre en retraite à la plus légère résistance. Il est vrai qu'il ne rencontrait que peu d'encouragemens. Non que son extérieur eût rien de répulsif : petit, fluet, mais de tournure bien prise, les traits de son visage, au moins dans sa jeunesse, étaient de ceux « dont on n'a rien à dire, soit en bien, soit en mal, » et sa physionomie ouverte, qu'éclairaient deux yeux vifs, d'une malignité spirituelle, n'était pas dépourvue d'un certain agrément (2). Le fait certain pourtant est qu'il ne plaisait guère aux femmes. A l'âge de trente-sept ans sonnés, qu'il comptait à l'époque où il entre dans cette histoire, la seule conquête qu'on lui connût était la fille de sa nourrice, la demoiselle Rousseau, « une petite péronnelle » dont un moment il eut « la tête tournée (3), » et qui fut sensible à sa flamme. Encore cette passion semble-

(1) *Portrait*, etc.

(2) Ainsi le représente l'admirable portrait de Latour, qui se trouve au musée de Saint-Quentin, et qui date de l'année 1753, c'est-à-dire précisément de l'époque où d'Alembert paraît dans l'histoire de Mlle de Lespinasse.

(3) Lettre de Duché à Mme du Deffand, du 11 octobre 1753.

t-elle avoir été toute platonique et n'avoir duré qu'un printemps.

Cette sagesse persistante, qu'on rapprochait du timbre de sa voix, aiguë, perçante et presque « glapissante, » avaient fait courir sur son compte des bruits désobligeans. On citait partout la réponse faite par une femme d'esprit à l'un des fanatiques de d'Alembert qui, dans un élan d'enthousiasme, s'était écrié : « C'est un Dieu ! — Allons donc, lui répliqua-t-elle, si c'était un Dieu, il commencerait par se faire homme. » Et l'on voit ses meilleurs amis le plaisanter à ce propos avec une étrange liberté : « La duchesse de Chaulnes, lui écrit M. de Formont (1), pense qu'il vous manque quelques talens qu'elle regarde comme indispensables à un grand homme. Elle a dit que vous n'étiez qu'un enfant; on entend cela. Elle croit que, même dans un sérail, vous traîneriez une éternelle enfance. Je ne le crois pas, au moins, et je suis persuadé que vous vous tirerez toujours très bien de tout ce que vous entreprendrez. » Je ne veux pas appuyer davantage sur ce point délicat, qu'il était néanmoins nécessaire d'indiquer, car il n'est pas sans importance dans l'historique des relations de d'Alembert avec Julie de Lespinasse. Quoi qu'il en soit, — et qu'elles fussent ou non méritoires, — la retenue du philosophe, la pureté de ses mœurs, s'alliaient avec une âme sensible et avide de tendresse. Ce cœur, qu'on disait égoïste et sec, souffrait de ne se point répandre. Sous un masque d'indifférence, se dérobaient un impérieux besoin d'aimer, une douloureuse aspiration vers les paradis inconnus. « Ce sentiment dormait au fond de son âme, a-t-il dit de lui-même, mais le réveil a été terrible. Après avoir consumé ses premières années dans la méditation et le travail, il a vu, comme le Sage, le néant des connaissances humaines; il a senti qu'elles ne pouvaient occuper son cœur, et il s'est écrié avec l'Aminte du Tasse : « *J'ai perdu tout le temps que j'ai passé sans aimer* (2). »

V

D'Alembert traversait cette crise, quand, certain soir d'avril de l'an 1754, il vit venir à lui sa destinée, sous la forme charmante d'une jeune fille, orpheline comme lui, comme lui sans nom et sans fortune, exquise d'esprit et de manières, qu'il ren-

(1) 4 décembre 1754.
(2) *Portrait de d'Alembert* par lui-même, *passim*.

contrait chaque jour, dans une intimité pleine de dangers et de délices, sous le toit de sa vieille amie. Qu'il l'ait aimée presque du premier jour, on ne peut guère le mettre en doute. Lui-même, au surplus, le proclame dans le *portrait* qu'il dédie à Julie en 1771, et où il s'exprime en ces termes : « Le temps et l'habitude, qui dénaturent tout,... ne peuvent rien sur le sentiment que j'ai pour vous, et que vous m'avez inspiré depuis *dix-sept ans.* » Il paraît également certain qu'une familiarité douce, un complet abandon de cœur, s'établirent rapidement entre eux, et qu'ils en vinrent très vite aux confidences. « Je vis leur amitié naissante, témoigne Marmontel, lorsque Mme du Deffand les menait avec elle souper chez mon amie Mme Harenc. » Un billet de Julie, qui date de l'année même de son arrivée à Paris, prouve que, dès lors, le philosophe la prenait pour intermédiaire dans ses rapports avec Mme du Deffand : « Je vais sans doute vous surprendre, mande-t-elle à la marquise, en vous apprenant que M. d'Alembert part demain pour Saint-Martin, pour ne revenir que jeudi. On ne lui a point demandé s'il voulait faire ce voyage ; on lui a dit qu'il le fallait, et en conséquence Mme de Boufflers dit qu'elle l'enlève demain. Il m'a fait promettre de vous mander qu'il avait beaucoup de regret au voyage de Montmorency... et il s'afflige d'être aussi longtemps sans vous voir. »

Rien d'ailleurs de plus naturel que cette alliance entre deux êtres que tout paraissait rapprocher, dont le passé, si curieusement semblable, se composait des mêmes humiliations, des mêmes tristesses et des mêmes amertumes. « Tous deux sans parens, sans famille, écrira plus tard d'Alembert (1), ayant éprouvé, dès le moment de notre naissance, l'abandon, le malheur et l'injustice, la nature semblait nous avoir mis au monde pour nous chercher, pour nous tenir l'un à l'autre lieu de tout, pour nous servir d'appui mutuel, comme deux roseaux qui, battus par la tempête, se soutiennent en s'attachant l'un à l'autre. » Sans doute, dans leurs longs entretiens, arriva-t-il souvent que l'une ne put se retenir de verser des larmes furtives, tandis que l'autre, avec sa logique stoïcienne, lui prêchait la patience, le détachement philosophique, d'ailleurs avec peu de succès : « Les leçons de d'Alembert, — assure Grimm, leur ami commun, — l'exemple

(1) *Aux Mânes de Mlle de Lespinasse,* par d'Alembert.

même de son courage, n'ont jamais pu la consoler du malheur de sa naissance. »

Sympathie sincère et profonde, confiance entière, et bientôt gratitude émue pour un dévouement sans limite, ces sentimens, enviables à coup sûr, Julie ne les marchanda pas à son nouvel ami. Mais, ni maintenant ni plus tard, elle n'alla jamais au delà Son aventure avec M. de Taaffe le prouve assez pour cette première période; toute la suite de sa vie le démontrera pour l'avenir. Il est d'ailleurs probable qu'elle fut longtemps sans soupçonner chez d'Alembert autre chose que de l'amitié; la discrétion, la timidité maladive du craintif amoureux, son inquiétude aussi de se voir rebuté, arrêtèrent l'aveu sur ses lèvres; et, neuf années plus tard, en 1763, on peut déduire d'une de ses lettres qu'il ne s'était encore jamais risqué à une déclaration directe; écrivant de Berlin à Mlle de Lespinasse, il lui fait part des instances du roi de Prusse pour le retenir à sa cour et du refus qu'il lui oppose : « Le Roi se flatte, dit-il (1), que je serai un jour président de son Académie; mais, indépendamment de mille raisons, *dont vous n'aurez pas l'esprit de deviner une seule*, je crois que le climat de ce pays me serait funeste à la longue. » Cette allusion voilée est la plus audacieuse d'une correspondance qui comprend vingt-trois longues lettres à sa bien-aimée (2) !

Pour ne pas être étalée au grand jour, la flamme dont brûlait d'Alembert n'était pas moins visible à tous les yeux, fût-ce à ceux d'une aveugle. Peut-être avant Julie elle-même, la marquise du Deffand, avec son expérience des hommes, découvrit les soins exclusifs dont sa compagne était l'objet, le culte passionné qui lui était rendu, l'influence absolue qu'elle prenait peu à peu, non seulement sur les sentimens, mais sur les goûts, sur les idées, sur les actes de d'Alembert. Rien ne pouvait la blesser davantage qu'une pareille découverte, et c'était la frapper au point le plus sensible. Elle eût peut-être toléré, — excusé tout au moins, — quelque liaison de chair, un amour où les sens auraient eu part plus que l'esprit; elle en eût, en tous cas, moins cruellement souffert qu'en voyant échapper à son empire intel-

(1) Lettre du 18 août 1763. *Œuvres inédites de d'Alembert*, publiées par M. Charles Henry.

(2) Il est vrai que l'on ne possède de ces lettres que des copies faites de la main de Mlle de Lespinasse, et où elle a pu pratiquer des coupures. Le passage cité plus haut n'en est pas moins significatif.

lectuel celui dont elle admirait le génie et qu'elle croyait fixé pour jamais sous son joug. « Elle n'est jalouse ni des agrémens ni de l'esprit, écrira d'elle Julie de Lespinasse, mais seulement des préférences et des soins, qu'elle ne pardonne ni à ceux qui les rendent, ni à ceux qui en sont l'objet. Elle semble dire, à tous ceux qu'elle connaît, comme Jésus-Cl rist à ses disciples : *Vendez tout ce que vous avez et suivez-moi.* » Si elle avait jadis pris en violente « aversion (1), » pour avoir inspiré le caprice d'un moment, la demoiselle Rousseau, l'humble fille de la vitrière, que dut-ce être le jour où il s'agit d'un sentiment profond, durable, envahissant le cœur et le cerveau, d'un roman qui se déroulait à côté d'elle, dans son propre salon, et dont l'héroïne était celle qu'elle avait attirée du fond de sa province, associée, mêlée à sa vie, adoptée en quelque façon, une fille enfin qu'elle sentait son égale et par le sang dont elle sortait et par sa haute intelligence, avec tout l'avantage de la jeunesse et de l'agrément du visage !

Bien loin de s'étonner qu'elle ait souffert de cette rivalité, peut-être faudrait-il lui savoir quelque gré d'avoir pu, pendant des années, maîtriser son dépit, refouler la colère qui grondait sourdement en elle, et garder au moins l'apparence de cette maternité si imprudemment assumée. Sans doute espérait-elle encore dans une fantaisie passagère, un de ces engouemens d'esprit dont la philosophie ne préserve point ses adeptes, et se rappelait-elle cette parole de son ami Duché à propos d'un cas analogue : « L'amitié dort pendant l'amour, mais elle en profite après (2). » Elle ne perdit vraiment patience que lorsqu'il lui fut démontré que, pour une fois, l'amour avait vaincu, peut-être proscrit, l'amitié, qu'il n'était plus de place pour elle au fond d'un cœur qu'une autre avait pris tout entier. Même alors, trop habile, trop orgueilleuse aussi, pour se répandre en plaintes ou en reproches, elle dissimule sa peine, ne tente aucun effort pour rompre les tête-à-tête quotidiens, ni pour éloigner l'un de l'autre les deux inséparables. C'est par des nuances que se traduit sa désaffection grandissante à l'égard de sa protégée, par une froideur de ton, une réserve affectée, des exigences plus nombreuses, un assujettissement plus étroit dans les menus détails, et surtout une façon nouvelle de faire sentir à la

(1) Lettre de d'Alembert du 19 octobre 1753.
(2) Lettre du 11 octobre 1753 à Mme du Deffand.

jeune fille sa dépendance, sa pauvreté, la fausseté douloureuse de sa situation; tout cela d'ailleurs sans éclat, sans mot blessant, comme sans y prendre garde, avec cette malignité raffinée qui se cache dans l'accent, dans le son de la voix, et empoisonne de son venin les paroles les plus innocentes.

On imagine l'effet produit sur une nature nerveuse, impressionnable, délicate, par ces piqûres d'épingle constamment répétées. Atteinte dans sa fierté, Julie l'est aussi dans son cœur. Elle s'indigne de voir repoussées, méconnues, l'affection et la gratitude dont elle a sincèrement payé les bienfaits anciens de Mme du Deffand; et, chaque jour davantage, elle sent tout le poids de la chaîne qu'elle portait légèrement dans les premières années. L'assiduité forcée « auprès d'une femme aveugle et vaporeuse, » l'obligation de faire comme elle « du jour la nuit et de la nuit le jour, » de veiller fréquemment à côté de son lit, parfois de « l'endormir en faisant la lecture (1), » tous ces devoirs, acceptés de bonne grâce alors qu'elle se croyait aimée, lui semblent à présent une gêne insupportable, une odieuse servitude. De cette fatigue morale, de ce dégoût intime, on trouve l'aveu non déguisé dans les lignes suivantes, où elle confie à une amie ce qu'est maintenant son existence (2) : « Fontainebleau et l'Isle-Adam ont absolument enlevé les sociétés dans lesquelles je vis; je n'en regrette la plus grande partie que par rapport à Mme du Deffand; car, pour moi, je ferais bien mon marché de ne jamais sortir, et de ne jamais voir que cinq ou six personnes qui sont plus ou moins nécessaires à mon plaisir ou à mon bonheur. Mais j'admire, ou plutôt je m'afflige, en voyant de quoi mes journées sont remplies ! Elles ne le sont que de contraintes et de privations. A peine m'arrive-t-il une ou deux fois dans un mois de faire une chose par choix, et je vous assure qu'il ne se passe guère de momens où je n'aurais une volonté ou un goût à satisfaire. Convenez que, si je vous donne une grande idée de ma raison, en récompense je vous en donne une bien petite de mon bonheur ! »

Témoin de ce découragement, premier confident de ces plaintes, d'Alembert s'en prenait dans le secret de son cœur à celle qu'il accusait d'injustice et de cruauté, et se détachait rapidement de son ancienne amie. Celle-ci, de son côté, blessée

(1) Marmontel, *Mémoires*.
(2) Lettre de Mlle de Lespinasse à Mme *. Papiers de Hénault, *passim*.

de sa froideur, ne lui épargnait point les mots piquans, les rebuffades; un fossé toujours plus profond s'élargissait entre eux. Les choses en étaient là en 1760, où leur malentendu s'aggrava soudainement par suite d'un incident futile, que nous révèle Mme de La Ferté-Imbault. Mme du Deffand, raconte-t-elle, s'était laissée aller, dans une lettre à Voltaire, à des plaisanteries « très mordantes » sur d'Alembert, leur ami à tous deux : et Voltaire, en lui répondant, avait fait allusion à ces coups de plume acérés. A quelques jours de là, « pour divertir sa compagnie, » la malicieuse aveugle mit l'entretien sur ces deux lettres et pria l'un des assistans d'en donner lecture à haute voix; elle ignorait que d'Alembert venait d'entrer dans le salon, sans se faire annoncer, selon son habitude. Il ne dit mot, écouta la lecture, ne se fit connaître qu'après, et affecta de rire de l'aventure. Mais il resta très profondément ulcéré; et l'un des témoins de cette scène, le mathématicien Fontaine, « qui calculait les caractères aussi bien que les nombres et les lignes, » vint, le soir même, conter l'histoire au cercle de Mme Geoffrin, prédisant que, sans aucun doute, « d'Alembert se vengerait de Mme du Deffand d'une manière très piquante, et que Mlle de Lespinasse lui servirait d'instrument. » Il est certain que d'Alembert ne put se retenir de se plaindre à Voltaire, qui se tira d'affaire par son procédé habituel, c'est-à-dire en niant tout, de parti pris et contre l'évidence : « Sachez, lui répond-il effrontément (1), que Mme du Deffand ne m'envoya jamais la lettre dont vous vous plaignez. Elle fit apparemment ses réflexions, ou peut-être vous lui lâchâtes quelque mot qui la fit rentrer en elle-même. »

Peu convaincu, comme bien on pense, par cette dénégation, d'Alembert n'eut guère à attendre pour manifester sa rancune La comédie des *Philosophes*, œuvre de Palissot, qu'on jouait précisément alors, lui en apporta l'occasion. C'était un pamphlet violent contre le clan de l'*Encyclopédie* : Mme Geoffrin, Diderot, d'Alembert lui-même, tout l'état-major de l'armée dont le chef était à Ferney, étaient mis sur la scène et bafoués sans merci sous de transparens pseudonymes. Le scandale fut énorme; menaçantes comme des épées, toutes les plumes sortirent du fourreau, et la société de Paris se divisa rapidement en

(1) Lettre du 20 juin 1760.

deux camps, dont l'un applaudissait et l'autre conspuait Palissot. Parmi les rares personnes qui gardèrent la neutralité, on peut citer la marquise du Deffand. Du moins, — pour être plus exact, — se borna-t-elle à rire de ces têtes échauffées, distribuant ses railleries tantôt aux Encyclopédistes et tantôts aux « dévots, » et tenant entre eux la balance avec une parfaite équité. C'en fut assez pour irriter la bile de d'Alembert; il écrivit au seigneur de Ferney pour lui dénoncer la marquise, en termes dont la grossièreté fait peu d'honneur à une âme philosophe : « Les protecteurs femelles déclarés de cette pièce sont Mmes de Villeroy, de Robecq et du Deffand, votre amie, et ci-devant la mienne. Ainsi la pièce a pour elle des... en fonctions et des... honoraires. »

Le coup était perfide; il n'allait à rien moins qu'à brouiller Mme du Deffand avec son plus ancien et plus illustre ami. Voltaire pourtant fit, pour une fois, preuve de douceur et de modération : « Mme de Robecq, écrit-il à la marquise, a eu le malheur de protéger cette pièce et de la faire jouer. *On* m'a mandé que vous vous étiez jointe à elle ; cette nouvelle m'a fort affligé. Si vous êtes coupable, avouez-le-moi, et je vous donnerai l'absolution. » Calme et digne également fut la réponse de Mme du Deffand : « *On* vous a donc dit bien du mal de moi ? Je passe donc dans votre esprit pour l'admiratrice des Fréron et des Palissot et pour l'ennemie déclarée des Encyclopédistes ? Je ne mérite ni cet excès d'honneur, ni cette indignité... Apprenez que je ne me suis point jointe à Mme de Robecq ; j'ai fort blâmé sa vengeance et le choix de ses vengeurs. » La dernière partie de sa lettre démontre qu'elle savait d'où partait la dénonciation ; il est facile de lire entre les lignes la tristesse mêlée de dédain qu'elle ressent de cette trahison : « S'il faut crier *tolle* contre les ennemis des philosophes, j'avoue que je n'ai point pris ce parti; il n'y a que l'amitié qui puisse engager dans ces sortes de querelles. Il y a quelques années, j'en conviens, l'amitié m'aurait peut-être fait faire beaucoup d'imprudences ; mais, pour aujourd'hui, je verrais avec indifférence la guerre des Dieux et des Géans ; à plus forte raison celle des rats et des grenouilles (1). »

Elle fut dans sa conduite aussi sage que dans ses propos. Sans querelle ni reproche, elle s'expliqua franchement avec d'Alembert; de plus ou moins bon cœur, on se réconcilia :

(1) 23 juillet 1760.

« J'oubliais de vous dire, mande le philosophe à Voltaire, que je me suis raccommodé, vaille que vaille, avec Mme du Deffand. Elle prétend qu'elle n'a point protégé Palissot ni Fréron... Ainsi, ajoute-t-il prudemment, qu'elle ne sache jamais que je vous avais écrit pour me plaindre d'elle. Cela me ferait de nouvelles tracasseries, que je veux éviter. » Le dernier mot dans cette affaire est dit par Mme du Deffand ; elle y remet les choses au point, et résume fort exactement et fort spirituellement son rôle : « J'ai (1) mis beaucoup d'impartialité dans la guerre des philosophes. Je ne saurais adorer leur *Encyclopédie*, qui peut-être est adorable, mais dont les quelques articles que j'ai lus m'ont ennuyée à la mort. Je ne saurais admettre pour législateurs des gens qui n'ont que de l'esprit, peu de talent et point de goût... J'en excepte, à toutes sortes d'égards, M. d'Alembert, quoiqu'il ait été mon délateur auprès de vous. Mais c'est un égarement que je lui pardonne et dont la cause mérite quelque indulgence. C'est le plus honnête homme du monde, qui a le cœur bon, un excellent esprit, beaucoup de justesse, du goût pour bien des choses ; mais il y a de certains articles qui sont devenus pour lui affaire de parti et sur lesquels je ne lui trouve pas le sens commun. »

Si j'ai accordé tant de place à ce misérable débat, c'est qu'en réalité, — bien qu'elle n'y ait pris aucune part, que son nom même n'y soit pas prononcé, — Julie de Lespinasse est au fond de toute la querelle. Elle en est la cause et l'objet ; c'est elle qui, sans l'avoir assurément cherché, a mis les adversaires aux prises, allumé dans leurs cœurs une sourde animosité, transformé l'alliance amicale en cet état de guerre latente, qui doit tôt ou tard aboutir à un véritable conflit. A regarder les choses de près, la rupture est dès lors moralement accomplie, et les années de grâce qui reculeront l'inévitable éclat ne feront guère qu'aggraver le malentendu, prolonger, irriter le supplice de trois êtres, faits pour s'aimer et se comprendre, désunis pourtant à jamais par la passion qui trouble leur jugement, égare leur volonté. Il est d'ailleurs heureux pour la mémoire de Mlle de Lespinasse que son divorce avec sa protectrice n'ait pas eu lieu en ce moment ; elle eût eu peine à s'en tirer sans un soupçon d'ingratitude. Mme du Deffand, après tout, sauf une mauvaise humeur aisément excusable, n'avait pas eu jusqu'ici de tort grave ; elle eût con-

(1) Lettre du 1er novembre 1760, à Voltaire.

servé le beau rôle dans l'opinion de ses contemporains comme devant la postérité. Nous allons la voir, au contraire, avec cette maladresse qui n'appartient qu'aux gens d'esprit, se donner prochainement toute l'apparence de l'injustice et de la tyrannie, perdre en quelques instans le bénéfice d'une longue patience, et s'engager dans un combat d'où elle ne pourra pas sortir avec les honneurs de la guerre.

VI

Entre d'Alembert et Julie, l'intimité se resserrait en raison même de leur refroidissement envers la marquise du Deffand. On en eut une preuve manifeste lors du voyage en Prusse que le premier dut faire en 1763, au lendemain du traité de paix qui mettait fin à la guerre de Sept Ans. D'Alembert, comme beaucoup des chefs de l'*Encyclopédie*, n'avait jamais manqué, pendant tout le cours de cette guerre, d'exprimer « le tendre intérêt qu'il portait au succès de Frédéric de Prusse, le roi philosophe (1). » De même, il le félicita chaudement de la conclusion du traité, qui consacrait la défaite de nos armes. Frédéric riposta par une invitation pressante à le venir voir à Potsdam ; le « marquis de Brandebourg, » — comme le Père Paciaudi surnomme railleusement d'Alembert, — crut nécessaire, encore qu'à contre-cœur, de déférer à ce désir royal. Il fut absent trois mois, durant lesquels, par chaque courrier, Julie reçut une lettre longue et détaillée, contant par le menu tous les incidens du voyage et toutes les impressions du voyageur. Nous n'en possédons par malheur qu'une copie faite par Mlle de Lespinasse (2), copie sans doute abrégée, expurgée, peu fertile en informations, sauf quelques rares passages, sur ce qui touche personnellement les deux correspondans. C'en est assez toutefois pour apprécier quelle confiance absolue d'Alembert place en cette amie, quelle pensée fidèle il lui garde, de quel poids décisif elle pèse sur toutes ses déterminations.

Quand Frédéric insiste pour qu'il se fixe définitivement à sa cour, lui promettant la présidence de l'Académie de Berlin, un logement à Potsdam, et douze mille livres de pension, d'Alembert, malgré sa misère, décline ces propositions séduisantes,

(1) Morellet, *Mémoires*.
(2) *Œuvres inédites de d'Alembert*, publiées par M. Charles Henry.

comme il a, l'année précédente, décliné celles de l'impératrice de Russie, qui lui offrait, « pour éduquer son fils, » une rente à vie de cent mille livres. Les motifs officiels qu'il donne de ce refus sont sa mauvaise santé, la rigueur du climat, son humeur casanière, mais la véritable raison est celle qu'il indique discrètement dans les lettres à son amie : le chagrin qu'il aurait de se séparer d'elle, chagrin dont son éloignement actuel lui fait plus vivement que jamais comprendre l'étendue. « N'imaginez pas, s'écrie-t-il, que l'accueil que je reçois ici me tourne la tête ! Je n'en sens que mieux tout le prix de l'amitié, puisque toutes les satisfactions que peut désirer le plus avide amour-propre ne sauraient m'en dédommager. » Tout enivré qu'il soit, pendant ce séjour à Potsdam, des louanges qu'on lui prodigue, des honneurs qui lui sont rendus, de l'attrait même de la conversation royale, « charmante, gaie, douce et instructive, » il soupire après le retour, et se fait à l'avance une fête de retrouver les causeries familières, les gronderies taquines de Julie : « Ne vous flattez pas, lui dit-il, que je sois ni moins *polisson*, à mon retour, ni de meilleure contenance à table. Il est vrai que je ne polissonne pas ici, mais, par cette raison même, j'aurai grand besoin de me dédommager ! »

Une seule fois, dans ces lettres, il mentionne Mme du Deffand, en termes qui montrent clairement qu'elle n'est pas au courant de cette correspondance et qu'elle est tenue à l'écart de toutes ces confidences : « J'écrirai, s'il m'est possible, par ce courrier à Mme du Deffand. Le Roi m'a demandé *si elle vivait encore?* Vous croyez bien que je lui ferai ma cour de cette question. J'y joindrai deux ou trois mots du Roi, qui, je crois, la préviendront beaucoup pour lui. » Quelques jours plus tard, en effet, il envoie la lettre annoncée, — qui demeura la seule de tout ce long voyage, — lettre gourmée, contrainte et d'une froide politesse : « Vous m'avez permis (1), madame, de vous donner de mes nouvelles et de vous demander des vôtres ; je n'ai rien de plus pressé que d'user de cette permission... Je me contenterai de vous assurer que, dans l'espèce de tourbillon où je suis, je n'oublie pas vos bontés et l'amitié dont vous voulez bien m'honorer ; je me flatte de la mériter un peu par mon respectueux attachement pour vous. Comme je sais que rien ne vous ennuie davantage que

(1) 25 juin 1763.

d'écrire des lettres, je n'ose vous demander de vos nouvelles directement, mais j'espère que Mlle de Lespinasse voudra bien m'en donner... Adieu, madame, conservez votre santé ; la mienne est toujours bonne. »

A ces lignes si réservées et d'une si banale courtoisie, la marquise du Deffand répond d'un ton bien différent. Loin d'en charger Julie, comme le lui conseille d'Alembert, elle écrit elle-même, sur-le-champ, de sa grosse écriture d'aveugle, et prenant pour argent comptant des formules officielles où le cœur n'a point part, elle propose, en termes touchans, une réconciliation complète, un renouveau d'intimité, le retour aux beaux jours si vite et si loin envolés. Voici les principaux passages de ce billet, que je crois inédit, et qui, mieux que ses plus célèbres épîtres, dévoile le fond réel de la vraie Mme du Deffand, jalouse sans doute, impérieuse, exigeante envers ceux qu'elle aime, mais généreuse, fidèle, et de cœur passionné : « Non, non, monsieur, je ne m'en rapporterai à personne pour vous donner de mes nouvelles et encore moins pour répondre à la plus charmante lettre que j'aie reçue de vous. En la lisant, j'ai cru avoir vingt ans de moins, que j'étais à la Sainte-Chapelle, que vous vous plaisiez autant avec moi que je me plaisais avec vous. Enfin cette lettre m'a rappelé l'âge d'or de notre amitié, elle a réveillé ma tendresse, elle m'a rendue heureuse. Partons de là, croyez-moi, et aimons-nous autant que nous nous sommes aimés. Je crois que nous ne pourrions mieux faire; croyez-le aussi, si vous le pouvez!... Adieu, mon cher d'Alembert, je suis et je serai toujours la même pour vous. N'en doutez point, et aimez-moi à votre tour (1). »

L'appel ne fut pas entendu; la lettre resta sans réponse; et ce fut le dernier rayon du soleil de leur amitié. A la fin de septembre, dès la rentrée de d'Alembert dans le salon de Saint-Joseph, les anciens griefs reparurent; plus que jamais les rapports se tendirent, et l'on vécut de part et d'autre dans un état de paix armée, précurseur de la guerre ouverte. En janvier suivant, étonné du silence que garde Mme du Deffand sur son assidu commensal, Voltaire, pour tâter le terrain, risque une interrogation discrète : « Avez-vous le plaisir de voir souvent M. d'Alembert? Non seulement il a beaucoup d'esprit, mais il l'a très

(1) Lettre du 7 juillet 1763. Bibl. Nat. Mss. fr. 15230.

décidé, et c'est beaucoup. — Je vois assez souvent d'Alembert, répond-elle d'un ton sec, je lui trouve, ainsi que vous, beaucoup d'esprit (1). » A dater de ce jour, elle ne prononcera plus son nom. Elle le bannit de sa correspondance, comme elle en a depuis déjà longtemps exclu Julie de Lespinasse, — silence des soirs d'orage, avant les éclats de la foudre.

La scène qui suit est si connue, l'histoire, le roman même (2), s'en sont si souvent emparés, que l'on éprouve quelque embarras à la raconter de nouveau. J'en dirai cependant ce qui importe à l'intelligence du récit, en insistant sur les quelques détails omis par mes prédécesseurs. L'origine du conflit, ou du moins sa cause extérieure, est dans l'étrange plan de journée adopté, comme nous l'avons vu, par Mme du Deffand, et qu'elle résume elle-même dans les termes suivans : « Je suis cinq heures de la nuit livrée à mes belles réflexions; j'épuise tous les livres pendant quatre ou cinq heures; je dors deux ou trois heures sur les onze heures ou midi; je me lève fort tard; sur les six heures, les visites arrivent (3)... » Un peu après le moment indiqué, vers les sept heures du soir, presque chaque jour paraissait d'Alembert, pour regagner à neuf le logis de sa vitrière (4). Telle était ostensiblement sa coutume invariable; mais, depuis ces dernières années, le philosophe avait pris l'habitude de monter tout d'abord à l'étage supérieur, dans la chambre particulière de Mlle de Lespinasse. Il y passait une heure ou deux; ces momens de libre entretien étaient pour eux pleins de délices. Ce qui suffit à démontrer, s'il était nécessaire, l'innocence de ces rendez-vous, c'est qu'ils y conviaient fréquemment certains de leurs amis communs, Turgot, Chastellux ou Marmontel. Ces petites réunions se changèrent peu à peu en institution régulière; dans la chambrette étroite, se tint un cercle en miniature, une « avant-soirée » familière, clandestine, dérobée à la jalousie ombrageuse de Mme du Deffand, et empruntant sans doute un nouveau charme à l'attrait du mystère et du fruit défendu. D'ailleurs, et malgré toutes les précautions, la découverte, un jour ou l'autre, était inévitable, et l'on s'étonne seulement qu'elle ait autant tardé.

(1) Lettres des 6 et 14 janvier 1764.
(2) Voir notamment *la Fille de Lady Rose*, par Mme Humphry Ward.
(3) Lettre à Walpole, du 7 février 1772.
(4) Lettre de Mme du Deffand du 7 juillet 1763, *passim*.

C'est à la fin d'avril (1) qu'eut lieu la catastrophe. Soit hasard, soit indiscrétion, la marquise apprit brusquement le terrible secret. Sa surprise fut sans bornes, ainsi que sa colère. Son imagination fougueuse grossit et déforma les choses. Rapprochant ces conciliabules de tout ce qu'on a lu plus haut, elle y crut voir un abus de confiance, un audacieux défi, un complot machiné pour lui voler tous ses amis et, comme écrit Mme de La Ferté-Imbault, pour « dresser autel contre autel, » à ses dépens et sous son propre toit. Elle eut sur l'heure avec Julie une explication décisive, et l'entretien suivit le cours trop ordinaire en pareil cas : des traits piquans, elles en vinrent aux paroles amères, et des paroles amères aux mots irréparables. Les Mémoires de l'époque, joints à certains passages d'une lettre de Mme du Deffand, laissent assez deviner la tournure que prit cette querelle. Tout le passé leur remonta aux lèvres : l'une rappela ses bienfaits, fit valoir ses bontés, parla d'ingratitude, de perfidie, de « trahison, » évoqua la classique image du « serpent » qui paie d'une morsure le sein où il fut réchauffé. La riposte de l'autre eut la véhémence d'une attaque : comment aurait-elle pu aimer celle de qui, dès longtemps, elle s'est sentie « détestée, abhorrée, » qui n'a cessé de « l'écraser » sous le poids de son despotisme, de la froisser dans tous ses sentimens, de l'abreuver, avec une ingéniosité savante, d'avanies et d'humiliations? Ce fut, des deux côtés, comme une impétueuse avalanche de reproches et de récriminations ; le long flot des rancunes amassées depuis des années au fond de leurs âmes silencieuses creva ses digues, s'épandit au dehors, semblable à une lave bouillonnante.

Après un tel éclat, la vie commune n'était plus tolérable ; elles le sentirent toutes deux ; la séparation s'effectua par un mutuel accord. « Elle fut brusque, » dit Marmontel ; il semble néanmoins que la rupture, le premier jour, ne fut pas absolue, tout au moins pas irrévocable. Cela résulte du billet que Julie, une semaine plus tard, fit parvenir à la marquise (2) : « Vous m'avez fixé un terme, madame, pour avoir l'honneur de vous

(1) Cette date résulte d'une lettre adressée à Voltaire par Mme du Deffand, le 2 mai 1764. Elle s'excuse de son retard à écrire en invoquant d'abord le trouble général causé par la mort de Mme de Pompadour, puis « les embarras domestiques » qui ont bouleversé sa maison. Mme de Pompadour étant morte le 15 avril, la scène avec Julie se place naturellement dans les jours qui suivent.

(2) Mardi, 8 mai 1764.

voir; ce terme me paraît bien long, et je serais très heureuse si vous vouliez l'abréger. Je n'ai rien plus à cœur que de mériter vos bontés; daignez me les accorder, et m'en donner la preuve la plus chère, en m'accordant la permission de vous aller renouveler moi-même l'assurance d'un respect et d'un attachement qui ne finiront qu'avec ma vie... » Ces lignes émues, affectueuses, et d'un ton presque repentant, auraient, en toute autre occasion, touché le cœur de Mme du Deffand; s'ils la trouvèrent implacable, c'est que, postérieurement à la découverte du « crime, » un fait s'était produit qui en avait singulièrement aggravé l'importance. Dans la colère du premier jour, la marquise, en effet, avait eu l'idée malheureuse de mettre à d'Alembert le marché à la main : qu'il opte sur-le-champ entre l'ancienne et la nouvelle amie, mais qu'il ne se flatte point de continuer à les cultiver l'une et l'autre ! Le choix était tout fait, et la décision fut vite prise; sans l'ombre d'une hésitation, d'Alembert prit congé de cette maison dont il avait été vingt ans l'oracle; et le salon de Saint-Joseph fut pour toujours en deuil de son plus fidèle visiteur. Ce coup, qu'elle aurait dû prévoir, frappa Mme du Deffand en plein cœur; elle ne s'en consola jamais; jamais elle ne le pardonna à celle qu'elle regardait comme l'auteur responsable. « Sans elle, j'aurais conservé d'Alembert ! » s'écriera-t-elle bien des années plus tard, dévoilant ainsi d'un seul mot l'origine réelle de la brouille et le motif de son opiniâtre rancune.

Quand, au lendemain d'une si douloureuse défection, lui parvint le message de Mlle de Lespinasse, on devine quel accueil reçut ce rameau d'olivier : « Je ne puis consentir à vous revoir sitôt, mademoiselle; la conversation que j'ai eue avec vous, et qui a déterminé notre séparation, m'est dans le moment encore trop présente. Je ne saurais croire que ce soient des sentimens d'amitié qui vous fassent désirer de me voir... Que feriez-vous de moi aujourd'hui? De quelle utilité pourrais-je vous être? Ma présence ne vous serait point agréable; elle ne servirait qu'à vous rappeler les premiers temps de notre connaissance, les années qui l'ont suivie; et tout cela n'est bon qu'à oublier. Cependant si, par la suite, vous veniez à vous en souvenir avec plaisir, et que ce souvenir produisît en vous quelque remords, quelque regret, je ne me pique point d'une fermeté austère et sauvage, je ne suis point insensible, je démêle

assez bien la vérité. Un retour sincère pourrait me toucher et réveiller en moi le goût et la tendresse que j'ai eus pour vous; mais en attendant, mademoiselle, restons comme nous sommes, et contentez-vous des souhaits que je fais pour votre bonheur (1). »

VII

Cette sèche réponse, ce hautain refus, devaient fermer la porte à tout essai de rapprochement. Piquée au vif dans son orgueil, Julie s'abstint de toute nouvelle démarche; un mur de glace s'érigea entre les deux femmes, plus étrangères désormais l'une à l'autre que si jamais elles ne se fussent connues. Mais silence et indifférence ne sont point synonymes; dans ces âmes également ardentes, la tendresse envolée laissa place à la haine, une de ces haines profondes qui, pour s'exprimer rarement en paroles, n'en sont que plus tenaces et plus enracinées. Il faut reconnaître toutefois que, si des deux côtés le ressentiment fut le même, les mauvais procédés appartinrent tous à Mme du Deffand. Sa prétention première fut d'interdire à ses amis, même à ses simples connaissances, tout commerce avec celle qui l'avait, à son dire, odieusement trompée et « trahie (2), » et de créer le vide autour de son ennemie. Mais l'exemple de d'Alembert et la crainte qu'il ne fût suivi la détournèrent d'insister davantage. Elle battit en retraite, et elle fit prudemment. Des habitués de Saint-Joseph, il n'est pas un seul, en effet, qui, plus ou moins hautement, ne prît parti pour la plus jeune, pour la plus faible, pour la plus pauvre et la plus isolée. Hénault, d'Ussé, Turgot, Chastellux, la comtesse de Boufflers, la duchesse de Châtillon, la maréchale de Luxembourg, d'autres encore aux noms moins éclatans, coururent, dès le lendemain, porter à Mlle de Lespinasse l'assurance de leur intérêt et de leur attachement fidèle. La marquise trouva des censeurs jusque dans sa propre famille : à l'exception du chanoine de la Sainte-Chapelle, trop amoureux de son repos pour se mêler de « cette tracasserie, » et de Mme d'Aulan, « qui n'avait d'autre chose en vue que la succession

(1) Mercredi 9 mai.
(2) Lettre de Walpole du 28 septembre 1774.

de sa sœur (1), » la plupart des Vichy, — Gaspard, sa femme, tous ses enfans, — se déclarèrent en faveur de Julie. Même, avec l'ardeur de son âge, Abel se prononça avec une vivacité telle que Mme du Deffand en fit de grandes plaintes à son père (2) et lui garda toujours rancune; lorsque, longtemps après, il vint en séjour à Paris : « Votre fils, écrit-elle à Gaspard de Vichy (3), n'aura pas été content de moi. J'ai appris qu'il avait des liaisons qui ne conviennent point à celles que j'étais disposée à avoir avec lui; mais chacun doit se conduire selon son goût ou son intérêt... »

Devant ce *tolle* général et la menace de tant de défections, force fut à Mme du Deffand de se taire, de fermer les yeux; mais sa déception fut cruelle et la blessure saigna longtemps. Elle continua de recevoir ceux que, dans son for intérieur, elle regardait comme des transfuges; mais elle leur retira toute confiance et toute affection, comme il appert de maint passage de sa correspondance. Dix ans plus tard, Walpole, — son nouveau favori, celui qui dans son cœur a pris la place de d'Alembert, — écrivant à Conway, croit encore devoir le prier, dans les termes les plus pressans, qu'il ait à s'abstenir de toute liaison avec Julie : « Cela désobligerait mon amie plus que tout au monde; mais elle ne vous en dirait jamais un mot. J'en serais aussi fort blessé, je l'avoue... Je m'étends sur ce sujet, parce qu'elle a des ennemis assez acharnés pour s'efforcer de conduire tous les Anglais chez Mlle de Lespinasse. » Cette animosité s'étend au delà de la tombe; en décembre 1776, six mois après la mort de celle qu'elle a nommée « la muse de l'*Encyclopédie*, » ayant reçu de Mme de Boufflers une lettre « très bien écrite, très touchante » et tout imprégnée de tendresse : « Je m'en laissais attendrir, déclarera Mme du Deffand, mais je me suis rappelé sa conduite avec feu la demoiselle, et mon cœur s'est fermé! »

(1) Journal de la comtesse de Vichy, belle-sœur de la marquise du Deffand (Archives de Roanne).

(2) L'année suivante, dans une lettre à Abel de Vichy, Mlle de Lespinasse fait allusion à de nouvelles récriminations de la marquise sur le même sujet : « Il me semble que les plaintes de Mme du Deffand à M. son frère... ont été tout aussi ridicules que celles qui ont suivi l'aveu de votre *crime;* oui, votre crime, car c'en est un de ne pas avoir la bassesse de servir la haine d'une personne qui semble n'exister que par ce sentiment... Heureusement son grand crédit ne s'étend pas jusqu'à pouvoir nuire à personne; elle souffre sans doute de cette impuissance, mais c'est là de ces maux dont on n'oserait se plaindre!... » (Lettre du 18 mars. Archives de Roanne.)

(3) Lettre reproduite dans le journal de la comtesse de Vichy, *passim*.

L'excuse de cette haine exaspérée est dans la douleur qu'elle éprouve, douleur d'autant plus vive que, par orgueil, elle cherche à la dissimuler, mais qui perce pourtant à travers toutes ses réticences. En sa vie misérable, il s'est écroulé quelque chose que rien ne pourra remplacer. Tel est son accablement que, dans les premiers temps, elle doit poser sa plume, d'ordinaire si alerte. S'excusant auprès de Voltaire de son retard à lui répondre, elle invoque « les peines, les embarras domestiques qui, dit-elle, ont troublé mon faible génie. Je voulais attendre d'être un peu plus calme pour pouvoir causer avec vous (1). » Quelques lignes plus bas : « Vous voulez que je vous fasse part de mes réflexions? Ah! monsieur, que me demandez-vous! Elles se bornent à une seule; elle est bien triste : c'est qu'il n'y a, à le bien prendre, qu'un seul malheur dans la vie, qui est d'être né... Vous voyez combien j'ai l'âme triste, et que je prends bien mal mon temps pour vous écrire; mais, monsieur, consolez-moi, écartez les vapeurs noires qui m'environnent... » Elle se remet pourtant en apparence, reprend soupers et réceptions, le train de l'existence mondaine, mais sans goût, sans entrain, sans illusion aussi sur ceux qu'elle associe désormais à son sort. « Rien ne m'attache dans ce pays-ci, et la société où je me trouve engagée me ferait dire ce que M. de La Rochefoucauld dit de la Cour : *Elle ne rend pas heureux, mais elle empêche qu'on le soit ailleurs* (2). » Même note encore quatre ans après : « J'eus hier douze personnes (3), et j'admirais la différence des genres et des nuances de la sottise. Nous étions tous parfaitement sots, mais chacun à sa manière; tous semblables, à la vérité, par le peu d'intelligence, tous fort ennuyeux. Tous me quittèrent à onze heures, et tous me laissèrent sans regret. » Et quand enfin, au déclin de sa vie, elle en établit le bilan : « Le nombre de mes connaissances est assez étendu, dira-t-elle, mais je n'ai pas un ami, excepté Pont de Veyle, qui, les trois quarts du temps, m'impatiente à mourir. »

Notons ici l'erreur où tombe Horace Walpole, quand il reproche à Mme du Deffand de ressembler à cet Anglais qui, lorsqu'il perdait un ami, se rendait au café Saint-James pour en choisir sur l'heure un autre. Dans la réalité, du jour de sa rup-

(1) Lettre du 2 mai 1764.
(2) 29 mai 1764.
(3) 3 décembre 1767.

ture avec d'Alembert et Julie, — en exceptant ce même Walpole, presque toujours absent, et dont l'égoïste dureté la rebute souvent sans pitié, — elle n'a plus dans son entourage que des indifférens, des gens que sa réputation attire et que ses reparties amusent, sans qu'ils se soucient d'elle plus qu'elle n'a souci d'eux, quelquefois même de simples parasites, « qui mangent ses soupers, clignent de l'œil l'un à l'autre, » et abusent de sa cécité pour la tourner en dérision (1). La seule personne à laquelle elle se fie est la compagne salariée qui remplace Julie auprès d'elle, Mlle Sanadon (2), — *la Sanadona*, comme elle l'appelle, — vieille fille dévouée et complaisante, mais médiocre d'esprit, bavarde et ennuyeuse : « Elle veut me revenir trouver, écrira la marquise, jugeant qu'elle m'est fort nécessaire. Elle ne se trompe pas; elle est pour moi ce qu'est un bâton pour gens de ma confrérie. »

Un vrai désert, au fond, que ce salon de Saint-Joseph, tout peuplé d'allans et venans, et tout bourdonnant de causeries. Ainsi en juge la maîtresse du logis, le jour où elle dépeint sa situation à Voltaire en ces lignes désespérées : « Vous ne pouvez savoir par vous-même quel est l'état de ceux qui ont eu des amis, et qui les ont perdus sans pouvoir les remplacer. Joignez à cela de la délicatesse dans le goût, un peu de discernement, beaucoup d'amour pour la vérité. Crevez les yeux à ces gens-là, et mettez-les au milieu de Paris, de Pékin, enfin où vous voudrez; et je vous soutiendrai qu'il serait heureux pour eux de n'être pas nés ! »

De cette misère de sa vieillesse, c'est à Julie de Lespinasse que s'en prendra toujours la marquise du Deffand, lui attribuant tous les mécomptes, tous les chagrins, tous les abandons dont elle souffre (3). Aussi la seule idée qu'elle pourrait jamais la revoir suffit à la mettre en fureur ; à Walpole qui, un jour, sur une phrase mal interprétée, la questionne sur ce point : « Je ne saurais comprendre, répond-elle avec véhémence, comment vous n'avez pas vu que c'était une plaisanterie; je ne voudrais pas lui devoir de me sauver de l'échafaud ! Je suis pressée de vous ôter

(1) « Jusqu'à ce vieux radoteur de président (Hénault), qui la traite aujourd'hui comme un chien, » écrit Walpole.

(2) Elle était la nièce du Père Sanadon, jésuite, précepteur du prince de Conti, connu pour sa traduction d'Horace et pour ses poésies latines.

(3) A l'avènement de Turgot au ministère : « Je le voyais tous les jours, écrit-elle, il y a quatorze ou quinze ans. La Lespinasse m'a brouillée avec lui, ainsi qu'avec tous les autres encyclopédistes. »

de la tête une opinion aussi avilissante. » Lorsqu'elle apprend la fin précoce de celle qu'elle a regardée quelque temps comme sa fille adoptive : « Mlle de Lespinasse, écrit-elle, est morte cette nuit, à deux heures après minuit. Ç'aurait été pour moi autrefois un événement ; aujourd'hui, ce n'est rien du tout. » Telle est son oraison funèbre, à laquelle, causant le lendemain avec une femme de ses amies, elle ajoute cette raillerie cruelle : « Si elle est en Paradis, la Sainte Vierge n'a qu'à y prendre garde, car elle lui enlèvera l'affection du Père éternel ! »

Détournons-nous de ce triste spectacle, et laissons Mme du Deffand achever lentement ses jours dans la haine et le désespoir, pour suivre dans sa destinée nouvelle sa protégée d'hier, aujourd'hui son ennemie et demain sa rivale. Déclin de l'une, essor de l'autre, tel fut le double résultat de leur séparation. Libre de toute entrave, sortant de la pénombre pour vivre en pleine lumière, Julie de Lespinasse pourra dorénavant donner toute sa mesure. Sa personnalité, tenue jusqu'à présent dans un effacement volontaire, va s'affirmer, se dégager pleinement; et ce sera merveille de voir la petite provinciale devenir, du jour au lendemain, l'une des reines de Paris, sans aide, sans nom et sans argent, par le magique pouvoir de son irrésistible séduction. La période immédiate qui va succéder aux dix années de Saint-Joseph sera, pour l'héroïne de cette étude, la plus heureuse peut-être, la plus triomphante à coup sûr, et la plus brillante de sa vie.

SÉGUR.

POÉSIES

I

De loin l'arbre isolé sur le coteau ne voile
Aux yeux du voyageur à peine qu'une étoile.
C'est à la nuit tombante, on se hâte ; en marchant
Tu vois l'arbre grandir sur le pâle couchant :
La route, ruban gris qui te précède, y mène.
Déjà tu reconnais le feuillage d'un chêne;
Et soudain te voilà sous le fantôme noir.
A présent tu peux prendre un instant pour t'asseoir :
Les lampes du village où tu vas sont voisines.
Donc, à demi couché dans le creux des racines,
Abandonne ton âme au plaisir de rêver,
Écoute sous le vent qui vient de se lever
Les branches faire un bruit de mer par la tempête;
Mais ne cherche plus rien au-dessus de ta tête,
Car, usurpant pour toi sur l'ordre universel,
L'ombre immense du chêne occupe tout le ciel.

Tel, lorsque arrivant presque au milieu de mon âge,
Un premier crépuscule assombrit mon voyage.
J'ai vu sur les sommets marqués par le destin
L'amour se dessiner à l'occident lointain.
Il ne tenait d'abord qu'un point de l'étendue.
La route que je fis jusqu'à lui fut ardue :
Il m'apparut alors grand comme une forêt.
Joyeux de ce profond refuge qu'il m'offrait,

Je me suis assoupi dans son ombre sacrée;
Et, là, cœur à l'écart des pas de la durée,
J'ai vécu, je vivrai dans un lâche repos,
Oubliant que cet arbre et ses puissans rameaux,
Où parfois quelque atroce orage éclate et gronde,
Insensé, pour moi seul semblent couvrir le monde.

II

Saison fidèle aux cœurs qu'importune la joie,
Te voilà, cher automne, encore de retour.
La feuille quitte l'arbre, éclatante, et tournoie
Dans les forêts à jour.

Les aboiemens des chiens de chasse au loin déchirent
L'air inerte où l'on sent l'odeur des champs mouillés.
Gonflés d'humidité, les prés mornes soupirent
En cédant sous les pieds.

Les oiseaux voyageurs, par bandes, dans les nues,
Émigrent vers le Sud et les soleils plus chauds.
Les laboureurs, penchés sur les lentes charrues,
Couronnent les coteaux.

Le soir, à l'horizon, souvent le ciel est rose.
Des troupes de corbeaux traversent le couchant.
Dans le creux des sillons de la plaine repose,
Pensive, une eau d'argent.

III

Die Nacht.
HÖLDERLIN.

Le silence et l'ombre envahissent
La ville au pied des coteaux bleus.
Les réverbères y jaillissent,
Rue à rue, en chemins de feux.

Tout homme à son foyer rapporte
Son gain de bonheur ou d'ennui,
Et, s'asseyant devant sa porte,
Laisse la paix descendre en lui.

On écoute l'eau des fontaines
Couper de sanglots incertains,
Le bruit des guitares lointaines
Qui bourdonnent dans les jardins.

Un souffle de vent frais circule
A travers le feuillage noir,
Et dans le ciel du crépuscule
L'angelus répand de l'espoir.

La ville se recueille et rêve.
Mais voilà que, derrière un mur,
La voix d'un violon s'élève,
Apre et poignante vers l'azur.

Elle est en vérité si triste
Et frémit de tant de douleur
Qu'à chaque coup d'archet, l'artiste
Semble se l'arracher du cœur.

Est-ce quelque homme solitaire,
Ivre à jamais de son souci,
Qui, lassé de tout sur la terre,
Est venu pour vieillir ici?

Il pleure en appuyant sa joue
A l'instrument passionné :
Sans doute ainsi pendant qu'il joue
Il songe à ceux dont il est né;

Il songe à sa première amie,
A ses anciens compagnons morts,
A l'isolement de sa vie,
Aux jours perdus, aux vains efforts.

Et, longtemps, la gorge serrée,
J'agonise en me retrouvant
Dans la plainte désespérée
Que son violon jette au vent.

IV

Si tu veux voir un vase aux belles formes naître,
Suis-moi dans l'atelier jusqu'à cette fenêtre
Où l'ébaucheur travaille assis devant le jour.
Il jette un pain de terre onctueux sur son tour,
Le mouille, et, résistant à l'effort du mobile,
Élève entre ses mains la frissonnante argile.
D'un pouce impérieux il l'attaque en plein cœur,
La creuse et la façonne au gré de sa vigueur.
Regarde, sous l'active étreinte qui la guide,
Le vase épanouir sa grâce encor liquide.
Tandis qu'il l'arrondit de la paume au dehors,
Ses doigts joints et courbés en polissent les bords.
L'argile cependant, sans relâche arrosée,
Comme un miroir voilé reflète la croisée.
Souple et svelte, le col jaillit des flancs égaux.
Il chemine en faisant onduler ses anneaux.
Menée au plus haut point déjà, sa tige molle
Expire, et le potier la renverse en corolle.
Le tour s'arrête. Alors, et prenant un répit,
L'humble maître content de son œuvre sourit.

V

Ton image en tous lieux peuple ma solitude.
Quand c'est l'hiver, la ville, et les labeurs d'esprit,
Elle s'accoude au bout de ma table d'étude,
Muette, et me sourit.

A la campagne, au temps des foins et des cerises,
Amis du soir qui meurt et des vastes couchans,
Elle et moi nous rentrons ensemble aux heures grises
Par les chemins des champs.

Elle écoute avec moi sous les pins maritimes
La vague qui s'écroule en traînant des graviers.
Parfois, sur la montagne, ivre du vent des cimes,
Elle dort à mes pieds.

Elle retient sa part des tourmens et des joies
Dont mon âme inégale est pleine chaque jour;
Où que j'aille, elle porte au-devant de mes voies
La lampe de l'amour.

Enfin, comme elle est femme et sait que le poète
Ne voudrait pas sans elle oublier de souffrir,
Lorsqu'elle me voit triste, elle étend sur ma tête
Ses mains pour me guérir.

VI

Voici l'heure où le jour naissant chasse la nuit.
Le ciel est vert. L'éclat des étoiles languit.
Seul sur la grève, auprès de la vague indulgente,
Je vois, vive pâleur dont l'Océan s'argente,
L'aube qui fait jaunir les lumières du port
Et blanchit les maisons de la ville qui dort.
Un vent frais où le cœur se dilate circule
A travers le timide et triste crépuscule.
Bientôt l'horizon prend une couleur de feu,
Le littoral se vêt d'un brouillard rose et bleu,
Et le soleil caché peint de pourpre un nuage.
Dans l'une des villas qui bordent le rivage,
Naïves sous leurs toits de tuiles violets,
Une femme aux bras nus qui pousse ses volets
Et tient un châle noir croisé sur sa poitrine
Regarde à l'Orient briller Vénus marine.

VII

Quand mon esprit s'apprête à faire un dur voyage
Que ta présence aimée entraverait bientôt,
Tu me dis, en touchant mon front d'un baiser sage :
Adieu, pars seul, puisqu'il le faut.

Je pars donc. Le pays où je m'ouvre une route,
Je l'ai souvent déjà mais en vain visité,
Brûlant d'y découvrir dans les brouillards du Doute
Le temple de la Vérité.

C'est un âpre pays plein de périls sublimes.
Parfois, dans des sentiers qui traversent le mien,
J'y vois d'autres esprits de sommets en abîmes
Rechercher l'immuable Bien.

On ne sait pas qu'on est dans un grand labyrinthe
Où, lorsqu'il se croit loin parce qu'il se sent las,
Soudain le voyageur trébuche dans l'empreinte
Profonde de ses premiers pas.

Mais que me font à moi mes forces épuisées !
Je me repose alors dans l'amour que j'ai fui,
Car les chemins divers que suivent mes pensées
Me ramènent toujours à lui.

VIII

La lune ronde s'élève
A la cime d'un bouleau;
Elle enveloppe de rêve
Le village au bord de l'eau.

Dans sa vapeur bleue et blanche
Parfois sonne un seau brillant
Qu'une forme vague penche
Sur le puits au treuil criant.

Un soc étincelant brise
L'ombre sous les marronniers.
Je respire dans la brise
L'odeur de foin des greniers.

Les bœufs qui rentrent de boire,
Enfin libres de leurs jougs,
Remplissent l'étable noire
De longs mugissemens doux.

Un volet qu'on ferme chante
Comme un grillon dans la nuit
A présent l'eau seule argente
Le silence de son bruit.

Je vois une jeune fille
Apparaître sur un seuil :
Elle enfile son aiguille
Entre la lune et son œil.

IX

Dès le premier moment, ce jour-là, tu compris,
A voir fuir sous tes yeux mes regards assombris,
Que mon cœur contre toi se forgeait des chimères.
Un faux rire courut sur mes lèvres amères
Quand tu me demandas avec humilité
Pour quel motif j'avais ainsi l'air irrité.
Nous nous mîmes alors en chemin, à distance,
Moi muet, toi portant le poids de mon silence.
Les prés franchis, on fut bientôt dans la forêt.
Le lieu ? Tu t'en souviens encore. Il m'apparaît
Gravé dans ses détails au vif de ma mémoire.
La lumière du ciel joyeux me semblait noire.
Je te suivais, les poings contractés, jouissant
De m'entrer dans la chair les ongles jusqu'au sang ;
Et, tout entier en proie à l'âpre frénésie
Où s'égare l'amour fouetté de jalousie :
Toi qui m'avais juré les plus sacrés sermens,
Tu mens, criais-je en moi, malheureuse, tu mens!
Ce n'est rien de goûter ma tendresse assidue;
Tu te plais aux désirs que ta beauté remue
De même qu'au travers du sentier où tu vas
Tes jupes font voler les feuilles sur tes pas.
Je suis las d'amuser une femme cruelle.
Mais quoi donc?... La tromper? J'en souffrirais plus qu'elle.
Mourir? Je ne sais qui l'aurait après ma mort.
Et je te regardais et je frappais plus fort.
Tu tressaillais, courbant le dos, baissant la tête,
Comme atteinte à tout coup par l'insulte secrète.
Soudain tu t'arrêtas, et, tournée à demi :
Ah! me dis-tu, marchez devant moi, mon ami,
Car je sens que ma vue enivre votre haine. —
Mais les pleurs qui tremblaient dans ta voix incertaine,

Mais ton triste, ton doux, ton suppliant maintien
Et l'élan contenu de ton corps vers le mien,
Mais tes yeux, à présent levés sur mon visage
Et, par-dessus les mots, me parlant leur langage,
Tout dans ton être enfin protestait de ta foi,
Et de quel grand amour, ton âme, malgré moi,
Entourait, sans égard à son propre supplice,
Mon cœur passionné jusque dans l'injustice.

X

Suis jusqu'à la fontaine où finit son chemin
Cette fille à la belle hanche,
Qui porte et sur l'épaule assure avec sa main
Un grand vase d'argile blanche.

Vois, ce rocher moussu d'où sort un filet d'eau
Et qu'entoure un champ de fougère :
Elle s'arrête ; elle a déposé le fardeau
De sa jarre encore légère.

D'un oblique genou la soutenant alors,
Elle en présente l'ouverture
A l'eau qui, sans se rompre en poudre sur les bords,
Y tombe, courbe, bleue et pure ;

Et, tandis qu'au soleil du soir brillent les flancs
De l'urne où se penche la femme,
L'eau qui bouillonne et monte avec bruit au dedans
Gravit les degrés de la gamme.

CHARLES GUÉRIN.

REVUE MUSICALE

Théatre de l'Opéra-Comique : *L'Enfant-Roi*, comédie lyrique en cinq actes; paroles d'Émile Zola, musique de M. Alfred Bruneau. — Concerts de la *Société Philharmonique de Paris :* Les quatuors de Beethoven et M. Joseph Joachim.

Des personnes peu familières avec le génie ou l'idéal d'Émile Zola ont seules pu croire, sur la foi du titre annoncé, que « l'Enfant-Roi » serait le petit Jésus ou le petit Louis XVII. Le dernier et posthume rejeton de l'auteur des *Rougon-Macquart*, c'est l'enfant en général et pour ainsi dire en soi; l'Enfant, roi de la famille et de la maison.

Il manque seul, cet enfant, au bonheur conjugal de François et de Madeleine Delagrange (successeurs des Labaume), un ménage de braves gens qui s'aiment passionnément — et vainement — depuis une quinzaine d'années. Soudain fondent sur eux les pires infortunes. Un billet anonyme dénonce à François la trahison de sa chère Madeleine. Il la suit et la surprend en effet; mais ce n'est point un amant qu'elle avait : c'est un fils, né jadis, avant son mariage, de moins honnêtes et plus fécondes amours.

Alors, entre l'enfant et l'époux, l'époux désespéré somme l'épouse de choisir. L'enfant triomphe le premier et garde sa mère. Mais l'autre amour reprend bientôt l'avantage et ramène la femme au foyer. L'action est faite de ces vicissitudes et le dénouement consiste dans le pardon magnanime, enthousiaste même du mari, dans l'adoption, bien plus, dans l'apothéose de l'enfant, quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, pourvu qu'il vienne enfin. « Il n'y a pas d'enfant de hasard, s'écrie le généreux époux. L'enfant n'est pas l'accident, il est tout, le fruit, la vie elle-même. » Et l'on sait bien que le fait de sa bâtardise n'est pas

seulement ici l'élément ou la condition nécessaire du drame; il fortifie l'idée, ou le thème, ou la thèse. L'enfant, même naturel, peut-être surtout naturel, est vainqueur, il est roi, et l'illégitimité de sa naissance ajoute encore à l'éclat de sa victoire et de sa royauté.

Ce drame de famille se passe entre un pâtissier-boulanger et sa femme, dans la boutique, l'arrière-boutique et le sous-sol ou le fournil de la pâtisserie-boulangerie. On n'aperçoit pas très bien la relation nécessaire entre le sujet de la pièce et la condition des personnages. Le monde, ou le « milieu, » ne s'imposait peut-être pas. Mais à la réflexion, d'autres rapports se découvrent. Depuis Favart, qui faisait des échaudés, il y a quelque chose de commun entre la musique et les gâteaux. La relation n'a point échappé naguère à deux devanciers de Zola et de M. Alfred Bruneau. Sur ce même théâtre de l'Opéra-Comique, auquel Favart avait d'abord donné son nom, un librettiste et un musicien qu'on ose à peine citer encore, Scribe et Meyerbeer, ont fait chanter par un des héros, pâtissier aussi, de l'*Étoile du Nord :*

Achetez, achetez! qui veut des tartelettes?
Voyez comme elles sont friandes et bien faites!
Des macarons nouveaux
Et de jolis gâteaux!
Des nougats croustillans,
Des échaudés brûlans !
Voyez comme ils sont beaux,
Surtout comme ils sont chauds!

Voilà pour le côté professionnel. Et le caractère sentimental du personnage s'exprimait en ces termes :

Amoureux vulgaires,
Vos feux ordinaires
Ne s'allument guères
Que pour quelques jours.
Pâtissier modèle,
Ma flamme éternelle
Et se renouvelle
Et dure toujours.

C'est un peu la paraphrase du vers de Pyrrhus :

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

Surtout c'est comme un avant-goût, oh! très léger, d'un mélange qu'on retrouve — terriblement épaissi — dans l'*Enfant-Roi*, de la

passion avec la pâtisserie, et du symbolisme le plus saugrenu avec un soi-disant réalisme, dont la platitude n'a d'égale que la fausseté.

Sous prétexte de vérité, c'est en effet le comble de la convention et de l'artifice, que de prétendre imposer une expression musicale à des choses et à des paroles dont la nature est incompatible avec la nature de la musique elle-même. La grande erreur de M. Bruneau consiste à croire qu'il n'existe ni de ces paroles, ni de ces choses-là. Et alors qu'est-ce qu'il nous chante ! Ou plutôt que ne nous chante-t-il pas ! « Les brioches, monsieur, elles sont finies. Voici des madeleines... Ce saint-honoré, deux francs... Madame, vous désirez?... Tiens, Charles, ce baba, et toi, Thérèse, cet éclair. »

Avec le même soin que les détails de la vente, la musique note ceux de la comptabilité. L'inventaire, la caisse et le livre de commandes sont matière à récitatif « obligé, » et les époux Delagrange ne nous entretiennent guère sur un mode moins lyrique de leur comptoir que de leur alcôve, de leurs affaires de commerce que de leurs affaires de cœur. Au fond, c'est le principe de l'opérette. Une formule célèbre : « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante, » l'avait défini d'avance. Offenbach en a tiré des effets mémorables, soit qu'il ait mis sur les lèvres d'Hélène, fille de Jupiter, cette invitation à Pâris : *Nous dînons à sept heures; nous nous mettons à table vers sept heures;* soit qu'en un chœur — charmant — de la *Vie parisienne*, il ait exprimé la crainte de ne pas trouver de voiture en sortant de la gare Saint-Lazare. L'idée a du bon; elle est en quelque sorte la base même du genre bouffe et de la caricature ou de la parodie musicale. Le tort de M. Bruneau, quand il la prend ou la reprend pour son compte, c'est de la prendre au sérieux.

Le réalisme de l'*Enfant-Roi* se montre encore sous d'autres aspects. Auprès, ou plutôt au-dessous de François et de Madeleine, pour servir d'antithèse et de repoussoir à leur ménage sympathique, le mitron et la vendeuse, Auguste et Pauline, forment un couple odieux. Ils échangent des propos de boulevard extérieur et par eux, dans ce complet ouvrage, on voit s'ajouter à la banalité générale un soupçon de bassesse et presque d'ignominie.

Le symbolisme enfin ne pouvait manquer en cette affaire, et le voici. Peut-être avez-vous oublié *Messidor*, des mêmes auteurs. Eh bien ! l'*Enfant-Roi* n'est que la suite et comme l'épanouissement de *Messidor*. L'un était l'opéra du blé; l'autre l'est du pain. Car la pâtisserie dans l'*Enfant-Roi* ne représente que l'agrément extérieur du sujet; la boulangerie en fait le fond et la force. « L'étrange monde, »

écrivait un jour M. Jules Lemaître du monde créé par Émile Zola, « où les concierges parlent comme des poètes et tous les autres comme des concierges. » Il ne savait pas encore comment y parlent les boulangers. Celui de l'*Enfant-Roi* s'exprime non seulement en poète, mais en penseur, en prophète parfois. Paris fait le constant objet de sa méditation, quand ce n'est pas de son extase ou de son délire. Sur le point de fermer sa boutique, après la sortie des théâtres, lorsque ses derniers cliens se sont retirés, M. Delagrange évoque la vision de « Paris qui se couche, las de sa journée de travail, fiévreux de sa soirée de plaisir et d'amour... Les fenêtres bientôt vont s'éteindre une à une, lorsque Paris aura soupé et soufflera toutes les bougies de toutes ses alcôves. » Encore plus que le Paris qui dort et le Paris qui aime, le Paris qui mange a naturellement le don de jeter ce boulanger en des vaticinations lyriques, en d'apocalytiques transports. « Du pain, du pain, » s'écrie-t-il, excitant ses mitrons au travail, « il faut toujours du pain au géant dévorateur. Et il n'y a jamais trop de blé, trop de farine ; c'est par panerées, par charretées qu'on jette le pain à l'insatiable faim de Paris... Va, pauvre homme... que le deuil frappe... Il te faudra commander, surveiller, travailler la nuit pour la faim du monstre... Il faut du pain, du pain, du pain pour Paris qui dévore et enfante. »

Observez l'alliance de ces deux mots, de ces deux idées, et comme le rapport entre l'alimentation et la natalité parisiennes rattache heureusement l'un à l'autre les deux principaux « motifs » de l'œuvre : le héros à son « milieu, » l'enfant à la boulangerie. Avouez aussi qu'un boulanger qui dit des choses pareilles, et surtout qui les chante, dépasse et déborde étrangement son personnage. Il est beaucoup moins qu'il ne représente et ne signifie. Tout l'esprit, toute l'âme de la panification a passé dans sa voix. Ainsi le réalisme peut bien occuper en quelque sorte les parties moyennes de cette « comédie lyrique ; » le symbolisme en éclaire, en échauffe les profondeurs. L'acte du fournil est à cet égard le plus caractéristique de tous. Le four, voilà le véritable symbole de l'*Enfant-Roi*.

Mais la musique ? demanderez-vous enfin. Mon Dieu, la musique, il n'y en a qu'un mot à dire : elle est mauvaise. Elle ne l'est peut-être pas comme le fut trop souvent jusqu'ici la musique de M. Bruneau : par la violence et la laideur agressive ; elle le serait plutôt par l'insignifiance et la pauvreté. Ce qui manque le plus à l'*Enfant-Roi*, ce n'est pas la poésie — et pourtant ! — c'est encore la musique. D'un sujet réaliste également et qui choquait à plus d'une reprise par la trivialité

des personnages et des propos qu'ils tenaient, le musicien de *Louise* avait su dégager une beauté, je dirais même un idéal nouveau. Le soir dans un logis d'ouvriers, au pied de Montmartre un matin d'avril, dans un atelier de couturières, l'âme de Paris et du Paris moderne, de notre Paris familier et quotidien; l'âme de ses enfans les plus humbles et même les plus misérables: ouvrières, marchands d'habits ou des quatre saisons; l'âme de ses rues et de ses faubourgs, de ses paysages, de son ciel et de son printemps, cette âme puissante et fine, mère et sœur de la nôtre, pour la première fois avait passé dans les sons.

Mais c'était le musicien de *Louise*. De l'auteur de l'*Enfant-Roi*, l'on finit vraiment par se demander s'il est musicien. Telle scène du livret même qu'il a choisi, pouvait malgré tout servir à la musique ou la servir, et justement la faire telle que M. Bruneau sans doute la comprend, l'imagine, la souhaite et l'aime, telle aussi qu'il paraît décidément impuissant à la réaliser. De la vie contemporaine et même populaire, il ne faut pas croire que tout se refuse à la musique ou lui répugne. Elle n'est point si renchérie, et ce n'est pas sa faute, mais celle du musicien qu'est M. Bruneau, ou plutôt qu'il n'est pas, si le second et le troisième tableau de l'*Enfant-Roi*, le jardin des Tuileries et le marché aux fleurs de la Madeleine, manquent à ce point de vérité et de poésie. Ils pouvaient être délicieux, pleins de mouvement et de couleur; joyeux, l'un de toute la joie de l'enfance, l'autre de toute celle de l'été. Ils pouvaient être ainsi, mais par la musique, et la musique leur a manqué. A quoi se réduit-elle, dans le décor verdoyant et fleuri? A l'aigre et maigre appel des marchandes : « Des roses, des œillets, voici des roses! » Et ces mots, ou ces cris, ne se développent et ne se transforment pas; ni sur le théâtre parmi la foule, ni à l'orchestre dans la symphonie, ils n'éveillent le concert qui devrait naître d'eux et leur répondre; ils ne créent pas une atmosphère, ils n'embaument ni ne rayonnent; sèchement notés, peut-être avec une exactitude matérielle, ils ne s'élèvent pas à la musicalité véritable, ils n'entrent pas dans l'ordre de la vérité supérieure et de l'idéale beauté.

La scène des Tuileries est plus indigente encore. Tandis qu'au premier plan, dans une boutique de jouets, le drame conjugal et maternel se développe, au fond du théâtre petits garçons et petites filles dansent et chantent la ronde : « *Nous n'irons plus au bois.* » Et ce thème, sous les doigts agiles de M. Charpentier, n'eût pas manqué de devenir une chose, mille choses charmantes, une symphonie aux rythmes changeans, aux chatoyantes harmonies, le poème sonore des jeux et

des rires de l'enfance. M. Bruneau n'en a rien su tirer. Il a pris le motif, puis l'a repris et repris encore, pour le laisser enfin tel qu'il l'avait trouvé. Une ou deux fois seulement, il a tenté non pas de le développer, mais de le garnir un peu, et la garniture a paru misérable.

Que si, laissant les accessoires et les dehors, nous allons jusqu'au centre, au fond même de l'ouvrage, nous n'y trouverons guère plus de musique. Aussi peu que les choses, les êtres vivent ici par le son. Ils chantent sans art et sans âme, sans que jamais ou presque jamais une phrase originale, expressive, s'échappe de leurs lèvres. Le quatuor final qui les rassemble est un modèle de cacophonie. Les personnages avec cela ne parlent pas mieux qu'ils ne chantent, et leur récitatif, leur déclamation est sans justesse comme leur mélodie est sans beauté. Aussi bien, quel accent, quel rythme, quelle métrique un Gluck lui-même aurait-il pu donner à ce discours : « Ma chère femme, ma brave femme, c'est cela qui est bon de ne se rien cacher, de ne vivre que l'un pour l'autre au milieu des préoccupations du ménage ? » Si le mot de Buffon était vrai, si le style c'était l'homme, quel eût donc été l'homme de ce style-là !

Littéraire et musical, les deux styles de l'ouvrage se ressemblent. Et du style musical tous les élémens spécifiques se valent et se correspondent. Ils sont, — l'expression est peut-être ici permise, — de la même farine. On pourrait dire de l'orchestre et de l'harmonie, des accords et des timbres, ce que nous disions du récitatif et du chant et le résumer en une formule brève. C'est un métier, — bien que ce soit encore autre chose et peut-être davantage, — de faire un opéra comme de faire un livre, et l'*Enfant-Roi* permet d'affirmer une fois de plus que peu de musiciens savent ce métier-là moins bien que M. Alfred Bruneau.

La *Société Philharmonique de Paris* a clos une saison musicale qui fut toujours intéressante, par une semaine, qui parut brève, d'admirables et vraiment sublimes concerts.

J'aime les soirs sereins et beaux, j'aime les soirs.

Tels ont été ceux que le grand Joachim, touchant lui-même au soir de sa journée, est venu consacrer, avec ses compagnons, à l'exécution intégrale, — excepté la terrible fugue, — des quatuors de Beethoven. On nous promet ailleurs, d'ici peu de jours, les neuf symphonies, dirigées par M. Félix Weingartner. Il ne reste plus qu'une chose à souhaiter :

c'est d'entendre les trente-deux sonates pour piano jouées par M. Édouard Risler, et que de tels hommages, de tels monumens sonores élevés parmi nous à Beethoven, nous rendent sévères pour le monument de pierre ou de bronze qu'il est question aussi de lui consacrer.

Vous vous rappelez le mot de Shakspeare dans *Beaucoup de bruit pour rien* : « N'est-il pas étrange que des boyaux de mouton puissent transporter ainsi les âmes hors des corps. » Nous venons de voir encore une fois, sans le comprendre, le miracle s'accomplir. Shakspeare savait bien quels instrumens sont les plus capables de l'opérer. Ses paroles consacrent le mystérieux avantage que possèdent, sur les instrumens que l'homme emplit de son souffle, ceux qu'il touche de ses doigts. Cette hiérarchie ne date pas d'hier, et nul n'ignore que l'antiquité n'accorda jamais à l'*aulos* l'éminente dignité de la lyre.

On s'en étonne d'abord, si primitifs et si pauvres nous paraissent avoir été, au point de vue de l'intensité des sons et surtout de leur suite ou de leur liaison, des instrumens dont le « plectre » ne savait que pincer les cordes, sans les presser ni les tenir. Tout le jeu, tout l'effet de la lyre, aussi bien que de la cithare sa sœur, ne consistait que dans un éternel *pizzicato*. C'était peu de chose assurément. Pourtant c'était quelque chose, et que le Beethoven des symphonies et des quatuors nous apprend à ne pas mépriser. La faiblesse même du *pizzicato* donne à la dernière reprise du *scherzo* de la symphonie en *ut mineur* la dernière expression de l'angoisse, de l'épouvante et comme de l'horreur sacrée. Dans un sentiment différent, ou plutôt contraire, le dixième quatuor (*Op.* 74, en *mi bémol*, premier morceau) doit encore à des *pizzicati*, mais rayonnans, mais célestes, avec le surnom, sous lequel il est populaire, de quatuor « des harpes, » sa plus lyrique et, comme a dit un Allemand qui le comprenait bien, sa « psalmistique » beauté (1).

De nos jours même, en dépit des merveilles que les « bois » ou les « cuivres » ont tant de fois accomplies, les cordes conservent leur antique privilège. Elles demeurent la base et le fond de l'orchestre. Elles lui sont indispensables. Il ne leur est pas nécessaire. Les chefs-d'œuvre du quatuor sont les témoins immortels de ce qu'elles peuvent sans lui. Elles ont tout dit pendant cette semaine où elles furent seules à parler.

(1) Theodor Helm, *Beethoven's Streichquartette*, 1 vol. Leipzig, Verlag von E. W. Fritzsch. — Nous ne saurions assez recommander, l'ayant pris nous-même ici pour guide, ce commentaire musical, historique et psychologique des quatuors de Beethoven.

Par le nombre des parties ou des voix, sinon par la forme ou le type, commun aux trois genres, le quatuor se place entre la sonate et la symphonie. Il participe ainsi du principe ou de l'idéal individuel et de celui de la foule. On peut dire que l'un et l'autre sinon se corrigent, du moins se tempèrent et s'accordent en lui. Il « hait le profane vulgaire et l'écarte. » Il ne cherche pas le peuple ; il ne va pas à lui, qui ne le comprendrait pas. Il n'est pourtant pas égoïste ni jaloux, puisqu'il se partage. Mais il fait peu de parts de lui-même. Pour auditeurs, comme pour interprètes, il veut quelques amis seulement. Nous appelons d'un beau nom, « musique de chambre, » celle dont il est le type supérieur. Elle en pourrait recevoir de plus nobles et presque saints, bien qu'aussi familiers. On parle beaucoup en ce moment de la dernière œuvre de M. Richard Strauss, la symphonie *Domestique*. On la dit plus complexe et plus touffue encore que les précédentes. Si riche et si vaste qu'elle puisse être, il est douteux qu'elle enferme en soi, comme un quatuor des maîtres, toute la poésie, tout l'idéal de la maison et du foyer.

Cet idéal intime est un sublime idéal, et je ne sais d'égal à tant de sobriété que tant de grandeur et de puissance. Quel exemple, ou quel reproche, que cette forme d'autrefois pour celles d'aujourd'hui et, pour nos profusions, que cette épargne ! Ici la matière n'est rien, tout est esprit. Quatre portées embrassent le monde entier des sons et, tout entier aussi, le monde de la pensée ou du sentiment, que l'autre exprime. Rien n'est au-dessous, rien n'est en dehors de ces quatre petites lignes, et ce n'est pas dans la colossale dramaturgie d'un Wagner même, c'est dans les quatuors d'un Beethoven qu'il y a le plus de musique, le plus de vie et le plus de beauté.

Les dix-sept quatuors de Beethoven (y compris la fugue) se développent sur un espace de vingt-sept ans : de l'année 1800 (Beethoven avait trente ans) à l'année 1827, qui fut celle de sa mort. Un intervalle de quatorze ans (1810-1824) sépare le onzième du douzième, où commence la série de ceux qu'on a coutume d'appeler avec un peu d'effroi les derniers. Nous avons donc en ceux-ci, — et c'est leur intérêt spécial, — les témoins et les confidens les plus nombreux des trois suprêmes années du maître.

Aussi bien, si ce n'est mieux, que les sonates et les symphonies, les quatuors de Beethoven racontent sa gloire et sa misère, son génie et sa destinée. La forme générale avant tout, cette forme ou ce plan commun à la sonate, au quatuor, à la symphonie, s'y renouvelle et s'y métamorphose. Tandis que, par le nombre et la disposition des

morceaux, les premiers quatuors diffèrent à peine de ceux de Haydn et de Mozart, les derniers passent en hardiesse, en profondeur, en obscurité quelquefois, tout ce qui, dans le même genre, a suivi. Plus nombreux et renonçant à l'ordre accoutumé, les morceaux, lents ou vifs, se mêlent, se remplacent et se pénètrent les uns les autres, variant sans trêve leurs proportions de mouvement et de durée. L'*adagio* s'étend ou se creuse. Le menuet s'était fait *scherzo;* le *scherzo* lui-même se fait autre chose encore, quelque chose de plus grand et surtout de plus pathétique.

Sans parler ici de l'évolution harmonique, orchestrale aussi (car le quatuor de Beethoven est de plus en plus un orchestre), que devient, de quatuor en quatuor, la mélodie beethovenienne ! Ou plutôt que ne devient-elle pas ! Précise d'abord et comme concrète, parente elle aussi, fille ou sœur de celle de Haydn et de Mozart, on la voit par degrés essayer de rompre le cercle, ou mieux la carrure primitive devenue trop étroite pour la contenir; elle y réussit à la longue et par l'infini de la forme il semble alors qu'elle égale l'infini de la conception.

L'*adagio* du douzième quatuor (*Op.* 127), écrit en 1824, offre un magnifique exemple de ce qu'on pourrait appeler la dilatation de la pensée beethovenienne. Il est aisé de retrouver ici le premier thème (également un *adagio*) du grand air de Léonore. Il est permis également de ne l'y point reconnaître. Quelque vingt ans écoulés (*Fidelio* date de 1805) ont à la fois respecté la mélodie en son être intime et transformé, transfiguré les apparences ou les modes de son être. Elle s'allonge, s'étale sur un rythme non seulement amplifié, mais assoupli, qui la soulève et la balance, — un peu comme le *Benedictus* de la Messe en *ré,* — sur de grandes houles en même temps puissantes et douces.

L'idée de Beethoven, à travers la série des quatuors, a plus d'une manière de se développer et de s'enrichir. Tantôt c'est en étendue qu'elle s'accroît (par elle-même ou par de prodigieuses variations), et tantôt c'est en profondeur. Rappelez-vous l'*adagio* du quatuor *Op.* 59, n° 2, religieux et mystique, inspiré, dit-on, à Beethoven errant dans la campagne de Vienne, par l'obscure clarté d'une nuit d'étoiles; pensez à la « cavatine » du treizième quatuor, qui n'a d'italien que le nom. Souvenez-vous du remerciement austère, dans le mode lydien, offert à la Divinité par le maître guéri et reconnaissant. Songez enfin et surtout à cette morne introduction du quatorzième quatuor, dont Wagner a pu dire avec vérité que rien de plus douloureux ne

s'était jamais exprimé par les sons. Évoquez le souvenir de tant de pages intimes, intenses aussi, et vous reconnaîtrez que la mélodie de Beethoven, sublime quand elle s'épanche, ne l'est pas moins lorsqu'elle se rassemble et se concentre.

Un autre signe encore, et nouveau, paraît en elle. De plus en plus elle se multiplie et devient partout présente. Wagner a fait, dans *Opéra et Drame*, une remarque très juste, et dont la seconde partie s'applique surtout à la dernière manière de Beethoven. Tandis que Mozart, observe-t-il, travaille en quelque sorte sur des mélodies entières, qu'il partage et qu'il rompt, Beethoven au contraire prend des fragmens épars, les plus menus, les plus indifférens en apparence, et, sous nos yeux, il en construit ses plus grandioses architectures. Tout est bon, tout suffit à la mélodie de Beethoven pour être mélodie. Il ne lui faut parfois qu'une seule note, et la première venue, incessamment répétée suivant un rythme persistant (*scherzo* du quatuor *Op.* 59, n° 1). Que dis-je! même en se taisant elle chante encore, et dans les premières mesures du quatuor suivant (*Op.* 59, n° 2), comme ailleurs dans une des trente-trois variations pour piano sur un thème de Diabelli, je sais des mesures ou des demi-mesures muettes et pourtant mélodiques, en un mot (qui est de Hans de Bulow), des « silences parlans. »

Enfin, tandis que, dans les premiers quatuors, la mélodie ne demandait encore aux autres parties que de l'accompagner, elle veut, dans les derniers, qu'avec elle et comme elle tout chante. Tout chante alors, et l'un quelconque des derniers quatuors de Beethoven pourrait se définir une quadruple mélodie, une polyphonie, serrée et libre, non pas de notes, mais de chants. Mélodie infinie, le mot, que vous attendiez et qui s'impose, ne date que de Wagner; mais la chose, ou plutôt les choses qu'il signifie : l'accroissement dans tous les sens de la pensée musicale, l'entrée dans le concert mélodique et chantant de tous les élémens et de tous les facteurs, de la moindre parcelle et du dernier atome sonore, tout cela fut déjà le suprême effort de Beethoven et le dernier effet de son génie.

De son âme enfin, de son âme héroïque, la série des quatuors, aussi bien que celle des sonates, peut-être mieux que celle des symphonies, nous découvre le progrès et l'ascension constante. Les quatuors de Beethoven le conduisent et nous mènent avec lui par la nuit à la lumière, à la joie par la douleur, par le combat à la victoire. Son œuvre, ainsi que sa vie, n'a pas d'autre sens et d'autre but, elle ne suit pas d'autre chemin. Les tout premiers quatuors, sans être d'un

enfant, comme les premiers vers d'un de nos grands poètes, sont d'un adolescent, et d'un adolescent heureux. Les musiciens d'Autriche ont nommé le second (*Op.* 18, n° 2) le quatuor « des complimens, » d'un nom qui ne lui sied pas mal, en exprimant bien la grâce facile, les dehors aimables et presque mondains. L'*adagio* du quatuor en *fa*, le premier paru, mais par l'époque de la composition le troisième (*Op.* 18, n° 1) porte déjà le sceau d'un plus sérieux et plus sombre destin. Sur les pages du sixième quatuor où Beethoven écrivit ce mot : *la Malinconia,* voici que s'allongent les ombres. La tristesse approche, et même la souffrance. Mais pour les éloigner, il suffit encore à la jeunesse du maître de nouer autour d'une valse allemande la guirlande légère de ses danses et de ses chants.

Bientôt, contre des assauts plus rudes, Beethoven ira chercher des recours plus héroïques, de plus secrets et plus sacrés asiles. Tantôt il se réfugiera dans le mouvement et dans l'acte, dans la révolte, la lutte et la fureur, dans l'âpre ironie et dans je ne sais quel *humour* farouche; tantôt ce sera dans l'abîme intérieur, inviolable, de la pensée pure, de la méditation et de la prière. C'est ainsi que ses *adagios* et ses *allegros* seront les chefs-d'œuvre égaux et contraires de la passion et de la patience, de la joie et de la douleur, de l'angoisse ou du désespoir et de la paix ou de la foi. Mais la patience, l'allégresse, la paix, finiront par être les plus fortes. Beethoven est le demi-dieu dont Nietzsche a parlé, « qui parvient à vivre dans des conditions effroyables, et à en vivre vainqueur. » Au terme de chacune de ses œuvres, ou d'un cycle de ses œuvres, ou de son œuvre tout entière, le souvenir, je ne dis pas unique, mais le plus grand et le dernier qui nous reste, c'est le souvenir de sa victoire.

Beethoven enfin n'est pas seul dans ses quatuors, bien qu'il y soit tout entier. Personnelle et lyrique au plus haut degré, sa musique est autre chose encore; avant tout et plus que tout intérieure, il n'est pas rare qu'elle s'échappe au dehors et s'y répande. Musique de chambre, dit-on, et cela est bien dit; quelquefois aussi musique d'église, par la gravité, par la sainteté même; ailleurs, par la verve et la libre joie, musique de rue, pleine de sérénades et de chansons; musique populaire, témoin les thèmes russes introduits dans l'*Op.* 59, témoin surtout le finale éblouissant, *alla Zingara,* du treizième quatuor, ce morceau qui dut, sur la demande de l'éditeur, remplacer la fameuse fugue, déclarée impossible, et que Beethoven écrivit sur son lit de mort. La nature même a sa part dans les seize chefs-d'œuvre et des éclairs comparables à ceux de la symphonie *Pastorale* sillonnent le

tumultueux finale du quatuor en *ut* majeur (*Op.* 59, n° 3) que les Allemands encore ont surnommé le quatuor « des héros. »

Ainsi, de ce que nous sommes et de ce qui nous entoure, en notre âme et hors de notre âme, il n'est rien que le génie de Beethoven ne représente et n'évoque, ne saisisse et n'embrasse. Il y a dans ses quatuors de la musique pour tous les degrés et pour tous les instans, pour tous les états et pour tous les aspects de la vie.

L'exécution des quatuors de Beethoven par « le quatuor » Joachim a été ce qu'il peut y avoir, dans l'ordre de l'interprétation musicale, de plus simple et de plus pur, de plus élevé et de plus profond. Encore voudrait-on trouver ici un autre mot que celui d'interprétation. Il a le sens d'intermédiaire, et l'art de Joachim et des siens ne consiste, en s'effaçant, en s'oubliant eux-mêmes, qu'à supprimer toute entremise, à créer entre l'œuvre et nous la communication directe et le contact absolu. « Il faut qu'il croisse et que je diminue. » Le serviteur fidèle parle ainsi de son maître et, depuis plus d'un demi-siècle, les vrais, les grands maîtres ont trouvé dans Joseph Joachim un de leurs plus fidèles serviteurs. Quels disciples aussi : un Halir, un Wirth, un Haussmann, qu'avec lui nous venons d'entendre, il a formés à les servir comme lui! Admirable concert, où l'un commande sans rigueur, où les autres obéissent avec amour! Concert unanime, où vit en quatre personnes, où chante par quatre voix un esprit unique! « Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier. » Et puis on ne saurait dire de tels musiciens qu'ils font de la musique. Mais plutôt ils sont la musique et elle est eux, n'étant que l'exercice naturel de leur activité, le mode essentiel de leur être.

Admirable interprète, — puisqu'il faut nous contenter de ce mot, — Joseph Joachim est de plus un illustre témoin. Lorsqu'il naquit, il y avait quatre années seulement que Beethoven était mort. Les Mendelssohn et les Schumann, puis les Brahms, l'ont eu pour élève et pour ami. Contemporain d'un âge glorieux de la musique, il y survit glorieusement. Enfin rien n'est égal à la noblesse de son art, hormis la dignité de sa vie. Il est de ceux qui chantent avec leur âme, et dont l'âme est belle. Ceux-là se font rares aujourd'hui. « *Veglio onesto*, » disait Dante d'un grand Romain qu'il rencontra parmi les ombres. Pour honorer la vieillesse de Joseph Joachim, on ne saurait trouver de plus beau nom.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUE DRAMATIQUE

Théâtre de la Gaité : *Scarron*, comédie tragique en cinq actes en vers, par M. Catulle Mendès. — Renaissance : *Monsieur Piégois*, comédie en trois actes, par M. A. Capus. — Gymnase : *L'Age d'aimer*, comédie en quatre actes, par M. Pierre Wolff. — Odéon : *Les Ventres dorés*, comédie en quatre actes, par M. Émile Fabre. — Vaudeville : *La Retraite*, pièce en quatre actes de F. A. Beyerlein, traduite de l'allemand par MM. Rémon et Valentin.

Il faudrait beaucoup chercher, pour trouver un exemplaire d'humanité plus affligeant que celui dont Paul Scarron présenta jadis l'image lamentable. Depuis le temps où il fut atteint d'un mal que les médecins d'aujourd'hui expliquent peut-être, mais dont la médecine d'alors ne fut probablement pas tout à fait innocente, le pauvre diable ne cessa plus de souffrir. Les membres tordus par le rhumatisme, le corps replié et déjeté en forme de Z, vissé à sa chaise d'infirme, c'était un raccourci de la misère humaine. Toutefois, du naufrage de ses facultés physiques, l'infortuné avait sauvé son estomac, qui jusqu'au bout resta excellent : le plaisir de la mangeaille lui tint lieu de tous les autres et l'aida à prendre son mal en patience. Aussi bien il sut tirer parti de ses infirmités : il les étalait, il s'en servait comme d'une réclame ; il provoquait volontairement une curiosité qu'il s'entendait ensuite à monnayer en aumônes et profits divers. Il était gai d'une gaieté cynique, parodique et grossière ; cela, venant d'un homme qu'on savait ruiné dans son être physique, amusait par le contraste. Nos pères, qui n'étaient pas des plus délicats sur l'article de la plaisanterie, goûtaient fort ces contorsions, dont on ne savait au juste si elles étaient celles du rire ou de la douleur. Nous avons horreur aujourd'hui de cette souffrance qui bouffonne ; nous y voyons une sorte de profanation. Il est question quelque part dans *Notre-Dame de Paris* d'un « concours » de grimaces : Quasimodo,

rien qu'en se montrant, emporte le prix; c'est que Scarron n'était pas là pour le lui disputer. Au surplus il avait, deux siècles avant la *Préface de Cromwell*, réalisé en lui le mélange du triste et du risible : il ne pouvait manquer d'être cher aux romantiques. Théophile Gautier lui avait réservé une place d'honneur dans sa galerie des *Grotesques*. M. Catulle Mendès fait mieux : il le transforme en héros lyrique et nous le met sous les yeux, cinq actes durant.

Vous imaginez peut-être le plaisir que nous pouvons goûter à voir sans cesse et d'un bout à l'autre de la scène rouler le fauteuil où se recroqueville cet estropié. Encore un impotent, lorsqu'il est au repos et bien arrangé dans ses oreillers, peut-il faire illusion; nous oublions son infirmité. Mais quand il veut faire usage de ses membres invalides, c'est alors que le spectacle devient atroce. M. Mendès a eu soin de nous en régaler. Il nous rendra témoins, par exemple, de cette opération compliquée et douloureuse qui consiste à hisser Scarron chaque soir de sa chaise en son lit.

SCARRON.

Ce n'est pas très fatigant. Poussez
Ma chaise vers le lit. Lorsque je suis tout proche
Du chevet, on me hisse; à genoux, je m'accroche
Au rideau, je me penche, et je tombe couché.
(*Francine pousse la chaise, l'infirme aide du bâton, etc.*)

Ailleurs Scarron, assis auprès d'une fenêtre qui s'ouvre sur un amandier fleuri, veut cueillir une des branches. « Il s'efforce, il se penche le plus qu'il peut, il tend un bras, il s'essouffle, il peine affreusement. Enfin dans un ahan dernier, il tombe en avant, la poitrine au rebord du balcon, un bras au dehors, comme disloqué, l'air d'un guignol que rien ne soutient plus... » Telles sont les indications de scène. On les dirait détachées des souvenirs d'un interne. C'est de la dramaturgie de garde-malade. C'est du théâtre d'infirmier.

Après cela, et tout transis que nous sommes d'un froid qui nous pénètre dans les moelles, on devine que nous ne sommes pas très disposés à rire des facéties de Scarron. Elles sont au reste peu variées, n'étant empruntées qu'à deux thèmes, dont l'un est le cocuage, cher à nos vieux auteurs gaulois, et l'autre est encore et toujours la maladie, la misère physique. C'est ainsi qu'au dernier acte, Scarron fait de longues et cocasses recommandations à l'apprenti menuisier venu pour lui prendre mesure d'un cercueil. Gaieté indécente et gaieté macabre, on ne nous donne pas le choix : on nous les inflige toutes les deux.

Au moins jusqu'ici peut-on dire que nous sommes dans la tradition et que l'auteur a tiré de l'histoire de Scarron les effets qu'elle comportait. Mais c'est que je ne vous ai pas même laissé pressentir ce qui fait l'originalité de la conception de M. Mendès et qui lui donne sa valeur propre. Comme on faisait remarquer à Gœthe qu'il avait sensiblement faussé le caractère d'Egmont, il répondait sans s'émouvoir : « Peu m'importe l'Egmont de l'histoire. Celui-ci est mon Egmont. » De même M. Mendès a son Scarron, un Scarron qui est bien de son invention, qui lui appartient et qu'on ne lui disputera pas : c'est Scarron sentimental, Scarron élégiaque, Scarron tendre et Scarron tragique. Ruy Blas n'était que le ver de terre amoureux de l'étoile. Scarron est le cul-de-jatte aimant l'oiseau bleu. Car il aime d'amour Françoise d'Aubigné. Il l'aime depuis qu'il l'a vue, enfant de huit ans, une poupée dans ses bras. Il l'a retrouvée plus tard, retour des îles, et la belle Indienne lui est apparue avec tout le prestige que la poésie des tropiques ne peut manquer d'avoir pour un contemporain de Ninon qui aurait déjà lu Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand. Jeune fille, il n'a pu se faire à l'idée qu'elle entrerait au couvent ; il a rêvé d'elle pendant cent nuits : enfin il s'est enhardi ; il l'a suppliée de devenir, non sa femme, mais sa compagne. Désormais il ne vivra que pour elle : sa gaieté, son travail, son argent, sa gloire, c'est pour Francine ! L'amour enferme dans sa définition la jalousie : Scarron est jaloux. Si Francine ne doit pas lui appartenir, du moins lui fait-il promettre qu'elle ne sera pas à un autre. Elle n'a pas de mari : qu'elle n'ait pas d'amant ! Comme d'ailleurs il faut être prêt à toute occurrence et pouvoir, à l'occasion, tenir les galans en respect, Scarron prend des leçons d'armes. Nous assistons à cette leçon d'armes par procuration, où le valet Foucaral fait les mouvemens, auxquels se refusent les membres paralysés de l'infirme. C'est un des beaux endroits de l'ouvrage.

Le fait est que Mme Scarron, telle qu'on nous la présente, n'est aucunement l'épouse de tout repos qui conviendrait à un mari si peu ingambe. On ne peut dire qu'elle trompe son mari ; mais on ne peut dire non plus qu'elle lui soit fidèle. Entre les chroniqueurs qui se sont portés garans de la vertu de Mme Scarron, et ceux qui lui ont reproché ses galanteries, M. Catulle Mendès a fait une espèce de cote mal taillée, et adopté un moyen terme. Sa Francine est une jeune personne résolue à se laisser courtiser, sans toutefois accorder les dernières faveurs. Elle concilie ainsi le soin de son honneur et une espèce de furieuse coquetterie dont nous voyons qu'elle est agitée. Cette

« bonne chrétienne, » comme elle se qualifie elle-même, a une façon extrêmement large de comprendre le christianisme. Elle aussi, elle est un type assez inattendu dans la littérature et la société du XVIIe siècle : c'est la demi-vierge chrétienne. Dès le soir de ses noces, elle trouve le moyen de ménager Villarceaux qui lui plaît fort, en lui donnant l'assurance que le mariage avec Scarron est un mariage blanc. Plus tard elle converse très tendrement avec le beau marquis à travers la charmille, et même elle va le soir se promener avec lui dans les bois. Elle raffole du danger : c'est pourquoi elle accepte un rendez-vous avec Villarceaux, la nuit, chez Ninon. Là, par ses agaceries et ses refus, elle allume si bien le désir chez son partenaire, et les choses sont à tel point, qu'immanquablement c'en était fait de sa vertu si, à l'instant critique, on ne voyait apparaître qui ? Scarron.

Oui, Scarron, avec une rapière... On lui a révélé l'intrigue de sa femme et de Villarceaux. La rage lui a fait recouvrer soudain l'usage de ses membres, il brise sa chaise d'infirme, il se lève, il accourt. Au moment où Francine, défaillante, va tomber dans les bras de son heureux amant, la porte de la chambre est enfoncée, Scarron titubant, chancelant, horrible, surgit l'épée à la main. Il marche comme par bonds de bête estropiée. Le mari de comédie est devenu un mari tragique. C'est le vengeur, c'est le justicier... Scarron brandissant un grand sabre, — telle est la trouvaille. Elle enrichira la « légende » du bonhomme d'une bouffonnerie plus énorme que toutes celles dont son histoire était pleine.

On voudrait pouvoir louer du moins dans cette comédie tragique la virtuosité du style et les prouesses de la versification. Il y a beaucoup de fioritures dans les vers de M. Mendès, des regards qui sont « de la clarté close » et des « yeux transparens d'un vide aérien. » Ce style maniéré, contourné, souvent obscur, et aussi peu que possible fait pour la scène, est en outre le plus souvent d'une extraordinaire maladresse d'expression.

M. Coquelin fait toute sorte d'efforts pour animer ces choses mortes et égayer cette fantaisie lugubre. Il n'y arrive que rarement. Mlle Sylvie est une Mme Scarron bien sautillante.

Chacun sait qu'une des tendances qui dominent dans le théâtre d'aujourd'hui, c'est l'optimisme. Après avoir pendant une dizaine d'années broyé du noir, notre comédie peint la vie tout en rose. Elle ne nous montre plus que de beaux caractères, des âmes généreuses, éprises de délicatesse et de désintéressement, à la fois simples et grandes. Elle

fait jaillir la vertu de toutes les circonstances et de toutes les conditions. Nous croyions avoir affaire à un chevalier d'industrie : nous sommes en face d'un héros. C'est l'heureuse rencontre que nous faisons dans la nouvelle pièce de M. Capus.

M. Piégois a mené une existence assez cahotée ; jeté sur le pavé de Paris avec des appétits exigeans et peu de scrupules, il a pratiqué tous les métiers, et, sauf erreur, il n'est pas sans avoir eu quelques démêlés avec la justice de son pays. Pourtant, à force de s'évertuer, il a trouvé une idée et des capitaux. Il est maintenant l'opulent directeur d'un casino à la mode, le propriétaire d'un pays entier qu'il a, comme par enchantement, tiré du néant. On ne sait pas assez tout ce qu'il peut tenir d'exquise délicatesse dans l'âme d'un tenancier de maison de jeux. Piégois est le petit manteau bleu de Bagnères-sur-Oron. Et il y a un article sur lequel il n'a jamais transigé : dans son tripot, on joue, mais on ne triche pas. Nous assistons à l'exécution qu'il fait d'un grec : cela est conduit supérieurement, avec une sûreté de main, une hauteur dédaigneuse et une discrétion qui sont le modèle du genre. Ensuite vous ne devineriez peut-être pas quel est le livre de chevet de M. Piégois, c'est *Dominique*. Ce roman, cher aux âmes pensives et mélancoliques, a trouvé en lui le lecteur qui lui convient, et il faut entendre en quels termes émus il en analyse le charme subtil. Aussi, combien Piégois doit-il se trouver dépaysé et mal à l'aise dans le milieu où ses fonctions mêmes le forcent de vivre ! C'est un déclassé, comme le lui fait aigrement remarquer son ami Lebrasier ; il est, comme il corrige, le déclassé riche. Et il aspire à se reclasser en entrant dans une famille tout à fait honorable.

Justement il a rencontré en wagon une jeune veuve, Mme Aubry, dont il est tout de suite devenu amoureux. Il a mis dans sa poche un livre, — c'est *Dominique*, — que Mme Aubry a oublié sur la banquette : il aura ainsi l'occasion d'entrer en conversation avec elle en le lui reportant, comme c'est l'usage. Et il est tout prêt à rompre avec sa vieille maîtresse, Emma, qui est une bonne fille, sans doute, mais qui manque à tel point de distinction ! Seulement Piégois est-il un homme qu'on épouse ? Hélas ! il n'est pas même un homme qu'on reçoit.

Il y a un Dieu pour les amoureux. Ce Dieu fait que le frère de Mme Aubry, le banquier Jantel, soit à la veille de faire banqueroute, et qu'il lui faille, pour se remettre à flot, de l'argent, beaucoup d'argent, tout l'argent que Piégois seul peut lui prêter. Aussi n'hésitera-t-il pas, lui, à recevoir Piégois. Il l'attire chez lui, le comble d'invitations, et, un beau jour, après déjeuner, lui propose de l'associer à ses affaires.

Piégois est aussi perspicace qu'il est généreux. A travers les propositions fallacieuses du banquier et le mirage d'affaires magnifiques, il démêle tout de suite la vérité. Ni la concession du Métropolitain de Tananarive, ni l'exploitation des terrains d'Asie Mineure n'ont pu l'éblouir. Jantel a besoin qu'on vienne à son secours : que ne le disait-il tout simplement? Piégois est aussi généreux qu'il est perspicace. Il y a un train qui part pour Paris dans une heure : il le prendra avec Jantel et le banquier sera sauvé. Le moment paraît favorable à Piégois pour risquer auprès de Mme Aubry une demande en mariage.

C'est ici la grande scène. La pièce, qui n'avait encore marché que d'un mouvement assez lent, va tout à coup changer d'allure. Le ton s'élève, les voix se passionnent. Mme Aubry, qui ignore jusqu'au premier mot des embarras d'argent de son frère et ne s'est pas encore accoutumée à saluer en Piégois l'homme providentiel, ne voit en lui que le brasseur d'affaires louches : c'est pourquoi elle repousse comme une injure l'aveu de son amour. Il faut choisir, et quand on est une espèce de forban, on ne saurait avoir rien de commun avec les honnêtes gens. Piégois « bondit sous l'outrage. » Aussi bien, il a sa vengeance prête : il ne partira pas avec Jantel : il abandonne celui-ci à son malheureux sort. Et sur ces derniers mots il fait une sortie bruyante. Consternation de Jantel qui se voit perdu, de Mme Aubry cause involontaire de la catastrophe. Cela dure le temps de descendre l'escalier et de le remonter. Piégois reparaît. Il s'est calmé. Sa vraie nature, éminemment chevaleresque, a repris le dessus. Il partira avec Jantel. Il s'excuse auprès de la veuve Aubry : « Tout à l'heure, madame, je n'ai pas été chic. » Il est sublime, avec cette nuance de bon garçonisme qui est précisément la note du sublime d'aujourd'hui.

D'ailleurs Piégois ne se contentera pas d'être le bienfaiteur de Jantel ; il faut à un don Quichotte de cette envergure de plus amples exploits : il va être le bienfaiteur de la municipalité de Bagnères-sur-Oron. Car il est décidément dégoûté du monde, lassé du bruit, et désabusé des illusions elles-mêmes de l'opulence : il veut se défaire de son casino, et, repoussant les offres que lui a faites une grande Compagnie américaine, il le donne au Conseil municipal de sa commune. Tant de magnanimité pourrait-elle ne pas toucher Mme Aubry ? Les femmes adorent les héros. Mme Aubry s'aperçoit qu'elle aime Piégois et consent à couronner sa flamme.

Ce Piégois est le plus inconsistant des fantoches qu'ait créés le caprice de M. Capus. Il y a plus de vérité dans une seule des répliques aigres-douces ou dans un seul des silences perfides de Lebrasier, l'ami

de Piégois, que dans le rôle tout entier de celui-ci. Ce rôle de Lebrasier n'est qu'un rôle de second plan ; ce n'est qu'une silhouette, mais indiquée d'un trait juste. Lebrasier est l'envieux et le parasite : il paie en insinuations méchantes et en dénigrement les services qu'il ne peut s'empêcher d'accepter ; il déblatère, mais il profite. C'est même ce qui rend presque vraisemblable un dénouement qui, au premier abord, choque comme un peu trop factice. Piégois abandonnant Emma, que va devenir cette bonne fille ? Lebrasier l'épouse ; cela est dans la logique de son caractère ; car nous connaissons assez Piégois pour savoir qu'il fera très convenablement les choses : c'est une fortune toute trouvée, dans laquelle Lebrasier ne peut manquer de s'installer.

Monsieur Piégois est remarquablement joué par la troupe de la Renaissance. M. Guitry est la perfection même dans ces rôles marqués et qui demandent surtout du naturel, de la bonhomie et de la rondeur. M. Guy est délicieux de finesse, d'intentions malicieuses et de sournoiserie dans le rôle de Lebrasier. Et M. Boisselot dessine avec beaucoup d'agrément la silhouette du maire de Bagnères. Mlle Brandès a un rôle assez mal expliqué, celui de Mme Aubry : elle lui prête quand même beaucoup de charme.

L'optimisme de M. Capus est souriant : la sensibilité de M. Pierre Wolff est larmoyante. On l'a dit depuis bien longtemps : tout n'est pas rose dans le métier de fêtard, et la profession de femme galante a ses tristesses. Si l'on savait tout ce qui se verse de larmes dans le monde où l'on s'amuse, ce serait une espèce de consolation pour ceux qui ignorent les enivremens de la vie joyeuse. Une des pires misères de ce monde spécial, c'est qu'une heure sonne où, la jeunesse s'étant envolée, mais les habitudes de plaisir s'étant installées, on ne sait pas renoncer à des distractions qui conviennent mal à l'âge mûr C'est la source d'intimes souffrances auxquelles on ne saurait, sans noirceur, refuser un juste tribut de pitié.

Donc nous sommes chez une dame galante, mais si respectable ! Geneviève Clarens. Elle a quarante ans et derrière elle une carrière bien remplie, remplie de plus de souffrances que de joies : telle est la loi de l'humaine condition. Elle a aimé, elle a été trompée ; et maintenant qu'elle est libre, elle a fait un grand serment de ne plus jamais aimer. Cependant Maurice, un beau brun, d'une trentaine d'années, s'approche d'elle, lui soupire une déclaration ; et c'est fait : voilà Geneviève embarquée dans une nouvelle liaison. Désormais, quels tourmens ne vont pas être les siens ; quels soins pour maintenir dans la fidélité

cet amant plus jeune qu'elle; que d'art elle devra dépenser pour ne pas l'irriter par les excès d'une surveillance jalouse, et pour lui dissimuler des pleurs qui sûrement l'agaceraient! La pauvre femme!

Dès le premier acte on nous a présenté, dans l'entourage de Geneviève, un gentil petit ménage, un ménage de la main gauche, cela va sans dire. Dans celui-ci, les rôles sont renversés et les âges intervertis: c'est l'amant, Tavernay, qui est un vieux; sa maîtresse Colette est sensiblement plus jeune que lui. Et Tavernay, pour parler de cette jeunesse de Colette qui le rajeunit, — il le croit, le malheureux! — trouve de ces accens émus dont les vieux marcheurs ont le secret. Brûlons les étapes, comme vous le souhaitez sans doute, et arrivons tout de suite au troisième acte où toute la bande étant réunie à la campagne, — c'est un monde où l'on ne vit qu'en bande, — Geneviève et Tavernay acquièrent simultanément la certitude de leur malheur réciproque. Tavernay, qui n'est qu'un homme, se répand en lamentations. Geneviève a plus de force d'âme. Elle a vu, dans la nuit tombante, le jeune Maurice et la jeune Colette s'embrasser sur les lèvres: elle refoule les sanglots qui lui montent à la gorge. Elle continuera de vivre avec Gérard, s'enhardissant à peine à lui faire entendre des reproches voilés et des plaintes indirectes, acceptant toutes les humiliations, afin de conserver, vaille que vaille, cet amant qui ne l'aime plus, mais dont elle ne saurait se passer. Et la voilà bien, la grande misère de l'amour!

L'Age d'aimer servait de pièce de rentrée à Mme Réjane. L'excellente actrice a été acclamée par son fidèle public. Elle est assez intelligente et elle a assez de souplesse de talent pour réussir dans des rôles d'émotion, comme elle l'a fait si souvent dans les rôles de fantaisie et de gaminerie. Toutefois trop est trop, et il ne faut pas exiger d'elle qu'elle verse décidément dans le pathétique.

Tous ces apitoiemens à faux, toutes ces sensibleries, toutes ces niaiseries nous font trouver une sorte d'attrait à l'âpreté de satire de M. Émile Fabre. *Les Ventres dorés* ne sont certes pas une bonne pièce, et nous la croyons, pour notre part, fort inférieure à *la Vie publique*. Nous ne serions pas embarrassé pour en signaler les défaillances. La pièce est longue, pénible, souvent obscure. Ayant à nous mettre sous les yeux l'évolution d'une affaire financière, l'auteur a cru nécessaire de ne nous entretenir, quatre actes durant, que d'opérations de bourse, et dans le langage technique usité entre spécialistes. Il arrive que nous ne comprenions plus rien à ce qui se passe devant

nous, que l'opportunité ou la déloyauté des combinaisons, dont on discute devant nous, nous échappe complètement, et que nous assistions à des débats passionnés comme s'ils se poursuivaient dans une langue étrangère. Le seul défaut sur lequel nous serions tenté d'insister, parce que c'est probablement celui dont M. Émile Fabre est le plus fier, est l'abus qu'il fait de l'emploi des toules au théâtre. Pendant un acte tout entier, la scène est envahie par une foule hurlante. Ce ne sont que vociférations et gesticulations. Cela est d'un art tout à fait inférieur, détourne notre attention de l'étude même du sujet, et, pour tout dire, remplace le plaisir du théâtre par celui du cirque.

Mais ces réserves faites, et elles sont très graves, il reste que *les Ventres dorés* témoignent d'un effort consciencieux, intéressant, et que l'œuvre, si elle est médiocrement venue, est originale. On a souvent mis le financier à la scène ; on a peint sa dureté, son égoïsme; on l'a considéré comme individu. M. Émile Fabre procède tout autrement. Son baron de Thau n'a guère une physionomie plus caractérisée que celle des associés qui l'entourent. C'est que l'auteur veut nous peindre non pas le financier, mais les financiers. Son étude est une étude de milieu : celle du monde de la finance. Comment dans une certaine atmosphère les idées viennent-elles à se déformer? Comment la conscience professionnelle diffère-t-elle de la conscience sans épithète? Comment, dans le feu de l'action et sous la pression des circonstances, arrive-t-on à se faire le complice de mesures qu'on aurait, en d'autres temps, condamnées sans merci? C'est ce que l'auteur des *Ventres dorés* s'est efforcé de nous montrer. Veut-on la preuve qu'il y a en partie réussi? Je la trouve dans un phénomène curieux qui se produit à l'audition de sa pièce et qui nous renseigne assez bien sur la façon dont se produit l'illusion et se propage l'intérêt au théâtre. Avec l'auteur des *Ventres dorés*, nous pénétrons dans le conseil d'administration d'une Compagnie financière; cette Compagnie est en pleine bataille; elle lutte, par des moyens tels quels, contre les manœuvres de ses adversaires, contre la mauvaise chance qui commence à la menacer de la ruine. Or au théâtre, nous nous mettons très promptement à l'unisson des personnages avec qui on nous fait lier connaissance, et là, plus que partout ailleurs, nous sommes pour ceux qui luttent. Nous avons pris passage sur un vaisseau qui se débat contre la tempête; nous n'examinons plus si ce vaisseau est monté par des pirates; nous sommes pour ceux qui l'empêcheront de naufrager. Puisqu'on peut sauver la Compagnie, en rachetant des actions en sous-main, eh bien! qu'on en rachète. Et tandis que l'honnête homme de la pièce, Ver-

rières, proteste, dénonce l'irrégularité de cette manœuvre, nous sommes tenté de prendre parti contre lui, contre cet empêcheur de se défendre, contre ce conseiller de capitulation, qui, faute d'estomac, va achever de tuer l'entreprise et ruiner définitivement cette foule d'actionnaires dont le seul tort est d'avoir une fois de plus été dupe du mirage des gros intérêts et des perspectives de gains illimités... Cela ne met-il pas bien en son jour le mécanisme spécial de l'illusion théâtrale, et ne montre-t-il pas quelle peut être, à l'occasion, la puissance de séduction et la dangereuse immoralité de cette forme de littérature?

Les Ventres dorés sont remarquablement mis en scène à l'Odéon, et l'éloge, cette fois, doit aller moins à tel interprète qu'à l'ensemble même de l'interprétation et aux mouvemens de foule, réglés avec un art — dont au surplus le public se lassera promptement.

Pendant de longues soirées, un public nombreux a écouté au Vaude ville, avec attention, avec sérieux, avec inquiétude, la représentation d'une pièce allemande : *la Retraite*. C'est un événement qui, à vrai dire, est d'ordre moral plus encore que littéraire, et dont je voudrais seulement indiquer le caractère.

La pièce est, par elle-même, sans mérite éclatant, et, dans l'échelle des valeurs artistiques, ne s'élève pas au-dessus d'une honnête moyenne. C'est un drame bien fait, solidement charpenté, par un ouvrier de théâtre qui sait son métier. L'auteur ne s'est pas mis en frais d'imagination, et il s'est contenté de la première histoire venue, de l'une des plus banales qui soient au théâtre et dans le roman, celle de la fille d'un vieux brave séduite par un jeune seigneur : le père tue sa fille, aimant mieux la voir morte que déshonorée. Ce père aurait pu être un vieil intendant, ou un vieux garde-chasse ; c'est ici un vieux maréchal des logis. Le lieutenant de Lauffen a séduit Claire, la fille du maréchal des logis chef Volkhardt. Lorsque le fiancé de Claire, Helbig, autre maréchal des logis, revient de l'école de cavalerie de Hanovre, il est frappé du changement de la jeune fille à son égard. Il flaire l'intrigue. Le soir, après la retraite, il vient demander à Lauffen une explication d'homme à homme, et s'emporte jusqu'à lever la main sur son supérieur. Il faut donc qu'il passe en conseil de guerre ; et il se pourra qu'il obtienne le bénéfice des circonstances atténuantes ; mais les règlemens militaires sont formels : Helbig doit être puni. Devant le conseil de guerre, les deux hommes, sans s'être concertés, s'accordent pour dissimuler la cause véritable de la querelle : c'est Claire qui spontanément révèle aux juges la vérité. Au dernier acte, le vieux

Volkhardt, qui a demandé satisfaction à Lauffen et n'a pu l'obtenir, un sous-officier ne pouvant se battre avec un officier, tue sa fille. Le tableau le plus saisissant est celui du conseil de guerre ; l'artifice consiste ici à reproduire avec une exactitude minutieuse tous les détails de la procédure et à nous mettre sous les yeux la scène en lui conservant tous les caractères de la réalité. Ce sont des effets avec lesquels l'art réaliste nous a rendus familiers. — Seulement, l'image qui nous est présentée avec cette puissance de réalisme, est celle de l'armée allemande, de celle même qui attend l'arme au pied de l'autre côté de notre frontière. Tout est là.

Comment s'explique le succès considérable que *la Retraite* a obtenu en Allemagne ? Ce n'est pas notre affaire de le démêler. Nous ne nous plaçons qu'au point de vue du public français, et d'un public qui, — nous l'avons constaté de nos yeux, au cours des représentations, — était composé en grande partie d'officiers. Pour ce public, quel intérêt poignant ! Au moment où, chez nous, l'attention de tous est attirée plus que jamais vers les questions militaires, on nous introduit au cœur d'une garnison allemande ; ce ne sont sous nos yeux que dragons badois, uhlans de Magdebourg, cavaliers hanovriens, artilleurs et cuirassiers blancs. On nous montre la machine puissamment organisée, on en fait jouer devant nous les rouages, on nous en révèle l'âme. Du haut en bas, c'est une discipline de fer, contre laquelle on peut bien maugréer, mais à laquelle on se soumet dans un intérêt supérieur. « A vos ordres ! » est la phrase qui revient sans cesse comme un refrain. Le métier est rude, mais on aime le métier, on n'en connaît pas de plus beau, il n'y en a pas qui ait davantage l'estime du pays ; et c'est un jour de deuil que celui où, vieilli et fourbu, il faut quitter le service, dépouiller la chère vieille tunique. L'esprit de corps sert de conscience à ceux qui seraient tentés de se laisser égarer, mais qui font au bien commun le sacrifice de leurs révoltes individuelles. « Savoir nous dominer, c'est l'essentiel ; savoir nous dominer par honneur professionnel, pour que les barbouilleurs de papier ne trouvent pas une place, pas la moindre, où planter leurs flèches, leurs mauvaises plaisanteries, que les attaques de ces drôles se retournent contre eux, si malgré tout ils nous insultent. » Au surplus, l'union est facile à faire quand on la fait contre quelqu'un ; et ce quelqu'un, c'est l'ennemi ; et cet ennemi, c'est nous. « HOWEN. Si demain matin on sonne encore l'alarme à trois heures, tu seras le premier sur pied, et malheur à celui de tes hommes qui ne sera pas vif et dispos comme une truite de ruisseau. Et après, que de l'autre côté se montre un de ces messieurs

en pantalon rouge, tu te redresseras sur ta selle, l'air provocant et toute ta personne frémira du désir de combattre. Ce sera comme si tu voulais sur le champ fondre sur le terrible ennemi pour l'attaque, escadrons en avant. — LAUFFEN, *entraîné*. Parbleu ! c'est bien là l'unique but de l'affaire... »

Et toute la nation vibre d'accord avec son armée; et les femmes ne pensent pas autrement que les hommes; c'est une jeune fille qui fait cette déclaration de principes : « Vois-tu, depuis que je suis en âge de comprendre, nous vivons ici, à trois heures de marche de la frontière. Les uhlans de Magdebourg seront les premiers à marcher, si jamais ça éclate. Pour le moment, tout est à la paix, bien sûr ! Mais je voudrais que tu aies été ici une fois, quand il y a des menaces de guerre, tu ne voudrais plus jamais vivre ailleurs. Car il y a dans l'air un je ne sais quoi; c'est comme si on avait quelque part creusé un trou de mine et que la mèche y brûlât déjà. Je me souviens d'une fois : pendant près d'une semaine, les selles sont restées accrochées dans les écuries avec le paquetage de campagne : la nuit les chefs d'escouade recevaient les cartouches à balle pour leurs hommes et, en haut, dans le grenier, on avait déposé la dynamite, toute prête à être emportée, jusqu'à ce que... brusquement, tout a eté fini. Ah ! vois-tu, Joachim, ça, c'était beau, ça c'était vivre ! — LAUFFEN. Oui tu parles d'autrefois. Mais sais-tu bien qu'à la dernière alerte, nous étions prêts à partir en quarante-sept minutes !... » Voilà une mobilisation qui ne laisse rien à désirer.

Tel est l'avertissement qui nous arrive de là-bas à l'instant où l'on s'efforce chez nous d'énerver la vertu militaire. Beaucoup l'ont compris et de là vient l'impression profonde causée par cette vision soudaine apparue au milieu de nos discussions dissolvantes. C'est ainsi que jadis l'historien latin, souffrant de voir se répandre parmi ses concitoyens les conseils de la mollesse et les tentations de l'égoïsme, leur présentait l'image d'une Germanie repliée sur elle-même et poursuivant son rêve de guerre.

RENÉ DOUMIC.

REVUES ÉTRANGÈRES

DEUX OUVRAGES ANGLAIS SUR SHAKSPEARE

Shakespeare's Marriage and Departure from Stratford, par J. W. Gray. 1 vol. Londres, Chapman and Hall, 1905; *Shakespearean Tragedy*, par A. C. Bradley, 1 vol. Londres, Macmillan, 1905.

Dans l'esquisse rapide que j'ai tentée ici, l'autre jour, de la vie d'Albert Dürer, j'ai négligé de dire que ce grand homme avait été marié. « Au retour de mon voyage, — écrit-il dans sa chronique de famille, — Hans Frey a traité avec mon père et m'a donné sa fille, nommée Mme Agnès, et, avec elle, il m'a donné deux cents florins, et nous nous sommes mariés : c'était le lundi d'avant la Sainte-Marguerite, en l'an de grâce 1494. » Et naturellement les biographes, depuis quatre siècles, ne se sont pas fait faute de nous renseigner sur Agnès Dürer ; mais tandis que les uns nous la représentaient comme une méchante femme, sotte, acariâtre, jalouse, intéressée, et qui aurait empoisonné la vie de son mari, d'autres nous affirmaient, au contraire, qu'elle avait été pour lui la meilleure des compagnes, aimante et dévouée, infatigable à l'entourer de ses tendres soins. La vérité est que nous ne savons absolument rien d'elle, sinon qu'elle s'appelait Agnès Frey, qu'elle s'est mariée avec Dürer, qu'elle l'a suivi dans son voyage d'Anvers, en 1520, qu'elle a hérité de tous ses biens, et que, avant de mourir, décidément convertie au protestantisme, elle a institué une bourse à l'Université de Wittemberg, pour de jeunes étudians en théologie. Tout le reste n'est que légendes, médisances suspectes, ou vaines conjectures : à moins qu'en l'absence de documens écrits on ne veuille se fier, pour juger le caractère de « Madame Agnès, » à un portrait d'elle dessiné par son mari en 1520 (1), auquel cas on sera

(1) A la Bibliothèque impériale de Vienne.

forcé d'admettre que cette terrible commère avait vraiment le regard bien dur, et que le pli hargneux de ses lèvres n'annonçait guère, non plus, une âme capable de comprendre ni d'excuser le génie d'un poète.

Hélas ! que ne possédons-nous un portrait de la femme de Shakspeare, pour nous aider à faire notre choix entre les diverses affirmations de ses biographes ! Est-ce elle, Anne Hathaway, qui, à Stratford, a séduit son futur mari, plus jeune qu'elle de huit ans, ou bien s'est-elle laissé séduire par lui ? A Londres, ensuite, lorsque Shakspeare est devenu acteur, l'a-t-elle trompé, l'initiant ainsi aux tragiques angoisses de la jalousie, ou bien est-ce elle-même qui les a éprouvées ? et peut-être sans motif ? ou peut-être justement ? A-t-elle été l'original de la « mégère apprivoisée, » ou bien a-t-elle supporté une longue suite de souffrances avec la douceur résignée d'une Desdémone ? Ou peut-être n'a-t-elle jamais accompagné son mari à Londres, et, presque entièrement séparée de lui, a-t-elle passé toute sa vie à Stratford, auprès de ses parens et de ses enfans ? Ou bien encore son mariage n'a-t-il eu rien de plus romanesque que celui d'Agnès Dürer, et les deux époux, après comme avant leur union, se sont-ils fidèlement, simplement aimés ? Il n'y a pas une de ces hypothèses qui n'ait été émise, pas une qui n'ait recueilli en sa faveur une foule d'argumens, — empruntés pour la plupart, il faut l'avouer, aux drames de Shakspeare et à ses comédies. Ou plutôt il n'y a pas, dans tout le théâtre de Shakspeare, une seule figure de femme où l'on n'ait cru reconnaître la femme du poète ; et aucun des personnages de ce théâtre n'a pu parler des femmes, de l'amour, ou du mariage, sans qu'on ait imaginé que c'était Shakspeare qui, par leur bouche, nous mettait au courant de sa vie conjugale. Mais nous, parmi cette multitude d'images se détruisant l'une l'autre, comment réussirions-nous à découvrir la véritable image de Mme Shakspeare ?

Tout ce que nous savons de certain à son sujet nous vient de cinq documens authentiques, qui sont : 1° La mention, sur les registres de l'évêché de Worcester, à la date du 27 novembre 1582, d'une *licence* de mariage accordée à « William Shaxpere et à Anne Whateley de Temple Grafton ; » 2° un *contrat* (*bond*) signé, le lendemain 28 novembre, par deux notables de Stratford-sur-Avon, pour autoriser le mariage de « William Shagspere avec Anne Hathway, de Stratford ; » 3° la mention, sur les registres de l'église de Stratford, à la date du 26 mai 1583, du baptême de Suzanne, fille de « William Shakspere (1) ; »

(1) Les mêmes registres signalent encore, postérieurement, le baptême de deux autres enfans de Shakspeare : un fils, Hamnet, et une fille, Judith.

4° un passage intercalé par Shakspeare, le 25 mars 1616, dans son dernier testament, et par lequel le poète lègue à sa femme, « non pas son meilleur lit, mais celui qui vient après, avec sa garniture ; » 5° enfin, dans l'église de Stratford, la plaque tombale « d'Anne, femme de William Shakespeare, qui a cessé de vivre le 6 août 1623, étant âgée de soixante-sept ans. »

Je n'ai pas besoin d'ajouter que chacun de ces cinq documens a donné lieu, pour sa part, à une quantité tout à fait innombrable de commentaires et de suppositions : mais, aussi bien, y prêtent-ils en effet, tous les cinq, et l'esprit même le moins imaginatif ne saurait s'empêcher d'en tirer, aussitôt, plusieurs conclusions assez surprenantes. Si Anne Shakspeare, en 1623, avait soixante-sept ans, c'est donc qu'elle en avait vingt-six en 1582, lorsqu'elle a épousé Shakspeare, qui, lui-même, n'en avait alors qu'à peine dix-huit. Si sa fille Suzanne est née en mai 1583, six mois après le mariage, c'est donc que, avant ce mariage, des relations intimes ont dû exister entre le jeune couple. Et si Shakspeare, dans un long et minutieux testament, qu'il a tout rempli de legs à ses enfans, cousins, amis, etc., ne s'est rappelé qu'après coup l'existence de sa femme, et pour lui léguer le moins bon de ses deux grands lits, c'est donc qu'apparemment, à la fin de sa vie, sa femme ne devait pas lui tenir bien au cœur. Autre chose encore : s'il a eu besoin d'une *licence* pour se marier (et, d'abord, avec qui? avec « Anne Whateley de Temple Grafton, » ou avec « Anne Hathway de Stratford ? ») et si le *contrat* n'a porté ni les noms de ses parens ni ceux des parens de sa fiancée, cela n'indique-t-il pas que le mariage a dû se faire dans des conditions anormales, précipitamment, clandestinement, à l'insu des deux familles ou tout au moins sans leur approbation? Voilà, semble-t-il, toute une série de faits ou certains, ou probables, se rapportant au mariage du poète et à ses conséquences : des faits qui, à coup sûr, ne confirment pas les romans fantaisistes qu'on a bâtis sur eux, mais qui peuvent servir, en quelque mesure, à les justifier ! Voilà, si incomplètes qu'elles soient, des données positives sur la femme de Shakspeare !

Eh bien ! non : aucun de ces faits n'est ni certain, ni probable; aucune de ces données n'à de quoi nous renseigner le moins du monde sur la femme de Shakspeare ! Dans un livre des plus curieux, un érudit anglais, M. Gray, nous communique les résultats du consciencieux examen où il a soumis les cinq documens en question, soit en les comparant avec d'autres documens analogues, ou en s'efforçant de découvrir leur signification et leur portée réelles, à la lumière de tout

ce qu'il nous est aujourd'hui possible de connaître des mœurs et des coutumes anglaises du temps. Et son enquête a eu pour effet d'établir, avec une évidence irréfutable, qu'il n'y a pas un des documens susdits dont nous ayons le droit de tirer les conclusions qui nous paraissaient en ressortir, au premier abord. Sur les ruines de la petite série de certitudes que nous nous figurions avoir, M. Gray ne laisse qu'une série de points d'interrogation. Je me trompe : il supprime, au contraire, l'un des points d'interrogation qui subsistaient pour nous, celui qui provenait de la différence des noms dans la *licence* et dans le *contrat;* car cette différence s'explique tout naturellement, d'après lui, par une double erreur qu'a dû commettre le scribe de l'évêque de Worcester, en lisant « Whateley » au lieu de « Hathaway, » et en confondant les noms de deux paroisses voisines, Temple Grafton et Stratford-sur-Avon ; et le fait est que le même registre épiscopal contient, aux environs de la même date, une dizaine d'erreurs tout aussi singulières. Mais, pour tout le reste, l'étude de M. Gray détruit irrémédiablement nos diverses conjectures, nous forçant désormais à regarder comme inexactes, ou tout au moins comme très douteuses, jusqu'aux choses que nous croyions les mieux établies.

Ainsi l'âge de la femme de Shakspeare ne nous est connu que par l'inscription de sa pierre tombale, qui nous apprend qu'elle avait « soixante-sept ans » au moment de sa mort : or il se peut fort bien que l'ouvrier chargé de graver cette inscription se soit trompé, et ait lu, par exemple, un 7 au lieu d'un 1 ; car des erreurs de ce genre se rencontrent en foule, sur les monumens funéraires du temps. Et l'erreur, ici, nous apparaît d'autant plus vraisemblable que les traditions locales de Stratford, riches en anecdotes de toute sorte sur la vie privée du poète, ne nous offrent pas la moindre trace d'une allusion à une différence d'âge entre les deux époux. Et il n'y a nulle trace, non plus, dans ces traditions, d'une animosité déclarée de Shakspeare à l'égard de sa femme, ni d'une mesure prise par lui pour la déshériter ; loin de là, l'opinion courante à Stratford était, au XVIIe siècle, que la veuve du poète, après avoir toujours vécu en parfait accord avec lui, avait demandé à être enterrée près de l'endroit où il reposait. En tout cas, la phrase fameuse du testament de 1616 ne souffre point, suivant M. Gray, d'être interprétée dans un sens défavorable à la femme de Shakspeare. Celle-ci, en effet, aux termes de la loi anglaise, se trouvait en possession d'un « douaire » rigoureusement déterminé d'avance, et qui n'avait pas à être rappelé dans le testament du mari : elle avait, sa vie durant, un tiers des revenus de la fortune familiale

de Shakspeare ; et comme le meilleur lit devait, naturellement, passer au principal héritier, le poète, sans doute, aura voulu marquer à sa femme une attention particulière en lui léguant, du moins, « le lit qui venait après. » De la même façon un de ses contemporains, David Cecil, ne mentionnait le nom de sa femme, dans son testament, que pour lui léguer un peu de vaisselle, « dix vaches et un taureau; » et l'on connaît maints testamens où la veuve du testateur n'est pas nommée une seule fois, sans que ce silence implique l'ombre d'une intention injurieuse pour elle.

Mais tout cela, en vérité, a été dit déjà précédemment, par d'autres biographes de Shakspeare : M. Gray n'a donc eu qu'à nous le répéter, en s'appuyant sur un appareil nouveau d'argumens et d'exemples. Ses recherches personnelles ont porté surtout sur les deux premiers des cinq documens énumérés tout à l'heure: cette *licence* et ce *contrat* dont jamais encore, jusqu'ici, on n'avait sérieusement étudié la signification. Et d'abord il nous affirme et nous prouve que le *contrat* du 28 novembre 1582, malgré son étrangeté apparente, ne saurait donner lieu à aucune des conclusions romanesques qu'on a prétendu en tirer ; ni par sa forme, ni par son contenu, il ne se distingue de l'ordinaire des contrats d'alors. Les noms des parens des deux fiancés, il est vrai, n'y figurent point : mais son existence même suffit à impliquer que le mariage a dû se faire avec le consentement des deux familles, ou, du moins, de celle de Shakspeare ; car celui-ci était mineur, en 1582, et c'est chose certaine que ni les deux signataires du contrat, ni le représentant de l'évêque de Worcester, n'ont pu s'exposer aux conséquences légales qu'aurait entraînées, pour eux, leur participation au mariage d'un mineur sans l'autorisation de ses parens. Et quant aux *licences*, M. Gray, après en avoir examiné plusieurs centaines, à Worcester et à Londres, a constaté que l'usage était de les solliciter pour une variété infinie de motifs, souvent les plus innocens du monde : on sollicitait une *licence* pour être dispensé de l'attente des bans, pour pouvoir se marier ailleurs qu'à sa paroisse, etc. Si bien que, dans l'ignorance où nous sommes des véritables motifs de la *licence* de Shakspeare, nous n'avons absolument aucun droit d'imaginer que ces motifs aient eu rien d'exceptionnel. Peut-être le jeune homme, à la veille de l'Avent, aura-t-il désiré simplement être dispensé de la publication régulière de ses bans qui, en effet, aurait renvoyé son mariage jusqu'après les Trois Rois; ou peut-être, n'habitant plus Stratford en 1582, aura-t-il demandé la permission de célébrer la cérémonie dans quelque autre paroisse ? Ou bien encore, peut-être, la situation d'Anne Hathaway lui

imposait-elle de hâter la cérémonie autant que possible : car ce fait subsiste, indubitable, que le premier enfant des Shakspeare est né moins de six mois après leur mariage. Mais il n'y a pas jusqu'à ce fait lui-même qui, lorsqu'on connaît les mœurs du temps, ne se dépouille d'une bonne part de ce que nous sommes aujourd'hui portés à y voir d'anormal; et nombre de mandemens épiscopaux de la fin du XVIe siècle, notamment, nous montrent combien l'autorité ecclésiastique avait encore de peine à obtenir que, dans toutes les classes de la société, les fiancés prissent l'habitude d'attendre, pour s'unir, la consécration officielle de leur liaison.

En résumé, nous ne savons rien de la femme de Shakspeare. Un mystère impénétrable l'enveloppe toute, la réduisant à n'être à jamais pour nous qu'une ombre sans vie. Et non moins mystérieuse, d'ailleurs, reste pour nous la personne de Shakspeare lui-même, après trois longs siècles de recherches et de discussions. Un des hommes qui ont le plus fructueusement étudié l'auteur d'*Hamlet*, Steevens, a dit très justement que, « tout ce que l'on pouvait connaître de lui avec quelque certitude se bornait à ceci : qu'il était né à Stratford-sur-Avon, — qu'il s'y était marié et y avait eu des enfans, — qu'il était allé à Londres, où il avait été acteur, puis auteur dramatique, — qu'ensuite, il était revenu à Stratford, y avait fait son testament, y était mort, et y avait été enterré. » A quoi les biographes de Shakspeare ont coutume de répondre (dans les préfaces de ces tours de force que sont, nécessairement, des biographies d'un homme dont on ne sait rien) que nous ne sommes pas moins renseignés sur ce poète-là que sur la plupart des poètes de son temps. Mais d'abord ces autres poètes sont si peu de chose, en regard de Shakspeare, que nous comprenons assez que personne, dans leur entourage, ne se soit soucié de nous parler d'eux; et puis le fait est que le mystère qui environne pour nous la figure de Shakspeare semble avoir on ne sait quoi de particulièrement fugace et déconcertant, comme s'il se plaisait à défier notre curiosité. A chaque pas, dans notre étude de la vie du poète, nous nous heurtons à des énigmes du genre de celles que je viens de signaler. Et non seulement les données positives que nous possédons sur lui sont rares et peu sûres : c'est en outre comme si, au lieu de nous aider à comprendre son génie, elles ne se livraient à nous qu'afin de nous le rendre plus inexplicable. Au moment où nous imaginons Shakspeare prodiguant toute son âme à la création d'un *Othello* ou d'un *Roi Lear*, par exemple, un document nous apprend qu'il s'occupe d'un procès intenté par lui contre un voisin de Stratford, pour quelques gros sous.

Nous cherchons un poète, le plus prodigieux évocateur de vie poétique qu'il y ait eu jamais : et nous apercevons un bourgeois qui arrondit son domaine, ou qui vide des cruches de bière avec d'autres bourgeois de sa sorte. Tout au plus trois lignes du poète Ben Jonson nous laissent-elles entrevoir un léger profil du vrai Shakspeare, « honnête, d'une nature ouverte et libre, avec une excellente fantaisie, des idées braves, et des expressions d'une douceur charmante. » Voilà, ou à peu près, l'unique renseignement intéressant que nous ayons sur la vie de ce grand homme ! Et « tout le reste est silence : » quelques documens inutiles, quelques vagues on-dit péniblement recueillis à Stratford ou à Londres, et dont on n'est pas même sûr qu'ils se rapportent au poète plutôt qu'à tel de ses confrères ou de ses parens.

Mais, si mystérieuse que soit la personne de Shakspeare, combien le mystère de son génie est plus étrange encore ! Je ne crois pas qu'il y ait, dans aucune littérature, un poète, — ni Dante, ni Molière, ni Gœthe, — dont l'œuvre ait été plus abondamment étudiée que la sienne. D'énormes bibliothèques ne sont remplies que d'ouvrages consacrés à l'analyse et à l'explication de ses pièces. Les moins importantes de ces pièces, les plus insignifians des personnages qui s'y trouvent, ont servi de sujet à des travaux innombrables, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, dans le monde entier. Et cependant, après tout ce que l'on a dit déjà de l'œuvre de Shakspeare, tout reste en à dire : le génie du poète ne se cache pas à nous, comme sa personne, mais nous avons presque l'impression qu'il garde, et nous cache le secret de l'action merveilleuse qu'il exerce sur nous.

C'est de quoi un livre récent de M. Bradley, professeur de poésie à l'Université d'Oxford, vient de nous fournir un nouveau témoignage. M. Bradley a recueilli, dans ce livre, une série de conférences faites par lui, à ses élèves, sur les quatre grandes « tragédies » de Shakspeare, *Hamlet*, *Othello*, le *Roi Lear* et *Macbeth*. Sans s'occuper le moins du monde des origines de ces tragédies, ni de leur date, ni des diverses questions biographiques, historiques ou philologiques qu'elles soulèvent, il s'est contenté de prendre, l'un après l'autre, les divers personnages qui y figurent, d'examiner le rôle qu'ils jouent dans l'intrigue, et de définir les traits essentiels de leur caractère. En d'autres termes, il a fait ce que des milliers de critiques avaient fait avant lui ; et j'ajoute qu'il ne se pique pas d'apporter à son étude un seul document inédit, ni non plus d'être un styliste, et de renouveler son sujet par l'originalité de sa forme : c'est au contraire, essentiellement, un

professeur, consciencieux et volontiers pesant, procédant à son exposition par les voies les plus banales, avec force divisions et subdivisions scolastiques. Or il se trouve que son livre, aussitôt, a été accueilli des lettrés et du public anglais avec autant de curiosité que si les tragédies qu'il analysait étaient analysées là pour la première fois; et il se trouve qu'en effet chacune de ses observations nous frappe tout autant que si jamais encore personne ne nous avait entretenus du caractère d'Hamlet, de Iago, ou de Cordélia. C'est ainsi : le génie de Shakspeare nous demeure si mystérieux que, sans cesse, nous sommes prêts à en entendre des interprétations différentes, sauf, du reste, à devoir reconnaître ensuite que l'énigme subsiste tout entière. Que demain un autre critique nous définisse d'une autre façon le caractère des héros de Shakspeare : nous le suivrons à son tour, oubliant les définitions de M. Bradley; et toujours, par delà ces commentaires, les poèmes de Shakspeare continueront à nous imprégner profondément de leur vivante beauté, sans que nous sachions au juste d'où ils tiennent leur pouvoir éternel de nous toucher et de nous ravir.

Je ne puis malheureusement pas songer à résumer ici, en quelques lignes, la riche matière des conférences de M. Bradley. Je le puis d'autant moins que ces conférences, comme je l'ai dit, sont faites surtout d'une série de portraits, et dont chacun nous apparaît isolément, reconstitué d'ailleurs avec un soin et un détail infinis. Mais cela ne signifie point que ces portraits, par la façon même dont ils sont présentés, n'aient bien des choses à nous apprendre sur l'art de Shakspeare, ses idées, ses méthodes, et ses procédés habituels de composition. Ils nous apprennent, notamment, avec quelle intensité prodigieuse de vie le poète créait, dans son cerveau, chacune des figures, grandes et petites, dont il avait besoin pour l'action de ses drames : car, de la cinquantaine des personnages que M. Bradley fait défiler devant nous, il n'y en a pas deux qui se ressemblent; et tous nous offrent un caractère si nettement accusé que les premiers mots qu'ils disent, avec le ton particulier qu'ils y joignent, nous permettent aussitôt de prévoir l'attitude qu'ils garderont jusqu'au bout de la pièce. Cette faculté de concevoir d'emblée le type vivant de ses figures était au reste, évidemment, un don instinctif et spontané du génie de Shakspeare. Souvent le poète improvisait ses pièces, les modifiait après coup, y introduisait des épisodes qui, sans qu'il s'en aperçût, se trouvaient en contradiction avec d'autres faits exposés antérieurement; il écrivait son *Othello* de telle sorte que l'action des quatre derniers actes semblait durer tantôt plusieurs semaines, et tantôt un seul jour; dans le *Roi Lear*, il

oubliait en chemin quelques-uns de ses personnages, mais toujours ces personnages, héros ou comparses, dès qu'ils entraient en scène, révélaient un caractère qui n'était qu'à eux, et le conservaient, immuable, tout au long de leur rôle. Et lorsque à ce don étonnant d'individualisation (que notre Balzac a seul possédé au même degré), lorsqu'on y ajoute le don, plus étonnant encore, qu'avait Shakspeare de changer en poésie tout ce qu'il touchait, on tient là, je crois bien, les deux élémens principaux de sa véritable grandeur. Hélas! tous les deux nous échappent inévitablement dans les adaptations théâtrales que l'on s'obstine à tenter, chez nous, des drames shakspeariens. Le parfum poétique des mots s'évapore, sous la traduction même la plus fidèle; la nécessité de resserrer l'action interdit aux personnages de se mouvoir librement devant nous, avec le relief et l'accent qui leur appartiennent en propre; et ainsi l'idée que nous nous faisons de Shakspeare est à peine moins incomplète que celle que nous nous ferions de Richard Wagner, si l'on s'avisait de représenter sur un théâtre, sans aucune musique, les beaux poèmes de *Tannhauser*, de *Lohengrin*, ou de *Parsifal*.

Comment espérer, par exemple, qu'une traduction ou une adaptation nous rende jamais le charme délicat de ces jeunes femmes, qui sont peut-être ce qu'il y a de plus personnel et de plus parfait dans l'œuvre tout entière du poète anglais? Parfois ces jeunes femmes ne font que passer, sur la scène, et tout leur rôle ne consiste qu'en une centaine de vers, qui, eux-mêmes, privés de leur mélodie, risquent de nous sembler assez insignifians : mais c'est que, dans le texte original, tous les vers qu'elles ont à dire ne sont que mélodie, comme aussi leurs silences, comme la manière dont elles vont et viennent, légèrement, à travers l'intrigue. Les jeunes femmes de Shakspeare! il faudrait tout le génie d'un Musset pour les transporter sur la scène française. Depuis Juliette jusqu'à Miranda, combien elles sont diverses et cependant pareilles, avec quelle délicieuse variété de rythmes s'exhale la musique de leurs petites âmes! Et puisque les caractères complexes d'un Hamlet ou d'un Jago sont de trop gros morceaux pour s'accommoder d'être définis en passant, et puisque, d'autre part, les patientes recherches de M. Gray ont échoué à nous rien révéler de ce que fut, dans la réalité, la femme de Shakspeare, je voudrais essayer du moins de dessiner sommairement, d'après M. Bradley, les figures de trois des plus célèbres d'entre ces créations de la fantaisie du poète : Ophélie, Desdémone et Cordélia.

On a quelquefois reproché à Shakspeare d'avoir trop laissé dans

l'ombre le personnage d'Ophélie. Mais il suffit de se rappeler le sujet d'*Hamlet* pour comprendre que, dans un tel sujet, l'aventure d'amour devait forcément rester au second plan. « Si Ophélie avait été une Imogène, une Cordélia, ou même une Juliette, l'histoire aurait dû prendre une autre forme : Hamlet aurait été stimulé à faire son devoir, ou, plus probablement, il serait devenu fou, ou bien encore il se serait tué, dans son désespoir. Aussi fallait-il faire d'Ophélie une jeune fille incapable d'être d'aucun secours à Hamlet, et pour qui, d'autre part, celui-ci n'éprouvât point une passion assez profonde pour être détourné du motif principal de la tragédie. » Si bien que Shakspeare, ne pouvant accentuer davantage le caractère de la fiancée d'Hamlet, en a fait simplement un être de beauté. « Aux autres personnages du drame, comme à nous qui le lisons, Ophélie évoque surtout des visions de fleurs. » Son frère Laërte l'appelle « Rose de Mai; » il prie que des violettes naissent de ses cendres. La reine répand des roses sur sa tombe, et elle-même, vivante ou morte, ne se montre à nous qu'entourée de fleurs. Avec cela un gentil cœur d'enfant : adorant son frère, éprouvant pour son père un mélange tout enfantin d'affection et de crainte, et n'aimant son fiancé que de la tendresse ignorante d'une petite fille. Une fleur, voilà vraiment tout ce qu'est Ophélie; et jusque dans la déraison, jusque dans la mort, le poète a voulu qu'elle ne nous offrît qu'une image infiniment douce, parfumée de naïve et tranquille beauté. « Pensées et souffrances, passion, et l'enfer même, — elle change tout en grâce et en gentillesse. »

Desdémone a donné tout son cœur à un nègre, — car aucun doute n'est possible sur la couleur d'Othello : et c'est ce que nombre de critiques anglais et américains ont eu beaucoup de peine à lui pardonner. Mais l'intention évidente de Shakspeare était, au contraire, en la montrant capable d'un tel amour, de la grandir à nos yeux et de nous la rendre plus belle. Aussi bien se tromperait-on fort de se représenter la fille de Brabantio comme une créature naturellement passive et résignée, prête à subir toutes les injustices de la même façon qu'elle subit les reproches et les coups de son mari. La vérité est qu'elle aime, et que toute sa conduite ne dérive que de là.

Son père nous dit bien qu'il la croyait « une jeune fille timide et d'humeur si calme que ses mouvemens mêmes semblaient lui faire honte. » Mais soudain est apparu quelque chose de tout différent, — quelque chose qui ne serait jamais apparu, par exemple, chez Ophélie, — un amour non seulement plein de romanesque, mais attestant une étrange liberté d'esprit, et aboutissant à une hardiesse d'action inaccoutumée. Desdémone, devant le

Sénat, n'a pas eu l'ombre d'une défaillance ; et ses réponses à son père, pour respectueuses qu'elles fussent, ont été assez fermes pour nous forcer à plaindre le vieillard qu'elles frappaient à mort. L'amour, en prenant possession d'elle, l'a tout à coup mûrie ; il a fait surgir une individualité et une force qui, si elle avait vécu, l'auraient conduite à toute sorte d'actions douces et bonnes comme elle, mais surprenantes par leur dédain des conventions admises.

Mais plus grave encore est l'erreur que l'on commet d'ordinaire au sujet de Cordélia. Celle-là, avec tous les trésors de tendresse et de bonté qui sont en elle, n'a même, proprement, aucune douceur ; et l'injustice qu'elle subit a beau nous révolter, nous devons reconnaître qu'elle se l'attire, en grande partie, par sa faute. C'est en effet son orgueil, ou tout au moins un sentiment de droiture bien mélangé de fierté qui, après les réponses hypocrites de ses deux sœurs, l'a contrainte à la rude et maladroite franchise de ses propres réponses ; et cela, quand elle sait que ces réponses, comme le remarque M. Bradley, ne vont pas seulement lui valoir la malédiction de son père, mais vont ensuite laisser le vieillard à la merci de Régane et de Gonéril. Lorsqu'elle se refuse obstinément à dire un seul mot qui révèle l'affection profonde qu'elle a dans son cœur, ce n'est pas simplement la haine du mensonge qui retient sa langue : « il y a en elle un composé où l'imperfection s'unit si intimement aux plus hautes vertus que, — ainsi que l'a voulu le poète, — nous ne songeons ni à la justifier ni à la blâmer, nous bornant à ressentir, en face d'elle, les émotions pathétiques de la crainte et de la pitié. » Et telle nous la voyons dans cette première scène, tel son caractère se maintient jusqu'à la fin du drame. Les derniers mots qu'elle prononce sont tout pleins d'un mépris ironique pour ses deux sœurs aînées. « Étant ce qu'elle est, on se demande si jamais elle aurait consenti à plaider devant ses sœurs pour la vie de son père. Non pas, certes, que nous l'admirions moins, à la connaître ainsi : toujours elle nous apparaît si pure et si noble que rien ne saurait altérer nos sentimens pour elle. Mais ce qui est vrai des autres amis de Lear, notamment de Kent et du Fou, est vrai, aussi, d'elle. Chacun d'eux mourrait volontiers mille morts pour venir en aide au vieux roi ; et, en effet, ils l'aident à délivrer et à relever son âme ; mais, par une disposition fatale de leurs caractères, ils nuisent à sa cause, et le précipitent vers la catastrophe. Chacun à sa façon, ils remplissent un rôle *tragique* dans la tragédie. »

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 avril.

Il y a quinze jours, l'empereur Guillaume était sur le point de débarquer à Tanger; mais il ne l'avait pas fait encore, et ses projets ne nous étaient connus que par des articles de journaux. Depuis, l'Empereur a débarqué, il a parlé, il est parti, le tout avec une rapidité plus grande qu'on ne s'y était attendu, et non sans quelque déception pour les Marocains, qui avaient fait de grands préparatifs pour le recevoir et qui l'ont à peine entrevu. Nous ne disons pas cela pour diminuer l'importance du voyage; elle reste trop grande, à notre gré; mais enfin l'Empereur a passé plusieurs heures dans la rade de Tanger avant de gagner la terre, sans qu'on ait bien compris pourquoi. Le mauvais état de la mer n'est pas une explication suffisante, puisqu'un va-et-vient continuel s'est établi tout de suite entre le navire impérial et le rivage. Enfin, Guillaume a débarqué. Il s'est rendu aussitôt à la légation allemande, sans pénétrer dans le palais que les Marocains avaient préparé pour lui et où ils comptaient lui offrir l'hospitalité suivant leurs rites. Il ne s'est pas montré davantage dans la partie de la ville où devaient avoir lieu les fêtes. Il a causé un moment avec le représentant de la France et plus longuement avec celui du Sultan. Il a enfin prononcé un discours public et l'a adressé, comme il convenait, aux membres de la colonie allemande. Que leur a-t-il dit? Le sens de ses paroles n'est pas douteux : toutefois, et il y a peut-être lieu d'en être surpris, le texte authentique n'en a pas été publié : plusieurs versions en ont circulé, sans qu'on ait pu savoir officiellement quelle était la bonne. L'Empereur n'est guère resté plus de deux heures sur le territoire marocain. Il s'est empressé de reprendre la mer, et s'est rendu à Gibraltar, puis à Port-Mahon, où

il a été reçu par les autorités anglaises et espagnoles. Il était passé à Tanger comme un météore : l'incident était terminé.

Nous parlons de l'incident matériel ; l'incident politique est plus grave ; il ne fait peut-être que commencer et le monde entier en est occupé. On se demande ce que veut exactement l'empereur Guillaume. Sa démarche a causé une surprise qui est encore loin d'être dissipée. Sans doute il a habitué l'Europe à des manifestations inopinées et soudaines ; mais il n'avait encore rien fait, dans ce genre, d'aussi violemment caractérisé que son voyage à Tanger. Personne ne s'attendait à cet éclat, et comment aurait-on pu s'y attendre ? Si nous laissons de côté, — sauf à y revenir plus tard, — l'accusation adressée par la presse allemande à notre diplomatie d'avoir oublié l'Allemagne dans le règlement de la question marocaine, nous nous trouvons seulement en présence des allégations du chancelier de l'Empire devant le Reichstag. Fidèle, il faut le reconnaître, aux préoccupations qu'il avait manifestées dès le début, c'est-à-dire il y a un an, M. le comte de Bülow n'a entretenu le Reichstag que des intérêts commerciaux de son pays. C'est la sauvegarde de ces intérêts que l'Empereur et que son gouvernement veulent s'assurer. Rien de plus naturel, ni de plus légitime ; mais en quoi ces intérêts sont-ils plus menacés aujourd'hui qu'il y a six mois ou un an ? Or, il y a six mois et un an, on ne les considérait nullement comme menacés à Berlin. Nous en avons pour preuves les déclarations de M. le comte de Bülow lui-même, les articles des journaux qui sont les confidens habituels de sa pensée, enfin le ton des conversations diplomatiques qui ont eu lieu à Berlin et à Paris. Ces conversations ont été rares, il est vrai ; mais nous ne les avons jamais fuies, et il dépendait du gouvernement allemand de les rendre aussi fréquentes et aussi explicites qu'il l'aurait voulu. Nous nous serions certainement prêtés à tous ses désirs. Loin d'en exprimer aucun, il nous a entretenus, et on peut dire qu'il a entretenu l'Europe dans l'impression qu'il n'avait rien à demander de plus que ce qu'on lui avait dit, et qu'il en avait été pleinement satisfait. Les journaux allemands se plaignent aujourd'hui qu'on n'ait pas fait à leur gouvernement une notification officielle de l'accord franco-anglais. Il aurait été sans doute plus correct de la faire, et non pas seulement au gouvernement allemand, mais à tous les autres. C'est pousser toutefois bien loin le respect, ou plutôt la superstition des formes diplomatiques que d'avoir paru ignorer pendant toute une année un accord que tout le monde connaissait, si on avait à ce sujet quelque explication à demander. Nous vivons dans une atmosphère de publicité où

tout est transparent. En ce qui concerne le Maroc en particulier, n'ayant rien à cacher, nous avons constamment parlé tout haut de nos projets, et si nous avons négligé d'en faire la confidence officielle aux puissances, c'est parce que nous nous en étions expliqués devant l'univers entier. On nous donne un peu tard une leçon de protocole que nous voulons bien accepter : elle gagnerait cependant à n'être pas poussée à outrance. Nous n'avons pas mis les puissances en demeure de nous communiquer leurs impressions sur nos arrangemens marocains, soit; mais elles ont toutes été en mesure de le faire si bon leur semblait. Pourquoi l'Allemagne ne l'a-t-elle pas fait? Pourquoi a-t-elle paru, pendant une année entière, indifférente ou satisfaite? Pourquoi enfin est-elle sortie subitement et comme par irruption de cette attitude sur laquelle nous avions cru pouvoir faire fond? Il nous serait difficile de le dire; mais il paraît hors de doute que, pour un motif ou pour un autre, sa politique a subi un changement brusque. Un coup de tonnerre dans un ciel sans nuages ne produit pas plus d'étonnement.

Il n'y a pas d'effet sans cause. Le phénomène politique auquel nous venons d'assister en a une à coup sûr, et peut-être même plusieurs : mais elles sont assez difficiles à démêler. Nous n'exclurons aucune de celles dont on a parlé, nous bornant à les ramener à leurs proportions véritables. Peut-être le gouvernement allemand a-t-il trouvé qu'on ne lui avait pas fait une part assez considérable dans le règlement de la question marocaine, et en a-t-il éprouvé de la mauvaise humeur. Peut-être aurait-il voulu que les puissances contractantes, et que la France en particulier, lui montrassent plus de confiance et d'abandon. Nous n'aurions vu, en ce qui nous concerne, aucun inconvénient à ce qu'il fût mis plus officiellement au courant de ce que nous faisions ou préparions. L'Allemagne est une trop grande puissance pour qu'on n'ait pas intérêt à se tenir en bons rapports constans avec elle : elle a pu être piquée qu'on ne l'ait pas fait suffisamment à son gré. Ce sentiment, de sa part, expliquerait mal, toutefois, le voyage de Tanger après un si long silence. Il y aurait une explication plus sérieuse dans le souci qu'elle prend de ses intérêts économiques; mais nous étions prêts à lui donner à ce sujet les garanties les plus rassurantes, si elle les avait demandées. Elle a préféré ne pas le faire, et a annoncé l'intention de s'adresser directement au Sultan du Maroc : c'est pour cela que l'empereur Guillaume est allé à Tanger. Qu'il y ait eu là un procédé désobligeant pour nous, chacun en convient. La disproportion est telle entre les motifs

avoués de cette démarche et la démarche elle-même, qu'il faut bien en chercher ailleurs l'explication : mais où la trouver ?

La politique allemande consistait, depuis d'assez longues années déjà, à regarder d'un œil bienveillant l'expansion de la France hors du continent européen, et à la favoriser, bien loin de la contrarier. Elle avait été inaugurée et poursuivie par le prince de Bismarck avec une grande fermeté de desseins : nous en avons eu la preuve en Tunisie, en Indo-Chine, au Maroc même. *Le Temps* a publié, en ce qui concerne le Maroc, quelques extraits de la correspondance diplomatique relative à la convention de Madrid de 1880. Il répondait à un journal allemand qui avait invoqué le précédent de cette convention, bien que ce précédent ne se rapportât ni de près ni de loin aux circonstances présentes. Les questions réglées par la convention de 1880 se rapportaient en effet, non pas aux affaires générales du Maroc, mais à la situation de quelques personnes protégées par les légations européennes, et elles n'avaient qu'une importance secondaire. Quoi qu'il en soit, notre diplomatie a trouvé à cette époque, — les extraits de la correspondance diplomatique en font foi, — le concours le plus empressé de la diplomatie allemande. La *Gazette de Cologne* a répondu au *Temps*, dans un article aux allures officieuses, que ce concours avait été la conséquence naturelle des excellens rapports qui existaient alors entre les deux gouvernemens, et elle a voulu indiquer par là que ces rapports s'étaient altérés ; mais c'est précisément la cause de cette altération qui nous échappe, et, en tout cas, il reste acquis que la France trouvait habituellement autrefois le bon vouloir de l'Allemagne à l'égard de sa politique coloniale. Le prince de Bismarck attachait un très grand prix à nous donner l'impression que si, en Europe, un conflit sanglant avait eu lieu entre les deux pays et avait laissé des traces malheureusement durables, nous pouvions du moins compter sur lui pour favoriser notre expansion à travers les mers. Cette politique avait, dans cet esprit profond, une raison d'être qui ne l'était pas moins. Il s'agissait pour M. de Bismarck de nous laisser chercher et trouver des satisfactions dans d'autres continens, de nous y encourager et même de nous y aider discrètement, ce qui avait pour l'Allemagne un double avantage : le premier est que cette diversion nous occupait au loin ; le second est que notre politique coloniale nous mettait en opposition avec d'autres puissances, et nous empêchait de trouver parmi elles des alliances et des amitiés. Nous en avons trouvé une cependant, et elle nous reste toujours infiniment précieuse, celle de la Russie. La Russie et la France opèrent hors de

l'Europe dans des champs d'action si éloignés l'un de l'autre, qu'elles ne peuvent se porter mutuellement ombrage. Mais la France rencontrait l'Angleterre en Égypte ; elle était obligée de prendre elle-même en Tunisie une place que l'Italie avait rêvé d'occuper; et si plus tard elle devait songer au Maroc, elle risquait de s'y heurter à la rivalité de l'Angleterre et aux ambitions légitimes de l'Espagne. Notre politique coloniale ainsi comprise par l'Allemagne et ainsi pratiquée par nous avait des conséquences sur lesquelles il est inutile d'insister. Elle a rempli toute une phase de notre histoire avec des avantages et des inconvéniens également manifestes. Cette politique convenait à l'Allemagne pour les motifs que nous avons dits. Aujourd'hui elle lui convient moins : pourquoi? Ne serait-ce point parce qu'en se lançant elle-même dans la politique coloniale, maritime, commerçante à travers les continens et les mers, l'Allemagne a rencontré des rivalités qui la préoccupent? Ne serait-ce pas aussi parce que la France, instruite par l'expérience du passé, a essayé de désarmer les rivalités des autres avant de se lancer dans des entreprises nouvelles, et qu'elle y a réussi?

Nous ne voulons pourtant pas admettre que ce soit pour ce seul motif que l'Allemagne a éprouvé tout d'un coup contre nous l'accès d'irritation auquel elle s'est abandonnée. S'il en était ainsi, ce sentiment ne l'aurait peut-être pas bien conseillée. Il semble, en effet, que la manifestation de l'empereur Guillaume, à supposer qu'elle ait produit sur le Maghzen marocain la vive impression qu'il en attendait, — et c'est ce que nous ne savons pas encore, — n'en ait du moins produit aucune sur les puissances méditerranéennes qui s'étaient déjà mises d'accord avec nous. Qu'on en juge par l'Angleterre. Ses journaux ont été unanimes. Ayant moins de ménagemens à observer que nous, ils ont parlé avec une grande crudité d'expressions : nous n'avons eu qu'à les laisser dire et à les écouter. C'est que l'Angleterre a parfaitement compris que la manifestation de l'empereur Guillaume était dirigée contre elle, autant, sinon plus que contre la France. La puissance maritime et commerciale tous les jours grandissante de l'Allemagne est un sujet d'inquiétude pour elle, et, si le mot d'inquiétude est trop fort, ce sont au moins des réflexions sérieuses que l'on fait à Londres en mesurant les progrès rapides et la hardiesse conquérante de l'expansion germanique. Quant à l'Allemagne, elle se sent jeune, vigoureuse, débordante de sève, et son ambition ne connaît pas de limites. Le discours de Brême, dont nous parlions il y a quinze jours, a été considéré

comme pacifique, et il l'était dans les termes; mais il était rempli et comme enflé de cette confiance sans bornes que l'Allemagne a en elle-même et qui a fait dire à son Empereur que l'Empire universel lui appartiendrait un jour, — pacifiquement bien entendu. N'a-t-il pas dit aussi, dans une autre circonstance, que l'avenir de son pays était sur les mers? Malheureusement, sur les mers, il rencontre partout l'Angleterre, et il est sans doute inévitable que cette rencontre indéfiniment renouvelée amène un jour entre les deux pays des frottemens plus ou moins durs : hypothèse sans doute, et hypothèse à échéance assez lointaine pour que les élémens qui la constituent puissent se modifier sous l'action d'une diplomatie habile et conciliante, mais hypothèse trop vraisemblable pour qu'on n'en tienne pas compte à Londres et à Berlin. La sécurité de l'Allemagne tenait peut-être en partie à l'opposition d'intérêts et de souvenirs qui existait et qui se perpétuait en Égypte entre la France et l'Angleterre. De plus, si la première de ces deux puissances inaugurait un jour une politique plus active au Maroc, on pouvait prévoir que, là aussi, s'établirait une rivalité ardente. Cette question du Maroc semblait de nature à diviser toutes les puissances méditerranéennes. L'Italie devait craindre, si elle était réglée au profit d'une autre et sans compensations pour elle, que l'équilibre des forces ne fût changé à son détriment dans la Méditerranée. Quant à l'Espagne, son histoire lui constitue des droits au Maroc, et son imagination héroïque et chevaleresque se tourne volontiers de ce côté avec espérance : il était difficile de la contenter et imprudent de ne pas le faire. Les données du problème marocain étaient donc très complexes et les solutions très délicates.

Laissons de côté pour aujourd'hui, parce qu'elle n'aurait qu'un intérêt rétrospectif, la question de savoir si on a bien fait de le poser; en tout cas, on l'a fait avec une adhésion explicite, bien qu'elle ait été tacite, du Parlement en France, et nous n'avons plus qu'à nous demander comment la solution en a été préparée. Eh bien! cette question du Maroc, qui menaçait de nous brouiller avec tout le monde, a tourné d'une manière imprévue : elle nous a réconciliés avec les uns et intimement rapprochés des autres. L'Italie a oublié sa déception tunisienne, et tous nos malentendus méditerranéens ont été dissipés avec elle à l'occasion du Maroc. Du même coup, nous avons réussi à régler avec l'Angleterre, et l'une pour l'autre, la question marocaine et la question égyptienne, sans parler de quelques autres encore. Enfin nous avons fait avec l'Espagne un arrangement dont

nous ne pouvons rien dire, puisqu'il est secret et que nous ne le connaissons pas, sinon qu'il a mis d'accord les deux gouvernemens. Il a certainement fallu faire des sacrifices pour atteindre ces résultats, et ils ont été quelquefois considérables; peut-être même ne les connaissons-nous pas tous; mais les effets immédiats ont été des plus appréciables. Nons nous sommes trouvés en meilleurs termes qu'auparavant avec l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre. Avec cette dernière en particulier, le rapprochement a pris un caractère cordial dont, pour notre compte, nous nous sommes hautement félicité. Il n'y a qu'une ombre au tableau; elle s'y est étendue tout d'un coup, épaisse et inquiétante. L'Allemagne, se plaignant d'avoir été négligée dans ces arrangemens, a prétendu les remettre en question. Nous ne savons pas ce qu'il en adviendra, mais un fait semble dès maintenant hors de doute: c'est que, si le rapprochement des quatre puissances a provoqué des susceptibilités de la part de l'Allemagne, la première manifestation de sa mauvaise humeur a consolidé le rapprochement au lieu de l'ébranler. Nous n'en tirons qu'une conclusion, à savoir que, dans les accords qui ont été faits, les intérêts de toutes les puissances contractantes ont été vraiment conciliés à la satisfaction des unes et des autres. — Soit, dira-t-on en Allemagne; mais que nous importe? Il s'agit de nos intérêts à nous : quelle garantie avons-nous qu'ils seront respectés? N'en ayant pas dans les arrangemens qui ont été conclus sans nous, nous en chercherons ailleurs, et nous les trouverons dans une entente directe avec le Maroc. Nous n'avons d'ailleurs besoin de personne pour faire nos affaires, et nous les ferons directement. — Tel est le sens de toutes les déclarations et de toutes les manifestations allemandes, qu'elles viennent de la presse, du gouvernement ou de l'Empereur lui-même. Celui-ci, à Tanger, a mis toute l'importance de son discours dans un mot : il a dit que le gouvernement marocain était indépendant, ce qui signifiait qu'il n'admettait aucun intermédiaire entre le Sultan et lui. Ce qui résultera de cette déclaration est le secret de l'avenir. Les choses évolueront sans doute d'après le degré d'habileté et de fermeté que chacun y apportera, et aussi d'après les concours qu'il aura su obtenir parce qu'il aura su les mériter. Il s'agit en fin de compte de savoir qui inspirera le plus de confiance au Maghzen parmi ceux qui s'y appliquent. Une grande intrigue se poursuit : nous manquons de renseignemens pour en supputer les chances de succès, et il serait par conséquent prématuré d'en parler. Mais nous pouvons parler, et il est même indispensable de le faire pour dissiper toutes les appréhensions ou confu-

sions, de la thèse adoptée par l'Allemagne à l'appui de sa politique.

Cette thèse est que la France porterait atteinte au Maroc au principe de la porte ouverte, principe qui doit être également cher à toutes les puissances et dont l'Allemagne s'est faite le hardi champion. Il semble bien, d'après les dépêches arrivées d'Amérique, que le gouvernement allemand ait cherché à faire prévaloir sa thèse jusqu'à Washington. Si elle était fondée, il est bien sûr que le gouvernement des États-Unis et même la plupart des autres se rangeraient autour du fanion allemand. Toutes les puissances commerçantes ont intérêt au maintien du principe de la porte ouverte, au Maroc et ailleurs : mais en quoi se trouve-t-il compromis par nos arrangemens? En vérité, il serait surprenant qu'ils le fussent, puisque le plus important de ces arrangemens, et celui que l'on connaît le mieux, a été conclu avec l'Angleterre, c'est-à-dire avec la plus grande puissance commerçante du monde, celle qui a toujours été, du moins jusqu'à ce jour, la plus libérale en matière économique. Quel que soit l'intérêt commercial que l'Allemagne puisse avoir un jour au Maroc, intérêt qui actuellement est encore très faible, il ne saurait primer celui de l'Angleterre, et il est à croire que celle-ci n'a pas sacrifié le sien. Dans notre arrangement avec elle, il est formellement stipulé que ce qu'on appelle le principe de la porte ouverte sera respecté au Maroc. Toutes les nations seront mises, commercialement parlant, sur le pied de l'égalité : il n'y aura pas de droits différentiels au profit des unes et au détriment des autres. Mais, nous l'avouons, la garantie que la France et l'Angleterre se sont donnée mutuellement a une limite dans la durée : elle ne dépasse pas trente ans. Après trente ans, la France n'aura plus d'engagement spécial à respecter, alors que le Maroc pourrait en avoir encore par le fait des capitulations et de ses traités. Trente ans! Il a paru à Londres que c'était un laps de temps considérable et que, lorsqu'on avait étendu jusque-là sa prévision, on avait fait tout ce qui appartient à la sagesse humaine. Est-ce sur ce point que l'Allemagne entend faire porter ses objections et ses réserves? Nous ne saurions le dire, car elle-même ne l'a pas dit : elle s'est contentée de proclamer le principe de la porte ouverte et de déclarer qu'elle n'y laisserait pas porter atteinte. L'Allemagne est encore une puissance coloniale trop jeune pour que nous sachions quel régime douanier elle établira définitivement dans ses colonies. Étroitement protectionniste en Europe, il est douteux qu'elle soit le contraire ailleurs. Hors de chez elle, elle défend la liberté, c'est fort bien : mais nous ne lui en avons pas donné le prétexte au Maroc, et il importe qu'on le sache

partout, même en Amérique. Le principe de la porte ouverte est le nôtre au Maroc, dans des conditions qui peuvent rassurer tout le monde, puisqu'elles ont rassuré l'Angleterre. Avant trente ans, rien ne sera changé à la situation économique du pays, ou du moins un changement quelconque ne pourra s'y produire qu'avec l'adhésion des puissances, et les avantages qui seront accordés à l'une profiteront à toutes : que veut-on de plus?

On veut peut-être que ces garanties soient entourées de formes nouvelles : les journaux ont même parlé d'une conférence internationale qui en discuterait sans doute et en fixerait la valeur. L'idée d'une conférence nous paraît être la moins pratique et la plus irréalisable qu'on puisse imaginer en ce moment. Parmi les puissances, — et le nombre, au total, n'en est pas bien considérable, — qui sont intéressées aux affaires du Maroc, il y en a quatre de satisfaites : elles estiment s'être mutuellement donné toutes les assurances dont elles pouvaient avoir besoin. Croit-on qu'elles accepteraient d'aller à une conférence où leurs intérêts pourraient être remis en question et d'où, en tout cas, ils ne sortiraient pas mieux garantis ? Et comprendrait-on que la conférence pût se réunir sans elles? Cette conception est purement chimérique. L'Allemagne seule est mécontente. De quoi? On n'en sait rien. Qu'elle le dise, ou qu'on le lui demande, on verra alors comment il est possible de lui donner satisfaction. Nous n'attachons, d'ailleurs, aucune importance à savoir qui fera la première démarche, pourvu qu'elle doive aboutir ; mais aboutira-t-elle ? Le langage des journaux allemands, à en juger par le dernier article de la *Gazette de Cologne*, est de nature à inspirer des craintes assez sérieuses à ce sujet. Si le gouvernement allemand se cantonne avec intransigeance dans l'attitude que l'Empereur a prise à Tanger et s'il ne veut avoir de conversation qu'avec l'empereur du Maroc, il est inutile d'en ouvrir une avec lui. Dans le cas contraire, nous sommes prêts : nous demandons même ce qu'on attend.

Il y a eu sur cette affaire des manifestations parlementaires qui, très sibyllines à Berlin, ont dû être très réservées à Paris. M. le comte de Bülow a dit au Reichstag que, les intérêts commerciaux de l'Allemagne ne lui paraissant pas suffisamment garantis, le gouvernement allemand s'adresserait — d'abord — au gouvernement chérifien pour leur assurer une sauvegarde efficace. D'abord ; mais après? L'esprit reste en suspens devant l'adverbe employé par le chancelier de l'Empire. Quant à M. Delcassé, il a parlé à deux reprises différentes, une fois au Sénat et l'autre à la Chambre. Il répondait au Sénat à une

question de M. Albert Decrais sur les motifs qui avaient amené en Allemagne une agitation des esprits dont la cause échappait ; et il s'efforçait, d'ailleurs avec succès, à la Chambre de faire ajourner par des explications préventives trois ou quatre interpellations venant des socialistes et des nationalistes, dont la plus importante était celle de M. Jaurès. M. Jaurès veut absolument que l'on cause avec l'Allemagne, et, en principe, il a raison. Au Sénat, M. le ministre des Affaires étrangères, sans faire une allusion directe à une puissance quelconque, a précisé une fois de plus le but de notre action au Maroc et a montré avec beaucoup de clarté et de force qu'aucune ne devait en prendre ombrage, puisque toutes étaient appelées à en bénéficier. A la Chambre, il est allé un peu plus loin. Voici la phrase la plus importante de ses brèves déclarations. Parlant des conseils et des explications qu'il adresse au Maghzen : « Ces explications, a-t-il dit, nous les donnerons doucement, en amis, patiemment aussi, comme il convient à des voisins qui n'ont nul besoin de rechercher une solution précipitée. Et nous continuerons notre tâche avec la tranquillité de gens qui ne lèsent en rien et ne méditent nullement de léser en rien les intérêts d'autrui; qui, l'ayant dit à plusieurs reprises, n'éprouvent aucun embarras à le répéter, et qui sont prêts à dissiper tout malentendu si, en dépit de déclarations aussi formelles, il en pouvait subsister. » Qu'il en subsiste encore, on ne saurait en douter en présence des manifestations allemandes. S'ils ne sont d'aucun côté le résultat d'un parti pris, il sera facile de les dissiper. Néanmoins, un effort diplomatique est nécessaire pour cela : le langage parlementaire de M. Delcassé n'y suffit pas, quelque habile, mesuré et conciliant qu'il ait été. M. Jaurès a mis beaucoup d'emphase à déclarer qu'il donnait quelques jours de répit à M. le ministre des Affaires étrangères; mais que, ce délai moral une fois écoulé, il reprendrait son interpellation s'il y avait lieu. Souhaitons qu'il n'y ait lieu de reprendre ni celle-là, ni aucune autre; mais, dans l'état d'obscurité où sont les choses, nous ne pouvons qu'attendre les événemens.

On a apprécié en Europe, ou plutôt dans le monde entier, le sang-froid, la dignité, la réserve que la France a montrés dans cette circonstance. Pas un mot déplacé n'a été écrit dans les journaux, ni prononcé à la tribune, et peut-être avons-nous eu à cela quelque mérite car la démarche de l'empereur Guillaume nous a surpris : nous étions très loin de nous y attendre, n'ayant rien fait pour la provoquer. Notre politique au Maroc se développait dans les conditions indiquées dès le début, avec l'adhésion formelle de quelques puissances et, — son

silence nous permettait de le croire, — avec l'adhésion tacite de l'Allemagne. Aussi l'opinion générale, et non pas seulement celle des puissances avec lesquelles nous avons traité, mais celle aussi de la plupart des autres, nous est-elle favorable, et nous avons pour nous ces quantités impondérables dont a parlé Bismarck, qui, mises dans un des plateaux de la balance, le font quand même pencher de leur côté. Nous conserverons jusqu'au bout la même attitude, prêts à fournir toutes les explications et recherchant même l'occasion de les donner, si l'on veut bien s'y prêter ailleurs. Nous ne savons encore ni ce qu'on veut de nous, ni ce qu'on veut du Maroc, ni ce qu'on veut des autres puissances, à supposer qu'on ait, en effet, l'intention de les saisir, sous une forme quelconque, d'une affaire qui est réglée pour la plupart d'entre elles et qui intéresse médiocrement les autres. Quant à notre politique au Maroc, les déclarations de M. Delcassé à la Chambre montrent que nous ne voulons ni la modifier, ni l'accélérer. Nous comptons avec le temps et sur lui. Tout le monde s'apercevra à la longue que, si nous nous sommes inspirés de nos intérêts au Maroc, nous ne les avons pas distingués de l'intérêt général ; et, certes ! on ne peut pas demander à une nation plus qu'à un particulier de renoncer à ses intérêts ; on ne peut lui demander que de les bien placer. Nous l'avons fait. L'Allemagne bénéficiera de notre œuvre civilisatrice comme les autres et plus que beaucoup d'autres, parce qu'elle est, parmi toutes, celle qui grandit et se développe le plus en ce moment. Le Maroc peut devenir un champ d'action merveilleux pour l'activité commerciale de l'Europe et de l'Amérique. Il n'y manque qu'une chose, la sécurité : peut-on nous reprocher de vouloir l'y introduire? Doit-on entraver nos efforts lorsqu'ils se proposent ce but? Là est toute la question.

La discussion de la séparation de l'Église et de l'État se poursuit à la Chambre des députés souvent avec éloquence et toujours avec intérêt; mais elle semble de plus en plus devoir conduire au terme fatal de la dénonciation du Concordat. Résumer cette discussion serait tomber inévitablement dans des redites, car le nombre des argumens en faveur d'une thèse ou de l'autre est limité, et les discours se différencient surtout les uns des autres par l'habileté des orateurs à grouper ces argumens, et par le talent de parole qu'ils mettent à les développer.

De tous ces orateurs, celui qui a produit la plus forte impression sur la Chambre et sur l'opinion est M. Ribot. Nous regrettons qu'il

accepte le principe de la séparation, non pas que ce principe nous répugne en théorie ; il est appliqué dans certains pays, en Amérique, par exemple, sans que la liberté en souffre ; mais il est si peu conforme à nos mœurs, à nos habitudes d'esprit, à nos traditions invétérées, qu'il faudra de longues années pour qu'il puisse être introduit en France sans danger, à supposer même que ce temps arrive jamais. M. Ribot, et il n'est pas le seul, croit que nous marchons bon gré mal gré à la séparation, et qu'il faut par conséquent en prendre son parti. Il ne reste qu'à choisir le moment de la faire, et le moment ne lui paraît pas venu. Il ne reste enfin qu'à la faire dans des conditions libérales, bienveillantes même, pour l'Église, et il ne les trouve pas plus que nous, ces conditions, dans le projet que la Chambre discute. La critique qu'il a faite de ce projet a été admirable de précision et de force : nous la retrouverons d'ailleurs au fur et à mesure qu'on discutera les amendemens déposés par les progressistes. Tout ce que nous pouvons dire pour aujourd'hui, c'est que jamais l'éloquence de M. Ribot n'avait eu plus d'ampleur et d'éclat. Une partie de son discours restera comme une page d'histoire : c'est celle qu'il a consacrée aux incidens politiques qui ont précédé la rupture entre Rome et Paris, et qui lui ont servi de prétexte. Que d'erreurs n'y avait-il pas là à réfuter! Que de vérités à rétablir! Nous avons vu se former sous nos yeux une véritable légende qui tend à attribuer au Saint-Siège la responsabilité de la rupture, alors que notre gouvernement l'a voulue et provoquée. Sans doute il y a eu des fautes commises à Rome; mais la manière dont on les a aggravées et dont on en a profité à Paris, montre bien qu'à défaut de ces prétextes, on en aurait trouvé d'autres. Ceux qui ont le goût de la vérité historique délicatement dégagée et solidement établie liront avec une grande satisfaction d'esprit ce passage du discours de M. Ribot. A côté de lui, d'autres orateurs ont combattu éloquemment le bon combat, par exemple M. Denys Cochin, dont l'éloquence fine et spirituelle produit toujours tant d'effet sur la Chambre, et M. Raiberti, dont le talent sans cesse en progrès ne s'était jamais manifesté avec plus de force. M. Raiberti a plaidé la cause de l'État qu'on désarme en lui enlevant, sous prétexte de le séparer de l'Église, les moyens d'influence qu'il avait sur elle et que tous les gouvernemens antérieurs avaient conservés avec un soin jaloux. Il est probable que le régime nouveau sera mauvais pour l'Église; il le sera certainement pour l'État. En face de pareils orateurs, qu'avons-nous vu et qu'a entendu la Chambre? Les socialistes ont fait un grand succès au rap-

porteur, M. Briand, qui s'est contenté de paraphraser à la tribune le rapport dont nous avons parlé il y a quinze jours. Quant au gouvernement, il a été insuffisamment représenté par M. Bienvenu-Martin, ministre des Cultes, dont le discours est resté fort au-dessous de sa tâche. Comment M. le Président du Conseil n'a-t-il pas parlé lui-même dans une question d'une aussi haute importance, la plus grave sans doute de toutes celles sur lesquelles une Chambre ait eu à se prononcer depuis la Révolution? On peut trouver des causes à ce silence, mais non pas une excuse.

Le croirait-on? L'urgence a été prononcée. Il est si urgent que le projet soit voté que la majorité ne veut pas en accepter une seconde lecture, et qu'on a privé de cette précaution élémentaire, de cette précaution que le règlement assure d'ordinaire à toutes les autres lois, celle de toutes qui demanderait le plus long et le plus minutieux examen. C'est qu'on veut absolument que le vote ait lieu avant Pâques, et nous sommes à quelques jours de Pâques : aussi aura-t-on beaucoup de peine à réaliser ce désir, quelque effort qu'on fasse pour cela. Le passage à la discussion des articles a été voté à une majorité d'une centaine de voix : nous n'en sommes pas surpris, nous nous contentons d'en être affligé. Nous n'en sommes pas surpris parce que beaucoup de ceux qui font encore des réserves sur le projet, et qui déclarent même se réserver la liberté de voter contre, déclarent aussi ne pas vouloir s'opposer à ce que la discussion en soit poussée jusqu'au bout. Nous en sommes affligé parce que nous savons ce que valent ces distinctions subtiles. Le pays et la Chambre elle-même ne voient les choses qu'en gros, et c'est par de pareilles complaisances qu'on crée de prétendus courans pour y céder ensuite. On se dit alors, avec La Rochefoucauld, que « c'est une grande folie de vouloir être sage tout seul, » et on aime mieux être fou avec tout le monde.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

F. BRUNETIÈRE.

CINQUIÈME PÉRIODE — LXXVe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

VINGT-SIXIÈME VOLUME

MARS — AVRIL

Livraison du 1er Mars.

Pages.

CENDRES, deuxième partie, par Mme GRAZIA DELEDDA. 5

AU TEMPS PASSÉ, par M. ALFRED MÉZIÈRES, de l'Académie française. 51

A TRAVERS LA ROUMANIE. — II. JUIFS ET PAYSANS, par M. ANDRÉ BELLESSORT. 73

L'ŒUVRE DE SAINTE-BEUVE, par M. VICTOR GIRAUD 112

LE PÉRIL JAUNE AU XIIIe SIÈCLE, par M. RENÉ PINON. 143

GEORGE SAND ET SA FILLE, D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE. — I. DU MARIAGE A LA MORT DE JEANNE CLÉSINGER (1847-1855), par M. SAMUEL ROCHEBLAVE. 176

REVUE SCIENTIFIQUE. — AU DELA DU MICROSCOPE, par M. A. DASTRE. 217

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES. . 229

Livraison du 15 Mars.

LA CONJURATION DE CATILINA. — I. LES PRÉLIMINAIRES DE LA CONJURATION, par M. GASTON BOISSIER, de l'Académie française. 241

CENDRES, troisième partie, par Mme GRAZIA DELEDDA. 273

LE PSYCHISME INFÉRIEUR, par M. le professeur J. GRASSET. 314

L'ALLEMAGNE CATHOLIQUE ENTRE 1800 ET 1848. — VII. L'ANNÉE 1848, par M. GEORGES GOYAU. 348

A TRAVERS LA ROUMANIE. — III. LE DANUBE ET LA DOBRODJA, par M. ANDRÉ BELLESSORT. 388

Pages.

Les Grèves politiques, par M. J. BOURDEAU. 424
Revue littéraire. — Une Histoire de 1815, par M. René DOUMIC. 445
Revues étrangères. — Publications nouvelles sur Albert Dürer, par M. T. DE WYZEWA. 457
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique, par M. Francis CHARMES. . 469

Livraison du 1er Avril.

La Conjuration de Catilina. — II. Le Consulat de Cicéron, par M. Gaston BOISSIER, de l'Académie française. 481
Julie de Lespinasse. — I. Les années de jeunesse, par M. le marquis DE SÉGUR. 515
La Situation et les Perspectives économiques de la Chine, par M. Pierre LEROY-BEAULIEU. 559
Cendres, dernière partie, par Mme Grazia DELEDDA. 591
Versailles depuis la Révolution française, par M. Alphonse BERTRAND. . 642
La vocation de Lamennais, par M. Charles BOUTARD. 673
Questions scientifiques. — Migrations de matière dans les trois règnes de la nature, par M. A. DASTRE. 693
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique, par M. Francis CHARMES. . 709

Livraison du 15 Avril.

Le 31 octobre 1870. — Récit d'un témoin, par le comte D'HAUSSONVILLE. 721
L'Isolée, première partie, par M. René BAZIN, de l'Académie française. . . 733
Lettres d'HIPPOLYTE TAINE. — La Commune. 789
Le Mouvement ritualiste dans l'église anglicane. — I. L'Origine et les premières luttes du ritualiste, par M. Paul THUREAU-DANGIN, de l'Académie française. 834
Julie de Lespinasse. — II. Le couvent de Saint-Joseph, par M. le marquis DE SÉGUR. 860
Poésies, par M. Charles GUÉRIN. 903
Revue musicale. — *L'Enfant-Roi*, a l'Opéra-Comique; — Les Quatuors de Beethoven et M. Joseph Joachim, par M. Camille BELLAIGUE. 911
Revue dramatique. — *Scarron*, a la Gaité; — *Monsieur Piégois*, a la Renaissance; — *l'Age d'aimer*, au Gymnase; — *les Ventres dorés*, a l'Odéon; — *la Retraite*, au Vaudeville, par M. René DOUMIC. 923
Revues étrangères. — Deux ouvrages anglais sur Shakspeare, par M. T. DE WYZEWA. 935
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique, par M. Francis CHARMES. . 946

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 45162.

AP
20
R5
pér.5
t.26

Revue des deux mondes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY